



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



ANDOVER-HARVARD  
THEOLOGICAL LIBRARY













4916  
6-2

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE  
DES  
ÉGLISES RÉFORMÉES  
AU ROYAUME DE FRANCE



---

**PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX  
DE TOULOUSE**

**A L'OCCASION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA FONDATION**

---

---

**TOULOUSE. — IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.**

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE  
DES  
ÉGLISES RÉFORMÉES  
AU  
ROYAUME DE FRANCE

PAR  
THÉODORE DE BÈZE

PUBLIÉE D'APRÈS L'ÉDITION DE 1580

AVEC DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS

PAR  
P. VESSON

TOME PREMIER

S'ACHÈVE, TANT PLUS DE

PLUS À NE BRAPPA ON

MAINTIENS ON T VSE.

TOULOUSE

SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX  
DÉPÔT : RUE ROMIGUIÈRES, 7

1882





2  
57.4he  
22  
1

## AVANT-PROPOS

---

*Trois siècles se sont écoulés depuis la première apparition de cet ouvrage dont l'édition originale, bien que datée d'Anvers (de l'imprimerie de Jean Remy), fut en réalité imprimée et publiée à Genève en 1580 (1). Une seconde édition en a paru à Lille en 1841. Ce ne sera pas calomnier cette dernière que de dire qu'elle laissait à désirer sous le rapport tant de la correction du texte que de l'exécution matérielle. Telle qu'elle est néanmoins, vu surtout l'excessive rareté de l'édition primitive, la réimpression de Lille a rendu de réels services. Mais elle appelait depuis longtemps une édition plus fidèle qui, sans cesser d'être populaire, s'attachât à reproduire aussi exactement que possible le texte de 1580.*

*C'est là tout ce que notre publication ambitionne d'être, une restitution de l'Histoire ecclésiastique des Eglises réformées au royaume de France, que nous avons tenu à mettre, sous sa forme authentique, à la disposition de notre public protestant. Il est vrai que le texte de Genève lui-même laisse trop souvent à désirer sous le rapport de la correction; certains noms propres, en particulier, y sont assez étrangement défigurés pour en être rendus méconnaissables. Nous y avons porté remède autant qu'il nous a été possible, soit par des corrections proprement dites, soit en indiquant en note ce qui nous a paru constituer la vraie leçon. L'orthographe du seizième siècle a été partout scrupuleusement respectée jusque dans ses*

(1) Avec ce titre : « Histoire ecclésiastique des Eglises réformées au royaume de France, en laquelle est descrite au vray la renaissance & accroissement d'icelles depuis l'an M. D. XXI. iusques en l'année M. D. LXIII., leur reiglement ou discipline, synodes, persécutions tant générales que particulières, noms & labours de ceux qui ont heureusement travaillé, villes & lieux où elles ont esté dressées, avec le discours des premiers troubles ou guerres civiles, desquelles la vraye cause est aussi déclarée. »

*tâtonnements et ses incertitudes. N'oublions pas que la langue est loin d'être fixée à cette époque comme elle le sera plus tard, que l'Histoire ecclésiastique date de l'année même des Essais, et que nous sommes à trois quarts de siècle des Provinciales. Aussi trouvera-t-on souvent, et à quelques pages de distance, le même mot écrit de plusieurs manières différentes. La ponctuation, généralement défectueuse, a dû être complètement remaniée en plus d'un endroit, ce qui a permis de faire disparaître bien des contre-sens regrettables. Quelques paragraphes trop longs ont été dédoublés. Outre les notes historiques, géographiques ou biographiques et les éclaircissements, dont nous devons user avec une grande sobriété pour ne pas grossir inutilement le volume de l'ouvrage, des sommaires marginaux, dont la plupart se trouvent reproduits à la table des matières, sont destinés à faciliter les recherches. Ils permettront au lecteur de se reconnaître dans ce dédale de faits et de récits le plus souvent juxtaposés les uns aux autres sans ordre apparent. Nous n'avons pas cru devoir aborder la question critique, dont les détails nous eussent entraîné beaucoup plus loin que le caractère nécessairement modeste de cette publication ne le comportait. Nous avons voulu faire œuvre de vulgarisation, non d'érudition, et répandre dans nos Eglises, dont la plupart l'ignorent, un livre où beaucoup d'entre elles pourront retrouver, avec les premières circonstances de leur histoire, les titres authentiques de leur fondation.*

*Nous avons inscrit sur la première page de l'Histoire ecclésiastique le nom de Théodore de Bèze. Il est vrai que l'édition de Genève ne le porte pas, ou plutôt n'en porte aucun. Mais cette omission s'explique par les mêmes motifs de circonspection prudente qui ont fait dissimuler le lieu d'origine et jusqu'au nom même de l'imprimeur. Personne, d'ailleurs, ne s'y est mépris, et Bèze est demeuré l'auteur incontesté de cet important ouvrage, sauf peut-être pour les derniers livres, qui ont pu être faits avec la collaboration du ministre Nicolas des Gallards. Tel paraît être du moins l'avis d'Ancillon et de Senebier. Du reste, la question est ici, à proprement parler, assez secondaire. Le véritable auteur de ce livre, ce sont les Eglises réformées de France elles-mêmes, qui en ont fourni les éléments. Nous serions assez porté à croire, avec MM. Haag, que Bèze et ses collaborateurs, s'il en a eu, se sont bornés presque partout à classer, d'abord par règne pour les six premiers livres, et, à partir du septième, d'après les juridictions des parlements, « les mémoires ou autres documents qui leur avaient été envoyés de France, vraisemblablement tout rédigés. » Cela est si vrai qu'une étude attentive du texte permettrait au besoin de déterminer en maints endroits,*

*en s'aidant des nuances de style ou d'orthographe, le point précis où commencent et où finissent les divers fragments.*

*Nous avons adopté la division en deux tomes, au lieu des trois des éditions précédentes. Cette division, qui ne change en rien l'économie générale de l'ouvrage, nous a paru bien marquer la différence de plan que nous signalions tout à l'heure entre les six premiers livres, qui forment notre premier tome, et les dix suivants, qui forment le second. Elle a de plus l'avantage d'éviter un troisième tome en quelque sorte supplémentaire, d'étendue bien moindre, qui semble n'être, dans l'édition de Genève, que l'appendice des deux précédents.*

*La vignette du titre, avec la légende qui l'entoure, est un facsimilé très exact de celle de l'édition primitive. Elle est comme la signature de l'ouvrage et rappelle la réponse bien connue de Théodore de Bèze au roi de Navarre après le massacre de Vassy : « Sire, c'est à la vérité à l'Eglise de Dieu, au nom de laquelle je parle, d'endurer les coups et non pas d'en donner. Mais aussi vous plaira-il vous souvenir que c'est une enclume qui a usé beaucoup de marteaux. »*

*C'est aux Eglises de France que nous offrons ce livre. Entreprise par la Société des livres religieux de Toulouse à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, cette publication marque pour elle un demi-siècle d'efforts dépensés à leur service. Puisse-t-elle, sous le regard de Dieu, contribuer à réveiller dans leur sein, avec le sentiment de leurs privilèges, le désir de se montrer plus vivantes, plus fidèles, plus dignes de leurs chers et glorieux souvenirs!*

P. VESSON.

Toulouse, 23 avril 1892.





## PRÉFACE

---

STANT la vie des hommes si courte, & la plus part d'iceux tant paresseuse à cognoître & remarquer les choses plus requises & mémorables, ce n'est pas sans très grande & très iuste raison que les historiens ont esté loués entre tous ceux qui se sont meslés d'escrire, attendu que l'histoire est le seul moyen par lequel la mémoire des choses passées estant conservée, l'homme peut cognoître ce qu'il n'a onques veu ni ouy, voire sans aucun danger, & trop mieux bien souvent que si luy-mesme l'avoit ouy ou veu : les choses passées sont comme remises en estre, le temps mesmes & la mort sont comme vaincus & domptés. Mais une très grande faute entre autres s'est commise en cest endroit, en tant qu'il y a longtemps qu'on a laissé le principal pour l'accessoire. L'appelle accessoire l'estat des affaires qui ne passent les bornes de ceste vie caduque & transitoire, desquels plusieurs nations ont esté assés soigneuses de conserver la mémoire. L'appelle le principal le gouvernement spirituel auquel reluit souverainement & d'une façon particulière la providence, sagesse, puissance & bonté infinie de Dieu, pour la contemplation desquelles choses tout homme de bon iugement confessera que les hommes ont esté principalement créés & formés. Or n'est-ce pas merveilles que les peuples s'estans peu à peu destournés du vray Dieu (horsmis celui que le Seigneur s'estoit réservé seul) se soient du tout arrestés à leurs affaires, n'ayans peu aussi faire droite mention de ce qu'ils ignoroient; & s'il y en a eu qui ayent travaillé à faire entendre l'estat de leur fausse religion, nous avons de quoy louer Dieu que la plus part de tout cela est demeuré mort & enseveli avec le temps. Mais qui pourra suffisamment excuser tant d'excellents personnages qui ont esté en l'Eglise chrestienne depuis le temps des Apostres, & cependant nous ont si peu laissé des tesmoignages bien couchés & bien digérés, par lesquels, suivant le fil des années, l'estat d'icelle se puisse entendre & bien cognoître ? Le peuple ancien n'a pas ainsi fait, l'estat duquel, tant spirituel que temporel, a esté si divinement enregistré depuis la création du monde iusques au retour de la captivité de Baby-

lon, & première année de Cyrus le premier, revenant cest espace de temps à trois mille quatre cens vingt-cinq ans. Mais depuis ce temps-là il nous faut confesser que l'histoire sacrée est entrecoupée, ne s'en pouvant qu'avec grande difficulté recueillir la suite particulière des temps d'année en année, de ce qui est escrit es livres d'Esdras & Néhémie authentiques, & des apocryphes appelés les Machabées, & de ce que depuis Josèphe en a ramassé d'ailleurs, horsmis qu'en général tout ce temps est réduit par Daniel à septante semaines d'années, montant quatre cens nonante ans iusques à la mort de nostre Seigneur Iésus Christ. Iceluy donques venu au monde, S. Luc a cotté les temps depuis le commencement de la prédication d'iceluy iusques à l'arrivée de S. Paul à Rome, & deux ans par-dessus. Mais icy finit à la vérité le cours de l'histoire chrestienne, quant à la réduire en un corps; de forte qu'il pourroit sembler que l'Eglise, au lieu qu'elle estoit enclose dans les limites d'une seule nation, s'estant desbordée par tout le monde, comme les prophètes avoient prédit, il luy en a pris comme à une petite rivière cognue de pas en pas, laquelle estant devenue une mer, n'a plus aucune marque de sa course & navigation. Or combien que cela ne soit advenu sans la providence de Dieu, voulant que les chrestiens s'arrestassent à bien méditer les livres authentiques contenans entièrement la doctrine à laquelle il se faut tenir, plustost qu'à faire ni escrire de grands registres, & qu'à la vérité les premiers & meilleurs chrestiens se soient plustost adonnés à bien faire qu'à escrire, si est-ce que si la mémoire d'infinies choses advenues en ces premiers temps-là eust esté plus songneusement conservée, il faut confesser qu'elle eust merveilleusement servi & serviroit encores, coupant pour le moins le chemin à Satan, n'ayant pas dormi cependant, ni eu faute de faux notaires, nous ayans forgé des contes à plaisir, qui ont esté puis après recueillis & baillés de main en main pour véritables. Tels sont les escrits publiés sous le nom de certains apostres, d'un Hermès, d'un Papias, d'un Abdias, d'un Africanus, d'un Clément Romain, & autres évesques de Rome, dont les uns n'ont peu estre amortis, les autres sont ressuscités de nostre temps & publiés pour bons, quoyque de longtemps ils ayent esté défavoués & iustement condamnés. Eusèbe de Césarée, du temps de Constantin le Grand, a tasché de réduire en un corps d'histoire ce que les précédens en avoient escrit, & seroit ingrat qui ne confesserait que la postérité luy en est grandement redevable; mais l'estime que tous hommes clairs voyans m'advoueront que ceste histoire se ressent par trop du peu de iugement & de science qu'avoient eu ceux desquels Eusèbe s'est servi, & me confesseront que luy-mesme n'y a pas tousiours veu si clair qu'il eust esté de besoin. Car c'estoit lors qu'il falloit ample-ment & bien au long déclarer les fondemens prétendus par les anciens hérétiques qui ont esté la source des nouveaux, avec les argumens & passages de l'Ecriture par lesquels ils ont esté rembarrés, ce que toutesfois nous y est descrit fort sommairement & comme par eschantillons. Après Eusèbe sont venus Socrates, Sozomenus, Teodoret, & après les autres Evagrius, & finalement Nicefore Caliste, ayant ramassé tout ce qui avoit esté dit devant luy autant bon que mauvais, & faux que

vray, iufques en l'an de Iéſus Chriſt fix cens vingt-cinq & mort de Phocas, n'ayant cependant fait aucune mention des différens advenus és Eglifes occidentales par les Donatiſtes & Pélagiens, qu'il faut bien recueillir d'ailleurs; n'eſtant pas moins néceſſaire la cognoiſſance de ces combats concernans l'office de Iéſus Chriſt que ceux qui ont eſté dreſſés en Orient par les Samofateniens, Arriens, Neſtoriens, Eutychiens, Macédoniens, Monophyſites, Monothélites, Trithéiſtes & autres monſtres, s'eſtans dreſſés contre la perſonne d'iceluy. Depuis ces temps-là il n'y a eu que barbarie & confuſion horrible, durant laquelle ſi quelques-uns ſe ſont mis à eſcrire, les uns ſe ſont amuſés aux matières de l'eſtat civil ne parlans de l'eccléſiaſtique que par manière d'acquit, s'eſtans auſſi les évêſques, voire meſmes les moines, tantot rendus courtiſans, & ſe contentans d'enrichir leurs reliques des thréſors des roys & princes avec force proſes, antiphones & légendes, de forte que pour avoir quelque vraye & utile cognoiſſance de l'eſtat de l'Egliſe depuis mille ans & plus, il faut feuilleter & recueillir par pièces ce qu'on peut des livres des bons & anciens docteurs du meilleur temps avec grand iugement, & de ce qu'il nous reſte des anciens & plus purs conciles. Et pourtant eſt grandement à louer l'intention de ceux qui ont taſché depuis environ vingt ans en Allemagne de recueillir de toutes ces pièces un corps d'hiſtoire eccléſiaſtique; mais combien que leur labeur ne ſoit inutile, ſi eſt-ce qu'il ſ'en faut beaucoup qu'ils ayent atteint au but prétendu, n'eſtant auſſi à la vérité une telle entrepriſe convenable à quelque peu d'hommes particuliers, mais digne pluſtoſt de quelque grand monarque y employant gens de très grande ſcience & de très bonne conſcience tout enſemble. Mais ces choſes eſtans ainſi paſſées iufques à noſtre temps, qu'eſt-il maintenant de faire? Certainement puisqu'il a plu à Dieu comme de renouveler le monde depuis environ ſoixante ans, faiſant derechef fourdre la lumière de ſa vérité belle & claire hors des abyſmes de l'ignorance & ſuperſtition eſquelles elle avoit eſté ſi longtems plongée, ce ſeroit une trop grande laſcheté de tomber en la meſme faute de nos anceſtres, taiſant à la poſtérité les moyens plus qu'eſmerveillables, par leſquels l'Eternel conſidérant non pas ce que le monde méritoit, mais ce qu'il a promis à ſon Eglife, a fait un ſi grand œuvre par les plus petits & contemptibles du monde : l'opiniâſtreté de ceux qui ſ'y ſont oppoſés & ſ'y oppoſent encores, & au contraire la conſtance invincible de ceux qui ont ſi courageuſement combattu pour la vérité, iufques à la ſeeller par leur propre ſang. Et pourtant ſont dignes de très grande & perpétuelle louange Jean Sleidan allemand, Foxus anglois, & Jean Creſpin d'Arras, le premier deſquels a ſi diligemment eſcrit l'hiſtoire de la reſtauration des Eglifes d'Allemagne depuis la venue de Luther qui fut en l'an 1517, iufques en l'an 1556, eſtant une choſe grandement déplorable qu'entre tant de gens doctes en un ſi grand pays, il ne ſe ſoit depuis trouvé pas un qui ait pourſuivi ceſt ouvrage. Les deux autres nous ont laiſſé par eſcrit l'hiſtoire des Martyrs, & ſur tout Creſpin, contenant pluſieurs excellentes diſputes & confeſſions très grandement utiles. Mais encores n'eſt pas cela ſuffiſant pour nous informer pleinement de la renaissance & du gouvernement des Eglifes ainſi renouvelées.

Voyant donc ce deffaut & désirant de monstrier pour le moins le chemin à ceux qui pourront trop mieux dresser cy-après un tel ouvrage en ce qui concerne la nation françoise, après une très diligente recherche des choses les plus notables advenues au royaume de France pour le faict de la religion, depuis l'an M.D.XXI. qu'elle commença d'y estre remise sus, iusques à la fin de la première guerre civile terminée par l'édicte du 13. de mars 1563. sous les roys François premier, Henry deuxiesme, François deuxiesme & Charles neufiesme, i'ay finalement essayé de réduire toutes ces pièces en un corps, par le meilleur ordre que i'ay peu, regardant tellement au but que ie me suis proposé (qui est l'estat de la religion), que ie n'ay rien entremeslé de l'estat politique, sinon autant que la nécessité m'y a contraint, sur tout quand ie suis parvenu au misérable temps, auquel ont esté contraints ceux de la religion de défendre leur droict par la force des armes, comme auparavant par la seule patience. Telle a esté donc mon intention, laquelle toutesfois ie prenoye ne pouvoir plaire à tous. Car outre ceux qui s'opposent directement à ce que nous appelons vérité & l'Eglise, il s'entend assés qu'ils voudroient ou que ceste histoire fut ensevelie, ou bien qu'on en escrivit selon leurs passions, les uns me accusans comme menteur, les autres me chargeans comme partial; sur quoy s'il leur plaist ouïr mes responses, comme ie les en prie, voici ce que ie réplique : c'est que ie confesse que ie parle en ceste histoire non point comme neutre, ains comme étant du costé de la religion, en quoy ni eux ni moy n'avons autre iuge que Dieu. Mais au reste i'appelle le Dieu de vérité en tesmoin que ie n'ay ici rien forgé du mien; ie n'ay rien mis en avant que bien attesté; ie n'ay apporté en ce faict ni haine contre les uns, ni amitié des autres, qui m'ait esbloui pour faire du noir le blanc, ou du blanc le noir, supportant les uns pour fouler les autres; mais qu'au contraire i'ay suivi la simple vérité de mes mémoires soigneusement recherchés, & publiquement attestés, sans m'escarter pour faire de longs discours, & sans m'eslongner du stile d'une simple & nue narrative, ne cherchant aucun embellissement de l'histoire, ains comme préparant la matière à quiconque étant plus éloquent que moy, pourra mettre le tout en telle forme qu'un si saint & digne suiet le mérite. Je présuppose qu'il y en aura outre ceux que dessus qui aimeroient mieux (pour le moins en ce qui concerne la guerre civile) que tout cela fust enseveli sous oubliance, de peur de rafraischir les playes qu'il vaudroit mieux consolider; auxquels ie respond qu'aussi me suis-je estudié autant qu'il m'a esté possible de ne rien enaigrir, & voudrois pouvoir racheter de plus d'une vie, si plus i'en avois, plusieurs choses très mauvaises & très malheureuses, advenues en ces guerres de part & d'autre; mais si pour tels respects il falloit taire les merveilles de Dieu en la conservation des siens & en ses iustes iugemens exécutés sur ses adversaires, & pour espargner les mauvais priver les bons de leur louange, il faudroit par mesme raison reprendre les histoires sacrées du vieil & du nouveau Testament, ou plustost vouloir estre plus sage que le saint Esprit qui les a dictées, en spécifiant les temps, lieux & personnes. Et de faict, nous voyons que la loy, que les Grecs ont appelé d'amnestie, c'est-à-dire d'oubliance, n'a point empesché que

les guerres civiles des Grecs & des Romains n'ayent esté rédigées par escrit bien au long, estimans les plus sages à bon droit que cela ne pouvoit que grandement profiter à la postérité, pour apprendre à fuir & détester ce qu'ils auroient cognu avoir apporté tant de maux à leur patrie, par la faute de leurs ancestres. Suivant donc ces erres i'ay poursuivi le cours de ceste histoire, dépeignant mesmes quelques uns de leurs couleurs, sans toutesfois aucune passion particulière, comme dit a esté, estimant outre ce que dessus, quant à ceux qui persévèrent en la mesme volonté qu'eux ou leurs pères ont eue contre ceux de la religion, qu'ils ne seront mal contens qu'on ait publié ce qu'ils estiment leur tourner à gloire & louange; & quant à ceux auxquels Dieu aura changé le cœur, ils ne trouveront mauvais aussi que ceste occasion leur soit offerte de tant mieux recognoistre la grace du Seigneur envers eux, suivant l'exemple de ce grand serviteur de Dieu S. Paul, lequel a bien voulu enregistrer en ses épistres qu'il avoit esté blasphémateur & persécuteur de l'Eglise, voire des premiers pécheurs, quoy qu'il n'eust failli que par ignorance; ce que ie puis dire aussi de nos deux premiers roys, à savoir de François premier & Henry deuxiesme, inexcusables toutesfois en ce qu'ils ne se font plus songneusement enquis de ce qui touchoit de si près & eux & leurs pauvres suiets. Et quant aux deux autres, à savoir François deuxiesme, mort au dixseptiesme mois de son règne, après n'avoir iamais rien veu ni ouy que par les yeux & les oreilles de deux ou trois personnes, & Charles neuvesme estant encores au dedans du quatorziesme an de son aage à la fin de la première guerre civile, leur aage les descharge assés devant les hommes, laissant les choses cachées au iugement de Dieu. En somme, mon intention est, quant à Dieu, de donner occasion à chacun de recognoistre les grandes œuvres qu'il a faites de nostre temps pour luy en rendre l'honneur qui luy en appartient; & quant aux hommes, de mettre devant les yeux de ceux auxquels Dieu les a ouverts, ce qui les peut & doit infiniment encourager à ne se laisser point pour aucune difficulté de suivre le bon chemin auquel ils sont entrés, & de resveiller ceux qui ont eu iusques ici les yeux silliés & fermés pour ne voir une si grande clarté, considérans de plus près ce qu'ils ont tant mesprisé iusques ici, ils pensent mieux à eux-mesmes, & à celuy contre lequel ils se dressent, osant bien dire qu'en ceste histoire se trouvera autant d'exemples singuliers & très mémorables pour l'un & l'autre de ces deux effects, qu'en histoire qui ait iamais esté mise en avant, depuis l'Eglise primitive.



# HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

## DES

# ÉGLISES RÉFORMÉES

## AU ROYAUME DE FRANCE

### LIVRE PREMIER

CONTENANT LES CHOSSES ADVENUES SOUS FRANÇOIS PREMIER

1517.  
Les précur-  
seurs de la  
Réforme.

ESTANT arrivé le temps que Dieu avoit ordonné pour retirer ses élus hors des superstitions survenues peu à peu en l'Eglise romaine, & comme pour ramener de rechef la splendeur de sa vérité, quoy que dès un siècle au paravant & plus elle eust esté déchassée par le fer & le feu, lorsque Jean Wiclef, & après luy Jean Hus, & Hierosme de Prague l'avoient apportée & présentée au monde, il suscita premièrement en Allemagne un grand personnage nommé Jean Reuchlin (1),

(1) Jean Reuchlin (1455-1522), helléniste et surtout hébraïsant distingué, restaura en Allemagne l'étude des deux langues originales de nos livres saints. Les savants cités ci-après entre beaucoup d'autres, Conrad Pelican, Jean Hausschein dit Ecolampade (1482-1531), Sébastien Munster (1489-1552), Wolfgang Kœpfel dit Capiton (1478-1541), Paul Fagius, de son vrai nom Buchlein (1504-1549), marchèrent après lui dans la voie qu'il avait ouverte et contribuèrent, par leur enseignement et par leurs écrits, à donner pour base au mouvement de réforme une solide culture littéraire et philologique.

natif de la ville de Pforzen, au marquisat de Baden, pour redresser la connoissance de la langue hébraïque du tout abolie entre les chrétiens; auquel s'opposèrent de toutes leurs forces les théologiens de Colongne & de Louvain. Mais Dieu rompit tellement ce dessein, que par sentence définitive donnée à Rome, Reuchlin fut absous, & l'estude de la langue hébraïque approuvée, montrant en cela le Seigneur, que pour bastir son Eglise, il se sçait bien servir mesmes des principaux adverfaires d'icelle. De ceste escole de Reuchlin sont yssus depuis ces grans personnages allemands, Conrard Pellican, Jean Ecolampade, Sebastian Munster, Capito, Paul Fagius, & une infinité d'autres. D'autre part les études commencèrent de fleurir à Louvain mesmes, & de là environ ce temps vint à Paris Erasme de Rotterdam, holandois, qui remit sus l'estude de la langue latine. Et desja Jaques Fabri (1), de Staples en Picardie, docteur de Sorbonne, mais

1517.

Lefèvre  
d'Etaples.

(1) Jacques Lefèvre d'Etaples, en latin Faber ou Fabri Stapulensis. Ses écrits furent condamnés par la Sorbonne en 1521.

1517.

digne d'une meilleure compagnie, voyant l'Université de Paris du tout confite en une horrible barbarie & sophisterie, redressoit les vraies études des arts, travaillant mêmes à montrer & corriger les fautes de la commune translation latine du nouveau Testament sur le grec original; ce qui despleut tellement aux barbares docteurs de Sorbonne, & nommément à deux grosses bestes, à savoir Beda, & de Quercu (1), qui estoient les chefs de cette Faculté, que jamais ils ne cessèrent, qu'ils ne l'eussent contrainct de leur quitter la place: comme aussi il fallut qu'Erasme s'y étant tenu quelque temps s'en retirast. Ce néanmoins la barbarie receut un si grand coup dès-lors en France, qu'elle fut grandement esbranlée, & depuis toujours est allée en décadence. Qui plus est, le pape Léon, dixième de ce nom, autorisa la nouvelle translation latine du nouveau Testament faite par Erasme, au lieu que nos maîtres de Paris le condamnoient pour hérétique, à cause de certains dialogues latins appelés ordinairement Colloques (2), esquels il reprenoit plusieurs abus & superstitions, les brocardant avec une merveilleuse dextérité. Or quelque temps au paravant la maison de Médicis avoit receu à Florence, comme aussi avoient esté receus entre autres lieux d'Italie, certains grans personnages fugitifs de Grèce, comme entre autres Argyropylos, Marcus Musurus, Démétrius Chalcondiles, & nommément un très excellent personnage, & de la famille des empereurs de Constantinople, nommé Jean Lascaris, qui avoient bien fort avancé la connoissance de la langue grecque es universités d'Italie (3). Là se trouvèrent aussi pour lors plu-

La renaissance  
des lettres et  
la Sorbonne.

sieurs François, lesquels retournés à Paris, encouragèrent un chacun à l'estude de cette langue. La Sorbonne s'opposa à tout cela avec telle furie, que si on eust voulu croire nos maîtres, estudier en grec, & se mesler tant soit peu de l'hébreu, estoit une des plus grandes hérésies du monde. Mais Dieu leur opposa des personnages de telle autorité, que force leur fut de veoir tout le contraire de ce qu'ils désiroient. Ces personnages furent Estienne Poncher, eveque de Paris, Loys Ruzé Lieutenant civil, & François de Luines, sous l'aide desquels les études des langues commencèrent à fleurir, étant mêmes la langue grecque enseignée publiquement par Hierosme Aleander italien, qui depuis a esté cardinal, Henry Glarean (1), suisse, & un François surnommé Cheradamus, homme bien versé tant es lettres hébraïques que grecques, combien qu'il fust d'esprit fort léger & de petit sens. Mais entre tous les doctes de France es langues grecque & latine Guillaume Budé (2) (issu d'une des anciennes familles de Paris, & qui fut depuis maître des requêtes) reluisoit comme un soleil entre les estoilles, auquel personne de ces ennemis des bonnes lettres ne s'osa attacher: joint pour dire ce qui en est, que ces gens doctes ne se mesloient aucunement de la théologie; de sorte qu'il peut se dire à bon droit qu'ils préparoient un chemin aux autres, auquel eux-mêmes ne mettoient pas la plante de leur pied. Pour revenir à Budé, il fut si heureux, en son érudition, que de rencontrer un roy d'excellamment bon esprit, & grandement amateur des bonnes lettres encores qu'il n'eust connoissance que de sa langue maternelle, à savoir François, premier du nom, auquel aiant dédié cest excellent livre, intitulé les Commentaires de la langue grecque, il luy persuada non seulement que les trois langues, & les bons livres écrits en icelles, se devoient lire es écoles & universités de son royaume, mais aussi d'establi certains

1517.

Guillaume  
Budé.

(1) Noël Bedier, en latin Beda, syndic de la Faculté de théologie et l'un des adversaires les plus passionnés de la Réforme. Le docteur Guillaume Duchesne, ou maître de Quercu, le seconda dans cette œuvre de résistance contre les idées nouvelles.

(2) La condamnation des Colloques d'Erasme par la Sorbonne est de 1528.

(3) Jean Argyropylos, Marc Musurus (1470-1517), Démétrius Chalcondylas (1424-1512), Jean Lascaris (1445-1535), firent partie de cette brillante pléiade de savants grecs qui, chassés de leur patrie par l'invasion musulmane, vinrent professer avec éclat les lettres et la philosophie grecque dans les universités d'Italie, notamment à Florence et à Padoue, et produisirent ainsi la magnifique éclosion littéraire de la Renaissance.

(1) Henri Loritz, né en 1488 dans le canton de Glaris (d'où son surnom de Glareanus).

(2) Guillaume Budé (1467-1540), érudit et humaniste célèbre, fut secrètement favorable à la Réforme, mais sans vouloir jamais se compromettre en sa faveur.



1517.

excellens personnages, qui luy furent nommés, pour enseigner à Paris avec bons & honnestes gages, en intention de bastir un magnifique collège de trois langues<sup>(1)</sup>, avec bon revenu, pour y entretenir bon nombre de régens & escoliers. Ce néantmoins le bastiment de ce collège ne peut jamais venir à effect : mais bien furent establis plusieurs professeurs, entre lesquels furent les plus renommés, pour la langue hébraïque, Agathius, & François Vatable, ausquels fut adjoint puis après Paul Paradis, juif de nation ; pour la langue grecque, Pierre Danès & Jaques Tusan ; & pour les mathématiques Oronce Finée ; de sorte qu'en peu de temps tout le royaume de France se sentit d'un tel bien : aiant rendu la mémoire du roy François premier si recommandable à la postérité à cest esgard, que d'un tacite consentement de tous le furnom de grand luy en a esté attribué plustost que pour aucun autre exploit.

La Réforme.

Ces choses n'estoient que préparatives de la grande bonté & miséricorde de Dieu, pour une plus grande œuvre comme il apparut tantost : non pas que la sapience de Dieu manifestée par sa sainte Parolle se serve par nécessité des sciences humaines, mais pour ce que la barbarie aiant du tout enseveli la cognoissance des langues, esquelles les secrets de Dieu sont escrits, il estoit requis ou que Dieu derechef envoiast le don des langues sur les hommes miraculeusement, comme au commencement de l'église primitive sur les apostres, ou bien qu'il remist en usage les moiens ordinaires d'apprendre les langues, & de pouvoir lire derechef l'escriteau mis sur la teste du Seigneur en la croix. Ioint que ces estudes des sciences libérales reveillèrent les esprits au paravant du tout endormis. Alors doncques furent fucités de Dieu deux personnages d'esprit vraiment héroïque & en mesme temps, pour descouvrir les abus & superstitions de l'église romaine, l'un au pays de Saxe, savor Martin Luther, théologien, de l'ordre des Augustins à Witemberg, ville capitale de l'Electorat de Saxe, & Ulrich Zuingle, du canton de Zurich en Suisse, les faits & es-

Luther  
et Zuingle.

(1) Ce fut le Collège royal, depuis Collège de France.

crits desquels, & principalement de Luther (qui fut le premier des deux escrivant) resveillèrent en peu de temps tout le monde, les uns approuvans ceste doctrine, les autres la condannans ; & eux au contraire se défendans vaillamment avec le glaive de la parolle de Dieu : quoy que ce combat, aiant esgard au nombre & à la qualité des contredifans, fust du tout inégal. Car outre ce que tout le clergé de l'église romaine y résistoit de toutes ses forces, les trois plus grans monarques de l'Europe, à favoir Charles cinquième, empereur, François premier, roy de France, & Henry huitième, roy d'Angleterre, se bandèrent tellement pour le pape, qu'ils n'oublièrent rien qui fust en leur puissance, pour exterminer Luther & ses livres. Mais mon intention n'est pas d'escire ce qui en advint en Allemagne, Italie, Espagne, ny Angleterre ; ains seulement de faire entendre les combats soutenus en France à ceste occasion par ceux qui lors furent appelés luthériens, & poursuivis à toute outrance comme hérétiques.

LUTHER donc aiant commencé d'escire contre les indulgences de la croisade, sous le pape Léon dixième, en l'an M.D.XVII., poursuivit beaucoup plus outre, mettant en lumière son traité intitulé *De la Captivité babylonique* (1). Ce qui esmeut la Sorbonne de le condannar comme hérétique l'an M.D.XXI. & d'escire finalement contre luy un livre intitulé *Antiluther*, duquel fut autheur un docteur nommé Iosse Clitouée (2), disciple de Jaques Fabri, mais non pas de l'opinion de son maistre.

ALORS estoit évesque de Meaux un bon personnage natif de Paris, nommé Guillaume Briçonnet (3), lequel no-

1517.

1521.

Briçonnet,  
évêque de  
Meaux.

(1) Le *De captivitate babilonica ecclesie* parut le 6 octobre 1520.

(2) Avant d'escire l'*Antiluther*, Josse Clitouée, ou plus exactement Clieton, avait secondé son maître Lefèvre d'Étaples dans la publication de la *Physique* d'Aristote, en 1492.

(3) Guillaume Briçonnet (1470-1534) était aussi un disciple de Jacques Lefèvre, dont il fit même pendant quelque temps son vicaire général, en 1523. L'évêque de Meaux paraît cependant n'avoir jamais été aussi favorable aux nouvelles doctrines qu'il semblerait résulter des déclarations de Bèze (V. *Encyclop. des sciences relig.*, art. *Briçonnet*).

1521.

Guillaume  
Farel.Gérard  
Roussel.

nobstant les censures de Sorbonne, fut esmeu de tel zèle, qu'il n'espargna rien qui fust en son pouvoir pour avancer la doctrine de vérité en son diocèse, conjoignant les œuvres de charité avec la doctrine de vérité : & non seulement prefchant luy-mesme (ce qui estoit lors fort nouveau) mais aussi appellant à soy beaucoup de gens de bien & de sçavoir, tant docteurs qu'autres, comme Iaqués Fabri (duquel avons parlé cy-devant) Guillaume Farel (1) (estant lors à Paris, régent au collège du cardinal le Moine) Martial, & Girard Ruffi (2), tous deux docteurs, qui luy assistèrent grandement, mais non pas tous avec telle persévérance qu'il estoit requis. Car estant bientoit à l'instance des cordeliers de Meaux esmeue la persécution contre eux, Martial au lieu d'affermir cest évêque, lui fait perdre courage. Et fut telle l'issue de ceste persécution, que l'évêque se déporta de passer outre. Martial se desdit publiquement, & depuis est mort chanoine & pénitencier de Paris. Fabri fut retiré à Blois, & de là finalement à Nérac au duché d'Albret, par la faveur de la sœur unique du Roy, depuis royne de Navarre, princesse d'excellent entendement, & pour lors suscitée de Dieu, pour rompre autant que faire se pouvoit, les cruels desseins d'Antoine du Prat, chancelier de France, & des autres incitants le roy contre ceux qu'ils appelloient hérétiques. Quant à Farel, après avoir subsisté tant qu'il peut à Paris, il se retira en Suisse, où il a fait depuis un merveilleux fruit, aiant planté le premier l'église de Genève, & plusieurs autres es pays circonvoisins. Touchant Ruffi, il fut aussi lors garanti par la mesme royne de Navarre, & fait aussi depuis quelque fruit, mais il ne s'est jamais pleinement adjoit aux églises réformées. Il n'en advint pas de mesmes aux brebis qu'aux pasteurs; ains elles demeurèrent si fermes qu'il se peut dire, que la petite troupe de Meaux

(composée la plupart de gens de mestier, cardeurs de laines & drapiers drapans) non seulement a servy d'exemple d'admirable constance à toutes les églises de France, mais aussi en a engendré plusieurs, voire des plus grandes, au Seigneur. Qui plus est, elle se peut vanter d'avoir offert à Dieu comme les prémices des martyrs, depuis ceste restauration de l'évangile en France. Le premier martyr (1), duquel ie parle fut Iean le Clerc, lequel arresté prisonnier à Meaux l'an M.D.XXIII., pour avoir attaché certain escrit au grand temple du lieu, contre quelques pardons, fut très asprement fustigé par trois divers iours, & finalement fustri au front; la mère duquel, qui avoit aussi embrassé l'évangile nonobstant qu'elle eust un mary fort adverfaire, voiant fustiger & fustir son fils, luy donna courage, s'escriant tout haut & disant : *Vive Iésus-Christ & ses enseignes*, sans que pas un des ennemis luy mist la main dessus. Et depuis cela le Clerc estant allé premièrement à Rosay en Brie, & de là à Metz en Lorraine, travaillant de son mestier de cardeur, planta les premiers cepts de l'église de Metz & finalement l'arrousa de son sang un an après, à faveur l'an M.D.XXIII. Un autre nommé Iaqués Pavanes, du pays de Boulonnois, qui avoit esté attiré à Meaux par l'évêque, ieune homme, mais lettré, & de grande sincérité, estant emprisonné fut tellement persuadé par Martial, qu'il fit amande honorable le lendemain de Noël; de quoy se repentant puis après avec grans regrets & soupirs, il fut rempoigné & comme relaps, brulé vif à Paris en la place de Grève, l'an M.D.XXV. avec une singulière constance (2). Pavannes fut suivi quelque temps après par un furnommé l'Hermite, de Livry, qui est une bourgade sur le chemin de Meaux, lequel fut brulé vif au parvis Nostre Dame, avec une grande cérémonie, estant sonnée

1521.

Jean Le Clerc.

1523.

1524.

Jacques  
Pavanes.

1525.

L'Hermite,  
de Livry.

(1) Guillaume Farel (1489-1565), le réformateur du Dauphiné et de la Suisse française. Ce fut lui qui attira Calvin à Genève, où il s'était fixé lui-même dès 1532.

(2) Plus connu sous le nom de Gérard Roussel. Prédicateur de la reine Marguerite de Navarre, plus tard abbé de Clairac et évêque d'Oléron, il fut le réformateur du Béarn.

(1) Voir, pour plus amples détails sur Jean Leclerc, le *Martyrologe* de Crespin, folio 92. Le titre exact de cet ouvrage est *Histoire des martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Evangile, depuis le temps des apostres jusques à présent*. Comme nous aurons souvent à y renvoyer le lecteur et pour faciliter les recherches, nous croyons devoir prévenir que l'édition que nous avons entre les mains est celle de 1619.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 99.

1525.

la grosse cloche du temple Nostre Dame à grand bransle pour esmouvoir le peuple de toute la ville, disans & affermans les docteurs (qui le voyoient persévérer avec telle constance) que c'estoit un homme damné qu'on menoit au feu d'enfer (1).

Ces choses se faisoient du temps de la prison du roy François en Espagne, lequel estant de retour, & entendant que la doctrine, qu'on appelloit luthérienne & hérétique, s'avançoit de plus en plus (ce qu'on luy persuadoit avoir attiré l'ire de Dieu sur luy, & sur le royaume) ordonna suivant l'avis d'Antoine du Prat, chancelier, que désormais la cognoissance de l'accusation des luthériens seroit attribuée en première instance aux Juges & Magistrats séculiers, à cause, disoit le chancelier, que le crime de blasphème y est entremeslé. Cela fut cause que tous les parlemens commencèrent à s'eschauffer de plus en plus, & notamment celuy de Paris, à la sollicitation des docteurs Beda & de Quercu avec leur suite : & lors fut aussi brûlé vif en la ville de Meaux un nommé Denis de Rieux, natif dudit lieu de Rieux en Mulcien (2), pour avoir dit que la messe estoit un vray renoncement de la mort & passion de Jésus-Christ ; ce qu'il maintint jusques au dernier soupir, estant exécuté le III de juillet M.D.XXVIII.

L'ANNÉE d'après, à savoir l'an M.D.XXIX., un gentilhomme du pays d'Artois, nommé Loys de Berquin, homme de grandes lettres, & d'esprit fort libre, s'estant retiré à Paris dès lors que ce pays là estoit encore respondant à ce parlement, après avoir longuement fait la guerre à ceux de Sorbonne, & mesme avoir esté délivré de prison, nonobstant que la Sorbonne le poursuivist à mort, à cause de certains articles extraits de quelques siens livres, finalement estant accusé de rechef par eux, fut condamné à se desdire voyant bruller ses livres, & à tenir prison perpétuelle, réservé le bon plaisir du roy ; à quoy n'ayant voulu obéir, quelques remonstrances que luy feissent ses amis, il fut par autre arrest condamné à estre pendu & estranglé, & puis brûlé (3). Ce qu'il

souffrit en la place Maubert avec telle constance, que le docteur Merlin, alors pénitencier de Paris, qui l'avoit conduit au supplice, fut contraint de dire tout haut devant le peuple après sa mort, au grand regret de ses accusateurs & juges, qu'il y avoit peutestre plus de cent ans, qu'homme n'estoit mort meilleur chrestien que Berquin. La nuit suivante (qui fut la veille de saint Martin) les bleds gelèrent en France, dont s'ensuivit famine & peste en plusieurs endroits.

TANDIS que Satan iouoit ses tragédies à Paris, Dieu besongnoit quasi par tout le royaume, vérifiant ce qui a esté très bien dit par un ancien, à savoir que le sang des martyrs sert comme de fumier à la vigne du Seigneur, pour la faire tant plus fructifier. Cela advint entre les autres villes, à celle de Nonnay (1), en Vivarez, du gouvernement de Languedoc, & de l'archevesché de Vienne. Une superstition entre autres régnoit alors en ceste ville là, digne d'estre ramentue (2) pour monstrier à la postérité combien a de crédit la vanité en l'esprit de l'homme, & comme d'autre costé la miséricorde de Dieu abonde principalement où le péché a le plus abondé. Il faut donc entendre qu'il y avoit en ceste ville de Nonnay une chasse appelée communément les saintes vertus : estimant le peuple qu'elle fust pleine de certaines très saintes reliques, que nul ne voyait iamais, pour ce que la chasse estoit suspendue ordinairement iusques aux voustes du temple, & donnoient à entendre les prestres, que quelqu'un aiant voulu une fois regarder dedans, estoit devenu perclus & aveugle. Mais le iour de l'Ascension ceste chasse estoit descendue, & portée avec grandes cérémonies, & suytte d'hommes, femmes & enfans, y accourans de toutes parts en chemise, teste nue, & pieds nuds, s'estimans bien heureux ceux qui en pouvoient approcher pour la baiser, ou passer par-dessous. Qui plus est un temps fut, que passant ceste chasse par le chasteau, tous prisonniers estoient délivrés de quelque crime qu'ils fussent atteints, excepté ceux qu'on appelloit luthériens. Estant donc ceste povre ville plongée en telles té-

1529.

Annonay.

Denis  
de Rieux.

3 juillet 1528.

Louis  
de Berquin.  
1529.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 99.  
(2) *Ibid.*, fol. 102. — Aujourd'hui Rieux en Brie (Oise).  
(3) *Ibid.*, fol. 102 et 103.

(1) Aujourd'hui Annonay (Ardèche).  
(2) *Ramentevoir*, rappeler, mettre en mémoire.

1528.  
Etienne  
Machopolis.

nèbres, Dieu y envoya l'an M.D. XXVIII. un certain docteur en théologie, cordelier, qui avoit pris la peine d'ouïr Martin Luther en personne au pays de Saxe, nommé Etienne Machopolis, lequel commença de prêcher librement en public & en chambre contre cest abus, & plusieurs autres superstitions, qui se descouvrirent de iour en iour. A cestui-ci (qui fut tantost contraint de defloger) succéda un autre du mesme ordre, nommé Etienne Renier, qui feit encores mieux : à raison de quoy estant emprisonné, il persévéra iusqu'à la fin, scellant la vérité de son propre sang à Vienne, où il fut bruslé vif avec une singulière constance. Après luy continua le maistre des écoles du lieu, nommé Ionas, homme de grande érudition & piété, lequel aiant fait en prison bonne & entière confession, en fut retiré par le moien de quelques amis ; de quoy estant irrité l'arcevesque feit saisir & conduire à Vienne environ vingt-cinq personnes, où quelques-uns moururent de langueur & mauvais traitement, estans les autres finalement délivrés par une manière de grâce en payant certaines amendes (1).

Orléans.

En ceste mesme saison Dieu commença de faire retentir sa voix à Orléans, Bourges & Tholose, trois villes ayans université, & des principales de France : de sorte que ce furent trois fontaines, dont les eaux regorgèrent par tout le royaume. Quant à Orléans (où lors estoit docteur régent en droit civil Pierre de l'Estoile (2), avec un très grand auditoire, pour estre estimé le plus aigu jurisconsulte de tous les docteurs de France) il y avoit bien desjà quelques personnalités ayans cognoissance de la vérité, comme entre autres François Daniel advocat, & Nicolas Duchemin tenant escoliers en pension. Mais cela & rien estoit tout un, jusques à ce que Iean Calvin, natif de Noyon en Picardie, bien ieune homme encores (à favoir d'en-

Pierre  
de l'Estoile.

Jean Calvin.

viron vingt-trois ans) mais choisi dès-lors pour estre instrument d'efflite en l'œuvre du Seigneur, estant arrivé à Orléans pour estudier en droit, receut ceste grâce de Dieu qu'il employa ses meilleures heures à l'estude de théologie, en laquelle il profita de telle sorte en peu de temps, qu'estant la science conjointe avec son zèle, il advança merveilleusement le royaume de Dieu en plusieurs familles, enseignant la vérité non point avec un langage affecté, dont il a tousiours esté ennemy, mais avec telle profondeur de savoir, & telle & si solide gravité en son langage, qu'il n'y avoit dès lors homme l'escoutant, qu'il n'en fust ravi en admiration.

Au mesme temps estoit aussi docteur régent en l'université de Bourges André Alciat, milanois, estimé le plus docte & éloquent jurisconsulte de son temps : de sorte que de toutes parts on accouroit pour l'ouïr. Cela fut cause que Calvin aussi y arriva, y trouvant quelques personnalités desjà instruits en la vérité : entre lesquels y avoit quelques moines docteurs en théologie, à favoir un nommé Jean Chaponneau, moine de l'abbaye de saint Ambroise ; & Iean Michel de l'ordre de saint Michel, prêchans assez librement pour le temps (1). Alors aussi résidoit à Bourges un Allemand nommé Melchior Wolmar, homme de grandes lettres, lequel estant venu de Paris à Orléans, avoit esté finalement choisy par la royne de Navarre & duchesse de Berry, pour enseigner les lettres grecques & latines en sa ville ; ce qu'il faisoit avec singulière dextérité, aiant aussi en charge quelque petit nombre de ieunes enfans de maison qu'il enseignoit très heureusement, non-seulement en toutes les bonnes disciplines, mais aussi en la piété autant que le temps le pouvoit porter. Calvin donques conféra avec luy, & à sa sollicitation s'adonna à la cognoissance de la langue grecque : ce qui luy a servi depuis très grandement, & par conséquent à toute l'Eglise de Dieu ; auquel mesme temps non-seulement il fortifia le petit nombre des fideles, qui estoient en la ville, mais aussi feit plusieurs sermons dehors en quelques chasteaux & bourgades, où il estoit ap-

1532.

Bourges.  
André Alciat.

Melchior  
Wolmar.

(1) *Hist. des martyrs, ib.* — V. aussi Merle d'Aubigné, *Hist. de la Réformation au temps de Calvin*, I, p. 624.

(2) « *Jurisconsultorum gallorum princeps*, » dit Bèze (*Vita Calvini*, 1575) en parlant de ce savant professeur, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre annaliste Pierre de l'Estoile, né en 1540 seulement. « Reuchlin, Aleandre, Erasme même, disait-on de son temps à Orléans, ont enseigné dans cette ville, mais l'Estoile éclipsa tous ces soleils. »

(1) *France prot.*, III, 1, art. Brossier.

1532.

pellé, & nommément à Lignères (1), étant reçu & ouy très volontiers du seigneur & de la dame du lieu.

Toulouse.

QUANT à la ville de Tholose, il y a toujours eu deux choses qui l'ont rendue célèbre, à savoir le train de la marchandise, & l'estude des droit : mais le parlement qui y est, a toujours esté taxé d'estre sanguinaire, & l'université d'autre costé d'avoir esté long-temps sans se soucier beaucoup de l'estude des langues ny des bonnes lettres, & en général toute la ville d'estre fort superstitieuse, comme elle est pleine aussi de reliques & autres instruments d'idolâtrie : tellement que c'estoit assez pour estre condamné hérétique, de n'avoir point osté le bonnet devant une image, ou de n'avoir fesché le genouil, sonnans la cloche qu'on appelle l'*Ave-Maria*, ou d'avoir tasté un seul morceau de chair en un iour défendu. Et n'y avoit homme prenant plaisir és langues, ny bonnes lettres, qui ne fust espîé & soupçonné d'hérésie. La venue de ce grand personnage Jules César de l'Escalle (2), issu de l'illustre & ancienne maison de l'Escalle (qui a long-temps dominé à Véronne, Vincence & autres villes saisies depuis par les Vénitiens, & lequel aiant perdu toute espérance de recouvrer les biens de ses ancestres, s'estoit en ce temps-là retiré avec Marc-Antoine de la Romée (3) italien & évesque du lieu en la ville d'Agen) servit merveilleusement à reveiller les bons esprits du pays, aiant véritablement ce personnage rendu sa maison encores plus illustre par l'excellence de son fâvoir, qu'elle ne fut iamais durant ses ancestres par l'adresse & grans exploits des armes. Avec l'estude des bonnes lettres entra aussi la cognoissance de la vérité : tesmoing entre tous autres un nommé Jean de Caturce, natif de Limoux, & licencié en droit, chargé de deux poinçts : le premier d'avoir fait quelque exhortation luthérienne, comme ils disoient, en la ville de Limoux un jour de Toussainçts, l'autre d'avoir une veille des Roys fait en sorte en une compagnie, qu'au lieu de crier le roy boit, on avoit dit *Christ règne en nos cœurs*,

Jules César  
de l'Escalle.Jean  
de Caturce.

& qu'au lieu des danses & dissolutions accoustumées en ce jour-là, on avoit proposé après souper quelque chose de la sainte Escriture. Cestui-ci étant emprisonné monstra bien que sa langue n'estoit pourtant prisonnière, respondant pertinemment & avec grande véhémence à tout ce qu'on luy demanda. Ce néantmoins il avoit des amis, qui tâchèrent de le faire sortir en se rétractant seulement de trois poinçts en une leçon publique qu'il feroit aux escolles. Ce que n'ayant voulu accepter, il receut sentence de mort, après avoir esté dégradé premièrement de sa tonsure cléricale, puis après du degré de licence. Cela dura près de trois heures, durant lesquelles il eut tout loisir de défendre sa cause, & d'instruire la multitude des assistans en très grand nombre, en la place saint Estienne. Il advint en ceste dégradation un cas très notable, c'est qu'un certain Iacopin qui devoit faire le sermon à la manière accoustumée print son thème sur ces mots de l'apostre, de la première à Timothée, quatrième chapitre : « *l'Esprit dit notamment, qu'és derniers temps quelques uns se révolteront de la foy, s'amusans aux esprits abuseurs, & aux doctrines des diables : & couppa là son texte sans passer outre ; ce qu'entendant Caturce cria tout haut : Suivez, suivez au texte ; à laquelle voix le Iacopin demeura muet, & du tout estonné. Caturce adiousta : si vous ne voulez achever, ie le feray ; & quand & quand poursuivit, adioustant ces mots de l'apostre : enseignans mensonge en hypocrisie, aians leur conscience cautérisée, défendans de se marier, & commandans de s'abstenir des viandes que Dieu a créées pour en user avec action de grâces aux fideles, & à ceux qui ont cogneu la vérité ; lesquelles paroles il exposa tout au long aux auditeurs. De là étant mené au Palais, où il receut son arrest de mort, il dit ces mots en latin tout hautement, en fortant pour estre mené au supplice : *ô palais d'iniquité, & siège d'injustice !* Et ainsi souffrit la mort, étant bruslé vif avec une admirable constance jusques au dernier soupir, au commencement du mois de juin M.D.XXXII. (1).*

1532.

ALORS faisoit quelque profession de

(1) Lignières (Cher).

(2) Plus connu, ainsi que son fils, sous son nom latinisé de Scaliger.

(3) Ou plutôt de la Rovère.

(1) *Hist. des martyrs*, fol 106.

1532.	l'évangile celui qu'on nommoit le protonotaire d'Armagnac, favorisé pour ceste cause & pour quelque faveur qu'il avoit, par la royne de Navarre qui luy fait avoir l'évesché de Rhodéz, estant devenu depuis [l'un] des grans cardinaux, & plus capitaux ennemis de l'évangile. Alors aussi estoit à Tholose & preschoit à la Dorade un cordelier nommé de Nuptiis, favorisé aussi de la mesme royne, qui le fait sauver en sa ville de Bourges, estant recherché à Tholose par le parlement, & depuis ne fait rien qui vaille; comme fait encorés pis beaucoup cest enragé caphard, nommé Melchior Flavin, alors fugitif aussi, & compagnon de Nuptiis, combien qu'il fust beaucoup plus jeune d'age. Quelques années après ceux-là, vint aussi un cordelier nommé Marcii, qui fait merveilles de prescher à Castres d'Albigeois, & en Rouergue, & depuis fut mené prisonnier à Tholose, où il seella heureusement de son sang la doctrine de vérité qu'il avoit annoncée (1).	tifier, & non pour vray zèle, qu'il eust à la religion, fait imprimer les heures en françois, après avoir rongné une partie de ce qui estoit le plus superstitieux. Après ceste impression, elle-mesme meist en lumière un traité de son ouvrage en rime françoise, intitulé le <i>Miroir de l'âme pécheresse</i> (1), où il y avoit plusieurs traits non accoutumés en l'église romaine, n'y estant fait mention aucune de saints ny de saintes, ny de mérites, ny d'autre purgatoire que le sang de Iésus-Christ: & mesme la prière ordinairement appelée le <i>salve regina</i> , y estoit appliquée en françois à la personne de Iésus-Christ. Ces choses irritèrent extrêmement la Sorbonne, & notamment Beda, & autres de son humeur: de sorte qu'ils ne se pouvoient tenir de luy bailler des atteintes en leurs sermons. Et notamment fut iouée au collège de Navarre une comédie, en laquelle on la transformoit en furie d'enfer: qui plus est, ils condamnèrent son livre; de quoy s'estant plainte au roy son frère, quelques-uns des ioueurs de ceste comédie furent emprisonnés; & voulant savoir le roy sur quelles raisons estoit fondée la condamnation de ce livre, l'université, de laquelle pour lors estoit recteur un nommé Nicolas Cop, desadvoua expressément la censure de Sorbonne, ce qui rabattit aucunement la furie de nos maîtres, & fortifia grandement le petit nombre des fidèles. Pour lors aussi Iean Calvin au retour de ses études de droict, se trouva dedans Paris, où il accrut grandement l'œuvre du Seigneur non seulement enseignant la vérité, mais aussi s'opposant aux hérétiques, que le diable s'efforçoit dès lors de fourrer en l'église, à savoir à ce malheureux monstre Michel Servet, niant entre autres blasphèmes, la sainte Trinité, & l'éternité du Fils de Dieu; lequel Servet aiant accordé de disputer avec Calvin, à certain iour & heure, n'y ota toutesfois comparoir (2). C'est lors aussi qu'il rembarra premièrement les libertins, esquels	1533.
De Nuptiis.			
Melchior Flavin.			Elle est censurée par la Sorbonne.
Marcii.			
1533.	L'AN suivant, à savoir M.D. XXXIII. fut entre autres brûlé à Paris un chirurgien natif de Manton près d'Aniissy (2) en Savoie, nommé Jean Pointet, décelé & accusé par certains prestres, ausquels ainsi qu'il les guairissoit de la grosse vérolle, il avoit remontré que c'estoit le fruit de leur malheureux célibat. Il fut doncques emprisonné, & persistant en sa pure confession, condamné par arrest de parlement premièrement à estre étranglé, & puis brûlé: & depuis encorés, pour ce qu'il ne s'estoit voulu confesser, ny agenouiller devant une image estant en la chapelle de la Conciergerie, où l'on met les criminels, condamné d'abondant à avoir la langue coupée, & cas advenant qu'il ne se desdit, à estre brûlé vif: ce qu'il endura en très grande constance (3).		
Jean Pointet.			Nicolas Cop.
			Calvin à Paris.
Marguerite de Navarre.	En ces entrefaites Marguerite royne de Navarre, seur unique du roy François, faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour adoucir le roy son frère: en quoy elle ne perdoit du tout ses peines, se servant de Guillaume Parvi, docteur de Sorbonne, évêque de Senlis, & confesseur du roy, lequel pour la gra-		

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 106.

(2) Menthon, canton d'Annecy (Haute-Savoie).

(3) *Hist. des martyrs*, fol. 107.(1) Le *Miroir de l'âme pécheresse* parut en 1531, à Alençon; mais ce ne fut que deux ans après qu'il fut déposé à la Sorbonne comme suspect d'hérésie.(2) V. à propos de Michel Servet, « le condamné de Calvin, » un article intéressant de M. le baron F. de Schickler, dans le *Bulletin de l'hist. du protest.*, 1879, p. 322.

1533.

de nostre temps s'est renouvellee l'abominable fecte des Carpocratians, oftans toute différence entre bien & mal. Advint en ce mesme temps, qu'estant la coustume de l'université de Paris de s'assembler à la Toussaincts au temple des Mathurins, & d'ouïr haranguer le recteur, Cop duquel nous avons parlé, prononça une oraison, qui luy avoit esté bastie par Calvin d'une façon toute autre que la coustume n'estoit (1). Cela estant rapporté au parlement, le recteur y fut appelé en intention de le retenir; & furent aussi envoyés des sergens au collège de Forteret (2) où Calvin demeuroit pour lors. Mais les advertissemens de quelques amis garentirent l'un & l'autre. Cop fut contraint par ce moien de se retirer à Basle, & Calvin en Xaintonge (3), où il ne fut oisif, attendant que la furie estant passée, il peust se retirer à Paris; comme il feit aussi l'année suivante, après avoir conféré à Nérac avec le bon homme Jaques Fabri, que la royne de Navarre y entretint en seurté julesques à la mort d'iceluy, qui advint l'an M.D.XXXVII. Cependant la royne de Navarre poursuivant sa pointe, avoit si bien fait que Paris estoit garni de trois excellens prescheurs, annonçans la vérité un peu plus hardiment, qu'on n'avoit accoustumé, à savoir Girard Ruffi, docteur de Sorbonne, duquel nous avons parlé cy-dessus, & deux moines de l'ordre des Augustins, l'un nommé Bertault, & l'autre Courault. Mais cela ne dura guères, aians tant fait ceux de Sorbonne (& notamment le docteur Beda, & un autre nommé Picard, parisien, ieune pour lors, mais d'un esprit tempestif, s'il y en eut iamais, & qui depuis a esté tenu pour un des principaux pilliers de l'église romaine) que la chaire leur fut interdite. Voyans

La harangue  
du recteur.

1537.

Bertault  
et Courault.

(1) Ce document a été conservé dans la bibliothèque de Genève (mss. 145), où M. Jules Bonnet l'a retrouvé. Il porte en marge : « Hæc Johannes Calvinus propria manu descripsit et est auctor. » M. Merle d'Aubigné en a publié des fragments importants dans son *Hist. de la Réform. au temps de Calvin*, II, p. 285.

(2) Ou de *Fortet*, comme Bèze lui-même l'appelle dans sa *Vie de Calvin*, 1565. Merle d'Aubigné écrit *Fortret*, d'après Gaillard, *Hist. de François I<sup>er</sup>*, IV, 274.

(3) A Angoulême, chez son ami Louis du Tillet, chanoine de la cathédrale de cette ville.

cela ils convertirent leur prédication en leçons particulières. Ce que les docteurs ne pouvans aucunement souffrir, eurent si grand crédit que Ruffi fut mis prisonnier, & Courault détenu chez l'évesque de Paris. Car quant à Bertault, il se sauva quant au corps, & depuis se perdit quant à l'âme, estant mort apostat & chanoine en l'église de Befançon. L'issue toutesfois du procès des deux prisonniers fut toute autre que les docteurs n'attendoient, lesquels par leurs sermons turbulens irritèrent tellement le roy, que Beda par un iuste iugement plustost de Dieu que des hommes, fut confiné au Mont Saint Michel, où il est mort, & Picard chassé de Paris pour quelque temps : estans délivrez les deux prisonniers, avec défense toutefois de prescher ny de lire (1). Ruffi donques fut retiré par la royne de Navarre, & s'abastardit peu à peu, ne faisant conscience d'accepter l'abbaye de Clérac, & finalement l'évesché d'Oleron (2). Mais Courault au contraire suivant l'exemple de Guillaume Farel, se retira és quartiers de Suisse, & de Savoie, où il est mort depuis, estant ministre de l'église de Genève, & illuminant les âmes, combien qu'il fust devenu aveugle quant au corps (3). L'issue de cest affaire aiant ainsi esté modérée, si ceux auxquels Dieu avoit ouvert les yeux à Paris se fussent contenus en attendant mieux, il y a grande apparence que peu à peu le roy mesmes eust commencé de goûter quelque chose de la vérité, aiant esté gagné iusqu'à ce point tant par la royne de Navarre sa seur, que par deux frères de la maison du Bellay, à savoir le seigneur de Langey, renommé dès lors pour les grans services par luy faits en diverses ambassades, & son frère l'évesque de Paris, tous deux grandement chéris du roy, pour la dextérité de leur esprit, & grande érudition : aiant di-ie, le roy esté gagné par eux iusques à ce point, qu'il délibéra de faire venir en France, & d'ouïr en présence ce grand & renommé personnage Philippes Mélancthon, estant pour lors en Saxe à Witenberg,

1533.

Bertault  
apostat.Roussel  
à Clairac.

(1) De lire *en public*, c'est-à-dire d'enseigner.

(2) Ou, plus exactement, d'Oloron, en Béarn.

(3) Jean Courault mourut pasteur à Orbe (Vaud), en 1538.

1534.

L'affaire  
des placards.

compagnon de Martin Luther, mais d'un esprit beaucoup plus paisible, & modéré que Luther.

MAIS l'an M.D.XXXIV. environ le mois de novembre (1) tout cela fut rompu par le zèle indiscret de quelques-uns, lesquels aians fait dresser & imprimer certains articles d'un stile fort aigre & violent contre la messe, en forme de placart, à Neufchastel en Suisse, non seulement les plantèrent & semèrent par les carrefours, & autres endroits de la ville de Paris, contre l'avis des plus sages, mais en affichèrent un à la porte de la chambre du roy, étant pour lors à Bloys. Ce qui le meist en telle furie, ne laissant aussi passer ceste occasion ceux qui l'espioient de long-temps, & qui avoient son oreille (comme entre autres le grand maistre, depuis connestable, & le cardinal de Tournon) qu'il se délibéra de tout exterminer, s'il eust esté en sa puissance. Alors estoit en office de lieutenant criminel Jean

Jean Morin.

Morin, aussi grand adverfaire de la religion, & fort dissolu en sa vie, & renommé entre tous les iuges de son temps, pour la hardiesse qu'il avoit à faire les captures, avec la subtilité à surprendre les criminels en leurs réponses. Cestuy-là donques aiant receu commandement du roy de procéder à informer, & à mettre prisonniers tous ceux qu'il pouvoit attraper, usa de toute diligence : de sorte qu'en peu de temps il remplit les prisons d'hommes & de femmes de toute qualité, se servant d'un misérable appelé ordinairement le Guainier, à cause de son mestier, lequel étant prest d'estre mis au feu, racheta sa malheureuse vie, par la promesse qu'il feit & qu'il tint depuis, de mener les sergens de maison en maison, pour avoir esté advertisseur es assemblées secrètes qui se faisoient seulement pour lire quelques passages de l'Ecriture, & pour prier Dieu. Ce néanmoins plusieurs luy eschaperent, qui s'espandirent ça & là : & nommément plusieurs escoliers bien instruits, qui se retirèrent aux universités, entre lesquels vindrent à Bourges Claude des Fosses (2), duquel

Des Fosses.

(1) Le *Journal d'un bourgeois de Paris* donne, pour l'affaire des placards, la date du 24 au 25 octobre, tandis que le chroniqueur Simon Fontaine, dans son *Histoire catholique*, indique le 18.

(2) V. ci-après, où il est appelé Jean.

nous parlerons en l'histoire d'Issoudun en Berry, Jaques Canaye, depuis avocat fameux en la court de parlement de Paris, & Jaques Amyot homme de fort petit lieu, mais qui avoit dès lors fort estudié en la langue grecque : si qu'estant, par le moien de Melchior Wolmar professeur en grec à Bourges, fait pédagogue des neveux de Jaques Colin, alors abbé de Saint Ambroise, & depuis aiant succédé à Wolmar en la profession des bonnes lettres, finalement à la faveur de Bouchetel secrétaire d'Estat, & du sieur de Morvillier (1), qui avoient bon crédit envers le roy, fait précepteur du roy Charles neufviesme, a acquis à bon droit grande louange par la traduction des œuvres de Plutarque ; mais a grandement fouillé tous ses beaux dons, parce que non-seulement il a oublié Jésus-Christ, mais qui plus est, en est devenu très malheureux persécuteur, après avoir esté fait abbé de Sainte Corneille, & finalement évêque d'Auxerre.

Au paravant que ces choses advinsent à Paris, les cordeliers d'Orléans iouèrent une tragédie quasi pareille à celle des iacopins de Berne, dont les histoires font mention, & passa la chose ainsi que s'ensuit. Décédant en ce temps la femme du prévost d'Orléans, de très bonne & ancienne maison, soit qu'elle eust quelque congnoissance de la vérité, soit pour autre raison, ordonna d'estre enterrée au convent des cordeliers, en la sépulture des ancestres de la maison de saint Meunier, sans aucune pompe ny despense accoustumée en tel cas : ce qu'estant exécuté par son mary, qui ne donna aux cordeliers que six escuz, & depuis étant requis par eux de leur départir de quelques boys, qu'il faisoit couper & vendre, les refusa : ils en furent tellement indignés, que pour se venger ils délibérèrent de faire croire au monde, que la prévoste estoit damnée éternellement. Les principaux conducteurs de ceste besogne furent frère Coliman provincial, & de grande réputation entre les cordeliers, & frère Estienne d'Arras, docteur en théologie, & tenu pour grand prescheur.

1534.

Canaye.

Amyot.

Les cordeliers  
d'Orléans.

1533.

(1) Jean de Morvilliers (1506-1577), plus tard évêque d'Orléans, fut fait garde des sceaux en 1568, à la retraite du chancelier de l'Hôpital (V. *Bull. de l'hist. du protest.*, XXIII, 137).



1533.

Cestui-ci pour faire l'entrée fait quelques sermons d'une très grande affection, parlant fort avant de l'estat des âmes en purgatoire, & n'oubliant rien pour faire croire que les esprits revenoient en ce monde. Peu après, ces deux aians attiré un ieune novice, le cachent sur la vouste du temple, lequel lorsqu'on disoit matines, fait un grand tintamarre. Coliman comme le plus courageux, & bien armé de toutes les armes d'un exorciste, le coniuire, mais il ne dit mot; commandement luy est fait de faire quelque signe, s'il est esprit muet; de rechef il se tempeste, & fait grand bruit: c'estoit le signe. Ceste entrée faite, ils s'adressent à quelques citoiens d'apparence, qui leur portoient faveur, & leur rapportent qu'il est advenu un piteux cas en leur convent, sans rien déclarer; ils les prient de se trouver à leurs matines: ce qu'ils font: & comme ces matines se commençoient, l'esprit commença à rabaster d'en haut. On interroge [ce] qu'il veut & qui il est: il fait signe qu'il ne luy estoit permis de parler. On luy commande donc de respondre par signes aux demandes. Or il y avoit un pertuis où il mettoit l'aureille, pour entendre la voix de l'exorciste qui faisoit les coniurations. Plus, il avoit en sa main un aix, qu'il frappoit estant interrogué, de sorte qu'on le pouvoit ouïr d'embas. Premièrement on luy demande *s'il estoit de ceux qui sont là enterrez*, & les noms de plusieurs récitez par ordre, qui estoient là inhumez, finalement on vient à la femme du prévost: là il donna signe qu'il estoit son esprit. Interrogué *s'il estoit damné, & pour quel démerite, si c'estoit pour paillardise, ou orgueil, ou charité non exercée, ou pour la nouvelle hérésie de Luther: davantage, [ce] qu'il veut dire par ce tintamarre, si c'est que son corps soit détérré, & transporté hors de terre sainte*. A toutes ces demandes il respond comme on l'avoit appris, par signes négatifz ou affirmatifz, selon qu'il frappoit sur son petit aix deux ou trois fois. Entendu donc que la cause de sa damnation estoit l'hérésie luthérienne, & qu'il signifioit que le corps fust détérré, les cordeliers requirent les citoiens qu'ils avoient fait venir, de tesmoigner des choses, qu'ils avoient ouïes, & de souffigner aux actes faits les iours précédens. Ce qu'ils refusè-

1533.

rent après avoir pris conseil, craignans d'offenser le prévost, ou d'en avoir saicherie. Les cordeliers nonobstant transportent leur hostie (qu'ils appellent le *corpus Domini*) avec toutes les reliques des saints, en autre lieu, où ils chantoient leurs messes: ce qui se fait selon les canons des papes, quand quelque lieu est profané, & se doit réconcilier. Car il y en a quelques chapitres en leurs livres. L'official adverti de ce, se transporta sur le lieu avec quelques honestes gens, pour s'informer plus certainement du fait: & commanda les adjurations se faire en sa présence. Quant & quant il requit quelques-uns estre députez, pour monter sur la vouste, & veoir si quelque esprit leur apparoiroit. A cela frère Estienne d'Arras répugnoit fort & ferme & disoit pour ses raisons, qu'il ne falloit troubler l'esprit. Et combien que l'official insistast vivement pour faire faire les exorcismes & adjuurations, toutesfois il n'en peut estre le maistre. Cependant le prévost après avoir admonesté les autres iuges du lieu de ce qui estoit à faire, alla par devers le roy, & lui conta le fait. Et pour ce que les cordeliers s'armoient de leurs privilèges & immunitéz, pour n'entrer en congnoissance de cause, le roy donna la commission à certains conseillers du parlement de Paris pour iuger la cause sans opposition ou appellation quelconque. Antoine du Prat, chancelier & légat du pape par tout le royaume de France, fait le pareil. Parquoy les cordeliers ne pouvant plus reculer, ny tendre afin de non respondre, furent menés à Paris: mais il ne fut possible de rien tirer d'eux. On les avoit séparés en divers lieux, pour en faire bonne garde: & le novice estoit au logis du conseiller Fumée. Iceluy estant souvent interrogué, ne vouloit rien confesser, craignant que les cordeliers ne le tuassent, s'il avoit diffamé l'ordre. Mais après que les iuges l'eurent assuré qu'il n'auroit nul mal, & qu'il ne retourneroit jamais en leur subiection, il leur deschiffra toute la menée, & estant depuis confronté devant les autres ne varia nullement. Se voians convaincus & comme prins sur le fait, toutesfois ils récufoient les iuges, & s'armoient de leurs privilèges: mais cela ne leur servit de rien. Car ils furent condamnés à estre remenés

1534.

à Orléans, & mis en prison : puis à estre menés devant la grande église, & de là en la place, où on exécute les malfaiteurs, pour y confesser publiquement leur meschanceté. Mais quoy qu'on sceust faire, encores trouvèrent-ils tant de faveur, qu'il ne fut jamais possible d'exécuter l'arrest : tellement que quelques-uns d'eux sont morts en prison, & les autres trouvèrent moien d'eschapper (1).

Sancerre.

CESTE mesme année, la ville de Sancerre, portant titre de conté, & l'une des anciennes villes de France, encores qu'elle soit petite, receut la semence de la vraye religion, estans visitez & preschez souvent par Iean Michel, résident ordinairement à Bourges, aians les habitans de ce lieu grande liberté, tant par ce que les contes leurs seigneurs n'y faisoient grande demeurence, qu'à cause qu'il n'y a en ceste ville là beaucoup de prestres ny moines, & chanoines : ains une seule parroisse, dont le temple est situé hors la ville, & un prieuré sans moines, dont le temple ser voit à mettre du vin. On ne laissoit toutefois de les menacer : mais combien que souvent ils fussent menacez, cela se passoit légèrement, mesmes nonobstant que l'un des conseillers de la court de parlement de Paris nommé Bourgoin, qui estoit natif de St. Pierre le Montier (2), ville prochaine, eust délibéré de les persécuter, si n'en peut-il venir à bout. Depuis estant venu à Sancerre nostre maistre Oris (3), célèbre inquisiteur de la foy, il se contenta si fort du bon vin qu'on luy donna pour l'apaïser, qu'estant de retour à Bourges, il asseura en pleine chaire, qu'il avoit trouvé les habitans de Sancerre fort gens de bien. Il y eut aussi un substitut d'Oris, nommé Rocheli, Iacopin de Bourges, qui fut envoie les persécuter : mais il s'en retourna comme son maistre. De quoy se plaignant, le lieutenant particulier de Bourges, nommé l'Abbé, homme ignorant, & grand persécuter, disoit

Maître Oris.

Rocheli.

L'Abbé.

(1) M. Jules Bonnet a retrouvé de nos jours, à la bibliothèque de Genève (mss. 145), le piquant récit fait par Calvin lui-même de cette histoire de la prévôte d'Orléans. On le trouvera reproduit *in extenso* dans le *Bull. de l'hist. du protest.*, t. III, p. 33 à 36.

(2) Saint-Pierre-le-Moustier (Nièvre), à cinq lieues de Nevers.

(3) Appelé ailleurs Ory.

souvent que le bon vin & un habit tout neuf ramenoit tous ces inquisiteurs contens, sans luy rapporter aucune proye. Finalement ce Rocheli, qui avoit fait tant à Bourges qu'à Sancerre plusieurs presches autant féditioux qu'il en fut onques pour esmouvoir le peuple à tuer & brusler, par le moien d'un qui luy remontra sa méchante vie, changea de façon de prescher, édifiant ce qu'il avoit voulu ruiner. Cela fut cause, qu'à l'instance & poursuite de l'archevesque de Bourges, & de messire Iean Tranchant archeprestre de Sancerre, plusieurs habitans se rendirent fugitifs ; & entre autres furent faits trois prisonniers : deux desquels, après longue prison, en furent quittes par une amende arbitraire, & le troisieme nommé Denis Brion barbier aiant persévéré constamment, fut bruslé aux grans iours d'Angiers (1). Ce nonobstant l'église s'entretint heureusement iusques à une meilleure saison, comme il fera dit cy-après.

1534.

Denis Brion

Paris.

La proces  
générale  
29 janvier 1

POUR revenir à la persécution de Paris à cause des placarts, le roy bien ioieux de la diligence de Iean Morin, vint à Paris au mois de janvier suivant, commençant l'an M.D.XXXV, & ordonna le 29 dudit mois une procession générale (2), en laquelle il se trouva en personne avec ses trois enfans, cheminans à pied, teste nue avec cierges de cire blanche ardens en la main ; pendant laquelle procession es principales places de la ville furent très cruellement bruslez vifs six personages, avec merveilleuses huées du peuple tellement esmeu, que peu s'en falloit, qu'ils ne les arrachassent des mains des bourreaux pour les deschirer. Qui plus est, aiant le roy disné en la grande sale de l'évesché, où se trouva toute la court de parlement en robes rouges, avec grande partie du clergé, & grande noblesse, & avec les ambassadeurs de plusieurs nations estranges, protesta devant tous avec extrême colere, que s'il savoit un sien membre infecté de ceste doctrine, il l'arracheroit, de peur que le reste n'en fust corrompu (3). Mais si sa fureur

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 126.

(2) Merle d'Aubigné place, nous ne savons pourquoi, cette procession *généralissime* au 21 janvier.

(3) Le discours du roi se trouve rapporté, avec de nombreux détails sur l'affaire des

1535.

Barthélemy  
Milon,  
Nicolas  
Valeton,  
an du Bourg,Etienne  
de Laforge.La Catelle.  
Moine Poille.Dis-  
tan tra-  
iz la Bible.

Caroli.

estoit grande, la constance des martyrs fut encores plus grande. Entre lesquels sont dignes de perpétuelle mémoire Barthélemy Milon, perclus de son corps ; Nicolas Valeton, receveur de Nantes en Bretagne ; Jean du Bourg, marchand drapier de Paris, demeurant en la rue Saint-Denis à l'enseigne du *Cheval Noir* ; Estienne de Laforge de Tournay, mais de longtemps habitué à Paris, bien fort riche homme, & non moins charitable ; une maîtresse d'école nommée la Catelle ; Antoine Poille, povre maçon d'auprès de Meaux, mais bénit de Dieu pour emporter le prix entre les martyrs, pour avoir esté le plus cruellement traité, comme plus amplement il est contenu au livre des Martyrs (1). Ceste année fut merveilleusement sanglante non seulement en France, mais aussi es Pays-Bas, & en Angleterre, s'estant le roy Henry huitiesme révolté par despit, & non par dévotion, de la subiection, & non pas de la doctrine de la papauté, & grandement remarquable pour la résistance que firent les anabaptistes en la ville de Munster, au pays de Westphalie : & outre ceux qui furent exécutés en France, plusieurs excellens personnages s'en bannirent volontairement à ceste occasion, desquels furent Jean Calvin, & avec luy un autre très docte en hébreu, nommé Pierre Robert Olivetan, desquels Dieu se vouloit bien servir ailleurs comme il a montré depuis en infinies fortes, & notamment en la translation françoise de la Bible premièrement imprimée à Neuchâstel en Suisse (2), de laquelle la France est redevable au fudist Olivetan. Alors aussi sortit de France un des docteurs de Sorbonne nommé Caroli trainnant avec soy le mesme esprit d'ambition, de contradiction & de paillardise ; de sorte que toute sa procédure monstra

placards, dans la *Chronique inédite du Roy François I<sup>er</sup>*, publiée par M. Georges Guiffrey en 1860. V. *Bull. de l'hist. du protest.*, X, 34.

(1) V., pour des détails sur Poille (que Crespin appelle Henri) et sur ces cinq autres victimes, l'*Histoire des martyrs*, fol. 112 et 113. Le *Journal d'un bourgeois de Paris* appelle Milon (le paralytique) Barthélemy Mollon, et place son exécution le 13 novembre (1534). V. *Bull. de l'hist. du protest.*, p. 39.

(2) En 1535. Cette traduction, connue sous le nom de *Bible de Genève*, a de grands rapports avec celle de Lefèvre d'Étaples, dont elle n'est guère qu'une révision.

que l'esprit de Dieu ne l'avoit pas envoie, mais que Satan l'avoit aposté pour empêcher l'œuvre de Dieu, comme il fera desduit en l'histoire de Mets. Ce mesme orage bannit aussi premièrement de France Clément Marot, qui se retira en Italie vers la duchesse de Ferrare (1). Mais le plus grand mal fut, que la plupart des grands commença lors de s'accommoder à l'humeur du roy, & peu à peu s'effongnèrent tellement de l'estude des saintes lettres, que finalement ils sont devenus pires que tous les autres : voire mesme la royne de Navarre commença de se porter tout autrement, se plongeant aux idolâtries comme les autres, non pas qu'elle approuvait telles superstitions en son cœur, mais d'autant que Ruffi & autres semblables luy persuadoient que c'estoient choses indifférentes : dont l'issue fut telle, que finalement l'esprit d'erreur l'aveugla aucunement, aiant fourré en sa maison deux malheureux libertins, l'un nommé Quintin, & l'autre Pocques, les blasphèmes & erreurs desquels avec une ample réfutation se treuvent es œuvres de Jean Calvin.

CESTE persécution esmeut les princes protestans allemands (de l'amitié desquels le roy avoit lors à faire) de s'en plaindre, d'autant qu'ils s'estimoient condamnés es personnes qu'on persécutoit : envers lesquels le roy par le conseil du Seigneur de Langey (devenu plustost serviteur du roy que de Dieu) s'excusa disant que maugré soy, il avoit esté contraint d'user de ceste rigueur, seulement contre certains rebelles, voulans troubler l'estat sous ombre de la religion. Ce qui donna occasion à Jean Calvin, estant pour lors à Basle, de dresser ce livre incomparable intitulé *l'Institution de la religion chrestienne* (2), desdié au roy mesmes, pour lui faire entendre que faussement & calomnieusement ses plus loyaux subiects estoient chargés

1535.

Clément Marot  
à Ferrare.Les princes  
allemands  
interviennent.Calvin écrit  
*l'Institution  
chrétienne*.

(1) Renée de France, fille de Louis XII, avait épousé en 1528 Hercule d'Este, duc de Ferrare. La cour de Ferrare devint un centre où l'Évangile et les lettres trouvèrent un appui aussi ferme qu'éclairé.

(2) La première édition connue de *l'Institution de la religion chrestienne*, ce chef-d'œuvre « incomparable » de Calvin, est de 1536. Elle est en latin. D'un autre côté, la préface (française) adressée de Bâle à François I<sup>er</sup> porte la date du « premier jour d'Aoust M.D.XXXV. »

1535. des crimes d'hérésie & de rebellion : de sorte que Dieu tira en cest esgard une grande lumière de ces ténèbres tant espesses. Mais nonobstant toutes ces choses, on ne laissoit de persécuter en plusieurs endroits. Entre autres martyrs n'est à oublier Alexandre Canus, autrement dit Laurent de la Croix, lequel de iacopin estant devenu chrestien, & pris à Lyon, où il avoit presché quelques iours à quelques orfèvres, & autres de la ville, & de là mené à Paris, fut tellement torturé, qu'une des iambes luy fut rompue, & finalement fut brûlé, après avoir rendu confession de sa foy (1). Une femme aussi entre autres, nommée Marie Becaudelle, aiant esté instruite en la vérité, en la ville de la Rochelle, pour avoir repris en particulier un certain cordelier, preschant aux Effarts, lieu de sa naissance, en Poitou, y fust brûlée avec une admirable constance (2).

D'AUTRE part, en la ville de Mâcon fut aussi brûlé Jean Cornon, du pays de Bresse, simple laboureur & sans lettres, mais tellement exercé en la parole de Dieu, qu'il rendoit étonnés tous ses adversaires, de la sentence desquels ne voulant appeler, il y souffrit la mort avec admirable constance (3).

Es années suivantes, nonobstant la guerre très forte avec l'empereur Charles, & généralement tout le temps du règne du roy François premier, les persécutions furent continuées par tous les parlements, quelque excuse qu'on en feist aux Allemans. Et seroit bien difficile de réciter par le menu les cruautés desquelles on usa, pour ce nommément qu'on brûloit les procès avec les personnes, & couppoit-on les langues à plusieurs, afin qu'on ne peust rien apprendre, ny enregistrer de leurs affaires. Mais il suffira de réciter quelques faits des plus notables sommairement, renvoyant les lecteurs au livre des Martyrs (4). Ainsi donc l'an M.D.XXXVI. les fidèles des valées de Piémont, qui de tout temps ont eu en horreur le siège romain, & toutefois par succession de temps avoient aucunement décliné de la

1536.  
Les Vaudois du  
Piémont.

piété & de la doctrine, envoièrent à Genève vers Guillaume Farel, renommé pour sa doctrine & piété, deux personnages, l'un nommé Jean Girard, qui depuis a esté imprimeur en ladite ville : & l'autre appelé Martin Gonin, lequel aiant esté à son retour emprisonné à Grenoble, y fut noyé le 26 d'avril secrètement & de nuit à la persuasion de l'inquisiteur, après avoir tellement résisté aux adversaires de la vérité, qu'ils ne l'osèrent exécuter de iour (1).

PHILBERT Sarrafin vint à Agen, pour enseigner les enfans environ ceste année M.D.XXXVI. lequel pour estre homme docte, vertueux, & craignant Dieu, fut des principaux amis du seigneur Iules de l'Escale cy-dessus mentionné, qui luy bailla son fils aîné pour l'enseigner ès bonnes lettres, avec d'autres enfans de bonne maison. Mais dans peu de temps il fut soupçonné de luthérierie (2), comme ils appelloient, & en danger de sa personne, s'il n'eust cédé par son absence à la furie d'un inquisiteur de la foy iacopin, nommé Rochet, qui avoit esté envoyé audit Agen par le roy environ l'an M.D.XXXVIII. avec Geoffroy de la Chassigne, conseiller au parlement de Bordeaux, pour cognoistre de ce fait en dernier ressort, lesquels aians constitué prisonniers un grand nombre de personnes pour légères causes, les condamnoient à faire amende honorable devant le grand temple, en chemise, la torche au poing, où ledit inquisiteur faisoit un sermon de grande parade, & leur faisoit signer leur abiuration : & se trouvèrent memes en ce nombre d'eschaffaudez deux prestres. De l'Escale aussi prévenu estoit chargé (3) de tenir quelques livres réprouvés, & d'estre amy familier de Sarrafin, & d'avoir dit le carefme n'estre de l'institution ny de Christ, ny des apostres ; ny la tranfubstantiation article de foy, sinon depuis le concile de Latran (4) ; & finalement

1536.

Jean Girard  
et  
Martin Gonin

Agen.  
Philbert  
Sarrafin.

Rochet,  
inquisiteur

Jules César  
Scaliger

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 106.

(2) *Ibid.*, fol. 114.

(3) *Ibid.*, fol. 116.

(4) *Ibid.*, fol. 118.

(1) Muston, *l'Israël des Alpes, Histoire des Vaudois*, t. I, p. 192-198.

(2) Sarrafin avait reçu l'Evangile de la bouche d'Albert Babinot, surnommé le *Bonhomme*, et l'un des disciples les plus dévoués et les plus infatigables de Calvin (*Bull. de l'hist. du protest.*, VI, 416).

(3) Accusé.

(4) Le quatrième concile de Latran, convoqué sous le pontificat d'Innocent III, en 1215.

1538.

d'avoir mangé de la chair en temps prohibé. Sur quoy il monstra son indisposition estant vexé de gouttes, & prouva le reste par les actes de leurs conciles. Bref, aiant la Chassaigne favorable, & les principaux de la court de parlement, comme Briant, de la Valée, & Arnould Ferron, gens doctes & d'autorité, tant s'en salut qu'on le fasshaft davantage, qu'au contraire on receut son tesmoignage pour la iustification de Iaques Thoard, greffier de la sénéchaussée, fort homme de bien, qui estoit en grand danger de sa personne : voire mesmes à sa sollicitation on laissa en paix le thrésorier du roy nommé Godail, les enfans duquel estoient avec ledit Sarrafin fugitif. Pour lors aussi Rémond du Luc, conseiller en la Sénéchaussée d'Agen, par sentence desdits de la Chassaigne & inquisiteur, feit de nuit dedans le grand temple abiuration. Mais peu de iours après, cest inquisiteur estant à Tholose fut constitué prisonnier, & condamné par la court de parlement à estre bruslé comme sodomite. Et pour mesme cause son vicaire nommé Richard, sept ou huit iours après fut aussi bruslé. Voilà en quelles mains tombe la cause des enfans de Dieu. L'année mesme fut mis prisonnier Hierosme Vindocin Iacopin, lequel long-temps auparavant venu en Gasconne avec un autre Iacopin inquisiteur nommé Fenario, pour son bon esprit eut permission du Provincial de l'ordre, de regenter : ce qu'il feit avec Pierre du Pont, natif de Tonneins en Agenois. Quelques années après leur vint en volonté d'aller veoir le pays de Suisse, & Genève, auquel lieu du Pont & quelques autres s'arrestèrent : mais il s'en retourna en Gasconne, où il fut appréhendé par le commandement de cest inquisiteur Rochet, & conduit aux prisons de l'évesque d'Agen, là où interrogué de sa foy, par Arnould de la Combe official, homme vraiment digne d'une telle charge, & propre à persécuter l'église, estant le plus grand blasphémateur du monde, & aiant le bruit de ne payer pas deux fois ses debtes, il respondit franchement & sans fard. Parquoy il fut condamné à estre dégradé, de quoy il se porta pour appellant à la court de parlement. Et d'autant qu'il n'y avoit en tout le pays aucun evesque volant, nommé communément porta-

Jérôme  
Vindocin.

tif (1), le mesme de la Combe comme ministre & vicaire de l'évesque obtint congé du métropolitain, qui est l'archevesque de Bordeaux, avec l'autorité du Parlement, qu'il feroit la dégradation, nonobstant l'appel. Cela fait le quatriesme de février, iour qu'on appelle vulgairement le samedy gras M.D.XXXVIII, il fut livré selon la coustume au bras séculier, & le mesme iour par Iaques Sevin, iuge Mage, Pierre Destrades, lieutenant criminel, Nicole Nadal, lieutenant particulier & autres, condamné à estre bruslé : ce qui fut exécuté l'après-dîner en une prairie près la rivière nommée le gravier, hors la ville. A ce spectacle, comme chose nouvelle, se trouvèrent beaucoup de personnes de dehors, & n'y avoit homme en la compagnie, qui ne luy souhaitast encores pis : combien que sa constance & patience asseurée les estoimast merveilleusement. Il fut donc bruslé tout vif, luy aians esté baillés quatre moines, à favior un de chaque ordre des mendiants, & un prestre flament qui lisoit dans la ville la philosophie, nommé Guillaume Lapidanus. Mais il les confondoit tous. C'est le premier qui souffrit mort à Agen de nostre temps pour la parole de Dieu. Ses livres & meubles furent donnés à Jean Valery assez depuis congneu pour sa bestise & persécution (2).

CEUX de Beaune, villa au duché de Bourgogne, renommée pour les bons vins qui y croissent, furent persécutés en ce mesme temps par le parlement de Dijon (3), tellement que dix ou douze furent contraincts de s'absenter (4). Et de autre costé à Non-

1538.

1539  
4 février.1543.  
Beaune.

(1) Il y avait, à cette époque, bon nombre de prélats surnuméraires et sans diocèse, que le peuple appelait par dérision *évêques volants* ou *portatifs*.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 126.

(3) Il s'agit ici d'un arrêt du parlement de Bourgogne, en date du 24 juin 1543, portant condamnation de la *Bible de Genève*, des *Institutions* (sic) de Calvin, des *Commentaires* de Mélanchton, des *Épigrammes* de Dolet, des *Dimanches* de Lefèvre d'Étaples (probablement ses *Epîtres & Évangiles pour les LII dimanches de l'an, à l'usage du diocèse de Meaux*, 1523), etc.

(4) Parmi ceux qui s'échappèrent « par les toits » le 21 juin de la même année, et auxquels Bèze fait sans doute allusion dans ce passage, le scribe du chapitre de Beaune nous a conservé les noms de Champdoiseau, du médecin Dariot, surnommé Belles Oreilles, d'Anthoine Virot, sieur de Tilly,

1543.  
Annonay.André  
Berthelin.

1540.

Etienne Brun  
en Dauphiné.

1538.

Claude  
le Peintre.

nay, ville de Vivarez, là où on avoit de long-temps commencé de persécuter, comme il a esté dit, un nommé André Berthelin fut brûlé vif, seulement pour ne s'estre voulu agenouiller devant une image, estant sur le chemin, luy allant à la foire de Lyon (1).

L'AN M.D.XL renommé en France pour le passage de l'Empereur & pour l'extrême chaleur, un simple laboureur du village de Recortier, au pays de Dauphiné, diocèse de Gap, nommé Etienne Brun, n'ayant iamais fréquenté les escoles, receut ceste grâce de Dieu, non seulement de favoir lire & escrire en langue françoise, à force de se faire lire du nouveau Testament, & taschant de soy-mesmes à imiter les lettres, mais qui plus est travailla tellement à conférer le latin sur le françois mot à mot, qu'il pouvoit entendre & alléguer le latin des passages du nouveau Testament, faisant ordinairement remontrances à sa famille & confutant puissamment les prestres du village. Surquoy estant emprisonné l'an M.D.XXXVIII és prisons de l'évesque d'Ambrun, il fut tellement induit qu'il signa une abiuration écrite en latin, qu'il n'entendoit qu'à demy. Mais deux ans après estant repris & iugé hérétique par un cordelier inquisiteur de la foy, nommé Domicelli, & de là condamné à estre brûlé vif, souffrit la mort avec une invincible constance, aiant esté si longuement attaché au poteau, sans que la flamme se tournast vers luy, comme estant destournée par l'impétuosité du vent, que le bourreau luy donnant sur la teste d'un crochet, il luy dit : *puisque ie suis condamné à estre brûlé vif, pourquoy me veux-tu assommer ?* & sur cela transpercé, & abattu de plusieurs coups très cruellement, fut jetté mort & consumé dans le feu, avec défenses à cri public, que personne n'eust à parler de sa mort, sous peine de pareille punition (2).

À Paris, ceste mesme année Claude

de Jacques Bouchin, de Jean Rousseau, enfin de Jean Bouchin, l'ancien maire, que le scribe rancunier appelle « l'antique dyable. » Trois cents ouvriers en laine et autres suspects avaient déjà été chassés de Beaune pour la même cause le 11 mai de la même année (V. Rossignol, *Hist. de la ville de Beaune*, p. 361-401).

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 126.

(2) *Ibid.*, fol. 124.

le Peintre natif du faux-bourg Saint-Marceau, orfèvre de son mestier, fut aussi brûlé vif avec une confiance qui en édifia plusieurs, aiant enduré le feu iusques à la mort, sans se remuer (1).

L'AN M.D.XLI à Tonneins en Agenois sur la rivière de Garonne, André Melanthon (2) allemand tenoit les escoles, & preschoit, comme aussi faisoit Iean Carvin (3), natif d'Artois, à Ville neuve d'Agenois, qui depuis a exercé le ministère à Montauban. Le semblable aussi faisoit Aymon de la Voye (4), natif de Picardie, en la ville de Sainte-Foy, sur la rivière de Dourdongne, aussi en Agenois, le martyre duquel est remarquable en plusieurs sortes. En premier lieu estant bien adverty d'une prise de corps décernée contre luy par le parlement de Bordeaux à l'instance du curé du lieu & de quelques prestres, & mesmes de la venue d'un huissier pour le prendre, au lieu de s'enfuir, voiant l'infirmité de son troupeau, il demeura ferme, attendant ce qui plairoit à Dieu : respondant à quelques amis particuliers qui le pressoient de fortir, que c'estoit à faire à mercenaires, et faux prophètes ; & que suivant l'exemple de saint Paul, il estoit prest d'estre non seulement lié à Bordeaux, mais aussi de seeler par son sang la doctrine qu'il avoit preschée ; & sur cela, comme prévoiant qu'il ne verroit plus son troupeau, fait en trois sermons un sommaire de toute la doctrine qu'il avoit preschée, exhortant chacun de persévérer en la confession d'icelle ; au dernier desquels sermons voulant l'huissier exécuter son mandement, ceux qui le vouloient oster d'entre les mains de l'huissier, furent asprement repris par luy, de sorte qu'ils s'en départirent. Ce néantmoins les consuls ne permirent que l'huissier l'emmenast, mais le prirent en leur charge, & de fait le représentèrent à Bordeaux environ Noël. Estant là, quelques récusations péremptoires qu'on alléguast contre les Présidens Belcier premier, & Calvimont second, & Alix conseiller, si est-ce qu'à la sollicitation du seigneur de Riverac, homme riotieux (5)

1541.

La Réforme  
à Tonneins.André  
Melanthon.  
Jean Carvin.Aymon de la  
Voye,  
à Sainte-Foy.  
Son martyre.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 126.

(2) Etait-ce un parent du réformateur ?

(3) *France protestante*, art. Jean Carvin.

(4) *Bull. du protest.*, II, p. 337.

(5) Querelleur, difficileux.

1542.

& grand plaideur, & qui s'estant rendu comme sa partie, estoit toutes-fois ouy comme tesmoing, combien qu'il constast qu'il avoit iuré qu'il luy cousteroit mille escuz, ou il le feroit bruler, il souffrit toutes sortes d'indignitez & de cruel traitement iusqu'au 21 d'août M.D.XLII., c'est-à-dire environ neuf mois durant; auquel iour aiant esté condamné, & la question extraordinaire luy estant baillée, si cruelle, pour déceler ses compagnons, qu'il s'evanouit; ils n'en peurent iamais tirer autre chose, sinon qu'il leur dit, que tous ceux qui savoient & taschoient de faire la volonté de Dieu son père, estoient ses compagnons, & qu'il prioit Dieu qu'il leur pardonnast le mal qu'ils luy faisoient sans raison. Plusieurs moines sur cela luy furent amenés, lesquels il renvoia tous, ne les voulant aucunement ouir, hormis un ieune carme, qu'il apperceut de meilleure forte que les autres, avec lequel il demeura feul longuement, & fait si bien que dès-lors il le gagna à la cognoissance de Dieu. Interrogué conséquemment & comme de nouveau par les présidens, & quelques conseillers sur quelques points de la religion, & nommément sur la cène, il leur en parla clairement & magnifiquement, comme il est amplement contenu en l'histoire des martyrs (1). Et finalement sortant de la prison chanta le pseaume 114, à savoir : *Quand Israël hors d'Egypte sortit*, &c., continuant en ceste constance admirable iusques à ce qu'il fust estranglé, & puis brulé.

Le lendemain de son martyre quelques escoliers demeurans au devant du lieu de l'exécution furent pris, estans soupçonnés d'avoir fait un placart, qui fut trouvé attaché au poteau. Mais ce ne fut rien à la fin, hormis qu'un povre ferviteur fut baillé entre les mains du principal du collège, André de Govea, Portugais, docteur de la Sorbonne (surnommé communément *sinapivorus*, c'est-à-dire avale-moutarde) pour estre châtié, & avoir, comme on dit, la sale. André Melanton fut aussi pris & conduit aux prisons de l'évêque d'Agen, & depuis, à la requeste de la royne de Navarre, amené à la conciergerie du palais à Bordeaux, & de là mis au chasteau

Trompette, où il endura beaucoup. Mais il fut délivré puis après par l'aide de quelque amy. Pour lors le cardinal de Lorraine gardoit l'évêché d'Agen pour un enfant du sieur César Fregose; & se faisoit tout au nom du cardinal. En ce temps aussi fut fait suffragant de cest évêché un nommé Jean Valeri, les faits duquel sont assez congneus en toute la Guienne. Car du commencement qu'il fut en ceste charge, il devint si orgueilleux, pour se veoir la teste mitrée, qu'à tous propos il vouloit faire quelque acte pour se faire congnoistre tel : il excommunioit tout ce qu'il luy venoit à contre cœur; si le vin qu'on lui donnoit en faisant la visite par le diocèse n'estoit bon, il l'excommunioit, ensemble la vigne qui l'avoit produit, & le muy dans lequel il estoit; s'il trouvoit une charrette qui l'empêchast de passer, il luy donnoit la malédiction; en faisant sa confirmation, si on luy présentait quelque belle fille, il ostoit sa mitre de la teste, & la mettoit sur celle de la fille, luy disant en riant qu'elle seroit belle évêquesse, & puis la baisoit : au reste grand persécuteur. Nous n'escrivons rien qui ne soit notoire à tout le monde, & mesmes en a esté prévenu par ceux de l'église romaine, qui pour ces beaux actes luy ont voulu faire perdre ses bénéfices; mais enfin se sont accordés pour mieux tourmenter ceux de la religion. Il estoit italien, & avoit un fils bastard conseiller au siège présidial d'Agen, assez modeste, mais aussi ignorant que son père.

BELCIER, premier président à Bordeaux, mourut environ ce temps au mois de décembre, & luy succéda de Lage, homme sanguinaire & persécuteur, & grand amy des cordeliers.

Au paravant la royne de Navarre avoit fait suspendre le président de Calvimont de son estat, lequel y fut réintégré depuis après la mort du roy François par la faveur du connestable.

L'ANNÉE suivante, à savoir M.D.XLII, le parlement de Rouen, suivant l'exemple des autres, condamna au feu un nommé Constantin avec trois autres ses compagnons en confession, & en martyre (1) : lequel montant au tombeau acoustumé à mettre les immon-

1542.

Jean Valeri.

Persécution à Rouen.

Constantin et ses trois compagnons.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 128-130.(1) *Hist. des martyrs*, fol. 134.

1542.

Défenses du  
parlement de  
Paris.Plusieurs  
martyrs.Landri, curé  
de S<sup>te</sup>-Croix.

dices, felon leur façon de faire à l'endroit de ceux de la religion qu'on mène au supplice, prononça ces mots fort notables : « *Vraiment, comme dit l'apôstre, nous sommes la balieure du monde, et puons maintenant aux hommes de ce monde; mais réjouifions-nous, car l'odeur de nostre mort sera plaisante à Dieu, & servira à nos frères.* » Ce fut une parole vraiment prophétique, comme depuis il apparut. Ceste mesme année le parlement de Paris feit très estroites défenses de vendre les livres censurez par la Sorbonne, & nommément l'Institution chrestienne de Iean Calvin. Il fut aussi enjoint à la requeste de l'inquisiteur à tous curez de s'informer diligemment des suspects, avec commandement à tous de révéler tous ceux qu'ils congnoistroient aucunement mal sentir de la foy, dans six iours, à certains docteurs théologiens, à sçavoir Henri Gervasi, Nicolas Clerici, Pierre Ricardi, Robert Buccin, Iean Benot, & François Picard, ou bien à Iean Morin lieutenant, sous peine d'excommunication. Et furent faites proceffions, & quelques uns bruslez parmy (1). Ce nonobstant, une très belle & très grande occasion d'avancer le royaume de Dieu se présenta lors : mais elle ne fut empoignée par celuy qui sembloit estre choisy de Dieu pour faire un chef-d'œuvre. Ce personnage s'appelloit François Landri, curé de Sainte-Croix en la Cité, homme aiant plus de hardiesse que de science, & toutesfois poussé de quelque zèle; lequel preschant librement en son profne, eut une telle presse, que ces profnes furent tantost convertiz en sermons, & de sa paroisse fort petite il fut appelé à Saint-Barthélemy, & en quelques autres paroisses à certains iours de feste, avec une merveilleuse suite. Les docteurs de Sorbonne en eurent grand mal au cœur, craingnans que leur crédit en diminuast, & qu'à son exemple ils eussent tantost plusieurs adverses parties : comme de fait il y eut quelques bacheliers en théologie preschans le Ca-

refme, & les Advents, qui prindrent ce mesme style, comme François Perucel, cordelier & instructeur des novices au convent de Paris, & depuis renommé, & mort ministre de l'évangile (1); Beguetti Iacopin, depuis fait docteur aux despens du cardinal de Chastillon, duquel le beau commencement en la paroisse de Saint-Germain le vieil eut une fin vraiment monachale; Boucherat moine de l'ordre de Cîteaux, lequel alors accusé d'hérésie, s'en est si bien purgé, qu'il est devenu chef de son ordre. Pour revenir à Landri, le bruit en vint tel iusques aux oreilles du roy François, qu'il conclud de l'ouir, quoyque ceux, qui au reste le possédoient (& entre autres le cardinal de Tournon) meissent toute peine de l'en desmouvoir, mettans en avant plusieurs poincts, que les sorbonnistes avoient recueillis de ses sermons par divers espions dont ils se servoient ordinairement. Entre autres choses, on le chargeoit de ce qu'il ne disoit point la messe, alléguant comme il estoit vray, que naturellement il ne beuvoit point de vin. Mais outre cela, on l'accusoit d'avoir mal parlé du purgatoire, lequel à la vérité, estant renversé, la ruine de ceste religion romaine s'ensuivroit par nécessité. Le roy s'en estoit tousiours tenu à ce qui en estoit receu, mais comme il estoit prince de très excellent iugement, aiant apperceu pour en avoir fait disputer à ses repas, ainsi que de plusieurs autres choses, que les fonde-mens, sur lesquels il estoit appuyé, n'estoient guères fermes, il déclara tout hautement qu'il vouloit ouir Landri sur ce poinct, & qu'il en feroit puis après ce qu'il trouveroit estre bien prouvé. Ceux de l'église romaine furent fort empeschez à pourvoir sur ceste tant estrange résolution du roy. Le remède fut d'intimider tellement Landri par personnes interposées, qu'il n'eust hardiesse de maintenir sa cause. Et de fait ainsi qu'on le vouloit présenter au roy l'an M.D.XLIII, estant à Saint-Germain-en-Laye, il fut ad-

1542.  
François  
Perucel.

Beguetti.

Boucherat.

(1) Entre autres martyrs brûlés pendant cette période, Crespin signale (fol. 141) François Bribard, secrétaire du cardinal Jean du Bellay, brûlé à Paris, et Jean du Bec, des Essars, en Brie, brûlé à Troyes en Champagne, au mois de juin de l'année suivante 1543.

(1) François Perucel (aliàs Perussel ou Perocelly), était chapelain du prince de Condé en 1564. Sa fille, qui avait épousé Parenteau, secrétaire du même prince, figure avec son mari au nombre des victimes de la Saint-Barthélemy (V. Bull. du protest., IV, p. 197; IX, 40; XIX, 210 et suiv.).



1543.

Le curé Landri  
devant le roi.

verty comme en grand secret, & par un amy (par la menée toutefois du Cardinal de Tournon) que le roy estoit tellement irrité contre luy, que sans autre figure de procès il seroit jetté au feu, s'il entreprenoit de maintenir aucun erreur de Luther. Cela intimida tellement cest homme, aiant à la vérité trop plus de hardiesse que de savoir, & qui n'avoit acoustumé de porter la face des grans, qu'il fut entièrement muet devant le roy quelque assurance de parler qu'il luy donnaist, avec toute humanité & douceur. L'issue donc en fut telle que le roy encore qu'il fust indigné, de ce qu'il n'avoit rien moins trouvé en ce personnage que ce qu'on luy en avoit fait espérer, n'usa toutesfois de rigueur, mais se contenta d'ordonner que s'il avoit mal presché, on le feist desdire, & que désormais il se contentast de faire son profne seulement en sa paroisse. Suivant cela il se desdit comme on voulut, en la présence de la court du parlement le 29 d'Avril audit an, n'estant agréable aux uns ny aux autres (1). Or il advint une chose en sa mort, qui est bien remarquable, c'est qu'environ quatorze ans après ce temps là, comme desia il y avoit une église secrette à Paris, Landri eut envie de veoir quelque ministre d'icelle, & de communiquer avec luy, ce qu'il obtint par le moien de quelques personnages ses amys, qui s'estoient rengez à l'église. Partant se trouvant en son logis propre pour cest effect avec un qui estoit lors ministre en ceste église là, furnommé la Roche (2), ils communiquèrent d'un point qui estoit pour lors merveilleusement agité, à savoir qu'il estoit licite de temporiser, & s'accommoder aux superstitions de l'église romaine; ce que Landri maintenoit tellement, que par mesme moien il excusoit lesdites superstitions le plus qu'il luy estoit possible. Après donc que la Roche luy eust remonstré, qu'il voioit bien par là, que le temporisement n'estoit autre chose qu'une excuse de la papauté, & comme il est dit au psaume, « que ceux qui vont par des

chemins obliques, enfin sont trainez avec ceux qui manifestement sont tenus pour ouvriers d'iniquité (1), » avec autres semblables discours, par lesquels le jugement de Dieu estoit représenté à Landri, il se despart tout rechigné. Mais quelques mois après estant tombé malade, & visité de plusieurs de ses amys, entre autres d'une femme honorable, instruite en la cognoissance de Dieu, il luy dit, qu'avant que mourir il luy vouloit déclarer quelque chose, qu'il n'avoit iamais dite à personne, & que sa maladie se rengregeoit, pour ce qu'il ne s'estoit hasté d'accomplir ce qu'il avoit promis. Finalement estant requis de ce faire, il luy assigna une heure certaine pour ouïr de luy ce que dessus. Mais lors comme il se cuida mettre en propos, il perdit la parole, & mourut ainsi bientoist après. Voilà comment celuy qui n'avoit voulu parler devant les grans de ce monde quand il le devoit faire, ne peut parler devant une femme lorsqu'il l'eust bien voulu : c'est ce qui advint à Landri à la fin de ses iours.

CLAUDE Despence, gentilhomme & docteur de Sorbonne, homme de très grande lecture, mais fort peu résolu, preschoit aussi dès lors à Paris en grand auditoire un peu plus librement que les autres prescheurs. Et pour ce qu'un iour il luy estoit advenu, parlant de la légende dorée, qu'on appelle, de l'appeller la légende ferrée, il en fut cenfuré si avant par la Sorbonne, qu'il fut contraint de s'en desdire bien amplement : & onques depuis ne fit rien guères chose qui vaille (2).

CESTE mesme année remarquable par le siège de Parpignan, sédition pour les salines & pour la guerre très aspre renouvelée entre l'empereur Charles & le roy (3), les parlemens ne laissèrent pour cela de procéder contre ceux de la religion de toutes parts. Cela fut cause que plusieurs se retirèrent hors du royaume : l'un desquels fut Clément Marot, lequel de-

1543.

Claude  
Despence.Clément  
Marot.Il se dédit.  
29 avril.

1557.

La Roche-  
Chandieu.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 134.

(2) Il s'agit du pasteur Antoine de la Roche-Chandieu (1534-1591). Il exerçait le ministère dans l'Eglise de Paris dès 1554, à peine âgé de vingt ans. On l'y retrouve en effet en 1557 (*Bull. du protest.*, II, p. 385).

(1) Psaume CXXV, 5.

(2) Nous rencontrerons plus tard (livre IV) Claude Despence ou d'Espence, activement mêlé aux discussions du colloque de Poissy (*V. France protest.*, art. d'Espence, IV, 557).

(3) Bèze parle de la période de cette longue lutte qui se termina par la paix de Crespy, conclue (1544) à la suite de la victoire de Cériseles, remportée par François d'Enghien sur les Impériaux.

1543.

puis son retour d'Italie à la court, estoit fort mal voulu de la Sorbonne, pour avoir traduit très heureusement en langue françoise trente psaumes de David, dédiés au roy, qui les trouva si bons, qu'ils furent imprimez. Mais si fut-il contraint de se faulver, & fait sa retraicte à Genève, où il en traduisit encores vingt (1). Mais aiant esté tousiours nourry en une très mauvaïse escole, & ne pouvant affubier sa vie à la réformation de l'Evangile, il s'en alla passer le reste de ses iours en Piémont alors possédé par le roy, où il ufa sa vie en quelque seureté sous la faveur des gouverneurs. Ce fut aussi en ceste année, que ceux de Sorbonne par la connivence des évesques (ausquels plustost faisaient leur office appartiendroit la cognoissance de la doctrine en leurs diocèses) usurpèrent l'autorité de faire des articles de foy, sur les controverses esmeues de nostre temps en la religion; ausquels il fut respondu en deux sortes par Iean Calvin, à sçavoir l'une selon leur iargon, pour faire apparoir à tous leur bestise; & puis après très doctement & par la parole de Dieu (2): tellement qu'il n'y eut homme d'esprit qui ne se mocquast de leur afnerie. Ce néantmoins le roy ne laissa de les autoriser par édit, à la poursuite de Pierre Lifet, premier président (3), ennemi capital de ceux de la religion, & de toute vertu; & depuis ont esté lesdits articles acceptez pour confession de foy, comme il sera dit en l'histoire des premières guerres civiles sous le roy Charles neufviesme.

La Sorbonne  
s'érige  
en concile.

Réponse de  
Calvin.

1544.  
Aubigny.  
Pierre  
Bonpain.

L'AN M.D.XLIIII Pierre Bonpain de Meaux contraint de se retirer à Aubigny (là où ainsi qu'à Meaux il y a grande manufacture de draperie) advança grandement le royaume de Dieu, de forte que plusieurs des plus riches marchans s'adjoignirent à l'assemblée, où se faisoient seulement

quelques lectures des saintes Escriptions avec les prières. Mais il ne peut longuement continuer, aiant esté saisy, puis mené & brulé vif à Paris (1), à la poursuite du sieur d'Aubigny, escollois, homme d'esprit fort farouche, & ne demandant pas mieux que de s'enrichir de la confiscation des plus riches de sa ville. Mais Dieu l'en punit bientoist après, estant advenu que le comte de Lenos (2) son frère aîné, aiant esté envoyé par le roy en Ecosse, pour asseurer l'Estat du pays après la mort du roy Jacques cinquième, au lieu de faire les affaires du roy son maistre, s'estoit laissé pratiquer par le roy Henry huitiesme d'Angleterre, prenant la nièce d'iceluy en mariage, de laquelle lascheté estant le roy irrité, feist mettre ce sieur d'Aubigny, frère puîné d'iceluy, en prison, où il demeura longuement, donnant maugré soy autant de loisir aux habitans d'Aubigny de reprendre aleine, & de se fortifier de iour en iour.

1544.

La mesme année en la ville de Sens, ville archiépiscopale, un petit nombre de fidèles commencèrent à s'assembler, qui furent tantost decouverts, & furent les uns mis prisonniers, les autres contraints de s'enfuir. Entre les prisonniers se rencontra un iacopin nommé Beguetti, qui avoit esté escolier en Sorbonne, & pris son degré aux despens du cardinal de Chastillon, & qui avoit acquis réputation de prescher assez purement en la paroisse de Sain&Germain le vieil, à Paris: mais le ventre emporta la teste. Car non seulement il abiura quelques propositions qu'on disoit avoir esté par luy tenues en chaire, mais qui plus est, devint persécuteur, & des plus séditions de son ordre. D'autre part par arrest du parlement de Rouen un apocataire de Blois nommé Guillaume Hufson fut brulé vif pour avoir semé quelques livrets à la levée de la court de parlement, mourant en telle constance, qu'estant guindé en l'air, & tenant tousiours ses yeux ficez au ciel, il ne fut veu se remuer, hormis que rendant l'esprit il baissa la teste (3).

La Réforme  
à Sens.

Beguetti  
apostat et  
persécuteur.

Rouen.  
Guillaume  
Hufson.

(1) Crespin va jusqu'à dire, de cette traduction des psaumes de David par Clément Marot, qu'« elle durera jusqu'à la fin du monde » (*Hist. des martyrs*, fol. 134).

(2) La réponse de Calvin, remarquable par sa verve ironique, est intitulée: *Articuli à Facultate sacræ theologiæ parisiensi determinati super materiis fidei nostræ hodiè controversis. Cum antidoto*. On la trouve réimprimée dans les *Tract. theol.* Elle fut traduite en français la même année et insérée dans les *Opusculs* (Haag).

(3) Du Parlement de Paris.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 185.

(2) Merle d'Aubigné, *Hist. de la Réformation au temps de Calvin*, t. VI, p. 219. La famille des comtes de Lennox se rattachait à la famille royale des Stuarts.

(3) *Hist. des martyrs*, fol. 155.

1520.

Cette constance fut cause que plusieurs furent esmeus de s'enquérir de la religion, & par ce moien furent gagnés à l'Eglise. Mais il est temps que nous venions à une persécution faite en ce temps, des plus estranges & cruelles qui soient iamais advenues en l'église de Dieu. Ce que nous reprendrons de bien haut, afin que le tout soit tant mieux entendu.

Les Vaudois  
de Provence.

LES Vaudois, qu'on appelle (1), de temps immémorial s'estant opposez aux abus de l'église romaine, ont esté tellement poursuivis, non point par le glaive de la parole de Dieu, mais par toute espèce de violence & cruauté, iointes à un million de calomnies & fausses accusations, que force leur a esté de s'espandre partout où ils ont peu, errans par les déserts comme pauvres bestes sauvages : aiant toutefois le Seigneur tellement conservé les demeurans, que nonobstant la rage de tout le monde, ils se sont maintenus, comme ils se maintiennent encore en trois contrées bien esloignées les unes des autres, estans les uns en Calabre, les autres en Boesme & pays circonvoisins, les autres es vallées de Piémont, dont ils se font espars es quartiers de Provence, depuis environ deux cent septante ans, principalement à Mérindol, Cabrières, Lormarin, & quartiers d'alentour. Et combien que les lieux où ils se retirèrent fussent tous déserts tant à cause des guerres, que pour l'aspreté du pays, si est-ce que Dieu y a tellement béni leur labour assiduel, qu'ils les ont rendus abondans en bleds, vins, huiles, miel, amandes, & grand bestail, jusques à en foulager tout le pays : leur vie par l'attestation & voix publique a toujours esté paisible. Ce qui les a rendus agréables à leurs voisins, aians acquis la réputation d'estre gens loyaux, charitables à merveilles, paians leurs debtes sans plaider, & en général ennemis des vices. Quant à la religion, ils n'ont iamais adhéré aux superstitions papales, mais par longue succession de temps la pureté de la doctrine s'estoit grandement abastardie entre leurs ministres, qu'ils appellent en leur lan-

(1) Sur l'origine du nom des Vaudois et les premiers temps de leur histoire, voyez A. Muston, *l'Israël des Alpes*, notamment t. I, Avertissement, p. xxxiii.

gage, *barbes*, qui vaut autant à dire que oncles, ainsi comme en l'église romaine on appelle les pères & beaux-pères. A cette occasion ils ont esté toujours harassez par les évêques & inquisiteurs, abusans du bras de la iustice séculière : de sorte que c'est un évident miracle de Dieu, qu'ils aient ainsi peu subsister. Ce qui est souvent apparu aussi par horribles iugemens de Dieu exécutez sur leurs persécuteurs : entre lesquels n'est à oublier un certain Iacopin inquisiteur, nommé de Roma, lequel, outre les extorsions & pilleries exercées contre ce pauvre peuple, vint iusques là, qu'il faisoit emplir des bottines de graisse toute bouillante, qu'il faisoit chauffer à ceux qu'il vouloit tourmenter (1); de quoy adverty le roy, quelque advereaire qu'il fust de ceux qui tenoient autre religion que luy, commanda qu'en toute diligence il fust appréhendé. Mais le moine adverty de bonne heure, se sauva dans Avignon, là où aiant eschappé la main des hommes, il tomba entre les mains de Dieu vivant, qui en fit une terrible iustice au veu & sceu d'un chacun. Car tost après il fut privé de toutes ses pilleries par un autre larron, & frappé en son corps d'une maladie si horrible & si puante, que nul ne pouvoit approcher de luy, & finalement mené à l'hospital finit ses iours en une horrible destresse, estant pourry tout vif en tous ses membres, grinçant les dents, & criant que quelqu'un le tuast, après qu'en vain il eut essayé de se tuer soy-mesmes (2).

OR pour revenir maintenant à nostre histoire, aians les dessusdits entendu la grace que Dieu faisoit en quelques villes d'Allemagne & de Suisse, y envoièrent de leur part Georges Morel (3) de Freissinière, en Dauphiné, ministre, que eux-mesmes avoient entretenu aux écoles, & un nommé Pierre Masson de Bourgogne (4); lesquels conférèrent dili-

1520.

De Roma,  
inquisiteur.

Georges Morel  
et Pierre  
Masson.  
Leur mission  
en Allemagne  
et en Suisse.

(1) *Enquête contre Jean de Roma* (1520), aux archives nationales (Michelet, lettre du 20 avril 1839, citée par Muston, I, p. 88).

(2) V. « le Jugement de Dieu sur l'inquisiteur Jean de Roma » (*Hist. des martyrs*, fol. 151).

(3) Merle d'Aubigné, *Hist. de la Réformation au temps de Calvin*, t. III, 324.

(4) Au retour de ce long et périlleux voyage, Pierre Masson fut arrêté à Dijon, où il subit le martyre le 10 septembre 1530.

1535.

gement de tous les points de la doctrine, tant à Bâle avec Jean Ecolampade, qu'à Strasbourg avec Capito & Martin Bucer, & à Berne avec Berthold Haller, premier ministre de ladite église. Par le rapport desquels ayans entendu comme peu-à-peu la pureté de la doctrine n'étoit demeurée entre eux, ils donnèrent ordre, envoyans iusques en Calabre vers leurs frères, que tout fust remis en meilleur estat; & depuis, l'an M.D. XXXV, firent imprimer à leurs despens, à Neufchâtel en Suisse, la première Bible françoise imprimée de nostre temps (1), traduite de l'hébreu par Pierre Robert Olivetan, avec l'aide de Jean Calvin, qui l'a depuis souventes fois amendée en quelques passages. Car quant à la traduction des Bibles françoises au paravant imprimées durant les ténèbres de l'ignorance, ce n'étoit que fausseté & barbarie. Ces choses irritèrent merveilleusement leurs adversaires : tellement que dès lors ils furent en extrême danger. Mais ayans eu refuge à la Court, le roy fait cesser la poursuite du Parlement par lettres de l'an M.D. XXXV, le 16 de Juillet, & M.D. XXXVI dernier de May, leur faisant grace, en abiurant six mois après la publication desdites lettres : dont ils se servirent non pour abiurer, mais pour refrener la furie de leurs adversaires. Et de fait combien que quelque-uns adiournez & comparaissans au parlement d'Aix, ayent esté les uns exécutés à mort, les autres flestris au front, autres privés de leurs biens; si est-ce que le corps du peuple en général ne fut point assailli iusques en l'an M.D. XL, auquel an les habitants de Mérindol, ayans esté adiournés en la personne de quinze ou seize des principaux, à l'instance du procureur du roy au parlement d'Aix, & sollicitation de l'archevêque d'Arles, évêque d'Aix, & autres ecclésiastiques, arrest fut donné contre eux le plus exorbitant, cruel & inhumain,

Morel parvint à s'échapper (*Scultetus, Annales evangelii renovati*, manusc. de Dublin, cité par Muston, I, 180), et contenant une collection de lettres et autres pièces relatives à la mission de Georges Morel et de Pierre Masson auprès des réformateurs, en 1530.

(1) V., sur cette première édition protestante de la Bible française publiée par les Vaudois, des détails intéressants dans le *Bull. du protest.* (1, 76 et suiv.).

qui fut jamais donné en aucun parlement, & quand tout fera dit, semblable en tout & par tout à l'édit du roy Asuérus, donné à l'instance d'Aman contre le peuple de Dieu, comme il est récité en l'histoire d'Ester (1). Car outre ce que par contumace les adiournés hommes & femmes sont condamnés à estre brûlés vifs par ledit arrest, leurs enfans, serviteurs, & famille défilées (2) & prosrites, il est dit, que le lieu de Mérindol fera du tout rendu inhabitable, les bois coupés & abbatrus deux cens pas à l'entour : le tout sans avoir jamais ouï les dessusdits. Cest arrest fut trouvé si estrange, que le premier président mesmes, nommé Barthelemy Chassanée, & plusieurs conseillers n'en trouvèrent bonne l'exécution. Qui fut cause finalement que lesdits archevêque d'Arles & évêque d'Aix, avec quelques abbés, prieurs & chanoines s'estans assemblez en Avignon, firent conclusion de solliciter à communs frais l'exécution de l'arrest, envers les présidents & conseillers de la court, s'offrans de soudoyer gens de guerre, pour y aller avec enseignes desployées & artillerie. Suivant ceste résolution, combien que le susdit président remonstra que cest arrest n'étoit proprement définitif, & que partant les loix & ordonnances du royaume n'en permettoient l'exécution sans autre procédure, joint qu'il pourroit advenir de grans maux d'une telle exécution, outre le mescontentement qu'en auroit le roy; ce néantmoins par autorité de la court le tabourin sonna en Provence, & furent ordonnés capitaines avec nombre de gens de pied & de cheval, qui commençoient à marcher tous armés & équipés, quand le sieur d'Allenc, muni de la congnoissance du droit divin & humain, usa de telles & si vives remonstrances envers ledit président, que soudain il révoqua la commission, & fut ceste entreprise rompue. Ceux de Mérindol cependant sans se préparer à aucune résistance, hommes & femmes, enfans, maîtres & serviteurs n'attendant que d'estre menés comme brebis à la boucherie, crioient à Dieu, lequel toucha

1540.

L'exécution en est prorogée.

1536.  
31 mai.

1540.

Arrêt contre les Vaudois de Mérindol.

(1) Ester, III, 12-15. L'histoire a ratifié le jugement de Bèze et de tous les contemporains sur cet épouvantable attentat.

(2) *Défilées*, mises en défilance, ou plutôt mises hors la loi, comme gens à qui aucune foi ne doit être gardée.

1540.

Le roi ordonne  
une enquête.Il envoie des  
lettres de  
grâce.  
8 février 1840.

tellement le cœur du roy, que aiant ouï le bruit de cest affaire, au lieu de le trouver bon, il manda lettres au sieur de Langey, son lieutenant pour lors au pays de Piémont, de s'enquérir diligemment & au vray de tout ce faict. Obéissant donc à ce commandement, le sieur de Langey après s'estre diligemment informé des mœurs & façons de ce peuple, ensemble de la vérité de ce qui leur estoit imposé (1) par leurs ennemis, en fait tel rapport au roy, que le 8 de février audit an M.D.XL, il envoie lettres de grace non seulement pour les condamnez sur défauts & contumace, mais aussi pour tous autres du pays de Provence, mandant expressement au parlement, que dorénavant ils n'eussent en tel cas à procéder si rigoureusement qu'ils avoient fait par le passé, enjoignant toutefois aux dessusdits de faire, dans trois mois après l'insinuation des susdites lettres, solennelle abjuration des erreurs, esquels ils seroient tombés. Ces lettres furent supprimées iusques à ce que par importunité, & après plusieurs requestes le parlement en feist la publication, ajoutant que tous ceux tant hommes, femmes, qu'enfans, qui seroient soupçonnés d'estre luthériens, eussent à se représenter par devers ladite court : excepté ceux contre lesquels le procureur du roy prendroit conclusion, & qui seroient spécialement demandés pour répondre sur les charges & informations contre eux faites. Ceux de Mérindol sur cela ayans remontré par requeste quel travail & coust ce leur seroit de venir tous en personne, obtindrent qu'ils seroient cela par procureur ; & de faict huit iours après, François Chay, & Guillaume Armant faisans foy de leur procuration, comparurent, requérans qu'on leur feist apparoir de leurs erreurs & hérésies, pour, après en estre convaincus par la parolle de Dieu, les abiurer selon l'intention du roy. Or n'avoient iamais peu obtenir ces pauvres gens copie ny double d'aucun acte ny procédures faictes contre

(1) Imputé. C'est à Guill. du Bellay, seigneur de Langey, qu'on attribue généralement l'*Hist. mémorable de la persécution et saccagement du peuple de Mérindol, Cabrières et autres circonvoisins* (in-32), parue à Paris en 1556, c'est-à-dire bien après sa mort, survenue en 1543.

eux : mesme avoient esté défenses faictes à tous greffiers, notaires, sergens & tous officiers, de ne recevoir aucun acte, opposition, ou protestation, ny de leur expédier doubles de leurs exécutions ; de forte qu'ils furent contraints d'avoir recours au roy, lequel commanda leur estre baillé le double de toutes les procédures, avec mandements à tous notaires & officiers d'exécuter tous actes, nonobstant l'arrest de la court donné au contraire, lequel en cest endroit estoit révoqué. Suivant donc ce mandement, ayans obtenu un notaire au lieu de Mallemort (1), ils couchèrent par acte public en bonne forme la doctrine par eux enseignée comme de père en fils, voire depuis l'an CXX après la nativité de Jésus-Christ comme ils avoient toujours entendu par leurs anciens & ancestres, dont s'enfuit le sommaire.

« Très honorés seigneurs, les grandes fascheries, travaux, pertes & tourmens, tant à nos biens, nostre honneur, qu'à nos personnes, qu'avons enduré & souffert depuis l'an M.D.XXXI. jusqu'en la présente année M.D.XLI. pour les faux rapports & accusations qu'on a fait à l'encontre de nous, nous incitent &, par nécessité, contraignent de rechef vous supplier, combien que par plusieurs fois avons esté esconduits, que vostre bon plaisir soit, pour l'honneur de Dieu, bénignement escouter nostre humble & chrestienne requeste, avec certain & véritable advertissement que nous vous ferons en faine conscience, prenans Dieu, qui veoit & cognoist toutes choses, en témoigning, à celle fin que dorénavant vous nous mainteniez en droit & équité, comme ceux qui doivent administrer iustice tant à pauvres qu'à riches, sans faveur.

» PREMIÈREMENT, pour ce que toutes les molestes & persécutions qu'on a fait à l'encontre de nous, viennent à cause de la religion, nous confessons devant Dieu & devant vous, & tous princes chrestiens, en quelle foy & doctrine nous sommes & voulons vivre ; &, premièrement, en la sentence & opinion de la religion & église chrestienne nous nous accordons totalement. Car pour la règle seule de nostre foy, nous avons les articles qui

(1) Mallemort (Bouches-du-Rhône), aux environs de Lambesc.

1540.

1541.  
Confession de  
foi de ceux  
de Mérindol  
et Cabrières.

1541.

font contenus au symbole des apôtres. Nous ne sommes point enveloppés, ny voudrions estre, d'aucuns erreurs ou hérésies condamnées par l'ancienne église, & tenons les enseignemens qui ont esté approuvés par la vraie foy. Nous nous réputons estre corrompus & perdus par le péché originel, & que de nous mesmes nous ne pouvons faire aucune chose que péché. A quoy nous vous disons, & confessons que le premier & principal fondement de tout bien en l'homme est régénération d'esprit, laquelle Dieu par sa bonté & grâce baille à ses élus. Et à cause que tous les hommes de leur nature sont totalement pecheurs, nous les estimons estre en condamnation & ire de Dieu, sinon ceux que par sa miséricorde a réservés. Or la manière de la délivrance est telle. Il faut recevoir Iésus-Christ en la façon qu'il nous est presché en l'évangile, c'est à dire qu'il est nostre rédemption, iustice & sanctification. Parquoy nous croyons que par la seule foy ouvrante par charité nous sommes iustificés, nous desfilans de nos propres œuvres, nous rendans du tout à la iustice de Christ. De la régénération, nous tenons que l'homme de sa nativité est aveugle d'intelligence, dépravé en volonté; & afin qu'il puisse avoir vraie & salutaire cognoissance de Dieu & de son Fils Iésus-Christ, il est illuminé du Saint-Esprit, & après est sanctifié en bonnes œuvres, afin que luy aiant la loy de Dieu écrite dedans son cœur, il renonce à tous desirs charnels : à cause de quoy rémission de péché nous est toujours nécessaire, sans laquelle nul ne peut avoir Dieu propice. Au nom seul de Iésus-Christ, seul médiateur, nous invoquons Dieu le père, & n'usons d'autres oraisons que celles qui sont en l'Ecriture sainte, ou à icelles concordantes en sentence. Nous ne retenons aucunes doctrines humaines contrevenantes à la parole de Dieu, comme satisfaction des péchés par nos œuvres, les constitutions commandées sans icelle parole de Dieu, avec une mauvaise opinion d'obligation & mérite, & toutes coustumes superstitieuses, comme adoration d'images, pèlerinages, & choses semblables. Nous avons les sacrements en honneur, & croions qu'ils sont témoignages & signes, par lesquels la grâce de Dieu est confirmée, &

assurée en nos consciences : à cause de quoy nous croions que le baptême est signe, par lequel la purgation, qu'obtenons par le sang de Iésus-Christ, est en nous corroborée en telle façon, que c'est le vrai lavement de régénération & rénovation. La Cène du Seigneur Iésus est le signe sous lequel la vraie communion du corps & du sang de Iésus-Christ nous est baillée. Touchant du magistrat, comme les princes, & seigneurs, & toutes gens de iustice, nous les tenons estre ordonnés de Dieu, & voulons obéir à leurs loix & constitutions qui concernent les biens & corps, auxquels loyaument voulons payer tributs & imposts, dîmes, censés, & toute chose qui leur appartiendra, en leur portant honneur & obéissance en toutes choses qui ne sont contre Dieu. »

Au reste de cest escrit, ils respondent à quelques accusations particulières, concluans qu'il leur plaist leur remontrer amiablement, s'il se trouve qu'ils soient errans en quelque chose; & que cependant ils ne souffrent & soient molestés ny empêchés de labourer & cultiver la terre, pour nourrir leurs povres femmes & enfans. Le tout daté de Méridol le six d'avril M.D.XLI.

Sur tout cela ne fut répondu autre chose, sinon que les supplians pourroient venir en toute feureté iusques au nombre de dix, pour déclarer s'ils veulent s'aider des lettres du pardon du roy, ou non. Cependant pour ce que le lieu de Cabrières & ses dépendances, voisins de Méridol, & peuple de mesmes gens, sont du comté de Venisse (1), sous la souveraineté du pape, ces mesmes articles, avec plus ample déclaration, furent envoyés, tant à l'évesque de Cavaillon, qu'au cardinal Sadolet, evesque de Carpentras (2); lequel, comme il estoit homme de grandes lettres, & contraint quelquefois par sa conscience de cognois-

6 avril 1541.

Le cardinal Sadolet.

(1) Le comté de Venisse ou comtat Venaissin, ainsi nommé de la petite ville de Venisse ou Venasque, à deux lieues de Carpentras, a appartenu au Saint-Siège de 1274 à 1791.

(2) Le doux et pieux Sadolet reconnut le caractère calomnieux des accusations portées contre les Vaudois, « *meras calumnias et falsas criminationes*, » et il écrivit au pape qu'il s'étonnait de les voir poursuivre, quand on épargnait les Juifs (Muston, *l'Israël des Alpes*, I, p. 99).

1541.

tre beaucoup de choses en son estat, luy fit bonne responce, tendant toutes-fois par douces paroles, à les destourner de la pure confession de vérité, pour advouer le siège de Rome : dont il avoit conceu telle espérance, voyant la simplicité & intégrité de ce peuple, que l'année suivante, aiant le vice légat d'Avignon, à la poursuite dudit évesque de Cavaillon, assemblé gens de pied & de cheval, pour aller destruire Cabrières, ledit cardinal rompit toute ceste entreprise, & promit à ces pauvres gens, qu'estant de retour à Rome, il feroit merveille pour la réformation de l'Eglise, ce que toutes-fois il ne fait depuis.

Essais  
de conversion.

CEPENDANT les susdits archevesque d'Arles, & évesque de Cavaillon poursuivans à ce que ledit arrest fust exécuté, ou que toutes ces pauvres gens feissent solennelle abiuration, la court ordonna qu'un confeiller, avec un greffier, l'évesque de Cavaillon, & un docteur en théologie, se transporteroient sur le lieu pour les convertir. Mais l'évesque & son docteur y estans arrivés les premiers, ne gaignèrent autre chose, sinon que le docteur aiant veu les susdits articles, au lieu de disputer au contraire, confessa tout hautement qu'il n'avoit tant appris ès saintes Escritures tout le temps de sa vie, qu'il avoit fait en huit iours, conférant les susdits articles avec les passages qui estoient allégués en la susdite déclaration. Le mesme évesque y retourna encores une fois, accompagné de quatre moines freschement venus de l'université de Paris, l'un desquels aiant ouy respondre les petits enfans sur les demandes de leur catéchisme, confessa aussi publiquement qu'il n'avoit iamais tant appris de bien en toutes les disputes qu'il avoit faictes & ouïes en Sorbonne, qu'il avoit appris en oiant ces petits enfans. Quelque temps après, le confeiller avec un greffier de la court, & un docteur, en la présence dudit évesque, y arrivèrent, là où après plusieurs remontrances des uns, & response des autres, s'offrans d'abiurer les erreurs, qui leur seroient remontrées; & sur ce les articles de leur confession estant leus, finalement l'évesque ne voulant parler qu'à l'oreille dudit sieur commissaire, & le susdit docteur n'ayant iamais voulu parler que latin, tous les commissaires s'en retournèrent confus.

1543.

Qui plus est, les trois docteurs venus à diverses fois, depuis ce temps-là, quittèrent la religion romaine, & depuis sont devenus prescheurs de la doctrine qu'ils avoient persécutée.

DEPUIS ces choses là les habitans de Mérindol furent quelque peu de temps en repos par une singulière grace de Dieu, aiant estonné leurs ennemis par la mort horrible de De Roma, cy-dessus récitée. Et pareillement par le soudain décès du président Chassanée, lequel toutesfois leur avoit esté bien doux en comparaison du président Menyer, dont nous avons maintenant à parler<sup>(1)</sup>. Ce personnage fut fils de Guillaume Menyer, si homme de bien, que pour racheter sa vie, outre la privation de ses estats & offices, il luy cousta tout son bien. De sorte qu'il ne laissa pour tous biens à lean Menyer son fils que le tiltre de la seigneurie d'Opède, qui estoit pour lors fort peu de cas. Ce fils vray successeur de l'ambition & très mauvaise conscience de son père, besongna si bien que, premièrement, il fut fait viguier du pape en la ville de Cavaillon, au comté de Venisse, pour vérifier le proverbe : tel maistre, tel valet. De là, par certains moiens, il devint président du parlement de Provence, voire mesmes gouverneur de Provence, en l'absence du sieur de Grignan. Et, pour accroistre sa seigneurie d'Opède, il ne faillit de se servir du crime d'hérésie, pour ruiner les plus riches laboureurs qui y fussent, retenant les uns en prison, en extrefme misère, & espouvantant les autres, pour se saisir de leurs biens, meubles & immeubles, sans avoir compassion des femmes & petits enfans; & finalement pour parachever l'entière ruine tant de ceux de Cabrières, lieu distant d'une lieue d'Opède, que de Mérindol, & en général de tout ce pauvre peuple, se délibéra, nonobstant tout ce que dessus, d'exécuter le cruel arrest cy-dessus mentionné. Ceux de Mérindol, advertis d'une telle entreprise, se retirèrent vers le roy François, l'an M.D.XLIII., l'advertissant des contraventions à ses lettres de l'an M.D.

Le président  
Menyer, sieur  
d'Opède.

Recours au  
roi.

(1) Jean Menyer ou Meynier, baron d'Opède, qui devait s'acquérir une si odieuse célébrité, était né à Aix en 1495. C'est en 1543 qu'il succéda à Barthélemy Chassanée comme premier président du Parlement de Provence.

1544.  
Le roi évoque  
l'affaire.

XL., & des misères & dangers où ils estoient réduits. Le roy continuant fa bénignité envers eux, évoqua à soy l'exécution dudit arrest de contumace, cassant toutes les procédures du parlement; auquel, & à son procureur général, il en osta la congnoissance, iusques à ce que par l'un des maîtres des requestes de son hostel, & un docteur en théologie de l'université de Paris, envoyés sur les lieux nécessaires, il fut informé de la soy & conversation desdits de Mérindol, & autres circonvoisins. Mais nonobstant ceste évocation, insinuée, & publiée au parlement sur la fin du mois d'octobre, le cardinal de Tournon (1), ennemi capital de ceux de la religion, fait tant, que suivant les memoires, & très fausses instructions envoyées en court par Philippes Courtain, huissier dudit parlement (par lesquelles il donnoit à entendre que ceux de Mérindol, & autres leurs voisins iusques au nombre de quinze mil hommes s'estoient mis aux champs, à enseignes desployées, en délibération de prendre d'emblée la ville de Marseille, & d'en faire comme un canton de Suisse), il y eut lettres toutes contraires expédiées du mois de janvier ensuivant, sous le nom du procureur-général du roy au conseil privé, pour exécuter ledit arrest de contumace, avec commandement d'employer ban & arrière-ban du pais, avec les vieilles bandes de Piémont, qui se préparoient pour le voyage d'Angleterre. Ces lettres receues, d'Opède, espiant l'absence du sieur de Grignan, les garda depuis le mois de janvier iusques au douzième d'avril M.D.XLV. qu'il délibéra de l'exécuter en personne, combien qu'il n'y eust plus au lieu de Mérindol que deux ou trois de ceux qui avoient esté condamnés. Mais le malheureux en vouloit à tous ceux dont il fouhaitoit le pillage, qui estoient iusques au nombre de vingt-deux, que villes que villages. Pour ce faire doncques, lesdites lettres d'exécution aians esté le XII d'avril leues & intérieures en un mesme iour au parlement, furent députés pour commissaires de l'exécution, François de la Fon, second président

Le cardinal de  
Tournon  
obtient des  
lettres  
d'exécution.

12 avril 1545.

Honoré de Tributis, & Bernard Badet, conseiller, l'avocat Guérin en l'absence du procureur général. Plusieurs commissions furent aussi expédiées, & la guerre publiée à son de trompe, tant à Aix qu'à Marseille, pour ladite exécution: de sorte, qu'entre autres compagnies, se trouvèrent cinq ou six enseignes desdites vieilles bandes de Piémont, assistant le capitaine Poulain avec ledit président, pour conduire le tout. Et par ainsi, le XIII d'avril, arrivèrent les susdits commissaires à Pertuis, au lieu d'aller droit à Mérindol, où s'adressoit leur commission, là où ils trouvèrent le capitaine Volegine (1), qui, desia un mois au paravant, avoit commencé de piller le bestail de certains villages d'alentour. Le lendemain XIII ils arrivèrent à Cadenet (2), là où ceux qui venoyent de Piémont feirent de grands fourragements. D'autre costé, d'Opède, accompagné de ses deux gendres, à savoir de Pouriez & de Lauris, avec le iuge d'Aix, & Jean Meyran, capitaine des enfans de la ville, & Nicolas Thibault, marchand de Crusson, conducteur des pionniers, sortant de la ville fait aller une partie de ses gens par Pertuis, & aux autres, il fait passer la Durance au pont de Cadenet, là où fut faite la délibération de ce qui s'ensuivit puis après. Car le lendemain XVI, Poulain commença à mettre le feu aux villages de Cabrierette, Papin (3), la Mothe, & saint Martin, appartenans au sieur de Sental, alors pupille, là où les pauvres laboureurs sans aucune résistance furent tués, femmes & filles violées, femmes grosses & petis enfans meurtris sans aucune miséricorde; les mammelles coupées à plusieurs femmes, auprès desquelles mortes furent veus mourans de faim les petis enfans; aiant fait crier ledit d'Opède, sur peine de la hard, qu'on ne donnaist vivres ne soulagement quelconque à aucun d'iceux. Tout y fut pillé, brûlé, & saccagé, & ne furent sauvés que ceux que Poulain choisit pour ses galères. Le XVII, d'Opède

1545.  
Avril.

Horrible ma  
sacre.  
Cabrierette  
Peypin,  
La Mothe  
Saint-Martin

(1) François de Tournon, archevêque de Lyon et cardinal (1489-1562), fut l'un des adversaires les plus acharnés du protestantisme au seizième siècle. Ce fut lui qui introduisit en France l'ordre des Jésuites.

(1) M. Muston (*l'Israël des Alpes*, I, p. 113) écrit Vaujuine, d'après le procès-verbal de l'expédition dressé par Brissons, greffier général de la Cour d'Aix.

(2) Cadenet, à quatre lieues d'Apt (Vaucluse).

(3) Aujourd'hui Peypin-d'Aigues (Vaucluse).



1545.  
Avril.  
Lormarin,  
la clauze,  
treizemines.

Janson,  
la Roque,  
Mérindol,  
Moris Blanc.

Cabrières.

fait approcher les vieilles bandes venues de Piémont, & le jour suivant fait brûler les villages de Lormarin, Villelaure, & Treizemines, où ne se trouva personne. De l'autre côté de la Durance le sieur de Rocque, & autres de la ville d'Arles, brûlèrent Gensfon, & la Rocque, esquels aussi ne se trouva personne. Le XVIII, d'Opède arriva à Mérindol sur les neuf heures du matin, n'y trouva qu'un ieune payfant nommé Moris Blanc, homme fort simple, lequel s'estant rendu prisonnier à un soldat avec promesse de deux escuz pour sa rançon, d'Opède ne trouvant aucun autre sur lequel il peust exécuter sa rage, paya ces deux escuz au soldat, & l'ayant fait attacher à un arbre, le fit tuer à coups d'arquebouses: puis fit entièrement piller, brûler, & raser tout ledit village, où il y avoit plus de deux cents maisons. Le XIX le camp fut planté devant Cabrières, & le XX estant faite quelque bresche, il fut accordé à ceux de dedans, qu'ils auroient les biens & la vie sauves, & seroient pris en iustice. Or n'estoyent-ils dedans en résistance, que soixante payfans, desquels estoit chef Estienne le Marroul, aufquels assistoient environ trente femmes, estant le surplus des autres hommes cachés en leurs caves, & les femmes & petis enfans dedans le temple. Ceux-cy doncques estans sortis sans armes suivant cest accord, foudain le président, ses deux gendres & autres se ruèrent dessus, & y en eut de vingt-cinq à trente liés, & menés en un pré, où ils furent cruellement & de froid sang hachez en pièces, prenant plaisir de Pouries, pour gratifier à son beau-père, de couper testes & bras à ces pauvres corps morts. Les autres furent menez à Marseille, Aix & Avignon. D'Opède de son côté, ayant pris les femmes, dont aucunes estoient enceintes, les enferma en une grange, faisant mettre le feu aux quatre coings. Sur quoy un soldat esmeu de pitié, leur aiant fait ouverture, elles furent repoussées dedans le feu à coups de picques & hallebardes. Cependant les soldats entrez dans la ville tuèrent ceux qu'ils rencontrèrent, & plusieurs trouvés cachés aux caves furent liés deux à deux, & menés en la salle du chasteau, où ils furent horriblement massaczés à la veue de d'Opède par les capitaines Valleron & Jean de

Gaye. En après les capitaines des rufians d'Avignon, entrans dedans le temple, tuèrent femmes & enfans, sans aucun respect d'age, ny de sexe, estant estimé ce meurtre d'environ huit cens personnes. Sur la fin de ceste exécution, arriva le sieur de la Coste, parent de d'Opède, lequel il supplia de [ne] luy envoyer aucunes gens de guerre audit lieu de la Coste: luy offrant de luy mener tous ses subiects dedans Aix, & de faire tant de bresches à la muraille, qu'il voudroit; ce qui luy fut accordé de bouche, mais non pas tenu. Car trois enseignes de gens de pied y furent envoyées, qui pillèrent ce que bon leur sembla, brûlèrent une partie du village, violèrent femmes & filles, & y tuèrent quelques payfans, sans y avoir trouvé aucune résistance. Cependant le reste de ceux de Mérindol & autres lieux estoient par les montagnes & rochers en terribles extrémités: & sur cela, ayans présenté à d'Opède, qu'il luy pleust leur ottoier passage pour se retirer en Allemagne, ne demandans pour tous biens que leurs pauvres chemises, femmes & enfans, ne purent toutesfois rien obtenir de ces bestes enragées. Ce que voians, ils se résolurent par prières & mutuelles exhortations d'attendre tout ce qu'il plairoit à Dieu, plustost que fieschir en manière quelconque en la confession de la vérité de Dieu. Et de fait les ennemis se meirent à la retraite. Ce néantmoins avant le partir d'iceux, plusieurs moururent de faim & de misère en grand contentement toutesfois de leurs consciences, & louans Dieu. Les autres peu-à-peu sont retournés en leurs maisons & terres défolées. Là où Dieu les a tellemens bénis, qu'ils se sont depuis de rechef habités, persévérans en leur mesme religion comme au paravant. Quant à l'armée, s'en retournant, Dieu ne meist pas long-temps à déployer ses iugemens sur quelques uns. Car Loys de Vame, beau-frère du président, & aussi le frère & le gendre de Pierre Durant, maistre boucher d'Aix, se noyèrent passans la rivière de Durance.

APRÈS les susdites cruautés ainfi commises, cuidans ceux de la court couvrir leurs iniustices, envoièrent commissaires pour informer des suspects d'hérésie, & sachans que la

1545.

Jugements  
de Dieu.

1545.

23 août.

Le concile  
de Trente.Conférences  
à Melun.

plainte en estoit venue iusques au roy, y envoierent ledit la Fon, lequel ayant donné à entendre, que tous les habitans ainsi traités avoient esté ouïs, cognus & iugés pour hérétiques, obtint lettres du XXIII août M. D. XLV approuvant taiblement (1) toute ceste exécution. Mais on afferme, que depuis estant le roy à la mort, eut merveilleusement raison de ce fait, & chargea son fils avec grandes protestations, d'en faire faire iustice.

TANDIS qu'on procédoit ainsi par voie de fait contre ceux de la religion, le pape préparoit de la fumée pour esblour les yeux à ceux qui les ouvroient de iour à autre : i'appelle fumée ce qui a esté depuis appelé le concile œcuménique de Trente, lequel après avoir long-temps trainé, à fâveur depuis ces temps iusques en l'an M.D.LXIII, après avoir esté souvent rompu & renoué, finalement a esclos une confirmation de tous les abus. Le roy ayant fait paix avec l'empereur, combien qu'il eust souventes fois promis aux princes protestans de ne s'accorder à aucun concile qui ne fust du tout libre & franc, toutesfois s'accorda avec les autres. Mais adverti par Castellanus son lecteur, & évesque de Macon (2), que s'il falloit disputer contre les luthériens, qu'on appelloit, il falloit venir bien préparé, ou recevoir une honte, il voulut que certains théologiens françois des plus doctes s'assemblassent à Melun pour conférer ensemble préalablement des principaux points estans en différend : non toutesfois sans leur avoir fait prester serment de tenir leurs résolutions bien secretes, quelles qu'elles fussent. Ils s'assemblèrent doncques. Mais il y eut telle division entre eux, qu'il n'y eut que paroles & iniures, & vindrent quelquefois iusques aux mains, ne pouvans, certains ignorans qu'on avoit meslés parmi les autres, souffrir que plus doctes qu'eux touchassent tant soit peu aux abus : & n'a on peu rien sçavoir davantage de l'issue de ceste délibération. Mais tant y a que le roy envoya pour haranguer l'an

1545.  
Pierre Du  
suyvant au concile entre autres Pierre Danes, homme vraiment très docte en la langue grecque, dont aussi il avoit esté fait professeur à Paris, comme nous avons dit en son lieu (1), & qui mesmes estoit entré en quelque congnoissance de la vérité ; mais outre ce qu'il estoit naturellement un peu débile de son cerveau, ayant voulu veoir l'Italie à la suite de l'évesque de la Vaur, de la maison de Selva, il fut destourné du tout par Pierre Bunnel, estant aussi au service dudit évesque, & vray pélagien, homme au reste fort bien escrivain en la langue latine. Et finalement Danes fait précepteur du roy François second & successeur de son maistre en l'évesché, est devenu mesmes persécuteur. Il s'esmeut aussi lors une question entre quelques-uns de qualité aians congnoissance de la vérité, à Paris, à l'occasion de ce que Jean Calvin, sachant combien il y en avoit qui se flatoient en leurs infirmités, jusques à se poluer es abominations manifestes de l'église romaine, les avoit taxés en un certain escrit trop aigrement à leur appétit. Les uns donc qu'on appella depuis Nicodemites, maintenoient qu'on pouvoit aller à la messe, pourveu que le cœur n'y consentist point, & avec ie ne say quelles conditions, les autres au contraire disoient qu'il falloit servir à Dieu purement de cœur & de corps, & se garder de toutes polutions. Ce différend fut cause qu'un homme exprès fut envoyé non seulement à Genève & en Suisse, mais aussi à Strasbourg, & iusques en Saxe : & furent depuis toutes les responses imprimées ensemble. Or combien que par icelles les Allemans accordassent quelque chose davantage que les autres, il fut toutesfois arrêté d'un commun accord qu'on ne peut servir à deux maîtres, ce qui ferma la bouche pour lors à ceux qui s'estoient voulu couvrir d'un sac mouillé : & fut cause ce différend d'un très grand bien, plusieurs s'estans résolus de se dédier du tout à Dieu, qui s'endormoient au paravant en l'ordure. Il y en eut d'autres en la mesme saison, qui taschèrent d'esmouvoir la royne de Navarre contre ceux de la religion, prenans occasion de ce que Jean Calvin réfutant les blasphemés & impié-

Les Nic  
mitesLa rei  
Navar  
On ess  
l'indis  
contre

(1) Tacitement.

(2) Ce personnage, dont il sera question dans la suite du récit, s'appelait de son vrai nom Pierre Duchâtel, en latin *Castellanus*.

1546.

tés des libertins avec ceste sainte liberté & efficace de l'esprit que Dieu avoit donné à ce grand personnage entre tous ceux de nostre temps, avoit nommé Quintin & Poques, deux principaux docteurs de ceste maudite secte, & qui avoient eu plus de crédit envers ladite royne qu'il n'estoit expédient. Mais Calvin lui en satisfeut tellement, qu'onques depuis elle ne s'en plaignit.

L'ANNÉE M.D.XLVI., notable en plusieurs fortes, tant dedans le royaume que dehors, s'estant esmeue en Allemagne la grande guerre d'entre l'empereur & les protestants, fut d'abondant remarquable par la persécution horrible de l'Eglise de Meaux (1), que nous avons dit avoir esté dissipée dès l'an M.D.XXIII.; nonobstant laquelle tempeste, tant s'en salut que la semence de la parole de Dieu y fut alors estouffée, qu'au contraire elle germa & fructifia tousiours peu à peu, de sorte qu'en France on faisoit un commun proverbe, des luthériens de Meaux. Qui plus est, plusieurs d'entre eux, aians songneusement visité & considéré l'église françoise dressée premièrement à Strasbourg par Iean Calvin (2), encouragèrent tellement les autres à leur retour, que d'une commune délibération ils dressèrent une forme d'église entre eux, à l'exemple de celle qu'ils avoient veue, eslisans pour leur ministre, après le ieufne & les prières, un nommé Pierre le Clerc, cardeur de laine de son mestier, mais, outre l'intégrité de vie, fort exercé es Escritures, combien qu'il n'eust cognoissance que de la langue françoise. Et de fait ce personnage fut tellement bény de Dieu en son ministère preschant & administrant les sacremens en l'assemblée, en la maison d'Estiene Mangin, qu'en peu de temps y accourans plusieurs des villages, mesmes de cinq & six lieues à la ronde, ils se trouvèrent de trois à quatre cents, qu'hommes que femmes: ce qui fut cause qu'ils furent bientost décelés. Advint donc le VIII de septembre audit an M.D.XLVI. (auquel iour ceux de l'église romaine célèbrent la nativité de la vierge Marie) que le lieutenant & le prévost de la ville avec leurs sergens, advertis par leurs es-

pions, surprindrent une assemblée de soixante personnes, auxquels estant dict, qu'on les faisoit prisonniers de par le roy, tant s'en salut qu'ils résistassent (ce qu'ils pouvoient faire, & eschapper aisément par force, s'ils en eussent voulu user, attendu qu'ils n'eussent eu faute de secours de plusieurs qui estoient dehors, & commençoient d'entrer à la file) qu'au contraire ils souffrirent tous iusques à un d'estre liés & menés comme on voulut, louans Dieu de l'honneur qu'il leur faisoit; entre lesquels une ieune fille se voyant ainsi lier, dit ces mots au lieutenant: « *Monsieur, si vous m'eussiez trouvée en un bordeau, comme vous me trouvez en une si sainte & honneste compagnie, vous ne m'eussiez pas ainsi liée.* » Ils furent doncques ainsi tous menés en prison, sans aucune résistance; car tant s'en salut, que ceux de la religion estans par les rues assemblés pour les voir passer, esmeussent quelque tumulte, ou bien se cachassent, qu'au contraire ils se mirent à chanter à haulte voix le pséaume 79, commençant: *Les gens entrés sont en*, &c. De là après les informations prises, nommément sur ce qu'ils avoyent célébré la Cène, ils furent garrotés sur des chariots, & traînés si rudement iusques à Paris (à savoir quarante & un hommes & dix-neuf femmes) que plusieurs se trouvèrent tous cassés & derompus devant qu'estre mis sur la gehenne, qui toutesfois ne leur fut espargnée. L'issue du procès, duquel fut rapporteur Iean Tronfon, conseiller, & ennemi capital de ceux de la religion, fut telle, que le IIII d'octobre audit an par arrest de la cour, quatorze furent condamnés à être questionnés extraordinairement, puis bruslés vifs en un feu au grand marché de Meaux, près de la maison d'Estiene Mangin, où ils avoient esté pris, avec confiscation de tous leurs biens: à savoir Pierre le Clerc, ministre, François le Clerc, Estiene Mangin, Iagues Bouchebet, Iean Brifebarre, Henry Hutinot, Thomas Honoré, Iean Baudouin, Iean Flefche, Iean & Pierre Piquery, Iean Matefion, Philippes Petit & Michel Caillon. Et quant aux autres, Loys Piquery fut condamné à estre pendu sous les aisselles durant l'exécution, puis fustigé, & finalement reclus à jamais au monastère de saint Faron; Loys Coquemant & Pas-

4 octobre.

Les quatorze de Meaux.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 182 et suiv.(2) *Ibid.* 1538.

1546.

Meaux.

l'église se  
constitue.assemblée  
prise.  
septembre.

1546.

quier Fouasse à estre fustigés par trois divers iours, la corde au col, puis bannis; Adrian Grongnet, à estre fustigé une fois à Meaux, & une autre fois au village de Sacy; Jean Vincent à estre fustigé une fois à Meaux, puis tous deux bannis. Le reste, tant hommes que femmes, hormis cinq femmes auxquelles les prisons furent ouvertes, furent condamnés à devoir assister à l'exécution, puis faire amende honorable, les hommes en chemises & les femmes pieds nus, & pareillement d'assister à une procession, prédication, & messe solennelle, la torche au poing; le tout avec rasement de la maison d'Estiene Mangin, pour y édifier une chapelle où se droît tous les ieudys une messe du sacrement, prenant les deniers sur les biens confisqués. Cest arrest estant prononcé, les quatorze qui devoient estre bruslés, furent séparés en divers monastères, pour essaiier de les faire chanceler. Mais ce fut en vain. Parquoy ils furent livrés à Giles Berthelot, prévost des mareschaux, & furent ainsi conduits à Meaux, estans sans cesse à leurs costés & à leurs aureilles deux docteurs, pilliers de Sorbonne, à savoir Piccard & Maillard. Advint sur le chemin un cas fort notable, c'est que passant par la forest de Livry, un homme d'un petit village nommé Couberon, tisserand de toiles de son mestier, commença à suivre les chariots, exhortant les prisonniers à haulte voix. Et pour ce qu'il ne les pouvoit suivre assez tost, levant les mains en haut, & leur criant : « *Mes frères, ayés souvenance de celuy qui est là haut au ciel.* » Quoy voians les archers du prévost, le prindrent, lièrent & jetterent dans le chariot avec les autres, qui en receurent une très grande consolation. Arrivés à Meaux, ils receurent la question extraordinaire & très cruelle, qu'ils souffrirent si constamment qu'ils n'accusèrent iamais personne de leurs frères, & mesmes y en eut un d'entre eux qui cria aux bourreaux qui le tiroient : « *Courage, mes amis, n'espargnés ce misérable corps qui a tant résisté à l'Esprit, estant contraire au vouloir de son créateur !* »

7 octobre.  
Ils sont menés  
au supplice.

Le lendemain, VII dudit moys, ils furent menés au suplice, estant premièrement la langue coupée à Estiene Mangin, qui ne laissa puis après de dire par trois fois bien haut & intelli-

giblement : « *Le nom de Dieu soit béni ;* » puis fut trainé sur une claye, comme aussi Guillaume le Clerc ; & les autres en tombereaux iusques au grand marché, où ils furent guindés & bruslés en quatorze potences placées en cercle, eux se voians tous en face, & s'entredonnans courage, en louant Dieu à pleine voix iusques au dernier soupir, quoyque leurs paroles fussent empeschées par les prestres & par la populasse, crians au contraire comme forcenés : *O salutaris hostia & Salve Regina*. Cela fait, & le lendemain, VIII du mois, Picard, pour achever son triomphe, venu avec une magnifique procession en la place où le feu ardoit encores & preschant sous un poile de drap d'or, dit entre autres choses, après s'estre bien tempesté, qu'il estoit nécessaire à salut de croire que ces quatorze exécutés estoient damnés au fond des enfers, & que si un ange du ciel venoit dire du contraire il le faudroit reietter, pour ce que Dieu ne feroit point Dieu, s'il ne les damnoit éternellement. Si ne peut-il persuader cela à ceux qui les avoient cognus trop gens de bien & entiers en leur vie ; & ne fut pour cela esteinte la semence de vérité en la ville de Meaux. Ce néantmoins la dispersion fut grande, mais au grand avancement de plusieurs autres églises qui furent édifiées des pierres de ceste ruine. Alors se retira à Senlis un nommé Jean Goujon avec plusieurs autres, en un quartier de la ville nommé la rue de Meaux, où aucuns commencèrent de s'assembler pour y faire les prières (1). Et quoyque deux de l'assemblée, à savoir Palé et Chauvin, fussent pris & bruslés, les fidèles toutesfois continuèrent depuis comme ils peurent iusques à un meilleur temps. Un autre nommé Faron Mangin se retira à Orléans, où il fit un grand frui&lt. Un autre nommé Estiene Pouillot, natif de Normandie, près de Caudebec (2), s'estant retiré de Meaux à [la] Fère en Tartenois, à quatre lieues de Soissons, ne faillit d'y

1546.

Sentis  
Jean Gou

Palé  
et Chau

Orléan  
Faron M  
Etien  
Pouill

(1) Jean Goujon (qu'il ne faut pas confondre avec son illustre homonyme, victime de la Saint-Barthélemy) fut depuis brûlé à Senlis, le 5 décembre 1562 (*Hist. des martyrs*, fol. 640).

(2) Crespin (*Hist. des martyrs*, fol. 191) dit qu'Etienne Pouillot était natif de Saint-Dauberville, près de Caudebec, en Normandie.

1546. communiquer ce que Dieu luy avoit départi; à raison de quoy estant pris & mené à Paris, après longue détention, & finalement après avoir eu la langue coupée, fut bruslé vif d'une façon non acoustumée, à savoir aiant sur les espauls une charge de livres.

Annouay. Ceux de Nonnay en Vivarés, desquels nous avons parlé en l'histoire de l'an M.D.XXXIX. (1), estoient demeurés en grande crainte, iusques environ ce temps, auquel un nommé François d'Augy y fut faisi revenant de Genève, & par arrest du parlement de Tholose, bruslé vif avec une telle ardeur de foy, qu'il fut ouy criant à haulte voix au milieu des flambes : « *Courage, mes frères, je voy les cieux ouverts & le Fils de Dieu qui s'apreste pour me recevoir!* » ce qui encouragea tellement plusieurs des assistans, qu'ils luy respondirent tout haut ce que Dieu leur donnoit pour déclarer leur foy, & que, par manière de dire, il ne tenoit à eux que dès lors ils ne le suivissent (2). Toutesfois pas un d'eux pour cela ne fut en plus grand danger. Mais ceste mesme année M.D.XLVI, un pauvre homme fut bruslé à crédit, quoy qu'il fust cognu de petit entendement, nommé Antoine de Saint-Paul : lequel aiant esté aultresfois marguillier, & ne pouvant estre païé de quelque reste qui luy estoit deu, aiant trouvé un iour l'armoire ouverte, où ils mettent la custode, qu'ils appellent, emporta en sa maison l'hostie comme pour gages. Mais le payement qu'il en receut fut que, voiant que la ville en estoit troublée, quoy qu'il l'eust bien & dévotement reportée, comme il confessa volontairement, il en fut bruslé tout vif, luy faisant accroire qu'il estoit de la religion.

Jean Chapot. ENVIRON ce mesme temps un nommé Iean Chapot (3) du Dauphiné, surpris à Paris par Iean André, libraire du palais, avec quelques balles de livres qu'il avoit apportées de Genève, cuida esbranler tout le Parlement par une remontrance très docte & très sainte qu'il feit aux conseillers, de sorte que (ce qui n'avoit iamais esté oïroïé à autre) trois docteurs de Sorbonne, à savoir Nicolas Clerici, doyen de la

faculté de théologie, Picard & Maillard, furent appellés pour disputer avec luy teste à teste; ce que les docteurs n'ians osé refuser pour leur honneur, ne voulurent toutesfois iamais entrer en matière, requérant Chapot que le différent fust vuïdé par l'autorité des saintes Escritures, & les docteurs au contraire se voulans tenir aux déterminations de leur église romaine, sans disputer si elles estoient conformes à l'Escriture ou non. Plusieurs de ses iuges oians cela le voulurent absoudre. Mais l'impudence des uns fut plus forte que la couardise des autres : tellement qu'il fut condamné à estre bruslé, luy réservant le bénéfice de n'avoir la langue coupée, & d'estre estranglé s'il se vouloit desdire. Cela fut cause qu'estant mené à la place Maubert, il luy fut permis de parler de bout, estant soustenu sur la charrette par deux hommes, parce qu'il avoit esté presque desmembré sur la gehenne extraordinaire, pour accuser ceux à qui il avoit vendu des livres. Et alors feit-il une excellente confession de sa foy iusques au point de la Cène, sur lequel estant interrompu par Maillard, contre lequel se dressa quelque murmure, cela fut cause qu'incontinent il fut descendu de la charrette, & guindé à la potence, en laquelle, pour faire accroire au peuple qu'il avoit dit : *Ave Maria*, il fut estranglé, & puis bruslé. Mais Maillard, se souvenant de la honte qu'il avoit receue, alléguant que si on permettoit le mesme aux autres, tout seroit perdu, importuna tant la chambre ardente (qu'on appelloit lors) qu'il fut conclud que, désormais, au sortir de la prison, on couperoit la langue à tous ceux qui ne se voudroient desdire. Quant à Iean André, c'estoit un petit libraire du palais, l'un des grands suposts de la chasse sainte Genevieve, lequel a fait long temps ce mestier d'espionner & surprendre les pauvres fidèles, pour avoir quelque part au butin; dont finalement il fut payé de Dieu, estant frapé d'apoplexie en la présence de tous, & mort sans la confession dont il avoit esté si ialoux.

NONOBTANT ces persécutions, la foy de plusieurs s'aiguïsoit plustost qu'elle ne rebouchoit, comme entre autres villes, il advint à Lion au mesme mois d'octobre : auquel lieu un nommé Pierre Fournelet, de

1546.  
Il tient tête à  
trois docteurs.

Précautions  
prises.

Lyon.  
Pierre  
Fournelet.

(1) V. ci-dess., p. 5.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 191.

(3) Crespin (fol. 190) lui donne le prénom de Pierre.

1546. Louan (1) en Normandie, commença de prescher en une maison particulière à quatorze ou quinze personnes seulement, tous bons marchans & hommes d'apparence; auquel lieu aiant esté tantost descouvert & contrainct de se retirer, Jean Fabri, depuis pasteur à Genève, succèda, continuant jusques à Noël de l'année suivante M.D. XLVII.
- Jean Fabri.
- Langres. A LANGRES aussi, ville épiscopale & des plus anciennes de France & limitrophe de plusieurs provinces, un bon personnage nommé Séraphin, aiant commencé de dresser une belle assemblée, fut surpris & avec quatre autres brûlé à Paris avec une admirable constance : en laquelle exécution advint cela de notable, que Picard estant tout esperdu, au lieu de despiter & tempester, comme il avoit acoustumé de faire en tel cas, se meit à exhorter à patience l'un des cinq, lequel, d'un visage riant, luy dit ces mots si hault qu'ils furent entendus aisément : « *Monsieur nostre maistre, » loué soit Dieu, que vous changés » de langage : mais si vous esliés en » ma place, oferiez-vous vous vanter » d'avoir une si bonne patience que » celle que Dieu me donne (2)? » Et ainsi moururent ces cinq martyrs.*
- Séraphin et ses compagnons.
1547. L'ANNÉE suivante à savoir M.D. XLVII, les prémices de l'église de Sens furent offertes à Dieu en la personne de Jean l'Anglois advocat, homme docte & de bonne vie, brûlé pour la vérité, à la poursuite & aux despens de son propre oncle, archidiacre en l'église cathédrale de Sens, nommé Barville.
- Jean l'Anglois, à Sens.
- Issoire. D'AUTRE PART à Issoire, en Auvergne triompha en son martyre un nommé Jean Brugère d'un village d'Auvergne, nommé Formal (3), qui rembarra tellement l'inquisiteur Ory en sa mort, sur le point de la Cène, qu'il le contraignit de dire à quelques-uns de ses familiers, qu'on faisoit tort à Brugère, & que, s'il eust esté possible, il eust fait adoucir sa sentence. Mais nonobstant cela il fut brûlé vif très cruellement, ce qu'il souffrit si patiemment, qu'estant au milieu du feu pendant en l'air, tout de son long attaché à une chaîne de fer, il ne fut veu remuer ni ouy crier, & demeura ainsi jusques à ce qu'en baissant la teste il rendit paisiblement l'esprit; ce qui esmeut tellement le peuple, avec les saintes paroles qu'ils avoient ouies de luy à la mort, que les uns disoient : voilà un grand miracle de Dieu; les autres demeuroient tous estonnez. Et d'autre part, les officiers du roy, Ory & le bourreau, qui laissa le patient à demy brûlé, s'enfuirent tellement effrayés, que sans retourner au logis, ils prirent la route de Montferrant, distant d'Issoire de six grandes lieues. Et fut dit depuis par le curé d'Issoire, interrogué quelle opinion il en avoit, qu'il prioit que Dieu lui feist la grâce de mourir en la foy de Brugère (1).
- Jean Brugère.
- CEPENDANT à Lion, Jean Fabri (2) continuoit l'assemblée, accreue d'environ trente-cinq personnes, jusques à ce qu'estant descouverte, force luy fut de se retirer; estant revenu en son lieu Pierre Fournelet, auquel puis après fut adjoinct Claude Monier (3), duquel fera parlé en l'histoire de Henri second en l'an mil cinq cens cinquante & un.
- Claude Monier.
- OUTRE ce que dessus a esté dit de la renaissance de l'Evangile par tous les quartiers du royaume, sous le règne de François premier, nous avons encores quelques choses à remarquer touchant certaines églises, ce que nous avons remis en ce lieu, pour n'avoir eu moyen de remarquer les dates des années. Il est donc à noter qu'à Bourges, dès environ l'an M.D. XXXIII, Dieu suscita deux moines, l'un de S. Ambrois, nommé Chaponneau, & l'autre de Saint Benoist, nommé Jean Michel (4), tous deux de bon zèle; lesquels, ayans la cognoissance de la vérité, autant que le temps le portoit, firent grand devoir de prescher avec autorité, pour ce qu'ils avoyent receu le degré de docteurs en théologie; ausquels s'adjoignirent un prestre nommé Jean Gamai, aiant estudié es bonnes lettres à Paris, & Jean
- Lyon.
- Bourges, 18.
- Chaponneau et Jean Michel.
- Jean Gamai.

(1) Ou plus exactement, d'après M. Jules Bonnet, de Louet, en Normandie. Voyez, sur Pierre Fournelet ou Fornelet, *Bull. du protest.*, IX, p. 295 et 482, et XII, p. 359 et *passim*.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 191.

(3) Lisez *Fernoël*, à douze lieues E. de Clermont.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 192.

(2) *Bull. de l'hist. du protest.*, XII, p. 481.

(3) *Id.*, ib. Monier fut brûlé à Lyon « la veille de Toussaints, 1551. »

(4) V. ci-dessus, p. 6.

1547.  
Bournonville.  
Marlorat,  
De l'Espine,  
Vauville,  
Jean Loquet.  
Jean de Bosco.

de Bournonville, dit Toquet, prier en l'abbaye de S. Ambrois. Après ceux-là vindrent aussi Augustin Marlorat & Jean de l'Espine (1), Richard Vauville & Jean Loquet, augustin, & Jean de Bosco, iacopin, qui firent un très-grand fruit, & depuis ont été excellents ministres és églises réformées : vivans encores aujourdhuy ledits de l'Espine, de Bosco (2) & Loquet, en telle réputation que mérite leur piété & savoir en l'Eglise de Dieu. Quant à Marlorat, excellent personnage, il a depuis feelé la vérité par sa mort à Rouan, comme il fera dit en son lieu. Vauville est mort ministre en l'Eglise françoise de Francfort, après la dissipation d'Angleterre, où il avoit longtemps servi très heureusement. Mais ce qui fait lors fleurir l'estude de théologie en ceste université de Bourges, fut entre autres occasions, la sainte hardiesse d'un bon & ancien docteur, nommé Michel Simon, lequel aiant rembaré en dispute publique un certain cordelier, aiant été si effronté de maintenir que l'homme peut estre sauvé par ses seules facultés naturelles, régla dès lors l'escole de théologie, tellement qu'il n'estoit permis d'y proposer aucun argument que du pur texte de la sainte Ecriture. Ces choses n'advindrent sans plusieurs résistances, desquelles nous remarquerons les principales. Preschant donc Jean Michel tous les dimanches à heure de midi, (chose au paravant non acoustumée) en la paroisse appelée la Fourchaut, & ce au grand regret des mendiens, pour ce que chacun y acourant, leur cuisine s'en refroidissoit ; ils feirent en sorte, qu'un iour les

prestres fuscités par eus, commencèrent à la même heure à chanter leurs vigiles des morts, cuidans par ce moien empescher le sermon. Cela esmeut tellement les auditeurs desjà assemblés, qu'ils commencèrent à crier au contraire, & à renverser leurs livres : les prestres voians cela s'enfuirent hors du temple avec grand tumulte. Ce nonobstant, le sermon fut commencé par Michel, qui dit l'oraison dominicale en françois sans y adjoûter l'*Ave Maria*, & lors un nommé Bonin, procureur-général du roy au grand conseil, mais au reste la plus ignorante personne qui fut oncques, se levant commença à prononcer tout haut l'*Ave Maria* ; mais il n'acheva pas, car tout soudain il fut tellement pressé par les femmes mêmes toutes prestes de l'affommer avec leurs petites selles, qu'à grand'peine peut-il eschapper de leurs mains, & ne laissa le sermon de se parachever. Mais le tumulte fut grand en la ville ; lequel toutesfois s'estant peu à peu apaisé, les prestres & moines eurent recours à Matthieu Ory, inquisiteur furieux, qui s'y trouva fort empesché, car ceux de la paroisse maintenoient leur prescheur, comme docteur en théologie, & à eux envoyé par leur curé ; de sorte qu'il n'y peut faire autre chose pour lors que de venir prescher luy-mêmes. Mais ce n'estoit pas avec telle audience, comme aussi il ne le méritoit : car commençant son presche avec une voix basse, affectée & féminine, soudain il commençoit de bramer d'une grosse voix comme un taureau, sans aucun savoir ni doctrine, comme il ne preschoit iamais qu'une chançon qu'il appelloit *Quinque verba Pauli*. De sorte que chacun s'en moquoit, iusques aux plus ignorans de la religion. Ce néanmoins il fit valoir tellement son autorité avec l'aide des plus grans de la iustice, & devint si glorieux, qu'il fit publier à son de trompe qu'il feroit un sermon au grand temple de S. Estienne, auquel il estoit commandé que tous chefs d'hostel eussent à s'y trouver, à peine de dix marcs d'argent. Qui plus est il s'y fit conduire magnifiquement par la iustice. Mais combien qu'il criaît comme un homme forcené, si ne peut-il iamais estre escouté, à cause du grand nombre & bruit des affistants, tellement qu'avec grand'honte il descendit

Matthieu Ory,  
inquisiteur.

(1) France protestante, art. Marlorat et de Lespine. Nous retrouverons souvent, dans la suite du récit, les noms de ces deux pasteurs, qui jouèrent l'un et l'autre un rôle au colloque de Poissy. V. ci-après, livre IV. Consulter sur Marlorat : *Bull. du protest.*, notamment tomes II, VI, VIII, XII, XIV ; et, sur Jean de l'Espine ou d'Espina, t. I, IV, V, VIII, IX, *passim*. Marlorat mourut martyr à Rouen le 30 octobre 1562 (Crespin, *Hist. des martyrs*, fol. 658).

(2) On retrouve Jean de Bosco pasteur à Castres vers 1567 (*Bull. du protest.*, IX, 297). « Le Vielhomme de Bosco » (serait-ce le même ?) était pasteur à Dieppe en 1559 (*Bull.*, VIII, 72). Quant à Jean Loquet, probablement d'origine normande, il fut envoyé, vers 1553 ou 1554, par l'Eglise françoise de Strasbourg, à Sainte-Marie-aux-Mines, qu'il desservit jusqu'en 1556 (*Bull. du protest.*, I, 162).

1547.

de la chaire sans prescher, criant qu'il s'en iroit plaindre au roy : & fut ce sermon depuis appellé le sermon de la trompette. Depuis il ne laissa de prescher es autres temples, & notamment en la paroisse nommée saint Bonnet, près des Augustins, & à la même heure que preschoit Marlorat : là où Ory fut tellement observé par gens de savoir & bon jugement, que Guillaume de la Porte, official, homme de lettres, qui ne pouvoit porter que ce moine usurpât sur sa juridiction, étant adverti qu'il avoit presché plusieurs propos hérétiques, après avoir bien informé & fait déclarer les propositions mises en avant hérétiques par la faculté de théologie, déclara la prise de corps contre luy-mêmes. Luy, cependant, s'en estoit couru à Paris pour se plaindre à la Cour & pour obtenir nouvelles commissions plus aspres ; dont étant retourné en poste, il fut tellement intimidé, entendant par ceux de son convent ceste prise de corps, qu'il gagna le haut (1), & n'y revint jamais depuis.

Prise de corps  
contre Ory.

Jean  
Cranequin.

Il advint au même temps un jugement de Dieu fort notable sur un ancien avocat, nommé Jean Cranequin, homme de fort bon sens naturel, & grand praticien, mais fort ignorant en droit écrit, & en toutes bonnes lettres, & tellement envieux sur ceux qui en savoient plus que luy, qu'il servoit de délateur à Ory, après la fuite duquel Dieu le frappa d'une maladie de phrénésie merveilleusement étrange. Car tout ce qui luy estoit représenté devant ses yeux, luy sembloit être des serpens se remuant, tellement qu'après avoir en vain essayé tous remèdes, jusques à faire venir des forciers devins, finalement il devint tout insensé, & mourut en tel état. Les persécutions toutesfois ne cessèrent, & fut à l'instance & poursuite des moines de Saint-Sulpice, brûlé un pauvre escolier, fort ieune. Et tost après, Jean Michel, étant revenu du pays de Suisse, où il avoit été quelque temps, comme aussi en Avignon, où il avoit conféré de la langue hébraïque avec les iuifs, fut découvert & saisi, condamné & mené à

Paris, là où, à la grande instance du président Lifet, qui lors s'estoit trouvé à Bourges, pour éologuer (1) les coutumes avec Pierre Mathé conseiller de ladicte court & chanoine de Bourges, sa condamnation aiant été confirmée par arrest, il fut finalement exécuté une veille de Noël, aiant grandement esmeu tout le peuple par sa constance & par une excellente prière qu'il fit au lieu du supplice (2). Ce néanmoins le nombre de ceux de la religion croissoit plutôt qu'il ne diminueoit, & se trouvoit toujours quelqu'un qui confessoit les autres. Mêmes il advint alors qu'un homme, en habit d'hermite, portant en sa besace une Bible, au sortir du sermon de Marlorat se présenta sur une boutique, & prenant les mêmes propos du sermon qu'il avoit ouy, prescha encores plus ouvertement que Marlorat contre la religion romaine. Et fut cela tellement agréable, que les escoliers le firent encores depuis prescher devant les grandes écoles du droit, sur une haute pierre, où se font communément les cries publiques à son de trompe, jusques à ce que les prestres tâchant de l'empoigner, on le fit évader, & n'en fut oncques depuis ouy nouvelles, ni ne se peut savoir qui il estoit. Tant y a qu'il preschoit doctement & de grand zèle la pure vérité ; & même luy étant mis quelque argent par aumosne à ses pieds, il le distribuoit aux autres pauvres sur-le-champ, se contentant d'avoir du pain.

Icy ne faut taire deux notables impostures qui tournèrent à la grande confusion de ceux qui en furent les inventeurs. La première fut la supposition d'un ieune garçon, amené par son père, pour démoniaque, au temple Saint Ursin, auquel les prestres accoustumés de iouer souvent tels mystères, avoient des exorcistes comme ordinaires, lesquels toutesfois ne profitèrent rien envers le garçon. Aussi n'estoit-il attiré par eux, ains par les moines de Saint-Sulpice, abbaye riche & opulente, étant aux faux-bourgs de la ville, grans & perpétuels ennemis & persécuteurs de la religion. Ce garçon donc fut mené à Saint-Sulpice

1547.

24 décembre.

Un ermite  
prêchant  
l'Evangile.

Les  
démoniaques  
de Bourges

(1) Gagner le haut, ou au haut, prendre la fuite.

« Tire ses grègues, gagne au haut. »  
(La Fontaine, *Fables*, II, 14).

(1) Homologuer.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 194. La mort de Jean Michel doit être placée vers 1547.



1547.

Frere Jean  
Chaussé.

expressément, là où le père & l'enfant furent bien traités quelques iours à fin de mieux aprefter la farce : finalement il fut résolu par les moines, qu'un certain frere lean Chaussé, qui de régent du collège de la ville s'estoit rendu moine, & duquel ils vouloient faire un saint homme, prescheroit dans le temple du monastere pour faire quelque grand miracle devant tout le monde. Or, pour mieux entendre ceste dévotion, il est à noter que ces bons freres font profession de tellement haïr les femmes, que si par mesgarde quelqu'une est trouvée avoir entré en leur convent, ils font passer le feu par tous les lieux où elle aura marché, & mesmes n'ouvrent le chœur de leur temple qu'une fois l'an; voire, qui plus est, estans contrains d'aller tous les premiers dimanches des moys en procession générale au grand temple Saint-Estienne, où se fait un sermon solennel, ces bons moines, comme faisans conscience de se trouver parmi la multitude, ont acoustumé de s'enfermer dedans le revestiaire du dit temple, iusques à la fin du sermon. Ce néantmoins, le désir de faire ce beau miracle les feit dispenser de faire prescher ce frere Chaussé publiquement en leur temple. Là donc comparoissant ce prescheur sans exposer aucun passage d'Escripture, & criant seulement contre ceux qui ne veulent adorer les saints, ny leurs reliques, se ietta sur les louanges de saint Sulpice, lequel, autant de foyes qu'il nommoit, (mais non pour Iésus-Christ, ou saint Ursin, ou pour autre saint quelconque) ce ieune garçon estant au milieu de la troupe, se levant, s'enfloit le ventre, avec une merveilleuse agitation & tremblement de ses membres, comme si le diable estant dedans eust eu grand'peur d'ouïr seulement nommer Sulpice. Ce néantmoins frere Chaussé ne poursuivit ce iour là iusques à faire miracles, pour mieux faire puis après valoir ce beau mystere. Mais Dieu voulut que le garçon, estant ramené au monastere, un ancien & fort docte medecin, nommé Pierre Tiller, s'y estant rencontré, d'autant mesmes qu'il estoit medecin ordinaire de ce convent, après avoir soigneusement visité le demoniacle, déclara ouvertement que c'estoit une chose attitrée, par qui que ce fust, estant malade ce garçon d'un mal qu'il

entreprendroit aisément de guérir par medicamens. Ce qui estant publié, ce miracle s'en alla en risée, & ceste beste chauffée perdit son crédit, & le medecin ses gages ordinaires du dit convent.

LA seconde imposture fut encores plus notable, estant amenée au temple du dit saint Ursin une ieune femme comme demoniacle par son mari, & un ieune prestre, l'ayant, disoit-il, suivie pour la consoler, comme il pourroit, & à fin de voir ce qu'il en adviendrait. Estant donc ceste ieune femme coniurée par l'exorciste, elle tiroit la langue dehors, enflée d'une horrible façon, & faisoit des mines fort estranges; puis estant amenée devant l'image qu'ils appellent Nostre-Dame de la Fourchaut, faisoit d'autres merveilles, iusques à prononcer quelques mots latins, grecs & hébreux, qu'on luy avoit appris; & quelquesfois, comme elle estoit rufée, considérant la qualité, & le port de ceux qui parloient à elle, il luy advenoit de leur dire quelque chose véritable, qui les faisoit rougir, de sorte que tout le peuple crioit miracle, & n'y avoit celui qui ne criast contre les luthériens, ne tenans compte des saints & des images. Mais le sutfit official, nommé la Porte, ne s'en estonna point, ains les aians fait venir tous trois és prisons archiépiscopeales, examina si bien le ieune prestre à part, se doutant bien qu'il suivoit plustost la ieune femme que le diable, & l'ayant trouvée variable en plusieurs points, qui fut cause qu'il fist semblant de le vouloir mettre à la torture, (l'ayant fait despouiller, & couper ses esguillettes) & en tira toute la vérité à la grande confusion de ceux qui avoient creu si légèrement ce qui n'estoit pas.

IL se feit encores environ ce temps un aussi beau miracle, estant advenu és faux-bourgs de la ville du costé de Bourbonnois, qu'au portail du temple qu'on appelle le chasteau, se trouva du sang découlant sur la face d'une grande image. Cela estant divulgué, toute la ville y acourut à grandes processions, & en fut tellement esmeue, qu'à la folicitation des prestres, plusieurs soupçonnés de la religion estoient en danger d'estre saccagés & massacrés. Mais à la bonne heure le lieutenant-général, nommé François de l'Aubespine, homme d'autorité & de

1547.

Faux miracle.

1547.

bon esprit, estant survenu sur le lieu, & aiant fait monter un homme avec une eschelle, pour visiter le tout, il fut trouvé en la présence de tous, qu'il y avoit du sang sur la teste de l'image, avec des plumes d'un pigeon, lequel aiant esté blessé sur les champs, s'estoit venu reposer là : dont tous les prestres avec le peuple & leur croix & bannières, s'en retournèrent fort confus.

MAIS environ ce mesme temps de ces faux miracles, deux chanoines de Saint-Estienne firent bien une autre fausseté à bien escient, donnans secrettement à entendre à un certain orfèvre, que pour avoir argent afin de refaire le clocher & autres réparations nécessaires, auxquelles le chapitre ne pouvoit fournir autrement, il avoit esté ordonné, qu'au lieu d'une fort grande croix d'or, enrichie d'excellentes pierres, il s'en feroit une d'argent doré, de sorte que le peuple ne s'en apperceust point : & ainsi en fut fait ; mais l'or ne revint point au chapitre. Et ainsi continuèrent ceux de la religion comme ils peurent, nonobstant toutes les persécutions.

Angers.

Du temps de ce règne, l'Evangile fut aussi receu avec grande avidité en la ville d'Angers, ville épiscopale, avec université & remplie de prestres & moines, plus que ville de France, pour sa grandeur, pour la grande fertilité du pays où elle est située. Alors estoit éveque en ladite ville Iean Olivier, frère d'Olivier lors chancelier d'Alençon, & depuis chancelier de France. Cestuy-cy estant homme de bon savoir, comme son frère, & de gentil esprit, favorisoit en ce qu'il pouvoit ceux de la religion, entre lesquels estoit un nommé Germain Colin, ancien ami de Clément Marot, lequel avec plusieurs autres se trouvoit es assemblées des prières, comme aussi quelques prescheurs qui avancèrent grandement la besongne. Mais cela ne peut long temps durer sans estre descouvert, & que quelques-uns ne fussent attrappés : entre lesquels Germain Colin, maté par une longue prison, s'oublia tant par infirmité, qu'il rachepta sa vie par une abiuration. Quelques autres ne seirent pas comme luy, ains feelèrent la vérité de Dieu par leur mort, à savoir François Fardeau, Simon le Royer, Iean de la Vignole, Denis Saureau, & Guillaume

Cinq martyrs.

de Reu (1) : les cendres desquels engraisèrent tellement ce champ du Seigneur, qu'il fut depuis rendu très grandement fertile, comme il se verra par les histoires suivantes.

POITIERS aussi, ville épiscopale, & l'une des universités des plus célèbres de France en la faculté des droicts civil & canon, embrassa aussi des premières la grace de Dieu, avec un grand fruit pour tout le royaume, par le moien des escoliers qui y ont esté instruits. Un cordelier nommé de Troia fait alors très bon devoir, avec l'abbé de Valence (2), petite abbaye près d'un bourg appelé Coué, gentilhomme de l'ancienne maison de Veirac, amateur des lettres & des gens lettrés, auxquels il faisoit très grand accueil, comme il estoit homme libéral & magnifique ; & de tel zèle, qu'il fut le premier abbé de France qui nettoya sa maison de l'idolatrie, aiant fait estudier quelques-uns de ses moines, & mis les autres à mestier. Et par ces moiens, l'ardeur de quelques uns creut tellement, que l'an M.D.XXXVII., un jeune homme, nommé Sainte Martre, l'un des fils du premier médecin du roy, homme de gaillard esprit, commença de faire des lectures en théologie, mais pour ce qu'il n'avoit point de fond, & qu'à la vérité il y avoit en luy plus de légèreté que de vray zèle, il y eut en son fait plus de fumée que de feu. Quelques années au paravant un autre escolier natif d'Authun, nommé Quintin (3), avoit fait aussi une levée de bouclier ; mais aiant esté contraint de se retirer, tant s'en salut qu'il persévérast, qu'au contraire il s'en dessourna du tout, & finalement devenu célèbre docteur en droit canon en l'université de Paris, & aiant attrappé un gras bénéfice de l'ordre des chevaliers de Rhodes, se rendit persécuteur en ce qu'il peut, comme il le monstra es Estats tenus à Orléans, ainsi qu'il sera dict en son lieu. Ces commencemens ne furent sans grande

1547.

Poitiers.

L'abbé de Valer

1537  
St-Mai

Jean Qi

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 194.

(2) Cet abbé s'appelait Pontus de Saint-Georges, et figure avec son père, le seigneur de Coué, parmi les premiers disciples de la Réforme dans le Poitou.

(3) Jean Quintin était né à Autun le 20 janvier 1500. Orateur du clergé aux Etats généraux d'Orléans (1560), c'est lui qui prononça la virulente harangue au sujet de laquelle Coligny exigea une réparation publique (V. ci-après, livre IV).

1547.

résistance, de sorte que l'église n'y fut dressée que long-temps après ; s'employant entre autres de tout son pouvoir à persécuter les fidèles l'un des principaux magistrats du lieu, qu'on appelle l'assesseur, homme aussi plein de richesses, comme vuide de toutes sciences : duquel j'ai pensé n'estre hors de propos de canoniser l'ignorance & bestise, en ce qu'estant un iour entré en l'estude d'un escolier suspect, où il trouva un ancien autheur latin, nommé Macrobius, cognu de toutes gens tant soient peu lettrés, fut bien si sot que de se faisir de ce livre & d'envoyer l'escolier en prison, disant que ce gros nom de Macrobius ne-pouvoit estre que le nom de quelque gros allemand hérétique. Voilà la suffisance d'une grande partie des persécuteurs, par lesquels alors estoient iugez hérétiques les pauvres enfans de Dieu !

EN ces temps estoit résident à Autun (ville épiscopale, & des plus anciennes des Gaules) l'abbé de saint Martin, homme de lettres, instruit en la religion, & prenant plaisir à faire bonne chère à ceux qui le venoient visiter, auxquels il parloit assés ouvertement de la vérité, sans se mettre en danger pour cela, pour estre non seulement supporté mais aussi chéry & recherché par les plus gros de l'Eglise romaine, à cause de sa bonne & friande table : ioinct que hormis quelques propos qu'il tenoit parfois, & qu'il avoit une bibliothèque pleine de bons livres, il ne se formalisoit point pour aucun exercice de la religion. Plusieurs de ceux-là mesmes qu'il avoit instruits, le reprenans de cela, & nommément de ce qu'il ne faisoit conscience de s'accommoder à ce que luy-mesmes condamnoit, tashèrent de l'encourager à faire mieux. Mais luy au contraire se fâchant d'estre repris, & flattant sa conscience, s'esgara jusques là, que de faire une théologie toute nouvelle, meslant beaucoup de choses des rêveries des libertins : & finalement est mort n'estant, comme l'on di& en commun langage, ny chair ny poisson. Mais s'il ne servit pour foy, si fut-il instrument pour en resveiller plusieurs, nommément en la ville de Corbigny (1), autrement de saint Léonard

(1) Corbigny-lès-Saint-Léonard, à six lieues de Clamecy.

en Nivernois, où se dressa depuis une belle église, qui engendra celle de Vezelay, & en partie celle de Nevers, non sans grandes traverses, dont par l'une d'icelles, fut chassé François Bourgoin, depuis ministre de Genève, & mort finalement ministre à Séant en Ote (1) pour l'église de Trois.

PAREILLEMENT à Trois du temps du roy François, siège d'évesché, Dieu voulut qu'un certain cordelier natif du lieu, nommé Morel, estant revenu des estudes où il avoit acquis le degré de docteur, s'estant mis à prescher comme les autres, un certain personnage de qualité & de savoir le voyant de gentil esprit, le meit en quelque goût de la vérité, le fournissant de plusieurs bons livres. De sorte que depuis l'an M.D.XLIII iusques à la fin du règne du roy François premier, il feit quelque bon devoir de prescher assez purement, & avec grande édification. Mais l'issue monstra que ceste semence estoit tombée en mauvaise terre, s'estant Morel, pour parvenir au degré de provincial, publiquement rétracté, dont courut à Trois le proverbe *Honores mutant Morel*, en déguisant le proverbe commun *Honores mutant mores*. Et fut cest apostat si impudent, que quelques uns luy reprochans qu'il avoit retourné sa robe, il respondit, que s'il ne l'eust retournée, elle ne luy eust pas tant duré. Mais enfin Dieu sceut bien trouver ce misérable, lequel estant saisy d'une maladie horrible & estrange qui luy brusta la moitié du corps, il mourut comme forcené en un convent de femmes de son ordre.

ENVIRON ce mesme temps Issoudun, seconde ville du pays de Berry, avec siège royal, goustâ aussi l'Evangile, estant alors sous la domination premièrement de la feue royne de Navarre Marguerite, sœur du roy François, & depuis de madame Marguerite, sœur du roy Henry, depuis duchesse de Savoye ; princesses aians receu de grandes graces de Dieu, & favorifans les gens de bien & de savoir : entre lesquels mérite d'estre nommé Iean des Fosses, lieutenant-général du lieu, avec un sien neveu nommé Antoine

(1) Séant-en-Othe fut en effet, sous l'Edit de Nantes et jusqu'à la Révocation, le lieu d'exercice de l'église de Troyes. V., sur François Bourgoin, *France protestante*, II, p. 483.

Troyes.

Morel.

Issoudun.

Jean des Fosses. Antoine Misnier.

1547.

Autun.  
l'abbé de  
saint-Martin.Corbigny  
saint-Léonard.

1547.

Misnier, l'un estant lieutenant, & l'autre enquesteur, tous deux fort bien instruits en la religion, qui seirent grand devoir d'employer le talent du Seigneur, faisans venir des prescheurs doctes au temps des advens & de carême : & entre autres un nommé de Bosco, iacopin, dont nous avons fait mention en parlant de Bourges (1). Lors aussi prescha en ce lieu un cordelier aiant grande grace de bien dire, nommé Abel Pepin, depuis ministre de Genève, contre lequel les autres cordeliers conceurent si grande haine, comme aussi contre des Fosses, qu'ils n'espargnèrent mesmes la royne de Navarre en leurs sermons. Sur quoy estans prises bonnes informations, portées à la court, & présentées au roy François par ladite royne sa sœur, le principal des séditieux cordeliers, nommé Toussaint Hemard, fut saisi & mis en galère; ce qui rabbatit si bien leur zèle, qu'ils en devinrent

Abel Pepin.

Toussaint  
Hemard.

plus sages. De fait ceux de la religion reprindrent lors courage, à sçavoir les principaux de la iustice, & nommément le procureur du roy nommé Arthuis (1), homme ancien, & de grande réputation & preud'homme.

TEL fut le commencement de la renaissance de l'église chrestienne en France, avec infinis travaux & tourmens, sous le règne de François premier, lequel mourut à Rambouillet le dernier iour de mars, M.D.XLVII, commençant l'année en ianvier. Il fut depuis surnommé le Grand, lequel surnom luy eust tourné en beaucoup plus grande louange, si on ne pouvoit dire à bon droit, qu'ainsi qu'il a esté grand guerrier & amateur des bonnes lettres, aussi a il esté grand adverfaire de ceux de la religion.

1547

Arthus.

Mort de  
François  
31 mars 1547

(1) V. ci-dessus, page 33.

(1) V., sur Jean de l'Arthuys et sur les premiers temps de la Réforme à Issoudun, la *France protestante*, 2<sup>e</sup> édit., t. 1, col. 397. Un Jacques Arthuys, sieur de Villesaison, était pasteur à Lamothe-Sainte-Héraye en 1637.

# HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

III

## ÉGLISES RÉFORMÉES

AU ROYAUME DE FRANCE

### LIVRE SECOND

CONTENANT LES CHOSSES ADVENUES SOUS HENRI DEUXIESME

1547.  
1<sup>er</sup> avril.

**E**STANT le roy François, premier de ce nom, décédé, Henri deuxiesme, son fils unique, luy succéda le 1. d'avril M.D.XLVII : homme n'ayant ny la vivacité de l'esprit, ny la faconde de son père ; mais bien d'un naturel de soy-mesme fort débonnaire, & tant plus aisé à tromper ; de sorte qu'il ne voioit, ny iugeoit que par les yeux, oreilles, & avis de ceux qui le possédoient. Ainsi les uns taschans ou de parvenir, ou d'entretenir leur crédit par les armes, ne cornoient que la guerre ; les autres ne désirans que l'agrandir, & couvrir leur ambition & avarice du manteau de religion, ne cessoient de l'enflamber contre ceux qu'ils appelloient hérétiques. Cela fut cause que tout son règne n'a esté qu'une perpétuelle persécution contre la religion par dedans, & une guerre par dehors. Or, quant à ce qui concerne la guerre de ce monde, nostre intention n'est pas d'en parler (laissant cela à d'autres qui voudront en

dire ce qui en est), mais de toucher seulement ce qui appartient à l'estat de la religion réformée, laquelle ie puis dire avoir esté sous ce règne très cruellement assaillie, mais d'autre part encores plus constamment défendue. Ainsi voulut le Seigneur, qui est l'auteur & garent des siens, monstrier que jamais son église ne triomphe mieux que sous la croix. Il faut donc entendre que quatre personnes avoient tout crédit envers ce prince, à sçavoir Anne de Mommorancy, conneffable, qu'il appelloit son compère, & lequel aussitost que le feu roy eut la bouche close, fut rappellé à la court, dont il avoit esté renvoyé en sa maison quelques années auparavant, pour quelque grand mescontentement du roy François ; Charles de Lorraine, fils du duc de Guise & cardinal, le plus doué de toutes vertus cardinales qu'homme qui ait esté de long-temps en cest estat ; Diane de Poytiers, lors appellée la grand'Sénéfchale (1), & de-

1547.

L'entourage  
du nouveau  
roi.

(1) Son mari, Louis de Brézé, comte de Maulevrier, mort en 1531, avait été grand sénéchal de Normandie.

1547.

puis la duchesse de Valentinoi ; & Jacques d'Ablon, dié depuis le mareschal de Saint-André. Ces quatre estoient desespérés ennemis de ceux de la religion. Mais le connestable faillant en cest endroit par ignorance & superstition, aidoit seulement à embraser le feu, qui estoit soufflé & allumé par les trois autres. Le mareschal de Saint-André, homme du tout adonné à remplir son ventre, & à ce qui s'en ensuit, & n'ayant de quoy fournir, pour estre de fort petite maison quant aux biens, estoit infiniment altéré de confiscations. Et quant aux deux autres, l'un avoit la conscience du roy comme en sa manche, l'autre possédoit le corps, non sans grande apparence de force-lerie, veu qu'elle avoit déjà passé son aage en très mauvaise réputation, & n'avoit rien en foy qui peust par raison (si raison y a en telles passions) attraire ny retenir le cœur d'un tel prince. Ces trois estans tousiours à l'aureille du roy, pour luy persuader deux poincts : à favoir que la religion estoit ennemie de toute monarchie & principauté, & source de toute confusion ; l'autre, que le vray moien de couvrir devant Dieu & les hommes tous les vices, esquels eux-mêmes l'entretenoyent, estoit d'exterminer les adversaires de la religion romaine, firent en forte que dès le commencement de son règne il n'eut rien en plus grande recommandation, que de poursuivre à outrance la persécution & destruction des églises, commencée par le feu roy son père. Suivant donc ceste résolution, les feux furent allumés plus que jamais ; & surtout la chambre du parlement de Paris qu'on appelloit la chambre ardente, en envoioit au feu autant qu'il en tomboit entre ses mains. Iean Morin travailloit d'un costé aux captures, envoiant force appellans au palais, Pierre Lifet premier président ne laissant eschapper aucun appellant. Si est-ce qu'ils ne peurent pas tousiours continuer ce train, estant mort premièrement Morin avec un horrible tourment par le feu qui le print à ses iambes, qu'il avoit de long-temps toutes pourries d'excès ; & Lifet aiant été démis de son estat par l'autorité du roy. Mais d'autres qui ne valoient pas mieux leur succédèrent, surtout quant au parlement, comme Gilles Magistri au lieu dudit Lifet : encores que dès

Gilles Magistri  
premier  
président.

lors y eust quelques autres présidens auxquels telles iniustices & cruautés desplaisoient, & qui eussent désiré que les feux que Lifet avoit allumés eussent esté du tout esteints avec luy ; mais l'iniquité des temps maintenoit les persécuteurs lors encores autant que jamais.

IL nous feroit impossible de spécifier tous les noms de ceux qui furent lors exécutés, à favoir l'an M.D. XLVIII. Mais nous nous contenterons de réciter sommairement les plus remarquables d'iceux. Entre autres est mémorable un nommé Sainctin Nivet (1), de Meaux, lequel s'estant retiré és confins d'Allemagne environ deux ans au paravant, & lorsque les quatorze furent brûlés (2), estant retourné, reconnu & saisi, feit une excellente confession de foy, pour laquelle il fut brûlé à Paris, avec une singulière constance : le lieutenant de Meaux aiant requis de ne le ramener & exécuter sur le lieu, de peur, disoit-il, qu'il ne gasta le reste de la ville. Ce lieutenant, nommé Frolo, avoit esté autresfois pendu en effigie à Paris, pour avoir tué un fergent, faisant quelque exécution contre luy. Pareillement un très riche lapidaire de Tours, mais demeurant une bonne partie du temps à Lion, nommé Octavian Blondet (3), aiant esté décelé par son hoste de la Couronne, qui luy avoit souvent ouy tenir quelques propos chrestiens, fut mis prisonnier à la sollicitation de Gabriel de Saconex, précenteur de S. Iean de Lion, aussi grand & dissolu paillard, dont il portoit les marques, qu'homme de son estat, & qui avoit halené, avec un gentilhomme du Dauphiné, un colier d'or très riche, que Blondet vouloit porter à Constantinoble, lequel ceux-ci espéroient bien d'attrapper. De fait ils firent toute diligence à se saisir de tout, mais quelques fiens amis y pourvurent si bien que ces braves zélateurs descheurent de leur attente : Blondet fut d'autant plus afprement poursuivy, & iusques à ce poinct, qu'encores que vaincu de la persuasion de ses amis, & de la crainte de la

1548.

Sainctin Nivet.

Octavian  
Blondet.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 195.

(2) Par arrêt du 4 octobre 1546. Voir ci-dessus, p. 29.

(3) Crespin écrit Blondel (*Hist. des martyrs*, fol. 195).

1548.

mort, il eust aucunement fleschi, il fut ce néantmoins condamné au feu, & depuis mené à Paris; là où, réparant la faute qu'il avoit faite, & parlant plus franchement que jamais, il fut brûlé avec une admirable constance, grandement regretté, spécialement par ceux qu'il avoit trouvés prisonniers, envers lesquels il avoit usé de grande charité, iusques à en délivrer quelques-uns emprisonnés pour detes, en satisfaisant à leurs créanciers.

L'AN M.D.XLIX. Dieu monstra qu'il tenoit les cœurs des roys en sa main, pour les tourner ainsi qu'il luy plaist. Car encores que le roy fust tant & plus animé contre ceux de la religion réformée, si est-ce que luy aiant esté ramentue en Piémont (où il avoit fait un voiage l'an précédent) l'horrible cruauté exercée sous le nom du parlement de Provence, contre ceux qu'on appelloit Vaudois, & se ressouvénant des dernières parolles du feu roy François son père, il dépêcha lettres patentes, & bien amples, contre certains auteurs de ce massacre, très dignes d'estre cognues à la postérité, tant pour monstrier que Dieu n'oublie point la vengeance des cruautés, quoy que pour un temps elle dorme, que pour enseigner les roys à mieux penser aux fautes commises par eux ou par leurs devanciers. Que pleust à Dieu que ceux qui depuis ont suggéré aux enfans & successeurs de ce roy, des conseils encores plus indignes, eussent mieux considéré ces lettres, dont la teneur s'ensuit.

« HENRY, par la grâce de Dieu, roy de France, au premier nostre huissier, salut. Nostre procureur en nostre grand conseil, par nous constitué procureur es procès cy après mentionnés, nous a fait dire & remonstrier, que l'an mil cinq cens quarante, le dix-huitiesme iour de novembre, fut donné en nostre cour de parlement de Provence quelque iugement, qu'on a voulu dire & appeller l'arrest de Mérindol, par lequel 14 ou 15 particuliers y dénommés habitans de Mérindol, furent condamnés, par défauts & contumaces, à estre brûlés comme hérétiques & Vaudois; & où ils ne pourroient estre apprehendés, estre brûlés par figure; furent leurs femmes & enfans & filles défaits & abandonnés; & où ils ne pourroient estre

pris, furent dès lors déclarés bannis, leurs biens confisqués : chose notoirement inique, & contre tout droit & raison. Et combien que tous les autres habitans dudit Mérindol n'eussent esté ouïs ny appellés, toutesfois par le mesme iugement fut dit, que toutes les maisons dudit Mérindol seroient abbatues, & le village rendu inhabitable. Et en l'an M.D.XLIII. lesdits habitans se retirèrent par devers feu de bonne mémoire le roy dernier décédé, nostre père (que Dieu absolve), iceux & autres qu'on maintenoit hérétiques, qui disoient que contre vérité on les vouloit dire Vaudois & hérétiques, obtindrent lettres de nostre dit feu seigneur & père, auquel ils feirent entendre qu'ils estoient iournellement travaillés & molestés par les évêques du pais & par les présidens & conseillers de nostre parlement de Provence, qui avoient demandé leurs confiscations & terres pour leurs parents : lesquels par ce moien les vouloient chasser du pais, supplians nostre dit feu père que l'on s'enquist de la vérité. Sur quoy il eust ordonné qu'un maistre des requestes & un docteur en théologie se transporteroient sur les lieux pour s'enquérir de leur manière de vivre. Et parce que promptement ledit seigneur n'y pouvoit envoyer, il auroit cependant évoqué à luy tous les procès pendans pour raison de ce, & en auroit interdit toute cognoissance aux gens de nostre cour de parlement de Provence; laquelle évocation eust esté signifiée à nostre dite cour le XXV octobre ensui vant; dont estant irritée du contenu en icelle, auroit envoyé devers ledit roy un huissier, pour suivre lettres de révocation, qui furent obtenues le premier iour de janvier ensui vant : par lesquelles, sur ce que l'on auroit fait entendre audit feu seigneur roy, qu'ils estoient en armes en grande assemblée, forçans villes & chasteaux, eximans les prisonniers des prisons, & rebelans à la iustice, & la tenans en subiection, le feu dit seigneur permit d'exécuter les arrests donnés contre eux, révoquant lesdites lettres d'évocation, pour le regard des récidifs non aians abiuré, & ordonna que tous ceux qui se trouveroient chargés & coupables d'hérésie & secte vaudoise, fussent exterminés, & qu'à ceste fin le gouverneur du pais, ou son lieute-

1549.

1549.  
Révision du  
procès des  
Vaudois.

Lettres-patentes  
du roi.  
17 mars.

nant, y employoit ses forces, à ce que la iustice fust obéie : lesquelles lettres ne furent signifiées, mais gardées iufques au 12<sup>e</sup> jour d'avril ensuivant, qui estoit le iour de Quasimodo ; auquel iour après dîner, le premier président M. Jean Menier feit assembler ladite court & feit que nostre procureur presenta lesdites lettres, & requit l'exécution dudit prétendu arrest du XVIII<sup>e</sup> de novembre M.D.XLX., duquel n'estoit faite mention esdites lettres, mais seulement en termes généraux des arrests donnés contre les Vaudois. Et sur ce, fut dit que ledit prétendu arrest seroit exécuté selon sa forme & teneur, faisant pareille erreur que devant, & que lesdits commissaires ià députés se transporteroient audit lieu de Mérindol, & autres lieux requis & nécessaires pour l'exécution d'iceluy ; & seroient exterminés tous ceux qui feroient de ladite secte, ceux qui feroient prins prisonniers, menés en galères pour prison. Furent commis pour exécuteurs maître François de la Fond, second président, Honoré de Tributiis, & Bernard de Badet, conseillers, avec lesquels se transporta ledit maître Jean Menier président, comme lieutenant de nostre dit feu père, pour donner (ainsi qu'il disoit) la main forte à iustice seulement, & en ce qui en seroit besoin ; & menagers & artillerie, lesquels sans tenir le chemin de Mérindol, allèrent à Cadenet, auquel ledit Menier tint conseil en ladite qualité de lieutenant de nostre dit feu père. Et sur ce qu'ils disoient qu'on leur avoit rapporté qu'il y avoit grand nombre desdits habitans en armes, qui avoient fait un bastion, & sans autrement en enquérir, conclurent qu'ils les iroient assaillir, & rompre ledit bastion, & les tuer s'ils se revengeoient ; & s'ils s'enfuyoient, que leurs maisons seroient brûlées ; distribuent aux capitaines plusieurs villages pour estre brûlés, & conséquemment pillés : combien que de ce ne fust faite aucune mention audit prétendu arrest qu'ils disoient exécuter ; & qu'à iceluy donner lesdits habitans ny en général ny en particulier n'eussent iamais esté appelés. Furent aussi distribués au capitaine Poulin plusieurs villages appartenans à la dame de Cental, laquelle l'avertit, & aussi ledit Menier, que ses suiets estoient bons laboureurs &

bons chrestiens, & non de la secte vaudoise, les prioit de ne leur faire tort, offrant de les faire ester & obéir à iustice ; dont ledit Poulin advertit ledit Menier président, & qu'il luy envoiait un homme de robe longue, pour favoir ce qu'il avoit à faire. Toutesfois, sans avoir esgard audites remonstrances, furent brûlés & pillés vingt-deux villages, sans aucune inquisition ne congnoissance de cause de ceux qui estoient coupables ou innocens, & sans qu'il y eust de la part desdits habitans aucune résistance, ny aucun bastion. Et avec ce avoient esté les biens desdits habitans pillés, & plusieurs filles & femmes forcées, & autres crimes exécrables commis. Cela fait, allèrent lesdits prétendus commissaires à Mérindol, où ne trouverent qu'un pauvre garçon de XVIII<sup>e</sup> à XX<sup>e</sup> ans, qui s'estoit caché ; lequel ils firent attacher à un olivier, & tuer à coups de arquebutes, piller ledit village & brûler. Et ce fait, allèrent à Cabrières, où furent tués hommes, femmes & filles forcées, iusques dedans l'église, grand nombre d'hommes liés ensemble, & menés en un pré & là taillés en pièces : & plusieurs autres cas exécrables commis, assistant ledit Menier. Au lieu de la Coste y auroit eu plusieurs hommes tués, femmes & filles forcées iusques au nombre de vingt-cinq dedans une grange, & infinis pillages esté faits par l'espace de plus de sept semaines. Et pour cuider par ledit Menier couvrir lesdites cruautés & inhumanités, décerne commission narrative qu'il estoit adverti qu'on pilloit & saccoieit bons & mauvais chrestiens, & Vaudois : par laquelle est mandé crier à son de trompe défenses de non piller, sinon ceux contre lesquels seroit donné congé par nostre dit feu père, ou luy. Aussi décerne autre commission en ces termes : « Capitaines & soldats, qui avez charge de ruiner & dévaliser en personnes & biens les Vaudois, ne touchez aux subiets du seigneur de Faucon, » qui estoit son parent. Furent faites défenses à son de trompe tant par autorité dudit Menier, que dudit de la Fond, de non bailler à boire & manger aux Vaudois, sans savoir qui ils estoient : & ce sur peine de la hard. Au moien de quoy plusieurs femmes, enfans & vieilles gens furent trouvés par les chemins, mangeans & paissans



1549.

l'herbe comme bestes brutes, & finalement morts de faim. Après lesdites cruautés & inhumanités ainsi faites & commises, envoièrent commissaires pour informer qui estoient les suspects d'hérésie, & en firent mener un nombre infini aux galères par forme de prison, où en est mort grande partie ; les autres, leurs procès faits, y ont esté esslargis, *quousque* (1) : « sauf à nostre procureur de plus amplement informer ; » & les autres condamnés en de petites amendes ; les autres absous purement & simplement : & mesmes les subiects de la dame de Cental, comme appert par les iugemens produits. Et néanmoins feroient leurs maisons demeurées brulées, & leurs biens pillés. A ceste cause lesdits premier & second président, & lesdits de Tributis & Badet, conseillers, voians avoir mal procédé & contre la teneur desdites lettres de nostre dit feu père, qui requeroient congnoissance de cause ; voians aussi les gens de nostre dit parlement de Provence, qu'ils avoient donné lesdits iugemens contre tout droit & raison, pour cuider couvrir leurs fautes, se feroient assemblés le cinquiesme iour de may ensuivant, & sur ledit rapport desdits Menier & de la Fond, auroient donné autre iugement ou prétendu arrest, que l'exécution encommencée seroit parfaite, & qu'à ceste fin feroient envoyés deux conseillers de nostre dite court en chascun des sièges, pour faire les procès, & déclarer les confiscations des biens ; & de rechef le vingtiesme desdits moys & an, se feroient encores assemblés, & donné autre iugement, suivant les précédens, contenant plusieurs chefs, pour tousiours couvrir & excuser leurs fautes ; & sachant que la plainte en estoit venue jusqu'à nostre dit feu père, auroient envoyé ledit de la Fond devers luy, lequel, sous son donne à entendre, & procès-verbal, auroit obtenu lettres données à Arques, le dix-huitiesme iour d'aoust M.D. XLV, approuvans taisiblement ladite exécution : n'aians toutesfois fait entendre à nostre dit feu père la vérité du fait : ains supposé par icelles lettres, que tous les habitans des villes brulées estoient cognus, & iugés hé-

(1) *Quousque*, conditionnellement et jusqu'à plus ample informé.

1549.

rétiques & Vaudois. Par lesquelles lettres est mandé recevoir à miséricorde ceux qui se repentiroient & voudroient abiurer. Et depuis nous adverti de la vérité du fait, & que sans distinction des coupables & innocens, contre toute forme & ordre de iustice, & sans iugement ne condamnation qui eust au paravant esté donnée contre eux, avoit esté procédé par voye de fait & de force : dont s'estoient ensuivis les cas & crimes desdits ; aurions décerné commissaires pour informer, & auroient esté faits les procès criminels ausdits Menier, de la Fond, de Tributis, & Badet ; procédant au iugement desquels nostre procureur auroit dès le premier iour requis commission pour appeler les gens de nostre dit parlement de Provence, pour venir répondre par procureur ou syndic, aux conclusions qu'il entendoit prendre à l'encontre d'eux, pour l'iniquité, & erreur oculaire de leurs dits iugemens, qui ont esté cause desdits crimes, cruautés & iniquités. Sur quoy ne luy auroit encores esté fait droit. Et voiant que l'on passoit outre au iugement des procès, sans sur ce luy faire droit, doutant que l'on luy voulust dire qu'il n'estoit appellant, auroit présenté requête aux commissaires, par nous délégués iuges dudit procès, afin d'estre receu appellant de l'exécution de Mérendol & de ce qui s'en est ensuivy. Et pour ce que de recevoir nostre dit procureur appellant d'une exécution approuvée par arrest, ou iugement d'une cour de parlement, cela dépendoit de nostre autorité, & ne s'estendoit iusques là le pouvoir & commission de nosdits commissaires. Et pour ce qu'il estoit aussi question de cognoistre & iuger contre une de nos cours de parlement, nous aurions voulu & ordonné que nostre cour de parlement de Paris (qui est la première & principale cour de toutes nos cours souveraines) en eust la cognoissance ; & à ceste fin aurions fait expédier nos lettres patentes du vingthuitiesme iour de janvier ; mais se seroit trouvé que ce iour mesme lesdites appellations premières, qui estoient de ladite conclusion de brulser, faite au lieu de Cadenet, de l'exécution faite en la personne du harquebuse, & des deffenses de non bailler vivres, auroient esté plaidées par nostre dit

procureur par-devant nosdits commiffaires ; & qu'en plaidant lefdites appellations, lefdits présidens Menier, & de la Fond, de Tributiis, & Badet, conseillers, se seroient principalement arrestés aux fins de non recevoir, difans que c'estoient arrests & iugemens de nostre dite cour de parlement de Provence, & que par lettres patentes de nostre dit feu seigneur & père ladite exécution estoit connue & approuvée, tellement qu'il n'auroit esté reçu appellant, mais auroient esté sa requête & appellations jointes au procès criminel. A ceste cause il auroit présenté autre requête, pour estre reçu appellant desdits iugemens, ou prétendus arrests, comme donnés par gens qui n'estoient iuges, sans ouïr parties, sur simples requêtes du procureur de nostre dit feu père, sans congnoissance de cause, & contenant erreurs iniques, cruautés & inhumanités ; persistant à ce que suivant nosdites patentes lefdites appellations fussent plaidées en la grand'chambre de nostre parlement de Paris. POURCE EST-IL que nous, après avoir entendu la qualité du fait, dont est question, & le scandale qui en a esté, & est non seulement en ce royaume, mais es pays estrangers, & à ce que tout ainsi que les exécutions tant misérables faites es dits lieux, ont publiquement esté faites, qu'elles soient aussi publiquement réparées, s'il y a faute, & la vérité connue non seulement à nos iuges, mais aussi à nos subiects, ou estrangers qui en peuvent estre mal édifiés ; aussi pour le devoir de la iustice, & conservation de la mémoire de nostre dit seigneur & père : Avons par ces présentes, de nos certaine science, pleine puissance & autorité royale, évoqué & évoquons à nostre personne, l'instance de la requête par nostre dit procureur de la chambre de la roynne présentée par devant les iuges d'icelle chambre, es appellations par luy formées, des exécutions faites audit lieu de Mérimol & autres villages : sur lesquelles les parties ont ia esté ouyes par devant lefdits iuges, appointées au conseil, & jointes au procès principal, pour estre de nouveau plaidées, comme estant lefdites requêtes & appellations inféparables d'avec la requête & appellations de nouveau interjetées par nostre procureur, avec la requête

aussi présentée, tendant à fin d'estre reçu à se porter pour appellant des prétendus iugemens & exécutions desdites lettres-patentes cy-dessus déclarées ; & le tout avons, par ces dites présentes, renvoyé & renvoions en nostre cour de parlement à Paris, en ladite grand'chambre du plaidoyé d'icelle au 20<sup>e</sup> iour de may prochain venant, pour y estre publiquement & à huis ouvert, plaidé & les parties ouyes en estre ordonné ce que de raison : en interdisant & défendant aufdits iuges de ladite chambre de la roynne par ces dites présentes (que voulons leur estre présentées par le premier huissier ou sergent sur ce requis, qu'à ce faire commettons) toute cour, iurisdiction & cognoissance. Si te mandons & commandons par ces présentes, que les gens de nostre parlement de Provence, ensemble lefdits Menier, de la Fond, Badet, de Tributiis, & autres qu'il appartiendra, tu intimes audit iour en nostre dite cour de parlement à Paris, en ladite grand'chambre du plaidoyé, pour soutenir & défendre lefdits iugemens, & exécutions d'iceux, & desdites lettres patentes, & les procédures & autres torts, & griefs, & iceux veoir réparer, corriger, & amender si besoin est : sinon, procéder outre selon raison & adiouner audit iour à ccomparoir en nostre dite cour lefdites gens de nostre parlement de Provence, par syndic ou procureur, qui sera pour ce constitué par eux, pour défendre aufdites appellations, répondre à nostre dit procureur : & pareillement ledit Menier & de la Fond, de Tributiis & Badet, & autres parties adverses de nostre dit procureur, si aucune en y a : leur faisant commandement qu'ils soient & comparent audit iour en nostre dite cour, s'ils voyent que besoin soit, & que lefdites appellations leur touchent, ou appartiennent en aucune manière, en leur faisant des inhibitions & défenses en tel cas requises : A laquelle nostre dite cour du parlement de Paris, en ladite chambre du plaidoyé d'icelle, de nos grace spéciale, pleine puissance & autorité royale, nous avons (comme dessus est dit) attribué & attribuons la congnoissance & décision desdites appellations, nonobstant l'establissement de nostre dit parlement de Provence, & les appointemens donnés par nos

1549.

aits commissaires, sur la requeste de nostre dit procureur iointe au procès criminel, avec les premières appellas plaidees, que ne voulons préiudicier à nostre dit procureur & quelconques autres édits, mandemens, rescriptions, ou défenses à ce contraires, ausquelles en tant que besoin seroit, nous avons dérogé & déroguons de nostre dite puissance & autorité par ces dites présentes : CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. Donné à Montereau le dix-septiesme iour de mars, l'an de grace M.D.XLIX, de nostre règne le troisieme. Ainsi signé, PAR LE ROY. *Clausse*. Sellée du grand feau de cire jaune sur simple queue.

SUIVANT ces lettres, les dénommés furent bien si effrontés, que de s'oser présenter à l'assignation, n'aisans eu faute d'avocats, ny d'accusateurs aussi, étant la cause plaidée de part & d'autre par les plus fameux advocats, bien long-temps & en plusieurs audiences : entre lesquels Aubery (1) pour ceux de Mérindol, appliquant à ce propos ce vers du poète :

*Præsentemque viris intentant omnia mortem,*

fait qu'on pensoit plustost voir qu'ouyr parler du massacre. Mais, craignans ceux d'entre les iuges qui n'estoient pas moins cruels & sanguinaires en leurs cœurs que les criminels qu'ils devoient iuger, qu'en les condamnant ils ne vinssent à rompre le cours des jugemens qu'eux-mêmes prononçoient tous les iours en pareille cause, & voulans aussi sauver l'honneur d'un autre parlement, ne firent autre chose qu'envoyer pendre au gibet Guérin, advocat du roy au parlement d'Aix, se condamnant eux-mêmes en absolvant les autres, ou pour le moins esgarans tellement la cause, que Menier, principal auteur de tout le mal, non seulement eschapa, mais aussi fut remis en son estat, où il ne faillit pas bientoist après de retourner à ses cruautés, faisant brusler entr'autres à Aiz, un nommé Gauthery (2), du diocèse de Digne, homme de lettres ; & pareillement un advocat nommé Barthélemy Audouyn natif de Bessa, près

de Brignoles (1). Mais Dieu ne luy faillit pas aussi quand le iour de sa divine vengeance fut arrivé, luy envoyant un tel embrasement es parties honteuses, avec un horrible flux de sang par tous les conduits, qu'estant bruslé depuis le nombril, il mourut d'une façon espouvantable, pour entrer, comme il est à présumer, de ce feu en un autre qui ne s'esteint point.

LE parlement de Dijon, en ce temps là voulut aussi ensuivre les autres, faisant brusler un fort jeune homme, natif de la ville, & aagé seulement d'environ dix-neuf ans, nommé Hubert Burré, audict an, au mois de mars (2).

CESTE mesme année le roy aiant fait son entrée fort triomphante en sa ville de Paris, fut amené devant luy un pauvre cousturier, surpris par le prévost de l'hostel comme par risée, & comme pour en faire un passe-temps : aucuns estiment que le roy, aiant ouy parler qu'il y avoit plusieurs prisonniers pour la religion, eut envie d'en veoir & ouyr quelcun ; ce qu'entendant le cardinal, qui favoit qu'il y en avoit plusieurs doctes es Ecritures, de crainte qu'il eut que le roy les voiant n'en fust aucunement touché, choisit ce pauvre cousturier, n'estant d'apparence aucune, & lequel il estimoit devoir perdre la parole au seul regard de la personne du roy, & de tant de gens de qualité qui l'environnoient. Mais il fut bien trompé. Car ce pauvre homme fortifié de la vertu d'en haut, parla si bien & si hautement de la religion, respondant aux demandes de Castellanus évesque de Mafcon, & remarquable apostat, que chascun en demouroit estonné, quand la Seneschalle en voulut aussi avoir son passe-temps (3), ce que ne pouvant porter ce fidèle serviteur de Dieu : « *Madame, dit-il, contentés-vous d'avoir infecté la France, & ne meslés vostre ordure parmy chose si sacrée qu'est la vérité de Dieu.* » Ceste parole irrita tellement celuy qui

1549

Dijon.

Hubert Burré.

Paris.

Le cousturier.

Jacques  
Aubery.L'avocat  
Guérin est  
pendu.

Gauthery.

Barthélemy  
Audouyn.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 197. — Aujourd'hui Besse-sur-Isolle (Var).

(2) *Id.*, fol. 198.

(3) « On dit, lisons-nous dans Crespin, que la grande seneschalle en voulut aussi dire sa ratelée ; mais elle trouva son cousturier qui luy tailla son drap tout autrement qu'elle n'attendoit » (*Hist. des martyrs*, fol. 199).

(1) V. sur Jacques Aubery, avocat au Parlement de Paris, et sur son plaidoyer, la *France protestante*, 2<sup>e</sup> édit., t. I, col. 442.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 197.

1549.

Trois autres  
martyrs.  
4 juillet.

Chatelain,  
évêque de  
Mâcon.

n'aimoit rien tant au monde que ceste dame, qu'il le voulut voir luy-mesmes brulé vif en la rue S. Antoine, à l'issue d'une procession générale. Autres troys furent aussi brûlés au mesme iour, quatriesme de iuillet, & quelques autres peu après, dont mention est faite au livre des Martyrs : mais oncques depuis le roy ne se voulut trouver en tel spectacle, dont il fut tellement espouvanté, qu'ainsi qu'il dit depuis à plusieurs, il lui sembloit la nuit après, qu'il voioit ce personnage, & mesmes de iour il luy venoit appréhension qu'il le suivoit, de sorte qu'il seït ferment qu'il n'en verroit iamais brûler, tant ce plaisir luy avoit esté cher vendu. Mais il eust beaucoup mieux fait si, aiant veu de ses yeux une telle cruauté, il se fust enquis du mérite de la cause. Or veux ie bien dire par incident, l'histoire notable de cest évesque de Mâcon, afin que la mémoire n'en soit abolie, & qu'un autre évesque d'aujourd'huy, qui est monté par mesmes degrés, y prenne exemple, si Dieu luy en fait la grace. Ce bon évesque surnommé Chatelain (1), de fort basse condition, fut premièrement régent à Dijon sous maistre Pierre Turreau, estimé des principaux devineurs de son temps ; de là il se mit à estudier en droit, &, comme il estoit de gentil esprit, fut en quelque estime à Bourges, du temps d'Alciat, qui l'a mis entre les disputans sur une répétition imprimée qu'il y fit. De Bourges il vint estudier à Basle, où il profita en philosophie & en la religion, demeurant chez le recteur Sébastien Munster, & finalement passant en Levant, où il s'acheva de façonner. Retourné en France, & s'estant présenté à Jaques Colin pour lors lecteur ordinaire à la table du roy François premier, Dieu voulut que Colin l'offrit au roy, désireux d'ouyr gens de bon esprit à sa table, & surtout ceux qui luy rapportoient quelque nouveauté. L'issue de cette présentation fut telle, que Chatelain donnant du coude à Colin, demeura favorit du roy François iusqu'à sa mort, & fut finalement pourveu de l'évesché de Mâcon, & puis d'Orléans, après plusieurs maquignonnages de bénéfices. Il estoit homme de gentil esprit, bien disant en latin, & favorisant à la religion au

commencement, iusques à ce point qu'il a maintenu bien longuement la cause de Robert Estienne imprimeur du roy (le plus docte & diligent de son estat qui ait iamais esté de son temps), quand il fut assailli par la Sorbonne, reprenant certaine impression de la Bible qu'il avoit faite. Cela fut cause que les oraisons funèbres du roy François par luy prononcées, & imprimées par iceluy Robert Estienne, leur fervirent d'occasion de se plaindre contre luy-mesmes ; d'autant qu'en surhaussant le feu roy, il luy estoit échappé de dire qu'il y avoit grande apparence d'estimer que son ame estoit allée droit en Paradis. Ceste farce en engendra une autre, qui tourna en comédie. Car, estans survenus les députés de Sorbonne mal à propos, à S. Germain-en-Laye, pour arguer cest évesque de Mâcon, comme aiant aboli le purgatoire pour le roy, lorsque les favoris du nouveau roy estoient occupés à faire un nouveau monde, charge fut baillée de les entretenir & de les rendre contents par quelque bon moien, au sieur de Mandoze, espagnol & l'un des maistres d'hostel du roy (homme acoustumé de se iouer de toutes choses iusques à la religion mesmes), en quoy il se porta assez dextrement. Car après leur avoir fait bonne chère : « *Pentens, dit-il, messieurs, que vous estes icy pour disputer contre M. de Mâcon, du lieu où se peut retrouver l'ame du feu roy mon maistre. Vous voies les affaires où tout le monde est empêché, de sorte que peut-estre le temps n'est pas fort propre pour adviser à ces matières. Mais bien vous diray-je aiant cogneu le naturel du feu roy mon maistre plus que vous, que n'aïant iamais aimé à séjourner guères en un lieu, encores qu'il s'y trouvast bien, à grand'peine aura-il pris le chemin de purgatoire, sinon que d'aventure en passant il ait pris son vin.* » Ce propos de mocqueur seït congnoistre à nos maistres, qu'ils ne gaigneroient rien en ce procès, de sorte que tout cela s'en alla en fumée, & l'ame du feu roy demeura en son lieu. Mais ce bon évesque, s'accommodant iusques à persécuter ceux qu'il excusoit au paravant tant qu'il pouvoit, devint évesque d'Orléans, là où Dieu l'attendoit au passage. Car estant, la veille de son entrée, arrivé selon la coustume au

1549.

Robert  
Estienne.

L'Âme du feu  
roi.

(1) V. ci-dess., p. 28.

1549. monastère qu'ils appellent Saint-Vuerte, & entré en chaire pour prêcher, où il avoit un très grand peuple, à cause de la nouveauté de veoir un évesque prêcher, ainsi qu'il menaçoit très apremment ceux qu'on appelloit hérétiques, il fut frappé d'un mal de colique si grand & si foudain, qu'estant emporté, il finit misérablement ses iours la nuit suivante, pour faire son entrée ailleurs qu'à Orléans.
- 9 juillet. Paris. Cinq iours après, à savoir le IX de juillet, furent aussi exécutés plusieurs excellens témoins de Jésus-Christ en divers lieux de la ville de Paris, entre lesquels sont dignes de perpétuelle mémoire Léonard Galimard de Vendosme, surpris à Chéry, près la ville de Bloys, au mois de may, & de là mené & brûlé à Paris (1); & Florent Venot natif d'auprès de Sedane, en Brie. Iceluy souffrit premièrement incroyables tormens en diverses prisons, l'espace de quatre ans & neuf iours, à Paris, iusques à estre l'espace de six semaines en une basse fosse appelée la chausse à l'hypocras pour sa figure, estant au bas estroite, tellement qu'un prisonnier n'y peut estre ni couché, ni debout, sinon sur le bout des pieds, trempant en l'eau & en l'ordure avec le corps courbé : de sorte qu'au rapport de ceux qui ont la charge des prisons, il ne s'estoit jamais trouvé criminel qui eust peu endurer ce tourment quinze iours, sans en estre à la mort, ou transporté de son sens. Mais ce fidèle serviteur de Dieu aiant surmonté tout cela avec une constance invincible, après avoir esté promené pour assister à l'exécution des autres, surmonta finalement la dernière cruauté; estant aussi brûlé vif en la place Maubert, sans que iamais il cessast de louer & magnifier le Seigneur par signes, mesmes après avoir [eu] la langue coupée.
- Galimard. Florent Venot. La chausse à l'hypocras. Etienne Peloquin. Ici n'est à oublier un autre excellent serviteur de Dieu, natif de la ville de Bloys, nommé Etienne Peloquin, surpris à Chasteau Regnart (2) (avec une compagnie qu'il amenoit à Genève) & de là amené & brûlé à petit feu à Paris. Cestuy-ci fut suivi par une très vertueuse femme d'Orléans, nommée Anne Audebert, veufve de Pierre Genest apotticaire; laquelle, aiant esté faisie avec le fustit Peloquin, confessa Jésus-Christ très constamment iusques à la mort, qu'elle souffrit en la place du Martroy à Orléans, un samedi XXVIII septembre, avec telle constance que se voiant lier d'une corde par le bourreau à la façon acoustumée, prononça ces mots tout hautement : « mon Dieu, la belle ceinture que mon espous me baille; ie fus fiancée à mes premières nopces un iour de samedi, & ce samedi ie m'en vais estre mariée en secondes nopces à mon espous Jésus-Christ. » Fut aussi au mesme lieu, environ ce mesme temps, brûlé vif Claude Thierry, natif de Chartres, ieune compagnon apotticaire, aiant fait une excellente confession de foy.
1549. Orléans. Anne Audebert. 28 septembre. Claude Thierry.
- NONOBTANT tous ces assauts, les églises croissoient & se fortifioient à merveilles en plusieurs lieux, nommément à Trois : auquel lieu, l'an M. D.L., combien que la révolte du cordelier Morel (dont nous avons parlé en l'histoire du roy François) (1), eust apporté un grand scandale, si est-ce que la petite troupe des enfans de Dieu ne perdit courage, & Dieu ne l'abandonna point aussi, luy aiant suscité deux personnages, l'un nommé Michel Poncelet de Meaux, homme merveilleusement bien versé es saintes lettres, & quoyqu'il n'eust cognoissance d'autre langue que de la sienne naturelle, doué d'une fort bonne grâce, accompagnée de zèle & de la vraie science; lequel, à la requeste de quelques gens de bien, receut la charge de les enseigner, iusques à ce que autrement y fust pourveu. Et lors commencèrent les petites assemblées, maintenant en une maison, maintenant en l'autre, sur la fin de ladite année. L'autre personnage estoit le nouvel évesque, à savoir Antoine Carracioli (2) (surnommé le prince de Melphe à cause de son père), lequel aiant esté
1550. Troyes. Michel Poncelet. L'évêque Caraccioli.

(1) V., sur ce martyr et les quatre suivants, l'*Hist. des martyrs*, fol. 198 à 200.

(2) Chateau-Renard, dans l'Orléanais, à trois lieues de Montargis. Il ne faut pas confondre Etienne Peloquin avec son frère Denis, dont il sera parlé un peu plus loin.

(1) V. ci-dessus, p. 37.

(2) Jean-Antoine Caraccioli était le troisième fils de Jean Caraccioli, prince de Melphe, maréchal de France. Sur son penchant pour la Réforme et son abjuration, en 1561, à la suite du colloque de Poissy, voyez *France protest.*, art. Caraccioli (III, p. 208).

1550.

dès long-temps instruit en la doctrine de vérité, monta aussitôt en chaire, prêchant avec une grande grace & fort librement contre les abus de l'église romaine, hormis qu'il ne touchait à la matière de la messe, & furent ces premiers sermons pour lors de grande édification, chacun y acourant; les uns par curiosité, n'ayant jamais vu prêcher un évêque, les autres esmeus d'une bonne affection, quoiqu'environ ce même temps un nommé Macé Moreau, porteur de livres, fût surpris & condamné par Marc Champy lieutenant criminel, de chrestien devenu vray épicurien & vray athéiste, en vertu de laquelle condamnation, ledit Moreau fut brûlé, chantant les psaumes jusques au dernier soupir (1).

Macé  
Moreau.

Bourges.  
Un colporteur.

François  
Vesse.

CONTINUANS ces persécutions, un pauvre libraire passant à Bourges avec quantité de livres de la religion, apporta une lettre à un conseiller du siège présidial, nommé François Vesse (2), qui le receut sans luy rien dire, combien qu'il cogneust par ceste lettre qu'il estoit, & son estat. Advint incontinent après, que ce pauvre homme fut pris, & amené devant ce même conseiller pour l'examiner, qui tâcha fort de le destourner de sa confession, luy disant finalement ces mots: « *tu veux donc mourir, & tu mourras.* » Ce qu'entendant le pauvre homme, qui l'eust peu accuser pour la lettre qu'il luy avoit apportée, se contenta de l'advertir & supplier de ne rien faire contre sa conscience. C'estoit bien assés, & trop pour destourner ce conseiller de pis faire; lequel ce néantmoins ne laissa de souscrire à la condamnation, par laquelle le pauvre homme fut brûlé. Ce qu'entendant le conseiller, touché de la main de Dieu, s'alla mettre au lit, &, combien qu'il fût en fleur d'âge, & n'eust aucune maladie, qu'on apperceust que de mélancolie, mourut en peu de iours avec grans regrets & exclamations.

Chambéry.

Gabriel  
Beraudin.  
Jean Godeau.

PAREILLEMENT aussi, par arrest du parlement de Chambéry, lors étant sous l'obéissance du roy, furent brûlés Gabriel Beraudin de Loudun, & Jean Godeau de Chinon en Touraine, constitués prisonniers, pour avoir re-

pris un prestre qui blasphémoit le nom de Dieu (1).

L'AN suivant, qui fut M.D.LI, le roy étant entré en intelligence avec Maurice duc de Saxe, Electeur, & Albert duc de Brandebourg, tous deux de la confession d'Augsbourg, receut le titre de protecteur de l'empire, contre l'empereur Charles cinquiesme. Ceste ambition feit un peu refroidir le zèle du cardinal, & de tous les autres supposts de la religion romaine: tellement qu'on n'envoya lors qu'Amyot, abbé de Belofane (2), à Trente, pour protester contre le concile, & aussi fut défendu de ne porter or ny argent à Rome pour raison des bénéfices.

D'AUTRE part, pour ôter tout soupçon que le roy voulust favoriser ceux de la religion, fut fait un édit, depuis appelé l'édit de Chasteaubriant, en datte du XXVII de juin, renouvelant tous les anciens édits contre ceux de la religion, attribuant la cognoissance de ceux qui sentiroient mal sur l'église romaine, à tous iuges présidiaux en dernier ressort; en vertu duquel édict Pierre Destrades, iuge criminel d'Agen, contre sa conscience, feit foueter un pauvre homme de la religion, le iour même qu'on appelle, en l'église romaine, la feste de Toussaints, & depuis brûler un autre: & furent plusieurs adiournés personnellement à Bourdeaux, étant venu expressément, pour informer à Agen, un conseiller de la cour nommé Léonard Daleme. Bref ceste saison fut misérable quand au fait de la iustice, étant alors établis les sièges présidiaux, auquel estat furent admis plusieurs personnes très indignes, pourveu qu'ils apportassent argent.

A Trois, Morel cordelier, apostat, faisoit tout son pouvoir contre Michel Poncellet, dont nous avons parlé en l'histoire de l'année précédente; mais Dieu l'eschaffauda le iour de carême prenant, qui est la préparation du ieusne solennel de l'église romaine; étant advenu, qu'ainsi que ce pourceau estoit couché avec compagnie de mêmes, le feu se print tellement en sa chambre en pleine nuit, qu'une

1551.

Edit de  
Chasteaubrian  
27 juin.

Agen.

Plusieurs  
martyrs.

Troyes.  
Le cordelier  
Morel.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 202.

(2) *Vaisse*, d'après Crespin, *ibid.*

(1) Crespin, fol. 202, place ce double martyre au mois d'avril 1550.

(2) Bellozanne, ancienne abbaye de Prémontrés, en Normandie.

1551.

partie du convent en fut bruslée, non sans avoir decouvert la putain au sortir, ce qui luy osta une partie de son crédit ; aians aussi esté bruslés tous les bons livres, dont il avoit si long-temps abusé, & dont il pouvoit tout ce qu'il pouvoit dire de bon, combien qu'il le falsifiast de tout son pouvoir, de sorte qu'il ne savoit plus [ce] qu'il devoit dire en chaire, non plus que les orgues ne peuvent sonner quand les soufflets leur faillent. Davantage Dieu luy meit en teste un iacopin, preschant le careme au temple de saint Jean, nommé Guérapiu, lequel parla si franchement que force luy fut de se retirer en la maison d'un homme de bien, où il print délibération d'aller à Genève, pour tousiours avancer ses études. Mais pour cest effect luy estans fournis six vingts francs avec un cheval, & avec assurance de ne le laisser point avoir faute, le malheureux prenant le chemin du plus prochain bordeau, ne cessa que tout ce qu'il avoit ne fust despendu en la pratique qu'il avoit apprise au convent, à savoir en ieux & en paillardises. Et pour s'achever de paindre, retournant au convent, après y avoir esté bien foueté, & enduré la prison quelques mois, se desdit folennellement. Ce qui ouvrit la bouche à Morel plus que jamais.

Guérapiu.

Lyon.

Claude Monier.

A LION fut pris ceste mesme année, & bruslé en la place des Terreaux, la veille de Toussaincts, un nommé Claude Monier (1), d'auprès d'Yssoire en Auvergne, lequel, aiant tenu les escoles publiques à Clermont, & depuis fait un grand fruit en plusieurs lieux d'Auvergne, & finalement aiant demeuré quelqu'année à Lausanne, où il avoit beaucoup profité, estoit venu à Lion, aiant charge de quelques enfans du lieu, où il servit à plusieurs, les assemblant par petites troupes pour prier Dieu, & pour leur communiquer ce qu'il avoit receu, iusques à ce qu'après une excellente confession de foy (2) iusques au dernier soupir, il rendit l'esprit à Dieu.

Nîmes.  
Maurice Secenat.

D'AUTRE part fut aussi bruslé à Nîmes un nommé Maurice Secenat, natif de Sevenes (3), qui en édifia

plusieurs par sa grande confiance.

MAIS la grande constance que Dieu donna en ce mesme temps à un ieune homme de dix-huit à vingt ans, nommé Thomas de S. Paul, de Soissons, rendit mesmes les bourreaux estonnés. L'occasion de sa prinse fut qu'il reprit un blasphemateur, lequel aiant decouvert le logis d'iceluy à Jean André, il fut aussitost mené au Chastelet : auquel lieu il souffrit la gehenne aussi cruelle qu'homme sauroit porter, sans que iamais il voulust nommer personne, qui fust en danger d'estre pris ; & de là mené au feu en la place Maubert, après l'avoir senti vivement, estant relevé fut exhorté par le docteur Mailard, d'appeller de la sentence de Chastelet, l'assurant qu'on luy sauveroit la vie. A quoy, sachant bien qu'on ne demandoit que sa perdition par un tel délai, il respondit à haute voix : « *Puisque ie suis en train d'aller à Dieu, remettez-moy, & me laissez aller :* » & ainsi mourut le IX de septembre (1).

1551.

Paris.

Thomas de  
Saint-Paul.

9 septembre.

Toulouse.  
Jean Joery et  
son serviteur.

A THOLOSE aussi firent alors une excellente confession de foy Jean Joery (2) d'auprès d'Albi, surpris en passant à Mende, aagé d'environ vingt-deux ans, & un bien ieune garçon qui le servoit, lesquels confessèrent Iésus-Christ, & moururent ensemble, chantans d'un accord un pseame iusques au dernier soupir.

L'AN suivant, à savoir M.D.LII l'apostat Morel intimida tellement l'évesque de Trois (3), qui iusques alors avoit aucunement continué de bien faire, qu'à la sollicitation de deux moines, entendeurs quant à la doctrine, mais vrais libertins quant à la vie, à savoir Boucherat & la Ferté, de l'ordre de saint Bernard, & de Nicolas Tartier official, il se desdit en pleine chaire, & ne tint pas à luy, qu'il ne tira en mesme ruine quant & foy, tout le reste de ceux qu'il avoit au paravant édifiés en partie. Mais Dieu y pourveut tellement, que la petite assemblée ne laissa de demeurer en son estre, entretenue par Michel Poncelet, dont il a esté parlé en l'histoire de l'an M.D.L.

1552.

Morel intimide  
l'évêque.

A BOURG en Bresse, estant pour lors

Bourg en  
Bresse.

(1) Voy. ci-dessus, page 32.

(2) Rapportée par Crespin (*Hist. des martyrs*, fol. 204).

(3) D'après Crespin (fol. 106), Secenat était de Saint-Saturnin, près le Collet de Dèze « *ès Sévènes*. »

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 206.

(2) De Saint-Joëry ou Juéry, petit bourg à deux ou trois lieues d'Albi (Crespin).

(3) Caraccioli.

1552.  
Hugues  
Gravier.

en l'obéissance du roy & du parlement de Chambéry, fut brulé Hugues Gravier du pays du Maine, & pour lors maistre d'escoles au comté de Neufchastel en Suisse (1), aiant esté surpris au bout du pont de Malcon, estant allé faire un voiage en son pays.

Saumur.  
René Poyet.

PAREILLEMENT à Saumur en Anjou mourut en grande constance René Poyet, fils naturel du chancelier Poyet (2).

Guillaume  
Postel.

ENVIRON ce temps estoit à Paris Guillaume Postel de Normandie (3), l'un des plus estranges monstres qui ait esté depuis plusieurs siècles. Ce galand aiant bien estudié és langues, & en mathématique, fit un voiage en Turquie, où il aprint l'arabesque : & fréquentant les synagogues des Iuifs, non sans grandes coniectures de s'estre fait mesmes circonciure, farcit son entendement, desjà mal arresté, de toutes les resveries, non seulement des iuifs, mais des mahumétains, & des demeurans de plusieurs hérésies qui sont encores en Levant, dont il apporta mesmes quelques registres. Estant de retour, il fut présenté au roy François premier, prenant ce roy fort grand plaisir à ouir parler de diverses choses nouvelles & estranges, auquel peu à peu, faisant présent d'un livre contenant l'alphabet de plusieurs langues qu'il avoit desrobé à un moine italien (qui en a depuis fait imprimer un livre entier), il feit tant qu'il fut receu au nombre des lecteurs du roy à Paris. Aiant continué quelque temps ceste charge, laquelle toutesfois il n'exerçoit que par bouffées, il contrefit mesme le fol, en s'habillant en hermite, & disant qu'il vouloit aller convertir les infidèles, s'en alla ainsi rodant par l'Alemagne & par l'Italie, escrivant cependant des livres tous coufus de toutes les anciennes hérésies, ioinctes avec ces révélations les plus fantastiques qu'il est possible d'imaginer. Et finalement, retourné à Paris (régnant le roy Henry), & retenant tousiours son tiltre, commença de publier ses resveries, auxquelles encores que personne

n'entendist rien, si est-ce que d'autant qu'il entremesloit quelque chose des mathématiques & de la philosophie, & par curiosité aussi, il eut un très grand auditoire. Ce qui le meit tellement hors de soy-mesmes, qu'il fut bien si effronté blasphemateur, que de faire, voire mesme que d'imprimer un livret desdié à madame Marguerite sœur du roy Henry, & depuis duchesse de Savoye, auquel entre autres blasphemes il disoit clairement, qu'ainsi que Iésus-Christ avoit racheté les hommes, ainsi falloit-il que les femmes fussent rachetées par une femme qu'il appelloit sa grand-mère Ieanne (1), qui estoit une courtisane de Venise. Aucuns l'excusoient en cela, comme s'il eust esté un pauvre insensé, tant on faisoit bon marché de la religion, mesmes catholique & chrestienne, touchant un seul Iésus-Christ vray sauveur. Car Postel estoit à la vérité un très méchant homme, & moqueur de toute religion. Ce nonobstant, tout cela estoit enduré, tant par la iustice que par les théologiens. Et ce d'autant qu'ayant achevé sa leçon, il alloit quand & quand dire sa messe, qui couvroit tout cela. Bref, pour s'achever de peindre, il se feit iésuite. Finalement pour ce qu'en sa messe il commença de dire *Dominus vobiscum, & orate pro me, fratres*, en françois, on lui feit quelques deffenses, sur lesquelles s'estant pourmené par les collèges de iésuites iusques à Vienne en Autriche, pour ce qu'il remuoit aussi quelque chose en leur ordre par ses fantaisies, contrainct de se sauver à Venise, il y fut attrapé. & depuis mené à Rome, & condamné par l'inquisition à perpétuelles prisons. Advint peu de temps après la sédition du peuple au décès du pape Caraffe, en laquelle les prisons aians esté rompues, Postel eschappa comme les autres prisonniers, & vint à Basle, où il tascha de se ioindre aux églises réformées, & notamment d'estre receu à Genève en offrant une rétractation écrite de sa main. Mais luy estant faite la responce qu'il méritoit, il vint à Dijon, où il leut quelque chose des mathématiques; & finalement rentré dans Paris au lieu d'estre puni de tant de blasphemes & si horribles, en a

1552.

(1) A Courtaillou, d'après Crespin (fol. 252).

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 253.

(3) Il étoit né, vers 1505, à Dolerie, près d'Avranches.

(1) Il l'appelait l'Eve nouvelle.



1552.

esté quite, estant comme confiné au monastère de S. Martin des champs, avec bonne pension de moine ; estant souvent visité par gens curieux, & non guères plus sages que luy, aiant baillé commencement à une secte de ceux qui, par moquerie de Dieu, s'appellent déites, estant bien le monde digne de tels prophètes.

1553.

Lyon.

Les cinq  
écoliers.  
10 avril.

L'AN M.D.LIII est grandement mémorable pour le triomphe d'un grand nombre d'excellens martyrs, & notamment à Lion ; auquel lieu estans arrivés, le dernier iour d'avril M.D. LII, cinq personages revenans des estudes de l'université de Laufane, en intention les uns d'aller vers Tholose, les autres à Bordeaux, aucuns vers Xaintonge, & autres vers Limoge, selon les lieux dont chacun d'eux estoit natif, pour avancer l'œuvre du Seigneur, à la grâce duquel ils avoient esté recommandés en partant par les pasteurs & docteurs de l'église de Laufane. Ils furent donc tous saisis par le prévost des mareschaux, Poulet, aiant le Seigneur (comme l'évènement l'a depuis montré), ordonné leur ministère par le martyre pour la ville de Lion, & par conséquent pour tout le royaume de France, abordant en ceste ville-là grand nombre de marchans de toutes les contrées d'iceluy. Leurs noms sont Marcial Alba de Montauban, Pierre Escrivain, gascon, Bernard Seguin de la Reolle en Bazadois, aiant servi à escrire à Laufane à Théodore de Bèze, Pierre Navières, limousin, aiant servi à Laufane Pierre Viret, & Charles Faure, d'Angoumois (1). Et combien que les adversaires de la vérité, extrêmement forcenés, taschassent de les envoyer incontinent au feu, si est-ce que Dieu les retint, & empescha tellement par divers moiens, & nommément par la sollicitation intervenue des seigneurs de Berne envers le roy pour leur délivrance, qu'ils demeurèrent en prison iusques au seiziesme de may M.D.

(1) Il faut lire dans Crespin, qui la rapporte avec les plus grands détails, l'histoire des « cinq escoliers de Lyon. » Ce récit ne tient pas moins de 35 folios (216 à 250) soit près de 140 grandes colonnes dans son livre. Nous ne saurions, à cette occasion, passer sous silence la magnifique réédition qui vient d'être faite, en 1878, par MM. Fick et Revilliod de Genève, de cet épisode si particulièrement émouvant du martyrologe huguenot.

LIII. Durant tout ce temps ils n'eurent ny les mains liées, comme il appert par plusieurs excellentes épistres imprimées au livre des Martyrs, ny la langue aussi empeschée, aians esté la plus part de ce tems librement visités, ouïs & secourus de toutes choses en la prison par plusieurs bons personnages. Entre lesquels n'est à oublier un marchant de Saint-Gal en Suisse, nommé Hans Liner, qui n'y espargna ny ses biens ny sa personne. Brief la prison où ces cinq estoient, fut alors convertie, par la grande grace de Dieu, au veu & au sceu de ses ennemis, comme en pareil nombre de chaires, où résonnoit la parole de Dieu par toute la ville, & beaucoup plus loin. Mais comme la rage de leurs adversaires fut d'en haut tenue bridée, pour ne nuire à ces martyrs à leur appétit, aussi ne fut tellement favorisée la diligence de ceux qui travailloient pour eux, que leur délivrance s'en ensuivist, leur aiant le Seigneur préparé la couronne de martyre, lequel ils souffrirent avec une esmerveillable constance, le XVI. iour de may.

PIERRE BERGER, natif de Bar-sur-Sene, patissier de son mestier, estant venu demeurer de Lion à Genève, comme il estoit allé faire un voiage à Lion pour ses affaires, y fut emprisonné le XXX de may M.D.LII, aiant pour compagnons en mesme cause les cinq dessusdicts, qui luy servirent d'une singulière consolation, comme luy aussi à eux, aiant merveilleusement bien proustité en la parole de Dieu, comme il appert par quelques sienes épistres inférées au livre des Martyrs. Mais entre les autres témoignagnes d'une singulière assistance que Dieu feit alors à ceste sainte compagnie, n'est à oublier l'admirable conversion d'un pauvre brigand, estant lors aux mesmes prisons, nommé Pierre Jean Chambon ; auquel Dieu feit ceste grace, par le ministère de Pierre Berger principalement, & puis aussi des autres prisonniers pour la parole de Dieu, qui luy fournirent de quelques livres, qu'il aprint, au lieu de maugréer & de se désespérer, comme il faisoit au paravant pour la rigueur & misère de la prison où il estoit, non seulement à recognoistre & détester à bon escient sa malheureuse vie passée, mais aussi, à l'exemple du pauvre bri-

1553.

Hans Liner.

Leur martyre.

16 mai.

Pierre Berger.

Pierre Jean  
Chambon.

Martial Alba,  
Pierre  
Escrivain,  
Bernard  
Seguin,  
Pierre  
Navières,  
Charles Faure.

1553.

gand crucifié avec Iésus-Christ, à reconnoître & embrasser la miséricorde de Dieu en un seul Iésus-Christ, avec une telle efficace du S. Esprit, qu'ainsi qu'il se peut veoir par une siene letre contenue au livre des Martyrs (1), en un instant (par manière de dire), il devint de meurtrier un excellent prescheur de vérité, en quoy il persévéra iusques à la mort, aiant esté iustement roué pour ses péchez, un mardi XIII<sup>e</sup> ianvier M.D. LIII. Et quant à Pierre Berger, son dernier triomphe fut peu après les cinq dessuédits.

Denis  
Peloquin.

En la mesme année susdite, à favoir M.D.LII fut pris à Villefranche, près Lion, le XIX octobre, Denis Peloquin de Bloys, frère de chair & d'esprit d'Estienne Peloquin, de l'excellence & martyre duquel nous avons parlé en l'histoire de l'an M.D.XLIX; auquel lieu de Villefranche, aiant iceluy Denis fait une excellente confession de foi : & de là mené à Lion en une mesme prison où estoient les dessus nommés, feit un merveilleux devoir, parlant & escrivant avec une ferveur d'esprit singulière, comme il se peut veoir au livre des Martyrs (2), iusques à l'onzième de septembre M.D.LIII, auquel iour il fut sacrifié au Seigneur à Villefranche.

11 septembre.

Mathieu  
Dymonet.

Un autre nommé Mathieu Dymonet, natif de Lion, y fut aussi mis prisonnier le IX de ianvier audit an M.D.LIII. Ce personnage estoit l'un des plus débauchés de Lion, lorsque le Seigneur l'appella à sa cognoissance, avec un changement de vie si soudain, & si estrange que rien plus. Estant donques pris, nonobstant toute la peine que prindrent ses parens, & ceux qui avoient esté ses compagnons en dissolution pour l'esbranler, estant grandement fortifié par la compagnie des autres prisonniers pour mesme cause, il persévéra, parlant & escrivant aussi iusques au iour de son triomphe, qui fut le XV de iuillet en suivant (3).

15 juillet.

Louis  
de Marsac  
et son cousin.

EN ce mesme moys & an, Loys de Marsac, gentilhomme de maison du pais de Bourbonnois, & aiant esté des

ordonnances du roy, fut pris à Lyon avec un sien cousin, comme ils retournoient de Genève, où ils avoient esté en grand exemple de toute vertu à chacun; ce qu'ils monstrent aussi iusques à la fin, combien que le cousin fust du commencement un peu esbranlé, mais tost après il revint à soy : & par ainsi receurent tous deux la couronne du très heureux martyre environ le quinziesme septembre, audit an. Il y a deux choses entre autres remarquables en la procédure contre luy tenue & amplement desuite au livre des Martyrs (1). La première est, que Tignac lieutenant de Lyon, assistant à sa dernière interrogatoire que faisoit le vicaire du cardinal de Tournon, alors archevesque de Lyon, auteur & promoteur de toutes ces persécutions, prononça un horrible blasphème; à favoir que des quatre évangélistes il n'y avoit que saint Mathieu & saint Jean qui fussent purs; & que, quant aux deux autres, & à saint Paul, ils n'estoient que de pièces ramassées; & que, si les docteurs de l'église n'eussent autorisé les épistres d'iceluy, il ne les estimeroit non plus que des fables d'Esope. Sur quoy luy ayant esté répliqué par Marsac, que saint Paul avoit bon tefmoignage de sa vocation pour le moins en l'épître aux Galates, ce malheureux fut bien si effronté moqueur de Dieu de dire que cela n'estoit valable d'autant que saint Paul avoit rendu tefmoignage de soy mesme. C'est ce mesme lieutenant lequel, au mesme tems interrogant une servante d'une maison bourgeoise de Lyon, suspecte, proféra aussi ce blasphème, que maugré en ait Dieu de la loy. Voilà la belle science & conscience des iuges, par les mains desquels passèrent alors tant de gens de bien. Dieu fait s'il y en a eu de meilleurs depuis. L'autre est, qu'après la condamnation, estant mise la corde au col du cousin dudit Marsac, & d'un autre troisieme dont nous parlerons tantost, voiant Marsac qu'on l'espargnoit en cest endroit, pour quelque respect de sa qualité, demanda à haute voix si la cause de ses deux frères estoit différente de la sienne, adioustant ces mots : « hélas ! ne me refusés point le colier d'un ordre tant excellent. » Ce troisieme estoit un

1553.

15 septembre.

Le lieutenant  
Tignac blas-  
phémateur.

(1) Fol. 250.

(2) *Ibid.*, fol. 253 à 264. Voir ci-dessus, page 47.

(3) *Hist. des martyrs*, fol. 264 à 269.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 269 à 273.

1553.  
Etienne  
Gravot.

nommé Estienne Gravot, natif de Gyen-sur-Loire, menuisier de son mestier, qu'il avoit exercé quelque tems à Genève sous les maîtres, aiant cependant merveilleusement prouffité en la lecture de la parole de Dieu, comme il se veoit par deux de ses lettres écrites de la prison, & enregistrées au livre des Martyrs (1). Ces trois donc aians combattu très constamment pour la vérité, moururent aussi ensemble, bruslés à un même posteau, auquel estans atachés, ils commencèrent tous trois à haute voix à chanter le cantique de Siméon, & ainsi rendirent leur esprit à Dieu.

Paris.

TANDIS que ces cruautés s'exerçoient à Lyon, on n'en faisoit pas moins ailleurs, & notamment à Paris, la ville sanguinaire, & meurtrière entré toutes celles du monde, en laquelle estant faizy un porteur de livres nommé Nicolas Nail du Mans (2), fut traicté d'une estrange façon. Car, après l'avoir gehenné iusques à luy dissoudre les membres (nonobstant lequel torment il ne nomma iamais personne de ceux auxquels il avoit vendu des livres), on luy meit, (ce qu'on n'avoit iamais au paravant acoustumé), un baillon de boys en la bouche, attaché par derrière avec cordes, & tellement estraint que la bouche luy faignoit des deux costés, si que par l'énorme ouverture d'icelle sa face estoit rendue hideuse & défigurée : & ainsi estant mené au supplice, avec grandes huées du peuple forcené, qui cuida se ietter dessus pour le deschirer, son corps nud guindé en l'air, luy fut graissé, & pouldré tellement, que le feu n'avoit bien pris au boys, que la paille flamboyante faisoit la peau du pauvre corps ardent ainsi au dessus, sans que la flamme pénétrast encores au dedans. Ce néantmoins, ce fidèle serviteur de Dieu demeura ferme, montrant sa constance, ses yeux estant eslevés au ciel iusques à ce que les cordes du baillon estant bruslées, il eut moien d'invoquer Dieu à haute voix iusques au dernier soupir.

En la mesme année, & pour mesme cause, Antoine Magne d'Auvergne (3), surpris à Bourges le XIX de mars, &

Antoine  
Magne.

depuis mené à Paris, souffrit la mort très constamment. Le XIV de juin suivant pareillement un nommé Estienne Leroy natif de Chauffour près de Chartres, aiant esté instruit en l'église françoise de Strasbourg avec Pierre Denocheau, qui avoit demeuré à Genève, le premier exerçant l'estat de notaire au village de saint Georges près de Chauffour, & le second luy servant de clerc, tous deux pris en décembre M.D.LII., condamnés à Chartres, après avoir très magnifiquement confessé la vérité, & de là en aiant appelé à Paris (expressément comme ils dirent, pour de rechef glorifier Dieu) furent ramenés & bruslés vifs à Chartres l'année suivante (1).

Le parlement de Rouen eut aussi sa part de ces persécutions en la personne d'un natif de la ville, nommé Guillaume Néel, autrefois de l'Ordre des augustins; lequel, allant à Evreux au mois de février, & passant en une bourgade nommée Nonnancourt, fut mis prisonnier par un nommé le Goux doyen d'Illiers, & ce par soupçon tant seulement, d'autant qu'il avoit repris en une taverne, où il estoit entré pour prendre sa réfection, certains prestres yvrongnans & blasphemans. Son procès donc luy fut fait, estant interrogé devant l'évesque par Symon Vigor docteur de Sorbonne, & homme de quelque science, mais de très petite conscience, devant lequel Néel fit une excellente confession iusques à la mort, qu'il souffrit par un arrest du parlement, aiant esté baillonné, & très cruellement bruslé à Evreux (2).

D'AUTRE part le parlement de Dijon n'en fit pas moins en la personne d'un nommé Simon Laloé de Soissons, habitué à Genève, & passant par là pour voyager en France, lequel y fut bruslé le XXI de novembre audi& an, & fut sa mort à iamais remarquable, pour un cas vraiment nouveau qui y advint, c'est entre autres choses qu'estant sur le boys, il fit une excellente prière pour la conversion de ceux qui le faisoient mourir, de sorte que l'exécuteur, nommé Jacques Sylvestre, qui iamais au paravant n'avoit ouy parler de Dieu, ny de son Evangile, pleuroit à chaudes larmes l'exécuteur; & ne cessa depuis qu'il ne fust

1553.

Etienne Leroy.

Pierre  
Denocheau.

Evreux.

Guillaume  
Néel.

Dijon.

Simon Laloé.

21 novembre.

Le bourreau  
Jacques  
Sylvestre.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 269 à 273.

(2) *Id.*, fol. 277.

(3) D'après Crespin (*ibid.*), Antoine Magne étoit d'Aurillac.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 283.

(2) *Id.*, fol. 278 à 282.

1553. informé de la vérité, laquelle aiant cognue, il se retira à Genève, où il est mort (1).  
Toulouse.  
Pierre Serre.
1554. L'AN suivant, à faveur M.D.LIIII, remarquable pour l'horrible persécution exercée en Angleterre par la royne Marie & le cardinal Pol (3) (après le décès du bon roy Edouart sixiesme, advenu l'an précédent, au mois de iuillet), ne fut pas plus paisible en France que les autres précédents, estant la guerre fort eschauffée entre le roy & l'empereur, & continuée aussi de plus en plus contre les enfans de Dieu. Auquel combat estant condamné à estre bruslé le VII de ianvier à Montpellier, du parlement de Tholose, Guillaume d'Alençon natif de Montauban, porteur de livres; Dieu luy fait ceste grace, de tellement fortifier en la prison un certain tondeur de draps, lequel pour sauver sa vie s'estoit destourné de la vérité, qu'au sortir de la prison, pour faire amende honorable & assister à la mort dudit d'Alençon, il déclara constamment, qu'il détestoit ce qu'il avoit fait, & qu'il aimoit trop mieux suivre son compagnon à la mort que se desdire de la vérité de Dieu. Et par ce moyen receurent tous deux une mesme couronne de martyre, trois iours après, à faveur le X dudit mois (4).
- Montpellier.  
Guillaume d'Alençon.  
10 janvier.
- Au mesme parlement, & en la mesme année, fut aussi victorieux sur la mort à Nîmes, un nommé Pierre de la Vau, de Pontillac (1) près de Tholose, la constance duquel en édifia plusieurs.  
Nîmes.  
Pierre de la Vau.
- D'AUTRE part, au parlement de Rouan, Denis le Vayr de Fontenay, diocèse de Baieux, porteur de livres, & (s'estant retiré de l'isle de Garnazay (2) où il avoit quelque temps fait office de ministre, à cause de la révolte d'Angleterre), fut très cruellement bruslé à Rouan, non pas toutefois si cruellement que la cour avoit ordonné, à savoir qu'il seroit retiré du feu par trois fois, aiant le feu mesme esté plus humain que les bourreaux.  
Rouen.  
Denis le Vayr.
- EN la mesme année Richard le Fevre, natif de Rouan, orfèvre de son mestier, fut pris à Grenoble, sur la fin de l'an M.D.LIII. & de là mené à Lion, à cause que dès l'an M.D.LI. y aiant esté pris pour la mesme cause de la religion, & condamné à la mort, il avoit esté recoux (3) sur les chemins par gens incognus; auquel lieu, suivant ceste première sentence, confermée par le parlement de Paris, il fut bruslé, après avoir constamment maintenu la vérité contre plusieurs moines, comme il est amplement contenu au livre des Martyrs (4).  
Lyon.  
Richard le Fevre.
- L'ANNÉE suivante M.D.LV., par arrest du mesme parlement, Iean Filleul menuisier, & Iulien l'Eveillé, natif de Sancerre, constitués prisonniers le XV avril M.D.LIIII par le prévoist des mareschaux nommé Gilles le Pers (devant lequel ils feirent une excellente confession de leur foy, comme aussi devant le lieutenant criminel de S. Pierre le Monstier, nommé Iean Bergeron), furent très cruellement bruslés audi& S. Pierre le Monstier (5), le XV ianvier M.D.LV., avec une telle constance, qu'estant liés ensemble  
1555.  
Jean Filleul.  
Julien l'Eveillé  
15 janvier.
- tyre au 7 janvier 1553. Cette différence provient sans doute de ce qu'il compte l'année à partir de Pâques, tandis que Bèze se conforme rétrospectivement à l'édit de 1564, d'après lequel l'année devait commencer désormais au 1<sup>er</sup> janvier.
- (1) Lisez Paulhac (Haute-Garonne), à cinq lieues de Toulouse.  
(2) Guernesey, une des îles de la Manche. Voy. sur Pierre de la Vau et Denis le Vayr, *Hist. des martyrs*, fol 306.  
(3) Recoux, délivré.  
(4) *Hist. des martyrs*, fol. 287 à 295.  
(5) Saint-Pierre-le-Moustier (Nièvre). *Hist. des martyrs*, fol. 297.
- (1) *Hist. des martyrs*, fol. 283.  
(2) Le diocèse de Coderans, ou comme l'écrivit plus exactement Crespin (fol. 285), de Couserans, avait pour chef-lieu Saint-Girons et comprenait le petit pays situé entre le comté de Comminges et celui de Foix. Le martyr Pierre Serre était de Lèze.  
(3) Le cardinal Reginald Pole, archevêque de Cantorbéry, fut sous les règnes d'Henri VIII, d'Edouard VI et de Marie, et jusqu'à sa mort en 1558, l'un des soutiens les plus énergiques de la réaction catholique en Angleterre.  
(4) Crespin (fol. 286), fixe ce double mar-

1555.

ils chantèrent le psaume VI. *Ne veuillez pas ô Sire, &c.*, le cantique de Siméon, à haute voix, & finalement, combien qu'ils eussent les langues coupées tous deux, ne laissèrent de parler intelligiblement, disans alors qu'on les attachoit, s'exhortans l'un l'autre : « *nous disons maintenant adieu à péché, à la chair, au monde, & au diable ; jamais ne nous retiendront :* » & comme l'exécuteur les acoustroit de souffre & poudre à canon, Filleul luy dit : « *fale, fale à bon escient ceste chair puante :* » & ainsi moururent, sans qu'on aperceust aucun remuement de leurs corps. Mais Gilles le Pers qui les avoit pris prisonniers mourut bien autrement, à savoir en pleine rage & désespoir durant leur voyage de Paris, où ils furent menés pour vider leur appel ; ce qui estonna plusieurs, & consola d'autres voians le iuste iugement de Dieu sur ce personnage.

Jugement de  
Dieu sur  
Gilles le Pers.Limoges.  
Guillaume de  
Dangnon.

Autun.

Deux  
colporteurs.

A LIMOGES fut aussi condamné Guillaume de Dangnon, natif de la Ionchère, à quatre lieues dudit Limoges, lequel, après une constante confession de foy, fut bruslé vif, aiant une bride qui luy tenoit un estoef dedans la bouche pour l'empêcher de parler (1).

D'AUTRE costé à Autun, ville épiscopale du parlement de Dijon, advint qu'en la parroisse de la Crotée, es series de Pasques, que le ciboire tomba sur l'autel plein d'hosties, qui s'espandirent çà & là iusques en terre, foit que la cordelle, dont il estoit suspendu fust pourrie, ou comme aucuns voulurent dire, que quelques enfans, cuidans avoir des oublies, les feissent tomber, laquelle chose divulguée, & courant le bruit soudainement que quelques luthériens estrangers avoient fait cela, il fut quand & quand advisé de rechercher par les maisons s'il s'y trouveroit quelques estrangers. Cela fut cause que deux personnages, trouvés en la maison d'un pauvre teisserand, avec quelques balles de livres de la religion qu'ils avouèrent avoir amenées & vouloir porter en France, furent aussitôt menés es prisons, là où, estans torturés sur le fait précédent, ils montrèrent assés qu'ils ne savoient [ce] que c'estoit, mais aians fait pleine & entière confession de leur foy, ils furent condamnés à estre bruslés, ce qui fut exécuté quant à leurs person-

nes, avec une merveilleuse constance, qui en édifia plusieurs. Mais quant à leurs livres, on fourra au lieu d'iceux dans les balles de vieux registres & papiers, & furent les livres partagés entre quelques uns de la iustice, & un nommé Guillaud docteur de Sorbonne, & chanoine théologal d'Autun, homme de bonnes lettres aussi & non effloigné de la religion quant au sentiment, de forte qu'il en a fait plusieurs plus gens de bien qu'il n'estoit (1).

MAIS entre tous ceux qui moururent très constamment ceste année là pour le nom de Iésus-Christ, sont remarquables cinq excellens personnages serviteurs de Dieu, & puissans en la parole d'iceluy, comme il appert par leurs disputes & escrits contenus au livre des Martyrs : à savoir, Jean Vernou, escolier natif de Poitiers, Antoine Laborie de Caiarc en Quercy, & au paravant iuge royal dudit lieu ; Guiraud Toran, de Cahors en Quercy ; Jean Trigalet, licencié es loix, de Nîmes en Languedoc, & Bertrand Bataille, escolier natif de Gascongne : lesquels, partis de Genève en intention d'annoncer l'évangile où il plairoit à Dieu les appeler, & pris au Col de Tamis au pais de Fossigny en Savoie, pour avoir esté descouvert leur voyage par un prévost des mareschaux, finirent heureusement leur course à Chambéry, alors subiecte au roy, mourans avec un singulière constance (2).

CE n'est pas merveilles si Satan & ses adhérens se débordèrent alors à toute cruauté, comme il fait nommément en Angleterre. Car il commença vraiment alors d'estre assailli & combattu de plus près qu'il n'avoit esté au paravant en France, où il n'y avoit encores proprement aucune église dressée en toutes ses parties, estans seulement les fideles enseignés par la lecture des bons livres, & selon qu'il plaifoit à Dieu de les instruire quelquesfois par exhortations particulières, sans qu'il y eust administration ordinaire de la parole, ou des sacremens, ny consistoire établi ; ains on se consoloit l'un l'autre comme on pouvoit, s'assemblant selon l'opportunité pour faire les prières, sans qu'il y eust proprement autres prescheurs que les mar-

1555.

On se partage  
leurs livres.Les cinq  
martyrs  
de Chambéry.

Jean Vernou,

Antoine  
Laborie,  
Guiraud  
Toran,

Jean Trigalet,

Bertrand  
Bataille.Premier éta-  
blissement des  
Eglises  
françaises.(1) *Hist. des martyrs*, fol. 327.(1) *Hist. des martyrs*, fol. 329.(2) *Id.*, fol. 345-360.

1555.

Jean le Maçon,  
dit la Rivière.

tyrs, hormis quelque petit nombre tant de moines qu'autres, preschans moins impurement que les autres; tellement qu'il se peut dire que iusques alors le champ du Seigneur avoit esté seulement semé, & avoit fructifié parcy par là, mais qu'en ceste année l'héritage du Seigneur commença d'estre rangé, & mis par ordre à bon escient. L'honneur de ceste ouvrage appartient sans point de doute, après Dieu, à un ieune homme (chose qui rend ce grand œuvre de Dieu tant plus admirable) nommé Jean le Maçon natif d'Angers, dit la Rivière (1), fils aîné du sieur de Launay, procureur du roy du lieu, homme aiant beaucoup de biens, mais grand ennemy de ceux de la religion. Ce ieune homme donc estant rappelé par son père à l'estude des loix, avant que retourner se voulut confermer quelque temps ès églises tant de Genève que de Laufane; &, parce que quelques uns de ses amis qui cognoissoient le naturel de son père le dissuadoient de faire la Cène avant que partir de ces églises là, craignans qu'il ne fust contrainct de se poluer bientoit après ès superstitions de l'église romaine par le commandement de son père, il répondit « *que d'autant avoit il meilleur besoin de bonnes armes, que le combat où il devoit entrer seroit plus grand.* » Et de fait son père aiant tout soudain aperçu de quelle religion il estoit, essaya premièrement de le detourner par flateries & promesses; luy proposant ses biens, ausquels, selon la custume du pays, il estoit appelé comme aîné, adjoûtant un estat honorable dont il seroit bientoit pourveu, & puis marié en quelque bonne & grande maison, le tout s'il vouloit quitter la religion qu'il appelloit des chrestaudins, comme au contraire, s'il vouloit persévérer, non seulement il perdrait les susdites commodités, mais aussi ne pouvoit attendre autre chose qu'une fin, disoit-il, très misérable. Or cela estoit acompagné de tant de larmes, répétant souvent ces mots : « *Mon fils, me voulez-vous faire mourir?* » (comme la Rivière a depuis confessé à ses amis) que toutes les rigueurs dont

son père usa depuis contre luy ne luy estoient rien au pris des larmes paternelles, ausquelles il disoit n'estre possible en tel cas de résister sans une force & assistance de Dieu supernaturelle, qui ploie sous soy l'affection naturelle de l'enfant envers son père. Ayant donc résisté quelques iours à ces larmes par d'autres larmes, & plusieurs humbles prières & remontrances afin qu'il luy pleust considérer la vérité de la doctrine, en laquelle il avoit esté enseigné par la parole de Dieu, la fin fut telle, que l'amour du père estant convertie, non seulement en haine, mais aussi en fureur, sur le point de le livrer à la iustice, il ne pouvoit subsister en apparence, si quelques amis ne l'eussent retiré de là, & fait aller à Paris, afin d'éviter la colère de son père. Mais Dieu se servit de ce moien là, voulant que la Rivière, âgé d'environ vingt-deux ans, quittast la maison terrienne de son père charnel, pour en aller bastir une spirituelle à Paris, y dressant une église qui a esté des plus belles, & fleurissantes, ainsi qu'il sera dit cy après. Or l'occasion du commencement de ceste église fut par le moien d'un gentilhomme du Maine nommé le sieur de la Ferrière, qui s'estoit retiré à Paris avec sa famille, afin d'estre moins recherché à cause de la religion, & surtout pour ce que sa femme estant enceinte, il ne vouloit que l'enfant que Dieu luy donneroit fust baptisé avec les superstitions & cérémonies acoustumées en l'église romaine. Après donc que la Rivière, & quelques autres se furent assemblés quelque temps au logis de ce bon gentilhomme, au lieu appelé le Pré aux Clers, pour y faire les prières & quelques lectures de l'Ecriture sainte, suivant ce qui se pratiquoit lors en plusieurs endroits de la France, ainsi que nous avons dit cy-dessus, il advint que la damoiselle estant acouchée, la Ferrière requist l'assemblée de ne permettre que l'enfant que Dieu luy avoit donné fust privé du baptême par lequel les enfans des chrestiens doivent estre consacrés à Dieu, les priant d'eslire entre eux un ministre qui peust conférer le baptême. Et pour ce que l'assemblée n'y vouloit entendre, il leur remontra qu'il ne pouvoit en bonne conscience consentir aux meslinges & corruptions du baptême de l'église romaine, qu'il luy

1555.

Les commen-  
cements de  
l'Eglise de  
Paris.

La Ferrière.

Le Pré aux  
Clercs.

(1) Jean le Maçon de Launay, sieur de la Rivière, dit Jean Ripaire (*Riparius, Rivarius*) peut être considéré comme le premier pasteur régulier de l'église de Paris. Il mourut martyr à Angers, en 1572. (*Bull. de l'hist. du protest.*, II, 381; XII, 10.)

1555.

estoit impossible d'aller à Genève pour cest effect, & que si l'enfant mourroit sans ceste marque, il auroit extrême regret, & les appelleroit tous devant Dieu, si tant estoit qu'ils ne luy accordassent ce qu'il leur demandoit si iustement au nom de Dieu. Ceste tant instante poursuite fut occasion des premiers commencemens de l'église de Paris, aiant esté la Rivière esleu par l'assemblée, après le ieufne & prières en tel cas requises, & lors d'autant plus diligemment & sérieusement pratiquées, que la chose estoit nouvelle en ce lieu là; & fut aussi dressé quelque petit ordre selon que les petis commencemens le pouvoient porter, par l'establissement d'un consistoire composé de quelques anciens & diacres qui veilloient sur l'église, le tout au plus près de l'exemple de l'église primitive du temps des apôtres. Ceste œuvre véritablement est procédée de Dieu en toutes sortes, surtout si on regarde les difficultés qui pouvoient oster toute espérance de pouvoir commencer cest ordre par la ville de Paris. Car outre la présence ordinaire du roy en icelle, avec tous les plus grans ennemis de la religion estans à ses oreilles, la chambre ardente du parlement estoit comme une fournaise vomissant le feu tous les iours : la Sorbonne travailloit sans cesse à condamner les livres & les personnes : les moines, & autres prescheurs attifoyent le feu de la plus estrange sorte qu'il estoit possible : il n'y avoit boutique ny maison tant soit peu suspecte, qui ne fust fouillée : le peuple outre cela, estant de soy mesme des plus stolidus (1) de France, estoit enragé & forcené. Ce néantmoins, Dieu feit la grace à ceste petite assemblée, remettant l'événement à la providence de Dieu, de dresser les marques & enseignes de l'église de Dieu au milieu d'eux sur le formulaire & patron de la vraie église catholique & apostolique, ainsi que les évangélistes & apôtres en ont baillé le vray & parfait pourtrait en leurs saints escrits. Et furent tellement favorisés de Dieu ces petis commencemens, qu'estans le roy & ceux qui le gouvernoient du tout empêchés après leurs guerres, l'ordre de l'église de Paris eut loisir, aiant commencé au mois de septem-

bre audit an M.D.LV., de se fortifier iusques en l'an M.D.LVII., comme il sera dit en son lieu.

LA ville de Meaux qui avoit esté en misérable captivité, & toutesfois n'avoit perdu courage depuis l'exécution des quatorze martyrs dont il a esté parlé en l'histoire de l'an M.D.XLVI. (1), aiant entendu l'ordre que Dieu avoit dressé à Paris ne faillit de prendre ceste occasion de faire de mesmes : pour lequel effect leur fut envoyé de Paris un furnommé la Chasse autrement Chassagnon (2) : le labeur duquel fut très grandement béni de Dieu iusques en l'an M.D.LIX.

JEAN le Maçon ne voulut aussi oublier son pais, qu'il encouragea tellement par lettres, & en présence selon les commodités qui s'offroient, non sans extrême danger de sa personne, pour estre persécuté par son propre père, que l'ordre de l'église y fust aussi dressé, leur estant envoyé par les ministres de Genève à leur requeste un docte personnage, nommé Jean de Pleurs surnommé D'espoir (3), qui continua heureusement son ministère iusques à la persécution, qui s'esmeut l'année suivante, à savoir M.D.LVI.

Ceste mesme année, la peste aiant chassé de Poitiers les plus grands ennemis de la religion, la petite assemblée print courage, & y fut aussi l'ordre de l'église dressé dès lors par un nommé Chrestien (4), au grand bien de tout le pais, auquel tost après ceste église fournit de ministres en plusieurs endroits, combien qu'elle fust bientoit assaillie au dedans par deux malheureux personnages natis du lieu, l'un disciple de Sebastien de Chastillon (5) renommé pour ses hérésies, l'autre nommé Bienassis apostat détestable, aiant de longtemps de-

1555.  
septembre.

Meaux.

Chassagnon.

Angers.

Jean de Pleurs  
surnommé  
d'Espoir.

Poitiers.

Chrestien.

Bienassis,  
apostat.

(1) Voy. ci-dessus, page 29.

(2) Chassagnon devint, en 1560, le premier pasteur régulier de l'Eglise de Montpellier.

(3) A leur arrivée en France, dit Florimond de Remond (livre 7, p. 921), en parlant des ministres de cette époque, ils changeaient de nom et de livrée. C'est ainsi que « Jean de Pleurs se convertit en Espoir. » Voy. sur Jean d'Espoir, *France prot.*, VIII, 261, et *Bull. de l'hist. du prot.*, VIII, 72.(4) *France prot.*, III, 466.(5) Voy. sur Sébastien Castillon (de son vrai nom Chasteillon) la belle étude de M. Jules Bonnet dans le *Bull. de l'hist. du protest.*, tomes XVI et XVII.(1) *Stolidus*, « sot, stupide, déraisonnable. »

1555.

meur à Genève & depuis retourné à son vomissement en l'ordure duquel il est mort, aiant pollué sa propre famille par un détestable inceste.

Saintonge.

Comme la province de Xaintonge, entre toutes les contrées du royaume de France, est la mieux accomodée de tout ce qui peut estre souhaité pour l'aïse & commodité de ceste vie : aussi estoit-ce un pais adonné, entre tous autres, à toutes manières de délices, & à ce qui s'enfuit. Mais le Seigneur d'autre costé y a fait tant plus grande miséricorde, l'ayant béni grandement en la cognoissance de son saint évangile. Et fut ce trésor premierement distribué aux plus grands desbauchés, à favoir à ceux des isles, qui estoient ordinairement la retraite des pirates & escumeurs de mer : joint que les malfaiteurs qu'on vouloit espargner en France, y estoient envoiés & confinés ordinairement. Il y a donc en ce pais de Xaintonge un petit lieu situé sur la coste de l'Océan, appelé l'Isle d'Arvert (1), habité cy devant de gens de marine, c'est à dire presque sauvages & sans aucune humanité, mais au reste fort vaillans & hardis sur mer, où ils font de grans voyages, jusques aux plus lointains pais, & au reste fort fidèles au roy, aians toujours repoussé vaillamment tous ennemis, sans aucune aide de gendarmerie, à raison de quoy les roys de France les ont toujours affranchis de toutes tailles, subsides & gabelles. C'est le lieu sur lequel en ce pais là il pleust premierement à Dieu d'envoier les raions de sa lumière, par quelques personnes aians quelque cognoissance des abus de l'église romaine, lesquels s'y estans retirés eurent telle audience, qu'on ne parloit en tout ce pais là que des luthériens d'Arvert. Ceux là furent depuis secondés par quelques moines preschans à demy la vérité quant à la doctrine & reprenans les vices. De sorte qu'en peu de temps on y vit un estrange changement, jusques à ce que finalement, sur la fin du mois de septembre M.D.LV., Philibert Hamelin, natif de Touraine, y arriva, lequel au paravant aiant commencé d'avancer le regne de Iesus-Christ à

Philibert Hamelin.

(1) Arvert ou Allevert, près de la Tremblade (Charente-Inférieure).

Xaintes (1), où il fut fait prisonnier, & sauvé par le moien de quelques amis, s'estoit retiré à Genève : là où aiant appris & fait l'estat d'imprimeur, il reprit le chemin de Xaintonge, en délibération de ne s'y espargner aucunement. Estant donc arrivé à Allevert en ladite année M.D.LV., il ne cessa de travailler tout le mois d'octobre en l'œuvre du Seigneur avec une merveilleuse véhémence, là où il fut bien escouté des gens de bien, y dressant l'église qui servit de patron à plusieurs autres d'alentour.

En ce mesme pais de Guienne arriva lors le mareschal de S. André, à Agen, pour consulter de sa santé avec cest excellent médecin Jules César de l'Escalle, duquel nous avons parlé (2) en l'histoire du roy François premier : & amena avec soy un moine nommé Pierre David ; lequel, preschant au temple de S. Capraïse assez purement, reveilla les esprits de plusieurs, qui commencèrent de s'assembler secrètement, & de retrancher beaucoup de superfluités & voluptés, au paravant par trop acoustumées en ceste ville là. Cela fut cause de les faire cognoître : tellement que Valery, l'évesque portatif duquel nous avons fait mention en l'histoire de l'an M.D. XLII (3), contraignit David de s'absenter. Mais Dieu se servit de ceste absence envers la ville de Nérac, auquel lieu la prédication fut ottroyée en la grand'sale du chasteau, par le roy & la royne de Navarre, commençans à gouter aucunement la vérité, qui print dès lors telle racine en toute ceste contrée là (combien qu'il ne fust encores mention d'aucun ministre ordinaire), que jamais depuis elle n'en a pu estre arrachée. Mais le grand mal fut que David, se servant de l'évangile pour l'ambition, & pour le ventre, devint un prescheur courtisan, duquel nous mettrons ici la misérable fin, pour servir d'exemple à la postérité. C'est qu'environ l'an M.D. LVIII., alors qu'on traitoit du ma-

1555.

Agen.

Pierre David.

Il se réfugie à Nérac.

Sa fin misérable.

(1) Sur Philibert Hamelin et la part qu'il prit à la fondation des églises réformées de Xaintes et d'Arvers, voy. le récit de Bernard Palissy dans le *Bull. de l'hist. du protest.*, I, p. 23. Voy. aussi *France protest.*, V, 420, art. Hamelin, et l'*Histoire des martyrs*, fol. 438.

(2) Voy. ci-dessus, page 7.

(3) Page 17.



1555.

riage de François, dauphin de France, avec Marie royne d'Escoffe, aiant suivi iufques à la cour les roy & royne de Navarre, qui le faisoient ordinairement prescher en habit de prestre, fans surpelis, les cardinaux de Bourbon & de Lorraine feirent tant qu'estant amorcé de l'espérance d'un gras bénéfice, il promit de remettre son maistre & maistresse en l'église romaine plus avant que iamais. Cela estant parvenu aux aureilles de son maistre, il le chassa; quoy voiant David, eut son recours au cardinal de Lorraine, duquel il obtint pour toute récompense une place & pension de moine à S. Denis; avec inonction de le faire vivre estroitement selon la discipline de l'ordre. Luy donc, se sentant réduit en si pauvre & misérable estat, feint se vouloir repentir, promet de faire merveilles, accuse le cardinal de Lorraine d'avoir procuré la mort du roy de Navarre; & rentre quelque peu en la bonne grace d'iceluy, tachant d'entrer mesmes au ministère: en quoy aiant donné beaucoup de peine aux gens de bien, finalement se retrouvant à Orléans, és premières guerres civiles, & mis en prison pour plusieurs détestables crimes, la mort le surprenant à la prison, l'exempta du supplice qu'il avoit mérité.

1556.

Bourges.  
Simon  
Brossier.

L'AN M.D.LVI le Seigneur advança merueilleusement son règne par l'establissement de plusieurs églises comme entre autres à Bourges, auquel lieu Simon Brossier (1), homme qui de son temps a merueilleusement & très heureusement travaillé en l'œuvre du Seigneur, y aiant souvent au paravant passé & repassé, & instruit plusieurs particuliers, dressa l'ordre de l'église, faisant eslire surveillans & diacres; & fut tellement son labeur bénist du Seigneur, qu'en moins de cinq mois à grand'peine peut-il suffire tout seul à gouverner le troupeau croissant de iour en iour. Et ne faut ici oublier un acte d'iceluy bien remarquable: c'est qu'estant un iour avec bon nombre de fideles en une maison privée, exerçant sa charge, un certain sergent des plus adversaires, adverti par quelques espions, entrant en l'assemblée, & le voulant faistr prisonnier comme

ministre (d'autant qu'il le trouva parlant aux autres, ioint qu'il estoit ia cognu par la ville), il luy respondit ces mots: « *Escoutez la prière; & puis faites ce qu'il vous plaira;* » & sur cela, aiant fait une excellente prière pour la conservation de la compagnie, ce sergent en fut tellement touché, que, sans dire autre chose & avec changement notable de couleur de visage, il s'en retourna sans dire mot, & n'en advint autre chose. Ce néantmoins, pour éviter les inconveniens, tost après l'église fut pourvue d'un autre bon personnage, basque de nation, nommé Martin de Hargons (1), dit de Rossehut, homme bien exercé tant en la prédication qu'en la discipline ecclésiastique: lequel, suivant l'exemple de son prédécesseur, y gouverna son troupeau avec telle prudence & modestie, que les adversaires, combien qu'il fust souvent descouvert, & grandement soupçonné, ne le peurent iamais empescher iufques à l'année suivante.

SIMON Brossier, estant sorti de Bourges par l'avis de son troupeau, tira droit à Issoudun, où il dressa semblablement l'ordre de l'église, le premier iour du mois de novembre audit an, qui se maintint paisiblement iufques à la feste de la Conception, qu'on appelle, au mois de décembre: auquel iour un bon personnage, au paravant chantre du grand temple de Levroux (2), & depuis, s'estant marié & fait cardeur de laine, dont il y a grande manufacture en ceste ville là, aperceu besongnant de son mestier en sa chambre, fut soudain pris & mené prisonnier avec grand'furie du peuple, d'autant que c'estoit la feste de leur grand'confrérie. Ce prisonnier & sa femme furent menés en l'hostel du procureur du roy, où se rendit incontinent le lieutenant général nommé Antoine Dorsaine; lequel, pour faire cesser la furie du peuple, l'aient interrogué entre autres choses, s'il n'avoit pas esté ce iour là à l'église, respondit contre l'attente des fusdits qui l'interrogoient, & qui désiroient le

1556.

Martin  
de Hargons.

Brossier  
dresse l'Eglise  
d'Issoudun.

1<sup>er</sup> novembre.

Un cardeur de  
laine et sa  
femme.

Antoine  
Dorsaine.

(1) *France protest.*, III, p. 1. Brossier mourut martyr à Périgueux, en 1562 (*Hist. des martyrs*, fol. 665).

(1) Ce pasteur est compris, sous la date du 5 sept. 1556, dans la liste des 121 ministres envoyés aux églises de France par la compagnie des pasteurs de Genève de 1555 à 1566. (Gaberel, *Hist. de l'église de Genève*, t. I, pièces justificat., p. 194).

(2) Levroux (Indre).

1556. faire évader par ce moien, d'autant qu'ils avoient aussi cognoissance de la vérité, que luy & sa femme avoient esté voirement en l'église de Dieu, où estoient les fidèles assemblés : de quoy se trouvant estonnés, furent contraints l'envoyer aux prisons. Ce néanmoins après qu'un mois fut passé, par sentence dudit lieutenant, lequel trouva moien de la faire signer à quelques advocats de la religion romaine, les prisons leur furent ouvertes secrettement, avec advertissement de s'absenter de la ville pour un temps.

Aubigny. L'ÉGLISE d'Aubigny près de Bourges, fut aussi dressée environ ce mesme temps, par le ministère d'un nommé Hanet, & prospéra heureusement, nonobstant le mauvais traitement du seigneur de la ville, escoffois (1).

Blois. Ceux de Blois, qui dès longtemps avoient cognoissance de la religion, sollicités par le mesme Simon Brosfier, estans aussi en délibération de dresser leur église, en ce mesme temps advint qu'un nommé François Chassebœuf, dit de Beaupas (2), homme de favior, & qui au paravant avoit aucunement servi à Angers, mais fort particulier, & fort subiect à son sens, se trouvant alors à Blois, commença d'y prescher sans autre vocation : de laquelle faute estant l'assemblée advertie, il fait place à un ieune homme nommé du Gué, légitimement appelé, & de bonne doctrine, mais de nature fort timide, & au reste fort valétudinaire, tellement que, ne pouvant suffire au labeur, après avoir servi environ un an il se retira à Genève, où il mourut bientôt après (3).

L'Eglise de Tours. L'ÉGLISE de Tours ceste mesme année, fut aussi escloise non sans grand danger d'estre avortée à sa naissance, ainsi que s'ensuit. Un affés riche bourgeois de Tours, nommé [la] Bedoire (4), homme de grand zèle mais extrêmement présumptueux, fut le premier qui n'espargna ne sa personne ne son bien pour dresser forme d'église entre ceux de la religion de Tours ;

& auquel ne tint pas puis après, qu'il ne fust le ruineur de ce qui avoit esté basti à sa sollicitation. Simon Brosfier, duquel il a esté fait mention, aida bien aussi à Tours, allant & venant souvent par la France, & ne cessant d'exhorter un chacun à faire son devoir. Se trouvant donc d'aventure à Tours le surnommé François de Beaupas, dit Chassebœuf, environ l'an M.D.LVI., commença de prescher, plus par le seul advis de [la] Bedoire, que d'autres de l'assemblée : de laquelle faute estans advertis les fidèles, pour prévenir le schisme qui en adviendroit, envoièrent aux ministres de Genève, les priant qu'on leur envoyast deux ministres, qui furent un bon & docte personnage ancien nommé Lancelot, & un ieune homme nommé Rouvière (1). Ceux-ci donc estans venus, & receus en l'assemblée à Tours, commencèrent à exercer leur ministère au grand contentement de tous ; hormis de [la] Bedoire, & de quelques-uns qu'il avoit attirés à soy, n'alléguant autre chose, sinon qu'ils ne leur venoient à gré. Et creut ceste division si avant que peu à peu les ministres perdirent la plus part de leurs auditeurs ; & la Bedoire d'autre costé amena de Poitiers un nommé Jacques l'Anglois (2), le faisant prescher à Tours, tant à luy qu'à ceux qui luy plaisoient. Lancelot & Rouvière sur cela firent tout devoir de remontrier aux schismatiques le mal qu'ils faisoient, mais ce fut en vain. Quoy voyant Lancelot, homme doux & paisible, demanda & obtint son congé, & de là fut receu ministre à Montoire, où il dressa l'église, tirant par ce moien le Seigneur grand bien d'un grand mal (3). Rouvière ne fait

1556.

Lancelot  
et Rouvière.L'Eglise se  
divise.Jacques  
Langlois.Lancelot  
ministre  
à Montoire.

(1) La liste des 121 pasteurs (déjà citée), appelle le premier de ces deux ministres Lancelot d'Albeau, et le second, par suite sans doute d'une lecture défectueuse, Jacques Bouvier. La date indiquée pour l'un et l'autre est celle du 31 mai 1558.

(2) Jacques Langlois, originaire de Normandie, était à Poitiers depuis 1555 (Gabel, *ibid.*). Il desservit l'Eglise de Lyon depuis 1561 jusqu'à la Saint-Barthélemy, dont il fut l'une des premières victimes (*Bull. de l'hist. du protest.*, XII, 482).

(3) De Montoire, où il dut rester peu de temps, Lancelot alla sans doute à Valence, et nous le retrouvons, en 1559, dans cette dernière ville « auquel lieu depuis, aiant fidèlement prêché l'Evangile & pris par les ennemis d'icelluy, il a feelée la doctrine de

(1) Voir ci-dessus, page 20.

(2) *France protest.*, III, 353, et *Hist. des martyrs*, fol. 655.

(3) Il s'appelait Jean Gérard, dit du Gué, ou du Gay d'Anjou. Nous trouvons (Gabel, *loc. cit.*), un Dugué envoyé comme pasteur à Nantes par la compagnie de Genève, sous la date de 1559. Serait-ce un parent de celui de Blois ?

(4) *France protest.*, II, 155.

1556.

pas ainsi, mais déclara que tandis qu'il auroit une brebis, il demeureroit pasteur, sinon qu'il fust desmis avec bonne cognoissance de cause. L'Anglois d'autre part voiant qu'on s'opposoit à sa vocation, ne voulut plus prêcher. Cela esmeut la Bedoire de le mener luy-mesmes à Genève, espérant faire trouver sa cause bonne, & de l'en ramener, ou quelque autre à son appetit pour succéder à Lancelot. Mais les ministres de Genève, aians remontré tant à la Bedoire qu'à l'Anglois la faute qu'ils avoient faite contre l'ordre de l'église, & refusans d'entrer plus avant en la cognoissance de ceste cause, veu qu'ils n'avoient autorité aucune sur les églises de France, renvoyèrent à vuide la Bedoire, aiant voulu l'Anglois s'arrêter à Genève, en intention d'y continuer ses études iusques à ce qu'il fust légitimement appelé au ministère. Quelque temps après, ceux de Tours s'estans ralliés avec Rouvière, au moins la meilleure partie, & aians prié les ministres de Genève de leur envoyer un ministre, Charles Dalbiac dit du Plessis leur fut adressé (1), lequel y estant arrivé, & receu par l'église, & la Bedoire appelé au confistoire, il ne fut jamais possible de le réconcilier & faire revenir, & quoy qu'il n'alléguât raison aucune de son fait. Il fut donques excommunié, dont il tint si peu de compte, qu'il demeura tousiours opiniaître, quelques remontrances qu'on luy feist & de quelque affliction que luy & sa maison fussent visités.

Nous avons dit que David estant receu à la cour de la royne de Navarre, s'accommodoit peu à peu aux humeurs de la cour : mais un autre nommé Jean Henri, autresfois iacopin, & depuis venu à Laufane, où il avoit très bien profité, estant de retour en Guienne, ne fait pas comme luy : ains prêcha purement & rondement la vérité. Cela ne plaisoit pas trop à la royne, n'estant encores du tout gagnée à Dieu : ce qui fut cause que le roy de Navarre, craignant quelque émotion, & toutesfois convaincu de la vérité en son cœur, ne le chassa pas,

vérité par son sang & par sa mort » (Gabere!, *ibid.*).

(1) En juillet 1558 seulement, d'après la liste de M. Gabere!.

mais l'envoia en son pais souverain de Béarn, où il posa les fondemens de l'église de Pau ; instruisant tellement ce peuple grossier, & qui à grand peine avoit iamais ouy parler de Jésus-Christ à bon escient, qu'un très grand fruit s'en est ensuivy depuis : aiant esté aussi par luy premièrement persuadée la royne de faire ouverte profession de l'Evangile.

Si le zèle des enfans de Dieu croissoit, la cruauté de leurs ennemis n'en estoit pas moindre, laquelle toutesfois tournoit à leur confusion, estant surmontée par la constance de ceux contre lesquels ils l'exerçoient : entre lesquels n'est à oublier Claude de la Canessière, natif de Paris, mais résident au paravant à Angers, & ioueur excellent d'instrumens de musique ; lequel, passant par Lyon avec sa femme & ses enfans, en intention de se retirer à Genève, y fut pris au mois de may M.D.LV ; & après longue détention de prison, en laquelle il feit de grands fruits, consolant mesmes ceux qui luy envoyoiient lettres de consolation, comme il paroît par le livre des Martyrs (1), fut brûlé vif en grande constance le premier de février M.D.LVI.

D'AUTRE part l'église d'Angers, dressée l'an précédent comme il a esté dit, fut très rudement assaillie, y estans envoyés par le roy, Remy Ambrois, président d'Aix en Provence, & Matthieu Ory, inquisiteur, avec commission & pouvoir de procéder iusques à l'exécution des iugemens, nonobstant toutes appellations à l'instance des chanoines de S. Maurice, [de] Guillaume le Rat, président d'Angers, & d'un advocat nommé Guy Lafnier, seigneur de Laffretière. Ceste persécution fut merveilleusement aspre : nonobstant laquelle l'église subsista, grandement fortifiée par la constance de ceux qui furent exécutés à mort (2), à savoir un Loys le Moine, Imbert Bernard, Richard Yette, Claude Donnas, Guillaume Boystanné, René de Mongers, diè de Nizière, duquel la conversion fut esmerveillable aux adversaires mesmes, aiant esté au paravant des plus débauchés, & iusques à estre du mestier de celui qu'on appelle le bon larron. Mais entre au-

1556.

Il fonde  
l'Eglise de Pau

Lyon.  
Claude de la  
Canessière.

Angers.

Rudes assauts.

Plusieurs  
martyrs.

Charles  
d'Albiac  
dit du Plessis.

La Bedoire est  
excommunié.

Jean Henri.

(1) *Histoire des martyrs*, fol. 386.

(2) *Ibid.*, fol. 409.

1556.  
Pierre  
de Rousseau.

22 mai.

**Jean Rabec.**

**24 avril.**

**Trente-quatre  
condamnés par  
contumace.**

tres est remarquable Pierre de Rouffeu (1), lequel, retournant de Genève & Laufane, où il avoit estudyé quelque tems, & faiszy prisonnier dès le mois d'octobre M.D.LV, feit une excellente confession de foy, & fut le premier par lequel Henry Ambrois commença les executions, le XXII de may M.D.LVI, le faisant bruffer vif baillonné d'un baillon de fer, après l'avoir extremement gehenné : nonobstant lesquels tormens & la langue coupée, estant tout noir au feu, après que le baillon fut tombé il invoqua souventes fois à haute voix & intelligiblement Iésus-Christ, au grand estonnement de tous les assistants. Iean Rabec, du diocèse de Coutance en Normandie (2), & iadis cordelier, aiant aussi esté escolier des seigneurs de Berne à Laufane, fut aussi pris à Chasteau-Gonthier, à huit lieues d'Angers, le premier d'aoust M.D.LV; & de là mené à Angers : auquel lieu aiant fait une excellente confession de foy, nonobstant l'intercession des chrestiens seigneurs de Berne, qui en avoyent escript au Roy, il fut dégradé, & par sentence des iuges d'Angers contre toute forme de droit, passans par dessus son appel, devant la venue dudit Ambrois fut brulé le XXIIII d'avril M.D.LVI, chantant le pseaume 79, commençant : *Les gens entrés*, qu'il continua quoy qu'il fust hauffé & baissé dedans le feu, & que les entrailles luy fortissent du ventre. Outre cela, en vertu de la susdite commission, plusieurs tant hommes que femmes furent condamnés à faire amende honorable : & fut outre cela pendu en la place du marché un grand tableau contenant les noms de trente quatre personnes de toutes qualité, condamnés par contumace à estre brulés; lesquelles toutesfois seirent depuis renverser ceste sentence, & dependre le tableau, aians obtenu révision du procès par commission adressée à Iean Louet, pour lors sénéchal de Baugé. Et pour monstrier la suffisance de ceux qui donnoient tels iugemens, est à remarquer une sentence par laquelle ils condamnèrent une pauvre femme notoirement insensée à estre brulée après qu'elle

seroit venue en son bon sens. Ces cruautés effarouchèrent à la fin tellement le pauvre troupeau qu'ils prièrent de Pleurs leur ministre, de se retirer pour un tems, durant lequel toutesfois ils furent visités & consolés par Chrestien, ministre de Poitiers, faisant quelques exhortations & baptêmes en secret, selon que le tems le pouvoit porter.

En ce même tems Jean Bertrand , natif de Montoire , & garde des bois de la forêt de Marchenoir, fut pris le V de février M.D.LVI , & mené à Bloys, auquel lieu, après une singulière confession de foy contenue au livre des Martyrs (1), par sentence approuvée au parlement de Paris, il fut brûlé au mois d'avril suivant, chantant le pſeume 25, commençant : *A toy, mon Dieu, mon cœur monte, &c.* & le pſeume 86, commençant : *Mon Dieu, preſte moi l'aureille*, & diſant ces mots intelligiblement dans le feu : « *Mon Dieu, donne la main à ton ſerviteur, ie te recommande mon ame*, » rendit l'eſprit à Dieu, ſans ſe tourmenter aucunement : aiant auſſi eſté conſolé grandement & fortiſié par une letre de l'églife, l'advertiſſant du jour de ſon martyre, contenue au livre des Martyrs.

EN la ville de Bordeaux, la mesme année fut aussi constitué prisonnier Arnaud Monier, natif de la ville de S. Milion (2), le XXV d'avril, & cinq iours après un sien grand ami nommé Iean de Cazes, natif de Libourne ; lesquels, après avoir constamment maintenu la vérité, aiant esté ce néantmoins leur procès parti en la chambre de la Tournelle, furent condamnés à estre pendus & estranglés, puis brulés : en laquelle exécution, faite en grand appareil le VII de may fuivant, advindrent plusieurs cas notables, estant tombé de l'eschelle l'exécuteur comme il vouloit fouler Monier, de laquelle cheute il se blessa bien fort. Et quant à Cazes, le feu estant desjà espris, il ne fut estranglé, ains mourut si très cruellement, que mesmes les iambes apparoissoient brulées jusques aux os avant qu'il expirast : sur quoy

1556.

**Blois.**  
**Jean Bertrand**

**Avril.**

**Bordeaux.**

**Arnaud  
Monier.**

**Jean de Cazes.**

**7 mai.**

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 423.

(2) Aujourd'hui Saint-Emilion (Dordogne) à 9 kilomètres de Libourne. Voy. sur Monnier et de Cazes, *Hist. des martyrs*, fol. 425-427.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 408.

(2) Il était natif, d'après Crespin (fol. 103),  
de Cerisy-Montpinson (Manche).

1556.

advint un foudain espouvantement fur tous les assistants, si grand, que tant ceux de la justice que les mortepaies (1) qui estoient là tous armés, sans qu'aucun eust crié ni remué le doigt contre eux, se mirent à fuir, tombans les uns sur les autres, entre lesquels un prieur de S. Antoine tomba, & fut horriblement foulé devant qu'il se peust relever : comme aussi le greffier Pontac, monté sur sa mule avec sa robe rouge, fut porté par terre & ferré en une maison, criant qu'on le cachast, & qu'on luy sauvast la vie, chascun fermant ses maisons par la ville, sans qu'il y eust aucune occasion d'effroy : sinon que le Fils de Dieu estoit ainsi ses ennemis quand il luy plaist. Ce néantmoins le parlement, au lieu de faire son profit d'un tel advertissement, défendit à son de trompe l'impression & vente des pseumes & du nouveau Testament en françois, décernant aussi commission pour informer contre ceux qui auroient chanté lesdits pseumes, combien que le roy François les eust adoués, & le roy Henry les eust fait chanter en musique, infinies fois en sa chambre.

Bordeaux.

PAREILLEMENT à Bordeaux ceste mesme année, environ le mois de juillet fut brûlé pour la parole de Dieu un savant personnage nommé Hierosme Casebonne (2), natif du pais de Béarn, & pris à Monflanquin en Agenois, où il avoit servi de pédagogue à des enfans de bonne maison, lequel fut constant jusques là, que luy estant baillé plusieurs moiens de se sauver par celuy mesmes qui le menoit à Bordeaux, il aima mieux estre mené jusques là, que d'évader, alléguant qu'il se sentoist estre appelé de Dieu, pour maintenir sa vérité jusques à la mort.

Autun.

EN ceste mesme année près d'Autun, du parlement de Dijon, le XXVI de septembre furent pris & amenés en la ville deux libraires avec leurs bales, l'un nommé Robert Cotereau, & l'autre Noel Bardin ; mais par le moien de quelques-uns des principaux, qui avoient déjà embrassé la

Robert  
Cotereau.  
Noel Bardin.

(1) On donnait quelquefois ce nom aux corps de troupes que l'on entretenait dans les villes en temps de paix et dans un intérêt d'ordre public.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 430.

religion, comme entre autres un lieutenant de la chancellerie d'Autun, nommé Bretagne (1), ceux qui leur feirent leur procès, encores que de leur part ils eussent fait entière confession de leur foy, les condamnèrent seulement au fouet. Ce qui fut tellement exécuté, qu'ainsi à grand peine receurent trois coups de verge, ils furent incontinent couverts de manteaux par quelques-uns des magistrats mesmes, & leurs livres qui avoient esté confisqués leur furent en partie rendus secretement & en partie achetés & païsés ; ce qui servit grandement à en instruire plusieurs autres. Quelque tems après un ieune homme nommé Andoche Minard (2), natif de Saulieu, & chapelain de l'église collégiale qui y est, estant revenu de Genève où il s'estoit retiré pour la religion, & saisi au bourg de Monfenis (3), à l'occasion qu'il avoit repris quelques blasphémateurs du nom de Dieu, après avoir fait magnifique confession de foy par plusieurs fois réitérées, fut brûlé vif devant le grand temple saint Ladre d'Autun, le quinzième d'octobre M.D.XLVI, avec une merveilleuse constance.

D'AUTRE part au parlement de Turin alors possédé par le roy, fut pris avec quelques bales de livres, entre le val d'Angrogne & le val de S. Martin, & mené à Turin, Barthélemy Hector, natif de Poitiers, auquel lieu, après plusieurs procédures contenues au livre des Martyrs (4), & qui témoignent une excellente piété de ce personnage, persistant constamment en

1556.

Jacques  
Bretagne.Andoche  
Minard.

15 octobre.

Turin.

Barthélemy  
Hector.

(1) Jacques Bretagne, ou mieux Bretagne, était *vieng* (premier magistrat) d'Autun. Nous le retrouverons comme orateur du tiers-état à l'assemblée de clôture des Etats généraux de 1560-61, à Saint-Germain. La harangue qu'il prononça à cette occasion et dans laquelle il s'élève avec force contre les désordres du clergé, est remarquable par sa hardiesse. Le vieng d'Autun professait en effet les doctrines de la Réforme, auxquelles il resta attaché jusqu'à la fin de sa vie, comme il ressort de son testament qui porte la date du 19 avril 1585. Détail piquant à noter : Jacques Bretagne était le grand-oncle de l'illustre Bossuet, dont la grand'mère paternelle, Claude Bretagne, fille de Claude, frère puîné de Jacques Bretagne, professait également la religion protestante (*Hist. du Parlement de Bourgogne*, par de la Cuisine, tome II, pages 54 et 336).

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 438.

(3) Montcenis (Saône-et-Loire) à 5 lieues d'Autun.

(4) *Hist. des martyrs*, fol. 428.

1557.

sa confession, il fut toutesfois estranglé devant qu'estre brulé.

Orléans.

Colombeau  
et ses  
compagnons.

L'an M.D.LVII, le Seigneur advança merveilleusement son règne par le reſtaſſement de pluſieurs églifeſ, comme à Orléans, où la ſemence de la parole de Dieu aiant eſté comme enſevelie depuis l'an M.D.L, fruſtiffa tellement, que neuf ſeuſes perſonnes, à ſavoir un ieune homme nommé Colombeau, un ſerger nommé François de la Fie, un cardeur nommé Iean Chenet, un autre nommé François Doubte, & cinq autres, dont on n'a peu ſavoir les noms, ſe réſolurent de commencer l'églife principalement à la ſolicitation dudit Colombeau, qui eſtoit revenu des eſtudes de Paris quelques mois au paravant. Or la couſtume eſtoit lors en l'églife de Paris, que les eſcoliers rengés à l'églife ne départoient de Paris ſans dire adieu aux miniſtres qui les exhortoient tant à perſévérer en la cognoiſſance & crainte de Dieu, qu'à taſcher, autant qu'il leur ſeroit poſſible, de procurer es lieux où ils alloient le meſme bien que celui duquel ils avoient iouy à Paris par l'eſtaſſement de l'églife. Colombeau donc, eſtant ſur ſon parlement de Paris, après avoir eſté admonneſté à la façon acouſtumée, ſe réſolut (Dieu ſe ſervant de ceſte occaſion pour l'œuvre qu'il vouloit faire en la ville d'Orléans) de mettre en eſſe& une ſi ſainte admonition, comme il ſe fit avec les deſſuſdits; & d'un commun accord envoièrent à l'églife de Paris, de laquelle ils obtindrent un ieune homme fort docte & de bonne vie, nommé Ambroife le Balleur (1), duquel Dieu ſe ſervit de telle forte qu'il eut bientoſt beſoin de compagnons; ce furent Antoine de Chandieu (2) à eux envoié de Paris, par manière de proviſion, & Faget (3) en-

Ambroise  
le Balleur.Antoine  
de Chandieu.  
Ambroise  
Faget.

(1) Dit de La Plante (Crespin, fol. 648), ſans doute pour le diſtinguer de ſon frère Dubois le Balleur, pasteur à Vitry en 1560 (*France protest.*, VI, 446). C'eſt Ambroise Le Balleur (d'après Aymon, *Le Bailleux*), qui préſida la même année, à Poitiers, le 2<sup>me</sup> ſynode national.

(2) Antoine de La Roche-Chandieu (voir ce nom dans la *France protestante*, III, 327, et ci-deſſus, page 19) était déjà pasteur à Paris depuis 1554. Il ne reſta que très peu de temps à Orléans.

(3) Ambroise Faget ſ'appelait de ſon vrai nom Jean Gardepuys (*France protest.*, art. *Faget*).

voié de Genève, auquel fut adjoïnt Robert le maçon dit de la Fontaine (1), ſubrogé au lieu du Balleur, qui n'avoit peu ſubſiſter en la ville pour y eſtre par trop deſcouvert. Et pour ce que ces deux (aïant eſté Chandieu rappellé de Paris) ne pouvoient ſuffire, tant croiſſoient le nombre de ceux qui embrasſoient la religion, finalement ils recouvrent de Genève un excellent perſonnage nommé Pierre Gilbert, dit de la Bergerie, aiant longtemps exercé le miniſtère es terres de Berne. Et par ainſi fut fournie ceſte églife de trois ſuffiſans paſſeurs, peu après ſon commencement.

1557.  
Robert  
le Maçon  
dit La Fontaine.Pierre Gilbert  
dit la Bergerie.

EN la meſme année M.D.LVII., pluſieurs églifeſ particulières, prenants exemple les unes ſur les autres, au milieu des plus aſpres perſécutions furent dreſſées, comme entre autres celle de Rouan, ſeconde ville du royaume de France, par le miniſtère d'un nommé de la Ionchée, & puis enſuite par Jaques Trouillet, dit des Roches, le labeur deſquels fut grandement bénit en peu d'heure.

Rouen.

La Jonchée.  
Jacques  
Trouillet  
dit des Roches.

Nous avons dit en l'hiſtoire de l'an M.D.LII. (2), que Michel Poncelet de Meaux, entretenoit à Trois l'églife es aſſemblées ſecrettes, nonobſtant la révolte de l'éveſque; ce qu'il continua aſſés paſſiblement & très heureuſement juſques en l'an M.D.LVII., auquel eſtant advenu que certains paſſans, aians deſcouvert une grande aſſemblée qui ſe faisoit au milieu d'un champ près des chartreux, & notamment quelques-uns veſtus de robes rouges, montés ſur des arbres pour faire le guet, vindrent crier en la ville, diſant qu'ils avoient veu en viſion grand nombre de diables au dit lieu. Ce qu'eſtant rapporté au magiſtrat, qui ſentit auſſiſtoſt ce que c'eſtoit, pluſieurs, après avoir fait diligentes inquiſitions, furent emprisonnés; ce qui eſtonna ſi fort le demeurant, qu'il ne fut plus queſtion de ſ'aſſembler, & meſmes il ne fut poſſible à Michel de reſter, eſtant prié à mains jointes de ſe retirer; ce qu'il ſe fit pour un temps,

Troyes.

L'église se  
disperse.

(1) Robert le Maçon, ſieur de la Fontaine, était encore pasteur à Orléans lors de la Saint-Barthélemy, à laquelle il échappa en ſe réfugiant en Angleterre (*France protest.*, VI, 531).

(2) Voyez page 47.

1557.

& ne tint pas à luy que bientoist après il ne rassemblast le troupeau, mais ce fut en vain, iusqu'à ce que Dieu y pourveust par un autre moien.

Angers.

Jean Bieron.

A ANGERS, le IX de iuin, fut mis prisonnier Jean Bieron (1) d'Aspremont au bas Poitou, & après avoir constamment maintenu la vérité, fut étranglé & puis brûlé; en la condamnation duquel il y eut cela de notable, que, voulans les iuges l'induire à se porter pour appellant à Paris, il leur répondit qu'ils se devoient contenter d'ensanglanter leurs mains en son sang, fans en vouloir fouiller d'autres, & les rendre aussi coupables qu'ils estoient.

Bourges.

A BOURGES, comme les assemblées se continuoient non seulement en la ville mais aussi en un village nommé Anièrres (2), à une lieue de la ville, auquel lieu se trouvoient plusieurs paisans affectionnés à la religion, advint qu'une femme de la ville, s'estant retirée à ce village pour y accoucher, & y faire baptiser son enfant, la sage-femme fut surprise, laquelle aiant toujours persisté, mourut finalement en prison. Mais un homme & une femme du village, qui avoient aussi esté emprisonnés, se desdirent & furent cause que plusieurs du lieu s'absentèrent; mais les assemblées de la ville n'en furent que tant plus grandes, d'autant que chacun des villages commençoit de s'y renger, & demeura l'église en repos iusques en l'an M.D.LIX., nonobstant tous les aguets des adversaires.

Paris.

A PARIS, depuis le premier établissement de l'église, en l'an M.D.LV., le Seigneur sachant que ce petit troupeau avoit besoin de quelque repos pour se fortifier devant qu'estre mis à l'espreuve, retint tellement les yeux & les mains des adversaires, qu'ils eurent fort peu de cognoissance de ce qui s'y faisoit. Ce néantmoins le cardinal de Lorraine ne dormoit pas, aiant desjà comploté avec le pape le voyage de son frère en Italie, par lequel il espéroit bien eslever sa maison iusques aux nues : laquelle entreprise a tant coûté depuis de vies, de places, & d'argent à la France. Pour

gratifier donc au pape, & fonder en France une perpétuelle persécution, à l'exemple de l'Inquisition d'Espagne, il fait tant que le roy, persuadé qu'il ne sauroit mieux faire pour l'acquit de sa conscience, & pour l'assurance de son estat, requit au pape, ce que le pape plustost luy devoit requérir, & qu'il desiroit plus que toutes les choses du monde : à savoir que la forme de l'Inquisition d'Espagne, du tout ou à peu près, fust dressée en France. Et afin qu'on ne pensast que ce cardinal demandoit ceste autorité pour foy, il pratiqua envers le pape que deux autres luy fussent adjoins (le tout comme venant du propre mouvement du pape) à savoir les cardinaux de Bourbon & de Chastillon : le premier desquels il savoit estre aussi plein de haine contre la religion, que vuide de tout foy : de sorte qu'il ne pouvoit douter qu'il n'en chevist du tout à son appétit (1). Et quant à celui de Chastillon, lequel il favoit estre homme d'entendement, & mesmes n'estre adverse de ceux de la religion, il usa d'une merveilleuse ruse en cest endroit, sachant qu'un contre deux ne feroit point de nombre : espérant que par ce moien il le mettroit comme à la gehenne, & que s'il se déclaroit favorisant en forte quelconque ceux de la religion, ce seroit le vray moien de le désarçonner, & de luy faire perdre tout crédit, & à ses frères, qui estoient l'amiral & Andelot, auxquels il en vouloit desjà extrêmement. La Bulle fut donc expédiée à Rome, en date du XXVI d'avril M.D.LVII. : suivant laquelle fut dressé un édit du roy à Compiègne, le XXVIII iuillet suivant. Mais cest édit estant apporté à la cour du parlement de Paris pour le vérifier, Dieu voulut que la cour, considérant le prouffit & la tranquillité du Royaume, y résistast fort & ferme; remontrant que si ceste chose estoit reçue, & les subiets du roy ainsi abandonnés aux iuges ecclésiastiques, le pouvoir des inquisiteurs seroit infiniment amplifié, & l'autorité & souveraineté du roy & de sa couronne grandement diminuée, quand ceux qui sont naturellement subiets du roy, seroient prévenus & entrepris par un official

1557.

Les Guises  
essaient  
d'établir  
l'Inquisition en  
France.

La Bulle est  
expédiée.  
26 avril.

Le Parlement  
s'y oppose.

(1) Crespin (*Hist. des martyrs*, fol. 444), l'appelle Buron.

(2) Asnières est demeuré jusqu'à nos jours le centre et le noyau de la paroisse réformée de Bourges.

(1) Qu'il n'en arrivât tout ce qu'il voudrait. Sur cette tentative d'établir l'Inquisition en France, voy. l'*Hist. des martyrs*, fol. 479.

1557.

ou inquisiteur : comme aussi ce seroit trop de regrets aux subiects du roy, de se veoir abandonnés par leur prince naturel, pour devenir subiects & iusticiers des iuges ecclésiastiques : & encores plus grand regret quand, par un official ou inquisiteur, ils seroient iugés sans appel, en leurs biens, leurs vies, & leur honneur, estant toutefois la voye d'appel le vray recours & asyle de l'innocence ; comme aussi le roy, auquel est adressé l'appel, est le protecteur & conservateur des innocens ; que d'ailleurs le roy seul est le souverain seigneur de ses subiects, au lieu que demeurant un tel pouvoir à un official ou inquisiteur, le chemin seroit ouvert pour tourmenter les innocens, & confisquer leurs corps & leurs biens, outre l'occasion que ce leur seroit de s'oublier en leurs charges & offices, se voians avoir part à la souveraineté du roy, voire des pairs de France, ducs, comtes, & autres personnes quelconques. Pour ces raisons donc la chose estant différée, cependant arriva le temps, auquel il pleut à Dieu de frapper bien rudement le royaume de France, par la défaite de la journée de S.-Laurens & par la prise de S.-Quentin (1) : de sorte que le roy mesmes, avec le peu de forces qui luy restoit, se trouvoit bien estonné dedans Paris, surtout d'autant qu'une grande partie de la gendarmerie françoise, par les menées de la maison de Guise, estoit bien loin & au fond d'Italie, à la conquête imaginaire du royaume de Naples. Cela devoit bien reveiller les consciences de ceux qui estoient cause de ces maux, & notamment de la rupture des trefves iurées l'an M.D.LV. Mais au lieu de se recognoistre & retourner à Dieu, tous ces inconveniens estoient imputés à ce qu'on avoit esté trop doux aux hérétiques, comme ils disoient, suivant l'exemple de ceux de la ville de Philippes de Macedone, dont il est parlé aux Actes des apostres (2), & de ceux qui du temps de la prise & fagacement de Rome, par le Gots, accusoient les chrestiens, comme causes de la destruction de l'empire. L'église réformée de Paris au contraire aiant les yeux ouverts pour veoir le

Défaite de  
Saint-Quentin.

L'église de  
Paris est en  
prières.

fond de ces calamités, estoit sans cesse en prières, pour destourner l'ire de Dieu de dessus le roy & le royaume. Et combien que les dangers fussent alors plus grands que iamais, on ne laissoit toutefois de s'assembler tant plus souvent, & de prier plus ardemment que iamais : ce que ne peurent souffrir ceux pour la sauvegarde desquels ces prières & assemblées se faisoient, tant est le monde ennemi de son salut. Advint donc le IIII de septembre qu'une assemblée de trois à quatre cents personnes de toutes qualités fut assignée sur le commencement de la nuit, pour célébrer la sainte Cène du Seigneur en une maison de la rue Saint-Jacques, vis à vis du collège de Pleffis, & derrière la Sorbonne (1). Cela estant descouvert par quelques prestres bourriers de ce collège, qui défièrent longtemps y faisoient le guet pour s'estre aperceus que parfois il venoit là une multitude de personnes non acoustumée, ils amassèrent le plus qu'ils peurent de gens de leur faction, envoièrent avertir le guet ordinaire de la ville, & feirent de leur part les apprests de toutes choses qu'ils pensèrent estre nécessaires pour attrapper ceste compagnie. Ce néantmoins Dieu leur donna tout loisir de faire les choses saintes, pour lesquelles on s'estoit trouvé là : voire en aussi grand repos que iamais ; car n'estans venus ensemble pour mal faire, ils ne pensoient point à la mauvaise volonté des autres. La délibération de ces meurtriers estoit, si d'avanture le guet ne venoit à temps pour forcer ceste maison, de faire tout ce qui seroit possible pour empêcher qu'aucun n'en peust sortir. Ils avoient donc un merveilleux amas de pierres à leurs fenestres, iusques à démolir la muraille, afin de repousser ceux qui en voudroient sortir : de façon que sur la minuit, comme chacun de ce pauvre peuple délibéroit de se retirer en sa maison, ils commencèrent l'exécution de ceste cruelle entreprise, & de battre la sortie d'une furie incroyable. Ils adioustèrent à cela un grand cri, pour avoir secours de toutes parts, crians pour mieux esmouvoir ce peuple, que c'estoit voleurs, brigans, & conjurateurs contre le Royaume, qui

1557.

Assemblée de  
la rue  
Saint-Jacques  
4 septembre.

(1) Le 10 août 1557, fête de saint Laurent.

(2) Actes, XVI, 20.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 465.



1557.

s'estoient là assemblés. A ce bruit les plus prochains s'éveillans, donnèrent le même signal aux plus lointains, comme il se fait en un danger commun : tellement qu'en peu de temps tout le quartier fut en armes. Car déjà depuis la prise de S.-Quentin le peuple estoit en continuelles frayeurs & alarmes, & avoit esté commandé de faire provision d'armes, & de se tenir prest. Un chacun donc prend ses armes, on acourt de tous costés là où le bruit s'entend : &, entendans que ce n'estoient voleurs, mais luthériens (ils les appelloient encores ainsi), entrent en une rage extrême, & ne demandent que sang ; occupent les destroits des rues, allument des feux en divers lieux, afin que personne ne peust échapper par l'obscurité de la nuit. Ce danger étant survenu si soudain, & contre l'attente de tous, apporta une grande frayeur à ceux de dedans, qui pensoient estre tous massacrés sur l'heure. Toutesfois ceux qui avoient la conduite & gouvernement de l'église les rassurèrent au mieux qu'il leur fut possible, les exhortans à patience, selon le peu de loisir qu'ils avoient : & après avoir prié Dieu par plusieurs fois, furent d'avis qu'on prît une résolution de ce qui estoit de faire. Il falloit faire de deux choses l'une, ou attendre la venue des iuges, & une mort certaine, en faisant une ouverte confession de sa foy ; ou rompre ceste multitude furieuse qui tenoit la maison assiégée. Finalement à la suasion de ceux qui cognoissoient la couardise de la populace parisienne, on conclut de la forcer, & passer au travers, les hommes qui avoient espées marchans les premiers, pour faire le passage aux autres. Cela fut suivi par la plupart, & eschapèrent plusieurs à diverses faillies, après avoir évité une infinité de périls, de sorte que c'est merveilles comment un seul peut gagner sa maison à sauveté. Car les pierres greslaient de tous costés, les uns tenoient les rues avec piques & halebardes, les autres, qui de crainte s'estoient retirés en leurs maisons, dardoient par leurs fenêtres les picques sur les passans, & les autres amenoient les charrettes, & les mettoient au travers des rues pour retenir la course de ceux qui sortoient. Toutesfois cela n'empescha point que ceux que Dieu vouloit réserver ne passassent sans dom-

1557.

mage, afin qu'une telle délivrance fust un témoignage à iamais de sa puissance admirable sur ceux qu'il luy plaist garantir, & qu'en ceste sorte chacun fust appris de remettre sa vie à la conduite de la providence d'ice-luy. Un seul de toute la troupe, n'ayant sa course libre entre tant d'empeschemens, fut atteint d'une pierre, & abbatu sur le pavé, & après à divers coups assommé d'une façon pitoiable, iusques à perdre toute forme humaine, & de là fut emporté au cloître S.-Bennoist, exposé aux outrages de tout le monde.

APRÈS plusieurs faillies, il ne demeura plus en la maison que les femmes & les ieunes enfans, & quelques hommes, qui de fraieur n'osèrent fuir, & encores les uns d'entre eux se iettèrent dans les iardins prochains, où ils furent retenus iusques à la venue du magistrat ; les autres s'estans efforcés, sur le point du iour, de sortir, furent arrestés par le peuple, après avoir esté bien batus & meurtris. Alors les femmes voians que ce peu d'espérance qui estoit en la sauvegarde des hommes estoit perdue, voulurent se présenter aux fenêtres, & implorer la miséricorde de ces enragés, qui commençoient déjà à faire force à la maison, pour entrer dedans & mettre tout à sac. Elles remonstrent leur innocence, & demandent que la iustice soit appelée, & qu'on procède contre elles par voies ordinaires. Mais il n'y avoit plus de raison en ceste populace du tout furieuse. Ainsi, remettans leur vie entre les mains de Dieu, elles s'appareilloient à l'occision comme pauvres brebis, quand le procureur du roy au Châtelet, nommé Martine, arriva avec des commissaires & force de sergens, tout à propos comme Dieu voulut pour empescher un si cruel massacre. Incontinent ouverture luy est faite & à toute sa fuite, pour ce que c'estoit le magistrat : seulement il fut requis de retenir la furie du peuple, qui estoit là frémissant & escumant de rage de ce que ceste proye luy estoit arrachée. Martine s'estant mis dedans trouva les choses en tel estat, qu'il pouvoit bien iuger de l'innocence de ces pauvres gens : mêmes considérant la simplicité de tous, leur obéissance, & la révérence qu'ils luy portoient, il en eut compassion, iusques à larmoyer. Toutesfois il

Martine,  
procureur au  
Châtelet.

1557.  
Il fait une  
enquête.

ne laissa point de passer outre, & s'informa diligemment de ce qui s'estoit là fait : il trouve qu'attendant que tous fussent assemblés, on avoit longtemps leu l'Escriture sainte en langage vulgaire ; qu'après que tous furent assemblés le ministre avoit prié Dieu, toute la compagnie aiant les genoux en terre : & après avoir exposé l'institution de la cène de l'onzième de la première aux Corinthiens (1), montré quel en estoit l'usage & comment on s'y devoit présenter : après aussi avoir excommunié tous féditieux, défobéissants à leurs supérieurs, paillards, larrons, leur dénonçant de ne s'approcher de la sainte table, ceux qui avoient esté iugés capables de ce sacrement s'estoyent présentés à la table, & avoient receu le pain & le vin de la main des ministres avec ces paroles : c'est la communication du corps & du sang du Seigneur. Que prières s'estoient faites pour le roy & pour la prospérité de son royaume, pour tous pauvres affligés, & en général pour toute l'église ; aussi que quelques psaumes y avoient esté chantés. Voilà le contenu de son procès-verbal, comme il se trouvera encores aujourdhuy en leurs greffes, desquels nous l'avons fidèlement extrait. Or qu'y avoit-il là qui donnast tant soit peu à présumer d'entreprise faite contre Dieu, ou contre son prince, ou contre son prochain ? Toutesfois ils pensèrent avoir iuste cause de les retenir tous prisonniers, iugeans estre chose illicite de s'assembler pour prier Dieu : mesmement aussitost qu'ils ouïrent nommer la cène, comme si c'eust esté quelque fait exécrable, ils ne voulurent plus entendre à remontrance, ny à prière aucune, qui leur fust faite, lescondamnans desjà à la mort. Pourtant on commande qu'ils soyent liés & menés en prison. Il estoit desjà bien haute heure, & le peuple en multitude infinie s'estoit respandu tout le long de la rue, les attendant avec armes, & despitant Dieu & les magistrats, de quoy l'exécution n'en estoit plustost faite ; tellement que, quand ces pauvres gens ainsi liés & garrotés l'un avec l'autre vindrent à passer, ils commencèrent non seule-

Arrestations.

ment à leur dire mille vilenies & iniures, mais aussi à les battre outrageusement des fusts de leurs halebardes & iavelines ; ceux principalement qui estoient d'aage, ou en robes longues, car ils se donnoient opinion que c'estoient les prédicans. Martine, voyant cela, voulut réserver les femmes en la maison, iusqu'à ce que ce meschant peuple se fust escoulé ; mais il ne luy fut iamais possible. Car ce peuple menaçoit que luy-mêmes en feroit le bourreau, & mettroit le feu en la maison si on ne les mettoit hors comme les autres. Pourtant fut-il force de les exposer à ceste furie qui ne les espargna non plus que les hommes, sans aucun respect ny du sexe ny de leur estat. Car (quatre ou cinq exceptées) toutes estoient dames & damoiselles de grandes maisons (1). Elles furent donc appellées putains, chargées de toutes sortes d'iniures, outragées de coups ; leurs acouffemens furent mis en pièces, leurs chapperons abbatus de dessus leurs testes, leurs cheveux arrachés, & leurs visages souillés & couvers d'ordures & fange. En tel estat tous furent conduits aux prisons (après avoir esté assiégés en la maison l'espace de six heures), iusques au nombre de six à sept vingts. Et combien que ce fust contre tout droit que perfonnes faïsses, & entre les mains du magistrat, fussent ainsi mal menées & outragées des particuliers, si est-ce que iamais enqueste aucune n'en fut faïte. Or s'ils furent maltraités par les rues, ils ne furent pas mieux en la prison du Chastelet, en laquelle ils furent premièrement conduits. Car les brigans & voleurs estoient retirés des fosses & crotons les plus infects pour y mettre ceux-cy ; le manger & le boire estoient refusés à beaucoup d'entre eux, iusques à bien longtemps ; & inhibition faïte de donner entrée à personne pour les visiter. Toutesfois Dieu qui a tousiours le soin des siens, avoit pourveu à ce qu'ils ne demeurassent sans consolation. Car, pour le grand nombre de

(1) Parmi ces dames figuraient, outre la dame de Graveron, Philippe de Luns, dont il va être question ci-après, trois dames de la cour, mesdames d'Ouarty, de Reutigny et de Champagne (De la Place, *Commentaires de l'estat de la religion & république*, fol. 5).

(1) 1 Cor., XI, 23-29.

prisonniers les geôliers avoient esté contrainds d'en mettre plusieurs en un mesme lieu ; tellement qu'il s'en trouvoit tousiours quelqu'un plus fortifié que ses compagnons qui donnoit courage aux autres. De tous costés doncques pseumes se chantoient, & retentissoit tout le Chastelet des louanges de Dieu ; suffisant tesmoignage d'une singulière assurance qu'ils avoient en leurs cœurs de leur innocence.

CEPENDANT le bruit couroit partout de ceste prise, & propos divers se tenoient deçà delà touchant ce qui s'estoit fait en l'assemblée ; & comme l'ignorance se fait aisément à croire le pis qu'elle peut de ceux qu'elle a en haine, la commune opinion estoit qu'on s'estoit là assemblé pour faire un beau banquet & puis paillarder pesse-mesle les chandelles estaintes. Ils adiuoisoient aussi, pour mieux orner ce menfonge, qu'il y avoit des nonnains & des moines ; tant ces bons religieux de la papauté se sont acquis bonne réputation de saincteté, que s'il se fait quelque conte de paillardise & d'infamie, il faut qu'ils soient de la partie, par la confession mesmes de ceux qui les favorisent. Les curés & prescheurs de leur costé employoient leurs personnes & sermons à imprimer ces menfonges au peuple, disans mesmes qu'on y tuoit les petis enfans, & autres choses semblables, desquelles Satan a voulu diffamer l'ancienne église ; & ce bruit estoit non seulement entre le commun peuple, mais entre les plus grans, iusques au roy, auquel on tascha de le persuader par faux rapport. On introduit doncques l'un des iuges du Chastelet, lequel osa, à l'appetit des adversaires de l'évangile, rapporter à la maiesté du roy, qu'on avoit trouvé en la salle de la maison plusieurs paillaces, sur lesquelles se commettoient les paillardises, & l'appareil aussi d'un bon & somptueux banquet, qui s'y devoit faire ; chose qui irrita grandement le roy, lequel, entendant ces propos & sollicité par les ennemis d'espandre le sang, & ne souffrir dessus la terre personnes chargées de tant de crimes, donna charge de trouver homme propre, qui eust la commission pour en faire bientoist la dépesche. Il y avoit à Paris un nommé Musnier, homme de faction & acoustumé à toutes cruautés, qui de simple

solliciteur de procès estoit monté iusqu'à estre lieutenant civil. Vray est que pour lors il se tenoit caché pour une fausseté par luy commise à l'endroit de madame la comtesse de Seningan, en l'affaire du duc d'Ascot (1), iusqu'à faire pendre un de ses gens par faux tesmoignage. Toutesfois on l'estima si propre pour faire mourir personnes innocentes, qu'estant absous, ou pour le moins les procédures qui se faisoient contre luy cessantes, on fut d'avis de luy bailler la commission. Luy se voiant remis en crédit & en train d'avoir sa grace, se délibéra de faire ce qui seroit possible pour gratifier ceux qui avoyent esté le moien de luy faire tomber entre les mains ceste commission. Il prend pour adiateurs ses semblables, il s'enqueste, il use de promesses à l'endroit des uns & de menaces à l'endroit des autres prisonniers ; mesmes s'il en voioit aucuns vaciller en la confession de la vraye doctrine pour eschapper la mort, il leur propose que s'ils ne confessent Iésus-Christ, ils ne seront point adoués de luy, & presse leur conscience de le confesser, par la souvenance de ceste menace, afin qu'aïans persisté, il ait occasion de les condamner, & d'espandre plus de sang, tellement qu'en peu d'heures il meit beaucoup de procès en estat de iuger.

VOILA comme les uns se gouvernoient de leur costé ; & estoit la joye si grande par tous les quartiers de la ville, entre les ignorans, qu'on n'oyoit que triomphes de victoire de ça & de là, comme si en un seul iour toute la doctrine de l'évangile eust esté opprimée. De l'autre costé le demeurant de l'église se trouvoit en une merveilleuse perplexité pour l'emprisonnement & détention de leurs frères ; & n'y avoit que pleurs & gémissemens en leurs familles. Toutesfois ils ne perdirent point courage. Ceux qui avoient la conduite de l'église envoierent en diligence aux églises de Suisse, & de là aux princes protestans d'Allemagne, requérans leur intercession, exhortent les uns & les autres, se mettans devant les yeux la provi-

(1) Voy. sur l'affaire de la comtesse de Seninghen et du duc d'Arschot, l'étude de M. le comte Jules de Laborde (*Bull. de l'hist. du protest.*, XVIII, pages 2 et suivantes).

1557.

1557.

Bruits  
calomnieux.Douleur de  
l'Eglise  
de Paris.Musnier,  
lieutenant civil.

1557.

dence de Dieu, par laquelle ils avoient esté presque tous esté délivrés de ce danger, que c'estoit bien un assez suffisant tesmoignage qu'il se vouloit encores servir d'eux pour entretenir cest œuvre commencé; que la persécution n'estoit point arrivée sans qu'ils l'eussent préveue dès long temps, & s'y feussent apprestés, comme à une chose commune à tous ceux qui veulent servir Dieu, & pourtant n'en devoient point estre tant effrayés, que de quitter la vocation à laquelle Dieu les avoit appellés; que ceste affliction ne seroit point la ruine de l'église, mais plustost l'avancement, & que de ceste façon Dieu avoit acoustumé d'avancer son règne & la prédication de son évangile; qu'ils en avoient les promesses en la parole de Dieu, & l'expérience en tout l'estat de l'ancienne église. S'estans ainsi encouragés & aians remis leurs vies entre les mains de Dieu, premièrement ils mettent ordre que les prières extraordinaires se fassent par toutes les familles fideles, & qu'un chascun s'humilie devant Dieu: secondement que ces faux bruits qui couroient de leurs sainctes assemblées au déshonneur de Dieu, soient rabatus par défenses & apologies: & finalement que les prisonniers aient lettres de consolation le plus souvent qu'il seroit possible. Ils font donc une remontrance bien longue au roy, & la font secrettement tomber en sa chambre, & venir entre ses mains, par laquelle ils taschent d'adoucir son cœur, impêtrer audience à leur cause, & ôster ceste mauvaise opinion d'eux, qu'on luy avoit imprimée malicieusement. Ils remonstrent que c'estoit à tort qu'on les chargeoit de choses si énormes envers sa maiesté: que c'estoient calomnies qui n'estoient pas nées de ce tems, mais dès le commencement avoient esté imposées à l'église de Nostre-Seigneur Jésus-Christ; par lesquelles Satan avoit tasché de bander les yeux aux roys & aux princes, & les eschauffer à l'encontre de l'innocence des chrestiens: & maintenant ne luy estoient rapportées par d'autres, que par ceux qui désirent opprimer la vraye religion, pour retenir les richesses qu'ils ont usurpées dessus l'église: qu'il devoit mettre ordre avant toutes choses, que bonne enqueste en fust faite, & ne croire point de légier mesme en une cause de

Remontrance  
au roi.

si grande importance. Car s'il suffisoit d'accuser, qui seroit innocent? S'il luy plaistoit s'informer de la vérité, il trouveroit qu'autre chose n'avoit amassé ces pauvres gens ensemble, que le désir de prier Dieu, & pour luy, & pour la conservation de son royaume; que leur doctrine ne tend point à sédition, ny à la ruine des principautés, comme on les charge. Car l'expérience luy avoit bien montré le contraire: & que ce n'estoit point faute de nombre que sédition ne s'estoit esmeue, mais parce que la parole de Dieu (qui seule est leur règle) leur enseigne de ne point attenter ces choses, ains de rendre tout devoir d'obéissance aux seigneuries establies de luy; que tout ce qu'ils demandent est seulement, que Jésus-Christ soit reconnu le seul Sauveur du monde; que Dieu soit servi selon ses ordonnances, & que toutes les constitutions des hommes contraires à celles de Dieu soient cassées & mises à néant. Que s'il plaist à sa maiesté d'entrer en cognoissance de cause, il pourra faire venir des prisonniers en sa présence & les mettre en dispute avec les forbonnistes; en quoy faisant il cognoistra que la vérité est de leur costé. Pour conclusion le requièrent instamment qu'il ne souffrist point que la cause des gens de bien fust ainsi condamnée sans avoir audience aucune, veu que ceste chose n'estoit point refusée aux voleurs & brigans.

Ces lettres furent leues en la présence du roy & de tous ceux qui se trouvèrent en sa chambre; mais elles ne servirent de rien. Car les adversaires les eurent incontinent accusées de fausseté & cependant personne ne s'osoit présenter pour répliquer & maintenir le contraire.

Il y eut une autre apologie ou défense faite & imprimée pour servir en commun envers tout le peuple, & luy faire aussi entendre la vérité des choses susdites. Ceste défense estoit brève, & tellement dressée, que les docteurs de l'ancienne église y estoient introduits eux-mêmes défendans ceste cause, qui leur avoit esté commune avec ceux qu'on appelle maintenant hérétiques.

Ce petit livret, qui est inséré de mot à mot au livre des Martyrs (1),

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 466.

1557.

Apologie d  
prisonnier

Autre défen

1557.

De Mouchy,  
inquisiteur.

fut d'un fruit inestimable, & osta à beaucoup de gens la mauvaise opinion qu'ils avoient des assemblées, & incita mesmes plusieurs à faire plus diligentes enquestes de ceste doctrine. Aucuns docteurs de la Sorbonne s'efforcèrent d'y faire réponse, mais ils ne firent en cela que descouvrir leur ignorance. L'un nommé de Mouchi (1), & en latin Demochares, docteur & inquisiteur, se fondant sur une résolution doctorale [disant] que nous sommes hérétiques, sans en faire aucune preuve, emploie tout son livre à discourir sur la punition des hérétiques : & montre qu'ils doivent estre bruslez, & là dessus crie au feu, & aux glaives. L'autre, encores plus sanguinaire que son compagnon, amasse toutes les choses énormes qu'on peut imaginer, & les charge sur ceux de la religion, ne disant pas seulement qu'en ces assemblées on paillardise, les chandelles éteintes, mais qu'ils maintiennent qu'il n'y a point de Dieu : nient la divinité & humanité de Christ, l'immortalité de l'ame; la résurrection de la chair : brief tous les articles de la vraie religion : & les charge ainsi sans en faire aucune preuve non plus que l'autre : puis il exhorte les roys & princes de les mettre en pièce : s'adresse au peuple, & l'incite à tuer & meurtrir, sans attendre les procédures acoustumées en iustice, & tâche de remplir toute la terre de meurtres & saccagemens. Le troisieme nommé Cenalis, évêque d'Avranches, débat une mesme chose, mais avec moins de véhémence que les autres : maintient toutesfois effrontément, qu'ils ne s'assemblent que pour paillarder, & se complaint grandement de quoy les iuges ne sont point plus sévères; comme si iusques à présent ils n'avoient point montré assez de cruauté : & que cela est cause que ce nombre croist de telle façon. Entre les autres points de son livre, il y a une dispute merveilleusement plaissante touchant les signes & marques de la vraie église. Car il présuppose une chose, qui est vraie, que la vraie église a des signes, par lesquels elle est discernée d'avec la fausse; &

Les signes de  
la vraie église.

(1) On a voulu voir dans ce nom de Mouchy l'étymologie du sobriquet de *mouchard* appliqué dès l'origine aux agents de ce célèbre inquisiteur (*Bull. de l'hist. du protest.*, X, pages 111 et 438, et XI, 115).

1557.

là-dessus, sans rien toucher de la prédication de l'évangile, & administration des sacremens, il dit que leur église a les cloches pour signes, par lesquelles elle est ordinairement assemblée, & la fausse église, dit-il, a ces coups d'arquebuses & pistoles pour signes, par lesquels il dit qu'on s'estoit assemblé. comme le bruit aussi estoit entre eux. Cela présupposé, il s'engage & triomphe comme d'une victoire gagnée, & fait une longue antithèse, par laquelle il veut prouver que les cloches sont les signes de la vraie église; les cloches, dit-il, sonnent, les harquebuses tonnent : celles-là ont un son doux & mélodieux, celles-cy un son espouvantable : celles-là ouvrent les cieux, celles-cy ouvrent les enfers : celles-là chassent les nues & les tonnerres, celles-cy assemblent les nues & contrefont les tonnerres; & beaucoup d'autres propriétés, qu'il amasse ensemble, pour conclure que l'église romaine est la vraie église, pour ce qu'elle a des cloches.

VOILA les argumens par lesquels ceux de la religion furent combattus par nos maîtres : & la réponse qu'ils faisoient à l'apologie imprimée pour la défense des prisonniers. Quant à donner courage & consolation à ces pauvres gens tourmentés des infections & peines des prisons, effrayés de continuelles menaces de mort, & affaillis d'interrogatoires ordinaires, ceux qui estoient en liberté ne laissoient passer aucune commodité qui se présentait en ceste garde si étroite, de leur faire tenir lettres de jour à autre : mesmes les églises lointaines, se représentant de ceste affliction advenue à leurs frères, firent aussi devoir de les secourir en cela par beaucoup de lettres, dont le teneur est au livre des Martyrs (1).

Lettres  
de consolation  
aux  
prisonniers.

OR cependant que ceux de la religion pourvoyoit à ces choses, les adversaires de leur côté taschoient en toutes sortes de haster l'exécution de ces pauvres gens. Le lieutenant civil, qui en avoit reçu commission verbale par le cardinal Bertrandi, garde des sceaux, ne laissoit rien derrière pour l'avancer : le peuple aussi l'attendoit d'une affection grande, & s'assembloit souvent en multitude infinie par les

On hâte leur  
procès.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 470.

1557.

17 septembre.

places ordonnées à faire les exécutions, pour rassasier sa veue d'un spectacle tant désiré. Finalement le dix septiesme de septembre, le roy adverti que les procès estoient en estat de iuger, envioie commission à la cour, pour en hastier l'exécution : & commande d'y procéder extraordinairement, (& toutes autres affaires postposées) & ce au rapport de ce lieutenant civil, lequel il vouloit estre admis à leur conseil, encores que par l'establissement de la cour, aucun ne soit receu à entrer, opiner, ne rapporter, qui ne soit du corps d'icelle. Il députa aussi ceux qu'il vouloit estre commissaires en ceste cause, à savoir deux présidens & seize conseillers nommés, ou douze d'eux, selon que la cour verroit estre bon, tous gens d'eslite. Ceste commission estant apportée, le parlement ne peut accorder que le lieutenant fust receu à la décision des procès, pour ce que cela dérogeoit par trop aux coustumes du parlement : & aussi qu'il estoit en action de fausseté au fait de la comtesse de Senigan. C'est pourquoy Louis Gayant, & Baptiste du Mesnil, advocat du roy, furent envoyés devers luy, pour luy en faire remonstrance, sur laquelle le roy accorda que les procès seroient iugés, non au rapport du lieutenant civil, mais de l'un des conseillers nommés. Ainsi furent les lettres patentes enregistrées au greffe criminel de la cour, & selon icelles fut procédé aux iugemens des procès. Les premiers amenés devant eux furent Nicolas Clinet, Taurin Gravelle, damoiselle Philippe de Luns, vefve du feu seigneur de Graveron, & tous trois condamnés à la mort (1). Nicolas Clinet estoit natif de Xaintonge, là où aiant tenu les escoles, il fut chassé du pays, & bruslé en effigie : s'estant retiré à Paris, il y fait office de pédagogue, & peu après fut receu en l'église, & par sa doctrine & sa sainte conversation mis en la charge de surveillant. On appelle surveillans, ou anciens es églises réformées, ceux qui sont adjoins aux ministres de la parole de Dieu, pour veiller sur les scandales, mettre ordre qu'un chacun vive saintement & sans offense de personne, & servir de conseil aux affaires de

Nicolas Clinet.

l'église, & faire que le peuple oye la parole de Dieu. En ceste charge il se porta tousiours fidèlement. Son aage, qui estoit de soixante ans, ou environ, donna soupçon aux iuges qu'il estoit ministre, & pourtant ils le voulurent mettre en lice contre les plus braves de leurs docteurs, pensans le convaincre, & ainsi triompher de la doctrine de l'évangile : mais ce fut en vain, comme en sa mort il en a rendu témoignage.

TAURIN Gravelle, natif de Dreux, ville au diocèse de Chartres, après avoir fait ses études en droit en la ville de Tholose, fut receu advocat en la cour de parlement de Paris : là il eut la cognoissance de Dieu, & après s'estant joint à l'église, pour sa bonne conversation fut aussi commis en la charge de surveillant. Voiant qu'on ne trouvoit aisément logis à recueillir le peuple, il offrit volontairement celui de M. Bertomier son allié, lequel logis il avoit en garde, & qui fut le lieu où la compagnie fut surprise. C'estoit à luy que les adversaires en vouloient le plus : & de son costé il eut une constance invincible pour soutenir la vérité contre tous venans : mesmes à l'encontre de Maillard, docteur de Sorbonne, lequel ledit Gravelle autrefois avoit cognu, voire hanté familièrement, sachant le train qu'il menoit en sa maison avec ses ieunes garçons & serviteurs. Tellement que si Maillard avoit la bouche ouverte pour blasphémer contre les saintes assemblées, elle luy estoit incontinent fermée par les reproches de ses déportemens infâmes. Car il ne les pouvoit nier devant celui qui en favoit assés de preuves ; & puis la chose estoit notoire, mesmes aux petis enfans. Damoiselle Philippe de Luns estoit native de Gase, de la paroisse de Luns, diocèse de Périgueux, aagée de vingt trois ans ou environ. Elle estoit venue de Gascoigne à Paris avec son mari, pour se joindre à l'église de Dieu, se montrant si admirable en sainteté de vie, qu'elle estoit en exemple à un chacun, estant sa maison tousiours ouverte à l'assemblée du Seigneur. Sur le mois de may son mari, seigneur de Graveron, qui estoit aussi surveillant, fut emporté d'une fièvre. Estant demeurée vefve, elle ne délaissa pas de continuer à servir Dieu ; si bien qu'elle

1557.

Taurin Gravelle.

Philippe de Luns.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 471-473.

1557.

fut prise en ceste assemblée avec les autres. Elle eut de durs assaux en la prison, & par les iuges, & par les forbonnistes; mais elle demeura victorieuse. Elle eut aussi des amis en cour, qui pourchassèrent de luy sauver la vie, encores qu'elle persistast; mais Brandi, garde des seaux, qui avoit halené sa confiscation, fut cause principalement qu'on passa outre. Ainsi donc, le XXVII septembre, par arrest des commissaires délégués au rapport des procès informés par le lieutenant civil, ces trois martyrs furent condamnés, & après avoir reçu la question, menés à la chapelle, attendant l'heure bienheureuse de leur mort. Là les docteurs, selon leur coutume, arrivèrent pour les tourmenter; mais ils furent repoussés vaillamment, de sorte que, n'estans aucunement destournés de leur constance, ils furent tirés de la prison, & mis chacun en son tombereau, pour estre traînés au lieu du supplice. Clinet cria tout toujours à ceux qui le pressoient de changer de sentiment qu'il n'avoit dit ne maintenu que la vérité de Dieu; & à un docteur qui luy demandoit s'il ne vouloit pas croire S. Augustin touchant quelques propos, répondit qu'oui, & qu'il ne disoit rien qu'il ne peust prouver par son autorité. La damoiselle voyant un prestre approcher pour la vouloir confesser, dit qu'elle se confessoit à Dieu, & s'assuroit de recevoir pardon, estant celuy seul qui la pouvoit absoudre. Elle fut sollicitée par quelques conseillers de la cour de prendre une croix de bois en ses mains, selon la coutume des autres qu'on mène au supplice, luy alléguans que Dieu commandoit à chacun de porter sa croix; sa réponse fut: « Messieurs, vous me faites bien porter ma croix, m'aïans iniustement condamnée, & m'envoians à la mort pour la querelle de nostre Seigneur Jésus-Christ, lequel n'entendit oncques parler de ceste croix que vous dites. » Gravelle avoit une face riante & une bonne couleur, déclarant qu'il n'estoit aucunement fâché de la condamnation. Quelqu'un de ses amis luy demanda à quelle mort il estoit condamné. « Je say bien, dit-il, que je suis condamné à la mort, mais je n'ay point prins garde à la façon de la mort, sachant bien que Dieu m'assistera toujours, en quelque tourment que je sois

ils sont menés  
au supplice.

mis. » Au sortir de la chapelle, il dit ces paroles: « Seigneur mon Dieu, qu'il te plaise m'assister! » Adverti que la cour entendoit qu'ils eussent la langue coupée s'ils ne se vouloient convertir, il dit que cela n'estoit pas porté par son arrest, & en faisoit difficulté. Mais après avoir entendu qu'il estoit contenu au *Retentum de la cour* (1), il bailla la sienne franchement au bourreau, pour estre coupée, & incontinent dit ces mots intelligiblement: « Je vous prie, priez Dieu pour moy! » La damoiselle estant requise de bailler sa langue, le fit allégrement, disant ces paroles: « Puisque ie ne plain mon corps, plaindray-je ma langue? non, non. » Tous trois estant ainsi acoustrés, partirent du palais. La constance de Gravelle estoit merveilleuse, & les soupirs qu'il jettoit sans cesse, la veue tournée devers le ciel, monstroient bien l'ardeur de son affection en priant Dieu. Clinet avoit aussi toujours la veue en haut; mais sembloit plus triste que les autres, pour ce qu'il estoit abbatu de vieillesse, & de sa nature il estoit bleme & deffait. La damoiselle sembloit encores les surpasser en constance. Car elle n'estoit aucunement changée de visage, mais, assise dessus le tombereau, monstroient une face vermeille & d'une excellente beauté. Estans arrivés à la place Maubert, lieu de leur mort, avec ceste constance, ils furent brûlés, Clinet & Gravelle vifs: la damoiselle étranglée, après avoir esté flamboiée aux pieds & au visage. Ce triomphe fut admirable, car Satan sembloit à son escient avoir voulu assaillir tout à un coup, & l'inconstance coutumière de la ieunesse trop désireuse de la vie de ce monde en Gravelle, & la débilité de la vieillesse en Clinet, & l'infirmité de la femme délicate en la damoiselle: mais Dieu monstra quelle est la force de sa puissance à rassurer la ieunesse, & à luy faire oublier ceste terre icy; à renforcer la vieillesse, pour la faire combattre contre tous tourmens; & à changer l'imbécillité de la femme en un courage plus que

1557.

Leur mort  
triomphante.

(1) On appelait *retentum*, en style du palais, les dispositions d'un arrêt ou d'une décision qui n'étaient point explicitement énoncées, mais faisaient l'objet d'une convention tacite, laquelle devait cependant recevoir son exécution.

1557.

héroïque, pour vaincre, selon qu'il lui plaist beſongner en ſes eſleus.

Nicolas le  
Cène.  
2 octobre.

LES iuges non ſaoulés du ſang des trois premiers, en tirèrent encores deux autres à la mort, le 2 d'octobre. L'un eſtoit Nicolas le Cène (1), médecin, natif de Saint Pierre ſur Dives, près de Lizieux en Normandie, lequel ne faiſoit que d'arriver à Paris, quand le iour meſmes on l'advertit de l'aſſemblée qui ſe faiſoit en la rue Saint Iaques. Et comme il ne deſiroit autre choſe que d'oûir la parole de Dieu, ſ'y en vint encores tout botté. Là, eſtant appréhendé avec les autres, il ſouſtint iuſques à la mort la vérité de l'évangile. L'autre s'appelloit Pierre Gabart (2), aagé d'environ trente ans, natif de S. Georges près de Montaigu, en Poitou, ſoliciteur de procès : la conſtance duquel fut d'un grand fruit aux autres prifonniers. Car eſtant mis en une grande bande d'eſcoliers au petit Châtelet, & voyant que, pour paſſe-temps, ils ſ'amuſoient à parler de la philoſophie : « *Non, non, dit-il, il faut que toutes ces choſes mondaines ſoyent oubliées ; regardons comment nous pourrons ſonſtenir la vérité céleſte de noſtre Dieu : nous ſommes ici à la déſenſe du royaume de noſtre Seigneur Iéſus-Chriſt.* » Là deſſus il commença à les enſeigner comment ils avoient à reſpondre ſur un chaſcun poinct ; ſi bien qu'au rapport de ceux de la compagnie, il ſembloit que iamais il n'eût fait autre choſe que pratiquer l'inſtruction de théologie encores qu'il ne ſeût de lettres. Eſtans mis depuis à part au cachot le plus ſaſcheux, nommé *Fin d'aiſe*, plein d'ordures & de beſtes, ne ceſſoit pourtant de chanter pſeaumes, & croit à pleine voix conſolations de la parole de Dieu, pour eſtre entendu des autres. Il avoit un neveu ieune enfant, prifonnier auſſi en un autre cachot prochain ; il trouva manière de ſavoir ce qu'il avoit dit aux iuges : l'enfant luy reſpondit qu'on l'avoit contrainct de faire quelque révérence à un crucifix peint ; luy indigné : « *Mauvais garſon, dit-il, ne t'ay-ie pas appris les commandemens de Dieu ? ne ſais-tu pas qu'il eſt diſt : — Tu ne te feras image taillée ? &c.* » Et commença d'expoſer ce commande-

Pierre Gabart.

Il exhorte ſon  
neveu.

ment ſi haut, qu'il eſtoit entendu de bien loin. Ces deux perſonnages, maintenans de telle conſtance la vraye doctrine, furent condamnés à la mort par les commiſſaires délégués de la cour, & de la torture menés à la chapelle, là où ſe préſentèrent des prêtres qu'ils repouſſèrent ; & furent là un long temps en prières, chantans pſeaumes, & louans Dieu. Après diſner, l'heure de l'exécution venue, on les advertit que la cour entendoit, ſ'ils ſe vouloient deſdire, qu'ils ſeroient eſtranglés, ſinon brûlés vifs, & auroient les langues coupées. Eux délibérés de ſouffrir tous tourmens pour noſtre Seigneur Iéſus-Chriſt, préſentèrent volontairement leurs langues au bourreau. Gabart commença à gémir de quoy il n'avoit plus de pouvoir de louer Dieu de ſa langue ; Cène le conſoloit de la teſte. En ceſt eſtat, depuis la Conciergerie, ils furent trainés dedans des tombereaux iuſques aux fauxbourgs Saint Germain, en la place du pilori. Le peuple furieux les pourſuivoit avec toutes fortes d'iniures & blaſphêmes, & vouloit en faire l'exécution, maugré le bourreau ; tellement que ce fut une mort la plus cruelle du monde, à l'occaſion du vent qui emportoit la flamme par fois de deſſous eux. Ainſi ils furent longuement tenus en l'air à petit feu, & avoient les parties baſſes toutes brûlées que le haut n'eſtoit point encores offenſé. Toutesſois, pour le tourment ils ne ſe laiſſèrent point, la veue tournée vers le ciel, de montrer teſmoignages infinis de leur foy & conſtance. En ce meſme feu pluſieurs Bibles, nouveaux Teſtaments, & autres livres ſaincts, furent brûlés.

Là deſſus aucuns des amis des prifonniers, craignans la cruauté de ces iuges, préſentèrent cauſe de récuſation contre eux, demandans autres commiſſaires. Cela retarda quelque peu les procédures : toutesſois le roy en eſtant adverti, par lettres patentes données à S.-Germain-en-Laye, du 7 d'octobre, commanda ces récuſations eſtre miſes à néant, & qu'on paſſaſt outre en la procédure des procès, tous autres procès & affaires ceſſantes & poſſoſées, ſur peine de nullité des iugemens ; & que les préſidens euſſent la charge de choiſir tels conſeillers que bon leur

On active le  
procès.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 473.

(2) *Ibid.*



1557.

sembleroit, pour suppléer au défaut des autres qui seroient absens : & puisqu'il y avoit certain empeschement qui mettoit hors de cognoissance de cause le lieutenant, & luy estoit l'instruction des procès, qu'ils choisissent de la cour ou du Chastellet, instructeurs tels qu'ils voudroient ; que son sollicitateur (car le roy en avoit un à part) fust receu substitut du procureur du roy, pour faire la poursuite, le procureur général, nommé Brulart, estant mort en ce temps grand adversaire de ceux de la religion : combien qu'on ait entendu que, lors de sa mort, il tint ces propos : qu'il craignoit qu'on feist tort à ces pauvres gens ; que les dogmatifans, pertinax & sacramentaires fussent jugés, toutesfois qu'on ne passast point iusques à l'exécution d'iceux avant que l'en advertir. Ces lettres allumèrent encor le feu de plus fort, avec ce que les iuges estoient bien indignés d'avoir esté reprochés. Ceux sur lesquels la rage tomba furent deux ieunes hommes, l'un aagé de dix-neuf à vingt ans, natif d'Astafort (1) en Condonnois, nommé François Rebeziers ; l'autre n'estant guères plus aagé, & natif de la ville d'Oléron (2) en Béarn, nommé Frédéric d'Anville, tous deux escoliers estudians à Paris. Combien vaillamment ils se font portés en ceste ieunesse, soustenans la querelle de nostre Seigneur Iésus-Christ ; quelle confession ils ont faite, quelles disputes ils ont eues avec les docteurs de Sorbonne, leurs lettres & confessions contenues au livre des martyrs (3) en portent tesmoignage à tout le monde. L'intention des iuges estoit de les envoyer ainsi les uns après les autres à la mort, & y avoit déjà les procès de douze ou treize prests à iuger ; mais une damoiselle (qui estoit aussi prisonnière) présenta des causes de récusation contre les commissaires, & par ce moien furent ces procédures si aspres & déréglées, arrestées pour un temps, pendant qu'on estoit après à les vider. Dieu aussi suscita un autre moien pour rompre ce coup iusques au mois de juillet suivant. Car les nouvelles de ceste persécution estans

François  
Rebeziers.Frédéric  
Danville.

venues iusques aux nations estranges, les cantons fidèles des Suisses qui ont embrassé l'évangile, vers lesquels furent envoyés de Genève M. Guillaume Farel, Jean Bude & Théodore de Bèze, envoièrent leurs ambassadeurs devers le roy, pour faire remontrances & supplications pour les prisonniers. Au mesme instant arrivèrent aussi lettres de la part du comte Palatin, premier électeur, tendantes à mesme fin : tellement que le roy, sollicité de ceste sorte, & voyant le besoin qu'il avoit du secours des estrangers, accorda qu'on procédast plus doucement en ces affaires. Ainsi le feu cessa pour quelque temps, & depuis la venue des ambassadeurs on commença à procéder par eslargissemens. Plusieurs furent envoyés aux monastères, principalement les plus ieunes des escoliers, desquels les uns se laissèrent escouler, les autres, n'estans estroitement ferrés, eschappèrent. La plupart furent renvoyés devant l'official pour y faire abijuration & recevoir l'absolution ordinaire. Car les iuges, se voians les mains aucunement liées, pour ne les envoyer au feu, usèrent de ce moien pour s'en défaire : plusieurs lasches & craintifs ne se soucièrent pas beaucoup d'obéir à cela, les autres usèrent de confessions ambiguës. Quoy qu'il en soit, il y eut de grandes infirmités en beaucoup. Il y en eut aussi qui aimèrent mieux mourir entre les puantises & destresses des prisons, aians tousiours persévéré constamment, entre lesquels il y eut deux ieunes enfans de singulière vertu, à favoir René du Seau, natif de Xaintonge, lequel, du temps de son ignorance, estoit en telle disette, qu'il faisoit mestier de chanter des *Salve Regina*, qu'on appelle, es coins des rues ; mais Dieu, duquel la vertu est tousiours admirable en la vocation des siens, les prenants souvent lorsqu'ils semblent du tout perdus, l'avoit si bien retiré, qu'en peu de temps il embrassa Iésus-Christ pour son vray salut ; si bien que iamais l'assurance n'en a pu estre effacée en luy par quelque tourment qu'il ait souffert aux prisons. L'autre se nommoit Jean Almaric, natif de Luc en Provence, lequel déjà tirant à la mort, & ne se pouvant soustenir qu'à grand'peine, quand on l'appella pour aller devant les commissaires du parlement, commença à reprendre ses

1557.

Intervention  
des canjons  
suisses et du  
comte Palatin.

René du Seau.

Jean Almaric.

(1) Astafort (Lot-et-Garonne), à quatre lieues d'Agen.

(2) Plutôt Oloron (Basses-Pyrénées).

(3) *Hist. des martyrs*, fol. 475.

1557. forces, & s'en allant tout délibéré à la Tournelle, parla si franchement qu'on ne l'estimoit point malade, & disoit qu'il ne sentoît aucune douleur pendant qu'il estoit là, & peu après décéda en son cachot.

Sens. L'ÉGLISE de Sens avoit un grand ennemy entre autres, à savoir Robert Hemard, lieutenant criminel, lequel fait tant, qu'ayant surpris Nicolas Guiotet, natif de Neufville sous Gié, le condamna à estre brûlé, comme il le fut en très grande constance, n'ayant mesmes voulu appeller de la sentence. Ce nonobstant on ne laissa de s'assembler, & furent dès lors élus par l'assemblée deux personnages de bon témoignage, tant pour lire l'Escriture sainte & faire les prières en l'assemblée, que pour recueillir les aumônes. Mais Hemard d'autre costé estoit comme un loup, attrapant tant de brebis qu'il pouvoit; de sorte qu'environ la persécution esmeue à Paris, dont nous avons parlé cy-dessus, il en condamna trois au feu; l'un desquels nommé George Tardif, renvoyé de Paris, où il avoit appelé, fut brûlé à Sens, avec une très grande édification de plusieurs : les deux autres, l'un desquels estoit libraire, fut pris avec ses livres, & l'autre charpentier de son mestier, furent exécutés à Paris; comme aussi au mesme temps un nommé Jean Caillou de Tours renvoyé de Paris, fut brûlé à Tours; & un nommé Nicolas, aiant esté accusé par son propre père à la duchesse douairière de Guise, demeurant à Ieinvillie, capitale ennemie de la religion, renvoyé aussi de Paris au dict Ieinvillie; ceste dame eut son passetemps de le veoir flamber à son appétit, iceluy confessant Iésus-Christ iusques au dernier soupir (1).

Ile d'Arvert. QUANT au parlement de Bordeaux, nous avons veu (2) le grand ouvrage que faisoit Philibert Hamelin en Xaintonge, & notamment en l'isle d'Allevvert; de sorte que, ne pouvant suffire à ceste besongne, il demanda de l'aide à l'église de Paris, qui leur envoya un nommé André de Mazières (3), autrement de la Place, ieune homme, mais de grande piété, aiant esté déchassé de Bordeaux, lorsque Monier

& Cazes y furent exécutés. Ces nouvelles rapportées à l'évesque de Xaintes, il se prépara pour y acourir avec le sénéchal, le prévost des mareschaux & autres de la iustice; de quoy Hamelin suffisamment adverti ne voulut iamais abandonner son troupeau, quoy qu'il en fust requis par quelques uns. Ce néantmoins, par l'extrême importunité de ses amis, il se retira en la maison du sieur de Pirfac près de Rossillon, là où estant incontinent trouvé, il alla au devant de ceux qui le cherchoient, les saluant tous d'une face ioyeuse, & parla à ceux qui le faisoient, d'une telle véhémence que plusieurs se prirent à larmoyer, & pour certain se fussent retirés sans luy rien faire, sans un de leur compagnie, qui leur remonstra qu'ils estoient tous perdus s'ils le laissoient. Cependant l'évesque arrivant en Allevvert, se porta comme s'enfuit. Estant receu avec la croix & la banière, la première chose qu'il fit, ce fut d'embrasser à deux bras estendus un crucifix, qui estoit au bout d'un baston, disant tout hault : *salve Redemptor mundi*, quelques uns de sa suite mesmes s'en prirent à rire, disant assez haut, qu'il pensoit peut-estre embrasser quelque autre chose; d'autre part chascun le cognoissoit pour un homme gardant très mal le vœu de chasteté. Mais ce rire ne fut pas commun à tous. Car à grand'peine fut il arrivé qu'il commença d'affliger à outrance tous ceux qui avoient ouy la prédication de Hamelin, lesquels il estonna tellement, que tous ceux qui comparurent, abiurèrent, excepté un nommé Jean Baudouin procureur : mesmement il fit tant, qu'un nommé Jean du Vaux consentit que son enfant fust rebaptisé, estant arraché d'entre les mains de sa mère y contredisant de son pouvoir. Et quoy que cest acte fust contre la parole de Dieu, & contre les propres canons & décrets advoués par l'église romaine, si est-ce que l'évesque mesmes en fut le parrin, pour faire valoir le mystère, & voulut que Renée d'Angliers, damoiselle de Fouilleux, en fust marraine. Mais peu de iours après l'enfant premièrement, & puis la mère moururent, [ce] qui donna à penser à beaucoup de gens. Huit iours après tous les officiers de la chastellenie d'Allevvert, pour n'avoir empesché ny faisy Hamelin, eurent adiournement

1557.

Arrestation  
d'Hamelin.L'évêque de  
Saintes.(1) *Hist. des martyrs*, fol. 471.

(2) Page 58.

(3) *France protest.*, VII, 256.André  
de Mazières  
dit de la Place.

1557.

personnel, auquel comparoissans, furent constitués prisonniers, & condamnés à grosses amendes, avec inhibitions de ne jamais conniver en tel cas.

Mazières:  
visite Hamelin.

Au mesme temps Mazières, duquel nous avons parlé, venant de Paris en Allevert arriva à Xainctes, là où entendant ce qui estoit advenu, tant s'en fallut qu'il en fust estonné, qu'au contraire allant droit trouver en prison Hamelin, en présence du geolier & de tous les prisonniers, tous estonnés, il le consola & fortifia grandement, sans qu'aucun le retint ny endomma-geast ni de fait ni de parole. De là cuidant alleren Allevert, pour recueillir les brebis effarouchées, il eut si maigre response des uns, & fut si fort prié des autres de s'en déporter pour cest heure là, qu'il s'achemina vers Bordeaux; & passant à Pons, y assembla quelque petit nombre de gens en la maison de Vincent Mathieu chastelein, en quoy la providence de Dieu se monstra merveilleuse, se servant de l'infirmité des uns pour redresser les autres. Car ceux de Xainctes ne tardèrent guères d'envoyer après luy, le priant de retourner à Xainctes, & y séjourner quelque temps; ce qu'il fit avec un fruit merveilleux. Quant à Hamelin, les officiers, admirans sa vertu, & conveincus en leurs consciences, avoyent horreur de le condamner à la mort, & mesmes eussent désiré que quelqu'un luy eust ouvert les prisons; mais luy au contraire n'y vouloit aucunement entendre, disant avoir regret d'en estre une fois sorti par ce chemin, sans avoir fait confession de sa foy, où Dieu l'avoit appelé. Ainsi donc, pour s'en descharger comme ils pourroient, ils l'envoyèrent à Bordeaux, c'est-à-dire à la boucherie très cruelle, là où ce saint martyr finit heureusement ses iours, édifiant encores plus de gens par sa mort, qu'il n'avoit fait en sa vie (1). Car, entr'autres ceux d'Allevert & de Xainctes, aians tefmoignage de ceste constance, furent merveilleusement fortifiés. Un prestre qui avoit esté son hoste à Xainctes, & instruit par luy en l'évangile, aiant esté fait prisonnier & mené avec luy à Bordeaux, ne mit guères à se desdire; ce qu'entendant Hamelin poussé de l'Esprit de Dieu, voire pro-

Il retourne à  
Saintes.

Martyre  
d'Hamelin.

Un prestre  
apostat.

phétique, après l'avoir aigrement repris, luy dit entre autres ces mots : « *Ta vie n'en sera pas plus longue, & mourras devant moy, mais ce ne sera pour la cause de Dieu, [ce] quite fera servir d'exemple à tous apostats.* » Il n'eut pas plustost achevé ceste parole, que le prestre sortant de la prison après avoir abiuré, fut tué par deux gentilshommes, qui avoyent de longtemps querelle contre luy. Or plusieurs, mesmes au paravant adversaires, entrèrent en l'église par ce moyen. Chascun donc commença à se réveiller, & Dieu d'abondant, d'autre costé envoya surcroist de bons ouvriers, entre lesquels n'est à oublier un nommé Charles de Clermont, autrement dit de la Fontaine (1), lequel se trouvant à la Rochelle, & poussé d'une bonne & sainte affection, commença secrètement de manifester les abus à quelque petit nombre, ce qui servit puis après de semence à ceste église : puis, s'estant transporté à Xainctes, s'arresta quelque temps avec le susdit André [de] Mazières, faisans tous deux un merveilleux devoir iour & nuit, tant en la ville de Xainctes, que es autres villes de la province, & par quelques maisons de gentilshommes, selon que Dieu leur faisoit ouverture.

Le parlement de Dijon eut ensemble pour prisonniers ceste mesme année Philippe [le] Cène (2), de saint Pierre sur Dives, au pais de Normandie, & un nommé Iaques, son compagnon, surpris à Dijon en passant; ausquels fut adjoind puis après un nommé Archambaut Seraphon, mercier de la Molsière en Bazadois, surpris à Auffonne, ville frontière (3), pour avoir esté visité au passage, & trouvé saisi de letres de quelques escoliers de Paris, adressantes à Genève, où tous ces trois estoient demeurans. Tost après eux, un nommé Nicolas du Rousseau, homme doué d'ex-

1557.

Charles  
de Clermont  
dit de la Fon-  
taine.

Dijon.

Philippe le  
Cène et son  
compagnon.

Archambaut  
Seraphon.

Nicolas  
du Rousseau.

(1) Florimond de Remond, *Hist. de la naissance et des progrès de l'hérésie de ce siècle*, livre VII, page 921.

(2) Qu'il ne faut pas confondre avec son frere Nicolas le Cène, brûlé à Paris la même année (Voy. page 74).

(3) Auxonne (Côte-d'Or), demeura ville frontière jusqu'à la réunion définitive de la Franche-Comté à la France par le traité de Nimègue, en 1678. Voy. sur Archambaut, Seraphon et Nicolas du Rousseau, *Hist. des martyrs*, fol. 439.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 438.

1557.

Nicolas  
des Gallards.

cellente piété, avocat à Paris, & surveillant de l'église, qui l'avoit envoyé à l'église de Genève pour demander d'estre secourus d'un ministre, fut aussi arrêté à Auxonne, & de là mené à Dijon, & adjoind aux trois précédens prisonniers. Nicolas des Gallards (1), alors ministre de Genève, & presté pour un temps à l'église de Paris, où il arriva quelques mois devant la persécution de la rue saint Jacques, estoit aussi avec luy, mais il eschappa, n'estant rien trouvé en sa malette, au lieu que du Rousseau, contre l'avis de ses amis, s'estoit chargé de livres & de lettres. Tant y a que la providence de Dieu gouverna tout ce faict, aiant esté les deux premiers prisonniers tellement fortifiés par les deux derniers, qu'aïans auparavant esté induits à abjurer, ils furent retirés comme des abismes des enfers, pour confesser Iésus-Christ iusques à la mort, qu'ils souffrirent constamment. Archambaut les suivit en pareille constance; & quant à du Rousseau, après avoir très vaillamment combattu, il mourut finalement en prison, le corps duquel fut puis après mis en cendre en la place publique, afin que la mort survenue ne le privast de la couronne des martyrs.

Les Vaudois  
du Piémont.

Les églises des vallées du Piedmont, à faveur d'Angrongne, Lucerne, S. Martin, & autres pais habités de temps immémorial par une partie de ceux qui estoient restés de la persécution iadis dressée contre ceux qu'on a appellés Albigeois & Vaudois, encores qu'ils n'eussent esté compris en la cruauté exercée contre Cabrières & Mérindol leurs confrères, pour estre du ressort du parlement de Turin, & que durant les guerres d'entre le roy & l'empereur Charles, soustenant la querelle du duc de Savoye son beau-frère, ils eussent esté aucunement espargnés sous les gouverneurs de Piedmont, ne laissèrent toutesfois d'estre rudement assaillis dès l'an M.D.LV, principalement estant le parlement sollicité par quelques gentilshommes du val S. Martin; mais aïans persisté courageusement & toutesfois en toute modestie, estant aussi intervenue l'inter-

cession des princes protestants & des quatre cantons évangéliques de Suisse, Dieu les a tousiours maintenus, encores qu'ils ayent publiquement & ouvertement fait profession de la religion, avec entière exercice d'icelle, estans intervenus plusieurs estranges iugemens de Dieu sur leurs principaux persécuteurs: comme entre autres sur un nommé Iean Martin Trombault, de Briqueras près d'Angrongne, lequel, s'estant vanté de couper le nez au ministre d'Angrongne, fut tost après assailli d'un loup enragé, qui luy mangea le nez, dont il mourut enragé, chose connue notoirement par tout le pais. Ce néantmoins en l'année M. D.LVII, au mois de février, Nicolas Sertoire, natif de Quiers (1), fut pris & puis brûlé le IIII de may, en la ville d'Augste (2), nonobstant l'intercession des seigneurs de Berne, aiant écrit en sa faveur pour avoir esté iceluy Sertoire leur escolier à Laufane.

L'AN M.D.LVIII, le VIII ianvier, la ville de Calais aiant esté reprise sur les Anglois par composition, sous la conduite du duc de Guise retourné d'Italie, le roy aiant repris courage (comme à la vérité c'estoit une très belle & grande conquête), le cardinal reprenant ses premières erreurs touchant l'edit de l'Inquisition refusé par le parlement, fait tant que le roy, féant en personne audit parlement, le fait publier de pleine autorité, le IX dudit mois; tellement qu'il sembloit que tout ce qui avoit esté ottroyé à l'intercession du conte Palatin & des Suisses, l'année précédente, estant venu à néant, il ne restoit plus que l'exécution de ce pernicieux conseil. Mais Dieu y pourveut de terrible façon, & en beaucoup de fortes, comme il sera dit cy-après; & tant s'en salut que les églises commencées en diminuassent, qu'au contraire plusieurs se dressèrent qui n'avoient peu iusques alors avoir le ministère dressé.

PREMIÈREMENT donc advint en ce temps là, qu'un nommé Iean de Gannes, dit Rochemont, d'auprès de Sens, passant par Troyes avec quelques bales de livres de la religion, fut saisi

1557.

Nicolas  
Sertoire  
4 mai.1558.  
Prise  
de Calais.  
8 janvier.L'édit sur  
l'Inquisition.Troyes.  
Jean  
de Gannes  
dit Rochemont

(1) *France protest.* IV, 244. Nicolas des Gallards, sieur de Saules, devait présider en 1565, à Paris, le cinquième synode national.

(1) Quiers ou Chieri, ville de Piémont, à deux lieues de Turin. Voy. sur Nicolas Sertoire, ou Sartoire, *Hist. des martyrs*, fol. 446.

(2) Aoste, l'ancienne *Augusta prætoria*, dans le val du même nom.

1558.

& mené aux prisons, mais de telle forte, que, par une admirable providence de Dieu, elles servirent comme d'un temple pour y prescher en toute assurance, le prisonnier n'estant aucunement resserré; & qui plus est (nonobstant toutes les poursuites tant de Nicolas Iaquinot apostat, lieutenant criminel, que de Philippes Belin, lieutenant particulier, et qui manioit les affaires de la duchesse de Valentinois) estant visité ouvertement par hommes & femmes, tellement que l'œuvre de Dieu s'avança merveilleusement par ce moien. Finalement (nonobstant les crieries desespérées du cordelier apostat Morel, dont mention a esté faite cy-dessus en l'histoire de l'an M.D.XLVII) aiant esté dit par arrest de la cour du parlement, qu'il seroit mené à Senlis, où il avoit appelé comme en estant natif : ceux qui le menoient luy donnèrent congé par les chemins. Tost après, à s'avoir au commencement de juillet M.D.LVIII, le Maçon, autrement dit la Rivière, par lequel nous avons dit (1) l'église de Paris avoir esté dressée, d'où aussi il estoit pour lors ministre, retournant de Genève, & passant par Troyes, fut requis par ceux de la religion de leur faire quelque exhortation, les trouva si bien préparés, & d'abondant leur donna tel courage, que dès lors ils délibérèrent de servir à Dieu à bon escient. Pour cest effect donc leur fut envoyé de l'église de Paris un ieune homme aagé d'environ vingt-trois ans, natif d'Angoleme, nommé Girard de Courlieu (2), mais désà bien versé és lettres divines & humaines, & de vie syncère & entière; lequel ne meit guères à dresser l'église, faisant procéder à l'élection des surveillans & diacres : de sorte que tout estant rengé, l'église multiplia grandement, tant en la ville que és villages circonvoisins, & s'acreut merveilleusement par l'espace d'un an ou plus, sans qu'aucune assemblée fust descouverte par les ennemis, combien qu'il s'en feist quatre & cinq pour un iour, tant de nuit que de iour.

Le Maçon.

Girard de  
Courlieu.

La Rochelle.

Pierre Richer.

D'AUTRE part, Dieu besongnoit en Guienne, faisant profiter ce qui avoit esté semé à Xaintes, & en l'isle d'Albevert. En ce temps doncques Pierre

Richer, retournant de l'Amérique, où il avoit beaucoup souffert sous la tyrannie de Villegagnon très meschant & très malheureux apostat (1), vint à la Rochelle, où il trouva environ cinquante personnes, qui avoient esté assemblées au Seigneur par le ministère de la Fontaine & de la Place, desquels nous avons parlé en l'histoire de l'année précédente : lequel petit troupeau il fortifia tellement en peu de temps, qu'un consistoire avec le reste de la discipline ecclésiastique y fut establi; & fut ce premier commencement tellement favorisé de Dieu, qu'en peu de temps une bonne partie de la ville se rengea à l'église du Seigneur, abandonnant les superstitions de l'église romaine, se préparant dès lors le Seigneur ceste place, pour luy faire soutenir quelque iour les plus durs efforts de ses adversaires.

Le pape & les siens ne travailloient pas moins d'autre costé à ruiner tout ce que les serviteurs de Dieu pouvoient bastir, d'autant qu'il sembloit bien qu'estant receu au parlement l'édit de l'Inquisition, & le roy faisant son compte que l'empereur son ennemi n'estoit à craindre pour ceste année là (2), que la persécution se renouvellerait plus forte que iamais au paravant; mais Dieu monstra lors à sa manière acoustumée, qu'il n'y a ne force ny cautèle qui puisse rien à l'encontre de luy. Car au lieu qu'au paravant il n'y avoit quasi que les petits qui osassent embrasser Iésus-Christ & sa croix, Dieu en suscita trois des plus grans du royaume pour s'en mesler : à s'avoir, Antoine de Bourbon roy de Navarre, Louys de Bourbon prince de Condé son frère, & François de Coligny sieur d'Andelot, frère de Gaspar de Coligny amiral de France, alors prisonnier au Pais-Bas, depuis la prise de S.-Quentin (3), en

1558.

Nouveaux  
dangers  
et puissants  
secours.

(1) Pierre Richer, dit de l'Isle, avait fait partie, en qualité de ministre, de l'expédition de Villegagnon, dont il sera parlé ci-après.

(2) Charles-Quint, en effet, venait d'abdiquer et l'archiduc Ferdinand, son frère et son successeur à l'empire, se voyait refuser la confirmation par le Saint-Siège.

(3) Quant à d'Andelot, c'est en Italie et dans des circonstances analogues qu'il embrassa la Réforme. Enfermé dès 1551 dans le château de Milan, il ne fut rendu à la liberté qu'en 1556, à la suite de la trêve de Vaucelles. C'est pendant cette longue capti-

(1) Page 57.

(2) *France protest.*, IV, 90.

1558.

Antoine  
de Bourbon,  
roi de Navarre.

laquelle prison il fut aussi gagné au Seigneur, pour estre un iour instrument d'eslite en son église. Quant au roy de Navarre, il avoit esté instruit aucunement en ses païs, comme nous l'avons veu cy-dessus, & estant venu visiter le roy à Fontaine Bleau, après la prise de Calais, retournant à Paris, print courage iusques à se trouver en quelques assemblées parmi gens de basse condition. Qui plus est, estant advenu que deux ministres de Paris furent surpris en leur chambre, l'un desquels fut lasché par les sergens, leur baillant quelques escus en la main, l'autre nommé Antoine de Chandieu, duquel nous avons parlé, fut emprisonné au Chastelet, ce roy alla luy-mesmes le lendemain l'advouer de sa maison, & l'en ramena sain & sauf. Aussi eust esté par trop dommageable à l'église de Dieu la perte d'un tel personnage, qui a depuis tant servi. Et pleust à Dieu que ce roy eust eu tousiours un mesme courage. D'autre part le prince de Condé, avec madame de Roye sa belle-mère, & Éléonore de Roye sa femme (1), prindrent dès lors les matières à cœur, profitans en la parole de Dieu à bon esfient, comme les bons & grans effectés l'ont montré depuis. Le sieur d'Andelot, qui estoit d'un courage ardent, se résolut dès lors de faire encores mieux, requérant à l'église de Paris que le susnommé Gaspard Carmel, dit Fleury (2), qui avoit esté envoyé de Neuchastel en Suisse à Paris, pour aider à l'œuvre du Seigneur, luy fust presté pour l'accompagner en ses terres de Bretagne, où il avoit de grands biens de par Claude de Rieux sa femme (3); auquel voiage il feit prescher publiquement l'Evangile, comme il a esté dit cy-dessus. Cela fut désia un moyen d'arrester aucune-

Le prince de  
Condé.

François  
d'Andelot.

La Réforme  
en Bretagne.

ment les desseins du cardinal touchant l'exécution de son inquisition, en quoy servit encores davantage l'ambassade des principaux princes d'Alemagne, à sçavoir, du conte Palatin, duc de Saxe, marquis de Brandebourg, tous trois électeurs, ensemble du duc des Deux Ponts, & du duc de Wirtemberg, avec bonnes lettres pleines de saintes remonstrances inférées au livre des Martyrs, en date du XIX de mars audit an (1); auxquels princes fut faite gratuite réponse, pour ce qu'on craignoit les offenser en une telle saison.

AINSÍ donc se multiplioit l'assemblée de iour en iour à Paris, où il advint que quelques-uns estans au pré aux Clercs (2), lieu public de l'université, commencèrent à chanter les psaumes; ce qu'estant entendu, grand nombre de ceux qui se pourmenoiérent & s'exerçoient à divers jeux, se joignirent à ceste musique, les uns pour la nouveauté, les autres pour chanter avec ceux qui avoient commencé. Cela fut continué par quelques iours en très grande compagnie, où se trouvèrent le roy de Navarre mesmes, avec plusieurs seigneurs & gentilhommes, tant françois que d'autres nations, se trouvant là & chantans les premiers: & combien qu'en grande multitude se trouve volontiers confusion, toutesfois il y avoit un tel acord & telle révérence, que chascun des assistans en estoit ravi, voire ceux qui ne pouvoient chanter; & mesmes les plus ignorans estoient montés sur les murailles & places d'alentour, pour ouyr ce chant, rendans tesmoignage que c'estoit à tort qu'une chose si bonne estoit défendue. Cependant les adversaires de la religion, pensans que tout s'en alloit perdu pour eux, acourent vers le roy, qui estoit à son camp à Amiens, & luy font entendre que les luthériens avoient esmeu sédition en la ville de Paris, prests de ietter sa maiesté hors la possession d'icelle; qu'il se trouvoient en troupe innumé-

rité, bien antérieure à la prise de Saint-Quentin (1557), qu'il fut, lui aussi, « gagné au Seigneur, » quelques années avant l'amiral, par la lecture des ouvrages de Calvin. (*France protest.*, III, 411.)

(1) Voy. sur la comtesse de Roye et sur sa fille Éléonore, princesse de Condé, les études de M. le comte J. Delaborde dans le *Bull. de l'hist. du protest.*, XXV, 337, et XIX, 210.

(2) Gaspard Carmel, beau-frère du réformateur Guillaume Farel, desservait l'église de Paris depuis le mois de mars 1557.

(3) Qui lui avait apporté en dot les riches comtés de Laval et de Montfort.

ment les desseins du cardinal touchant l'exécution de son inquisition, en quoy servit encores davantage l'ambassade des principaux princes d'Alemagne, à sçavoir, du conte Palatin, duc de Saxe, marquis de Brandebourg, tous trois électeurs, ensemble du duc des Deux Ponts, & du duc de Wirtemberg, avec bonnes lettres pleines de saintes remonstrances inférées au livre des Martyrs, en date du XIX de mars audit an (1); auxquels princes fut faite gratuite réponse, pour ce qu'on craignoit les offenser en une telle saison.

AINSÍ donc se multiplioit l'assemblée de iour en iour à Paris, où il advint que quelques-uns estans au pré aux Clercs (2), lieu public de l'université, commencèrent à chanter les psaumes; ce qu'estant entendu, grand nombre de ceux qui se pourmenoiérent & s'exerçoient à divers jeux, se joignirent à ceste musique, les uns pour la nouveauté, les autres pour chanter avec ceux qui avoient commencé. Cela fut continué par quelques iours en très grande compagnie, où se trouvèrent le roy de Navarre mesmes, avec plusieurs seigneurs & gentilhommes, tant françois que d'autres nations, se trouvant là & chantans les premiers: & combien qu'en grande multitude se trouve volontiers confusion, toutesfois il y avoit un tel acord & telle révérence, que chascun des assistans en estoit ravi, voire ceux qui ne pouvoient chanter; & mesmes les plus ignorans estoient montés sur les murailles & places d'alentour, pour ouyr ce chant, rendans tesmoignage que c'estoit à tort qu'une chose si bonne estoit défendue. Cependant les adversaires de la religion, pensans que tout s'en alloit perdu pour eux, acourent vers le roy, qui estoit à son camp à Amiens, & luy font entendre que les luthériens avoient esmeu sédition en la ville de Paris, prests de ietter sa maiesté hors la possession d'icelle; qu'il se trouvoient en troupe innumé-

1558.

Intervention  
des princes  
allemands.

Le chant  
des psaumes  
au Pré aux  
Clercs.

Faux rapports  
au roi.

(1) *Histoire des martyrs*, fol. 480.

(2) Le Pré aux Clercs, ainsi nommé parce qu'il servait de lieu de récréation aux écoliers de l'Université de Paris, embrassait l'espace qu'occupe actuellement la partie du faubourg Saint-Germain comprise entre le quai Malaquais, la rue de Seine, la rue des Saints-Pères et la petite rue des Marais, aujourd'hui rue Visconti.

1558.

nable, équipés de pistoles & autres armes, pour coniuier contre luy ; qu'il y pourvoye s'il ne veut que l'église soit abbatue, & que son sceptre luy soit osté. Voilà leur rapport, combien qu'il n'y eust aucune marque de sédition. Car on chantoit là en toute simplicité : mesmes les pseumes qui estoient pour la prospérité du roy & de son royaume estoient tousiours chantés les premiers, & n'y avoit que les gentilhommes qui portassent leurs espées, comme ils avoient acoustumé. Toutesfoi le roy manda, que inhibition fust faite de plus changer en telle assemblée, & fut Bertrandy, cardinal & garde des seaux, envoyé pour informer contre ceux qui s'y estoient trouvés, avec défenses de ne se trouver audit pré, qui ne voudroit estre puni comme séditieux. Ceux qui avoient la conduite de l'église, voians que le roy tiroit soupçon de sédition contre sa maiesté de telles assemblées publiques, mesmes que l'ordonnance estoit fondée sur le crime de coniuration, pour oster toutes occasions de mal penser d'eux, advertirent leurs gens de ne se plus trouver là en telle troupe, s'ils vouloyent chanter, qu'ils le feissent en leurs maisons. Nonobstant cela, le garde des seaux passa outre, & en feit emprisonner plusieurs, qui toutesfois furent relaschés, pour ce que la cause de l'emprisonnement ne sembla suffisante. Mais les prescheurs voians que le roy leur tenoit la main, s'eschauffèrent en chaire, & donnoient congé de tuer le premier luthérien qui seroit rencontré ; ce qui fut cause de grandes insolences, de forte qu'un pauvre homme de l'église romaine, accusé pour luthérien, fut laissé pour mort à S. Eustache, & fut la cour bien empeschée de réprimer tels meurtres.

OR, sur le commencement du mois de may, nouvelles vindrent au roy que le sieur d'Andelot avoit fait prescher ordinairement en chambre, à huis ouvers, par tout le pais de Bretagne, & le long de la rivière de Loyre, où il avoit passé ; & qu'à Paris on s'assembloit, comme dit a esté, tous les soirs au pré aux Clercs de cinq à six mille personnes. De quoy adverti, ledit sieur d'Andelot se retira vers le roy, auquel il parla en présence de peu de gens, entre lesquels estoit le cardinal de Lorraine. Le roy en premier lieu luy remonstra (comme ledit sieur d'An-

delot l'a depuis récité), la nourriture qu'il avoit prinse avec luy, l'amour & grande affection qu'il luy avoit tousiours portée & portoit : que pour ceste cause il n'attendoit rien moins de luy qu'un révoltement de la religion de son prince, pour adhérer à une nouvelle opinion ; & sur ce le chargea de quatre choses : l'une, d'avoir fait prescher doctrine nouvelle, l'autre, d'avoir esté au pré aux Clercs, la troisieme, que monsieur de Guise luy avoit dit qu'il n'alloit plus à la messe, & qu'on ne l'y avoit veu en tout le voiage de Calais, la quatrieme qu'il avoit envoyé des livres de Genève à l'amiral son frère. A cela il respondit en ces termes ou semblables : *« Sire, l'obligation que j'ay à vostre Maiesté pour vos bienfaits & honneurs, m'a tellement asservi, que ie n'ay esparagné pour vostre service, par infinies fois, ny corps, ny biens, & ne suis ny ne seray iamais las de continuer tant que j'auray la vie au corps, y estant naturellement obligé. Vous ne trouverez aussi estrange, s'il vous plaist, si après avoir fait mon devoir à vostre service, ie m'estudie à chercher mon salut, & si à ce faire j'employe le reste de mon temps. La doctrine que ie confesse avoir fait prescher, est sainte & bonne, & prise du viel & nouveau Testament, approuvée des anciens conciles & de la premiere église, & est celle que nos pères ont tenue & creue. Il ne se trouvera point que j'aye esté au pré aux Clercs, comme l'on m'accuse. Que si j'y avois esté, ie ne penserois pour cela avoir rien fait contre Dieu, ny contre vostre Maiesté, pour autant que ie me suis enquis diligemment, & ay trouvé qu'on n'y avoit rien chanté que les pseumes de David, & prié Dieu en ce temps dangereux d'appaiser son ire contre nous, & nous donner une bonne paix ; & aussi de vous maintenir, Sire, en bonne prospérité. Je confesse qu'il y a bien longtemps que ie n'ay esté à la messe, & ne l'ay fait à la légère, mais après en avoir pris l'avis & conseil des plus sçavans de vostre royaume. Que si vostre Maiesté s'estoit étudiée à s'enquérir de la vérité (office qui vous appartient) vous n'en pourriés assez louer & magnifier la bonté de Dieu, lequel m'a tellement osté le voile d'ignorance, que ie m'assure avec sa grâce de iamais n'y aller. J'ay aussi envoyé un livre à monsieur l'amiral mon frère, plein de consolation,*

1558.

De quoi on l'accuse.

Sa réponse.

Bertrandi,  
garde  
des seaux.D'Andelot  
devant le roi.

1558.

*& propre pour le consoler en l'ennui de sa prison advenue pour vostre service. Par ainsi, Sire, ie vous supplie de laisser ma conscience sauve, & vous servir du corps & des biens, qui sont du tout vestres. »*

Le roy trouvant fort estrange ce propos, comme aussi le cardinal, qui ne faillit à ceste occasion qu'il espioit, & print la parole pour le roy, luy disant qu'il pensast bien à ce qu'il disoit, comme celui qui estoit en très mauvais train. Il luy respondit : « *Je suis très certain de ma doctrine, & vous sçavez mieux que vous ne dites, monsieur le cardinal, i'en appelle vostre conscience en tesmoin, si vous n'avez cy-devant favorisé ceste sainte doctrine; mais les honneurs & les ambitions vous en ont du tout destourné, voire iusques à persécuter les membres de Iésus Christ.* » Le roy se facha doublement & luy dit : « *Je ne vous avois pas donné cest ordre (luy monstrant celui qu'il avoit au cou) pour en user ainsi, car vous avez iuré & promis d'aller à la messe, & suivre ma religion.* » Il respondit : « *Je n'esçavois pas [ce] que c'estoit d'estre chrestien & ne l'eusse accepté à ceste condition, si Dieu m'eust eu touché comme il a fait à présent.* » Lors le roy luy aiant commandé de sortir, il fut arresté par des archers de la garde, & mené à Melun, où il se porta aussi vertueusement comme il avoit fait devant le roy mesmes (1).

Il est mis en prison.

Le cardinal de Lorraine.

VOYANT cela le cardinal, & considérant de quelle conséquence estoit la constance de cest homme, qui se hériffoit ainsi contre toutes les menaces; sachant aussi quelle affection le roy portoit au connestable son compère & oncle dudit sieur d'Andelot, & la réputation qu'il avoit acquise envers toutes gens de guerre, estant appelé ordinairement le chevalier sans peur, il ne faillit d'essayer un autre moien, qui fut de l'assaillir par sa femme, & de le tenter par un docteur de la Sorbonne nommé Ruzé, confesseur du roy, homme filé à la courtisane & à la sorbonique (2); lesquels tous deux

l'un ressemblant à Satan, & l'autre, pour ce coup, [à] Ève séduite la première, sceurent si bien faire, que finalement Andelot condescendit à se retirer de ceste prison, après qu'une messe seroit dite en sa présence, sans autre abiuration verbale, & mesmes ne portant pas beaucoup de révérence à la messe; ce que néanmoins il reconnut depuis avoir fait par grande infirmité, qu'il a toujours condamnée iusques à la mort, & amendée par tous les effets qu'il est possible de désirer. Mais cela ne laissa pas d'estre tourné pour lors en grand scandale (1). Au reste, le train de brusler continua à Paris en la personne de Geoffroy Guérin du Ponteau de mer en Normandie, lequel triompha de la cruauté, non seulement du bourreau ordinaire, mais aussi des maquignons de chevaux, demeurans ioignant la place Maubert, qui ne luy laissèrent faire son office (2). Il ne fault icy oublier qu'au mesme instant qu'on exécutoit ainsi cruellement Guérin, confessant Iésus-Christ, le peuple arracha des mains des bourreaux un meurtrier, qu'on menoit pendre en un autre endroit de la ville; ce qui faisoit ramentevoir à plusieurs ce qui advint à Iésus Christ mesmes, quand on le crucifioit en sauvant Barabas. Outre cela, advindrent certains évidens & notables iugemens de Dieu sur les principaux instrumens des précédentes persécutions. Car Musnier, lieutenant civil, qui avoit si bien servi au procès de l'assemblée de la rue S. Iaques, convaincu de faussetés & subordinations de tesmoins contre la comtesse de Senigan, fut par arrest de la cour dégradé de tous honneurs, condamné à faire amende honorable en divers lieux, & finalement pilorifié aux halles : ce qui fut exécuté avec plus grande refiouissance encores du peuple, que n'avoit esté grand le passetemps qu'on leur avoit donné, menant les hommes, femmes & filles prisonniers, surpris en la rue S. Iaques. Un commissaire du Chastelet, nommé Bouvot, instrument de ses faussetés, luy feit compagnie en ceste ignominie. Ils fu-

1558.

D'Andelot faiblit.

Geoffroy Guérin.

Jugement de Dieu.

(1) Bèze adoucit ici singulièrement la scène. D'après les mémoires du temps, Henri II, qui se trouvait à table en ce moment, aurait lancé à d'Andelot une assiette qui alla blesser le Dauphin à ses côtés (*France protest.*, III, 414).

(2) *Bull. de l'hist. du protest.*, III, 239 et suiv.

(1) Voy. la lettre écrite à cette occasion par Calvin à d'Andelot (*Bull. de l'hist. du protest.*, *ibid.*).

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 481.



1558.

rent aussi condamnés à certaines grosses amendes pécuniaires, & relégués après le payement d'icelles à l'isle de Ré & d'Oléron. Chacun iugeoit que ceste iustice estoit plustost de Dieu que des hommes, qui avoient esparagné ces meschantes gens tant qu'ils avoient peu, nonobstant la gravité de leurs crimes, qui se déclairoit par l'exécution des faux tesmoins par eux subornés, dont les uns furent pendus, les autres bannis, & autres envoyés aux galères; n'ayant tenu à eux que ceste honorable conteffe de la maison d'Amboise, avec un sien fils, appelé le marquis de Renel, ne fussent envoyés au gibet, accusés d'avoir fait sauver le duc d'Ascot, prisonnier de guerre, duquel ladite dame avoit épousé le frère de la noble maison de Croui (1). Ces amendes leur servirent tellement que Bouvot, à faute de payement, demeura & mourut misérablement es prisons; Musnier, pour estre apparenté de par sa femme, demeura aussi au Châtelet, gagnant beaucoup en consultations, iusques à ce que finalement la conteffe de Senigan, veincue par importunité, consentit à son eslargissement.

Un conseiller, qui avoit esté des plus criminels contre les susdits prisonniers, mourut d'une façon estrange; criant qu'à tort il avoit condamné ceux qui prioient Dieu si bien. La femme d'un autre conseiller, le plus cruel de tous les autres, mourut de mort subite. Autant en advint-il à deux artisans qui alloient des premiers & des plus ardens à la prise de l'assemblée, & à deux de Saint Germain des Prés, tesmoins produits contre la damoiselle de Graveron, lesquels incontinent après entrèrent en telle noise, que l'un tua l'autre.

Les assemblées se faisoient alors à Issoudun en deux parts, environ de neuf à dix heures du soir : & s'accruent grandement iusques à ce qu'au iour de Pentecoste au dit an, pour avoir ouy chanter un psaume en la maison d'un nommé Pierre Villerets, il s'esmeut une grande sédition populaire, en laquelle Villerets blessé, avec trois ou quatre autres, furent pris prisonniers. Mais par le moyen du lieu-

tenant ils sortirent un mois après, & ne peurent leurs adverfaires pour ce coup faire pis, que de mettre au travers des rues de grosses busches garnies de clous, pour empêcher le passage de ceux qui s'assembloient, lesquels toutesfois ne laissèrent pour cela de poursuivre. Or advint au mesmes temps qu'une certaine seur des cordeliers, nommée seur Thifaine, estant grosse des œuvres de frère Toussains Hemard, gardien des cordeliers, acoucha le plus secrettement qu'elle avoit peu en un petit village nommé Lapan, & fut constituée prisonnière, ayans esté surprins plusieurs lettres desdits frère & seur, & d'autres de leur habit, pleines d'impudicité & paillardise. Les cordeliers irrités de cela par quelques séditieux, feirent monter en chaire un certain frère nommé Jaques Vernoux, par les sermons duquel le peuple esmeu à sédition, se liguia finalement, ayant pour chefs les chanoines de S. Cire, avec Bertrand Prévoist, iuge du lieu, Robinet advocat du roy, & un nommé Archambault, lequel tout le temps de sa ieunesse ayant servi au greffe, & commis en ceste charge plusieurs exactions, finalement avoit acheté une chanoinie de la ville. Ceux ci entre autres choses, dénoncèrent en pleine audience, qu'il se faisoit plusieurs baptêmes contre les édits du roy, & au préiudice de leurs curés, auxquels seuls il estoit licite de baptiser en leurs paroisses; & pour preuve de ce droit présentèrent les registres qu'eux font de leurs baptêmes. Sur quoy, ayant répliqué le procureur du roy, que lesdits registres ne pouvoient faire preuves, estans défectueux, attendu que les maisons des chanoines & autres prestres estoient pleines de leurs bastards, desquels les noms n'estoient compris en leurs registres, ils s'en allèrent tous confus; néanmoins persévérèrent en leur ligue iusques à ce point que le XIX de mars, iour de Pasques fleuries, preschant le cordelier Vernoux, un pauvre homme nommé Claude Gastinois, affligé du mal caduc, s'estant escrié en tombant soudain, comme s'il avoit crié contre le prescheur, fut saisi pour séditieux, & tellement traité qu'à grand'peine lui fut-il arraché vivant, ce qu'estant bien avéré sur le champ, fut cause qu'on ne passa plus outre pour lors.

1558.

Sœur Thifaine.

Jacques Vernoux.

Issoudun.

Pierre Villerets.

(1) Voy. ci-dessus, page 69.

1558.  
Blois.  
Antoine  
Chanorrier  
dit  
Desméranges.

ANTOINE Chanorrier (1) dit Desmerengés, qui avoit longtemps servi au ministère des terres de Berne, fut envoyé de l'église de Genève à ceux de Bloys au mois d'avril, à leur requeste, pour succéder à du Gué, lequel Desmerengés trouva l'assemblée en quelque division non quant à la doctrine, mais quant à la manière de faire qu'avoit tenue Beaupas, faisant iurer solennellement ceux qui estoient receus en l'église, de renoncer à jamais à toute la papauté, & de ne révéler à homme vivant les assemblées : de laquelle manière de faire, comme aussi de ce que les assemblées se faisoient seulement de nuit, un certain barbier nommé Charlemagne, & un sien gendre chirurgien nommé Maupas, homme de bonnes lettres, s'estans offensés, en avoient souvent disputé sans aucun fruit avec les susdits Beaupas & du Gué. Mais Dieu fit la grace à Desmerengés de leur satisfaire & de rengler l'assemblée : leur ayant remonstre comme Beaupas avoit excédé les bornes de sa vocation, ayant baillé le serment au lieu d'une simple exhortation, de laquelle avoient acoustumé d'user les ministres, requérans simplement de ceux qui entroient en l'assemblée, de suivre la pure religion & de se soumettre, en cas de faute, à la correction & discipline receue en l'église, & finalement de ne mettre ses frères en danger en révélant les assemblées à autres qu'à ceux qu'ils présumeroient estre bien affectionnés. Et tant aux assemblées nocturnes & secretes, il leur remonstra, tant par témoignages que par exemples de la parole de Dieu, que lorsque la religion est ainsi furieusement persécutée, afin de ne mettre les assemblées en proye à son escient, & pour n'exposer les perles aux chiens & aux pourceux, il est loisible de s'assembler en secret en temps & lieu opportun. Ainsi doncques alloit de mieux en mieux l'église de Bloys, quand certains esprits frétillans, & tels que S. Paul décrit ceux de Corinthe en sa première épistre (2), ayans ouy parler de Charles d'Albiac dit du Plessis (exerçant pour lors le ministère à Tours), comme ayant le langage plus

Il pacifie  
l'Eglise.

friant que quelques autres, firent tant que ceux de Tours furent contents de le leur prester pour trois mois en leur envoyant Desmerengés en sa place ; lequel, pour éviter plus grand mal, & afin qu'il ne semblast qu'il y eust quelque émulation entre du Plessis & luy, fut content (à son regret toutesfois pour la conséquence de ce mauvais exemple) d'obéir à cest échange. Mais il en advint ce qu'il en prédit. Car du Plessis estant en mauvais mesnage avec sa femme, qui ne vescu guères avec luy à Bloys, tafcha d'avoir en mariage une fille d'un avocat de Bloys, de la religion romaine, avec telle indiscrétion que le père en fut iusques au conseil du roy, dont il cuida survenir un grand mal & fut contraint du Plessis de se retirer à Marchenoir, dont bientoist après il fut répété de Tours, ayant à grand peine fait six exhortations dans Bloys, tout le temps qu'il y fut ; & Desmerengés retourna à Bloys. En la mesme année, sur la fin du mois de juin, ceux de la religion, retournans de l'exhortation faite au lieu appelé les Bondes, qui sont vers les tuilleries de Bloys, entre onze & douze heures de minuit, un grand brandon de feu cheminoit fort bellement, & tirant par dessus eux vers la ville, leur esclaire une bonne partie du chemin, iusques à ce qu'estant sur la haute tour du pont, il se perdit : & fut veu cela non seulement de l'assemblée s'en retournant, mais aussi de plusieurs de la ville, qui se levèrent de leurs lits voyans une telle clarté. Dieu fait si telles choses portent quelque présage quand il luy plaist, mais tant y a, que grandes calamités advindrent puis après en ceste église ; le XXV d'août, peu s'en fallut que par le moyen de quelques séditeux du faux-bourg de Bournoeuf, n'advint une grande esmotion, estans iceux furieusement entrés en la maison du portier de la porte Chartrine, qui estoit de la religion, sous couleur qu'ils disoient leur avoir montré le derrière par une fenestre qui est entre deux tours, regardant sur le faux-bourg. Et combien que la fausseté se monstroit de soy-mesmes par la situation de la fenestre, & pour ce que le seul portier & sa femme furent trouvés dans leur chambre auprès du feu, si est-ce qu'il fut trainé en prison, &

1558.

Desméranges  
et du Plessis

(1) Ou Channourry (Gaberel, *loc. cit.*).

(2) 1 Cor., XI, 17-19.

1558.

peu s'en salut qu'il n'en advint beaucoup de mal (1).

Troubles à  
Tours.

L'ÉGLISE alloit son train à Tours affés paisiblement, quand ceste année M.D.LVIII, un certain mercier estant mort en la paroisse Sainte Croix, sans avoir rien ordonné pour les prestres, ni pour ses funérailles, combien qu'il ne fust de la religion, il advint qu'ainfi qu'on le portoit en terre en grand silence & selon ordonnance testamentaire, un certain Marin Graffeteau, barbier de son estat, avec le chapelain du curé & un ferrurier qu'on appelloit Aymé, ayans fait arrester & poser le corps à terre, le ferrurier le tirant hors du cercueil, luy bailla de son marteau un tel coup sur la teste, qu'il en feit fortir la cervelle, puis le iettèrent hors du cimetière. Jean Bourgeau, président à Tours, ayant entendu cest esclandre, y acourut, & donnant ordre en premier lieu que ce corps fust enterré dans le temple mesmes, avec commandement au curé de tenir les portes bien closes fous peine qu'il en respondroit, après bonne cognoissance de cause, condamna les susdits à faire amende honorable, puis le ferrurier à estre pendu & estranglé sur le lieu; laquelle sentence estant confirmée par arrest de la cour du parlement de Paris, le ferrurier echappa l'exécution en sa personne, estant mort en chemin à S. Laurent des eaux; mais la sentence ne laissa puis après d'estre exécutée quant à luy par effigie, & personnellement quant aux deux autres, retombans tous les despens sur Marin, d'autant que luy seul avoit de quoy payer.

L'ÉGLISE d'Angers ayant esté extrêmement oppressée quasi l'espace de deux ans, comme il a esté dit en l'histoire de l'an M.D.LVI, fut levée en ce temps par le moyen du sieur d'Andelot, lequel, acompagné de Gaspard Carmel (2), ministre de Paris, passant par Angers à son retour de Bretagne, y feit prescher par trois fois à porte ouverte en son logis, où se trouvèrent plusieurs personnes de l'une & de l'autre religion. A ceste cause Guillaume le Rat président, Christofle de Pince lieutenant criminel, & Guillaume le Maçon procureur

Angers.  
D'Andelot y  
fait prêcher  
ouvertement.

du roy, s'estans transportés vers ledit sieur d'Andelot, luy remonstroient que cela contrevenoit aux édicts du roy, ausquels il respondit courageusement qu'il estoit fidèle serviteur du roy pour luy obéir en toutes choses civiles, & de son estat, mais quant à sa conscience, qu'il avoit un roy au ciel auquel il vouloit servir sur toutes choses : & qu'au surplus, comme il n'avoit pas convoqué expressement le peuple pour se trouver à son logis, aussi n'avoit-il pas voulu empêcher ceux qui y estoient venus d'eux-mesmes pour ouïr la parole de Dieu. Les officiers sur cela s'estans retirés, informèrent du fait & envoyèrent le tout à la cour. Ceux de l'église cependant, reprenans courage, envoyèrent au mois de may à l'église de Poitiers, pour estre pourvus d'un ministre; laquelle y envoya Nicolas Gorre dit Daniel (1), qui y exerça fidèlement sa charge près de deux ans, faisant les exhortations de nuict, quelquefois en la ville, quelquefois aux champs, par les bleds & par les bois.

1558.

Nicolas Gorre  
dit Daniel.

CESTE mesme année la religion commençoit à prendre pied en Agenois. Et combien qu'en la ville d'Agen il n'y eust encores aucun ministre ni église dressée, si est-ce qu'une grande persécution s'y esmeut, le tout à la sollicitation d'un marchand nommé Marcial du Nort, homme remarqué de tous pour estre sans foy ni conscience; lequel ayant fait un sien fils conseiller de Bordeaux, & se voyant consul pour ceste année là, dressa un roole des plus apparens de la ville, qu'il chargeoit (2) d'estre luthériens; lequel roole envoyé à Bordeaux, soudain furent depeschés deux conseillers, à savoir Gauthier, & Guilloche, pour informer. Mais les preuves leur défailans, cela s'esvanouit pour ce coup, hormis que Pierre Saubin, conseiller présidial, fut mené prisonnier à Bordeaux, auquel lieu il endura beaucoup d'inhumanités, mais tant y a que finalement il en echappa par une amende pécuniaire, & ne laissèrent les petites assemblées de passer outre.

Agen.

Martial du  
Nort.

Pierre Saubin.

(1) Charles d'Albiac mourut martyr à Angers le 5 mai 1562 (Crespin, fol. 653).

(2) Voy. ci-dessus, page 80.

(1) Nous retrouvons ce pasteur à La Rochelle en 1574 (Delmas, *l'Egl. réformée de La Rochelle*, p. 436).

(2) Qu'il accusait.

1558.  
Bretagne.

Les trois frères  
de Beaulac.

2 mai.

Le Croisic.  
Fleury prêche  
au château.

Le pays de Bretagne, entre toutes les autres provinces de la France, a esté tardif à recevoir la doctrine de l'évangile, y estant le peuple fort féditieux, combien qu'une partie de la noblesse, en ces derniers temps, se soit montrée fort affectionnée à la parole de Dieu. Le moyen duquel Dieu se servit pour resveiller ce peuple, fut le sieur d'Andelot, lequel en ceste mesme année au mois d'avril, arrivé en sa maison de la Bretefche, menant avec soy Gaspar Carmel autrement Fleury, ministre de l'église de Paris, le fait prescher à huis ouvers, & le iour de Pasques en la maison de Lormais, où fut aussi administrée la S. Cène en bonne compagnie, estant ledit sieur d'Andelot assisté de plusieurs gentilshommes, & nommément de trois frères de la maison de Beaulac, qui depuis ont fait grand devoir d'avancer les églises, c'est à savoir Beaulac, Botverue, & Bohelimer (1); cela estant acheminé & estant mis en délibération en la compagnie, après avoir invoqué le nom de Dieu, par quel endroit on commenceroit à besongner à bon es-cient, il fut résolu qu'on commenceroit par la ville du Croisil (2), distant de la Bretefche d'environ cinq lieues, tant à cause de la fréquentation dudit lieu, qui est un port de mer, que pour n'y avoir Abbaie aucune, ny église cathédrale, ny collégiale. Suivant donc ceste délibération, le 2 de may audit an, Fleury, acompagné de Beaulac, & du secrétaire du sieur d'Andelot, prescha au chasteau de la ville du Croisil, en laquelle, combien qu'il n'y eust que six ou sept personnes qui eussent cognoissance de la parole de Dieu, si est-ce qu'outre ceux là, bon nombre d'habitans se trouva, lesquels puis après, aians divulgué les bonnes choses qu'ils y avoient ouïes, meirent le peuple en tel appétit, que chascun disoit tout haut, que si le ministre preschoit au lieu acoustumé, ils l'iroient ouïr. Et de fait, le XIII dudit mois, l'exhortation fut faite au

grand temple appellé Nostre Dame de Pitié. Vray est que ce ne fut sans contradiction, s'estans rencontrés à l'entrée du temple Nicolas le Magnan official, & Alain le Moine, promoteur de l'évesque de Nantes, demandans au ministre quelle autorité il avoit de l'évesque de prescher, auxquels il respondit, qu'estant légitimement appellé au ministère de la parole de Dieu, il prenoit d'icelle mesme l'autorité de la prescher. L'official ne se contentant de cela, prononça tout haut sentence d'excommunication contre Fleury & tous ceux qui le voudroient escouter; de quoy se rians les assistans, il luy fut répliqué par eux qu'ils requeroient Fleury de prescher, & le vouloyent ouïr. Ce qui fut fait en grand silence & édification, non seulement ce iour là, mais aussi le lendemain. Qui plus est, le dimanche suivant, dix-septiesme du mois, le peuple de la ville estant assemblé à leur manière acoustumée au grand temple parochial du bourg de Bats, pour ouïr la grand'messe, Fleury passant au travers entra dedans un autre temple tout prochain, nommé Nostre Dame du Courrier, où il fut suivy d'une grande partie du peuple, qui ouït attentivement la prédication, au grand mescontentement dudit official & de ses adhérens, qui ne faillirent de se préparer à fédition pour le sermon de trois heures après midi, mais d'Andelot y estant arrivé fort à propos y donna si bon ordre, que la prédication fut faite en grand silence. Le lendemain, aiant Andelot déclaré aux principaux qu'il fit assembler, comme estant sur son retour, & ne pouvant aucunement leur laisser Fleury pour l'avoir seulement emprunté de Paris, il leur estoit néantmoins nécessaire qu'ils eussent un ministre pour continuer l'ouvrage commencé, la résolution fut sur cela, d'employer un nommé Loiseleur, autrement dit de Villiers (1), qui y estoit aussi venu au secours, envoyé de Paris, lequel tost après y établit l'ordre de l'église, faisant les exhortations sur sepmaine, & cathéchisant les dimanches avec grande édification.

L'ÉGLISE donc du Croisil en Bretagne, dressée ceste mesme année par

1558.

17 mai.

De Villiers  
dit l'Oiseleur.

(1) D'après M. Vaurigaud (*Hist. des égl. réformées de Bretagne*, I, 8), le nom patronymique des trois frères de la maison de Beaulac (ou Baulac) était Duboays, et la véritable orthographe du nom du second serait Botevereuc (*V. France protest.*, 2<sup>e</sup> édit., col. 1028).

(2) Aujourd'hui le Croisic (Loire-Inférieure).

(1) *France protest.*, VII, 113 (art. Loiseleur).

1558.

le ministère de Loifeleur, fut en repos iufques au commencement du mois de iuin, qu'iceluy, allant au chasteau du Carreil, lieu de la réfidence du fieur Beaulac, appuy & fupport de ceste église, faillit d'efstre tué par un nommé Pierre de Cleux dit Teranac & fut bleffé en un bras, non-obftant laquelle bleffure il fe fauva dans le chasteau, où il fut quelque temps malade, & depuis ne retourna au Croifil. Cependant ceux de l'église ne perdans courage alloient au prefche au Carreil, ce qui accreut tellement la fureur de leurs aduerfaires, qu'après informations prinſes par le prieur des iacopins de Guerande, & inquiteur de la foy, nommé Lermnier, ioint avec luy le iuge roial, finalement y vint en perſonne Antoine de Créquy, évêque de Nantes, Picart de nation, d'eſprit bouillant, & depuis devenu cardinal, lequel bien attendu & receu par les ſéditieux ne fut pluſtoſt arrivé ſur les huit heures du matin, qu'une proceſſion générale fut publiée, où ſeroit porté ce qu'ils appellent *Corpus Domini*, avec commandement à chaſcun de ſ'y trouver & de tapisſer devant ſa maiſon ſous peine d'efstre banny de la ville. Cela fut cauſe qu'environ une douzaine de ceux de l'église ſ'affemblèrent en la maiſon d'un nommé Guillaume le Roy, pour tous enſemble ſe recommander à Dieu en telle néceſſité. Ce qu'entendant l'évêque, entra en telle furie, qu'il dit tout haut qu'il falloir ſur le champ ruiner ceste maiſon, & faire ſacrifice à Dieu de tout ce qui eſtoit dedans. Ce néantmoins la maiſon ne fut pour lors affaillie, ains ſeulement menacée par les ſéditieux ſe promenant en armes çà & là. Cependant le ſieur de Broſſay, capitaine de l'Arrièban (1) de l'évêché de Nantes, ayant ſceu la venue de l'évêque, & eſtant arrivé en la ville avec quelques gentils-hommes, & l'eſtant allé trouver pour luy faire la révérence, au lieu d'efstre recueilli humainement, fut auſſiſtoſt chargé de coups de pierres, de ſorte que luy & les ſiens, horſmis Bohelimer frère du ſieur de Beaulac, qui ef-

toit entré en ladite maiſon de Guillaume le Roy tandis que les autres alloient ſaluer l'évêque, furent contrains de fortir, eſtans pourſuivis iufques aux ſables du Croifil. De là ceste populace ne ſçaillit de venir droit à ceste maiſon, n'eſtant défendue que des murailles & de la porte, ne ſe defendans aucunement ceux qui eſtoient dedans, ni faiſans autre choſe que chanter à pleine voix des pſeaumes propres à leur néceſſité, & notamment le 3 commençant : *O Seigneur, que de gens*, &c. Et de fait Dieu monſtra bien à ce coup, que luy-meſmes peut garantir les ſiens ſans autre puiſſance, envoyant un tel aveuglement à ce nombre de gens ſ'entreprefſans, & ſ'entrebleſſans les uns les autres, qu'après avoir percé la maiſon de part en part de pluſieurs coups de pièces, & notamment d'une grande & longue couleuvrine de fonte qu'ils y amenèrent, au lieu d'y entrer ils ſe retirèrent tous eſchauffés droit à leur évêque, qui leur ſit défoncer des barriques de vin pour boire leur ſaoul, leur faiſant promettre d'achever le lendemain leur entrepriſe. Mais Dieu y pourveut, donnant moyen la nuit ſuivante aux pauvres enfermés de ſe ſauver au Carreil. Le lendemain venu, les ſéditieux trouvant la maiſon vuide des perſonnes, la ſaccagèrent, faiſans le meſme és maiſons des autres de la religion, deſquels ils prindrent environ quatorze perſonnes, tant hommes que femmes, qui furent envoyés és priſons de Nantes, & cela fait, l'évêque, accompagné d'environ deux cens chevaux, & d'une compagnie de gens de pied, ſit bien quelque contenance d'affaillir le Carreil, mais Beaulac l'ayant fait recognoiſtre, luy donna la chaffe ſi chaude, que luy & les ſiens ne ceſſèrent de courir iufques à Guerande. L'évêque ainſi retiré, & la plainte de ceſt excès faite au duc d'Eſtampes, gouverneur en chef du pays de Bretagne, le ſieur de Gyé, ſon lieutenant, fut envoyé au Croifil pour en informer, lequel y ſit ſi bien ſon devoir, qu'au lieu de faire iuſtice aux complaignans, il en fit conſtituer priſonniers cinq. D'autre part, l'évêque eſtant allé en cour pourſuivoit la mort des priſonniers. Mais Dieu favoriſa tellement ces pauvres gens, qu'eſtant la cauſe renvoyée du parlement au ſiège préſidial, ils y furent

1558.

Vive oppoſition de la populace.

Antoine de Créquy, évêque de Nantes.

Quatorze priſonniers.

(1) Ou l'*arrière-ban*. On appelloit de ce nom l'appel adreſſé par le ſeigneur à ſes vassaux pour les convoquer ſous ſa *bannière*. Le ban étoit convoqué directement par le roi.

Pleine délivrance.

1558. pleinement abfous & délivrés, fans toutesfois qu'autre iustice leur fust faite, mais tout cela ne leur fit pas perdre courage : ains nonobstant leur prison & leurs pertes, l'église fut redressée, qui fructifia depuis tellement, que lors que les premiers troubles commencèrent, il y avoit dix églises belles & grandes dressées en Bretagne, en quoy principalement travailla un ministre du païs nommé du Fossé (1).

Du Fossé. En ce temps mesmes ceux de Xaintonge aians requis d'estre secourus, receurent deux excellens ouvriers, à favoir Claude de la Boissière, gentilhomme de Dauphiné, qui fut ordonné pour Xainctes (2), & Lucas Vedoque dit du Mont (3), du païs de Bresse, au paravant furveillant de Paris, qui fut mis à S. Jean d'Angely, & la Fontaine (4) établi à Marennes, travaillant chacun d'iceux non seulement au lieu où il demouroit, mais aussi au païs circonvoisin, tellement que par tous ces quartiers là plusieurs églises furent dressées en peu de temps, faisant toutesfois les assemblées le plus secrettement que faire se pouvoit.

Saintes. Claude de la Boissière. Saint-Jean-d'Angely. Lucas Vedoque.

Marennes. La Fontaine.

Nérac. François Boishnormand et Vignaux.

Cognac. 1<sup>er</sup> novembre.

D'AUTRE part François Boishnormand dit du Gué (5), & Vignaux (6) dressèrent l'église à Nérac, & en général par tout le païs deçà & de là la rivière de Garonne, on commença de dresser les églises iusques és plus grandes villes. A Coignac aussi fut alors planté le ministère le premier de novembre, auquel iour advint sur le soir qu'il se trouva une image de la vierge abatuë au portail du grand temple S. Léger, à raison dequoy dès le matin du iour suivant furent faits prisonniers Iean Moreau, Mathurin Godart & Iean Gourdon qu'on soupçonnoit de ce fait. Et semblablement un nommé Pierre Arquin, pour avoir fait baptiser une fille au sermon le iour précédent. Mais Dieu pourveut

tellement aux affaires, que cest emprisonnement engendra par occasion la première liberté à ceste église, autant que le temps le pouvoit porter. Car le iuge, prévost de Coignac nommé Odet, estant allé examiner avec grande colère les prisonniers, il y fut soudainement frappé d'une fièvre dont il mourut huit iours après en grand tourment. Et semblablement le prieur de S. Quentin, principal persécuteur, aiant un soir en pleine compagnie iuré avec grans blasphemes qu'il employeroit tout son bien & sa personne pour faire bruler ces prisonniers, saisi d'une grosse fièvre mourut aussi trois iours après, ce qui estonna tellement les plus grans ennemis, que les pauvres fidèles continuèrent tousiours depuis en assez bon repos.

VIGNAUX, ministre de la parole de Dieu, après avoir planté plusieurs églises en Gascongue, se rendit finalement à Tholose, auquel lieu estant receu seulement par trois bons personnages habitans de la ville, il besongna si bien, qu'il eut bientoit besoin d'avoir des compagnons, qui furent Nicolas Folion dit la Vallée (1), au paravant carme & docteur de Sorbonne, & Carmières dit Barrelles (2), & s'entendit incontinent ceste grace de Dieu au long & au large és villes circonvoisines. Mais surtout ce qui advint alors à Rhodès, & autres villes de Rouergue est remarquable. Advint donc en ce mesme temps que deux escoliers de Béarn, retournans de Genève avec une charge de livres, l'un nommé Sarrasier, & l'autre la Porte, aians passé par Rhodès, ville épiscopale, furent prins prisonniers à deux lieues par delà, & ramenés aux prisons de l'évesque appellées Caderoufe, moien merveilleux ordonné de Dieu pour y avancer sa gloire, estant ceste ville des plus idolatres & superstitieuses de tout le païs, témoin le S. Sabaton qu'ils appellent, c'est-à-dire un soulier qu'ils disent avoir esté de la vierge Marie, adoré par eux avec incroyable superstition tous les samedis, comme s'il y avoit quelque convenance entre le iour de samedi appelé en latin Sab-

1558.  
Périls et délivrance.

Toulouse.  
Vignaux.

Nicolas Folio  
dit la Vallée.

Jean  
Carmières  
dit Barrelles.

Rodez.

Sarrasier.  
La Porte.

Le Saint  
Sabaton.

(1) Il s'agit de Legendre du Fossé qui fut pasteur à Rennes de 1558 jusqu'à sa mort, en 1587. (*Bull. de l'hist. du protest.*, VII, 329).

(2) Claude de la Boissière venait d'Aix, où il avait exercé le ministère pendant huit mois. Il prit part au colloque de Poissy.

(3) Alias Lucas d'Aubé.

(4) Alias Charles de Clermont dit La Fontaine (L. de Richemond, *Origine et progrès de la Réforme à La Rochelle*, page. 47).

(5) Qui se faisait aussi appeler la Pierre (*Bull. de l'hist. du protest.*, II, 384).

(6) Cam. Rabaud, *Hist. du protest. dans l'Albigois et le Lauragais*, page 61.

(1) Folion exerça successivement le ministère à La Rochelle, à Toulouse, à Castres. Il assista au colloque de Poissy.

(2) Nous retrouverons Barrelles (de son vrai nom Jean Carmière ou Carmières) à Toulouse pendant les troubles de 1562.

1558.

*batum*, & ceste *favate*. Estans doncques ces deux ieunes hommes prisonniers, & chascun s'enquérant que c'estoit, ioint que leurs livres furent incontinent dispersés, plusieurs furent instruits par leurs douces & doctes responses, voire mesmes le cardinal d'Armagnac, évesque de la ville, & l'un des plus inveterés apostats de France, touché en sa conscience, & aussi de quelques lettres à luy escrites par la royne de Navarre, encores qu'elle ne feist alors entière profession de la religion, ne taschoit qu'à les faire feschir par quelque manière oblique, pour les délivrer. Cela ne pouvant estre obtenu d'eux, on commença à besongner à leurs procès, comme par contrainte, mais ils furent sauvés par dessus les toits de la maison avec connivence de ceux de la maison du cardinal. Et par ce moien arrivés à Figeac, ils feirent en sorte que certains personnaiges promirent de recouvrer un ministre au lieu d'eux, pour Rhodès & Villefranche, & leur baillèrent lettres & adresses, de sorte que finalement ils obtindrent Jean de Chevery, dit de la Rive, autrement le petit Basque, natif de S. Jean de Lutz en Biscaie, lequel, tant en Quercy qu'en Rouergue, travailla environ deux ans fort heureusement, édifiant plusieurs petis troupeaux, encores que les assemblées fussent fort petites & secretes (1).

D'AUTRE part, ceste mesme année Dieu fut grandement glorifié en la confession & mort très constante d'un mercier natif de Dauphiné, nommé Benoist Romien, surpris au mois d'avril à Draguignan, par la desloiauté d'un de son estat, nommé Lanteaulme Blanc, & d'un conseiller d'Aix sur-nommé de Lauris, gendre du président d'Opède, le persécuteur de Mérindol & de Cabrières, afin de soustraire par ce moien certains cabinets de corail que ce pauvre homme portoit vendre à Marseille, & qu'il estimoit de la valeur de trois cens escuz. Ce personnage, encores qu'il ne fust homme de lettres, feit une excellente confession de foy contenue au livre des Martyrs (2), à raison de laquelle, par sentence confirmée au parlement d'Aix, après plusieurs estranges pro-

cédures, il fut très cruellement bruslé vif à Draguignan, le XVI de may au dit an, à la grande confusion des iuges qui l'avoient condamné, & grande édification de plusieurs qui assistèrent à sa mort.

EN ceste mesme année Geoffroy Varagle de Busque en Piedmont, autresfois compagnon de frère Bernardin Ochin, Siennois, auteur & général de l'ordre des capucins, & depuis aiant suivi le cardinal Caraffe, légat du pape allant en France, iusques à Lion, d'où il s'estoit retiré à Genève pour estre mieux instruit, fut pris en la ville de Barges, comme il retournoit de Busque en Angrongne, où quelque temps au paravant il avoit esté envoyé ministre à l'instance de ceux du lieu, & de là mené à Turin lors estant en la puissance du roy, après y avoir constamment défendu la vérité, comme il est contenu au livre des Martyrs, fut bruslé devant la porte du chasteau, le pénultième de décembre, l'an M. D. LVIII (1).

ICY n'est à oublier le voyage de Brésil, fait par un chevalier de Malte nommé Nicolas Durant, dit Villegagnon, natif de Provins, qui donna une merveilleuse espérance d'avancer le royaume de Dieu iusques au bout du monde, laquelle toutesfois eut un effet tout contraire par la meschanceté plus que détestable de ce malheureux. Ce personnage avoit quelques lettres, & avec cela expérience de la marine, pour avoir long temps esté es galères, & s'estre trouvé en plusieurs expéditions navales, mais au reste estoit présumptueux iusques au bout, & fantastique s'il en feut oncques, ce qu'il tenoit aussi de race. Estant donc parvenu iusques à estre ordonné vice-amiral de Bretagne, & se trouvant en grand discord avec le capitaine du chasteau de Brest, à raison des fortifications (ce qui le mit en danger de perdre son crédit), il luy print fantaisie de faire le voyage du Brésil. Or, pour parvenir à ses dessains, sachant que messire Gaspar de Coligny amiral de France, & dès lors favorisant autant qu'il pouvoit le parti de la religion, avoit grand crédit envers le roy Henry, luy déclara son intention estre entièrement de trouver & fortifier en l'Amérique quel-

1558.

Turin.  
Geoffroy  
Varagle.

L'expédition  
du Brésil.  
1555.

Les grands  
projets de  
Villegagnon.

(1) *Bull. de l'hist. du protest.*, XII, 10.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 460.

(1) *Histoire des martyrs*, fol. 457.

Le cardinal  
d'Armagnac.

Jean de  
Chevery  
dit de la Rive.

Draguignan.  
Benoist  
Romien.

1555

que place, qui serviroit de retraite à ceux de la religion qui s'y voudroient retirer pour peu à peu peupler le païs & y avancer l'église de Dieu en gagnant les habitans à la cognoissance de la vérité. Ceste entreprise sembla si belle & grande, & toutesfois faisable, que l'amiral remontrant au roy, non pas ce qui concernoit le royaume de Dieu, mais les commodités que luy & son royaume pouvoient tirer de ces quartiers là, à l'exemple des Espagnols, il luy impetra deux grans navires bien frétés, avec dix mille livres pour les premiers frais. Villegagnon doncques, aiant démaré le XV de juillet M.D.LV, arriva finalement au lieu appelé la Rivière de Iennaro<sup>(1)</sup> par les Espagnols, & Ganabara par les sauvages habitans du lieu, à vingt trois degrés par delà la ligne, s'arrestant en une petite isle, qu'il nomma Coligny, furnom de la maison dudit sieur amiral. Et faisant mine de ne demander que l'establissement de la religion, d'autant que quasi tous ceux qui l'avoient suivi, en estoient, ne faillit d'escire incontinent au dit sieur amiral, demandant ministres, & quelque nombre de gens pour fortifier & peupler son Coligny. Suivant doncques ces lettres auxquelles on adiouffoit foy, l'église de Genève, en estant requise, députa deux ministres à savoir Pierre Richer, & Guillaume Chartier, sous la conduite d'un gentilhomme de fort bonne volonté, s'estant retiré à Genève quelques années au paravant, nommé Philippes de Corguilleray, dit du Pont; lesquels suivis de nombre de ceux de la religion, qui furent contens de faire ce voyage, & s'estans joints au nepveu de Villegagnon nommé Bois le Conte, qui les attendoit à Hondefleur comme chef de ce voyage, departirent le XIX de novembre M.D.LVI. en trois vaisseaux, en nombre de quatre vingts personnes en un, six vingts en l'autre, & nonante au troisieme, entre lesquels estoient six ieunes enfans qu'on y menoit pour apprendre le langage du païs & cinq ieunes filles avec une femme pour les gouverner, toute laquelle compagnie après plusieurs rencontres arriva à l'isle de Coligny, le VII de mars M.D.LVII. Villegagnon

Il arrive au  
Brésil.

15 juillet.

L'île Coligny.

Pierre Richer  
et Guillaume  
Chartier.

1557.  
7 mars.

(1) Rio-de-Janeiro, qui venait d'être fondée par les Portugais, en 1556.

à leur arrivée se contrefit à merveille, faisant mesmes enregistrer au greffe de son royaume imaginaire les lettres qu'il avoit receues de Genève, afin, disoit-il, de suivre de point en point les saints & droicts avertissemens qui y estoient contenus, ce que mesmes il déclaira par lettres expresses envoyées à Genève, en datte du dernier de février M.D.LVII, avec infinis remerciemens du bien qu'il confessoit en avoir receu. Mais tost après le masque fut levé à l'ocasion qui s'enfuit. Un nommé Iean Contat estudiant de Sorbonne, aspirant secrettement à ie ne say quelle dignité épiscopale aussi fantastique qu'estoit le royaume de Villegagnon, estant venu le iour destiné pour célébrer la Cène, demanda où estoient les habillemens sacerdotaux, & commença de disputer du pain sans levain, qu'il disoit estre nécessaire, & de mesler de l'eau avec le vin de la Cène, avec autres questions semblables. Ce néantmoins la Cène fut administrée selon la simple ordonnance de Iésus Christ, & comme elle est observée és églises réformées de France, mais le différent ne laissa pas de croistre, voire iusques à ce point, que Richer faisant un baptême, & condamnant la superstition qu'on y adiouffoit, Villegagnon démentit tout hautement le ministre, protestant de ne se trouver plus à ses sermons, & de n'adhérer à la secte qu'il appelloit calvinienne. Et depuis passa encores plus outre. Car nonobstant qu'il eust accordé que les articles mis en contention seroyent envoyés aux églises de France & d'Allemagne pour en décider, & que pour cest effet Chartier l'un des ministres se fust embarqué, & mis en chemin, aussi tost qu'il eut entendu que la persécution estoit acreue en France contre ceux de la religion, il retourna ouvertement sa robe, faisant défense de prescher, & déclarant qu'il s'en vouloit tenir du tout à la résolution qu'en feroit la Sorbonne, & non autre. Cela fut cause que Richer, du Pont, & quelque petit nombre d'autres, estans en tout iusques au nombre de vingt, s'estans séparés d'avec luy se meirent à leur retour, aians convenu avec le patron d'un navire breton s'en retournant. Ce que ne pouvant empescher, Villegagnon usa d'une autre double trahison par trop defloyale contre eux, ayant fait première-

1557

Premières  
dissensions.

Villegagnon se  
démasque.



1558.

ment en forte que le breton n'eust pas le quart des vivres nécessaires pour son voyage, espérant par ce moien qu'ils mourroient de faim & de misère devant que d'arriver à port. Et qui plus est, aiant baillé secretement & dans un petit coffret envelopé de toile cirée des lettres adressantes en France, par lesquelles il advertissoit qu'on print ces pauvres gens comme hérétiques en quelque lieu de France qu'ils arrivassent. Or advint que ce vaisseau, au bout de quelque peu de iours, durant lesquels ils avoyent fait fort peu de chemin, se trouvant si pourry qu'il faisoit eau par tout, quelques uns, à savoir cinq de la compagnie, appréhendans le péril de la mer furent mis dans la barque reprenans les erres vers Coligny, espérans de pouvoir fleschir Villegagnon à quelque compassion, veu qu'ils ne l'avoyent en rien offensé; mais la miséricorde qu'ils eurent fut que des cinq les quatre feirent une excellente confession de leur foy contenue au livre des Martyrs (1), par l'organe de l'un d'entr'eux nommé Jean du Bordel, aiant quelque cognoissance de la langue latine, & plus de lettres que les autres; en laquelle confession aians persisté très constamment, Villegagnon de sa seule autorité, non pas royale (encores qu'il eust esté roy, au lieu qu'il n'estoit qu'un béliastre & escumeur de mer), mais vraiment tyrannique, les fait précipiter en la mer, à savoir Jean du Bordel, Mathieu Vermeil, & Pierre Bourdon. Et quant aux quinze qui estoient demeurés dans le navire, après avoir souffert infinis maux & entre autres avoir enduré une famine la plus extrême que jamais souffrissent pauvres gens sans mourir, arrivèrent au port de Blavet en Bretagne, tous en vie, mais n'aians que la peau & les os, où Dieu leur adressa un tel soulagement, au lieu de ce que ce desloyal Villegagnon leur avoit préparé, que peu à peu recouvrans leurs forces ils retournèrent chascun en son quartier, comme il est amplement contenu en l'histoire de ce voyage, mise en lumière par Jean de Lery, tefmoin oculaire, & depuis appelé au ministère de l'évangile (2).

Jean  
du Bordel.Matthieu  
Vermeil.  
Pierre  
Bourdon.

Jean de Lery.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 452 et suiv.

(2) Jean de Lery figure comme pasteur à Nevers en 1564. La relation de son voyage

L'AN suivant que l'on comptoit M.D.LIX, termina le règne & la vie de Henry, deuxiesme, comme il sera dit cy-après; mais ne meit pas fin aux persécutions commencées & poursuivies si longuement, ayant mesmes esté faite la paix très honteuse & très dommageable au royaume de France, entre les deux roys, avec expresse délibération d'exterminer toutes les églises réformées, à l'infatigation principalement de deux cardinaux, à faveur du cardinal de Gravelle du costé du roy d'Espagne, & maniant tous les affaires es Pais-Bas, & du cardinal de Lorraine, du costé de la France. Mais Dieu en avoit bien autrement disposé, comme l'événement le monstra depuis: estant chose asseurée que rien n'a plus servi d'occasion pour avancer les églises, que l'esprit turbulent & impétueux de ces deux cardinaux. Les églises donc, par une singulière grace de Dieu, ne laissèrent pour tous ces assaux, non seulement de se fortifier, mais aussi de s'acroistre de toutes parts, comme nommément à Senlis, Chartres, Gyen, en plusieurs lieux à l'entour d'Orléans, & à Beaune en Bourgogne; ce que nous déduirons par ordre.

QUANT à Senlis, la persécution que les fidèles avoient soufferte sous le roy François I<sup>er</sup>, l'an M.D.XLVI, n'empescha point que, s'estans séparés de l'église romaine, ils ne s'assemblassent pour faire les prières: en quoy leur aida beaucoup un riche marchand nommé Nicolas de Cornouailles, lequel toutesfois ne persévéra pas iusqu'au bout. Mais ceste semence s'estouffoit peu à peu, quand Dieu la fait germer plus que jamais par un moyen vraiment admirable, à faveur par un docteur de Sorbonne, nommé Nicolas Martimbaux, pourveu de la prébende théologique en l'église cathédrale de ladite ville. Cestuy-cy donc, contraint par sa conscience, commença de prescher Iésus Christ plus ouvertement beaucoup qu'on n'avoit jamais ouy là au paravant; & qui plus est, fournit plusieurs des principaux de la ville de plusieurs bons livres:

1559.  
Nouvelles  
persécutions.Les Eglises se  
fortifient.

Senlis.

Nicolas de  
Cornouailles.Nicolas  
Martimbaux.

au Brésil a été publiée à La Rochelle en 1578. Le pasteur Pierre Richer avait déjà publié en 1761 et 1762, dans la même ville, sa *Réfutation des folles resveries & men songes de N. Durant, dict le chevalier de Villegaignon*.

1559.

entre autres du Catéchisme françois, & de l'Institution chrestienne de Calvin : ce qui en édifia plusieurs. Mais la fin decouvrit que ce docteur ressembloit la chandelle, qui luit aux autres, & ne voit goutte elle-mesme. Car estant venu au point de la cène, il commença de nager entre deux eaux, voulant accorder l'eau & le feu, & finalement descheut du tout, se voyant poursuivy par l'évesque & les chanoines. Ce néantmoins ceux de la religion continuèrent de s'assembler comme de coustume estans mesmes favorisés par le lieutenant particulier nommé Jean Greffin ; & dès lors estoient en délibération d'avoir un ministre pour dresser forme d'église entière entre eux : mais l'aspreté du temps, & le voisinage si prochain du constable, ennemi perpétuel de la religion, les contraignit de se contenter pour lors de soupirer & gémir devant Dieu en attendant quelque plus grande grace d'iceluy, s'assemblans toutesfois tous les dimanches chez Jean Gouion (1), pour y faire les prières.

Jean Greffin.

Chartres.

Superstitions.

Virgini  
parituræ.

QUANT à Chartres c'est une ville épiscopale au païs de Beausse, des plus anciennes des Gaules, mais renommée de nostre temps par une image de la vierge, qui y est adorée avec plusieurs estranges opinions, la faisant si ancienne avec le temple où elle est, qu'ils veulent faire accroire que dès le temps précédant la nativité de Jésus Christ, (ie ne say s'ils veulent que ce soit du temps des anciens druides, ou mesmes qu'ils recourent iusqu'aux Sybilles) le temple & ceste image furent dédiés *Virgini parituræ*, c'est-à-dire, à la vierge qui devoit enfanter. L'autre superstition est, que les gens de guerre craignans les coups, ont acoustumé de vestir ceste image d'une chemise de toile, laquelle puis après ils portent en guerre, les uns dessus, les autres dessous leurs harnois, ayans ceste opinion, que les coups de canon mesmes ne les scauroient offenser. Et de fait plusieurs ayans par hazard échappé de grands coups, y ont fait des tapisseries de leurs chemises : mais celles qui sont percées, demeurent en chemin. A cela peut-on cognoître, & par le grand nombre de riches chanoines & prestres vivans de ceste image, quel

peut estre le train des habitans. Ce nonobstant il pleut à Dieu ceste année M.D.LIX, que l'église fust dressée tant pour la ville que pour les villages d'alentour, estant ordonné pour pasteur Barthélemy Causse, ministre au paravant au païs de Berne en Suisse, homme de bonnes lettres & de grande piété ; lequel, à la sollicitation du sieur de Sausseux, y exerça le ministère secrètement environ de sept à huit mois seulement ; d'autant que les assemblées y ayans esté decouvertes par ce peuple infiniment superstitieux, le troupeau fut d'avis d'escarter leur pasteur & de surfoir pour un temps (1).

QUANT à Gien, petite ville mais fort riche & marchande, située sur la rivière de Loire, Dieu voulut qu'en ceste année s'y retrouvans quatre bons personnages natis du lieu, à favoir Estienne de Grullères, dit la Fontaine, advocat, Antoine Dasnières, contre-rolleur, George Dasnières, receveur du domaine, & Nicolas Guillon, menuisier : tous affectionnés à la parole de Dieu, ils commencèrent huit iours après Pasques de s'assembler pour prier Dieu en un iardin appartenant à la mère desdits Dasnières ; laquelle assemblée fut tellement favorisée de Dieu que, s'estant en peu de temps multipliée, il fallut sortir aux champs. Ils s'assemblèrent donc hors la ville tous les dimanches, ledit de Grullères ayant la charge d'y faire les prières à leur requête ; ce qu'estant decouvert, les magistrats, qui n'estoient du tout ignorans de la vérité, & pourtant ne leur firent pas du pis qu'ils pouvoient, leur firent seulement défenses de s'assembler, dissimulans le reste. Mais tant s'en salut que cela leur fist perdre courage, qu'au contraire ils firent depuis ce temps-là les prières au dehors de la ville, secrètement toutesfois, en la maison d'un nommé Pierre Babault, & poursuivirent constamment, iusqu'à ce que garnison leur fut envoyée, ainsi qu'il sera dit en son lieu.

Au mesme temps ceux d'Orléans estans pourvus de trois ministres, comme il a esté dit en l'histoire de l'an M.D.LVII, à favoir de la Bergerie, la Fontaine, Desmeranges, & depuis encores de deux autres, tout le païs

1559.

L'Eglise es  
dressée.Barthélemy  
Causse.

Gien.

Etienne  
de Grullères.  
Antoine et  
George  
Dasnières.  
Nicolas  
Guillon.

Pierre Babault

L'Eglise  
d'Orléans a  
cinq ministres.

(1) Voy. ci-dessus, page 30.

(1) Causse se retira à Dieppe, où nous le retrouvons dès le mois d'avril 1560 (Haag).

1559. d'alentour iusques bien loing, non seulement y venoit puiser la vérité comme en une fontaine très abondante, mais aussi pressoit tellement les pasteurs, qu'il n'y avoit semaine en laquelle ils ne fussent contraints d'aller prescher çà & là, tantost au village de la Huestre, tantost à la Prevanchère, tantost à Gidy, tantost à Sercotes, tantost ailleurs, avec tel succès, que fust que les pauvres païsans savoient qu'on vouloit prescher en quelque lieu, ils y accouroient de bien loing & de nuit mesmes bien souvent, nonobstant les pluyes & les fanges : iusques à ce point, qu'au village de la Huestre il ne demeura un seul homme, qui voulust aller à la messe, & le curé mesmes venant à Orléans donna gloire à Dieu en pleine assemblée, & se défit de toutes lettres de ses ordres de presche, & de son brévière, estant de tout mis au feu à sa requeste. Ceux de Gerguau firent aussi grand devoir de s'avancer. Ceux de Beaugency furent plus tardifs pour un temps, mais peu à peu s'advertans comme les autres, cuida advenir schisme entre eux par le moyen d'un nommé Jean Louveau (1), natif du lieu, homme de bien au demeurant, & de sçavoir, mais ayant pour lors une opinion qu'il n'estoit loisible aux magistrats de punir les hérétiques : ce qui fut aussitost receu par trois personnages estans d'un esprit par trop frétillant. Pour remédier doncques à cela, combien que ce ne fust un article substantiel de la foy chrestienne, une assemblée de tout le consistoire se tint au faux-bourg S. Vincent en laquelle estans appellés & ouys, le contraire leur fut monstré par telles & si vives raisons fondées sur la parole de Dieu, que Louveau quitta volontairement & sur le champ son opinion, protestant qu'il estoit entièrement satisfait ; & souscrivant de sa main le contraire de ce qu'il avoit maintenu, fut peu après envoyé au ministère en Bretagne par ceux d'Orléans. Quant aux trois autres, ils se monstrèrent plus difficiles & toutesfois finalement se rengè-

(1) Le texte porte, ici et ailleurs, Bonneau, mais l'éditeur de 1580 rectifie lui-même cet *erratum* dans son *index*. Il s'agit évidemment ici du pasteur Jean Louveau, sieur de la Porte, et l'un des premiers apôtres de la Réformation en Bretagne (*Bull. de l'hist. du protest.*, VII, 322).

rent, après avoir conféré particulièrement avec les ministres. Ceux de Pithiviers aussi, quoyqu'ils fussent esloignés d'Orléans & non sans grande résistance au dedans, appartenant la ville à l'évesque d'Orléans, prirent courage toutesfois estans sollicités principalement par un procureur nommé Philippes Huet, & souvent visités par Desmeranges. Autant en firent Chilleurre (1), & Neuville. Bref, tout le païs d'alentour embrassa en peu de temps la religion, & furent finalement quasi toutes les églises fournies de ministres particuliers.

A PARIS, la persécution, recommencée de plus belle, emporta Jean Morel digne d'estre remarqué entre les plus constants martyrs de nostre temps (2). C'estoit un ieune homme d'environ vingt ans, pauvre escolier, ayant employé une partie de sa jeunesse à l'imprimerie, lequel estant entré au service d'un des ministres de Paris, lequel, comme nous avons dit en l'histoire de l'an M.D.LVIII (3), avoit esté prins, & le lendemain retiré de la prison par le roy de Navarre, monstra bien qu'il avoit profité à bon escient en servant son maître. Car s'il y eut iamais homme cruellement traité en prison, & pourmené de siège en siège, iusques à estre ebranlé par la tentation, ça esté ce ieune homme merveilleusement constant en ses souffrances. Finalement il mourut de mauvais traitement és prisons, non sans soupçon d'avoir esté empoisonné, & depuis fut déterré, & son corps brûlé le 27 de février qu'on devoit commencer à Pasques à compter M.D.LIX.

Le cinquiesme de mars ensuivant, il y eut une esmeute bien grande en l'église de S. Innocent, à l'occasion des prescheurs, qui tout le carême n'avoient cessé d'esmouvoir le peuple à massacrer autant de ceux de la religion qu'ils en trouveroient, sans attendre que les magistrats en fissent la punition. Entre autres un moine minime ou enfumé, nommé frère Jean de Han, aussi ignorant qu'est l'ignorance mesmes, y employoit tous ses sermons : mesmes ce iour-là

1559.

Pithiviers.

Chilleurs,  
Neuville.Paris.  
Jean Morel.

27 février.

Une émeute  
à l'église  
S<sup>t</sup> Innocent.Jean de Han,  
minime.

(1) Chilleurs-aux-Bois (Loiret), canton de Pithiviers.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 486 et suiv.

(3) Page 64.

1559.

prenant son thème sur l'histoire de la femme adultère qui avoit esté amenée à Jésus Christ, il dit choses execrables contre le magistrat, remontrant que ce n'estoit de merveilles si les iuges ne iettoient les pierres contre les luthériens, pource que eux-mêmes en estoient & qu'il ne s'y faloit plus attendre, mais se bander & faire guerre ouverte, voire aux plus grands qui seroient suspects de ceste doctrine. En ceste matière le peuple de Paris, composé pour la plupart d'une multitude ignorante, ramassée de toutes nations, gouvernée à l'appétit de ceux qui la remuent, fut mis en une rage extrême, ne cherchant que les occasions d'exécuter ce qui leur avoit esté mis aux oreilles pour les eschauffer à toute cruauté. Là-dessus il advint qu'au grand cimetière de S. Innocent deux hommes eurent débat ensemble ainsi qu'on sortoit du sermon : l'un desquels ne pouvant faire pis à l'autre, l'appela luthérien, lequel fut incontinent chargé de ce peuple furieux ayant esté poursuivi jusque dedans l'église, où il s'estoit voulu sauver pour estre en franchise. Il passa là-dessus un gentilhomme accompagné de son frère qui estoit un prieur, & autrefois chanoine de S. Quentin, lequel entendant qu'on tuoit là-dedans un pauvre homme, en eut compassion, & voulant essayer s'il le pourroit délivrer, entre au temple & fait remontrances au peuple les plus amiables qu'il peut. Lors un prestre s'écrie que c'estoit luy à qui on en vouloit, puisqu'il oïoit s'opposer à la mort d'un luthérien. Le peuple sur cela courut en ce lieu là à la foule, & commença de l'outrager à coups de poing. Son frère le vouloit défendre, mais ce n'estoit qu'enflammer davantage la rage à l'encontre de tous deux. Ils furent donc par ce moyen navrés jusques au sang : & lors ce bon minime (à la façon de ceux qui faisoient conscience d'entrer chez Pilate, mais non de crier qu'on crucifiast Jésus-Christ), de peur que l'église ne fust souillée, les mit dehors pour achever le massacre. L'un qui estoit capitaine eschappa après avoir receu des coups de tous costés, & gagna à bien grand' peine la maison du vicaire, qui le receut ; mais son frère n'eut pas si tost le pied hors du temple qu'il fut frappé d'une dague au ventre, duquel coup il tomba

mort : c'estoit un pauvre prieur nullement instruit en la religion, & prestre de son estat ; pourtant demandoit-il confession & pardon au nom des saints, & monstroït tout signe à ce peuple qu'il estoit de l'église romaine : mais il n'y avoit aucune raison en ceste beste furieuse & enragée. Ce ne fut point assez de l'avoir frappé à mort ; il n'y avoit si petit qui ne luy baillast son coup : & mettoient mêmes leurs mains dedans les playes, puis les essevoient, se glorifiant de les avoir taintes du sang d'un luthérien. Les autres cependant avoient environné la maison du vicaire, afin que le capitaine n'eschappast, & oyans dire que la iustice le venoit délivrer, ne craignirent de dire tout haut qu'ils n'espargneroient mêmes le roy s'il y venoit, & furent là attendans jusqu'à nuit close. Si quelqu'un plus pitoyable avançoit quelques mots de compassion, il estoit incontinent accouffré de toutes façons, tellement que plusieurs furent bien maltraités : bref, c'estoit une chose horrible de voir ce spectacle (1). Environ un an au paravant, presque le semblable estoit advenu au temple S. Eustache. Car un de nos maîtres surnommé l'âme de feu Picard, ne preschoit autre chose que sang & meurtre, & animoit les Parisiens à tuer, faisant de belles promesses à ceux qui s'y employoient. Le peuple n'y faillit pas. Car estant advenu à un pauvre escolier (venu là bien dévotement, pour ouïr le sermon), de se rire d'un sien compagnon pour quelque occasion qu'il en avoit, incontinent une vieille bigotte s'écrie que c'estoit un luthérien, qui se moquoit du prestre. Le peuple à ceste voix se jette dessus, sans estre autrement informé du fait, & l'ayant mis hors, le massacrent misérablement jusques à luy faire sortir les yeux hors de la teste de coups de poing. Il s'en trouva un qui luy fit passer son cheval sur le ventre par trois fois. La chose méritoit bien que le magistrat y eust esgard, ou qu'enquestes en fussent faites. Ce nonobstant, cela demeura impuni, encores que tesmoins ne faillissent (car les meurtriers se glorifioient d'avoir donné les coups) : & combien que sentence de mort eust esté donnée

1559.

Autre émeute  
à S.-Eustache.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 499.

1559.

contre un par le iuge en première instance, tant y a que les présidens de la grand'chambre trouvèrent que tout ce qui estoit fait à bonne intention n'estoit point péché : & que les luthériens qu'on appelloit, se glorifioient, si on punissoit ceux qui n'avoient autre courage que de maintenir nostre Mère Sainte Eglise. Mais ils ne trouvèrent pas mauvais de condamner très cruellement Iean Barbeville, maçon, natif de Normandie, lequel le lendemain que se fit ce meurtre à saint Innocent, fut condamné & comme livré au peuple altéré de sang humain, afin de l'appaiser par ceste curée. L'histoire entière en est contenue au livre des Martyrs (1).

Jean  
Barbeville.Un procès de  
religion en  
appel  
à la Tournelle.Les présidents  
Séguier  
et du Harlay.

APRÈS la mort de Barbeville, il en restoit encores quatre en la Conciergerie du Palais, tous ieunes hommes & en fleur d'age, les trois appellans de la mort, le quatriesme restant encores de la première persécution de la rue S. Iaques. La cognoissance de leurs procès venoit devant la Tournelle, combien que ceux de la grand'chambre s'en fussent volontiers saisis. Pour lors estoient en la Tournelle présidens Séguier & du Harlay avec bon nombre de gens non ignorans de la vérité. Pourtant avoient-ils tousiours différé de toucher à leur procès, craignans de faire quelque chose qui fust contre les édits du roy, ou contre leur conscience. Car ils les avoient ouïs plusieurs fois, & ne pouvoient douter de la crainte de Dieu qui estoit en eux, & de la révérence qu'ils portoient à sa parolle ; & l'humilité, en laquelle ils se présentoient pour répondre, estoit telle, qu'elle les esmouvoit à compassion. Toutesfois il ne leur fut possible de les laisser tousiours tremper en prison : ioint que les gens du roy faisoient instance qu'on expédiait ces prisonniers. Ils furent donc contrains finalement d'y pourvoir. Premièrement aucuns les sollicitèrent en tant qu'ils peurent de dissimuler & d'accorder quelques points, desquels ceux qui ne sont encores bien instruits en la religion chrestienne ne font grande conscience. Mais il ne fut possible de les y faire consentir, pource qu'ils avoient de long temps remis leurs âmes entre les

maines de Dieu, pour plustost mourir, que de faire chose qui fust tant soit peu desvoyante d'une pure & entière confession. Ils voulurent donc y aller par une autre voye, & les interroguer simplement sur la manducation du corps de Christ en la Cène, sans faire mention ni de messe ni de transubstantiation, ni de présence charnelle, espérans bien par ce moyen les absoudre du crime de sacramentaires, sur lequel les sentences de mort se fondaient coutumièrement. Car ils estoient bien advertis pour les avoir ouïs autresfois, & d'autres prisonniers aussi, que les églises réformées de France enseignoient qu'au sacrement le corps de Christ se reçoit par les fidèles non point par imagination, mais véritablement, & que les signes ne sont nuds ne vuides, mais offerts avec la communication de la vérité du sacrement par foy. De fait en ce point ils eurent ce qu'ils espiroient de ces quatre. Car ostée toute folle persuasion de la présence corporelle, & transubstantiation, ils s'efforcèrent de monstrier en toutes sortes que vraiment les fidèles participent au corps & au sang de Iésus Christ, pour estre nourris de sa substance en la vie éternelle, & ce par l'opération cretete du Saint Esprit ; condamnant tous ceux qui imaginent les signes estre nuds aux sacrements institués de Dieu. Ceste confession fut rapportée à la cour au grand contentement de plusieurs, qui la voyoient si raisonnable, qu'il sembloit bien que tous s'accorderoient à leur délivrance. Toutesfois il s'en trouva qui requirent qu'on les interrogaist dessus la messe, ce qui ne pouvoit estre refusé ni dénié, qu'en contrevenant au stile ordinaire des interrogatoires. Ils furent donc mandés derechef, & après avoir dit qu'ils persistoient en leur première confession, on leur proposa que la cour se tenoit bien contente d'eux s'ils vouloient aller à la messe. A cela les quatre firent réponse, que pour rien ils ne se trouveroient là où Dieu est tant déshonoré. Les iuges désirans leur bien, afin qu'il n'apparust qu'il y eust en ceste réponse chose qui méritoit condamnation, leur donnent congé de mettre en avant leurs raisons. L'occasion ne fut point perdue par ceux qui ne demandoient autre chose. Ils ne faillirent donc de dépeindre la

1559.

La manduca-  
tion du corps  
de Christ  
en la Cène.(1) *Hist. des martyrs*, fol. 499.

1559.  
Ce qu'est  
la messe.

messe de toutes façons pour monstrier qu'ils avoient raison de la détester. Car l'un déclaroit par opposition combien la messe estoit contraire à la Cène; l'autre monstroit que c'estoit blasphème de dire qu'il y eust autre sacrifice propiciatoire que la mort de Jésus Christ; l'autre, que la divinité & humanité seroient anéanties, si l'article de la transubstantiation estoit receu, & que c'estoit idolatrie d'adorer le Tout-puissant en un morceau de pâte corruptible; l'autre, que les fruits du sacrement ne peuvent estre receus là où la parole n'estoit conjointe au signe, là où l'un des signes estoit retranché, où il n'y avoit aucune communion: brief, i'amaïs la messe ne fut mieux acoustrée de toutes ses couleurs, qu'elle fut là, avec tout loisir & hardiesse, tellement qu'aucuns des iuges estoient contraints de dire tout haut, qu'à la vérité il y avoit de l'abus en la messe; & que c'estoit faire tort à l'institution de Jésus Christ quand on privoit les lays du calice; qu'un seul faisoit son cas à part, & le tout en langage non entendu du pauvre peuple. Et qui eust pensé que i'amaïs une telle confession eust esté receue en ce lieu, auquel tous ceux qui avoient fait pareille confession avoient esté condamnés à mort? Tant y a toutesfois que contre toute attente, contre toute coustume précédente, contre l'intention des principaux adversaires de la religion, il fut dit par arrest, quelque sentence de mort qui eust esté donnée contre les trois par les iuges inférieurs, que tous auroient leurs vies sauves, à la charge de fortir du païs dedans quinzaine.

Les accusés  
sont relâchés.

OR ces choses se faisoient après que la paix fut conclue entre les roys de France & d'Espagne, au temps qu'on ne voyoit autre chose que menaces d'une extrême persécution, pour ce que les princes ne seroient plus empeschés en d'autres affaires.

Dépôt des  
adversaires.

LES adversaires donc voyans que par cest arrest la porte estoit ouverte aux prisonniers, meirent peine par tous moyens qu'il ne fust suivi à l'advenir, faisant venir à Paris ceux qui avoient tout crédit envers le roy pour faire menacer & intimider les conseillers. Finalement les procureurs & advocats du roy remontrèrent que si l'arrest du président Seguier estoit suivi, il y auroit contrariété entre les

chambres, pource que ceux de la grand'chambre avoient acoustumé de iuger à mort ceux qui avoient esté absous par ce dernier arrest de la Tournelle. Ils requièrent donc qu'on avisast auquel on se devoit tenir, de peur que la cour ne demeurast divisée; & sur ceste requeste des gens du roy, la mercuriale fut assemblée: ils appellent mercuriale (1) une convocation générale de toute la cour, pour consulter de ce qui concerne le corps d'icelle, & se censurer selon que le cas y eschet. Ainsi on commença d'entrer en ceste question, & de proposer les advis. Mais cependant ceux de la grand'chambre, despités de ceste délivrance faite par ceux de la Tournelle, se délibérèrent de combattre à l'encontre par contraire cruauté, envoyans à la mort un pauvre vigneron de Villeparisis, distant de Paris d'environ cinq lieues sur le chemin de Meaux, nommé Pierre Chenet, gagnant sa vie au labeur des vignes. Son aage venoit à soixante ans ou plus: & de long-temps ayant receu la cognoissance de la religion, il y avoit tellement profité, qu'il savoit tout son nouveau Testament sur le doigt, mesme desjà avoit-il souffert pour ceste doctrine une autre fois, & prenoit bien la peine de venir de son village iusques à Paris pour estre instruit en l'église avec les autres. Sa constance fut admirable, comme il se peut voir en l'histoire des Martyrs (2).

La mercuriale

Pierre Chenet.

QUANT à ceux de Beaune, nous avons dit en l'histoire de l'an M.D. XXXIX (3), que la persécution avoit rompu leur commencement, nonobstant laquelle ils ne laissèrent de profiter & prier Dieu, particulièrement par leurs familles, sans oser, par manière de dire, s'entre-reconnoître iusques à ceste année, en laquelle estant arrivé en la ville un nommé François Guilletat, qui avoit apparence de piété, une grande compagnie s'assembla chez un nommé Nicolas Fautray, où fut faite une exhortation. Mais ayant esté incontinent decouverte, & Jaques Renier notaire royal faisi pour ce fait, ils recogneurent

Beaune.

François  
Guilletat.

Jacques  
Renier.

(1) Le nom de *mercuriale* donné à ces assemblées provenait de ce qu'elles avoient lieu ordinairement le mercredi.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 501.

(3) Page 15.

1559.

qu'ils s'esloyent trop avancés, comme aussi Guilletat n'estoit légitimement appelé au ministère, & n'avoit pas le dedans de mesme [que] le dehors. La besongne donc cessa pour lors, mais tant y a que plusieurs de ce temps là se déportèrent d'aller à la messe, & à la sollicitation des principaux, le bordeau fut osté, dont les prestres furent très mal contens, comme ils leur feirent bien sentir depuis.

Castellane.

En ce mesme temps fut dressée une église à Castellane, à la sollicitation d'Antoine & Paul de Richiand, sieurs de Mouvens (1), gentilshommes vertueux, & des plus vaillans hommes de leur temps; à l'exemple desquels, ayant desjà aussi au paravant esté remises les églises de Cabrières & Méridol, quasi partout le pais de Provence églises furent dressées, comme à Marseille, Fréjus, Cistéron, S. Paul, & en plusieurs autres endroits: de sorte qu'au mois de mars M.D.LX se retrouvoient LX églises de conte fait en la Provence.

Soixante églises en Provence.

Or quelques difficultés qui se présentassent de toutes parts contre les pauvres fidèles, tant s'en falut pour tout cela qu'ils perdissent courage, qu'au contraire ce fut en ce temps que Dieu, par sa singulière grace, inspira toutes les églises chrestiennes dressées en France, de s'assembler pour s'accorder en unité de doctrine, & discipline, conformément à la parole de Dieu. Lors donques, à savoir le vingtsixiesme de may (2), audié an M.D.LIX, s'assemblèrent à Paris les députés de toutes les églises establies jusques alors en France, & là, d'un commun accord, fut écrite la confession de foy, ensemble fut dressée la discipline ecclésiastique au plus près de l'institution des Apostres, & selon que la circonstance des temps portoit alors: chose vraiment conduite par l'Esprit de Dieu pour maintenir l'union qui a tousiours persévéré depuis. L'occasion de ceste assemblée fut, que sur la fin de l'année précédente M.D. LVIII, estant Antoine de Chandieu

26 mai. Le premier synode national se réunit à Paris.

Il dresse la confession de foi et la discipline ecclésiastique.

envoyé par l'église de Paris à l'église de Poitiers pour quelque affaire, & mesmes pour rendre tesmoignage de certain personnage dont ceux de Poitiers estoient en peine, le temps portoit lors que la sainte Cène fust célébrée en ceste église là, ce qui se fit en très grande assemblée, non seulement de peuple, mais aussi de ministres circonvoisins, qui s'y trouvèrent. Or, après la célébration de la Cène, les ministres estans assemblés, communiquèrent par ensemble tant de la doctrine que de l'ordre & discipline entre eux observée; & par les choses qu'ils traittoient commencèrent à appréhender quel bien ce seroit s'il plaisoit à Dieu que toutes les églises de France dressassent d'un commun accord une confession de foy & une discipline ecclésiastique; comme au contraire, cela ne se faisant, les grans maux qui pourroyent survenir, & divisions tant en la doctrine qu'en la discipline, les églises n'estans liées ensemble, & rengées sous un mesme ioug d'ordre & de police ecclésiastique. Partant, ceste petite assemblée qui estoit là donna lors charge audié de Chandieu d'en communiquer à l'église de Paris, pour voir s'il y auroit moien de pouvoir procurer aux églises un tel bien pour l'avenir, sans lequel elles sembloient estre menacées de beaucoup de confusions. Ce rapport estant fait à l'église de Paris, après infinies incommodités surmontées, estans les églises adverties par lettres de ce qui estoit mis en avant touchant le synode national, pour avoir leur avis, fut conclud que ledit synode seroit tenu à Paris pour ce commencement, non pour attribuer quelque prééminence ou dignité à ceste église là, mais pour estre lors la ville plus commode pour recevoir seurement beaucoup de ministres & anciens. Ainsi le synode se tint à Paris, & y furent dressées tant la confession de foy que la discipline ecclésiastique, comme nous avons dit. S'ensuit la confession de foy qui y fut dressée.

1559.

L'assemblée de Poitiers en 1558.

Confession de foi.

## CONFESSION DE FOY.

## ARTICLE I.

Nous croyons & confessons qu'il y a un seul Dieu, qui est une seule &

(1) Voy. *France protest.*, art. *Richiand*.  
(2) On croyait généralement que le synode de 1559 s'était réuni du 26 au 28 mai seulement. Une pièce signalée par M. Eugène Arnaud dans le *Bull. de l'hist. du protest.* (XXI, 338 et suiv.) semblerait indiquer qu'il a aussi siégé le 29.

simple essence, spirituelle, éternelle, invisible, immuable, infinie, incompréhensible, ineffable, qui peut toutes choses, qui est toute sage, toute bonne, toute iuste, & toute miséricordieuse.

Deut., IV, 35. Gen., I, 3. Exod., III, 15, 16. Rom., I, 20. Mal., III, 6. Rom., XI, 33. Jér., X, 7. Rom., XVI, 27. Matt., XIX, 17. Jér., XII. Exode, XXXIV, 6.

2. CE Dieu se manifeste tel aux hommes, premièrement par ses œuvres, tant par la création que par la conservation & conduite d'icelles. Secondement & plus clairement par sa parole, laquelle au commencement révélée par oracle, a esté puis après rédigée par écrit és livres que nous appellons Escripture sainte.

Rom., I, 19. Hébr., I. Gen., XV, 1. Exode, XXIV. Rom., I.

3. TOUTE ceste Escripture sainte est comprise és livres canoniques du vieil & nouveau Testament, desquels le nombre s'ensuit. Les cinq livres de Moyse, savoir est Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome. Item Iosué, Iuges, Ruth, le premier & second livre de Samuël, le premier & second livre des Rois, premier & second livre des Chroniques, autrement dit Paralipomènon, le premier livre d'Esdras. Item Néhémie, le livre d'Esther, Iob, Pseaumes de David, Proverbes ou Sentences de Salomon, le livre de l'Ecclésiaste dit Prescheur, Cantique de Salomon. Item le livre d'Ésaïe, Jérémie, Lamentations de Jérémie, Ézéchiël, Daniel, Osée, Ioel, Amos, Abdias, Ionas, Michée, Nahum, Abacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie. — Item le saint Évangile selon saint Matthieu, selon saint Marc, selon saint Luc, & selon saint Jean. Item le second livre selon saint Luc, autrement dit les Actes des Apostres. Item les Epistres de saint Paul : aux Romains une, aux Corinthiens deux, aux Galates une, aux Éphésiens une, aux Philippiens une, aux Colossiens une, aux Thessaloniciens deux, à Timothée deux, à Tite une, à Philémon une. Item l'Épître aux Hébreux, l'Épître sainte Iaques, la première & seconde Épître sainte Pierre, la première, deuxième & troisième Épître saint Jean, l'Épître sainte Iude. Item l'Apocalypse ou Révélation de saint Jean.

4. Nous cognoissons ces livres estre canoniques, & la reigle très certaine de nostre foy, non tant par le commun accord & consentement de l'Eglise, que par le tesmoignage & persuasion intérieure du saint Esprit, qui les nous fait discerner avec les autres livres ecclésiastiques, sur lesquels, encores qu'ils foyent utiles, on ne peut fonder aucun article de foy.

Ps. XIX, 8 et 9.

5. Nous croyons que la parole qui est contenue en ces livres, est procédée de Dieu, duquel seul elle prend son autorité, & non des hommes. Et d'autant qu'elle est reigle de toute vérité, contenant tout ce qui est nécessaire pour le service de Dieu & nostre salut, il n'est loisible aux hommes, ne mesmes aux anges d'y adiouster, diminuer ou changer. Dont il s'ensuit, que ne l'antiquité, ni les coutumes, ni la multitude, ni la sagesse humaine, ni les iugements, ni les arrests, ni les édits, ni les décrets, ni les conciles, ni les visions, ni les miracles ne doivent estre opposés à ceste Escripture sainte, ains au contraire toutes choses doivent estre examinées & reiglées & réformées selon icelle. Et suivant cela nous advouons les trois symboles, à faveir des Apostres, de Nicée & d'Athanase, pour ce qu'ils sont conformes à la parole de Dieu.

2 Tim., III, 15. Jean, III, 3. Jean, XV, 11. Deut., XI, 32. Matt., XV, 9. Act., V, 28 & 29. 1 Cor., XII.

6. CESTE Escripture sainte nous enseigne qu'en ceste seule & simple essence divine que nous avons confessée, il y a trois personnes, le Père, le Fils & le saint Esprit ; le Père, première cause, principe & origine de toutes choses ; le Fils, sa parole & sapience éternelle ; le saint Esprit, sa vertu, puissance & efficace : le Fils éternellement engendré du Père : le saint Esprit procédant éternellement de tous deux : les trois personnes non confuses, mais distinctes, & toutesfois non déviées, mais d'une mesme essence, éternité, puissance & égalité. Et en cela advouons ce qui a esté déterminé par les conciles anciens, & détestons toutes sectes & hérésies, qui ont esté reiettées par les saints docteurs, comme saint Hilaire, saint



Athanasie, saint Ambroise, saint Cyrille.

Deut., IV, 12. Mat., XXVIII, 19. 1 Jean, V, 7. Jean, I, 1 & XVII, 3. Act., XVII, 25.

7. Nous croyons que Dieu en trois personnes, coopérantes par sa vertu, sagesse & bonté incompréhensible a créé toutes choses, non seulement le ciel, la terre & tout ce qui y est contenu, mais aussi les esprits invisibles, desquels les uns sont descheus & trébuchés en perdition, les autres ont persisté en obéissance. Que les premiers, s'étant corrompus en malice, sont ennemis de tout bien, par conséquent de toute l'Eglise. Les seconds, aians été préservés par la grace de Dieu, sont ministres pour glorifier le nom de Dieu, & servir au salut des élus.

Gen., I, 1. Jean, I, 3. 2 Pier., II, 4. Ps. CIII, 20 & 21. Jean, VIII, 44. Hébr., I, 7, 14. Ps. CIV. Pro., XVI, 4.

8. Nous croyons que non seulement il a créé toutes choses, mais qu'il les gouverne & conduit, disposant & ordonnant selon sa volonté de tout ce qui advient au monde, non pas qu'il soit auteur du mal, ou que la coulpe luy en puisse estre imputée, veu que sa volonté est la reigle souveraine & infailible de toute droiture & équité; mais il a des moyens admirables de se servir tellement des diables & des meschans, qu'il fait convertir en bien le mal qu'ils font, & duquel ils sont coupables. Et ainsi en confessant que rien ne se fait sans la providence de Dieu, nous adorons en humilité les secrets qui nous sont cachés, sans nous enquerir par-dessus nostre mesure; mais plus tost appliquons à nostre usage ce qui nous est montré en l'Ecriture sainte, pour estre en repos & seureté; d'autant que Dieu, qui a toutes choses suiettes à soy, veille sur nous d'un soin paternel, tellement qu'il ne tombera point un cheveu de nostre teste sans son vouloir; & cependant tient les diables, & tous nos ennemis bridés, en sorte qu'ils ne nous peuvent faire aucune nuisance sans son congé.

Jean, II, 16. Ps. V, 5. Job, I, 22. Act., II, 23, 24, 27. Rom., IX, 19 et 20; XI, 33. Mat., X, 30. Luc, XXI, 18. Job, I. Gen., III, 15.

9. Nous croyons que l'homme,

aïant été créé pur & entier, & conforme à l'image de Dieu, est par sa propre faute decheu de la grace qu'il avoit reçue. Et ainsi s'est aliéné de Dieu, qui est la fontaine de justice, & de tous biens: en sorte que sa nature est du tout corrompue: &, étant aveugle en son esprit, & dépravé en son cœur, a perdu toute intégrité sans en avoir rien de résidu. Et combien qu'il y ait encores quelque discrétion de bien & de mal, nonobstant nous disons, que ce qu'il a de clarté se convertit en ténèbres, quand il est question de chercher Dieu, tellement qu'il n'en peut nullement approcher par son intelligence & raison. Et combien qu'il ait volonté, par laquelle il est incité à faire ceci, ou cela, toutesfois elle est du tout captive sous péché; en sorte qu'il n'a nulle liberté à bien que celle que Dieu luy donne.

Gen., I, 26. Eccl., VII, 20. Rom., V, 12. Gen., VI, 5. Rom., I, 22; et II, 18, 19. 1 Cor., II, 14.

10. Nous croyons que toute la lignée d'Adam est infectée de telle contagion, qui est le péché originel, & un vice héréditaire, & non pas seulement une imitation, comme les Pélagiens ont voulu dire, lesquels nous détestons en leurs erreurs. Et n'estimons pas qu'il soit besoin de s'enquerir comme le péché vient d'un homme à l'autre, veu que c'est bien assez, que ce que Dieu luy avoit donné n'estoit pas pour luy seul, mais pour toute sa lignée: & ainsi qu'en la personne d'iceluy nous avons esté desnusés de tous biens, & sommes trébuchés en toute pauvreté & malédiction.

Jean, I, 4, 5; et VIII, 36. Rom., VIII, 6 et 7. Gen., VIII, 21. Rom., V, 12. Job., XIV, 4.

11. Nous croyons aussi que ce vice est vrayement péché, qui suffit à condamner tout le genre humain, jusques aux petis enfans, dès le ventre de la mère, & que pour tel il est réputé devant Dieu; mesmes qu'après le baptême c'est toujours péché quant à la coulpe, combien que la condamnation en soit abolie és enfans de Dieu, ne la leur imputant point par sa bonté gratuite. Outre cela, que c'est une perversité produisant toujours fruits de malice & rebellion, tels que les plus saints, encores qu'ils y résistent, ne laissent point d'estre entachés d'in-

firmités & de fautes, pendant qu'ils habitent en ce monde.

Ps. LI, 7, LXXVIII, 3, 9 à 13; & V, 12. Rom., VII, 18 & 19.

12. Nous croyons que de ceste corruption & condamnation générale, en laquelle tous hommes sont plongés. Dieu retire ceux lesquels en son conseil éternel & immuable il a esleus par sa seule bonté & miséricorde, en nostre Seigneur Iésus Christ, sans considération de leurs œuvres, laissant les autres en icelle mesme corruption & condamnation, pour démontrer en eux sa iustice, comme és premiers il fait luire les richesses de sa miséricorde. Car les uns ne sont pas meilleurs que les autres, iusques à ce que Dieu les discerne selon son conseil immuable qu'il a déterminé en Iésus Christ devant la création du monde, & nul aussi ne se pourroit introduire à un tel bien de sa propre vertu, veu que de nature nous ne pouvons avoir un seul bon mouvement ni affection ne pensée, iusques à ce que Dieu nous ait prévenus, & nous y ait disposés

Ex., IX, 16. Rom., IX, 22. Rom., III, 3; & IX, 23. Jér., XVI, 2, 3. Ephés., I, 4, 5.

13. Nous croyons qu'en iceluy Iésus Christ, tout ce qui estoit requis à nostre salut nous a esté offert & communiqué, lequel, nous estant donné à salut, nous a esté quant & quant fait sapience, iustice, sanctification & rédemption, en forte qu'en déclinant de luy on renonce à la miséricorde du Père, où il nous convient avoir nostre refuge unique.

1 Cor., I, 30.

14. Nous croyons que Iésus Christ, estant la sagesse de Dieu, & son Fils éternel, a vestu nostre chair, afin d'estre Dieu & homme en une personne, voire, semblable à nous, passible en corps & en âme, sinon en tant qu'il a esté pur de toute macule. Et quant à son humanité, qu'il a esté vraye semence d'Abraham, & de David, combien qu'il ait esté conçu par la vertu secrète du saint Esprit. En quoy nous détestons toutes les hérésies qui ont anciennement troublé les églises, & notamment aussi les imaginations diaboliques de Servet, lequel attribue au Seigneur Iésus une divinité fantastique, d'autant qu'il le dit estre idée & pa-

tron de toutes choses, & le nomme Fils personel, ou figuratif de Dieu, & finalement luy forge un corps de trois élémens incréés, & par ainsi mesle & détruit toutes les deux natures.

Jean, I, 14. Heb., II, 17. Act., XIII, 23. Mat., I, 18.

15. Nous croyons qu'en une mesme personne, à sçavoir Iésus Christ, les deux natures sont vrayement & inséparablement conionctes & unies, demeurant néanmoins chacune nature en sa distincte propriété, tellement que comme en ceste conionction, la nature divine tenant sa propriété, est demeurée incréée, infinie & remplissant toutes choses, aussi la nature humaine est demeurée finie, ayant sa forme, mesure & propriété, & mesme combien que Iésus Christ en ressuscitant ait donné immortalité à son corps, toutesfoi il ne luy a osté la vérité de sa nature. Et ainsi nous le considérons tellement en sa divinité, que nous ne le despoillons point de son humanité.

Mat., I, Luc., I, Jean, I, 14. 1 Tim., II, 7. Luc., XXIV, 38, 39. Rom., I, 4. Phil., II, 6 à 11.

16. Nous croyons que Dieu envoyant son Fils, a voulu monstrier son amour & bonté inestimable envers nous en le livrant à la mort, & le ressuscitant pour accomplir toute iustice, & pour nous acquérir la vie céleste.

Jean, III, 16, & XV, 13.

17. Nous croyons que par le sacrifice unique que le Seigneur Iésus a offert en la croix, nous sommes réconciliés à Dieu pour estre tenus & réputés iustes devant luy, pource que nous ne luy pouvons estre agréables, ni estre participans de son adoption, sinon d'autant qu'il nous pardonne nos fautes, & les ensevelit. Ainsi nous protestons que Iésus Christ est nostre lavement entier & parfait; qu'en sa mort nous avons entière satisfaction, pour nous acquiter de nos forfaits & iniquités dont nous sommes coupables, & ne pouvons estre délivrés que par ce remède.

2 Cor., I, 9. Hébr., V, 7, 8 & 9. 1 Pier., II, 24. Hébr., IX, 14.

18. Nous croyons que toute nostre iustice est fondée en la rémission de nos péchés, comme aussi c'est nostre seule

félicité, comme dit David. Parquoy nous reiettons tous autres moyens de nous pouvoir iustifier devant Dieu & fans présumer de nulles vertus ne mérites, nous nous tenons simplement à l'obéissance de Iésus Christ, laquelle nous est allouée, tant pour couvrir toutes nos fautes, que pour nous faire trouver faveur devant Dieu. Et de fait nous croyons qu'en déclinant de ce fondement tant peu que ce soit, nous ne pourrions trouver ailleurs aucun repos; mais serions toujours agités d'inquiétude, d'autant que jamais nous ne sommes paisibles avec Dieu, iusques à ce que nous soyons bien résolus d'estre aimés en Iésus Christ, veu que nous sommes dignes d'estre haïs en nous-mêmes.

Ps. XXXII, 1. Jean, XVII, 23. 1 Tim., II, 5. 1 Jean, II, 1, 2. Rom., I, 19. Act., IV, 12.

19. Nous croyons que c'est par ce moyen que nous avons liberté & privilège d'invoquer Dieu avec pleine confiance qu'il se montrera nostre Père. Car nous n'aurions aucun accès au Père, si nous n'estions adressés par ce Médiateur. Et pour estre exaucés en son nom, il convient tenir nostre vie de luy, comme de nostre chef.

Rom., V, & VIII, 15.

20. Nous croyons que nous sommes faits participans de ceste iustice par la seule foy, comme il dit, qu'il a souffert pour nous acquérir salut, à celle fin que quiconque croira en luy ne périclite point. Et que cela se fait, d'autant que les promesses de vie, qui nous sont données en luy, sont appropriées à nostre usage, & en sentons l'effect, quand nous les acceptons, ne doutans point qu'estans asseurés par la bouche de Dieu, nous ne serons point frustrés. Ainsi la iustice que nous obtenons par foy dépend des promesses gratuites, par lesquelles Dieu nous déclare & testifie qu'il nous aime.

Rom., III, Gal., II, 16, & III, 24. Jean, III, 15. Mat., XVII, 20. Jean, III, 16. Rom., I, 17; & III, 24, 25, 28, 30.

21. Nous croyons que nous sommes illuminés en la foy par la grace secrète du saint Esprit, tellement que c'est un don gratuit & particulier que Dieu départ à ceux que bon luy semble, en forte que les fidèles n'ont de quoy s'en glorifier, estans obligés au

double de ce qu'ils ont esté préférés aux autres. Même que la foy n'est pas seulement baillée pour un coup aux élus, pour les introduire au bon chemin, ains pour les y faire continuer aussi iusques au bout. Car comme c'est à Dieu de faire le commencement, aussi c'est à luy de parachever.

Eph., II, 8, 1. Thes., II, 5. 1. Cor., I, 8, 9. Phil., II, 13; & I, 6.

22. Nous croyons que par ceste foy nous sommes régénérés en nouveauté de vie, estans naturellement asservis à péché. Or nous recevons par foy la grace de vivre saintement & en la crainte de Dieu, en recevant la promesse qui nous est donnée par l'Evangile, à sçavoir que Dieu nous donnera son saint Esprit. Ainsi la foy, non seulement ne refroidit l'affection de bien & saintement vivre, mais l'engendre & excite en nous, produisant nécessairement les bonnes œuvres. Au reste, combien que Dieu pour accomplir nostre salut, nous régénère, nous réformant à bien faire, toutesfois nous confessons que les bonnes œuvres que nous faisons par la conduite de son Esprit ne viennent point en conte pour nous iustifier, ou mériter que Dieu nous tienne pour ses enfans, pour ce que nous ferons toujours flottans en doute & inquiétude, si nos consciences ne s'appuyent sur la satisfaction par laquelle Iésus-Christ nous a acquités.

Rom., VI & VII. Col., II, 3; & III, 10. 1 Pierre, I, 3. Jacq., II. Gal., V, 6, 2. Deut., XXX, 6. Jean, III, 5. Luc, XVII, 10. Ps. VI, 2.

23. Nous croyons que toutes figures de la loy ont prins fin à la venue de Iésus Christ; mais combien que les cérémonies ne foyent plus en usage, néanmoins la substance & vérité nous en est demeurée en la personne de celui auquel gist tout accomplissement. Au surplus il nous faut aider de la loy & des prophètes, tant pour régler nostre vie que pour estre conformés aux promesses de l'Evangile.

Rom., X, 4. Gal., III & IV. Col., II, 17. 1 Tim., III, 16. 2 Pierre, I, 19; & III, 2.

24. Nous croyons, puisque Iésus Christ nous est donné pour seul avocat, & qu'il nous commande de nous retirer privément en son nom vers

son Père, & mesme qu'il ne nous est pas licite de prier sinon en suivant la forme que Dieu nous a dictée par sa parole, que tout ce que les hommes ont imaginé de l'intercession des saints trespasés n'est qu'abus & fallace de Satan, pour faire desvoyer les hommes de la forme de bien prier. Nous reiettons aussi tous autres moyens que les hommes présumant avoir pour se racheter envers Dieu, comme déro-gans au sacrifice de la mort & passion de Jésus Christ. Finalement nous tenons le purgatoire pour une illusion procédée de ceste mesme boutique. de laquelle sont aussi procédés les vœux monastiques, pèlerinages, défenses du mariage & de l'usage des viandes, l'observation cérémonieuse des iours, la confession auriculaire, les indulgences & toutes autres telles choses, par lesquelles on pense mériter grace & salut; lesquelles choses nous reiettons non seulement par la fausse opinion du mérite qui y est attachée, mais aussi parce que ce sont inventions humaines qui imposent ioug aux consciences.

1 Tim., II, 5. Act., IX, 12. 1 Jean, II, 1, 2. Jean, XVI, 23, 24. Matt., VI, 9. Luc, XI, 2. Act., X, 25, 26; & XIV, 14. Matt., XV, 11. Act., X, 14, 15. Rom., XIV. Gal., IV, 9.

25. Or, pour ce que nous ne iouissons de Jésus Christ que par l'Evangile, nous croyons que l'ordre de l'Eglise, qui a esté établi en son autorité, doit estre sacré & inviolable; & pourtant que l'Eglise ne peut confister, sinon qu'il y ait des pasteurs qui ayent la charge d'enseigner, lesquels on doit honorer & escouter en révérence, quand ils sont deurement appelés & exercent fidèlement leur office. Non pas que Dieu soit attaché à telles aides, ou moyens inférieurs, mais pource qu'il luy plaist nous entretenir sous telle bride. En quoy nous détestons tous fantastiques qui voudroyent bien, en tant qu'en eux est, anéantir le ministère de la prédication de la parole & des sacremens.

Rom., XVI, 17; & Matt., XVIII, 20. Ephes., I, 22, 23. Matt., X, 40. Jean, XIII, 20. Rom., X.

26. Nous croyons doncques, que nul ne se doit retirer à part, & se contenter de sa personne, mais tous ensemble doivent garder l'unité de l'Eglise, se soumettans à l'instruction

commune & au ioug de Jésus Christ, & ce en quelque lieu que ce soit où Dieu aura estably un vray ordre d'Eglise, encores que les magistrats & leurs édits y soyent contraires; & que tous ceux qui ne s'y rengent ou s'en séparent contrarient à l'ordonnance de Dieu.

Ps. V, 8; XXII, 23, & XLII, 5. Act., IV, 19, 20. Heb., X, 25.

27. TOUTESFOIS nous croyons qu'il convient discerner songneusement & avec prudence quelle est la vraye Eglise, pource que par trop on abuse de ce titre. Nous disons doncques, suivant la parole de Dieu, que c'est la compagnie des fidèles, qui s'accordent à suivre ceste parole & la pure religion qui en dépend, & qui profitent en icelle tout le temps de leur vie, croissans & se confirmans en la crainte de Dieu, selon qu'ils ont besoin de s'avancer & marcher toujours plus outre. Mesme quoy qu'ils s'efforcent, qu'il leur convient avoir incessamment recours à la remission de leurs péchés, néanmoins nous ne nions point que parmi les fidèles il n'y ait des hypocrites & réprouvés, desquels la malice ne peut effacer le titre de l'Eglise.

Jér., VII, 4, 8, 11, 12. Matt., III, 9, & VII, 22. Eph., II, 20, & IV, 11, 12. Rom., III. Matt., XIII. 2 Tim., II, 18, 19, 20.

28. Sous ceste créance nous protestons que là où la parole de Dieu n'est receue, & où on ne fait nulle profession de s'affuettir à icelle, & où il n'y a nul usage des sacremens à parler proprement, on ne peut iuger qu'il y ait aucune Eglise. Pour cela nous condamnons les assemblées de la papauté, veu que la pure vérité de Dieu en est bannie; esquelles les sacremens y sont corrompus, abastardis, falsifiés ou anéantis du tout; & esquelles toutes les superstitions & idolatries ont la vogue. Nous tenons donc que tous ceux qui se meslent en tels actes & y communiquent, se séparent & retranchent du corps de Jésus Christ. Toutesfois, pource qu'il reste encores quelque petite trace d'Eglise en la papauté, & mesme que la substance du baptême y est demeurée, ioint que l'efficace du baptême ne dépend de celui qui l'administre, nous confessons ceux qui y sont baptisés n'avoir be-

soin d'un second baptême. Cependant, à cause des corruptions qui y sont, on n'y peut présenter les enfans sans se polluer.

Matt., X, 14 & 15. Jean, X, 1. 1 Cor., VI, 15, 16. 2 Cor., VI, 15. Matt., III, 11; & XXVIII, 19. Act., I, 5.

29. QUANT est de la vraye église, nous croyons qu'elle doit estre gouvernée selon la police que nostre Seigneur Iésus Christ a establee, c'est qu'il y ait des pasteurs, des surveillans & diacres, afin que la pure doctrine ait son cours, que les vices soyent corrigés & réprimés, que les pauvres & tous autres affligés soyent secourus en leurs nécessités, & que les assemblées se fassent au nom de Dieu, esquelles grans & petis soyent edifiés.

Act., VI, 3, 4, 5. Eph., IV, 11. 1 Tim., III.

30. Nous croyons tous vrais pasteurs, en quelque lieu qu'ils soyent, avoir mesme autorité & égale puissance, sous un seul chef, seul souverain & seul universel évêque, Iésus Christ; & pour ceste cause, que nulle église ne doit prétendre aucune domination ou seigneurie sur l'autre.

Matt., XX, 26, 27; & XVIII, 2, 3, 4. Matt., XXVIII, 10, 19.

31. Nous croyons que nul ne se doit ingérer, de son autorité propre, pour gouverner l'église, mais que cela se doit faire par élection, en tant qu'il est possible & que Dieu le permet, laquelle exception nous adjoignons notamment, pource qu'il a fallu quelques fois, & mesmes de nostre temps (auquel l'estat de l'église estoit interrompu) que Dieu ait suscité gens d'une façon extraordinaire, pour dresser l'église de nouveau, qui estoit en ruine & désolation. Mais quoy qu'il en soit, nous croyons qu'il se faut tousiours conformer à ceste reigle : que tous, pasteurs, surveillans & diacres, ayant tesmoignage d'estre appelés à leur office.

Marc, XVI, 15. Jean, XV, 16. Act., I, 21. Gal., I, 15. 1 Tim., III, 7, 8, 9, 10, 15.

32. Nous croyons aussi qu'il est bon & utile que ceux qui sont esleus pour estre superintendans, advisent entre eux quel moyen ils devront tenir pour le régime de tout le corps,

& toutesfois qu'ils ne déclinent nullement de ce qui nous en a esté ordonné par nostre Seigneur Iésus Christ; ce qui n'empesche point qu'il n'y ait quelques ordonnances particulières en chacun lieu, selon que la commodité le requerra.

Act., XV, 2, 6, 7, 25, 28. 1 Pierre, I, 9. 1 Cor., XIV, 40.

33. CEPENDANT nous excluons toutes inventions humaines & toutes loix qu'on voudroit introduire sous ombre du service de Dieu, par lesquelles on voudroit lier les consciences, mais seulement recevons ce qui se fait & est propre pour nous. Il concorde, & tenir chacun, depuis le premier iusques au dernier, en obéissance : en quoy nous avons à suivre ce que nostre Seigneur Iésus a déclaré quant à l'excommunication, laquelle nous approuvons & confessons estre nécessaire avec toutes ses appartenances.

Rom., XVI, 17, 18. 1 Cor., III, 11. Marc, I, 17.

34. Nous croyons que les sacrements sont adioutés à la parole pour plus ample confirmation, afin de nous estre gages & marreaux de la grace de Dieu, & par ce moyen aider & soulager nostre foy, à cause de l'infirmité & rudesse qui est en nous; & qu'ils sont tellement signes extérieurs, que Dieu besongne par iceux en la vertu de son Esprit, afin de ne nous y rien signifier en vain, toutesfois nous tenons que toute leur substance & vérité est en Iésus Christ, & si on les en sépare, ce n'est plus rien qu'ombrage & fumée.

1 Cor., X; & XI, 23, 24. Exode, XII, 3. Gal., III 27. Ephes., V, 26. Jean, VI & III.

35. Nous en confessons seulement deux, communs à toute l'église, desquels le premier, qui est le baptême, nous est donné pour tesmoignage d'adoption : pour ce que là nous sommes entés au corps de Christ, afin d'estre lavés & nettoyés par son sang, & puis renouvelés en sainteté de vie par son saint Esprit. Nous tenons aussi, combien que nous ne soyons baptisés qu'une fois, que le profit qui nous est là signifié, s'estend à la vie & à la mort, afin que nous ayons une signature permanente que Iésus Christ nous sera tousiours iustice & sanctifi-

cation. Or, combien que ce soit un sacrement de foy & de pénitence, néanmoins, pource que Dieu reçoit en son église les petis enfans avec leurs pères, nous disons que, par l'autorité de Iésus Christ, les petis enfans engendrés des fidèles doivent estre baptisés.

Rom., VI, 3; Tit., III, 5, 6. Act., XXII, 16. Matt., III, 11, 12. Marc, XVI, 16. Matt., XIX, 14. 1 Cor., VII, 17.

36. Nous confessons que la sainte Cène (qui est le second sacrement) nous est tesmoignage de l'union que nous avons avec Iésus Christ, d'autant qu'il n'est pas seulement une fois mort & ressuscité pour nous, mais aussi nous repaît & nourrit vraiment de sa chair & de son sang, afin que nous soyons un avec luy, & que sa vie nous soit commune. Or, combien qu'il soit au ciel iusques à ce qu'il vienne pour iuger tout le monde, toutesfois nous croyons que par la vertu secrette & incompréhensible de son Esprit, il nous nourrit & vivifie de la substance de son corps & de son sang. Nous tenons bien que cela se fait spirituellement, non pas pour mettre au lieu de l'effect & de la vérité imagination ne pensée; mais d'autant que ce mystère surmonte en sa hauteurs la mesure de nostre sens, & tout ordre de nature. Bref pource qu'il est céleste, il ne peut estre appréhendé que par la foy.

1 Cor., X, 16, 17; & XI, 24. Jean, VI, 56, 57; & XVII, 21. Marc, XVI, 19. Act., III, 21. 1 Cor., X, 16. Jean, VI.

37. Nous croyons (ainsi qu'il a esté dit) que tant en la Cène qu'au Baptême, Dieu nous donne réellement & par effect ce qu'il y figure. Et pourtant nous conioignons avec les signes la vraye possession & iouissance de ce qui nous est là présenté. Et par ainsi, tous ceux qui apportent à la table sacrée de Christ une pure foy comme un vaisseau, reçoivent vraiment ce que les signes y testifient: c'est que le corps & le sang de Iésus Christ ne servent pas moins de manger & boire à l'ame, que le pain et le vin font au corps.

1 Cor., XI. Jean, VI.

38. AINSI, nous tenons que l'eau, étant un élément caduque, ne laisse

pas de nous testifier en vérité le lavement intérieur de nostre ame au sang de Iésus Christ, par l'efficace de son Esprit, & que le pain & le vin nous estans donnés en la Cène, nous servent vraiment de nourriture spirituelle, d'autant qu'ils nous monstrent comme à l'œil la chair de Iésus Christ nous estre nostre viande, & son sang nostre breuvage; & reiettons les fantastiques sacramentaires, qui ne veulent recevoir tels signes & marques, veu que nostre Seigneur Iésus-Christ prononce: *Ceci est mon corps, & ce calice est mon sang.*

Rom., VI, 2, 4. Jean, VI. 1 Cor., XI. Matt., XXVI, 26.

39. Nous croyons que Dieu veut que le monde soit gouverné par loix & polices, afin qu'il y ait quelques brides pour réprimer les appetits désordonnés du monde, & ainsi qu'il a estably les royaumes, républiques, & toutes autres sortes de principautez, soyent héréditaires ou autrement, & tout ce qui appartient à l'estat de iustice: & en veut estre reconnu autheur. A ceste cause, il a mis le glaive en la main des magistrats pour réprimer les péchés commis, non seulement contre la seconde table des commandemens de Dieu, mais aussi contre la première. Il faut doncques à cause de luy, que non seulement on endure que les supérieurs dominent, mais aussi qu'on les honore & prise en toute révérence, les tenant pour ses lieutenans & officiers, qu'il a commis pour exercer une charge légitime & sainte.

Exode, XVIII, 20, 21. Matt., XVII, 24, 25. Rom., XIII. 1 Pierre, II, 13, 14. 1 Tim., II, 2.

40. Nous tenons doncques qu'il faut obéir à leurs loix & statuts, payer tributs, imposts & autres devoirs, & porter le ioug de subiection d'une bonne & franche volonté, encores qu'ils fussent infidèles, moyennant que l'empire souverain de Dieu demeure en son entier. Pour ainsi nous détestons ceux qui voudroient reietter les supériorités, mettre communauté & confusion de biens, & renverser l'ordre de iustice.

Matt., XVII, 24. Act., IV, 17, 18, 19.

Discipline  
ecclésiastique.

**QUANT A LA DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, EN VOICI LE PREMIER PROJET RAPPORTÉ A LA SUBSTANCE D'ICELLE, COMME ELLE EST CONTENUE ÉS ESCRITS DES APOSTRES.**

1. **PREMIÈREMENT.** Que nulle église ne pourra prétendre principauté ou domination sur l'autre.

2. **QU'UN** président en chacun colloque ou synode sera esleu d'un commun accord pour présider au colloque ou synode, & faire ce qui y appartient; & finira ladite charge avec chacun colloque ou synode & concile.

3. **QUE** les ministres amèneront avec eux au synode chacun un ancien ou diacre de leur église, ou plusieurs.

4. **QU'ÉS** synodes généraux assemblés selon la nécessité des églises, y aura une censure de tous ceux qui y assisteront, amiable & fraternelle, après laquelle sera célébrée la Cène de nostre Seigneur Jésus Christ.

5. **QUE** les ministres & un ancien, ou diacre, pour le moins, de chacune église ou province s'assembleront deux fois l'année.

6. **QUE** les ministres seront esleus au consistoire par les anciens & diacres, & seront présentés au peuple, pour lequel ils seront ordonnés: &, s'il y a opposition, ce sera au consistoire de la iuger. Et au cas qu'il y eust mescontentement d'une part ou d'autre, que le tout sera rapporté au concile provincial, non pour contraindre le peuple à recevoir le ministre esleu, mais pour sa iustification.

7. **QUE** les ministres ne seront envoyés des autres églises sans lettres authentiques, & que sans icelles, ou deue inquisition, ne seront receus.

8. **QUE** ceux qui seront esleus signeront la confession de foy arrestée, tant aux églises auxquelles ils auront esté esleus, que autres, auxquelles ils seront envoyés. Et sera l'élection confirmée par prières & par imposition des mains des ministres, sans toutesfois aucune superstition.

9. **QUE** les ministres d'une église ne pourront prescher en une autre sans le consentement du ministre d'icelle, ou du consistoire en son absence.

10. **CELUY** qui aura esté esleu à quelque ministère sera sollicité & exhorté de le prendre, & non toutesfois contraint. Les ministres qui ne pourront exercer leur charge aux lieux

auxquels ils auront esté ordonnés, s'ils sont envoyés ailleurs, par l'avis de l'église, & n'y veulent aller, diront leurs causes de refus au consistoire, & là il sera iugé si elles seront recevables; & si elles ne le sont, & qu'ils persistent à ne vouloir accepter ladite charge, en ce cas le synode provincial en ordonnera.

11. **CELUY** qui se seroit ingéré, encores qu'il fust approuvé de son peuple, ne pourra estre approuvé des ministres prochains, ou autres, s'il y a quelque différent sur son approbation par quelque autre église; mais devant que passer outre, le plustost que faire se pourra, sera assemblé le synode provincial pour en décider.

12. **CEUX** qui sont esleus une fois au ministère de la parole doivent entendre qu'ils sont esleus pour estre ministres toute leur vie.

13. **ET** quant à ceux qui sont envoyés pour quelque temps, s'il advenoit que les églises ne peussent autrement pourvoir au troupeau, ne leur sera permis d'abandonner l'église pour laquelle Jésus Christ est mort.

14. **POUR** cause de trop grande persécution, on pourra faire changement d'une église à autre, pour un temps, du consentement & avis des deux églises; se pourra faire le semblable pour autres causes iustes rapportées & iugées au synode provincial.

15. **CEUX** qui enseigneront mauvaise doctrine, &, après en avoir esté admonestés, ne s'en désisteront; ceux aussi qui seront de vie scandaleuse, méritans punition du magistrat, ou excommunication, ou seront désobéissans au consistoire, ou bien autrement insuffisans, seront déposés.

16. **QUANT** à ceux qui, par vieillesse, maladie ou autre tel inconvénient, seroyent rendus incapables d'administrer leur charge, l'honneur leur demeurera, & seront recommandés à leurs églises pour les entretenir; & fera un autre charge.

17. **LES** vices scandaleux & punissables par le magistrat, revenans au grand scandale de l'église, commis en quelque temps que ce soit, lorsqu'on estoit en ignorance ou après, seront déposer le ministre. Quant aux autres vices moins scandaleux, ils seront remis à la prudence & iugement du synode provincial.

18. **LA** déposition se fera promptement.

1559.

ment par le consistoire, au cas de vices énormes, appelés deux ou trois pasteurs. Et en cas de plainte du témoignage, ou de calomnie, le fait sera remis au synode provincial.

19. NE seront les causes de la déposition déclarées au peuple, si la nécessité ne le requiert, de laquelle le consistoire iugera.

20. LES anciens & diacres sont le sénat de l'église, auquel doyvent présider les ministres de la parole.

21. L'OFFICE des anciens sera de faire assembler le peuple, rapporter les scandales au consistoire, & autres choses semblables, selon qu'en chaque église il y aura une forme couchée par écrit, selon la circonstance des lieux & des temps. Et n'est l'office des anciens comme nous en usons à présent, perpétuel.

22. QUANT aux diacres, leur charge sera de visiter les pauvres, les prisonniers & les malades, & d'aller par les maisons pour catéchiser.

23. L'OFFICE des diacres n'est pas de prescher la parole, ni d'administrer les sacrements, combien qu'ils y puissent aider; & leur charge n'est perpétuelle, de laquelle toutesfois eux, ne les anciens, ne se pourront départir sans le congé des églises.

24. EN l'absence du ministre, ou lorsqu'il sera malade, ou aura quelque autre nécessité, le diacre pourra faire les prières & lire quelque passage de l'Escurturc, sans forme de prédication.

25. LES diacres & anciens seront déposés pour les mesmes causes que les ministres de la parole en leur qualité, & aians esté condamnés par le consistoire, s'ils en appellent, seront suspendus iusques à ce qu'il en soit ordonné par le synode provincial.

26. LES ministres, ni autres de l'église, ne pourront faire imprimer livres composés par eux ou par autres, touchant la religion, ni autrement publier, sans les communiquer à deux ou trois ministres de la parole non suspects.

27. LES hérétiques, les contempteurs de Dieu, les rebelles contre le consistoire, les traîtres contre l'église, ceux qui sont atteints & convaincus de crimes dignes de punition corporelle, & ceux qui apporteroient un grand scandale à toute l'église, seront du tout excommuniés & retranchés, non seulement des sacrements, mais

aussi de toute l'assemblée. Et quant aux autres vices, ce sera à la prudence de l'église de cognoître ceux qui devront estre admis à la parole, après avoir esté privés des sacrements.

28. CEUX qui auront esté excommuniés pour hérésie, contemnement de Dieu, schisme, trahison contre l'église, rebellion à icelle, & autres vices grandement scandaleux à toute l'église, seront déclarés pour excommuniés au peuple, avec les causes de leur excommunication.

29. QUANT à ceux qui auroient esté excommuniés pour plus légères causes, ce sera en la prudence de l'église d'adviser si elle les devra manifester au peuple ou non, iusques à ce qu'autrement en soit défini par le synode général ensuivant.

30. CEUX qui auront esté excommuniés viendront au consistoire demandans d'estre réconciliés à l'église, laquelle alors iugera de leur repentance. S'ils ont esté publiquement excommuniés, ils feront aussi pénitence publique; s'ils n'ont point esté publiquement excommuniés, ils la feront seulement devant le consistoire.

31. CEUX qui auront fait abnégation en persécution ne seront point admis en l'église, sinon en faisant pénitence publique devant le peuple.

32. EN temps d'afpre persécution, ou de guerre, ou de peste, ou famine, ou autre grande affliction; item quand on voudra eslire les ministres de la parole, & quand il fera question d'entrer au synode, on pourra dénoncer prières publiques & extraordinaires, avec ieunes, sans toutesfois scrupule ne superstition.

33. LES mariages seront proposés au consistoire, où sera apporté le contract de mariage passé par notaire public, & seront proclamés deux fois pour le moins en quinze iours, après lequel temps se pourront faire les espousailles en l'assemblée. Et cest ordre ne sera rompu sinon pour grandes causes, desquelles le consistoire cognoistra.

34. TANT les mariages que les baptêmes seront enregistrés & gardés soigneusement en l'église, avec les noms des pères, mères, & parrains des enfans baptisés.

35. TOUCHANT les consanguinités & affinités, les fidèles ne pourront contracter mariage avec personne dont

1559.



grand scandale pourroit advenir, duquel l'église cognoistra.

36. Les fidèles qui auront leurs parties convaincues de paillardise, feront admonnestés de se réunir avec elles. S'ils ne le veulent faire, on leur déclarera leur liberté, qu'ils ont par la parole de Dieu, mais les églises ne dissoudront point les mariages, afin de n'empiéter sur l'autorité du magistrat.

37. Les ieunes gens qui sont en bas aage ne pourront contracter mariage sans le consentement de leurs pères & mères : toutesfois quand ils auront pères & mères tant desraisonnables, qu'ils ne se voudront accorder à une chose sainte & profitable, ce sera au consistoire d'en adviser.

38. Les promesses de mariage légitimement faites ne pourront estre dissoutes, non pas mesmes du consentement mutuel de ceux qui les auront faites : desquelles promesses, si elles sont légitimement faites, sera au consistoire d'en cognoistre.

39. NULLE église ne pourra rien faire de grande conséquence, où pourroit estre compris l'intérêt & dommage des autres églises, sans l'avis du synode provincial, s'il est possible de l'assembler. Et si l'affaire la pressoit, elle communiquera & aura l'avis & consentement des autres églises de la province, par lettres pour le moins.

40. Ces articles qui sont icy contenus touchant la discipline, ne sont tellement arrestés entre nous, que si l'utilité de l'église le requiert, ils ne puissent estre changés : mais il ne sera en la puissance & consentement d'un particulier de ce faire sans l'avis du synode général.

Ainsi signé en l'original, François de Morel (1), esleu pour présider au synode au nom de tous. Fait à Paris le XXVIII de mai M.D.LIX, du règne du roy Henry, l'an XIII.

—

CEPENDANT la mercuriale commencée en la cour [du] parlement se continuoit, & chacun conseiller disoit

(1) François de Morel, sieur de Collonges, était à Paris depuis le mois d'août 1558. Il y remplaçait le pasteur Macar (Archives de la Vén. Comp. des pasteurs de Genève, reg. B).

son avis librement, l'un après l'autre, comme on a acoustumé de faire en telle assemblée. Il y en eut plusieurs qui dirent que, suivant le concile de Constance & de Basse, il falloit assembler un concile pour extirper les erreurs, qui pulluoient en l'église, & à ceste fin, requérir le roy qu'il luy pleust procurer un concile général & libre, conformément à ce que portoit le premier article du traité de la paix naguères faite, & cependant faire cesser les peines capitales ordonnées pour le fait de la religion. Les uns, en suivant cest avis, opinoient les peines de ceux qu'on nomme luthériens devoir estre rabaissées à un simple bannissement, suivant l'arrest de Séguier : les autres, qu'il falloit premièrement favoir si ceux, qui par cy-devant ont esté condamnés à mort, sont hérétiques, avant qu'arrester sentence de punition aucune à l'encontre ; que l'intention du roy estoit bien que les hérétiques & schismatiques fussent punis de mort, mais que c'estoit à la cour de iuger si ceux-ci sont coupables de ce crime, car ce point n'estoit encores bien vuide. Pour ce faire, qu'il estoit bon d'envoyer vers le roy, & supplier Sa Maïesté d'y entendre & faire assembler un bon concile, où cela fust décidé selon ce qu'il avoit desjà promis au premier article de la paix dernièrement faite avec le roy d'Espagne. Les autres passoient plus outre, & remonstroient qu'il n'y avoit personne qui ne vist les grands abus qui estoient entrés en la chrestienté & le besoin qu'il y avoit d'une bonne réformation, laquelle devoit estre prise de la parole de Dieu seulement, sans plus s'arrester ni aux coustumes, ni à l'ancienneté, ni au dire des hommes ; que iuger ainsi à la volée ceux qui ne se voudroient accorder à tout ce que maintiennent aucuns pour le profit qu'ils en reçoivent, seroit se mettre en danger de iuger les innocens ; que ceux qu'on persécute aujourdhuy ne sont point destitués de raisons, & s'arrestent à la parole de Dieu, & amènent choses non impertinentes pour se défendre : s'il est question du purgatoire, ils opposent que l'Escriture ne parle d'autre purgatoire que du sang de Iésus-Christ ; quant à la prière & à l'invocation des saints, qui sont trespasés, ils amènent à l'encontre le commandement d'invoquer un seul

Avis divers.

Idées de ré-  
forme.

1559.

Dieu, par un seul médiateur Iésus Christ, & les promesses d'estre exaucés par ce seul moyen; & ainsi du reste. Quant à leur vie, on n'en peut mal parler. Là cour les avoit veus devant ses yeux prier Dieu d'une affection ardente; & leur confiance assés connue de tous monstroient bien qu'ils ne sont si abandonnés de Dieu comme on estime. Pour le faire court, la plupart ou mitigeoient la peine, ou les abfolvoient du tout; & sembloit que la vérité condamnée desjà par si long temps sans aucune audience, devoit ceste fois obtenir quelque sentence à son profit. Il y en avoit peu qui fussent d'avis de retenir la sévérité accoustumée. Deux des premiers & principaux du parlement, bien fâchés de ce qui se faisoit, & craignans que les opinions des autres ne l'emportassent, se délibérèrent de mettre empeschement à la conclusion. Un d'iceux, principalement despité des reproches à luy faits sur l'expédition des procès de ceux qui avoyent fait le meurtre à S. Innocent, & de ce qu'il avoit eslargi, contre tout droit, ceux qui s'estoyent mesmes glorifiés d'avoir baillé les coups, fait entendre aux plus grans qui estoient à l'entour du roy, entre autres choses, que ce dont on avoit longtemps douté, à savoir que plusieurs conseillers de ladite cour fussent luthériens, se descouvroit maintenant, & que si l'entreprinse de ceste mercuriale n'estoit rompue, toute l'église s'en alloit perdue sans espérance aucune; que c'estoit horreur d'ouyr aucuns d'iceux tant ils parloient mal de la messe; qu'ils ne tenoient compte des loix & ordonnances de l'Eglise, & se moquoient de ceux qui iugeoient selon icelles, & mesmes qu'ils appelloient la plupart aux assemblées des hérétiques: ce qu'il disoit pour autant qu'Antoine Fumée exposé à l'envie de plusieurs, à cause du fait de la religion (de laquelle il estoit plus suspect que nul autre), avoit, en opinant, remontré plusieurs abus & erreurs survenus en l'église & discours de l'origine d'iceux, iusques à parler de la Cène de nostre Seigneur Iésus Christ & de l'abus introduit en icelle (1).

Le roi vient  
au Parlement.

Le roy donc fut tellement esmeu & enflammé par ces gens, qui avoient le

cardinal & le connestable pour sollicitateurs, que luy-mesme vint en personne, le dixiesme iour de iuin ensuivant, en sa cour de parlement, assise pour lors aux Augustins de Paris (1), à cause que l'on préparoit la grand'sale & chambres du palais, pour les nocces de madame Isabelle (2) sa fille avec le roy d'Espagne, & de madame Marguerite sa seur unique avec le duc de Savoie (3). Estant donc arrivé & assisté des cardinaux de Lorraine & de Guise son frère, des princes de Montpensier & de la Roche sur Yon, duc de Guise, Connestable, Bertrandi, cardinal & garde des seaux, & autres, il dit *que depuis qu'il avoit pleu à Dieu de luy donner la paix, tellement confirmée par le moyen des mariages, qu'il espéroit qu'elle seroit stable, il luy avoit semblé devoir remédier à la division de la religion, comme à la chose qu'il pensoit estre la plus agréable à Dieu, & pour ce estoit-il venu en sa dite cour, sachant qu'elle en délibéroit pour entendre en quels termes les choses estoient afin qu'elles fussent plus autorisées par sa présence.* Alors le cardinal garde des seaux, dit *que le roy vouloit qu'on continuast la délibération commencée par l'article de la mercuriale, concernant le fait de la religion seulement, & que ceux qui estoient à opiner eussent à dire leur opinion: ce qui fut fait; & continuèrent lesdits conseillers à opiner en la présence du roy en pareille liberté, que ceux qui avoient dit leur avis au paravant.*

Il y avoit, entre les autres, un conseiller nommé Anne du Bourg (4), neveu de feu du Bourg, chancelier de France, renommé entre tous les conseillers de la cour, tant pour son savoir que pour sa probité, & qui s'estoit trouvé és assemblées. Cestui-ci, ayant rendu grâces à Dieu de ce qu'il avoit là amené le roy, pour estre présent à la décision d'une telle cause, & ayant exhorté le roy d'y entendre, pour ce que c'estoit la cause de nostre Seigneur Iésus Christ, qui doit estre, avant toutes choses, maintenue des roys, il parla en toute hardiesse, com-

1560.

10 juin.

Anne du  
Bourg.

(1) Sur l'emplacement du marché actuel des Augustins, entre la rue des Grands-Augustins et la rue Dauphine.

(2) Plus généralement connue sous le nom d'Elisabeth.

(3) Emmanuel-Philibert.

(4) Hist. des martyrs, fol. 511.

(1) France protest., V, 186.

1559.

me Dieu luy avoit donné. « *Ce n'est pas, disoit-il, chose de petite importance que de condamner ceux qui, au milieu des flammes, invoquent le nom de Jésus Christ.* » Le cardinal estoit là, escumant de despit, & craignant que le roy n'y prinst quelque goust. Finalement le roy se lève bien troublé, & entre en conseil avec ses cardinaux; & incontinent, partant de la chambre, donne commandement aux capitaines de ses gardes de se saisir de du Bourg & d'un autre nommé du Faur. Puis après, étant informé de l'avis des autres, envoie prendre Fumée, de Foix & autres & les fait tous ferrer en la Bastille. Ceux qui estoient rapprochés de l'avis de ceux-cy, sachans qu'ils ne seroient non plus espargnés, se mettent en fuite, & incontinent sont criés à ban à faute de comparoitre, au nombre de six ou sept; le reste intimidé, rachète la vie par amis & rétractations. On en vouloit à ceux principalement qui avoient conclu au concile. Et ainsi la cour de parlement qui avoit esté en révérence mesmes aux roys, iusques à ceste heure là, pour n'avoir voulu donner lieu à la cause du Fils de Dieu, ni user de sa liberté és délibérations des choses qui concernent la tranquillité de la république, perdit à ce coup son autorité par la menée & pratique de quelques-uns des principaux membres d'icelle; ce qui ne fut point sans grand regret & murmures de beaucoup de personnes. C'estoit au mois de juin M.D. LIX, & quand une fois la persécution eut commencé par ce bout là, ce ne fut pas pour un petit.

Le roy, sur cela, partit de Paris & vint à Escouan, maison du connestable; duquel lieu il envoya lettres patentes aux iuges des provinces, commandant que tous ces luthériens fussent destruits, disant *que cy devant il avoit esté empêché par ses guerres de s'en occuper, & sentoient bien que le nombre d'iceux luthériens s'estoit grandement accru dans ces troubles, mais que maintenant la paix luy étant donnée avec Philippe roy d'Espagne, il estoit bien délibéré d'employer tout le temps à les exterminer. Pourtant que de leur costé ils n'y fussent lasches; que s'il estoit besoin de forces, il mettroit ordre qu'il y auroit toujours gendarmerie prête pour leur tenir la main. Quoy qu'il en fust, qu'ils l'adver-*

*tissent souvent quelle diligence ils y auroient faite. Car s'ils faisoient autrement, & les espargnoient comme il avoit entendu qu'aucuns avoient fait au paravant, ce seroit à eux qu'on s'en prendroit & seroient en exemple aux autres.* Ces lettres estoient bien pour esmouvoir de grans troubles si Dieu n'y eust pourveu.

TOUTESFOIS les églises se reconfortoient sur les promesses de Dieu, estans en prières, & s'asseuroient que Dieu se montreroit finalement secourable à son église; en quoy ceux des églises estrangères leur aidoint grandement, les encourageans de demeurer fermes en leur vocation. D'autre part, gens de telle qualité estans emprisonnés en telle furie, la mauvaise volonté des uns s'accroit grandement, & ceux qui avoient montré quelque conscience furent fort intimidés, voire les uns du tout résolus de faire comme les autres. Alors un nommé Nicolas Ballon, porteur de livres & autresfois eschappé, fut très cruellement brûlé (1): & ne restoit rien, en apparence, sinon un très horrible spectacle d'extrême désolation quand le Seigneur y pourvut. Car le roy Henry, au plus fort de ses triomphes de la paix, ioints avec le mariage de sa fille avec le roy d'Espagne desjà célébré & de sa seur avec le duc de Savoye, qui restoit à consommer, courant en lice en la rue Saint-Antoine, un après disnée, le pénultième iour de juin, fut atteint d'un contre coup d'une lance droit à la visière, par le comte de Montgomery, tellement que les esclats luy entrèrent par l'un des yeux dans la teste, de telle roideur, que le test en derrière en fut fessé & le cerveau estonné. Il commença donc incontinent à chanceler dessus son cheval, perdant beaucoup de sang, & soudain fut emporté au prochain logis des Tournelles, où il mourut le 10 iour de juillet suivant. Choses estranges furent remarquées en la mort tant inopinée de ce prince, qui de sa nature estoit débonnaire, mais ne voyoit ny n'oyoit que par les yeux & oreilles de ceux qui le possédoient & gouvernoient à leur appétit, desquels nous avons parlé au commencement de ceste histoire. Premièrement la royne Catherine de Médicis sa femme, foit

1559.

Fermeté des églises.

Nicolas Ballon.

Le roi est blessé.  
29 juin.Il meurt.  
10 juillet.Du Bourg  
et du Faur  
sont arrêtés.Lettres-patentes  
aux juges  
des provinces.(1) *Hist. des martyrs*, fol. 507.

1550.

que de foy-mefme elle fe forgeaft quelque finiftre préface, foit que penfant la nuit à ce qui pouvoit advenir au roy qu'elle voyoit merveilleufement efchauffé à la iouffe, elle en eut fongé, le pria très inflamment dès le matin, de fe reposer ce iour là : à quoy il n'obéit non plus que Iules Céfar à fa femme, le iour qu'il fut tué au Sénat, ni Pilate auffi à la fienne le iour auquel, condamnant Iéfus-Christ à la mort, il se ruina foy-mefme à iamais (1). C'est auffi une chofe bien avérée, qu'un ieune enfant d'une maifon de qualité, eftant endormi en une loge dont on regardoit ces lieux, un bien peu de temps devant que le roy fust bleffé, s'efveillant en fursaut, s'efcrist par deux ou trois fois que le roy estoit mort. Sur quoy, eftant depuis enquis, il dit qu'il l'avoit veu tuer en dormant. Autres chofes bien notables furent remarquées en la mort de ce prince; c'est à favoir, qu'ayant iuré en colère qu'il verroit brufier de fes propres yeux les confeillers qu'il avoit fait mettre prifonniers, & nommément du Bourg, luy-mefme peu de iours après perdit la veue & la vie, eftant frappé de la mefme main par laquelle il avoit fait faifir du Bourg, & non feulement mourut en la maifon des Tournelles, qui avoit esté parée pour le triomphe des nocces fufdites; mais qui plus eft, la fale du triomphe luy fervit de chapelle de dueil. Et finalement, chofe bien remarquable advint fans y penfer que pour parer fon lit d'honneur à la façon des roys trespaffés, on luy mit au deffus de son lit une riche tapisserie, contenant l'hiftoire de la conversion de saint Paul avec ces mots couchés en bien groffe letre : *Saul, Saul, cur me persequeris?* C'est-à-dire, Saul, Saul, pourquoi me perfecutes-tu (2)? Ce qui fut veu & noté par plusieurs iufques à ce point que le connestable, qu'on avoit fait garde du corps, en eftant adverti, y feit mettre une autre pièce.

Meaux.

Du Fossé.

CEUX de Meaux, au mefme temps, n'y pouvant plus fubfifter Chaffagnon, lequel nous avons dit y avoir dressé l'église l'an M.D.LV (3), l'église de Paris y envoya un nommé du Fossé.

breton de nation & duquel Dieu s'est servi grandement en Bretagne, comme il a esté dit en son lieu (1); lequel arrivé à Meaux, y fut bientoft decouvert, surpris & ferré en un cachot, par le moyen des prestres dont ceste ville là est pleine. Mais comme on s'apprestoit à le faire mourir, Dieu donna moyen de luy faire ouverture fans forces d'armes, de forte que la prifon fe trouva voidé; & depuis y fut envoyé, de la mefme église de Paris, un nommé Meon, qui y a continué fa charge heureufement avec quelques autres, tant en cachette que finalement en public, iufques à l'édit de janvier.

CESTE année, le iour qu'on appelle le dimanche gras, eftant advenu à Bloys la nuit, devant la maifon de la ville, en la rue de la Féalerie, qu'une certaine image de la vierge Marie tombant par terre, soit d'elle-mefmes, soit qu'elle fust pousfée par quelque yvrongne de carefme-prenant, se rompit la tefte; le iour venu, toute la ville fut en grande efmotion, & la tefte luy eftant recolée par l'avis du confeil assemblé le dimanche fuivant, l'image fut portée & remise en son lieu en procession générale avec toutes les folennités qu'il est possible. Ce néantmoins Dieu modéra tellement les cœurs des hommes, qu'il ne s'en enfuivit autre chofe.

L'ÉGLISE de Poitiers continuant de mieux en mieux, il advint le lendemain de Pafques (auquel iour se fait une procession folennelle en mémoire de la délivrance de la ville (2) affaillie par les Anglois) qu'un certain iacopin prefchant, pour avoir apperceu dans la troupe un gentilhomme tenant une pistole en la main, s'efraya tellement qu'il s'efcrist qu'on le vouloit tuer, ce qui fut cause que le peuple se rua fur ce pauvre homme, qui fut tantoft accablé de coups de dagues, felles & efcabelles, & fut si grand ce tumulte, que tout incontinent le bruit eftant par la ville, qu'on tuoit tous ceux de la religion aux iacopins, en un instant fe trouva un merveilleux nombre d'iceux, y accourans avec armes; lesquels, ayans enfoncé les portes qu'on ne vouloit ouvrir. ef-

1550.

Méon.

Blois.

Une image renversée

Troubles Poitiers.

(1) Matth., XXVII, 19.

(2) Actes, IX, 4.

(3) Page 57.

(1) Page 88.

(2) Par Du Guesclin. en 1372.

1559.

meus aussi du son du tocin qui ébranloit la ville, entrèrent plus avant & contraignirent ceux qu'ils trouverent, tant du convent que d'autres, de se sauver par-dessus les murailles. Cependant une troupe de femmes & de petits enfans entrés au temple, se ruèrent sur les images & autels, de sorte que devant l'arrivée de la justice, tout fut mis par terre. Alors ce gentilhomme qui étoit demeuré comme mort sur le pavé, étant relevé à grand peine & enquis qui il étoit, fut reconnu être le sieur du Teil, qui étoit allé céans pour y chercher un sien avocat étant au sermon de ce iacopin. Ce néanmoins, pour ce qu'éstant interrogé par le président où il avoit fait ses Pâques, il ne peut répondre, comme aussi la parole luy étoit à grand'peine revenue, joint qu'on le reconnut comme noté d'être auditeur ordinaire d'un augustin preschant pour lors tout au rebours du iacopin, il fut mis prisonnier.

Le lendemain il advint un semblable fait entre les sept & huit heures du soir à Châtelleraut, là où un mois au paravant le sieur Gemmes Hamilton, escoffois, conte d'Aran & duc dudit lieu (1), avoit dressé une petite assemblée chrestienne, & pour ce faire, obtenu un ministre de l'église de Poitiers. Advint donc qu'un certain personnage, retournant des champs & tenant une pièce d'or en son chapeau appartenant à un autre qui le suivoit de loing, passa devant la porte des cordeliers à l'instant que le portier la vouloit fermer, lequel appercevant comme il tenoit cette pièce d'or, le convia d'entrer dedans pour le mener boire, combien qu'autrement il ne le cognust. L'autre, luy ayant accordé d'entrer, comme mal sage qu'il étoit & le monstroît en sa contenance, ne fut pas plustost dedans, qu'on luy osta sa pièce, & commença-on de le bien battre comme luthérien. Cependant celui à qui étoit la pièce & qui le suivoit, s'enquérant qu'étoit devenu son homme, & entendant soudain

comme on le battoit là-dedans, commença à crier par les rues qu'on tuoit son compagnon dans les cordeliers, auquel bruit accourant grand nombre de peuple, voulant forcer les portes, & les moines d'autre côté sonnant le tocin, comme firent aussi les prochaines paroisses, peu s'en salut qu'il n'y eût un horrible esclandre; mais la justice d'un côté ayant découvert ce qui en étoit, & d'autre part aussi le ministre retenant son troupeau, le tumulte s'apaisa & nonobstant toutes ces choses, les assemblées furent continuées.

SEMBLABLEMENT, le parlement de Rouan, irrité du succès de l'église dressée, comme dit à esté, l'an M.D. LVII, & s'accommodant à la volonté du roy, envoya au feu deux hommes, durant l'exécution desquels, contre la coutume, fut faite une procession générale qui passa au marché neuf, devant les flambes de ces pauvres hommes bruslans, afin de mieux animer le peuple (1). Et d'abondant, firent un arrest par lequel les maisons où se feroient les assemblées étoient déclarées acquises & confisquées au roy. Les prestres, d'autre côté, ne dorment pas : entre lesquels étoient les principaux un nommé Sicard, curé de S. Maclou, un prestre nommé Colombel, & un curé nommé Faucillon, tous trois docteurs de Sorbonne, chargeans ceux de la religion réformée de leur calomnies accoutumées, à savoir : qu'ils paillardoient ensemble à chandelles éteintes, & qu'on y enseignoit à être rebelles au roy & aux magistrats; lesquels ils disoient ne faire leur devoir d'y mettre la main, & que par conséquent le peuple se devoit jeter dessus : mais Dieu renverfoit tellement leur mauvaise volonté, qu'au contraire, cela incitoit plusieurs à s'enquérir [de ce] qu'on disoit & faisoit en ces assemblées; esquelles trouvant tout le contraire de ce que dessus, ils détestoient ces prescheurs & peu à peu se rengeoient eux-mêmes à l'assemblée; voire jusques aux plus débauchés & débauchés, qui y étoient entrés en intention du tout contraire. Davantage, ces mêmes prescheurs ne faisoient difficulté de faire rompre de nuit les images en plusieurs endroits, faisant cou-

1559.

Rouan.

Deux martyrs.

Calomnies\* du clergé.

(1) James Hamilton, comte d'Arran, et régent d'Ecosse, était en 1543, à la mort du roi Jacques V, le plus proche héritier de la couronne après Marie Stuart. Il déposa la régence du royaume en 1551, et se retira en France où Henri II lui conféra le titre de duc de Châtelleraut, avec une pension de 12,000 livres.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 520.

Tumulte à  
Châtelleraut.

1550.

rir le bruit que ceux de la religion l'avoient fait, de forte que le cardinal de Bourbon archevêque de Rouan, fut souvent empêché à les redresser avec grandes cérémonies. Mais, finalement, un moine de l'hospital de la Magdeleine fut trouvé coupable de la rompre des images du cimetière S. Maur, dont toutesfois il ne fut aucunement châtié, d'autant qu'il disoit avoir fait cela à bonne fin & intention. L'assemblée cependant ne laissoit à se maintenir, quoy qu'elle fust en danger.

Saintonge.  
Assemblées  
découvertes.

Les assemblées qui se faisoient en Xaintonge estans bientôt decouvertes, audit an, après Pasques, s'eslevèrent grandes persécutions de par le sieur de Burie, lieutenant général au gouvernement de Guienne, en l'absence du roy de Navarre. Premièrement arrivé à Marennes, il fit tant envers les habitants par remonstrances du grand danger où ils se mettoient, conjoints avec grandes menaces, qu'il leur fit faire promesses de chasser les faux pasteurs, qu'il appelloit. Cela fut cause que les assemblées furent resserrées en ce lieu. Ce néanmoins, le ministre courageux ne laissa de faire son devoir, mesmement en Allevret, là où il fortifia tellement ceux qui avoient comme perdu courage qu'ils envoyèrent à l'église de Genève demander quelque homme vertueux & de bonne doctrine, pour les conduire déformais. Dieu les exauça en cela, leur envoyant Charles Léopard (1), qui a toujours esté depuis un singulier instrument de Dieu pour ces quartiers-là. Cependant la cour de parlement de Bordeaux ne dormoit pas, estant d'abondant arrivée une nouvelle commission du roy Henry, pour tenir les grans iours en la ville de Xaintes, esquels telle cruauté fut exercée, que mesmes devant la publication de ceste commission, non seulement on visitoit les maisons mais aussi forçoit-on les serviteurs & servantes d'accuser leurs maîtres & maistresses : & mesmes y en eut de gehennés, pour accuser ceux qu'ils cognoissoient avoir fréquenté les assemblées. En cest orage fut faite prisonnière la femme d'un minis-

Arvert.  
Charles  
Léopard.

Les grands  
jours  
de Saintes.

tre de Xaintes (1), avec plusieurs autres : & mesmes non sans grande difficulté, le ministre fut garanti de leurs mains. Entre les autres qui furent pris à S. Jean d'Angely, un appelé Menade, mené à Bordeaux, mourut de cruel traitement en prison (2), & fut néanmoins brûlé tout mort. Voyans les pauvres fidèles ceste persécution tendant à les faire mourir tous l'un après l'autre, ils prièrent leurs pasteurs de leur escrire une confession de foy bien pure, & tirée des saintes Escritures, à laquelle ils déliberoient de soubsigner tous, pour la présenter au roy ; afin que s'il falloit mourir, ils mourussent tous ensemble. Et furent à ceste fin envoyés au roy de Navarre, gouverneur en Guienne, les ministres de la Rochelle, de S. Jean d'Angely, de Xaintes, & de Marennes, pour luy notifier le zèle que Dieu avoit donné à ses églises, de sceler un à un, & tous ensemble, la vérité de Dieu par leur sang ; mais le roy de Navarre ne fut aucunement de cest advis, ains au contraire, les admonesta de se tenir cois, & en toute modestie, & de laisser passer cest orage en toute patience : à quoy ils obéirent. Cela fut environ le XV de may, audit an M.D.LIX, auquel avoit esté assigné à Paris le synode général, le premier tenu au royaume de France, depuis la réformation des églises : auquel aussi se trouvèrent les susdits ministres de S. Jean d'Angely, & de Marennes. Or, si les ennemis de la vérité s'efforçoient de ruiner l'œuvre du Seigneur, le Seigneur au contraire ne se monstroient moins puissant à les maintenir, envoyant toujours de nouveaux ouvriers en sa moisson. Car, le XXIV dudit mois de may, arriva à Soubize un bon vieillard, aagé de plus de soixante ans, & qui avoit passé plus de la moitié de sa vie preschant es terres de Neufchâtel & de Berne, appelé Michel Mulot, dit des Ruiffeaux (3). A Pons arriva Antoine

1550.

Ménade.

15 mai.

Michel Mulot  
dit des  
Ruiffeaux.

Antoine  
Otrand.

(1) Le ministre de Saintes était en ce moment Claude de la Boissière, dont il a été question ci-dessus, page 88.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 521.

(3) D'après M. Crottet (*Pet. chron. protest.*, page 129), Michel Mulot était français, et ne s'était réfugié en Suisse que vers 1550, à la suite des massacres de Provence. A ce compte, il y aurait quelque exagération dans l'affirmation de Bèze sur le temps passé par lui « es terres de Berne, » surtout si Mulot avait plus de soixante ans en 1559.

(1) Voir ci-après, et *France protest.* VI, 555 (art. *Léopard*).

1559.

Otrand, homme de grande érudition, mesmes és langues, & de grande preud'homme. Quant à Soubize, le seigneur du lieu, homme de singulière vertu & de zèle envers Dieu, avoit desjà tellement fait que plusieurs de sa terre estoient bien instruits. Ce que voyant ce bon vieil homme, s'employa tellement en l'œuvre du Seigneur, que chacun tenoit pour une œuvre miraculeuse le labeur qu'il faisoit, estant toutes les nuits sans dormir (à cause qu'on n'osoit s'assembler que de nuit, & bien secrètement), esquelles il alloit par les lieux circonvoyins, estant souvent contraint de se sauver dans les bois & y passer les nuits. En somme le Seigneur se servit de luy tellement, qu'en peu de temps tout à l'environ la messe fut quittée d'une grande partie du peuple.

QUANT à la ville de Pons, le seigneur du lieu, cependant que dame Anne de Partenay la première femme, & leur du sieur Soubize vescu, estoit amateur de vertu & de la vérité; ayant tellement profité en la lecture des lettres saintes, qu'à grand'peine se fust-il trouvé homme de sa robe qui le secondayt avec tel zèle, que luy-mesmes prenoit bien la peine d'enseigner ses pauvres subiects, desquels il en édifia plusieurs tant de ses officiers, que d'autres en sa ville de Pons. Mais, incontinent après le décès de ceste bonne dame tant vertueuse, Dieu luy ayant tellement osté l'entendement, qu'en secondes nopces il espousa l'une des plus diffamées damoiselles de France, à favior Marie de Monchenu, appelée la dame de Maffy, il luy osta quand & quand le reste de son sens & iugement : de sorte que sans autre occasion quelconque il devint dès lors en un instant ennemi & persécuteur de la vérité, qu'il avoit si bien cognue, & tant avancée. Sur ces entrefaites un ieune enfant, nommé Yves Ruspeaux, natif du lieu mesmes de Pons, arriva de Genève, où il avoit merveilleusement profité tant en piété qu'en la cognoissance des bonnes lettres; & ne fut pas plustost arrivé, qu'à sa sollicitation ceux du lieu commencèrent de s'assembler à certains iours pour prier Dieu, & envoyèrent à Genève demander un ministre, pensans mesmes en cela faire très agréable service à leur seigneur. Mais tout au contraire, le sieur de

Pons, ainsi changé que dit a esté, envoya premièrement quérir ce ieune homme, en grande colère; lequel, pour tout cela ne s'estonnant point, luy fit telle responce, si docte & si pertinente, que ledit sieur tout estonné de le voir ainsi parler en tel aage, d'autant qu'à grand'peine monstroït-il avoir quinze ans, ne voulut qu'on luy fait aucun mal & se contenta de luy défendre de n'estre plus si hardi, que de se trouver en aucunes assemblées. Après cela, il envoya quérir, l'un après l'autre, tous ceux qu'il cognoïsoit estre instruits, envers lesquels il usa de si rudes menaces, que le ministre, qu'ils avoient envoyé quérir, estant arrivé, employa plus de trois mois à redresser ceste église là, durant lesquels on ne sauroit exprimer les maux qu'il endura; de sorte que plusieurs estoient d'avis qu'il se retirast ailleurs : ce que iamais il ne voulut faire, respondant que puisque Dieu l'avoit envoyé en ce lieu, il espéroit que son travail, avec le temps, apporteroit quelque fruit excellent, ce qui advint comme il fera dit cy-après. Quant à Léopard, il trouva ceux d'Alvert en pauvre estat. Car le frère du sieur de Pons, appelé communément le chevalier, desiroit de s'approprier la cure du lieu. Et pource que leur *Corpus Domini* n'avoit point esté proumené le iour qu'ils appellent la Feste-Dieu, cuidant bien parvenir par ce moyen à son attente, arrivé avec le procureur du roy de Xaintes, fait tant qu'à sa requête après informations prises, prise de corps fut décrétée contre les principaux de l'assemblée, à favior contre Jean de Lonneau, recepveur du seigneur de Pons, Maturin Tranchant, François la Couche, & Pierre Moysant, bon vieil homme, aagé de près de cent ans, lequel, estant adverti un matin de se sauver, comme il estoit encores au lit, au lieu de s'estonner, respondit d'une face ioyeuse : « *Eh bien, loué soit Dieu, ils ne sauroient gueres avancer mes iours, allons au nom de Dieu, où vous voudrés.* » — Mais Dieu ne meit gueres à faire vengeance manifeste de ce persécuteur, car incontinent après, estant allé iusques à Poitiers conduire son frère, qui alloit à la cour, une fièvre continue le saisit en l'hôtellerie du Dauphin, où il mourut, iurant & blasphémant en terrible frénésie. Et,

1559.

Le seigneur  
de Pons.

Arvert.

Jean de Lon-  
neau.Pierre  
Moysant.Yves  
Ruspeaux.

1559.

quant aux tefmoins, il advint un chose mémorable à l'un d'iceux, lequel, s'adressant à une ieune fille à marier, nommée Marguerite Baudouin, & luy ayant dit ces mots : « *Et doncques ! Marguerite, ie déposeray demain contre vous devant le procureur du roy,* » elle luy respondit ces propres mots : « *Eh bien ! aussi déposeray-ie quelque iour contre vous devant le iuge des iuges ;* » de laquelle responce ledit tefmoin prétendu fut tellement estonné, que sur l'heure il s'en alla mettre au lit, & fut enterré le lendemain. Et se trouva que nul des tefmoins ne survéquit longtemps après. Cela conferma merveilleusement l'assemblée, laquelle ne meit guères à croistre, ayant aussi esté la police de l'église incontinent dressée. Si n'y avoit-il pas faute de calomniateurs, pour ce que les assemblées se faisoient de nuit, à raison de l'extreme rigueur des édicts du roy, commandant mesmes de démolir à perpétuité les lieux où auroient esté faites aucunes assemblées. Suivant donc ces rigueurs, le sieur de Pons envoya quérir tous ses subiects, ausquels il feit très afres remonstrances & rigoureuses menaces, & nommément contre ceux d'Alvert, comme rebelles au roy : à quoy luy estant constamment respondu, par ledit Lonneau son receveur, que vraiment ils s'assembloyent de nuit, non pour résister au roy, pour la prospérité duquel ils prioient tous les iours, mais seulement pour ouïr la parole de Dieu, ce qu'il ne pourroit ny ne voudroit iamais empêcher, quand il devroit mourir, quelque commandement que luy en feist ledit sieur de Pons, son maistre. Sur cela le procureur du roy, présent à ce propos, se leva, disant avec grans blasphemés qu'on les garderoit bien de s'assembler, & qu'il falloit bien aller à la messe, de par tous les diables, puisque le roy le vouloit. Somme toute, la persécution s'augmenta tellement, que par toutes les églises on ne s'assembloit plus que vingt ou trente à la fois & de nuit, le plus secretement qu'on pouvoit.

On cuida faire le semblable en Alvert, mais il ne fut possible, d'autant que tout le peuple accouroit aux assemblées, qui, par ce moyen, estoient tousiours descouvertes : au moyen de quoy les anciens advisèrent que les assemblées cesseroient pour quelque

Les assemblées cessent.

temps, & que le ministre demeureroit enfermé en une chambre. Léopard n'y vouloit aucunement consentir, si est que par importunité il se laissa mener de nuit, le XXIII de iuin, en la maison d'un des anciens nommé Iean Giqueau, où il luy advint une chose bien estrange. C'est que le matin, comme il faisoit la prière, protestant avec grande véhémence du regret qu'il avoit d'estre ainsi oïseux en une chambre, il demeura quelque espace tout fiché en ce pensément, & finalement fort dehors, ayant achevé la prière. Enquis où il vouloit aller : « *Je ne scay,* dit-il, *& ne cognois rien en ce pais ; mais bien suis-ie asseuré que Dieu me conduira à quelque bon œuvre, & ne me laissera point oïseux, quand ie ne devrois trouver qu'un porcher parmy les champs ;* » & ainsi se meit en chemin tout seul, combien qu'il feist une extreme chaleur. Il advint que, comme il passoit par Ribéron, un nommé Mathieu Moroux, qui l'avoit veu à Alvert, le vint embrasser & le feit entrer en sa maison, où incontinent s'estant enquis, devant que manger ny boire, s'il y avoit là quelques fideles désireux de prier Dieu & d'ouyr sa parole, ledit Moroux en trouva iusques à six de bonne affection : mais pas un ne vouloit que l'assemblée se feit en sa maison. Nonobstant cela il les mena dans un bois, où ils prièrent Dieu, & ouyrent sa sainte parole d'une grande affection, avec merveilleuse vertu de l'Esprit de Dieu, qui, depuis, s'est grandement servi de la pluspart de ces six personnages pour dresser d'autres églises. Voilà quel a esté le commencement de l'église de Saujon, en laquelle, tost après, les choses furent dressées entièrement, avec accroissement admirable. Ce qu'ayans entendu les frères de la province, envoyèrent pour ministre le fustit Ruspeaux, à leur prière & requeste, lequel y demoura iusques à ce que Henry Morel, homme de bonne vieillesse & de grande érudition, leur fust envoyé de Genève. Or, le mesme iour que Léopard feit ceste première exhortation dans le bois, ayant entendu comme Antoine Otrand, ministre de Pons, estoit en la maison du sieur de Rioux, il pria qu'on l'y menast pour se consoler & fortifier avec luy. Mais la providence de Dieu luy préparoit une

1559.

Léopard dresse l'église de Saujon.

Henry Morel.



1559.  
Le sieur de  
Rioux.

autre besongne, l'envoyant fort à propos pour secourir ledit sieur de Rioux, à son grand besoin, comme l'événement le monstra. Ce seigneur avoit receu quelques ministres de la parole de Dieu en sa maison, & fait baptiser par l'un d'eux un sien enfant : de quoy advertis, les adversaires avoyent fait tellement, que prinse de corps estoit décrétée contre luy, avec confiscation de ses biens, laquelle on disoit estre ia accordée à un grand seigneur. A l'occasion de cela, deux gentilshommes de ses parens, à l'heure mesmes que Léopard, ne sachant rien de ces choses, s'estoit mis en chemin, arrivés en la maison dudit sieur pour luy annoncer ces nouvelles, estoient après luy pour le desmouvoir de la profession de la religion, pour sauver sa personne & ses biens ; auxquels s'estant adjointe sa femme, qui n'avoit encores que bien peu goûté de la parole de Dieu, ce pauvre seigneur estoit en grand branle, quand on luy vint annoncer, environ l'heure du souper, qu'il y avoit à la porte du chasteau un homme se disant estre d'Alvert, qui desiroit parler à luy. C'estoit Léopard, qui ne s'osoit nommer, mais cherchant son compagnon Otrand, s'estoit adressé céans comme en une maison fidèle. Aussitost que le gentilhomme l'eut apperceu, levant les mains au ciel, il remercia Dieu de ce qu'il luy envoioit son serviteur, & le menant en un petit bois ioignant sa maison, luy raconta le pauvre estat où il estoit, luy demandant conseil & consolation. Sur cela Léopard feit un tel devoir & avec une telle effcacé, recognoissant que la providence de Dieu l'avoit amené là comme par la main, que le gentilhomme le mena droit en sa maison, & en la présence des susdits gentilshommes ses tentateurs, prononça telles paroles : *« Voicy un de ceux à l'occasion desquels on me veut oster ma vie & mes biens : ma vie & mes biens sont en la main de Dieu, mais tant qu'il luy plaira me laisser iouir de ma maison, tous ceux que ie cognoistroy estre les vrais ministres de la parole, y seront les très bien venus. »* Les gentilshommes sur cela bien fâchés, s'en allèrent, & le ministre demeura là quelques iours ; le Seigneur le bénit tellement, qu'ayant du tout gagné la femme dudit sieur, comme elle l'a depuis monsté par

bons effects, il y ordonna le consistoire, & forme d'église en la salle du chasteau, en la présence de plusieurs gentilshommes & notables peronnages, qui s'y adioignirent.

Il a esté dict cy-dessus que la cour du parlement de Bourdeaux avoit obtenu commission du roy pour tenir les grans iours en la ville de Xaintes, expressément pour y ruiner tout ce que Dieu y avoit basti, & en toute la province. Le second président y présidoit, nommé Christophle de Cousages, l'un des détestables hommes en paillardises & vilenies, qui ait esté en France de son temps ; & autant ennemi de l'église de Dieu, comme très impudent & adonné à toute ordure. Outre cela estoit ordonnée la compagnie du sieur de Burie, avec tous les prévosts des mareschaux du ressort du parlement, pour tenir main forte aux commissaires & conseillers. Toutes ces choses intimidèrent tellement le parti de la religion, à la seule publication de la commission, que plusieurs s'escartèrent là où ils peurent, les autres estoient en merveilleuse affliction, n'attendants que le coup, mais redoublans les prières & gémissemens à Dieu. Et voicy soudain arriver les nouvelles du tout inopinées, premièrement de la blesseure, puis conséquemment de la mort du roy Henry, qui rompit le coup, & donna quelque peu de relasche aux églises, iusques à reprendre haleine contre les autres tempestes, qui suivirent de près. Qui plus est, cependant que les ennemis de la vérité, comme estonnés de ce coup que nul n'attendoit, pensèrent à radoubier leurs affaires, Dieu avança son œuvre d'une merveilleuse façon.

L'ISLE d'Oléron, belle, spacieuse & bien peuplée, & séparée de Marennes par un golfe large d'une lieue, ayant commencé de recevoir Iésus Christ, fut visitée premièrement par le susdit de la Fontaine, & depuis par un bon vieil homme de Soubize, qui y commença quelques presches, & y feit quelque baptême. Léopard aussi les visita, & y feit les premières époufaiiles selon la façon receue en l'église réformée, au lieu des insolences & vilenies acoustumées en l'église romaine, ce qui en édifia plusieurs. Bref, ceux du chasteau, prenans courage, recouvrèrent de l'église de Genève Alexandre Guiotin, homme de

1559.

Saintes.

Les grands  
jours.

L'ile d'Oléron.

La Fontaine.

Alexandre  
Guiotin.

1559. bonne vie & de saine doctrine ; lequel, y étant arrivé au commencement de septembre, audit an M.D. LXXIX, encores qu'il eust affaire à un peuple fort difficile, rude & grossier, fait ce néantmoins un tel devoir, que mesmes il dressa une autre assemblée au bourg de Saint-Pierre en ladite isle. Et n'est à oublier une chose qui luy advint. C'est qu'ayant rencontré le iuge ordinaire du lieu, acompagné d'un sergent du roy, tous deux grans ennemis de l'église, le iuge le vint aborder fort furieusement, demandant « *s'il n'estoit pas le ministre d'Oléron.* » il luy respondit d'une face ioyeuse, « *que ouy, à son commandement.* » Subit le iuge l'empoigne au collet, le faisant prisonnier de par le roy : à quoy obéissant Guiotin, sans se troubler, luy fait de telles & si pertinentes responses, tant par la parole de Dieu que par les loix civiles, que le iuge & sa compagnie eurent ce personnage en admiration, & le laissèrent aller.

L'isle de Ré. L'ISLE de Ré, située à quatre lieues d'Oléron, quasi à l'endroit de la Rochelle, fut au mesme temps visitée par Richer, ministre de la Rochelle (1), avec telle faveur de Dieu, que ceux qui, au paravant, estoient merveilleusement desbauchez & demi barbares, comme sont volontiers toutes gens de marine, requièrent un ministre qui y a depuis constamment persévéré (2).

Agen. Un serrurier. EN ce mesme temps advinrent plusieurs persécutions à Agen, y étant brulé un pauvre ferrurier d'auprès de Penne, ville d'Agenois sur la rivière de Loth, lequel, ayant esté interrogué par Melchior Flavin cordelier, & par luy déclaré hérétique, un peu devant que ce pauvre personnage fust conduit au supplice, le lieutenant Redon luy demanda « *s'il avoit soif,* » qui luy respondit « *que s'il luy plaisoit luy faire donner à boire, il boiroit, car il estoit altéré.* » Alors ledit lieutenant luy apporta un verre d'eau, de laquelle il print un peu ; & interrogué « *ce qu'il pensoit avoir bu,* » luy respondit : « *De l'eau.* » Lors luy fut dit « *que c'estoit de l'eau béniste, laquelle on luy avoit fait boire pour luy tirer le diable*

*hors du corps.* » — « *L'estime, dit le pauvre homme, toute créature béniste de Dieu en son essence, mais si vous m'eussiez dit que ceste eau eust esté telle, comme vous me venez de dire, ie n'en eusse pas beu, car elle est polluée par idolatrie.* » Ce qu'estant entendu par le lieutenant, il luy jetta l'eau & le verre tout ensemble au visage si furieusement, que le verre se cassant, luy bleffa le visage, duquel fait il fut repris par ses compagnons, & condamné à dix livres d'amende (1). Ce Melchior Flavin avoit esté appelé par les consuls d'Agen pour y prescher la carefme, contre le vouloir & consentement de l'évesque Jean Fregose. Car de toute ancienneté la chaire est donnée aux quatre [ordres] mendiants, qu'ils appellent, par ordre (2). L'évesque avoit esté adverty par le cardinal d'Armagnac, évesque de Rhodès, que ce Melchior estoit un turbulent, mutin & sédition ; & qu'à grand'peine sortiroit-il de la ville sans esmouvoir quelque scandale. Mais les magistrats, entre lesquels estoit du Nort (3), grand pilier de l'église romaine, n'en vouloit point de meilleur, & ne fut déçu l'évesque en son opinion ; car Melchior cria si fort, & anima tellement le peuple, qu'il ne tint à luy qu'on ne feist quelque grand excès, surtout environ Pasques ; iusques à demander aux magistrats pourquoy ils ne faisoient brusler quelque luthérien, pour honorer la feste, & à les charger, qu'ils estoient entachés de ceste hérésie ; leur disans que s'ils ne vouloient faire mourir des hommes, pour le moins ils feissent brusler un chien ou un chat. Bref, il cria tant qu'enfin on exécuta ce pauvre ferrurier pris à Penne, dont nous avons parlé. Cela haussa fort le courage de ceux de la religion romaine ; de sorte qu'ayans descouvert une petite assemblée, qui se faisoit pour les prières dans une maison assez à l'escart, après

Melchior  
Flavin.

(1) Jean Richer dit de Lisle était à La Rochelle depuis 1557 (Voy. ci-dessus, p. 90).

(2) Ce ministre fut probablement Germain Chauveton (Gaberel, *Hist. de l'Eglise de Genève*, I, pièces justific., p. 195).

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 521.

(2) Les quatre ordres dits mendiants étaient ceux des franciscains ou cordeliers, des dominicains, des augustins et des carmes.

(3) Ce magistrat, zélé catholique, était le père du non moins zélé protestant Odet de Nort, que nous retrouverons pasteur à Toulouse avec Barrelles, en 1562 (*France protest.*, VIII, 25), et qui desservit, à partir de 1564, l'église de La Rochelle où il devait siéger, en 1581, comme modérateur du onzième synode national.

1559.

midy, ils y allèrent & prindrent six ou sept hommes, qui furent puis après conduits à Bordeaux, & depuis toutesfois eslargis, moyennant quelque amende pécuniaire. Or avoit ce cordelier parlé ouvertement des roy & royne de Navarre, disant qu'il y avoit bien un plus grand roy, qui estoit desjà adverty du tout par luy, qui les feroit bien repentir de leurs nouvelles institutions. Davantage furent trouvées lettres qu'il adressoit à un sien neveu, protonotaire, suivant la cour, par lesquelles il le chargeoit d'avertir le roy que la Guienne ne taschoit à autre chose qu'à se révolter de son obéissance, & se donner à l'Anglois. Ces lettres furent apportées au roy de Navarre, lequel, adverty des autres folies par luy dites, manda aux magistrats d'Agen, & nommément à Antoine Tolon, lieutenant criminel, le XXVII Mars audit an (qui estoit le lendemain de Pasques), qu'on luy envoyast ce cordelier, lesquels, bien estonnés d'une telle commission, ce néantmoins le mardy ensuivant, ainsi qu'il eut achevé son sermon, l'arrestèrent prisonnier. Mais ils se portèrent si mal en cest endroit que, dans cinq ou six iours après, il se trouva dans Bordeaux, étant sorti de nuit de la ville par le vouloir des consuls. Il y en eut une merveilleuse crierie, tant audit Agen qu'à Bordeaux, & y eut plusieurs allées & venues des cordeliers de tous les quartiers de Guienne & Languedoc. Le roy de Navarre en escrivit au parlement, se plaignant merveilleusement des magistrats d'Agen & du peu d'obéissance qu'ils luy avoyent rendue. Par quoy requeroit que droit luy fust fait contre Melchior, dont il avoit escrit au roy. Le président de Rossignac, ayant veu ce

Flavin est  
arrêté,  
puis élargi.

mandement, plus par crainte (pour avoir veu ce qui estoit advenu de naguère au président Large baston), que par zèle de iustice, fait conduire Melchior dans un des chasteaux de Bordeaux, nommé du Ha. Cependant le roy de Navarre escrivit au roy, luy envoyant les informations faites contre Melchior, lesquelles receues par le cardinal de Lorraine, tout fut tourné en risée, & dans peu de iours Melchior fut eslargi. Peu de temps après, au bourg de Saint-Séverin (1), hors la ville de Bordeaux, ayant esté trouvée une croix de pierre rompue (ce qui se trouva quelque temps après avoir esté fait par quelques mariniers Anglois) il en survint grande esmotion, & fut le lendemain réparée ceste croix avec procession générale; de quoy non content encores, un nommé de Lanta, abbé de Sainte-Croix, & doyen de Saint-Séverin, attira par trahison en sa maison un riche marchand de Bordeaux soupçonné de la religion, nommé Pierre Feugère, feignant le vouloir advertir par amitié qu'on le soupçonnoit du brisement de ceste croix; sur quoy, ayant respondu ce marchand quelques paroles contre l'idolatrie de la croix, ce bon abbé fit en sorte que le président Rossignac, qui ne se soucioit ny de la croix ny du crucifix, mais haïssoit autant l'évangile comme il estoit adonné à toute vilenie, le fit saisir au lié le lendemain, et ayant ouy sa confession, l'envoya au feu l'après-dinée, le faisant brûler vif devant le palais, non sans estre baillonné, de peur qu'il ne parlât (2).

1559.

Une croix  
renversée.

Pierre  
Feugère.

(1) Ou Saint-Seurin.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 521.



# HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

III

## ÉGLISES RÉFORMÉES

AU ROYAUME DE FRANCE

### LIVRE III

CONTENANT LES CHOSÉS ADVENUES SOUS FRANÇOIS DEUXIESME

1559.  
Les réformés  
espèrent.

Le roy Henry deuxiesme, aiant esté emporté de ce monde par une mort tant inopinée, meit ceux de la religion réformée en espérance de

quelque repos, tant pour ce que la royne, mère de François deuxiesme, successeur à la couronne, avoit iusques alors (& notamment en la prise de la rue Saint-Iaques) donné quelques signes de n'estre point ennemie de la religion, que d'autant qu'il y avoit aussi très grande apparence qu'un si grand & si soudain changement arrieroit pour le moins le desseing des plus eschauffés. Davantage la minorité du roy, quoyqu'il fust desjà marié, donnoit la principale autorité du gouvernement au roy de Navarre, comme premier prince du sang, lequel avoit desjà bien avant favorisé la religion, comme il a esté dict en l'histoire de Henry (1). Outre tout cela, il sembloit bien que tous ceux qui, durant le règne de Henry, & notamment sur la

fin d'iceluy, avoyent abusé de leur crédit envers luy pour l'enaigrir de plus en plus contre les églises réformées, devoient faire place à d'autres. Car, quant à ceux de Guyse, chacun favoit que le roy Henry avoit résolu, bien peu devant sa mort, d'en renvoyer les principaux en leurs maisons, & quant à la duchesse de Valentinois, il ne falloit doubter qu'elle ne fust ruinée entièrement : voire mesmes il estoit à présumer qu'à grand'peine auroit-elle la vie sauve, comme aussi elle n'eust failli d'estre payée selon ses mérites, si la royne, mère du roy, n'eust eu respect à la mémoire du feu roy son mari. Quant au connestable, qui est celuy qui n'eust espéré qu'il ne deust du tout acquiescer aux commandemens du roy de Navarre, pour entretenir son crédit, outre l'inimitié très grande qui pour lors estoit entre luy & la maison de Guyse ? Quant au mareschal S. André, & Bertrandi, cardinal & garde des sceaux, il y avoit apparence que cela ne devoit non plus durer que la neige devant la chaleur du soleil, veu mesmement que le roy de Navarre seroit secondé par le prince de Condé son frère, & par la

1559.

Le roi  
de Navarre,  
premier prince  
du sang.

(1) Voy. p. 80.

1559.

maison de Chastillon, faisans tous profession ouverte de favoriser le parti de la religion. Mais Dieu en avoit disposé tout autrement, voulant avoir l'honneur qui luy appartient, d'avoir redressé son église par son seul bras & effort, d'autant plus admirable que la résistance des plus grands auroit esté plus forcenée. Ce fut doncques durant le règne de François deuxiesme, successeur de Henry, que la rage de Satan se desborda à toute outrance : de forte qu'il se peult dire de ce règne, n'ayant duré que dix-sept moys, ce que dict Jésus Christ en S. Mathieu, à sçavoir, que si ces iours-là n'eussent esté abrégés, personne ne seroit échappé : mais qu'à cause des esleus, ils ont esté abrégés (1). Ce nonobstant, luy qui ne souffre point les siens estre chargés outre leur portée, assista tellement à ses petis agneaux, qui ne faisoient encores que naistre pour la plus part, & pareillement aux pasteurs qui avoyent seulement commencé de les rengier par petis troupeaux, que, parmi toutes ces tempestes, non seulement ils subsistèrent, mais, qui plus est, se rengèrent & acirent en plusieurs endroits du royaume, comme nous dirons en premier lieu, devant que venir à spécifier les cruautés exercées contre eux, & conioindrons le reste de l'année M.D.LIX, commençans le 10 iour de juillet, avec l'an M.D.LX, finissans le cinquiesme iour de décembre.

Chartres.

Nous avons donc veu cy-dessus (2) comment ceux du pays Chartrain, ayans commencé d'estre recueillis par le ministère d'un nommé Barthélemy Cauffe, à la sollicitation du sieur de Sauffeux, avoyent toutesfois esté contrains d'escarter leur ministre, qui fut employé ailleurs. Ce néantmoins, au temps le plus rude, plusieurs reprindrent courage, de forte qu'ils requirèrent un ministre à l'église de Paris pour la ville de Chartres ; ce que toutesfois il ne leur sembla bon de leur accorder encores, mais bien leur furent envoyés Antoine de Chandieu, ministre de Paris, & Zacarie le Maçon, surveillant, pour les visiter & leurs circonvoisins, comme entre autres ceux d'Illiers & de Courville, en attendant meilleure opportunité, dres-

La persécution redouble.

Antoine de Chandieu et Zacharie Le Maçon.

fans cependant quelque ordre és lieux où il n'y en avoit eu au paravant, par l'élection de quelques anciens.

D'AUTRE côté, ceste mesme année, aiant esté la persécution un peu modérée après l'entreprise d'Amboise, dont nous parlerons cy-après, ceux de la religion réformée, qui se retrouvoient en Berri, en la ville de la Chastre, commençans de s'assembler pour faire les prières en la maison d'Urban Chauveton, advocat renommé (1), & aagé d'environ soixante six ans, furent surpris par le sieur du lieu, qui le mit en prison, envoyant son procès au conseil privé. Mais l'issue en fut toute autre qu'il n'espéroit, pensant bien avoir la confiscation d'iceluy : car, au contraire, il fut dit que l'avocat seroit relasché, & fut remonstré au sieur de la Chastre qu'il avoit bien peu d'affaires d'empescher les gens de prier Dieu : ce qui encouragea tellement les habitans qu'ils continuèrent de s'assembler paisiblement, sans aucune résistance. Finalement un nommé Desfos, y estant envoyé comme pour estre pédagogue en la maison dudit ancien advocat, y dressa l'église ; auquel estant adjoint un second, natif de la ville, nommé Godart, tous deux y exercèrent le ministère si heureusement que, lors & depuis, nonobstant toutes les tempestes qui ont quasi renversé tout le royaume de France, durant le règne de Charles neuvième, & encores que quelquesfois la ville ait esté mesmes assiégée par les gentilhommes circonvoisins, ceux de la religion réformée se sont si paisiblement contenus avec ceux de la religion romaine, leurs combourgeois, qu'ils se sont défendus & conservés d'un commun accord en l'exercice de l'une & l'autre religion, iusques au massacre advenu le iour de la S. Barthélemy M.D. LXXII, en visitant mesmes & foulageant les petites villes prochaines. Ce qui advint aussi à la petite ville de S. Amand, au mesme pays de Berry, où l'église fut dressée au mesme temps, & pareillement conservée par la singulière faveur de Dieu : combien qu'elle soit sous la seigneurie du duc de Nevers, à cause de sa femme, l'un

1559.

La Châtre.

Urbain Chauveton.

Desfos et Godart.

St-Amand.

(1) Matth., XXIV, 22.

(2) Page 92.

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec le pasteur du même nom, probablement son fils, également originaire de La Châtre (France protest., art. Chauveton).

1559. des plus grans adverfaires de la religion qui foit en France. Et, pareillement auffi, fut eftablie l'églife de Mâcon, eftant du parlement de Paris & du gouvernement de Bourgogne, y eftant envoyé par les miniftres de Genève, un notable personnage nommé René Gaffin, gentilhomme de Languedoc, à l'exhortation duquel l'églife fut dreflée par le miniftère d'un natif de la ville nommé Bouvet (1), ancien miniftre, auquel furent adjoindts puis après Pasquier & Jaques Solte.

René Gassin. Antoine Bouvet. Pasquier. Jacques Solte. Angoulême. Jean de Voyon.

D'AUTRE part, l'églife d'Angoulême, ayant efté dreflée par le miniftère de Jean de Voyon, aparenté des principaux de la ville, fur la fin du règne de Henry, print tel accroiffement, que fe retrouvans ceux de la religion en tel nombre qu'ils ne pouvoient plus bonnement s'affembler en fecret, ils commencèrent au temps mefmes du tumulte d'Amboife, & au milieu des plus grans feux, de prefcher en plain iour. Quoy voyans les officiers du roy, encores qu'ils euflent volonté de leur pis faire, retenus toutesfois par la providence de Dieu, ne feirent autre chofe, que leur faire très afpres inhibitions & défenses : mais ce fut en vain, leur eftant répondu, par ceux de la religion, que leur confcience leur eftoit plus chère que leur vie, ce qui intimida leurs adverfaires pour quelque temps. Mais toft après ils eurent recours à la force, faifans venir en la ville le fleur de Sanfac, gouverneur, & très mal affectionné envers ceux de la religion ; lequel à fon arrivée, voulant faire rebaptifer l'enfant d'un confeiller préfidial, nommé Friquant, s'y trouva trompé, ayant efté l'enfant deftourné au defceu du père, fans que ceux de la religion s'eftonnaffent aucunement de fa venue. Cela fut caufe que luy-mefme, eftant eftonné de cefte conftance, s'en retourna fans faire autre chofe, iufques à ce qu'estant revenu à la follicitation des chanoines, il envoya quérir par un fergent le miniftre, lequel luy ayant confeffé librement qu'il eftoit le miniftre prefchant en la ville, il l'envoya bien rudement prifonnier en la tour du Chaftelet, & fe hafta de luy faire fon

procès. Mais Dieu voulut que ses parents, ayans envoyé en cour, & ces chofes eftans advenues fur le point de la mort du roy François deuxiefme, ils obtindrent aifément fa délivrance, laquelle eftant exécutée, il continua depuis fon miniftère, nonobftant tous empeschemens, iufques à l'Edict de janvier.

LA ville d'Agen n'avoit encores eu iufques à ce temps aucun miniftre ordonné, ny confiftoire, ains s'eftoient contentées les pauvres brebis de s'affembler comme elles pouvoient pour prier enfemble, iufques à ce que, prenant courage à l'exemple de plusieurs lieux de Guienne, ils recouvrèrent de Poitiers un nommé Jean Voifin, & encores des miniftres de Genève un nommé Jaques Fontaine, tous deux de grande doctrine & piété, ayans au paravant exercé le miniftère és terres de la feigneurie de Berne en Suiffe ; lefquels, ayans dreflé l'églife, furent tellement bénis de Dieu, qu'en peu de temps plusieurs s'y adioignirent, tant du commun que des principaux de la ville, comme feirent nommément deux confeillers préfidiaux, à favoir Gracian de Rouffanes, & Pierre Saubin, qui y furent receus avec leur famille le XXIII de may M.D.LX.

CESTE mefme année, & peu après la mort du roy Henry, l'églife réformée fut eftablie à Montauban ville épifcopale en Quercy, par un merveilleux commencement. C'est en fomme qu'un ieune homme nommé Bernard Colon, natif de la ville, eftant de retour de Paris, où il avoit efté receu en l'églife, fait en forte envers quatre autres feulemment, qui furent Pierre du Perier, & Jean Confians, depuis appellés au miniftère (1) ; Pierre Cabas, licencié ès lois, & Jean Montanier efcolier, que tous d'un accord, eftant réfolus de ne fe plus poluer au fervice de l'églife romaine, commencèrent fur la fin du mois de décembre de s'affembler en une maifon des faux-bourgs du Mouftier, pour y faire les prières, y adioutans le chant des pfeaumes & la lecture de quelques paffages de la parole de Dieu, continuans de ce faire tous les dimanches. Cela ne peut pas long temps eftre couvert, & toutesfois Dieu retint telle-

1560.

Agen.

Jean Voifin.

Jacques Fontaine.

L'Eglise de Montauban.

Bernard Colon et ses compagnons.

(1) Crespin, qui raconte (fol. 682) l'horrible martyre de ce miniftre, l'appelle Bonnet. Ce parait être une erreur. Son nom était bien Anthoine Bouvet, sinon Bouvot (*France protest.*, 2<sup>e</sup> édit., tome II, col. 842).

(1) Sur Pierre du Périer et Jean Confians, voy. *France protest.*, tome IV.

1560.	ment ceux qui leur pouvoient nuire qu'on ne s'en faisoit que rire. Ce néanmoins le nombre creut avec le temps, iusques à dix-neuf personnes seulement, lesquels eurent bien ce courage d'envoyer à Toulouse pour dresser le ministère au milieu d'eux. Cela fut fait le XXII de iuin M.D. LX, leur estant envoyé Jean le Masson, dit du Chemin & de Vignols (1), duquel Dieu s'estoit servi dès deux ans au paravant, pour commencer l'église de Toulouse, comme il a esté dict en l'histoire de l'an M.D.LVIII. Tel fut le commencement de ceste église de Montauban, que Dieu a tant acreue & béniste depuis. Qui plus est, ce mesme Vignols, le XIII d'aoust audit an, dressa l'église de Moncuq, près de Lauzerte en Quercy. Et un peu au paravant, à savoir sur la fin de iuillet, fut aussi dressée l'église de Cahors, y estant envoyé d'un synode tenu à Nérac, un excellent personnage nommé la Taulade, lequel toutesfois n'y peut subsister, y ayant esté mis prisonnier aussitost qu'il eust commencé son ministère, dont il fut toutesfois incontinent retiré par le moyen du roy de Navarre, alors très affectionné à la religion.	grand fruit en chemin, nommément à Marveols en Givaudan, à Sévérac, chés le sieur Darpajon, & à Castelnau de Levezon (1), chés le sieur du lieu, & finalement arrivé à Millaut, au mois d'octobre suivant, prescha le soir mesmes sur les neuf heures en la maison de l'escole, ayant environ trois cens auditeurs, & tost après dressa l'ordre de l'église; laquelle toutesfois, menacée par le comte de Villars, perpétuel ennemi des églises réformées, ne s'assembla plus en ceste façon, mais seulement par petites & secretes troupes. Et d'autre part en la ville de Revel, pais de Lauraguez, fut aussi dressée l'église par un nommé Luman ministre de Roquecourbe, dressée aussi par luy-mesme un peu au paravant.	1560. Marveols. Séverac. Castelnau.
Jean le Masson.			
Moncuq.			Revel. Luman.
Cahors.			
La Taulade.			Montpellier.
Millau. Barthelaine.	CESTE mesme année M.D.LX, le XX septembre, le sieur de Barthelaine gentilhomme de Rouergue, plein de zèle, venu en la ville de Millaut assembla de vingt-cinq à trente personnes des principaux, ayans cognoissance de la vérité, envers lesquels il feit tant qu'ils envoyèrent aussitost à Genève l'un d'entre eux nommé Bernard Vaïsse, depuis aussi esleu ministre après plusieurs grandes espreuves, auquel fut accordé pour ministre un nommé Blaise Malet (2), d'auprès de Caen en Normandie, ayant long temps servi au ministère es terres de Berne, & depuis envoyé à l'église de Lion, où il ne pouvoit plus subsister. Malet donc, acompagné de Vaïsse, vint à Millaut : mais ce ne fut sans faire un	Montpellier, ville épiscopale & célèbre par toute la chrestienté pour l'université de médecine, a si longtemps persévéré en l'ancienne idolatrie des payens, que mesmes du temps de la guerre des Albigeois il y en avoit encores des demeurans : mais depuis, ayans du tout embrassé la religion romaine, elle a esté du nombre des villes qui l'ont desfindue plus opiniastrement. Ce néanmoins il y a longtemps que Dieu y a iousté contre Satan, tesmoin le martyre d'une fille de Thou en Lorraine, nommée Catherine Sorbe, qui y fut brulée l'an M. CCCC.XVII, pour s'estre opposée nommément à la primauté de l'église romaine, comme il est contenu es anciens registres de la ville extraits plus amplement au livre des Martyrs (2). Mais de nostre temps, ayant pleu à Dieu d'ouvrir les yeux des esleus, & la clarté de l'Evangile y ayant aussi illuminé quelques-uns, finalement l'an M.D.LVIII, Dieu leur envoya certains prescheurs au temple de S. Denis, qui grossièrement, descouvroient une partie des superstitions : ce que quelques-uns ne pouvans porter, attirèrent un certain moine, lequel, preschant au contraire, esguifa tellement le zèle d'une petite femmelette. qu'en plein sermon, après l'avoir appelé blasphemateur, elle secoua la poudre de ses habillemens, & partit	Catherine Sorbe. 1417.
Bernard Vaïsse.			
Blaise Malet.			

(1) Voy. p. 88. Il faut lire Vignaux. MM. Haag nous paraissent s'être mépris en faisant trois personnages différents de Lemasson dit de Vignols (VI, 529), Jean le Maçon dit du Chemin (*ibid.*), et Vignaux (IX, 492). Les trois n'en forment évidemment qu'un seul, à moins d'admettre que les circonstances de leur vie n'aient été identiquement les mêmes.

(2) *France protest.*, VII, 184.

(1) Aujourd'hui Castelnau-Pegueurolles (Aveyron).

(2) *Histoire des martyrs*, fol. 76. Crespin appelle cette femme Catherine Saube et place son martyre au 2 octobre 1417.



1560.

de son sermon sans qu'aucun print la querelle de ce prescheur. Cela en encouragea plusieurs autres, de sorte que tout incontinent quelques-uns, reconnoissans que Dieu leur faisoit honte par la constance qu'il avoit donnée à ceste femme, envoyèrent à l'église de Nîmes, établie un peu au paravant, pour avoir quelqu'un qui redressast leur église; & leur fut envoyé Guillaume Mauget qui posa les premiers fondemens, le VIII de février M.D.LX (1); puis s'en retourna en son église, y ayant commis par légitime élection Claude Fremi (2) & François Maupeau, par la diligence desquels le troupeau accrut merveilleusement en peu de temps, combien qu'ils n'eussent accepté la charge qu'en attendant la venue d'un qui leur fust assigné, qui fut un nommé Jean Chassagnon dit de la Chasse, retourné de Meaux (3), lequel toutes-fois n'y pouvant subsister sans mettre l'église en danger tant évident, (tant il estoit recherché par les adversaires) se retira aux Cévennes pour un temps, par l'avis & ordonnance du consistoire, continuans toutesfois leurs assemblées secrètes sous la conduite des deux dessufdits.

Guillaume  
Mauget.Claude Fremi.  
François  
Maupeau.Jean  
Chassagnon.

Les Cévennes.

C'est un en ce mesme temps que ceux des montagnes des Cévennes (un pais rude & aspre s'il y en a France, & qui pouvoit sembler des moins capables à recevoir l'Evangile, pour la rudesse de l'esprit des habitans) receurent néantmoins avec une merveilleuse ardeur la vérité de l'Evangile, auxquels s'adioingnèrent, non seulement quasi tout le commun, mais aussi les gentilhommes & plus grans seigneurs: tellement que quasi en un instant furent dressées plusieurs églises, à savoir celle de Melet (4) par Robert Maillart; celle d'Anduze, par Pasquier Bouff (5), qui est l'entrée des Cèven-

Mialet.  
Robert  
Maillart.  
Anduze.  
Pasquier  
Bouff.

(1) Ou plus exactement 1559, l'année 1560 ne devant commencer qu'à Pâques. C'est du reste la date qu'indique d'Aigrefeuille dans son *Histoire de Montpellier* (*Bull. de l'hist. du protest.*, III, 225).

(2) Alias *Formy* (d'Aigrefeuille).

(3) Voy. page 57.

(4) Mialet (Gard).

(5) Avant Pasquier Bouff et dès 1547, les doctrines de la Réforme avaient été prêchées à Anduze par Nicolas Ramondy, Claude Rozier, Guy de Moranges et autres (J.-P. Hugues, *Histoire de l'Eglise réformée d'Anduze*, page 51).

nes du costé de Nîmes, & dont les seigneurs faisoient telle profession de l'évangile que l'un d'iceux, s'estant retiré à Genève, y a exercé longtemps le ministère, & depuis est mort ministre à Nîmes en très grande réputation (1); celle de Sauve, par un nommé Tartas; celle de S. Jean, par Olivier Tardieu; celle de S. Germain de Calberte par un au paravant libraire à Genève, le labeur duquel, conioint avec un singulier exemple de bonne vie, profita tellement, qu'en peu de temps il acquit au Seigneur ceux de Saint-Etienne de Villefrancesque (2), du pont de Monvert, de S. Privat, Gabriac & autres lieux circonvoisins. D'autre part, ceux d'Aiguesmortes, favorisés du capitaine de la forteresse nommé Pierre Dayffe, recouvrèrent de Genève pour ministre un nommé Hélié du Bosquet, natif du Périgort & aagé d'environ soixante ans une partie desquels il avoit employé au ministère es terres de Berne lequel a planté ceste église d'Aiguesmortes qu'il arrousa peu après de son sang (3), comme il fera dit en son lieu.

Les églises en ce mesme temps se dressèrent es principales villes & places de Dauphiné avec une merveilleuse ardeur, surtout à Valence, ville épiscopale & université célèbre, sur le fleuve du Rofne, premièrement par le ministère d'un nommé Pierre Bruslé, au paravant advocat à Mets en Lorraine (4), puis par Gilles Solas de Montpellier, successeur de Bruslé, contraint de se retirer; auquel fut adjoindit puis après un nommé Lancelot, angevin, & gentilhomme de bon lieu, à eux envoyé de Genève (5). Ceux de Montélimart aussi soulagés par le

1560.

Sauve.  
Tartas.  
Saint-Jean.  
Olivier  
Tardieu.  
S. Germain-de-  
Calberte.Saint-Etienne.  
Le Pont-de-  
Monvert.

Aiguesmortes.

Pierre Daysse.

Hélié du  
Bosquet.

Valence.

Pierre Bruslé.

Gilles Solas.

Lancelot.

Montélimar.

(1) Il s'agit de Pierre d'Ayrebardouze, seigneur d'Anduze, successivement pasteur à Jussy, Lyon, Uzès et Nîmes.

(2) Ou de Valfrancesque, aujourd'hui Saint-Etienne-de-Vallée-Française (Lozère).

(3) Le 14 novembre 1560. Voir ci-après, même livre.

(4) Bèze confond ici ce Pierre Bruslé, premier pasteur à Valence en 1560, avec son homonyme Pierre Bruslé (Alias Brusly ou Brully), d'abord en effet avocat à Metz, en Lorraine, et qui succéda à Calvin en 1541 comme pasteur de l'Eglise française de Strasbourg. Ce dernier mourut martyr à Tournay, le 19 février 1545. Voy. Crespin, fol. 158 et *France protest.*, art. *Bruslé*.

(5) Lancelot d'Albeau avait déjà exercé le ministère à Tours en 1558. Voy. page 60.

1560. Senefchal du pais de Valentinois nommé Bouriac (1), acheminés par un cordelier nommé Frère Tempête, preschant la vérité assés rondement en son habit, dressèrent leur église par le ministère de François de S. Paul (2), à eux aussi envoyé de Genève, ayant au paravant exercé la même charge es terres de Berne.

Romans. Ceux de Romans aussi, assistés par les sieurs de Changy, & autres gentilhommes voisins dressèrent leur église, si qu'en un instant la lumière de la vérité s'expandit partout, de sorte que si la sagesse des mieux advisés eust sceu vaincre l'impatience de quelques uns, il y a grande apparence que la plus grand part du pays sans comparaison, se fust rengé de foy-mêmes, & se fussent leurs affaires beaucoup plus paisiblement portés.

Auton. Au parlement de Dijon ceux d'Autun, après avoir longuement temporisé, s'avancèrent fort par le moyen de deux chanoines, hommes de bonnes lettres & de réputation beaucoup meilleure que la plupart de leurs compagnons, l'un nommé Iean Veriet, & l'autre Iean de la Coudrée, tous deux curés, l'un de S. André, & l'autre de S. Iean au dedans de la ville, lesquels, se servant de l'édit du roy par lequel il estoit enjoint aux curés de résider sur leurs bénéfices, & d'y exercer leur estat, commencèrent de prescher le 15 de novembre M.D.LIX, déclarans peu à peu les abus, & instruisans le peuple en la pureté de l'Evangile, avec telle affluence que les temples n'estoient assés grans pour contenir la multitude. Et continuèrent nonobstant les empeschemens à eux donnés, comme nous dirons en son lieu, jusques à l'édit de janvier.

Chalon. Antoine Popillon. ALORS aussi fut dressée l'église de Chalon, y étant envoyé Antoine Popillon, gentilhomme qui s'estoit pieça (3) retiré à Genève, auquel furent adjoins un furnommé du Pré, & Philbert Grené (4).

Dupré. Philibert Grené.

D'AUTRE part en Normandie, dès le temps du roy Henry, & sous ce règne de François, il n'y avoit quasi bonne ville ni bon bourg, où il n'y eust église dressée à l'exemple de Rouan, comme entre autres lieux à Dieppe, où fut employé François de S. Paul, sauvé de Montélimart en Dauphiné, Luneray, Caen, Vire, S. Lo, Evreux, où travailloit Loifeleur retourné de Bretagne.

Nous avons montré jusques icy la singulière assistance de Dieu, établissant tant d'églises, & par très petits ou plustost nuls moyens humains, parmi très grands & très horribles orages, pour vérifier ce qui est escrit au 110<sup>e</sup> pseaume, à savoir que Jésus Christ domine au beau milieu de ses ennemis (1). Maintenant nous déclarerons, suivant le même ordre des parlemens de France, les trespas & trespas assauts de toutes sortes qui furent alors livrés à toutes les églises de France, & montrerons comme peu à peu le fait de la religion & de l'estat politic ont esté débatus en France coniointement, premièrement par la violence du gouvernement étant entre les mains du cardinal & du duc de Guise son frère, & finalement par le moyen qu'aucuns voulurent tenir pour empêcher l'exécution de l'édit de janvier sur ce fait & dressé à la réquisition des estats généraux de la France, & établi par l'une des plus notables compagnies qui furent onc assemblées en France, composée de gens de deux religions. Nous commencerons doncques par ce qui advint à Paris & en la cour, laquelle durant tout ce règne ne s'escarta dudit parlement. L'espérance de ceux de la religion réformée estoit très grande & très apparente après le trespas du roy Henry, mais trois choses principalement la firent tantost évanouir & tourner tout au contraire : à quoy aidèrent grandement les partialités commencées de longue main entre les principaux courtisans, comme il est amplement contenu en la vraye histoire de ce roy François deuxiesme. A grand'peine donc le feu roy Henry avoit la bouche close quand ce ieune roy, âgé seulement d'environ seize

1560.  
Normandie.

Dieppe.  
François  
de Saint-Paul  
Luneray,  
Caen, Vire,  
S<sup>c</sup>-Lo, Evreux

Violentes  
attaques.

Paris.

(1) Il faut lire Barjac. Félix de Barjac, membre de l'illustre famille de ce nom, était en effet, d'après l'historien Chorier, sénéchal de Valentinois en 1560.

(2) François de Saint-Paul dut bientôt quitter Montélimart pour Dieppe. Nous le retrouverons au nombre des ministres du colloque de Poissy.

(3) Auparavant.

(4) Philibert Grené était à Bordeaux le 15

août de la même année (Gaberel, *Hist. de l'Eglise de Genève*, I, pièces justif., page 196.

(1) Ps. CX, 2.

1560.

Les Guise,  
sacles du roi.Le procès des  
cinq.Du Bourg en  
appelle.

ans, fut transporté au chasteau du Louvre par la royne sa mère, accompagnée des deux frères de Guise appelés les oncles du roy, sans qu'aucun s'y opposast comme il appartenoit, & tant pour ne condamner les actions du feu roy, que pour tenir la promesse de la ruine jurée de ceux de la religion réformée, la commission des iuges délégués pour le procès des cinq conseillers du parlement, prisonniers par le commandement du feu roy Henry, fut reconfermée par lettres patentes du roy François deuxiesme son fils, en date du quatorziesme iour de iuillet. Or avoit esté du Bourg desjà interrogué, & y avoit appel interietté par luy. Jean Bertrandi cardinal, au paravant garde des seaux, pour gratifier au cardinal de Lorraine, & essayer par ce remède de rompre son voyage de Rome, feit toute diligence de iuger l'appel interietté par du Bourg (vivant encor le roy Henry) de la sentence de l'évesque de Paris qui l'avoit déclaré hérétique. Et combien qu'on luy eust remontré qu'il ne le pouvoit faire, attendu qu'il avoit présidé és iugemens précédens, si ne laissa-il de passer outre, & de confermer ceste sentence, alléguant pour défense que lorsqu'il iugeoit & présidoit, il estoit en qualité de garde des seaux, & chef de la iustice de France, mais alors il le condamnoit comme archevesque de Sens. De laquelle sentence du Bourg appella de rechef comme d'abus, & se faisoient merveilieuses menées pour l'opprimer, commandement ayant desjà esté fait à ses deux frères (qui estoient en la ville pour solliciter pour luy) d'en sortir dedans trois iours sur peine de l'indignation du roy, & d'estre privés de leurs'estats, afin que tout secours luy fust osté. Estant donc du Bourg ainsi remené de la Bastille en la Conciergerie du palais, le premier président & ceux de la grand'chambre voulurent iuger l'appel comme d'abus. Mais il présenta contre eux, & memes contre le président nommé le Maistre, des causes de récusation, contenans blâmes très déshonnestes & dignes de mille gibets; requérant en outre conseil luy estre administré. Le cardinal adverti de cela, afin de faire promptement iuger l'appel, & evanouir les causes de récusation, mena au parlement le chancelier Oli-

vier, & plusieurs maistres des requêtes choisis à sa dévotion. Du Bourg mandé ne s'estonna de cest appareil, mais, persistant, remonstra au Cardinal qu'il s'esbaysoit comme luy, qui estoit son ennemi mortel, partie accusateur & principal sollicitateur, se rengeoit ainsi au nombre de ses iuges. Sur quoy luy blefmiffant s'excusa, l'asseurant qu'il estoit son meilleur ami, toutesfois, puisqu'il avoit telle opinion de luy, qu'il s'en déportoit volontairement. Finalement les causes de récusation furent par arrest prononcé par Olivier, déclarées admissibles, & ordonné qu'il auroit conseil, ce qui luy avoit esté au paravant desnié: de sorte que le cardinal se trouva tout confus. L'avocat Marillac luy fut baillé, lequel meit toute peine de le faire desdire, luy alléguant que sans cela il ne pouvoit éviter la mort; ce que n'ayant peu faire, il l'amena à ceste nécessité qu'il le laisseroit pleider sans l'interrompre, puis il diroit après ce que bon luy sembleroit. Estant donc venu devant les iuges, l'avocat remonstra le mérite de la cause, la manière de l'emprisonnement non iamais pratiquée, & encores moins la façon de procéder de Bertrandi, qui n'avoit eu aucune honte de iouer deux personages ou trois, en présidant, & assistant és trois iugemens précédens; en quoy non seulement apparoissoient les causes d'abus très évidentes, mais aussi la nullité de sentences & arrests, en sorte qu'il falloit nécessairement recommencer tout le procès, casser & annuler toutes ses procédures, veu que nulle formalité de iustice n'y avoit esté gardée. Mais au lieu de conclurre à son appel, il acquiesça, recourant à la miséricorde du roy, & de la cour, confessant sa partie avoir grandement offensé Dieu, & sainte mère église; irrité le roy, & s'estre monstré inobédient à son évesque, auquel, & à la sainte église romaine, il désiroit estre reconcilié. Sur quoy du Bourg, qui estoit présent, se voulant opposer, Marillac fit signe aux présidens, désirant luy sauver la vie par ce moyen, lesquels, au lieu de luy donner audience, & de sçavoir s'il avouoit son avocat, le renvoyèrent incontinent en sa prison. Mais pendant qu'ils avoient de députer deux d'entre eux pour faire entendre sa conversion au roy, & luy demander sa grace, voici

1560.

Son avocat  
cherche  
à le sauver.

1560.

Du Bourg le  
désavoue.

arriver un bulletin, écrit & signé de du Bourg par lequel il désavouoit les conclusions de son advocat, persiflant en ses causes d'appel, & en sa confession de foy faite devant le roy, laquelle il estoit prest de confermer par l'effusion de son sang en la mort, comme estant, disoit-il, fondée sur la parole de Dieu, lequel il supplioit très humblement luy pardonner, tant de n'avoir interrompu l'avocat, comme aussi d'avoir esté induit par la feintise d'aucuns, à vouloir interpréter & colorer ceste siene confession de foy, sur quoy ils avoient arraché quelque chose de ses mains; mais qu'après avoir pensé à la vérité, il trouvoit avoir esté grandement séduit, ce qui le faisoit revenir & demeurer ferme en ses premiers propos. Cela veu par la cour, ils en advertirent le roy, qui leur manda de le juger incontinent. Par ainsi fut dit bien jugé & mal appelé. Son recours fut à l'appel devant le primat de Lion. De là s'enfuit le bruit que du Bourg s'estoit défendu, ce qui résouloit les uns, & faisoit les autres. Mais ceci venu à ses oreilles, il s'en excusa grandement, par une épître qu'il adressoit à ses frères & membres de l'église de Paris: leur rendant raison de son fait, & les priant de ne s'en scandaliser, car il espéroit, Dieu aidant, de demeurer ferme jusques à la fin. Et quant à ce qu'il recouroit ainsi aux jugements des supposés du pape, il disoit que ce n'estoit aucunement pour approuver leur église, ni aussi pour prolonger sa vie par subterfuges, mais pour avoir par ce moyen d'autant plus d'opportunité de faire cognoître sa religion, & profiter en plusieurs lieux, autant qu'il pourroit, & afin d'oter toute occasion de penser qu'il se précipitât, & qu'il fust cause de sa mort devant le temps, s'il oubloit quelque chose qui peut servir à sa justification. Car, quant à luy, il se sentoit si bien fortifié par la grace de Dieu, que l'heure de la mort luy estoit chose souhaitable, laquelle il attendoit avec toute joye.

Il écrit à  
l'église  
de Paris.La persécution  
sévit.

CEPENDANT s'escouloit beaucoup de temps, [ce] qui causoit au cardinal & autres ennemis de du Bourg un fort grand ennui & dépit; car ils n'avoient rien plus recommandé. Voilà l'estat auquel estoient réduits ceux de la religion par ceste poursuite violente,

accompagnée d'infinies captures qu'on faisoit par tous les endroits du royaume: de sorte que leur condition estoit empirée par la mort de Henry plustost qu'amendée. Leur recours fut premièrement à prier Dieu, & en second lieu à envoyer tant vers le prince de Condé, que vers la dame de Roze sa belle-mère, & vers l'amiral, non ennemis de la religion, & qui estoient lors à la cour à Villiers coëte Rets (1) pour le supplier d'avoir pitié d'eux, & prendre leur cause en main, & de tant faire envers la royne-mère, qu'ils fussent ouïs en leurs justifications: en quoy ils avoient espérance, parce qu'elle leur avoit fait au paravant quelque démonstration de bonne volonté & promis, vivant Henry, de la faire cognoître si elle en avoit le moyen. Ces seigneurs, combien qu'ils n'eussent lors grande autorité en la cour, promirent toutesfois de s'employer selon leur pouvoir pour faire tant qu'ils fussent ouïs. Toutesfois leur avis estoit qu'eux mesmes escrivissent à la royne, ce qui fut fait. La lettre portoit que, vivant le feu roy Henry, & de long-temps ils avoient beaucoup espéré de sa douceur & bénignité, en forte qu'outre les prières qui se faisoient ordinairement pour la prospérité du roy, ils prioient Dieu particulièrement qu'il luy pleust la fortifier tellement en son esprit qu'elle peust servir d'une seconde Esther. Mais que présentement, puisqu'elle estoit mère du roy, qui luy remettoit du tout ses affaires, ils en avoient conceu meilleure espérance, & s'adressoient à elle pour la supplier très humblement de les faire jouir des fruits de leur attente, & ne pas permettre ce nouveau règne estre souillé du sang innocent, lequel avoit tant crié devant Dieu, qu'on s'estoit bien peu appercevoir son ire avoir esté embrasée, pour laquelle esteindre il n'y avoit autre moyen que de donner reslasche aux pauvres affligés, & les écouter en leurs justifications, en quoy faisant, Dieu prendroit le soin de ses enfans & d'elle, & augmenteroit leur règne en toute prospérité. Ceste dame qui, d'autre côté, se voyoit le chemin ouvert pour établir son autorité de

1560.

Lettre à  
la reine mère.

(1) Villers-Cotterets (Aisne), où la Cour de France résida quelquefois sous les Valois.

1560.

plus en plus, tant pour ce qu'on s'adressoit à elle, que pour le moyen qu'on luy donnoit de favoir tous les secrets de ceux de la religion réformée, ufa d'une merveilleuse discrétion en cest endroi. Car en premier lieu, comme estant irritée de ce que la mort de son feu seigneur & mari luy estoit ramentue de telle façon : « Hélas, dit-elle, de quoy est-ce qu'on me menace ? Car comment me pourroit faire Dieu pis qu'il a fait, m'ayant osté ce que ie prisois & aimois le plus ? » Toutesfois peu après, comme aucunement appaisée, elle leur donna plus gratieufe responce : promettant au prince, à la belle-mère d'iceluy, & à l'amiral de faire cesser les persécutions, pourveu qu'on ne s'assemblast pas, & que chacun vescuist paisiblement & sans scandale. Ce qui l'esmeut à cela entre autres choses, furent certaines lettres & remonstrances à elle envoyées le 26 d'aoust, par un gentilhomme qui avoit servi la feu royne de Navarre, qui se soubscrivoit Villemadon, avec lequel la dite dame avoit autresfois privéement conféré de ses affaires & memes des points de la religion. En ces lettres il luy ramentevoit comme du temps de sa stérilité il n'avoit tenu à ceux-là memes desquels elle s'asseuroit qu'elle ne fust répudiée, & que lors elle avoit eu son recours à Dieu, lisant & goustant sa parole, & chantant avec grand plaisir les pseumes traduits en rime françoise, entre lesquels elle avoit choisi pour foy le 141<sup>e</sup> encores qu'il ne fust de la traduction de Marot, commençant ainsi :

*Vers l'Eternel des opprésés le père,  
 Je m'en iray luy monstrant l'impropre (1)  
 Que l'on me fait, & luy feray prière  
 A haute voix qu'il ne jette en arrière  
 Mes piteus cris, car en luy seul l'espère.*

ENVIRON lequel temps Dieu luy avoit donné son fils aîné, que plusieurs autres enfans avoyent suivi. Il vouloit aussi qu'il luy souvint comme le cardinal avoit mis en usage, au lieu des pseumes, certains vers lascifs & impudiques d'Horace & autres poètes infames ; depuis lequel changement tant de malheurs luy estoient survenus les uns sur les autres ; &

(1) L'injustice.

1560.

l'exhortoit finalement, si elle ne vouloit tomber du tout en ruine avec l'estat du royaume, à se deffaire de telles gens, & à n'endurer que ceux qui n'estoient de la maison & n'avoient aucune part en l'héritage, occupassent par dol & violence la puissance du roy & d'elle, reculans & mettans sous les pieds les princes du sang ; mais qu'au contraire elle fist que tout alast selon l'élection de Dieu, & que les princes du sang, qui estoient leurs meilleurs & plus fideles serviteurs, luy fussent en honneur. Finalement qu'elle advist de conduire ses enfans en la voye du bon roy Josias. Voilà, di-je, la lettre de Villemadon, qui esmeut grandement la royne-mère à penser à ses affaires ; coniecturant que les princes du sang n'estoient ainsi mis en avant qu'ils ne feissent iouer ce jeu aux autres, ce qui pourroit rendre la partie forte, où elle ne gagneroit rien si elle tenoit trop roide d'un costé. Et pourtant, délibérant sous main d'entretenir en quelque opinion de foy, tant les princes que ceux de la religion, & s'adressant pour cest effect à madame de Montpensier (1), qu'elle favoit estre aucunement de leur parti, & qui estoit au reste de ses plus privées amies, elle se plaignit de ce gouvernement qu'elle appelloit tyrannique comme estant transporté aux estrangers, du reculement du connestable, & du mépris auquel elle se voyoit ; promettant avec le temps toute faveur à ces pauvres gens, qu'elle appelloit. Bref, elle feit en sorte que ceux de la religion en espéroient beaucoup. Une autre chose entretenoit encores les églises en quelque espérance, à favoir la venue du roy de Navarre, sollicité par le connestable de se haster pour tenir le lieu qui luy appartenoit en ce royaume : & de fait il s'estoit mis finalement en chemin, & avoit promis merveilles aux ministres des églises par lesquelles il passoit, & qui luy remonstroient le devoir qu'il avoit, tant à l'estat en général qu'aux pauvres églises, qu'il favoit estre de si longtemps si mal traitées par ceux qui avoient abusé des feuz rois. Mais estant approché de la cour, combien

La reine mère  
 en est émue.

Confiance  
 des églises.

(1) Louise de Bourbon, sœur du connestable de ce nom, mariée à Louis I<sup>er</sup>, duc de Montpensier.

Bonnes  
 promesses.

Lettre de  
 Villemadon.

1560.

On écarte  
le roi  
de Navarre.Nouvelle  
requête.

qu'il fust très bien acompagné pour s'emparer de l'autorité due à son rang, en quoy il eust esté assisté de la faveur & des forces principales du royaume, si est-ce que, se laissant gouverner à deux de sa suite, à savoir au sieur d'Escars, & à l'évesque de Mande, pratiqués par ses ennemis, après avoir souffert mille indignités à son arrivée, il ne fit jamais seulement semblant de s'en ressentir, &, après avoir assisté au sacre du roy à Reins, le XVIII de septembre audi<sup>8</sup> an, fut renvoyé en son païs avec commission de conduire la royne d'Espagne, seur du roy, au roy d'Espagne son mary. Cependant, à Paris on ne donnoit aucune relasche à du Bourg, ayant interietté appel devant le primat de Lion qui estoit pour lors le cardinal de Tournon, lequel ne faillit incontinent à déléguer des iuges.

CESTE poursuite précipitée fut cause que ceux de la religion de l'église de Paris escrivirent de rechef à la royne-mère, que, sur son assurance de faire cesser la persécution, ils s'estoient de leur part contenus selon son désir, & avoient fait leurs assemblées si petites que l'on ne s'en estoit comme point apperceu, de peur qu'à ceste occasion elle ne fust importunée par leurs ennemis de leur courir sus de nouveau; mais qu'ils ne s'apercevoient aucunement de l'effect de ceste promesse, ains sentoient leur condition estre plus misérable que par le passé, & sembloit, veues les grandes poursuites contre du Bourg, qu'on n'en demandast que la peau: comme aussi ils avoient entendu de bonne part ses ennemis s'en estre vantés; quoy avenant elle se pouvoit affeurer que Dieu ne laisseroit cela impuni, veu qu'elle cognoissoit l'innocence d'iceluy, duquel le iugement feroit si manifeste, qu'il ne pourroit aucunement estre deguisé ne dissimulé. Que la procédure contre du Bourg se trouvoit de toutes personnes si estrange, que si on attentoit plus outre contre luy & les autres chrestiens, il y auroit grand danger de troubles & esmotions, & que les hommes, pressés par trop grande violence, ne ressemblassent aux eaux d'un estang, la chauffée duquel rompue, les eaux n'apportoient par leur impétuosité que ruine & dommage aux terres voisines. Non que cela advinst par ceux qui, dessous

leur ministère, avoient embrassé la réformation de l'Evangile (car elle devoit attendre d'eux toute obéissance) mais pour ce qu'il y en avoit d'autres en plus grand nombre cent fois, qui, cognoissans simplement les abus du pape, & ne s'estans encores renegés à la discipline ecclésiastique, ne pourroient souffrir la persécution, de quoy ils avoient bien voulu l'advertir, afin qu'advenant quelque meschef elle ne pensast iceluy procéder d'eux.

LA royne-mère, trouvant ceste lettre fort afpre & dure, respondit aussi durement, en ces propres termes: « *Eh bien! on me menace, cuidant me faire peur, mais ils n'en font pas encores où ils pensent.* » Toutesfois, estant pourchassée & continuellement sollicitée par le prince de Condé, la dame de Roye & l'amiral, elle dit qu'elle n'entendoit rien en ceste doctrine, & que ce qui l'avoit au paravant esmeue à leur désirer bien, estoit plustost une pitié & compassion naturelle qui accompagne volontiers les femmes, que pour estre autrement instruite & informée si leur doctrine estoit vraie ou fausse. Car quand elle considéroit ces povres gens estre ainsi cruellement meurtris, bruslés & tourmentés, non pour larrecin, volerie ou brigandage, mais simplement pour maintenir leurs opinions, & pour icelles aller à la mort comme aux nopces, elle estoit esmeue à croire qu'il y avoit quelque chose qui outrepassoit la raison naturelle. A ceste occasion elle desiroit de communiquer privément avec quelqu'un de leurs ministres, & spécialement à un qu'elle avoit entendu estre gentilhomme, issu de noble & ancienne race, par quoy elle les prioit de le faire venir vers elle à Villiers coste-Rets, l'assurant qu'il ne luy feroit mesfait ne mesdit en aucune manière, & qu'elle le prenoit sous sa sauvegarde (1). Mais, quelle qu'en fust la cause, il ne peut parler à elle; &, partant, il supplia la dame de Roye de luy présenter la confession de foy des églises de France, qui n'estoit encores lors imprimée, afin qu'elle veist pourquoy tant de pauvres gens estoient

1560.

La reine mère  
se dérobe.

(1) Ce ministre était Antoine de La Roche-Chandieu, selon Régnier de la Planche, qui raconte le même fait avec quelques variantes (*France protest.*, art. *Chandieu*).

1560.

lors poursuivis si cruellement par tout le royaume.

De Russanges,  
apostat.

OR estoit-il advenu, régnant encores Henry, qu'un orfèvre de Paris nommé de Russanges, apostat de la religion, & démis de sa charge de surveillant, pour avoir esté trouvé en quelque faute, avoit, par despit, décelé leurs assemblées au président Saint André, & au Sorbonniste de Mouchi, se faisant appeller Democharès (1), député inquisiteur de la foy par le cardinal, & avoit mesmes baillé par escrit les noms & surnoms de tous les plus riches & apparens de ladite église, mesmes de tous les ministres & anciens, pour l'espérance de participer au butin. Ceste entreprise fut retardée par la mort intervenue du roy; ce que le cardinal voulant remettre fus, il fut d'autant plus esmeu à ce faire, qu'il entendit que telles assemblées se faisoient par toutes les provinces du royaume en plus grande hardiesse que devant. Car, outre ce qu'il estoit extremement acharné contre eux, il pensa ceste licence estre au mespris de luy & de son frère. Partant, ayant pris argument sur la promesse faite à l'Espagnol au traité de la paix, il ne voulut plus tarder à se venger de ses prétendus outrages : à quoy aussi l'esguillonnoit le désir d'acquérir renommée, & de posséder entièrement les ecclésiastiques. Or se proposoit-il de venir aisément à chef de ceste entreprise contre ceux de la religion qui estoient à Paris, à cause de l'entière obéissance que luy rendoit non seulement le parlement & la justice ordinaire, mais aussi tout le corps de la ville en général & en particulier. Et l'attendoit que la grandeur de cest exploit tiendrait toute la France en telle crainte, qu'on ne songeroit à faire aucune résistance ailleurs, quand ils viendroient à passer outre, après avoir ainsi matté ceux de Paris. Cela fut cause qu'on publia des édits tous nouveaux, plus rigoureux que jamais, lesquels on rafraichissoit souvent, contenant défenses de faire aucunes assemblées, ni de s'y trouver, à peine d'estre envoyé au feu sans autre forme de procès. Promesses aussi estoient faites aux délateurs, de la moitié des confiscations, avec autres grands fa-

Le cardinal  
prend des  
mesures.

lares; commandement aux commissaires des quartiers de Paris, d'estre diligens à recevoir les accusations, & saisir ceux qui feroient déferés, & de rechercher les maisons de jour à autre, & faire rapport de leur diligence. Et, afin de ne rien laisser arriere pour les vacations du parlement (ainsi qu'il a esté dit) puissance fut donnée par lettres patentes au lieutenant-criminel du Chastelet, de iuger sans appel ceux qui seroient amenés devant luy, & à certains autres conseillers, qu'on favoit estre capitaux ennemis de ceste doctrine, expressément choisis & esleus par le cardinal, qui acompagnoit les lettres dudit seigneur des siennes très affectueuses, portant menaces aux faillans, & promesses de grands biens à ceux qui y emploieroyent leur industrie & diligence, toutes choses cessantes.

Les curés & vicaires des parroisses dénonçoient excommunimens contre tous ceux qui cognoistroient quelques luthériens & ne les déferoient; exhortoient le peuple par toute sorte de persuasions de ne s'y esparner, & avoir l'œil chacun sur son voisin; propoisoient impunité aux accusateurs, si leur accusation n'estoit bonne & recevable. Bref, on cerchoit tous moyens possibles pour descouvrir ces hérétiques, jusques à adiouster de grandes promesses à ceux qui s'y montreroient vaillans. Cependant l'entreprise de Russanges ayant longuement trainé, il ne sceut se porter si finement qu'il ne fust descouvert en pratiquant de l'aide & se vantant de grandes promesses à luy faites. Car, ne pouvant rien faire seul, il feit tant que d'attirer à soy deux compagnons, à favoir un autre orfèvre, frère d'un huissier de parlement, lequel a depuis reconnu sa faute, & un certain George Renard, tailleur d'habillemens. L'un d'eux devoit servir d'accusateur, & les autres de témoins, puis qu'autrement on ne pouvoit attraper ces hérétiques, pour faire leur procès. Ce Renard avoit esté prévenu du fait de la religion durant la grande persécution faite l'année des placards, il y avoit environ vingt-huit ou trente ans (1), par le baillif Morin, & estant mené au supplice, avoit tant fait qu'il avoit fauvé sa vie,

1560.

Georges  
Renard.

(1) Voy. ci-dessus, page 71.

(1) En 1534. Voy. ci-dessus, page 10.

1560.

pour avoir promis d'accuser ses compagnons : ce qu'il fit, & mit des plus grands de Paris en peine. Depuis, s'estant réconcilié à l'assemblée secrète dudit lieu, il cognut tous les principaux. Mais quand la persécution retourna, craignant estre puni comme relaps, pour derechef éviter la mort, il se retira au susdit président S. André & à Democharès, par le moyen de Ruffanges. A ces trois susdits deux autres tesmoins, le fait desquels va ainsi.

Les assemblées sont découvertes.

IL y avoit à la porte S. Victor un peintre & un gueternier (1) qui introduisirent chacun un apprentif esdites assemblées. Avint quelque temps après que ne pouvans avoir argent d'eux pour leur apprentissage, & les ayans battus pour leurs fautes, ils les chassèrent ; de quoy les mères despitées, fachans la manière de vivre de leurs maîtres, les menèrent confesser pour avoir abolition. Les prestres ayans sceu leur secret, en advertirent le président S. André & Democharès, qui les retindrent, sans permettre qu'aucun parlât à eux : & les sceurent si bien emmieller & traiter de toutes sortes de viandes, voire jusques à les enyvrer de ces bons vins théologiques, que non seulement ils tirèrent d'eux tout ce qu'ils favoient, mais aussi les attirèrent tellement à leur cordelle, qu'ils promirent de dire tout ce qu'on voudroit. Si qu'à leur délation plusieurs personnes, voire mesmes des familles entières, furent prises en un iour, & par le moyen des uns & des autres toutes les assemblées de la ville, & les maisons où elles se faisoient, furent découvertes.

Et d'autant qu'il y avoit plusieurs captures à faire, outre ce que les juges du Chastelet, & les commissaires départirent tous les sergens par bandes & cantons, il fut aussi mandé de la cour aux maîtres du guet, & aux archers de la ville de leur assister, fust de iour ou de nuit, lesquels avec tous les bedeaux des iurisdiccions ecclésiastiques & subalternes, faisoient assés grand nombre. Du commencement, afin de n'effaroucher personne, ils firent semblant de rechercher quelques voleurs & larrons, & furent quelques iours ravaudans çà & là, sans toutes-

fois entrer en aucune maison suspecte de la religion, ny mesmes approcher du faubourg S. Germain des Prés, qui estoit sur tous autres recommandé, pour ce qu'on l'estimoit une petite Genève, comme ils en parloient entr'eux. Ceux de la religion s'estans ainsi rassurés, tout d'un coup ce faux bourg fut assailli, & commença-on en la rue des Marets (1) près le Pré aux Clercs, chés un nommé le Visconte, qui retiroit coustumièrément les allans & venans de la religion, & principalement ceux qui venoient de Genève & d'Allemagne, en la maison duquel aussi se faisoient souvent de grandes assemblées. Et, afin de le surprendre mangeant de la chair aux iours défendus, comme il en avoit la réputation, ils dressèrent leurs embusches par un iour de vendredy chés les accusateurs & nommément chés un clerc du greffe criminel nommé Freté, caut & rusé en ces matières s'il en fut oncques. Aussi estoit-il dressé de la main du feu président Lizet, en sorte que, quand on ne pouvoit tirer tesmoignage & confession suffisante des accusés de ce crime, on mettoit ce fin Freté aux cachots avec eux, lequel savoit si bien contrefaire l'évangéliste, que le plus subtil & avisé tomboit en ses filets, & par ce moyen on en avoit fait mourir beaucoup. Freté donc, alléché de la despouille de ses voisins, pour les avoir dès long temps remarqués, retira chés soy quarante ou cinquante sergens en sa part, qui y estoient entrés à la file. Et sur les onze heures, estant arrivé Thomas Bragelonne, conseiller au Chastelet (ie le nomme ainsi à la différence de son frère lieutenant particulier) avec deux ou trois commissaires des plus envenimés contre ceste doctrine, la maison du Visconte fut incontinent environnée & rudement assaillie. Mais combien que de quinze ou seize personnes qui estoient à table, il n'y en eust que quatre qui fissent teste (car les autres se sauvèrent par dessus les murailles & à travers champs) si firent-ils une telle résistance, s'estimans assaillis par des brigands & voleurs, que tous ces sergens furent mis en route, & les plus hardis si vivement blessés, qu'on pensoit qu'il en deust mourir une douzaine

1560.

La rue des Marais.  
Le Visconte

Freté.

Le conseiller  
Bragelonne.

La maison  
du Visconte  
est assaillie.

(1) Un luthier. Crespin (fol. 508) dit un orfèvre.

(1) Voy. *Hist. d'une rue de Paris* (Bull. de l'hist. du protest., XV, 185).



1560.

pour le moins : ce qui leur vint contre espérance. Car ils faisoient leur compte de prendre, piller & emprisonner, & non d'estre battus. En ce confict, Bragelonne & ses commissaires furent en grand danger d'estre tués, & n'eust esté le Visconte, c'estoit fait d'eux. Le malheur tomba sur les blessés, qui n'eurent part au butin, mais ouvrirent seulement le passage à leurs compagnons qui leur vindrent sur le foir pour renfort. Cependant les combattans (du nombre desquels estoient deux frères gentilshommes d'Anjou, appelés Soucelles) eurent loisir de se sauver, & les autres de la religion des maisons prochaines eurent aussi temps de se retirer, quittans leurs maisons à la merci des iuges & sergens, qui y trouvèrent richesses d'or & d'argent monnoyé : principalement chés le Visconte, où ces hostes avoyent laissé leur argent en garde. Et par ainsi furent menés prisonniers la femme d'iceluy, ses petis enfans & son père, homme vieil & caduc, en portant devant eux, comme en triomphe, un chapon lardé, & de la chair crue qui estoit au garde manger : car de cuite il ne s'y en trouva point. Cela estoit pour les rendre davantage odieux au peuple. Aussi receurent le père & la belle fille tel mal traitement, qu'ils moururent en la prison, en grand poverty & langueur. Ils prirent aussi prisonnier un personnage qui avoit esté baillif de saint Agnan, en une maison prochaine où logeoit un gentilhomme nommé la Fredonnière, qui avoit aussi quitté la place, & y envoyoit cest advocat pour empêcher le saccagement de ses meubles : mais comme il contestoit par trop au gré des sergens & commissaires, il fut soupçonné, & à l'instant fouillé, & trouvé saisi de certains mémoires de grande conséquence contenant des remontrances au roy & à ses estats, tant pour la religion que pour l'estat politique : [ce] qui fut cause de l'envoyer au bois de Vincennes, le chargeant du crime de lèse maesté. Bourdin, procureur général du roy, ayant veu ces mémoires, les envoya au cardinal, & dit depuis en compagnie privée, qu'ils estoient divinement bien faits, & que ces fols là avoyent merveilleusement de bonnes raisons, toutesfois mal appliquées, & que c'estoit dommage qu'ils n'employoient leurs esprits ailleurs qu'à ces

Les frères  
Soucelles.

Arrestations.

Mémoires  
saisis.

refveries contentieuses de la religion.

AYANT Bragelonne & ses commissaires trouvé au iournal du Visconte, que certains deniers qu'ils avoient prins, appâtenoient aux gentilshommes du roy de Navarre, & autres gens de nom, ils se persuadèrent que ceux-là ne laisseroient perdre leur bien légèrement, & qu'ayant osé le défendre en plein iour, ils pourroient retourner la nuit & leur donner une charge plus aspre. Par quoy, ne voulans quitter ce butin, ils feirent venir à leurs secours plus de quatre ou cinq cens hommes de pied & de cheval, tous armés à blanc, qui firent le guet quatre ou cinq iours & nuits, pendant qu'on vuidoit la maison des absens, & les fit-on tant boire de ces vins de provision du Visconte, qu'ils se battoient entr'eux mesmes, en sorte qu'il y en eut un tué d'un coup de pistole.

Ces iuges, ne sentans plus de résistance, estendirent leurs poursuites par tous les endroits de la ville, là où pareillement les suspects avoyent abandonné leurs maisons. Mais leurs meubles furent si bien remués par ces officiers de iustice, que c'estoit à qui se reprocheroit avoir chacun iour mieux butiné, comme à vray dire les coins des rues estoient tellement farcis de meubles à vendre, que durant les fuites de Paris pour craintes de la guerre, ni en autres temps, ils ne furent onques à tel marché. De quoy ne voulurent perdre leur part les conseillers du Chastelet, à sçavoir Roland Poussemye, Jaques Rapouel, Guy Apollo, Guillaume Verforis, Nicolas l'Anglois ; & les commissaires, Jean Martin, Guillaume du Chemin, Jean Divonneau, Jaques de Sens & Tristan Cossian. Bref, on ne pouvoit aller par Paris sans passer à travers gens de pied & de cheval, armés à blanc, qui tracassoient çà & là, menans prisonniers hommes & femmes, petis enfans, & gens de toutes qualités. Les rues aussi estoient si pleines de charrettes chargées de meubles qu'on ne pouvoit passer, les maisons estans abandonnées comme au pillage & saccagement, en sorte qu'on eust pensé estre en une ville prise par droit de guerre, si que les pauvres devenoient riches, & les riches pauvres. Car avec les sergens altérés se mesloient un tas de garnemens qui rava-

1560.

On étend les  
poursuites.Scènes de  
pillage.

1560.

geioient le reste des fergens, comme glanneurs. Mais ce qui estoit le plus à déplorer, c'estoit de voir les pauvres petis enfans qui demeuroient sur le carreau, crians à la faim avec gémifemens incroyables, & alloient par les rues mendians, sans qu'aucun osast les retirer, sinon qu'il voulust tomber au mesme danger : aussi en faisoit on moins de compte que de chiens, tant ceste doctrine estoit odieuse aux Parisiens. Pour lesquels davantage aigrir & acharner il y avoit gens par tous les coings des rues (ie ne say de qui envoyés) & ressemblans à pauvres prestres ou moines crottés, qui disoient à ce pauvre peuple crédule, que ces hérétiques s'assembloient pour manger les petis enfans, & pour paillarder de nuit à chandelles esteintes, après avoir mangé le cochon au lieu d'un agneau paschal, & commis ensemble une infinité d'incestes & ordures infames ; ce qui estoit receu comme oracle. Bref, ce spectacle dura long temps, en sorte que ces manières de gens avoient fait comme une habitude ordinaire d'aller de jour & de nuit saccager maisons, au sceu du Parlement, lequel cependant fermoit les yeux.

Bruits  
calomnieux.

La cour est  
informée.

La clameur des affligés parvenue à la cour, la royne mère envoya savoir ce que c'estoit, à laquelle on renvoya certains escrits en rime françoise, trouvés chés le Visconte, faisans mention de la mort advenue au roy Henry par le iuste iugement de Dieu, esquels aussi ladite dame estoit taxée de trop déférer au cardinal. Et, afin que tout le corps de ceux de la religion fust trouvé coupable, & non quelque particulier, & qu'on rendist leur doctrine tant plus odieuse envers icelle dame, on adiouta certaines informations faites & dressées par l'industrie du président Sainct André & Demochares, sous la déposition de ces deux ieunes enfans, dont il a esté cy-dessus fait mention, qu'ils tenoient sous leurs ailes ; contenant entre autres choses, qu'en la place Maubert, au quartier des Tournelles, en la maison d'un avocat nommé Boulard, s'estoient faites plusieurs assemblées de luthériens : entre lesquelles le ieudi devant Pasques (qu'on appelle absolu) en avoit esté faite une de grand nombre d'hommes, femmes, & filles, environ la minuit, là où, après avoir presché, fait leur sabbath, mangé un cochon au lieu

de l'agneau paschal, & la lampe qui leur esclairoit esteinte, chacun s'accoupla avec sa chacune, & qu'entre autres femmes ils reconnurent celle dudit advocat, & deux fiennes belles ieunes filles, l'une desquelles s'estant rencontrée avec un d'eux, il la cognut par deux ou trois fois pour sa part. Ces choses ainsi dextrement agencées, & envoyées au cardinal avec les deux tesmoins, n'amendèrent la cause de Soucelles, qui estoit à la cour, pour suyvant la restitution de ses hardes, chevaux & argent pris chés le Visconte ; car encores qu'à la prière & instance du roy de Navarre, le roy luy eust quitté & remis les meurtres qu'il pensoit avoir faits en ce conflict, on trouva nouvelle occasion de le charger de ces libelles diffamatoires, d'autant qu'il se mesloit un peu de poésie : parquoy au nez du Navarrois, Soucelles estant entré en la salle du roy, & remarqué par le cardinal, fut par son commandement pris prisonnier, & envoyé avec grandes & feures gardes au bois de Vincennes, là où il trouva le ieune comte d'Aran escossois, pour l'envie que luy portoient ceux de Guise, à cause de l'évasion du comte d'Aran son aîné, & de la guerre d'Escosse dont il est parlé ailleurs (1) ; & Coiffart baillif de sainct Agnan, ayant esté trouvé saisi des susdites remontrances. Et furent ces deux, à savoir Soucelles & Coiffart, d'autant plus recommandés qu'on pensoit qu'ils avoient voulu mettre le roy de Navarre en besongne pour remuer mesnage, & qu'on espérait decouvrir plusieurs secrets par eux.

1560.

Soucelles  
Coiffart.

Le cardinal  
excite la  
mère.

Le cardinal de sa part ne laissa dormir ses informations. Car, ayant au poing le sac où elles estoient, & à sa queue les deux enfans, il alla trouver la royne mère, & avec exclamations incroyables, luy deschiffra de point en point le contenu d'icelles, n'oubliant rien pour rendre ceux de la religion les plus maudites & abominables créatures qui eussent esté dès la création du monde. Mesmes, afin de ne rien laisser en arriere, elles furent par luy enrichies de toutes les pollutions desquelles se souillèrent iadis les anciens hérétiques Psalliens, Gnostiques, Euchytes, Messaliens, Borborites, Origenistes, & autres que Satan

(1) Voy. ci-dessus, page 111.

1560.

a autresfois fuscités pour obscurcir la lumière de l'évangile, quand elle fut du commencement preschée en cachette, à cause de la persécution que leur faisoient les empereurs payens & idolâtres. Et, à ce que ces preuves ne peussent être calomniées, & qu'on cognust tant mieux l'énormité du fait, le cardinal présentoit les tefmoins qui les avoient veues, & qui avoient vescu de mesmes, comme il disoit. Ces informations ayans esté envoyées par ces gens de bien de iuges, auxquels le roy en avoit donné commission, « *desquelles (disoit-il) vous devez estre armée & munie, pour prévenir ceux qui vous parleront en la faveur de ces monstres infames, m'assurant, ma dame, que leurs desguisemens sous ombre de religion, ne pourront iamais trouver place en vostre endroit, & que par conséquent, au lieu de trouver mauvaise la procédure faite contre eux, vous iugerez qu'ils ont esté trop gratieusement traités.* »

Nouvelles rigneurs.

LA royne, ayant entendu le dire du cardinal & veu les tefmoins, qui par leur silence & visage assuré, sembloient le confermer, fut merveilleusement aigrie & estonnée; joint qu'on y mesloit des choses qui touchoyent son autorité, ensemble l'honneur du feu roy son mary. Mais le pis fut, que le chancelier Olivier se chargea volontairement de voir ces informations. Et, pour complaire à ceux de Guise, en fit luy-mesmes le raport au roy, & à son conseil, dans le parc de Villiers coste-Rets, avec des contenance & propos qui demonstroient qu'il avoit ceste matière grandement affectée. Ce que plusieurs gens de bien trouvèrent fort estrange, attendu qu'il favoit trop mieux comme les choses estoient passées, pour avoir luy-mesmes blâmé & détesté telles calomnies. Parquoy dès lors on estima que la France auroit beaucoup à souffrir, puisque le chef de la iustice & celui de l'intégrité duquel on attendoit beaucoup, estoit si manifestement rengé à la dévotion de ceux de Guise; luy, di-je, qui s'estoit du temps des roys précédens, opposé à toute oppression de iustice, sans aucune crainte. La royne donc manda aux Parisiens de continuer les poursuites commencées iusques à ce que ces meschans fussent du tout defracinés: en quoy elle fut promptement servie. Les poursuites donc furent redoublées, en sorte que tous ceux

qu'on pouvoit cognoistre & apprehender, furent, ou mis en prison, ou exécutés à mort.

DAVANTAGE, la royne ayant trouvé à part quelques sienes damoyelles, qui favorisoient ceux de la religion, leur déclara le rapport à elle fait de ces informations, auxquelles elle disoit adiouter telle foy, que si elle favoit pour tout certain qu'elles en fussent, elle les feroit mourir, quelque amitié ou faveur qu'elle leur portast. Les plus familières & advisées d'entre elles insistèrent tant contre elle, que de la faire condescendre à ouïr ces enfans, dont il luy fut fort aisé de cognoistre l'enclouure. Car estans vivement enquis des points esquels on ne les avoit point recordés, il apparoissoit manifestement qu'ils avoient esté apostés & pratiqués, ce qu'aussi ils confessèrent tacitement à l'une d'elles, qui feignoit trouver bonne leur procédure. Ce nonobstant la royne ne se fit cesser la poursuite, tant pour recommander sa chasteté envers le peuple, que pour ne vouloir déplaire au cardinal, qui avoit ceste matière grandement affectée. Et, d'autant qu'il y avoit eu de la résistance à saint Germain des Prés, luy & le duc de Guise son frère en prindrent occasion d'envoyer par les maisons prendre toutes les armes, iusques aux cousteaux, & de les porter en l'hostel de Clisson (1) (lequel ils s'estoient approprié & iceluy nommé de leur nom de Guise) afin que sans aucun inconvénient on parachevast ce qui avoit esté commencé, & qu'ils eussent nombre d'armes au besoin. En toutes lesquelles poursuites les noms de ceux de Guise trottoient comme ayans l'autorité souveraine. Car il n'estoit question ni du roy, ni de sa mère, ains disoit-on que le cardinal avoit commandé ceci, & le duc de Guise cela: & à ce qu'aucune faveur ne fust faite, il y avoit tousiours un gentilhomme ou serviteur d'iceux pour accompagner les iuges & commissaires par la ville, afin d'espier quelle diligence & devoir ils feroient.

POUR retourner à cest advocat, Boulart estant accusé, sa femme sachant son innocence, & que tout cela luy avoit esté dressé par l'envie parti-

1560.

Les dames d'honneur de la reine.

Les Guise désarment le peuple.

L'avocat Boulard.

(1) Cet hôtel est aujourd'hui affecté, avec l'hôtel Soubise, au dépôt des archives nationales.

1560.

culière que luy portoit le président S. André (encores que luy & elle se fussent absentés, comme plusieurs autres, pour crainte de la persécution, & qu'il y eust un merveilleux danger pour ceux qui paroissoient), toutesfois ne peut estre retenue de son mari que, par l'advis du greffier de l'Arche son parent, elle & ses filles n'allassent au milieu de ces grans feux, se rendre prisonnières au grand Chastelet, pour se iustifier des actes exécrationnels à elles imposés. Mais au lieu d'en estre enquis par commissaires de parlement, on commença de leur faire procès sur le fait de la religion, & de les interroguer de leur foy, à quoy elles ne voulurent répondre que préalablement l'autre fait ne fust vuide, & qu'elles n'en fussent ou convaincues, ou déclarées innocentes. La cour les voyant fermes en cela, fit visiter les filles par plusieurs chirurgiens, sages-femmes, & à diverses fois. Mais il ne se trouva visiteur, hormis une vieille matrone, qui ne les iugeast entières : encores n'osoit celle là mesme résolument asseurer qu'elles fussent corrompues par attouchement d'homme ; & finalement leur demanda pardon après leur délivrance, déclarant comme & par qui elle avoit esté subornée, luy ayant esté dit que c'estoit une œuvre méritoire de charger telles gens à tort ou à droit, estans desjà les plus exécrationnels du monde (1). S. André cependant, & Demochares, faisoient toutes les diligences possibles de dresser d'autres tefmoins, d'autant que leur honneur y pendoit : &, sur le point de leur effargissement, Boulart fut pris et mené prisonnier avec le receveur de Vendosmois & sa femme, en la maison duquel il fut trouvé.

Les deux  
enfants sont  
confrontés.

Les deux enfans aussi leur furent recollés & confrontés, mais il en advint tout autant comme devant la royne & ses dames. Car la cour cogneut en eux tant de variations & entortillemens de propos, avec certains regards & contenance, que cela seul iustificoit du tout ces pauvres filles. Bref, on ne sceut asseoir sur leurs dépositions aucun iugement, encores que les iuges députés y travaillassent avec toute diligence, & que cest affaire leur fust très recommandé, tant pour le désir qu'ils avoient tous ensemble d'accu-

bler ceux de la religion, à quelque pris que ce fust, que pour sauver l'honneur du cardinal, du président S. André, & des sorbonnistes, qui avoient mis ceci en fait. Cela estant divulgué partout, on attendoit avec merveilleuse dévotion quelle en seroit l'issue. Car ceux qui n'estoient préoccupés d'aucun préjugé, disoient ouvertement l'accusation estre vraie ou fausse. Si elle estoit vraie, que punition exemplaire en devoit estre faite plus grande sans comparaison que d'un simple crime d'hérésie : d'autant qu'il y avoit parmi cela des pollutions & détestables infamies. Si elle estoit fausse, que les tefmoins ne pouvoient éviter la mort : & néanmoins on voyoit en liberté & les uns & les autres, [ce] qui n'estoit sans grandement compromettre les iuges. Tant y a toutesfois que l'issue n'en fut autre, sinon qu'elles demeurèrent commé ensevelies en prison, & n'en fussent jamais sorties que condamnées comme hérétiques, sans un édict dont il sera cy après fait mention, en vertu duquel, sans leur faire droit sur ceste calomnie, elles furent délivrées comme par force. Car telle estoit lors la iustice de France, & tels les exercices de plusieurs du parlement, lesquels, délaissant toutes autres choses, vauquoient ordinairement à ces affaires. Et de vray les mouches & espions cy après déclarés (ainsi nommés par les iuges délégués) (1) avec quelques autres que le cardinal y employoit, aggravèrent grandement la poursuite ; tellement que depuis le mois d'aoust iusques en mars, il n'y eut que captures & emprisonnemens, pilleries de maisons, proclamations à ban, & exécutions de ceux de la religion, avec très cruel tourment. Et toutesfois, parmi telles tempestes, ils ne discontinuèrent leurs prédications & tout autre exercice de la religion.

Le premier qui triompha de la cruauté des persécuteurs & de la mort, après le trespas du roy Henry à Paris, fut un ieune homme, serviteur de Nicolas Balon qui avoit esté brulé l'an précédent, nommé Nicolas Guenon, champenois (2). Après luy marcha en ce triomphe Marin Marie, de saint George, diocèse de

1560.

Nicolas  
Guenon.

Marin Mari

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 509.

(1) Voy. page 71, note 1.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 508.

1560.

Lisieux en Normandie, porteur de livres, avec lequel, pour cette cause, furent brûlées plusieurs Bibles, le deuxiesme d'aoust (1). Le XIX dudit mois fut le magnifique triomphe de Marguerite de la Riche (2), autrement nommée la dame de la Caille, pour estre telle l'enseigne de la maison où elle demouroit au mont fainct Hilaire. Peu de iours après fut brûlé vif un ieune homme, par la cruauté du peuple, contre le contenu de l'arrest qui portoit qu'il fust estranglé. Et, le vingt-troisiesme d'octobre, fut brûlé à petit feu un nommé Adrian d'Aussi dit Douliancourt (3). Le lendemain, XXIV dudit mois, fut honoré de la mort heureuse de Gilles le Court, lionnois, escolier demeurant au collège de la Mercy, de Martin Rousseau, de Gastinois, orphèvre, & de Philippes Parmentier, compagnon cordonnier; lesquels chantèrent tous au milieu du feu le cantique de Siméon. Pierre Malet (4), marchand champenois, receut pareil honneur deux iours après, & mourut chantant dans le feu à haute voix, iusques au dernier soupir le pseume cinquante & uniesme.

Le XV de novembre suivant fut aussi brûlé un nommé Pierre Arondeau du pays d'Angoumois (5), ayant esté condamné premierement par le lieutenant de la Rochelle, à la sollicitation d'un prestre surnommé Monroy, lequel, bientoit après, mourut frapé d'apoplexie soudainement & en lieu public, & depuis, ledit lieutenant estant pourluy au conseil privé du roy par un gentilhomme poulonnois, à cause d'une sentence tortionnaire, ne tarda guères, après la mort d'Arondeau, d'estre destitué de son estat, avec amende de mille escus, & infamie perpétuelle.

Au mois de décembre fut aussi brûlé vif, avec une singulière constance, un nommé Iean Geoffroy (6), ferrurier, excellent ouvrier, demeurant en la rue de la Mortellerie à Paris, auquel personnage se trouve cela d'excellent, qu'estant fort sourd & ne

sachant lire, il avoit ce néantmoins merveilleusement profité en la parole de Dieu, se faisant réciter par un sien garçon ce qui avoit esté dit en la prédication des assemblées secretes, esquelles il ne faillloit jamais de se trouver avec son garçon.

En ce mesme temps, par le moyen d'un procureur, nommé Durant, à qui fut adressée une letre par mesgarde, laquelle il porta soudainement au président S. André, fut descouvert que quelques amis du conseiller du Bourg taschoient à le sauver de la prison, lequel à ceste cause fut restraints iusques à estre mis dans la cage de fer, en attendant qu'on eust adverti le cardinal. Et pour ce que Nostradamus (1), astrologien & invocateur des diables, avoit mis en ses pronostications : « *Le bon Bourg sera loin*, » le cardinal voulant avoir la peau de ce personnage, epris de crainte, luy fit redoubler ses gardes, de sorte que si quelques-uns, passans par-devant la Bastille, s'arrestoyent là, on les retenoit prisonniers, ou les menaçoit-on, si tant soit peu ils regardoient la place. En outre, il fut mandé aux iuges délégués du primat de Lion de l'expédier hastivement, ce qu'ils firent; &, confirmans les sentences précédentes, le renvoyèrent au bras séculier, dont il appella de rechef comme d'abus. Et combien que par les anciens privilèges du parlement, nul du corps d'iceluy ne puisse estre iugé en matière criminelle que séant la cour & les chambres assemblées, & qu'il restast peu de temps iusques à la S. Martin d'hiver; si est-ce que le cardinal ne voulut tant attendre, ains lettres patentes furent decernées à certains présidens & conseillers choisis à sa dévotion; par lesquelles leur estoit mandé, toutes choses cessantes, de iuger ledit appel & luy faire & parfaire son procès, encores que la cour ne fust assemblée, & nonobstant quelque privilège au contraire. Ces lettres signifiées à du Bourg, le XXIV d'octobre, il demanda du papier & de l'ancre pour faire sa response. Et, pour ce que l'huissier luy présenta seulement demie feuille, & qu'il en demanda deux ou trois entières qui luy

1560.

On active le  
procès de  
du Bourg.

Marguerite  
de la Riche.

Adrien  
d'Aussi.

Gilles  
Le Court.

Martin  
Rousseau.

Philippe  
Parmentier.

Pierre Malet.

Pierre  
Arondeau.

Iean Geoffroy.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 508.

(2) Ou le Riche (Crespin, fol. 509).

(3) *Ibid.*

(4) Aliàs Milet. Voy. sur ce martyr et les trois précédents, Crespin (fol. 510).

(5) *Ibid.*, fol. 511.

(6) Crespin, *ibid.*, l'appelle Bessroy.

(1) Michel de Nostredame dit Nostradamus (1503-1566). La première édition de ses *Centuries* a été publiée à Lyon en 1555.

1560.

furent desfinées, de là les iuges délégués, interprétans ceste demande à leur plaisir, firent bruit qu'il vouloit retourner aux termes de son advocat. Or, comme le palais est composé de gens spéculatifs & curieux, chascun iugeoit de ce personnage selon ce que son affection le conduisoit. Les uns le confinoient en l'une des cages de fer; les autres disoient qu'il y seroit le premier brulé, & que le cardinal l'avoit trop à cœur pour en disposer autrement; autres, déplorans la misère de ce temps, blasmoient ceux du parlement de ce qu'estans sous un roy mineur d'ans, ils laissoient ainsi supprimer leur autorité & leurs privilèges anciens; alléguans que cela ne provenoit que de la division d'entre eux; qu'ils disoient estre ou corrompus, ou faits de la main de quelques-uns ne cherchans qu'à renverser toutes choses saintes & sacrées pour complaire à leurs maîtres. Que s'ils eussent esté unis & d'accord, & légitimement colloqués en leurs estats, c'estoit alors le vray temps de remettre ce sénat en son ancienne splendeur & intégrité. D'avantage on savoit assez que du Bourg n'estoit en peine que pour avoir usé en liberté de son office, & pourtant devoient-ils tant moins permettre luy estre fait procès. Ce nonobstant ces iuges assemblés pour la dernière fois, pour gratifier le cardinal, & craignans qu'à l'avenir on fist recherche de ceste cause, & que l'emprisonnement, procédures & iugemens fussent déclarés violens, cherchèrent nouvelle occasion d'aggraver ses crimes, afin de sauver l'honneur du roy, qui y estoit (disoient-ils) engagé. Parquoy, ayans trouvé sur du Bourg certaines épistres de consolation en ses angoisses, Bourdin procureur-général print ses conclusions comme contre un criminel de lèse-majesté & un traître qui avoit intelligence avec les estrangers, contre son serment & contre édits & ordonnances qui défendoient toute communication, principalement avec ceux de Genève, dont ils disoient ces lettres estre parties. Et, combien qu'il eust suffisamment monsté ces lettres estre venues des ministres & anciens de l'église de Paris, & qu'elles ne touchassent aucuns affaires d'estat, ce néantmoins tel crime par eux déclaré irrémédiable, joint avec les autres, iugement de mort s'en ensuyvit,

Sa condam-  
nation.

l'exécution remise à la volonté du roy, si bien il ne luy vouloit sauver la vie & le confiner en chartre perpétuelle. Toutesfois cest arrest fut tenu secret pour les raisons qui seront déduites ci-après.

QUANT aux autres conseillers prisonniers, après que leurs parens & amis eurent longuement poursuivi & sollicité le privé conseil, le IV de septembre, lettres de commission furent décernées à certains présidens & conseillers du parlement pour parfaire leur procès, nonobstant tous édits & privilèges contraires; lesquelles venues es mains dudit président S. André, il choisit tous ceux qu'il pensa estre leurs adversaires, & ennemis de ceste doctrine, & plus agréables au cardinal: lesquels, commençans en octobre, y vaquèrent iusques au VIII de janvier ensuyvant. Quant au fait d'iceux conseillers, & à la manière de leurs emprisonnements, elle estoit bien semblable à celle de du Bourg, mais non leurs défenses: car du Bourg entra librement en la confession de sa foy aussitost qu'on luy en demanda raison. Les autres, au contraire, trouvèrent moyen de se sauver par les marettes (comme l'on dit) & de prévenir par leur prudence humaine les complots & machinations de leurs adversaires. De Foix, Fumée & du Faur, se disoient estre détenus pour avoir remonsté en saine conscience les abus qui s'estoient glissés en la religion, & pour avoir donné leur avis de les réformer par un libre & sainct concile: sur quoy on ne pouvoit leur faire procès, d'autant que toutes les opinions estoient libres, & que les leurs estoient fondées sur le premier article de la paix avec le roy d'Espagne, que le feu roy avoit fait émoluer au parlement, où il estoit parlé de ce concile universel, qu'on promettoit faire assembler pour déterminer des différens de la chrestienté sur la religion. Que si le vouloir du roy n'estoit d'en user ainsi, les députés de la paix qui l'avoient accordée estoient punissables, & non eux d'avoir ensuyvi l'intention dudit seigneur. Et sur ce qu'on leur vouloit faire rendre raison de leur foy, ils confessoient les saintes escritures du Vieil & Nouveau Testament, & les symboles des Apôtres & d'Athanasé, receus &

1560.

Procès de  
Fumée, de  
Foix et  
du Faur.  
4 septembre.

Leur défense.

1560.

approuvés comme le sommaire de la vraie religion chrestienne. Mais quand on les pressoit de répondre sur les contentions & discordes de ce temps, ils disoient n'y estre autrement tenus, sinon qu'on prouvast qu'ils eussent parlé au contraire de l'opinion receue en l'église catholique, partant, requéroient d'estre interrogués sur leurs charges & informations. Voilà en somme leurs eschappatoires contre le cardinal qui s'attendoit à triompher d'eux. Quant à Eustace de la Porte, il s'y porta autrement, se soumettant à croire [ce] que l'église romaine croyoit, à corriger son opinion si elle estoit désagréable au roy, & à signer la carte blanche. Et sera dit cy-après ce qui en advint.

Maladie  
du jeune roi.

CEPENDANT le roy, qui dès son enfance avoit montré de grandes indispositions, apparoissoit fort mal fain, ce qui fut cause que, par l'avis des médecins, il fut mené passer l'hiver à Bloys, tant pour estre ceste contrée au plus gracieux air de tout le Royaume, que d'autant qu'il y avoit esté nourri dès le berceau : mais on ne fust plustost arrivé au lieu, qu'un faux bruit s'espandit, de quelque costé qu'il vint, qu'une commission avoit esté expédiée à certains personnages pour aller prendre les plus beaux & les plus sains enfans qu'on pourroit trouver, de l'aage de quatre iusques à six ans, pour baigner le roy en leur sang. Combien que la chose fust trouvée ridicule, non seulement des médecins & chirurgiens, mais aussi des empiriques & triacleurs (1) mesmes, toutesfois ne laissa de courir iusques à plus de vingt lieues aux environs de la cour; tellement que c'estoit pitié de veoir aller & venir les pères & mères, cachans & enfermans leurs enfans çà & là, où ils pensoient qu'ils fussent en sauveité. Grandes enquestes se firent sur cela, & se trouva que plusieurs incognus avoient esté çà & là en quelques villages, demandans es maisons, & ecrivans en quelque papier le nombre, l'aage & les noms des enfans; un desquels, surpris à Loches, avec une commission qu'il maintenoit avoir esté expédiée à la chancellerie par le commandement du cardinal, fut mené & décapité à Bloys, maintenant toutesfois son dire

(1) *Triacleurs*, charlatans.

iusques à la mort, de sorte que plusieurs creurent que le bruit avoit esté semé par ceux de Guyse, désespérans de la vie du roy, pour le rendre odieux au peuple, & s'emparer de la couronne, sous couleur de quelque tutelle. Quoy qu'il en soit, le cardinal sceut bien tourner cela tout au rebours, faisant ceux de la religion réformée autheurs de ce bruit, ce qui les mit en telle haine du roy, que dès lors il se rendit leur ennemi mortel, n'ayant plus grand plaisir qu'à s'enquérir des moyens de les exterminer du tout.

PAR ainfi, d'autant que les peines ne sembloient estre assez exprimées par les édits précédens, il en fut fait un autre, au commencement de novembre, contre les assemblées qui continuoient plus que iamais de iour & de nuit : en quoy ils disoient, non seulement l'usage de l'église romaine estre vilainement profané, mais aussi qu'il s'y feroit & divulguoit plusieurs vilains, infames & iniurieux propos contre sa Maïesté, & pour inciter le peuple à mutinerie & sédition. Partant estoit-il dit que toutes personnes qui feroient conventicules & assemblées illicites, pour le fait de la religion, ou autre cause, & ceux qui s'y trouveroient, seroient punis du supplice de mort, sans aucune espérance de modération de peine; & les maisons rafées & démolies, sans pouvoir iamais estre rebasties. Et d'autant que la ville de Paris estoit sur toutes autres recommandée, & que les iuges y avoient plus de dévotion au cardinal, outre le grand profit qu'ils faisoient en ces poursuites, autres lettres patentes, du treiziesme de novembre, furent d'abondant décernées à ceux du Chastelet, contenant les mesmes blasmes semés contre le roy (comme ils disoient) par les hérétiques. Parquoy leur estoit mandé de faire crier par la ville que ceux qui auroient cognoissance de ces assemblées les allaissent révéler à iustice dans certain temps, s'ils ne vouloient encourir mesme peine. On promettoit à celuy qui les déceleroit, encores qu'il eust esté des complices & coupables, avec le pardon & impunité du fait, cent escus pour loyer. Et afin que tels délateurs fussent gardés de violence & oppression, ledit sieur les prenoit en sa sauvegarde. Suivant donc ces le-

1560.

Edit de  
novembre.

Lettres-  
patentes.

Bruits odieux.

1560.

La persécution  
recommence.

tres, publiées le vingtième dudit mois, la persécution recommença plus grande qu'au paravant, si que nul de tous ceux qui estoient tant soit peu suspects, n'osoient montrer le nez qu'il ne fust happé par la diligence de Russanges, acompagné de plusieurs gens raudans sans cesse par la ville. Mais, ayant ouy le vent qu'on le menaçoit, ou bien sa mauvaise conscience l'ayant espouventé, il en advertit le cardinal, lequel le fit trouver très mauvais au roy; en sorte que lettres patentes du quatorzième de novembre leur furent envoyées pour informer & punir à mort ceux qui se trouveroient avoir donné quelque faveur, conseil ni support aux sacramentaires, & entachés d'autre crime d'hérésie, & qui uoient de menaces ou intimidations contre les iuges, leurs ministres & ceux qu'on vouloit produire à témoins.

L'église de  
Paris veut  
sauver  
du Bourg.

IL a esté fait mention de l'arrest donné contre du Bourg, lequel estant divulgué, ceux de l'église de Paris mirent toutes peines possibles de luy sauver la vie. Premièrement ils sommèrent la royne mère de sa promesse : mais ayans eu froide réponse, ils se retirèrent devers Othon Henry (1) conte Palatin & premier électeur de l'empire, lequel aussitost envoya ses ambassadeurs le demander au roy, pour s'en servir en son université à Heydelberg. Mais le cardinal adverti de la cause de leur venue, écrivit qu'on le fust mourir incontinent & avant leur arrivée, afin que le roy n'en fust davantage importuné. Furent donnés les moyens de faire l'exécution seurement en la manière que s'enfuit.

Ses  
souffrances.

IL n'estoit point en la prison sans beaucoup souffrir, car on le tenoit bien estroitement en la Bastille & n'avoit point le traitement que requéroit son estat; ains quelquefois estoit là au pain & à l'eau, la communication de tous ses amis luy estant interdite, tellement qu'il ne pouvoit estre secouru ni soulagé, & quelquefois (pour soupçon qu'on avoit qu'il se faisoit entreprise pour le délivrer par le bris des prisons) on le restraints en une cage, en laquelle il avoit tous les ma-

laisés qu'on peut penser. Ce nonobstant il se resjouissoit tousiours & glorifioit Dieu, ores empoignant son luth pour luy chanter psaumes, ores le louant de sa voix. Plusieurs taschoient de le destourner, mais ils y perdirent leur peine, estans repoussés d'une grande constance : car il remonstroit tousiours l'équité de sa cause, & qu'il n'estoit détenu que pour la confession de nostre Seigneur Jésus Christ. Et pourtant ne falloit qu'il fust si lasche & desloyal, que de faire chose aucune pour racheter sa vie & la bonne grace des hommes, au déshonneur de Jésus Christ & au péril de son âme. Mesmes son affection estoit telle, qu'il dressa une requeste au parlement avec une confession ample de sa foy, & la présenta, de peur qu'ils ne fussent assés satisfaits de ses réponses.

Ses frères advertis du commandement du cardinal, luy firent savoir comme à force d'écus, ils avoient obtenu du pape des bulles pour le quart appel (1), le priant de s'en aider; car elles estoient si expresse & fulminantes, qu'il seroit en vertu d'icelles mené à Rome, & lors on le délivreroit aisément par les chemins, autrement c'estoit fait de luy; ce qu'il refusa, & asseure-on qu'il ne se resjouit iamais tant que quand il sceut sa fin approcher, & qu'en détestant la papauté, il déploroit les moyens par luy tenus pour prolonger sa vie, ce qu'il monstra ouvertement le XX de novembre, à ceux qui le dégradèrent des ordres de diacre. Car au fortir ils estoient merveilleusement estonnés de ses remontrances.

ESTANT après ces cérémonies remené en la conciergerie du Palais, on fit courir le bruit qu'il s'estoit desdit, & qu'à ceste cause on avoit envoyé au roy pour obtenir sa grâce; mais ce bruit se faisoit expressement pour rendre inutiles les entreprises qu'on craignoit estre faites pour sa délivrance. Or la coustume ancienne du Parlement estoit qu'aux quatre festes annuelles, qu'on appelle, on réservoir à la mort les plus grands malfaiteurs, voleurs, brigans ou parricides, afin que la punition fust plus mémorable. Mais, depuis XXX ou XL ans

1560.

Sa famille  
cherche  
à le délivrer.Il est dégradé  
20 novembre.

(1) Ce n'est pas Othon-Henri, c'est Frédéric III qui était comte palatin en 1560 (1557-1576).

(1) On appelait *quart appel* (ou quatrième appel) celui qui consistait à évoquer une affaire devant le pape.



1560.

que la persécution fut esmeue contre les luthériens, ce sort escheut sur les plus doctes & renommés d'entr'eux, comme estant leur fermeté blâmée plus que les meschancetés des pires garnemens du monde. Par ainsi du Bourg fut réservé à Noël. Le samedi donc de devant ceste feste, qu'on contoit le XXI de décembre, on assembla CCCC hommes de pied & CC de cheval & plus, tous armés à blanc. Et afin qu'on ne peust savoir où se feroit l'exécution, & que les embusches fussent inutiles (si aucunes y en avoit) les iuges délégués firent dresser des potences & mener du bois par tous les carrefours de Paris pour ce acoustumés. Et en cest équipage, le vingt-troisième de décembre, du Bourg fut mené à S. Jean en Grève, & là estranglé, puis brûlé & son corps réduit en cendres. Il n'est possible de descrire la constance & fermeté de ce personnage, car elle estoit admirable sur tous ceux qui ont souffert pour ceste querelle. Bref, sa magnanimité surmonta la violence de ses ennemis, quelque grande qu'elle fust. Car ceux qui voyoient sa contenance, depuis que son arrest luy fut prononcé, racontoient merveilles de ses propos & graves sentences. Et, combien qu'on fust observé de près, si est-ce que plusieurs disoient haut & clair, qu'il ne se pouvoit faire que ce personnage ne fust conduit de l'Esprit de Dieu; l'estimans très heureux de ce qu'il mouroit si constamment pour maintenir la vérité, & que le salut de sa patrie & l'honneur de la iustice luy avoient esté plus précieux que sa propre vie (1).

APRÈS du Bourg, furent menés à la mort plusieurs autres pour mesme raison, comme un nommé André Coiffier à Dampmartin, Jean Ysabeau, de Bar-sur-Aube & Jean Judet, avertisseur de l'église de Paris, brûlés vifs aussi à Paris (2). Environ ce mesme temps (savoir le XVIII de décembre), Antoine Minard, président au parlement de Paris fut tué le soir, revenant du palais, d'un coup de pistole, sans que jamais on ait peu savoir qui avoit fait le coup. Mais tant y a qu'un gentilhomme escossois, portant le nom de Stuart, & se disant parent de la royne,

femme du roy (1), fut mis prisonnier & cruellement gehenné, & combien qu'il ne fust trouvé aucunement coupable, envoyé ce néantmoins prisonnier au bois de Vincennes, pour avoir esté visiter souvent en la Conciergerie les prisonniers pour le fait de la religion. Bref, les sorbonistes & autres prescheurs ne cessans d'enflammer de plus en plus le peuple contre ceux de la religion, qu'ils chargeoient estre gens sans Dieu & ennemis du roy, réduisirent les choses en tel point, qu'on arrachoit mesmes les pauvres condamnés d'entre les mains des bourreaux pour accroître leur tourment; & pour mieux descouvrir ceux qui estoient de la religion, on mit par tous les coins de rues des images de la vierge Marie & sur les portes de plusieurs maisons, devant lesquelles si quelque passant n'estoit son bonnet, il estoit soudain assailli & chargé par ceux qui estoient au guet es maisons prochaines. Ils firent aussi des boîtes, qu'ils appellent espargne-mailles, qu'ils présentoient aux passans, leur disans que c'estoit pour les cierges & luminaires & autres semblables services, à quoy si on leur contredisoit tant soit peu, on estoit en danger de la vie, voire mesmes certains garnemens, inquiétés de leurs dettes, fuyvoient leurs créanciers & les trouvant aux rues esgarées n'avoient plustost crié au luthérien, ou au chriftaudin (n'estant encores en usage le mot de huguenot) (2) qu'ils ne fussent seulement quittes de leurs dettes, mais aussi bien souvent revestus des despoilles de leurs créanciers meurtris sur le champ.

Ces façons de faire ouvertement tyranniques, les menaces dont à ceste occasion on usoit envers les plus grans du royaume, le reculement des princes & grans seigneurs, le mespris des estats du royaume, la corruption des principaux de la iustice rangée à la dévotion des nouveaux gouverneurs, les finances du royaume départies par leur commandement, & à qui bon leur sembloit, comme aussi tous les offices

1560.

Régime de  
terreur.Supplice de  
du Bourg.  
23 décembre.André  
Coiffier.  
Jean Ysabeau.  
Jean Judet,  
avertisseur.(1) *Histoire des martyrs*, fol. 511 à 520.(2) *Ibid.*, fol. 520.

(1) Il s'agit sans doute d'un membre de la famille de James Hamilton, comte d'Arran (voy. page 111), dont le jeune frère David, âgé de quatorze à quinze ans, venait d'être également enfermé à Vincennes peu de temps auparavant (Voy. page 132).

(2) Sur ce mot de *huguenot*, voy. ci-après, page 150.

1560.

La noblesse  
se réveille.Projets de  
défense.

& bénéfiques ; bref, leur gouvernement violent & de foy-mefme illégitime, efmeut de merveilleufes haines contre eux, & fit que plusieurs feigneurs se reveillèrent comme d'un profond fommeil. Voire & d'autant plus qu'ils confideroient les rois François & Henry n'avoir voulu iamais attenter en la perfonne des gens d'eftat, fe contentans de battre le chien devant le loup, & qu'on faifoit tout le contraire alors qu'on devoit (pour le moins à caufe de la multitude) ufer de remèdes moins corrofifs, & n'ouvrir la porte à un million de féditiions. Chacun donc fut contraint de penfer à fon particulier, & commencèrent plusieurs à fe ralier enfemble pour regarder à quelque iufte défenfe, pour remettre fus l'ancien & légitime gouvernement du royaume. Cela eftant propofé aux iurifconfultes & gens de renom de France & d'Alemagne, comme auffi aux plus doctes théologiens, il fe trouva qu'on fe pouvoit légitimement oppofer au gouvernement ufurpé par ceux de Guife, & prendre les armes à un befoin, pour repouffer leur violence, pourveu que les princes du fang, qui font nais en tel cas légitimes magiftrats, ou l'un d'eux le vouluft entreprendre ; furtout à la requête des eftats de France ou de la plus faine part d'iceux. Car d'en advertir le roy & fon confeil, c'eftoit s'adreffer aux adverfaires mefmes ; veu que le roy, outre fa minorité, leur eftoit mefmes affervi, de forte qu'il n'y avoit ordre de tenir le chemin pour leur faire procès par la voye ordinaire ; & quant à la royne-mère, elle fembloit ne fervir que d'ombre en leurs entreprises. Il eftoit donc néceffaire de fe faifir de leurs perfonnes, comment que ce fust, & puis d'affembler les eftats pour leur faire rendre conte de leur adminiftration. Ceci, di-ie, arrêté d'un commun confentement, il se trouva trois fortes de gens à manier cest affaire, les uns meus d'un droit zèle de fervir à Dieu, à leur prince & patrie ; autres meus d'ambition, & convoiteux de changement ; & autres encores efguillonnés d'appétit de vengeance, pour les outrages receus de ceux de Guife, tant en leurs perfonnes que de leurs parens & alliés : de forte qu'il ne fe faut point efmerveiller s'il y eut de la confufion & fi l'iffue en fut tragique.

CELA mis en avant, Loys de Bourbon, appellé ordinairement le prince de Condé, prince vrayement généreux entre tous les princes du fang, eftant follicité d'entendre à ces affaires pour empescher la ruine du roy & de tout l'eftat, après y avoir longuement & meurement pensé, après auffi qu'on se fut diligemment enquis de l'advis des gens doctes pour eftre mieux réfolu quel eftoit le droit des princes du fang, comme la conféquence du fait le requéroit en tel cas, donna premièrement commiffion à certains perfonnages de preud'homme bien approuvée, de s'enquérir fecrettement & toutesfois bien & exactement, des charges impofées à ceux de Guife, pour puis après regarder à ce qui se pouvoit & devoit faire en bonne confcience, pour le bien de fa Maiefté & du public. L'information faite & veue, on dit qu'il se trouvoit par le tefmoignage de gens notables & qualifiés, iceux eftre chargés de cas de fi grande importance que rien plus.

Ces informations veues & raportées au confeil du prince, attendu que le roy, pour fon ieune aage, ne pouvoit y donner ordre, il ne fut queftion que d'advifer les moyens de se faifir de la perfonne de François duc de Guife, & de Charles cardinal de Lorraine fon frere, pour puis après leur faire procès par les eftats ; mais la difficulté se trouva à qui attacheroit la sonnette. Car toutes perfonnes de bon jugement trouvoient cela grandement hazardeux, attendu leur grandeur & autorité. Par ainfi nul d'eux, encores qu'ils fuffent courageux, ne vouloit l'entreprendre, d'autant qu'en cas de faillir à l'exécution il n'y alloit que de la perte de la vie & des biens. Finalement, après plusieurs advis & délibérations, se présenta un baron de Périgort, gentilhomme d'ancienne maifon, nommé Godefroy du Barry, feigneur de la Renaudie, fe faifant nommer la Forest (1). Cest homme eftoit doué de fort bon entendement, & pour un procès longuement démené en plusieurs parlemens entre luy & du Tillet, greffier du parlement de Paris, finalement y eftant entrevenue une accusation de fauffeté, par arrest du parlement de Dijon, avoit esté fort

1560.  
Le prince de  
Condé.

La Renaudie.

(1) Voy. sur la Renaudie, *France protest.*, 2<sup>e</sup> édit., tome I, col. 889 et suivantes.

1560.

mal traité avec ignominie & réduit aux prisons, desquelles ayant trouvé moyen de sortir fort habilement, il s'étoit retiré sur les terres de Berne en Suisse, & depuis, ayant obtenu lettres de révision pour faire apparoir du tort à luy fait & mêmes estant par icelles restablî en ses biens & honneurs, estoit lors retourné en France pour pourvoir à l'entérinement (1) de ses lettres & au reste de ses affaires. Ces choses estans cognues, après qu'il eut fait deuement apparoir de son restablissement, la compagnie le jugea propre à manier cest affaire sous l'autorité dudit sieur prince, lequel posant toutes choses au devoir qu'il avoit à sa patrie, à sa Maïesté & à son sang, voyant ce personnage affectionné de memes luy donna pouvoir de comparoir en son nom où il appartiendroit pour adviser à ce qui estoit de faire en telle nécessité, & luy promit iceluy sieur prince, de se trouver sur le lieu de l'exécution de ladite capture, pour la favoriser en ce qu'il pourroit, pourveu que rien ne fust dit, entrepris ne fait en sorte quelconque contre Dieu, contre le roy, messieurs ses frères, les princes, ni l'estat, pour ce que, faisant autrement, il s'opposeroit le premier à ce qui s'y droit, entreprendroit, ou seroit au contraire.

AINSI donc la Renaudie se trouvant autorisé sous ceste condition fit si grande & extreme diligence, qu'en peu de iours il assembla en la ville de Nantes, & le premier de février, un bon nombre de noblesse & du tiers-estat de toutes les provinces de France, lesquels il prétendoit avoir légitimement assemblés, en sorte qu'ils seroient advoués d'avoir représenté & fait le corps de tous les estats de France, en si extreme nécessité & urgent affaire.

LA raison pourquoy il choisit ce lieu pour parlement, fut pour ce que Nantes estant une ville située aux extrémités du royaume, le parlement de Bretagne, qui se tenoit lors, leur donneroît couleur, & empescheroit que leur entreprise ne fust descoverte, parce qu'ils faignoient y poursuivre des procès, & de fait ils s'y portèrent

si discrettement, que chacun faisoit porter après soy à ses valets des sacs à la mode des plaideurs. Que s'ils se rencontroient par les rues, c'estoit sans se saluer, ne faire cognoissance ailleurs qu'en leur conseil.

EN ceste assemblée, après avoir invoqué le nom de Dieu, la Renaudie proposa bien au long l'estat des affaires du royaume; non seulement pour le fait de la conscience de plusieurs, mais surtout sur le maniemet de l'estat tel qu'il a esté dit cy-dessus, mis entre les mains d'estrangers, qui s'estoient de leur propre mouvement ingérés à ceste charge, sans y estre appellés selon les anciennes ordonnances; remonstra le danger qui en pouvoit advenir, & qui estoit prochain. Bref, après leur avoir allégué le changement par eux fait de toutes choses, & les décisions des gens doctes sur les informations de ce faites, il les pria de déclarer rondement leur advis sur ce qui estoit à faire le cas advenant qu'il se présentast un prince du sang, ou un gentilhomme deuement autorisé de luy, s'ils voudroient donner aide à s'en saisir, afin d'assembler les estats généraux pour leur estre fait procès, & au reste pourvoir au roy de conseil durant son bas aage, suivant l'ordre en tel cas acoustumé.

SUR ce, plusieurs ayans opiné & trouvé la chose sainte, iuste & grandement louable, fut proposé estre premièrement nécessaire, que chascun iurast & promist à Dieu solennellement de ne rien entreprendre contre l'autorité du roy, ni de l'estat de France.

CESTE remonstrance trouvée raisonnable, on commença de recueillir les voix, & lors chacun iura de ne rien entreprendre qu'au profit & avantage de leur roy & naturel seigneur. Parquoy le premier article de cest accord, recueilli par le secrétaire ordonné en cest acte, fut couché en ces propres mots: « *Protestation faite par le chef & tous ceux du conseil, de n'attenter aucune chose contre la Maïesté du roy, princes du sang, ni estat légitime du royaume.* »

APRÈS que l'assistance y eut donné son consentement, on advisa des moyens, du temps de l'exécution, du nombre des hommes, quels capitaines conduiroient les troupes, & quelles personnes assisteroient au chef, ou à

1560.

La Renaudie  
introduit  
l'affaire.

Assemblée  
de Nantes.  
1<sup>er</sup> février.

Serment  
solennel.

On arrête les  
détails  
d'exécution.

(1) Enterinement (*integumentum*), vérification d'un acte opérée par l'autorité judiciaire et destinée à donner à cet acte son plein effet.

1560.

son lieutenant, par l'avis desquels, ou de la plupart se conduiroit l'entreprise pour prendre les fufdits de Guife, laquelle il ne feroit loifible d'outrepaffer : bien la manière & le temps felon l'occurrence & la néceffité des lieux feroient remis à la difcrétion de ceux qui se trouveroient fur les lieux, ayans la charge de l'exécution.

Les principaux chefs.

LA Renaudie ayant le ferment de tous & réciproquement prefté le fien, déclara le prince duquel il avoit la charge, & auffi leur monftra fon pouvoir, lequel veu, ils luy firent bailler pour confeil certains perfonnages de toutes les provinces. En ce confeil il fut arrêté, que le dixiefme de mars on exécutoit l'entreprise en la ville de Bloys, où on préffuppoit le roy devoir estre encores de féjour. Qu'on prendroit cinq cens gentilhommes de toutes les provinces pour accompagner le chef, & se faifir des perfonnes du duc de Guife, & du cardinal de Lorraine fon frère, desquels feroient conduéteurs le baron de Castelnau (1) pour les troupes de Gascogne : le capitaine Mazères pour Béarn : Mefmi pour Périgort & Limofin, Poitou, Xaintonge & Anjou : de Chiray pour Chaffellerault & les environs : le capitaine Saincte Marie pour Normandie : le capitaine Cocqueville pour Picardie : N. pour la Champagne, Brie & l'Ifle de France, & le capitaine Chasteauneuf pour Provence & Languedoc (2).

Mesures prises.

IL fut auffi advisé qu'au mefme temps se trouveroient és principales villes du royaume des gentilshommes qui tiendroient la main à ce que le peuple ne s'esmeuft que bien à point, comme auffi on empescheroit que ceux de Guife n'euffent aucun secours ni aide de ceux qu'ils avoient eflevés en dignité, ni femblablement qu'ils se peuffent aier des forces & des deniers de France, le paffage desquels leur feroit empesché.

(1) Castelnau de Chalosse.

(2) MM. Haag, *France protest.*, art. de Barri), complètent cette liste en mentionnant, d'après Davila, *Maillé de Brezé* pour le Poitou et la Saintonge; de la *Chesnaye*, pour l'Anjou; de *Ferrières-Maligny*, pour la Champagne et l'Île-de-France; *Montéjan*, pour la Bretagne, et *Paul de Mouvans* pour la Provence. Sur ce dernier nom, voy. ci-dessus, page 97.

1560.

PAIRELLEMENT fut conclud, que ces deux de Guife pris, s'il y avoit réffif- tence, on founiroit gens & argent, en forte que la force demeureroit au chef, iufques à ce qu'il euft fait eftabli un gouvernement légitime, & que les tyrans fuffent punis par iuflice, pour fervir d'exemple à la poftérité : & par ce moyen remettre la France en fon ancienne splendeur.

Ce fait, chacun s'en retourna préparer fa charge, comme auffi la Renaudie vint trouver le prince fur la fin de février : & luy ayant fait entendre la conclufion ainfi prife, alla donner ordre à lever gens, & s'équiper d'armes & de chevaux, en quoy il ufa d'une diligence prefque incroyable, tellement qu'il ne demeura rien de fa part.

Nous avons veu (1) comme en vertu d'une commiffion du IIII feptembre, les iuges délégués vaquoient ordinairement au procès des quatre autres confeillers du parlement de Paris. Mais afin qu'outre cela cefte caufe leur fust en plus grande recommandation, pour les envoyer après du Bourg, le cardinal fit fecrettement figner des lettres au roy, & icelles feeler du feau fecret (gardé par le duc de Guife) par lesquelles eftoit mandé à fes commiffaires d'ufer de toute rigueur & févérité, attendu que l'honneur du feu roy y eftoit tellement engagé qu'il feroit blafmé de toutes nations fi on tendoit à voye d'abfolution, veu auffi que leur fait avoit telle connexité avec celui de du Bourg, qu'il n'en pouvoit estre feparé fans manifefte impiété. Ne feroit de rien ce qu'ils n'avoient voulu faire confeffion de foy, car leurs opinions monftraient affés leur mauvais & pernicieux fentiment de la religion romaine, fans qu'il fust befoin les enquérir plus outre. Mais ici se monftra que les hommes ne peuvent que ce qu'il plaift à Dieu. Car, combien que ces iuges fuffent pour la plupart à la dévotion de ceux de Guife, fi eft-ce que tel commandement fut trouvé efrange, non feulemment d'eux, mais auffi des plus grands du royaume, comme chofe qui emportoit une merveilleufe conféquence pour l'advenir. Et pourtant, par arrest de ces mefmes iuges, le dixiefme de janvier, les prifons furent ouvertes à Euf- tache

Le procès des quatre confeillers.

Eustache de la Porte est élargi.

(1) Voy. ci-dessus, page 136.

1560.

de la Porte, estant dit seulement que pour ce qu'en son opinion il avoit blasmé la manière de procéder par ceux de la grand'chambre contre les luthériens, & usé par rîée de répression lorsqu'il opinoit en la mercuriale de l'année précédente, il droit lesdits arrests estre bons & louables, & luy seroit enioint d'opiner discrètement à l'advenir. De Foix fut condamné à déclarer en pleine cour, les chambres assemblées, qu'au sacrement de l'autel la forme estoit inséparable de la matière, & que le sacrement ne se peut légitimement donner ni exhiber en autre forme qu'en celle de l'église romaine. Et outre cela, seroit suspendu de l'exercice de son estat de conseiller pour un an : arrest vrayement convenable à tels iuges, qui eussent esté bien empeschés d'interpréter [ce] que c'est ni de ceste forme, ni de ceste matière : de sorte que plusieurs comparoient ceste procédure à la messe mesmes, qui souvent n'est entendue ni de ceux qui la disent, ni de ceux qui l'oyent. Quant à du Faur, ainsi qu'on opinoit sur son procès, il fut adverti que la plupart de ses iuges tendoient à son absolution, mais qu'ils estoient intimidés par le président Sainct André, qui se plaignoit du peu d'esgard qu'on avoit aux lettres du roy pour sauver l'honneur du feu roy, & les menaçoit d'envoyer au cardinal leurs opinions, lesquelles ils n'oseroient soutenir. A ceste occasion, il présenta requête à la cour, tant pour récuser ce président, que pour avoir permission d'informer sur les prétendues intimidations, laquelle estant renvoyée à ses commissaires, sans y avoir esgard, & contre l'opinion de la plupart d'entr'eux, s'ensuivit arrest, par lequel fut dit que mal, témérairement & inconfidérément du Faur avoit opiné en ladite mercuriale, en ce qu'il avoit dit qu'avant qu'extirper les hérétiques, il estoit bon de faire tenir un concile général, sainct & libre, & cependant surseoir les peines capitales contre les hérétiques : dont il demanderoit pardon à Dieu, au roy, & à la justice. Et estoit suspendu pour cinq ans de son estat de conseiller, & condamné en quatre cens livres parisis d'amende envers les pauvres, & ordonné que l'arrest seroit exécuté en pleine audience.

APRÈS l'exécution de cest arrest, du

De Foix.

Du Faur.

Faur remonstra avoir payé l'amende, suppliant la cour de déclarer si elle n'entendoit pas qu'il eust liberté dehors, sans retourner en prison. Sur quoy s'opposa le procureur-général Bourdin, requérant iour pour dire ses causes d'opposition. L'autre répliqua qu'il ne luy falloit aucun délai, & que de droit il estoit tenu les proposer sur le champ. Sur ce la cour, après avoir esté assemblée au conseil, ordonna que les gens du roy proposeroient sur le champ leurs causes d'opposition, autrement qu'il seroit pleinement délivré, attendu qu'il avoit satisfait à l'arrest. Ledit procureur général remonstra que du Faur avoit esté si téméraire que de blâmer, par une requête qu'il tenoit au poing, le président S. André d'avoir intimidé ses iuges. A ceste cause il empeschoit sa délivrance, iusques à ce qu'il eust nommé ses délateurs. Du Faur confessa avoir présenté ladite requête, laquelle il maintenoit estre véritable, & néanmoins qu'au mespris d'icelle, & contre l'opinion de la plupart de ses iuges, ce président, plein d'animosité, avoit donné l'arrest dont estoit question : que d'alléguer ses délateurs ce n'estoit chose raisonnable. Mais s'il plaisoit à la cour luy faire justice, & luy permettre d'informer du contenu en sa requête, il seroit cognoistre que iamais telle iniquité ne fut veue en justice. Sur quoy combien que ceux du parti du président fissent tout leur pouvoir d'empescher que rien ne fust décerné contre luy, si est-ce qu'il fut ordonné que nonobstant l'empeschement des gens du roy, il sortiroit à pur & à plein, sans retourner en prison. Et, en faisant droit sur sa requête, fut ordonné que commission de la cour luy seroit expédiée pour informer sommairement dedans un mois desdites menaces & intimidations. Et, suivant son réquisitoire, qu'il obtiendrait une quérémonie, à fin de révélation sans nul excepter, pour surtout estre fait droit, & enioint aux gens du roy de se joindre en cause. Mais cest arrest, ensemble les informations estans évoquées au privé conseil, par les menées du cardinal (sile tout propre pour egarer les matières) le tout fut enseveli, tant par ce que le président avoit suivi le dessein du cardinal, que par les poursuites & diligences des forbonistes, qui en firent plusieurs voyages à la cour,

1560.

Bourdin fait  
opposition.

1560.

Toutes voies  
licites contre  
les luthériens.

maintenans de croc & de hanche que toutes voies estoient licites contre les luthériens, tant fussent-elles estranges & inusitées. Leurs raisons estoient, que si on les vouloit traiter avec toutes les formalités de iustice, on auroit trop d'affaires. Car les luthériens, (disoyent-ils) ont tant d'apparentes & vraysemblables raisons, que qui leur prestera l'aureille, se trouvera aussi soudain pris & vaincu : parquoy le meilleur est de les faire mourir au moindre soupçon qu'on aura d'eux. Voilà en bref leurs raisons, pour exterminer ceux qui leur contredissent. Et de vray ils ont de long temps gagné ce point sur leurs adhérens, qu'il ne faut mettre en doute ce qu'ils auront déterminé, autrement ils sont maltraités d'eux, allans à confesse. Par ainsi, tenans leurs consciences enfermées, s'ils en veulent iouir il faut qu'ils suivent la dévotion de leurs confesseurs, en quoy faisant, toutes choses leur seront licites & pardonnées, & auront absolution plénière de leurs lubricités, paillardises, pilleries & concussions, pourveu qu'en récompense ils maintiennent l'autorité du siège romain.

Le sieur de  
Soubise  
cherche à déli-  
vrer Fumée.

LA royne-mère portoit de longue main faveur au sieur de Soubise, gentilhomme de la chambre du roy : luy aussi qui aimoit tendrement Fumée, employoit tout son crédit pour la délivrance d'iceluy : mais il y profitoit peu pour la malveillance du cardinal. Or avint-il qu'estant adverty de l'expédition de ces lettres de cachet, dont j'ay cy-dessus fait mention, il prit son occasion de parler plus rondement & de remonstrer à ladite dame le bruit qui en couroit, & qu'on reiettoit le tout sur elle. De quoy estant esmeue, & s'apercevant bien que ceux de Guise commençoient à secouer sa bride, elle leur dit que ces façons de faire luy desplaioient, & que s'ils en ufoient plus, elle en auroit mescontentement. Le cardinal despité de ces remonstrances, luy dit qu'il voyoit bien [ce] que c'estoit, que son frère & luy se tuoient le cœur & le corps pour donner ordre à ce que tout allast bien, mais que, pour récompense, ils n'en recevoient que reproches, & tenoit à peu qu'il ne quittast tout & se retirast en sa maison. Surquoy ladite dame n'eut autre réplique, mais tascha de les appaiser, comme si elle les eust grièvement

offensés. Entre tous les conseillers, Fumée estoit recommandé pour les raisons que j'ay déduites au commencement, & pour ce aussi qu'il estoit mal voulu des premier & second présidens, & autres anciens conseillers, auxquels il faisoit souvent teste pour rompre leurs desseins. Bourdin ne s'y rendoit moins affectionné, & n'y esparagnoit aucune peine ne diligence. Toutes sortes de gens furent ouïs contre luy, & nommément, prestres, moines, maquereaux & putains, entre lesquels les tesmoins suivans sont notables. Il a esté parlé cy-dessus (1) de deux orfèvres espions, qui avoient pour coadiuteur un tailleur de l'eschelle du temple, nommé George Renard. Cestui-ci, estant eschappé des premières persécutions esmeues sous le règne de François premier, par le baillif Morin, pour avoir accusé plusieurs & notables personnages, & voyant que celles-ci estoient plus dures, & que s'il estoit repris, il feroit puni comme relaps ; pour y obvier, il se rengea avec de Ruffanges son voisin, & s'acosta du président S. André, du procureur général & de Democharès, inquisiteur, leur offrant son service s'ils luy vouloient faire quelque bon party. Ceux-ci, qui cherchoient tels pigeons mignons, le receurent avec promesse d'avoir part au gasteau. Estant donc en peine de preuves concluanes contre Fumée, ils voulurent persuader à Renard de déposer contre luy, mais il n'y voulut entendre, soit qu'il craignist la renommée de ce personnage, ou qu'il ne fust encores tombé en telle impiété. Eux, voyans qu'il refusoit de signer la déposition qu'ils avoient dressée, doutèrent incontinent de son inconstance, encor qu'il eust dit tout ce qu'il favoit, & davantage, à raison de quoy ils conclurent de le prévenir en le faisant mourir : & voici comme ils y procédèrent. Renard estant au palais avec nouveaux mémoires, le procureur Bourdin, voyant qu'il nommoit quelques parens de conseillers, fit semblant de le trouver mauvais : parquoy il n'eut pas plustost lasché la parole, qu'il ne fust envoyé en la Conciergerie, où il ne tarda guères sans luy estre fait procès, comme estant relaps ; lequel fut d'autant plus

1560.

Georges  
Renard offre  
ses services.

(1) Page 129.

1560.

avancé que le président Saint André, avec une feinte contenance, le recommandoit songneusement, alléguant que le roy & le cardinal n'avoient à plaisir qu'on courust fus à ceux qui leur faisoient service, nommément en tels affaires, & qu'ils avissent bien à ce qu'ils feroient. Les conseillers, qui vouloient mal [à] l'un [&] à l'autre, ignorans l'enclouure, & croyans qu'il parlât à bon escient, luy respondirent qu'ils avoient les édits du roy pour reigle, & qu'il en mourroit, puisqu'il estoit relaps. Le Renard se voyant pris au piège somma de promesse ce président & Democharès, mais ils l'endormirent de belles paroles, afin qu'il n'envoyât à la cour. Ainsi, estant pour la dernière fois allé devant ses iuges, & se doutant de la trahison, il leur dit : « *Messieurs, ie vous supplie au nom de Dieu m'escouter, & ie vous réciteray les plus grandes meschancetés du monde, & les vous decèleray.* » Sur ce mot, les conseillers, pensant qu'il voulust de rechef nommer quelques nouveaux luthériens, selon sa coustume, ne le voulurent ouyr, & luy dirent qu'ils en savoient assés, mais qu'il mourroit toutesfois, quelque bonne mine qu'il fît, & qu'il avoit assés ioué son rolle ; & comme il insistoit & disoit que ce n'estoit pas cela, ceux de la compagnie qui savoient le faict, dirent : *Ostés, ostés cest importun, menés-le en la chappelle.* » Voilà comment les uns & les autres se dépestrèrent de luy pour le faire mourir, & de faict il en passa par là. L'autre tefmoin fut le maire de Meudon choisi expressement, d'autant qu'estant homme honorable, & de bonne réputation, il faisoit ombre aux autres tefmoins. Cestuy-cy donc, comme il n'estoit reprochable, aussi parla-il du tout à l'avantage de Fumée : déposition fut rédigée tout au contraire, & selon les charges du procureur général, & le président Saint André, cuidant l'avoir amené à ce poinct, le fit venir pour estre recollé & confronté. On demanda à Fumée s'il le cognoissoit, & s'il avoit quelque chose à dire contre luy ; il dit que non. « *Aussi n'avez-vous,* luy respondit le maire, *car ie n'ay dit de vous chose qui vous puisse préjudicier.* » Lors le président prit la parole & dit : « *Escoutés, monsieur le maire, escoutés, & entendés vostre déposition, ainsi qu'elle*

*est transcrite, & ne vous amufés à luy.* » Le maire, oyant ceste lecture, fut tant estonné, que sans attendre la fin il déclara plusieurs fois n'avoir dit cela, & qu'on prenoit la déposition d'un autre pour la siene, que Fumée estoit homme de bien, & que l'escrit estoit faux. Le président au contraire par signes taschoit luy faire avouer ceste déposition. Fumée, voyant qu'en sa présence on vouloit forcer ses tefmoins, assaillit ce président par une infinité d'iniures, & se porta pour appellant par plusieurs fois & en adhérant de sa commission, de l'oütroi d'icelle, des procédures, & de tout ce qui s'en estoit ensuivi. Mais, pour ce qu'on ne laissoit pour tout cela à passer outre, qu'il craignoit le danger de mort, & qu'on l'appelloit rebelle & contumax, en ceste extreme nécessité, il escrivit à son mortel ennemi le cardinal, qu'il s'esbahissoit que ses haineux eussent eu si grande autorité en son endroit, & qu'il l'eust ainsi à contre cœur, veu que luy & les siens avoient tousiours esté serviteurs très affectionnés de sa maison, & qu'il n'avoit iamais eu autre soin que de continuer en ceste bonne volonté. De là il luy faisoit entendre l'iniquité de ce président, & les faussetés par luy commises en son procès, ensemble les appellations qu'il avoit interietées. Et, d'autant que la commission pour procéder contre luy estoit émanée du conseil privé du roy, & qu'il y tenoit le premier lieu, il le supplioit très humblement luy vouloir faire tant de grace & faveur, que d'y faire évoquer la cause, de laquelle il le faisoit seul iuge, afin qu'il entendist la bonne opinion qu'il avoit de luy, ou bien qu'il le renvoyast pardevant tels du royaume qu'il voudroit, autres que les récusés. Le cardinal fit assés bonne responce à ceste letre, présentée par le frere d'iceluy & maistre des requestes, & l'asseura, puisqu'il se remettoit à luy, de luy faire avoir iustice. Parquoy autres lettres furent expédiées aux commissaires de du Bourg non récusés, pour faire son procès. Et, néantmoins, il manda secretement à Bourdin qu'il recusast ceux qu'il cognoistroit n'estre pour eux en sa compagnie, « *afin que ce vieil renard (ainsi l'appelloit-il) ne nous eschappe.* » Et pourtant Bourdin recusa tant de présidens & conseillers qu'il s'attendoit que difficilement on

1560.

Renard pris  
au piège.Fumée écrit  
au cardinal.Le maire  
de Meudon.

1560.

Il est absous.

en trouveroit d'autres que ceux qu'il avoit en main. Finalement, après avoir fait publier des excommunications par toutes les paroisses de Paris, que s'il y en avoit aucuns qui sceussent quelque chose en quoy Fumée fust desvoyant de l'église romaine, ils estoient excommuniés & damnés s'ils ne le révéloient, & avoir fait toutes recherches possibles, Fumée fut déclaré innocent, & délivré à pur & à plain, ses despens, dommages & intérêts, & réparations d'honneur réservés envers qui il appartiendroit. Ce qui fut exécuté les chambres assemblées, & luy remis en son degré & honneur. Et telle fut l'issue de ces cinq conseillers prisonniers. Sachant cela le cardinal, il en fut grandement desplaisant, & cherchant de s'excuser envers la royne-mère des véhémentes poursuites par eux faites, il reietta la faute sur les premier & second présidens, le procureur général Bourdin, des Croisettes son substitut, Gayant & autres conseillers; comme aussi sur les juges & commissaires du Chastelet, & pareillement sur Démocharès, Maillard & certains forbonistes, lesquels il affermoit estre les plus meschans garnemens du monde & dignes de mille gibets, disant les hommes estre misérables qui avoient affaire à eux. Sur quoy ladite dame respondit qu'elle s'esbahissoit donc & trouvoit merueilleusement estrange qu'il se servoit d'eux, puisqu'il les cognoissoit tels. Il répliqua que c'estoit telles gens qu'il falloit mettre en besongne contre les luthériens, car les gens de bien s'y morfondroient, & n'en viendroient iamais à bout.

Conjuration d'Amboise.

L'avocat des Avenelles.

J'AY fait mention de l'entreprise dressée pour la capture de ceux de Guise. Or, comme elle se diligentoit à Paris, la Renaudie pour la difficulté des logis, à cause des troubles & persécutions, se retira chés un suivant le palais comme advocat, nommé des Avenelles (1), qui tenoit maison garnie à S. Germain des Prés, à la mode communément usitée à Paris. Cestuy-ci, faisant profession de l'évangile, avoit receu la Renaudie chés luy. Avint que pour les continuelles allées & venues de plusieurs gens, & pour les propos qui eschappoient, il se douta qu'on braffoit quelque chose. La Renaudie aussi, voyant qu'il halle-

noit après, & qu'il ne se pouvoit passer de ceste maison, luy en iettoit quelques mots à la traverse, comme par forme de dispute. Ayant donc la Renaudie conféré avec luy, luy cognoissant le danger où il se mettoit de loger les ministres, & d'entreprendre beaucoup de choses hazardeuses pour le temps, il fit tant qu'on luy en déclara généralement tout ce qui s'en pouvoit dire. De quoy encores ne se contentant, [il] fit tant que des uns & des autres il sceut le but : & de prime face loua & approuva grandement le tout, voire iusques à offrir & iurer d'employer sa personne & biens pour une chose tant sainte & équitable. Mais comme l'affaire prenoit long trait, ses bouillons aussi diminueoient. Après donc avoir considéré la grandeur de l'entreprise, l'autorité de ceux à qui l'on s'adressoit, & la difficulté d'y parvenir, il se proposa que si elle ne sortoit son effet, il estoit en danger de mort, tant pour avoir logé le chef que de n'avoir décelé ce qu'il en savoit. Davantage, estant povre, avare & ambitieux, il pensa avoir trouvé prompt moyen de se faire riche & mémorable à jamais, comme faisant le contraire il seroit tousiours des plus avant & des moins prisés. Ces choses considérées, il se proposa d'en avertir les gens du cardinal, estimant qu'ils seroient bien lasches s'ils ne recognoissoient un tel service. Ayant donc retiré à foy un ieune Italien, qui avoit aussi iuré & promis de le servir à cest affaire, il alla trouver un maistre des requestes du roy nommé l'Allemand, seigneur de Vouzé, autrement dit Marmagne, qui gouvernoit les plus secrets affaires du cardinal, & Milet secretaire du duc de Guise, auxquels il déclara tout ce qu'il en savoit & avoit peu coniecturer. Ceux-cy du commencement ne le pouvoient croire, mais, après que Milet eust esté quelque temps enfermé en son logis, veu les allées & les venues, & entendu quelques propos des gens de la Renaudie, qui s'esjouissoient desjà de la victoire, comme si elle leur eust esté toute certaine, il n'en douta plus. Et, d'autant que le temps de l'exécution estoit prochain, il mena Avenelles en poste à la cour, laquelle estoit ià partie de Bloys. Or avoient eu desjà ceux de Guise d'ailleurs quel-

1560.

Il avertit le cardinal.

(1) *France protest.*, IV, 233.



1559.

leurs gardes, dont ils ne faisoient cas, pour ne savoir de qui, ne comment cela venoit, & mesmes quand cest advocat (qui les trouva à neuf lieues de Bloys) leur eust déclaré par le menu ceux qui machinoient contre eux, encores ne le pouvoient-ils aucunement croire. Car, quand ils considéroient le peu de puissance de ceux qu'on nommoit, cela ne leur pouvoit entrer en l'entendement. Toutesfois, comme il avient en telles extrémités, d'autant qu'il affermoit que dedans dix ou douze iours ce seroit fait ou failli, ils délibérèrent garder cest advocat, & l'envoyèrent prisonnier à Amboise, secrettement & en seure garde, auquel lieu le roy devoit aussi bientoist aller. Avenelles, entre autres gentilhommes, \*en avoit accusé un qui avoit un sien frère à la suite du duc de Nevers, par le moyen duquel on sceut par le menu tout ce que l'autre avoit rapporté en confus. Car, ayant juré & promis de servir à l'entreprise, ses frères luy avoient tout déclaré : toutesfois il pria n'estre décelé, afin qu'il pust savoir le secret & le iour de l'exécution, pour en donner advertissement. Ceci descouvert, le cardinal, tremblant de crainte, mena le roy droit à Amboise pour estre ce chateau bien fort, au lieu que le roy délibéroit de passer en Vendosmois partie du carefme, pour estre le pais plaissant pour la chasse; là où estans, l'affaire fut communiqué au chancelier, à quoy on adiousta que c'estoit au roy que principalement on en vouloit. Le chancelier estonné, tança aigrement ceux de Guise de leur trop grande violence, qui ne recevoient autre conseil que celui de leur teste, de quoy il s'enfuivroit de grans maux pour avoir irrité & grans & petis. La royne mère entra aussi en grande crainte, & se ramentevant ce que luy avoit mandé l'église de Paris, il luy eschappa de dire, qu'*« à ce qu'elle voyoit, ces gens estoient gens de promesse. »*

Il ne fut question que d'adviser comment on prévieroit ce danger. Ceux de Guise ayans iugé Avenelles bien propre à leur service, luy firent donner quatre cens escus des finances du roy, & le renvoyèrent avec grandes promesses (1). Sachans aussi que

(1) S'il faut en croire de Thou, même

la plupart de ceux de l'entreprise avoient reietté le ioug du pape, ils le firent comme héraut pour publier & reietter partout la cause de ces troubles sur ceux de la religion, afin d'en rendre la doctrine odieuse, quand on croiroit les sectateurs d'icelle s'estre eslevés contre le roy, la royne mère, Messieurs ses frères & les princes, & vouloir introduire leur religion à coups d'espée, abbatre la monarchie de France, & la réduire en forme de république & cantons. Bref, leur but estoit de faire croire l'intention de ceux de la religion n'estre que de piller, saccager, & mettre les meilleures maisons & les églises du royaume en proye. Ils eurent aussi une merveilleuse crainte, que l'amiral & son frère Andelot, qui estoient résidens en leurs maisons, ne fussent de la meslée, tant pour les cognoistre vaillans & de grande conduite, que pour avoir à commandement la plupart des capitaines & gens de guerre du royaume. Parquoy ils requirent la royne mère de les mander, avec le cardinal de Châtillon, leur frère; espérans que la présence du roy & de la royne les retiendroient par gratieuses paroles, prières & remonstrances : car, autrement, ils doutoient pouvoir eschapper ce danger, si tant soit peu ils s'en vouloient mesler. La royne ne fut malaisée à persuader, car elle avoit telle confiance des vertus de ces personnages, & portoit une telle amitié à l'amiral, pour l'avoir tousiours cognu loyal serviteur du roy, qu'elle se pensoit bien assurée auprès d'un si sage chevalier, par la prudence duquel elle espéroit appaier tout & descouvrir ce qui se faisoit, & à qui on en vouloit.

Les trois frères de Châtillon venus & requis par la royne mère, assistée du chancelier, de luy donner conseil en cest urgent affaire, & de n'abandonner le roy, l'amiral, comme il estoit homme sincère & ouvert, luy ayant déclaré le grand mescontente-

après sa trahison, Pierre des Avenelles serait resté protestant. Le même historien prétend d'ailleurs que cet avocat ne trompa la confiance de la Renaudie que pour des motifs de conscience. D'Aubigné affirme qu'il fut « plustost meu de peur que d'ambition ou d'avarice. » Quoi qu'il en soit, des Avenelles ne refusa pas de recevoir de la main des Guise le prix de sa dénonciation.

1560.

Les trois frères  
de Châtillon  
mandés à  
la cour.

Ils accusent  
les Guise.

Tout est  
découvert.

On mène le  
à Amboise.

1560.

ment de tous les subieçts du roy, non seulement pour le faict de la religion, mais aussi pour les affaires politiques, qu'on voioit maniés par gens qu'on tenoit pour estrangers, & qui se monstroient estre menés d'extreme ambition & avarice, pour édifier leur maison de la ruine des princes du sang, & des plus grandes maisons du royaume, fut d'advis qu'en premier lieu on feist expédier & bien garder un édiçt en termes bien clairs & signifiants, par lequel il fust permis à chacun de la religion de vivre en repos & seureté en sa maison, en attendant un saint & libre concile, général ou national, auquel chacun fust ouy en ses raisons; estant le nombre de ceux de la religion tellement acreu, & de gens de haute qualité, qu'on se pouvoit asseurer que plusieurs n'endureroient plus d'estre traités à la manière acoustumée, surtout par tels gouverneurs, & durant le ieune aage du roy. Ces choses rapportées par le chancelier au conseil privé, ceux de Guise, quoyque cela s'adressast à eux à bon escient, ne taschant toutesfois qu'à desfourner ceste tempeste qui les menaçoit de si près, & sachans bien que cela fait, ils ne laisseroient puis après d'user de cest édiçt comme il leur plairoit, s'y accordèrent avec quelques protestations qu'ils estoient prests de retourner en leurs maisons, & de se soumettre à toute iustice qu'il plairoit au roy, plustost que de voir l'estat public trouble à leur occasion. Suivant donc cela un édiçt fut expédié & publié au parlement le XI de mars, portant en somme les causes qui avoient esmeu le roy de procéder par rigueur contre ceux de la religion. « Et que, » d'autant qu'il se trouvoit tel nombre » de personnes, la plupart mécani- » ques (1) & de nulle littérature, avoir » esté séduits & amenés à ceste nouvelle doctrine, les uns par simpli- » cité & ignorance, les autres plustost » par curiosité que par malice; que » si l'on venoit à faire la punition de » tous, il s'ensuivroit une merveilleuse effusion de sang d'hommes, » femmes, filles & ieunes gens en » fleur d'aage : à ces causes, ne vou- » lant le roy que le premier an de » son règne fust remarqué comme fan- » glant du sang de ses subieçts, il leur

Edict de paci-  
fication.  
11 mars.

(1) Ouvriers, artisans, gens de métier.

» pardonnoit tous les crimes concer- » nans le faict de la religion, ordon- » nant à tous ses iuges n'en faire au- » cune question, pourveu qu'ils ves- » sissent de là en avant selon les » institutions & commandemens de » l'église romaine comme les autres » subieçts, exceptant toutesfois les pré- » dicans & tous ceux qui, sous pré- » texte de religion, se trouveroient » avoir conspiré contre la personne » de sa mère ou de luy, celle de la » royne sa femme & de ses frères, » des princes & de ses principaux » serviteurs, ou qui se trouveroient » avoir machiné contre son estat, re- » couru les personnes d'entre les » mains de la iustice, ravi ses paquets » & tué les porteurs, s'estant l'impas- » sance de quelque-uns desbordée » iusques à tel excès. » Le dernier point, touchant la recousse de quel- » ques prisonniers, estoit véritable, au grand regret des ministres & des plus sages, mais il leur estoit impossible de retenir tous les estourdis.

TEL fut donc cest édiçt, dont ne s'ensuivit l'effect prétendu par le cardinal, estimant un chacun que ce n'estoit qu'une attrapoire, & pourtant ne désista la Renaudie de poursuivre sa pointe, nonobstant qu'on l'eust adverti qu'il estoit descouvert, sachant que ses forces marcheroient de toutes parts, de sorte que de les employer estoit autant que de s'exposer en une ruine totale. Il usa donc de diligence & dressa les choses en tel ordre qu'il estimoit estre nécessaire pour l'exécution de son entreprise, nonobstant qu'on en eust beaucoup descouvert, tant par Avenelles, comme il a esté dit, que par un nommé le capitaine Lignères. Ceux de Guise cependant ne dormoient pas, ayans fait en sorte, en premier lieu, que le roy & tous les officiers furent persuadés que c'estoit au roy & à tout l'estat qu'on en vouloit, puis après, employans toutes gens de commandement, & grans & petis, qu'ils envoyèrent çà & là pour saisir tous ceux qui approchoient de la cour & les amener à Amboise, ou tuer sur-le-champ, si on ne les pouvoit avoir autrement. Par ce moyen les prisons furent tantost remplies, & nommément furent surpris au chasteau de Noyfay, le sieur de Rannay, le capitaine Mazères & le baron de Castelnau, qui estoient des principaux. La

1560.

La Renaudie  
poursuit son  
projet.

Arrestation  
plusieurs  
chefs.

1560.

La Renaudie  
est tué.  
18 mars.

Renaudie mesmes, comme il taschoit par tous moyens de se ioinre à sa troupe, le XVIII mars, fut rencontré par un gentilhomme, sien parent, nommé Pardillan, qui l'assaillit en la forest de Chasteau-Renaut (1), lequel il tua d'un coup de pistole. Mais il tomba mort aussi, estant frappé d'un coup d'arquebouse par le serviteur de Pardillan. Et, sur cela, son corps estant porté à Amboise avec deux siens serviteurs menés prisonniers, fut mis en spectacle comme ayant esté le chef des rebelles. Cela fait, il ne fut question que de pendre & décapiter tant gentilhommes qu'autres, comme il est amplement contenu en l'histoire du roy François, nonobstant qu'il apparust évidemment en toutes sortes ceste entreprise n'avoir esté faite que contre la tyrannie de ceux de Guise prétendue, & non point pour les tuer sans cognoissance de cause, ains pour assembler les Estats & y faire juger leur procès par la voye de droict & iustice; de quoy il apparoissoit, tans par la déposition conforme de tous les prisonniers, que par le premier article de l'escriit & chiffre trouvé sur un des serviteurs prisonniers de la Renaudie nommé la Bigne, commençant par ces mots : « *Protestation faite par le chef & tous ceux du conseil, de n'attenter aucune chose contre la Majesté du roy, des princes de son sang, ni de l'estat du royaume.* » Davantage entre les papiers de la Bigne fut trouvée une remontrance à part, qui devoit estre faite au roy, en laquelle il y avoit un article touchant ceux qui tenoient la doctrine appelée nouvelle, & qui s'estoient volontairement joints à ceste entreprise, protestans l'avoir fait pour estre une cause politique qui concernoit les loix & statuts du royaume, le tout au profit & service du roy; contre lequel s'il [y] eust eu la moindre chose du monde. ils ne s'en fussent jamais meslés, comme ils avoient déclaré ouvertement ce qu'ils sentoient de l'obéissance due aux roys & autres principautés par le dernier article de leur confession de foy, où il est contenu qu'on doit franchement & de bonne volonté porter le ioug des roys & princes, encores qu'ils fussent infidèles. Sur quoy ils

condamnent & reiettent les séditeux & perturbateurs de l'ordre de iustice, espérans en l'assemblée générale des Estats légitimement convoqués présenter leur confession, afin d'avoir quelque relasche des extremes persécutions & violences qu'ils souffroient tous les iours par la cruauté de ceux de Guise. Et que ce qui leur donnoit espérance de bonne issue en cest endroit, estoit qu'à la fin du roy Henry II, en la générale assemblée du parlement qu'on appelle mercuriale (1), il s'estoit presque résolu de ne persécuter plus pour la religion, avant la détermination d'un concile, quand cela fut interrompu par le cardinal de Lorraine, à la persuasion duquel plusieurs conseillers avoient esté emprisonnés pour ceste seule cause, & du Bourg brûlé. Il estoit donc à présumer que le cardinal & son frère estans hors d'autorité, la sentence libre des Estats eust pu esteindre les feux qui estoient encor allumés en France contre ceux qui ne vouloient obéir au pape.

VOILA en somme ce que contenoient ces mémoires, & le but de ceste entreprise dont on a tant parlé. Grand nombre donc de toutes fortes de gens furent exécutés à mort de iour & de nuit, publiquement & en secret, & toutesfois encores ne pouvoit le cardinal estre assuré; cela fut cause que lettres furent escrites aux parlemens, esquelles, après avoir desguisé estrangement les causes de ceste entreprise, on faisoit promettre au roy une abolition de tout le passé à tous ceux qui, par mauvais conseil, avoient consenti à ceste entreprise, en se retirans dans certain temps. Mais ces lettres furent bientôt après révoquées par certaines restrictions, en vertu desquelles plusieurs furent exécutés, qui s'y estoient liés. Tant y a toutesfois que les prisons furent ouvertes aux uns, les autres trouvèrent moyen de se sauver, & finit ceste tragédie par une mort espouvantable du principal iuge de ceux qui avoient esté endommagés; à faveur, du chancelier Olivier, lequel, piqué d'un remord de conscience, tomba sur cela malade d'une extreme mélancolie par laquelle il iettoit des souspirs sans cesse, murmurant misérablement, & affligeoit la personne d'une façon très estrange & espouvan-

1560.

Répression  
sanglante.Mort du  
chancelier  
Olivier.

(1) Château-Renault (Indre-et-Loire), à cinq lieues de Tours.

(1) Voy. ci-dessus, page 107.

Projet de  
remontrance  
au roi.

1560.

table. Car ce corps ia caduc & affligé de grandes & continuelles maladies, estoit tellement démené, qu'il sembloit estre frénétique & que ce fust quelque ieune homme en la fleur de son aage, qui de toute sa puissance esbranlast le li& & la couche par la force de la maladie & douleur. En ce tourment il fut vîsté du cardinal de Lorraine, mais Olivier ne le peust voir ne souffrir en sa chambre, d'autant que ces douleurs luy rengregeoyent par sa présence; & se sentant eslongné de luy, il s'écria en ces propres mots : « *Ha, ha, cardinal! tu nous fais tous damner!* » Sur cela, comme le cardinal approchoit pour le vouloir consoler, luy disant que c'estoit le malin esprit qui taschoit de le séduire, mais qu'il falloit demeurer ferme en la foy : « *C'est bien dit*, respondit le chancelier, *c'est bien rencontré*; » & par despit luy tournant le dos, demeura sans aucune parole. Le cardinal, se voyant ainsi desdaigné, se retira en sa chambre, & n'y fut plustost arrivé, qu'on luy vint dire que le chancelier estoit mort sans avoir parlé depuis qu'il estoit parti de sa chambre. En ces tourmens il regrettoit souvent le conseiller du Bourg, qui, par la précipitation du cardinal, avoit esté brulé. D'autre costé le duc de Guise, ayant sceu la manière de la mort du chancelier, & qu'il ne s'estoit voulu confesser, ni recevoir les cérémonies acoustumées en l'église romaine, oubliant les services qu'il leur avoit faits, dit qu'il estoit mort ainsi qu'un chien, & qu'il le falloit porter à la voyrie, comme indigne de sépulture. Quoy qu'il en soit, son corps fut mis en une li&ière, & emporté en sa maison, sans luy estre faits à la cour aucuns obsèques ne pompes funèbres. Et de vray, le duc de Guise prenoit fort à cœur, & avoit souvent à la bouche ce mot sorti du chancelier, qu'ils estoient tous damnés : « *Damnés! damnés!* disoit-il, *il a menti, le meschant.* » Voilà la fin de ce personnage, le corps duquel se ressentit des révolutions courtisanes, comme luy-mesmes les avoit goustées de son vivant. Et comme son exil luy avoit apporté un honneur & estime admirable de toutes nations, aussi fut-il bientoist perdu, par son rappel à la cour. Car, au lieu que pour couronner l'œuvre, on s'attendoit qu'il feroit à ceux de

Guise ce qu'il avoit fait à Diane, & que par sa prudence leur violence seroit réprimée, il se laissa aller à leurs affections, pour la crainte d'estre chassé.

Or, pour ce qu'il a esté fait mention de ce mot de huguenots donné à ceux de la religion réformée durant l'entreprise d'Amboise, & qui leur est demeuré depuis, i'en diray un mot en passant, pour mettre hors de doute ceux qui en cherchent la cause assés à l'esgarée. La superstition de nos devanciers, iusques à vingt ou trente ans en ça, estoit telle, que presque par toutes les bonnes villes du royaume, ils avoient opinion que certains esprits faisoient leur purgatoire en ce monde après leur mort, qu'ils alloient de nuit par la ville battans & outrageans beaucoup de personnes, les trouvant par les rues. Mais la lumière de l'Evangile les a fait esvanouir, & nous a appris que c'estoient coureurs de pavé & ruffiens. A Paris ils avoient le moine bourré; à Orléans le mulet Odet; à Bloys le lou-garou; à Tours le roy Huguet, & ainsi des autres villes. Or est-il ainsi, que ceux qu'on appelloit luthériens estoient en ce temps là regardés de iour de si près, qu'il leur falloit nécessairement attendre la nuit pour s'assembler pour prier Dieu, prescher, & communiquer aux saints sacrements : tellement, qu'encores qu'ils ne feissent peur ne tort à personne, les prestres par dérision les firent succéder à ces esprits qui rodoient la nuit. De cela advint, ce nom estant tout commun en la bouche du menu peuple, d'appeller ceux de la religion *huguenots* au pays de Touraine, & premièrement à Tours que ceux de la religion, s'assemblans de nuit, furent surnommés huguenots, comme s'ils eussent esté la troupe de leur roy Huguet : & pour ce que la première descouverte de l'entreprise d'Amboise se fit à Tours, qui en bailèrent le premier advertissement sous ce nom de huguenots, ce sobriquet leur en est demeuré (1).

Il revien au prince de Condé, qui estoit en une merveilleuse destresse & ennuy de voir ses affaires aller si mal,

1560.

D'où vient  
le nom  
de huguenot

Le prince  
de Condé  
en disgrâce

(1) Sur les diversés étymologies du mot de huguenot et l'époque où ce sobriquet fut employé pour la première fois, voy. *Bull. de l'hist. du protest.*, VIII, 13, 122, 266.

1560.

& aussi du mauvais visage que luy portoit le roy ; toutesfois, comme ne le sentant en rien coupable, il tenoit fort bonne contenance, encores qu'il fust observé en tout, voire mesmes par aucuns qui faignoient luy estre plus affectionnés serviteurs. Sur cela, ceux de Guise n'ayans la hardiesse, sans autre occasion, de s'attaquer à luy ouvertement, conseillèrent au roy que luy-mesme le tuast, & qu'en faisant semblant de se iouer à luy, il luy donnast de la dague dans le sein : que s'il faisoit aucune mine ou semblant de résister, ils feroient là présents pour luy aider. Mais cela ne peut estre executé, par ce que le prince en fut adverty, & se tenant sur ses gardes, n'approchoit plus si près dudit sieur, qu'il eust occasion de se iouer à luy ; joint que sa Maïesté, quoy qu'on luy eust mis en teste, ne pouvoit se résoudre à estre meurtrier de son sang : ce que ceux de Guise luy imputoient à couardise.

Les Guise  
conseillent au  
roi de le tuer.

Il assiste au  
supplice des  
conjurés.

Advint un iour, comme l'on menoit au supplice quelcun de ces seigneurs & capitaines, que le prince fut invité par ceux qui le chevaloient, d'aller en une chambre la prochaine, pour les voir mourir : ce qu'ayant longuement refusé, enfin ils le contraignirent, comme par importunité, de regarder par une des fenestres du chasteau. Lors, estant saisi au cœur d'une grande amertume & angoisse : « *Je m'esbahi,* dit-il, *comme le roy est conseillé de faire mourir tant d'honnestes seigneurs & gentilshommes, & de si bonne part ; attendu les grands services par eux faits au feu roy & au royaume, desquels s'estant ainsi privé, il seroit bien à craindre que les estrangers voulussent, durant ces grands troubles, faire des entreprises. Car s'ils estoient soutenus par quelque prince, ils mettroient aisément le royaume en proye.* » Ces propos ne tombèrent à terre, ains furent bientoist recueillis & interprétés par le cardinal, lequel n'en fit lors instance, parce que la mémoire en estoit trop fresche ; mais les garda à bonne bouche, pour s'en servir, comme il fera veu en son lieu. Ce faict, on cherchoit sans cesse nouvelles occasions de luy faire procès, mais en telle sorte qu'on ne se mettoit en ieu ni dispute, ains on s'aïdoit de la personne du roy comme en tout le reste. Le roy donc finalement envoya la Trouffe, prévost

de l'hôtel, au logis du prince, lequel le trouvant au liect, luy fit entendre la charge que le roy luy avoit donnée de se saisir de quelques uns de ses gens, le suppliant ne le trouver estrange, comme aussi il n'avoit voulu ce faire sans l'en advertir pour l'honneur & révérence qu'il luy portoit. Le prince luy dit, qu'il exécutast sa charge, fut-ce mesme en sa personne, & qu'il ne luy saurait iamais mauvais gré de suivre les commandemens du roy. La Trouffe répliqua que ce n'estoit tout, & que le roy luy avoit chargé expressément de luy dire, qu'il allast parler à luy à son lever, ce qu'il promit faire. La Trouffe au sortir emmena prisonnier le sieur de Vaux, escuyer du prince, accusé d'avoir baillé un cheval au ieune Maligni, & conduit iusques à cinq ou six lieues d'Amboise. Estant le prince entré en la chambre du roy, luy dit l'avoir envoyé quérir pour luy déclarer comme il avoit entendu estre prouvé & vérifié par informations, qu'il estoit le chef de la conspiration faite par les séditieux & rebelles contre sa personne & son estat, ce qu'estant vray, il luy feroit sentir combien il est difficile & dommageable de s'attaquer à un roy de France. Le prince le supplia d'assembler tous les autres princes & chevaliers de l'ordre (1) qui estoient à sa suite, avec ceux de son conseil privé, afin qu'il entendist sa réponse en si bonne compagnie. Ceux de Guise, qui estoient là auprès, & refferés au cabinet du roy, ayans entendu ceste responce, la prirent à leur avantage, cuidans qu'il ne faudroit pas d'avouer le faict, & qu'il ne seroit besoin de plus long procès, estans les chevaliers de l'ordre iuges compétens pour le condamner sur le champ. Ils firent donc toute diligence de les assembler ; & afin d'avoir preuves plus concluantes, pendant que ces choses se faisoient, ils envoyèrent le prévost avec un gentilhomme de la chambre au logis du prince, pour chercher en ses coffres, & voir s'ils pourroient trouver quelques papiers, servans à vérifier cest affaire. Sur quoy, ces fouilleurs estans entrés en contestation avec les gens dudit sieur prince, il y arriva, &, ayant sceu

1560.

Il est mandé  
auprès du roi.

Réponse du  
prince.

(1) De l'ordre de Saint-Michel, institué par Loui XI en 1469. L'Ordre du Saint-Esprit ne devait être institué que plus tard, en 1578, par Henri III.

1560.

On visite ses  
papiers.Sa fière  
défense.

[ce] que c'estoit, luy-mesme fit ouverture. Mais, soit qu'ils fussent espris de honte par sa présence, ou bien qu'ils cognussent à sa contenance affeurée qu'il n'y avoit rien, ils ne firent que la mine de fouiller, & rapportèrent n'avoir rien trouvé. Un secretaire du roy de Navarre, qui estoit à la suite de la cour pour ses affaires, fut aussi à ceste fin entièrement fouillé, & ses meubles remués; de quoy il fit grande instance, se plaignant de ce qu'on avoit ainsi recherché tous les secrets de son maistre, & de ses procès. Et ainsi, parlant haut, il s'en alla en poste avvertir le roy son maistre de cest outrage, & du soupçon qu'on avoit de luy.

La compagnie, assemblée en la salle du roy, & en sa présence, le prince commença à leur dire les propos que le roy luy avoit tenus le matin à son lever. Et, pource qu'il faisoit qu'il avoit des ennemis près de sa personne, qui cerchoient la ruine entière de luy & des siens, il l'avoit supplié luy faire tant de bien & faveur d'entendre sa réponse en ceste compagnie : qui estoit, que la personne du roy exceptée, celle de Messieurs ses frères, de la royne sa mère, & de la royne régnante, & sauf leur révérence, ceux qui avoient dit & rapporté au roy, qu'il estoit le chef & conducteur de certains séditions, qu'on disoit avoir conspiré contre sa personne & son estat, avoient fausement & malheureusement menti. Et pour preuve de son innocence, vouloit quitter (pour ce regard seulement) son rang & dignité de prince du sang, (lequel ledit sieur toutesfois ne les siens ne luy avoient donné, mais Dieu seul qui l'avoit fait naître de sa souche) pour les combattre, & leur faire confesser à la pointe de l'épée ou de la lance, que c'estoient poltrons & canailles; & qu'eux-mêmes cerchoient la subversion de son estat, d'esteindre le sang royal, pour la conservation duquel il voudroit employer & vie & biens, comme il en avoit fait tousiours bonne preuve, & aussi pour son intérêt à la couronne & maison de France, de laquelle il devoit procurer l'entretien à meilleur titre que ses accusateurs; sommant la compagnie, s'il y en avoit aucun qui eust fait ce rapport, ou qui le voulust maintenir, de le déclarer promptement. Sur cela, nul ne se présentant, il supplia

le roy de le tenir pour homme de bien, & ne presser à l'avenir l'aureille en derrière à tels calomnieurs & abuseurs, mais les reietter comme ennemis de luy, & du repos public. Cela dit, il sortit hors du conseil pour les laisser opiner. Mais le roy, ayant eu le signal du cardinal, rompit l'assemblée sans demander les avis. Et dit-on que ceux de Guise le firent expressément, par ce qu'ils craignoient grandement que les trois frères de Chastillon, joints avec le connestable, tous alliés dudit sieur prince, prissent la cause en main, & que leur dernière condition fust beaucoup pire que la première : ayans lefdits seigneurs une infinité d'amis, tant de la noblesse que d'autres plus apparens des principales villes.

Les trois frères de Chastillon, qui avoient esté aussi spectateurs de ces tragédies à leur grand regret, se retirèrent en leurs maisons. Et pource que l'amiral, ayant eu commandement de la royne à son partement de la cour, d'aller en Normandie & de s'enquérir, sous couleur de sa charge d'amiral, quelles pouvoient estre les vraies causes de ces esmotions, luy en escrivit puis après franchement & rondement toute la vérité. Ceux de Guise consentirent que très exprès commandemens fussent faits par tous les parlements & autres iuges, de mettre hors à pur & à plein tous les prisonniers détenus pour le fait de la religion. Desquelles lettres toutesfois l'exécution fut bien longue & difficile, & s'escrivirent alors plusieurs remonstrances & livres très aigres contre ceux de Guise travaillans d'autre costé à se deffaire du prince de Condé, qui s'en estoit retourné en sa maison comme il a esté dit, s'assurant de ce qu'il devoit attendre de ceux de Guise s'il ne se gardoit de leurs aguets. Ce qui fut cause qu'il se retira vers son frère le roy de Navarre, en Béarn.

En ce mesme temps la royne receut une belle remonstrance, & bien expresse, déclarant les vraies causes de tous ces troubles, & l'avertissant que pour y remédier, après avoir pourveu au gouvernement du royaume selon les anciennes constitutions de France, il falloit appaiser les troubles de la religion par un concile sainct & libre, sinon général, à tout le moins national, auquel toutes les qualités requi-

1560.

L'amiral  
de ColignyOn réclame  
concile.

1560.

ses étant observées, toutes choses fussent décidées par la pure parole de Dieu, ne servant de rien d'avoir ouvert les prisons à ceux qui estoient retenus pour cause de leur foy, si bien-tost après on recommence à les tourmenter. Ceste remonstrance communiquée par la royne à ceux de Guise, ils en prindrent une occasion d'en faire un nouvel édict appelé l'édit de Romorantin (1), par lequel, après un long récit des procédures tenues par cy-devant contre ceux de la religion, taxés de nouveau comme perturbateurs du repos public, il pouvoit sembler que les peines estoient aucunement modérées, d'autant que l'entière connaissance du crime d'hérésie estoit attribuée aux prélats, avec interdiction aux parlements & à tous iuges de ne s'en mêler aucunement. Mais ce qui estoit adiouxt de la défense de toutes assemblées sous peine d'estre punis comme criminels de lèze-majesté, avec grand falaise aux révélateurs, monstroient assés où tendoit tout cela, n'ignorans pas ceux de Guise que ceux de la religion ne se passeroient iamais de l'exercice d'icelle, fust en public ou en secret. De fait le président le Maître s'en moquoit, disant qu'ils les pendroient comme séditieux & les estrangeroient comme hérétiques.

L'édit de Romorantin.

Projet d'une assemblée de notables.

Nous avons dit que le prince de Condé, se trouvant au danger de tomber entre les mains de ceux qui ne désiroient rien plus que de l'exterminer, s'estoit retiré en Guienne, au roy de Navarre son frère. Cela fut cause que ses ennemis, laissant en arrière toutes autres délibérations, tournèrent toute leur entente à trouver les moyens de les attrapper tous deux à quelque pris que ce fust. Et pourtant, ayant esté advisé par la royne, & par le sieur de l'Hospital, successeur d'Olivier en l'estat de chancelier, qu'il estoit bon & nécessaire de faire une assemblée extraordinaire des principaux du royaume, pour avoir leur avis sur tant de difficultés qui se présentoient en l'estat, ils s'y condescendirent aisément; car, encores qu'ils se doutassent bien qu'en une telle assemblée il seroit

(1) Cet édit, qui rendait aux évêques la connaissance du crime d'hérésie et qui épargna du moins à la France les horreurs de l'Inquisition, est du mois de mai 1560. Il fut rendu à la requête du chancelier de L'Hôpital.

parlé de leur gouvernement, si est-ce qu'ils s'asseuroient d'y fourrer tel nombre de ceux qui estoient à leur dévotion, qu'ils n'en craignoient pas beaucoup la résolution; mais sur tout ils espéroient par ce moyen d'attirer en cour le roy de Navarre, & le prince son frère, pour en faire à leur appétit. Et ce qui les confermoit en ceste espérance estoit que l'advis de ceste assemblée estoit venu en partie de l'Amiral, auquel la royne en avoit demandé conseil, & que le connestable l'avoit trouvé très bon, qui estoient ceux par lesquels ils estimoient que le roy de Navarre & le prince se gouverneroient en cest affaire. Letres donc furent escrites de tous costés, portans en somme, que sa Majesté prioit ceux auxquels il escrivoit de se rendre à Fontainebleau, au XV iour d'août, afin que, par leur diligence & bon conseil, il peust asseurer son estat qu'il voyoit grandement esbranlé, & pourvoir aux repos de ses subiets. On ne faillit aussi d'escire au roy de Navarre & au prince, mais quand ceux de Guise eurent descouvert qu'ils y pourroient venir si forts, qu'eux-mêmes seroient en danger d'y perdre la partie, ils changèrent d'avis, & donnèrent ordre par certains serviteurs secrets qu'ils avoient auprès d'eux, qu'ils fussent entièrement divertis de ce voyage. Ce néanmoins le connestable ne laissa de s'y trouver avec ses neveux, & très grande compagnie, de forte que ceux de Guise eussent bien voulu que c'eust esté à recommencer, & y a très grande apparence que si ledit sieur roy de Navarre & son frère s'y fussent aussi trouvés, comme le connestable s'y attendoit, ceux de Guise estoient en grand danger deslors d'estre désarçonnés.

L'ASSEMBLÉE donc commença le XXI d'août, en laquelle, avant qu'on entraist en matière, l'amiral, tenant une requête en sa main, alla devers sa Majesté & luy déclara que, suivant son commandement à luy fait, allant dernièrement en Normandie, & s'estant curieusement enquis de la cause des troubles & emotions, il avoit sceu certainement que ce n'estoit à luy qu'on en vouloit, ni à son estat, mais que le plus grand mescontentement de ses subiets procédoit des grandes & extremes poursuites qu'on faisoit contre ceux de la religion, sans

1560.

Ce qu'en attendaient les Guise.

Assemblée de Fontainebleau. 21 août.

Requête de l'amiral.

1560.

que la cause eust esté iuridiquement débattue & condamnée; à l'occasion de quoy, & [d'autant] que ceux de ce parti là offroient de monstrier leur doctrine & leurs cérémonies estre conformes entièrement aux saintes Escritures & aux traditions de la primitive Eglise, il avoit pensé faire chose très agréable à sa Maiefté de prendre leur requeste & se charger de la luy présenter, afin qu'il advinst, avec son conseil en si notable assemblée, quelle provision on leur pourroit donner pour mettre ce royaume en repos. Puis après il adiousta avoir bien préveu qu'une requeste de telle & si grande importance devoit estre signée, mais que cela ne se pouvoit faire, sans que préalablement sa Maiefté eust permis de s'assembler, quoy advenant, on l'avoit affeuré qu'il se trouveroit, de la Normandie seulement, cinquante mille personnes (1); suppliant au surplus le roy de prendre en bonne part ce qu'il en avoit fait. Sa Maiefté sur cela déclara qu'il avoit telle assurance sur sa fidélité, comme aussi toutes ses actions passées en avoient rendu certain témoignage, qu'il ne doutoit nullement qu'aucune autre chose ne l'avoit meü, que le zèle de son service; de quoy il luy savoit bon gré. Ce fait, sa Maiefté commanda à l'Aubepine, secrétaire d'estat, de prendre & lire tout haut ceste requeste, laquelle contenoit comme les fideles chrestiens, espars en divers endroits de son royaume, recognoissoient ledit seigneur à eux donné de Dieu pour les gouverner & conduire; & par conséquent estoient ses loyaux & bons subiets, prests à porter tous les subsides & charges qu'il plairoit à sa Maiefté leur imposer, si ce qu'il prenoit ordinairement ne suffisoit. Et tout ainsi que les saintes Escritures commandoient de porter le ioug des princes en toute subiection & obéissance, aussi estoient-ils instruits de Dieu de luy rendre un pur service & adoration, sans adiouster ou diminuer à sa Parole, ne consentir à chose qui y fust contraire. A l'occasion de quoy, & pour n'avoir liberté de s'assembler publiquement pour rece-

voir la pasture céleste, force leur estoit d'y aller en secret, & de nuit, ce qui faisoit qu'on leur avoit imputé une infinité de calomnies, pour lesquelles éviter, ils supplioient très humblement sa Maiefté leur ordonner des temples où on peust publiquement prêcher la pure Parole de Dieu, & administrer ses saints sacrements; & qu'il députast tels commissaires qu'il luy plairoit pour faire rapport de leurs vies & mœurs.

CESTE requeste leue, la compagnie entra en admiration, s'esmerveillant de la hardiesse de l'amiral, attendu les dangers où il se mettoit. Bref, aucuns le louèrent d'avoir rendu à son roy ce loyal service en temps si nécessaire; autres le blasmoient d'avoir fait telle ouverture, & prins la cause en main de ceux qu'ils désiroient estre exterminés, sans aucune forme ne figure de procès, comme estans les plus détestables du monde. L'amiral après cela retourné en sa place, & le chancelier, après le roy & la roynemère, ayant déclaré les causes de ceste assemblée, chacun opina en son rang, comme il est amplement contenu en l'histoire de ces temps, ce que nous n'insérerons icy pour n'estre nostre intention de parler d'autre chose que de ce qui appartient au fait de la religion. Toutesfois, pour ce que Charles de Marillac, archevesque de Vienne, grand personnage, & qui avoit de longue main esté employé en plusieurs très grandes ambassades, fut celuy qui parla le plus avant & plus pertinemment de la religion, comme aussi feit l'amiral qui le seconda, i'inséreray icy une partie de ce que lors ils en dirent. Marillac donc, après avoir remontré que la feureté de l'estat du roy estoit fondée sur deux colonnes principales, à savoir sur l'intégrité de la religion, & la bienveillance du peuple, adiousta ce qui s'ensuit.

« Le premier lien qui affermit, arreste & retient l'obéissance, est la religion, laquelle n'est autre chose que cognoistre Dieu, ainsi qu'il appartient, & faire ce qu'il commande. Or, puisqu'il convient le recognoistre pour Créateur, auteur & conservateur de toutes choses, il s'ensuit que toutes nos œuvres doivent estre rapportées à l'honneur de son nom: & partant, il est nécessaire de conserver entier ce grand lien de toutes les actions des

1560.

Son contenu.

Discours de  
Marillac,  
archevêque de  
Vienne.

La situation.

(1) « Et moi, interrompit vivement le duc de Guise, j'en trouverai cent mille qui signeront le contraire de leur propre sang » (Régner de la Planche, *Hist. du royaume de France sous François II*).



1560.

hommes, & par lequel les suiets du roy luy obéissent, qui est religion. Et pour ce que le lien s'est desnoué, tant par la malignité des uns, que négligence des autres, & corruption de nostre temps, nous devons inférer par là que c'est une signification de l'ire de Dieu, qui nous menace d'une grande ruine, laquelle ne peut estre que prochaine, s'il n'y est bientoist remédié. Car, outre la variété des doctrines, qui vid onques la discipline ancienne de l'église plus dissipée, plus abbatue, plus négligée, les abus plus multipliés, les scandales plus fréquens, la vie des ministres d'icelle plus reprenable, & les tumultes du peuple plus grans ?

Un concile  
général  
est impossible.

» POUR obvier à ce danger, le vray remède ancien & acoustumé seroit le Concile général : mais à ce qui se void, on ne s'y doit point attendre, pour deux raisons : l'une, qu'il n'est en nostre puissance de faire que le Pape, l'Empereur, les roys & les Allemans soient d'accord incontinent du temps, du lieu & de la forme qu'on y doit tenir ; où bien souvent se trouvent tant de difficultés, que l'un venant à le promouvoir, l'autre tasche à le rompre ou reculer : l'autre, que nostre mal nous presse si fort, le feu estant allumé en plusieurs endroits de ce royaume, que ne pouvons attendre un remède esloigné & incertain : tout ainsi qu'un malade de fièvre continue, ou autre maladie aiguë où la seignée & autre remède prompt est nécessaire ne peut attendre qu'on soit allé querir un médecin bien loin, lequel on n'est certain encores qu'il viendra.

Nécessité d'un  
concile  
national.

» Il faut donques venir au concile national, qui a esté cy-devant conclu & arresté, le roy l'ayant fait escrire & publier partout ; parquoy il est nécessaire de l'accomplir, tant pour la nécessité qui nous presse, pour le pauvre estat auquel l'église est maintenant réduite, que pour la réputation du roy, qui l'a ainsi délibéré & déclaré par lettres : & mesmement qu'il n'est survenu chose qui nous doive dissuader de faire autrement, ains au contraire tous les iours les causes croissent pour nous faire haster, si nous ne voulons tout perdre. L'empereur Charles cinquième, n'aguères décédé, estant venu à Boulongne pour y estre couronné, & venant à conférer des affaires de la chrestienté avec le pape Clément, feit

Charles-Quint  
à Bologne  
1519.

propofer par son chancelier le concile, tant pour réformer les mœurs des ecclésiastiques, qui estoient corrompus, que pour establir la doctrine qui estoit en controverse. A ceste proposition le pape contredit aigrement, remontrant qu'il n'estoit besoin d'assembler le concile, ni pour les doctrines, veu que toutes les nouvelles opinions avoient esté réfutées & condamnées par les anciens conciles : ni pour la discipline ecclésiastique, laquelle y avoit esté si bien ordonnée touchant les mœurs, qu'il n'estoit requis que de faire garder les décrets qui, sur ce, y avoient esté faits. Mais l'empereur ne demeura satisfait de ceste réponse, ains répliqua, que les grandes assemblées ne pouvoient estre que bonnes, tant pour retrancher le mal, qui de iour en iour pouvoit croistre, que pour remémorer, rafraîchir & conserver ce qui avoit esté introduit au paravant, & empêcher qu'il ne fust oublié, ains entreteu tousiours en vigueur. Et, suivant ceste sainte délibération, il persista toute sa vie en ce propos de procurer le concile, où à la fin il ne trouva plus grans adversaires que ceux qui le devoient procurer.

» LES anciens observoient de faire conciles de cinq ans en cinq ans, comme il se peut voir par les décrets. Et quant aux nationaux, par le discours des histoires de France, à commencer au roy Clovis iusques à Charlemagne, & depuis iusques au roy Charles septiesme, on trouvera quasi en tous ces règnes assemblée d'église gallicane, maintenant de tout le royaume, autresfois de la moitié, parfois de deux ou trois provinces : dont iamais ne procéda que grand fruit, comme de réformer les mœurs, qui peu à peu se corrompent, & bien souvent les doctrines, selon que les occasions se présentoient.

» L'ON ne doit donques plus différer à suivre le chemin que nos maieurs ont tenu, ni craindre en cest endroit d'estre accusés de nouvelleté, puisque nous avons tant d'exemples, ni estimer qu'il en puisse advenir autre chose que bien, puisque Dieu assiste à ceux qui sont assemblés en son nom ; ni aussi plus attendre, puisque la nécessité nous presse de si près, que sans nous haster, nous voyons les présages de la désolation, que nous représentent & mettent devant les yeux l'exemple &

1560.

Les précédents.

1569.

pauvre estat des églises de Judée, Egypte, Grèce, Afrique & autres qui estoient anciennement les plus florissantes, où maintenant à peine le nom de chrestien y est demeuré.

Mesures préparatoires.

» PAR ces raisons ie vien à conclure, qu'il ne faut plus différer de s'assembler, soit par forme de concile national, soit sous le nom de consultation ; sans s'arrester aux obstacles que le pape y voudroit mettre, puisqu'il nous est permis, & qu'il est question de nostre conservation. Et autrement, quand nous aurions perdu une partie du royaume, qu'il n'est en sa puissance de le nous restituer, & qu'en tout événement nous ne voulons périr pour luy complaire, ains suivre la règle que Dieu nous a laissée, & que nos prédécesseurs ont si souvent pratiquée. Mais, en attendant que ceste assemblée se face, i'estime qu'il feroit grandement à propos d'entendre à trois ou quatre préparatifs, par lesquels une si sainte entreprise feroit bien fort acheminée.

1<sup>o</sup> Obliger les prélats à la résidence.

» LE premier est la résidence des prélats en leurs diocèses, sans qu'il y eust un homme qui en fust dispensé, & mesmement en France, où la planche & dispense estant faite pour un, la conséquence induit tous les autres à vouloir passer par là. Et sur ce, ne faut espargner les Italiens qui occupent la troisieme partie des bénéfices du royaume, ont pensions infinies, succent notre sang comme sangsues, & ne tiennent aucun conte de résider, ains en leur cœur se moquent de nous, qui sommes si mal advisés de ne le cognoistre point, &, si nous le cognoissons, de nous retenir par leurs belles paroles & autres façons de n'y pouvoir remédier. Si le roy payoit grand nombre de gens de guerre, comme il fait de gendarmerie, & qu'au fort de la guerre, au lieu d'aller contre les ennemis, ils se tinssent tous en leurs maisons, ou à leurs plaisirs, n'auroit-il pas cause de dire qu'il feroit mal servi, de les casser & bailler la soule & estat à d'autres ? Ainsi est-il des prélats, qui au temps des hérésies, de l'athéisme qui croist à vue d'œil, & qui est la plus grand'guerre que l'église fauroit avoir, se reculent de la bataille, ayans à faire contre si forts ennemis, qui font d'autant plus à craindre que ceux du roy, d'autant que ceux-cy sont spirituels & invisi-

bles, & les autres charnels & visibles.

1540.

2<sup>o</sup> Faire cesser la simonie.

» LE second préparatif est de montrer, par quelque acte insigne, que nous avons résolu de nous réformer à bon escient, afin que nos adversaires ne puissent dire que nous assemblons un concile pour establir nos prérogatives & privilèges, sans autrement avoir volonté de nous réformer. En quoy il me semble qu'il n'y a chose plus convenable à leur faire sentir qu'on entend y procéder de bon zèle, que de tenir la main à ce que cependant il ne se face rien en l'église par argent, afin que ceste grande beste babylonique qui est avarice, laquelle a introduit tant de superstitions, tant d'abominations & tant de maux en l'église de Dieu, donne des cornes en terre, & trouverons par ce moyen que la plupart des controverses qu'avons sur la doctrine se pourront par là facilement composer ; pour le moins ceux qui parlent mal de nous auront cause de se taire. Et si on dit qu'il seroit fort estrange que si petit nombre, comme maintenant nous sommes, introduit chose de telle importance & sans attendre la détermination de la grande assemblée ; ie respon que ce n'est pas introduire chose nouvelle, ains exécuter ce que Iésus Christ nous a commandé, que les saints conciles ont déterminé, [que] les roys de France, qui sont les exécuteurs des décrets desdits conciles, ont ordonné, & que, de nostre temps, les plus grans personnages & les plus renommés en l'église romaine ont advisé. Ceste sentence de Iésus Christ est éternelle, *gratis accepistis, gratis date* (1). Les choses spirituelles se baillent de Dieu gratuitement, il ne nous est donc licite en faire marchandise ; ains est commandé de les dispenser en la mesme sorte que les avons receues, qui est gratuitement. De là vient qu'on appelle simoniaques ceux qui font telles pratiques réprouvées, & dont il y a tant d'exemples aux Actes des Apostres & en toute l'ancienne église, qu'il n'est besoin en faire plus long discours.

» Au regard des conciles, il est tant de fois ordonné qu'il ne se fust rien par argent, que non seulement on a voulu en oster l'invention, mais encore pour-

(1) Matth., X, 8.

1560.

Saint Louis.

Le pape  
Paul III.

voir sur le soupçon : de sorte que ceux qui faisoient dons aux pauvres, en consignait selon leur dévotion à l'église leur charité, estoient interdits & prohibés de faire tels dons en temps qu'ils recevoient les sacrements, de peur qu'on ne vint à interpreter que ce fust pour la perception d'iceux, comme il se lit au concile d'Ancyre & autres subsequens. S. Louys le roy de France, voyant ce désordre qui commençoit, ne fit aucun doute d'ordonner que les prélats résideroient en leurs évêchés, & qu'on ne porteroit plus d'argent à Rome; montrant par là combien ceste marchandise luy desplaçoit, encores qu'il fust prince catholique, & des plus obéissans qui fust onques à l'église romaine.

» Le pape Paul troisieme de la maison de Farnèze, de nostre temps, voyant la defection que plusieurs pays faisoient de l'église romaine, & craignant que ce mal se vint à estendre partout, recognoissant assés qu'il y avoit des abus en l'église, lesquels il desiroit oster & empescher, par la crierie des protestans, commanda à certains personnages, qui estoient les plus apparens en doctrine de leur temps, de luy mettre par escrit ce qui leur sembloit estre digne d'estre réformé en l'église, y adjoignant l'excommunication, en cas qu'ils ne s'en acquittassent franchement & librement; & davantage, exigeant particulièrement serment de chascun d'eux, qu'ils ne luy céleraient rien. Entre les personnages esleus à donner cest ordre, estoit le cardinal Contarin (1), tant estimé partout, & qui est assés cogneu en Allemagne, où il avoit esté légat au temps de la grande controverse en la religion; y estoit aussi le cardinal Théatin (2), qui depuis a esté pape, surnommé Paul quatrieme, qu'on estimoit des premiers de l'église en intégrité de vie & en sublimité de doctrine; les cardinaux Sadolet & Pole d'Angleterre y estoient pareillement, dont il n'est besoin de parler pour estre assés cogneus partout, avec cinq autres grans personnages esleus, comme les plus suffisans qui fussent à Rome. Ces seigneurs, après avoir en-

semble conféré, donnèrent leur avis, qui est publié partout, contenant au premier point : qu'en l'usage & administration des clefs, c'est à dire de la puissance de l'église, ne se pouvoit ni ne devoit rien prendre, sans contrevenir directement au commandement de Dieu & décrets des conciles. Et toutesfois, ni le pape Paul tiers, qui avoit demandé cest avis avec tant de coniurations & fulminations, n'en fit autre chose, ni le pape Paul quart ne tint conte de reestablisher ce qu'il avoit estimé estre si saint & nécessaire du temps qu'il estoit cardinal. Je laisse ce que saint Bernard & autres saints personnages en ont dit, & diray seulement, que si nous ne prestons autrement le cœur & la main à extirper ceste racine, qui est mère de tous maux, que Jésus Christ, qui est autant puissant qu'il fut onques, descendra du ciel & reprendra le fouet pour nous chasser du temple, ainsi qu'il fit les marchans.

» Le troisieme préparatif est de confesser nos fautes, qui est la premiere partie de la guérison, en faisant indication des ieunes publics, comme au vieil Testament & ancienne église estoit acoustumé de faire, lorsqu'il y avoit apparence d'une grande calamité publique, comme peste, famine & guerre, où maintenant tous ces maux sont concurrens. Car quelle plus grande peste y pourroit-il avoir, que celle qui tue les ames, ni plus grande famine que de la parole de Dieu, ni guerre plus cruelle que la corruption de la pure & sainte doctrine, qui nous veut aliéner de Dieu nostre roy, & faire perdre ce grand royaume auquel sommes appelés par le bénéfice de Jésus Christ? Il faut donc recourir aux armes acoustumées des anciens qui sont ieunes publics, oraisons & larmes : & surtout prendre le glaive de Dieu, qui est sa parole, dont maintenant nous n'avons plus que la gaine, c'est à dire l'extérieur; & ne penser plus que les mitres, croffes, rochets, chapeaux & tiars, qui estoient anciennement introduits pour accompagner l'intérieur, qui est la doctrine & bonne vie, & pour nous rendre par là plus admirables, soient pour nous garentir du mépris du peuple, puisque l'intérieur n'y est plus & qu'il n'y a que le masque extérieur. Et nous faut proposer devant les yeux

1560.

Projets  
avortés.3<sup>e</sup> Ordonner  
un jeûne  
public.

(1) Gaspard Contarini (1483-1542), légat du pape à la diète de Ratisbonne, en 1540.

(2) Jean-Pierre Caraffa, évêque de Chieti (en latin *Theate*) et fondateur de l'Ordre des théatins.

1560.

ceste horrible sentence : « *Que la coignée est mise à la racine, & que tout arbre qui ne portera bon fruit sera coupé* (1). »

4<sup>e</sup> Réprimer  
toute sédition.

» Le quatriesme préparatif est qu'en attendant le concile les séditieux soient cohibés & retenus, en sorte qu'ils ne puissent altérer la tranquillité & repos des bons, & prendre ceste maxime indubitable : « *Qu'il n'est permis de prendre les armes pour quelque cause que ce soit, sans le vouloir, commandement & permission du prince, qui en est seul dispensateur.* »

Ce que de-  
mande l'amiral.

» Le reste de sa harangue tendant à la convocation des estats, se peut veoir en l'histoire desia alléguée. L'amiral, opinant le XXIIII dudit mois, & secondant Marillac en tout & partout, passa plus avant, quant à la religion, estant d'avis qu'on donnast relasche aux persécutions pour le fait de la religion, iusques à l'issue d'un saint & libre concile, fust général ou national. Et que cependant, en faisant droit sur la requête présentée, il permist à ceux de ladite religion de se pouvoir assembler pour prier Dieu, ouïr prescher sa parole, & communiquer aux saints sacrements. Et pour ce faire, leur dédiait temples, ou autres places en chascun lieu, & commit de ses iuges ou autres gens pour garder que rien se fust contre l'autorité du roy & le repos public; quoy faisant, il s'asseuroit de veoir aussitost foudain le royaume du tout paisible, & les subiects contens. Le cardinal, ayant du tout contredit à la requête présentée par l'amiral, adiouta que le roy ne pouvoit bailler temples sans approuver les hérétiques, en quoy faisant il seroit perpétuellement damné. Et quant à l'assemblée d'un concile général ou national, n'y voyoit grande raison, d'autant que, quant à la doctrine, tous les conciles du monde ne fauroient ordonner autre chose que l'observation des précédens. Et quant aux mœurs, cela se pourroit corriger facilement, par admonitions générales & particulières. Mais que tels séditieux & perturbateurs du royaume devoient estre grièvement punis, en faisant résider les baillifs & sénéchaux en leurs charges pour cest effect : bien estoit-il d'avis, quant à ceux qui, sans armes, & de peur d'estre damnés

(1) Matth., III, 10.

iroient aux presches, chanteroient des psaumes, & n'iroient à la messe, & feroient autres telles choses, puisque les peines n'y avoient servy iusques alors, que le roy commandast qu'on n'y touchast plus par iustice & voye de punition; estant, de sa part, bien marri de ce qu'on avoit fait de si grievres exécutions. Et voudroit que sa vie ou sa mort eust pu en cela servir de quelque chose à ces pauvres desvoies, ce qu'il exposeroit de très grand courage & libéralement. Toutesfois, si on estimoit un concile général ou national si nécessaire, qu'il estoit d'avis que les évesques & curés fussent envoyés résider en leurs diocèses, pour administrer & prescher les autres, & afin que dedans deux mois prochains ils se rendissent informés & résolus des abus de l'église, pour en acertener le roy, afin de regarder à ce qui seroit de faire pour avoir ce concile. Finalement, pour ce qui est des Estats généraux du royaume, il en estoit d'avis.

CHACUN voyoit combien cest avis estoit impertinent, hormis ce qu'il accordoit des Estats. Ce néantmoins la plus grand'part des opinans estans entièrement à la dévotion de ceux qui les avoient avancés en ce degré, & qu'ils craignoient plustost d'offenser que leurs consciences, surmonta la meilleure, estant suivi l'avis du cardinal; de quoy estant bien fier, il respondit au nom du roy que l'arrest & conclusion de ce conseil se feroit pour la communiquer à l'assemblée; adioutant, pour faire peur (comme on estime) à l'amiral, & à l'arcevesque qui avoit si bien parlé, qu'il y avoit un arrest mental au cerveau du roy, pour descouvrir l'impudence des fols. Et de fait, quelques iours après l'arcevesque mourut, estant grandement regretté des gens de bien. Mais quant à l'amiral, il ne perdit point les estriers pour cela.

TELLE fut l'issue de ceste assemblée, suivant laquelle lettres du roy furent expédiées à tous baillifs & sénéchaux, appellant les estats au X décembre ensuivant en la ville de Meaux, après laquelle seroit procurée la célébration d'un concile général envers le pape, l'empereur, le roy catholique & autres princes; enjoinnant aux prélats de se retirer en leurs diocèses, réformer ce que l'in-

1560.

Son avis pré-  
vaut.

Les Etats  
généraux con-  
voqués  
à Meaux.

Réponse du  
cardinal.

1560.

termiffion des conciles y auroit introduit par abus ; & de fe tenir preffs pour, le XX ianvier, fe trouver à Paris ou autre lieu qu'il leur feroit entendre, pour adviser entre eux ce qui feroit digne d'efre remontré en ce concile qui fe tiendrait bientôt. Ce concile estoit le concile de Trente (1), auquel les parties fe rendoient iuges. Et quant à l'assemblée des Eftats, le cardinal & son frere s'y accorderoient pour trois raifons, la première, pour ofer toutes excufes à ceux qui prenoient pour fondement de prendre les armes le refus qu'on avoit fait iufqu'alors de les assembler : la feconde, pource que c'estoit le vray moyen pour y faire venir le roy de Navarre & son frere, ou pour les faire déclarer rebelles, & par ce moyen d'en venir à bout, soit qu'ils y vinssent ou qu'ils refusassent d'y venir : la troisieme, pource qu'ils s'affeuroient de faire tant es assemblées particulières des bailliages & des provinces, que les députés feroient à leur dévotion pour faire autorifer tout leur gouvernement passé & à l'advenir. Et de fait, fans la mort du roy, entrevenue comme à point nommé, il n'y a point de doute, autant que l'entendement humain en peut iuger, qu'ils ne fussent venus à bout de leur intention. Ce néantmoins ceux de la religion ne perdoient courage, remontrant aux princes du sang plus vivement que jamais, ce qu'ils devoient au roy, à la couronne & à eux-mêmes : à quoy ils prestèrent aucunement l'aureille. Mais, de rechef, suivirent si mauvais conseil qu'il ne tint qu'à eux qu'eux & tout l'estat ne fust ruiné de fond en comble, comme il sera dit en l'histoire d'Orléans. Cependant (chose très grandement remarquable), ceux de l'église réformée de Paris prindrent un tel courage, qu'au lieu de rompre leurs assemblées, ils en firent une en ce même temps de six à sept vingt personnes, en la chambre même de la chancellerie du palais, & peu de jours après une autre à la tour quarée : là où estans descouverts & enfermés, & n'attendant plus que la force de la iustice pour les emprisonner, Dieu leur suscita sur-le-champ un personnage reçu en l'église ce même jour-là, qui leur fit ouverture par

L'Eglise de  
Paris reprend  
courage.

(1) Voy. ci-dessus, page 28.

l'une des portes, de sorte que les sergens n'y trouvèrent que le nid ; estant entre autres le premier président Magiftri merveilleusement estonné, & confessant qu'il falloit bien que ceux de la religion tinssent peu de compte de leur vie, quand ils osoient bien s'assembler es lieux mêmes où la mort de leurs compagnons avoit esté si souvent signée par leurs iuges. Davantage estant question d'assembler les estats particuliers de l'Isle de France, suivant les lettres du roy cy-dessus mentionnées, un nommé Loys Cappel (1) natif d'une ancienne famille de Paris, ayant le don de l'esprit & de la langue, & depuis ministre de la parole de Dieu, choisy pour lors & envoyé par les ministres & anciens de ladite église de Paris, comparut en pleine maison de ville, où il usa d'une deffense entière contre les calomnies de leurs adverfaires ; & leur présentant la confession de foy que les églises s'offroient prouver estre conforme aux saintes Escritures, requit que toutes ces remontrances & ceste confession fussent inférées au cayer de Paris, pour envoyer aux estats assignés à Orléans ; & que cependant, en attendant un saint & libre concile, lieux propres leur fussent accordés pour l'exercice de leur religion, sous la protection du roy. Ce qu'ils demandèrent ne leur fut accordé, & ne sceut-on quasi quelle responce leur faire ; estans ceux qui présidoient en ceste maison de ville, tant estonnés de ceste hardiesse, qu'ils n'entreprendrent pas mêmes de le menacer. Si salut-il que tost après, luy & ceux qui l'avoient accompagné s'absentassent. Mais il ne laissa toutesfois d'estre envoyé aux Etats à Orléans, avec un avocat nommé Latroche, homme de grande piété, & qui a au paravant & depuis persévéré en ce même zèle pour l'avancement du royaume de Dieu.

1560.

Louis Cappel.

Latroche.

Les Etats  
assignés  
à Orléans.

Le fil de l'histoire nous mène de la cour & de Paris à Orléans, auquel lieu l'assignation de l'assemblée des Estats fut remise, au lieu de la ville de Meaux, tant pour l'opinion qu'on avoit imprimée au roy & à la royne, que le roy de Navarre & le prince,

(1) Louis Cappel dit de Moriambert, cinquième fils de Jacques Cappel, avocat au Parlement.

1560.

qu'on défileroit avoir sur toutes choses, y avoient grande intelligence : ce qui eust peu empêcher tous les desseins qu'on avoit fait contre eux, veue la situation & la forteresse de ceste ville là, que pour le grand nombre de ceux qui faisoient profession de la religion réformée, qui s'y trouvoit alors : tellement que peu s'en falloit que l'exercice ne s'y feist publiquement, s'estans les principaux de la ville & mesmes des officiers assés notoirement adjoins à l'église, & plusieurs faits notables y estans advenus, que nous réciterons à part, devant que venir au principal concernant l'assemblée des Estats.

Il est donc à noter que le premier iour de l'an M.D.LX, à commencer l'année en janvier, six nonnains du monastère de la Magdeleine, près d'Orléans, fortirent du convent, ce qui causa un grand bruit, mais tant y a qu'il ne s'en ensuivit autre chose. Il y avoit aussi un certain prestre & curé, du village de Crenans (1), nommé Gentian Hervet, faisant du grand docteur sous ombre qu'en Italie, ayant esté au service du cardinal Poles (2) anglois fugitif d'Angleterre, il avoit acquis cognoissance de la langue grecque, & traduit plusieurs livres fort indocilement : ceflui-cy s'estant vanté par quelques lettres qui couroient entre les mains des chanoines, & qu'il feist depuis imprimer, qu'il avoit cherché en vain de rencontrer quelque ministre pour disputer contre luy, finalement fommé de ce faire en son village, en la présence de ses paroissiens, faigna du nés. Ce qui fut cause qu'ayans fait precher Chanorri (3) surnommé Desmeranges, ministre d'Orléans, sur le champ une grande partie du village quitta son curé. Le bruit de ce fait estant venu à Orléans, fut cause d'un très grand avancement à l'église, pource que Hervet, y ayant autrefois esté maître d'escole, estoit en quelque réputation d'homme sçavant, laquelle il perdit lors entièrement envers tous ceux qui estoient de quelque iugement, combien que depuis, pour avoir maintenu un certain livre de l'adoration de la croix, le

cardinal de Lorraine l'ait estimé digne d'une chanoinerie de son église de Reins. Advint aussi un autre fait en carefme duquel il fut beaucoup parlé, combien que ce ne fust qu'une risée. C'est qu'un prestre, voulant un iour de carefme chanter messe bien matin, & s'estant adressé chés un patissier pour luy remplir de vin sa burette, un mauvais garçon la luy remplit de saulce verd', qu'on a acoustumé de crier en ceste ville là : ce que n'estant aperceu par le prestre, pour ce qu'il n'estoit encore iour, qu'après avoir avalé ce qu'il avoit consacré, il ne s'en peut taire, disant tout haut & sur le champ, qu'on luy en avoit donné d'une, dont les plus dévotieux se prendrent à rire, & courut depuis le proverbe par toute la ville, qu'à Orléans on disoit la messe à la saulce verd. Il advint aussi un autre acte de conséquence beaucoup plus grande, c'est que, se faisant la grande procession de toutes les églises de la ville, le iour qu'on appelle la Feste-Dieu, en laquelle se trouva le bailliy d'Orléans, acompagné de la garde de la ville qu'ils appellent les cinquanteniers, avec quelques autres gens de fait & bien armés pour empêcher toute émotion, quelque mal advisé soit qu'il le feist tout exprès, ou par mesgarde, non pas toutesfois pour blesser aucun (comme il est à présumptueux), ayant délaissé une pistole derrière une tapisserie ainsi comme le poile passoit, celui qui portoit l'hostie fut tellement effrayé, qu'il ietta bas tout ce qu'il tenoit ; & , tombant par terre, se dévelopa de son équipage avec grand'peine. Ce qui donna un tel effroy d'un bout à l'autre de la procession, que chascun fuyant en très grand désordre, les rues demeurèrent pleines de torches, croix & bannières, dont les prestres eurent grand'honte puis après, ne s'estant trouvé coupable d'esmeute ni de menace aucun de ceux de la religion, dont bien leur en print. Mais bien se trouva-il au mesme temps un certain mareschal d'œuvre blanche (1), homme très pernitieux, & très impudent, disant tout clairement qu'il luy estoit aussi bien loisible de mettre ses opinions en avant qu'aux ministres ; & commença, sous ombre qu'il avoit quelque bien peu de

1560.

La messe à la  
sauce verte.

Gentian  
Hervet.

Desmeranges.

(1) Il faut probablement lire *Cravant*, près de Beaugency (Loiret).

(2) Voy. ci-dessus, page 54, note 3.

(3) Ou Chanorrier, voy. ci-dessus, p. 84.

(1) Fabricant d'armes blanches.

1560.

letres, de publier, à qui le vouloit ouïr, qu'il trouvoit plus de consolation en Horace qu'en l'Evangile, & qu'il espérait aussi bien estre sauvé par l'un que par l'autre. Ce qu'estant rapporté aux ministres, ils taschèrent de le mieux instruire, mais ce fut en vain. Ils le defererent donc au magistrat, qui l'emprisonna, & le trouvant aussi meschant & impudent dans ses réponses, comme il avoit esté auparavant, le condamna seulement à faire amende honorable & se retirer, de quoy s'estant porté pour appellant en la cour du parlement de Paris, où il fut mené, il ne s'en fit aucune execution qui soit venue à notice.

Préparatifs  
des Etats.

Pour venir maintenant aux choses principales, lors advenues à Orléans : estant résolu d'y amener le roy de bonne heure pour les raisons que dessus, le sieur de Cipierre, lieutenant au gouvernement sous le prince de la Roche Suryon (1), auquel on avoit donné à entendre qu'il trouveroit les portes fermées, & la ville eslevée contre le roy, après y avoir fait entrer secrettement quelque nombre d'hommes d'armes, y arriva en poste, le XVII d'octobre audit an : & combien qu'il veist à l'œil que le roy avoit esté très mal informé, ce néantmoins, entré en la maison de ville, se saisit des clefs des portes, visita les munitions, fait bastir & poser corps de gardes aux principales places de la ville. Peu de iours après le prince de la Roche Suryon, prince du sang & gouverneur, y fit son entrée ; & voyant la tranquillité & simplicité des habitans, en advertit le roy, lequel, ce néantmoins, le XVIII dudit mois, y entra en armes, après y avoir mis quelques compagnies de vieilles bandes, estant ce néantmoins receu de la part des habitans avec toute l'alégresse & magnificence que la brieveté du temps le peut porter. Ceux qui y avoient amené le roy, & qui avoient certaines informations secrettes contre le bailli d'Orléans & quelques autres, voyans ces deportemens, & craignans qu'en se descouvrant trop tost ils n'effarouchassent le roy de Navarre & le prince, combien qu'ils les tin-

fent desjà comme en leur puissance, se contentèrent de faire commandement aux habitans de porter toutes leurs armes en la maison de ville : ce qui fut si estroitement observé, qu'on ne leur laissa espée ne dague, non pas mesme pour s'en servir quand ils iroient aux champs pour leur traficque. Peu après, à sçavoir le dernier du mois, le roy de Navarre & le prince, qu'on avoit tasché en vain par tous les moyens de destourner de ce voyage, conduits par leurs traistres serviteurs, ayans esté receus très maigrement à l'entrée de la ville, à grand peine eurent salué le roy que le prince de Condé fut fait prisonnier, & très indignement reserré, sous la garde de Chavigny, capitaine des gardes, en qui ceux de Guise se fioient grandement. Le roy de Navarre ne fut pas mis en prison, mais sa condition n'estoit guères meilleure. Deux autres gentilshommes, très affectionnés serviteurs de ceux de Guise, furent aussitost envoyés prendre prisonnière la dame de Roye, sœur des trois frères de Chastillon, & belle-mère du prince, laquelle, trouvée en sa maison d'Anissey en Picardie (1), fut amenée prisonnière au chateau de S. Germain en Laye. Ils envoierent aussi prendre à Paris un conseiller de parlement nommé la Haye, pour avoir manié les affaires du prince : plusieurs furent aussitost saisis à Orléans, comme entre autres Hierosme Groslot, bailli d'Orléans, le maître du guet, & autres en grand nombre, s'estans toutesfois plusieurs sauvés hors de la presse. Nonobstant toutes ces choses, les trois ministres qui pour lors estoient à Orléans, à sçavoir Pierre Gilbert dit de la Bergerie, Robert le Masson dit la Fontaine, & Antoine Chanourier dit Desmeranges, ne laissèrent de continuer l'exercice de leur ministère, preschans, baptisans, visitans les malades, tenans confistoires, & particulièrement consolans les espouventés, avec une merveilleuse assistance de Dieu, depuis le XVIII d'octobre iusques au XIII novembre que l'église fut toute dissipée, parce que tous les anciens se retirèrent avec un grand nombre de ceux qui n'avoient point de charge en l'église : mais ceste

1560.

Le prince de  
Condé est fait  
prisonnier.

La dame de  
Roye.

Le conseiller  
La Haye.

Jérôme  
Groslot.

L'église  
d'Orléans est  
dissipée.

(1) Charles de Bourbon-Montpensier, prince de la Roche-sur-Yon, prince du sang, d'abord favorable à la cause réformée, passa de bonne heure dans le camp des Guise.

(1) Anisy-le-Château (Aisne), à trois lieues de Laon. Voy. ci-dessus, page 80.

1560. retrainée ne dura guères, étant tombé malade le roy François le XIX dudit mois ; de quoy advertis la Bergerie & Desmeranges, qui s'estoient retirés à Gergeau, ville distante de cinq lieues d'Orléans, ne faillirent incontinent d'envoyer vers le reste de leur troupeau ; & ayans entendu qu'il y avoit quelques enfans à baptiser, & quelque mariage à faire, retournèrent tout soudain, & deffors recommencèrent l'exercice du ministère, sans attendre l'issue de la maladie du roy.

Etat des églises. IL est temps maintenant que nous déclarions l'estat des autres églises parmi ces tempestes, fuyant de rengés provinces selon leur ressort des parlemens. Premièrement donc pour commencer par l'Isle de France, parlement de Paris : il advint à Senlis que ceux de l'église, continuans la révolte de Martin Baux, furent surpris en la maison de Jean Goujon, duquel nous avons parlé sous le règne de Henry (1), lequel, avec quelques autres, fut rudement emprisonné. Mais Dieu les garentit jusques au règne de Charles neufiesme, sous lequel ils furent délivrés.

Troyes. L'ÉGLISE de Troyes fleurissant de plus en plus, il advint que la femme d'un peintre qui frequentoit les assemblées acoucha d'un enfant qui fut présenté au baptême de la religion romaine, contre la promesse du père & de la mère : le ministre nommé de Corlieu (2) logeoit pour lors en la maison de ce peintre. Cest acte luy ayant fait quitter ce logis, il se transporta en un cabaret de Troyes, où pendoit une enseigne nommée delà les monts, l'hoste duquel estoit de la religion. Advint que quelques larrons, entrés de nuit en une maison, en laquelle un nommé François Marel, moine de l'abbaye du moustier la Celle-lès-Troyes, & aumosnier d'icelle, avoit logé sa putain, desrobèrent plusieurs meubles appartenans à ce moine, étant oncle de Nicole Iaquinot, lieutenant criminel au Bailliage de Troyes. Ce moine, ayant poursuivi de si près ces larrons que sa perte estoit recouvrée, hormis une longue robe fourrée de martres, & ayant eu advertif-

fement (qui toutesfois estoit faux), que ceste robe estoit en la possession de quelques merciers, qu'on disoit estre logés en ce cabaret, auquel de Corlieu estoit entré le iour précédent, y fait transporter ce lieutenant criminel, son oncle, accompagné de grand nombre de sergens : l'un d'iceux nommé Griveau, devançant les autres, monta en la chambre de Corlieu ; & l'ayant trouvé avec ses livres, le constitua prisonnier. De Corlieu luy fourra en la main six escus sol, moyennant lesquels il le laissa aller. Mais, pensant estre eschappé & se retirer à sauveté, il rencontra au bas des degrés le lieutenant criminel, qui le fait remonter ; & l'ayant reconnu à ses livres estre de la religion, le mena és prisons de Troyes, & sur l'heure procéda à l'interroguer : cela advint au mois de décembre M.D.LIX. La pauvre église de Troyes, & ceux qui manioient les affaires d'icelle, furent fort troublés de ceste prinse : aussi en avoient-ils bien occasion en toutes sortes, & nommément d'autant que leur ministre avoit lors en sa possession une infinité de lettres & papiers de conséquence, concernant une bonne partie des affaires, non seulement de l'église de Troyes, mais aussi de plusieurs autres, desquels le lieutenant criminel s'estoit saisi avec la personne ; mais Dieu y pourveut miraculeusement, bendant les yeux de ce lieutenant criminel de telle sorte que, regardant ces lettres & papiers, il n'en veit le contenu, non plus que s'il n'en eust esté saisi. Corlieu d'autre part, sentant à peu près la peine en laquelle ceux de son église estoient réduits, s'employoit à les consoler par lettres, & à les asseurer que rien ne seroit desouvert par luy. Et d'autant qu'il avoit eu advertissement qu'on estoit après pour le recouvrer des prisons, il pria que personne ne le mist en peine pour luy, & qu'on laissât faire à Dieu son œuvre, lequel, comme il s'asseuroit, luy assisteroit. Il pria aussi par lettres le lieutenant criminel de luy envoyer un nouveau Testament, du papier, de l'encre & des plumes : ce qu'estant fait, il dressa en la prison une fort belle & ample confession de foy, qu'il envoya au lieutenant criminel, le priant la vouloir insérer en son procès, pour en iugeant iceluy, y avoir tel esgard

1559.

De Courlieu en prison.

(1) Voy. ci-dessus, pages 30 et 32.

(2) Voy. ci-dessus, page 79.



1560.  
Sa condam-  
nation.

que de raison. Cinq ou six jours après il fut condamné à estre brûlé, dont il appella, suivant l'advertissement qu'on luy en avoit baillé dès le commencement de sa prison. Le iour précédant sa condamnation, les iuges & conseillers du siège présidial de Troyes se transportèrent aux prisons, pour voir le prisonnier, suivant ce qu'il est ordonné de faire par certain édict du roy à l'égard de tous criminels. La douceur d'esprit d'iceluy, accompagnée de bonnes remontrances qu'il fit, esmeurent quelques-uns de ces conseillers, voire les plus grans zélateurs de la religion romaine, iusques à leur faire venir les larmes aux yeux; fut le cœur de l'un d'entre eux touché si au vif, qu'il luy eschappa de dire qu'il voudroit qu'il luy eust cousté cent escus, & qu'il fust eschappé des prisons. Deux ou trois iours après la prononciation de la sentence, on le mit en chemin pour estre mené à Paris. Mais estant en un lieu appellé la Vallée de Grosbois, distant de Paris de quatre lieues, il fut recouvé par une troupe de gens de cheval masqués, sans aucune résistance des fergens : & par mesme moyen, toutes les pièces de son procès & papiers furent saisies & emportées. Depuis sa recouffe, il ne cessa de visiter par lettres ceux de son troupeau, les consolant & admonnestant de prendre courage, & continuer ce que Dieu avoit commencé en eux. La dernière lettre qu'il envoya estoit d'un long discours, & fort doctement escrit, par lequel il leur faisoit entendre qu'il recognoissoit que l'affliction naguères advenue procédoit tant de ce qu'il leur avoit esté trop doux & indulgent, & ne les avoit repris en leurs vices si aigrement que son devoir luy commandoit, qu'aussi de ce que par leur nonchalance ils s'estoient rendus indignes du bien que Dieu leur avoit présenté, les sommant d'une repentence, & sur cela les asseurant que sous peu Dieu leur feroit voir & sentir ses œuvres merveilleuses. Bref, il leur prédit clairement la liberté de l'Evangile, telle que peu après elle apparut au royaume de France : adioustant pour conclusion, d'autant que le retour ne luy estoit permis, sans le danger de luy & de toute son église, que bientôt il leur feroit envoyé un successeur en sa place, ainsi qu'il fut fait : car tost

Sa délivrance.

après un nommé Paumier (1), du pays de Béarn, fut envoyé pour luy succéder comme ministre en l'église de Troyes, où il arriva au mois de mars M.D.LX, à conter à Pasques, qui estoit au temps qu'on commençoit d'acheminer l'exécution de l'entreprise d'Amboise.

PAUMIER arrivé, trouva l'église en tel trouble qu'il ne peut exercer bonnement sa charge iusques au premier de may suivant, auquel iour, estant assemblé avec bonne troupe en une maison prochaine de la ville & séparée de toutes autres, advint que le fleur de Saint-Fale, Anne de Vaudray, baillif de Troyes, homme fort acharné contre la religion, estant adverti, les y surprint, & de là les mena prisonniers comme en grand triomphe, iusques aux prisons de la ville, avec bonne espérance d'en faire mourir la plupart; mais Dieu voulut que sur le temps mesmes, arrivèrent les lettres du roy qu'il expédia peu après le fait d'Amboise, par lesquelles il ottroyoit à tous ses subiects pardon & remission du passé, en vertu desquelles les prisonniers qui promirent par infirmité de vivre de là en avant comme les autres, sortirent de prison. Peu après (2) arriva l'édit de Rommormantin, renvoyant la cognoissance du crime d'hérésie aux ecclésiastiques, suivant lequel quelques autres personages arrestés quelque temps au paravant es prisons de Troyes pour le fait de la religion, n'ayant voulu faire la susdite promesse, furent toutesfois délivrés par une singulière providence de Dieu; car estans menés es prisons de l'officialité, dont sur l'heure on avoit tiré un certain criminel pour quelques maléfices, ils y trouvèrent en un coing de muraille certains ferremens, qu'ils ne cherchoient pas, desquels ayant percé de nuit la muraille respondant sur une petite rue de la ville, ils évadèrent tous sans autres efforts. Cependant Paumier estoit serré es prisons royales, & très rudement poursuivi. Mais advint que la nuit précédente le iour qu'on le devoit condamner à mort, il fut si subtilement & dextrement, sans aucun bruit ni fraction des portes,

1560.  
Paumier.

Le sieur de  
Saint-Phal.

Paumier en  
prison.

(1) Le ministre Paumier desservait l'église de Caen depuis le mois de décembre 1558.

(2) Août 1560.

1560.

Jean Gravelle  
dit du Pin.Bourges.  
David Véran.  
Jean Jortrin.Le sieur de  
Barbezieux.

tiré des prisons, que ses ennemis firent courir un bruit, que le diable l'avoit sauvé. Paumier estant de retour à Paris, un nommé Jean Gravelle, autrement du Pin, leur fut envoyé.

QUANT à Bourges, on y avoit envoyé lors pour ministres David Veran (1), & Jean Jortrin, sous le ministère desquels le nombre estoit merveilleusement acréu, & l'église s'avisa de se servir des grandes écoles publiques pour célébrer la Cène du Seigneur en plein minuit, pource que les autres lieux ne pouvoient contenir les assemblées. Cela ne se peut faire si secrettement, que le sieur de Rys, lors baillif de Berry, n'en fust adverti bientoit après. Toutesfois, n'en pouvant rien descouvrir davantage, par ce que le concierge des écoles se trouva du tout ignorant de ce fait, il ne fit autre chose qu'appliquer de gros cadénats aux portes d'icelles, ce qui donna occasion aux fidèles de quitter la nuit pour s'assembler le matin, tantost en un lieu, tantost en l'autre, sans que les adversaires les peussent empêcher, iusques à ce que le sieur de Barbezieux, estant envoyé pour commander en la ville, contraignit les habitans de donner par écrit le nom de toutes les personnes logées en chaque maison, voire mesmes iusques aux enfans. Cela fut cause qu'on fit abstenir de la ville les ministres. Et par ainsi les assemblées cessèrent environ huit iours, mais on les fit revenir bientoit après, & recommencèrent à consoler & ramasser leur troupeau, faisans leurs assemblées de iour en petit nombre, d'autant que Barbezieux avoit ordonné qu'on auroit des lanternes allumées en chaque maison, pour donner clarté es rues toute la nuit. Il fut d'avantage sollicité souvent par les prestres & autres de la religion romaine, d'empêcher totalement les assemblées, de raser les maisons où elles se faisoient, & de surprendre & attrapper ceux qui estoient assemblés, sous couleur de quelques édicts qui au paravant avoient esté faits par le roy : à quoy il oppoisoit sa commission, disant qu'il estoit là envoyé pour réprimer le port d'armes, & quant aux consciences, qu'il n'avoit aucune charge de s'en mêler.

(1) Depuis mai 1558,

Cependant les portes de la ville furent gardées par ceux de la religion romaine environ deux mois, mais ils se lassèrent finalement de telle garde, se contenant chacun paisiblement en sa maison, cependant les assemblées croissans toujours de plus en plus, voire en tel nombre que peu à peu elles multiplièrent des trois parts, & falut les renger par quartiers, chacun des ministres les visitant en son tour. Et par ce qu'environ ce temps, lettres du roy arrivèrent, suivant la résolution de l'assemblée de Fontainebleau, dont il a esté parlé cy-dessus, par lesquelles il ordonnoit que par chacun bailliage se feroient particulières assemblées, pour se résoudre de ce qu'on auroit à remonstrer aux Estats généraux pour le bien commun de chaque province, ceux de la religion passèrent leurs procurations & amples mémoires pour en requérir l'exercice, qui furent mises entre les mains du magistrat ; & depuis, ceux qui furent pour assister aux Estats convoqués à Orléans, à savoir Claude du Verger, advocat du roy, & Jean du Moulin, esleu de Berry, qui y furent envoyés pour le tiers estat du pays, se chargèrent de ces procurations & mémoires, non sans bien se repentir depuis de les avoir acceptés. Ce qui s'enfuit depuis iusques à la mort du roy François deuxiesme, & longtemps après, ne changea en rien l'estat de ceux de la religion iusques au règne de Charles neuvième.

Or advint à Issoudun, en la mesme année un peu après Pasques, qu'en la maison de Pierre Goutereau, sergent royal, quelques uns après souper chantèrent un pseaume ; ce qu'estant entendu, on s'esmeut tellement que certains séditieux entrèrent en armes en ceste maison avec les prévost, iuge & l'advocat du roy nommé Robinet ; lequel estant fort ieune & du tout ignorant, mais au demeurant fort vitieux & grand yvrongne, avoit acheté l'office d'advocat du roy ; & n'ayant autres moyens de se faire nommer, persécutoit l'église, parce qu'il estoit téméraire & hardi à mal faire. Cestui-cy donc print alors telle hardiesse, qu'en s'adressant à un nommé Léon Petitbon, & le frappant d'une dague, il usa de ces mots exécrables : « *En despit de vostre bon Dieu ;* » de quoy, comme de plusieurs autres blasphem-

1560.

Les  
assemblées  
se multiplientClaude  
du Verger.  
Jean  
du Moulin.

Issoudun.

Robinet,  
avocat du roy

1560.

mes, & nommément de ce qu'en une pleine compagnie il avoit dénié l'éternité de notre Seigneur Jésus Christ, estans prises informations, prise de corps fut décernée & exécutée contre luy, le XX iuillet suivant. Voyans cela ceux de sa ligue, n'eurent autre moyen de le garantir, qu'en donnant à entendre à la cour de parlement, que Robinet n'estoit poursuivi sinon d'autant qu'il faisoit la guerre aux hérétiques, montrans aussi à la cour certaines informations contre ceux qui avoient fait la Cène en la ville d'Issoudun, & notamment contre Dorsaine, lieutenant général & Jean Arthuis (1), procureur du roy, desquels mention a esté faite en la vie de Henry deuxiesme. Ces informations veues, Robinet fut lasché comme mal emprisonné, & les deux adiournés à comparoir en personne; un desquels, à faveur Dorsaine, voyant que iustice n'avoit point de lieu, se retira à Genève; l'autre, à faveur Arthuis desjà fort vieil, après avoir trainé tant en la conciergerie que sous la charge des huissiers l'espace de huit mois, fut suspendu de son estat pour trois ans; prises de corps furent aussi décernées par la cour, contre plusieurs hommes & femmes; ce que voyans ceux de la religion, qui ne pouvoient plus trouver maisons pour recevoir l'assemblée; se rengèrent de nuit dans le temple S. Estienne & y célébrèrent la Cène, qui leur fut administrée par Thomas Chrestien leur ministre pour lors; puis, les prières parachevées, chascun print congé de son frère, tant hommes que femmes, avec beaucoup de larmes. Et, le lendemain, abandonnans leurs maisons, se retirèrent avec leurs femmes & petis enfans, là où ils peurent, non toutesfois sans grand'peine, par ce qu'on leur refusoit logis partout, les uns par haine, les autres par crainte de se mettre en danger; mais la plupart se retira en la ville de Bourges, où ils furent bien receus, nonobstant les deffenses lors faites que tous estrangers eussent à se retirer hors la ville, & peu après retournèrent à Issoudun.

Août.

Au moys d'aoust suivant, audit an M.D.LX, estant apporté & publié au siège royal d'Issoudun un édit du roy, par lequel il estoit enjoint à tous les

subiects de vivre selon l'église romaine (1), dix personnages, qu'advocats que procureurs en plein siège, remplis de zèle de Dieu, s'y opposèrent fermement, remonstrans ne pouvoir adhérer en bonne conscience aux superstitions de l'église romaine, & qu'estans au reste très humbles & très obéissans subiects du roy, ils le supplioient ne les vouloir forcer en leurs consciences, aimans mieux souffrir la mort que de faire chose contre Dieu. Leurs protestations ouyes, & leur en estant octroyé acte, ils furent renvoyés à la cour de parlement; laquelle ayant décrété contre eux adiournement personnel à la requeste du procureur général du roy, avec ceste addition, que iusques à ce qu'ils eussent comparu, l'exercice de leur estat leur fust interdict, ils choisirent deux d'entre eux, à savoir Jean Auger & Jean Arthuis pour comparoir pour eux à ceste assignation personnelle. Ces deux personnes, favorisées de Dieu miraculeusement, veu le temps, après avoir obtenu lettres du roy & de la royne-mère adressantes à la cour en faveur des adiournés & comparoissans, & enquis en grande colère par le président S. André, qui les avoit si mal instruits de s'opposer à la publication d'un édit du roy, vérifié & publié en la cour, & s'ils vouloient persister es causes contenues en leur opposition, advouèrent le tout. Et ce néantmoins respondirent en telle révérence & humilité que, contre toute espérance, voire de leurs iuges mesmes, ils furent renvoyés & remis en l'exercice de leurs estats. Ces choses donnèrent courage à plusieurs de se rassembler, de sorte qu'au moys d'octobre suivant, les estats du ressort s'estans assemblés par les lettres patentes du roy en la présence du bailliy de Berri, grand adverfaire de la religion, une bonne partie des habitans requist réformation de la religion & abolition des superstitions de l'église romaine, pour faire lesquelles remonstrances en la ville de Bourges, comme capitale du pays, furent esleus Jean de Chambély & Jaques de Touzelles, anciens & fameux advocats, dont ils s'acquittèrent puis après bien fidèlement, mais en vain, la bouche leur estant fermée par

1560.  
Protestations  
contre l'édit.

Jean Auger  
et  
Jean Arthuys  
comparaissent.

Ils sont élargis.

Octobre.

Jean de  
Chambély  
et Jacques de  
Touzelles.

(1) Voy. ci-dessus, page 38.

(1) L'édit de Romorantin.

1560. la plus grande partie, sans toutesfois rien attenter contre eux.

Blois. Ceux de Bloys, par l'entrée du roy faite en la ville le dernier iour d'octobre M.D.LIX, peu s'en salut que ce ne fust la fin des assemblées de ceux de la religion, s'estant tellement estonnés les plus apparens de l'église, que Desmeranges fut prié & requis de s'en aller; à quoy force luy fut d'obéir, ne trouvant qui le voulust recevoir ny ouyr à la ville ni aux faus-bourgs; lequel, à raison de cela, voulant retourner en Suisse, & passant par Orléans le XXIII de novembre, telle instance luy fut faite de ne passer plus outre & d'accepter le ministère, qu'il y demeura à la bonne heure. Cest espouventement, encores qu'il fust par trop grand & excessif, n'estoit toutesfois sans grande occasion, estans alors les persécutions horriblement enflammées, & se faisans tous les iours de nouveaux édits, les plus sanglans qu'il estoit possible, qui furent cause puis après de ce qui advint à Amboise: en somme donc, après le département de Desmeranges, ceux de Bloys demeurèrent sans pasteur l'espace de dix-huit mois.

Tours. En ce temps l'église de Tours, continuant assés paisiblement, multiplioit sous le ministère de du Plessis, qui y estoit retourné après avoir esté presté à ceux de Bloys pour quelque temps, iusques à ce que, environ la fin de février M.D.LX, il avint qu'ayant esté descouverte l'entreprise d'Amboise, le baron de Castelnau & le capitaine Mazères, arrivés à Tours en armes avec leurs troupes, en intention d'exécuter à Amboise ce qui avoit esté conclud, comme il a esté dit en son lieu, & rencontrés par le comte de Sancerre, ordonné gouverneur à Tours pour ces affaires, passèrent outre ce néantmoins, sans que la ville s'en esmeut aucunement, pour donner force au comte. Cela fut cause qu'on y envoya premièrement le moine Richelieu (1), pour tenir garnison en la ville avec sa compagnie d'arquebuziers à cheval; tous, avec leur capitaine, des plus vitieux & détestables qui se sauroient trouver, en intention d'y dresser quelque esmeute, pour mettre puis

Desmeranges se retire.

Du Plessis.

Le moine Richelieu.

après la ville en pillage. Mais n'estant advenu cela, moyennant la prudence des magistrats, lesquels advertis secrettement de ceste délibération, avoient envoyé prier chascun de maison en maison de souffrir toutes violences plustost que de s'esmouvoir, finalement le roy en personne, après l'avoir bien animé contre la ville, feit son entrée incontinent après Pasques, où il fut receu en toute magnificence. Il advint en ceste entrée une chose qui offensa grandement ceux de Guise, c'est qu'un homme mecanique du faux-bourg, nommé la Riche, ayant un seul enfant de l'aage de sept ou huit ans qui le prioit sans cesse de le mener à la monstre; le père, vaincu de son importunité, estant boulenger de son mestier, & homme facétieux, print un asne du moulin, sur lequel il mit le garde-robe de sa femme pour servir de housse, & son fils dessus tout nud, les yeux bandés, ayant sur la teste un morion de bois peint en façon d'argent, sur lequel estoit un perroquet, ou autre forme d'oiseau, qui avoit la teste rouge, picotant sans cesse la teste de cest enfant, estant l'asne attaché à deux leffes, & conduit par deux ieunes garçons nuds & noircis comme Mores & gens estrangers, & en ceste façon ceste mascarade marchoit à la queue des gens de pied de la ville. Estant cela remarqué par ceux de Guise, ils eurent opinion que c'estoit un ieu expressement dressé par les eschevins & principaux de la ville pour leur faire despit, & en représentant par le mystère sans parler ce que portoient les escripts de ceux de la religion, à favoir que le roy enfant estoit conduit, gouverné & mangé par un cardinal & des princes estrangers. Parquoy leur mal talent redoubla de telle furie, que leurs partisans vouloient mettre toute la ville à sac, sans autrement attendre; mais finalement, l'enqueste en estant faite par ceux mesmes qu'avoit choisis le cardinal, il se trouva que ce pauvre homme l'avoit plustot fait que pensé, sans en avoir eu aucun avis, son esprit ne s'estendant iusques à telles spéculations. Le roy cependant ne feit que dîner dans la ville, & alla coucher dans l'abbaye de Marmoustier (1), qui est là auprès, où

1560.

Entrée solennelle du roi.

Une mascarade.

Irritation des Guise.

(1) Est-ce bien d'un moine qu'il s'agit, et Lemoine Richelieu ne serait-il pas plutôt le nom de ce capitaine?

(1) Abbaye de bénédictins, à une demi-lieue de Tours, fondée par saint Martin en 371.

1560.

il séjournâ quelques iours à cause du cardinal qui en estoit abbé.

Provocations  
de Richelieu.

Ce moine Richelieu, fâché de ne pouvoir trouver occasion de commencer la meslée, s'avisa un soir, environ la minuit, de s'aller promener par la ville avec ses soldats, & se mit à chanter des psaumes à haute voix (pensant faire sortir quelques uns de la religion hors des maisons, pour le seconder, afin d'avoir l'occasion qu'il cherchoit) : mais il ne fut suivi que de deux ou trois valets de boutique qui alloient aussi chantans de loin après lui ; ce que voyant, & qu'il perdoit son temps, il commença à chanter des chansons dissolues & pleines d'iniures contre la maïesté du roy & de la royne-mère, & de ceux de Guise, & alloit de maison en maison heurter aux portes de ceux qu'on soupçonnoit, les conviant d'aller à l'assemblée & de chanter avec eux. Ayant fait cela, le lendemain au matin il vint trouver le cardinal, qui le présenta au roy & à sa mère, pour leur faire entendre que ceux de la ville de Tours avoient esté si impudens que de faire leurs assemblées de nuit, sans estre aucunement retenus de la présence du roy, & qu'après avoir chanté les psaumes, ils auroient fini leur synagogue par plusieurs chansons infames, & qui touchoient l'honneur de sa Maïesté & des roynes, mère & femme. Le roy fut grandement irrité de cela, envoya le prévost de l'hostel pour en informer sommairement. Mais il ne sceut estre si diligent, que la iustice ordinaire & [le] maire de la ville ne le prévinsent, & sachans ce scandale estre procédé de Richelieu, cela fut ioint avec plusieurs précédentes informations de ses déportemens. Le prévost cependant, s'estant enquis des soldats de Richelieu, & de quelques friquennes de cour, luy en fit son rapport au roy, qui le trouva si mauvais, que la ville cuida tomber en merveilleux péril, sinon que les iugés, le maire & eschevins, arrivèrent aussi soudain, lesquels firent vivement entendre à leurs maïestés les déportemens de ce moine renié, qui ne fut sans faire rougir les délateurs. Toutesfois ils ne laissèrent de continuer leurs menaces, & de faire infinies reproches à ceste compagnie, taxant spécialement les gens de iustice d'estre tous hérétiques, sinon un, parlant d'un certain advocat

Il accuse  
les réformés.

nommé Chalopin, homme du tout adonné à mal & à remuer mesnage, & les blâmant de leur connivence au fait de la religion, veu qu'ils n'en avoient fait mourir aucun de long temps, ce qui avoit donné hardiesse à ces rebelles. Les officiers firent de grandes excuses, rabatans les coups au mieux qu'ils pouvoient, en sorte que le roy modéra aucunement sa colère : ioint qu'il vint ce iour-là nouvelle que par tout le royaume on faisoit prescher publiquement. Cela estoit grandement la cour, en sorte que tout fut remis à une autre fois, & leur bailla-on des gens de pied en garnison, pendant que la gendarmerie faisoit un dégât de leurs biens aux champs. Entre autres reproches que le cardinal de Lorraine fit aux présidens & conseillers de Tours, il les blâma aigrement de ce qu'ils avoient souffert prescher en leur ville un David, qu'il appelloit apostat de la religion (1), & lequel, outre sa fausse doctrine, preschoit en habit indécent. Leur réponse fut qu'il estoit à la suite de la royne de Navarre, princesse du sang, autorisé de sa présence ; qu'ils ne savoient quelle estoit sa doctrine, pour ne l'avoir ouy prescher, ni de quelle religion il estoit au paravant. « Vous vous en deviez enquerir, répliqua le cardinal, & ne deviez souffrir aucunement telle chose à qui que ce soit, non pas, disoit-il, à moy-mesmes, si ie le voulois faire prescher, ou autre de sa farine : » ce qui fut pris de plusieurs comme s'il eust voulu s'eslever par-dessus le sang royal, voire mesmes par-dessus ceux qui portent titre de roys.

1560.

Reproches  
du cardinal.

D'AUTRE part le ministre nommé du Pleffis, ayant esté descouvert, fut envoyé à l'église d'Angers pour sa feureté, & un nommé Poterat, envoyé des ministres de Genève à Tours, mis en sa place à leur réquisition, lequel continua heureusement & paisiblement en sa charge, iusques environ Pasques M.D.LXII.

Jean Poterat.

QUANT à l'église d'Angers, Nicolas Gorre dict Daniel, leur ministre, estant contraint de se retirer, un nommé Ambrois de la Plante, surnommé le Balleur (2), qui s'estoit retiré après le fait d'Amboise en la maison d'un

Angers.

Ambroise  
le Balleur.

(1) Voir ci-dessus, page 58.

(2) Voir ci-dessus, page 64.

1560.

gentilhomme d'Anjou, s'accorda de les secourir, & dès le lendemain de Pâques, audit an M.D.LX, y administra la sainte Cène de nostre Seigneur Jésus Christ, qui n'y avoit point encores esté célébrée. Ce qui édifia tellement l'église, qu'en peu de temps elle acrut de beaucoup, s'y estans adjoins plusieurs gentilhommes de dehors avec ceux de la ville. Le treiziesme iour de iuin suivant, iour de la Feste-Dieu (qu'on appelle) comme la grande procession retournoit, qu'on appelle spécialement le grand sacre d'Angers, pour estre ceste ville là fournie de prestres autant ou plus que ville de France de sa grandeur, il advint que quelqu'un, qu'on n'a jamais reconnu depuis, jetta une grand'tripe sur la croix des cordeliers : ce qui cuida causer une grande sédition. Et de fait le peuple, estimant que cela eust esté ietté de la maison d'un nommé Georges le Bourguignon, on s'y fourra à la foule, mais Dieu y pourveut de telle sorte, que la femme & le serviteur furent mis prisonniers, sans autre violence, d'autant que quelques gentilhommes de la religion, qui se trouvèrent là fort à propos, y mirent ordre. La femme, après avoir esté enquisse, fut, dès le lendemain, délivrée à caution ; mais peu s'en salut que le serviteur ne fust condamné à mourir comme coupable, à droit ou à tort ; à quoy pourvurent les mesmes gentilhommes, par si bonnes & vives remontrances envers le lieutenant criminel, qu'il fut délivré de leurs mains. Bientost après survint au pays une si grosse gresle, qu'elle tuoit les bestes estans aux champs, & furent les bleds & vignes entièrement destruits es endroits où elle passa, ce que le commun peuple attribuoit à ce qu'on n'avoit fait autre iustice de ce que dessus. Au mesme temps, estant fort recherché à Tours le ministre de l'église nommé Charles D'Albiac, di& du Plessis, fut eschangé avec la Plante, & le dernier de septembre audit an, fut de rechef célébrée de nuit la sainte Cène avec telle multitude de peuple que, ne pouvans trouver sale assez grande, on s'accommoda d'un vieil temple de S. Laurens, qui ne servoit plus de rien, fors une fois l'an, au iour S. Laurens, & à loger la marchandise d'un faiseur de paniers ; auquel depuis furent les exhortations continuées de nuit, iul-

ques à ce qu'environ le douziesme d'octobre suivant, l'église fut entièrement dissipée comme s'enfuit. Le roy ayant assigné ses Estats au mois de décembre en la ville de Meaux, & depuis remis à Orléans, & sur cela les estats particuliers de la province d'Anjou s'estans assemblés, plusieurs poin&ts furent mis en avant avec grande liberté, tant par François Grimaudet(1), advocat du roy, que par du Plessis ministre, contre le gouvernement de ceux de Guise. Et combien que tant le clergé que quelques gentilhommes de la religion romaine, se fussent efforcés d'y résister iusques à venir aux armes (sans aucun meurtre toutesfois) si est-ce que ceux de la religion eurent le dessus. Cela bientoit rapporté en cour, il fut ordonné que le sieur de Montpensier iroit incontinent à Angers, avec quatre compagnies d'hommes d'armes, & la compagnie de Richelieu de cinquante arquebuziers à cheval, tant pour rompre l'eslection faite des députés pour les Estats, que pour ruiner entièrement ceux de la religion, & notamment ceux qui avoient parlé trop ouvertement. Suivant ceste commission ledit sieur de Montpensier, ennemi iuré de ceux de la religion, usa de telle diligence que, le XXII d'octobre, arrivé à Angers, il feit mettre des gardes aux portes, deffendant de laisser sortir aucune personne sans passeport du maire, qui estoit pour lors Guy Lafnier, sieur de la Fretiére, grand ennemi de ceux de la religion, lesquels, par ce moyen, s'y trouvèrent enclos. Et quelques iours après, furent saisis plusieurs prisonniers, qu'on menoit à grandes troupes au chasteau. Entre ceux-là se trouvèrent le prévost des mareschaux, nommé Quetier, & cinq femmes ; ce qui monstroit à l'œil que ce n'estoit pas seulement pour le port d'armes ni pour l'assemblée des Estats qu'on leur en vouloit, mais principalement pour la religion. Cependant ledit sieur de Montpensier assembla l'arrière-ban, en l'assemblée duquel fut député pour la noblesse le sieur de Thevalle pour comparoir aux Estats généraux, combien qu'au paravant on eust député les sieurs de la Barbée, & de Vallier Brefay. Le dixiesme de novembre les compagnies feirent monstre, & trois iours après,

1560.

L'église est  
dissipée.  
12 octobre.

François  
Grimaudet.

On garde les  
portes.

Quetier et  
cinq femmes.

On nomme de  
nouveaux  
députés.

Sédition popu-  
laire.

(1) France protest., V, 367.

1560. demeurant en la ville la compagnie du sieur de Montpensier, avec trois compagnies de gens de pied, les trois compagnies de gens de cheval avec environ cent, que maçons que charpentiers, garnis d'instrumens de fer, qui avoient esté faits aux despens de la ville, allèrent en la maison du sieur de Soucelles, bien & magnifiquement bastie, laquelle ils rasèrent, & de là tirèrent en une autre maison dudit sieur au bois de Soulerre qu'ils rasèrent semblablement, & en eussent autant fait à plusieurs si la mort du roy, entrevenant, n'eust amené le changement dont cy-après sera parlé.

21 novembre. LE vingt et uniesme de ce mesme mois de novembre, trois de la religion furent executés sous couleur d'avoir porté les armes le iour que les Estats avoient esté tenus : à savoir un gentilhomme nommé de Marne, sieur de Pruniers, qui eut la teste trenchée, après avoir esté très cruellement gehenné; René Preud'homme, sergent, & Jean Picault charron, qui furent pendus. Mais la providence de Dieu voulut qu'ils leur adioustèrent deux femmes, qui feirent amende honorable la corde au col, & puis furent bannies, pour montrer évidemment à chacun que c'estoit à la religion qu'on en vouloit (1). Quant à ceux qui s'estoient absentes de la ville, iusques au nombre de deux à trois cens, leurs biens furent saisis à faute de comparoir, & se délibéroit-on de besongner à leur procès à bon escient. Le vingt-sixiesme du mesme mois, nouveaux députés furent nommés en la maison de ville pour le tiers-estat à la dévotion de ceux de l'église romaine; à savoir Guy Lafnier, maire de la ville, avec François Marquis, tanneur, & Estienne Brette dit Perchandiére, qui partirent trois iours après pour aller à Orléans, où les Estats avoient esté transportés : mais la mort inopinée du roy renverra toutes ces entreprises comme il sera dit en son lieu.

Normandie. Les églises prospèrent.

On nomme de nouveaux députés.

De Marne.

René Prudhomme, Jean Picault.

Maisons rasées.

QUANT à la Normandie, en laquelle il n'y avoit ville qui n'eust église dressée, les esmeutes y furent grandes du temps de ce règne, quoy que les ministres s'efforçaient de modérer les effourdis iusques à les forclorre de l'assemblée, lesquels néanmoins, le vingt-neufiesme de janvier M.D.LX,

ravirent en plein iour d'entre les mains de la iustice un prisonnier qu'on menoit executer pour la religion; lequel toutesfois fut repris & executé le lendemain. Au mois de mars suivant, étant publié un édict par lequel la rigueur des précédens estoit aucunement adoucie par l'estonnement que l'entreprise d'Amboise avoit causé à la cour, plusieurs assemblées se dispensèrent en Normandie, iusques à prescher publiquement, nommément es villes de Saint-Lo, Caen & Dieppe; ce que sachans ceux de Rouan voulurent faire le mesme, mais ils furent retenus par l'instance prière de quelques présidens & conseillers de parlement, qui les favorisoient & exhortoient à se porter plus couvertement sans rien attenter de nouveau, ains à se contenter de leur estat paisible. Et de vray la cour passoit sous connivence leurs assemblées, & n'estoit aucun contraint d'aller à la messe, ne de rien faire contre sa conscience; mais Satan, ennemi de la paix & de vérité, ne faillit pas d'inventer un autre moyen. Estant donc arresté par les ministres & anciens de l'église qu'ils demeureroient cois, cela ne peut avoir lieu à l'endroit de quelques libertins & esprits frétilans, amateurs de nouveautés, qui, pour leur mauvaïse vie & conversation n'avoient esté receus au nombre de ceux qui s'estoient soumis à la discipline ecclésiastique. Ayans donc trouvé fouler à leur pied, à favoir un certain maistre d'escole de ce pais là, lequel, pour ses resveries & révélations fantastiques apprises en la boutique des Anabaptistes, ayant esté chassé premièrement de Genève, & puis de plusieurs autres églises de France, s'estoit finalement retiré à son pailler, où il avoit acquis le bruit de bien instruire les enfans en quatre langues tout à un coup & en peu de temps, par certaines reïgles estranges & incognues, néantmoins tant certaines, comme il disoit, qu'il promettoit d'en faire merveille. Or cognoissoit-il le naturel facile des hommes non expérimentés, qui le faisoit parler plus hardiment au simple populaire, lequel, à ceste occasion, le recevoit comme un oracle descendu du ciel. Bref, il se plaçoit tellement en ses spéculations, & en trouvoit tant d'autres aussi fols que luy, qu'on avoit grand

1560.

On prêche publiquement à Saint-Lo, Caen et Dieppe.

Rouen. Mesures de prudence.

Un illuminé.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 541.

1560.

peine à contenir ceux qui le hantoient. Estant donc chassé de l'assemblée de Rouan pour les raisons susdites (au moins la Cène luy estant interdite, à cause de ses propositions hérétiques, & pour avoir fait des bandes de ceux qu'on ne vouloit nullement approuver pour leurs débordemens et dissolutions) il conceut inimitié mortelle contre les ministres, disant qu'ils portoient envie à son savoir, pour n'y avoir aucun d'eux qui en approchast, & entretenoit ainsi son crédit avec ces libertins & gens désespérés. Advint qu'il ouït le vent de la résolution prise qu'on ne prescheroit pas publiquement; par quoy, ayant ce nouveau argument de calomnier, s'adressant à ses compagnons, leur remontra qu'il y avoit à Rouan d'habiles ministres & prescheurs sous la cheminée, qui avoient leur vie plus chère que le devoir de leur charge, laquelle les astraignoit à prescher publiquement; mais quant à luy, qu'il n'estoit tel, & que si on le vouloit suivre, il estoit prest d'aller prescher en plaine campagne, & de iour, où il diroit choses merveilleuses que Dieu luy avoit révélées. Ces estourdis le creurent facilement & allèrent de maison en maison advertir leurs compagnons, en sorte que trois ou quatre iours durant il s'y trouva grande assemblée. Car ceux de l'église de Rouan, qui savoient qu'on avoit mis en délibération de prescher publiquement, estimans qu'on eust changé d'avis, suivirent la multitude, pensans que ce fussent leurs ministres qui preschassent; mais quand ils veirent le galand & entendirent ses songes & resveries, chacun d'eux se retira. Entre autres choses, il disoit l'Esprit de Dieu luy avoir révélé que l'Antechrist seroit ruiné & abbatu de son siège par force d'armes; que Dieu l'avoit esleu pour chef & conducteur de l'armée; qu'il destruiroit & osteroit tous les meschans de la terre; qu'il avoit commandement exprès de mettre à mort tous les meschans princes & leurs magistrats, & qu'il avoit pour certain & asseuré témoignage de ses révélations, de ne point mourir, qu'il n'eust establi un monde nouveau & net de tout péché, exhortant par là un chacun de prendre les armes & de ne s'estonner si l'entreprise d'Amboise n'avoit succédé,

Il tient des  
assemblées.

Ses prétendues  
révélations.

car on n'avoit daigné l'y appeller, mais que pour certain ses prédications adviendroient de bref. Disant ces choses, sur chacun article il faisoit une infinité de trongnes & mines fantastiques, bouchant ses yeux, ouvrant la bouche grande, la teste renversée; puis, se courbant sur sa face, se laissoit choir & veautroit par terre, escumant comme un verrat, les yeux esraillés, principalement quand il attendoit quelque révélation du ciel, en sorte qu'il faisoit rire le monde comme un basteleur. Toutesfois il abusa quelques gens simples, lesquels, s'amusans à l'apparence extérieure de sa vie, plustost qu'à examiner sa doctrine & la conférer à la vraie pierre de touche, qui sont les saintes Escriptions, demeurèrent fort opiniâtres, & creurent devoir advenir ce qu'il avoit prédit. Entre autres deux frères, ses cousins, le recevoient chés eux, après avoir esté chassé de toutes bonnes compagnies, & le maintenoient de toute leur puissance, estans au surplus gens simples & de bonne vie.

Le parlement, adverty de cecy, envoya à Gaillon (1), où estoit le cardinal de Bourbon, & aussi devers Villebon, lieutenant du roy en l'absence du duc de Buillon, pour les faire venir à Rouan, afin d'adviser sur les moyens d'empescher cest enragé. Lequel, preschant en pleine campagne lors de l'arrivée dudit cardinal, & l'ayant apperceu, commença à crier après luy, tellement que d'effroy il se sauva à course de mulet dans sa maison: combien que nul ne fust mis en effort de le fâcher, ni d'aller après, de quoy il fit plainte au roy & au parlement. Villebon, d'autre part, arrivé avec sa compagnie de cinquante lances & autres gens qu'il avoit levés d'ailleurs pour empescher les esmotions, envoya querir le prévost des mareschaux, & sans dire mot, le mena droit au logis de cest Anabaptiste pour le prendre, cuidant à la vérité que ce fust l'un des ministres de l'église. Le prévost, qui de son costé favorisoit les assemblées & y alloit secrettement, & mesmes avoit retiré les ministres en sa maison, craignant toutesfois qu'ils en fussent

1560.

On le poursuit.

(1) Gaillon (Eure), à trois lieues de Louviers. Le cardinal Charles de Bourbon, frère du roi de Navarre, était alors archevêque de Rouen.



1560.

fortis pour aller à la ville, & qu'on les eust suyvis & espiés entrans en ceste maison, ne favoit comment s'y porter : car il ne vouloit estre decouvert, ni moins encores faire les captures. Cependant le phantastique voyant qu'on le cerchoit, perdant son zèle, gagna un grenier fort obscur, là où, estant suivi du prévost, il se mit dans une lucarne pour gagner les tuiles : à quoy le prévost mesmes luy aida, ne le voyant que par derrière, & le prenant pour Jaques Vallier, ministre arrivé à Rouan au mois de juin (1), retourna dire qu'il n'avoit rien veu. L'Anabaptiste, se voulant le lendemain sauver hors la ville, fut reconnu des chartiers & brouetteurs, qui le prirent & le menèrent à Villebon ; de quoy la cour fut aise au possible & tous ceux aussi qui faisoient profession de la religion ; car on leur avoit desjà reietté toute ceste pernicieuse doctrine sur les espauls, ce qui donnoit une grande couverture aux calomnies de leurs adversaires. Somme, son procès luy fut fait en quatre iours, [&] à ses deux cousins, qu'il avoit tellement enyvres de ses fausses persuasions, qu'ils le pensoient estre immortel, & ne les pouvoit-on detourner de ces reveries. Mais quand ils le virent bruler, & que ses révélations alloient en fumée, ils reconnurent qu'ils avoient esté séduits & déceus, & montrèrent un grand signe de repentance avant que d'estre pendus. Ceste condamnation estoit seulement pour leur opiniastrété, & pour avoir logé cest imposteur, mesme l'avoir mené & fait prescher : par ce moyen tout fut appaisé & le roy adverti de ce qui s'estoit passé.

Son arrestation.

Son supplice.

Juin.

Les processions.

Au mesme temps, au mois de juin, un cayer de papier escrit, contenant une confession de foy au nom des habitans de Rouan, Havre neuf (2), Dieppe, & autres lieux, fut trouvé dans le palais, y ayant esté semé, & depuis brulé le douziesme dudit mois devant le parvis de la grande église. Le lendemain, iour qu'on appelle la feste Dieu, d'autant que plusieurs de la religion n'avoient tapissé devant leurs

maisons, le peuple, conduit par les prestres, se rua dans certaines maisons qu'ils pillèrent, non sans meurtre de quelques hommes, femmes & enfans ; [ce] qui fut cause que trois iours après se présentèrent de trois à quatre mille personnes en la cour de parlement, demandans iustice de tels excès. Ce nonobstant, Villebon, marchant en grande compagnie parmi la ville, & réitérant la procession acoustumée, au iour de l'octave de la feste, où estant en personne le cardinal de Bourbon, comme archevesque, feit crier que chacun à peine de la vie, eust à tendre devant sa maison, auquel commandement obéirent ceux de la religion, mais avec protestation expresse qu'ils envoyèrent aux iuges du lieu ; déclarans que c'estoit pour obéir au commandement du roy, sans consentir aucunement à ce qui se faisoit là, contre l'honneur de Dieu & contre la pureté de son service, auquel ils estoient prests d'exposer corps & biens. Ceste constance, armée de la seule vertu de Dieu, estonna tellement les plus mauvais, que le neufiesme de juillet suivant, quelques uns de la religion, qui avoient esté emprisonnés le iour de la sédition, furent par ordonnance de la cour de parlement délivrés, avec inunction au lieutenant criminel d'informer sur lesdits excès, & de procéder contre les coupables comme de raison ; en vertu de laquelle inunction [il] y en eut iusques à dix-huit criés à ban, & cessa le guet des portes & celui de la nuit, qui avoit esté extraordinairement establi, & le tout sans aucune esmotion populaire. Qui plus est, il y eut trois chappellains criés à ban, pour avoir rompu d'une raquette l'espaule d'un ieune homme qui n'avoit voulu saluer une certaine image, plantée près de la cour ecclésiastique, devant laquelle quelques enfans avoient acoustumé de chanter au soir, *Ave maris stella*. Les prestres aussi exhortoient alors le peuple à porter par la ville images & bannières, pour tousiours l'esmouvoir ; mais au contraire, il se mutina tellement peu à peu contre les ecclésiastiques mesmes, que souvent ils n'osoient sortir en rue. En ce mesme temps vint à Rouan Augustin Marlorat (1), l'érudition &

1560.

9 juillet.

Justice est rendue.

Augustin Marlorat.

(1) 1559 (Gaberel, I, pièces justificatives, page 195).

(2) Aujourd'hui le Havre. Cette ville était alors de fondation récente, puisque c'est en 1516 que François I<sup>er</sup> en avait jeté les premiers fondemens.

(1) Voy. ci-dessus, page 33.

1560.

Des Roches.

bonne vie duquel acquit bientoſt telle autorité, que ſans aucune ſédition, & meſmes au contentement de pluſieurs adverſaires plus équitables, luy & ſon compagnon des Roches (1) preſchèrent ſoir & matin en ſecret & en public, és parvis de S. Vivian, S. Ouan, S. Patrice, & au Marché neuf; auſquels, d'autre coſté, Sécard, curé de S. Maclou, preſtre, & Favallon, curés & docteurs de Sorbonne, s'oppoſèrent, preſchans les vieilles calomnies impoſées aux églifes chretiennes, dès le temps des apoſtres, & faiſans des complots & monopoles; voire iuſques à ce point, que par leur follicitation les drapiers drapans, (dont il y en a très grand nombre à Rouan) monopolèrent que nul des maîtres ne bailleroit à beſogner aux ouvriers qui hanteroient les preſches & qui chanteroient les pſeaumes, ſur peine de dix livres d'amende. Et vint ce complot iuſques à ceſt effect, que deux ou trois de ces pauvres ouvriers furent tués, de quoy la iuſtice voulant faire enqueſte, fut meſmes affaillie; mais finalement la force demeura aux enqueſteurs, & y en eut quatre ou cinq de ces monopoleurs tués au conſiſt. A raiſon de ces tumultes, Villebon, au commencement de ſeptembre, fut renvoyé pour gouverneur, afin de tenir le peuple en paix; ce néantmoins, un boulenger, nommé Robert le Berſeur, condamné pour ceſte ſédition, fut recous par force, & le lendemain un autre nommé Michel Hendier, bonnetier convaincu de meſmes cas, ayant eſté executé aux fenestres du bailliage, par ordonnance de la cour, pour éviter pareille recouſſe, il en advint telle mutination, que les magiſtrats eux-meſmes n'oſoient aller par la ville ſans gardes, & fut le guet de quatre cens hommes de nuit redreſſé. Finalement, pour contenter ces mutins, il falut qu'un pauvre homme fuſt pendu devant le chasteau, par ſentence de Villebon, pour avoir dit, au fortir du ſermon, tout haut à un cordelier ayant preſché qu'il y avoit ſept Sacremens, qu'il n'y en avoit que deux; & ainſi demeura la ville paiſible pour quelque temps, au deſpens de ceux de la religion, qu'on ne laiſſoit toutesſois

Robert  
le Berſeur.Michel  
Hendier.Un pauvre  
homme pendu.

de charger comme auteurs de tous ces maux.

Il ne ſe doit paſſer ſous ſilence un fait notable advenu en ce temps au village de Luneray en Caux, à trois lieues de Dieppe; auquel lieu, eſtant l'églife dreſſée au milieu meſmes des grans feus, advint en ceſte meſme année M.D.LX, que les doyens des villages de Brachy & Cauville, & d'alentour, avec tous les preſtres de leur doyenné, avec les mauvais garçons du pays, eſtans aſſemblés le dimanche d'après la feſte de leur ſacrement en une certaine confrairie, ſe réſolurent d'aller le dimanche ſuivant, qui eſtoit le XXIIII. iour de iuin (ſous ombre d'une proceſſion) ſaccager toute ladite églife; pour lequel effect, ayans garni d'armes ſecretement une maiſon du village, dès le matin de ce iour aſſigné ils ſe meirent en chemin de toutes parts, avec armes couvertes, en intention d'executer leur fanguinaire deſſein: mais Dieu y pourveut, ſe ſervant d'eux-meſmes pour les empeſcher, eſtant eſchappé en chemin à quelques preſtres de dire en ſe vantant qu'ils alloient dreſſer la meſſe à Luneray, & y faire un beau meſnage. Ce propos eſtant, comme Dieu voulut, rapporté en toute diligence & confirmé par un ſecond rapport d'un gentilhomme leur voiſin, Dieu donna tel advis aux anciens, qui pour lors ſe trouvèrent aſſemblés pour les affaires de l'églife, & telle conſtance à ceſte petite poignée de gens, qu'au lieu de perdre courage & d'abandonner le lieu, ils furent encores les premiers preſts. Et pour mieux pourvoir à leurs affaires, ayant ietté hors quelques uns d'entre eux, pour veoir la contenance de leurs ennemis, parler à eux, s'ils pouvoient, & leur en rapporter nouvelles, firent cependant proviſion d'armes & autres choſes néceſſaires en une certaine maiſon pour leur déſenſe, & le tout ſans grand bruit, tellement que les affaillans ne pouvoient faillir de tomber en la foſſe qu'ils avoient préparée aux autres. Mais Dieu voulut que quelqu'un portant une pique derrière le temple en la maiſon ordonnée, en ſe fit voir par meſgarde la poignée par une fenestre du temple: ce qui effraya tellement les preſtres y eſtans, qu'ils prindrent la fuite tous eſpouventés, & donnè-

1560.

Luneray.

L'églife eſt en  
danger.(1) *France protest.*, IV, page 273.

1560.

rent la peur à ceux qu'ils rencontrèrent sur les chemins, de sorte qu'une partie des ennemis abandonna l'autre. Ce nonobstant les plus opiniâtres se mettaient en devoir de poursuivre leur entreprise, la troupe de ceux de la religion advertie par leurs gens, sortirent en bataille au devant d'eux avec leur petit nombre, de telle hardiesse, après avoir invoqué Dieu, que les ennemis ne pouvans porter seulement leur visage, s'enfuirent à qui mieux mieux, iettans leurs armes au travers des bleds. Ce nonobstant il y en demeura quelque douzaine de morts, & quelques autres saisis, qui confessèrent qu'ayans délibéré de prendre liés & garrottés les principaux de l'église, & de les livrer aux bourreaux, ravageans entièrement leurs biens, & n'espargnans aucun qui ne consentiroit à leur religion, ils s'étoient prins au piège qu'ils avoient tendu aux autres, auxquels prisonniers toutesfois ne fut fait aucun mal, estans renvoyés en leurs maisons.

Elle se défend.

Saintonge.

LES ministres de Xaintonge feirent en ce temps beaucoup de besongne, mais ce repos ne dura guères, estans rafreschis les anciens édicts avec d'autres nouveaux, encores plus aspres contre la religion, de la ruine de laquelle plusieurs taschèrent de s'agrandir : bref, la violence dont usèrent ceux de Guise fut cause de l'entreprise d'Amboise, dressée à deux fins, comme il a esté dit : l'une à ce que ceux de Guise, saisis par voye licite, fussent amenés en iustice devant les Estats du royaume ; l'autre qu'une confession de foy fust présentée au roy, pourveu d'un bon & légitime conseil pour y avoir tel esgard que de raison. Advertie de ceste résolution, la province de Xaintonge fait son devoir comme les autres. Et combien que, par la desloyauté de quelques hommes, une si iuste entreprise ne succédant comme on le desiroit, emporta beaucoup (1) (comme il a esté dit cy-dessus plus amplement), si est-ce que cela donna un tel coup à ceste furie & persécution, qu'elle s'abaisa de beaucoup en un moment, & furent déformais les édicts aucunement plus gracieux, tellement que parmi ces aigreurs & douceurs entremêlées, les églises commencèrent de venir en

avant plus que iamais. Léopard entre autres, ne pouvant plus porter qu'en l'isle d'Allevvert les assemblées de nuit, qui travailloient aussi grandement le peuple, fussent ainsi calomniées, commença de prescher en public le premier dimanche de février M.D.LX, ce que Dieu bénist tellement que les calomnies cessèrent, & furent plusieurs églises dressées tout à l'entour. On n'en fait pas moins à Marennnes, où il advint une chose mémorable, c'est qu'un bien riche homme, nommé Jean Arquesson, s'efforçant le iour de Pasques d'empêcher que l'exhortation ne fust faite au temple du bourg de S. Iust, après avoir batu le pauvre homme qui sonnoit, comme en furie & hors d'aleine s'en alla seoir en sa chaire dans le temple : là où subitement il fut frappé d'une apoplexie, & mourut la nuit suivante, n'ayant iamais parlé depuis. On le fait visiter par médecins & chirurgiens, & fait-on informations, mais il ne s'y trouva autre chose que la main de Dieu. Ce que voyans ses enfans, se feirent tost après recevoir en l'assemblée ; & par ce moyen se vit tout ensemble en une même famille un terrible iugement sur le père, & d'autre part une admirable miséricorde sur les enfans. Cependant le parlement de Bourdeaux, adverti de ces prédications publiques, y envoya un huissier appelé la Vergne, accompagné de quelques officiers, pour s'enquérir de la vérité, lequel arriva premièrement à Marennnes, où il ne molesta personne, puis passa en Allevvert, où il advint une chose digne de mémoire, c'est que le iour de la Pentecoste le peuple étant assemblé en très grand nombre, quelques uns furent d'avis que, pour ce iour-là, de peur d'irriter le parlement, on s'abstint de prescher ; les anciens, au contraire, trouvoient estrange que Satan feist peur à l'Esprit de Dieu, & que le peuple venu de toutes parts fust ainsi renvoyé sans le repaître de la vraye pasture dont il avoit besoin plus que iamais, contre la tempeste qui les menaçoit. Il fut donc conclu que, non seulement on prescheroit, mais aussi que les officiers feroient sommés de se trouver en l'assemblée, pour insérer en leur procès verbal, si bon leur sembloit, tout ce qu'ils y auroient veu & entendu. L'exhortation finie, le

1560.

Léopard  
prêche en  
plein jour.  
Février.

Marennnes.

Jean  
Arquesson.

L'huissier  
La Vergne  
à Arvert.

(1) Tant s'en fallut.

1560.

Le gouverneur  
Burie.Les lettres  
du roi.  
1<sup>er</sup> juin.

peuple iettant l'œil sur son ministre, & apercevant que l'huissier le tenoit par la main, ne sachant si c'estoit pour le caresser, ou pour le mener prisonnier, se tenoit coy, personne ne se bougeant de sa place; ce que considérant l'huissier, & demandant « *pourquoy le peuple ne se retiroit,* » quelques uns des principaux respondirent « *que tous ensemble attendoient ce qui se feroit de leur pasteur, lequel s'il vouloit emmener prisonnier, eux aussi le vouloient acompagner partout iusques à la mort, avec leurs femmes & enfants.* » L'huissier, esmerveillé de ceste response, dit « *qu'il n'avoit ceste charge, & qu'il faudroit trop de vivres pour tant de gens.* » Puis, laissant aller le ministre en paix, & prenant congé, dit aux assistants qu'ils estoient bienheureux d'avoir un si homme de bien pour les enseigner, & fut rompu ce coup par ce moyen. Mais sur le commencement de juin, le seigneur de Burie retournant en son gouvernement de Xaintonge, escrivit aux habitans des Isles, leur remontrant qu'il avoit commandement très exprès du roy d'empescher & rompre leurs assemblées, ou par voye amiable, ou par telle rigueur de punition que tous ceux de la province y prendroient exemple : mais pour toutes ces menaces les églises ne laissèrent de continuer & de s'avancer, en toute modestie toutesfois, & sans aucune apparence d'esmotion. Entendant cela, Burie retira ses commandemens, & quant & quant leur envoya copie des lettres du roy, ecrites de Romorantin, en date du premier de juin. Ces lettres portoient, qu'estant adverti par la cour du parlement de Bordeaux des assemblées qui se faisoient, principalement à Marennes, Allevvert & Oleron, il luy enyoignoit de s'enquérir de tout, bien & songneusement, & d'y aller en personne si besoin estoit pour séparer lesdites assemblées : que s'il pouvoit le faire par douceur, cela luy seroit très agréable, mais que en cas que ces peuples continuassent, se souvenant de ce qu'il luy avoit dit à son parlement de la cour, il assemblast tout ce qu'il pourroit de forces, tant de la noblesse que des communes, pour les mettre en pièces, & que surtout il meist peine de recouvrer les ministres & prédicans, auteurs de tous ces troubles, l'assurant que

plus grand service ne luy pourroit-il faire.

Ceux des Isles feirent une humble response; à sçavoir, qu'ayans entendu le mescontentement du roy, par les faux rapports faits à sa Maiesté, ils en avoient un extreme desplaisir, ce qui les mouvoit de luy faire entendre que quant aux prédications qui se sont faites depuis quelque temps, le peuple y a assisté pour le grand désir qu'il a d'ouyr la parole de Dieu, qui y est purement annoncée, avec prières & supplications pour la prospérité du roy, & très instantes admonitions de rendre à sa Maiesté tout le devoir & obéissance qu'ils luy doivent après Dieu, sans aucunement prétendre en cela d'offenser le roy : car mesmement on n'y apportoit armes quelconques, & n'avoit-on iamais fait semblant de bruit & tumulte, ains l'exhortation finie, chacun s'estoit tousiours retiré en son mesnage. Ce qu'aussi la cour de parlement de Bordeaux avoit peu cognoistre par le rapport de son huissier n'aguères envoyé aux Isles; là où, estant receu en toute révérence, & s'enquérant du tout, il avoit trouvé que les choses se portoient tout autrement qu'on ne leur avoit rapporté, ce qu'ils espéroient aussi que ladite cour feroit entendre à sa Maiesté. Bref, ils promettoient qu'on les trouveroit tousiours aux Isles un peuple autant paisible & affectionné au roy que tout autre de son obéissance, vivant en la crainte de Dieu, sans scandale ny tumulte, & tout au rebours de ce qu'on avoit rapporté, pour calomnier tant les habitans du lieu, que ceux qui leur annoncent la pure parole de Dieu, comme luy-mesme cognoistroit s'il luy plaisoit prendre la peine d'aller sur les lieux, où il verroit qu'il n'a besoin d'aucune force contre un peuple qui ne s'est aucunement eslevé, & n'a volonté de le faire. Finalement ils le prioient très affectueusement, pour le bien qu'il avoit tousiours désiré à tout le país, qu'il luy plaise de faire entendre au roy leur response.

BURIE nonobstant ceste response, sollicité par le procureur du roy de Xaintes, ne laissa de commander à ceux de Marennes & d'Allevvert, que quelques uns des principaux du lieu l'allassent trouver. Ceux de Marennes esleurent Iean Proust, medecin

1560.

Réponse  
des réformés.

Jean Proust.

1560.  
Pierre Joly.  
Jean de  
L'Hommeau.

renommé & diacre de l'église : ceux d'Allevert y envoyèrent Pierre Joly affesseur, & Jean de Lommeau (1), receveur du sieur de Pons, tous deux anciens de l'église, qui furent humainement receus dudit seigneur, oyant patiemment tout ce qu'ils avoient à luy remonstrer. Sur quoy Proust, prenant occasion d'estendre son propos, luy remontra d'une telle véhémence la nécessité urgente qui les pressoit par le commandement de Dieu, de faire confession de bouche comme ils croyoient de cœur, & la force de la conscience qui ne permettoit aucunement qu'ils peussent demeurer sans exercice de religion. Burie fut contraint de dire en larmoyant, qu'il désiroit que le roy entendist ce qu'il luy avoit proposé, & pourtant qu'ils eussent recours à sa Majesté pour luy présenter leur confession de foy, & que de son costé il leur promettoit tout plaisir & support. Ce nonobstant au mois de juillet suivant ceux d'Allevert furent de rechef mandés, pour avoir esté accusés d'avoir chassé le prestre hors du temple, mais l'accusation fut trouvée faulse, comme elle estoit. Au mois de septembre, audit an, le roy manda par toutes les provinces, qu'il avoit assigné ses estats à Meaux pour le X de décembre, pour oïr les doléances & remonstrances de son peuple, donnant aussi grande espérance d'un concile général, où se determineroient toutes difficultés survenues pour la religion, commandant qu'au premier iour les estats particuliers s'assemblassent en la principale ville de chacun ressort pour délibérer ce qu'ils auroient à proposer, & députer gens capables pour cest effect.

On prépare les  
Estats.

CEPENDANT on n'oublioit rien de ce qui pouvoit servir à gagner & pratiquer, par personnes interposées, les estats particuliers, & lettres très aspres contre ceux qu'ils appelloient rebelles, séditeux & ennemis du roy & de sa couronne, furent envoyées par toutes les provinces pour leur courir sus & les offenser en toutes sortes. Mais quoy qu'il en soit, pour ne laisser passer l'occasion de ceste assemblée dont l'issue estoit en la main de Dieu, & non en la puissance des hommes, comme puis après il apparut, les églises de

Xaintonge s'assemblèrent à Aunay (1), le XII d'octobre, là où il fut arresté que tous se foubigneroient à la commune confession de foy, au paravant conclue d'un commun accord au synode national; & furent aussi rédigées par escrit quelques doléances que les églises feroient au roy. Environ ce mesme temps aussi, les trois estats de la province s'assemblèrent en la ville de Xaintes, là où il fust arresté par la noblesse & tiers Estat, qu'on supplie- roit le roy leur permettre de vivre selon la pureté & réformation de l'E- vangile, & suivant le contenu de la susdite confession; mais pour ce que tost après arrivèrent nouvelles de la prise d'Amaury Bouchard, chancelier du roy de Navarre (2), par le sieur de Iarnac, ensemble du prince de Condé à Orléans, auquel lieu le roy de Navarre n'estoit guères en meilleure condition, quelques uns de la noblesse furent d'avis de modérer leurs demandes; mais ceux du tiers estat ne changèrent en rien, ains envoyèrent à Orléans, où les Estats avoient esté transférés, Arnaud du Blanc, conseiller du siège présidial de Xaintes, avec mémoires & procurations. Les adversaires qui estoient à l'entour du roy, advertis de ceste résolution, ne faillirent au contraire de chercher les moyens, non seulement pour empêcher l'effect de leurs demandes, mais aussi les accabler du tout; selon l'intention desquels le sieur de Burie, contre son expresse promesse de ne jamais persécuter ceux de la religion, par luy faite entre les mains du roy de Navarre, un peu au paravant son parlement de Nérac, ayant fait venir à foy ceux d'Allevert, leur feit commandement, avec très rigoureuses menaces, de chasser leur ministre, ou de le livrer entre les mains de l'évesque de Xaintes. Sur cela Jean de L'hommeau, envoyé par ceux d'Allevert avec Pierre Joly, affesseur, & Mathurin Tranchant, diacre, seirent response que quand mesmes il le vou-

1560.  
Assemblée  
d'Aunay.  
12 octobre.

Doléances des  
églises.

Prise  
d'Amaury  
Bouchard.

Arnaud du  
Blanc.

Injonctions  
de Burie.

(1) Aunay (Charente-Inférieure), à trois lieues de Saint-Jean-d'Angély.

(2) Cette arrestation, évidemment concertée entre les Guise et Bouchard, dont elle devait couvrir la trahison, est appelée par un auteur contemporain, Regnier de la Planche (*Histoire de l'estat de France sous François II*) « la farce de l'arrestation du chancelier. »

1560.

droient chasser ils ne le pourroient faire, d'autant que tout le pays le demandoit : ioinct que ce seroit un trop grand outrage de priver ainsi les pauvres ames de la parole de Dieu, par laquelle tous les habitans du pays s'estoient retirés de tant de grandes corruptions de mœurs à meilleure façon de vivre, & estoient tous entretenus en une bonne paix. Et quant à l'autre point, qui estoit de le livrer à l'évesque, qu'ils s'affeuroient pour tous ceux d'Allevvert que iamais ceste pensée de livrer le sang innocent à la mort n'entreroit dans leurs cœurs, estant chose par trop dénaturée que les brebis livraissent au loup leur pasteur pour le dévorer. Burie, en ces entrefaites, estant par la providence de Dieu contrainct d'aller ailleurs pour quelque affaire survenue, leur dit en grand courroux, qu'il y pourvoiroit bien, & que sans des affaires qui le pressoient d'aller ailleurs, il les feroit mettre en lieu, où ils rendroient compte de ceste réponse à luy faite ; & par ainsi tous trois se retirèrent en sauté.

Ses menaces.

Au commencement de décembre, Burie, par autre exprès commandement du roy d'aller aux Isles se saisir des ministres & de ceux qui faisoient profession de la religion autre que de la romaine, fait grand appareil de la gendarmerie pour se faire obéir par force. Ce que ceux de Marennes ayans entendu, ils envoyèrent les premiers vers luy iusqu'à Bordeaux, pour luy remontrer l'obéissance du peuple, & la paix qui estoit entre tous les habitans des Isles, & le supplier de n'y venir point avec forces, à quoy ils n'obtinrent nulle réponse ; cependant les assemblées publiques n'estoient point refroidies pour cela, ains le pauvre peuple, réduit comme à la dernière extrémité, avoit recours à Dieu par ardentes & assiduelles prières qui se faisoient deux fois le iour, lesquelles estans finalement exaucées de Dieu, voici soudainement arriver nouvelles de la désespérée maladie du roy. Ce qu'ayant entendu Burie, comme bon courtisan qu'il estoit, délaya son entreprise, & tost après envoya un gentilhomme à Marennes, pour faire entendre à ceux des Isles la bonne volonté qu'il avoit toujours portée au païs, & combien il avoit supporté la cause de la religion, comme il déiroit encores de faire,

Les  
assemblées  
continuent.

Burie change  
de langage.

pourveu que les habitans vescuissent en bonne paix ; adioutant que le roy vouloit bien qu'ils s'assemblaissent pour prier Dieu, pourveu qu'ils ne s'assemblaissent en public, ains en privé, & en la plus petite compagnie que faire se pourroit : à quoy s'accordèrent les ministres des églises que les anciens avoient amenés avec eux à Marennes, mais il ne fut possible de contenir le peuple. Et pourtant il fut force de faire à la manière acoustumée, iugeans mesmes les plus grands de la religion romaine, après avoir entendu la mort du roy, que Dieu le vouloit ainsi.

A Poytiers & Chastelleraut les assemblées se continuèrent iusques au mois de novembre audit an, auquel lieu de Chastelleraut, estant venu le roy en personne pour accompagner sa sœur (1) qu'il envoyoit en Espagne à son mari, l'exercice de la religion cessa, tant par l'advis du roy de Navarre, que par la songneuse recherche que faisoient les officiers, ayans devant leurs yeux le roy & ceux de Guise, qui ne cessoient d'attifer le feu. Or, dès le mois de iuin précédent, vivant encores le roy Henry, le sieur comte d'Aran, à la sollicitation de ceux de Guise qui avoient décerné commission au comte du Lude, au sieur de Sanfac, & sieur de Monpezat, de le prendre vif ou mort, avoit esté contrainct de se sauver du royaume, au grand hazard de sa vie, estant deslogé de nuit trois iours avant l'arrivée de ceux qui avoient charge de le prendre, lesquels au lieu d'iceluy, se saisirent de la personne de David monsieur son frère, aagé de quatorze à quinze ans seulement, vers lequel, estant encores au chateau, le ministre du lieu trouva façon d'entrer, tellement qu'il luy protesta de mourir plus tost que d'aller à la messe, ni faire chose contrevenante à la promesse qu'il avoit faite à Dieu, recevant la sainte Cène, ce qu'il observa fidèlement, dont il fut plus d'un an détenu prisonnier au bois de Vincennes près de Paris (2). Ainsi donc furent contrainctes ces pauvres églises de se tenir closes & couvertes le mieux qu'elles peurent, iusques à ce que,

1560.

Poitiers.  
Châtelleraut.

Le comte  
d'Aran en  
fuite.

Son jeune frère  
est enfermé  
à Vincennes.

(1) Elisabeth de France, qui venait d'épouser le roi d'Espagne, Philippe II. Voy. ci-dessus, p. 108.

(2) Voy. ci-dessus, pages 111 et 132.

1560.

l'année suivante au mois de may, ayans esté ceux de Guise, après le tumulte d'Amboise, contraints de relâcher quelque chose de la rigueur des édits, plusieurs reprindrent courage, de forte que le second iour de iuin, celui qui au paravant avoit presché à Chasteleau encommença de prescher à Poytiers, mais secrettement & de nuit : en quoy il fut grandement confirmé par le prince de Condé, lequel, se retirant vers le roy de Navarre son frère, le fit prescher au soir, & le lendemain au matin vingtiesme dudit mois. Quelques mois après, tout le royaume fut armé contre le roy de Navarre & le prince, & fut pour ceste cause envoyé à Poytiers le mareschal de Termes avec grande gendarmerie. Mais nonobstant tout cela, l'église ne laissa de continuer secrettement, combien que ce fust en moindre liberté qu'au paravant : sur tout quand le sieur de Monpezat, feneshal de Poytiers, très cruel ennemi des églises, fut arrivé à Poytiers pour pratiquer (1) les Estats particuliers. Ce nonobstant les Estats assemblés le vingt-huitiesme du mois (notamment le tiers estat) au convent des Iacopins, Dieu donna tel courage à un ieune homme provençal, nommé Iaques Roux, ministre pour lors en la ville, qu'ayant prononcé une docte & chrestienne harangue, il persuada tellement les assistans, que la plupart adhérant à ses réquisitions, arresta qu'és Estats généraux l'exercice public de la religion seroit requis.

Agen.

23 mai.

De Roussanes.

Jean Voisin.

Pierre de la Grange.

POUR revenir au parlement de Bordeaux, ayans esté receus à Agen en l'assemblée deux conseillers présidiaux avec leurs familles, le XXIII de may M.D.LX, comme il a esté dit cy-dessus (2), trois ans après, les magistrats, en l'absence de l'un d'eux nommé de Roussanes, entrés en sa maison, y trouvèrent & faisièrent l'un des ministres, à savoir Jean Voisin, mais il eschappa de leurs mains par grande subtilité, & fut mis hors la ville. Ils prindrent aussi un procureur nommé Pierre de la Grange, qu'ils meirent avec un grand tumulte & furie és prisons de l'évesque. Deux iours après, ils prindrent l'autre ministre,

nommé la Fontaine, estant ià cinquante pas hors la ville pour se retirer aux champs. Il feroit malaisté de représenter par escrit les inhumanités qu'on exerça sur ce bon personnage, enfermé avec des fers si pesans, qu'il ne les pouvoit porter, & fourré dans un cachot fort obscur & plein d'humidité, le laissant là tout seul sans luy bailler aucun aliment iusques au deuxiesme iour après dîner qu'on le tira pour l'ouïr en la maison de la ville, en la présence de Monluc (1), qui desia abbayoït après la lieutenance du gouvernement, qu'il a depuis obtenue pour récompense de ses violemens & pilleries qu'il a exercés sur ceux de la religion. C'estoit après midi, & le temps estoit fort chaud qui convioit à boire ces messieurs, lesquels cependant prenoient en banquetant leur passetemps de ce bon personnage, luy demandant qui estoit la plus belle fille de son assemblée, & autres telles ordures. Enfin, estans bien saouls, le lieutenant principal, nommé Pierre Redon, luy demanda comme en desdain, s'il vouloit boire ; le pauvre homme qui en avoit bien besoin, luy dit que s'il luy plaisoit luy en donner pour l'honneur de Dieu, il luy feroit une grande grace, veu qu'il avoit demeuré deux fois vingt-quatre heures sans boire ni manger. On luy bailla un morceau de pain, & quelques cerifes du relief de leur table, avec un verre de vin. Lors ce bon personnage s'avançant un peu, tant que les fers luy peurent permettre, pour les remercier, leur dit : « *Le m'esmerveille, messieurs, que vous qui voulés estre veus & estimés les pillers & colonnes de vostre religion, estes néanmoins si ingrats à recognoistre les graces & bénéfices que iournellement recevés de Dieu, qu'on ne veoit en vostre endroit aucune apparence d'estre chrestiens ; ie laisse la charité tant refroidie, que, voyans tous les iours les membres de Iésus Christ si indigens, à grand'peine leur voudriés-vous donner les miettes qui tombent sous vos tables pour les substanter ; & cependant toute vostre estude s'applique à tourmenter Iésus Christ en ses membres, & persécuter sa sainte doctrine,*

1560.  
Jacques  
la Fontaine.La Fontaine  
comparaît de-  
vant Montluc.Il parle har-  
diment.

(1) Pratiquer, corrompre.

(2) Voy. page 121. Trois ans après. Ne serait-ce pas plutôt trois jours après ?

(1) Le fameux Blaise de Montluc, à qui ses cruautés valurent le surnom de boucher royaliste. Nous le retrouverons plus tard.

1560.

*pensans par ce moyen acquérir, envers le simple populaire, le bruit de gens de bien & protecteurs de la loy de leurs pères. Or combien que ie porte un grand dueil en mon cœur de veoir le service de mon Dieu estre du tout diverti de sa pureté par les traditions humaines, toutesfois ie me console en la parole de nostre Seigneur Iésus Christ qui dit son église devoir souffrir tousiours persécutions, mais i'ay veu en vous maintenant une chose qui m'en rend plus assuré, voyant à quelles gens i'ay affaire, c'est que vous, qui persécutés la vérité de Dieu en moy qui suis son serviteur & ministre, en vostre manger & boire rien n'est moins connu qu'à des chrétiens; l'ayans commencé, continué & fini par blasphemes, sornettes, paroles ordes & sales, sans recognoistre les biens & dons que ce bon Dieu vous a eslargis; parquoy ie vous annonce l'ire de Dieu, & vous adjure en son nom de faire honneur à sa parole.* » Cela dit, il se print à faire les prières générales & pria pour la Maiesié du roy, pour le salut des gouverneurs & magistrats, & enfin pour les assistans mesmes, & puis print sa petite réfection. Ces gens ayans ouï le reproche que ce saint personnage leur faisoit, tout honteux se regardans l'un l'autre, ostèrent leurs bonnets iusques à la fin de la prière. Après qu'il eut mangé, & beu un peu de vin, & rendu grâces à Dieu, Monluc luy demanda « *qui l'avoit induit à troubler le repos, & mettre en désordre le pais du roy.* » Il respondit fort honnestement, « *qu'il estoit venu par le vouloir & la iuste vocation de Dieu, qui est le Roy des roys & Seigneur des seigneurs.* » Monluc luy dit qu'il falloit qu'il déclarast les personnes avec lesquelles il avoit fréquenté, les logis où il avoit presché & logé les assistans à ses presches, le menaçant là où il ne le diroit, de luy bailler la plus cruelle question de laquelle il se pourroit adviser iusques à le faire flamber sur l'eschine d'huile bouillante. On luy avoit trouvé un petit brevet au paravant, où il y avoit quelques noms d'hommes qu'il déclara, ayant horreur de ce tourment duquel on le menaçoit, faisant au reste ample confession de sa foy.

Son  
interrogatoire.

Le capitaine  
Peyrot.

BIENTOST après Monluc & son fils, nommé le capitaine Pérot, accompa-

gné des présidiaux & consuls, & d'un chanoine nommé la Lande, qui portoit sous sa longue robe de damas, une espée & une rondelle, entrans dans les maisons des fidèles, en meirent deux en prison, les autres évadèrent comme ils peurent; là se faisoient veoir la Lande & Nort consul, crians qu'on tuaist tout, & qu'il falloit exterminer les meschants huguenots, qui avoient voulu tuer le roy à Amboise. Car ce fait estoit advenu au mois de mars au paravant; les absens & quelques damoiselles absentes aussi furent adiournés à son de trompe. Les fugitifs eurent recours au roy de Navarre gouverneur en Guienne, lequel, ne trouvant bon que Monluc s'ingérast à son desceu sur son gouvernement, manda aussitost le fourrier de sa compagnie, pour la mettre en garnison dans la ville; mais Nort & les autres consuls dirent franchement, en la présence de Monluc, que ceste compagnie n'y entreroit point, ni le roy de Navarre mesmes s'il y venoit, l'appellans hérétique & fauteur d'hérétiques; disans aussi qu'il estoit de Bourbon, & que si le roy ne s'en donnoit garde, qu'il feroit comme l'autre Bourbon (1), & que ce nom devoit estre suspect à la maison de France. Monluc estoit présent à tous ces beaux brocards qu'ils bailloient au roy & à la royne de Navarre, & ne les corrigeant de ces témérités, se monstra estre mauvais vassal. Cependant ils envoyèrent en cour, & en poste, Bernard d'Aspremont, lieutenant particulier, lequel, passant à Bordeaux pour prendre letres recommandatoires du parlement, fut bientoist suivi d'un advocat, syndic du pais nommé Boyssonade, & depuis encores d'un moine communément appelé le moine de Cous; ces trois arrivés en cour feirent si bien qu'on leur donna espérance selon leur souhait. Aspremont s'en retourna le premier avec force letres, entre lesquelles il y en avoit une particulière du cardinal à Nort, le remerciant fort du soin qu'il prenoit en ces affaires, & au service du roy, le priant de continuer en ceste bonne volonté, & d'avertir le roy des menées de par delà : mesmes du

1560.  
La Lande.

Recours au roy  
de Navarre.

On envoie en  
cour.

(1) Charles de Bourbon dit le connétable, qui avait trahi la France (1523) en passant dans le camp des Impériaux.



1560.

costé du roy de Navarre. Non contens de cela ils feirent courir un bruit qu'on s'assembloit de tous costés pour furprendre la ville d'Agen par escalade, & sur cela feirent venir soldats de dehors sous la charge du sieur de Langnac, faisant du gouverneur, portant corps de garde, & faisant guet de iour & de nuit. Advint une nuit entre les autres, comme il pleuvoit & faisoit un peu obscur, qu'une sentinelle bailla l'alarme, disant que les huguenots estoient là tous en armes; l'alarme fut assés chaude, & dura iusques au matin qu'ils aperceurent deux iumens enfermés qui paissoient en une prairie assés près des murailles de la ville, & en cheminant avoient fait iouer leurs fers, parquoy tout leur fait ne fut que risée. Le roy de Navarre sur cela, allant à Bordeaux, reprocha au parlement les lettres que puis n'aguères ils avoient mandées en cour contre luy & les siens, pleines de mensonges, dont il les feroit en bref repentir. Et delà, ayant receu son frère le prince de Condé, qui l'estoit venu trouver, tous deux se rendirent à Nérac le XXI de iuin, & le lendemain ledit prince se trouva en l'assemblée qui se faisoit dans une maison, y preschant Boynormand (1).

Fausse alarme.

François  
le Gay  
dit  
Boynormand.Le maréchal  
Saint-André.

Le maréchal saint André fut presche aussitôt en Guyenne que le prince. La couleur de sa venue estoit un certain procès qu'on avoit intenté contre sa femme, & la vísitation de sa terre de Fronzac (2). Il vint donques veoir le roy de Navarre au mas d'Agenois sur Garonne en Albret, avec lequel le prince son frère eut plusieurs paroles secretees, mais à veoir la contenance des deux frères, on iugeoit l'affaire estre de grande importance, estant le maréchal tout estonné, & rempli de peur. Aussi n'y fait-il long séiour, ains quant & quant après dîner, s'en alla trouver sa troupe qu'estoit delà la rivière, en nombre de six vingts arquebouziars à cheval pour sa garde, outre son train ordinaire. On ne savoit bonnement quelle estoit l'intention du roy de Navarre, bien se plaignoit-il publiquement de la maison de Guise, & se trouvoit bien acompagné de gentilhommes faisans presque tous pro-

fession de la religion, qui luy promettoient sous ceste querele toute aide & secours. Entre ceux là Monluc meisme, comme voyant son meilleur, luy offroit volontairement son bien & sa personne, *sachant*, disoit-il, *l'intention dudit roy & de son frère ne tendre qu'au bien & utilité du roy & du royaume*. Peu de iours après vint à Nérac Théodore de Bèze, que le roy de Navarre avoit envoyé querir à Genève, lequel prescha dans le temple, ce qui estonna merveilleusement les adverfaires. Le cardinal de Lorraine en fut aussitôt adverti par un sien espion nommé Guy de Godail, autresfois receveur général d'Agen; lequel, estant redevable au roy de soixante mille livres, avoit esté constitué prisonnier en la conciergerie du palais, dont il fut délivré pour servir d'espion. Il avoit esté autresfois pauvre compagnon, & par pitié un sien cousin, nommé Robert Godail, trésorier du domaine d'Agenois, l'avoit retiré chés soy, & enfin le maria; mais au bout de quelques années pour toute récompense il fait prendre fondit cousin à Paris; & ayant dit à la duchesse de Valentinois qu'il avoit bien de quoy, pour quelques fautes par luy commises en sa charge, il fut pendu & estranglé à Montfaucon, revenant son bien à ceste femme, laquelle, pour ce bel acte, le récompensa d'un des estats d'iceluy Robert, qu'estoit de receveur particulier des tailles, par le moyen duquel après il parvint à celuy de général, estant appelé communément Cappolette, il se tenoit en Agenois dans un chasteau fort nommé Cuzor (1), qu'il tenoit à ferme du sieur de Luzech en Quercy.

De ce temps aussi fut imprimée une supplication en françois, adressée au roy de Navarre & autres princes du sang, pour la liberté du roy & de la royne & du royaume, contre le gouvernement usurpé par ceux de Guise, ce qui ne fait qu'enflammer davantage le cardinal, & d'autant que ce bruit estoit grand, le cardinal d'Armagnac vint aussi à Nérac, portant une grande bulle, par laquelle le pape excommunioit Boynormand, le sieur de la Gaucherie, précepteur de Monsieur le prince de Navarre, & leurs adhé-

1560.

Protestations  
de Montluc.Théodore de  
Bèze prêche  
à Nérac.L'espion  
Godail.Supplique  
des réformés  
contre les  
Guise.

(1) François Le Gay, sieur de Boynormand, dit La Pierre (*France protest.*).

(2) Fronsac, près de Libourne (Gironde).

(1) Aujourd'hui Cuzorn, canton de Fumel (Lot-et-Garonne).

1560.

Jeanne  
d'Albret.Intrigues du  
cardinal.Le roi de  
Navarre et le  
prince de  
Condé mandés  
par le roi.

rans ; mais on ne tint grand conte de luy, ni de ses bénédictions qu'il feist à l'entrée de la ville, tout le monde s'en mettant à rire. Le roy de Navarre en ce temps se monstroït fort affectionné à la religion, tant qu'il ne vouloit plus de messe, & ne parloit que de Dieu (ne pensant comme chacun assermoit, qu'aux moyens d'avancer le règne de Iésus Christ). Mais la royne sa femme s'y portoit fort froidement, craignant de perdre ses biens, & se faschant de laisser beaucoup de choses du monde, pour se rengler sous une plus seure reigle de la pure religion, en quoy se cognut à la fin l'abyssime des iugements de Dieu. Car le roy, peu de temps après, quitta tout, par la seule venue du sieur de Crussol, & depuis n'en a tenu grand compte. La royne sa femme au contraire, commença peu après d'en faire entière profession avec telle persévérance qu'elle a esté en exemple à toutes les princesses de la chrestienté.

Le cardinal de Bourbon & le sieur de Crussol vindrent aussi à Nérac pour aider à la trame dressée contre les deux frères, à l'arrivée desquels tout alla au rebours. Car les roy & royne de Navarre feirent dire la messe au convent des cordeliers, où ils assistèrent, & contraignirent leur fils, le petit prince, de s'y trouver à la suasion du cardinal de Lorraine, qui demandoit que le roy de Navarre vinst en cour avec son frère, luy amenant de Bèze, Boynormand, la Gauderie, & Henry (1) le ministre de Pau, qui peu de iours au paravant estoit arrivé à Nérac, à cause que les Béarnais luy avoient voulu faire quelque insolence. Suivant cette volonté du roy, le roy de Navarre, avec le prince son frère, quoy qu'on leur allégaist, sur la fin de septembre se meit en chemin pour aller à la cour avec grand nombre de noblesse & autres gens. Le duc de Guise avoit mandé le mareschal de Termes avec quelques compagnies de cavalerie à Poitiers, tant pour garder que les forces qui suivoient le roy de Navarre ne passassent outre, que pour puis après aller en Guienne, & nommément en Agenois, afin d'y chastier leurs contraires. Ce qu'entendu par le roy de Navarre,

il renvoya tous ceux qui l'accompagnoient, ne retenant que son train bien petit & celuy de son frère. Nonobstant Pierre de la Grange, procureur & prisonnier à Agen, fut esslargi par le commandement du roy de Navarre, duquel il estoit procureur pour les terres de sa Maïesté en ceste sénéchaussée. D'autre part la Fontaine, ministre, subtilement tiré dehors, fut amené à Hontaut (1) en Agenois pour y exercer sa charge par le moyen de quelques gentilshommes bien affectionnés à la religion. La royne de Navarre après le partement du roy de Navarre son mari, se retira en Béarn, où elle fut advertie en peu de iours de la prinse du prince à Orléans, & des coniurations qui se faisoient contre son mari, & comme quelques assemblées se faisoient en Espagne pour luy surprendre sa principauté de Béarn & le residu de Navarre. Voyant donc que la confiance qu'elle avoit eue aux hommes estoit perdue, & que tout secours humain luy defailloit, estant touchée au vif de l'amour de Dieu, elle y eut son recours avec toute humilité, pleur & larmes, comme à son seul refuge, protestant d'observer ses commandemens, de forte qu'au temps de sa plus grande tribulation, elle feït publique profession de la pure doctrine, estant fortifiée par François le Guay, autrement Boynormand, & N. Henry, fidèles ministres de la parole de Dieu ; & remettant le tout sur sa miséricorde, vestit un cœur viril & magnanime, allant visiter & envitailler pour long temps sa place forte de Navarrin (2) en Béarn. Car le bruit estoit que les Espagnols la vouloient surprendre, auquel lieu elle entendit la maladie du roy, & bientoist après la mort, laquelle nouvelle reçue, la feste de Noël ensuivant elle feït de rechef confession de sa foy haute & clair, & communiqua à la sainte Cène du Seigneur. Et bientoist après manda au roy sa dite confession de foy, bastie, écrite & signée de sa main, comme elle avoit un singulièrement bel esprit.

Le sixiesme de janvier M.D.LX, fut célébrée la sainte Cène du Seigneur à Thoulouze, à trois heures du matin, en un lieu particulier appelé

1560.

Pierre de la  
Grange.

La Fontaine.

La reine de  
Navarre se  
retire en  
Béarn.Elle met sa  
confiance  
en Dieu.La Cène à  
Toulouse.  
6 janvier.

(1) Jean Henry, jacobin converti et fondateur de l'église de Pau.

(1) Ou Gontaud (Lot-et-Garonne).  
(2) Navarrenx (Basses-Pyrénées).

1560. de la Fondazon (1), environné de trois moines, à favoir des cordeliers, iacopins & béguines, où il se trouva de cinq à six cens personnes sans aucun trouble, ni estre descouverts : mais environ dix iours après, se faisant l'assemblée devant le iour, en la maison d'un notable procureur du parlement, nommé Prévost, elle fut desouverte par quelques garnemens, & nommément par un nommé la Vache, ce qu'estant rapporté aux gens du roy, & de là au Parlement, Guerin Dalzon, conseiller, & Iagues Dariac, dit Daneamille, vicaire général de l'archevêque, tous deux grands persecuteurs, furent commis pour y voir & pourvoir ; mais Dieu les tint tellement en bride, qu'il ne se fit pour lors aucunes informations, dequoy advertis les plus acharnés & séditions, se résolurent de surprendre & massacrer entièrement l'assemblée : mais ceste entreprise, comme plusieurs autres, s'esvanouit par la mort inopinée du roy François deuxiesme.

Montauban. A Montauban, le IIII d'août, Vignaux (2) recommença de prescher, retrouvant l'assemblée grandement acree, laquelle multiplioit de iour en iour iusques à ce qu'estant advenu qu'un nommé Jean de la Rougeraye, se disant professeur en poésie, ayant esté emprisonné le XXVIII du mois d'octobre, pour avoir interpreté és escolles les psaumes en françois, & esté subtilement recoux la nuit suivante, le parlement de Thoulouze y envoya incontinent Jean Coignat & François de la Garde, conseillers, & Bertrand Sabatery procureur général, commissaires, tant pour informer de ceste recousse, que pour faire du pis qu'ils pourroient ; mais Dieu unit tellement les cœurs des consuls avec le consistoire de l'église, que, nonobstant que les commissaires, par cries publiques, promissent aux révélateurs la somme de cinq cens escus, avec impunité pour celui qui le révéleroit, encores qu'il en fust coupable, & qu'ils ouysent plusieurs tesmoins, ils ne peurent rien descouvrir de ce qu'ils cherchoient, non pas mesmes le nom de celui qui avoit esté recoux, chose vrayement mi-

L'assemblée est découverte.

Jean de la Rougeraye. 28 octobre.

Le parlement informe.

raculeuse, comme si Dieu leur eust tenu le cœur & la langue, attendu qu'ils en examinèrent grand nombre des plus superstitieux & moins favorables à l'église. En ce mesmes temps, & comme ces commissaires estoient à Montauban, trois habitans du lieu, dont l'un estoit de l'église, furent constitués prisonniers au village de S. Porquier (1), pour avoir tenu quelques propos contre l'ufance de l'église romaine, & de là menés à Chasteau Sarrazin (2) : [ce] qui donna grand'frayeur à l'assemblée, craignans qu'ils ne fussent transportés à Thoulouse, de sorte qu'on essaya tous moyens de les r'avoir, tant en vertu de l'édit de Romorantin, qui attribuoit aux évêques la cognoissance du crime d'hérésie, qu'ils appellent, pour ce qu'il y avoit des officiers de l'évêque de Montauban à la dévotion de l'église, que pour cuidoier gagner le capitaine du chasteau ; mais le tout fut en vain, comme aussi ces moyens n'estoient pas légitimes, non plus que la recousse dudit de la Rougeraye, qui mit toute l'église en grand hazard : mais Dieu couvrant par sa miséricorde tous ses défauts, retint tellement les adversaires que tous leurs desseins s'en allèrent en fumée. Ce nonobstant, dès l'arrivée des commissaires, les assemblées cessèrent, & se tint caché le ministre, par l'ordonnance du consistoire ; mais le dimanche X, il recommença la prédication, combien que l'assemblée fust grandement diminuée de nombre, pour la crainte de ce que dessus. Le lendemain toutesfois fut esleu le nouveau consistoire par les anciens & diacres de l'année précédente, elisant leurs successeurs, ce qui fut puis après annoncé à toute l'assemblée, qui approuva l'élection. Cependant, la cour de parlement voyant que ces commissaires n'avoient rien peu descouvrir, advisèrent que puis que tous les habitans de Montauban estoient si bien liés ensemble qu'ils ne vouloient rien déposer touchant la fracture des prisons, il falloit nécessairement que tous fussent complices d'un tel fait, & pourtant que tout le corps de la ville en souffrist : mais devant que venir à ceste execu-

1560.

Trois prisonniers.

Les assemblées sont suspendues.

(1) L'emplacement actuel du temple de Toulouse répond à peu près exactement aux indications ci-dessus.

(2) Voy. ci-dessus, page 122.

(1) Saint-Porquier, canton de Montech (Tarn-et-Garonne).

(2) Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne).

1560.  
François de  
Séguier.

tion, ils advièrent d'y envoyer François de Segulier seneschal de Quercy pour leur faire amples remontrances : lequel ayant fait assembler le conseil de tous les habitants, & assis au siège iudicial en présence de ses lieutenans & consuls, fait une longue harangue pour les induire à déposer, remontrant qu'autrement c'estoit fait de la ville, qu'on délibéroit de démanteler & ruiner ; & que, quant aux consuls, ils ne pouvoient moins attendre que d'estre pendus. La presdinee il fit des cries tendans à mesme fin, & tascha d'en gagner plusieurs particulièrement, mais tout cela ne servit de rien, de forte qu'il fut contraint de s'en retourner sans avoir rien peu découvrir, & Dieu remédia à ce mal abbatant le gouvernement de ceux de Guise par la mort du roy François.

Montpellier.

QUANT à Montpellier (1), les adversaires de la religion réformée, se fondans sur le petit nombre qu'ils pouvoient découvrir, se faisoient plus hardis à les troubler. Et pourtant fut-il advisé entre eux qu'on feroit venir quelques uns des lieux circonvoisins, lesquels chacun de la ville recevoit en sa maison selon sa portée pour résister à la furie de quelques uns, & non pour s'opposer à eux par aucune sorte de violence. Or advint sur cela que le sieur de Poussan, nommé Guillaume de Chaume, homme de bien & d'autorité, fut esleu premier consul & viguier, moyennant la vigilance duquel, aidé de François Guichard son capitaine du guet, les assemblées se firent seurement, avec un accroissement merveilleux. Ceux qui ne le pouvoient porter en donnèrent advertissement au parlement de Thoulouze, lequel soudain décréta prinse de corps contre les uns, & adiournement personnel contre les autres ; mais Dieu y pourveut d'une estrange façon : car le sollicitateur estant de bon heur tumbé entre les mains de certains gentilshommes, comme il estoit sur son retour de Thoulouze, (lesquels toutesfois ne luy firent mal aucun, ains se contentèrent de le tenir sous bonne garde es Cévennes,) il n'y eust pas esté un mois oyant les prédications qui s'y faisoient, que luy-mesmes ne se convertist & rengeast à

Guillaume de  
Chaume, pre-  
mier consul.

l'église réformée : par ainsi demeurèrent ceux de la religion en quelque paix, & furent grandement fortifiés par le sieur comte de Crussol, lequel envoyé de la roynne aux Estats particuliers tenus à Montpellier le XXVIII de may audit an, leur feit plusieurs belles & grandes promesses. Mais un iour de dimanche, XXVIII de iuillet, estant une assemblée découverte en la maison d'un menuisier, le iuge mage, ennemi iuré de l'Evangile, acompagné de plusieurs ecclésiastiques, y arriva ; & n'y ayant trouvé quasi que des femmes, commença d'en faire registre, mais tost après, se donnant une peur, il donna congé aux femmes de se retirer, en promettant de se représenter toutes & quantes fois qu'elles seroient appellées, se contentant de mettre en prison quatre hommes, qui furent délivrés la presdinee par les magistrats. Et qui plus est, tant s'en salut que cela estonnaist ceux de la religion, qu'au contraire la nuit suivante, environ la minuit, ils assemblèrent à huys ouvers & avec flambeaux, en la grande escole des enfans, iusques au nombre de douze cens personnes, ausquels François Maupeau feit une excellente exhortation sur le passage du sixiesme de l'Apocalypse (1), où il est parlé des ames de ceux qui ont esté tués pour la vérité, & qui demandent vengeance à Dieu contre les persécuteurs, lesquelles cependant sont exhortées à patience, & reçoivent des robes blanches. Le lendemain se feit une assemblée générale des sieurs de la iustice des aides & présidiaux, ensemble de plusieurs gentilshommes, bourgeois & marchans ; assistans aussi les évesques de Montpellier (2) & de Carcassonne, en laquelle finalement, par pluralité de voix, il fut résolu que Poussan iroit en cour pour advertir le roy de toutes choses, & moyenneroit dextrement que tout s'entretint en paix d'une part & d'autre. Ceste résolution ne pleut aucunement à ceux de l'église romaine, lesquels le lendemain, en une assemblée particulière, arrestèrent d'envoyer de leur part le iuge mage au cardinal de Lorraine pour s'opposer à Poussan ;

1560.

Le comte de  
Crussol.

28 mai

Les assem-  
blées  
continuent.

On avise le  
cardinal.

(1) Sur les commencemens de l'église de Montpellier, voy. ci-dessus, page 122.

(1) Apoc., VI, 9-11.  
(2) L'évêché de Maguelonne avait été transféré à Montpellier en 1536.

1560.

ceux de la religion d'autre costé feirent revenir la Chasse n'y ayant peu subsister l'an précédent & lors estoit retourné, & commença d'y exercer son ministère dans la grande escole, avec grande édification. Au mesme temps eschéans les troubles en Dauphiné, qui feirent qu'en la cour ceux de Guise, se trouvant bien empeschés aux principaux affaires, ne peurent faire ailleurs ce qu'ils eussent bien désiré, de sorte que les plus fascheux adversaires furent contraincts de caler la voile; & l'évesque mesmes feignant de n'estre assés seur dans sa maison episcopale, se retira dans le fort de S. Pierre, où il fut suivi du iuge mage & de quelques autres, & fut trouvé puis après qu'ils y avoient fondu plusieurs reliquaires, & entre autres une grande teste d'argent d'une image qu'ils appelloient S. Blaïse, de laquelle ils forgèrent de beaux testons, avec lesquels ils passèrent leur temps à l'exercice des dés & des cartes. Sur ces entrefaites, la Chasse, par l'avis du consistoire, commença de faire les assemblées de iour, en la grande escole des enfans, à sept heures du matin, ce que voyans les magistrats envoyèrent le iuge criminel à l'assemblée, le XXIIII iour de septembre, lequel y estant arrivé, acompagné des consuls & principaux de la ville, n'estant encores le sermon commencé, chacun luy présenta le lieu le plus honorable; là où estant & le peuple prestant silence, il fit un long discours des sectes des libertins & Nicolaïtes, ne cherchans qu'une liberté, sans vouloir reconnoître aucun roy, prince ny magistrat; prenant occasion de taxer ceste assemblée comme ayant contrevenu aux édicts du roy, qui défendoit de s'assembler, ni de porter armes. Pour la conclusion, leur demanda trois poincts, à savoir s'ils ne reconnoissoient leur roy très chrestien François second pour leur vray, unique, naturel & souverain prince, s'ils n'entendoient pas garder les loix, ordonnances, & édicts d'iceluy, & pour le troisieme, s'ils ne reconnoissoient pas, tant luy que les autres magistrats de Montpellier, pour magistrats & supérieurs, ordonnés par sa Maïesté. A cela fut répondu par la Chasse, ministre, quant à l'erreur des Nicolaïtes & libertins, que cela ne leur touchoit en rien,

La Chasse  
prêche de jour.

Le iuge  
criminel à  
l'assemblée.

Réponse  
de La Chasse.

Dieu merci, & que, s'il y avoit aucuns en l'assemblée, coupables de fédition ou rebellion, tant s'en falloit que l'assemblée les advouast, qu'au contraire chacun consentoit qu'ils fussent saisis & punis, prians cependant les magistrats de n'adiouster foy légèrement à toute accusation, ni à tous accusateurs. Et pour répondre aux trois poincts susdits, qu'ils reconnoissoient le roy François second, pour leur roy & souverain prince après Dieu, & les magistrats du lieu pour supérieurs, & que de tout temps ils s'estoient soumis & submettoient en corps, vies & biens au service de sa Maïesté: & quant aux assemblées ils croyoient que sa Maïesté n'entendoit d'empescher ses subiects de vivre chrestienement, selon la pure parole de Dieu, ni de commander sur les consciences, la puissance en estant réservée à Dieu seul: & quant au port d'armes, il attesta que, depuis qu'il estoit de retour à Montpellier, il ne s'en estoit fait aucun, & ne croyoit qu'aucun se peust plaindre d'avoir esté offensé par ceux de la religion, à quoy aussi ils tiendroient la main plus que jamais. Ceste réponse fut suivie de la clamation de l'assemblée, chacun levant les mains & protestant vouloir obéir à Dieu, au roy, & à ses magistrats de très bonne & franche volonté. Et lors Maupeau, diacre, prenant la parole, requist ledit sieur iuge & ceux qui l'accompagnoient, que pour éviter tout scandale & toute occasion de calomnie, il leur pleust leur assigner un temple tel que bon leur sembleroit, pour s'y assembler à certains iours & heures, & là où eux-mêmes pourroient veoir & ouïr tout ce qui s'y feroit & diroit. Le iuge, sur cela, répondit qu'il estoit fort satisfait de la reconnaissance qu'ils faisoient à sa Maïesté & à ses officiers, mais qu'au surplus, au lieu de leur octroyer un temple, il leur défendrait très expressément toutes assemblées, estant tel le vouloir du roy qu'ils ne pouvoient ignorer, vers lequel aussi ils devoient avoir leur recours. Si telles defenses ne leur estoient agréables. La Chasse finalement répondit comme dessus, qu'on s'abstiendrait du tout du port d'armes, se contenant en tel devoir qu'on n'auroit occasion de s'en plaindre, réitérant toutesfois ce qu'il avoit dit des consciences; & sur ce

1560.

Maupeau  
demande un  
temple.

1560.

s'estans departis les magistrats, le sermon se feit & continua à la manière acoustumée, iusques à ce que le grand nombre de ceux qui se faisoient tous les iours recevoir à l'église, ioint aussi l'empeschement qui leur estoit fait par la sonnerie de toutes les cloches de la ville, à quelque heure qu'on eust avancé ou reculé le sermon, fut cause qu'un matin le temple S. Michel se trouva faisi par le moyen d'un capitaine de S. Iean de Gardonnenches (1), lequel toutesfois s'y porta si paisiblement que le sermon sonna devant qu'aucun s'aperceust de ceux qui estoient dedans pour le garder; mais peu après survint la persécution, car s'estimant le cardinal de Lorraine estre venu à bout de ses desseins, pour l'avantage qu'il avoit sur le roy de Navarre & le prince de Condé à Orléans, comme prisonniers, soudain qu'il fut adverti de l'estat de Montpellier, surtout par l'évesque, il ne faillit d'y pourvoir à bon escient. Cest évesque, nommé Pellicier, estoit homme de bonnes lettres par réputation & non par effect; & sous prétexte de la religion, fut tellement favorisé par la feue royne de Navarre (2), qu'à sa recommandation il fut employé pour ambassadeur à Venise, où il s'adioignit à une femme, comme s'il l'eust épousée, dont il eut plusieurs enfans qu'il tenoit auprès de soy comme légitimes. Et pour ceste occasion, estant de retour de Venise, il fut poursuivi iusques à estre fait prisonnier, & mené très rudement par le comte de Villars & mis au chasteau de Beaucaire, où il demeura très longuement, en grand hazard de perdre son évesché & ses services, qu'il sauva en perdant son ame, défavouant ceste femme & la religion. Et depuis pour faire du bon valet, il feit du pis qu'il luy fut possible à ceux de la religion, iusques à la mort, sans toutesfois qu'il ait iamais regagné son crédit, estant mort finalement hébété d'esprit, & sans aucun honneur ni réputation.

L'évesque  
Pellicier.

Lettre  
du cardinal de  
Lorraine  
à Pellicier.

POUR revenir à nostre histoire, le cardinal de Lorraine adverti de ce que dessus, escrivit à l'évesque des lettres dont la teneur s'ensuit : « *Mon-*

*faire très bien entendre au roy ce que m'aviés escrit, touchant les scandales & illicites assemblées de ces malheureux hérétiques, à quoy, pour vous y estre amplement respondu par sa Maïesté, ie ne vous feray autre discours par la présente. Sinon que ie vous prieray d'avoir esgard que c'est à nous maintenant à nous défendre, & à n'espargner aucuns de nos moyens & facultés pour essayer de repousser les iniures & insolences de tels malheureux séditions. Et, pour ceste cause, vous aviserés de suivre & accomplir ce que sa dite Maïesté vous en commande par la lettre, vous priant sur toutes choses d'avoir l'œil ouvert à ce que telles assemblées illicites & prédications défendues ne se facent en vostre diocèse, dont vous advertirés d'heure à autre monsieur le comte de Villars, qui aura la force & le moyen d'y remédier, & qui a commandement de sa Maïesté de tailler en pièces tous ceux qui se voudroient oublier en cest endroit. Et sur ce ie prieray Dieu, &c. Escrit à Argenville, le quatorzième octobre M.D.LX; vostre bon frere Charles, cardinal de Lorraine. »*

VOILA ce qu'on avoit préparé pour ruiner en un instant ce qui avoit esté dressé à grand peine & de longue main; & ne fut pas encores cela le pis de la besongne, car le grand mal fut en ce que plusieurs circonvoisins, gens d'autorité & gentilshommes, prévoyans que par ce que l'église ne s'estoit produite en public, ne seroit longuement sans estre rudement assaillie, au lieu de luy donner conseil & confort, non seulement l'abandonnèrent, mais, qui plus est, se ioignirent aux persecuteurs. Or avoit esté au paravant le comte de Villars envoyé pour ruiner les Estats particuliers de Languedoc, lequel, arrivé à Beaucaire, où ils estoient assignés au commencement du mois d'octobre, audit an M.D.LX, à sa première venue, ayant fait bruster deux ou trois charges de livres venans de Genève, mis au chasteau & en la ville garnison de cavalerie & infanterie, posé l'artillerie sur les murailles, depesché plusieurs capitaines pour lever gens de toutes parts, feit crier à son de trompe, de par le roy, & de par luy comme son lieutenant, que, sur peine d'estre pendu & estranglé sur le champ, aucun n'eust à proposer aucun affaire de la religion ausdits Estats; ce qu'o-

1560.

Le comte de  
Villars  
à Beaucaire.

(1) Aujourd'hui Saint-Jean-du-Gard.

(2) Marguerite de Valois, sœur de François I<sup>er</sup>, et mère de Jeanne d'Albret.

1560.

yans les députés des églises qui y avoient esté envoyés avec bonnes procurations s'en retournèrent pour prendre délibération sur telle deffense. Luy d'autre costé, non content d'avoir rompu ce coup, & sçachant que Aiguemortes, où il y avoit église & ministre (1), sous la faveur du capitaine de la forteresse nommé Pierre Daïsse, estoit quasi seul pour luy faire teste, fait tant par belles promesses, que le capitaine vint vers luy, lequel, sur le champ, il livra aux mains du prévost des mareschaux, envoyant à Aiguemortes toute la nuit le seigneur de Joyeuse, avec cavalerie, qui s'en fait aisément, & du ministre aussi avec les principaux de l'église, desquels les biens furent pillés, comme si la ville eust esté en conquête sur un ennemy à force d'armes; & quant au ministre, nommé Hélié du Bosquet, natif de Périgort & aagé de cinquante cinq à soixante ans, d'autant qu'il demeura tousiours ferme & constant en la doctrine qu'il avoit annoncée, il le fait pendre & étrangler devant le temple d'Aiguemortes, le XIII novembre suivant (2), y assistans mesmes sa pauvre femme & ses enfans, & demeura son corps pendu l'espace de quatre iours, exposé aux coups de pierres & à toute ignominie. Et ce néantmoins en ceste mesme troupe de lyons farouches, Dieu besongna si miraculeusement, que les Estats mesmes donnèrent certaine somme de deniers pour aumosne à la femme & petis enfans d'iceluy. D'abondant il envoya commission expresse & très ample à Pierre de Lacoste, iuge mage de Montpellier, à Cabrioles iuge de Beziers & à Pierre de Chasteran iuge de Limoux, & à chacun d'eux portant pleine puissance de faire enquestes contre ceux de la religion, les emprisonner & de faire leur procès, sans aucune exception d'age, sexe ou qualité, pour estre puis après procédé au iugement d'iceux : en quoy ils usèrent de toute diligence. Voyans ces choses ceux de Montpellier, encores qu'ils eussent entendu que le sermon avoit cessé à Nîmes (3), après la faïste d'Aiguemortes, & que la plupart de ceux de la religion s'estoient retirés és montagnes

des Cévenes, ne laissèrent toutes-fois de s'assembler encores le XV d'octobre, tant pour ouïr le sermon que pour adviser entre eux ce qu'ils auroient à faire; & lors, ainsi que le sermon y estoit à demy fait, se représenta en l'assemblée le susdit iuge criminel, acompagné des consuls, qui usa de grandes reprehensions pour le passé, & pour l'avenir leur deffendant toutes assemblées, & les exhortant d'estre mieux obéissans au roy qu'ils n'avoient esté. Le ministre, quant au point de l'obéissance au roy, remonstra combien à tort ils estoient taxés de rebellion, & comme ils avoient envoyé les députés pour comparoïr aux Estats, dont ils avoient esté deboutés par menaces non acoustumées; il remonstra aussi aux magistrats quel estoit leur devoir à maintenir la vraie religion, au lieu de la persecuter; mais tout cela ne fervant de rien, le iuge criminel fait exprès commandement au ministre de fortir hors la ville, lequel commandement ouy, & le ministre ayant respondu qu'il feroit réponse par escrit, dont il auroit occasion de se contenter, le iuge & sa compagnie se retirèrent, laissant l'assemblée pleurans & soupirans d'estrange façon; mais le ministre, achevant son sermon, les consola & fortifia merueilleusement, leur remontrant que la croix doit plustost apporter matière d'estouiffance que de pleur aux enfans de Dieu, & qu'en persévérant constamment, leur tristesse seroit convertie en joye; s'offrant de vivre & mourir avec eux, ou bien de faire ce qui seroit par eux advisé. La délibération fut finalement qu'il failloit faire place à la fureur des ennemis, puis qu'il plaïoit ainsi à Dieu, que chacun pourveust à ses affaires particulières le mieux qu'il pourroit, avec entière résolution toutesfois de perseverer iusques à la mort en la pure confession de la doctrine qu'ils avoient receue de Dieu par son fidèle serviteur. Et par ainsi, dès le soir, les principaux de l'église se retirèrent, & plusieurs autres avec leur ministre, leurs diacres & anciens, chantans psaumes tout hautement, & s'assurans de la délivrance que Dieu leur donneroit à temps. Dans la ville aussi l'espace de quatre iours, ne furent ouïs que pleurs & regrets, mesmes de la plupart de ceux de la religion romaine,

1560.  
Assemblée  
publique.  
15 octobre.

On  
persévérera.

(1) Voy. ci-dessus, page 123.

(2) *Histoire des martyrs*, fol. 541.

(3) Voy. *Bull. de l'hist. du prot.*, XXIX, 495.

Aigues-Mortes

Pierre Daysse.

Hélié  
du Bosquet.

Montpellier.

1560.

Logement de  
troupes.Rebaptisations  
d'enfants.Villefranche.  
Jean de la  
Rive.Jean Chrestien  
dit de  
la Garande.

prévoyans la désolation prochaine. Quatre iours après, à savoir le XXVI du mois d'octobre, le capitaine S. André entra à Montpellier avec cinq compagnies de gens de pied, qui furent logés es maisons des fidèles [&] qui n'oublèrent aucune espèce d'insolence, rençonnemens, & toutes cruautés, iusques à trainer les pauvres femmes à la messe à coups de halebardes (1), ce que toutesfois ils desistèrent de faire par un moyen digne d'estre remarqué, c'est qu'un ieune garçon y estant un iour ainsi mené, avec plusieurs femmes, & luy estant advenu de frayeur de lascher tout en ses chausses, la puanteur fut telle que chacun de ces bons soldats s'enfuit, & iamaïs depuis n'usèrent de telles rigueurs. Quant à l'évesque, entre autres choses il n'oublia pas de faire perquisitions des enfans baptisés en l'assemblée, iusques à les arracher avec toute violence du sein de leurs mères, pour les faire rebaptiser, combien que le iuge criminel, à la dernière fois qu'il fut en l'assemblée, estant requis du ministre d'empescher tel rebaptisement, défendu mesmes par la religion romaine, en eust requis le rolle pour garder que cela ne se feist : ceste desolation extreme dura parmi tout le pays environ trois mois, de forte que les persecuteurs faisoient bien leur compte d'estre venus à bout de leurs desseins, pour n'avoir rien oublié de ce qui se pouvoit faire pour ruiner entièrement les églises; mais comme Dieu seul y pouvoit remédier, aussi ne faillit-il au besoin, changeant le maniemment des affaires par la mort inopinée du roy François deuxiesme.

En la mesme année, environ le mois d'octobre, de la Rive ayant aussi commencé de prescher en l'escole de Villefranche (2), force luy fut par le conseil de son église se retirer, mais ce fut pour mieux avancer, s'en estant retourné à Genève pour amener avec soy un compagnon, qui fut Jean Chrestien, dit de la Garande, d'Arles en Provence.

Le cardinal d'Armagnac évesque, de la qualité duquel il a esté parlé ailleurs, voulant mieux faire que les autres, estoit à la cour lorsque Malet

dressoit l'église de Millau (1), en l'absence duquel l'évesque de Vabres son vicaire, avec le sieur de Bel-castel, & XXX ou XL autres, vindrent droit à Millau, en délibération de tout foudroyer; & de fait, pour la crainte de leur venue, Malet fut conduit à Cambon, distant de deux lieues de la ville, acompagné de Vaisse & de quelques autres. Cela fut fait par un très mauvais conseil, estant chose apparente que l'évesque, qui craignoit le sieur de Broquiers & autres de la ville, n'eust iamaïs osé entreprendre dans la ville ce qu'il feist au dehors. L'évesque donc bien adverti, & cueillant hardiesse de la crainte des autres, ne faillit de prendre prisonniers à Cambon Malet ministre, Vaisse, Montrosier, & quatre autres de la ville, lesquels furent si cruellement liés que le sang leur en fortoit, & menés à Rhodés en grand triomphe, le tabourin sonnait avec ensegne desployée, là où ils furent fourrés en une haute tour de l'évesché, avec gros fers aux iambes, & bonnes gardes; traités au reste assés bien au commencement, mais tost après n'ayans que du pain & quelque peu de vin, hormis que quelque un ayant pitié leur donnoit fix liards par iour pour avoir de la pitance. Le premier procès leur fut intenté par devant Raymond Cayron, lieutenant criminel, & par Ferrandier procureur du roy, les chargeans du port d'armes, sans leur demander autre chose quant à la religion, sinon s'ils [ne] vouloient pas vivre selon l'église romaine. A quoy s'accorda Montrosier, faisant mesmes un beau rolle de tous ceux de la religion, selon qu'il s'en peut souvenir : Malet au contraire & Vaisse persistèrent constamment, défavouans l'église romaine, & refusans tout à plat de nommer personne; lesquels tost après, d'autant qu'il n'y avoit nul ordre, quelques tesmoins qu'on eust subornés de prouver l'accusation intentée contre eux, finalement furent remis à l'official. Là donques fut procédé contre eux, mais l'official ne peut rien gagner sur Vaisse ni sur Malet. Adonc le juge mage retournant à Villefranche, assembla treize opinans, pour les faire condamner, dont les sept contre

1560.

Millau.  
Blaise Malet.Malet, Vaisse  
et Montrosier  
en prison.Montrosier  
faiblit.Malet et Vaisse  
persévèrent.

(1) On voit que les dragonnades ne darent pas seulement de Louvois.

(2) Villefranche-de-Rouergue (Aveyron).

(1) Voy. ci-dessus, page 122, et *France protest.*, IX, 441.



1560.

leur conscience les condamnèrent aux galères, & les fix à estre pendus & étranglés. Sur quoy le iuge, qui n'en demandoit que la mort, ayant voulu attirer un des sept à l'opinion des six (ce qui ne luy estoit mal aisé) Dieu divisa tellement leurs langues, qu'il se trouva finalement entre ces treize plus de trente opinions diverses, chacun d'eux se changeant en plusieurs fortes: cela fut cause de remettre le tout au lendemain, là où derechef la providence de Dieu rompit tous leurs desseins par plusieurs recusations alléguées, de sorte qu'il ne se trouva qu'un seul conseiller non recusé. Il faisoit sur cela, pour iuger leur procès, appeler des advocats, en quoy derechef, pour la troisieme fois, Dieu dissipa leurs conseils, car il se trouva que presque tous les advocats advouans l'église romaine avoient fait les recusations. Le procureur du roy, ayant pris secretement le procès le porta à Thoulouze, là où pour la quatrieme & dernière fois, Dieu se monstra libérateur des siens à l'extremité: car sur le point de la condamnation toute certaine, l'édit du roy Charles survint, par lequel tous prisonniers pour la religion estoient élargis, comme il sera dit en l'année suivante.

sont élargis.

Les églises  
de Cévennes  
menacées.Dominique  
du Puy.

LES églises des Cévennes, ayans esté dressées comme nous avons dit cy-devant (1), encores qu'elles fussent favorisées de grands seigneurs & gentils-hommes, toutesfois n'eurent faute d'ennemis, entre lesquels n'est à oublier un certain personnage nommé Dominique du Puy, renommé pour deux detestables crimes, à savoir de fausse monnoye & d'athéisme, dont mesmes il tenoit escole, ayant ordinairement en la bouche un blasphème que j'aurois horreur d'escrire, n'estoit qu'il est requis que tout le monde entende de quel esprit ont esté menés telles gens, à savoir, qu'il ne falloit point se fier en ce beliste de Iésus Christ, ny croire une douzaine de mendians qui ont esté ses apostres. Et toutesfois tant s'en fallut que ce monstre cognu de tous fust apprehendé & puni selon ses demerites, qu'au contraire, sous couleur qu'il se monstroient ennemi de ceux de la religion, l'autre crime aussi notoire de fausse monnoye s'escoula, & fut celuy duquel se servoit

le plus le président Malras, envoyé du parlement de Thoulouze avec autres commissaires aux Cévennes, pour rompre tout ce qui commenceroit à s'y dresser quant à la religion, lesquels ce bon Dominique conduisoit de maison en maison, faisant tomber les uns en personne, & les biens des autres entre les mains des commissaires, tellement entre autres les maisons plustost que la mort des sieurs de Fontanilles, & de la Mejanelle. Ce nonobstant les églises continuèrent iusqu'à ce qu'estant saint Jean de Gardonnenque la retraite ordinaire des affligés, comme située en pays fort de soy-mesmes, joint que le seigneur du lieu estoit des plus affectionnés à la religion (1), le comte de Villars, lieutenant pour le roy en Languedoc, envoyé en ce temps pour pratiquer les estats particuliers, après avoir fait le pis qu'il avoit peu, tant à Montpellier qu'à Aiguemortes & pays circonvoisins, se délibéra de faire encores pis audit lieu de saint Jean & autres églises des Cévennes; de quoy adverti le sieur de saint Jean, homme de guerre & de bon cœur, voyant qu'il n'y avoit ordre de garder la place, se retira avec tout ce qu'il peut de ses subiects es forts & boscs d'alentour. De Villars cependant, avec deux compagnies d'infanterie, & une de gendarmerie d'ordonnances, arrivé à saint Jean, & n'y trouvant personne de resistance, envoya partie de ses gens de pied pour veoir où ledit sieur de saint Jean se pourroit estre retiré, lequel ne faillit étant descouvert, de se montrer à eux, qui au lieu de le charger, s'en retournèrent, rapportans ce qu'ils avoient veu; dont ledit sieur comte effrayé s'en retourna droit à Anduze en intention de revenir plus fort, & cependant renvoya lesdits gens de pied audit saint Jean, qui ne faillirent d'y faire un terrible mesnage, fouillans partout, après avoir pillé tout ce qu'ils trouvèrent es maisons sans que ledit sieur de saint Jean y pust remédier; lequel étant adverti, comme le comte venoit avec toutes les compagnies colonnelles pour passer plus outre, exhorta cha-

1560.

Saint-Jean de  
GardonnenqueLe sieur  
de Saint-Jean.Scènes de  
pillage.

(1) Le seigneur de Saint-Jean était alors Jacques Bermond de Saint-Bonnet, sieur de Thoiras, dont le frère, Antoine de Saint-Bonnet, devait présider l'assemblée politique de Bagnols en 1563.

1560. cun de se retirer où il pourroit, se recommandant à Dieu. Leur retraite fut par les bois & cavernes, endurans de telles froidures qu'aucuns y moururent, y estans mêmes les femmes & petis enfans avec quatre ministres, à favoir celuy d'Anduse, de Sommières, de Melet, & de S. Iean, qui faisoient tout devoir de fortifier & consoler toutes ces pauvres brebis esgarées, ayans leur part de leur affliction. Cependant ces compagnies exercèrent toutes cruautés avec les pillages à l'environ de saint Iean, à bien une grande lieue, n'espargnans pas mêmes ceux de leur religion, iusques à violer femmes & filles, deux desquelles moururent entre leurs mains; mettans le feu en plusieurs maisons, entre lesquelles, par commandement dudit sieur comte, furent rasées celles dudit sieur de saint Iean, du sieur de Cardet, & l'hostellerie de S. Iagues; & ne tint pas à luy que ledit sieur de S. Iean ne fust pris, mais Dieu le garentit, combien qu'il ne fust point plus d'une lieue loin des ennemis, en une petite caverne, de laquelle il les voyoit monter & descendre d'Anduse. Ceste desolation dura environ quinze iours, après lesquels, s'estans retirés ces pillards, à grand' peine estoient fortis les derniers, quand les habitans moins esloignés, retournans à S. Iean, tirèrent droit au temple, où ils ne laissèrent pas une image, & survint le reste puis après à la foule, trouvant un terrible mefnage en leurs maisons: louans Dieu toutesfois à haute voix, combien que leurs ennemis ne fussent encores esloignés, & commencèrent de s'assembler plus courageusement que iamais. Ceste desolation fut bien grande, nonobstant laquelle l'église de Melet ne fut jamais abandonnée par les ministres qui s'y estoient retirés, encores qu'il y eust audit lieu une compagnie de Gascons très meschans; & y fut telle l'affistnce de Dieu, que les fudits ministres n'y eurent point de mal, mais qui plus est y firent prières & exhortations, nonobstant la rage de Satan & de ses adhérens. Ceux là doncques, avec ceux de saint Iean qui estoient de retour, s'assemblans incontinent à un petit village, nommé Egledines (1),

(1) Aiglades, hameau aux environs de Mialet.

après avoir invoqué le nom de Dieu, se proposèrent de visiter & redresser les pauvres églises circonvoisines, & mêmes les plus estranges. Pour lequel effect fut depuis député Robert Maillart ministre de Melet, pour visiter les églises d'Alez, Usès, Bagnols, & Pont S. Esprit, & autres de ce quartier là; Iean de la Chasse, pour Nîmes & autres églises circonvoisines; Pasquier Boust, ministre d'Anduse, pour son église & autres d'alentour; Tartas ministre de Sauve, pour S. Ypolite, Gange, le Vigan, & autres des Cévenes; Iean Grignan (1), ministre de Sommières, pour les églises d'alentour; Olivier Tardieu ministre de S. Iean, pour Montpelier, Gignac & autres lieux voisins: ce que tous executèrent avec une merveilleuse affistnce de Dieu, nonobstant toutes les garnisons & autres empeschemens, de forte qu'il se trouva à la fin que ceste persecution avoit plustost peuplé que ruiné les églises.

LE XVII d'août, audit an M.D. LX, Loys Bironis, greffier de la ville de Nonnay, & quatre iours après, Antoine Faure, procureur du roy, & Guillaume de Cussonnet, gentilhomme, furent mis prisonniers par les gens du sieur de Tournon, n'attendants que l'heure de la mort, quand ils furent eslargis par l'edict du roy François second, & s'avança depuis l'église petit à petit iusques à l'edict de janvier.

QUANT au Dauphiné, il y eut de terribles remuemens, qui commencèrent premièrement à Valence: car quelques esprits pétulans, qui ne se contentèrent d'un estat médiocre & paisible, vouloyent se manifester en public, les autres non. Voylà le commencement de leur division, & la source dont un grand mal survint puis après. Avec ceux de la ville & les escoliers qui alloient aux prédications, s'adioignirent plusieurs ieunes gentils-hommes, les uns curieux de nouveautés, & peu instruits, les autres meus d'un zèle, qui toutesfois avoit besoin de discrétion; car, n'ayans peu fitost estre rengés à quelque bonne discipline, pour la multitude & diversité des esprits, chacun s'estimoit assés sage pour commander, au lieu d'obéir. En ce désordre, les nouveaux venus & plus hardis entrepreneurs, ne se vou-

(1) Plus exactement Graignon.

1560.  
Les églises  
visitées.

Robert  
Maillart.

Jean  
Chassagnon.

Pasquier  
Boust.

Tartas.

Jean Graignon.

Olivier  
Tardieu.

Annonay  
Louis Biron  
Antoine Faure  
Guillaume  
de Cussonnet.

Valence  
Division de  
l'église.

Maisons  
rasées.

Les  
assemblées  
continuent.

Mialet.

1560.

lans assubiectir au consistoire desia dressé, & mesprisans ceux qui avoient mis les fondemens de leur église, sans regarder à la conséquence de ce qu'ils entreprenoient, jugèrent le temple des cordeliers estre propre pour faire leurs prédications, duquel ils se faisoient aussitost, & y feirent prescher publiquement & de plein iour, au son de la cloche (1). Cela fut cause de faire venir gens de toutes parts, & du menu populaire du plat pays une infinité, lesquels prenoient merveilleux goust à ceste doctrine, detestans ouvertement les abus dont ils avoient esté si longuement enforcelés, & louans Dieu de leur avoir revelé les secrets de sa parole. Dès lors, afin qu'on ne leur ostast ce temple, ils logèrent dedans les cloistres, avec Mirabel & Quintel (2), bon nombre de gentilshommes & gens aguerris, sans toutesfois faire aucun outrage ni moleste aux moines, lesquels pour certain estoient traittés si paisiblement, & amiablement, qu'ils desiroient pour la plupart que cela continuast, par ce qu'ils estoient bien traittés, sans rien faire de leur estat mesmes : bref c'estoyent merveilles du peuple qui affluoit aux presches, auxquels on abordait de fix, sept, & huit lieues à la ronde.

CEUX de Montélimar, de leur costé, estans supportés par Bourjac (3), seneschal de Valentinois, duquel aussi la iurisdiction s'estendoit en la ville de Valence & es environs pour les cas royaux, prindrent courage, ayans un cordelier nommé Tempête, qui preschoit la carefme en son habit, & néanmoins tenoit & enseignoit la doctrine des évangeliques. Mais si ne laissèrent-ils pour cela de faire prescher leur ministre, François de saint Paul, grandement estimé pour son savoir & érudition (4) ; & ce au parvis des cordeliers, en quoy ils furent suivis & soustenus de plusieurs seigneurs & gentilshommes, & entre autres de ceux de Mombrun, de Comps, des capitaines saint Auban, Condorcet, Nocaze, Sezet & autres : combien que Mombrun ne se trouvaist es assemblées publiques.

(1) Par le ministre Gilles Soulas (*France protest.*, VII, 282).

(2) *Ibid.*

(3) Voy. ci-dessus, page 124.

(4) Voy. ci-dessus, page 124, et *France protest.*, IX, 96.

CEUX de Romans aussi feirent le semblable, estans conduits & aidés des seigneurs de Changy, & autres gentilshommes, & feirent prescher au temple saint Romain, qui est au plus haut de la ville.

EN tous ces lieux, durant les assemblées, y avoit bon nombre de gens armés pour les garder de surprise, & d'estre saccagés par les adversaires qui les menaçoient. Sur ces entrefaites, voici arriver les lettres de pardon & d'abolition, dont cy-dessus a esté faite mention, contre ceux qu'on disoit avoir pris les armes pour la religion, & conspiré contre la personne du roy & son estat, lesquelles furent apportées par l'un des gens de Montluc (1), évesque & seigneur temporel & spirituel de Valence, qui se disoit en cela gratifier ses peuples. Mais à la vérité c'estoit pour complaire au duc de Guise, gouverneur de Dauphiné, du tout forcené de ce que ceux de son gouvernement, desquels il attendoit le plus de secours & support, avenant qu'on luy voulust donner quelque venue, contre toute espérance s'estoient déclarés estre de la religion, & des premiers de tout le royaume. Et de vray, ceste pillule luy estoit de dure digestion, car il pensoit bien avoir desia tenu la main si roide à exterminer telles gens de son gouvernement, qu'il n'y en devoit avoir aucun de reste ; en quoy se voyant si évidemment trompé, il en accusoit publiquement cest évesque. Et de vray, ce n'estoit sans quelque occasion. Car cestuy-cy, estant en son évesché, s'estoit meslé de prescher, contre la coustume des évesques de maintenant, & faisoit comme un meslinge des deux doctrines, blasmant ouvertement plusieurs abus de la papauté, [ce] qui faisoit croire qu'il y en avoit plus qu'il n'en disoit, & qu'on presta plus facilement l'aureille à l'autre parti. Montluc donc, voulant regagner la grace de ceux de Guise, & craignant de perdre son évesché d'une façon ou d'autre, promet faire merveilles, & de découvrir de grandes choses : & de fait y envoya le plus habile de ses gens, qui n'y fait rien pour lors, sinon qu'il tendit les pièges que nous monstrerons cy-après.

LE seneschal de Valentinois, Bour-

1560.  
Romans.

Assemblées  
en armes.

Jean de  
Montluc,  
évêque  
de Valence.

Valence.

(1) Jean de Montluc, frère de Blaise, et évêque de Valence depuis 1553.

Le prêche aux  
cordeliers.

Claude de  
Mirabel  
et Jean de  
Quintel.

Montélimar.

Frère  
Tempête.

François de  
Saint-Paul.

1560.  
Publication  
des lettres de  
pardon.

Discours de  
Bourjac.

Mirabel  
propose la  
prière.

jac, ayant reçu ces lettres de pardon, vint à Valence pour les faire publier en assemblée de ville, comme il luy estoit mandé. Là se trouvèrent tous ceux de la iustice, les consuls & les plus notables de la religion, aussi bien que l'official & le clergé. Alors Bourjac, ayant pris son argument sur les patentes & sur la calamité du temps, commença par l'invocation du nom de Dieu, & à prier pour le roy & la conservation de son estat, le suppliant ieter l'œil de sa clémence sur luy & tout son peuple, notamment sur la compagnie là présente, à ce que chacun s'esvertuast, après avoir entendu la volonté de leur roy & souverain seigneur, à la bien & diligemment accomplir. Ce fait, & la lecture achevée de ces lettres, il leur remontra la grand'bonté du roy en une si grande ieunesse, qui devoit donner occasion à ses peuples d'espérer un bon traitement à l'avenir, puisqu'il avoit esté meü d'une si grand'compassion, que de vouloir pardonner & oublier toutes ces choses; voire quand mesmes on auroit conspiré contre sa personne & son estat, pourveu qu'ils le revelassent. Pour quoy faire il exhortoit chacun de le venir trouver en sa maison, & aussi, que puis après chacun vesquist paisiblement, sans se mesfaire ou mesdire en aucune manière. Puis, se retournant vers ceux de la religion, demanda s'ils entendoient s'ayder du bénéfice de l'edict dudi<sup>t</sup> sieur. Sur quoy Mirabel, prenant la parole, dit que la coustume des églises réformées estoit de prier Dieu, avant que rien entreprendre ne faire. Parquoy, estant question de traiter d'affaires de si grande importance, il requéroit ceste louable observation leur estre ainsi permise. Bourjac regardant les autres assistans, leur dit : « *Messieurs, il n'y a celuy en ceste compagnie, comme ie croy, qui ne treuve ceste requeste équitable : attendu que toutes choses doivent estre faites en bon ordre, & avec l'invocation du nom de Dieu, & n'est ià besoin de recueillir les opinions sur cela.* » Sur quoy, s'estant présenté un des citoyens de la ville, nommé Defaillans, diacre de l'église réformée, il commença la prière avec une ardente affection, & la prononça fort haut, ayant tous les seigneurs le bonnet au poing, & les genoux en terre. A l'exemple desquels ceux de

l'église romaine s'inclinèrent aussi, hormis le clergé qui demeura ferme sans se mouvoir. La prière achevée (qui contenoit en somme une supplication à Dieu pour la prospérité du roy, de son estat & royaume, ensemble pour l'accroissement de l'évangile, & pour toutes les nécessités des autres estats du royaume) l'un d'eux commença à haut louer & très humblement remercier la bonté & benignité du roy, d'avoir voulu en une si grande ieunesse donner repos à l'église de si longtemps persecutée, suppliant Dieu leur faire la grace de ne mettre iamaïs en oubli un si grand bénéfice, pour recognoissance duquel ils rendroient à leur prince de plus en plus entière subiection & obéissance. Mais quant à l'article de l'abolition pour ceux qui avoient conspiré contre sa personne & son estat, d'autant que cela ne leur touchoit en rien, ils ne s'en vouloient aucunement aider; n'estant, Dieu merci, telle & si lasche pensée iamaïs tombée en leur entendement, croyans le mesme de tous ceux qui faisoient profession de leur religion, fondée sur la pure parole de Dieu, laquelle au contraire commande de porter tout honneur & toute obéissance à leurs seigneurs, supérieurs & magistrats, encor qu'ils fussent mechans & infidèles. Et pour le regard des armes par eux prises, ce n'avoit esté pour offenser ou endommager aucun, mais seulement pour se défendre contre les personnes privées, qui autrement les eussent peu outrager, estans prests toutesfois à les mettre bas, & sitost qu'il plairoit au roy le leur commander, voire de s'aller eux-mesmes rendre prisonniers, au simple commandement que luy ou autre magistrat légitime leur voudroit faire.

Ce fait, un procureur de Valence, nommé Marquet (1), print la parole & dit avoir tenu huit ans le greffe de la ville, durant lesquels ne s'estoit passé une seule nuit que le lendemain ses registres ne fussent remplis de plaintes qu'on faisoit à iustice des insolences que commettoient les coureurs de pavé, en sorte que nul n'osoit aller par la ville qu'il ne fust battu, volé & pillé, les maisons eschelées, les portes rompues, & icelles maisons saccagées, les filles & femmes violées : bref, que

1560.

Réponse  
de l'assemblée

François  
Marquet.

Son  
témoignage.

(1) *France protest.*, VII, 282.

1560.

les estrangiers y commettoient tant de mefchancetés, qu'il n'estoit loisible, la nuit estant venue, d'aller en façon que ce soit visiter l'un l'autre, pour quelque grand affaire qui eust peu survenir. Mais que depuis qu'il avoit pleu à Dieu allumer sa clarté en leur ville, par le moyen de la prédication de son fainct évangile, tout cela avoit presque cessé, comme s'il fust venu avec le changement de doctrine, changement de vie. Quoiqu'il en fust, nulle de ces violences ne s'estoit exercée par aucun de ceux qui faisoient profession de l'Evangile & qui s'estoient rengés à la discipline ecclésiastique, de quoy il vouloit répondre sur sa vie : combien qu'il n'eust aucunement tenu à quelques-uns (les principaux desquels estoient là présens) de leur faire perdre patience par une infinité d'iniures proferées & de iour & de nuit, voire mesmes iusques à avoir attenté en leurs personnes & biens. Ce que toutesfois ils avoient enduré paisiblement pour l'amour de Dieu, & pour le désir de nourrir paix. Bref, après avoir formé tous les autres de parler, s'ils avoient quelque chose à dire du contraire, & tous estans demeurés muets, il commença à les blasmer grandement de ce qu'ils les diffamoient en derrière par toutes sortes d'accusations forgées à plaisir, & n'avoient rien à dire en leur presence. Voilà quelle fut l'issue de ceste assemblée.

Ces nouvelles parvenues au duc de Guise, voyant que le Dauphiné prenoit gouft de plus en plus à ceste doctrine, sa colère redoubla grandement, voire & surmonta tellement sa raison, qu'il résolut leur courir sus comme à ses ennemis mortels & qui avoient intelligence secrette avec ceux qui les estoient venus trouver à Amboise. Et, d'autant qu'il cognoissoit Clermont, lieutenant du roy en son absence audit pays du Dauphiné, gentilhomme sage & bien advisé, & qui s'estoit modestement comporté en toutes ses actions précédentes, cherchant plustost d'adoucir & modérer les choses que d'user de force & violence trop aspre; outre ce qu'il luy vouloit mal de longue main (car il estoit parent de Diane) estima qu'il avoit quelque communication avec ses ennemis, ou à tout le moins qu'il ne seroit propre à exécuter ses desseins sur eux. Par quoy il escrivit & donna toute charge à Mau-

giron, tant pour le cognoistre homme violent, que pour ce qu'il s'estoit rendu de ses plus affectionnés serviteurs, suivant la faveur de la cour, & déclaré ennemy mortel de ceste doctrine, comme s'accordant fort mal avec la vie dissolue qu'il menoit. Cestuy-ci donc, ayant commandement de faire entendre au duc de Guise la vraye cause de ces esmeutes, & cependant de lever gens pour saccager & mettre tous ceux de la religion de ce pais là à feu & à sang, commença à tendre ses gluaux, & à pratiquer tous ses amis, espérant d'y faire de si bons services qu'il empiéteroît la charge de Clermont, lequel, pendant ces nouveautés, avoit envoyé le sieur de Vinay à Romans, & d'autres gentilshommes de qualité aux autres villes, afin de tenir toutes choses en paix.

VINAY, qui pareillement voguoit en la mer des courtisans afin d'avoir part au gasteau, ayant entendu la charge de Maugiron son grand ami & familier, & eu de luy le mot du guet, sceût si bien se transformer, qu'il iouoit deux personnages. Car, feignant d'un costé de tenir le parti de ceux de la religion, il avoit acquis telle privauté & familiarité envers les principaux d'entre eux, qu'il savoit toutes leurs entreprises & deliberations; mesmes il avoit de ses serviteurs suivans les assemblées & exhortations : les uns de bonne affection, les autres pour espier ce qui se faisoit & disoit. D'autre part il alloit & venoit deçà & delà devers les autres, pour les esmouvoir à sédition & à prendre les armes, conviant les pauvres sous l'esperance de gain, & les riches pour acquérir honneur & reputation, en se declarant ennemis de ceste religion. Durant ces négoces, il parloit souvent & familièrement avec Mirabel & les surveillans de l'église de Valence, & tenant langage à chacun selon leur humeur, les païssoit tous d'esperance, & leur faisoit croire que ces allées & venues n'estoient que pour unir les deux religions, & maintenir la paix publique, selon le devoir d'un bon serviteur & la charge qui luy estoit donnée, comme aussi il les affeuroit l'intention du roy estre telle. Maugiron, adverti de toutes ces choses par Vinay, & des troubles & divisions qui estoient, & qu'il avoit semées & entretenues entre ceux de l'église de Valence, commença à bien espérer

1560.

Le sieur de  
Vinay.

Vinay joue  
deux  
personnages.

Maugiron lève  
une troupe  
armée.

Irritation du  
duc de Guise.

De Clermont,  
lieutenant  
du roi.

Guise écrit  
à Maugiron.

1560.

Il vient  
à Valence.L'église songe  
à se défendre.

de ses affaires. Et les ayant fait savoir à ceux de Guise, vint à Lion lever tous les ruffins, pipeurs, coureurs de pavé, & coupe-gorges, qu'il fit descendre à Vienne pour les joindre avec pareille racaille de voleurs & mauvais garçons de Dauphiné, qui faisoient nombre de trois à quatre cens hommes. Et delà par batteaux arriva à Valence, deux heures devant iour, où il fut receu des consuls & de ceux de l'église romaine sachans sa venue, & qui s'estoient apprestés, ayans retiré à sainte Apollinaire (1) toute leur artillerie, poudres & munitions, par l'adresse & diligence de Vinay. Leur délibération fut d'aller surprendre ceux de la religion quand ils seroient au sermon, afin qu'ils n'eussent aucun moyen de se défendre. Mais quand ils se virent descouverts & que chacun d'eux, se préparant au combat, se retiroit aux cordeliers, pour estre conduits par Mirabel, Quintel & les autres gens de guerre là logés, ils eurent belle peur. Car ces canailles, qui ne se hazardent pas volontiers à leur désavantage, avant que sortir de leur tanière, avoient eu promesse & assurance de trouver la nappe mise, de butiner & paillarder, non pas entendu qu'il leur fallust combattre en ceste façon. Parquoy, voyans les choses autrement préparées, ils faisoient mauvaise mine de mordre. D'autre part, toute ceste troupe savoit qu'ils alloient assaillir des gens bien délibérés à se défendre, comme pour les choses les plus précieuses, à savoir pour leur religion, leur liberté, leur vie, & leurs biens, & pour la defense de leurs femmes & enfans. Et pour cela chacun regardoit la porte & eust voulu estre hors l'enclos des murailles, afin de gagner au pied. Adonc Maugiron, considérant que si son premier exploit avoit telle issue, il se verroit esloigné de toutes ses grandeurs imaginées, & se fouvant des menées de Vinay, & de la bonne esperance qu'il luy avoit donnée de trouver les chefs ployables & traitables, délibéra d'aller fonder le guay avant que faire si honteuse retraite, & d'essayer s'il pourroit departir les gens de guerre qui estoient aux cordeliers, & les envoyer sous belles & gratieuses paroles, pour venir à bout

(1) Saint-Apollinaire-de-Rias, de l'autre côté du Rhône, non loin de Valence.

plus aisément puis après de ceux de la ville, ayant l'artillerie à son commandement. Il prit donc quinze ou seize gentilhommes de sa compagnie, avec l'espée & la dague seulement, & s'acheminant vers les cordeliers, demanda à parlementer avec les principaux d'entre ceux de la religion. Mirabel, Quintel & quelques autres s'estans présentés, Maugiron leur déclara estre là venu de la part du roy pour savoir qui les avoit meus à prendre les armes, & à qui ils en vouloient. Ils respondirent ne s'estre aucunement armés contre leur prince, mais seulement pour se tenir sur leurs gardes, d'autant qu'ils favoient leur religion estre odieuse, & que l'on faisoit des entreprises secrettes pour les sacquer, sans s'estre enquis de leur bonne ou mauvaise cause, encores qu'ils n'eussent mesfait ni mesdit à personne. Lors Maugiron repliqua que s'ils n'avoient pris les armes pour autre fin, ils les pouvoient bien mettre bas & les quitter, leur jurant sur sa vie & son honneur, que pour raison de la religion, il ne leur seroit fait aucun tort ne desplaisir. Que le roy vouloit & entendoit qu'ils se peussent assembler & faire prescher l'Evangile tant qu'ils voudroient, pourveu qu'ils ne portassent les armes, qui luy estoient suspectes à l'occasion des entreprises & esmotions tout fraichement survenues à Amboise. « *Et quant à moy, disoit Maugiron en ces propres termes, afin que soyés plus assurez de ma personne, & de la bonne volonté que ie porte à ceux de vostre religion, ie vous iure & atteste que vous n'avez pas un meilleur ami que moy, & que ie porte si peu de respect à ce bougre de pape, que ie voudroy qu'il fust enquoué avec mon levrier.* » Finalement, après avoir tiré à part Mirabel & Quintel, & eu quelque propos ensemble, il s'en retourna à sa troupe, & d'autre part ceux qui avoient parlementé, ayans troussé bagage, se retirèrent avec tous les gens de guerre, l'un deçà & l'autre delà, sans dire adieu, ni avoir fait donner aucune feureté aux citadins, lesquels, voyans ces choses, perdirent courage, & s'assurans sur la promesse de Maugiron, quittèrent les armes. Mais ils ne furent pas plustost séparés & desarmés, que Maugiron & sa troupe se faisirent des portes & places de la ville, ensemble des armes de

1560.

Maugiron emploie la ruse.

Sa perfidie.

Il lève le masque.

1560.

ceux de la religion, & du plus léger & meilleur de leurs meubles qu'ils butinèrent, comme si on eût pris la ville d'affaut. Les ministres, qui estoient seulement arrivés deux ou trois iours au paravant, furent mis prisonniers, & les prisons remplies des plus riches de la religion; on pilla leurs maisons, & furent rençonnés à argent sous promesse de les délivrer & mettre en liberté. Mais quand Maugiron eut tiré d'eux ce qu'il en peut arracher, il s'en moqua, & les laissa là. Il exigea aussi argent des gens d'église, (qu'ils appellent) & en général de ceux de la religion romaine, pour payer, comme il disoit, la solde de ses gens. Mais ils avoient si bien rempli leurs bouges, que cela luy pouvoit demeurer : aussi luy fit-il grand bien, car il en avoit grand besoin. Cependant le duc du Guise ne perdit nulle occasion de luy envoyer renfort; car il fit descendre treize enseignes de gens de pied du Piedmont des vieilles bandes, & y en envoya des nouvelles en leur lieu. Semblablement Tavan-nes, son favori, y fut envoyé pour chef avec sa compagnie de gens d'armes, & celles de Clermont, du prince de Salerne, & autres; [ce] qui fit que les gentilhommes qui faisoient presser à Romans & à Montélimart, craignans leur fureur, se retirèrent, & pareillement leurs ministres & principaux ayans charges aux églises. Truchon, premier président de Grenoble, esclave de la maison de Guise, & faict de leur main, sentant les forces approcher pour leur faveur, vint à Valence, accompagné de ceux du parlement qu'il iugea plus propres pour complaire à ses maîtres, savoir les conseillers Rinnard, Ponce, Laubespain, du Vache, Rostain & Believre, avec du Borrel, dit Ponfenas (1), advocat du roy, pour faire le procès aux prisonniers. Passant par Romans, par l'aide & instigation de Vinay, furent pris soixante des principaux & mis es prisons de Jaquemard. Estans tous arrivés & mis en besongne, Maugiron print la route de Montélimart. De quoy les habi-

Le duc de  
Guise envoie  
du renfort.

Truchon,  
premier  
président.

Du Borrel  
dit Ponfenas.

Maugiron  
à Montélimart.

(1) Il importe de ne pas confondre ce Ponfenas, avocat du roi et catholique (Bèze dit un peu plus loin qu'il était apostat), avec Jacques de Bouc, sieur de Ponfenas, originaire du Bourbonnais et l'un des plus illustres capitaines du protestantisme au seizième siècle.

tans advertis, luy furent au devant en armes & avec bon équipage; desquels il eut grand peur, car estant surpris, il n'attendoit rien moins que d'estre taillé en pièces, veu le traitement qu'il avoit fait à leurs voisins. Toutes-fois, ne sachant que devenir, il retourna à son artifice premier, pour les endormir de belles paroles. Et pourtant alla droit à eux, acompagné de quatre ou cinq gentilhommes des plus apparens de sa compagnie. Il leur demanda qui les mouvoit de prendre les armes, & s'ils ne vouloient pas obéir au roy & à iustice. Ils respondirent qu'ils estoient très humbles serviteurs de sa Maesté, & obéissans à iustice, mais ne sachans s'ils estoient ennemis, ils avoient pris les armes : au demeurant qu'ils estoient prests d'obéir, en leur montrant qui le mouvoit, & quelle estoit sa charge & commission. Somme, après qu'il leur eust iuré ne vouloir autre chose que repaître & passer outre, sans vouloir attenter aucune chose contre la ville, en général ni en particulier, ils le laissèrent entrer avec toute sa compagnie, & mirent les armes bas : mais il les traita pis encore que ceux de Valence. Et, voyant que ceux qu'il cherchoit s'estoient retirés, il saccagea les meilleures maisons, & n'oublia celle du Seneschal, sur lequel il avoit une dent de laid, rençonnant iusques à ses servantes. Puis, estant bien gouffé, il se moqua des huguenots qui estoient si crédules, & disoit qu'il ne leur faloit tenir ni foy ni promesse.

PENDANT que le président Truchon poursuivoit ceux de Valence, Montluc, évêque du lieu, fut meü de quelque pitié & compassion pour ses citoyens, après avoir entendu qu'ils n'avoient eu aucune communication avec ceux d'Amboise. Se voyant donc sollicité de ses plus privés amis, qui luy disoient qu'estant conseiller au privé conseil, & ayant autresfois tenu le parti de l'Évangile, il ne pourroit éviter la note d'infamie s'il laissoit ses suiets au besoin, il fit tant qu'il obtint autres lettres de pardon & abolition. Mais elles ne purent arriver ni estre vérifiées au parlement si à temps que les iuges n'eussent fait decapiter deux ministres, & pendre trois des principaux de la ville, à savoir Marquet, dont a esté fait mention cy-dessus, le Chastelain

1560.

Même  
stratagème.

L'évêque  
Montluc essaie  
de sauver  
les prisonniers.

Cinq sont  
exécutés.

1560.  
Le Châtelain  
de Soyon.  
Blanchier.

de Soyon, & Blanchier. Les ministres furent exécutés en qualité d'auteurs de sedition, & leur furent pendus au col ces titres : « *Voici les chefs des rebelles.* » Laubespain, rapporteur des procès, qui avoit fait profession de leur doctrine, craignant que si lesdits ministres faisoient des remontrances au peuple, ils le pourroient induire à croire tout le contraire de ce qui estoit porté par leur sentence, attendu leur vie & conversation & la doctrine par eux annoncée, & que à ceste occasion se pourroit ensuivre quelque sedition dangereuse pour eux, remontra à ses compagnons qu'il les falloir baillonner, autrement que la dernière condition seroit pire que la première. Ce qui fut trouvé très bon ainsi & exécuté (1).

Les autres  
sont élargis.

QUANT aux autres prisonniers, ils sortirent par la porte dorée (2), avec abiurations, fouets, bannissements & grosses amendes, & disoit on que c'estoit à qui mordroit le mieux du président, des conseillers ou de l'avocat du roy, & qu'ils eussent souhaité d'avoir souvent de telles commissions. Et de vray cest advocat iouoit à toutes festes, car ayant quitté l'Evangile & vendu tout son bien pour acheter cest estat, il cherchoit de s'en rembourser au prix de sa conscience, se constituant ennemi de ceux desquels il s'estoit à approprié les biens par fantaisie : mais il n'eut loisir de se remplumer, étant prevenu d'une mort estrange & espouvantable, comme il sera dit ci après.

Nouvelles exécutions :  
Roberté,  
Mathieu  
Rebours.

Ces iuges, ayans achevé à Valence, vindrent à Romans où ils firent pendre deux hommes, à favoir Roberté, qui avoit logé le ministre, & Mathieu Rebours, pour avoir gardé le temple saint Romain avec une arbaleste & l'espée. Ils estoient chargés par leurs procès d'avoir fait confession de foy, detesté la messe, & nié que Dieu se voulust mettre es mains de si malheureuses gens qu'estoient les prestres, qu'on savoit estre pailards, meurtriers, & larrons ordinaires. On les mena de la prison iusques à la place du supplice sur une claye, ayans sous eux du bois & de la paille fourrée parmi, ou ils moururent fort constamment, surmontans la violence

de leurs ennemis. Ce fait, on fouetta par les carrefours un porte-faix nommé Chevillon, pour après estre confiné en gallères. Cestuy étant fustigé, disoit au bourreau : « *Frappe, mon amy, frappe bien fort, chastie ceste chair qui a esté tant rebelle à son Dieu,* » s'estimant au reste bien heureux de souffrir pour telle querelle (1).

1560.  
Chevillon.

Pour revenir aux gentilshommes, lesquels, tant à la persuasion de Maignon que pour éviter la furie des armes, s'estoyent retirés en leurs maisons, esperans y vivre paisiblement sans estre recherchés & aucunement inquiétés pour le fait de la religion ; cela donna courage à plusieurs autres gentilshommes de quitter le parti de ceux de l'église romaine pour prendre le contraire, puisque les edicts du roy le permettoient ainsi. Entre les autres le sieur de Mombrun (2), de très ancienne famille, ayant espousé la niece du cardinal de Tournon, s'abstenoit avec ceux de sa maison d'aller à la messe, & taschoit par tous moyens & persuasions d'en destourner tous ses voisins & suiets, & de les gagner à sa religion. Ce que rapporté au parlement de Grenoble, & joint avec les informations que le président de Truchon & ses compagnons avoient faites contre ceux de la religion, Mombrun en ouït le vent, & qu'on le menaçoit. Partant il escrivit lettres au sieur d'Avanson, l'un de ses anciens amis, lequel il savoit estre arrivé à Grenoble depuis peu de iours, contenant qu'il ne s'estoit iamaïs déclaré iusques alors pour le fait de la religion, & n'avoit aucunement suivi les prédications publiques, dont il ne s'estimoit davantage. Ce neantmoins on ne laissoit de le menacer, mesmement la cour de parlement, comme s'il eust esté le chef & conducteur d'icelles. Ce qu'il trouvoit merveilleusement estrange, attendu qu'il n'avoit en rien contrevenu aux edicts de sa Maïesté, pour iouir du bénéfice desquels il se tenoit coy en sa maison, enseignant sa famille en toute simplicité & modestie, sans scandaliser aucun de ses voisins. Que s'il n'estoit allé au parlement requerir qu'on le

Les  
gentilshommes  
reprennent  
courage.

Le sieur  
de Mombrun.

Il écrit  
à d'Avanson.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 541.

(2) C'est-à-dire à prix d'argent.

(1) *Hist. des martyrs*, ibid.

(2) Le fameux Charles Du Puy-Montbrun (1530-1575). Voy. *France protest.*, IV, 457.



1560.

laissait iouir du bénéfice des edicts, ce n'avoit esté pour aucunement mespri-  
fer l'autorité de iustice, à laquelle il  
feroit tousiours obéissant, mais d'au-  
tant qu'il avoit trouvé cela n'estre au-  
cunement nécessaire, comme aussi  
les mandemens du roy ne portoient  
point qu'il le deust ainsi faire; ains au  
contraire, silence estoit imposé au  
procureur général dudit sieur & tous  
autres. Parquoy il le prioit affectueu-  
sement de faire cesser telles poursui-  
tes, & tant faire envers ceste compa-  
gnie, qu'on le laissât vivre en paix &  
en repos de sa conscience, puisque  
tel estoit le vouloir & intention de sa  
Majesté. Il escrivit aussi lettres de pa-  
reille substance à quelques siens plus  
privés amis dudit parlement; toutes  
lesquelles jointes ensemble estans  
veues en pleine assemblée, au lieu de  
luy accorder sa demande, fut fait  
commandement à Marin de Bouver,  
prevost des mareschaux en Dauphiné,  
d'aller prendre Mombrun, & de le  
leur amener prisonnier, vif ou mort.  
Ce prevost se transporta au commen-  
cement de juillet, avec ses lieutenans  
& archers en une petite ville pro-  
chaine d'un quart de lieue du chas-  
teau de Mombrun, nommée Raillan-  
nette (1), en laquelle il avoit promesse  
du secours de la commune, si bien il  
n'estoit assés fort, & s'il ne le pouvoit  
attirer hors de sa maison. Ce prevost,  
passant chemin & trouvant un des  
gens de Mombrun, fut si mal advisé  
que de le retenir prisonnier. De quoy  
luy adverty, ensemble du commande-  
ment de la cour, il envoya vers Ma-  
rin favoir qui l'avoit meu de prendre  
son homme, excédant en cela le deu  
de sa charge, qui estoit seulement de  
le prendre & non ses gens. Et pour  
ce qu'il estoit ignorant pourquoy le  
parlement le poursuivait si rigoureu-  
sement, il desiroit bien l'entendre  
plus privément de luy. Par quoy il le  
prioit l'aller voir en sa maison, où il  
se pouvoit asseurer n'avoir autre pire  
traitement que celui qu'il y avoit  
receu par le passé, qui estoit tout bon  
accueil & toute courtoisie : mais que  
faisant autrement, il se pourroit mor-  
fondre & sejourner trop longuement  
à Raillanette.

FINALEMENT, après plusieurs allées

(1) Reilhanette, canton de Sederon  
(Drôme).

& venues, ils acorderent de s'entre-  
voir seuls à mi chemin de la ville &  
du chateau; auquel lieu, après avoir  
tenu quelques propos communs, le  
prevost nia avoir aucune charge de le  
prendre, disant toutesfois que s'il  
l'avoit entrepris il l'exécuteroit aisé-  
ment, & en despit de luy. Mombrun,  
se faschant d'estre ainsi bravadé d'un  
tel personnage, qui n'estoit de sa qua-  
lité, luy tint propos assés avantageux.  
Somme, de parolles ils vindrent aux  
mains, en sorte que Bouver fut ter-  
raissé du haut en bas de son cheval, &  
pris prisonnier par celui qu'il devoit  
emmener vif ou mort.

CELA fait, Mombrun envoya douze  
ou quinze des gentilshommes & sol-  
dats qu'il tenoit avec soy pour sa  
garde, lesquels, entrés en la ville,  
firent tel effort sur les lieutenans &  
archers, qu'ils les emmenèrent aussi  
prisonniers à Mombrun, & se saisirent  
de leur commission, sans qu'aucun de  
la Raillanette osât lever le nés. Et,  
afin de n'estre surpris, il assembla gens  
de tous endroits : mais quelques  
iours après il relâcha le lieutenant &  
les archers, & retint seulement le pre-  
vost.

EN ce mesme temps, pour ce que  
Clermont, lieutenant en ce gouverne-  
ment du Dauphiné, se portoit trop  
modestement en cest affaire au gré  
de ceux de Guise, & taschoit de mo-  
dérer les choses plustost par douceur  
que par force & violence, il leur fut  
pour suspect, d'autant qu'il estoit pa-  
rent de Diane, laquelle durant son rè-  
gne l'avoit fait mettre en cest état.  
Ils s'aidèrent de ceste occasion envers  
la royne mère, pour luy faire trouver  
bon qu'il fust ôté de ceste charge,  
mettans en son lieu la Motte Gon-  
drin, qui s'estoit naguères rendu de  
leur party, ayant quitté celui du  
connestable, lequel toutesfois avoit  
esté cause de son avancement. On es-  
time qu'il fut choisi par ceux de Guise  
tant parce qu'ils le cognoissoient  
homme de guerre très hardi, comme  
toute sa vie il avoit montré en ses en-  
treprises, que pour estre d'un naturel  
approchant du leur, acompagné de  
félonie, prompt à exécuter toutes  
choses hazardeuses, pourveu qu'il y  
sentist du prouffit, sans religion, &  
irréconciliable ennemi de ceux de la  
religion, & nourri soldat toute sa vie,  
& qui, devenu courtisan sur ses vieux

1560.

Bouver prison-  
nier.

Il est poursuivi.

Marin de  
Bouver.

Lamotte-Gon-  
drin nommé  
lieutenant  
du roi  
en Dauphiné.

1560.

Protestation  
de la noblesse.

iours, taschoit de se conformer à trouver bon tout ce que les mignons du roy trouvoient bon, & à trouver mauvais ce qu'ils vouloient estre hay. Sa reception fut empeschée par la noblesse du pays, tant pour ce que les privilèges portoient qu'ils seroient gouvernés par quelque seigneur du pays, que pour estre issu de petit & bas lieu d'autour le pays de Thoulouze (1), & estre chargé d'avoir suivi les bandouliers (2) dans les montagnes Pyrénées, & couru & brigandé le Languedoc, dont il estoit parti pour se sauver au Piedmont. Que s'il avoit acquis autorité par le moyen des armes, c'estoit plustost comme homme desespéré que pour estre de cœur noble & vaillant; ioint qu'on favoit assés que tout son avoir n'estoit procédé que de pilleries & voyes illicites, de toutes lesquelles choses il devoit estre purgé, autrement il estoit à craindre qu'il les continuast au detriment du pays.

Le parlement  
agréé Gondrin.

TOUTESFOIS l'autorité du duc de Guise, qui par les privilèges des gouverneurs pourvoyoit à tous offices, & lequel à ceste occasion avoit garni la iustice de gens à sa devotion, le gagna. Et sachant le parlement que ce personnage luy estoit agréable sur tous autres, & qu'il seroit propre à executer leurs desseins, encores qu'en autres choses ils s'efforçassent de garder inviolablement les franchises & libertés du pays, ils le receurent lieutenant du roy, en l'absence du duc de Guise, mais provisoirement, ce qui n'estoit iamais advenu.

Gondrin  
somme  
Montbrun  
de déposer les  
armes.

LA Motte Gondrin, à ce nouvel avenement, ayant sceu l'acte de Mombrun, & qu'il levoit gens de guerre, conclut avec le parlement de luy mander qu'il eust à relascher le prevoist, & qu'il vinst au parlement se purger des crimes à luy imposés; adioustant que ses actes estoient signes de rebellion contre le roy & ses officiers, en quoy s'il continuoist, il le puniroit comme seditieux, & luy feroit cognoistre sa ténacité.

Alexandre  
Guiotin  
va trouver  
Montbrun.

SUR ces entrefaites arriva devers Mombrun un nommé Alexandre Guio-

tin (1), natif de Voreas (2) au comtat de Venisse, homme de lettres, & qui faisoit profession de loix, lequel luy fit entendre, que pour la tyrannie & oppression du pape, usurpateur dudit comtat sur les vrais heritiers, son père & luy avoient de longtems absenté le pays pour le fait de la religion, la pureté de laquelle ne pouvoit estre soufferte par iceluy. Que luy toutesfois voulant prouffiter à sa nation, autant que Dieu & le devoir de nature l'y avoient obligé, y estoit depuis quelque temps retourné pour chercher les moyens de dresser église des fideles espars par le pays, & les faire vivre selon la réformation de l'Evangile, en quoy il avoit aucunement prouffité. Mais que luy & plusieurs qui avoient de longtems absenté le pays comme luy à cause des persecutions, ne pouvoient estre aucunement soufferts par le légat du pape & ses officiers, lesquels ne leur vouloient pas mesmes permettre de disposer de leurs biens pour eux se retirer ailleurs, ains les leur vouloient ravir avec les vies, combien qu'ils se fussent mis en devoir de leur faire entendre la iustice de leur cause, outre le tesmoignage qu'en avoient rendu tant de martyrs cruellement & inhumainement meurtis, & ce qui en estoit amplement déclaré par leurs livres & escrits publiés partout, où apparoissoit clairement leur doctrine estre conforme à celle des prophètes & apostres. En ceste extremité, s'estans assemblés bon nombre de députés de ceste grande compagnie pour adviser à leur feureté & aux moyens qu'ils tiendroient pour empeschier ceste tyrannie, on auroit allegué la loy penultiesme *de jure fisci*, au X<sup>e</sup> livre du Code, suivant laquelle ils avoient remontré à celuy qui se disoit leur seigneur, le mauvais traitement receu pour cause iniuste & du tout desraisonnable. Que s'il estoit loisible de résister à la violence & rage effrenée d'un magistrat legitime quand il se conduisoit au contraire des loix & de toute espèce de droit, combien

1560.

Persécutions  
dans  
le Comtat.

(1) Sans doute de Gondrin, près de Montreuil (Gers).

(2) *Bandouliers*, aventuriers pillards qui couraient les grands chemins par bandes armées et vivaient de rapine et de brigandage.

(1) Il nous semble difficile, comme à MM. Haag (*France protest.*, V, 419), de confondre Alexandre Guiotin, homme de lettres et juriste, avec le pasteur du même nom dont il a été question ci-dessus, p. 115, et qui exerça successivement le ministère à Turin (1557) et à Oléron (1559).

(2) Valréas (Vaucluse), à six lieues d'Orange.

1560.

Le pape est  
un usurpateur.

plus contre un tyran qui auroit usurpé le pays contre toute équité & sous ombre de religion ? Comme à la vérité le pape s'estoit approprié le pays sur le comte Raymond de Thoulouze (1), de la maison d'Albret, & après l'avoir excommunié, & mis ses pays en interdit, il auroit pris ledit comtat pour sa part. Il alleguoit aussi les papes ne pouvoir tenir lieu de magistrat légitime, veu que toute seigneurie & autorité terrienne leur est défendue de Dieu, & qu'il est dit en saint Matthieu, Jésus Christ parlant aux apôtres : « Vous sçavez que les princes des peuples seigneurient sur eux, & les grans usent d'autorité sur iceux. Il ne fera point ainsi entre vous; mais qui-conque voudra estre le plus grand entre vous soit vostre ministre; & qui voudra estre entre vous le premier, soit vostre serviteur (2). » Par où ils concluoiert que la domination du pape & la seigneurie qu'il exerçoit sur eux estoit intolérable, & ne devoit estre soufferte entre chrétiens. Davantage, disoit estre survenues des plaintes, que par les pratiques & menées du pape, les subiets non seulement du dit comtat, mais des pays du roy, à fâveur de Provence, Languedoc, Dauphiné & d'ailleurs, estoient tellement maltraités, que, n'ayans aucune retraite, & ne sachans où héberger, & fuyans par les deserts & pays inhabités, ils estoient en proye avec leurs femmes & enfans aux bestes sauvages, comme de vray il s'en trouvoit grand nombre à dire, & qu'on ne savoit [ce] qu'ils estoient devenus. A ceste occasion disoit Guiotin, tant en son nom que de ses compagnons, qu'estans destitués de toute demeure, ils ne pouvoient moins que de s'aller habiter es terres de celui qui estoit la cause mouvante de tout leur malheur. Et pourtant, après n'avoir peu obtenir aucune provision de leur ennemi, ils auroient encliné au dernier remède, & conclud de prendre par force ce qu'ils n'avoient peu obtenir avec douceur & raison. Surquoy, ayant esté constitué leur procureur, &

Persécutions  
en Provence.

(1) Le texte de 1580 porte, par une singulière inadvertance, Raymond de Touraine. On sait que le comtat Venaissin faisait partie des domaines confisqués par le Saint-Siège sur Raymond VI, comte de Toulouse, en 1226.

(2) Matth., XX, 25, 26.

reseau d'eux toute puissance de disposer de leurs personnes & biens, il auroit entendu ledit seigneur de Mombrun estre semblablement oppressé par la suggestion & instigation des catholiques romains, en forte que pour se défendre, il auroit esté contraint de recourir aux armes. Parquoy [il] avoit advisé se retirer vers luy pour le supplier prendre semblablement leur cause & défense qui leur estoit commune en main, & se retirer de leur côté, pour estre chef & conducteur en cest affaire.

MOMBRUN ennemi mortel du pape, & qui, ayant déjà environ 300 hommes, cherchoit à vider le royaume pour n'encourir la note de feditieux & rebelle, & ne vouloit, disoit-il, rien entreprendre contre l'autorité du roy, fut bien aisé d'avoir trouvé ceste occasion. Parquoy ayant veu le pouvoir d'Alexandre estre bien ample, & ses desseins aisés & faciles, qui estoient de se saisir de Vezon ville forte & inaccessible au comtat de Venisse, & pareillement de Maloffène (1) autre ville prochaine, où estoient le magasin de l'artillerie, poudres & munitions du pape, il jugea ces lieux estre de seure retraite pour soy & pour ceux dont il estoit question, pendant que la malice du temps s'escouleroit, & qu'il pourroit adviser d'autres plus seurs moyens, en tenant, comme il pourroit aisément, tout le comtat de Venisse en subiection. Il fut donc lors conclud que le VI d'août Alexandre se fassiroit de Vezon, à cause de l'intelligence qu'il avoit avec bonne partie des habitans, & qu'au mesme instant Mombrun s'empareroit de Maloffène. Ce qu'il esperoient faire sans effusion de sang & sans perte de gens, tant bien les affaires estoient dressés.

OR, comme les préparatifs s'en faisoient, & que le iour approchoit, Alexandre tomba malade d'une grosse fièvre. Ceux de Vezon aussi voyans tant d'allées & venues, & que leurs voisins remuoient les armes, commencèrent à se douter & tenir sur leurs gardes, veillans & regardans de près tous ceux qu'ils soupçonnoient. Ce que venu à la cognoissance de Guiotin, & craignant ne pouvoir si tost exécuter son entreprise, il retira coye-

(1) Aujourd'hui Vaison et Malaucène (Vaucluse).

1560.

Recours  
à Mombrun.Mombrun  
accueille sa  
demande

Préparatifs.

1560.

ment quelques soldats qu'il avoit ià dedans la ville afin qu'ils ne fussent descouverts, & manda à Mombrun, qu'il estoit besoin de superseder<sup>(1)</sup> quelques iours, tant à l'occasion de la grande maladie que pour adviser d'autres plus convenables moyens d'avoir Vezon, qui estoit de toute autre importance & consequence que l'autre place. Car si on faillait à la prendre, tout iroit de mal en pis, comme au contraire leur entreprise venant à bien, ils ameneroient les ennemis à telle composition que le reste de la guerre seroit aisé & facile, ayans si bonne & feure retraite. Toutesfois Mombrun, qui ne demandoit qu'à vider les pays du roy avec ses gens, cuidant que faute de cœur fust parler ce langage à Alexandre, ne laissa au iour prefix d'executer son entreprise, & se saisir de Malosène, pensant puis après aller à Vezon : mais il n'y peut parvenir. Et combien qu'il eust 800 hommes de guerre, si n'estoit-il assés puissant de tenir contre les habitans & ceux qui iroient l'affaillir. Parquoy il envoya devers Guiotin pour avoir du renfort, & le faire venir vers luy quelque maladie qu'il eust, ce qu'il feist, & luy mena 150 ou 200 hommes.

Montbrun  
prend  
Malaucène.

Le vice-légat  
d'Avignon.

Caderousse,  
d'Aubignan.

Crillon  
et Novezan.

Le légat du pape Alexandre Farnèse<sup>(2)</sup>, avoit pour lors en Avignon un vice-légat nommé Iagues Marie Salla évêque de Viviers, lequel adverti que Mombrun s'estoit saisi de Malosène, & qu'il venoit gens de tous costés à son renfort, envoya Caderousse & Aubignan, deux des principaux du Comtat, pour parlementer avec luy, & savoir [ce] qu'il le mouvoit, & à qui il en vouloit. Ils menèrent avec eux deux capitaines, à savoir Crillon & Novezan, pour cependant qu'ils parlementeroient regarder les moyens avec les citadins de couper la gorge à tous ces guerriers.

ESTANS arrivés & ayans exposé leur charge, Mombrun leur feist respondre par Alexandre que ceste assemblée n'estoit pour offenser personne : mais de dire les raisons qui les menoient, il n'estoit encores faison : ce qu'ils feroient toutesfois en temps & en lieu.

(1) *Superséder*, surseoir.

(2) Neveu du pape Paul III (autre Alexandre Farnèse), qui occupa le trône pontifical de 1534 à 1549.

Cependant Crillon & Novezan ne sceurent manier leurs affaires si secrettement, s'estans vantés aux papistes d'avoir descouvert les lieux par où ils entreroient de nuit pour tailler bientôt en pièces toute ceste canaille, que Mombrun n'en fust adverti : comme aussi on luy rapporta au mesme instant que le légat avait arresté trois mulets chargés d'armes, & force gens qui le venoient trouver pensans que Caderousse & sa compagnie feroit ià en chemin de retourner, & qu'à son arrivée il feroit pendre tous les prisonniers. Sur quoy Mombrun leur declara la trahison du légat, & le peu de fiance qu'il y avoit en ses paroles, veu qu'en envoyant traiter la paix, & sans attendre responce, il usoit d'hostilité plus que barbare, & qu'à ceste occasion il les tenoit iusques à ce qu'on luy eust rendu ses gens & armes : ce que le légat fit non sans grand regret. Mais au desloger de Caderousse, Mombrun après l'arrivée de ses prisonniers & armes, retint les deux capitaines sus nommés, tant pour raison de leurs menaces que pour estre entrés dans la ville sans congé comme espies, contre le droit de la guerre, à quoy leurs compagnons ne feirent grande résistance pour l'envie qu'ils avoient de sortir des mains de Mombrun, & de peur qu'autre nouvelle occasion [ne] les arrestat. Estans fortis ceux-là, la guerre ouverte commença entre Mombrun & le légat, qui avoit levé quelques compagnies : mais pour avoir gens mal aguerris n'approchoit que de loin, ioint qu'il ne vouloit rien hazarder craignant que s'il luy advenoit mal, sa condition empirast. Ceste lascheté apportoit telle allégresse & hardiesse à leurs ennemis, qu'il ne se faisoit course ne faillies, en laquelle ceux du légat n'eussent du pire, laquelle prosperité enclina ceux du pais à favoriser Mombrun, en sorte que les forces ennemies diminuoient, & celles de Mombrun croissoient à veue d'œil. Ce que craignant le légat, & ayant receu argent frais, il pratiqua la Motte Gondrin qu'il savoit lever gens en Dauphiné, & luy offrit 1,200 escus, à la charge de s'acheminer ceste part avec ses forces.

LA Motte Gondrin, homme avaricieux, voyant trotter deniers, les receut allaiement : mais avant qu'approcher envoya sommer Mombrun de

1560.

Guerre ouverte

Gondrin  
somme  
Montbrun de  
quitter le pays.

1560.

Réponse  
de Mombrun.

vuider les terres de sa Sainteté, se montrant obéissant suiet du roy, & se submettant humblement à la discretion de la iustice, promettant de luy faire grace s'il le faisoit volontairement. Mombrun respondit n'estre entré au Comtat pour desobéir au roy, ni à ses officiers, mais plustost pour prevenir les calomnies qu'on luy avoit impropérées de vouloir mettre le royaume en trouble & en proye, dont il estoit exempt, ayant volontairement quitté le pais. Et quant à ce qu'il s'estoit retiré & avoit pris les armes au comtat de Venisse, il l'avoit fait & peu faire legitiment, tant pour estre appelé des fuiets dudit comtat pour leur tuition & defense que pour n'avoir peu choisir retraite ailleurs, qu'és terres de celuy qui par sa tyrannie & ambition avoit animé tous les princes de France à exterminer les enfans de Dieu. Quoy entendu, la Motte envoya querir l'artillerie de Grenoble, & dressa son armée des ban, arrière-ban & légionnaires de Dauphiné & pais circonvoisins, comme aussi fit le vice-légat sous la conduite de S. Ialle & Rossel, lesquels, pour leurs meurtres & voleries, avoient abandonné le pais du roy. Entre autres choses l'un pour avoir tué de guet à pensée le sieur de Mirebeau, afin de demeurer quitte de l'argent qu'il luy devoit, & l'autre pour avoir volé la maison de la Roche fainct Serret en Dauphiné. Cest équipage dressé d'environ 4,000 hommes de pied & de 500 chevaux, tant des compagnies de gendarmerie de la Motte Gondrin, du prince de Salerne, que dudit de Clermont, il tira vers la ville de Bolenne (1) à six ou sept lieues de Malossène, mais ce ne fut sans recevoir de grandes pertes, à toutes les fois que ses gens approchoient de Mombrun, lequel aussi de sa part, ne les laissoit guères en repos.

Le cardinal  
de Tournon.

PENDANT que ces choses se faisoient, le cardinal de Tournon, retournant de Rome arriva par la voye de la mer à Marseille, & se faisant monter le long du Roine droit à Lion, accompagné du capitaine Poulin, entendit l'entreprise de Mombrun : ce qui luy fut dur à porter, tant pour ne savoir quelle seroit l'issue de ces esmotions, que pour les voir maniées par ses pa-

rens; car Mombrun (comme i'ay dit), avoit pour femme sa niepce, fille de son frere de Tournon. Parquoy, il luy escrivit pour le destourner de son entreprise, promettant de luy faire avoir sa grace, de le remettre en ses biens, & de luy faire donner permission de vivre en sa maison en toute liberté quant à la religion. Puis, le flattant, disoit qu'il s'estoit laissé mener à l'appetit de certains personnaiges, le conseil desquels ne luy pouvoit apporter que ruine & perdition, tant du corps que de l'ame. Mombrun luy fit response bien ample, en laquelle il rendoit raison de son fait, & de la cause qui le mouvoit, disant n'estre conduit ne mené à l'appetit des hommes, mais qu'il avoit cherché & cherchoit d'avancer la gloire de Dieu, autant qu'il pouvoit, & le repos de tant de gens de bien qui avoient esté si longuement persecutés pour la verité de son Evangile. Et, afin qu'il en fust plus assuré, il luy envoya une confession de sa foy, en laquelle il protestoit vouloir vivre & mourir. En somme, il luy maintenoit n'avoir rien fait à la légère, mais avec meure deliberation, ne pouvant mieux faire pour son salut & le devoir de sa conscience. Voilà ce que le cardinal peut arracher à son neveu.

LA Motte Gondrin approché, comme il a esté dit, encor qu'il fust accompagné de cent contre dix, estoit toutesfois tant malheureux en toutes ses rencontres, & ses gens tellement harassés, que n'attendant de iour à autre sinon de recevoir quelque honte, & sentant ses gens escouler d'heure en heure, pource aussi que le légat ne luy graissoit le poignet assés à son gré, après avoir consulté avec les gentilshommes de Dauphiné qu'on avoit là amenés comme par force, envoya devers Mombrun, pour traiter la paix, les capitaines Blacons, Sainte Marie le Port, la Roche & autres, non seulement avec charge de lettres patentes du roy, contenant un pouvoir bien ample, mais aussi de mandement & charge expresse de toute la noblesse du Dauphiné, laquelle s'obligeoit par ferment de faire inviolablement garder & observer les conditions telles, qu'elles seroient accordées par les députés. Ces conditions estoient alternatives, à savoir que Mombrun & ses gens quittassent les armes, se re-

1560.

La Motte  
Gondrin  
demande la  
paix.

Ses conditions.

(1) Aujourd'hui Bollène (Vaucluse).

1560.

tirassent en leurs maisons, & vescuissent selon les traditions de l'église romaine, ou bien qu'ils vuidassent le royaume & le païs du Comtat, en quoy faisant leur seroit permis de vendre & d'aliener tous & chacuns leurs biens, & que pour ce faire, leur seroit baillé delay competant, & caution de toute la noblesse de Dauphiné & Comtat, pour les faire iouir de l'une ou de l'autre des conditions qui seroient par eux choisies, sans en rien estre outrepasé, ou aucunement altéré. Mombrun voyant les conditions qui luy estoient offertes, & que le ieune Maligny & Mouvens estoient après ses gens pour les pratiquer pour une autre entreprise, dont il fera tantost parlé (1), & que chacun prenoit leur parti, accepta la dernière condition. Et fut accordé que luy & ses gens, comme aussi tous les fidèles du Dauphiné [&] du Comtat auroient un an entier pour disposer de leurs biens. Qu'ils se retireroient dedans un mois à la file, & deux à deux, comme ils s'estoient assemblés, comme aussi la Motte Gondrin & les siens romproient sur-le-champ leurs forces. Que les prisonniers d'une part & d'autre seroient rendus. Que nulle querelle ou moleste soit par iustice, ou autrement ne seroit faite à tous lesdits gens de guerre, ains qu'ils seroient soufferts se retirer paisiblement & demeurer en leurs maisons durant ledit temps. Que pendant un mois Mombrun pourroit aller en sa maison avec telle & si grande compagnie qu'il voudroit pour sa seureté, & que le tout seroit ratifié & accordé par le roy & le pape, dans vingt iours lors ensuivans, comme aussi par les parlemens de Dauphiné, Provence & autres iurisdicions dudit Comtat, à ce que chascun peust iouir pleinement du contenu dudit traité. Mombrun donc, s'estant retiré en sa maison suyvnt la capitulation, commença à casser ses soldats, & dès le lendemain en renvoya cinquante. Mais comme il vouloit faire le semblable des autres, il fut adverti que les prestres les tuoient partout où il les pouvoient prendre à leur avantage, qu'on leur refusoit l'entrée des villes, & le séiour en leurs maisons, & que Chavenelles

Montbrun  
accepte.

Il est trompé.

amy de la Motte Gondrin et du vice-légat en avoit devalisé plus de deux cens, & iceux mis en chemise, comme en semblable ceux du Comtat les prenoient l'un après l'autre, & les faisoient mourir le plus cruellement qu'ils pouvoient. Davantage, que les prestres mettoient par la permission de la Motte Gondrin, des garnisons es environs du chasteau de Mombrun, à savoir es villes de Vaupierre (1) & de Serre, & en l'abbaye de la Grave (2), & que la Motte n'avoit rien moins de volonté que de garder le traité de paix non plus que le vice-légat, qui, contre sa promesse emprisonnoit tous ceux qu'il pouvoit rencontrer. Bref, qu'on n'attendoit sinon qu'il eust achevé de rompre ses forces pour l'aller assiéger. Toutes ces choses accumulées ensemble, firent que Mombrun escrivit plusieurs fois à la Motte Gondrin, luy ramentevant sa promesse & protestant que s'il avenoit quelque inconvénient, ce ne seroit que de sa faute. Et finalement, après n'avoir peu en avoir que des réponses ambiguës, avec bravades des capitaines de ces garnisons, [il] rassembla iusqu'à deux cents soldats seulement, & alla assiéger Vaupierre qu'il prit, & fit ses prisonniers le capitaine & les soldats. Il fit le semblable es autres lieux, sans toutesfois aucune effusion de sang, & qu'aucun des habitans souffrist aucune perte ne dommage, sinon les prestres qui payèrent l'escot, pour ce qu'ils avoient resveillé ces nouveaux troubles après l'accord iuré. Cela intimida tellement la Motte Gondrin, luy semblant que Mombrun estoit accompagné d'une forte & puissante armée, qu'il n'osa l'aller assaillir, comme il eust peu aisément s'il eust sceu le nombre de ses hommes. Et de vray, il estoit si mal servi d'espions, qu'il ne le pouvoit savoir. Car pour deux soldats qui s'escartèrent de la troupe, & qui furent en une grange prochaine, on luy rapporta y en avoir plus de CC, en sorte que tous quittoient le plat païs, & se retiroient es villes.

En ce mesme temps, advint une chose merveilleusement estrange & digne de mémoire. Il a esté fait men-

1560.

Il reprend les  
armes.

Le conseiller  
Laubespain.

(1) Il faut lire probablement Valserres (Hautes-Alpes), canton de la Bâtie-Neuve, près de Gap.

(2) Serres et La Grave (Hautes-Alpes).

(1) Voir ci-après, page 206.

1560.

tion (1) des diligentes poursuites faites à l'encontre de ceux des églises réformées de Valence & de Romans, environ Pasques, & comme entre les autres iuges, Laubespín conseiller, & l'avocat du roy Ponfenas, qui avoient fait profession de l'Evangile s'estoient rendus ennemis de ceste doctrine, iusqu'à la persecuter plus ardemment que pas un autre. Laubespín donc, estant espris de l'amour d'une damoiselle, en fut si extrêmement passionné qu'il quitta son estat & toute honneste, pour la suivre partout où elle alloit. Estant mesprisé d'elle, il s'anonchait tellement, que, ne tenant cõte de sa propre personne, il fut accueilli de poux, qui prendrent telle habitude en luy qu'on ne l'en peut iamaís desenger. Car ils croissoient sur luy, & sortoient de toutes les parties de son corps, comme l'on voit fortir [la vermine] d'une charongne pourrie. Finalement, quelques iours devant sa mort, se voyant atteint de la main de Dieu, il commença à desespérer de la misericorde d'iceluy : & pour abreger ses iours, conclut de se laisser mourir de faim, ioint que les poux le tenoient de si court à la gorge, qu'il sembloit qu'ils le voulussent estrangler. Ceux qui voyoient ce piteux spectacle, furent grandement efmeus, & de pitié conclurent de le parforcer de manger, voulust-il ou non : & pour luy faire prendre des coulis & pressis, d'autant qu'il y resistoit de toute sa force, ils luy lièrent les bras, & le baillonnèrent d'un baston, pour tenir sa bouche ouverte, pendant qu'on luy mettoit la viande. Et estant ainsi baillonné mourut comme une beste enragée de l'abondance des poux qui entrèrent iusqu'en sa gorge. Et ainsi disoit-on entre les catholiques mesmes, que du mesme tourment qu'il avoit inventé contre les ministres de Valence, les envoyant à la mort baillonnés, il avoit esté puni par un iuste iugement de Dieu.

QUANT à Bourrel dit Ponfenas (2), après avoir aliéné tout son patrimoine & celui de sa femme & de ses amis, pour acheter cest estat d'avocat, il consumma le surplus à tenir maison ouverte espérant d'en estre bientost remboursé

au double. Mais estant tombé malade d'une façon incogne aux médecins, il entra en desespoir de l'aide & misericorde de Dieu, & se representant ordinairement devant les yeux la mort de ceux de Valence & de Romans, renioit Dieu comme enragé & forcené, appelloit les diables, & faisoit toutes les sortes d'imprecations qu'il est possible de penser.

SON clerc le voyant en ce desespoir, luy parla de la misericorde de Dieu, & luy mit devant les yeux tous les passages de la sainte Escriture, qu'il savoit servir à ceste matière, comme autresfois ils en avoient conféré ensemble. Mais au lieu de se retourner à Dieu, & de luy demander pardon de ses offenses, il luy dit : « *O Estienne! que tu es noir! — Je suis noir!* » répondit le serviteur, *sauf vostre grace, ie ne suis ni Turc, ni More, ni Bohémien, mais bien Gascon & de poil roux.* — Non, non, dit Bourrel, *tu es noir, mais c'est de tes péchés.* — *Trop bien cela,* répliqua Estienne, *mais j'ai esperance en la bonté & misericorde de Dieu, en sorte qu'ils ne me seront point imputés de Dieu pour l'amour de Iésus Christ son Fils mort pour nos péchés, resuscité pour nostre iustification, & qui est là haut au ciel intercédant pour tous ceux qui l'invoquent, & qui en vraye & vive foy, mettent leur esperance en luy.* » Sur quoy Ponfenas redoublant sa rage, se prend à crier après son serviteur, l'appellant luthérien, huguenot, & le detestant comme l'un des plus meschans & misérables hommes du monde. A ce cry arrivèrent de ses amis, auxquels il commande Estienne estre mené prisonnier, & qu'il fust brûlé comme heretique. Bref, la rage s'esmeut tellement en luy, qu'avec sanglots & hurlemens, il rendit l'esprit d'une façon espouvantable. Ses creditheurs ne donnèrent quasi loisir de tirer le corps hors du lié. Car chacun envoya en sa maison ravir si peu de meubles qui luy estoient restés de tout son bien : mais il s'en fallut beaucoup qu'ils eussent leur conte : ce que l'on trouvoit merveilleusement estrange. Car avant qu'il se ruast sur les offices, il estoit homme riche & aisé autant que nul de son estat. Ce neantmoins, iamaís telle povreté ne fut veue : car il ne demeura que la paille à sa femme & à ses enfans, qui furent par

1560.

Sa fin  
misérable.Mort  
désespérée  
de Ponfenas.

(1) Voy. ci-dessus, page 192, et Crespin, *Hist. des martyrs*, fol. 541.

(2) Voy. ci-dessus, page 193. MM. Haag, d'après Chorier, écrivent également *Ponsonnas*.

1560.

pitie & compassion pris, l'un deçà & l'autre delà pour les nourrir : autrement ils estoient prefts d'aller mendier ou mourir de faim, tant ceste povre maison se trouva desnuée.

Autres jugements de Dieu sur les persécuteurs.

CINQ autres conseillers des huit qui avoient assisté au président Truchon, és executions cy-dessus mentionnées, moururent tous de mort estrange dedans la troisieme année, à savoir Rinard, insensé, Fabri, desespéré, Vache, du feu en une jambe qui le brulla iusques au cuer, Ponce, furieux d'une maladie incurable, Rostain, devenu aveugle & sourd.

Les Guise à Gondrin.

POUR revenir à Mombrun, lequel après l'appointement fait avec Gondrin, avoit esté contraint de reprendre les armes pour sa feurté, ceux de Guise en estans advertis, ils envoyèrent lettres du roy en datte du XVII d'aoust, par lesquelles il estoit mandé à Gondrin d'assembler toutes les forces, tant de pied que de cheval, estans en garnison ou autrement en Dauphiné, avec ceux de la noblesse qu'il trouveroit propres à luy aider, pour de là se transporter au Comtat, & autres lieux où il pourroit affronter Mombrun, & luy courir sus de tout son pouvoir, rompre ses forces, dechasser des terres papales & autres où il se pourroit retirer. Et pour ce faire, prendre l'artillerie & munition où bon luy sembleroit. Bref, chastier Mombrun, & ceux qu'il pourroit prendre, en sorte que ce fust un exemple aux autres, cas advenant qu'ils ne desistassent après la première sommation.

Résistance de Montbrun.

CESTE commission receue, la Motte Gondrin fit toute diligence de lever gens pour aller trouver Mombrun, comme aussi le vice légat d'Avignon luy envoya ses forces : lesquelles estans jointes, luy & le sieur de Suze entreprirent d'aller surprendre Mombrun. Lequel, estant à leur arrivée à Moulans, à trois lieues près d'eux, ne leur voulut donner la peine de passer outre, ains leur vint au devant. Or, n'avoit-il que trois ou quatre cens hommes, toutesfois, se confiant de leur vaillance & de la situation & adresse du païs, qui est de foy fort montueux & difficile, il s'asseuroit de donner beaucoup d'affaires à l'ennemi. Ayant donc adverti ses troupes, qu'il n'estoit pas alors question de combattre pour l'honneur, ni pour acquérir richesses, mais pour la vie, sans es-

poir de composition & grace, avec un si felon ennemi homme sans foy, sans religion, sans honnesteté, & qui les avoit ià trompés tant de fois : & les trouvant dispos pour le combat, il les departit en trois embuscades, en lieux où la Motte devoit necessairement passer, & d'où ils se pouvoient secourir les uns les autres, & se rallier sans perte d'hommes, & leur commanda expressement de ne se decouvrir ni charger, qu'ils n'eussent son signal : car il esperoit pour sa dernière main, donner ordre qu'il seroit à iamaïs mémoire de ceste rencontre, d'autant que, tenant la cavallerie enclosée dans ses embusches, & combatue dans un valon d'une rivière & ravines d'eaux qui couroient affés impetueusement, il s'asseuroit qu'il n'en eschapperoit aucun. Voilà, dy-ie, comme il s'attendoit d'avoir sa raison de tant d'outrages à luy faits, après la foy iurée & promise si solennellement. Mais quand ce vint à l'arrivée de ceste cavallerie, les ieunes gens qui estoient en l'une des embuscades n'eurent la patience d'attendre le signal de leur capitaine, ains craignans que ces premiers eschappassent, commencèrent à tirer si asprement, que leurs adversaires tombaient en l'eaudru comme mousches. Ce qu'ayant veu la Motte Gondrin, qui estoit sur le derriere, il se retira hastivement en la plaine, attendant ses gens qui fuyoient en merveilleux desordre. Et dit-on que si ces ieunes hommes eussent eu patience, nul n'en fust allé dire les nouvelles à ses compagnons, tant les embuscades estoient bien ordonnées à propos. Mombrun en fut fort marri, car il esperoit que cest effort luy donneroit loisir de pourvoir à ses affaires pour se retirer. Toutesfois il ne perdit courage : mais suyvant la victoire, s'en vint renger en bataille à la plaine où estoit la Motte Gondrin, lequel ensemble sa compagnie, estoient encores espris de telle frayeur qu'ils luy en donnèrent tout loisir. Là se dressèrent plusieurs elcarmouches d'une part & d'autre, cependant que chacun se rengoit en bataille, où les gens de la Motte avoient tousiours du pire : car en sa presence on tuoit de ses soldats, on les prenoit prisonniers, on les despouilloit & defarmoït. Les uns estoient relaschés avec ferment de iamaïs ne combattre les enfans de Dieu :

1560.

Son plan de bataille.

Gondrin en déroute



1560.

les autres iuroient y avoir esté attrainés comme par force. Et combien que la Motte Gondrin eust rengé ses batailles, & qu'ils fussent cent contre un, & que Mombrun n'eust que trente ou quarante chevaux en sa compagnie, assés mal en ordre, si est-ce qu'il ne fust iamais chargé. Ains la Motte se retirant fit au mieux qu'il peut, quittant le champ à l'ennemi & à sa petite troupe, qui le suivit plus d'une lieue, & les pressa de si près que les chefs n'en receurent que deshonneur. Ce qu'on trouva fort estrange advenu à Gondrin vieil soldat, & lequel, par les armes, avoit fait autant de preuves de sa personne qu'homme de son temps : se vantant de petit compagnon d'estre venu aux degres d'honneur où il estoit, à faveir de chevalier de l'ordre, capitaine de cinquante lances & lieutenant du roy en ce gouvernement de Dauphiné. Mais sa lascheté estoit ouvertement accusée en ce que, premièrement par ses hazards & stratagemes, puis par ses rapines & rençonnemens, il avoit amassé de grandes richesses desquelles il se fasoit quitter la possession & hazarder ses vieux iours contre tels desespérés, chose qui advient coustumièremment à ceux qui préfèrent les gains & richesses deshonnestes à leur honneur ; & de vray il ne se trouva iamais un tel Arabe. On dit aussi qu'il n'avoit aucune envie de ruiner du tout Mombrun, parce qu'il luy servoit d'une vache à lait : car, par ce moyen, il accrochoit souvent du pape bonnes sommes de deniers, qu'il n'eust pas eues autrement, aussi ne faisoit-il rien si la croix n'alloit devant (1).

Or, pour retourner à Mombrun, considérant qu'il n'avoit aucuns vivres ni esperance de secours, veu que toutes choses estoient desolées à l'entour de luy, de sorte qu'enfin ses ennemis le pourroient aisement accabler ; cognoissant aussi l'effroi des ennemis estre tel qu'il ne seroit aucunement poursuivi ni espié, il donna congé à ses gens, qui eurent tout loisir de retourner en leurs maisons, ayant de sa part resolu de se retirer & abandonner son bien à la merci de l'ennemi. Ceste conclusion prise, il s'accompagna

d'un ieune advocat de Grenoble, Matthieu Dantoine, lequel pour l'avoir iusques alors cognu fidele & affectionné à sa querelle, il le prefera à tous autres, & luy promit qu'il auroit tousiours part à son bien, voire iusques au dernier denier. Mais quand Matthieu le vid au chemin de Mérindol pour de là se retirer en Allemagne, il l'estima homme perdu & sans recours, il conclud en soy-mesmes de le faire prendre à la première occasion, afin de non seulement éviter le danger de mort, mais aussi de trouver le moyen de se faire riche, comme il avoit tenté tous hazards pour avoir des biens, que les voyes ordinaires luy avoient iusques alors desniées.

ESTANS donc arrivés en Provence en une petite ville appellée le Bufquet, Dantoine s'accosta de quelques gens qu'il cognut adverfaires de l'Evangile, par l'inquisition qu'ils luy faisoient de Mombrun, leur dit qu'il estoit là, & leur demanda secours pour le prendre, ce qu'ils luy promettent & courent aux armes. Cependant Matthieu commence à s'escrier tout haut : « *Force pour le roy, pour apprehender ce malheureux Mombrun, capitaine des huguenots.* » Et, se voyant suivi, vient sauter au collet de son maistre, s'attachant à une grosse chaine d'or qu'il avoit pendue au col, laquelle luy demeura entre les mains. Mombrun, estonné de se voir trahi & affailli de celuy auquel il se fioit le plus, le terrasse, & se sauvant par une fenestre, deslogeant à travers champs, trouve un payfan auquel il change sa iuppe de velours à la sienne de toile, & en cest equipage gagne Mérindol. Sa femme, en ce tumulte, après avoir esté entièrement pillée & saccagée de tout l'or, l'argent, bagues & chaines qu'elle emportoit pour ses necestités, par ce mesme traistre & ses compagnons, trouva moyen d'aller après son mari en habit de femme de village, de sorte que tous deux se rencontrèrent. Dantoine, sentant Mombrun eschappé, afin d'avoir le plus de son bien qu'il pourroit, s'avoue à la Motte Gondrin ; & ainsi, s'estant approprié les chevaux, mulets, armes, habillemens & vaisselle d'argent d'iceluy, s'en vient rendre à Gondrin, luy baille les moyens de pouvoir surprendre Mombrun au passage de Savoye & luy raconte tout ce qu'il fait de ses

1560.  
L'avocat  
Matthieu  
d'Antoine.

Il trahit  
Mombrun.

Mombrun  
s'échappe.

Délations  
d'Antoine.

(1) C'est-à-dire sans argent, à cause de la croix, habituellement gravée sur les pièces de monnaie à cette époque.

1560.

affaires comme aussi de celui des princes. Et encor qu'il n'en parlât que par coniecture, pour n'avoir bougé du pays, si s'attendoit-on bien qu'il serviroit d'un bon & seur tefmoin, comme aussi il en donnoit grande esperance, estant homme accord & rusé, bref tel que ceux desquels on avoit à faire pour dresser le paquet des princes.

Guiotin prend  
la fuite.

Il est arrêté.

D'Antoine  
manque  
surprendre  
Monbrun.

ALEXANDRE Guiotin cependant voyant l'issue de ses affaires se porter mal, ainsi que Monbrun prenoit le chemin de Mérimol, print celui de Savoye pour gagner le pays des Ligues (1). Mais, estant près de Grenoble, il fut arrêté par soupçon pour ministre de Monbrun & mis entre les mains du vi-bailiff lequel le garda soneusement. Estant monstré à Dantoine, il dit que c'estoit celui qui avoit esmeu & mis les armes au poing de ceux du comtat de Venisse; mais nonobstant cela, estant Guiotin homme advisé & versé en telles matières, ce iuge ni ses assistants ne pouvoient mordre sur luy, en forte que, par faute de tefmoins, son procès demeura pendu au croc, attendant la volonté du duc de Guise, lequel commanda qu'on le gardast afin de le confronter aux princes. Ce qui fut fait, encores que ledit iuge eust lettres pour iuger telles gens sans appel & qu'en vertu d'icelles il en eust à fait brancher plusieurs.

LA Motte Gondrin, ayant eu quelque gage de fidélité d'Antoine, luy bailla gens pour aller aguetter Monbrun au passage. En quoy il se porta si finement qu'il le cuida surprendre & sa femme aussi, les ayant rencontrés un iour de marché, sur les frontières de Dauphiné & Savoye, desguisés en boulangers, & portans du pain dans des panniens en une ville là prochaine. Matthieu reconnut ladite dame & regardoit attentivement le mari, le remarquant par la balafre qu'il avoit à travers la ioue. Mais soit qu'il fust esmeu de honte ou de compassion, ou bien touché d'aveuglement ou esblouissement, comme il advient souvent en telles extremités, tant y a qu'il leur fait place. Aussi Monbrun

contrefaisoit si naïvement le payfan, que la balafre par laquelle il estoit désigné, ne fust apperceue d'aucun de la compagnie qui les suivit assés longuement. Voilà comme il se sauva miraculeusement sur les terres de Genève & de Berne, combien qu'il fust poursuivi sur tous les autres.

MAIS d'autre part d'Antoine, bien mari que la proye luy estoit eschappée, vint à Orléans offrir son service à ceux de Guise, qui ne le refusèrent & promirent de luy faire delivrer argent, laquelle promesse ne luy estant tenue assés tost à son gré, ce desloyal, voulant avoir deux cordes à son arc, ou bien adiouster trahison fur trahison, fut bien si outrecuidé que de venir trouver le roy de Navarre iusques en son lié, luy disant qu'il estoit envoyé exprès de par Monbrun & autres sieurs de Provence & Dauphiné, pour l'avertir qu'ils se prepaioient pour la délivrance de luy & du prince son frère, mais qu'il n'avoit argent pour s'en retourner & porter réponse. Le roy de Navarre sur cela, se doutant que c'estoit un affronteur ou qu'il ne fust attiré par ses ennemis, le retint en seure garde & advertit de tout le fait le duc de Guise, qui chargea d'Avançon de luy faire & parfaire son procès, ce qui fut interrompu par la mort du roy François. Gondrin n'ayant peu executer sa rage contre la personne de Monbrun, la deschargeant sur le chasteau d'iceluy qu'il feist demanteler & brusler, le XVI de novembre M.D.LX furent assemblés les Estats à Grenoble, extraordinairement & contre la coustume, esquels harangua le président Truchon, afin de parachever la ruine des églises, [ce] qu'ils appelloient la pacification du pays. Et fut sonné le tabourin tost après pour aller contre la ville de Pragela, mais la mort inopinée du roy François rompit tous ces desseins & donna loisir aux églises de reprendre alaine, s'adoucissant la rigueur des edicts de peu à peu, comme il sera dit en son lieu.

EN l'an M.D.LIX, Antoine & Paul de Richiend, seigneurs de Mouvans (1), après avoir longuement suivi les guerres, s'estans retirés en leur

1560.

Il offre ses  
services  
aux Guise,

et au roi  
de Navarre.

Réunion des  
Estats  
de Dauphiné.  
16 novembre.

Les frères  
de Richiend,  
sieurs  
de Mouvans.

(1) On appelloit de ce nom le canton des Grisons (Suisse), en allemand *Graubünden*, c'est-à-dire *Ligues grises*, à cause des trois ligues (*ligue Grise, ligue Cadée et ligue des dix Droitures*) qui l'ont originairement composé.

(1) L'abbé Papon et les autres historiens de la Provence écrivent Richieu, sieurs de Mauvans (Haag).

1559.

maison, qui est au haut pays de Provence en la ville de Castellane, desireux de vivre selon Dieu, avec quelques autres, firent tant qu'ils recouvrèrent un ministre, lequel venu en janvier, tost après plusieurs personnages de tous estats s'adioingnèrent à ceste assemblée, laquelle du commencement se faisoit la nuit, chez lesdits Mouvans. Et, combien que l'hiver fust du tout aspre, si ne furent-ils retenus par les neiges, verglas ni autres difficultés d'y aborder de fort loin. Le carefme venu, ceux de Castellane eurent pour prescheur un cordelier à la grand' manche, lequel, ne pouvant souffrir ces assemblées, les detestoit par toutes sortes d'iniures & accusations calomnieuses, si que le populaire commença à murmurer à l'encontre, voire & d'autant plus que le ministre luy ayant envoyé certain escript où sa vie & doctrine estoit deschiffree, [il] s'en plaignit en pleine chaire, comme aussi des menaces qu'il disoit luy estre faites par un des deux frères, à savoir Antoine. Ce qui irrita tellement ses auditeurs, que sans s'enquerir du vray ou du faux, leur recours fut aux armes & assiégèrent Antoine, avec cinq ou six cens hommes, desquels toutes-fois il se desveloppa. Paul sur cela vient au parlement d'Aix faire sa plainte, ce que les mutins font aussi de leur part, où ils furent recueillis & soutenus de quelques conseillers qui avoient la dent sur ces gentilshommes. Tant y a que commissaires furent envoyés pour informer d'une part & d'autre; mais au lieu de ce faire & de tenir la balance droite, il fut informé simplement contre ces deux frères du pur fait d'hérésie, sans entrer aux voies de fait. Paul, voyant cela & que desjà on avoit decerné aiournement personnel contre son frère & luy, se retira devers le roy Henry encores vivant, duquel il obtint aisément évocation au parlement de Grenoble, en considération de leurs services, laquelle signifiée au parlement d'Aix, ils firent tant envers le cardinal de Lorraine qu'ils eurent lettres de cachet, par lesquelles il leur estoit mandé de ne se dessaisir du procès. Ceste matière ainsi esgarée contre toute équité, fit que les frères de Mouvans prirent le frein aux dents, ioint que ceux de la religion de divers lieux de

Antoine  
est attaqué.

pressés d'une infinité d'iniustices, leur baillèrent force mémoires & instructions, contenant une infinité de concussions, larcins & crimes énormes commis par leurs adversaires du parlement. En forte que pour arrester le cours de leur tyrannie, ils conclurent de faire une bourse commune, pour les poursuivre devant le roy. Pour ce faire, iour fut assigné en la ville de Draguignan.

En ce mesme temps, Antoine, pour suivi d'entrer en voye d'accord avec ceux de Castellane & de se trouver pour cest effect à Frejus, à la requeste de ses plus proches parens & grands amis, s'y achemina (1); & n'ayant trouvé les moyeneurs qui l'y avoient convié, alla coucher à Draguignan; mais il n'y fut plustost arrivé que les petits enfans de la ville (esmeus & esguillonés par certains prestres & par un conseiller du parlement d'Aix) crièrent si fort après luy au luthérien, qu'à la diligence de ces bons sollicitateurs, plus de trois mille personnes eurent en moins de rien environné son logis. Antoine, voyant qu'il ne se pouvoit sauver, usa toutesfois de telle & si vaillante resistance, que les mutins recoururent au viguier de la ville, entre les mains duquel il se rendit pour obéir à la iustice. Mais la rage de ceste populace ne peut estre retenue, qu'il ne fust tué entre les mains du viguier, exerçans sur son corps tant d'inhumanités & cruautés qu'il est impossible les descrire (2). Entre autres choses par trop barbares, ses entrailles luy furent arrachées du ventre, traînées par la ville, puis jettées dans les fosses d'icelle, en un lieu le plus puant & infect. Son cœur & son foye furent despartis, emmanchés dans des bastons & portés par la ville comme en triomphe. Bref, leur rage fut si desbordée que l'un d'eux présenta un morceau de ce foye à son chien, auquel fut trouvé plus d'humanité qu'aux hommes, car il le refusa, & s'en allant, son maître courut après, & dit en iurant & reniant Dieu : « *Serois-tu aussi bien luthérien que Mouvans ?* » Le parlement requis par Paul de luy faire

1559.

Antoine  
de Richiend  
à Draguignan.

Il est massacré.

(1) Parmi ceux de ses amis qui l'accompagnèrent se trouvait Honorat Auldol dit le Bramaire, hôtelier de Castellane et protestant très zélé (Haag). Il en est question à la page suivante.

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 542 et suiv.

1560.

Déni de justice.

iustice d'un si énorme & detestable crime, envoya à Draguignan les conseillers Henri Victoris (1) & Esprit Vitalis, lesquels, au lieu d'en informer, enquirent de sa vie, mœurs & conversation & non des meurtriers. Puis, ayant fait saller le corps, le firent conduire par les assassineurs mesmes d'Antoine, avec un qui avoit esté pris en sa compagnie, nommé [le] Bra-maire, jusques aux prisons d'Aix, avec salaire ordonné aux conducteurs. Qui plus est, l'un de ces commissaires tança aigrement ceux de Castelane, qui estoient venus déposer contre le mort, disant : « Allés, allés, canaille, on a ici tué le vieux, pourquoy ne tués-vous le ieune, vous ne valés rien & montrés bien n'avoir aucun courage. Tués ! tués toute ceste racaille de luthériens. » Ce peuple qui de foy n'est que trop bouillant & acharné, se sentant encouragé par ceux mesmes qui le devoient retenir, devint si fier & orgueilleux que rien plus. Et, n'ayans peu attrapper Paul, tuèrent grand nombre d'autres gens, sans que aucune punition ne perquisition en fust faite, en sorte que toutes choses estoient licites à ces infensés.

VOILA l'estat auquel estoient les affaires du ieune Mouvens, lorsque le roy Henry deceda. Ne pouvant donc avoir iustice de l'outrage fait à son frère & se voyant d'autre part tellement poursuivi par ceux de son païs, qu'il luy falloit tousiours entretenir gens pour sa garde, voicy arriver de la ville de Nantes le capitaine Châteauneuf, qui avoit charge de par la Renaudie & ses compagnons dont il a esté parlé en son lieu (2), d'assembler les églises de Provence, pour aviser qui on enverrait à l'exécution de l'entreprise d'Amboise & à qui on baille-roit la charge de tout conduire, avançant qu'il falust prescher publiquement. Le lieu assigné à Mérindol, les députés de soixante églises de Provence, (car autant s'y en trouva lors) s'y trouvèrent, & fut Mouvens esleu d'un commun accord & consentement pour chef & conducteur de leurs gens de guerre. Ayant accepté ceste charge, il usa d'incroyable diligence, allant par

toutes les églises pour favoir le nombre d'hommes de combat, desquels on se pourroit asseurer avant la nécessité, & y en trouva deux mille, qui avoient bon moyen de se monter, armer & entretenir, outre les gentilshommes & soldats volontaires qui estoient aussi en grand nombre. Ayant donc departi ses forces par compagnies & à icelles pourveu de chefs & de toutes choses nécessaires, selon la commodité, le temps de l'exécution entreprise par la Renaudie s'approcha, [ce] qui luy fit assembler les principaux qui luy avoient esté baillés pour conseil, lesquels conclurent ensemble d'entrer dans la ville d'Aix, avec le plus grand nombre de gens qu'ils pourroient & d'y faire prescher publiquement. Ils y estoient conviés par ceux de l'église du lieu, estimans qu'à leur imitation, les autres villes prendroient plus hardiment courage, & qu'estans aussi tous déclarés en un mesme temps, le roy cognoissant le grand nombre de ses fuiets suivre ceste doctrine, seroit facilement esmeu à leur donner quelque relasche & estat paisible, plustost que d'encliner à la passion desmesurée de ceux de Guise, qui ne demandoient que faire tout bagner en sang. Je ne doute pas que Mouvens ne fust bien aise de ceste resolution, pour l'espérance d'avoir iustice des meurtriers de son frère & de tant d'indignités par luy receues & aussi pour y faire enterrer le mort duquel le corps estoit gardé es prisons, en attendant que le iugement définitif fust donné contre luy, pour confisquer son bien, ce qu'ils n'avoient encores osé faire, craignans celuy qu'ils eussent désiré tenir compagnie à son frère, car ils savoient en quel crédit & autorité il estoit entre ceux de sa religion. Pour executer ceste entreprise, Mouvens se mit en campagne, toutesfois secrettement & donnant rendés-vous à ses gens, lesquels n'y firent faute. Mais quand ce vint au fait, ceux de dedans qui avoient promis se saisir d'une des portes de la ville, saignirent du nés, luy estant à trois ou quatre lieues de là, en sorte qu'estant descouvert des adversaires, le parlement saisi de merveilleuse crainte, envoya en toute diligence à Marseilles, devers le comte de Tende, gouverneur & lieutenant general pour le roy en Provence & vers le baron

1560.

Levée  
de troupes.Le capitaine  
Châteauneuf.Paul veut  
venger  
son frère.Il entre  
en campagne.

(1) Crespin appelle ce conseiller *Vateris*, et MM. Haag *Veteris* (*France protest.*, VIII, 434).

(2) Voy. ci-dessus, pages 97 et 142.

1560.

de la Garde, autrement nommé le capitaine Poulin (1), pour avoir secours. Ceux d'Arles firent de même, avec la plupart de la noblesse & donnèrent si bon ordre à contenir le peuple de leur ville, que les suspects, qui mettoient Mouvans en besongne, furent contrains le contremander & se retirer de la ville, pour la crainte des forces qui se preparoient. Mouvans ayant, par la faute d'autrui, perdu une si belle occasion & se sentant découvert, ne se voulut retirer sans quelque exploit mémorable. Parquoy il se mit à courir le plat pays & à abbatre toutes les images des temples; en quoy il avint une chose qui est grandement à considérer, à favoir la bonne reigle & discipline que lors estoit entre ses gens de guerre, non iamais au paravant, ni depuis entendue ni pratiquée (2). Car de toutes les reliques d'or & d'argent qui se peuvent trouver, une seule ne fut pillée ny enlevée par eux, ains furent toutes fondues en la presence des consuls & syndiques des lieux où ils passoient, dont Mouvans retiroit les quitances riére luy. Le pareil fut fait de tous les ornemens de la messe, chose esmerveillable en ceux de ceste nation, qui ont acoustumé de se monstrier les plus insolens de tous les gens de guerre françois. Mais on attribuoit cela à ce qu'ils estoient tous domiciliés & reconnus de leurs chefs par nom & surnom. Aussi, que s'ils en eussent autrement usé, il estoit dit par leur chef qu'on les feroit mourir, ou que retournés chés eux, ils seroient excommuniés en leur église, & livrés au magistrat; ce bon ordre n'a pas tousiours duré.

SUR ces entrefaites, le comte de Tende assembla l'arrière ban, & toutes les forces qu'il peut promptement recouvrer, lesquelles, jointes avec sa compagnie de gens d'armes, montèrent plus de six mil hommes, avec lesquels il vint trouver Mouvans lors appelé par ceux de l'église de Cisteron (3),

(1) Nous avons déjà vu le capitaine Poulin activement mêlé aux massacres des Vaudois de Provence en 1545 (voy. page 26).

(2) Un historien catholique déjà nommé, l'abbé Papon, rend témoignage de cette admirable discipline des soldats de Mouvans : « Ils avaient pour lui, dit-il, tant d'amour et de respect que, malgré leur avidité, il n'y en eut aucun qui osât forcer les maisons des habitants. »

(3) Sisteron (Basses-Alpes), à huit lieues N.-O. de Digne.

pour les remettre dans leur ville, qui leur avoit esté fermée après qu'ils en furent fortis, pour aller au sermon, qui se faisoit là auprès. Mouvans, qui n'avoit pas plus de quatre à cinq cens hommes, se sentant poursuivy de si grandes forces, ne voulut se hasarder d'aller assiéger une ville, & en ce faisant avoir à combattre l'ennemy douze fois plus fort que luy. D'autre part il ne pouvoit seurement departir & renvoyer ses gens sans les mettre en trop évident danger, estans tous remarqués. Car, sans doute on les eust tous exécutés à la mort à leur arrivée chés eux, ou bien tués & saccagés par les chemins. Parquoy il se retira en bataille rangée, & se fortifia au mieux qu'il peut au haut pays, en l'abbaye saint André, assise au coupet d'une montagne, en lieu où il ne pouvoit estre commandé, & y fit mener vivres de toutes les autres abbayes, priorés & benefices là prochains, tellement qu'en peu de iours il en eut bonne quantité, en sorte qu'il délibéra y attendre des nouvelles de la Renaudie, & de soutenir l'affaut de l'ennemy s'il y abordoit. Le comte de Tende, ayant entendu ceste retraite, s'y achemina. De quoy Mouvans averti, laissa quelque petite garnison dans l'abbaye, & l'alla affronter d'une telle alaignesse & assurance, combien qu'il n'eust qu'une poignée de gens, que le baron de la Garde, qui l'estoit venu reconnoître, s'en retourna hastivement au comte, luy rapporter qu'il avoit trouvé des gens merveilleusement résolus au combat, & que malaisément les pourroit-on avoir sans grande perte des leurs. Le comte, considérant de sa part qu'il ne faisoit légèrement espandre le sang des suiets du roy, qui luy pourroient bien servir ailleurs, & à plus grand besoin, ayant pitié d'eux, & craignant aussi de s'attacher à gens desesperés & résolus au combat, choisit plustost la voye d'accord que d'en venir aux mains. Parquoy il envoya à Mouvans pour parlementer, ce qu'il accorda. Estant arrivé devers luy à my-chemin, le comte luy demanda la cause pour laquelle il avoit pris les armes. Sur quoy il commença à se plaindre de la barbare & non ouye cruauté exercée contre feu son frère & luy, par ceux de Castlane & Draguignan, sous ombre de la religion chrestienne, qu'ils avoient receue, & toute leur famille. A quoy tant s'en

1560.

Mouvans se fortifie.

On parlemente.

Défense de Mouvans.

Discipline de ses soldats.

Le comte de Tende marche contre lui.

1560.

faloit que la cour de parlement eust donné aucune provision, en retenant & chastiant les meurtriers, que mesmes elle avoit autorisé le meurtre, & tellement encouragé les mutins, qu'ordinairement ils s'assembloient à grandes troupes pour le tuer. Et d'autant qu'il estoit homme de guerre, plusieurs bons soldats, sachans le danger auquel il estoit de sa personne, le seroient volontairement venus acompagner, & l'avoient suivi comme par force, pour la bonne volonté qu'ils luy portoient, délibérés de mourir plustost à ses pieds que de souffrir aucun outrage luy estre fait, en telle sorte toutesfois que nul d'eux n'avoit attenté en la personne ni au bien d'autrui, mesmes qu'il n'avoit voulu prendre vengeance de ses ennemis, combien qu'il eust le moyen de les chastier, espérant en avoir quelque iour la raison par la voye de iustice, qui seroit plus exemplaire & équitable, que non pas s'il le faisoit luy-mesme. Surtout il se plaignoit de l'iniquité & iniustice de ceux du parlement, & déclara des fautes & mefehancetés énormes, lesquelles il offroit de prouver & deuement verifier. Toutesfois ce qu'il estoit approché d'Aix n'estoit pour aucun mal, ne sous espérance de facher personne. Mais pour ce qu'il estoit mal voulu d'eux, & qu'il avoit à faire là auprès, ses amis ne l'avoient voulu abandonner, ce que venu à la cognoissance de plusieurs autres, ils l'avoient suivi les premiers, de façon que le nombre seroit acreu tel que l'on pouvoit voir. Et que d'autant qu'eux & luy faisoient tous profession de la pure religion & chrestienne, il falloit pour n'estre sans religion qu'ils eussent la predication de la pure parole de Dieu, ce qu'avoient veu & pourroient tesmoigner ceux où il estoit passé : auxquels aussi il se remettoit s'il avoit pris d'eux la valeur d'un denier sans payer, non de gré à gré seulement, mais au double.

Réponse du  
comte de  
Tende.

LE comte luy dit, qu'il luy feroit faire iustice de l'outrage par luy receu, & de la mort ignominieuse commise en la personne de son frère, en sorte qu'il seroit content pour ce regard. Il luy rendit aussi tesmoignage de ce qu'il disoit n'avoir offensé aucun, ne pris du bien d'autrui. Mais il trouvoit bien estrange que pour la seureté de sa personne, il eust tant de gens auprès de soy, qui

donnoient occasion de penser qu'il estoit du nombre de ceux qui s'estoient eslevés à Amboise, & qui avoient pris les armes contre la personne du roy, son autorité & estat, le sommant de declarer si c'estoit pour ceste raison-là. Il jura & afferma que ceste pensée de se dresser contre le roy, en sorte quelconque, ne luy estoit iamais venue en l'entendement : ains au contraire, que tout ainsi qu'il avoit esté très humble & très loyal serviteur du feu roy Henry, aussi l'estoit-il du roy régnant, qu'il recognoissoit pour son prince & souverain seigneur. Et tout ainsi qu'il avoit souventes fois exposé sa vie & ses biens pour le service dudit feu seigneur, on le trouveroit tousiours prest à faire le mesme pour sa Maieité, quand elle luy feroit tant d'honneur que de l'employer pour commander. Finalement, après plusieurs autres propos, ils capitulèrent & fut dit que Mouvans se pouvoit retirer, ensemble toute sa compagnie, seurement & librement sans qu'il leur fust fait aucun tort ne desplaisir. Que pour sa seureté & defense, il en pourroit retenir tel nombre qu'il cognoistroit nécessaire, auxquels & à toute sa famille il pourroit faire prescher l'Evangile, comme il avoit acoustumé, sans que pour ce on l'en peust aucunement inquiéter, & au reste que le dit sieur comte procureroit qu'on luy fist iustice. Voilà comment se departirent les forces, après avoir iuré d'une part & d'autre de tenir l'accord inviolablement, & de ce baillé instrument à chacun des chefs, que le comte promit faire ratifier au roy pour plus grande seureté. Cet acte est tel & si genereux, que vraiment il doit recommander la mémoire de ce simple gentilhomme, entre tous ceux de ce temps-là.

1560.

Mouvans  
dépose  
les armes.

CE neantmoins le baron de la Garde, ancien ennemi mortel de ceste religion, ayant pieça pratiqué au sac de Cabrières & Mérindol, qu'il ne leur falloit garder la foy, voulut derechef mettre en ieu l'article de Constance (1). Ce que n'ayant peu obtenir du comte de Tende, luy mesme entreprit d'assaillir Mouvans en un destroit & le tailler en pièces : ce qu'il estimoit aisé à cause qu'il avoit séparé ses forces, & n'avoit retenu pour sa garde que

Le capitaine  
Poulain, baron  
de la Garde

(1) Déclarant qu'il est permis de ne pas garder la foi aux hérétiques.

1560.

cinquante soldats, fuyant la permission du lieutenant du roy. Ce qui le mouvoit aussi à ce faire estoit pour rentrer en la bonne grace de ceux de Guise, qui le tenoient pour ennemi, d'autant qu'ils l'avoient despouillé de l'estat de général des gallères pour en vestir le grand prieur de France, l'un des six frères. Et de fait, si cest homme eust esté tel que le presumoient ceux qui l'avoient si honteusement defarçonné, il avoit bien moyen d'avoir sa revanche. Mais luy [estant] de si basse lignée, qu'à grand'peine sçait-on son père ni sa mère, & encores plus bas de cœur, tel que tous autres le cognoissoient, au contraire taschoit de faire qu'on ne luy ostant le demeurant, ou mesme que pour un si bon service il obtint par leur moyen quelque manière de récompense. Mais quand Mouvans en fut adverti il ne voulut aller loger au chasteau où on l'attendoit, ains se reposa la nuit en une grange : puis le matin venu, au lieu de donner au baron la peine de l'aller charger, luy mesme contre toute esperance luy alla au devant, de telle furie qu'ayant surpris les coureurs en un village, il trouva la nappe mise pour les gens du baron. Et s'estant présenté en campagne pour le combat, amena ce traistre à telle raison, que espris de crainte, il demanda à parlementer, & fut derechef accordé & juré que chacun se retireroit par son chemin, sans rien demander les uns aux autres : en quoy faisant il renonça au concile de Constance, dont il fut tellement puis après moqué du comte, & de plusieurs autres grands seigneurs, qu'il fut long temps sans se monstrier.

Mouvans  
le surprend.

Il se retire à  
Genève.

Séductions des  
Guise.

MOUVANS, étant en sa maison, eut advertissement de plusieurs endroits, qu'on luy braisoit des entreprises pour le faire mourir, & que le duc de Guise luy en vouloit sur tous autres, pour avoir esté le premier qui avoit pris la campagne, & empesché plusieurs de ses desseins. Parquoy il fut conseillé de se retirer de France, & s'aller esbattre pour quelque temps. Ce qu'il fit, & ne fut plustost arrivé à Genève, que le duc de Guise ne luy envoyast un homme pour essayer de le pratiquer, luy faisant des plus belles promesses du monde, tant de bouche que par escrit ; louant ses vertus, & l'admirant sur tous les capitaines & gens de guerre provençaux. Mais pour

tout cela (vertu grandement recommandable) il ne fut aucunement esmeu, ains luy manda que, tandis qu'il le cognoistroit ennemi de sa religion & du repos public, & qu'il occuperoit le rang des princes du sang, il se pouvoit asseurer d'avoir un ennemi en Mouvans. povre gentilhomme, mais qui avoit tel credit & faveur avec les bons suiets & serviteurs du roy, & de la couronne & maison de France, qu'ils estoient cinquante mil (dont il estoit le moindre), qui emploieroient leurs vies & biens, pour luy faire amender ce qu'il avoit commis contre tant de bons suiets & serviteurs de sa Maïesté ; & se pouvoit tenir pour tout asseuré. que, tandis que l'un d'eux vivroit, il n'auroit repos ne vie asseurée, ni pareillement toute sa race, puis qu'il avoit tant irrité la noblesse & le peuple de France. Ce qu'entendu par ceux de Guise, avec plusieurs semblables advertiffemens, cela leur fit de plus près adviser à eux, & à iouer à quitte ou au double, pour exterminer tous ceux de la religion qui s'estoient ainsi declarés leurs ennemis mortels.

DEVANT ces belles sollicitations par ceux de Guise, & devant que Mouvans partist de ces quartiers, il receut lettres du roy & de la royne sa mère, que i'ay veues, par lesquelles ils le gratifioient grandement, comme l'un des plus loyaux & affectionnés serviteurs de sa Maïesté, luy promettans de grans biens, & confirmans l'accord du comte de Tende. Mais au mesme instant, il eut advertiffement, qu'on avoit escrit à ceux du parlement qu'ils cerchassent tous moyens de le faire tuer, & qu'en quelque sorte que ce fust, le país en fut defengé (1), comme aussi de Chasteauneuf, & de certains autres capitaines, qui s'estoient meslés de ses affaires.

J'ADIOUSTERAY icy un acte memorable, & bien certain, qui advint après la mort du frère aîné de Mouvans. C'est que deux de ceux qui furent aussi tués par ceux de Castelan, après ledit Mouvans, furent enterrés au rivage de la rivière qui y passe (2). Ces corps estans descouverts par la ravine des eaux, demeurèrent plus de trois mois sans prendre corruption,

1560.

Perfidie de  
la cour.

Corps sans  
sépulture.

(1) Desengé, débarrassé.

(2) Le Verdon, affluent de la Durance.

1560.

encores qu'on leur eust changé de lieu. Ains furent trempans en une fosse iusques au mois de mars, que les troupes de Mouvens les firent enterer honorablement, & selon leurs ceremonies, sans qu'au paravant nul l'osast avoir entrepris, pour les aguets des autres du lieu, qui les gardoient ainsi expressement comme chauffetrappe pour en surprendre quelques uns de la religion. Et tient-on pour très certain (chose admirable, & autrement incroyable) que les playes d'un des corps se trouvèrent, au temps de leur dernière sepulture, aussi fraiches, & avec le sang aussi vermeil, que s'ils eussent esté tués à l'heure mesme. Au contraire, on recite qu'un capitaine, l'un des gardiens de ces corps, ayant esté tué durant ces troubles, ne demeura demi iour en la place, qu'il ne fust tellement pourri & infect, qu'on n'en pouvoit aucunement approcher, en sorte que les corbeaux & les chiens le mangèrent, avant que ses compagnons y peussent arriver pour luy donner sepulture. Le proteste icy devant Dieu n'escire rien de ce fait, qui n'ait peu se verifier par ceux du pais en grand nombre, & de toutes les deux religions.

Excitations du  
clergé.

QUAND les prestres & moines furent que Mouvens estoit deslogé, ils reprirent haleine. Car on leur avoit fait croire qu'il ne cesseroit, tant qu'il les eust tous exterminés, & qu'il aloit prendre en ce royaume le train que tenoit en Allemagne le marquis Albert de Brandebourg (1). Estimans donc qu'autant qu'il brisoit d'images, autant abbattroit-il de leurs testes, ils ne cessèrent de crier après le populaire, & de l'esmouvoir tant qu'ils l'eussent mis en besongne, pour courir fus & exterminer ceux de la religion. Et vindrent à tel effect, que ceux qui estoient tant soit peu soupçonnés de la religion furent contraints se retirer, & abandonner leurs villes, maisons & patrie, tant la fureur du peuple estoit embrasée & animée à les tuer & massacrer. Ceux de Castelane de leur part, ayans eu crainte de Mouvens, & qu'il voulust se venger

d'eux, envoyèrent devers le capitaine Poulain son ennemi, pour obtenir garnison du gouverneur : en quoy il ne se monstra lasche ne paresseux. Car, pour avoir les biens & la vie de Mouvens, il fit ordonner un prestre renié nommé Caille, qui luy estoit fort devotionné, & avec luy nombre d'hommes desespérés; lesquels n'ayant peu attrapper Mouvens, passèrent leur cholère sur plusieurs de la religion, qu'ils mirent cruellement à mort, sans respecter aage, sexe, qualité, ne dignité, & sans en espargner aucun; comme en la ville de Frejus, un nommé Rodolphi (1), homme de grandes lettres, le corps duquel fut traîné par les pieds, le ventre & la face contre terre, puis à demi bruslé en la place publique, ietté en mer, repesché, & finalement baillé aux chiens. Semblablement, au village nommé Aurioules (2), fut affommé un povre charpentier, la teste duquel fut puis après escrasée à coups de pierres, le corps ietté en un feu, puis retiré & planté en une muraille pour servir de blanc à ceux qui voudroient tirer à l'encontre.

Il appert par tous ces discours, en quel desordre estoit reduit le royaume, non seulement quant au fait de la religion, mais aussi quant au reste de l'Estat. Ce nonobstant, il y en avoit qui faisoient bien leur conte d'amener le tout à leur devotion sans grande resistance. Car quant au point de la religion, pour empêcher qu'il n'en fust parlé aux Estats, le pape adverti par les cardinaux de Lorraine & de Tournon, afin de prévenir ce danger, publia sa bulle, le XX. iour de novembre, contenant à la manière acoustumée une deploration des misères de la chrestienté, tant tourmentée d'hérésies & divisions. Pour à quoy remedier, ce bon père alleguoit le devoir qu'avoient fait ses predecesseurs, comme Paul III avoit ordonné le concile premièrement à Mantoue (3), & puis pour bonnes raisons transféré à Vicence, & de là à Trente, où il avoit esté commencé : puis après Jules III, son successeur, qui l'avoit continué au mesme lieu, où avoient

1560.

Fidèles  
persécutés.

Une bulle du  
pape.

20 novembre.

(1) Albert dit le *Belliqueux*, margrave de Magdebourg, que ses déprédations et ses cruautés firent mettre au ban de l'Empire en 1553.

(1) Plus exactement Jean Pons Rodulphi (*Hist. des martyrs*, fol. 674).

(2) Ce doit être Ollioules (Var).

(3) En 1543.



1560.

esté faits & concluds certains decrets. Et pource qu'ès prochains lieux d'Allemagne s'estoient esmeues plusieurs seditions & tumultes, & qu'il y avoit ià cruelles guerres en Italie & en France, derechef le concile avoit esté différé par l'industrie de l'ennemi du genre humain (qui estoit ce bon père mesme) pour frustrer l'église d'un si grand profit. Voyant donc (ce que du tout il ne pouvoit dire, sans grande amertume d'esprit) combien cependant les hérésies avoient pris d'accroissement, force & vigueur, & combien la division estoit accreue pendant les guerres, puisque Dieu pitoyable & misericordieux avoit pacifié les roys de la chrestienté, sa Sainteté de son costé avoit conceu espérance de mettre fin aux maux de l'église par le concile. Parquoy, pour offer la division, corriger & reformer les mœurs, & entretenir la paix & union des princes, ayant eu l'advis de ses bons frères les cardinaux, & de ce adverti l'empereur, & autres roys & princes, lesquels il avoit trouvé prests & appareillés d'y entendre; de l'autorité de Dieu & des benoists saint Pierre & saint Paul, desquels il tenoit la place, disoit-il, il ordonnoit le sacré & général concile estre recommandé le iour de la resurrection de nostre Seigneur, & sans delay, en la ville de Trente; admonnestant ses frères les patriarches, archevesques & évesques, les fils les abbés, & autres ausquels de droict commun, privilège ou ancienne coustume, estoit permis de s'affeoier & donner sentence au concile, & leur commandant, en vertu de sainte obéissance du serment par eux à luy fait, & sur les peines sur ce ordonnées, de s'y trouver, s'ils n'avoient empeschement legitime, duquel ils fissent apparoir. Après cela, il prioit l'empereur & les autres roys & princes de s'y trouver, ou d'y envoyer ambassadeurs, gens sages, graves & prudens, pour représenter la personne de leurs maistres, & de donner ordre que les prélats de leur païs y aillent en temps si necessaire. De sa part, estant devenu prince & grand seigneur, il fera que ausdits prélats & autres, allans & retournans dudit concile, ne fera fait ne donné aucun destourbier ou empeschement par les chemins, & ne laisseroit rien passer qui peust appartenir à faire une œu-

Le concile de  
Trente.

vre tant salutaire, constituée par luy. Bref, il appelloit son Dieu à tefmoin, s'il cerchoit autre chose & s'il se proposoit rien devant les yeux que l'honneur de Dieu, la reduction des ames esgarées de la foy, & le perpétuel salut & tranquillité de la chrestienté.

VOILA le premier & principal moyen appresté pour remettre la cognoissance de tous differens à ce bon concile. Davantage, ces bons folliciteurs du pape, advertis que les cayers des députés des Estats particuliers estoient chargés de demander un estat paisible pour la religion, & plusieurs autres choses qui contrevenoient directement à leurs desseins, & sentans approcher le X de decembre, & les députés arriver à la file, firent en sorte que defenses itératives de par le roy leur furent faites sur peine de la vie, que nul d'eux fust si hardi de parler un seul trait de la religion en l'assemblée & convocation que sa Maïesté feroit de ses Estats généraux, d'autant qu'autrement il en avoit disposé. Sur cela, Dieu commença dès lors de monstrier qu'il n'y avoit ruse n'e violence qui puisse sortir effect contre luy. Car combien que ces gens eussent fait toute diligence d'avoir des députés à leur devotion, & qu'ils s'assuraient que la plupart approuveroit leurs desseins; ce neantmoins ceste defense fit murmurer trop plus de gens qu'ils ne pensoient: d'autant, disoient-ils, que les lettres de la convocation des Estats portoient le contraire. Pour donc remédier à cela, furent attitrés personnages d'autorité qui disoient aux députés çà & là, qu'il ne falloit trouver estrange si le roy avoit changé d'avis: car alors de sa resolution prise d'assembler les Estats, il n'estoit nouvelle qu'on voulust tenir le Concile général: mais que maintenant que le pape l'avoit publié, ce feroit luy faire un trop grand préjudice de rien mettre en avant touchant la réformation du clergé, attendu qu'on la devoit esperer bonne & universelle par ce saint concile; & aussi que les prélats de France, qui s'assembleroient au mois de janvier, auroient principalement ce soin de regarder aux choses necessaires & particulières pour la religion, afin de donner un bon reglement à la France, sans empescher les deux autres estats, qui devoient plus tost regarder à trouver deniers au roy

1560.

La question  
religieuse est  
exclue des  
Estats généraux

Projet  
d'assemblée  
des prélats  
de France.

1560.

pour ses urgens affaires, & ayder à chassier les mutins & rebelles, autrement qu'ils seroient les mal venus, & feroit à craindre qu'on les amenast par force à ce point, s'ils ne se presentoient de bonne & franche volonté; mais que les choses gracieusement accordées estoient les plus louables. Sur tout qu'ils se donnassent garde de mettre en avant de s'ayder d'un seul argument qu'on peult estimer & recognoistre estre forti des escrits des rebelles, car cela estoit tant odieux à sa Maïesté que rien plus.

Listes  
de suspects.

LES choses ainsi acheminées, on devoit bien passer plus avant, car desjà le cardinal avoit usé de telle diligence, que de chaque province on luy avoit apporté les noms & surnoms de ceux que ses espies favoient estre du parti qu'il craignoit, en sorte que les rolles en estoient à tous dressés pour les faire advouer & approuver aux députés des trois estats. [que ce] fust par amour ou par force; comme aussi ils s'asseuroient d'estre autorisés, quant aux parlemens de France, de leurs favoris conseillers & présidens, desquels ils avoient suffisamment esprouvé la conscience; estans iceux premièrement ennemis mortels de ceux de la religion, ne demandans rien moins que la correction des abus de la justice, qui n'estoient moindres que ceux de l'église romaine, outre la perte qui leur pouvoit revenir en lachant les grans & gros bénéfices que tenoient eux & leurs enfans, & autres gardiens, advenant une bonne réformation: de sorte qu'il ne leur eust fallu guères bransler la bride pour leur faire iurer la mort de tous ceux de la religion, & consentir à tous les desseins de ceux de Guise qui leur promettoient monts & vaux. Aussi, à la vérité, estoient-ils tous à la merci de leurs adversaires, abusans de l'age du roy & de la royne mère mesmes, suivant le vent qui couroit. Quant au prince de Condé, on tenoit pour certain qu'il devoit avoir la teste tranchée le dixiesme de decembre pour commencer les Estats.

On prépare  
les prisons.

Et d'autant que les prisons d'Orléans ne sembloient assés grandes ni feues, ni semblablement celles de Loches (1), Bourges & autres villes,

(1) Loches (Indre-et-Loire), dont le château avait été transformé par Louis XI en prison d'Etat.

pour contenir si grand nombre d'enrolés de toutes qualités, on meit ouvriers en besongne de toutes parts, pour acoustrer les prisons, & en faire de neufves. Entre autres la grosse tour de sainct Agnan (1) fut grillée & fortifiée pour y mettre les principaux d'Orléans & une autre après pour l'amiral & ses frères, en sorte que ceste tour fut depuis appelée l'amirale.

LE conneestable, lequel on n'avoit garde d'espargner, avoit plusieurs fois esté mandé à la cour, où il n'estoit voulu aller comme sage mondain qu'il estoit, pour ne tomber à son escient es griffes de ses ennemis. Les trois frères de Chaffillon estoient du tout insupportables à ceux de Guise, estimans (comme il estoit vray) qu'il n'y avoit en France aucuns seigneurs plus propres à empescher leurs desseins, & à lever & conduire gens pour s'opposer à eux. Ils furent donc très aises d'avoir trouvé une occasion tant propre, à savoir la profession & declaration ouverte qu'ils avoient faite à la royne de se vouloir renger aux églises réformées du royaume, notamment l'amiral & Andelot son frère. Voici donc comme ils devoient estre maniés.

Projets  
des Guise.

LE roy escrivit à tous les chevaliers de l'ordre absens, qu'il vouloit tenir un chapitre général de son ordre, le iour de Noel suivant, & entendoit que, toutes excuses cessantes, ils se trouvassent à la cour. Cependant le cardinal avoit fait dresser une confession de foy aux sorbonnistes, de tel stile qu'il s'asseuroit que nul de tous ceux qui avoient gousté la doctrine contraire n'y voudroient aucunement consentir, & c'estoit le piège où on les attendoit. Le iour venu, sa Maïesté devoit presenter aux chevaliers, en plein temple, ceste confession, qui seroit signée de sa main, afin qu'ils feissent le mesme, & iurassent tous de non seulement la tenir & garder inviolablement, mais aussi de courir sus par toutes voyes à ceux qui y contreviendroyent, sans espargner père, mère, femme, frères, sœurs, parens ni amis, en quelque sorte ne manière que ce fust: que si aucun en faisoit le moindre refus ou delay (car pour tout

Confession de  
foi catholique.

Le piège est  
tendu.

(1) Saint-Aignan (Loir-et-Cher), à sept lieues de Blois.

1560.

certain ils s'attendoient que l'amiral & Andelot ne la voudroient signer, ou à tout le moins demanderoient iour d'avis, & qu'elle leur fust communiquée) alors sa Maïesté, sans aucune inquisition, forme, ne figure de procès, les devoit degrader de l'ordre & de tous estats, dignités & honneurs, & le lendemain les envoyer au feu bruler tout vifs. Ce mesme stratagème fut dressé au cardinal de Chastillon, par une assemblée générale qu'on devoit faire le mesme iour de tous les cardinaux, pour signer ceste mesme confession de foy, sachans bien qu'il n'en feroit rien. Le roy devoit mander tous les princes & seigneurs du royaume pour leur faire signer ceste confession, & puis à mesme fin, à tous les gentilhommes & officiers domestiques.

Le chancelier avoit commandement de faire le semblable envers tous les maistres des requestes & ceux de la iustice, secretaïres & autres officiers suivans la cour. Il ne faut s'enquerir sur cela si toutes les dames & damoïselles de la cour eussent fait de mesme. Il estoit enjoint à tous ceux qui avoient des serviteurs de faire le semblable, & que chacun respondroit des siens. La cour ainsi repurgée, on devoit envoyer à tous les parlemens, bailliages, seneschaussées & autres iurisdiccions, pour faire pareille profession de foy, sur peine aux défaillans ou delayans d'estre brulés sans autre forme ne figure de procès. Aussi appelloit le cardinal ceste confession, la ratoire (1). Que s'il se trouvoit quelqu'un vray pénitent, & qui appartint à quelque grand prince ou seigneur de la retenue, advenant qu'on luy pardonnast, il porteroit à iamais, pour perpétuelle ignominie, le *Sant-benito* (2), qui est une robbe de couleurs à la mode d'Espagne, la forme de laquelle se prenoit de l'inquisition. Bref, les choses estoient tellement disposées, que pour decouvrir plus promptement les plus secrets de la religion qui fussent en France, chacun curé ou vicaire devoit aller par toutes les maisons de sa paroisse acompagné de greffiers, notaires & autres personnes publiques, pour ce

La ratoire  
du cardinal.

choisies & esleues, afin de recueillir les signatures, & en faire registres & denombrement en chacune iurisdiction.

TELS estoient les proiets & desseins qui se faisoient à Orléans, lesquels estans parachevés, les forces de France devoient estre departies en quatre, pour marcher tousiours à une iournée ou deux près l'une de l'autre, sous la conduite des ducs d'Aumale, marechaux saint André, de Brissac, & de Termes, qui avoient ià tel & semblable pouvoir que celui de saint André cy-dessus déclaré, afin que la France estant repurgée, on regardast au demeurant.

IL ne restoit donc que d'exécuter ce que dessus : à quoy Dieu, qui iustices alors n'avoit fait semblant de voir toutes ces choses, remedia de telle façon, qu'il faut bien confesser qu'il n'y a ni force ni finesse qui puisse empêcher ses destinées. Premièrement donc, quant au roy de Navarre, les marechaux de saint André & de Brissac, qui estoient des principaux de la retenue, estans arrivés à la cour, rompirent le premier dessein dressé contre luy; non pas pour l'espargner, mais d'autant, disoient-ils, qu'on n'en devoit faire si longue garde, pource que, quelque confiné qu'il fust, ce seroit tousiours une occasion à quelques uns de s'eslever pour le recourir (1). Sur cela donc, le premier moyen qu'on essaya pour s'en dessaisir fut de l'empoisonner à un dîner, où il fut adverti de n'aller point. Le second fut de le tuer un soir, partant de chés le roy, d'un coup de pistole, se couvrant de la querelle de monsieur de Nemours, touchant le mariage pretendu entre luy & madamoïsele de Rohan, cousine germaine de la royne de Navarre, auquel il ne s'accordoit, quoy qu'elle en eust eu un enfant sous promesse de mariage, comme elle maintenoit : mais pour ce coup ledit seigneur roy se trouva trop bien acompagné. La tierce entreprise fut estrange & presque incroyable, si elle n'avoit esté tesmoignée par luy mesme & par autres : comme aussi la royne de Navarre pour le bien savoir, & sans avoir iamais esté contredite, en escrivit à la royne mère longtemps après le trespas de tous les deux roys,

1560.

Comment se  
défaire du roi  
de Navarre?

(1) La souricière.

(2) *San-benito* (ou *sacco benito*), espèce de sac dont on revêtait les victimes de l'Inquisition au moment de les conduire au supplice.

(1) Pour le délivrer.

1560.  
Le roi le tuera.

par lettres imprimées. Il fut donc ad-  
visé que le roy (auquel on avoit entiè-  
rement persuadé, qu'espargnant ceste  
race, il perdrait la vie & son Estat),  
feindroit d'estre malade (comme tost  
après il le fut à bon escient & mortel-  
lement), & , n'ayant que sa robe de  
nuit & une dague à sa ceinture, en-  
voyeroit querir ledit seigneur en sa  
chambre, où il n'y devoit avoir que le  
sieur de Guise, le cardinal de Lor-  
raine & le mareschal de Saint-André  
& quelques uns advertis de ce qu'ils  
avoient à faire; que le roy, prenant  
une querelle d'Allemagne (1), comme  
on dit, contre ledit seigneur, luy de-  
voit donner un coup de dague, &  
les autres l'achever. Cela fut con-  
clud, après avoir débattu entre quel-  
ques particuliers, où neantmoins il y  
eut de différentes opinions, ne pou-  
vans quelques uns consentir à un tel  
acte, qui eust fait souiller la main de  
ce jeune roy dans son propre sang.

Le roi de  
Navarre en est  
informé.

LA royne mère, à laquelle ceux de  
Guise ne communiquoient de ces der-  
niers desseins qu'autant qu'il leur plai-  
soit, en fut advertie par le roy mesme,  
& fait ceste faveur audit roy de Na-  
varre de l'en faire advertir par le  
moyen de madame la duchesse de  
Montpensier, après avoir en vain es-  
sayé en secret d'en divertir le roy,  
horsmis qu'il est à presumer que la re-  
monstrance que sa mère luy en fait,  
servit bien à le retenir, quand il fut  
question de l'exécution. Suivant donc  
ce malheureux conseil, le roy Fran-  
çois envoya querir le roy de Navarre,  
pour venir parler seul à luy en sa  
chambre, où il estoit seul aussi, avec  
les dessusdits. Il fut adverti de n'y  
aller, & trouver quelque excuse: ce  
qu'il fit la première fois. On le ren-  
voya querir pour la seconde, en la-  
quelle il fut encores conseillé de n'y  
aller, par un qui luy dit la vérité de  
leur deliberation. A la fin, poussé  
d'un cœur magnanime, joint aussi que  
la pureté de sa conscience en ce fait  
l'empeschoit d'apprehender ceste mort,  
il se resolut d'y aller, menant seule-  
ment quelques uns avec luy, entre  
autres le capitaine Ranty, lieutenant  
de sa compagnie, gentilhomme en qui  
il se fioit, & qui avoit esté nourri  
d'enfance avec luy. Montant le de-

Il est mandé à  
la cour.

S'y rendra-t-il?

gré de la chambre du roy, il trouva  
encores quelqu'un qui le voulut ar-  
rester luy disant: « Sire, vous allés vous  
perdre? » Mais comme il estoit re-  
solu, il se tourna alors (comme depuis  
tous deux l'ont recité) vers le capi-  
taine Ranty, disant: « *Je m'en vais  
au lieu où il y en a qui ont iuré ma  
mort, mais iamaïs peau ne fut vendue  
si chère, que ie leur vendray la  
mienne. S'il plaist à Dieu il me sau-  
vera; mais ie vous prie, par la fidélité  
que l'ay tousiours cognue en vous de  
vostre bonne nourriture, & l'amitié  
que ie vous ay portée, de me faire ce  
dernier service, que si ie meurs, vous  
recouvriés la chemise que j'ai sur  
moy, & la portiés toute sanglante à  
ma femme pour le grand amour qu'elle  
m'a tousiours porté, & afin que pour  
son devoir (puisqu'il mon fils n'est en-  
cores en aage de pouvoir venger ma  
mort) elle l'envoye percée & san-  
glante (comme si ie meurs elle le  
fera), aux princes estrangers & chres-  
tiens, pour venger ma mort si cruelle  
& traistresse.* » Et sur ces paroles il  
entra en la chambre du roy, & incon-  
tinent le cardinal de Lorraine ferma  
la porte par dedans après luy. Adonc  
le roy luy tint quelques rudes pro-  
pos, auxquels il respondit avec tout  
devoir & reverence, regardant neant-  
moins ses ennemis d'un oeil assés fa-  
rouche. Bref, les uns & les autres  
estans estonnés par la volonté de  
Dieu, les choses se passèrent en paro-  
les. Il ne faut nullement douter que  
la vertu de Dieu, qui bride la rage  
des meschans, & tient en sa main le  
cœur des roys, ne s'estendist sur l'un  
& sur l'autre; sur le roy, pour ne luy  
permettre de commettre en son sang  
un tour si indigne de luy & de tout le  
sang de France; & sur le roy de Na-  
varre aussi pour luy faire paroître qu'un  
seul cheveu de nostre teste ne peut  
tomber sans sa providence, quelques  
desseins qu'on puisse prendre au con-  
traire. Ainsi pour lors eschappa le roy  
de Navarre, ce que voyans ses enne-  
mis, & ce nonobstant, perseverans en  
leur haine, leur dernière résolution  
fut que le roy iroit faire un petit  
voyage pour chasser à Chambourg (1)

1560.

Tout se passe  
en paroles.

Nouveau  
complot.

(1) On dit aujourd'hui une querelle d'Al-  
lemagne.

(1) Ou Chambord, dont le magnifique châ-  
teau venait d'être construit par François 1<sup>er</sup>  
en 1533. Celui de Chenonceaux, bâti pour  
la duchesse d'Etampes, date à peu près de  
la même époque.

1560.

& à Chenonceau, pendant qu'on nettoieroit la ville d'Orléans, & qu'on dresseroit les logis des députés des États, & de tous les princes & grans seigneurs, qui estoient mandés de s'y trouver : que ledit seigneur y meneroit le Navarrois, & qu'en courant après quelque beste on le tueroit, puis on feroit courir le bruit qu'il auroit esté meurtri d'un cerf ou sanglier.

On avertit  
l'amiral.

QUANT à l'amiral, auquel on avoit, comme aux autres, commandé de ne faillir à ceste assemblée des États, combien qu'il fust bien adverti de la conclusion & resolution prise contre luy & les siens, & de l'appareil dressé pour cest effect, & que desjà estoient arrivés à Orléans trente ou quarante des plus experts bourreaux des villes circonvoisines, qu'on avoit habillés d'une mesme livrée & parure ; que l'eschaffaut pour trancher la teste au prince de Condé (la femme duquel estoit sa niepce), s'en alloit ià dressé devant le logis du roy, que la deliberation estoit de le faire ainsi mourir ignominieusement à l'entrée des États, pour de tant plus les tenir en crainte, & leur faire approuver la mort des autres, dont il estoit du nombre & des plus recommandés, par les ennemis de ses vertus ; que l'on avoit acoustumé cependant une prison, qui ià estoit dédiée & consacrée à luy & à ses frères ; qu'il n'y avoit doute que l'on ne vist en bref la plus grande effusion de sang qui iamais fut veue & ouye en France ; bref, que desjà defences avoient esté faites aux habitans d'Orléans, & tous autres, horsmis les gens de guerre qui seroient de garde, de sortir de leurs maisons midi sonné, voire de regarder par les fenestres, sur peine d'y estre sur l'heure pendus & estranglés, sans autre figure de procès, & que le sac de la ville avoit esté accordé aux gens de guerre, laquelle seroit puis après demantelée & rendue village sans aucunes prééminences & privilèges. Toutes ces choses, di-je, ne peurent aucunement neantmoins desmouvoir l'amiral d'entreprendre le voyage d'Orléans, & sans plus tarder, ni seulement attendre le conestable son oncle, après avoir eu les lettres du roy, auquel il delibera faire entière confession de sa foy, il se mit en chemin, remettant l'événement à Dieu.

Il se rend à  
Orléans.

Au partir de sa maison, il ne voulut dissimuler à sa femme (1) (dame des plus chrestiennes & vertueuses qui ayent esté de son temps) le danger où il s'alloit envelopper, sans en attendre aucune bonne issue pour son corps, selon l'apparence humaine ; disant toutesfois avoir telle confiance en Dieu qu'il auroit pitié de sa povre église & du royaume, exhortant ladite dame, ensemble sa famille, de demeurer constans en la doctrine de l'Evangile où ils avoient esté droitement enseignés, puisque Dieu leur avoit fait cognoistre que c'estoit la vraye & certaine pasture celeste : estimant ne pouvoir recevoir plus grand heur que de souffrir pour son nom. Au reste, il enchargea très estroitement à ladite dame, soit qu'elle entendist sa prison ou sa mort, de ne laisser à poursuivre sa course, & de faire baptiser son enfant duquel elle estoit enceinte & preste d'accoucher, en l'église réformée, & par les vrais ministres de la parole de Dieu, & que plustost elle endurast la mort, que de souffrir ice-luy estre pollué aux superstitions de l'église romaine. Somme, il luy disoit que si elle demouroit ferme en ceste resolution, elle en devoit espérer bonne issue : mesmement que Dieu avoit acoustumé de desployer ses merveilles lorsque les hommes avoient perdu toute esperance de salut & de vie. Voilà quel fut son partement de sa maison.

ESTANT arrivé à Orléans, encor que la royne mère luy eust fait le pareil accueil & reception que de coustume, si n'y demeura-il guères sans s'appercevoir de la mauvaise volonté de ses ennemis de Guise. De quoy il fut à demi adverti par ladite dame mesme, laquelle luy dit qu'elle estoit en grande peine pour luy, d'autant que le cardinal de Lorraine avoit délibéré de luy demander raison de sa foy en la presence du roy, le priant d'adviser [à] ce qu'il auroit à répondre, & à ne se mettre légèrement en danger. L'amiral ne se donna pas grand'peine de cest advertissement, ains luy dit franchement qu'il ne demandoit pas mieux, & qu'il esperoit que Dieu luy feroit la grace de la donner si bonne, que sa Maiesté en seroit

1560.

Ses adieux  
à sa femme.

Il arrive  
à la cour.

(1) Charlotte de Laval, fille de Guy de Laval, que Coligny avait épousée en 1547.

1560.

contente, sans que le cardinal en pût emporter que la honte. La royne, ayant derechef enquis l'amiral, s'il auroit bien la hardiesse de ce faire, & entendu qu'ouy, elle-mesme le rapporta au cardinal qui en fut très aise, espérant avoir trouvé un prompt moyen de luy faire [son] procès; & de ce pas alla au roy, & luy dit par moquerie, devant ladite dame sa mère, qu'il luy avoit ce iour-là acquis un des meilleurs serviteurs du monde, lequel desvoyé de la foy, estoit prest à retourner au sein de [la] sainte église catholique romaine. La royne, di-ie, ayant fait entendre à l'amiral ce qui estoit passé, adiousta que le cardinal desiroit qu'il y eust en la presence du roy cinq ou six docteurs de la Sorbonne, qui avoient esté envoyés querir expressement pour disputer contre les hérétiques pertinax. L'amiral luy dit qu'il n'entendoit point qu'ils y fussent, quand il plairoit au roy que le cardinal l'interrogeât devant sa Maïesté; non pour crainte qu'il eust d'eux, ni d'estre esbranlé par leurs argumens, mais qu'il savoit leur procédure estre telle que de condamner ceux de sa religion sans les convaincre autrement d'hérésie, ni rendre raison de leurs censures. Et ainsi advenant, il seroit aisé au cardinal de le faire declairer pour hérétique, sans autre forme ne figure de procès, en sorte qu'il ne pourroit estre entendu en son bon droit. Mais s'il plaifoit au roy les ouyr tous deux seuls, il iugeroit aisément lequel des deux feroit hérétique: ce que ladite dame dit qu'elle trouvoit très bon, & promit d'ainsi le faire. Ceci advint pendant la maladie du roy, de laquelle il sera tantost parlé; mais comme elle rengregeoit (1), ce négoce fut interrompu, & n'en fut depuis parlé, d'autant que le cardinal insistoit que les théologiens y estoient nécessaires.

LES affaires ainsi disposés par ceux de Guise, ils adviserent qu'il estoit temps de commencer à executer leurs desseins. Parquoy le bruit courut que le roy alloit à la chasse à Chambourg & à Chenonceau, afin de nettoyer pendant ce temps les logis, faire place & preparer ceux des députés des trois estats. Et de fait la première chambre dudit sieur, & son train fu-

L'amiral pose  
ses conditions.

Projets  
de chasse.

(1) S'aggravait.

rent envoyés devant pour defloger: de quoy on advertit le roy de Navarre, afin qu'il se preparast de sa part; lequel, estant allé donner le bon iour au roy, le dimanche au matin, il luy demanda luy-mesme s'il ne luy vouloit pas faire compagnie à la chasse, en attendant la venue des Estats. Il supplia sa Maïesté l'excuser, d'autant que tout le monde trouveroit estrange de le voir aller à l'esbat, & laisser son frère prisonnier & captif, à raison de quoy il n'estoit délibéré de iamais partir de là qu'il n'en vist une fin, suppliant ledit sieur y vouloir pourvoir & luy tenir promesse. Cela entendu par ceux de Guise, il eut commandement exprès dudit sieur de se tenir prest pour le lendemain matin.

SUR le soir, le roy estant à vespres aux Iacopins, il luy prit un grand evanouissement, qui fut cause qu'on l'emporta hastivement en sa chambre: & revenu de pafmoison, commença à se plaindre de la teste en la partie de l'aureille gauche, en laquelle il avoit eu de tout temps une fistule, en sorte que de la douleur, la fièvre le print. Voilà comme le voyage fut rompu à la bonne heure pour le Navarrois, son frère & autres. Ce neantmoins, ceux de Guise ne laissèrent de diligenter leurs affaires, & durant ceste maladie furent expédiées plusieurs commissions aux capitaines de leur faction, pour aller lever gens en Provence, Guienne, Gascongne, Normandie, Picardie, Champagne & Bourgongne; lesquels avoient charge expresse de ne faire nul enrrollement, si les soldats n'avoient tesmoignage de leurs curés & vicaires d'estre de la religion romaine, à ce que leur armée ne fust bigarrée; & fut commandé au marefchal de Termes de passer outre pour assaillir Béarn, où il se devoit joindre aux forces de l'Espagnol. Mais la noblesse de la religion, qui avoit suyvi le roy de Navarre, ne voulant laisser la peau à si bon marché que luy & son frère, fut tellement persuadée par le sieur de Mesmy (1) de Perigort, & autres, que, mettans armes à dos, ils s'enroollèrent sept ou huit cens chevaux, cinq ou six mil

1560.

Maladie du roi.

Les Guise  
lèvent  
des troupes.

Préparatifs de  
défense.

(1) Jean de Mesmes, ou de Mesmy, que son zèle pour la religion devait faire élire l'année suivante, par le synode de Sainte-Foy, commandant militaire de l'Agenois. Voy. ci-après, livre V.

1560.

hommes de pied, affés bien armés & en bonne volonté, lesquels se devoient assembler sïtoſt que Termes auroit paſſé Limoges, pour l'enclaver entre deux rivières là prochaines.

CEUX qui ont veu la ſituation des lieux, diſent qu'indubitablement Termes euſt eu à ſouffrir, ſ'il n'eũt eſté du tout deſſait; mais voici comment il évita ce danger. Les chefs de ceſte entrepriſe choiſirent un d'entre eux, qui avoit grand accès à Limoges où Termes eſtoit alors, pour aller eſpïer le temps de ſon parlement pour exécuter leur entrepriſe. Mais ce perſonage, meſme de ſe ne ſay quelle affection, ſans occaſion aucune, ſ'alla preſenter audit ſieur de Termes, & luy fit bien au long entendre le piège qu'on luy avoit dreſſé. Luy, qui eſtoit vieil & ruſé capitaine, eſtima du commencement que ceſt advertiſſement fuſt une ruſe, pour le garder de paſſer; car il ne pouvoit croire qu'en ſi peu de iours il fuſt poſſible d'aſſembler & armer tel nombre d'hommes. Mais quand l'eſpion eut obtenu de luy un de ſes capitaines, qui luy rapporta fidèlement puis après tous les appareils qui luy furent montrés, & la manière qu'on tenoit pour aſſembler les armes & les forces, il ſe ſouvint du trait qu'on luy avoit fait à Gravelines, de forte qu'il ne ſe fit guères tirer l'aureille, ains ſe retira à Poitiers, d'où il n'eut pas pluſtoſt eſcrit au roy ce qui ſe paſſoit, qu'il s'entendiſt la grieveſe maladie d'iceluy; à raiſon de quoy il euſt bien voulu retenir ſes lettres, ne ſachant quelle en feroit l'iffue, & de peur d'encourir davantage l'indignation des princes, combien qu'au paravant en tous ſes exploits il ſe fuſt porté autant modeſtement que le temps permettoit, car il pouvoit pis faire.

Ces nouvelles venues à la cour, avec le rengregement de la maladie du roy, troublerent grandement la feſte, & mirent ceux de Guiſe en grande crainte, d'autant qu'ils n'eſtimoient que tenans ces deux princes, aucun oſaſt entreprendre de ſ'eſlever. Mais, ſe ſentans fruſtrés de leur eſperance, & ſe doutans qu'il y euſt pareilles entrepriſes ailleurs, ils conclurent qu'il falloit tuer le Navarrois, quoyqu'il en advint; mais ceſte reſolution ne peut eſtre ſi ſecrette, eſtant maniée par trop de gens, & peu ſe-

Termes eſt  
prévenu.

Il faut tuer le  
roi de Navarre.

1560.

crets, que le Navarrois n'en fuſt adverti par une grande dame qui appartenoit aux uns & aux autres, laquelle le pria de n'aller ce iour-là au conſeil, & pluſtoſt faire le malade, & ſe mettre au liſt pour y eſtre viſité de peu de gens. Cela fut cauſe qu'il alla incontinent trouver la royne mère pour luy declairer ce qu'il avoit entendu, enſemble toutes les autres embuſches qui luy avoient eſté ſouvent dreſſées, contre la promeſſe & parole du roy tant de fois reiterée, & ſur laquelle ſe confiant il n'avoit craint de ſ'aller rendre en leurs mains, & d'y mener ſon frère comme en ſauvegarde, pour eſtre maintenus contre leurs ennemis, & entendus en leurs deſenſes, quittans en ce faiſant tous les autres bons moyens qu'ils avoient eu d'opprimer leurs ennemis, ou pour le moins de ſ'en deſendre. Maintenant il ſe voyoit fruſtré de toutes promeſſes, & n'avoit que des menaces & mauvais viſage. Que ſi ceux de ſon gouvernement avoient voulu entreprendre quelque choſe mauvaiſe, il les deſavouoit & vouloit mourir miſerablement, ſ'il ſe trouvoit qu'il y euſt preſté aucun conſentement, ne qu'il en euſt entendu aucune choſe, ſinon à l'heure meſme que le bruit en eſtoit ſemé par toute la cour. La royne eut refuge aux negatives, diſant ne ſavoir [ce] que c'eſtoit, qu'elle n'en croyoit rien, & ſi elle ſ'en appercevoit, elle y donneroit ordre. Voilà comme le roy de Navarre évada ce danger pour l'heure, la royne ayant deſcouvert & empeſché le tout, pour ce que le cardinal de Tournon diſoit que ce ne ſeroit beſongner qu'à demi ſi on n'attendoit le conneſtable, ſes enfans & nepveux qui devoient arriver de iour à autre: « Car (diſoit-il) ſi on les effarouche, ils ont moyen de prendre halaine & feront plus d'empeſchement que les princes. » Cependant le roy de Navarre eſtoit en grande angoiſſe, n'ayant avec qui prendre conſeil, ſeulement il faiſoit le iour bonne mine, & la nuit ſe tenoit ſur ſes gardes, avec ſi peu de ſerviteurs qu'il avoit pour ſe deſendre, ſi on le venoit aſſailir, & temporifer au combat juſques au iour ſ'il pouvoit, afin de faire cognoiſtre l'indignité de ſes ennemis.

QUANT à la maladie du roy, combien que quelque humeur fort puante

Le roi de  
Navarre se  
plaint à  
la reine mère.

La reine  
ignore tout.

La maladie du  
roi s'aggrave.

1560.

Le duc de  
Guise  
au désespoir.

fust distillée de son aurreille, qu'il eust esté purgé & ventosé, & que ceste descence fust retenue par fomentations; toutesfois la fièvre ne laissa de luy redoubler avec grandes douleurs, inquiétudes & resveries, qui firent que les médecins desespérons de sa santé, le duc de Guise leur disoit mille iniures, & s'enqueroit souvent s'il estoit possible que, par art de médecine ou autrement, on peut sauver un roy, ou bien seulement luy prolonger la vie, voire à un roy, qui estoit en la fleur de son aage. Bref, sa passion estoit si extreme que, ne pouvant avoir des médecins & chirurgiens ceste assurance seulement de le faire vivre iusques à Pasques prochaines, il leur reprochoit l'avoir eux-mêmes tué; qu'ils avoient pris argent des hérétiques pour ce faire, & qu'il les feroit tous pendre; qu'ils estoient larrons & abuseurs du peuple, & tiroient les gages du roy sans luy servir d'autre chose que de luy abréger ses iours.

Le cardinal  
invoque  
les saints.

COMME le duc de Guise tentoit ces moyens, son frère le cardinal recourut aux voyages & vœus aux saints & saintes de Paradis, & aux processions des prestres & moines, qui ne se montrèrent paresseux, surtout à Paris, à exhorter les peuples par prédications, de prier Dieu de leur vouloir garder leur bon roy, à tout le moins iusques à ce qu'il eust mis fin à son entreprise commencée, d'exterminer ces meschans hérétiques & ennemis de l'église romaine, qui avoient causé toutes les calamités qui estoient de présent au monde, & ne leur faire ce préjudice, de les frustrer de ce bon prince, comme il avoit fait de Henry, lors qu'il avoit entrepris cest ouvrage tant saint & bon. Et furent ordonnées & faites processions generales, chacun de la religion romaine se mettant en bon estat, comme le iour de Pasques.

Le vœu  
du jeune roi.

LE roy aussi voua à Dieu & à tous les saints & saintes de Paradis, spécialement à nostre Dame de Cléry (1), comme ils l'appellent, que s'il leur plaisoit luy renvoyer santé, il ne cesseroit iamais tant qu'il eust entièrement repurgé le royaume de ces meschans hérétiques; & vouloit que Dieu le

fist promptement mourir, si seulement il espargnoit femme, mère, frères, sœurs, parens, amis qui en seroient tant fust peu soupçonnés: & que lors il prendroit volontiers la mort à gré. Mais pour toutes ces choses sa maladie ne diminuoit point, ains alloit chacun iour en empirant.

Nous avons veu cy-devant (1) les procédures tenues contre le baillif d'Orléans, qu'on vouloit faire tenir compagnie au prince de Condé. En quoy d'Avançon avoit fort avancé besongne, & tant que possible luy fust; mais la maladie du roy rompit tout, & à mesure que tel bruit augmentoit, le baillif aussi sur ces nouvelles commença de s'asseurer, tenant pour certain sa delivrance, en ce qu'il vit son commissaire mettre de l'eau dans son vin & changer de stîle, & les tesmoings qui luy estoient presentés, moins asseurés & impudens qu'au paravant: bref, pour son indisposition, il fut mis chés sa belle-mère, Madame des Marais, femme de grande piété & vertu.

Le bailli  
d'Orléans.

D'AUTRE part, ceux des églises réformées, ayans cognu ce qui leur estoit appresté pour leur dernière ruine & desolation, publièrent aussi le ieufne entre eux, & se mirent en continuelles prières, à ce qu'il pleust à Dieu retirer de dessus leur dos sa main courroucée & appesantie, & par mesme moyen, modérer la violence & rage des adverfaires de l'Evangile qui estoient près la personne du roy, & que tout ainsi que par sa grand bonté & misericorde, il s'estoit tousiours montré defendeur de son église, & l'avoit delivrée des mains de ses ennemis, lors qu'il n'y avoit aucune esperance de secours humain, aussi qu'il estendist sa puissance miraculeuse & admirable, pour dissiper le conseil des conspirateurs, comme il avoit fait celuy d'Achitophel (2), donnant au roy avec sa santé un bon & sage conseil, par le moyen duquel ils peussent posséder leurs ames en patience. Et ainsi se remettoient du tout en la bonté & sauvegarde de Dieu, sachans qu'il n'y avoit nul autre salutaire remède. Voilà comme les peuples françois, divisés en opinions, prioient diversément, les uns pour l'effusion du sang, selon le

Les églises  
réformées en  
prières.

(1) Bien connue pour avoir déjà été l'objet de la dévotion superstitieuse de Louis XI, dont elle renferme le tombeau.

(1) Page 161.

(2) 2 Sam., XVII, 14.



1560.

zèle & enfeignement où ils estoient nourris, & les autres, au contraire, attendoient de Dieu leur delivrance entière.

Que fera la  
royne mère ?

SUR ces entrefaites, la royne mère, voyant le roy son premier fils à l'extrémité, se proposa devant les yeux les difficultés où elle entroit par ce nouveau changement. Car, d'un costé, elle pensoit au rude traitement dont on avoit usé à l'endroit des princes, & le mescontentement qu'ils devoient avoir d'elle, pour n'avoir tenu la main à leur faire rendre le lieu & reng qui leur appartenoit au manieement des affaires. Davantage, elle savoit comme les plus grans seigneurs de France avoient esté traités, & la iuste occasion qu'ils avoient de s'en revenger; parquoy elle ne pouvoit appercevoir de ce costé là qu'une grande playe, & le danger d'une guerre civile. D'autre part, ceux de Guise n'estoient desgarnis de remonstres & vives persuasions pour entretenir leur conseil, luy remettans devant les yeux le danger où elle se precipiteroit, si elle souffroit que les Estats revinssent à leur souverain commandement, comme ils avoient tousiours au paravant acoustumé en cas semblables. Mais quoy qu'il en soit, elle sceut très bien se desveloper de toutes ces difficultés, comme se laisse à dire à ceux qui en sont mieux informés, n'estant aussi mon intention de parler de l'estat civil, sinon autant

que la matière de la religion le requiert.

CEPENDANT la maladie du roy alloit de mal en pis, & tous les remèdes estans desesperés, les médecins & chirurgiens mirent en deliberation de le trepanner: mais chacun estoit si estonné qu'on n'en conclud rien, de sorte que ledit seigneur demeura forclos de ce remède qu'on estimoit luy pouvoir servir. Et asseuroit-on que lesdits médecins & chirurgiens n'estoient espris de moindre frayeur, que celle qu'ils eurent à la mort du feu roy Henry, dernier decedé, d'où s'enfuit un proverbe, qu'il faisoit mauvais estre roy pour mourir.

Le cinquiesme decembre, sur l'heure de midi, on tenoit le roy pour mort, combien qu'il n'expira qu'à cinq heures du soir: mais quand ceux de Guise cognurent qu'il n'y avoit plus d'esperance, ils s'allèrent renfermer & barrer dans leur logis pleins de crainte & frayeur incroyable, d'où ils ne partirent d'un iour ou de deux, & iusques à ce qu'ils eurent assurance de la royne mère & du roy de Navarre, que rien ne leur feroit fait.

VOYLA en somme comme, par la mort d'un roy enfant, tant de cordages furent rompus pour la seconde fois, après avoir esté si bien attelés, & comme si grandes & hautes entreprises allèrent en fumée, lorsque toutes choses estoient préparées pour l'entière ruine de ceux de la religion.

1560.

Le roi va de  
mal en pis.

Il meurt.  
5 decembre.



# HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE



## ÉGLISES RÉFORMÉES

AU ROYAUME DE FRANCE

### LIVRE IIII

CONTENANT LES CHOSSES ADVENUES SOUS CHARLES NEUFVIESME

1560.  
L'Eternel  
règne.

Le roy François deuxième estant le cinquiesme de decembre M.D.LX, ainsi soudainement emporté de ce monde, sur le point que ceux de Guise ne doutoient nullement que leur grandeur ne fust establie à iamais, ce n'est pas merveilles s'ils furent bien estonnés, & si, au contraire, tous ceux qui se tenoient comme perdus reprindrent force & courage. Car il se pouvoit bien veoir à l'œil que Dieu offroit dès lors comme miraculeusement le vray moyen de remettre tout le royaume en estat sans grande resistance : mais nos péchés empeschèrent un bien si grand & asseuré, & se cognut alors évidemment que les royaumes sont plustost conduits par les secrets conseils de Dieu, que par l'industrie ni volonté des hommes, combien que cela n'excuse en ce fait dont nous avons à parler, ni la malice des uns, ni la lâcheté des autres, desquels Dieu a fait depuis de grands & terribles iugemens.

Nous avons parlé (1) des factions qui estoient à la cour au trespas du roy Henry, dont les unes sembloient du tout amorties, plusieurs ayans obéi au vent de la cour, quand le roy François son fils deceda; les autres estoient si affoiblies, que les partisans se fussent bien contentés d'estre asseurés de leurs vies, mais tout cela ressuscita en un instant par la mort si soudaine de ce ieune roy, laissant un successeur enfant, à la tutele duquel nul ne doutoit qu'il n'appartinist aux estats de pourvoir, qui se trouvoient lors amenés & préparés à Orléans pour une fin toute contraire. Les princes du sang estoient aussi tout portés, & n'y avoit aucune difficulté touchant l'aage ni les qualités du premier d'iceux, le roy de Navarre; auquel, sans doute aucun, appartenoit le gouvernement du royaume par tout droit divin & humain. De cest establissement la ruine de ceux de Guise & de leurs adherens sans difficulté devoit s'en suivre : ce neantmoins il est advenu autrement, voire par des façons estran-

1560.  
La situation.

(1) Page 119.

1560.

Bonne mine  
à mauvais jeu.

ges, comme ie deduiray cy-après, remarquant les ruses des uns & les fautes des autres. En somme ceux de Guise, suivis du duc de Nemours pour sa querelle particulière, du mareschal de S. André, leur serviteur à gages, du mareschal de Brissac, devenu leur créature, & du cardinal de Tournon, se voyans surpris, conclurent que rien ne leur pouvoit plus servir que la bonne mine en mauvais ieu; &, pour cela, deliberèrent de caler le voile, faifans comme ceux qui, en forte tempeste, navigent à la bouline (1), sachans que, faifans autrement, ils empireroient d'autant leur condition. Deux choses davantage les fortifioient, esquelles ils ne furent deceus : car, d'un costé, les affaires de la royne mère & les leurs estoient tellement enlacés en plusieurs chefs, qu'ils se promettoient que la nécessité les tenant liés, elle les maintiendrait tant qu'elle pourroit : d'autre part, outre ce que desjà le roy de Navarre s'estoit laissé aller à la royne mère, comme il a esté dit, ils n'ignoroient pas que leurs adversaires mesmes, cognoissans comme se gouverneroit ledit seigneur roy de Navarre, s'arresteroit plustost à la royne mère qu'à luy, esperans la pouvoir mieux retenir à leur devotion, soit que les Estats se tinssent ou non; lesquels aussi ils estimoient avoir si bien farcis de leurs gens, qu'il y en auroit pour le moins assés pour rompre le choq, si on les vouloit heurter trop lourdement.

Les funérailles  
du roi.

AYANS donc ainsi deliberé de se tenir fermes le mieux qu'ils pourroient, afin de n'estre contraincts de s'absenter d'Orléans en forte quelconque, ils donnèrent ordre, après que le cœur du roy François eust esté inhumé à sainte Croix d'Orléans, que le corps fust mené par les sieurs de Sanfac & de la Brosse, & mis en sa crotte (2) à saint Denis, sans aucun royal convoy ni autres ceremonies acoustumées. Cela donna occasion non seulement aux prestres de se mescontenter (comme si cela eust esté un presage de quelque faveur pour ceux de la religion), mais aussi à d'autres plus vrais amateurs de leur maistre que ceux qui

(1) *Naviguer à la bouline*, manœuvre qui consiste à effacer la voile en la portant de côté de manière à aller dans la direction du vent.

(2) En son caveau.

en avoient receu tant de biens. Et de fait, deux iours après son enterrement, fut trouvé à saint Denis, sur le drap de velours, un billet portant ces mots : « *Où est messire Tanegui du Chastel, mais il estoit François.* » Ce Tanegui, chambellan du roy Charles septiesme, & assés renommé es chroniques de ce temps-là pour plusieurs actes, les uns louables, les autres non, fit toutesfois une chose très memorable au decès du feu roy son maistre, quand, voyant son corps abandonné quasi de tous, d'autant que chacun estoit accouru au roy Loys XI. nouveau roy pour lors, s'estant retiré au Pais-Bas pour la male grace de son père, il employa iusques à cent soixante-huit mille livres pour les obsèques d'iceluy. Et pourtant sembla que ce billet contint un regret au nom du feu roy, comme n'ayant rencontré aucun pareil serviteur. Aucuns y en avoit qui imputoient ce conseil au cardinal de Lorraine, assés acoustumé à telles ruses, pour rendre dès lors odieux au peuple le roy de Navarre & ceux de son parti, comme pretendans d'introduire leur religion, en commençant par la personne du feu roy.

OR, à grand'peine estoit le roy expiré, quand la royne, pour commencer à gagner ceux par la main desquels il luy falloit passer, envoya le sieur de Lansac au-devant du connestable à Estampes, où il estoit arrivé, faifant durer son voyage à la cour le plus qu'il pouvoit. Sa charge estoit de le prier de venir, & de l'asseurer de son amitié, & que tout seroit tantost bien redressé. Le connestable, qui faisoit ces tours aux autres, & qui n'avoit garde, mesmement sans cela, de perdre les occasions, ne mit guères à se rendre à Orléans avec son fils aîné le mareschal de Montmorancy; là où, de prime face, ayant trouvé les soldats qui gardoient la porte de la ville, leur commanda de s'en aller, disant qu'estant le roy dans Orléans au milieu de son royaume, c'estoit chose mal séante qu'on gardast les portes : cela donna grand courage à petis & à grands, qui tous se trouvoient en bonne & entière deliberation. Mais il apparut tantost que le roy de Navarre estoit ordonné, par une fatale destinée de ce royaume, non à ce qu'on avoit espéré, mais à un effet tout contraire, comme on l'a senti depuis, & sent encores : car com-

1560.

TanneGuy  
du Châtel.Le connestable  
à Orléans.

1560.

bien que Dieu & les loix l'appellaient au gouvernement du royaume, & que le consentement des États le requist de luy, en quoy il n'eust eu faute de conseil ni de force, en cas de résistance, pour reſtablir toutes choses : tant s'en ſalut qu'il maintint ſon degré, qu'au contraire il ſe contenta de l'ombre, quittant volontairement le corps & la ſubſtance à la royne mère, ſans qu'elle y euſt grande difficulté. Car (ce qui monſtra clairement que Dieu par ſon juſte iugement, voulant punir la France, aveugla en ce fait les plus ſages) ceux qui eſtoient venus là pour le ſoutenir, & qui ne devoient iamais ſouffrir cela, au lieu de faire leur devoir, contrepesans le naturel de ce prince ne s'aſſubiettiſſant nullement au maniement des affaires, & faiſans leur conte qu'ils chevroient aiſement à bout de la royne mère, tant pour eſtre femme que pour l'avoir obligée par un tel bienfait, oublièrent tantost le danger extreme, dont à grand' peine ils eſtoient encor eſchappés : & ſans penſer à la breſche qu'ils faiſoient aux anciennes & inviolables loix de la monarchie françoise, & au ſerment qui oblige ſpecialement les officiers de la couronne, preferèrent ſans raiſon à tant de princes du ſang, tous capables de gouverner, une femme, voire meſme eſtrangère, & de race paternelle par trop inferieure au ſang de France, & auquel on ſavoit affés qu'elle n'eust iamais eu part, ſi on euſt peu deviner ce qui advint toſt après ſon mariage, dont le connestable eſtoit bon teſmoin. Ils aidèrent donc à ſe tromper eux-meſmes bien pauvrement, ſouffrans que ce prince ſe perſuadast qu'il ſe devoit contenter d'un honneur imaginaire, quittant la principale place à la royne mère; voire, diſoit-on, qu'il faiſoit un acte très généreux, en ce qu'oublant tant d'iniures paſſées pour remédier aux ſeditions, il quittoit volontairement ceſte prééminence, combien que peu de iours au paravant, on euſt reſolu de couper la teſte à ſon frère, luy reſervant une perpetuelle poſſeſſion d'une tour de Loches. Si eſt-ce que cela paſſa de ceſte façon, combien qu'il n'y euſt apparence aucune de ſedition, & que ſ'il y en euſt eu, le remède ne fuſt pas d'oſter la prééminence à celui auquel Dieu luy-meſmes la donnoit, & les bonnes loix & l'autorité legitime des États. Il y

eut encores une choſe qui rendit ceſte faute tant plus remarquable, c'eſt qu'eſtans là préſens, les États auxquels ceſte deliberation & leur reſolution appartenoit entièrement, ce neantmoins cela paſſa devant les yeux, voire de telle ſorte que ceux qui ſ'y devoient oppoſer, les uns ſe ſians ſur l'autorité de ceux qui ſ'en meſloient, & ſur la preud'hommie & prudence deſquels ils avoient à la vérité occaſion de ſe repoſer; les autres ne voulans ou n'oſans trouver mauvais ce que telles gens trouvoient neceſſaire, remercioient d'un coſté ce bon prince de ſa grande generoſité, & d'autre part eſlevoient la royne mère iuſques au tiers ciel.

Ceux qui avoient eſté cauſe de la priſon du prince, le craignoient extremement en ce changement, ayant eſté ſa magnanimité aiguifée par une telle & ſi capitale iniure. Voilà pourquoy decedant le feu roy, ils ſe trouvèrent merueilleuſement empeſchés, voyans bien qu'il le falloir delivrer, mais que ſi cela ſe faiſoit auſſi haſtivement qu'il avoit eſté empriſonné, il renverſeroit entièrement leurs deſſeins, & remettroit le roy de Navarre ſon frère en haleine. Leur reſolution fut ſur cela auſſi finement proietée qu'il eſtoit poſſible, à ſavoir de le traiter en toute gracieuſeté, reiſſant le tout ſur le roy déſunt, & le mettant hors de doute de ſa pleine delivrance, mais cependant luy faire remonſtrer ſous main que ſ'il ſortoit de ceſte façon, on preſumerait que le temps & la faveur l'auroit pluſtoſt delivré que ſon innocence; & que pourtant il devoit, avant que venir en cour ni ſe trouver aux États, inſiſter à une ſolennelle declaration d'innocence, après iuridique cognoiſſance de cauſe, qu'il ne devoit craindre aucunement. Par ce moyen la royne & ceux de Guiſe gaigneroient le devant, à quoy ne prendrent garde les amis du prince, ni le prince meſme, n'ayant rien en ſi grande recommandation que ſon honneur, & ſe conſiant que le roy de Navarre ſon frère ne ſeroit ſi mal adviſé qu'il fut. Ainſi donc le prince, après le décès du roy, demeura bien encores priſonnier dix ou douze iours, Madame la princeſſe eſtant allée vers le connestable ſon grand oncle iuſqu'à Artenay(1),

(1) Artenay (Loiret), à quatre lieues d'Orléans.

1560.

Le roi de  
Navarre lâche  
la proie  
pour l'ombre.

La reine mère  
sera régente.

L'emprisonnement  
du prince de  
Condé.

Il veut établir  
son innocence.

1560.

pour luy faire les doléances de l'eftrange rigueur qu'on avoit tenue envers le prince son mari & à elle durant le crédit de ceux de Guise, & la resolution fut par le conseil que dessus, que le prince, refusant de sortir pleinement, sans savoir sa partie (de quoy personne ne se vanta, chacun reietant le tout sur le roy défunt), iroit en une maison du roy de Navarre son frère tenir prison, mais si gratuite que ses gardes luy protestèrent estre là non pour le garder, mais pour le servir, en ce qu'il luy plairoit leur commander. Cela ne se fait pas sans autres grandes promesses de la royne mère, dont nous verrons l'issue puis après : tant il y a qu'il se retira comme prisonnier, premièrement à Ham (1), près de Noyon, & puis à la Fère, iusques à ce que, ne le craignant plus pour l'affaire qui se presentoit lors, il fut envoyé querir & iustificé, comme il sera dit en son lieu.

Les Etats  
généraux se  
tiendront-ils ?

JE vien maintenant à la tenue des Estats, entre lesquels, dès le commencement, s'esmeut une question mise en avant pour certain par toutes les deux parties, qui entendoient s'en prevaloir. Car ceux qui craignoient ceste assemblée eussent bien désiré qu'elle se fust rompue d'elle-mesme, à quelque bonne occasion ; & ceux qui, au contraire, en esperoient un grand bien, & à bon droit, n'estoient toutesfois sans grande crainte qu'une partie des députés ayans esté notoirement attirés à la devotion de ceux de Guise, les affaires ne s'y portassent autrement qu'ils ne feroient si ceste assemblée estoit non pas rompue, mais remise à un autre certain iour. Voilà pourquoy les députés de plusieurs bailliaiges & seneschaussées, voire iusqu'au nombre de quarante & plus, alleguèrent nullité, disans que le feu roy estant décédé, vers lequel ils estoient mandés, leur pouvoir estoit aussi expiré ; les autres, qui estoient deux fois autant en nombre, repliquoient que la dignité royale ne mourroit point ; finalement il fut resolu que les Estats se tiendroient, mais comme l'effet le monstra, ce ne fut principalement que pour faire que le gouvernement attribué à la royne mère, (encores qu'il

n'eust passé, comme il devoit, par les Estats), fust toutesfois approuvé dès lors par eux, en attendant la pleine requiſition d'iceux, pour laquelle principalement elle pourchassa puis après qu'ils fussent remis en un autre lieu & un autre temps. Leur première assemblée fut le XIII decembre, huit iours après le décès du roy, en une sale ordonnée à ceste fin, où assistèrent le roy, aagé de onze ans, la royne sa mère, M. d'Orléans (1), Madame Marguerite (2), le roy de Navarre, Madame la duchesse de Ferrare, les cardinaux de Bourbon, de Tournon, de Lorraine, de Chastillon & de Guise, M. le prince de la Roche sur Yon, le connestable, le duc de Guise, l'amiral & le chancelier (3), les mareschaux de Brissac & de saint André, & plusieurs chevaliers de l'ordre, & gens du conseil privé, & autres présens, ausquels Estats fut proposé par le chancelier ce qui s'ensuit :

« MESSIEURS, Dieu, qui donna la volonté au feu roy François d'assembler & ordonner les Estats de son royaume en ceste ville d'Orléans, l'a continuée au roy Charles son frère, nostre souverain seigneur, & à la royne, mère des deux roys. Et, combien que par la mort dudit feu roy, semblaſt que les Estats deussent estre interrompus, & que le changement de roy deust apporter avec soy mutation de beaucoup de choses, comme voyons souvent advenir, mesmes quand les roys sont ieunes & en bas aſge, [ce] qui donne occasion aux mauvais de mal faire. Toutesfois ce changement n'a apporté non seulement aucunes nouvelles esmeutes & seditions, ains a apaisé & amorti celles qui lors estoient.

» Et comme nous voyons en un iour obscur & plein de nuées & brouillars, que le soleil, à sa venue, rompt & dissipe la nuée, & rend le temps clair & serain ; ainsi le visage de nostre ieune roy, ayant percé iusques au fond des cœurs des princes du sang, & autres seigneurs, chassé & osté tous soupçons, passions & affections qu'ils pouvoient avoir, les a pacifiés, liés &

(1) Frère du roi, depuis Henri III.

(2) Marguerite de France, sœur du roi, mariée en 1572 au prince de Béarn, depuis Henri IV.

(3) Michel de L'Hôpital, qui venait de succéder à Olivier comme chancelier de France. Voy. page 153.

(1) Ham (Somme), dont le château-fort, construit en 1470, servait déjà de prison d'Etat.

1560.

Séance  
d'ouverture.  
13 decembre.

1560.  
L'union de la  
famille royale.

unis tellement ensemble, qu'il n'y a maison privée où les frères soient si bien unis, accordans & obéissans à leurs pères, comme font lesdits princes & seigneurs avec le roy leur seigneur, & entre eux, n'ayans autre chose devant les yeux, que de bien & fidèlement servir ledit seigneur, luy obéir, & à la royne mère. En quoy s'est montrée grande la vertu du roy de Navarre, lequel, comme premier prince du sang, a le premier monstre le chemin aux autres, & donné exemple d'obéissance.

» ON a donné grand'louange à certains grands personnages grecs & romains, qui, estans esleus magistrats & gouverneurs de leur république, delaissoient leurs haines & inimitiés au temps & durant l'année de leur magistrat, de peur que leur dissension ne portast dommage à leur république. Ceux-ci, comme bons chrestiens, se sont despouillés de tous soupçons & autres passions, non à temps, mais à tousiours.

Le roi  
Antigone.

» ANTIGONE fut un grand roy, successeur d'Alexandre. Un iour, ainsi qu'il devoit avec les ambassadeurs d'un autre roy son voisin, des forces qu'il avoit par mer & par terre, de son grand revenu & de ses trésors, des grands pays qui luy obéissoient, & de ses grandes alliances, survint son fils qui le baïsa à la ioue, & s'assit près de luy. Et lors fut repris le propos par ledit Antigone vers lesdits ambassadeurs, en disant : « *Messieurs, outre les forces que ie vous ay cy-devant racontées, vous direz à vostre roy que vous avez veu le roy Antigone bien aymé & obey de son fils.* » Voulant entendre par là, que c'estoit la plus grande de ses forces. Que peut donc estimer nostre roy, qui a sa mère, ses frères bien accordans avec luy, tant de princes du sang, ducs, comtes & barons, & autres seigneurs? ce que nous devons reconnaître de la seule bonté de Dieu. Car, quelle autre vertu pourroit faire que cent millions d'hommes obéissent à un, les forts au faible, les vieux & anciens à l'enfant, les sages & expérimentés à celui qui, pour son ieune aage, ne peut encores avoir acquis prudence, ne expérience des choses? Donc, estant le gouvernement tel, les fondemens iettés sur l'union, accord & consentement de tant de princes & seigneurs, nous devons espérer tout

1560.

bien, toute paix, repos & tranquillité; attendant que nostre ieune roy croisse d'ans, de personne & de vertus qui ià commencent à poindre & reluire en luy, par la diligence de très vertueuse & très sage princesse la royne sa mère; & qu'il devienne suffisant & capable de régir & gouverner un tel & si grand royaume que cestuy-cy.

» OR, Messieurs, parce que nous reprenons l'ancienne coustume de tenir les Estats, ià delaisés par le temps de quatre vints ans, ou environ, où n'y a mémoire d'homme qui puisse atteindre, ie diray en peu de paroles ce que c'est que tenir les Estats, la façon & manière, & qui y presidoit, quel bien en vient au roy, quel au peuple, & mesmes s'il est utile au roy de tenir les Estats, ou non. Il est certain que les anciens roys avoient coustume de tenir souvent les Estats, qui estoient l'assemblée de tous leurs suiets, ou des députés par eux. Et n'est autre chose tenir les Estats que communiquer par le roy, avec ses suiets, de ses plus grands affaires, prendre leur avis & conseil, ouïr aussi leurs plaintes & doléances, & leur pourvoir ainsi que de raison. Ceci estoit anciennement appelé tenir le parlement, & encores a retenu le nom en Angleterre & Escoffe. Mais pource que, par mesme moyen, les roys cognoissoient tant des plaintes générales, qui concernoient l'universel, que des privées, qui regardoient le particulier, le nom de parlement est demeuré aux audiences privées & des particuliers, qui sont tenues par certain nombre de iuges établis par le roy, qu'on dit parlement. Les audiences publiques & générales, que le roy s'est réservé, ont pris le nom d'Estats.

Avantages des  
Estats  
généraux.

» LES Estats estoient assemblés pour diverses causes, & selon les occurrences & les occasions qui se presentoient; ou pour demander secours de gens, & de deniers, ou pour donner ordre à la iustice & aux gens de guerre, ou pour les appennages des enfans de France, comme il advint au temps du roy Loys onziesme, ou pour pourvoir au gouvernement du royaume, ou autres causes. Et y seioient & presidoient les roys fors qu'aux Estats auxquels fut traitée la plus noble cause qui fust oncques, savoir est, à qui appartenait le royaume de France après la mort de Charles le Bel, ou

1560.

à Philippes de Valois son cousin, ou bien à Edouard d'Angleterre son neveu : ausquels Estats le roy Philippes ne presida, car il n'estoit encores roy, & si estoit partie.

Le peuple en  
[reçoit un  
grand bien.

» Il est sans doute que le peuple reçoit grand bien deffits Estats; car il a cest heur d'approcher de la personne de son roy, de luy faire ses plaintes, luy presenter ses requestes, & obtenir les remedes & provisions necessaires. Aucuns ont douté s'il estoit utile & proufitable aux roys de tenir les Estats, disans que le roy diminue aucunement sa puissance de prendre l'avis & conseil de ses suiets, n'y estant obligé ne tenu; & aussi qu'il se rend trop familier à eux, ce qui engendre mespris, & abaisse la dignité & maiesté royale. Telle opinion me semble avoir peu de raison. Premièrement ie dy qu'il n'y a acte tant digne d'un roy, ni tant propre à luy, que tenir les Estats, que donner audience générale à ses suiets, & faire iustice à chacun. Les roys ont esté esleus premièrement pour faire iustice, car les tyrans & les mauvais font la guerre autant que les [bons] roys, & bien souvent le mauvais la fait mieux que le bon. Aussi dedans le seel de France n'est empreinte la figure du roy armé & à cheval, comme en beaucoup d'autres patries, mais séant en son throsne royal, rendant & faisant iustice.

» A ceste cause, la bonne femme qui demandoit audience au roy Philippes qui s'excusoit à elle, disant qu'il n'avoit loisir de l'ouïr, eut grande raison de luy répliquer : « *Ne soyés donc roy.* » Et n'y a chose au monde qui tant face haïr les roys à leurs peuples que de denier la iustice. Philippes, père d'Alexandre, fut tué par Pausanias, à qui il avoit délayé long temps de faire droit de l'iniure qu'il avoit receue d'un autre. Démétrius, roy de Macédoine, perdit son royaume pour avoir refusé l'audience à ses suiets, & mesmes pour un acte qui fut tel. Un iour luy ayant esté presentées plusieurs requestes, & les ayant mises dans le ply de son manteau, passant sur un pont, il les respendit, & les ietta toutes dans l'eau, sans les daigner lire : dont le peuple indigné se souleva & le chassa hors de son país.

Leur utilité  
pour les rois.

» DAVANTAGE, les roys tenans les Estats oyent la voix de vérité, qui leur est souvent cachée par leurs fer-

viteurs. Pour ceste cause un bon & ancien auteur les admoneste de lire les histoires & livres qui enseignent comme il faut gouverner les royaumes; car, par la lecture d'iceux, les roys cognoistroient ce que leurs amis ne leur osent ou veulent dire. Combien de povretés, d'iniures, de forces, d'iniustices qui se font au peuple sont cachées aux roys, qu'ils peuvent ouïr & entendre tenans les Estats? Cela retire les roys de trop charger & grever leur peuple, d'imposer nouveaux subsides, de faire grandes & extraordinaires despenses, de vendre offices à mauvais iuges, de bailler evechés & abbayes à gens indignes, & d'autres infinis maux, que souvent par erreur ils commettent. Car la plupart des roys ne voyent que par les yeux d'autrui, & n'oyent que par les oreilles d'autrui, ne iugent que par le iugement & arbitrage d'autrui, & au lieu qu'ils deussent mener les autres, se laissent mener.

» [Ce] qui est la cause qu'aucuns bons roys, se deffians de ceux qui sont autour d'eux, se sont desguisés & mellés avec le peuple, incogneus, pour savoir & entendre [ce] que l'on disoit d'eux, non pour punir ceux qui en disoient mal, mais pour s'en amender & corriger. Le bon roy Loys douziesme prenoit plaisir à ouïr iouer farces & comédies, mesmes celles qui estoient iouées en grande liberté, disant que par là il apprenoit beaucoup de choses qui estoient faites en son royaume, que autrement il n'eust sceues.

» Ceux qui disent que le roy diminue sa puissance, ne le prennent pas bien : car encores que le roy ne soit contrainct & nécessité de prendre conseil des siens, toutesfois il est bon & honneste qu'il face les choses par conseil, autrement il faut oster toute espèce de conseil, comme le privé conseil, parlement & autres. Théopompe fut roy de Sparte; il créa des magistrats qui furent appellés les éphores, & ordonna que le roys ne feroient aucune chose d'importance sans leur conseil. Sa femme le tença, luy disant que c'estoit grand'honte à luy de laisser à ses enfans la puissance royale moindre qu'il ne l'avoit receue de ses prédécesseurs. A quoy respondit Théopompe : « *Moindre n'est-elle, mais plus modérée. Et ores bien qu'elle fust*

1560.

Ils ne dimi-  
nuent ni leur  
puissance,



1560.

Ni leur  
prestige.

*moindre, elle fera par ce moyen de plus longue durée : car toutes choses violentes ne durent guères. »*

» QUANT à la familiarité, elle n'a jamais nuit aux roys de France, ains font les plus obéis entre tous les roys. Nos roys voisins font servis à genouils & testes nues : font-ils mieux obéis que les nostres ? Il faut baïsser les yeux devant le grand Seigneur, comme l'on faisoit devant les roys de Perse : en est-il plus aimé de ses suiets ? Nos roys anciens, les derniers de la race de Pharamond, ne se laissoient voir qu'une fois l'an, comme les Assiriens : & les uns & les autres vindrent à mespris vers leurs suiets, & en perdirent leurs royaumes. La façon de ne se laisser voir à son peuple & de ne se communiquer avec luy, est barbare & monstrueuse,

*Nec vi su facilis, nec dictu affabilis ulli.*

» LES anciens Romains avoient coutume que chacun, en sa maison, voyoit deux fois le iour sa famille, le matin & le soir ; & estoit le père de famille salué par chacun serf deux fois audit temps, par ces mots : *ave, vale*, qui valoit à dire, boniour, bonsoir. Ceste coutume fut delaisnée quand les richesses vindrent à Rome, & le grand nombre de serfs. Galba la retint opiniastrement, comme dit Suétone. Ce qui est loué en une famille, doit estre trouvé bon en un royaume : car il n'y a rien qui tant plaïse & contente le suiет que d'estre cogneu, & de pouvoir approcher de son prince. Si le roy pouvoit voir tout son peuple souvent & sans son incommodité, il feroit très bien de le voir & recognoistre.

» Il est vraisemblable que ceux qui tiennent l'opinion contraire parlent plus pour eux que pour le prince. Ce sont gens, peut-estre, qui veulent seuls gouverner & conduire tout à leur vouloir & plaisir, qui craignent leurs faits estre cogneus par autres, assiégent le prince, & gardent que nul approche de luy. Car de vouloir dire que toutes grandes assemblées sont à craindre, & doivent estre suspectes, ouy aux tyrans (1), mais non aux princes légitimes, comme est le nostre.

(1) Le mot de tyran est pris ici dans le sens primitif (τύραννος, *usurpateur*), et par opposition à roi légitime.

» Et si nous regardons au temps passé, pour nostre instruction à l'advenir, nous trouverons que tous les Estats qui ont esté tenus, ont apporté profit & utilité aux princes, les ont secourus à leur grand besoin, comme après la prise du roy Iean, & en autre temps que ie tairay de peur d'estre long. S'il y a eu abus, cela est venu de l'ignorance d'aucunes simples & grossières personnes, qui ne savoient leur office & devoir envers le prince, qui est de le supplier très humblement, & d'obéir. Car s'il est vray, comme dit Aristote, que tout ainsi qu'il est bon & utile au seigneur de commander, ainsi est-il au serf d'obéir, la mesme proportion ou analogie & raison est du roy au subiect ; & toutes-fois & quantes que l'un & l'autre veut sortir de son reng, & faire office de l'autre, il luy en est pris & prendra mal. Ce qui est advenu & adviendra tousiours, quand le subiect voudra passer outre & commander, au lieu d'obéir.

» Les derniers Estats furent tenus au commencement du règne du roy Charles VIII. Le roy Loys XII, son successeur, négligea de les tenir, non pour tirer à soy plus grande puissance, ne pour crainte qu'il eust de donner autorité à son peuple, ou envie de le mal traiter, car il ne fut onques roy plus populaire, ni tant aimant le peuple, dont après sa mort, avec grande raison, a esté nommé père du peuple ; mais parce qu'il n'aimoit guères à mettre charge sur son peuple, le quel, quand il en avoit besoin, se trouvoit fort obéissant, sans assembler les Estats ; aussi estoit-il songneux de garder & conserver les personnes & biens de ses subiects, & pourvoir à leurs nécessités, sans attendre qu'il en fust requis.

» OR les Estats qui sont assemblés en ce lieu ont esté délibérés par le roy à Fontainebleau, avec son conseil, où estoient plusieurs grands princes de son sang, & autres grands seigneurs & gens du conseil, pour trouver moyen d'appaïser les séditions qui estoient en ce royaume à cause des malcontens de la religion. Et iusques à ce, fut ordonné que les édicts du roy seroient gardés, qui sont contre les séditeux, pour chastier ceux qui font assemblées illicites & portent armes. Et, neantmoins, pour leur oster ce mauvais vou-

1560.  
Expérience  
du passé.

Les derniers  
Estats tenus  
sous  
Charles VIII.

Le but de  
l'assemblée  
actuelle.

1560,

loir & la cause de séditions, furent admonestés les évêques faire résidence en leurs évêchés, pour illec, par prières & oraisons & exemple de bonne vie, retirer ceux qui sont deçoyés de la vraye religion. Aussi furent envoyés, chacun en sa charge, les gouverneurs, baillifs & seneschaux, afin de reprimer les séditieux par leur préférence & autorité. Ce neantmoins, depuis ledit avis & délibération prinse à Fontainebleau, aucuns n'ont délaisé de faire assemblées, tenir les champs, prendre villes, forcer chasteaux, & faire choses malaisées à supporter, de manière que le roy a esté contrainct, à son grand regret, de mettre gens sus, & s'asseurer des villes & plat païs.

Il faut chercher  
un remède,

» RESTE à délibérer par quels moyens nous pourrons appaiser ces séditions, & faire qu'elles cessent à l'advenir. Les bons médecins veulent, avant tout, congnoître la cause du mal, & après l'oster, car c'est la vraye voye de bien & seurement guérir, & garder que le mal ne retourne, ce qui adviendra, si on n'a cure seulement que d'appaiser la douleur. Le semblable est des loys : car celles qui tendent seulement à punition des crimes, servent bien pour quelque temps, mais tost après c'est à refaire, & pis que devant. Tout ainsi que voyons advenir quand on coupe un arbre par le pied : pour un coupé fortent une douzaine de reiectons de la racine qui estoit demourée. Et pourtant les loix des Perses (tesmoin Xenophon) ont esté louées sur toutes les autres, parce qu'elles ont esté plus faictes pour garder que les hommes ne devinssent vicieux, que pour punir les vices.

Toute sédition  
est mauvaise.

» VOYONS doncques [ce] que c'est [que] sédition, & dont elle vient, & pour quelles causes. Mais premier ie supposeray une chose qui n'a aucune doute. Que toute sédition est mauvaise, pernicieuse és royaumes & républiques, encores qu'elle eust bonne & honneste cause : car il vaut mieux à celui qui est autheur de sédition de souffrir toutes pertes & iniures, que d'estre cause d'un si grand mal, que d'amener une guerre civile en son païs. De cela sont loués Scipion, Rutil & Cicéron à Rome, Aristides en Grèce : au contraire blâmés Alcibiades, Coriolan, les Gracches, Sylla, Marius, Iules César, & plusieurs autres qui, par

ambition ont préféré leur honneur & grandeur au salut & vie des pauvres citoyens & de leur république, & ont esté cause de la mort d'un nombre infini d'hommes. Sédition doncques est une division entre les suiets d'un mesme prince ou république, comme fut à Rome quand le peuple se sépara des nobles & du sénat, & naguères en Allemagne, des nobles & des grands entr'eux mesmes, comme és guerres civiles de Sylla & Marius, César & Pompée ; en France, du temps de Charles sixiesme, entre les deux maisons de Bourgogne & Orléans ; & du règne de Loys unziesme, la guerre qu'on appella le bien public ; en Angleterre souvent entre ceux de la rose blanche & rouge. La sédition vient presque [toujours] du malcontentement qu'aucuns reçoivent d'estre iniuriés ou mesprisés, ou de crainte qu'on a du mal, pour iceluy éviter & fuir ; ou de grande oisiveté, povreté & nécessité.

» IL nous faut chercher la cause de ces présentes séditions. L'iniure est és biens, ou en l'honneur, ou en la personne. Nul prince ou autre seigneur ne peut se plaindre qu'on luy ait osté bien ou honneur, depuis la mort du roy Henry. Chacun est demouré en ses biens, estats & offices. S'ils ne sont payés de leurs gages, estats & pensions, c'est raison qu'ils prennent patience, & qu'ils attendent la commodité du roy comme ils feroient d'un débiteur leur voisin qui n'auroit pas argent en main : la povreté des finances en est cause, laquelle est venue des longues guerres de douze années, durant le règne du feu roy Henry.

» S'ils se plaignent qu'ils ne sont honorés & recompensés selon leurs mérites, & qu'autres le sont plus qu'eux, qu'ils pensent que tout subiect doit le service au roy du bien & de la vie, qui est service personnel, comme de subiect naturel : non comme les Suisses & Alemans, qui sont mercenaires, qui ne doivent service sinon en payant, & est leur service volontaire, le nostre nécessaire ; que le roy ne tient pas la couronne de nous, mais de Dieu & de la loy ancienne du royaume ; qu'il donne & distribue les charges & honneurs à qui il luy plaist, tellement qu'on ne luy peut ne doit dire pourquoy. Nous

1560.

La cause  
du mal.

Le pouvoir  
des rois  
est absolu.

1560.

sommes comme gettons que maintenant il fait valoir un, maintenant mille, maintenant cent millè. Doncques nous ne devons estimer iniure s'il nous refuse, ou préfère autre à nous. Luy voudrions nous donner loy & mesure de nous aimer & favoriser? *Si minùs favoris & gratiæ, minùs etiam invidiæ.* Ce sont choses qui dependent de volonté d'autre, desquelles nous devons nous contenter à telle mesure qu'elles nous sont données.

» RESTE que ces séditieux sont en partie marris de la paix, gens qui ne veulent se soumettre aux loix, ordonnances & iugements, qui ont acoustumé de vivre de rapine & [du] labeur d'autrui, ne savent ou ne veulent labourer la terre, ou retourner à leur mestier, & qui vivent en oisiveté, *æris inopes sui, alieni appetentes.*

» LES Romains usoient d'un tel remède, que quand il advenoit sédition en leur ville, soudain ils tiroient hors la ville les séditieux, & les menaient à la guerre contre leurs voisins. Les Egyptiens les employoient à fossayer la terre & tirer les grandes pyramides, pour ne les tenir oisifs. Les bons capitaines faisoient travailler leurs soldats, comme fit Marius aux fossés du Rofne, dont est venu le nom *muli Mariani*. Après les guerres des Anglois du temps de Charles le Quint, courut grand nombre de soldats, qu'on appeloit les compagnies, qui gastoient tout le pais : le remède fut de les envoyer en Lombardie & en Espagne.

» TOUTES choses sont à présent paisibles dehors, Dieu merci, moyennant la paix que nous a laissée le feu roy Henry, tellement que n'avons à employer ceste sorte de gens, si [ce] n'est de leur persuader de vouloir vivre en paix, & où ils feront autrement les chastier des peines contenues es édicts & ordonnances.

» MESSIEURS, ie diray un mot en général du contentement que chacun des Estats doit avoir chacun endroit soy. L'homme de sa nature n'est iamais content, & iusques à la fin de ses iours desire tousiours mieux avoir ou changer. Les roys devoient estre contents de leurs pais & royaumes. Alexandre le Grand, après avoir presque conquis tout le monde, souhaitoit qu'il y eust plusieurs mondes, comme si cestuy ne fust capable de l'ambition de ce roy.

*Unus pellæo iuveni non sufficit orbis.*

1560.

Pyrrhus.

» L'AMBITION de Pyrrhus fut reprise sagement par un de ses amis, auquel il disoit qu'il estoit délibéré de conquies la Sicile, puis la Grèce, l'Italie, l'Afrique, l'Asie. « *Et que ferons nous, dit l'ami, après avoir conqueſté tous ces pais? — Nous nous reposerons, dit Pyrrhus, & vivrons en paix & repos à nostre aise. — Et qui nous empesche, respond l'ami, de ce faire presentement, sans prendre tant de peine?* » Ainsi se moqua de l'ambition du roy qui n'avoit fin ne raison.

» LE voudroy' aussi que les roys se contentassent de leur revenu, chargeassent le peuple le moins qu'ils pourroient, estimassent que les biens de leurs suiets leur appartiennent *imperio, non dominio & proprietate*; aussi [que] les suiets aimassent & recogneussent leur roy & seigneur, l'aïdassent de leurs personnes & biens, luy obéissent, non de bouche seulement, & par luy faire révérences & autres semblables honneurs, mais par vraye obéissance, qui est de garder ses vrays & perpetuels commandemens, c'est-à-dire ses loix, édits & ordonnances; & [qu'ils] ne voulussent s'esgaler à luy, se dispensans desdites loix & ordonnances, ausquelles tous doivent obéir, & y sont suiets, excepté le roy seul.

Du pouvoir des rois.

» [QUE] l'Estat de l'Eglise reconnoisse sa grande puissance qui est sur nos ames, la meilleure partie de nous, voire sur celle du roy, les honneurs & dignités qu'elle a en ce royaume, les biens, meubles & immeubles amortis par les roys, qu'elle tient de la libéralité des roys, ducs, comtes, barons, & autres personnes privées, qui pour ce font serment au roy; [qu'ils] se souviennent qu'ils ne sont qu'administrateurs, & qu'ils en rendront conte, se contentent de l'usage desdits biens, & distribuent le reste aux povres, ne prennent or ni argent pour les saints sacemens, & ne vendent les choses saintes.

L'Eglise.

» LE noble qui pour sa noblesse a infinis grands privilèges, est exempt de toutes tailles, impositions & subides, seul capable de tenir grands & petits fiefs, a iustice sur les suiets du roy, puissance sur leurs vies & biens; tient les premiers honneurs de ce royaume, soit en guerre, soit en paix, con-

La noblesse.

Chacun doit  
être content de  
son état.

1560.

neftableries, mareschauffées, grands-maistrises, baillages, fenefchauffées & autres, tout par le don & libéralité dudit feigneur, & ne doit pour cela s'enorgueillir, car la noblesse vient de la vertu de ses parents, & [qu'il] se fouviene du dire de Platon, *que tous roys & princes sont venus & descendus des serfs, & tous serfs des roys*, & d'autant qu'elle a plus de force & puissance, d'autant doit estre plus humaine & gratieuse, user de l'espée contre l'ennemi, & à la conservation des amis & povres subiets du roy.

Le peuple.

» LE peuple se doit contenter de sa fortune, qui n'est petite s'il est laboureur de terre, car c'est le plus noble estat qui soit, & dont le fruit & le gain est plus innocent que nul autre. Les roys & consuls, & les plus grands personnages anciennement ne desdaignoient mettre la main à la charue. La marchandise fait les grandes richesses, qui sont honorer & estimer les hommes, les font vivre à leur aise, leur donnent moyen de bien faire aux autres. Et ne doit ledit tiers estat estre marri si les autres sont plus honorés que luy. Car comme en un corps il y a des membres plus honnestes les uns que les autres, & les moins honnestes toutesfois plus nécessaires & utiles que les nobles (1), aussi nulle porte d'honneur est close audit tiers estat. Il peut venir aux premiers estats de l'Eglise & de la iustice, & par faicts d'armes peut acquérir noblesse & autres honneurs. Conclusion : si chacun estat se contente de sa fortune & biens, s'abstient du bien d'autrui, & de faire iniure à autres, pense plus à bien faire son estat, que à reprendre les autres, se soumet à l'obéissance de son prince, & de ses loix & ordonnances, nous vivrons en paix & repos.

Les troubles pour la religion.

» ON dit que l'autre principale cause de la sédition est la religion, chose fort estrange & presque incroyable, car si sédition est mal, voire, comme dit Thucydide, si elle comprend en soy toutes sortes & espèces de mal, comment est-ce que la religion, si elle est bonne, engendreroit le mal & l'effect contraire à sa cause ? Davantage, si sédition est guerre civile, pire que celle de dehors, comment advient-il qu'elle soit causée & produite de la religion, mesme chref-

tienne & évangélique, qui nous commande surtout la paix & amitié entre les hommes ? « *Non enim diffensionis, sed pacis author Deus* » (1). Et si ceste religion est chrestienne, ceux qui la veulent planter avec armes, espées & pistoles, sont bien contre leur profession, qui est de souffrir la force, non de la faire. Et [c'est] en ce, dit Chrysostome, que sommes différens des Gentils, qui usent de force & contrainte, les chrestiens de paroles & persuasions.

» NE vaut l'argument dont ils s'aident, qu'ils prennent les armes pour la cause de Dieu, car la cause de Dieu ne veut estre défendue avec armes. « *Mitte gladium tuum in vaginam* » (2). Nostre religion n'a pas pris son commencement par les armes. Si l'on disoit que les armes qu'ils prennent ne sont pour offenser aucun, mais pour se défendre seulement, ceste excuse vaudroit peut estre contre l'estranger, non contre le roy leur souverain seigneur, car il n'est loisible au subiect de se défendre contre le prince, ni contre les magistrats, non plus qu'au fils contre son père, soit à tort, soit à droit, soit que le prince & magistrat soit mauvais & dyscole (3) ou soit qu'il soit bon. Encores sommes-nous plus tenus d'obéir au prince qu'au père.

Comment il faut défendre la cause de Dieu.

» AINSI ont fait les bons chrestiens, qui ont vaincu par patience, & prié Dieu pour les empereurs & iuges qui les persecutoient. Les payens mesmes ont cogneu cela, & ont loué ceux qui ont porté patiemment les iniures qu'ils avoient receues de leur patrie, & blasmé ceux qui se vengeoient. Et nous chrestiens ne devons recevoir ny approuver l'opinion des Grecs & Romains touchant l'honneur qu'ils baillent aux tyrannicides. La vérité est telle que si les hommes estoient bons & parfaits, ils ne viendroient jamais aux armes pour la religion : mais aussi ne pouvons nier que la religion, bonne ou mauvaise, ne donne une telle passion aux hommes, que plus grande ne peut estre. C'est folie d'espérer paix, repos & amitié entre les personnes qui sont de diverses reli-

Exemple des premiers chrétiens.

(1) 1 Cor., XIV, 33.

(2) Matth., XXVI, 52.

(3) *Dyscole* (δύσκολος), fâcheux, fantasque, tyrannique.

(1) 1 Cor., XII, 22.

1560.

gions ; & n'y a opinion qui tant profonde dedans le cueur des hommes, que l'opinion de religion, ni qui tant les sépare les uns des autres. Les iuifs ont estimé toutes autres nations comme estrangers & leurs ennemis ; les autres nations ont eu semblable opinion des iuifs. Je laisse les mahumétistes qui nous ont tousiours réputés leurs ennemis, & nous eux. Entre les chrestiens mesmes quelle haine a esté durant la division des Arriens, & autres hérétiques ! combien de séditions sont advenues, morts de personnes, bruslemens de villes, & autres maux infinis ? Nous l'expérimentons auioird'huy, & voyons que deux François & Anglois qui sont d'une mesme religion, ont plus d'affection & d'amitié entre eux, que deux citoyens d'une mesme ville, subiects à un mesme seigneur, qui seroient de diverses religions ; tellement que la conionction de religion passe celle qui est à cause du païs : par le contraire, la division de religion est plus grande & lointaine que nulle autre. C'est ce qui sépare le père du fils, le frère du frère, le mari de la femme : *Non veni pacem mittere, sed gladium* (1) ; c'est ce qui eslongne le subiect de porter obéissance à son roy, & qui engendre les rebellions.

Division dans  
la famille.

» TERTULLIAN, en un livre qu'il escrit à sa femme, admoneste les femmes chrestiennes de ne se marier avec les gentils & payens, disant qu'il n'est possible qu'ils puissent longuement vivre en amitié, paix & repos. Que pensera, dit-il, le mari gentil, quand il verra ou orra dire que sa femme baisera en la ioue le premier chrestien qu'elle rencontrera ? car c'estoit la coustume entre les chrestiens quand ils se rencontroient de se baisier. Que pensera-t-il quand sa femme ira aux autres maisons pour visiter ou consoler les malades ou affligés, ou se lèvera la nuit d'auprès de ses costés, pour aller prier Dieu ? Certes il entrera en soupçon d'incontinence & adultère. Et partant les Romains, qui ont esté les plus sages politiques du monde, ont défendu & prohibé *nova sacra, novos ritus inducere in rempublicam*, n'ont pas voulu qu'il y eust diverse religion en une maison, mais que les enfans tinssent la reli-

gion du père. Et pour ce les iurifconsultes disent que les fils de famille *sunt in sacris*, les émancipés non ; & la femme estoit compagne avec son mari *divinæ humanæque domûs*. Les anciens conciles des saints pères ont défendu les oratoires privés, afin qu'il n'y eust qu'une église, une forme & manière de religion.

» Si donques la diversité de religion sépare & desioint les personnes qui sont liées de si intimes liens & degrés, que peut-il faire entre ceux qui ne se touchent de si près ? La division des langues ne fait la séparation des royaumes, mais celle de la religion & des loix, qui d'un royaume en fait deux. De là fortit le vieil proverbe : *Une foy, une loy, un roy*, & il est difficile que les hommes, estans en telle diversité & contrariété d'opinions, se puissent contenir de venir aux armes. Car la guerre, comme dit le bon poète, suit de près & acompagne discord & débat :

*Et sciffa gaudens vadit discordia pallâ,  
Quam cum sanguine sequitur Bellona flagello* (1).

» A ceste cause est besoin d'oster la cause du mal, & y donner quelque bon ordre par un saint concile, comme fut advisé dernièrement à Fontainebleau, duquel le pape nous a donné espérance au grand & instant pourchas & requeste du feu roy François. Cependant, Messieurs, gardons & conservons l'obéissance à nostre ieune roy. Ne soyons si prompts & faciles à prendre & suivre nouvelles opinions, chacun à sa mode & façon ; délibérons long temps devant, & nous instruisons, car il n'est question de peu de chose, mais du sauvement de nos ames. Autrement, s'il est loisible à un chacun de prendre nouvelle religion à son plaisir, voyés & prenés garde qu'il n'y ait autant de façons & espèces de religions qu'il y a de familles ou chefs d'hommes. Tu dis que ta religion est meilleure, je défends la mienne : lequel est plus raisonnable que ie suive ton opinion, ou toi la mienne, ou qui en iugera, si ce n'est un saint concile ?

» CEPENDANT ne muons rien légèrement, ne mettons la guerre en

1560.

Une foi, une  
loy, un roi.

Il faut réunir  
un concile.

Ne rien  
changer à la  
légère.

(1) Matth., X, 34.

(1) Virgile, *Enéide*, livre VIII, v. 703.

1560.

notre royaume par sédition, ne brouillons & confondons toutes choses. Je vous promets & assure que les roy & royne n'oublieront rien pour avancer le concile; & où ce remède faudroit, useront de toutes autres provisions dont ses prédécesseurs roys ont usé: & messieurs les prélats & autres gens d'Eglise, s'il leur plaist, feront mieux qu'ils n'ont fait cy-devant. Considérons que la dissolution de nostre église a esté cause de la naissance des hérésies, & la réformation pourra estre cause de les esteindre. Nous avons cy-devant fait comme les mauvais capitaines, qui vont assaillir le fort de leurs ennemis avec toutes leurs forces, laissant despourveus & desnusés leurs logis. Il nous faut dorenavant garnir de vertus & de bonnes mœurs, & puis les assaillir avec les armes de charité, prières, persuasions, paroles de Dieu, qui sont propres à tel combat. La bonne vie, comme dit le proverbe, persuade plus que la parole. Le couteau vaut peu contre l'esprit, si n'est à perdre l'ame ensemble avec le corps.

Ce que peut le bon exemple.

» LES Albigeois furent une forte d'hérétiques du temps du pape Innocent & du roy Philippes Auguste, pour lesquels retirer de leurs erreurs, le pape Innocent envoya deux siens légats de l'ordre de Cîteaux. Advint qu'au mesme temps un évesque d'Espagne, grand homme de bien, vint à Rome pour se descharger de son évesché: ce qui luy fut refusé par le pape, parce que ledit évesque estoit fort homme de bien & craignant Dieu. Print ledit évesque son chemin pour retourner en Espagne, & passant à Montpellier, voulut entendre comme alloit l'affaire des Albigeois, parla & communiqua avec lesdits deux cisterciens, légats du pape, qui luy dirent qu'ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient, toutesfois ne prouffoient guères, & que leur advis estoit que, si quelque grand personnage de quelque grande dignité & autorité vouloit se vestir & vivre à la façon que preschoient lesdits hérétiques, qu'ils espéroient par ce moyen qu'il attireroit tout le peuple à luy, & feroit plus avec l'exemple de sa bonne vie, que eux légats n'avoient peu faire par leurs presches & sermons. Dont persuadé, le bon évesque print pareil & semblable habit que lesdits hérétiques, vestu d'un sac, teste & pieds

nuds, faisant de grands ieufnes; & par ceste façon de vivre il retira dans peu de temps presque tout le peuple qui adhéroit aufdits Albigeois. Cela nous sert d'exemple pour montrer quelle est la force de la bonne vie des pasteurs (1).

» REGARDÉS comment & avec quelles armes vos prédécesseurs, anciens pères, ont vaincu les hérétiques de leur temps. Nous devons par tous les moyens essayer de retirer ceux qui sont en erreur, & ne faire comme celui qui, voyant l'homme ou beste chargée dedans la fosse, au lieu de la retirer, luy donne du pied; nous la devons aider sans attendre qu'on nous demande secours. Qui fait autrement & sans charité, c'est plus hayr les hommes que les vices. Prions Dieu incessamment pour eux, & faisons tout ce que possible nous sera, tant qu'il y ait espérance de les réduire & convertir. La douceur profitera plus que la rigueur. Osons ces mots diaboliques, noms qui portent factions & séditions: Luthériens, Huguenots, Papistes; ne changeons le nom de chrestien. Regardez combien de maux ont apporté en Italie noms de Guelphes & Gibelins, les uns de la part de l'empire, les autres de l'église.

Les armes de la charité.

» Et par ce qu'aucuns se sont trouvés qu'on ne peut contenter, & qui ne demandent que troubles, tumultes & confusions, qui ne croient (comme il est vraysemblable), en Dieu, sont ennemis de paix & repos public, & qui plus est, qui ont besoin d'estre châtiés plustost que admonestés, le roy cy-devant a esté contraint, & pourra estre cy-après, d'y envoyer ses forces, ce qui ne se peut faire sans travailler les bons & innocens, (ce que ledit seigneur fait & fera à son grand regret), mais la séparation est si difficile que faire ne se peut que les bons ne souffrent avec les mauvais. Ce que voyons advenir és punitions divines, comme éversions de villes & païs, par peste, famine, greffes, tempestes, & autres accidens.

Sévir contre les fauteurs de troubles.

» IL y a beaucoup de choses qui sont en apparence dures & aigres, qui sont neantmoins salutaires, comme quand nous mettons le feu aux gran-

(1) On sait que ce n'est pas seulement par les voies de douceur que l'Eglise de Rome a procédé vis-à-vis des Albigeois.

1560.

ges ou bleds de nos subiects pour couper les vivres à l'ennemi, ou abatons la maison de nostre voisin pour arrester le cours du feu. Par mesme façon les meilleures & plus saines médecines font les plus amères. Si est-ce que iusques icy a esté procédé si doucement que cela semble plustost estre correction paternelle que punition. Il n'y a eu ni portes forcées, ne murailles de villes abbatues, ne maison brullées, ne privilèges ostés aux villes comme les princes voisins on fait de nostre temps en pareils troubles & séditions.

Devoirs des particuliers.

» ET, d'autant qu'il est à craindre qu'aussitost que le roy aura levé & osté ses forces, ils ne reviennent & facent pis que devant, & que ce soit comme la guerre des Parthes ou Numides, il est nécessaire faire de deux choses l'une, ou que le roy tienne tousiours sus une armée pour les contenir, qui seroit à la grand' foule du peuple & finances dudit seigneur; ou que vous, bourgeois & habitans des villes, preniés ce soin & charge sur vous, qu'aussitost qu'apercevrés que quelqu'un se soulèvera en vostre ville, le prendre & faire punir selon les édits, & l'exterminer qu'il n'en soit plus de mémoire. Car si nous sommes tous comme un corps, duquel le roy est le chef, il est beaucoup meilleur couper le membre pourri, que permettre qu'il gaste & corrompe les autres, & leur face souffrir mort. S'il y avoit un homme pestiféré ou infecté de lèpre, vous le chasseriez de vostre ville : il y a plus grande raison de chasser les séditeux.

» ARISTOTE nomme un certain pays, où les habitans respondoient de la seureté des chemins, & payoient aux passans le dommage qu'ils avoient reçu des brigans & larrons. Tel & semblable statut est en plusieurs lieux d'Italie. Cela est cause que les hommes du pais font plus prompts à tenir en seurté les chemins, à venger l'iniure faite à autres, comme enfant commune & appartenant à tous. Pareil & semblable est ce qu'on appelle l'Almendat (1) en Espagne, & és lieux qui sont près de la marine, aussitost qu'on void le signe

(1) La *sainte hermandad*, sorte de milice bourgeoise établie en Espagne en 1486, et qui était chargée de veiller à la sûreté des routes.

du feu ou fumée, chacun court afin de chasser l'ennemi estranger. Nous devrions estre plus soigneux à chasser le domestique & familier. A ceste cause, messieurs, & que ceci vous touche principalement, advisés s'il vous plaist de prendre ceste charge sur vous, & les corps des villes, de garder que telles séditions n'adviennent plus, les amortir & appaïser. Le roy vous mettra à ceste fin les armes en main. Considérés combien [ce] vous sera plus aisé, que d'avoir les garnisons en vos maisons pour empêcher tels troubles. La ville d'Amiens, & plusieurs autres qui sont en frontière estiment à grand bien fait, privilège & honneur de se garder elles-mêmes & leur ville contre l'ennemi, & estre exempts de loger les soldats. Le roy tiendra le plat pais en seureté par le moyen des gouverneurs, bailiffs, seneschaux, & de la noblesse; & quand sera besoin, vous aidera de leurs forces. Les gens d'église feront leur devoir, avec prières, oraïsons & presches. Ainsi adviendra quand chacun fera son devoir pour sa part, & en tant qu'à luy touche, que Dieu sera servi & honoré, le roy obey & vous iouirés de vos biens en paix & repos.

» APRÈS que vous avés entendu, messieurs, comme la maison du roy est bien composée de grands & bons conseillers & ministres, bien dévots & bien obéïssans au roy & à la royne, bien unis & conioincts ensemble (ce qui vous doit servir d'exemple à aimer & révéler vos seigneurs, vivre entre vous avec charité & amitié), reste à vous raconter du mefnage du roy, qui est en si pauvre & piteux estat, que ie ne pourroy le vous dire, ne vous l'ouïr sans larmes & pleurs : car iamais père, de quelque estat ou condition qu'il fust, ne laissa orphelin plus engagé, plus endebté, plus empêché que nostre ieune prince est demeuré par la mort des roys ses père & frère. Tous les frais & despenfes de douze ou treize années d'une grande, longue & continuelle guerre sont tombés sur luy. Trois grands mariages à payer, & autres choses longues à réciter. Le domaine, les aides, les greniers à sel, & partie des tailles aliénés. Sa volonté est très sainte de vouloir acquitter la foy de ses prédécesseurs. En cela il

1560.

Détresse financière du roi.

1560.

ne refuse se réduire à telle mesure & espargne qu'un privé seroit content, pourveu que sa maiesié royale n'en soit avilie. Il a recours à vous comme à ceux qui n'ont iamais failli à secourir leur prince, vous demande conseil, advis & moyen de sortir de ses affaires. Ce que vous fera plus aisé après avoir veu par le menu l'estat, ou l'avoir fait voir par aucuns de vos députés. Et l'espère que l'ordre qui y sera donné sera comme un règlement perpétuel pour la maison de France, lesquels les roy & royne sont bien delibérés de faire garder & entretenir.

Conclusion.

» LA dernière partie de nostre propos fera, que les roy & royne entendent, qu'avec toute seureté & liberté vous luy proposiez vos plaintes, doléances & autres requestes, qu'ils recevront benignement & gratieusement, y pourvoient en telle sorte que vous cognoistrez qu'ils auront plus d'esgard à votre profit qu'au leur propre, [ce] qui est l'office d'un bon roy.»

Effet de cette harangue.

TELLE fut la harangue du Chancelier, qui mescontenta plusieurs en quelques points. Il ne fut donc trouvé bon qu'au commencement de sa harangue il eust abaissé le roy de Navarre si bas que de luy faire rendre obéissance à la royne mère, ce qu'elle-mesme on disoit qu'elle ne prétendoit, ains seulement de gouverner avec luy, chacun ayant sa charge distincte. Quelqu'un aussi remarqua qu'il s'estoit trompé en l'histoire, parlant de Marius, comme si les soldats eussent esté appelés *muli Mariani* d'autant qu'on les faisoit travailler comme somniers ou mulets; car ainsi appelloit-on, non pas les soldats, mais les forchettes sur lesquelles Marius apporta ses soldats à porter leurs hardes empaquetées, au lieu qu'au paravant ils trainoient un grand bagage après eux, de quoy se sont plaints pieçà les bonnes gens, usans de ceste rime :

*Depuis que décrets eurent aies,  
Et gendarmes chargèrent males,  
Et moines furent à cheval,  
Le monde n'a eu que tout mal.*

CE fut aussi une parole mal receue, & à bon droit, de dire absolument que le roy ne soit subiect aux loix : comme ainsi soit qu'il les iure à son sacre, & n'y a rien plus dangereux qu'un roy se persuadant n'estre subiect qu'à sa volonté. Et quant à ceux de

la religion, ils s'estimoient avoir esté calomniés notoirement, en ce qu'il les avoit chargés de vouloir planter leur religion avec espées & pistoles, à quoy ils pretendoient avoir plus que suffisamment respondu. Disoient d'avantage, qu'à la vérité, puisqu'il n'y a qu'une vraye religion à laquelle tous, petis & grands, doivent viser, le magistrat doit sur toutes choses pourvoir à ce qu'elle seule soit advouée & gardée es pays de sa subiection ; mais ils nioient que de là il falust conclurre qu'amitié aucune ni paix ne peust estre entre subiects de diverse religion, se pouvant vérifier le contraire tant par raisons peremptoires, que par expérience du temps passé & présent en la plupart du monde. Ainsi iugeoient de ceste harangue ceux qui l'avoient ouye, les uns par raison, & les autres selon leur passion.

TELLE fut la proposition des Estats, ledit iour XIII de décembre. Le XIII, lendemain, suivant ce qui avoit esté aussi ordonné, les ecclésiastiques s'assemblèrent aux cordeliers, la noblesse aux iacopins, & le tiers-estat aux carmes, pour conférer de leurs procurations & mémoires. Là, de rechef, il fut proposé par une bonne partie de la noblesse & du tiers-estat, qu'on ne pouvoit passer sans avoir nouvelles commissions. De sorte que, pour obtenir delay, ils s'adressèrent au roy de Navarre, luy présentant leurs cayers par eux accordés & signés. Ceste adresse s'accordoit assés mal avec ce qu'avoit dit le chancelier, & tous, pour certain, se trouvoient bien empêchés. Car les uns ne craignoient rien plus que ceste assemblée qu'ils voyoient avoir esté amenée par eux, & cependant les menacer de tout le rebours de leur dessein, par la mort du feu roy entrevenue, & pourtant eussent bien voulu la rompre, mais sans aucun retour, ce qui leur estoit impossible. Les autres consideroient que ceux de Guise ayans préparé ceste assemblée à leur dévotion, il estoit à craindre que la fin n'en fust hazardeuse, au lieu qu'ils espéroient que ce nouveau règne ayant délivré chacun de crainte, les princes regarderoient trop mieux à leurs affaires. Quant aux premiers, ce n'est pas de merveilles s'ils estoient en perplexité. Mais les autres, qui autrement tenoient à bon but, pour certain furent

1560.

Vérification  
des pouvoirs.  
14 décembre.

Ajournera-t-on  
les Etats?



1560.

du tout aveuglés, & furent cause de tous les maux depuis survenus, tant à eux qu'à tout le royaume, faute de dépendre de la providence de Dieu, en prenant le chemin ouvert par les loix du royaume, qui bailloient aux Estats l'autorité de pourvoir à tout, & les reigloient tout ensemble. Et, combien que les procurations ne fussent assés expresses pour les députés, si est-ce qu'il y avoit assés de matière pour entretenir l'assemblée en ce qu'ils avoient charge de faire, en attendant plus ample pouvoir. Car ceste allégation du trespas du feu roy n'estoit pas moins frivole pour annuler les procurations des députés, que si, après la mort d'un président ou rapporteur, on demandoit nouvelle procuration au solliciteur des parties. Certainement les bonnes loix & bien autorisées sont comme la voix de Dieu, & ne print iamais bien à ceux qui les ont voulu corriger ou anichiler par leur prudence imaginaire, comme lors il advint, estant mis par ce moyen le gouvernement du royaume entre les mains d'une femme, [qui] se sceut très bien aider de ceste opportunité, après avoir gagné le devant par le moyen que dessus. Il fut donc arresté par le conseil privé, que on passeroit outre pour accorder ces cayers, mais quant au delay prétendu, qu'ils se retireroient pardevers le chancelier & Morvilliers, évesque d'Orléans (1). C'estoit autant à dire qu'on vouloit veoir dans leur estomac, & puis après s'en servir comme la royne le trouveroit bon pour ses affaires. Toutesfois ils passèrent par là sans grande difficulté, & cependant, pour les bien contenter, on les mit comme des basteleurs sur un eschafaut pour haranguer.

Or avoit le cardinal de Lorraine pourchassé de bonne heure, comme ecclésiastique, d'avoir la charge de faire la harangue au roy pour les trois Estats, ce qu'ayant obtenu du clergé, fut envoyé vers les autres pour mesme effet un nommé N. Griveau, chanoine de la sainte Chapelle, qui fut vivement repoussé, iusques à luy estre dié par le tiers estat, qu'ils ne prendroient pas pour parler pour eux celui duquel ils se vouloient plaindre. Ses deux frères, à savoir les ducs de Guyse & d'Aumale, s'effayèrent aussi par les

députés de leurs gouvernemens de Dauphiné & Bourgogne, de veoir pour le moins la harangue préparée pour la noblesse, pour essayer qu'on y feist mention d'eux comme de princes, mais ils n'y gagnèrent rien. Par ainsi furent choisis pour harangueurs Jean Quintin, docteur régent en droit canon à Paris, pour le clergé; Jaques de Silly, baron de Rochefort, pour la noblesse, & Jean Lange, advocat au parlement de Bordeaux, pour le tiers estat; les harangues desquels en deux convocations qu'il y eut, portèrent en substance ce qui s'ensuit, laissant en arrière les paroles perdues.

QUINTIN, pour le clergé, louant l'intention du roy & de son conseil en ceste convocation d'Estats, entreposée par LXXXVII ans, commença par une complainte oblique, de ce qu'estant, disoit-il, chose tousiours acoustumée aux Estats d'estre comme un corps dont le roy est le chef, & l'église est la bouche, parlant pour les membres, ce neantmoins à ce coup, la noblesse & le tiers estat vouloient parler à part. Entrant puis après en matière, & s'arrestant à la première cause de ceste convocation, spécifiée és lettres patentes du feu roy, à s'avoir la restauration du service de Dieu, il confessa à la grande confusion des ecclésiastiques, qu'ils s'estoient grandement destournés du divin service, & pourtant avoient besoin d'estre ramenés à leur devoir par l'autorité du roy, puis que d'eux-mêmes ils ne l'avoient voulu faire. Mais quant à l'Eglise, il dit que c'estoit erreur de dire qu'il la falust refaire, attendu qu'elle n'eut, n'ha, ni iamais n'aura aucune macule. Que le roy devoit penser à l'advertissement fait par S. Grégoire à deux qu'il nommoit roys de France, l'un Théodoric, & l'autre Théodebert, environ l'an 603, les admonnestant touchant les mauvais prélats de leur royaume, qu'il estoit bien à craindre que quelque bien grande calamité n'advint au païs, où telles indignes personnes estoient constituées au lieu du régime. Que pour y remédier, le roy devoit assembler en concile ses ecclésiastiques, pour les réformer par eux-mêmes, cognoissans leurs évidentes & énormes fautes; mais que cependant il faut présupposer qu'ils ne changeront rien és articles de la foy, és saints sacrements &

1560.

Jean Quintin.

Jacques de Silly, baron de Rochefort.

Jean Lange.

Harangue de Quintin pour le clergé.

L'Eglise n'a pas besoin de réforme.

Le cardinal voudrait haranguer.

(1) Voy. ci-dessus, page 10.

1560.

usage d'iceux, és traditions ecclésiastiques, ordonnances & constitutions des saints pères, & cérémonies de tout temps religieusement gardées en l'église romaine catholique & universelle, dont ils n'entendent se départir jamais. De là, il vint à spécifier les demandes du clergé. La première contenoit :

Les demandes  
du clergé.

QUE estans les prédécesseurs roys très chrestiens iusques au nombre de cinquante cinq, Charles n'avoit acquis le surnom de Grand, Loys son fils de Piteux, Philippes deuxiesme d'Auguste, Loys neuvième de Saint, qu'en maintenant la sainte église romaine.

QU'ON s'efforçoit malicieusement, par voyes & publiques & cachées, d'introduire un Evangile, dont le sommaire est, de ne souffrir qu'au royaume il y ayt aucun lieu dédié saint & sacré spécialement à Dieu, ains de profaner les églises, abbatre les autels & briser les images, d'innover les saints sacrements, de chasser les prestres, évêques, religieux, & tous administrateurs d'iceux ; de ne tenir vœux ne promesses à Dieu ; de faire marier prestres, moines & nonnains ; de vivre sans abstinence, continence, ieunes & afflictions du corps, en toute licence & liberté de la chair, se retirant ouvertement de l'obéissance ecclésiastique.

Combattre les  
hérétiques  
à main armée.

QUE le roy devoit résister à cela armé de fer, suivant ce que Mathias avoit dit en mourant à ses enfans, les exhortant de se souvenir des œuvres de leurs pères contre les profanateurs du temple, & violateurs de l'antique religion de leurs pères (1). Que saint Paul a dit que l'hérétique est mauvais capitalement, *ergo* punissable capitalement (2).

QUE le roy se faisant lire, à l'exemple du roy Assuérus, les histoires de ses prédécesseurs, trouveroit que les roys ont vescu en ce mesme estat de religion, sous une foy, une loy, & un roy, depuis l'an 499. Que Charlemagne entre ses titres, se nommoit devot défenseur de la sainte église de Dieu : suivant l'exemple duquel, le roy devoit surtout donner ordre que la reli-

gion romaine, sans donner lieu à autre quelconque contraire, soit perpétuellement entretenue.

QUE le roy devoit déclarer hérétique tout porteur de requestes pour demander temples & permissions d'habiter en ce royaume, & procéder contre telles personnes selon la rigueur des peines canoniques & civiles, pour ôter le mal du milieu de nous.

QUE les anciens saints évêques se sont opposés à telles requestes, mesmes approuvées par les empereurs, à sçavoir S. Athanase, environ l'an 350, s'opposant à Constantius ; S. Ambroise, l'an 390, à Valentinian second ; & Chrysostome, l'an 410, à Arcadius, estant question d'ôttroyer des temples aux Arriens.

QUE les hérétiques d'aujourd'hui estoient semblables à ceux-là, nians la toute-puissance & divinité du Verbe divin, qui est Iésus Christ.

LA seconde demande fut que le roy fist vivre tous les habitans & regnicoles, tant chefs que membres, selon les reigles des saints pères anciens, & canons de l'église ; alléguant, pour fortifier ceste demande, que ceux de ladite religion suyvoient les pas de l'hérésarche Montanus, disans que les anciens pères estoient de bons reserveurs, pleins de contrariétés.

Imposer à tous  
les régles  
et canons de  
l'Eglise.

IL leur imposoit le nom de gnostiques, d'autant, dit-il, qu'estans découlés de naguères du profond lac Gehennet, c'est-à-dire Genève, qui est un autre enfer, ils disoient que depuis huit cents ans en ça, & iusques à eux, l'Evangile de nostre Seigneur Iésus Christ n'a esté entendu. Et sur cela, il fit un grand discours de l'érudition & piété des saints pères grecs & latins, & des conciles, auxquels il n'y a aucune contrariété, mais bien quelque diversité pour la variété des temps & disparité des causes.

QU'ILS veulent que tout ce qui leur plaist soit licite, couvrans leur abandonnée & malicieuse licence du faux visage de chrestienne liberté, contre la défense des saints pères, dont ils méritoient d'estre nommés pour ceste cause profuges, libertins ou licentins.

QUE, sous couleur de la religion, telles gens (quoyqu'ils dissimulent) comme ils procèdent du país d'où les féditeux viennent & où ils s'enfuyent, ils ne prétendent qu'à une anarchie, c'est-à-

(1) 1 Macchab., II, 51.

(2) Est-il nécessaire de dire que cette parole est faussement attribuée à l'apôtre Paul et qu'elle ne se trouve dans aucune de ses épîtres ?

1460.

dire, à vivre sans prince & sans roy, & ne cherchoient que de vivre acéphales, ou sans chef. Et, sur ce point, entrelassa l'histoire de Gainas (1), lequel pour couvrir sa trahison contre l'empereur Arcadius son maître, demanda un particulier temple dans Constantinople, pour y prier & chanter, disoit-il, avec ses complices Ariens, tels (disoit-il) que sont aujourd'hui ces demandeurs d'églises.

QU'IL ne leur devoit estre permis de s'appeler chrestiens, non plus que Théodose le ieune & Valentinian III, [ne] le permettoit aux Arriens, Macédoniens, Nestoriens, & autres.

QU'ESTANS sortis de l'église, il ne les faisoit endurer de disputer contre ceux de la religion & de l'église romaine, auxquels ils doivent croire, sans attendre concile, estant icelle fondée sur les traditions apostoliques, sur la doctrine de tous les anciens pères, & sur les constitutions des saints conciles passés par perpétuelle & ancienne succession.

SA troisieme demande fut que, sans exception, tout commerce de toute marchandise fust interdit à ces hérétiques, séducteurs, rénovateurs, fauteurs de doctrine ià condamnée, sentans mal, ou autrement doutans de la foy, & ne suyvans droitement la règle de croire & de vivre dressée par l'église romaine & catholique.

LES fondemens de ceste demande furent qu'estans excommuniés, il ne faisoit donc plus hanter, converser, parler, ni marchander avec eux.

QUE sous ombre de vendre en gros & publiquement leurs denrées, ils debitoient couvrir leurs damna-  
bles hérésies.

QUE si, en cas de guerre avec les circonvoisins, tous traités & employes sont inhibés, estant fait commandement à tous ceux du pais & parti ennemi de vider, à plus forte raison devoit-on, en ceste guerre spirituelle, chasser au loing & du tout exterminer ces prophanes hérétiques d'entre lesdits de la sainte église romaine & catholique, laquelle est publiée dès l'an de la mort de S. Pierre & de S. Paul à Rome.

QUE l'empereur Théodose & Va-

lentinian troisieme confisquèrent les biens des hérétiques, & les rendirent intestables.

QUE Dieu luy-mesme a fait commandement exprès d'exterminer telles gens sans aucune miséricorde.

LA conclusion fut, adressant sa parole au roy, qu'il ne fust difficulté de s'employer à telles exécutions, ayant pour exemple Daniel, qui, à l'age de douze ans, condamna les vieux paillards, & Samuel, lequel plus ieune [de] beaucoup, reprint Héli, sacrificateur, & Salomon, qui régna à douze ans, & Josias à huit ans. Puis, parlant à la royne, il en fit comparaison avec Ste. Catherine d'Alexandrie, disant qu'ainsi que ceste-cy, sous Maxentius, convainquit les Ariens en sa simple foy, ainsi la France a desist & aura une autre confutatrice de ces nouveaux Arriens.

AYANT achevé de plaider contre ceux de la religion, il adjoûta deux points, l'un contenant les personnes ecclésiastiques, l'autre les biens dont l'administration leur est commise.

QUANT aux personnes, il requist au roy que leurs privilèges & prérogatives, contenus en leurs cayers & à eux octroyés par les empereurs chrestiens & les roys ses prédécesseurs, voire par des princes payens, leur soient conservés & maintenus, & notamment qu'estans les personnes ecclésiastiques sacrées & vouées à Dieu, en signe dequoy elles sont ointes par l'ordonnance de Dieu extérieurement, on se devoit souvenir de ceste sentence : « *Ne touchés à mes serviteurs oints, & ne foyés malfaisans à mes prophètes* » (1), & du iugement de Dieu contre Iéroboam, duquel la main devint feiche, l'ayant estendue contre l'homme de Dieu (2).

QUANT aux biens, il demanda en premier lieu que la sainte liberté canonique d'élection aux prélatures ecclésiastiques fust remise en l'église, disant :

QUE le roy, quant aux loix divines, n'en pouvoit estre exempt, & quant aux humaines, devoit tellement modérer sa souveraineté, qu'elle se gouverne sous l'équité d'icelles;

QUANT à la loy divine, qu'elle ordonne que nul ne soit mis au tem-

1560.

Le roi doit exterminer les hérétiques.

Des personnes ecclésiastiques.

Remettre l'élection des évêques à l'Eglise.

(1) Gainas, général goth, commandant de la milice romaine à Constantinople sous Arcadius.

(1) 1 Chron., XVI, 22.

(2) 1 Rois, XIII, 4.

Interdire tout commerce aux novateurs.

1560.

ple s'il n'est esleu & appellé comme Aaron;

Que Jésus Christ ayant appellé la grande troupe qui le suivoit, en esleut douze pour l'accompagner, & puis septante (1);

Usages  
apostoliques.

Que les apostres, gardans ce mesme ordre, ont esleu Mathias le douziesme, & les sept premiers diacres de l'église. Et nostre Seigneur commanda aux prophètes & docteurs de l'église d'Antioche d'eslire Saul & Barnabas, pour l'affaire à quoy il les vouloit employer (2). L'église de Jérusalem, estant dispersée par l'occision de S. Estienne, trois apostres des douze demeurèrent, à sçavoir S. Pierre, S. Jean & S. Jaques, desquels les deux premiers esleurent le troisieme évesque de Jérusalem. Qu'ainsi fut esleu Titus évesque de Crète, Timothée évesque d'Ephèse, Polycarpe évesque de Smyrne, Clément évesque de Rome. Bref, que du vivant des apostres, depuis le dix-huitiesme an de Claudius empereur, jusques environ le 10. de Traian (qui font comme cent ans) les pasteurs n'ont esté institués que par l'imposition des mains de la congrégation des anciens, dont les canons apostoliques estoient tous clairs, à sçavoir le 1. 14. 29. 30. 32. 76. 80.

Lois ecclésiastiques.

QUANT à la loy des hommes, il en estoit ainsi ordonné au 4. Canon du Synode de Nicéne, l'an 340 (3) : au Synode d'Antioche, canon 23 : au second concile d'Orléans, l'an 536, canon 7. Que Charlemagne & Loys le Piteux son fils avoient renouvelé ces mesmes loix, comme il appert par le traité intitulé *Capitula Caroli*. Autant en avoient fait Philippes Auguste, l'an 1200; S. Loys, l'an 1250; Philippes le Bel, 1300; Loys le Hutin, l'an 1328; Jean, 1381; Charles septiesme, 1438; Loys onzieme, environ l'an 1480; Charles huitiesme, l'an 1483.

Il adiousta que l'an M.D.XVII, la sainte & sacrée loy de l'élection avoit esté déplacée par exprès commandement, sans autre cognoissance de cause, au mesme temps que sourdit

l'infenale doctrine de Luther, d'où il estoit à espérer que les élections remises, toutes ces hérésies s'esvanouiroient. Car (disoit-il) par election on recerchera un bon prélat, lequel esleu, sera derechef examiné en France par son supérieur qui le cognoist, & non pas à Rome où il est incognu, & où l'argent de France va en vaquans, annates, courfes, bulles, dispenfes, & autres expéditions.

De ce propos, Quintin vint au point que plusieurs estimoient estre le plus recommandé aux ecclésiastiques, quelque zèle qu'ils prétendent au reste, c'est à sçavoir à l'abolition des subides demandés aux ecclésiastiques; non point, disoit-il, imposés pour un an, es nécessités de la république, mais tous les ans, jusques à ériger la recepte des decimes en estat aux gages & despens du clergé mesme; estans si rudement exigées lesdites decimes que les messes parochiales, les curés tenans la prison, en sont demeurées, & les églises sans ornemens, livres & calices vendus à l'enquant au detrimement des pauvres ames, & au deshonneur du roy, scandale du royaume, & irritation de la maiesté de Dieu contre celle du roy, chose confirmée par expérience, estans, depuis l'an 1516, allées toutes choses de mal en pis, de forte qu'il en prend de ces decimes comme de l'or que les anciennes histoires ont appellé l'or de Toulouse (1).

IL opposa à ceste manière de faire, ce qu'Ambroise avoit (dit-il) respondu en pareil cas, à sçavoir : « *Je ne les donne pas, mais aussi je ne les refuse; prenez-les.* »

Que l'exemple de Jésus Christ ayant payé le tribut pour foy & pour saint Pierre (2) son général vicaire, ne sert de rien pour conférer tel abus, car Jésus Christ ne le paya pas qu'il le deust, mais pour n'irriter ses ennemis, & celui auquel il le paya estoit infidèle, au lieu que les fideles empereurs n'ont pas demandé cela, & ne leur a aussi esté payé;

1560.

Abolir les  
subsides exigés  
du clergé.

Exemples à  
l'appui.

(1) Luc, VI, 13; X, 1.

(2) Actes, I, 26; VI, 5; XIII, 2.

(3) Il y a évidemment ici une erreur de date: le premier concile de Nicée s'est réuni en 325.

(1) Servilius Cépion, ayant pris Toulouse par surprise en l'an 106 av. J.-C., et y ayant fait un riche butin en dépouillant les temples et autres lieux sacrés, fut peu après battu par les Cimbres. De là vint l'expression proverbiale *l'or de Toulouse* pour désigner des richesses qui portent malheur.

(2) Matth., XVII, 27.

1560.

QUE Pharaon, par le conseil de Ioseph, déclara les possessions des sacrificateurs estre franches de toutes impositions & régales, & en fit loy (1);

QUE Cyrus & deux de ses successeurs, à faveur Darius & Artaxerxès, n'avoient souffert qu'aucun tribut fust exigé des ministres & Lévites du temple de Jérusalem (2). A plus forte raison que devoit faire le roy très chrestien? autrement la royne de Midi s'eslèvera contre ceste génération.

BALTHASAR, nepveu de Nabuchodonosor, vid une terrible vision, & en sentit incontinent l'effect, pour n'avoir porté la révérence qu'il devoit aux choses sacrées à Dieu (3). Il en print aussi très mal à Oza, qui estendit sa main vers l'arche, & au roy Ozias, ayant voulu faire l'encensement (4). Quant aux roys très chrestiens, Clovis, allant combattre contre Alaric, arian, roy des Gots, fit une ordonnance au premier concile d'Orléans, que nul ne s'efforçast de prendre ou defrober chose qui fust du ministère & appartenant au service des églises, & que les clers ni habitans d'icelles ne souffrissent aucun dommage ou violence par les gens d'armes.

CHARLEMAGNE ordonna, tant pour soy que pour ses successeurs, que les biens de l'église ne souffrissent aucun détrimen ni dérision.

L'EMPEREUR Loys veut que nul prestre ne soit contraint, à cause des biens ecclésiastiques, de payer aucune cense, tribut ni redevance temporelle quelconque.

CELA est bien loin, dit Quintin, d'exiger tous les ans les quatre parts, les six, les huit, & les neuf trop souvent.

SA conclusion fut, sur ce dernier point, en ces propres termes :

« Nous vous requérons, Sire, une chose qui ne se peut & ne doit refuser, de vous abstenir de prendre sur le clergé, sous quelque titre & prétexte que ce soit, don gratuit, decimes, clochers, empruns, subsides, imposts, amortissemens, confirmation de privilèges, francs fiefs & nouveaux acquets ià deux, trois, quatre fois, & tous les iours amortis, payés, & dont

on fait finance. Lesquels le prince ne peut, saine & sauve sa conscience, demander, ni les ecclésiastiques, la leur aussi sauve, luy accorder. »

FINALEMENT Quintin, pour entretenir l'église en possession de parler pour tous Estats, recommanda au roy la noblesse à ce qu'il l'avancast & honorast devant tous autres, l'église, dit-il, estant la seule mère, nourrice & maistresse de vertu, & la noblesse procédant non de nature, mais de la seule vertu. Il supplia aussi le roy, mais en fort peu de paroles, d'avoir pitié de son pauvre peuple, & l'admonesta sur ceste sentence de Jésus Christ : *Gratis accepistis, gratis date* (1), tirant de là un argument, qu'ainsi que par la grace de Dieu le roy est roy, aussi doit-il à son peuple iustice gratuitement, & pourtant doit bailler gratuitement les offices de iudicature à gens de bien & de savoir, pour surtout bien maintenir la religion en laquelle le peuple a esté premièrement institué, & bien chastier ces hérétiques, à laquelle fin aussi il appliqua plusieurs & excellens passages de l'Escripture sainte, où il est parlé de l'office des roys & princes.

TELLE fut la harangue de Quintin, qu'il prononça en lisant, pleine de piques & outrages, ce qui fit esbahir plusieurs, qui favoient comme autres fois en sa ieunesse, & estant encores escholier, il avoit esté suspect de ce qu'il appelloit maintenant hérésie, voire iusques à estre contraint de se sauver de Poitiers, où il avoit fait une harangue en public toute contraire à ceste-cy quant à la religion. Et pourtant avant que venir aux autres harangues, ie diray ce qui advint de ceste-cy. Comme Quintin disoit que le roy devoit punir comme hérétiques & fauteurs d'hérétiques tous ceux qui luy presenteroient requestes pour ceux de la religion, chacun des assistans avoit ietté l'œil sur l'Amiral, comme encores entendans que cela s'adressoit à luy, à cause de ce qu'il avoit fait l'an précédent en l'assemblée de Fontainebleau (2). Et il y en eut aussi qui sceurent bien remarquer à quel propos il avoit fait mention de Gainas. Cela esmeut l'Amiral à faire sa plainte le lendemain au roy & à la royne.

1560.

Plainte  
de l'amiral.

Requête au  
roi.

(1) Genèse, XLVII, 22-26.

(2) Esdras, VII, 24.

(3) Daniel, V.

(4) 2 Sam., VI, 7, et 2 Chron., XXVI, 19.

(1) Matth., X, 8.

(2) Voyez ci-dessus, page 153.

1560.

Quintin, appelé sur cela, respondit qu'il avoit parlé selon ses mémoires, & promit qu'au département il déclareroit n'avoir entendu parler dudit amiral, [ce] dont iceluy se contenta, ayant esgard au temps.

Réponse  
par articles.

MAIS il y en eut d'autres, qui, sans se nommer, & ayans remarqué ses propos de point en point, firent incontinent une réponse par articles qu'ils appellèrent Réponse à l'ignorance, calomnies & omissions de Quintin; laquelle j'ay bien voulu ici inferer, d'autant mesmes que pour lors elle vint en peu de mains, jugeans les plus sages que cela pour lors nuirait plutôt qu'il n'ayderoit à ce qu'on prétendoit, à sçavoir de ne donner occasion de trouble à ceux qui sembloient la chercher.

CESTE réponse donc, adressée à la royne (combien qu'elle ne luy fut présentée) fut telle: « *Madame, ayant leu patiemment ceste bresve réponse, vostre prudence iugera si la procédure des ecclésiastiques est correspondante à la fin où chacun estime que vous tendiez, (qui est de mettre le royaume en paix & en bon estat,) & à l'intention des plus fidèles subiects et serviteurs de sa Maesté, demandans la liberté de leurs consciences par toutes voyes légitimes, sans aucune altération du repos public, ni de l'entière obéissance que nous entendons tous rendre à sa Maesté iusques à la mort.* »

L'ignorance  
de Quintin.

S'ENSUIVENT les tesmoignages de l'ignorance remarquée es propos de Quintin parlant pour l'estat de l'Eglise.

QUE l'Eglise n'a, n'eut & n'aura jamais besoin de réformation.

QU'IL n'y a rien à réformer en la doctrine, cérémonies ou traditions de l'Eglise romaine

QUE l'Eglise catholique & [l'Eglise] romaine est tout un.

QUE S. Paul a dit que l'hérétique est mauvais capitalement.

QU'IL faut croire sans exception tout ce que dit l'Eglise romaine, & qui se trouve dict par les pères, sans disputer à l'encontre.

QUE Aaron & tous les anciens sacrificateurs ont esté choisis par élection.

QUE S. Jaques a esté esleu évêque de Jérusalem par S. Pierre & S. Jean.

QUE Titus a esté aussi esleu évêque de Crète, Timothée d'Ephèse & Clément de Rome.

1560. QUE S. Pierre ne devoit point de tributs, & sur cela S. Ambroise très mal allégué.

QU'ENTRE les conciles il y a bien de la diversité, mais non de la contrariété.

QUE Dieu a commandé l'unction des prestres d'aujourd'huy.

TOUTES lesquelles sentences très fausses nous estimons plutôt estre procédées d'ignorance que de malice, tant elles sont grossières.

Calumnies manifestes contre ceux de la religion.

Calumnies  
manifestes.

QUE l'intention, de nous de la religion, est de faire qu'il n'y ait point de temples, d'innover les sacrements, de ne tenir promesse à Dieu, de vivre en toute liberté de la chair, d'abolir toute obéissance ecclésiastique, bref, que nous voulons exterminer par le glaive l'Eglise romaine.

QUE nous nions la toute-puissance & divinité de Jésus Christ.

QUE nous appelons les anciens pères, rêveurs, & les conciles rêveuries.

QUE nous disons que l'Evangile n'a point esté entendu depuis huit cens ans & jusques à nous.

QUE nous sommes Montanistes & Gnostiques.

QUE nostre intention est de renverser l'Estat, & de vivre sans loix ni magistrats, n'ayans autre reigle que nostre volonté.

CES accusations requérons nous estre prouvées, nous offrans à subir iustice, à la condition que les accusateurs soient aussi, à faute de preuve, châtiés selon la gravité des crimes à nous si calomnieusement imposés.

Omissions malicieuses.

Omissions  
malicieuses.

QUE, avant de procéder contre les hérétiques, il les faut légitimement appeler, ouïr & condamner par la parole de Dieu, à quoy nous nous sommes tousiours soumis & soumettons.

QUE celui qui abuse notoirement de son privilège est digne d'en estre privé.

QUE les élections fondées sur l'Ecriture & reiglée par anciens canons sont du tout autres que celles que demande le clergé d'aujourd'huy.

1560.

Qu'il y a trop grande différence entre le clergé ancien & légitime, & le clergé ayant ravi, sous tiltre d'aumosne, la plupart des biens temporels du monde, & que pourtant le clergé ne se peut aider de l'immunité des anciens sacrificateurs qui n'avoient point d'héritage entre leurs frères.

QUE S. Pierre a deu payer le tribut & l'a payé.

QUE la cause pour laquelle les prestres d'Egypte ne payoient le quint au roy Pharaon, ne sert en rien pour prouver l'immunité prétendue; car le quint dont il est question n'estoit exigé que de ceux qui avoient vendu leur terre au roy, ce que n'estoit advenu aux prestres qui avoient esté substantés d'ailleurs durant la famine.

QUE l'exemple de Cyrus, Darius & Artaxerxès, favorise aussi peu à l'immunité prétendue, d'autant que les Lévités n'avoient héritages assignés comme le reste du peuple.

QUE les exemples d'Oza, d'Ozias & Baltasar, sont directement contre le clergé, attendu qu'il n'y a gens qui polluent plus ouvertement qu'eux la maison de Dieu en toutes sortes.

QUE les constitutions de Charlemagne & autres par luy alléguées (exceptée celle de Loys empereur très mal conseillé) ne font en rien mention des tributs & autres charges publiques ordinaires.

QUE la réponse faicte par S. Ambroise est faulxement falsifiée, car ce qu'il dit, *ie ne les donne pas, mais aussi ie ne les refuse pas, prenez-les*, est dit à l'empereur sur un autre propos, à favoir s'il vouloit mesmes prendre le fonds des héritages ecclésiastiques. Mais quand il parle des tributs imposés sur les héritages, il diët tout le contraire en ces propres termes : « *Demande-il le tribut, nous ne le refusons pas, les possessions de l'église payent le tribut.* » Lib. 5. Ep. 21.

QUELLE donc est l'impudence de Quintin d'alléguer pour son exemption ce qui sert expressément à prouver le contraire? Et pourtant c'est aux ecclésiastiques qu'il faudroit répondre sur leurs beaux privilèges subreptices, ces mots du mesme S. Ambroise, que telles choses ne leur ont peu estre données de droit par autrui, ni peu estre reçues par eux en bonne conscience. Bref, au lieu qu'ils foyt farcis de sacrilèges, il faudroit qu'ils se portaf-

sent de forte qu'ils puissent dire ce que disoit S. Ambroise : « *Les povres de Christ sont nos thrésors;* » que les ecclésiastiques, faisans notoirement trafique & marchandise de toutes choses, voire iusques à ne parler mesmes sans argent, c'est à eux une très grande impudence d'appliquer au roy ceste sentence de Iésus Christ, *gralis accipistis, gralis date*, pour oster aux iuges les gages & émolumens qu'ils peuvent exiger de droit, au lieu de prendre ceste parole de Iésus Christ pour eux, auxquels directement elle a esté adressée, & par laquelle Dieu leur fera leur procès.

CESTE remonstration ne fut présentée ni veue, en partie pour les raisons susdictes. Je revien à la harangue de la noblesse prononcée par le seigneur de Rochefort.

IL commença par une recognoissance de la Maiesié royale, érigée de Dieu. Loua le roy de ce que ses ieunes ans ne luy pouvans permettre d'entreprendre seul la charge de tant d'affaires, il employoit sa très vertueuse mère, la royne, non seulement à sa garde, ainsi que madame Anne fut employée à celle du roy Charles huitiesme, son frère (1), mais aussi au gouvernement de ses affaires, à l'exemple d'Alexandre ce grand empereur; pareillement de ce qu'il avoit appelé à son conseil le roy de Navarre & autres princes du sang, naturellement affectionnés à la conservation & augmentation du royaume, & par qui la noblesse reçoit plus volontiers les commandemens. Il adiousta que le roy devoit eslire des hommes pour entendre ses affaires, tels toutesfois que le prince mesme en puisse respondre, & non tels que ceux qui, la plupart inclinans à leur bien, en font leur profit au dommage du roy qui les a employés, comme firent en l'empire romain, Materne & Cléandre phrygien, & comme voulurent faire en France Eude & Childerich, estant fort difficile à personnes qui cherchent tant leur profit de satisfaire à leur honneur.

DE là entrant en matière, il dit que les nobles estoient ordonnés de Dieu pour la fidélité de leur roy & défense de leurs subiects, & qu'au commencement il n'y avoit que deux estats, à

1560.

Harangue de  
Rochefort  
pour  
la noblesse.

Allégations  
impudentes.

La noblesse  
est ordonnée  
de Dieu.

(1) Anne de Beaujeu, fille de Louis XI et régente pendant la minorité de Charles VIII.

1560.

favorir celui de la noblesse & des artisans.

Qu'au corps humain il n'y a que deux parties principales, à savoir la teste qui représente le roy, & les parties nobles qui sont les gentilhommes, desquelles l'une ou l'autre estant blessée, il n'est possible que l'homme puisse vivre ou estre à son aise.

Que pour ceste cause, il est requis que le roy maintienne sa noblesse qui le défend & conserve.

Que la noblesse pour ceste cause a eu tousiours de grandes prééminences par tous pais.

Que l'opinion des philosophes, faisant quatre fortes de nobles, les uns pour estre fils de nobles, les autres pour estre potentats & grands en l'administration publique, les autres pour s'estre exposés au hazard de la guerre, & y avoir acquis quelque tiltre de capitaines, & les derniers pour avoir inventé quelque art & discipline, a esté cause de grande confusion & meslinge, à la grande perte du roy, désirant chacun de s'agrandir comme s'il estoit gentilhomme de nom & d'armes.

Que la noblesse s'est grandement blessée de son propre trait, quand, voyans le zèle de leurs roys très chrestiens envers les gens d'église, ils leur ont tant aumosné de biens qu'ils ont dissipé leurs patrimoines, & mesmes leur ont baillé la iustice.

Que la plupart de ceux de l'église en abuse tellement, que le gentilhomme en est si persécuté & chicané, qu'ayant encor employé le reste du sien, il se trouve en arriere, & n'a moyen de venir au mandement du roy pour luy faire le service qu'il luy doit.

Qu'il n'est besoin de bailler l'exercice de iustice à l'église, puis qu'elle n'en peut faire l'exécution.

Que l'office des prestres n'est pas de solliciter le long des rues, & s'entremesler des choses temporelles, mais de prier Dieu, prescher & administrer les autres, comme estans le sel & la lumière de la terre. Qu'eux faisant le contraire, le roy y doit employer la main de sa iustice, à l'exemple de Ezéchie, roy de Juda, & des roys appelés très chrestiens, pour avoir aussi réformé l'estat de prestrie, comme Charlemagne, Loys debonnaire, Loys sixiesme, Philippes le conquérant, & de plus fraische mémoire, Charles septiesme, qui assembla l'église galli-

cane à Bourges (1), & Loys unzième en la ville d'Orléans (2) touchant la pragmatique sanction.

Qu'il les faut contraindre tous, sans aucun excepter, à résider sur leurs bénéfices, suivant les édicts sur ce fait, là où ils ayent à ayder aux pauvres, & se mettre en devoir de prescher.

Que le roy doit présenter les bénéfices à personnes capables, suivant les arrests des conciles & de l'église catholique, afin qu'il ne luy en advienne comme à Théodoric & Théodbert, qui moururent misérablement pour avoir baillé les bénéfices par faveur, par argent ou par amis.

Qu'on [luy] doit faire entendre les plaintes de ses subiects pour y remédier, afin que le peuple le bénie, & remercie Dieu, ne pouvant un royaume se maintenir sans iustice, prudence & diligence des ministres du prince.

Qu'un prince doit eslire pour officiers gens craignans Dieu, vertueux, capables, véritables, & ennemis d'avarice, qui exercent iustice sans acception de personnes.

Qu'il doit pourvoir des estats de iudicature gratuitement. Car autrement [ce] seroit vilainement acquérir par argent ce qui se doit obtenir par vertu. Qu'il ne doit avoir que le moins d'officiers qu'il pourra, les réduisant à certain nombre nécessaire, comme Auguste fit des sénateurs à Rome, estant la multitude des officiers très pernicieuse, comme la multitude des médecins tue plustost le malade qu'elle ne le guérit, tefmoin la république romaine & [celle] de Marseille, ruinées par ce moyen.

Qu'il seroit bon que les gentilhommes capables fussent employés aux vuydanges des procès, suivant la volonté du grand roy François.

Qu'il y a moyen de vuyder plus promptement les procès par arbitre, estans les loix municipales bien gardées, & ne recevant procès & accusations autres que nécessaires, & tant de brouillons opiniaftres plaideurs, faux accusateurs, avec toute ceste vermine du palais, estans punis selon les loix.

Qu'il ne faut donner les confiscations avant la condamnation, & celles

Elle a trop  
favorisé le  
clergé.

L'office des  
prêtres.

Gratuité des  
offices  
de judicature

(1) En 1438.

(2) En 1461.

1560.



1560.

des condamnés doivent estre converties aux œuvres pitoyables.

QUE les roys doivent désirer trois choses, à savoir : la religion, pour la netteté de leur conscience, la noblesse, pour la défense des armes, & la iustice, pour la conservation de leurs suiets.

QUE la paix et le repos public sont les plus fortes murailles du monde, & les nerfs du prince.

Qu'il faut que le roy, pour estre secouru de la noblesse, la maintienne en ses privilèges, franchises & libertés, aussi antiques que l'institution des roys, & qui ne peuvent estre desmembrées de leur estat, sans que le prince offense par trop soy-mesme.

CESTE harangue de Rochefort fut bien ententivement escoutée, & fut bien remarqué en icelle, que, parlant au roy, il n'usa onques de ce mot de Maïesté, inventé depuis quelques années par les flatteurs, mais usa toujours de ce mot de Sire, duquel les plus grands roys de France se sont contentés iusques à nostre temps, auquel il se peut dire que certains flatteurs estrangers ont donné la Maïesté à nos roys, quant au nom, qu'ils ont bien sceu rongner quant & quant en effect. Mais surtout est à noter, que nonobstant la réquisition de Quintin, Rochefort présenta une requeste par escrit, dont fut fait lecture par un des secrétaires d'estat, par laquelle estoient requis des temples pour la noblesse. Mais depuis il monstra bien que ce qu'il en avoit fait estoit seulement selon ses mémoires, attendu qu'il se rendit du tout adverfaire de ceux de la religion, ayant esté fait prisonnier en la journée de Dreux, en laquelle toutesfois il gagna plus qu'il ne perdit, ayant recueilli grands biens à la succession du sieur de Hanebault, qui y fut tué : duquel bien toutesfois il ne iouit long temps.

Harangue de Lange pour le tiers-état.

QUANT à Lange, qui harangua pour le tiers Estat, il dict en somme :

Qu'il sembloit au peuple qu'entre les ministres de l'église, trois vices pulluoient sur tous autres, ausquels aussi il falloit principalement pourvoir, lesquels estans reiettés ou amendés, on devoit espérer une pure, simple & humble reversion à la première sincérité de l'église ; que lesdits vices estoient l'ignorance, l'avarice & la su-

perflue despenſe & pompe des ecclésiastiques.

QUANT à l'ignorance, commençant depuis ceux qui tiennent les plus hauts & premiers lieux en l'église, iusques aux moindres, elle estoit si notoire, qu'il n'y avoit lieu de la révoquer en doute. Que aussi l'expérience monstroit, outre le tesmoignage des anciens, que l'ignorance estoit non seulement la mère, mais aussi la nourrice de tous erreurs. Que les anciens décrets & constitutions de l'église y avoient voulu pourvoir, tant par les anciennes & bonnes ordonnances, que par nouvelle érection de nouvelles charges en chacune église cathédrale ou collégiale, quand furent faites & dressées les maistrises d'eschole, & plus fraîchement, quand l'église gallicane avoit voulu que la tierce partie des bénéfices appartindroit aux gradués nommés, & qu'en chacune église cathédrale y auroit un chanoine théologue : ce que toutesfois on voyoit n'avoir eu tant d'effect par le passé, qu'on ne vist lors la plus grand part des ministres de l'église estre si ignorans, que c'estoit l'ignorance mesme, tellement que les mœurs corrompues avoient amené un tel desdain de prescher & enseigner (à quoy toutesfois ils estoient plus appelés) qu'il sembloit estre contre la dignité d'un grand prélat, voire estre chose honteuse de prescher ou enseigner. Et, prenans exemple sur les plus grands, les simples curés desdaignoient aussi de prescher, & le font faire par prestres ignorans & indignes, lesquels, disans les messes paroissiales, ne remonstrent qu'une mesme chose, faïsans servir un sermon en toutes saisons.

Le second vice est l'avarice, qu'on voyoit autant ou plus notoire que l'ignorance, tant aux chefs qu'aux membres. Et le tiers, le luxe & la superflue despenſe & pompe de prélats, cuidans par là représenter au monde la grandeur de Dieu & leur autorité, bien qu'ils la deussent représenter par foy & intégrité de vie. Qu'au concile de Carthage, qui fut tenu sous le pape Innocent, premier de ce nom, il fut ordonné que les évêques auroient près le temple leur petite loge, garnie de povre mesnage, & vivroient petitement : & maintenant on les voit parés & ornés comme roys, tout au contraire.

1560.

L'ignorance du clergé.

L'avarice et le luxe des évêques.

1560.  
Les Etats  
généraux sont  
ajournés.

Assemblée  
de finances.

On relâche  
les prisonniers  
pour  
la religion.

Quintin prend  
congé du roi.

OUTRE les harangues susdites, les Estats baillèrent leurs cayers, comme dict est; desquels estant fait le rapport au conseil privé du roy, la conclusion fut qu'iceux Estats (qu'on craignoit vouloir passer plus outre en d'autres affaires qu'on ne vouloit remuer) seroient remis au premier iour de may prochain, pendant lequel temps, pour éviter les frais & la confusion, les estats particuliers s'assembleroient en chacune province; & de chacun des treize gouvernemens, deux députés se trouveroient en l'assemblée assignée en la ville de Ponthoife (1), pour donner advis des moyens d'acquiescer le roy. Et, sur ce point, furent assemblés les Estats au convent des cordeliers: là où le roy de Navarre offrit de leur faire voir les dettes du roy par le menu, comme ils avoient requis, adioustant que, s'il se trouvoit des dons immenses, il se soumettoit le premier à la répétition (2) d'iceux. Ce fut une parole peu agréable, entre autres aux sieurs de Guise & mareschal de saint André, prétendans à la succession de Diane de Poitiers, alors appelée la duchesse de Valentinois. Aussi ne fut cela qu'une fumée, pour esblouir les yeux des plus clairvoyans, & contenter aucunement l'assemblée. Il fut aussi commandé (mais en vain) que tous prélats & évesques eussent à se préparer & acheminer pour le concile de Trente: ce qui se faisoit pour contenter les catholiques. Et d'autre part, sur la requeste présentée pour avoir des temples, afin de ne mesconter ceux de la religion, fut enjoint à tous iuges de mettre en liberté de corps & de biens les emprisonnés pour le fait de la religion, les admonnestant toutesfois de vivre catholiquement à l'advenir, avec défenses à tous suiets de ne s'entr'injurier à cause d'icelle, à peine de la vie. Depuis, estant question de prendre congé du roy, Quintin parla en ceste façon:

« SIRE, votre Maesté, vive & parfaite image des roys très chrestiens vos prédécesseurs, aussi la douceur & bonté qui se monstre & reluit en vostre royal visage, coniointes avec la puissance que Dieu, par sa souveraine grace,

vous a impartie, vous appelant en si haute monarchie, ces trois choses, Sire, font que ceste présente compagnie ecclésiastique, ensemble tout le reste du clergé, qui l'a icy vers vous envoyée, se promet & assure, que, comme il appartient à un roy très chrestien, vous pourvoyez à tout ce qu'en humilité, par un désir de voir les choses reduites à bon estat, elle vous a bien amplement remontré par paroles & aussi par escrit, depuis le temps qu'il vous a pleu luy donner audience: satisfaisant à l'office & devoir de roy, qui est de délivrer ses subiets de mal & povreté, maintenir sa seigneurie en richesse & prospérité, & de petite la rendre grande. Appuyez ledit clergé ceste sienne confiance sur vostre prudence & bénignité, Madame, laquelle il cognoist vous estre aussi donnée de Dieu, singulièrement, & afin que luy soyés seure conduite & adresse, pour en ses grandes & scandaleuses tempestes, dont il est quotidiennement agité, le mener à bon & heureux port.

» SUPPLIONS très humblement à vos Maestés d'avoir ceste persuasion, que nous partons de ce lieu (puisque'il vous plaist nous licencier) avec délibération de faire tel devoir en nos charges, que Dieu (lequel ne se courrouce, & ne se tient iamais tant offensé qu'il oublie sa miséricorde quand on se retire à luy, comme on doit) appaisera l'ire qu'il a sur son église, & contre l'opinion & expectation des hommes ses ennemis, la rendra de contemnée & comme vaincue, victorieuse & triomphante. Car lors la faveur céleste tant plus se manifeste, quand plus on se voit destitué de secours terrien, mesmes en ce temps, où il a pleu à la divine clémence vous inspirer, Madame, à tenir la main à ce qui concerne son honneur, l'entretienement de la religion, la paix & tranquillité de tous les estats de vostre royaume, faisant cesser tous tumultes & séditions.

» EN quoy vous, nos seigneurs & princes très illustres du sang, & vous spécialement, très vertueux roy de Navarre, luy assistés, voulans tousiours maintenir l'estat ecclésiastique en son ancienne splendeur, ainsi que par obligation héréditaire estes tenu & devez faire. A la perfection duquel saint œuvre, nos très révérends seigneurs cardinaux, premières colonnes de

1560.

Appel à  
la noblesse.

(1) Pontoise, à six lieues N.-O. de Paris.  
(2) Répétition, action juridique par laquelle on réclame la restitution de ce qui a été indûment payé.

1560.

onfiance en  
l'avenir.

l'église, accompagnés du catholique & chrestien conseil du roy, n'ont oublié ni pretermis chose digne de leur fonction. Sommes assurés que vous, Messieurs de la noblesse, avés le cuer assis en bon endroit, à l'exemple & imitation de vos nobles & vertueux ancestres, que de pareille affection vous vous constituerez protecteurs & deffenseurs, non seulement de ceste monarchie gallique, mais encores de l'église romaine & hiérarchie catholique en laquelle eux & vous avés religieusement vescu iusques icy, voire sans espargner pour la défense d'icelle vos facultés & propres vies. En ceste bonne volonté & délibération vous accompagneront messieurs du tiers estat, lesquels ont tousiours persisté en la fidélité & obéissance de l'église, comme vrais enfans d'icelle, & de vostre Maiesté, Sire, comme vos naturels & très humbles suiets. Ce que nous espérons qu'il sera par vous, Messieurs, à iamais & de mieux en mieux accompli & continué. De sorte que nous tous, sous vostre heureux & florissant règne, Sire, espérons vivre & prospérer en telle union & concorde, que l'honneur de Dieu & de son église fera inviolablement maintenu & conservé, vostre Maiesté fidèlement obéie, honorée & servie, & le clergé, exerçant le S. ministère où il est appelé, s'efforcera par saine doctrine & exemplarité de bonne vie, d'estre lumineuse à ceux desquels ils ont charge : tellement qu'en imitant leur sainte conversation, chacun se rengera concordément par une foy sous une loy & sous un roy. Et vous, Sire, comme mineur, vous, Madame, comme mère, demeurerez en la spéciale protection & défense de Dieu, auquel, comme Roy des roys, & qui est par dessus toute puissance & autorité humaine, nous ferons continuelles prières pour la grandeur & prospérité de vos Maiestés, & pour la conservation & augmentation de vostre royaume. Supplions très humblement vostre Maiesté ne se trouver ennuyée de nos longues demandes, soit qu'elles vous ayent esté présentées par escrit, soit qu'elles vous ayent esté dites de bouche. Car nous avons eu tousiours tant cher l'honneur de Dieu, l'exaltation de sa sainte foy & l'expression de nostre dévotion envers vos Maiestés, que

claration & le narré de ce que nous sentons, que le tesmoignage que nous rend nostre conscience. Cela servira d'une légitime excuse envers vos Maiestés s'il s'est rencontré quelque longueur ou obscurité : n'ayans iamais entendu ceux pour qui l'ay cest honneur de parler, de dire chose qui offensaist, ou en aucune façon, taxast aucuns particuliers : ni de vous, messieurs de la noblesse, moins d'aucuns particuliers de vous nos seigneurs du conseil du roy : vouans à Dieu & consacrans nos intentions à vous, Sire, & à vous, Madame, nos obéissances, & à vous, nos seigneurs du conseil, tout service, & à tous universellement affection vraie, paternelle, & réconciliation de frères chrestiens : afin que en tout & partout Dieu soit honoré & servi. »

CEUX de la noblesse, par l'organe du sieur Vidame de Chalons, se plainquirent à elle de ceux de Guise. Lefquels, sous ombre que l'estat de la noblesse n'avoit dressé leur harangue à leur appétit, les avoient appelés séditionnaires, & accusés envers la royne de luy vouloir oster son autorité & gouvernement. Sur quoy la noblesse luy remonstroit qu'au contraire ils la révéroient comme mère du roy, & ne se fussent iamais trouvés en ceste assemblée ceux qui estoient de la religion, s'ils n'eussent eu espérance d'estre maintenus par son équité & autorité, laquelle ils vouloient maintenir contre tous autres.

LA royne leur feit response qu'elle les tenoit pour bons subiects & serviteurs du roy & d'elle, & que ceux qui les avoient appelés séditionnaires, l'avoient fait conditionnellement, à sçavoir, au cas qu'ils voulussent entreprendre chose contre le roy & sa Maiesté (ce qui les contenta par une fatale ordonnance de Dieu contre la France), se confessans par ce moyen, contre toutes les loix de la monarchie françoise, d'estre subiects d'une royne vefve, estrangère, & n'ayant autre autorité que celle que le peu d'avis du premier prince du sang luy avoit octroyée.

PENDANT que ces choses se faisoient en France, le pape Pie quatriesme, voulant empescher tout ce que dessus, & notamment le concile national des François, qu'il craignoit le plus, ne faillit de continuer la publication du

1560.

La noblesse  
se plaint  
des Guise.

Réponse de  
la reine mère.

Le concile de  
Trente.  
Bulle du pape.  
3 décembre  
1560.

1560. concile de Trente par une bulle datée du troisieme de decembre l'an M.D.LX, comme il a esté dit en l'histoire de François deuxiesme (1). De laquelle toutesfois l'exécution se différa iusques à deux ans passés & révolus. Il fut respondu en Allemagne à ceste bulle par plusieurs savans personages, & notamment par Paulus Vergerius, au paravant évesque & ambassadeur du pape en Allemagne, où, quelques années au paravant il s'estoit retiré, après avoir esté maltraitté au concile de Trente, sous le pape Jules troisieme. Cestuy-cy donc, ayant bien changé d'opinion, fit une response bien ample à ceste bulle, l'adressant aux évesques d'Italie, leur remontrant qu'ils n'estoient appellés au concile pour disputer des matières ni en dire leur advis, ains seulement pour bransler une teste mitrée & dire *placet*, selon les belles résolutions qui leur seroient envoyées de Rome. Ce qu'il monstre par plusieurs raisons & tesmoignages.

Sa réponse. Au mesme temps, comme les princes protestans d'Allemagne estoient assemblés à Neumbourg (2), en intention de s'accorder sur ce qu'on leur reprochoit qu'ils estoient en différent en quelques endroits de leur confession d'Aufbourg, les ambassadeurs du pape arrivés proposèrent ce que s'ensuit :

Réunion des princes protestants d'Allemagne. « LE souverain évesque estant appelé au très saint & sacré gouvernement de l'église, incontinent pour s'acquiescer du devoir de sa charge de pasteur, a eu ce principal soing que les mœurs corrompues fussent corrigées & amendées, afin que l'église demeurast en bonne paix & tranquillité, & que toutes les nations peussent tomber d'un mesme accord. A quoy ne voyant autre remède propre que la célébration d'un sacré concile universel, a, par meure délibération, & de l'autorité qu'il a de Dieu, ordonné & assigné iceluy concile pour estre tenu à la feste de Pasques prochaine. Et, à ce que les princes en fussent advertis, & qu'eux-mesmes aussi, ioincts & unis par bonne volonté & affection à la sollicitude pontificale, entreprinsent mesme soin & diligence de procurer en-

Discours des ambassadeurs du pape.

semble la tranquillité de la Germanie : nous avons esté par luy (comme très affectionnés à la nation germanique, repos & union d'icelle) délégués & envoyés ses ambassadeurs, pour aller prier, exhorter & supplier un chacun d'assister à ce concile, auquel chacun fera bénévolement ouy. Et, en outre, pour requérir lesdits princes de permettre que de ceste sainte entreprise puisse succéder & sortir tel effect, que l'église soit entièrement remise en paix & concorde. Estant prest au reste le très saint père de bailler aufdits princes un sauf conduit en forme bien ample, & telle qu'on sauroit la désirer; enhortant la Sainteté d'iceluy un chacun desdits princes d'envoyer là ses ambassadeurs avec bien amplex mémoires & mandemens, afin que par le moyen de leur faveur & bonne affection, tous les différens de l'église (en laquelle on void autant d'opinions que de testes, & autant d'évangiles que de docteurs) puissent bientôt estre apaisés, & qu'à icelle église, par ce moyen, soit rendu honneur, & en icelle finalement une mesme foy tenue, & un mesme Dieu de tous servi & adoré. »

AYANT l'un des ambassadeurs ainfi harangué, celui qui l'accompagnoit parla après luy en ceste manière :

« PRINCES très illustres, ayant l'un & l'autre de nous pareils mandemens du saint père, ie ne répéteray ce que par mon compaignon vous a esté exposé, pour déclarer les calamités de l'église, car il n'y a personne qui ignore iusques à quel point elle en est venue, l'un mal naissant de l'autre, l'ouverture estant faite aux ennemis du nom chrestien, de forte qu'il est nécessaire d'y pourvoir. Cela requièrent les dangers, l'opportunité du temps le [per]suade, & la bénignité & affection du père saint vous y provoque, de façon que iamais ne se présenta & ne se peut présenter meilleure occasion d'accord, la république chrestienne estant paisible, & un père très saint par la grace de Dieu donné, lequel a une singulière affection envers les princes, & un merveilleux soin des ames & du retablissement de la paix & tranquillité de l'église. Voilà [ce] que chacun de nous avoit à vous proposer & dire. »

LA réponse des électeurs & princes des protestans fut telle qu'il s'ensuit :

Réponse des princes.

(1) Voy. page 210, où Bèze assigne à la bulle du pape la date du 20 novembre au lieu de celle du 3 décembre qu'il indique ici.

(2) Neubourg (Bavière).

1561.

« LES illustres électeurs du sacré Empire romain, les princes, ambassadeurs & conseillers, répondent à votre proposition, par laquelle vous avés déclaré le mandement du pape à leur grandeur, grace & courtoisie, ainsi qu'il s'enfuit : Qu'ils ne doutent point que plusieurs gens doctes, sages & religieux de tous aages & estats de la terre, n'ayent ià dès long temps désiré meilleur estat en l'église, & mesmes qu'ils ne facent prière à Dieu, afin que la vraye doctrine soit enfin restituée, & les cruels & meschans abus qui y sont entrés soient par quelque bonne correction ostés : ce que les papes devoient principalement avoir en recommandation, lesquels se font dès long temps magnifiquement attribué le titre [de chefs] de l'église; mais ils se font plus tost occupés à assembler richesses par une cupidité & envie de régner, & à semer des superstitions en l'église, qu'en glorifiant la gloire de Dieu, guérir les malades qui y estoient. Ce qui n'est pas caché à toutes gens de bien, & faut que plusieurs qui sont obligés au pape, s'ils ont quelque prudence, le confessent ainsi. S'esmerveillent aussi les très illustres électeurs, princes & ambassadeurs des autres, de quelle opinion d'espérance meut le pape a envoyé ceste légation, & voulu leur indire le concile & les appeler à Trente; car vous & luy n'ignorés point quelle religion tiennent les estats de l'empire, qui sont de la confession d'Auguste (1). Ils ont esté contraincts de réformer leurs églises selon la vraye doctrine de l'Evangile, & se séparer de la compagnie de ceux qui, en opprimant la doctrine céleste, cherchent plustost leur gloire que celle de Christ.

» POUR ceste cause, iceux très illustres princes veulent que le pape & vous entendies qu'ils ne recognoissent point le siège romain, & que par témoignage indubitable, tant de droit divin que humain, ils ont certaine assurance que les princes romains n'ont pouvoir d'indire le concile; car la raison & tous escrits, tant divins que humains, tesmoignent assés qu'il n'appartient à celui par le moyen duquel les différens & distractions sont venus en l'église, & qui cruellement oppu-

gne la vérité, d'estre iuge & vouloir appointer lesdicts différens. Et afferment lesdits illustres princes estre par vostre dite proposition, iniustement blasmés de n'avoir nulle foy certaine, ains que maintenant il y a entre eux autant d'évangiles que de docteurs, & autant de religions que de volontés : car il se trouve une claire confession présentée à Auguste à l'Empereur Charles cinquiesme, l'an mil cinq cens trente, où non seulement sont contenus les articles de la foy, mais aussi par plusieurs escrits cy-devant publiés, la vérité de la doctrine céleste a esté par eux esclarcie & espandue.

» OR les plaintes de tout le monde tesmoignent assés de quelles fautes l'église romaine est maintenant abreuvée, & combien la vraye doctrine de l'Evangile est opprimée de cruels abus & superstitions, de sorte qu'elle ressemble plus à la religion ethnique (1), que chrestienne. Et d'autant que lesdits princes se font séparés de l'église romaine, n'estans induits de témérité ni curiosité, ou mauvaises passions, mais par le commandement de Dieu, par lequel il ordonne qu'il faut fuir les idoles, ils veulent constamment persévérer en leur opinion, sans souffrir leur estre baillée aucune loy par le pape; car ils ne recognoissent autre autorité ne iurisdiction en ce monde, que celle de l'empereur Ferdinand (2), duquel les ambassadeurs ont promptement dit l'espérance & volonté qu'il a de la célébration du concile général & œcuménique.

» Et quant à ce qui vous touche particulièrement, leurs Grandeurs vous prient bien fort de croire, que si vous n'eussies eu charge de légation du pape, estans venus de si honnestes familles de Venise, comme vous estes, ils vous eussent presté toute faveur, honneur & amitié, tant parce qu'ils aiment ladite république de Venise, que aussi d'autant qu'ils estiment que pour la grandeur & honnesteté de votre race, & honneur de votre doctrine & sapience, vous estes très dignes d'estre favorisés & bien recueillis. »

LE roy estant departi d'Orléans, qui

Des abus dans  
l'Eglise.

Le prince de  
Condé mandé  
à la cour.

Ils ne recon-  
naissent pas le  
siège romain.

(1) Ou d'Augsbourg (*Augusta Vindelicorum*).

(1) Païenne.  
(2) Ferdinand 1<sup>er</sup>, frère et successeur de Charles-Quint à l'empire après l'abdication de ce prince, en 1556.

1561.

fut le deuxiesme de février M.D.LXI, vint à Fontainebleau, où estant mandé le prince (1) & y arrivé le XII de mars, acompagné du comte de la Rochefoucaut son beau-frère, & du sieur de Senerpont, dès le lendemain il entra aux affaires & conseil privé du roy, après que le chancelier requis par luy s'il avoit quelques informations contre sa personne, eut respondu que non, comme aussi chacun du conseil eut déclaré le tenir pour suffisamment purgé. Alors fut aussi déclaré par le roy en plain conseil, que ledict sieur Prince luy avoit fait deue preuve de son innocence, dont il s'estoit suffisamment informé, & laquelle déclaration il fut ordonné devoir estre publiée & enregistrée es cours de parlemens, & copies d'icelle envoyées aux ambassadeurs qui estoient près des princes estrangers, avec permission audict sieur Prince de poursuivre plus outre si bon luy sembloit, plus ample déclaration de son innocence en la cour de parlement de Paris : ce qui fut cause qu'il s'y en alla & poursuivit son affaire comme fera dit cy-après.

Mécontentement du roi de Navarre.

Le prince estant retourné à Paris, le roy de Navarre, soit qu'il fist cela de soy-mesme, soit qu'il fust poussé d'ailleurs, entra en tel mescontentement de la royne, qu'il en cuida survenir un grand remuement, se plaignant ledict sieur roy de ce que le duc de Guise, qui tousiours luy avoit esté adversaire, luy estoit préféré au manienement des affaires, ayant mesme la garde des clefs du chasteau : *« en quoy, disoit-il à la royne, ils ont abusé par trop de ma bonté, vous ayant tant déféré que de ne vous débatre le gouvernement du royaume, & d'avoir iusqu'à présent dissimulé tout, pour l'amour de vous. »* La conclusion estoit, qu'il falloit que luy ou le duc de Guise s'en allast hors de la cour. La royne sur cela, voulant tousiours garder son autorité, & cognoissant le naturel du roy de Navarre, respondit qu'il n'estoit raisonnable de chasser le duc de Guise sans occasion, veu les charges qu'il avoit en la cour, qui requéroient sa présence ; & quant aux clefs du chasteau, elle dit qu'il les avoit en sa garde comme grand maistre qu'il estoit, mais que pour le conten-

Ce que répond la reine mère.

ter & pour faire cesser la ialousie qu'il avoit sur le duc de Guyse, elle les feroit désormais apporter en sa chambre par le capitaine des gardes.

CESTE responce mescontenta tellement le roy de Navarre, que le lendemain il se botta prest à partir, acompagné de messieurs les princes du sang, du connestable & de tous ses enfans, des sieurs de Chastillon & autres ; de sorte qu'il ne demouroit à Fontainebleau que les sieurs de Guise, & ne devoit aller plus loing ceste compagnie (comme on disoit) qu'à Paris, pour y déclarer le gouvernement du royaume appartenir audit seigneur roy de Navarre. C'estoit à vray dire le moyen de remédier aux fautes passées & pourvoir à l'advenir, mais le iuste iugement de Dieu, préparé sur la France, empecha ce grand bien par le moyen du cardinal de Tournon, par le conseil duquel, pour rompre ce coup, le connestable fut envoyé querir par le roy, auquel il fut suggeré de luy commander de ne l'abandonner, ains d'estre près de sa personne à la nécessité où il estoit. Ce commandement ayant retenu le connestable, quelque sermonce que luy fist le roy de Navarre de luy tenir promesse, ce voyage fut rompu.

CE nonobstant, ceux de Paris ayans ouy ce bruit, hastèrent l'assemblée particulière des Estats, qui avoient esté remis à Pontoise au premier de may, en laquelle, nonobstant qu'il eust esté expressement défendu de parler du gouvernement de l'estat, ils se fourrèrent toutesfois si avant, qu'il y fut traité de la destitution de plusieurs, de la reddition des comptes, & de l'administration de ceux de Guise, & de la répétition des dons immenses, avec défense de ne se trouver cependant au conseil privé, y compris mesme le connestable si le cas y échéoit, disans que tout ce qui avoit esté traité auparavant pour le gouvernement du royaume estoit nul, d'autant que cela gifoit en la cognoissance de l'assemblée des estats, & non au consentement des princes du sang ni d'autres.

LA royne, grandement eslonnée de telle procédure, ne faillit incontinent de s'accorder avec le roy de Navarre, s'aydant du connestable envers celui duquel elle cognoissoit le naturel, & lors fut fait un nouvel accord entre eux, mis par escrit & signé de tous

1561.

Rupture imminente.

On hâte l'assemblée des Etats.

Nouveau rapprochement.

(1) Le prince de Condé (voy. ci-dessus, page 223).

1561.

Le roi de  
Navarre lieu-  
tenant général  
du roi.

Les Etats  
sont remis au  
1<sup>er</sup> août.

deux avec ceux du conseil, & mesmes du duc de Guise, s'humiliant tant qu'on voulut devant le roy de Navarre, lequel par cest accord estoit déclaré lieutenant général du roy, représentant sa personne par tous ses païs & terres de son obéissance, & la royne ne devoit rien faire sans l'avis & consentement d'iceluy, avec d'autres points, promis de bouche, c'est-à-dire avec autant de fumée, pour eblouir ce prince, à rien moins adonné qu'à maniement d'affaires.

Et pour ce que la royne craignoit à bon droit que cela ne fust pour arrester ce qui se mettoit en délibérations par les estats particuliers, lettres furent expédiées aux baillifs & seneschaux en forme d'édit pour leur signifier la remise de l'assemblée générale des estats au premier iour d'août, au lieu du premier de may, pendant lequel delay les estats particuliers par tous les bailliages, seneschauffées & provinces eussent à s'assembler à certain iour, à faveur le dixiesme de iuin, pour adviser des aydes & secours qu'ils pourrout faire à sa Maïesté, & non du gouvernement ni administration du royaume, auquel le roy déclaroit qu'il y avoit toute union, accord & parfaite intelligence entre la royne sa mère & le roy de Navarre, son oncle & lieutenant général, & tous les autres princes du sang, auxquels (& non à autres), ledict affaire touchoit, sans toutesfois que lesdits estats ne pussent librement luy faire telle remonstration & requeste qu'ils verront estre à faire par leurs députés. Et que, quant au fait de la religion, il avoit esté advisé de mander & faire venir vers sa Maïesté des plus dignes & vertueux personnages, gens de sainte vie, doctrine, & savoir, pour prendre d'eux l'avis de ce qui se devra faire en attendant le fruit d'un bon & saint concile. Et que cependant chacun eust à se maintenir doucement, & vivre catholiquement, sans faire aucun scandale ne sédition.

A ces lettres du vingt-huitiesme de mars M.D.LXI, à prendre l'année au premier de janvier (1), furent adioutées autres lettres du roy de Navarre, du trentiesme du mois, portant témoignage de [ce] bon accord & de ceste parfaite intelligence. Et d'abondant, afin de remédier à l'assemblée de Paris

qu'on craignoit le plus, fut despesché le mareschal de Montmorancy afin de pourvoir à tout, & notamment pour donner ordre à ce que la royne fust bien servie de ceux qui seroient choisis, dont il s'acquitta très bien. La cour de parlement, le mesme dernier iour de mars, amplifiant le commandement du roy de vivre catholiquement, fit un arrest portant inhibitions à toutes personnes, de quelque estat, qualité & condition qu'il fust, de faire prédications, sermons, ni autres assemblées, & de n'y assister, avec injonction d'aller aux sermons, prédications & services divins es parroisses & lieux pour ce faire acoustumés, sur peine d'estre déclarés criminels de lèze maïesté, avec confiscation des maisons où se feroient leurs assemblées. Nonobstant cela, le parti de la religion réformée prenoit très grand accroissement partout, s'y montrant aucunement affectionné pour lors le roy de Navarre, mais surtout le prince son frère, & les sieurs de Chastillon, avec une merveilleuse suite de noblesse & de toutes sortes de gens, iusques à ce point, que la chair se vendoit presque publiquement au temps défendu par l'église romaine, & se faisoient sermons de la religion iusques dedans le chasteau. Voyant ces choses, le connestable s'en trouva merueilleusement offensé, & notamment d'un sermon de l'évesque de Valence (1), auquel, pour obéir à la royne (qui, par ce moyen, decouvroit l'humeur d'un chacun des principaux de la cour,) s'estant trouvé une seule fois, il dit qu'il n'y retourneroit plus. Et de fait, le lendemain, se joignant avec M. de Montpensier, le duc de Guise, le mareschal de saint André, & quelques autres, il alla au sermon d'un iacopin preschant pour le commun, dans la chappelle de la basse cour.

CESTE occasion ne fut mesprisée des dessusdits & des autres ennemis iurés de ceux de la religion, qui s'en sceurent si bien servir, que le connestable, poussé tant du zèle qu'il avoit à sa religion acoustumée, sans vouloir rien escouter au contraire en sorte quelconque, qu'incité par Magdeleine de Savoye sa femme, & Honorat de Savoye, comte de Villars, son beau-frère, sans avoir egard à remontrances

1561.

Assemblées  
religieuses  
interdites.

Défense  
inutile.

Le connestable  
de Montmo-  
rancy.

(1) Voyez page 54, note 4.

(1) Jean de Montluc, déjà mentionné.

1561.

quelconques, ni de ce qui le touchoit & toute sa maison en particulier, ni de ce qui appartenoit au repos public, comme bien amplement & humblement il luy fut dit, tant par le sieur mareschal son fils aîné, que par les sieurs de Chastillon ses neveux, il se laissa conduire à ses passions, alléguant pour toutes raisons que mutation de religion emportoit changement d'estat, qu'il estoit bon serviteur du roy, de messieurs ses frères ses petits maîtres, & qu'il ne souffriroit point que on improuvât les actions du feu roy son maître, pour l'honneur de sa Maïesté.

Les  
prédicateurs  
de carême.

UNE autre occasion se présenta lors à ceux du mesme parti pour remuer mesnage, à sçavoir le temps de carême approchant de Pasques, auquel temps les precheurs avoient furtout accoustumé d'eschauffer le commun peuple contre ceux qu'ils appellent hérétiques, dont il se trouva bon nombre pour lors par les principales villes du royaume, qui firent si bon devoir qu'en plusieurs lieux il y eut de grandes esmotions, notamment à Beauvais, là où se retrouvant le cardinal de Chastillon, évesque du lieu (mais favorisant à la religion de laquelle il feit profession depuis), il s'esleva telle mutinerie en une procession, qu'il falut finalement pour l'appaier, que monsieur le mareschal de Montmorancy, comme gouverneur de l'Isle de France, y allast avec main forte : & ne tint pas à un nommé frère Jean de Han, de l'ordre des *bons hommes* (1), aussi ignorant & séditeux qu'il en fut iamais, qu'il n'advinst encore pis dedans la ville de Paris, ayant pris son thesme le four de Pasques fleuries, qu'on appelle, sur ces mots de l'Evangile : « *Ite in castellum quod contra vos est* » (2), l'appliquant à la maison de Chastillon, comme ennemie de Iésus Christ & de son église.

Lettres  
patentes du  
roi.

Ces choses rapportées à la cour, furent envoyées lettres patentes du roy à tous iuges royaux, portans quatre points :

Le premier, qu'on eust à ne s'iniurier aucunement par ces mots de huguenots ou de papistes.

(1) On appelloit *Bonshommes* des moines de l'Ordre des franciscains ou minimes établis à Chaillot. Le même nom fut porté en Angleterre par des religieux augustins qui s'y fixèrent en 1259.

(2) Luc, XIX, 30.

Le second, que personne n'eust à violer la seureté dont chacun doit iouir, estant retiré en sa maison ou en celle de ses voisins & amis.

Le troisieme, que personne, sous prétexte des édits précédens prohibitifs d'assemblées illicites, ne s'ingérast d'entrer és maisons pour rechercher aucun en petite compagnie, mais que cela fust laissé à la iustice.

Le quatrieme, que tous ceux qui se trouveroient és prisons pour le fait de la religion, fussent mis hors, estant loisible aux absens de retourner en toute liberté de leurs biens & personnes, en vivant catholiquement & sans scandale, s'ils n'aymoient mieux vendre leurs biens & se retirer.

Ces lettres despleurent fort à la cour de parlement, qui en empescha l'effet tant qu'elle peut, & envoya remonstrer au roy sur icelles ce qui s'ensuit :

Le parlement  
en empêche  
l'effet.

PREMIÈREMENT, que la coustume & la raison portoient que toutes lettres en forme d'édit, principalement sur le reiglement de la iustice, fussent non pas incontinent dressées aux baillifs & seneschaux, mais premièrement présentées à la cour de parlement de Paris, afin qu'elles y fussent publiées & enregistrées, ou remontrances faites à sa Maïesté devant la publication d'icelles, s'il s'y trouvoit difficulté. Et ce, d'autant nommément que lesdits baillifs & seneschaux iurent de garder les ordonnances leues & enregistrées en la cour, au jugement desquels, s'il intervenoit appel, & s'ils se trouvoient avoir iugé suivant quelques lettres non enregistrées ni receues en ladite cour, il en adviendroient nécessairement grande confusion.

Ses remons-  
trances.

Et, quant au premier point du contenu desdites lettres, que par ce moyen on approuvât tacitement diversité de religions, ne permettant aux catholiques, voyans aucuns se forvoyer, de le leur impropérer & tourner à blâme, pour les retirer au droit chemin, n'estant iamais venu en France qu'on ait approuvé diversité de religion, depuis le roy Clovis. Pour éviter cest inconvenient, & les maux qui s'en ensuivroient, il ne faloit pas empescher de se reprocher quelque chose pour le fait de la religion, mais plustost par bons édits & grièves peines, extirper la cause & la racine de ceste division, & qu'au surplus il ne faloit opposer ce mot de papiste au

Ces lettres  
approuvent  
diverses  
religions.



1561.

mot de huguenot, nouvellement inventé par ceux qui sont séparés de la vraie religion (1).

Il faut interdire  
les assem-  
blées.

QUANT au second & troisieme point, qu'à la vérité il estoit bon que la force & la cognoissance de cause fust ostée aux personnes privées & très raisonnable de ne molester les personnes en leurs maisons. Mais qu'il falloit adiouter trois points, à savoir, la défense des assemblées de iour ou de nuit pour faire preches ailleurs qu'ès églises & lieux acoustumés & approuvés, sous peine de la confiscation des maisons, suivant les édits précédens; & qu'en second lieu, pour donner occasion au peuple de ne s'élever, on proposast pris à ceux qui surprendroient & denonceroient ces assemblées privées, à condition toutesfois d'estre punis capitalement, s'ils ne prouvoient ce qu'ils auroient rapporté.

De grands  
scandales sont  
à craindre.

QUANT au quatriesme & dernier point, qu'il falloit craindre que quelque grand scandale n'advint s'il estoit permis indistinctement à tous ceux qui se sont retirés du royaume pour leur religion, de retourner; car il s'y pourroit trouver des prestres, moines, & moniales mariés à Genève ou ailleurs, retournans avec leurs femmes & familles, ce qui seroit monstrueux à veoir. Ioint que, pour emporter quelques biens, ils pourroient mouvoir procès à leurs parents, avec grand scandale & confusion. En second lieu, que pour éviter plusieurs difficultés il seroit bon de déclarer [ce] que c'est de vivre catholiquement, & ordonner que cela s'entend de la religion ancienne, en laquelle le roy entend vivre & faire vivre ses subiets, suivant ses prédécesseurs: finalement qu'il estoit à considérer que si ceux qui ne voudront vivre catholiquement peuvent vendre leurs biens, & les emporter hors du royaume, ce fera contre les ordonnances qui défendent le transport des deniers, ioint qu'ils en pourroient ayder aux ennemis du roy & de la couronne.

TELLES furent pour lors les remontrances de la cour, par lesquelles fut empêchée la publication de ces lettres à Paris, qui ne laissèrent toutesfois d'estre receues & exécutées en plusieurs endroits du royaume.

Le roy partit puis après de Fontai-

(1) Voy. ci-dessus, page 150.

nebleau pour aller à Reins à son sacre, auquel se trouva le duc de Guise, comme l'un des pairs nouvellement érigés, mais usant de telle audace, qu'il osa bien se mettre entre le roy de Navarre & le duc de Montpensier, comme il avoit desjà fait au dernier sacre du roy François, sans qu'aucun luy contredist. Le cardinal de Lorraine, homme qui n'avoit faute de langage, le receut & sacra en qualité d'archeveque de Reins & premier pair ecclésiastique.

Le sacre parachevé, le mesme cardinal ne faillit de poursuivre sa poincte, remontrant au roy, pour tout le clergé, la décadence de la sainte religion catholique & romaine, par le moyen des assemblées des nouveaux chrestiens, plus fréquentes que iamais, au veu d'un chacun, les iuges s'excusans sur les lettres à eux envoyées: mais que le roy ne devoit permettre, attendant le colloque arresté pour régler les différens de la religion, que rien fust innové, & que pour deuement y pourvoir, il estoit requis d'assembler en la cour de parlement de Paris, les princes, seigneurs & autres du conseil privé du roy, pour y faire solennellement une bonne loy inviolable. Cela fut trouvé bon, & conclu de l'exécuter, n'alléguant pas ledit cardinal, que se deffiant de ceste assemblée des prélats, il avoit desjà conféré de ces affaires avec les principaux de ladite cour de parlement, desquels il s'affeuroit.

PEU de temps après, la royne, ne se pouvant assés affeurer de l'assemblée particulière des Estats de la prévosté & viscomté de Paris, fit adresser lettres patentes aux présidens de Thou (1) & Séguier (2), à ce qu'avec les présidens des contes & cour des aydes, & nombre de conseillers choisis, ils eussent à présider en ceste assemblée pour la maintenir és limites prescrites, de n'adviser qu'aux moyens de subvenir aux grandes debtes du roy. Mais il advint que la noblesse, par l'organe d'un advocat de parlement nommé Ruzé, protesta de nullité, alléguant que ladicte assemblée se faisoit contre la forme & liberté acoustumée des Estats, esquels on n'avoit iamais veu présider

1561.  
Le sacre du roi  
à Reins.

Les Etats  
particuliers de  
Paris.

(1) Christophe de Thou, père de l'historien, et premier président au parlement de Paris.

(2) Pierre Séguier (voy. ci-dessus, page 95) était président à la Tournelle.

1561.

l'ordre de la iustice, de sorte que ceste assemblée sortit fort irrésolue, [ce] qui estoit aussi ce que la royne déiroit qu'il advint.

Le procès  
du prince de  
Condé.

De là en avant, il fut vaqué en la cour de parlement au iugement du procès du prince, de point en point ainsi que s'ensuit :

LEDIT sieur prince estant à Paris, & avec luy la dame douairière de Roye sa belle-mère, le sieur de Canny & Robert de la Haye, conseiller de ladicte cour, se présenta en ladicte cour acompagné du cardinal de Bourbon son frère, & devant toutes les chambres assemblées, comme il estoit prince de fort bon entendement & bien disant, remonstra que son emprisonnement, pratiqué par ses adversaires sous un faux prétexte, avoit esté à bon droit trouvé estrange, & devoient les hommes entrer en admiration de la providence de Dieu tout-puissant, par la seule clémence duquel il avoit esté préservé des aguets de ses ennemis, ayant fait cognoistre son innocence, avec un exemple perpétuel, que les artifices des calomnieurs profitent bien peu à l'encontre de ceux qui ont mis leur espérance en luy & qui l'ont invoqué à leur secours comme leur invincible protecteur.

Puis il adiousta qu'il avoit tousiours désiré que sa cause fust cognue & iugée par ladicte cour, qui estoit le vray temple de la iustice françoise, & du corps de laquelle il estoit, comme prince du sang, & qu'il penseroit se faire grand tort s'il n'y représentoit, comme au plus célèbre théâtre du monde, le droit & l'équité de sa cause contre la calomnie de ses ennemis, afin que le tout y fust iugé & décidé par un honorable & mémorable arrest, digne de l'acoustumée gravité & saincteté de la cour, la suppliant de luy garder son honneur, qu'il avoit tousiours estimé beaucoup plus cher que sa propre vie. Ce fait, il se retira, après avoir requis que Pierre Robert, son avocat, assisté des autres avocats de son conseil, fust ouy en ses remonstrances, afin que ladicte cour fust amplement informée de l'entière vérité du fait.

L'avocat  
Robert.

ADONC Robert prit la parole, & remonstra comme il avoit pleu à Dieu essayer monseigneur le Prince avec le même essay, dont la divinité avoit souvent voulu user envers ses plus loyaux & fidèles serviteurs, c'est à

faveur par affliction, laquelle il envoyoit souventesfois à ses bien-aimés, mêmes à ceux qui estoient eslevés en haut lieu, pour deux principales raisons : l'une, afin que les roys & illustres princes, qui tiennent les grands gouvernements de ce monde, recognoissent n'avoir puissance ni grandeur d'ailleurs que de la grandeur & de la puissance de Dieu, de la seule grace duquel dépend leur entière ruine, ou la conservation de leur estat ; l'autre, afin que l'innocence de ceux auxquels la divine Maïesté a fait la grace de les prendre en sa protection, apparaisse & se montre d'autant plus belle & luisante par l'esprouve de son contraire, tout ainsi qu'on voit faire la vraye esprouve de l'or estant essayé dans la fournaise.

APRÈS ce discours, lequel est plus au long recueilli dans les registres de la cour, Robert récita ce qui avoit esté fait en la ville d'Orléans par le chancelier & par les premiers commissaires, & mêmes les appellations que monseigneur le Prince avoit interietées d'eux, & comme elles avoient esté iugées sans estre ni relevées ni plaidées, & sans qu'il eust esté ouy en ses causes d'appel, ni de bouche ni par conseil. En somme, après longues altercations, qui furent débattues avec les gens du roy, la conclusion dudit Robert fut : Qu'il pleust à ladite cour ordonner au procureur général delay compétant pour fournir de toutes charges & informations qui pouvoient avoir esté faites à l'encontre dudit sieur prince. Et si, par lescdites informations qui seroient mises par devers ladite cour, il ne se trouvoit chargé de chose qui méritast une procédure extraordinaire, sans faire plus long procès par interrogatoires & recollemens, il fust procédé sur le champ à la déclaration de son innocence. Mais au contraire, si la cour trouvoit quelques charges par les informations qui luy seroient présentées, qu'il luy pleust, avant que d'y adiouster foy, ordonner que les témoins seront répétés par son autorité, sans laquelle toutes les procédures qui avoient esté faites contre ledit sieur prince, devoient demeurer nulles, comme faites par iuges incompetens, & n'ayans pouvoir de ce faire, d'autant qu'à la seule cour, qui est le siège des roys & la cour des pairs de France, appartient d'instruire & iuger

1561.

Ses conclusions.

1561.

les procès criminels des princes du sang, lorsque leur honneur est révoqué en doute. Sur lesquelles nullités ledit Robert insista longuement, afin de faire entendre que [si] ledit sieur prince n'avoit voulu répondre devant les premiers commissaires, ce n'avoit esté pour se ressentir d'offense quelconque en sa conscience : (car ceux qui sont appuyés, disoit-il, sur l'asseurance qu'ils ont en eux-mêmes de leur intégrité & de leur preud'hommie, n'ont acoustumé de craindre la face des iuges); encores moins, en refusant l'interrogatoire des commissaires, avoit-il entendu defobéir à la Maïesté du roy, veu qu'il luy avoit tousiours rendu telle obéissance, que sa Maïesté avoit occasion d'en estre satisfaite. Mais bien avoit-il refusé de répondre devant tels commissaires, pour ne faire tort aux princes du sang de France, qui de long temps ont ce droit acquis, de ne pouvoir estre iugés, en ce qui touche leur honneur, ailleurs que par le roy leur souverain & chef de leur maison, en ladite cour de parlement, en laquelle seule est le siège du roy & de ses pairs. Sur le débat de ces nullités, les gens du roy prièrent ledit sieur prince de se contenter du iugement qu'il avoit obtenu au conseil privé, le XIII. iour de mars précédent, disans qu'ils n'en accorderoient pas seulement la publication & émologation, mais encores qu'ils la requerroient instamment, ne fust-ce que pour les oster d'une difficulté en laquelle ils se disoient estre tombés, pour ne s'avoir quelle qualité ils devoient prendre, ou de demandeurs ou de défendeurs.

Le droit des  
princes du  
sang.

Nouvelles  
informations.

Après longues disputes sur ces qualités, il fut finalement résolu, puisque monsieur le prince avoit esté iugé innocent par le roy & son conseil privé, & qu'il ne désiroit sinon une plus ample déclaration de son innocence par le iugement de ladite cour, pour un perpétuel tesmoignage de son honneur, que la qualité de demandeur en déclaration d'innocence luy demeureroit, & la qualité de défendeurs aux gens du roy. Et au surplus que ladite cour, les chambres assemblées, verroit toutes les informations qui se trouveroient contre ledit sieur prince, afin que s'il ne se trouvoit par icelles aucunes charges contre luy, il fust promptement déclaré innocent; mais au contraire, s'il y avoit charges, qu'il fust

procédé suivant les ordonnances : & en ce cas les qualités changées, selon que ladite cour verroit équitable [de faire] poursuites.

Sur ce, ayant esté ordonné par ladite cour, que toutes les charges, informations & autres procédures à l'encontre dudit sieur prince, & qui se trouveroient en la ville de Paris, soit es mains du greffier du Tillet (1) ou d'autres, feroient mises par devers elle. Finalement intervint arrest diffinitif du treiziesme iour de iuin, après que deux iours auparavant ledit sieur prince eut encores, pour plus grand seurté & tesmoignage du iugement qui interviendroit, requis au roy en son conseil tenu le matin, étant lors aux faux bourgs de saint Germain lez Paris, que tous ceux de fondit conseil, & mesmes les secrétaires d'Etat eussent à déclarer, s'ils avoient quelque chose entre les mains qui peust servir au procureur général contre luy, afin d'avoir & obtenir pleine & entière déclaration de son innocence, telle qu'il espéroit & s'en asseuroit.

SUR quoy, après avoir tous ceux dudit conseil affirmé par serment, presté entre les mains du roy & de la roynne mère, qu'ils n'avoient rien par devers eux, & ne s'avoient qu'il y eust autres informations, charges & procédures, que celles qui estoient entre les mains dudit procureur général du roy, fut donné arrest, dont la teneur s'ensuit :

« ENTRE Messire Loys de Bourbon, prince de Condé, demandeur en déclaration d'innocence, pour raison des cas & charges à luy imposés, d'une part : et le procureur général du roy, deffendeur, d'autre.

» Veu par la cour, les chambres assemblées, les pièces & procédures concernans le fait dudit de Bourbon; l'instruction commencée à faire du procès à l'encontre de luy, tant en la présence du roy défunt, que aucuns de son conseil privé, & autres commissaires par ledit seigneur commis & députés; arrests ou iugemens donnés par ledit seigneur, les treize, quinze, vingt & vingt-sixiesme iour de novembre dernier passé; interrogatoires & réponses de la Sague, & Gilles Triou diè le Gantier, prisonniers examinés & ré-

1561.

Arrêt en  
déclaration  
d'innocence.

(1) Le frère du chanoine Louis du Tillet, l'ami de Calvin. Voy. page 9.

1561.

pétés les vingt-six & vingt-neufiesme aoust, deuxiesme & septiesme, vingt-septiesme & vingt-huitiesme septembre aussi dernier passé; autres interrogatoires & réponses de deffun& Meffire François de Vendosme, chevalier de l'ordre dudit seigneur roy, Vidafme de Chartres; dépositions, mémoires, ou advertissemens de Jaques de la Bigne, Iean Laudier, Florent Boulenger, Iean du Point, Iean de la Borde, un nommé Calandrin, Iean Coderc, prisonniers au chasteau de Nismes, & du seigneur de Belimes, & lettres missives escrites par ledit de Vendosme audit de Bourbon; les lettres, en forme de déclaration d'innocence, du treiziesme iour de mars, par lesquelles le roy, après avoir mandé ledit de Bourbon en la présence de la royne sa mère & des princes du sang & gens de son conseil dénommés esdites lettres, a déclaré que ledit de Bourbon luy auroit rendu tesmoignage & fait preuve de sa dite innocence; autres lettres d'innocence des iours & an dessus dits, adressantes à ladite cour, à laquelle auroit esté mandé le recevoir à faire & poursuivre en icelle cour autre déclaration plus ample & tesmoignage de sadite innocence. Le plaidoyé fait en icelle cour, lesdites chambres assemblées, les XX, XXI & XXII mars dernier, sur lequel ladite cour auroit ordonné entre autres choses, que toutes les charges & informations, procès & procédures faites à l'encontre dudit de Bourbon, estans tant en ceste ville de Paris, és mains de maistre Iean du Tillet, greffier civil de ladite cour, qu'autres, seroient dans trois iours en suivant mises és mains des commissaires commis par ladite cour, desnommés audit arrest, & que audit procureur général seroit décernée commission en forme de compulsoire ottroyée audit procureur général, pour satisfaire au contenu dudit arrest. Autres arrests, donnés le XXVIII dudit mars & XI avril aussi dernier, par lesquels icelle cour auroit permis audit de Bourbon, suivant la requeste par luy faite à ceste fin de faire ouïr par lesdits commissaires les tesmoins qu'il voudroit produire sur les faits des indictions, forces & menaces par luy prétendues avoir esté faites à aucuns tesmoins, & pour examiner autres tesmoins sur plusieurs prétendues falsifications des blancs signés dudit de

Bourbon; auditions & examen de tesmoins faits par les dits commissaires de Jaques de la Sague & Giles Triou, dit le Gantier; autres dépositions dudit de la Borde, de François & Ymbert du Fay frères seigneurs de Changy, Pierre Vincent, François le Camus, Estienne Thibaudier, Antoine Bonyn, & Guichard l'advocat, trois lettres missives signées Godail, trouvées en la possession dudit Thibaudier. Autres procédures faites par le prévost de l'hostel ou son lieutenant, & dépositions dudit Coderc & autres tesmoins, apportées & mises par devers ladite cour. Requête présentée de la part dudit de Bourbon le dernier iour d'avril mil cinq cens soixante un dernier, par laquelle il auroit requis le procureur général du roy qu'il eust à déclarer s'il avoit ou vouloit produire autre chose que ce qui auroit esté ià par luy produit par devers ladite cour. Arrest donné en icelle le troisieme iour de may dernier, par lequel elle auroit ordonné que toutes les pièces & procédures faites audit procès dudit de Bourbon seroient communiquées audit procureur général pour dire, déclarer & requérir ce qu'il verroit estre à faire. Actes des diligences faites à plusieurs fois par ledit procureur général, tant à Lyon, Mafcon, Forest, Parlement du Dauphiné, que de Prouvence & autres lieux, avec déclaration par luy faite, tant par escrit que verbalement, lesdites chambres assemblées, qu'il n'avoit peu recouvrer autres pièces de procédures, concernant la charge dudit de Bourbon, que ce qu'il auroit mis par devers lesdits commissaires de ladite cour. Autre arrest, donné le vingt deuxiesme iour de may dernier, par lequel icelle cour, lesdites chambres assemblées, envoyant ledit procès dudit de Bourbon, auroit ordonné, ouy sur ce ledit procureur général, que commandement seroit fait à maistre Iean Fournel, lieutenant général de Lyon, & à maistre Nery Torveon, lieutenant criminel, d'apporter par devers ledit greffe d'icelle cour toutes & chacunes les minutes & grosses estans tant par devers eux que és greffes dudit lieu, concernant ledit procès, mesmement les minutes des procès verbaux des questions, si aucunes y avoit. Ensemble la commission en vertu de laquelle il auroit besongné audit procès, & ce dedans le delay à

1561.

1561.

eux préfix par ledit arrest, sur peine d'amende arbitraire & suspension de leurs offices : les procès verbaux des questions & tortures baillées & répétées audit de la Borde, envoyés par lesdits lieutenans par devers ladite cour. Et tout ce qui a esté mis & produit en icelle, les conclusions tant dudit procureur général, que celles dudit de Bourbon, après que luy pour ce mandé, a esté ouy en ladite cour, & tout considéré, dit a esté, que ladite cour a déclaré & déclare ledit de Bourbon pur & innocent des cas à luy imposés, & luy a réservé & réserve son recours contre qui il appartiendra, pour telle réparation que la qualité de sa personne le requiert, & à eux leurs défenses au contraire. Et a ordonné & ordonne ladite cour, que ce présent arrest sera leu & enregistré es cours souveraines de ce royaume, prononcé à huis ouvert, toutes les chambres de ladite cour assemblées, le treiziesme iour de iuin l'an mil cinq cens soixante un. Signé Malon. »

A la publication de cest arrest, prononcé par le président Baillet, assistèrent le roy de Navarre, le cardinal de Bourbon, messieurs de Montpensier, de la Roche-sur-Yon, princes du sang ; le duc de Guise, le duc de Nevers, le Connestable, le mareschal de sainct André, le mareschal de Montmorancy, les cardinaux de Lorraine, de Chastillon, de Guise, & les évêques d'Aucerre & d'Uzès. Et, au mesme instant, fut prononcé autre arrest au profit dudit de la Haye, accusé d'avoir aydé audit fleur prince. Aussi autre arrest pour la mémoire dudit fleur Vidafme de Chartres ; autre pour la dame de Roye, & autre pour le fleur de Canny.

Nous avons parlé cy-dessus (1) du conseil donné par le cardinal de Lorraine, de dresser une assemblée à Paris pour adviser au faict de la religion en prévenant l'assemblée des prélats. Suivant donc cest advis, la royne mère avec tous ceux du conseil se trouvant à Paris, le chancelier, incontinent après ledit arrest prononcé, proposa combien il estoit nécessaire pour éviter grands inconvéniens, de pourvoir au faict de la religion, en quoy il y avoit deux poincts à considérer, à savoir, le mérite & la substance de la religion, dont

la cognoissance appartenoit au Concile national ; & en second lieu, le reiglement politique, par lequel la iustice auroit à se conduire désormais, pour lequel deuxiesme point ceste assemblée se faisoit. Sur cela il se trouva trois divers advis ; car les uns tendoient à surseance des peines, iusques à la détermination d'un concile, les autres à punition de mort à la manière acoustumée ; & les autres à renvoyer la cognoissance à la iurisdiction ecclésiastique, avec défenses de faire aucunes assemblées, publiques ou privées, avec armes ou sans armes, où se feist presche ou administration de sacremens en autre forme que selon l'usage observé en l'église romaine, sous peine de confiscation de corps & de biens. Les voix estans recueillies, ceste troisieme opinion se trouva passer de trois voix la première, qui estoit la plus grande après icelle. Ce qui ne fut toutesfois sans grandes altercations, estant ouvertement blâmé le greffier du Tillet, de n'avoir fidèlement recueilli les voix. Tant y a cependant qu'au grand mescontentement de ceux de la religion, s'estans trop tard avisés de la ruse du cardinal, il se fit un édit, qui depuis a causé de grands maux, & fut nommé l'édit de juillet, dont la teneur s'ensuit :

« CHARLES, par la grace de Dieu, roy de France, à tous présens & à venir, salut. Comme pour donner remède & pourvoir aux troubles & esmotions qu'on void pulluler & multiplier de iour en iour en ce royaume à cause de la diversité des opinions concernans le faict de la religion, nous avons fait assembler en nostre cour de parlement de Paris, nostre très cher & très amé oncle le roy de Navarre, les princes de nostre sang, pairs de France, & autres princes & seigneurs de nostre conseil privé, tous lesquels, avec les gens de nostre dite cour, auroient par plusieurs & diverses iournées vaqué audit affaire. Finalement, après avoir veu & entendu ce qui auroit par eux esté délibéré en ladite assemblée, nous, pour parvenir à l'effect de nostre principal désir, qui est de faire vivre & maintenir nos subiets en tranquillité & repos, avons par ce présent édict enjoint, & enjoignons à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'ils soient, [de] vivre en union & amitié, & ne se provoquer par in-

1561.

L'édit  
de juillet.

Le Parlement  
délibère sur  
la religion.

(1) Page 211.

1561.

ieurs ou convices, & n'esmouvoir ni estre cause d'aucun trouble ou sédition, ne agresser l'un l'autre de fait ou de parole, ne faire force ne violence les uns aux autres, dans les maisons ne ailleurs, sous quelque prétexte ou couleur que ce soit de religion ou autres; & ce sur peine de la hart. Avons aussi défendu & défendons, sur mesmes peines, à toutes personnes de faire aucuns enrrollements, signatures ou autres choses, tendans, invitans ou provocans à factions, conspirations, ou partialités; & pareillement, à tous prescheurs de n'user en leurs sermons ou ailleurs de paroles scandaleuses, ou tendantes à exciter le peuple à émotion. Ains leur avons enjoint & enjoignons se contenir & conduire modestement, ne dire rien qui ne soit à l'instruction & édification du peuple, & à le maintenir en tranquillité & repos, sur icelles mesmes peines. Et desdites séditions, & cas dessusdits nous avons attribué la cognoissance en souveraineté à nos iuges, conseillers, & magistrats establis par les sièges préfidiaux de nos pais, terres & seigneuries, respectivement chacun en son ressort, sans qu'ils puissent toutesfoisiuger diffinitivement, ou à la torture ou question, s'ils ne font au nombre de dix pour le moins: & neantmoins si aucuns prétendent avoir occasion de se douloir ou plaindre, ils se pourront adresser à nosdits iuges, sans qu'il leur soit loisible d'entreprendre aucune chose de leur autorité privée. Aussi avons défendu & défendons, sur peine de confiscation de corps & de biens, tous conventicules & assemblées publiques, avec armes, ou sans armes, ensemble les privées où se feroient presches & administration de sacrement, en autre forme que selon l'usage receu & observé en l'église catholique, dès & depuis la foy chrestienne reçue par les roys de France nos prédécesseurs, & par les évesques, prélats, curés, leurs vicaires & députés. Et pour le regard de la simple hérésie, ordonnons, & nous plaist, que l'édit fait à Romorantin (1), par le feu roy François dernier, nostre cher seigneur & frère, au mois de may 1560, soit observé & gardé, en ce qui concerne ladite cognoissance dudit crime d'hérésie, dé-

laissée aux gens d'église. Et au cas que le prévenu & accusé dudit crime fust par lesdits iuges de l'église livré au bras séculier, en ce cas voulons, entendons, & nous plaist, que nos iuges séculiers procèdent contre luy, sans luy pouvoir imposer plus grande & grievé peine que de luy interdire la demeure & habitation en nos pais, terres, & seigneuries seulement: le tout par manière de provision, & iusqu'à la détermination du concile général, ou de l'assemblée des prélats de nostre royaume, & suivant ce qui a esté par nous fait dès l'avènement à la couronne. Et continuant nostre mesme clémence & miséricorde, avons fait & ottroyé, faisons & ottroyons grace pardon & abolition, à toutes personnes de quelque qualité ou condition qu'ils soyent, & sans en excepter, de toutes les fautes passées, procédantes du fait de la religion, ou sédition provenue à cause d'icelle, depuis le décès du feu roy nostre très honoré seigneur & père. En mettant à néant toutes procédures contre eux faites, & iugemens contre eux donnés, leur enjoignons de vivre doresnavant paisiblement, catholiquement, & selon l'église catholique, & observation acoustumée par nos prédécesseurs roys de France. Et, afin que nos bons subiets ne soient travaillés ne inquiétés sans cause, enjoignons à tous nos iuges, procureurs, advocats & autres officiers, ne rechercher, ou molester indiscrètement nosdits subiets, n'abuser de l'exécution du contenu en ces présentes, & punir les faux délateurs ou calumniateurs de telles ou pareilles peines, que feroient punis les accusés, s'ils estoient convaincus des crimes dont ils auront esté chargés. Avons pareillement prohibé & défendu, prohibons & défendons à toute personne de quelque qualité ou condition qu'ils soient, sur peine de la hart, toute voye de fait & port d'armes. Défendant pareillement, sur la mesme peine, le port des arquebuzes & pistoles, fors & excepté aux archers de nos gardes, & ceux de nos ordonnances allans & venans en leurs garnisons; les prévosts des mareschaux, leurs lieutenans & archers; les ministres de la justice, autant qu'il sera requis pour l'exercice d'icelle; les conducteurs de nos deniers, pour la feureté d'iceux seulement; ensemble aux gardes des forests & buissons,

1561.

(1) Voy. ci-dessus, page 153.

1561.

auxquels permettons porter pistolets. Défendons aussi à toutes personnes, autres que les autres cy-dessus exceptées, les gentilshommes & serviteurs des princes, seigneurs, & des gentilshommes, & lors qu'ils feront à leur suite tant seulement, de porter aux villes & bourgades espées, dagues, grands cousteaux, & autres armes offensives, si ce n'est en allant par pais pour la seureté & défense de leurs personnes, sur peine de cinquante escus d'or sol, pour chacune fois qu'ils y auront contrevenu, sans que par nos iuges ladite peine puisse estre modérée; & au cas de modération ou contradiction, en nostre présente ordonnance, sera prise & levée ladite amende sur lesdits iuges. Et si les condamnés en ladite amende ne la peuvent ou veulent payer, seront punis de peine corporelle & arbitraire. Si donnons en mandement à nos amés & féaux, etc. Donné à S. Germain en Laye, au mois de juillet l'an de grace M.D.LXI, & de nostre règne le premier. Et sur le repli est escrit: par le roy estant en son conseil, Robertet, & à costé visa & scellées de cire verte, en laqs de cire verte & rouge. »

EN ceste mesme assemblée fut de rechef arrestée la convocation des prélats en la ville de Poissy, près saint Germain en Laye, là où seroit la cour. Et fut dit encores que les ministres de la religion appelée nouvelle auroient saufconduit pour s'y trouver & y estre ouïs, afin d'adviser s'il y auroit moyen de les réunir à l'église romaine. Pour cest effect furent envoyés querir, par lettres expresses du roy de Navarre, Pierre Martyr (1), Florentin, homme de très grande érudition, lors professeur en théologie en la ville de Zurich en Suyffe, & Théodore de Bèze, de Vezelay en Bourgogne, lors ministre en l'église de Genève, lequel s'y trouva le premier des deux, estant suivi toutesfois bien peu après par Martyr. Or pour ce que parmi ce colloque appelé de Poissy, quelques autres affaires furent entremêlées, afin de ne rompre la suite des matières ie commenceray par l'appointement (2) fait entre le

prince & le duc de Guise, lequel, estant de retour de Calais où il avoit conduit la royne d'Escoffe douairière, sa niepce (1), qui s'en retournoit en son royaume, le prince assembla de son costé ce qu'il peut de seigneurs & gentilshommes en intention de demander raison des choses passées au duc de Guise. Mais il y fut tellement pourveu par les plus sages qu'il se fait appointement entre eux dont la teneur ensuit :

« AUJOURD'HUY, vingt-quatriesme iour d'aoust M.D.LXI, le roy estant à saint Germain en Laye, désirant la pacification du différent qui estoit entre monseigneur le prince de Condé & monseigneur le duc de Guise, a, pour cest effect, avec le bon & prudent conseil de la royne sa mère, fait assembler en sa présence, le roy de Navarre, messeigneurs les cardinaux de Bourbon & de Lorraine, d'Armagnac, de Chastillon & de Guise; les duc de Montpensier & prince de la Roche-sur-Yon; les ducs de Nivernois, de Longueville, de Montmorancy, connestable, & d'Estampes, le chancelier, les sieurs de S. André & de Brissac mareschaux, le sieur de Chastillon, admiral de France; beaucoup d'autres seigneurs de son conseil privé & chevaliers de son ordre: en la présence desquels, après avoir fait appeller & venir en ladite compagnie mesdits sieurs le prince de Condé & duc de Guise, adressant la parole à ladite dame sa mère, a dit: « *Madame, j'ay fait assembler ceste compagnie pour l'accord du différent qui est entre monsieur le prince de Condé & monsieur de Guise, qui s'accorderont comme ie pense, pour le bien de mon service & de ce royaume. Et, afin que mondit sieur le Prince demeure esclarci de l'opinion qu'il en a eue, vous, mon cousin de Guise, luy dirés ce qui en est.* » A quoy mondit sieur le duc de Guise a fait response: « *Sire, puisqu'il vous plaist que l'esclarcisse monsieur le Prince de l'opinion qu'il a, ie luy diray ce qui en est.* » Et, parlant à mondit sieur le Prince, a dit: « *Monsieur, ie n'ay ni ne voudrois avoir mis en avant aucune chose qui fust contre vostre honneur, & n'ay esté aulheur, motif ne infligateur de vostre prison.* »

1561.  
Le Prince de  
Condé et  
le duc de Guise  
réconciliés.

Préparatifs du  
colloque de  
Poissy.

(1) Pierre Vermigli, plus connu sous le nom de Pierre Martyr, était professeur à Zurich depuis 1556.

(2) *Appointement*, arrangement, réconciliation.

(1) La fameuse Marie Stuart, veuve du jeune roi François II.

1561.

Sur quoy monsieur le prince de Condé a dit : « *Le tien pour meschant & malheureux celui & ceux qui en ont esté cause.* » Et là-dessus mon dit sieur de Guise a respondu : « *Le le croy ainsi : cela ne me touche en rien.* » Ce fait, le roy les a priés de s'embrasser, & comme ils estoient proches parens, de demeurer bons amis : ce qu'ils ont fait & promis. Dont & desquelles choses a la dite Maiesté commandé, à nous ses secrétaires d'estat, faire ce présent acte. Ainsi signé, De l'Aubespine & Bourdin. »

Les  
Etats généraux  
acceptent la  
régence de  
la reine mère.

Le vien maintenant à l'issue de l'assemblée des Estats assignés à Pontoise (1), là où, nonobstant ce que dessus en a esté dit, il fut beaucoup disputé du gouvernement du royaume, ne pouvant les Estats digérer qu'une royne, vefve & estrangère, eust l'administration du royaume, quelque appointement qui se fust passé entre elle & le roy de Navarre. Ce qu'estant entendu à la cour, le sieur du Mortier, maître des requestes, y fut premièrement envoyé, qui n'y gagna pas beaucoup. L'admiral le suivit, qui dès lors avoit très grande part à l'endroit de ceux de la religion, pour sa preud'homie & prudence bien connue, comme aussi la royne s'y confioit en ce fait autant qu'en nul autre seigneur de France ; en quoy elle ne fut déceue par ledit admiral, incité nommément & requis instamment par le roy de Navarre de s'y employer à bon escient : tant y a que l'issue a montré [ce] que c'est de rompre les loix fondamentales d'un royaume, pour quelque espérance ou considération qu'on se puisse proposer. Car, comme il sera dit ci-après, la royne reconnut fort mal les peines & diligences de l'admiral, qui avoit esté le principal instrument de son autorité & grandeur. L'admiral, voyant donc que ledit seigneur roy estoit résolu de ne garder son degré, auquel cas jamais les autres princes du sang n'accepteroient ceste charge, & se confiant entièrement aux grandes promesses que la royne luy faisoit, de se gouverner tout autrement qu'elle n'avoit fait sous le règne du roy François deuxième, il usa de si bonnes & vives remontrances envers les Estats, que finalement ils condescendirent à

ce qui avoit esté arrêté du gouvernement du royaume pendant la minorité du roy, entre la royne mère & le roy de Navarre : non toutesfois sans quelques protestations, contenues en leurs cayers, qu'ils vindrent présenter en la grand sale estant dessus le portail du chasteau de S. Germain en Laye ainsi que s'enfuit.

Le roy estoit assis en son throne royal, ayant à sa main gauche la royne mère, madame Marguerite sa sœur, à main droite, monsieur d'Orléans & le roy de Navarre sur deux sièges plus bas ; & au-devant d'eux, sur deux escabelles, le connestable à main droite, & le chancelier à main gauche ; le duc de Guise, comme grand chambellan, n'ayant siège, ains estant bas assis sur le marchepied du roy, avec le baston de grand-maître entre ses iambes : ce qu'aucuns trouvèrent maléfiant, savoir est de veoir le baston acoustumé d'estre porté haut, en signe de commandement sur la maison du roy, estre tenu bas, entrelassé sous les cuisses, disans que si le lieu des Estats n'estoit le lieu où le baston peut estre signe de commandement, il eust esté meilleur de ne l'y veoir point du tout.

Il y eut quelque différent en la séance, pour ce que les princes du sang ne voulurent permettre que les cardinaux fussent assis au-dessus d'eux, excepté monsieur le cardinal de Bourbon, qui se mit au-dessus du prince de Condé son frère, avec déclaration par luy faite que c'estoit en qualité de prince, non de cardinal.

Les cardinaux de Chastillon & d'Armagnac se contentèrent de s'abaisser au-dessous des princes du sang ; mais les cardinaux de Tournon, doyen des cardinaux, de Lorraine & de Guise, se retirèrent hors de l'assemblée, disant le cardinal de Guise, en sortant, pour ceux qui demouroient, « *qu'il y avoit des cardinaux qui faisoient honneur à leurs chapeaux, & d'autres qui [en] estoient honorés.* »

CHACUN donc estant venu en ce lieu, après avoir esté sommairement proposé de la part du chancelier comme ceste assemblée des Estats avoit esté remise en ce temps & lieu, pour y estre continuée, & que chacun eust à librement proposer ce que bon luy sembleroit, le lieutenant général en la chancellerie, & vierg de la ville &

1561.

Séance de  
clôture à  
S.-Germain

Questions  
de préséance.

(1) Voy. ci-dessus, page 244.



1561.  
La harangue  
de Jacques  
Bretagne.

citée d'Autun, nommé Bretagne (1), parlant pour le tiers état, fait sa harangue, en laquelle, ayant remontré que la monarchie françoise estoit composée de l'estat du clergé, de la noblesse, & du tiers état, il adiousta quant à l'estat du clergé, & généralement quant à la religion, ce que s'ensuit :

Ce que doit  
être le clergé.

Désintéressé.

« L'ESTAT qui se vendique & attribue le nom ecclésiastique doit être de bonne vie & mœurs, aux saintes lettres bien versé, entendu & érudit, non affectionné aux biens & possessions. Ample preuves, tesmoignages & autorités nous font laissés de ce que dessus és Escritures saintes & prophanes. Il est écrit au Deutéronome : « *Les sacrificateurs & Lévites, & toute la lignée de Lévi, n'auront point part ne héritage avec Israël, mais ils mangeront les sacrifices saints par feu. Ils n'auront point d'héritages au milieu de leurs frères, car le Seigneur est leur héritage, comme il leur a dit* » (2). S. Mathieu à ce propos : « *Allés (dit Jésus Christ à ses apôtres), preschez, guérissés les malades, nettoyez les lèpres, vous l'avez receu pour néant ; ne possédés or, ni argent, ni besace par le chemin : car l'ouvrier est digne d'estre nourri* » (3). S. Marc & S. Luc rapportent même précepte & commandement de nostre Dieu : « *Nul serviteur (dit Jésus Christ aux Pharisiens), ne peut servir à deux maîtres ; car il en haïra l'un & aimera l'autre, ou il se joindra à l'un & méprisera l'autre : vous ne pouvez servir à Dieu & aux richesses* » (4). S. Paul aux Corinthiens : « *Voici pour la troisième fois que je suis prest d'aller à vous, & ne vous j'ray point en charge, car je ne demande point les choses qui sont vôtres, mais vous-mêmes. Telle vous a-t-il affrontés que je vous ay envoyé ?* » (5) »

Instruit.

« QUANT à la sincérité de conscience & doctrine, cela est plus que nécessaire, autrement ils seroient indignes de leur profession, & ne pourroient exécuter la charge par eux acceptée. Osée le montre apertement : « *Pour ce que tu as debouté la science, (dit-il), ie te debouteray, que tu ne*

*faces la sacrificature* » (1). Malachias profère le semblable : « *Les lèvres (dit-il) du sacrificateur garderont la science, & de sa bouche on demandera la loi, pour ce qu'il est messager du Seigneur des armées* » (2). L'apôtre à Timothée : « *Il faut que l'évesque soit irrépréhensible, mari d'une seule femme, veillant, prudent, modeste, hébergeant volontiers les estrangers, propre à enseigner ; non point adonné au vin, non batteur, non convoiteux de gain, deshonneste, ayant le secret de la foy en pure conscience, & qui soit premièrement esprouvé, estant trouvé irrépréhensible* » (3). Les dispositions canoniques en nombre infini sont à ce conformes. Par les autorités sus alléguées sont admonestés les prestres de fuir & éviter le vice d'ignorance, « *comme une peste, selon que dit Ysidore, mère nourrice d'erreurs.* » Sainct Hierosme déclare « *que les parties en l'office du prestre consistent non seulement à enseigner la parole de Dieu, mais aussi à réfuter & contredire les errans, & ceux qui maintiennent le contraire* : » ce qui ne peut être accompli sans grande érudition & doctrine. Voylà les loix, Sire, qui sont reluire en toute splendeur l'estat ecclésiastique ; lesquelles mesprisées & contemnéées, n'y a doute que décadence d'iceluy n'advienne, & faut, par nécessité, quand l'ordre est inverti, la forme immuée, & l'observance des loix négligée, que confusion suyve la transgression & mépris de sa sainte ordonnance. Les exemples sont fréquens, notoires & manifestes, à mon grand regret, & dommage inestimable de vos subiects.

Ce qu'il est.

« De la doctrine, ie croy que la plupart confessera ingénument qu'elle est désirée en eux, traitans leur charge plustost par mercenaires, que non pas en personnes : de la bonne vie & des mœurs on voit quels monumens & tesmoignages nous en demeurent, plus de superfluités & dissolutions en la plupart que de sainteté & modestie. Vostre Maesté, Sire, peut favoriser les grands biens, chevances & seigneuries qu'ils tiennent & possèdent de la libéralité de vos prédécesseurs & de plusieurs de vos subiects.

(1) Sur Jacques Bretagne, voy. ci-dessus, page 63.

(2) Deutér., XVIII, 1, 2.

(3) Matth., X, 8-10.

(4) Luc, XVI, 13.

(5) 2 Cor., XII, 14, 18.

(1) Osée, IV, 6.

(2) Malach., II, 7.

(3) 1 Tim., III, 2-7.

1561.

En cela donc qui ne voit la loy du Seigneur estre pollue & contemnée, & que le nom ecclésiastique n'est propre ni convient aux ignorans? Continuant, Sire, aux plus amples droits & facultés, ils ont en leur main & puissance toutes iurisdicions, haute, moyenne & basse, la moindre desquelles est aliene de leur profession, pour ce qu'elle est deue entièrement au magistrat qu'il vous appartient de constituer, & non à autres.

De la  
jurisdiction  
ecclésiastique.

» LA iurisdiction porte avec soy sollicitude de iugemens & biens temporels : & quelquesfois, à raison de la haute iustice, cognoissance sur la vie & mort des hommes. Et neantmoins la charge du ministère ecclésiastique consiste en contemplation, lecture & interprétation du saint Evangile, prédication d'iceluy, & administration des saints sacremens : ce qu'il ne fauroit prestre ni accomplir s'il s'occupe aux affaires populaires, iugemens & décisions de controverses humaines. La censure ecclésiastique purement spirituelle leur doit suffire, comme elle est portée par les évangélistes : « Si ton frère a péché envers toy (dit Iésus Christ), va & le reprends entre toy & luy seul : s'il l'escoute, tu as gagné ton frère ; mais s'il ne l'escoute, prends avec toy un ou deux, afin qu'en la bouche de deux ou trois tesmoins toute parole soit ferme ; que s'il ne les escoute, dis le à l'église, & s'il n'escoute point l'église, qu'il le soit comme payen & péager (1). »

» IÉSUS CHRIST nostre rédempteur donne à cognoître suffisamment que autre espèce de iugement n'appartient aux ministres de l'église, comme S. Luc tesmoigne : « Quelcun de la troupe (dit-il), s'adressant au Seigneur, luy dit : Maître, dy à mon frère qu'il departe avec moy l'héritage, & le Seigneur luy respondit : O homme, qui m'a constitué iuge ou partisseur sur vous? Voyés & vous gardés d'avarice, car la vie d'un chacun n'est point en l'abondance des choses qu'ils possèdent (2). » S. Matthieu nous enseigne par un autre passage le semblable : « Les princes des peuples (dit Iésus Christ) seigneurient sur eux, & les grands usent d'autorité sur iceux, mais qui voudra estre le plus

grand d'entre vous, soit vostre ministre, & qui voudra estre le premier avec vous, soit vostre serviteur (1). »

» VENANT au point concernant les possessions & chevances que tiennent lesdits ministres de l'église, s'ils veulent maintenir que licitement ils le peuvent, & qu'il leur est permis en iouir par leurs mains de disposition canonique, il leur conviendra se contenter d'un seul bénéfice ou dignité. Et si par mesme autorité ou dispensation, seront [con]vaincus de faute par eux faite en l'administration desdits biens. Premièrement il est certain que les deux tiers de chacun desdits bénéfices doivent estre convertis & employés à œuvres pitoyables & bonnes, l'un à la nourriture & aliment des povres, & l'autre à la réparation des édifices & maisons mouvans desdits bénéfices ; & à telle faveur les biens y affectés ont esté donnés & départis, desquels les fondateurs, se confians en la preudhommie & conscience desdits ecclésiastiques, comme vrayz dispensateurs premièrement créés, les auroient laissés en leurs mains & puissance, cuidans eslire personnes les plus idoines & capables pour faire ladicte dispensation ; mais le temps ayant apporté corruption de mœurs, & vie autre que [celle] des prédicseurs, comme est la condition de toutes choses humaines ne demeurer à perpétuité en mesme estat, ceste distribution de biens comme est hors d'usage est abolie, & les revenus des bénéfices faits certains, desquels usent & iouissent les ministres de l'église, comme de leur propre bien.

» CELA nous donne argument, Sire, & nous induit à supplier vostre Maiesté d'y pourvoir. Pour la confirmation & preuve de ce que dessus, il y a des passages à suffisance. S. Hierosme à son neveu : « La gloire & honneur de l'évesque, dit-il, est de pourvoir aux povres ; l'ignominie & deshonneur du prestre, travailler & s'adonner à ses propres richesses, & les convertir à son seul profit. » S. Ambroise à ce mesme propos : « L'église, dit-il, a de l'or & des richesses, non pas aux fins de les garder, mais pour les employer & dispenser à la nourriture des povres. » Sous ceste considération de toutes

1561.

Des bénéfices

Le roi doit y pourvoir.

(1) Matth., XVIII, 15-17.

(2) Luc, XII, 13-15.

(1) Matth., XX, 25, 26.

1561.

parts sont répréhensibles & ne peuvent éviter en tout événement la distribution desdits deux tiers à œuvres pitoyables; & est à craindre grandement que l'ire de Dieu ne tombe sur ceux qui ont autrement administré lesdits biens, & qui ont toléré ladite administration, combien que de Dieu puissance leur fust donnée pour y obfister.

De l'office des pasteurs.

» JÉRÉMIE, voyant la nonchalance & incurie des pasteurs, profère telle sentence de l'Eternel : « *Malédiction, dit le Seigneur, sur les pasteurs qui détruisent & dissipent le troupeau; vous avez dispersé mes brebis & les avez poussées hors, & ne les avez point visitées. Voici, ie visiteray sur vous la malice de vos œuvres, & rassembleray le résidu de mes brebis & jusciteray sur elles des pasteurs qui les paîtront* (1). » Ezéchiel sur ce propos : « *Malédiction, dit le Créateur, sur les pasteurs qui se paissent eux-mêmes & les ouailles ne sont point repeues; vous n'avez point fortifié celle qui estoit faible & n'avez point guéri celle qui estoit malade, & mes brebis ont été esparées & dévorées des bestes, par faute de pasteurs* (2). »

Nadab et Abihu.

» CERTAINEMENT il y a grand péril en telle négligence & contemnement de l'office que chacun pasteur doit faire & exécuter, & non moindre en la rétention des biens destinés à autre usage que celui où sont employés. Nous avons pour exemple admirable la punition que Dieu tout-puissant fit à Nadab & Abiu, enfans d'Aaron. Nadab & Abiu prindrent chacun leur encensoir, y mirent du feu pour faire parfumigation, offrirent devant le Seigneur du feu étrange, lequel il ne leur avoit commandé. Parquoy issit feu du Seigneur qui les dévora, & moururent en la présence du Seigneur (3). Autre exemple peut estre amené à ce propos, contenu aux Actes des apostres : Ananias, avec sa femme Saphira, vendit une possession & retint une partie du pris, par le consentement de sa femme, & en apporta autre partie qu'il mit aux pieds des apostres; pour raison de laquelle défraudation, de complot fait ensemble de tenter l'Esprit de Dieu, cheu-

Ananias et Saphira.

rent en terre &amp; rendirent l'esprit (1).

» QUE diray plus? Considérons ce qu'advenoit aux enfans d'Israel quand ils réservoient la manne au iour subséquent, autre que le sixiesme, qu'il leur estoit commandé la garder pour raison du Sabbath, iour du repos: la manne incontinent estoit corrompue, putride & pleine de vers (2). Là uoist nostre bon Dieu de grande douceur & mansuétude en la correction des transgresseurs, pardonnant aux personnes & les enseignant de croire en sa puissance à la putréfaction de la manne. Craignons donc l'indignation de l'Eternel, & que la malédiction contenue en Isaye ne soit accomplie sur nous: « *Malédiction sur les enfans rebelles, dit le Seigneur, qui prennent conseil & non de par moy, & cachent le secret & non par mon Esprit, afin d'assembler péché sur péché* (3). »

» Tous ces exemples, roy très-débonnaire, servent pour convaincre de faute ceux qui n'ont converti les biens par eux possédés ainsi, & à l'usage qu'ils sont destinés, & de Dieu ordonnés; vous voyés à présent comme les ministres de l'église se sont enrichis & munis de possessions & chevances, de la libéralité de vos prédécesseurs & subiects; lesquelles impossible a esté esbranler ou mouvoir de leurs mains, tant ils ont esté providés à se parer & armer de loix & dispositions inhibitives d'aliénation; de manière que par succès de temps, si telles loix ont lieu, autres plus amples biens pourront venir à leur puissance. Car il n'y a celui des deux autres Estats qui ne vende & aliène, faisant de iour en iour autres nouveaux maîtres & possesseurs. »

Il parla puis après des défordres survenus en l'administration de la iustice & des dettes excessives des roys Henry & François, & finalement, tombant sur ce que le roy doit à ses subiects, prononça ce qui s'ensuit :

« LE devoir principal, plus précieux & salutaire, consiste en l'instruction & prédication de la parole de Dieu, qui est la viande & nourriture de l'ame. Pour vous y maintenir & acquitter de telles charges devant Dieu, [il] est nécessaire & expédient, à

1561.

La manne.

Du devoir des rois.

(1) Jér., XXIII, 1-4.

(2) Ezéch., XXXIV, 2-5.

(3) Lévit., X, 1, 2.

(1) Actes, V, 1-10.

(2) Exode, XVI.

(3) Esaie, XXX, 1.

1561.

Le roi Josias.

l'exemple des bons roys, comme David, Ezéchias & Iosias, de faire qu'en vostre royaume le vray & droit service du Seigneur soit administré. Iosias fils d'Amon avoit huit ans quand il commença à régner; l'an dixiesme de son règne & dix-huitiesme de son aage fut trouvé le livre de vie, caché & recelé longuement par l'imposture des mauvais. Il fut soigneux entendre & savoir le contenu en iceluy & grandement indigné que plustost il n'avoit esté trouvé, pour les iniquités, transgressions & offenses précédemment faites contre la loy, délaissa le trac & chemin de Manassés & Amon, ses ayeul & père, & chemina es voyes du Seigneur, de façon qu'il luy fut agréable, & son règne heureux. Cela est montré amplement au quatriesme livre des Roys (1).

Les diversités de religion.

» OR, Sire, vous voyés les divisions & désordres qui pullulent en vostre royaume pour le fait de ladite religion. Onques roy ne monarque ne fut mieux occasionné de regarder au livre de vie, savoir & cognoître la loy y contenue & la faire observer, que vous estes à présent. Et certainement cela dépend de vostre autorité, prééminence & office. Il est écrit au Deutéronome que « *le roy doit lire la loy & ordonnance de Dieu, afin de le craindre & révéler* » (2). La religion & amour de Dieu apporte avec soy toute union & concorde, conserve en intégrité les royaumes & monarchies, est mère & nourrice de paix & amitié entre les hommes & est de telle force, vertu & vigueur, que, semée & imprimée aux cœurs des hommes en toute fermeté & confiance, [elle] les rend prompts à exposer leurs biens, vies & personnes pour la maintenir; de manière que le père se lève & dresse contre son enfant, le frère contre son frère, & souffrent toutes persécutions de grand amour & affection qu'ils ont à ladite religion. Cela nous est montré clairement en S. Mathieu, où Iésus Christ le prédit à ses apostres (3).

D'où elles proviennent.

» Les opinions diverses que tiennent vos subiets ne proviennent que de grand zèle qu'ils ont au salut de leurs ames. Les deux parties, dont

l'une fait l'église romaine, l'autre se dit suivre l'Evangile en sa pureté, confessent un seul Dieu, & celuy qu'il a envoyé Iésus Christ son fils, mais le recognoissent par moyens fort divers & différens. D'autant que ceux qui se dient tenir le parti de l'Evangile, croient ne pouvoir communiquer aux cérémonies de l'église romaine sans iacture de leur salut; l'autre partie se promet condamnation, si elle contrevient aux cérémonies introduites en ladite église romaine.

» A cela, Sire, donnerés ordre facilement, s'il plaist à vostre Maieslé faire cesser toutes persécutions contre les prévenus & accusés pour le fait de ladite religion, ne permettant qu'ils soient travaillés & molestés en leurs biens, offices ou personnes. Et, pour tollir & estindre ladite diversité d'opinions, restituer & remettre ladite religion en sa première splendeur & pureté de la primitive église, vous plaira indire & assigner un concile national, libre & légitime, de leur accès & retour, en ottroyant, à ces fins, faufconduit à toutes personnes qui y voudront assister. Auquel concile, comme le precellent & oingt de Dieu, vous plaie présider avec nosseigneurs les princes du sang, vos vrays, légitimes & naturels conseillers, gens doctes, de bonne vie & mœurs à ce convoqués, & non autres, y ayans intérêt particulier pour y donner voix délibérative.

Faire cesser les persécutions.

» Mais pour autant, Sire, qu'il ne suffit donner ordre pour l'advenir, s'il n'est pourveu au mal présent, vos très humbles subiets sont d'avis qu'il est expédient permettre à ceux de vostre peuple qui croient ne pouvoir communiquer en saine conscience aux cérémonies de l'église romaine, qu'ils se puissent assembler & convenir en toute modestie en un temple ou autre lieu à part, soit privé ou public, en plein iour & lumière, pour là estre instruits & enseignés en la parole de Dieu, faire prières & oraisons en langue vulgaire & intelligible, pour la rémission des péchés, union de l'église, prospérité & manutention de vostre estat royal, la royne vostre mère, le roy de Navarre vostre oncle, nosseigneurs les princes du sang & pour la nécessité de vos subiets. Par ce moyen chacun fera conduit à bonne fin, formera ses vie & mœurs selon l'Evan-

Accorder des temples.

(1) 2 Rois, XXII. Les deux livres de Samuel sont quelquefois appelés le premier et le second livre des Rois.

(2) Deuté., XVII, 19.

(3) Matth., X, 21.

1561.

1561.

gile, & à repos & tranquillité. A faute de quoy, & que par vous, Sire, fust différé y pourvoir, est à craindre grandement que partie de vos fuiets ne tombent en nonchalance & mesconnoissance de l'honneur & gloire de Dieu.

» Nous n'ignorons, très débonnaire prince, que telles assemblées sont blasmées par aucuns, qui supposent plusieurs mesfaits y estre perpetrés; pour à quoy obvier, fermer la bouche aux mesdisants, & faire punir aigrement tous délinquans qui s'y trouveroient, commanderés, s'il vous plaist, à vos officiers & magistrats d'y assister & surtout avoir l'œil ausdites assemblées pour vous informer de ce qui aura esté fait, savoir & cognoistre si l'honneur de Dieu y est blessé & vostre autorité royale offensée. Le bon Gamaliel fut d'avis que les juifs s'abstinsent de faire iniure ou violence aux apostres preschans la loy évangélique & Iésus Christ crucifié, sous la raison & remontrance, que si leur doctrine estoit de Dieu, elle demoureroit à jamais, nonobstant tous les efforts humains, & au contraire, si elle estoit des hommes, qu'elle periroit de soy-mesme avec ses auteurs, comme il estoit advenu de Theudas & Iudas Galliléen, faux prophètes (1).

» AUTRE raison vous peut mouvoir, Sire, pour ne permettre les consciences de vos fuiets estre contraintes : que de toutes ses créatures raisonnables l'Éternel demande le cœur & affection intérieure principalement, lequel ne peut intervenir ni estre offert & présenté, quand il est contraint. Si donc ceux de vos fuiets qui ne veulent communiquer aux cérémonies de l'église romaine, sont tirés à leur regret, contre leurs consciences, ausdites cérémonies, viennent à inférer par conséquence nécessaire que l'œuvre encores que de soy-mesmes fust bon, (ce qu'ils nient) toutesfois ne peut plaire ni agréer à Dieu. David le monstre apertement : « *Le cœur repentant & humilié, & qui a regret d'avoir péché, est sacrifice plaisant à Dieu* » (2). Saint Paul aux Romains : « *Tout ce qui n'est de foy, dit-il, est péché* » (3); plus aux Colossiens : « *Quelle chose*

*que vous faciés, faites-le de courage, comme au Seigneur & non comme aux hommes* » (1). Saint Matthieu : « *Ce peuple, dit Iésus Christ, s'approche de moy de sa bouche & m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moy* » (2). Saint Paul aux Corinthiens : « *Si ie parle le langage des hommes & des anges, & que ie n'aye point la charité, ie suis comme l'airin qui résonne, ou la cymbale qui tinte* » (3). Mais qu'est-ce autre chose charité, qu'une bonne affection intérieure, qui provient de nos cœurs?

» AUTRE raison pourroit estre cy amenée, que les condamnés pour le fait de la religion sont déclarés hérétiques; laquelle cause, si tant estoit qu'elle fust vraye, perdrait l'ame avec le corps, & au contraire, si c'estoit la vraye loy de Dieu que l'accusé maintient & défend, iniustice & iniquité accompagneroient ledit iugement, qui seroit chose par trop répréhensible. S. Paul, accusé par Tertulle devant Félix iuge & gouverneur en Iudée : « *Je te concède bien ce point, (dit-il), que selon la voye qu'on dit secte ou hérésie, ie sers ainsi au Dieu de mes pères, croyant à toutes les choses qui sont escrites en la loy & es prophètes* » (4). Pour le premier chef, concernant la condamnation, Dieu nous défend laisser périr ou perdre les errans & commande par exprès aux pasteurs chercher la brebis qui vague & erre, & la réduire & ramener au troupeau, déclarant qu'il vaudroit mieux dix mil cités estre abyssées & everties, qu'une seule ame perdue & iugée à peine éternelle.

» DE quelque part donc que l'on se puisse incliner, doivent les chrestiens procéder par admonitions fraternelles ordonnées de Dieu, rapportées amplement es évangelistes. Innocent quatriesme, parlant de l'admonition fraternelle, dit ces mots : « *C'est le but & entendu de la discipline ecclésiastique, qu'aucun ne pèrisse, mais qu'ayant honte & vergogne de sa faute, il amende sa vie & face fruit.* »

» Il est de l'office du prince, entant que nature humaine le [com]porte, imiter & ensuivre la douceur & mansué-

1561.

De la punition  
des  
hérétiques.

L'avis  
de Gamaliel.

Dieu regarde  
au cœur.

Les voies de  
douceur.

(1) Actes, V, 34-39.

(2) Ps. LI, 17.

(3) Rom., XIV, 23.

(1) Col., III, 23.

(2) Matth., XV, 8.

(3) 1 Cor., XIII, 1.

(4) Actes, XXIV, 14.

1561.

tude de nostre Seigneur Iésus Christ, lequel nous commande venir à luy, & apprendre qu'il est doux & clément. Sainct Matthieu: « *Venez à moy, dit le Seigneur, vous tous qui travaillés & estes chargés, & ie vous soulageray. Prenez mon ioug sur vous, & apprenez de moy que ie suis débonnaire & humble de cuer, & vous trouverez repos en vos ames; car mon ioug est aisé, & mon fardeau est léger* » (1).

La puissance  
du glaive.

» OR toutesfois ie n'enten, par ces propos, ôster au magistrat la puissance du glaive contre les hérétiques, séditions & perturbateurs de la tranquillité publique, quand ils seront atteints & convaincus pour tels, par la parole de Dieu bien & sainement entendue, lesdites admonitions & exhortations chrestiennes préalablement faites & accomplies.

Exemples des  
empereurs  
païens.

» QUANT à la permission de s'assembler es temples, Sire, aucune division & tumulte n'en adviendra entre vos suiets, mais bien un repos public & extinction de toute sédition populaire. Caius César, comme rapporte Josèphe au livre des Antiquités des Iuifs, a bien permis, contre la loy & sanction universelle prohibant toutes assemblées particulières & conventicules, que les Iuifs se peussent assembler en certain lieu des villes & cités, & là continuer l'observance de leur religion ancienne. Antonius Pius, Marcus Antonius Verus ont donné mesme permission, meus de ceste seule raison, que les chrestiens ne conspiroient ne machinoient aucune chose au détrimet & désavantage de la république. Adrian Severe voyant grand nombre de chrestiens par chemin, qui inopinément s'estoient trouvés devant sa face, leur dit: « *Où allés-vous, povres misérables? n'avez-vous pas licols pour vous pendre?* » luy respondirent en toute humilité, « *qu'ils ne l'avoient offensé, ni mesprisé sa Maïesté, & qu'ils adoroient le Dieu vivant.* » Ceste responce luy fut tant agréable, qu'il ordonna cesser toutes persécutions, & leur permit de continuer en leur religion.

» TRAJAN, empereur romain, adverti du grand nombre de chrestiens qui adoroient le Dieu tout-puissant, peuple neantmoins de son empire & dition, délégua Pline le jeune pour aller aux lieux où estoient lesdits chres-

tians, les expugner & chasser pour cause de ladite religion. Ledit délégué acompagné de plusieurs gens d'armes, arrivé sur les lieux trouve lesdits chrestiens en grande dévotion, qui invoquoient le nom de Dieu, sans faire iniure, force ou violence à personne. Dont esmeu ledit ambassadeur s'abstint de son entreprise, & ne feit aucun outrage aux chrestiens; retourna devers l'empereur, & fit récit de sa légation. Icele entendue, fut joyeux & content, ordonna dès lors qu'aucune iniure ne leur seroit faite. Le bon empereur Nerva défendit par édict général toute inquisition sur la religion & vie des hommes. Alexandre Sévere, empereur romain, tant recommandé par les histoires, combien qu'il fust payen, permit que les chrestiens eussent un temple dedans Rome, ville capitale de son empire.

» PLUSIEURS empereurs chrestiens, comme Théodose, Constantin & autres, ont donné mesme permission. N'y a donc péril ou danger en l'octroy & concession desdits temples, & semble à vos suiets que devés incliner en ceste partie & embrasser cest œuvre charitable par lequel retiendrés ceux qui sont vostres, pour en tirer service fidèle & loyal. Y a il personne qui sente mieux son mal que l'affligé? Aux malades est le médecin nécessaire, & non aux sains & bien disposés. Nous commande le Seigneur de porter les infirmités les uns des autres.

Empereurs  
chrétiens.

» Le ne doute point, prince très vertueux, que la plupart ne rameine ici pour défense & fondement des cérémonies de l'église romaine l'ancienne possession de si long temps continuée; mais en religion formée à nous laissée & transmise par les fidèles secrétaires de nostre Seigneur Iésus Christ, les longues possessions n'ont force ou vigueur. Et si cest argument avoit lieu, ce seroit une semence pour nourrir les Iuifs & Turcs infidèles en leur mescréance ancienne. N'est donc besoin s'arrester ou s'amuser à la longitude du temps, pour y asseoir aucun iugement de vraye ou fausse religion. Le temps est une créature de Dieu à luy suiette, de manière que dix mil ans ne sont une minute en la présence de nostre Dieu. Remémorés pour exemple de ce fait, ce qui est écrit en Geneve concernant la promesse faite à Adam & Eve de l'advenement

De l'ancienne  
possession.

(1) Matth., XI, 28-30.

1561.

& nativité de Jésus Christ. La promesse ne fut accomplie que trois mil huit cens nonante-sept ans après. Ainsi nostre Dieu révèle & baille à temps & quand il luy plaist ses grâces & bénédictions. Chose qui nous est occulte, secrète & cachée.

Conclusion.

» Le concluray, prince souverain, que toute réformation sera bien & deurement faite, si les ministres de l'église se contiennent en leurs offices, exécutent leurs charges & fonctions, preschent & annoncent la parole de Dieu en sa pureté, sans y substituer mercenaires, iuxte la défense de Jésus Christ nostre Sauveur: « *Le bon pasteur*, dit le Seigneur, *met sa vie pour ses brebis, mais le mercenaire & celui qui n'est point pasteur, à qui n'appartiennent point les brebis, voit venir le loup, & laisse les brebis, & s'enfuit, & le loup les ravit & espard* » (1).

» PAREILLEMENT commanderés que tous gentilshommes se comportent en toute modestie & douceur avec vos autres suiets, que tous magistrats & iuges ne se laissent vaincre & corrompre d'ambition, vaine gloire & présens. Ferés aussi reietter & debouter tous poursuivans estats & offices par moyens indeus, ne souffrant qu'ils soient vénaulx, & principalement de iudicature, ni conférés à ignorans de mauvais nom & conscience : en cela confirmant la voye d'élection ià par vous accordée à vos derniers Estats.

» Vous, Madame, mère d'un si grand roy, vous roy de Navarre, & autres nos seigneurs princes du sang, vrais colonnes & défenseurs invincibles de ce royaume, postposés toutes choses pour ayder & secourir nostre prince & monarque par vos bons avis, prudence & conseil. [Vos subiets] s'asseurent, très debonnaire prince, que par telle réformation verrés le siècle doré renouveler, vostre sceptre royal florir sur tous autres, tout amour & dilection des vostres, l'Esprit de Dieu venir, vos hauts faicts & entreprises augmenter de iour à autre à vostre grandeur & hauteesse. Pour laquelle prieront incessamment vos très humbles suiets, & qu'il luy plaise vous illuminer & assister à toutes vos actions.

» Vous supplient très humblement vos subiets, Sire, leur faire ce bien,

grace & faveur, qu'ils remportent à ceux qui les ont délégués le fruit de leur délégation, ce qui adviendra, quand plaira à vostre Maiesié donner responses conformes à leurs supplications & remonstrances. Le Roy des roys & Seigneur des seigneurs, le Fils du Dieu vivant, Jésus Christ nostre Redempteur, vueille mettre en vous la clémence de Moyse, la piété de David, & la sapience de Salomon. Ainsi soit. Louange à Dieu & gloire à toujoursmais (1), auquel est le règne & la puissance. »

VOYLA ce qui fut harangué par le tiers estat, lequel seul pour lors toucha au droit but.

MAIS outre cela, n'est à oublier qu'en approuvant certain reiglement accordé entre la royne & roy de Navarre touchant le gouvernement, il fut requis qu'un bon conseil fust dressé dès lors & establi de bons & louables seigneurs, gens doctes & expérimentés, sans qu'en iceluy fussent receus le père & les fils, ou les deux frères ensemble, s'ils n'estoient princes du sang, ni aucuns ecclésiastiques, en quelque dignité qu'ils fussent constitués, ni ceux qui avoient manié & dispensé les finances du royaume, iusqu'à ce qu'ils en eussent rendu compte & payé le reliqua.

QU'AUCUNE guerre offensible ne fust entreprise, ni aucun nouveau subside mis sus durant le temps de ladite administration, sans le consentement des Estats; lesquels ils supplioient le roy de convoquer & faire tenir de deux ans en deux ans, afin d'oïr les plaintes de ses suiets, & y remédier selon le cas occurrent.

QUE les moyens doux & benins fussent tenus au faict de la religion, l'édicte de iuillet révoqué, sans toutesfois pardonner aux séditieux, libertins, anabaptistes & athéistes, ennemis du roy & de la république; la religion remise & restituée en sa première splendeur, & les abus extirpés par un concile national libre & légitime, ainsi qu'il avoit esté ià promis : auquel tous les articles révoqués en doute seroient décidés par la parole de Dieu, & auquel il pleust au roy de présider avec messieurs les princes du sang, & bailier saufconduit à tous ceux qui s'y voudroient trouver. Et de permettre

1561.

Les requêtes  
des Estats.

(1) Jean, X, 11, 12.

(1) *Tousjoursmais*, toujours plus.

1561.

cependant, pour éviter toutes séditions, & autres inconvéniens, qui procèdent des assemblées particulières (lesquelles il n'est possible d'empêcher) que ceux qui ne peuvent en leur conscience assister aux cérémonies de l'église romaine, se peussent assembler publiquement en quelque temple, non autre lieu, ordonné, afin de ne faire rien qui ne fust au veu & sceu de tous, toutes particulières assemblées de jour & de nuit par ce moyen empêchées & défendues. Qu'en chacune église cathédrale, le revenu d'une prébende soit baillé à quelque précepteur pour instruire la jeunesse, & és lieux où il n'y a point d'église cathédrale, que sur le revenu du bénéfice plus prochain, de la valeur de cinq cens livres par an, fust prise par an la somme de deux cens livres pour cest effect. Que nulles personnes fussent iusticiables des personnes ecclésiastiques, la iurisdiction ecclésiastique remise és mains du roy & administrée par ses officiers. Et conséquemment à ce que chacun feist mieux son office, que les officiers du roy s'abstinsent des bénéfices ecclésiastiques & les bénéficiers aussi des offices royaux & politiques, & par exprés les gens des cours souveraines, sur peine de privation de leurs offices, à faute de s'en démettre dedans trois mois; & que les causes des misérables personnes seroient décidées tant és cours souveraines qu'aux sièges présidiaux & autres iurisdicions royales, gratuitement, sans aucun frais & salaires pour les iuges, advocats, procureurs, fergens & le droict du seau és chancelleries. Ces articles & autres dont ie ne feray ici plus long récit, sont contenus és cayers de chacun des trois estats mis en garde en chacun des treize gouvernemens de ce royaume, où ils se peuvent veoir avec les responses faictes par le conseil du roy sur chacun des articles, qui furent mis en surseance, iusques à ce qu'il plairoit au roy l'ordonner.

CEPENDANT quelques ordonnances faictes sur iceux furent publiées & enregistrées és cours de parlement (contre ce qui a esté acoustumé de faire) pour contenter les délégués des Estats, lesquels ne se tenoient pour satisfaits autrement, d'autant que ce qui est résolu aux Estats n'a acoustumé d'estre autrement vérifié par les cours souveraines, ioint qu'il y a plusieurs points

édits articles non acoustumés de passer par les cours de parlement, comme ce qui concerne les tailles, aydes, gabelles & autres subside.

Le clergé, pour eschapper ce destroit, feit offre, pour le payement des dettes du roy, de continuer pour six ans le payement de quatre décimes, qui seroient employés à cest effect. Ce qui avoit esté dit par le tiers Estat, à sçavoir qu'on eust à rendre compte des donations immenses, & que les maisons de quelques uns reluisoient de l'or des pauvres subiects du roi, servit grandement à faire liguier ensemble ceux qui y avoient intérêt, à sçavoir ceux de Guise & le mareschal sainct André, qui par ce moyen aussi se ioignirent encores de plus près, le connestable y entretenant le faict de la religion dont plus couloient tous leurs desseins; de sorte que plusieurs de bon iugement estimoient que ceste parole du tiers Estat devoit estre plustost tenue que dite en un tel temps.

IE vien maintenant à l'assemblée des prélats, la plupart desquels (sans faire tort au plus petit nombre) estans du tout incapables de traiter de la religion, pour estre les uns du tout ignorans de toutes lettres, & les autres ne s'estre iamais souciés de lire les saintes Escritures, le remède fut d'amener avec eux quelques théologiens & autres ecclésiastiques qu'ils faisoient disputer en leur présence, s'en remettans à ce qui en pourroit estre. Si on demande sur quoy ils disputoient, veu qu'entr'eux ils estoient de bon accord en la doctrine de l'église romaine, il est à noter premièrement, que non seulement entre les prélats mesmes, mais aussi entre les théologiens attirés, les uns pour se faire valoir, les autres poussés de quelque zèle qui ne dura guères, ne s'accordoient pas entièrement entr'eux: & mesmes y en avoit qui eussent bien voulu qu'on eust remué quelque chose en la doctrine. Secondement estans les prélats mesmes contraints de confesser qu'il y avoit plusieurs choses à réformer entr'eux en l'observation des anciens canons, désirans aussi de conserver leur réputation envers le peuple, surtout en un temps si dangereux, il falloit nécessairement qu'ils feissent pour le moins quelque mine de se réformer. Davantage, sachans qu'à grand peine se passeroit ceste assemblée sans entrer

1561.

Offre  
de deniers  
par le clergé.

Colloque  
de Poissy.

Les préparatifs  
des prélats.



1561.

en quelque manière de dispute avec leurs adversaires, ils voulurent à toutes aventures que leurs théologiens entraissent en quelque conférence des matières. Quoy qu'il en soit, ils s'accordèrent si mal entr'eux, que des injures on vint quelquesfois iusques aux coups de poing, dont se faisoient plusieurs risées à la cour.

Arrivée des  
ministres.

PENDANT leurs disputes, plusieurs ministres de la religion s'assemblèrent à Poissy, suivant le saufconduit à eux accordé, entre lesquels les principaux (1) furent Augustin Marlorat, François de Saint-Pol, Jean Raimond Merlin, Jean Malot, François de Morel, Nicolas Folion, Claude de la Boissière, Jean Virel, Nicolas des Galars, Jean Bouquin, auxquels puis après s'adjoignit Jean de l'Espine, homme docte, lequel toutesfois iusqu'alors ne s'estoit publiquement déclaré de ce parti. Puis aussi y arrivèrent Pierre Martyr, & Théodore de Bèze. Et finalement Jean de la Tour (2), qui arriva à la fuite de la royne de Navarre. Tous ceuxcy (3), logés ensemble à S. Germain

(1) Nous avons déjà rencontré la plupart de ces noms dans la suite du récit. *Augustin Marlorat* était alors ministre à Rouen; *François de Saint-Paul*, à Dieppe; *Jean Raymond Merlin* dit de Monroy, « en la maison de monsieur l'admiral en cour; » *Jean Malot* ou *Mallo*, à Paris, avec *Jean Virel*, aliàs *Viret*; *François de Morel*, sieur de *Collonges* et modérateur du synode de 1559, à Montargis; *Nicolas Folion* dit de la *Vallée*, à Orléans; *Claude de la Boissière*, à Saintes; *Nicolas des Gallards* dit de *Saules*, à Genève; *Jean* (aliàs *Pierre*) *Bouquin* ou *Boquin*, professeur à Heidelberg, envoyé à Poissy par le comte palatin à la demande du roi de Navarre; enfin, *Jean de l'Espine* ou *d'Espina* devint pasteur à La Rochelle vers la fin de 1561.

(2) Ou de Tournay, fondateur de l'église de Chinon, où il mourut martyr en 1562.

(3) Un manuscrit de la Bibliothèque nationale (S. Germain franç., n° 74) contient deux relations du colloque de Poissy, l'une catholique, l'autre protestante. Parmi les protestants qui assistèrent à ce colloque en qualité de députés, la relation catholique cite, outre ceux qui sont mentionnés ci-dessus : *La Roche* pour l'Ile-de-France, *Barbançon* pour la Picardie, *Simon de Preneau* et *Moyneville* pour la Normandie, *Gervais le Barbier* pour la Touraine, *Dumas* pour la Provence, *Habel* pour le Dauphiné, *Grégoire de Salve* pour le Languedoc, *Du Bois* (sans doute *Dubois*, de la maison de Baulac, voy. ci-dessus, page 86) pour la Bretagne, *Blereau* pour la Guyenne, *Gervais* pour le Lyonnais, *Rémous* pour l'Orléanais. — La relation protestante, qui se rapproche davantage de celle de Bèze et de Crespin,

1561.

en Laye près du chasteau pour leur feureté, en une maison appartenante au cardinal de Chastillon, & finalement au logis de madame la duchesse de Ferrare. Les premiers arrivés présentèrent le 17 d'aoust 1561 une requête dont la teneur s'enfuit :

Requête  
au roi.

« SIRE, nous louons Dieu, & remercions très humblement vostre Maïesté, de ce qu'il luy plaist prendre cognoissance de nostre cause, & que pour cest effect vous ayés donné permission à ceux qui auront quelque chose à proposer sur le fait de la religion, de le pouvoir faire avec toute liberté & puissance en la générale assemblée qu'avez assignée à Poissy. Or comme ainsi soit que dès le IX de iuin dernier passé nous ayons offert à vostre Maïesté nostre confession de foy fondée sur la parole de Dieu, que nous offrons & sommes tousiours prêts de prouver & défendre, maintenant que les prélats de ce royaume sont assemblés, nous vous supplions très humblement, Sire, de commander ausdits prélats & autres assemblés avec eux de veoir nostre dite confession de foy, laquelle nous vous présentons derechef, & où ils prétendront quelques poincts d'icelle estre contraires à la vraye religion chrestienne, qu'ils ayent à se tenir prêts au iour qu'il vous plaira ordonner pour mettre leurs raisons en avant en la présence de ceux qui y assisteront de nostre part, lesquels leur puissent librement répondre par expès & évidens tesmoignages de la parole de Dieu, afin que le tout estant fidèlement recueilli & rédigé par écrit soit rapporté à vostre Maïesté, assistée de la royne vostre mère, du roy de Navarre & autres princes du sang, pour là dessus estre ordonné ce qui sera proposé selon équité & iustice. Et où il vous plaira faire appeller quelques gens doctes & suffisants pour vous servir de leur advis & conseil, nous vous supplions très humblement, Sire, d'autant que l'honneur de Dieu vous est recommandé, qu'il vous plaïsse de choisir gens de bonne & sainte vie, non ayans interest en la cause : & afin que telle conférence ou dispute soit faite comme il appar-

remplace seulement le nom de *Folion* par celui de *Nicolas Thobie*, d'accord sur cela avec Pierre de la Place et l'historien de Thou (*France protest.*, 2<sup>e</sup> édit., II, col. 509),

1561.

tient, nous avons cy deffous mis certaines conditions que nous estimons y estre nécessairement requises, vous supplians très humblement, Sire, attendu qu'elles sont fondées en raisons toutes manifestes, qu'il vous plaise ordonner que selon icelles soit procédé. Quoy faisant, nous espérons que vostre Maiesté, de plus en plus estant informée de nostre cause, soulagera nostre innocence, nous maintiendra contre toute oppression, & donnera tousiours moyen & occasion de prier Dieu sans cesse pour vostre autorité & grandeur. »

Conditions  
préalables pro-  
posées.

CE SONT LES CONDITIONS ÉQUITABLES QUE NOUS REQUÉRONS ESTRE OBSERVÉES EN LA CONFÉRENCE OU DISPUTE TOUCHANT LE FAICT DE LA RELIGION.

« QUE les évesques, abbés, & autres ecclésiastiques ne soient point nos iuges, attendu qu'ils sont nos parties.

» QU'IL vous plaise, Sire, présider au colloque, assisté de la royne vostre mère, du roy de Navarre, & autres princes du sang, & personnes notables de bonne vie & de sainte doctrine, non ayans intérêts à la cause, afin que bon ordre y soit gardé, & toute contention & confusion empêchée.

» QUE tous différens y soient iugés & décidés par la seule parole de Dieu contenue au vieil & nouveau Testament, pour ce que nostre foy ne peut estre fondée que sur icelle, & que là où il y aura difficulté sur les mots, on aura recours à l'hébreu pour le vieil, & au grec pour le nouveau Testament.

» QUE deux secrétaires soient esleus de chacune part, lesquels confronteront ensemble leurs cayers des disputes par chacun iour, & ne seront approuvés que premièrement ils n'ayent esté veus & signés par les deux parties. »

CESTE requeste fut présentée par deux ministres, à savoir Augustin Marlorat & François de S. Pol, accompagnés des susdits députés, à la Maiesté du roy séant en son siège, assisté de la royne sa mère, de monsieur d'Orléans, du roy de Navarre, & autres princes du sang & seigneurs du conseil. Avec ceste requeste estoit aussi attachée la

confession de foy contenant un sommaire de la doctrine receue & prêchée d'un commun accord en toutes les églises réformées du royaume, laquelle est imprimée.

CESTE requeste ayant esté présentée & leue de mot à mot, il pleust au roy recevoir la confession & requeste. & prononcer ces mots avec un fort bon visage : « *Je communiqueray vostre requeste à mon conseil, & vous en feray donner response par mon chancelier.* »

EN ces entrefaites, Théodore de Bèze, ministre de Genève, ayant esté expressément mandé par les roy de Navarre & prince de Condé, arriva à S. Germain en Laye le XXIII d'aoust. Et le lendemain prescha publiquement au chasteau de S. Germain en la salle du prince où se trouva très grande & notable assemblée, sans aucun tumulte ne scandale. Ce iour mesme il fut appelé sur la nuit en la chambre du roy de Navarre, en laquelle il trouva la royne mère, le roy de Navarre, le prince, les cardinaux de Bourbon & de Lorraine, le duc d'Estampes & madame de Crussol, auquel lieu ayant fait la révérence à la royne, il luy déclara en peu de paroles les causes de sa venue & le désir qu'il avoit avec tous ses compagnons de servir à Dieu & à sa Maiesté en une si sainte & nécessaire entreprise. La royne l'escouta avec un fort bon visage, & répondit qu'elle seroit très aise d'en veoir un effet si bon & heureux que le royaume en peust venir à quelque bon repos. Alors le cardinal de Lorraine prenant la parole, dit qu'il avoit au paravant cogneu de Bèze par ses escrits & l'enhorta à chercher la paix & concorde, adioustant expressément ces mots, « *qu'ainsi qu'il avoit troublé le royaume en étant absent, sa venue pourroit servir à le pacifier.* » Sur ces paroles, de Bèze derechef déclara quelle affection il avoit de faire tout service au roy & à sa patrie après Dieu, adioustant qu'il avoit tousiours esté trop petit en toutes sortes pour pouvoir troubler un si grand royaume, mais qu'encores moins avoit-il eu une si mauvaise volonté, comme il avoit assés donné à cognoistre par ses escrits & le monstreroit encores, Dieu aydant, en la mutuelle conférence. Sur ce la royne luy demanda s'il avoit rien écrit en françois; il répondit qu'ouy,

1561.

Théodore de  
Bèze à  
St-Germain.

Son entrevue  
avec le cardinal de  
Lorraine.

1561.

c'est à savoir les pseumes (1) & quelques responfes contre la confession du feu duc de Northombellande (2). Ce qui eſmeut la royne de luy faire ceste demande, estoit qu'on l'avoit advertie que de Bèze estoit auteur de quelques rimes diffamatoires, qui avoient couru par le royaume, de quoy il se purgea par solennelle & véritable protestation. Le cardinal print occasion de ce propos de dire qu'il avoit à Poissy sur sa table un livre latin de la matière de la cène, « *qu'on vous attribue, disoit-il (parlant audit de Bèze), auquel j'ay trouvé un propos qui me semble fort estrange : c'est à savoir qu'il faut chercher maintenant Iésus Christ en la sainte Cène comme devant qu'il fust né de la Vierge Marie. Davantage (disoit-il), j'ay entendu qu'en quelque autre livre, que ie n'ay point veu, vous diles que Christus est in coenâ sicut in coeno, c'est-à-dire que Iésus Christ est en la cène comme en la boue.* » — La royne avec sa compagnie fut offensée d'ouïr ce propos. Mais de Bèze respondit quant au premier point que s'il voyoit les livres, il pourroit plus seurement répondre s'ils estoient siens ou non. Quant à la première proposition, qu'elle estoit un peu estrange ainsi nuement couchée, comme monsieur le cardinal l'avoit dicté : mais qu'il falloit regarder ce qui alloit devant ou après, & au surplus qu'il estimoit ceste sentence très véritable, estant bien entendue. Quant à la proposition dernière, qu'elle estoit si absurde & tant pleine de blasphème, qu'il estoit assuré qu'elle ne se trouveroit iamais en aucun de ses escrits, ni de personnage qui tienne la doctrine des églises réformées. Adonc le cardinal, délaissant ceste dernière accusation (comme aussi il est bien certain que ce n'estoit qu'une manifeste calomnie de quelque part qu'elle fust venue) poursuivit lon-

guement son propos touchant ce qu'il avoit dit que de Bèze avoit escrit que Iésus Christ se devoit chercher en la Cène comme devant qu'il fust né de la vierge. Mais la somme de tout ce qu'il allégua fut que, si ainsi estoit, nous n'aurions rien davantage que ceux qui ont précédé la venue de Iésus Christ. Ioint que la chair n'avoit peu estre donnée devant qu'elle fust en estre. Sur cela de Bèze luy demanda modestement s'il n'y avoit pas tousiours eu une église dès le commencement du monde, il respondit que ouy. Si l'église n'a pas tousiours esté église, par un moyenneur entre Dieu & les hommes, il le confessa. Si Iésus Christ, vray Dieu & vray homme, n'estoit pas ce moyenneur, il dit qu'il estoit ainsi. Adonc conclut de Bèze que la communication des fidèles avec Iésus Christ ne se doit restreindre au temps qu'iceluy a réellement & de fait conioint sa divinité avec nostre nature : ains que ce qui n'estoit en estre, quant à l'ordre de nature, a de tout temps esté présent aux yeux de la foy, quant à la vertu & efficace, alléguant sur cela ce qui est dit d'Abraham, « *qu'il a veu le iour de Iésus Christ & s'en est esiouy* (1) » & ce qui est dit par S. Paul escrivant aux Corinthiens, que « *les anciens ont mangé une mesme viande spirituelle & un mesme breuvage spirituel qui est Iésus Christ* » (2). Cela fut accordé par le cardinal, qui allégua d'abondant & fort à propos ce qui est dit en l'Apocalypse que « *l'agneau a esté tué dès la création du monde* » (3). Cela fut cause que de Bèze déclaira plus amplement en quoy gist la différence de la vieille & nouvelle alliance. Mais ceste response, à laquelle toutesfois le cardinal ne contredit aucunement, ne fallit d'engendrer une autre question, à savoir comment donc se devoit entendre, *Hoc est corpus meum*. « Nous ne sommes, disoit-il, d'accord en ce point, qui est de grande conséquence. — Je le confesse, respondit de Bèze, & combien qu'il me desplaie grandement qu'il n'y a meilleur accord entre nous, qui nous appelons tous chrestiens, si est-ce, puisqu'ainsi le faut, que j'ayme beaucoup

1561.

Ceci est mon  
corps.

(1) L'édition des *Pseumes de David*, mis en rythme françoise, dont plusieurs fragments avaient déjà paru en 1553 et 1556, venait à peine d'être publiée sous sa forme définitive (fin 1560). Bèze avait également publié en françois sa tragédie biblique d'*Abraham sacrifiant*, dont la première édition est de 1550.

(2) Cet écrit ne se trouve pas, du moins sous ce titre, dans la longue nomenclature des ouvrages de Th. de Bèze que donne la *France protestante* (2<sup>e</sup> édit., tome II, col. 520 à 540).

(1) Jean, VIII, 56.

(2) 1 Cor., X, 3, 4.

(3) Apoc., XIII, 8.

1561.

mieux ouïr parler de ceste façon que si on vouloit faire à croire que nous sommes en paix là où il y a très grand discord. — Eh bien (dit le cardinal), i'enfeigne les petis enfans de mon diocèse, quand on leur demande [ce] que c'est que le pain de la Cène, à répondre : c'est le corps de Iésus Christ; trouvés-vous cela mauvais? — Nenni (respondit de Bèze), car c'est le propre langage de Iésus Christ. Mais la question gist à savoir en quelle sorte le pain est appelé le corps de Iésus Christ. Car tout ce qui est quelque chose n'est pas d'une mesme sorte ce qu'il est. » Ils entrèrent sur cela à parler des locutions sacramentales sans que le cardinal résistât beaucoup, hormis qu'estant allégué par de Bèze le passage : *Petra erat Christus*, il opposa *verbum factum est caro* (1). Mais ceste objection luy eschappa tantost d'entre les mains. Finalement de Bèze dit que ceste matière se pouvoit déduire en quatre points. Le premier estoit touchant les signes. Le second touchant la chose signifiée. Le troisieme touchant la conionction des signes avec la chose signifiée. Le quatrieme touchant la participation des signes & de la chose qui est signifiée par iceux. — « Quant au premier, nous ne sommes d'accord (disoit-il) en ce que vous ne mettés autres signes en la Cène que certains accidens, & nous retenons la substance du pain & du vin, suivant la nature des sacrements & toute l'Ecriture. » Alors le cardinal prenant la parole : — « Non, non (dit-il), il est bien vray que l'espérance bien pouvoir maintenir la transsubstantiation; mais les théologiens se pouvoient bien passer de la mettre en avant; & de ma part ie ne suis point d'avis que pour cela les églises soient divisées. — Quant au second point, dit de Bèze, nous ne disons pas que le seul mérite de la mort & passion de Iésus Christ soit ce qui nous est signifié par les signes du pain & du vin, mais que le vray corps qui a esté crucifié pour nous, & le vray sang qui a esté repandu pour nous, bref que Iésus Christ luy-mesme, vray Dieu & vray homme, nous est signifié par ces signes visibles, pour eslever nos cœurs & pensées à le contempler spirituellement par la foy és cieux où

L'avis du  
cardinal sur la  
trans-  
substantiation.

il est maintenant & y communiquer avec tous les biens & thrésors en vie éternelle, aussi véritablement & certainement, qu'il est vray que naturellement nous voyons, prenons, mangeons & buvons les signes visibles & corporels. » A cela s'accorda le cardinal, adioustant « qu'il estoit bien aise d'entendre cela, pource qu'il avoit entendu que nostre opinion estoit autre. » — « Quant au troisieme point (dit de Bèze), nous confessons qu'il y a grande différence entre le pain & le vin communs & le pain & vin de la Cène, car l'eau commune, le pain & le vin communs, ne sont que créatures communes & naturelles comme il a pleu à Dieu de les créer; mais le pain & le vin de la Cène sont sacrements, c'est-à-dire signes & tesmoignages visibles du précieux corps & sang du Seigneur. Mais nous disons que ce changement, sur lequel les choses naturelles deviennent sacrements, n'est point quant à la substance qui demeure en son entier, ains seulement en ce que les signes sont appliqués à un usage tout autre que leur nature ne porte; car ils ne sont naturellement ordonnés que pour la nourriture corporelle, & quand ils sont faits sacrements, ils représentent ce qui nourrit spirituellement. Ensuite, nous n'attribuons ceste mutation sacramentelle, ni à la vertu de certaines paroles prononcées, ni à l'intention de celui qui les prononce, mais à la vertu & puissance de Dieu, duquel la volonté & ordonnance nous est testifiée par sa parole. Ainsi donc, d'autant que la chose signifiée nous est offerte & donnée du Seigneur aussi véritablement que les signes d'icelle, il faut bien reconnoître en cest esgard & non autrement la conionction des signes & de la chose signifiée, & que le corps & le sang de Iésus Christ, en ce respect qui nous sont véritablement donnés & communiqués, sont véritablement présens en l'usage de la Cène; non pas qu'ils soient ni dessous, ni avec, ni dedans le pain & le vin, ni en autre lieu quelconque qu'au ciel, où Iésus Christ est monté pour y estre compris, selon sa nature humaine, iusques à tant qu'il vienne iuger les vifs & les morts (1). » Sur ce point, le cardinal, après avoir fait de

1561.

(1) Cor., X, 4, et Jean, I, 14.

(1) Actes, III, 21.

1561.

rechef la protestation qu'il ne pressoit point la transsubstantiation, dit qu'il falloit véritablement chercher Iésus Christ au ciel, entremessant quelque chose de la présence locale & de l'opinion de quelques Alemans, mais le tout fut en telle forte, qu'il monstroït assés (à dire ce qui en est) qu'il n'entendoit guères bien ceste matière, comme luy-mesmes aussi déclara qu'il avoit employé la plupart de son temps à autres choses. Cela fut cause que de Bèze dit ces propres mots : « Il est certain, monsieur, ie le confesse tout rondement, que nous ne sommes d'accord avec quelques-uns des Alemans en ce troisieme point, mais si nous accordons nous, graces à Dieu, en ce que d'un commun accord nous condamnons la transsubstantiation & tout ce qui s'en suit, & pareillement en ce que nous confessons la vraie communication du corps & du sang de nostre Seigneur Iésus Christ. — Confessés-vous donc (respondit le cardinal) que réellement & substantiellement nous communiquons au vray corps & sang de Iésus Christ en sa Cène ? — Voilà, (dit de Bèze), le quatriesme point que j'ayoy à toucher. En somme, nous disons que naturellement on prend à la main, on mange & boit les signes visibles, & quant à la chose signifiée (c'est-à-dire quant au corps & au sang de Iésus Christ) qu'il est véritablement & sans nulle fraude offert à toutes personnes, mais il ne peut estre receu que spirituellement & par foy, non point de la main ni de la bouche. Et cependant ceste communication est si certaine, que ce que nous voyons de nos yeux & touchons de la main ne nous est pas plus certain, combien que le secret de ceste communication & de ceste vertu du saint Esprit & de la foy, soit incompréhensible à tout nostre sens & entendement. »

Le cardinal  
espère.

A ces paroles, le cardinal déclara expressément à la royne qu'il avoit fort grand contentement de ce qu'il oyoyt, avec certaine espérance que l'issue de ceste conférence seroit heureuse en y procédant ainsi doucement & par raison. Et sur ce point la royne & la compagnie se retira & mesmes ledit cardinal, caressant de Bèze, prononça ces mots : — « Je suis bien aise de vous avoir veu & entendu ; ie vous adieu au nom de Dieu que vous con-

fériez avec moy, afin que l'entende vos raisons & vous les miennes ; & vous trouverés que ie ne suis pas si noir qu'on m'a fait. » De Bèze sur cela le remerciant, le supplia de poursuivre en ceste voye de concorde, offrant tout ce que Dieu luy donneroit de moyen de servir à une œuvre tant sainte & nécessaire.

Ce propos fini, la dame de Crussol, (comme elle est fort libre en parole), dit « *qu'il falloit avoir de l'encre & du papier pour faire signer au cardinal ce qu'il avoit dit & avoué, car (disoit-elle), demain il dira tout le contraire ;* » en quoy il se trouva qu'elle avoit bien deviné, car le lendemain le bruit courut par toute la cour, que le cardinal avoit de première abordée confondu & réduit de Bèze [au silence]. Ce que le connestable ayant dit à la royne à son dîner, comme s'en resjouissant, elle luy dit tout hautement, comme celle qui y avoit assisté, qu'il estoit très mal informé. Quoy que soit, de là en avant les sermons continuèrent au chasteau de S. Germain, en plusieurs endroits, sans aucun tumulte, où se trouvoit très grand nombre de gens de toutes qualités & s'accroût d'abondant ceste liberté par l'arrivée de la royne de Navarre, dès lors très affectionnée à la religion, iusques à confermer tous les autres, & principalement le roy de Navarre son mari, tant par paroles que par exemple de toute vertu, comme à la vérité il se peut & doit dire, que si de nostre siècle il y a eu une dame douée de grande piété, c'estoit celle-cy, comme depuis elle l'a bien montré iusqu'à la fin. Ainsi se passèrent les affaires iusqu'au huitiesme iour de septembre, auquel iour fut présentée la seconde requeste suivante :

« SIRE, il a pleu à vostre Maïesté nous ouïr en nostre requeste que nous avons présentée dès le XVII iour du mois passé ; tendant à ces fins, qu'estans ouïs en la défense de nostre confession de foy, messieurs les prélats & autres ecclésiastiques, qui ont intérêt en la cause, ne fussent point nos iuges : mais qu'il vous pleust, estant assisté de la royne vostre mère, du roy de Navarre & autres princes du sang, présider au colloque ou conférence qui seroit faite, afin que bon ordre y fust gardé, & toute confusion empêchée. Nous avons requis aussi, que

1561.

Un mot de  
M<sup>me</sup> de Crussol.

Arrivée de  
la reine  
de Navarre.

Seconde  
requête au roi.  
8 septembre.

1561.

tous différens fussent iugés & décidés par la seule parole de Dieu, contenue au vieil & nouveau Testament, parce que nostre foy ne peut estre fondée ailleurs. Finalement que pour assurance & résolution de ce qui auroit esté fait, fussent choisis deux secrétaires de chacune part, qui conféreroient ensemble leurs cayers par chacun iour, & ne seroit rien autrement approuvé que les parties ne les eussent veus & signés. Or, d'autant que ces poincts fondés en toute équité sont de telle importance, Sire, que sans résolution d'iceux, nous ne pourrions entrer en matière sans faire grand préjudice à la cause & tomber en beaucoup d'inconvénients, nous vous supplions de rechef très humblement que s'il ne plaist à vostre Maiesté nous les accorder en la forme que les avons requis, à tout le moins, il soit ordonné & déclaré que n'entendés en ladite conférence qui doit estre faite avec les ecclésiastiques, qu'aucun iugement ou avis en soit par eux donné icy ni ailleurs, soit directement ou obliquement, parce que c'est leur cause propre. Et pour vérification & assurance de ce qui aura esté dit, il vous plaist députer un ou deux de vos secrétaires non suspects pour rédiger fidèlement par escrit les actes & raisons allégués d'une part & d'autre, & que le recueil soit vérifié de iour à autre, recogneu & signé par les parties qui en puissent retirer un double. Et, quant au principal poinct qui est de traiter les affaires de la religion par la seule parole de Dieu, supplions très humblement, Sire, comme il n'est loisible de passer plus avant telle parole, que nous soyons retenus és limites d'icelle. Que si ces poincts tant équitables ne nous sont accordés, nous ne voyons point comme nous puissions entrer en ce colloque; & de fait n'y saurions entrer en bonne conscience, d'autant que ce ne seroit un moyen pour apaiser les différens troubles qui sont au iourd'huy en vostre royaume, ains pour en engendrer de plus grans, dont ne voudrions estre cause par nostre inconsideration; supplians très humblement vostre Maiesté, Sire, que de tout ce qui fera sur les choses que dessus ordonné & déclaré, vostre bon plaisir soit nous en faire donner responce par escrit. S'il n'estoit question, Sire, que de parler comme personnes privées, nous

sommes prests de rendre compte de nostre foy partout où il plaira à vostre Maiesté. Mais considérant que c'est une cause commune, & que tout vostre peuple regarde sur nous, nous désirons prévenir les troubles qui s'en pourroient esmouvoir en vostre royaume, que Dieu vueille maintenir & faire prospérer, vous accroissant en toute grandeur. »

CESTE requeste fut présentée à la royne le VIII de septembre, tant de bouche que par escrit, par de Bèze qui porta la parole, ayant pour ses adjoins des Galars, de Morel, & le sieur de Moyneville, député pour la province de Normandie. La royne estoit accompagnée du roy de Navarre, du prince, du seigneur l'Amiral, de M. le chancelier, avec un secrétaire des commandemens. Et quant à ce que lesdits ministres requéroient acte du contenu en ceste requeste & de l'otroy d'icelle, il pleust à la royne leur accorder qu'il leur seroit baillé quand besoin seroit, mais que pour lors n'estoit expédient, ioint qu'ils se devoient bien contenter de sa simple parole & promesse que lesdits ecclésiastiques ne seroient aucunement iuges en ceste partie. Et sur cela les ministres se retirèrent en leur logis.

INCONTINENT après entrèrent douze théologiens sorbonnistes, supplians la royne de ne recevoir en dispute les hérétiques, ne recognoissans les évêques & prélats pour leurs souverains, ou pour le moins que ce fust entre eux particulièrement, & non en la présence du roy & des princes, pource, (disoient-ils), que cela n'apporteroit point d'édification. Bref, ils cherchèrent tous les moyens de ne point entrer en lice. Mais il leur fut répondu, que desjà il estoit résolu d'ouïr les ministres en pleine assemblée, dont ils s'en allèrent très mal contents.

Le lendemain, IX de septembre, environ midi, s'assemblèrent à Poissy, au grand réfectoir des nonnains, le roy, ayant sur le large de la salle à costé droict M. le duc d'Orléans son frère & le roy de Navarre, à costé gauche la royne sa mère & la royne de Navarre; au derrière desquels il y avoit grand nombre de princes & princesses, chevaliers de l'ordre, seigneurs & gentilshommes, & dames de toutes qualités. Aux deux costés de la longueur de la salle, estoient assis trois cardi-

1561.

Ce qu'auraient voulu les sorbonnistes.

Ouverture du colloque. 9 septembre.

1561.

naux d'un costé, & trois de l'autre : & au-dessous d'iceux trente-six évêques qu'arcevesques, & derrière eux une fort grande troupe de gens d'église, docteurs, députés du clergé de toutes sortes & degrés. A l'autre bout & vis-à-vis du roy estoit sa garde & fort notable compagnie de gens de tous estats. Tous alors faisans silence, le roy dit ces mots :

Discours  
du roi.

« *Messieurs, ie vous ay fait assembler de divers lieux de mon royaume pour me donner conseil sur ce que vous proposera mon chancelier, vous priant de mettre toute passion bas, afin que nous puissions en recueillir quelque fruit, qui tourne au repos de tous mes suiets, a l'honneur de Dieu, de l'acquit des consciences, & du repos public. Ce que ie desire tant, disoit-il, que j'ay délibéré que vous ne bougiés de ce lieu iusqu'à ce que vous y aies donné bon ordre, que mes suiets puissent désormais vivre en paix & union les uns avec les autres, comme j'espère que vous ferés. Et ce faisant vous me donnerés occasion de vous avoir en la mesme prolection qu'ont eu les roys mes prédécesseurs.* »

Le chancelier  
expose  
le but de l'as-  
semblée.

Le roy puis après commanda à M. le chancelier de déclarer plus au long son intention à la compagnie & le fait asseoir sur une escabelle assés avant en la salle vers le costé droit. Lequel obéissant à ce qui luy estoit commandé, exposa ausdits prélats assemblés la cause qui avoit meu le roy de les assembler, leur remontra que ses prédécesseurs & luy avoient essayé par tous les moyens, tant de force que de douceur, de réunir son peuple qui estoit si misérablement divisé par la diversité des opinions, & que l'un & l'autre dessein n'avoit que bien peu profité, tellement qu'avec la division qui ià long-temps estoit commencée, estoit encore survenue une inimitié capitale entre ses suiets, de laquelle, (si Dieu n'y donnoit quelque prompt & bref remède), on ne pouvoit attendre qu'une entière ruine & subversion de cest Estat. Et pour ceste cause, suivant ce que les anciens roys avoient fait se trouvant en pareille nécessité, il les avoit fait appeler pour leur communiquer le besoin qu'il avoit d'estre en cest affaire conseillé & secouru, les priant autant qu'il luy estoit possible, d'aviser avant toutes choses, comment on pourrait appaiser Dieu qui certai-

nement estoit irrité, & en quelle manière on pourroit oster & déraciner tout ce qui l'a couroucé & offensé. Et s'il estoit trouvé qu'en la manière de le servir par la paresse & avarice de ceux qui en ont eu la charge, eussent esté introduits quelques abus contre sa parole, contre l'ordonnance de ses Apostres & des anciennes constitutions de l'Eglise, il les prioit, d'autant que leur autorité se pouvoit estendre, y vouloir mettre la main si avant que les ennemis perdissent l'occasion qu'ils avoient prise de mesdire d'eux, & distraire le peuple de leur obéissance; qu'ils regardassent aussi tout ce qui se pouvoit réformer en leur vie & administration de leur charge. Et d'autant que la diversité des opinions estoit le principal fondement des troubles & séditions, le roy, suivant ce qui ià avoit esté arrêté par les deux assemblées, avoit accordé un fausconduit aux ministres de ceste secte, espérant qu'une conférence avec eux, amiable & gracieuse, pourroit grandement profiter. Et pour ceste cause, il prioit toute la compagnie de les recevoir comme le père fait ses enfants, & prendre la peine de les endoctriner & instruire; & s'il advenoit le contraire de ce qu'il avoit espéré, & qu'il n'y eust moyen de les réduire, ni de se réunir, pour le moins ne pourroit-on dire ci-après, comme on a fait par le passé, qu'ils ayent esté condamnés sans les ouïr. Et de ceste dispute, bien & fidèlement recueillie d'une part & d'autre, la faisant publier par tout le royaume, telle qu'elle auroit esté faite, le peuple pourroit comprendre, qu'avec bonnes, iustes & certaines raisons, & non par force, ni par autorité, ceste doctrine auroit esté réprochée & condamnée. Promettoit sa Maïesté, comme ses prédécesseurs roys l'avoient esté, aussi seroit-il en tout & partout protecteur & défenseur de son Eglise.

ADONC le cardinal de Tournon, président en ceste assemblée, comme plus ancien, & doyen du collège des cardinaux, & primat de France à cause de son archevesché de Lyon, respondit, « remerciant Dieu de la grace qu'il luy faisoit & à la compagnie de se veoir assemblés pour un si bon effect. Il remercia pareillement le roy, la royne, princes du sang, de l'honneur qu'ils faisoient à ceste assemblée d'y vouloir assister, & faire proposer choses si

1561.

Réponse  
du cardinal de  
Tournon.

1561.

sainctes, comme avoit desduites mon-  
sieur le chancelier, tant doctement,  
sagement & bien, qu'il n'estoit possible  
de mieux.

« Au surplus, qu'il s'estoit préparé  
pour respondre aux poincts principaux  
portés par les lettres à eux envoyées,  
afin de s'assembler en ce lieu, pensant  
qu'on les deust proposer, & en avoit  
arresté mémoires : mais qu'estans main-  
tenant proposées plusieurs autres choses  
de grande importance, auxquelles  
il ne pourroit promptement respondre,  
& quand bien le pourroit, il ne le vou-  
droit entreprendre seul, sans l'avis  
de la compagnie ; à raison de ce, il re-  
quéroit que le chancelier baillast sa  
proposition par écrit, & qu'il fust  
donné loisir d'en délibérer. » A quoy  
luy fut respondu par le chancelier,  
qu'il n'estoit besoin de la bailler, &  
que chacun l'avoit peu entendre. Le  
cardinal insista au contraire qu'il eust  
à la bailler, mesmement pour la mon-  
trer aux autres évesques, qui n'avoient  
esté du commencement & qui venoient  
de iour à autre, mais le chancelier  
finalement n'y voulut entendre.

Ce faict, estans les ministres au nom-  
bre de douze, avec vingt-deux députés  
des églises des provinces qui leur as-  
sistoient, appellés & introduits par le  
duc de Guise, qui avoit ceste charge,  
avec le sieur de la Ferté, capitaine  
des gardes, qui les conduisirent ius-  
qu'aux barrières sur lesquelles estans  
appuyés testes nues, Théodore de  
Bèze, esleu de tous les autres pour  
ce faire, parla à la manière qui s'en-  
suit :

« SIRE, puisque l'issue de toutes  
entreprises & grandes & petites, dé-  
pend de l'assistance & faveur de nostre  
Dieu, & principalement quand il est  
question de ce qui appartient à son  
service, & qui surmonte la capacité de  
nos entendemens, nous espérons que  
vostre Maiesté ne trouvera mauvais ni  
estrange, si nous commençons par l'in-  
vocation du nom d'iceluy, le supplians  
en ceste façon (1) :

« SEIGNEUR Dieu, Père éternel  
& tout-puissant, nous confessons &  
reconnoissons devant ta sainte Maiesté

que nous sommes pauvres & miséra-  
bles pécheurs, conceus & nais en  
iniquité & corruption, enclins à mal  
faire, inutiles à tout bien, & que de  
nostre vice nous transgressons sans  
fin & sans cesse tes saintes com-  
mandemens, en quoy faisant nous  
acquérons par ton iuste iugement ruine  
& perdition sur nous. Toutesfois,  
Seigneur, nous avons desplaisir en  
nous-mêmes de t'avoir offensé, &  
condamnons nous & nos vices avec  
vraye repentance, désirans que ta  
grace subviene à nostre calamité :  
vueilles donques avoir pitié de nous,  
ô Dieu & père très benin & plein de  
miséricorde, au nom de ton Fils, Jésus-  
Christ nostre Seigneur, & seul Ré-  
dempteur & en effaçant nos vices &  
macules, eslargi-nous, & augmente  
de iour en iour les graces de ton  
saint Esprit, afin que, recognois-  
sans de tout nostre cœur nostre inius-  
tice, nous soyons touchés de desplai-  
sir, qui engendre droite pénitence en  
nous, laquelle nous mortifiant à tous  
péchés, produise fruits de iustice &  
innocence qui te soient agréables par  
iceluy Jésus Christ nostre Seigneur  
& seul Sauveur. Et d'autant que ce  
iourd'huy il te plaist favoriser tes  
pauvres & inutiles serviteurs iusques  
là que de leur donner moyen de pouvoir  
librement & en la présence du roy,  
que tu as establi sur eux, & de la plus  
illustre & noble compagnie du monde,  
déclarer ce que tu leur as donné à  
cognoistre de ta sainte vérité, qu'il te  
plaise, continuant le cours de tes bon-  
tés & miséricordes, ô Dieu & père  
des lumières, tellement illuminer nos  
entendemens, guider nos affections,  
& les former à toute docilité, & telle-  
ment conduire nos paroles, qu'en  
toute sincérité & vérité, après avoir  
conceu, selon la mesure qu'il te plaira  
nous départir, les secrets que tu as  
révélés aux hommes pour leur salut,  
nous puissions & de cœur & de bou-  
che mettre en avant chose qui puisse  
servir à l'honneur & gloire de ton  
saint nom, à la prospérité & grandeur  
de nostre roy, & de tous ceux qui luy  
appartiennent, avec le repos & con-  
solation de toute la chrestienté, &  
nommément de ce royaume. Seigneur  
& père tout-puissant, nous te deman-  
dons toutes ces choses au nom & en  
la faveur de Jésus Christ, ton Fils,  
nostre Sauveur, comme luy-mesme

1561.

Les ministres  
et les  
députés pro-  
testants  
sont introduits.

Théodore de  
Bèze.

La confession  
des péchés.

(1) On a essayé, à tort, croyons-nous, de  
contester que Théodore de Bèze fût l'auteur  
de cette admirable prière, dite la *Confession  
des péchés*, qui n'a cessé depuis lors de faire  
partie de la liturgie de l'Eglise réformée (voy.  
*Bull. du protest.*, IX, 287).



1561.

Discours  
au roi.

nous a appris de les demander, disans : *Nostre Père qui es es cieux, &c.*, & s'estant levé debout il continua comme il s'ensuit :

» SIRE, c'est un heur bien grand à un fidèle & affectionné subiet, de veoir la face de son prince, d'autant qu'icelle luy représentant comme la maïesté de Dieu visible, faire ne se peut qu'il n'en soit grandement esmeu, pour considérer le devoir de l'obéissance & sujétion qu'il luy doit. Car, estans tels que nous sommes, ce que nous voyons à l'œil (pourveu que l'œil soit bon, & que la chose responde à ce qu'on a conceu) est de beaucoup plus grand effect que ce qui est considéré par nous avec une simple & nue appréhension d'esprit. Et s'il advient que non seulement il puisse voir son prince, mais aussi qu'il soit veu de luy & qui plus est écouté, & finalement receu & approuvé, alors véritablement a il receu une très grande satisfaction & singulier contentement.

» DE ces quatre points, Sire, il a pleu à Dieu, usant de ses secrets iugemens, qu'une partie de vos très humbles & très obéissans suiets ait esté longtemps frustrée à son très grand regret; iusques à ce qu'en usant de son infinie miséricorde, & donnant lieu à nos pleurs & gémissemens continuels, il nous a tellement favorisés, que ce iour nous apporte le bien, iusques ici plusost désiré qu'espéré, de voir vostre Maïesté, Sire, & qui plus est, d'estre veus & ouïs d'icelle en la plus illustre & noble compagnie qui soit au monde. Quand donc nous n'aurions iamais autre bien & n'en recevriens par cy-après, si est-ce que le reste du cours de nos ans ne pourroit satisfaire pour suffisamment en remercier nostre Dieu, & rendre graces condignes à vostre Maïesté.

» MAIS quand nous considérons avec cela, que ce mesme iour, non seulement nous fait ouverture, mais aussi nous convie, & par manière de dire d'une façon tant bénigne, tant gracieuse & tant convenable à vostre royale débonnairété, nous contraint à tesmoigner tous ensemble le devoir que nous avons à confesser le nom de nostre Dieu, & à déclarer l'obéissance que nous vous portons, force nous est de confesser, Sire, que nos esprits ne sont capables de concevoir la grandeur d'un tel bien, & nos langues encores moins

suffisantes à exprimer ce que l'affection leur commande : tellement, Sire, qu'une telle faveur surmontant toute éloquence humaine, nous aimons trop mieux confesser nostre imbécillité par un vergongneux silence, qu'amoindrir un tel bienfait par le défaut de la parole.

» TOUTESFOIS, Sire, nous souhaitons encores le quatriesme & principal point, c'est à savoir que nostre service ce jourd'huy soit receu de vostre Maïesté pour agréable, ce qu'aussi nous espérons obtenir s'il advient, (& Dieu vueille qu'a nsi soit,) que nostre veue apporte une fin, non point tant à nos misères & calamités passées, (desquelles la mémoire s'en va comme esteinte par ceste heureuse journée,) qu'à ce qui nous a semblé tousiours plus grief que la mort mesme, savoir est aux troubles & défordres survenus en ce royaume pour le fait de la religion, avec la ruine & perdition d'un grand nombre de vos pauvres suiets.

» OR y a-il plusieurs occasions qui iusques icy nous ont empesché de iour d'un si grand bien, & qui nous feroient encores aujourdhuy perdre tout courage, n'estoit que d'autre costé plusieurs choses nous fortifient & assurent.

» IL y a premièrement une persuasion enracinée au cœur de plusieurs par un certain malheur, & par l'iniquité des temps, que nous sommes gens turbulens, ambitieux, adonnés à nostre sens, ennemis de toute concorde & tranquillité. Il y en peut avoir aussi qui présument encores que ne foyons du tout ennemis de paix & [que] neantmoins nous la demandons avec des conditions tant dures & aspres, que nous ne sommes nullement recevables; comme si nous prétendions renverser tout le monde, pour en faire un autre à nostre façon, & mesmes de despouiller aucuns de leurs biens & facultés pour nous en emparer. Il y a encores plusieurs tels ou plus grands empeschemens, Sire, mais nous aimons trop mieux que la mémoire en soit ensevelie, que renouveler les vieilles playes en les réci-tant, maintenant que nous sommes sur le point, non pas de faire doléances & plaintes, mais de chercher les plus convenables remèdes. Et [ce] qui nous donne un telle assurance au milieu de tant d'empeschemens, Sire, ce

1561.

Des troubles  
pour  
la religion.A qui  
les imputer?

Bonnes  
espérances.

1561. n'est aucun appuy de chose qui soit en nous, veu que nous sommes en toutes sortes des plus petis & contemptibles du monde; ce n'est point aussi (graces à Dieu) vaine présomption ni arrogance, car nostre pauvre & vile condition ne le porte pas; c'est plustost, Sire, nostre bonne conscience qui nous assure de nostre bonne & iuste cause, de laquelle nous espérons que nostre Dieu, par le moyen de vostre Maiesté, fera le défenseur & protecteur. C'est aussi la débonnaireté desia remarquable en vostre face, parole & contenance, c'est l'équité que nous voyons & expérimentons estre empreinte en vostre cœur, Madame, c'est la droicteure de vous, Sire, & des illustres princes du sang. C'est aussi l'occasion toute manifeste que nous avons d'espérer, que vous, nos très honorés seigneurs du conseil, vous conformans à une mesme volonté, n'ayés moindre affection de nous ottroyer une tant faincte & nécessaire concorde, que nous avons de la recevoir. Et quoy plus? Il y a encores un point qui nous entretient en bonne espérance, c'est que nous présumons, selon la reigle de charité, que vous, messieurs, avec lesquels nous avons à conférer, vous efforcerez plustost avec nous, selon nostre petite mesure, à esclaircir la vérité qu'à l'obscurcir davantage; à enseigner, qu'à débatre; à peser les raisons, qu'à les contredire; bref, à plustost empescher que le mal ne passe plus outre, qu'à le rendre du tout incurable & mortel. Telle est l'opinion que nous avons conceu de vous, messieurs, vous prians au nom de ce grand Dieu qui nous a icy assemblés, & qui sera iuge de nos pensées & de nos paroles, que non obstant toutes choses dites, écrites ou faites par l'espace de quarante ans ou environ, vous vous despouilliez avec nous de toutes les passions & préiudices qui pourroient empescher le fruit d'une sainte & louable entreprife, & espériez de nous, s'il vous plaist, ce que moyennant la grace de Dieu vous y trouverés, c'est à savoir un esprit traittable & prest à recevoir tout ce qui sera prouvé par la pure parole de Dieu.

Ce que veulent  
les réformés.

» NE pensés que nous soyons venus pour maintenir aucun erreur, mais pour descouvrir & amender tout ce qui se trouvera de défaut, ou de

nostre costé ou du vostre. N'estimés que nous soyons tant outrecuidés, que nous prétendions de ruiner ce que nous savons estre éternel, c'est à savoir l'Eglise de nostre Dieu. Ne cuidés que nous cerchions les moyens de vous rendre pareils à nous en nostre pauvre & vile condition, en laquelle toutefois, la grace à Dieu, nous trouvons un singulier contentement. Nostre desir est que les ruines de Jérusalem soient réparées, que ce temple spirituel soit relevé, que ceste maison de Dieu, qui est bastie de pierres vivres, soit remise en son entier, que ces troupeaux tant espars & dissipés par une iuste vengeance de Dieu & nonchallance des hommes, soient ralliés & recueillis en la bergerie de ce souverain & unique Pasteur.

» VOILA nostre dessein; voilà tout nostre desir & intention, messieurs, & si vous ne l'ayés creu iusques icy, nous espérons que vous le croirés, quand nous aurons en toute patience & mansuetude conféré ce que Dieu nous aura donné. Et pleust à nostre Dieu, que sans passer plus outre, au lieu d'argumens contraires, nous puissions tous d'une voix chanter un cantique au Seigneur, & tendre les mains les uns aux autres, comme quelquesfois est advenu entre les armées & batailles toutes rengées des mecreans mesmes & infidèles. Chose grandement honteuse pour nous, si nous faisons estat de prescher la doctrine de paix & de concorde, & cependant nous sommes les plus faciles à estre desioints & les plus durs & difficiles à rallier. Mais quoy? ces choses se peuvent & doivent souhaitter par les hommes, mais c'est à Dieu à les ottroyer, comme aussi il fera, quand il luy plaira couvrir nos péchés par sa bonté, & dechasser nos ténèbres par sa lumière.

Et sur ce propos, Sire, afin qu'on cognoisse que nous entendons de procéder en bonne conscience, simplement, clairement & rondement, nous déclarerons en sommaire, s'il plaist à vostre Maiesté nous en donner congé, quels sont les principaux points de ceste conférence, en telle sorte toutesfois, que, Dieu aydant, nul n'aura iuste occasion de s'en trouver offensé. Il y en a qui estiment & qui persuaderoient volontiers aux autres, que nous ne sommes discordans que de choses indifférentes & non des points

Des principaux  
points  
à débattre.

1561.

substantiels de nostre foy. Il y en a d'autres tout au rebours, qui, par faute d'estre bien informés de ce que nous croyons, présumant que nous ne sommes d'accord en rien qui soit, non plus que si nous estions iuifs & mahumétistes, ou pires encores. L'intention des premiers est autant à louer, que l'opinion des derniers à reietter, comme nous espérons qu'il apperra par la déduction des propos. Mais pour certain, ni les uns ni les autres ne nous font ouverture d'une vraye & ferme concorde. Car si les derniers sont creus, l'une des parties ne peut subsister qu'en ruinant l'autre; ce qui est inhumain à penser, & très horrible à exécuter. Et si l'opinion des premiers est receue, il faudra que plusieurs choses demeurent indécisées, desquelles il sortira une discorde plus dangereuse & dommageable que jamais. Ainsi donc, nous confessons, ce qu'à peine pouvons-nous dire sans larmes, nous confessons, di-ie, qu'ainsi que nous [nous] accordons en quelques-uns des principaux points de nostre foy chrestienne, aussi sommes-nous différents en une partie d'iceux. Nous confessons un seul Dieu tout-puissant en une mesme essence éternelle, infinie & incompréhensible, en trois personnes coessentiellles & égales en tout & partout, c'est à savoir, le Père non engendré, le Fils, éternellement engendré du Père, le saint Esprit, procédant du Père & du Fils. Nous confessons un seul Iésus Christ vray Dieu & vray homme, sans confusion ni séparation des deux natures, ne des propriétés substantielles d'icelles. Nous confessons qu'entant qu'il est homme, il n'est point fils de Ioseph, mais a esté conçu par la vertu secrète du S. Esprit, au ventre de la bienheureuse vierge Marie, vierge, di-ie, devant & après l'enfantement. Nous confessons sa nativité, sa vie, sa mort, sa sépulture, sa descente aux enfers, sa résurrection & son ascension, comme elles sont contenues au saint Evangile. Nous croyons qu'il est là haut au ciel, assis à la dextre du Père, dont il ne bougera qu'il ne vienne iuger les vifs & les morts. Nous croyons au saint Esprit, qui nous illumine, nous console & nous soustient. Nous croyons qu'il y a une sainte église catholique, c'est-à-dire universelle, qui est la compagnie &

Sommaire de  
la foi réformée.

communauté des saints, hors laquelle il n'y a point de salut. Nous nous affeurons de la rémission gratuite de nos péchés au sang de Iésus Christ, par la vertu duquel, après que ces mesmes corps ressuscités auront esté reioints à nos ames, nous iouirons avec Dieu de la vie bienheureuse & éternelle.

» COMMENT donc, dira quelqu'un, ne voylà pas les articles de nostre foy? En quoy donc sommes-nous discordans? Premièrement en l'interprétation d'une partie d'iceux. Secondement, en ce qu'il nous semble (& si nous sommes trompés en cest endroit, nous serons très aises de le cognoistre) qu'on ne s'est contenté de ces articles, ains que long temps y a qu'on n'a cessé d'adiouster articles sur articles comme si la religion chrestienne estoit un édifice qui ne fust iamais achevé. Nous disons davantage que ce qui a esté basti n'a [pas] tousiours esté basti sur les anciens fondemens & par conséquent difforme plustost l'édifice qu'il ne luy sert de parure & ornement. Et toutesfois on s'est bien souvent plus arresté à ces accessoires, qu'au principal. Voylà comme un sommaire de ce que nous croyons & enseignons. Mais afin que nostre intention soit encores mieux entendue, nous déduirons ces points par le menu.

» Nous disons donc & espérons maintenir en toute sobriété, par les tesmoignages des saintes Escritures, que le vray Dieu, auquel il nous faut croire, est despouillé de sa parfaite iustice, si on pense opposer à son ire & iuste iugement autre satisfaction ni purgation, en ce monde ou en l'autre, que ceste obéissance toute entière & accomplie, qui ne se trouvera en autre qu'en un seul, Iésus Christ. Et pareillement, que si nous disons qu'il nous quitte seulement une partie de nos dettes, d'autant que nous payons l'autre, il est despouillé de sa parfaite miséricorde. De là il s'ensuit (autant que nous en pouvons iuger), qu'estant question de savoir à quel titre nous avons Paradis, il faut du tout s'arrestar à la mort & passion d'un seul Iésus Christ nostre Sauveur & rédempteur; ou bien qu'au lieu du vray Dieu, on adoreroit un Dieu estrange, qui ne seroit parfaitement ni iuste, ni miséricordieux.

» De là aussi dépend un autre

1561.

En quoi  
l'on diffère.

Le salut  
par  
Jésus-Christ.

1561.  
Jésus  
prophète,  
sacrificateur  
et roi.

point de très grande conséquence touchant l'office de Jésus Christ. Car si luy tout seul n'est entièrement nostre salut, ce nom tant précieux de Jésus, c'est-à-dire sauveur, qui a esté annoncé par l'ange Gabriel, ne luy seroit propre. Semblablement s'il n'est nostre seul prophète, nous ayant pleinement déclaré la volonté de Dieu son Père pour nostre salut, premièrement par la bouche des prophètes, puis après en personne en la plénitude des temps, & conséquemment par ses fideles Apostres ; s'il n'est aussi le seul chef & roy spirituel de nos consciences ; s'il n'est aussi nostre seul sacrificateur éternel, selon l'ordre de Melchisédech (1), ayant par une seule oblation de foy-mesmes, une fois faite & iamais réitérable, réconcilié les hommes à Dieu, & maintenant seul intercedant au ciel pour nous, iusques à la conformation du monde ; bref, si nous ne sommes du tout complets en luy seul, ce nom & titre de Messias ou de Christ, c'est-à-dire oint & dédié de Dieu son Père à cest effect, ne luy appartiendra point. Si donques on ne se vouloit contenter de sa seule parole fidelement preschée & depuis enregistrée par les prophètes & apostres, il seroit dépossédé de son estat de prophète ; il seroit aussi dégradé de son estat de chef & de roy spirituel de son église, si on vouloit faire nouvelles loix aux consciences ; & de son estat de sacrificateur éternel, par ceux qui entreprendroient de l'offrir derechef pour la rémission des péchés, & qui ne se contenteroient de l'avoir pour seul intercesseur & advocat au ciel entre Dieu & les hommes. En troisieme lieu, nous ne sommes d'accord, ni de la diffinition, ni de l'origine, ni des effects de la foy, que nous appellons, après S. Paul, iustificante & par laquelle seule nous croyons que Jésus Christ, avec tous ses biens, nous est appliqué.

La  
foy justifiante.

Les bonnes  
œuvres.

» QUANT AUX bonnes œuvres, s'il y en a aucuns qui estiment que nous les mesprisons, ils sont très mal informés : car nous ne séparons non plus la foy de la charité, que la chaleur & la lumière est séparée du feu, & disons avec saint Iean, en sa première canonique, que celui qui dit qu'il cognoit Dieu & n'observe ses commandemens, se

desment foy-mesme par sa propre conscience, & en toute sa vie. Mais au surplus, nous confessons rondement, que nous sommes discordants en trois principaux points sur ceste matière. Le premier est touchant l'origine & première source dont les bonnes œuvres procèdent ; le second, quelles elles sont ; le troisieme, à quoy elles sont bonnes. Quant au premier, nous ne trouvons autre franc arbitre en l'homme, que celui qui est affranchi par la seule grace de nostre Seigneur Jésus Christ, & disons que nostre nature, en l'estat auquel elle est tombée, a besoin d'estre avant toutes choses, non pas aydée & soutenue, mais plustost tuée & amortie par la vertu de l'Esprit de Dieu, d'autant que la grâce la trouve, non pas seulement navrée & débilitée, mais du tout destituée de force, & contraire à tout bien, voire morte & pourrie en péché & corruption ; & faisons cest honneur à Dieu, de ne vouloir point partager avec luy ; car nous attribuons & le commencement & le milieu & la fin de nos bonnes œuvres à la seule grace & miséricorde d'iceluy besongnant en nous. Quant au second point, nous ne recevons autre reigle de iustice & d'obéissance devant Dieu, que les commandemens d'iceluy, comme ils sont escrits & enregistrés en sa sainte parole : auxquels nous n'estimons qu'il soit loisible à créature quelconque d'adiouster ou diminuer pour obliger (1) les consciences. Quant au troisieme point, c'est à savoir à quoy elles sont bonnes, nous confessons qu'en tant qu'elles procèdent de l'Esprit de Dieu besongnant en nous, puisqu'elles procèdent d'une si bonne source, elles doivent estre appellées bonnes, combien que si Dieu les vouloit examiner à la rigueur, il y trouveroit par trop à redire. Nous disons aussi qu'elles sont bonnes à autre usage, d'autant que par icelles nostre Dieu est glorifié, les hommes sont attirés à sa cognoissance, & nous sommes asseurés que l'Esprit de Dieu estant en nous (ce qui se cognoit par ses effects), nous sommes du nombre de ses esleus prédestinés à salut. Mais quand il est question de savoir à quel titre la vie éternelle nous appartient, nous disons avec saint Paul, que c'est un don

(1) Ps. CX, 4 ; Hébr., VII.

(1) Obligare, lier, enchaîner.

1561.

gratuit de Dieu, & non point récompense due à nos mérites. Car Jésus Christ à cest égard nous iustifie par sa seule iustice, nous estant imputée; nous sanctifie par sa seule sainteté, nous estant eslargie; & nous a rachetés par son sacrifice unique qui nous est alloué, moyennant une vraye & vive foy par la seule grace & liberté de nostre Dieu.

Le S<sup>r</sup> Esprit.

» Tous ces thrésors nous sont communiqués par la vertu du S. Esprit, se servant pour cest effect de la prédication de la parole de Dieu, & de l'administration de ses saints sacrements; non point qu'il en ait nécessité, veu qu'il est Dieu tout puissant, mais d'autant qu'il luy plaist de se servir de ces moyens ordinaires pour créer & nourrir en nous ce précieux don de foy, qui est comme la seule main pour appréhender, & comme le seul vaisseau pour recevoir Jésus Christ en salut avec tous ses thrésors.

L'Ecriture  
sainte.

» MAIS nous ne recevons pour parole de Dieu, que la doctrine écrite és livres des prophètes & apostres, appelés le vieil & nouveau Testament. Car par qui serons-nous acertenés de nostre salut, sinon par ceux qui sont tesmoins sans nulle reproche? Et quant aux écrits des anciens docteurs & conciles, devant que les recevoir sans aucun contredit, il faudroit premièrement qu'on les accordast entièrement avec l'Ecriture, & puis aussi entr'eux-mêmes, veu que l'Esprit de Dieu n'est iamais contraire à soy-même: ce que nous croyons que vous, Messieurs, n'entreprendrés jamais de faire, & quand vous l'auriés entrepris, vous nous pardonnerés, s'il vous plaist, si jamais nous ne croyons qu'il se puisse faire, que nous ne le voyions par effect. Quoy donc, sommes-nous de la race de ce malheureux Cam, fils de Noé, qui decouvrit la vergogne de son père (1)? Nous estimons-nous plus doctes que tant d'anciens docteurs grecs & latins? Sommes-nous si outrecuidés, de penser que nous ayons les premiers decouvert la vérité, & de condamner d'ignorance tout le monde universel? A Dieu ne plaïse, Messieurs, que nous foyons tels; mais vous nous accorderés (à nostre advis), qu'il y a eu conciles &

conciles, docteurs & docteurs; veu que ce n'est de maintenant qu'il y a eu des faux prophètes en l'Eglise de Dieu, comme les Apostres nous en advertissent en plusieurs lieux, & nommément en la première à Timothée, chapitre 4, & aux Actes des Apostres, chapitre vingtiesme (1). Secondement, quant à ceux qui sont receus, puisque toute la vérité qu'on y scauroit trouver doit estre nécessairement puisée des Escritures; quel plus certain moyen trouverons-nous de profiter en leurs écrits, qu'en esprouvant le tout sur ceste pierre de touche, & considérant les témoignages & raisons de l'Ecriture, sur lesquels ils se trouveroient avoir fondé leur interprétation? Certainement nul ne peut, ni doit leur attribuer plus qu'eux n'ont requis. Or, voici les propres mots de S. Hierosme sur l'épître aux Galates: « *La doctrine du S. Esprit est celle qui est déclarée és livres canoniques, contre laquelle si les conciles ordonnent quelque chose, c'est une chose illicite* » (2). Et saint Augustin écrivant à Fortunatian: « *Nous ne devons, (dit-il), avoir les disputes des hommes, quelques catholiques & grans personnages qu'ils aient esté, en mesme degré que les Escritures canoniques, qu'il ne nous soit licite, sauf la révérence due à tels personnages, réprover & reietter quelque chose en leurs écrits, si d'aventure il se treuve qu'ils aient autrement iugé que ne porte la vérité, estant entendue, moyennant la grace de Dieu, ou par nous ou [par] autres. Tel suis-je és écrits des autres, & veux aussi que les lecteurs des miens s'y portent ainsi* » (3). Autant en a-il écrit en l'épître cent douziesme, & pareillement au second livre, chapitre trente-septiesme, contre Cresconius. S. Cyprien aussi n'en a pas autrement écrit, disant qu'« *il ne nous faut regarder à ce qu'un tel ou tel a fait devant nous, mais à ce qu'a fait Jésus Christ qui est devant tous.* » Telle est aussi la reigle que baille saint Augustin écrivant à saint Hierosme; & en un autre lieu, quand il dispute contre ceux qui se vouloient aider du concile d'Arimin (4). « *Ne nous fon-*

1561.

(1) Gen., IX, 22.

(1) 1 Tim., IV, 1. Actes, XX, 30.

(2) Hieron., in Galat.

(3) August., ad Fortunat. epist.

(4) Ou Rimini (Ariminium). Le concile de Rimini est de 359.

1561.

dons, dit-il, ni moy sur le concile de Nicene (qui est toutesfois le plus ancien & approuvé), ne vous sur le concile d'Arimin; mais arrestons-nous aux saintes Escriptures. » Sainct Chrysostome n'a esté d'autre avis en son exposition seconde sur saint Mathieu, homélie quarante-neufiesme; car aussi l'Eglise est appuyée sur le fondement des prophètes & des Apostres (1).

» AINSI donc, pour conclusion, nous recevons l'Escripture sainte pour une entière déclaration de tout ce qui est requis à nostre salut. Et quant à ce qui se trouvera es conciles ou livres des docteurs, nous ne pouvons ni devons empêcher que vous ne vous en puissiez ayder, & nous aussi, pourveu qu'il soit fondé sur expres témoignages de l'Escripture. Mais pour l'honneur de Dieu, ne nous amenés leur nue autorité, sans que le tout soit examiné sur ceste pierre de touche, car nous disons avec saint Augustin, livre deuxiesme, *De la doctrine chrestienne*, chapitre sixiesme : « *Que s'il y a quelque difficulté en l'interprétation d'un passage, le saint Esprit a tellement tempéré les saintes Escriptures, que ce qui est dit plus obscurément en un endroit est dit ailleurs très clairement* » (2). Voylà, quant à ce point, lequel j'ay déduit un peu plus amplement, afin que chacun entende que nous ne sommes ennemis ni des conciles, ni des anciens pères, par lesquels il a pleu à Dieu enseigner son Eglise.

Les  
sacrements.

» IL reste encore deux points : c'est à sçavoir la matière des sacrements, & de la discipline ou police de l'Eglise. Quant au premier, il est vray qu'il mériteroit bien d'estre traité au long pour les difficultés qui sont aujourdhuy en la chrestienté; mais pour ce que ie n'ay maintenant entrepris de disputer, ains seulement d'exposer les points principaux de nostre confession, ie me contenteray de déclarer en sommaire ce que nous en tenons. Nous sommes d'accord, à nostre avis, en la description de ce mot *sacrements*, c'est à sçavoir que les sacrements sont signes visibles, moyenant lesquels la conionction que nous avons avec nostre Seigneur Iésus Christ ne nous est pas simplement

signifiée ou figurée, mais aussi nous est véritablement offerte du costé du Seigneur, & conséquemment ratifiée, scellée, & comme gravée par la vertu du saint Esprit en ceux qui, par une vraye foy, reçoivent ce qui leur est ainsi signifié & présenté. l'use de ce mot *signifié*, Messieurs, non pour énerver ou anéantir les sacrements, mais pour distinguer le signe d'avec la chose qu'il signifie en toute vertu & efficace.

» Nous accordons, par conséquent, qu'es sacrements il faut nécessairement qu'il entretienne une mutation céleste & supernaturelle. Car nous ne disons pas que l'eau du saint baptême soit simplement eau, mais qu'elle est un vray sacrement de nostre régénération & du lavement de nos âmes au sang de Iésus Christ. Pareillement nous ne disons pas qu'en la sainte Cène de nostre Seigneur le pain soit simplement pain, mais sacrement du précieux corps de nostre Seigneur Iésus Christ, qui a esté livré pour nous; ni que le vin soit simplement vin, mais sacrement du précieux sang qui a esté respandu pour nous. Cependant nous ne disons pas que ceste mutation se face en la substance des signes, ains en l'usage & en la fin pour laquelle ils sont ordonnés. Et ne disons point aussi qu'elle se face par la vertu de certaines paroles prononcées, ni par l'intention de celui qui les prononce, mais par la seule puissance & volonté de celui qui a ordonné toute ceste action tant divine & céleste; duquel aussi l'ordonnance doit estre récitée haut & clair en langage entendu, & clairement exposée, afin qu'elle soit entendue & receue par ceux qui y assistent.

» VOYLÀ quant aux signes extérieurs : venons maintenant à ce qui est testifié & exhibé du Seigneur par ces signes. Nous ne disons point ce qu'aucuns, par faute de nous avoir bien entendus, ont estimé que nous enseignons, c'est à sçavoir, qu'en la sainte Cène il n'y ait qu'une simple commémoration de la mort de nostre Seigneur Iésus Christ; nous ne disons point aussi que nous sommes faits en icelle participans seulement du fruit de la mort & passion d'iceluy, ains nous conioignons l'héritage avec les fruits qui nous en proviennent, disans avec saint Paul en la première aux

1561.

Le baptême.

La  
sainte Cène.

(1) Ephés., II, 20.—Chrysost., in *Matth.*, hom. 59.

(2) August., *De doctr. christ.*, II, 6.

1561.

Corinthiens, chapitre dixiesme, que le pain que nous rompons selon son ordonnance, c'est la communion du vray corps de Jésus Christ qui a esté livré pour nous, & la coupe dont nous bevons est la communion du vray sang qui esté respendu pour nous (1), voire en ceste mesme substance qu'il a prinse au ventre de la vierge, & qu'il a emportée d'avec nous au ciel. Et ie vous prie, messieurs, au nom de Dieu, que pouvés-vous donc chercher ni trouver en ce saint sacrement, que nous n'y cerchions & trouvions aussi?

» J'ENTEN bien là-dessus que la responce est toute preste : car les uns demanderont que nous confessions que le pain & le vin sont transmués, ie ne dy pas en sacremens du corps & du sang de nostre Seigneur Jésus Christ (car nous l'avons desjà confessé), mais au propre corps & propre sang de Jésus Christ. Les autres (peut estre) ne nous presseront iusques là, mais requerront que nous accordions que le corps & le sang sont réellement & corporellement ou dedans, ou avec, ou dessous le pain. Mais sur cela, messieurs, pour l'honneur de Dieu, escoutés-nous en patience sans estre scandalisés, & despoillés pour un temps toute l'opinion que vous avés conceue de nous. Quand l'une ou l'autre de ces deux opinions nous sera monstrée par la sainte Escriture, nous sommes prests de l'embrasser & retenir iusques à la mort. Mais il nous semble, selon la petite mesure de cognoissance que nous avons receue de Dieu, que ceste transsubstantiation ne se rapporte à l'analogie & convenance de nostre foy, d'autant qu'elle est directement contraire à la nature des sacremens, esquels il faut nécessairement que les signes substantiels demeurent pour estre vrayes signes de la substance du corps & du sang de Jésus Christ, & c'est pareillement renverser la vérité de la nature humaine & ascension d'iceluy. Je dy le semblable de la seconde opinion, qui est de la consubstantiation, laquelle, outre cela, n'a nul fondement sur les paroles de Jésus Christ, & n'est aucunement nécessaire à ce que nous soyons participans du fruit des sacremens.

(1) 1 Cor., X, 16.

1561.

» Si quelqu'un là dessus nous demande si nous rendons Jésus Christ absent de sa sainte Cène, nous respondons que non. Mais si nous regardons à la distance des lieux (comme il le faut faire, quand il est question de sa présence corporelle, & de son humanité distinctement considérée), nous disons que son corps est esloigné du pain & du vin, autant que le plus haut ciel est esloigné de la terre, attendu que, quant à nous, nous sommes en la terre, & les sacremens aussi : quant à luy, sa chair est au ciel tellement glorifiée que *« la gloire, comme dit saint Augustin, ne luy a point osté la nature d'un vray corps, mais l'infirmité d'iceluy. »* Et si quelqu'un veut conclure de cela que nous rendons Jésus Christ absent de sa sainte Cène, nous respondons que c'est mal conclu ; car nous faisons cest honneur à Dieu, que nous croyons, suivant sa parole, qu'encor que le corps de Jésus Christ soit maintenant au ciel & non ailleurs, & nous en la terre, & non ailleurs, ce nonobstant nous sommes faits participans de son corps & de son sang par une manière spirituelle, & moyennant la foy, aussi véritablement que nous voyons les sacremens à l'œil, les mettons en nostre bouche, & vivons de leur substance en ceste vie corporelle.

» VOYLA en somme, messieurs, quelle est nostre foy en cest endroit, laquelle ainsi qu'il nous semble (& si nous sommes trompés nous serons très aises de l'entendre), ne fait nulle violence aux mots de Jésus Christ ni de S. Paul ; ne destruit la nature humaine de Jésus Christ, ni l'article de son ascension, ni l'ordonnance des sacremens ; ne fait ouverture à nulles questions & distinctions curieuses & inexplicables ; ne déroge nullement à la conionction de nous avec Jésus Christ, qui est la fin principale pour laquelle ont esté ordonnés les sacremens, & non point pour estre ni adorés, ni gardés, ni portés, ni offerts à Dieu ; & finalement, si nous ne sommes déçus, fait beaucoup plus d'honneur à la puissance & parole du Fils de Dieu, que si on estime qu'il faille que son corps soit tellement conioint avec les signes, à ce que nous soyons faits participans.

» Nous ne touchons point au reste

1561.

de ce qui concerne l'administration du saint baptême, car nous croyons que nul de vous, messieurs, ne nous veut mettre au rang des anabaptistes, lesquels n'ont plus rudes ennemis que nous. Et quant à quelques autres questions particulières sur ceste matière, nous espérons, avec l'aide de Dieu, que les principaux points estans vidés en ceste amiable & douce conférence, le reste se conclura de soy-mesme.

Les autres  
sacrements.

» QUANT AUX autres cinq sacrements, qu'on appelle, vray est que nous ne leur pouvons donner ce nom iusques à ce qu'on nous ait mieux enseignés par les saintes Escritures. Mais cependant nous pensons avoir restablí la vraye confirmation, qui gist à catéchiser & instruire ceux qui ont esté baptisés en leur enfance, & généralement toutes personnes, devant que les admettre à la sainte Cène. Nous enseignons aussi la vraye pénitence, qui gist en vraye recognoissance de ses fautes, & satisfaction envers les parties offensées, soit en public ou en particulier, & en l'absolution que nous avons au sang de Iésus Christ & en l'amendement de vie. Nous approuvons le mariage, suivant l'ordonnance de saint Paul (1), en tous ceux qui n'ont le don de continence, à laquelle aussi nous ne pensons estre licite d'astreindre personne par vœu ni profession perpétuelle, & condamnons toute paillardise & lubricité en paroles, en gestes & en faits. Nous recevons les degrés des charges ecclésiastiques, selon que Dieu les a ordonnés en sa maison par sa sainte parole. Nous approuvons les visites des malades, comme une principale partie du sacré ministère de l'Evangile. Nous enseignons, avec saint Paul, de ne iuger personne en la distinction des iours & des viandes, sachans que le royaume de Dieu ne gist pas en telles choses corruptibles (2); mais cependant nous condamnons toute dissolution, exhortans les hommes sans fin & sans cesse à toute sobriété, à la mortification de la chair selon la nécessité de chacun, & à prières assidueles.

L'ordre  
dans l'Eglise.

» IL reste le dernier point, concernant l'ordre & police extérieure

(1) 1 Cor., VII, 7-9.

(2) Rom., XIV, 14-17.

de l'estat ecclésiastique, duquel nous estimons qu'il nous soit licite, messieurs, de dire avec vostre consentement, que tout y est tellement perverti, tout y est tellement confus & ruiné, qu'à grand'peine les meilleurs architectes du monde, soit qu'on considère l'ordre tel qu'il est au'ourd'hui dressé, soit qu'on regarde la vie & les mœurs, y peuvent recognoistre les vestiges & marques de cest ancien bastiment tant bien reiglé & compasé par les Apostres. De quoy vous mesmes puvés estre bons tesmoins y ayans travaillé ces iours passés : bref, nous laisserons ces choses assés cogneues, & qui valent mieux teues que dites.

» Et pour conclusion de ces propos, nous déclarons devant Dieu & les anges, devant vostre Maieité, Sire, & toute l'illustre compagnie qui vous environne, que nostre intention & désir n'est, sinon que la forme de l'Eglise soit ramenée à sa naïve pureté & beauté, en laquelle iadis elle fut tant florissante du temps des apostres de nostre Seigneur Iésus Christ. Et quant aux choses qui y ont esté adioustées depuis, que celles qui se trouveront superstitieuses, ou manifestement contraires à la parole de Dieu, soient du tout abolies; les superflues soient retranchées; celles que l'expérience nous a appris attirer les hommes à superstition, soient ostées. Et s'il s'en trouve d'autres utiles & propres à édification, après avoir meurement considéré les anciens canons & autorités des Pères, qu'elles soient retenues & observées au nom de Dieu, selon ce qui sera convenable au temps, aux lieux, & aux personnes, afin que tout d'un accord nous servions à Dieu en esprit & vérité, sous vostre obéissance & protection, Sire, & des personnes que Dieu aura établies sous vostre Maieité pour le gouvernement de ce royaume. Car s'il s'en trouve encores qui pensent que la doctrine dont nous faisons profession destourne les hommes de la suieté qu'ils doivent à leurs roys & supérieurs, nous avons, Sire, de quoy leur répondre en bonne conscience.

Les puissances  
établies.

» IL est bien vray que nous enseignons que la première & principale obéissance est due à nostre Dieu, qui est le Roy des roys, & Seigneur sur tous seigneurs.



1561.

» **MAIS** au reste, si nos escrits ne sont suffisans pour nous purger d'un tel crime à nous imposé, nous alléguerons, Sire, l'exemple de tant de seigneuries & principautés, & mesmes des royaumes réformés selon ceste mesme doctrine, lesquels (grâces à Dieu) nous pourront servir de bons & suffisans tesmoignages, pour nostre descharge. Bref, nous nous arrêstons en cest endroit à ce qu'en dit saint Paul au treiziesme chapitre aux Romains, là où, parlant de la police temporelle, il enjoint expressément *« que toute personne soit sujette aux puissances supérieures »* (1), *« voire, dit saint Jean Chrysostome sur ce passage, quand tu serois apostre ou évangéliste, pource que telle sujétion ne déroge au service de Dieu. »*

» **QUE** s'il est advenu, ou advient cy après, qu'à quelques uns se couvrans du manteau de nostre doctrine, se trouvent coupables de rébellion au moindre de vos officiers, Sire, nous protestons devant Dieu & vostre Maiesté, qu'ils ne sont des nostres, & ne sauroient avoir plus aspres ennemis que nous selon que nostre pauvre condition le peut porter.

Conclusion.

» **POUR** conclusion, Sire, le désir que nous avons d'avancer la gloire de nostre Dieu, l'obéissance & service très humble deus à vostre Maiesté, l'affection que nous avons à la patrie, & nommément à l'église de Dieu, nous a conduis iusques en ce lieu, auquel nous espérons que nostre bon Dieu & Père, continuant le cours de ses bontés & miséricordes, vous fera pareille grace, Sire, qu'il fit au petit roy Iosias, il y a maintenant deux mil deux cens & deux ans, & que sous vostre heureux gouvernement, Madame, assistée de vous, Sire, & de très excellens princes du sang & seigneurs de vostre conseil, l'ancienne mémoire de la tant renommée royne Clotilde fera rafraischie, laquelle servit iadis d'instrument à nostre Dieu, pour donner sa cognoissance à ce royaume. Telle est nostre espérance, pour laquelle, Sire, nous sommes prests d'employer nos propres vies, afin que vous fassiez très humble service en une chose si louable & si sainte, nous voyions le vray siècle doré auquel nostre Seigneur & Sauveur : Iésus

(1) Rom., XIII, 1.

1561.

Christ soit servi tout d'un accord, ainsi que tout honneur & gloire luy appartient à jamais. Amen. »

ICI, de Bèze & sa compagnie flechirent le genouil en terre, puis relevé il poursuivit en présentant la confession de foy des Eglises de France au Roy, comme il s'enfuit :

» **SIRE**, il plaira à vostre Maiesté n'avoir esgard à nostre langage tant rude & mal poli, mais à l'affection qui vous est entièrement dédiée. Et d'autant que les points de nostre doctrine sont clairement & plus au long contenus dans ceste confession de foy, que ià nous vous avons présentée, & sur laquelle se fera la présente conférence, nous supplions très humblement vostre Maiesté nous faire de rechef ceste faveur de la recevoir de nos mains, espérans, moyennant la grace de Dieu, que, après en avoir conféré en toute sobriété & révérence de son nom, nous nous trouverons d'accord. Et si au contraire nos iniquités empeschent un tel bien, nous ne doutons que vostre Maiesté, avec son bon conseil, ne sache bien pourvoir à tout, sans préiudice ni de l'une ni de l'autre des parties selon Dieu & raison. »

CESTE harangue fut prononcée d'une façon fort agréable à toute l'assistance, comme depuis ont confessé les plus difficiles & lascheux, & fut ouïe avec une singulière attention, iusqu'à ce que de Bèze, sur la fin, parlant de la présence de Iésus Christ en la Cène, dit que le corps de Iésus Christ, combien qu'il nous fust véritablement offert & communiqué en icelle, estoit toutesfois aussi loin du pain que le haut des cieux est esloigné de la terre. Ceste seule parole (combien qu'il en eust bien dit d'autres aussi contraires & répugnantes à la doctrine de l'église romaine) fut cause que les prélats commencèrent à bruire & murmurer, dont les uns disoient : *« blasphemavit, »* les autres se levoient pour s'en aller, ne pouvans faire pis à cause de la présence du roy ; entre autres le cardinal de Tournon, doyen des cardinaux, qui estoit assis au premier lieu, requis au roy & la royne, qu'on imposast silence à de Bèze, ou qu'il luy fust permis & à sa compagnie de se retirer. Le roy ne bougea ni pas un des princes, & fut audience donnée pour parachever.

Bèze  
présente au roi  
la confession  
de foi.

On l'accuse  
de blasphème.

1561.

Silence fait, de Bèze dit : « *Messieurs, ie vous prie d'attendre la conclusion qui vous contentera,* » puis retourna à son propos, qu'il poursuivit iusques à la fin. Sa harangue finie, il présenta la confession des Eglises réformées à la Maïesté du roy, qui la receut benigne-ment par les mains dudit sieur de la Ferté, capitaine de ses gardes, & depuis la meit entre les mains des prélats.

Réplique  
du cardinal de  
Tournon.

Le cardinal de Tournon se levant, parla si bas qu'on ne le pouvoit bonnement entendre. En somme il pria le roy de ne croire rien de ce qui avoit esté dit, mais qu'il voulust demeurer en la religion de ses ancestres depuis le roy Clovis, en laquelle il avoit esté nourri & seroit entretenu par la royne sa mère, dont il prioit la glorieuse vierge Marie & tous les benoits saints luy faire la grace. Au reste il demanda iour pour répondre à ceste harangue, disant qu'on y respondroit bien, & qu'il espéroit que le roy, ayant ouy la réponse seroit ramené, puis soudain se corrigeant « non pas (dit-il), ramené, mais entretenu en la bonne voye ; » & prononça tous ces propos en fort grande colère & comme tout troublé.

LA royne respondit, qu'on n'avoit rien fait en cela que par la délibération du conseil, & advis de la cour de parlement de Paris, & que ce n'estoit pour innover ou muer, ains pour appaiser les troubles procédans de la diversité d'opinions en la religion, & de mettre les fourvoyés au vray chemin.

De Bèze écrit  
à la  
reine mère.  
10 septembre.

Le lendemain 10 de septembre, de Bèze escrivit à la royne en la manière que s'ensuit : « Madame, comme ainsi soit que vostre très humble serviteur Théodore de Bèze ait occasion de craindre que vostre Maïesté ne soit demeurée peu satisfaite d'une parole qu'hier il prononça sur la matière du sacrement, laquelle (à son grand regret), fut trouvée fort estrange par messieurs les prélats, ce considéré, il supplie très humblement vostre Maïesté d'entendre plus amplement ce que pour lors il ne peut assez exprimer à cause du bruit qui s'esleva, de sorte que sa conclusion ne fut entendue, comme il eust bien désiré, & comme il avoit proposé.

» MADAME, ce qui m'a baillé occasion de tomber en un tel propos, c'est qu'il y en a plusieurs qui estiment (par faute de bien entendre nostre confes-

sion de foy), que nous voulons forclorre Iésus Christ de sa sainte Cène, [ce] qui seroit une impiété toute manifeste ; car nous savons, graces à Dieu, que ce tant précieux sacrement est ordonné du Fils de Dieu, afin qu'en nous faisant de plus en plus participans de son vray corps & de son vray sang, nous soyons de tant plus près unis & incorporés avec luy, pour en tirer la vie éternelle. Et de fait, s'il estoit autrement, ce ne seroit point la Cène de nostre Seigneur.

» AINSI, Madame, tant s'en faut que nous voulions dire que Iésus Christ soit absent de sa sainte Cène, qu'au contraire nous saurions aussi peu porter un tel sacrilège que personnes qui soient au monde ; mais il y a grande différence de dire que Iésus Christ est présent en la sainte Cène, en tant qu'il nous y donne véritablement son corps & son sang, & de dire que son corps & son sang sont conioints avec le pain & le vin. L'ay confessé le premier, qui est aussi le principal ; j'ay nié le dernier, pource que ie l'estime directement contraire à la vérité de la nature humaine du corps de Iésus Christ, & à l'article de l'ascension, comme il est couché en l'Ecriture sainte, & déclaré par tous les anciens docteurs de l'Eglise.

» Je n'allégueray ici plusieurs passages & raisons, mais seulement, Madame, ie supplie très humblement vostre Maïesté de considérer en vous-mesme quelle opinion nous apprend à porter plus d'honneur à la parole & ordonnance de Dieu, ou celle qui fait croire que nous ne pouvons estre participans du corps de Iésus Christ, s'il n'est mis & conioint réellement & de fait avec le sacrement ; ou bien celle qui nous enseigne, qu'encor que le corps d'iceluy réside maintenant au ciel & non ailleurs, ce neantmoins, par la vertu spirituelle d'iceluy, & moyennant une vraye foy, nous qui sommes en terre & qui croyons en luy, sommes faits participans de son vray corps & de son vray sang, aussi certainement & véritablement que nous voyons de nos yeux, & touchons à la main les saints sacrements visibles du pain & du vin, qu'il a ordonnés en cest effect.

» MADAME, si ceste déclaration, laquelle de long temps est enregistrée en mes livres, & que ie n'eu hier le

1561

1561.

moyen assez de donner à entendre, peut satisfaire à votre Maïesté, j'auray une singulière occasion d'en louer Dieu bien grandement : sinon, ie prendray la hardiesse de vous requérir encores ceste faveur, que ie puisse plus amplement en satisfaire de vive voix à votre Maïesté, mesmement, (si mestier est), en la présence de ceux desquels iugerés que ie puisse recevoir enseignement & doctrine, comme celui qui en a grand besoin, & qui ne désire que d'apprendre de plus en plus, pour avoir moyen de faire très humble service à votre Maïesté, au reſtabliſſement d'une si sainte union & concorde.

« VOICI les propres mots que j'ay prononcés, desquels sont offenzés mesſieurs les prélats :

» Si quelqu'un là dessus nous demande si nous rendons Iésus Christ absent de sa sainte Cène, nous respondons que non. Si nous regardons à la distance des lieux, (comme il le faut faire quand il est question de sa présence corporelle, & de son humanité distinctement considérée), nous disons que son corps est elloigné du pain & du vin, autant que le plus haut ciel est elloigné de la terre, attendu que, quant à nous, nous sommes en la terre, & les sacremens aussi, & quant à luy, sa chair est au ciel, tellement glorifiée, que « la gloire, comme dit S. Augustin, ne luy a point osté la nature d'un vray corps, mais l'infirmité d'iceluy. »

» Et si quelqu'un veut conclure de cela, que nous rendons Iésus Christ absent de sa sainte Cène, nous respondons que c'est très mal conclu : car nous croyons suivant sa parole, qu'encores que le corps de Iésus Christ soit maintenant au ciel, & non ailleurs, ce nonobstant nous sommes faits participans de son corps & de son sang d'une manière spirituelle, & moyennant la foy, aussi véritablement, que nous voyons les sacremens à l'œil, & les touchons à la main, les mettons en nostre bouche, & vivons de leur substance en ceste vie corporelle. Voici les mots de saint Augustin au traité cinquantième sur S. Iean : « Quand Iésus Christ disoit : « Vous ne m'aurez pas tousiours avec vous » (1), il parloit de la présence de son corps ; car selon sa maïesté, selon sa providence, selon

sa grace invisible, ce qu'il a promis ailleurs est accompli : « ie seray avec vous iusques à la consommation du monde ; » mais selon la nature humaine qu'il a prise, selon ce qu'il est né de la vierge, selon ce qu'il a esté crucifié & enseveli, selon ce qu'il est resſuscité, ceste sentence est accomplie : « Vous ne m'aurez pas tousiours avec vous. » Pourquoi cela ? pour ce que selon son corps il a converté quarante iours avec ses disciples, & eux le suivans de veue, & non point allans après, il est monté au ciel & n'est plus ici. Le mesme saint Augustin en l'épître à Dardanus : « En tant qu'il est Dieu, il est partout, en tant qu'il est homme, il est au ciel. »

» VIGILIUS, évesque de Trente, qui a escrit contre l'hérésie d'Eutichès, environ l'an cinq cens, use de tels mots : « Le Fils de Dieu est séparé de nous, quant à son humanité, mais quant à sa divinité, il nous dit : « ie suis avec vous iusques à la consommation du monde. » Il est avec nous, & n'y est pas ; car il n'a pas laissé ni abandonné quant à la divinité ceux qu'il a laissés, & desquels il s'est desparti quant à son humanité. Car, quant à la forme de serviteur qu'il a enlevée au ciel d'avec nous, il est absent ; mais quant à la forme de Dieu, qui ne despart point d'avec nous, il nous est présent. Item quand sa chair estoit en terre, certainement elle n'estoit point au ciel, & maintenant pour ce qu'elle est au ciel, pour certain elle n'est pas en terre, voire & est tellement absente, que mesme nous attendons que celui que nous croyons estre avec nous en terre, en tant qu'il est la parole, vienne du ciel selon la chair. Item, l'unique Fils de Dieu, qui est aussi fait homme, est compris en un lieu par la nature de sa chair, & n'est compris en nul lieu par la nature de sa divinité. »

SUR ceste première entrée de conférence, les prélats avec les théologiens s'estans assemblés pour adviser ce qui seroit de faire, le cardinal de Lorraine commença par ces propres mots : « A la mienne volonté que cestuy-là eust esté muet, ou que nous eussions esté sourds. » Chacun dit de mesme ; & fut finalement résolu que le cardinal, assisté des docteurs, & notamment de Claude Despenſe, qui luy dresseroit la harangue & luy serviroit de prothocole, respondroit seulement

1561.

Le plan  
des prélats.

(1) Matth., XXVI, 11.

1561.

à deux points, à faveur de l'Eglise & de la Cène : non pas toutesfois pour entrer en dispute, mais seulement afin qu'on ne pensast qu'ils fussent sans réplique; étant au reste conclud entre eux, quant au principal, de dresser une confession de foy opposée à celle des ministres, laquelle s'ils refusoient d'approuver, sentence de condamnation seroit solennellement prononcée contre eux, & par ce moyen seroit fini ce colloque sans autre dispute.

Nouvelle  
requête au roi.

LES ministres advertis de ceste résolution, à laquelle s'estoient en vain opposés quelques-uns des prélats & théologiens plus équitables, présentèrent ceste requête au roy, dont la teneur s'ensuit : « Sire, puisqu'il a plu à vostre Maïesté nous assembler pour conférer sur les différens qui sont en la religion, & trouver moyen d'appaïser les troubles qui sont en vostre royaume, & que pour ce faire il vous ayt plu ordonner que les prélats ne seroient point iuges en ceste cause, & que nul préjudice ne seroit fait ni à l'une ni à l'autre partie, nous vous supplions de rechef très humblement, que ce point sur tous les autres soit observé, parce que le bruit est tout commun, & sommes bien advertis que les prélats sont délibérés de ne nous faire simplement réponse à ce que nous avons proposé, & de n'opposer leurs articles aux nostres pour en conférer paisiblement, mais de ceste heure nous condamner du tout & anathématiser, ce qui fermeroit la porte à toute conférence, & seroit merveilleux préjudice à la cause. Ce seroit aussi contre tout droit & ordre divin & humain, quand mesmes ils seroient nos iuges, de prononcer jugement sans avoir entendu les raisons & mérites de la cause. Aussi par ce moyen vostre intention seroit bien frustrée, Sire, d'autant que le jugement étant ia prononcé par eux avec certaine conclusion de jamais ne s'en despartir, ce seroit peine perdue d'en vouloir conférer avec eux. Or, en ce que mardi dernier nous proposâmes en nostre harangue, les points de nostre doctrine furent simplement & nuement touchés, sans amener aucuns argumens, attendans ouverture plus ample pour faire cognoître nos raisons, quand ce viendra à conférer. Ce considéré, & que nous sommes

tous prests de déduire & montrer nos raisons & argumens, nous supplions très humblement vostre Maïesté, Sire, d'autant que vous désirez le repos de vos sujets & la tranquillité de vostre royaume, qu'il vous plaise nous ouïr, & que ne soyons exclus de l'ottroy qu'il vous a plu nous faire, ni vous frustré de vostre attente. Et pour y pourvoir, que ne permettiez que les prélats usurpent ceste autorité de iuger & procéder à telle condamnation qu'ils prétendent, pour en ce faisant nous ôter tout moyen de conférer plus avant. Que s'il leur avenoit de passer plus outre, il vous plaise n'admettre ni approuver leur jugement ainsi avancé contre ce que vous avons requis dès le commencement & que nous avés ottroyé; ou quand l'auriés admis (ce que croyons que ne voudriés faire), que vostre Maïesté ne trouve estrange si nous protestons de nullité de tout ce qu'ils auront fait ou entrepris, feront ou entreprendront contre nous; déclarans que si, par faute de nous avoir ouïs, les troubles ne se peuvent appaïser, ou que de plus grands en surviennent à nostre grand regret, nous en sommes quittes & nets, parce que nous avons cherché & suivi tous les moyens d'union & concorde, laquelle nous prions Dieu vouloir envoyer & maintenir sur tous vos païs, pour vous y faire régner en tout heur & prospérité, vous asseurant, Sire, que Dieu aydant, de nostre part iamais trouble n'advient. Et au surplus, si par leur procédure, force nous est contre nostre désir de nous retirer sans avoir rien peu profiter, il plaira à vostre Maïesté nous maintenir en vostre feureté & protection, selon l'assurance qu'il vous a plu nous donner, nous ottroyant pour nostre descharge envers ceux qui nous ont envoyés, & tous autres, un acte de ce qu'il vous a plu nous accorder dès le commencement. »

CESTE requête fut présentée au chancelier, lequel, selon sa prudence, pourvut à tout l'affaire, en telle sorte que les prélats se résolurent de tenir autre mesure.

LE cardinal de Lorraine sur cela, prévoyant qu'à grand peine la chose passeroit comme il avoit esté advisé

1561.

Une habile  
diversion.

1561.

entre eux, se plaignant grandement de ce que le cardinal de Ferrare (1), duquel cy-après nous parlerons, ne se haïtoit plustost de venir, se préparoit à la reponse : & cependant à toutes aventures, s'avisa d'un autre subtil moyen, qui estoit de faire venir en diligence quelques ministres alemans de la confession d'Ausbourg, lesquels il délibéroit de mettre en teste aux ministres de France, sur le différent de la Cène, afin de les diviser & d'eschapper au travers avec tous ceux de son parti, à la façon de S. Paul (disoit-il), qui, par semblable moyen, eschappa d'entre les mains des Phari-siens & Sadducéens (2). Et de fait, il en escrivit incontinent au sieur de Vieilleville (3), à Metz, par un sien espion à gages, nommé Rascalon, lequel de povre coquin il avoit fait valet de chambre du roy. Et voici en propres termes la teneur de la lettre :

« COGNOISSANT que nous avons icy faute de quelques docteurs, gens sçavans, qui entendent & puissent parler clairement, & défendre la confession d'Ausbourg (chose qui seroit fort à propos pour servir aux affaires qui s'offrent & se traittent présentement par deçà), & ayant pensé que d'Alemagne s'en pourroit recouvrer quelques uns, & que vous en avés bien le moyen, j'ay avisé de vous dépescher ce porteur en extreme diligence, vous priant, incontinent la présente receue, mettre peine de savoir où il y en a des plus clair-voyans, sçavans & mieux estimés pour ce faict, qui soient gens entiers & fermes en ceste opinion, & dépescher gens exprès vers eux, & sans y rien espargner, en remuer iusqu'à trois ou quatre des plus excellens, & les envoyer secrètement & sans bruit par devers moy, le plustost possible & en la plus grande diligence que faire se pourra ; car vous ne sçauriés rien faire qui me soit plus agréable. Priant Dieu, &c. »

Et fut ledit cardinal si bien servi en cest endroict, qu'en bien peu de temps, quatre théologiens alemans & un françois demeurant en Alemagne, ne sçachans (comme on estime), la menée pour laquelle on les envoyoit

querir, arrivèrent à Paris, dont il sera parlé cy-après.

LE XVI dudit mois, les ministres & députés comparurent à Poissy, comme dessus en la mesme salle, toutes choses estans rengées en mesme ordre que la première fois, sinon que le cardinal de Lorraine estoit assis en une chaire au milieu des évêques, du costé droit du roy pour estre mieux entendu ; lequel, ayant derrière soy le docteur Despense pour suppléer à sa mémoire, prononça la harangue qui s'ensuit :

## HARANGUE DU CARDINAL.

Harangue  
du cardinal.

« SIRE, nous vous recognoissons pour nostre souverain & naturel seigneur, & sommes vos très humbles & très obéissans subiets & serviteurs, & à la fidélité que nous vous avons jurée & saintement promise, nous ne contreviendrons iamais. A nostre exemple donques, & selon la doctrine de Dieu que nous vous annonçons, vous auditeurs, & tout ce qui est sous vostre conduicte en ce royaume très chrestien, « *soyez suiets à toute police & ordre humain, pour l'amour de Dieu, soit au roy comme au souverain, soit à ceux qui sous luy tiennent les premiers lieux près de sa personne, ou bien autres par luy establis par les provinces, chacun selon sa charge, comme à ceux qui sont envoyés de par luy, à la vengeance des malfaiteurs, & à la louange de ceux qui sont bien : car telle est la volonté de Dieu, qu'en faisant bien vous fermiez la bouche à l'ignorance des hommes fols.* » Tout ce propos est de l'apostre S. Pierre (1), lequel il conclud par ces quatre mots : « *Craignés Dieu & honorés le roy,* » comme s'il disoit, honorés le roy, pour ce qu'il faut craindre Dieu. C'est luy « *par lequel les roys règnent & ceux qui sont pour décréter loix, ordonnent choses iustes* » (2) ; par lequel les princes commandent, & les puissants iugent la terre ; & de ce qui voudra chercher la source, il est nécessaire qu'il confesse que du Seigneur Dieu est donnée toute puissance, & [que] la vertu & force vient du Très-Haut « *C'est luy, dit David, qui donne le sauvement aux roys, & instruit mes*

1561.

Seconde  
séance.  
16 septembre.

(1) Frère d'Hercule d'Este, duc de Ferrare. Voy. ci-dessus, page 13.

(2) Actes, XXIII, 6, 7.

(3) François de Scépeaux, sire de Vieilleville, devenu maréchal de France en 1562.

(1) 1 Pierre, II, 13-17.

(2) Prov., VIII, 15.

1561.

Les rois sont  
fils de l'Eglise.

mains à combattre, & fait servir mes doigts à la guerre (1). » Bref, étant ainsi, que « toute supérieure & haute puissance est de Dieu, principalement celle des roys est ordonnée de luy, à laquelle si quelqu'un fait résistance, il s'oppose à son ordonnance, & s'acquiert la damnation » (2). Soyons doncques à vostre Maïesté fidèles & obéissans suiets, voire pour la conscience, non seulement pour ne provoquer vostre courroux. Ce nonobstant souviennevous, Sire, que non seulement vous estes ministre de Dieu & de nostre Seigneur Iésus Christ, mais aussi de son Eglise, laquelle vous nourrissez & confervés; vous en estes fils & non seigneur, membre & non chef, comme par son prophète à de long temps nostre Dieu advertit l'Eglise qui devoit estre assemblée des Gentils. Dit Esaïe : « Les roys seront amenés & l'obéiront; & la nation & le royaume qui ne te servira point, périra; & y fera fait tel dégast, qu'il ne s'y trouvera aucune demeure » (3). Ce que les premiers & plus anciens de nos saints évêques ont bien osé escrire, & en pleine face protester à leurs puissans & redoutables empereurs, sans qu'ils l'ayent trouvé mauvais. Saint Ambroise, parlant de Valentinian empereur le ieune, & de Justine sa mère, dit ainsi : « Quel titre plus honorable se pourroit attribuer l'empereur que d'estre appelé fils de l'Eglise, ce que se dit sans offense, & avecques grande grace. Car l'empereur est dedans l'Eglise, & non au-dessus » (4). Et luy-mesme en une requeste à cest empereur présentée, a refusé sous son iugement disputer avec Auxentius, évêque arrien, « pour ce (disoit-il) qu'en la cause de la foy & en l'Eglise, les évêques iugent des laïcs, & non les laïcs en leur consistoire iugent des évêques. Et ce, (dit-il), nul ne révoquera en doute, qui entendra le cours bien ordonné des Escriptions divines, ou qui vouldra suivre les anciennes bonnes coustumes & observations. Selon lesquelles, qui est-ce qui vouldra nier que les évêques en la cause de la foy, n'ayent acoustumé iuger des empereurs chrestiens, non les empereurs des évê-

ques? En ce consistoire, Iésus Christ n'a acoustumé de tenir lieu de partie, ains de iuge. S'il faut traiter avec luy, j'ai appris que ce doit estre en l'Eglise, ce que mes maieurs ont fait. S'il faut conférer de la foy, ceste conférence doit estre avec les prestres (1). » Ainsi a esté gardé sous ce grand empereur Constantin, qui, sans aucune restriction, permit aux ecclésiastiques le libre iugement és matières de la foy, & ne voulut iamais iuger des plainctes privées faictes d'aucuns évêques au concile de Nicéne : « C'est Dieu (dit-il) qui vous a constitués prestres, vous a donné la puissance de iuger de nous, non à moy de iuger de vous. Il est seul vostre iuge, & vous ne devez estre iugés des hommes (2). » Bien suivi en cette sainte opinion par Valentinien le senieur disant : « Il ne m'appartient point de iuger entre les évêques, où il est question de la foy, ou de quelque ordre ecclésiastique. Celuy doit iuger qui n'est point différent en charge, ne de droit dissemblable : savoir est les prestres des prestres (3). » En ce mesme temps, & de mesme liberté preschoit devant l'empereur Valentinien, Grégoire Nazianzène & luy disoit : « L'ordonnance de Iésus Christ vous a assuietti à ma puissance & à ma iurisdiction; vous n'estes pas seul qui impérez, aussi faisons-nous en plus grand & plus parfait empire, si nous ne voulons submettre l'esprit à la chair, & les choses célestes aux terrestres. Recey doncques, ô empereur, ceste voix plus libre. Je say que tu es ouaille de mon troupeau, & ce que tu régnes, ce que tu commandes, tu l'as du bienfait & grace de Iésus Christ (4). »

MAIS à quoy sert ceste conférence de dignité royale, ou sacerdotale; à nous mesmement qui n'avons onques ni nos prédécesseurs expérimenté de nos très chrestiens roys aucune indeue entreprinse, & qui sommes & succédons aux estats de ceux desquels la deue obéissance ne fut onques à leurs roys déniée, voire débattue? Soit doncques, Sire, le premier discours de ceste proposition à ceste fin principalement, que par iceluy nous laissions à tous claire-

1561.

(1) Ps. CXLIV, 1.

(2) Rom., XIII, 2.

(3) Esaïe, LX, 11, 12.

(4) Ambr., Conven. quest. XXIII, 8.

(1) Ruf., liv. X, c. 2.

(2) Socrat., liv. I, c. 11.

(3) Sozom., liv. I, c. 17.

(4) Nicéph., liv. VIII, c. 16.

1561.

ment tesmoigné combien nous vous révérons, honorons, & combien nous voulons que de nous & de tous ceux qui sont sous nos charges il vous soit fidèlement obey : soit aussi déclaration manifeste de l'autorité que Dieu nous a laissée en la conduite des ames, en la doctrine de nostre foy & ce sous vostre protection, afin que ne m'amusant plus à rien, ie vienne à vous faire entendre ma charge, & par qui ie suis commis.

» SIRE, en ceste compagnie par vostre commandement assemblée, nous sommes bon nombre d'arcevesques & évesques, auxquels ont esté les mains imposées par leurs métropolitains & comprovinciaux, & par la grace de Iésus Christ, le saint Esprit donné, nommés par les roys vos prédécesseurs; lesquels succèdent au droit de leur peuple, à eux se r'apportans, & entre leurs mains s'estans desmis de tout ce qui est nécessaire à leur conduite : sommes receus au veu & consentement de nos clergés, & des peuples qui sont sous nous, après nostre institution faite par nos saints pères les papes & S. siège apostolique, lequel nous reconnissons pour nostre supérieur; & sont tous ces signes & marques accompagnés d'une succession, depuis les apôtres iusques à nous très bien continuée. Il y a aussi bon nombre de prestres envoyés par les évesques absens, & par les chapitres & clergés, comme aussi docteurs de Paris (que ie nomme par honneur) & d'autres universités fameuses : & à tous ie suis inférieur d'entendement, de sçavoir & de bien dire; & neantmoins par tous ordonné vous faire entendre chose à laquelle, graces à Dieu, nous sommes d'un cœur, d'une âme & d'une foy, sous un Dieu & sous un chef, nostre Sauveur & Rédempteur Iésus Christ, sous une mesme église catholique son espouse; à luy nous servons en esprit, à luy nous, en une mesme intention & prière, fléchissons les genoux de nos cœurs, nous l'adorons, & par luy nous demandons les graces & dons du saint Esprit, & n'avons aucune tache d'idolatrie, quelque chose qu'on nous vueille imposer. Or, entendés, Sire, le sommaire de ma légation.

» IL y a maintenant huit iours que par vostre ordonnance expresse furent introduits en ce lieu nombre de per-

sonnes, qui se sont séparés long temps [il y] a de nous, à nostre très grand regret, faisans diverse profession de foy, & ne se voulans assuiettir à nos observations; & par leur dire ont monsté quelque désir d'apprendre, & estre instruits rentrans en ceste leur patrie, & en la maison & assemblée de leurs pères, lesquels quand ils voudront reconnoître, ils seront receus & embrassés pour enfans. A eux nous ne voulons aucune chose reprocher, mais compatir à leur infirmité; non les reietter, mais rappeler; non les séparer, mais les réunir, afin que tous d'une mesme bouche nous portions honneur à Dieu & père de nostre Seigneur Iésus Christ. A eux donques, en toute charité & esprit de douceur, nous respondons, que nous sommes très aises de la profession qu'ils ont faite des articles du Symbole à tous chrestiens commun, & souhaitons de bon cueur, que comme ils conviennent au langage, ils fussent d'accord au sens & en l'interprétation. Comme il nous a semblé avoir entendu qu'ils ne font de la définition qu'ils ont voulu donner à l'église catholique, l'appelans l'assemblée des esleus. Ils ont depuis ataint plusieurs points sommairement, tous différens de ce que l'église catholique croit & enseigne, & en si grand nombre toutesfois, que estant bien séant à nostre profession de ne parler sans loy, & prouver selon la sainte doctrine ce que nous dirions, il faudroit à chaque point son iour & désireroit cest affaire des mois tous entiers.

» CELA a esté cause qu'à ceste fois ie me suis chargé de deux points tant seulement, dont l'un est le principal qui les sépare & rend estrangers; l'autre est celui qui est la seule reigle à laquelle nous pouvons mesurer nos différens & venir à accord. Ce dernier est de l'église catholique, de l'autorité de l'Escriture, des saints conciles, & interprétation des pères, que ie traiteray le premier, & l'autre est de la vérité du corps & du sang de Iésus Christ au saint sacrement de l'Eucharistie. L'un est « *la colonne & firmament, appuy & establissement de la vérité* (1). » L'autre est le sacrement d'union, de nous estans par sainte communion & participation du corps

1561.

L'unité  
de l'Eglise ca-  
tholique.

L'Eglise et  
la Sainte-Cène.

Les dissidents.

(1) 1 Tim., III, 15.

1561.

& sang de nostre Seigneur unis & incorporés à nostre Sauveur, & faits tous « membres d'un corps bien composé & ordonné, duquel Jésus Christ est le chef » (1). Passé y a six vingts ans & plus, au paravant le concile de Constance, que desjà s'en trouvèrent qui disoient, que l'Eglise estoit des esleus [composée] tant seulement, & que qui estoit pécheur ne pouvoit estre appelé de l'Eglise; mesmes qu'un prélat que Dieu avoit réprouvé & par conséquent qui estoit membre du diable, n'avoit point de puissance sur les fidèles. Lesquels furent suivis par ceux qui disoient l'Eglise universelle estre des prédestinés tant seulement. Ces erreurs & ceux qui les renouvelèrent, furent en ce concile condamnés & réprouvés comme du tout répugnans à la sainte Esriture, en laquelle il est dit, qu'en l'aire du Seigneur, il se trouvera toujours de la paille avec le grain & jusqu'à ce qu'à la fin il soit purgé & émondé, par le van de Jésus Christ (2). Le troupeau du Seigneur contient & brebis & chèvres, & moutons & boucs, lesquels ne seront point séparés jusques à son retour. Tout le monde est invité au banquet; mais à la reveue que Dieu en fait, celui qui est trouvé mal vestu en est chassé. Entre les vierges se sont trouvées cinq folles, auxquelles « la porte a esté fermée » (3). La vigne de Dieu « n'a pas seulement produit bons raisins, mais aussi du verjus » (4); non seulement a esté cultivée par bons vigneron, mais par mauvais, lesquels Dieu perdra, « & baillera sa vigne à louage à autres » (5). Et le royaume des cieus, qui est l'Eglise, est comparé « aux filets qui rassemblent poissons de toute sorte, » qui ne seront séparés jusques à ce que le filet soit bien plein, c'est à savoir en la consommation du siècle, lorsque « les anges sépareront les mauvais du milieu des justes » (6). Et en ceste grande maison « il y a plusieurs vaisseaux, les uns à honneur destinés, les autres à contumelie » (7). Bref, entre les douze apostres, Judas a esté réprouvé,

Le mélange  
dans l'Eglise.

& de luy il est escrit aux Actes « qu'il falloit remplir le lieu de son apostolat, » & est le psalme allégué, « qu'un autre deust prendre son évesché » (1). Et outre tant d'express tesmoignages de l'Esriture contraires à ceste opinion, il en foudroit beaucoup d'inconvénients, & seroit ceste Eglise incongneue & imaginaire: son estat seroit tant incertain, qu'il n'y auroit ni évesques, ni prestres asseurés, nul certain baptême, incertaine toute administration de sacrement. Car la prédestination ou réprobation sont entre les plus hauts secrets de Dieu, qui ne tombent point en nostre certaine cognoissance. Et toutesfois, à cause de ce mélange, ne laisse pourtant l'Eglise estre, selon S. Paul, « la colonne & le firmament de vérité, » & d'avoir esté « enseignée de toute la vérité par le saint Esprit » (2); d'estre « bastie sur la pierre, & que contre elle les portes d'enfer ne pourront iamais prévaloir; » avec laquelle Jésus Christ, son vray espoux, demeurera « jusques à la consommation du siècle » (3). Bien toutesfois par son Seigneur & les saintes Esritures advertie des assauts qu'elle doit recevoir des faux Christ, faux prophètes, faux apostres, des abus, erreurs & hérésies, qui la doivent envahir (4). Mais nonobstant, comme très bien respond à Ianuarius S. Augustin, « l'Eglise constituée entre tant de pailles & ruzanies endure beaucoup de choses, mais celles qui sont contre la foy ou la bonne vie, ne sont d'elle approuvées ne faictes. Et en telles choses, elle ne se laist ni diffimule » (5). Auquel sens nous la recognoissons indéviable & ne pouvant faillir, ni en la foy ni és bonnes mœurs. En laquelle nous confessons & disons, comme chose que nul chrestien ne peut nier, & malheureux ceux qui telle gloire veulent obscurcir, que le premier lieu, & principale autorité appartient à ce bouclier & flambant de tous ceux qui espèrent en Dieu: « la vraye lumière qui conduit & luit à nos pieds, & la lueur de nos voyes & sentiers » (6),

1561.

Elle garde  
cependant la  
vérité.

(1) Ephés., IV, 15, 16.  
(2) Matth., III, 12. Luc, III, 17.  
(3) Matth., XXII, 11; XXV, 1.  
(4) Esaïe, V, 2.  
(5) Marc, XII, 9. Matth., XXI, 41.  
(6) Matth., XIII, 47-49.  
(7) Rom., IX, 21.

(1) Actes, I, 20. Ps. CIX, 8.  
(2) 1 Tim., III, 15. Jean, XIV, 17; XVI, 13.  
(3) Matth., XVI, 18; XXVIII, 20.  
(4) Matth., XXIV, 5. Marc, XIII, 6. 2 Thess., II, 9. 1 Tim., IV, 1. 2 Tim., III, 1, 2 Pierre, III, 3.  
(5) August. Epist. 119, cap. 19, ad Januar.  
(6) Ps. CXIX, 105.



1561.

« utile pour enseigner, pour arguer, pour corriger, pour instruire l'homme en iustice, afin qu'il soit parfait & appresté à tout bon œuvre de Dieu » (1), & que c'est « la parole de Dieu qui demeure, & demeurera à jamais, laquelle par les prophètes & apôtres nous a été évangélisée » (2). Mais aussi avec ce, nous reconnaissons son esprit vivifiant, non une lettre morte ou meurtrière. Et afin que l'usage des propres mots de S. Hierôme : « *Ne pensons pas (dit-il) que l'Evangile soit des paroles de l'Écriture, mais au sens, en la moëlle non en l'écorce ou superficie des paroles, en la racine de vérité, non aux feuilles des paroles.* » Et cette parole de Dieu nous disons être plus ancienne & première que l'Eglise, comme il se voit en la création du monde, & es commandemens faits à notre premier père; mais l'Eglise avoit de beaucoup précédé toutes Écritures, étant Moïse le premier qui a mis les ordonnances de Dieu par écrit. Et étant notre Sauveur tant en ce monde que depuis en être parti, long temps la parole a été annoncée & reçue, & long temps par les Apôtres preschée après son ascension, avant qu'ils se soient mis à écrire, [ce] qui nous fait reconnaître la parole de Dieu, tant en écrits que par traditions des Apôtres & de leurs successeurs. Et faut (dit S. Paul) « *tenir fermes les traditions, soit qu'elles soient annoncées par la parole, soit qu'elles soient envoyées par épîtres* » (3), comme le commandement d'y obéir & les garder est répété es Actes des Apôtres (4). Et contre telles traditions saintes, si quelque'un se trouve contentieux, luy soit dit pour toute réponse: Nous n'avons point telle coutume, ni l'Eglise de Dieu, par l'autorité de laquelle nous est montré quelles Écritures sont canoniques, & quelles apocryphes. Le canon desquelles, combien qu'il soit parfait & suffisant, non pourtant doit être estimée superflue l'autorité de l'intelligence de l'Eglise. Car par ce que l'Écriture sainte & sacrée par sa hauteur n'est pas par tout de même sens reçue, & avec une même interprétation, pour les diverses opinions

De la tradition.

de tant de fortes d'hommes, il est plus que nécessaire de dresser la ligne de l'interprétation des apôtres & prophètes, selon la vraie règle du sens ecclésiastique & catholique. Je di ceste Eglise nommément catholique, à ce que recueillans la force & raison de ce mot, nous tenions pour catholique & universel « *ce que par tous les lieux où l'Evangile a été annoncé a été creu, ce que toujours & depuis Jésus Christ jusques à nous, & ce que par tous a été approuvé & avoué* » (1). Ce que nous suivrons & pratiquerons en ceste sorte, en l'université, si nous confessons celle être la vraie foy que toute l'Eglise par tout le monde confesse; en l'antiquité, & ce que j'ay dit de tout temps, si nous ne recevons autre sens & interprétation, que celui que nos saints maîtres & pères ont approuvé; en ce consentement que j'ay dit de tous, si en icelle antiquité nous suivons les définitions & opinions de quasi tous les saints martyrs & évêques, prestres & maîtres anciens.

» CECI nous amène à parler des conciles, spécialement de ceux qui sont généraux, & desquels l'autorité & l'usage a toujours été salutaire & de grand profit en l'Eglise. Lesquels sont institués de Dieu, & de luy prennent leur autorité, mis premièrement en usage par les Apôtres comme il se lit en leurs Actes (2), lesquels bien considérés, qu'est-ce autre chose qu'une assemblée de tous pasteurs & docteurs au paravant dispersés en l'Eglise, & congrégation d'eux en certain lieu au nom du Seigneur Dieu? Et si tant notre Seigneur a promis, par sa parole, « *à un ou deux assemblés en son nom,* » que de les asseurer « *qu'il sera au milieu d'eux* » (3), que fera-t-il pour refuser à d'autant mieux, & en plus grand nombre légitimement assemblés? Il faudra certes lors, avec David, « *s'exclamer au concile des justes & en leur congrégation: grandes sont les œuvres de notre Seigneur!* » (4). Mais il nous a été dit que non seulement les provinciaux sont corrigés par les généraux, mais, qui plus est, qu'un général est emendé

1561.

Le consentement universel.

Les conciles.

(1) 2 Tim., III, 16, 17.

(2) 1 Pierre, I, 25.

(3) 2 Thess., II, 15.

(4) Actes, XVI, 4.

(1) C'est la fameuse formule de Vincent de Lérins : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est.*

(2) Actes, XV.

(3) Matth., XVIII, 20.

(4) Ps. CXI, 1, 2.

1561.

par un autre général. Nous cognoissons ce dire estre de saint Augustin, que nous disons s'entendre quand il est question des coustumes & de la discipline, laquelle selon le temps se change & se changera pour la qualité des lieux, des temps & des personnes, comme il se voit par expérience, *de sanguine & suffocato* (1). Mais és articles de la foy, & és choses nécessaires à nostre salut, le saint Esprit en est directeur, qui ne se contredit, & ainsi le croyons. Qu'il soit autrement, il le faisoit prouver, ou ne le mettre en avant. Car si ainsi estoit, en vain & sans profit en toutes calamités de l'Eglise nos anciens pères eussent eu tel recours & si grande fiance, & n'y eussent expérimenté si heureux succès. Desquels bons pères qui nous ont précédés, voici ce que nous en disons : que chacun d'eux a esté homme, & ainsi qu'il a peu faillir ; mais que tous en un mesme article ou ensemble, en mesme ou divers temps dispersés par leurs églises, aient failli, nous le nions, & fondés sur les promesses de Dieu infaillibles, nous le maintenons impossible. Donques fort profitablement quelqu'un d'entre eux (2), pour conclusion de ce propos, nous conseille, & dit ainsi : « *Que ferons-nous (disent les catholiques) si quelque partie de l'Eglise se sépare de la communion de la foy universelle ? Préférer le corps encore sain à un membre corrompu. Mais si le mal gagne & vient à s'efforcer de maculer l'Eglise, alors appuyés vous sur l'antiquité, & retournés aux matrices principales & premières églises.* » Entre lesquelles toute l'antiquité a eu recours à la romaine, & l'a tousjours contée entre les églises apostoliques la première & principale, comme sont tesmoins Irénée, Tertulien, saint Augustin, en dénombrant les évêques jusques à leur temps, lesquels & tous les anciens ont tousjours recogneu icelle église comme de la chrestienté le premier siège, en appelant l'évêque, *primæ sedis episcopum*.

» QUE si, en ceste antiquité, il se trouve erreur en quelque auteur, ou en quelque ville particulière, ou province, alors, à l'ignorance & témérité

de peu de personnes, opposés les décrets des anciens conciles & universels. Et si, en iceux conciles, ne se trouve rien, diligemment cherchés à ce propos les sentences escrites de tous les anciens approuvés en l'Eglise catholique ; & icelles cueillies & rassemblées de tous temps & de tous lieux, comme qui les auroit présents en un concile, tout ce en quoy tous apertement, souvent, & avec persévérance, auront convenu, accordé, escrit & tesmoigné, & de mesme sens, sâchés que sans doute vous le devez croire, & à ce vous submittre & assuettir. Et surtout, comme eux, faites place, & en tout cédés à l'expresse parole de Dieu & au tesmoignage de l'Ecriture.

» VOILA ce que nous avons traité du premier point : voilà l'autorité que nous donnons aux Escritures saintes, définitions des conciles, & aux escritures des saints & anciens pères ; & selon l'ordre que nous voulons observer, tant à confirmer en la foy nos troupeaux, que à réduire ceux qui sont égarés, ne pouvant imaginer par quelle raison voudront estre creus, en leur doctrine & interprétation particulière, ceux qui contement & condamnent l'autorité de tous, combien ils voudront leurs nouvelles estre prises, qui reiettent l'antiquité. Chose dont se sont mal trouvés les Arriens, & qui a fort descricié Nestorius, Samosatenus (1) & plusieurs autres ; & seront aussi sans doute ceux qui veulent « *iuger un festu à l'œil de leur prochain & ne voyent point une poutre au leur* (2). »

» OR ie vien maintenant au dernier point de mon oraison, qui véritablement toutesfois est bien le principal. Nous avons un extreme regret, & tel qu'il ne se peut dissimuler, que le très saint & très sacré sacrement de l'Eucharistie, que nostre Seigneur nous a laissé pour un lien d'union & de sa paix, par une certaine curiosité, (ie ne pourrois le dire plus doucement) de chercher choses plus hautes que nous, contre le conseil du Sage (3), soit fait un argument, non seulement d'un différend & altercation

1561.

Les  
enseignements  
des Pères  
de l'Eglise.

L'Eglise de  
Rome.

De  
l'Eucharistie.

(1) Actes, XV, 29.

(2) Vincent de Lérins,

(1) Paul de Samosate, patriarche d'Antioche vers 260.

(2) Matth., VII, 3.

(3) Ecclés., III.

1561.

qui est pour n'avoir jamais fin, mais aussi un vray chemin de perdre entièrement ou bien esgarer la vérité. Et en un autre endroit ne fut jamais mieux éprouvé ce commun proverbe : En trop disputant & débattant, la vérité se perd ; & non seulement la vérité, mais aussi le fruit que nous en devons avoir, si bien nous en usons, qui consiste en quatre points. Le premier est l'union & réconciliation que nous devons avoir & faire ensemble. Car il est écrit que « plusieurs nous sommes un mesme corps, tous qui participons d'un pain & d'un calice » (1). Et est commandé, que « si on présente son offrande à l'autel, qu'il faut en premier lieu se réconcilier à son frère » (2). Le second est l'union avec Jésus Christ, lequel dit : « Qui mange ma chair & boit mon sang, il demeure en moy & moy en luy » (3). « Le pain que nous rompons, est-ce pas la communication du corps de Jésus Christ, & le calice, n'est-ce pas la communication de son sang ? » (4). Le troisieme fruit est la rémission des péchés. Car, véritablement, « le sang est répandu pour la rémission des péchés » (5). Le quatrieme & dernier est l'attente de la vie éternelle. Car « qui mange ce pain », dit nostre Seigneur, « vivra éternellement » (6). Tout le contraire advient en ceste dispute. Division entre nous & séparation d'avec Dieu, privation de la rémission des péchés & de l'attente de la vie éternelle. Car hors l'Eglise il n'y a nul salut. Et celui qui en est mis hors, « nous doit estre comme ethnique & publicain » (7). Or, combien qu'en ce point il n'y ait qu'une seule & simple vérité, ô bon Dieu, combien voyons-nous de fortes de sacramentaires ? Qu'à la mienne volonté en aussi bon effient vous les reiectifs, comme de parole en l'article XXXVIII de vostre confession imprimée vous en faites le semblant. Combien de fois reprennent-ils l'opinion d'autrui, & combien de fois changent-ils la leur propre ? De façon qu'en l'exposition des paroles de nostre Seigneur en sa

- (1) 1 Cor., X, 17.
- (2) Matth., V, 24.
- (3) Jean, VI, 56.
- (4) 1 Cor., X, 16.
- (5) Matth., XXVI, 28.
- (6) Jean, VI, 51.
- (7) Matth., XVIII, 17.

Cène, ils font entre eux si divisés, qu'il est aisé de vous montrer huit opinions, si encores on ne vous en montre davantage, non seulement diverses, mais les aucunes contraires. Combien estoit-il meilleur persévérez au sens que dès le commencement l'Eglise catholique nous avoit baillé ! qui est tel, pour le dire en peu de paroles, Que le vray & vif corps de Dieu & nostre Seigneur Jésus Christ, & son vray sang est en ce saint Sacrement présent & y est reçu. Et voici, outre infinies autres raisons, celles qui, avec l'Eglise universelle, contiennent en ceste simplicité de confession & pureté de foy, mes révérends frères les archevêques & évêques, & tous ceux qui pour la religion sommes icy assemblés.

» En premier lieu, les propres & expresse paroles de nostre Seigneur : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Lesquelles paroles, si elles ne valent autant qu'elles disent & sonnent, pourquoy font-elles mesmes & du tout semblables redites par trois évangélistes, & par l'Apostre saint Paul (1) ? Pourquoi, après le dire de saint Matthieu, premier des quatre évangélistes, S. Marc, S. Luc ou S. Paul, n'ont écrit de la façon que, tant de temps après, nos sacramentaires l'ont voulu exposer ? Veux mesmes que ce n'est pas contre leur coustume que, en chose de beaucoup moindre poids, eux-mesmes aucunes fois l'interprètent & aucunes fois l'escrit de l'un est par l'autre esclarcé. Comme quand le premier & troisieme dit « qu'il estoit difficile, voire impossible qu'un riche entrast au royaume des cieus » (2). Le second comme exposant a dit le riche estre « celui qui met sa confiance en sa richesse » (3). Et trois ont dit, que « ce qui estoit impossible aux hommes estoit possible à Dieu : » ce que se veoid en assés d'autres lieux que pour briefveté ie omet. Ainsi dit ce saint martyr & philosophe, Iustin, à l'empereur Antonin « les Apostres nous avoir appris en leurs écrits, qu'on appelle Evangiles, ceste sacrée viande, que nous appellons Eucharistie, estre la chair & le corps & le sang

- (1) Matth., XXVI. Marc, XIV. Luc, XXII. 1 Cor., XI.
- (2) Matth., XIX, 23. Luc, XVIII, 24.
- (3) Marc, X, 24.

1561.

Les grâces  
qu'elle  
renferme.

Les propres  
paroles de  
Jésus-Christ.

Les Evangiles.

Diversité  
d'opinions des  
réformés.

1461.

de nostre Seigneur Iésus Christ » (1). Mais en cest endroit il y a bien plus; car afin qu'en ce peu de paroles, *Hoc est corpus meum*, dites par S. Matthieu & S. Marc, il ne demourast rien de quoy douter, S. Luc l'a exprimé par paroles, ne laissant aucune doute ni ambiguité. « *Ceci est mon corps* (dit-il), *lequel est livré pour vous*; » comme s'il disoit, non point un corps mystique comme est dite l'Eglise par saint Paul, mais le corps de chair de Iésus Christ vray certainement & conçu par l'ouvrage du saint Esprit, des très purs sangs de la très sacrée perpétuellement vierge Marie; ce corps de chair, di-ie, auquel le iour d'après qu'il disoit les paroles en sa propre Cène, il nous devait réconcilier par sa mort à Dieu son père.

» Et faut bien retenir qu'il y a en ces paroles quatre choses : une histoire écrite, claire, véritable & sans doute; un commandement tout clair & ouvert, car le commandement de nostre Seigneur est luisant & illuminant nos yeux; un testament, lequel a esté confirmé par la mort du testateur & par ce vailable, lequel n'a deu estre si obscur, qu'il laissast ses héritiers en dispute & procès de sa volonté tant esclarcie par les mots du testament, par lequel « *nous sommes héritiers de Dieu, cohéritiers de Iésus Christ* » (2). C'est aussi un sacrement qui fait & exhibe ce qu'il figure. Lesquelles quatre choses n'est besoing de prendre par allégorie ou parabole, ains convient en tenir le sens que nous tenons, rien ne s'en pouvoir dire plus exprès, & toutesfois vous ne voulés pas en recognoistre ce sens. Qui fera iuge dans ce différent, ou plustost, qui sera plus égal & iuste que ceste nostre mère commune? L'Eglise, di-ie, qui nous a tous précédés, & tous nous a régénérés en Iésus Christ. Et c'est l'universel consentement de nos vieux & saints pères, soit quand ils ont esté assemblés en conciles généraux, soit quand ils ont écrit, dispersés par toutes les églises & en tout temps. Et premièrement, quant aux conciles, puisque les quatre généraux, & les premiers sont par vous advoués & recongneus, ceste mesme

foy dont nous avons fait profession cy-devant, est écrite és actes du concile de Nicée le premier, & au concile d'Ephèse, qui est le troisième. En tous autres depuis célébrés ne s'y trouve rien au contraire, encores que de tout temps, & au paravant mesme les quatre grans conciles, ceste doctrine fust ainsi preschée, & ainsi partout écrite, & que l'Eglise de Dieu, durant les temps si turbulens, n'eust faute de faux évêques, faux ministres & faux chrestiens, amateurs de dissensions & divisions, qui, cognoissans quelque espèce d'idolatrie, n'estoient non plus pour le dissimuler, que ces saints évêques que pour l'endurer. Voylà quant aux conciles.

» Mais par où entreray-ie és témoignages de nos pères? Commenceray-ie ceste année jusques aux Apôtres, suivant l'ordre & succession de nos évêques, & les noms des églises esquelles Dieu a esté invoqué? Parleray-ie des cinq cens ans les derniers, ou des cinq cens autres, jusques à mille? C'est toutesfois un grand nombre d'ans, & bien pour prescrire contre un novateur, mais vous désirés autre chose. Parlons donc, si là vous voulés vous arrêter, des premiers cinq cens ans qui ont suivi la mort de nostre Seigneur Iésus Christ. De ces plus purs (di-ie) & saints temps, faisons tous un concile, où les écrits de tous nos évêques, docteurs & pasteurs, soient veus, & de toutes les églises, soit d'Asie, soit d'Europe, soit d'Afrique; & suivons la pluralité des voix de toutes leurs opinions, non seulement des différens que nous avons en ce saint sacrement, mais aussi en tous autres, nous n'aurons pas grand'peine, car nous les trouverons tous d'accord. Appellons des premiers cent ans les Apôtres & leurs successeurs, S. Clément, S. Ignace et S. Denis. Au second centenaire, Alexandre le premier, Iustin, Irénée, Tertullien, Origène, Cyprien. Au troisième, Arnobe, Lactance, Eusèbe, Athanase, S. Hilaire Emisène, Hesychius, Nazianzène (1), S. Ambroise, S. Hiérosme, S. Augustin & S. Iean Chrysostome. Et puis au quatrième, le grand Léon, Prosper, Théodoret & Cyrille. Et au cinquième, venons

1501.

Témoignages  
des Pères.L'interprétation  
de l'Eglise  
universelle.(1) Justin Martyr, *Apolog.* 2.

(2) Rom., VIII, 17.

(1) Grégoire de Naziance.

1561.

iusques à S. Grégoire ; & encores , si vous voulés , appellons Damascène , & longtemps après S. Bernard. Ceux-là seront iuges de nos différens non suspects. Desquels & des plus célèbres & anciens , entendés un petit recueil , & recognoissés que , par l'accord commun & universel des saints pères , ne nous est laissé aucun lieu de douter icy de la vérité de ce corps & sang. « Car , par le dire de nostre Seigneur , & par nostre foy , c'est *vrayement chair , c'est vraiment sang , lesquels receus (Accepta , ait , et hausta) font tellement , que nous sommes en luy , & luy en nous* » (1). Est-ce point vérité ? Qu'advienne pleinement cela n'estre vray , à ceux qui nient Iésus Christ vray Dieu estre , ce qui a tousiours esté en l'Eglise de Dieu si généralement en la bouche de tous , qu'entre les sacremens de la foy commune , la vérité du corps & sang de Iésus Christ n'estoit pas teue par les langues mesmes des enfans , ausquels , comme à tous autres (car autrement nous ne le croirions & encore moins l'entendriens) , se disoit , comme encores tousiours se dit & dira , par la très grave autorité de l'Eglise , « *que ce qui est prins des fruiçts de la terre , & en la célébration de ce sacrement posé sur l'autel , prins en usage de la religion , par prière mystique consacré , offert , donné , & après la célébration achevée ainsi qu'il appartient , receu à salut spirituel , en mémoire de la passion usé ou consumé , est le corps & le sang de Iésus Christ. Lequel entièrement nous croyons estre apparu en espèce de chair humaine , si ceste liqueur ou bruyage avoir coulé & distillé du costé d'iceluy percé en la croix* » (2). Ces bons pères , di-ie , enseignoient leur auditoire , avant que communier à ceste sainte table , « *de ne rien totalement douter de la vérité du corps & sang de Iésus Christ. Car il s'y reçoit de la bouche ce que de cueur est creu & en vain ceux respondent , Amen , qui disputent contre ce qu'ils reçoivent.* » Ils ne faisoient difficulté de dire (3) , « *que de la main du prestre se donne & reçoit*

*non seulement ce que s'y void , qui est sanctifié par celui qui le donne , mais aussi ce que s'y entend , la sanctification sanctifiant le recevant le corps sans doute de nostre Seigneur , »* que saint Paul escrit « *nous avoir esté , par le Père , fait sanctification* » (1). Ils disoient , au contraire , « *que celui ignoramment ou par ignorance prenoit ce saint mystère , qui en ignoroit la vertu & qui ne savoit que vraiment & selon vérité , c'est le corps & sang de nostre Seigneur Iésus Christ* » (2). Ainsi , & tant expressément parloient de ce propos les saints docteurs grecs & latins , encor du bon temps , d'aucuns desquels nous avons rendu les paroles le plus fidèlement que nous avons peu. Si expressément , di-ie , en ont écrit les anciens , que l'un qui des premiers longtemps après eux autrement en dogmatiza , c'est à savoir , le corps & sang de Iésus-Christ non autrement qu'en signe estre en ce sacrement , après y avoir bien pensé , disputé , argué , non seulement vivant changea d'opinion , mais mourant mesmes , [ce] qui est le temps de confesser la vérité ou iamaïs , dist & tint ces derniers propos : « *Certes nous croyons ces mystères , après la bénédiction ou consécration ecclésiastique , estre le vray corps & sang du Sauveur , à ainsi le croire induis & amenés par l'autorité de l'ancienne Eglise* » (3).

» Nous croyons donc & confessons , iouste & selon le dire de l'Ecriture & des saints pères , le corps & le sang de Iésus Christ , par l'ineffable opération de la grace de Dieu , & vertu de son saint Esprit , estre en ces saints mystères présent , exhibé & receu , nous passans des manières de parler de si grande chose , telles que par icelles nous sembliions faire icy nostre Seigneur extérieurement visible , sensible ou perceptible. « *Rien , dit un saint père , ne nous est icy donné sensible ; mais sous signes visibles , les choses invisibles nous y sont livrées* » (4). Nous [nous] absténons aussi des manières de parler telles , par lesquelles au contraire nous puissions sembler icy seulement représenter nostre dit

1561.

S' Hilaire.

S' Augustin.

S' Jean  
Chrysostome.(1) Hilaire , liv. 9 , *De Trinit.*(2) August. , liv. III , *De Trinit.* , chap. 4 et 10.(3) Chrysost. , *Hom.* 17 , *De operis imperfectis.*

(1) 1 Cor. , I , 30.

(2) Isychius , in *Levit.* , XXII.(3) Berengarius , ap. *Gulielmum Malingber.* , liv. III , *de gestis Anglorum.*(4) Chrysost. , *Hom.* 83 , in *Matth.*

Sauveur absent comme en un lieu de tragédie ou comédie. Certes la manière & façon par laquelle icy [il] se présente à nous, s'y donne, y est reçu & participé, est secrète, non humaine ou naturelle, non toutesfois moins vraie. Nous ne la tenons par sens, par raison, ou nature, mais par foy. Par laquelle, comme nous enseignent le saint concile de Nicée, des quatre premiers le premier, « *non trop bassement attentifs aux éléments visibles, mais l'esprit eslevé considérons par foy en ceste sacrée table mis & posé l'agneau de Dieu, ôstant le péché du monde, & vraiment nous y recevons son précieux corps & sang.* » Or en valoit-il mieux suivre le conseil des anciens, fermement croire aux paroles du Seigneur Dieu, laisser à Dieu de ce sien œuvre le moyen, la voye, la science, qu'en chose si haute penser ou proférer ce mot iudaïque *Quomodo*, mot, di-ie, d'incrédulité & perdition aux Juifs & judaïzans. « *Croy, disent les saints pères, sur ces paroles tant répétées, Hoc est corpus meum. N'en doute point si elles sont vraies, ains reçois par foy le dire du Sauveur. Car, puisqu'il est la vérité, il ne peut mentir.* » (1). Merveilles, frères, & choses admirables sont dites de ce sacrement. Foy y est nécessaire, raison superflue : [la] science se fonde sur raison, la foy sur autorité : que le croye donc la foy, & l'entendement ne le cherche. Ces choses, mes frères, requièrent nécessairement la foy, n'y admettent raison. Elles demandent un simple croyant, & reprennent un curieux demandeur ou disputeur. Il faut donc croire simplement ce qui ne se peut scruter utilement. Plus feur, di-ie, estoit ainsi humblement sentir & parler. Mais puisqu'aucuns si hautement en sentent &, plus qu'il ne nous semble en estre de besoin, s'en enquièrent tant & de si près nous pressent de la manière, or fus, où ils nous tirent malgré nous suivons-les volontairement.

» Ils ne dissimulent pas que griefvement eux & les leurs ne s'offensent de ce mot *corporaliter*, en ceste matière; mais ie les tien gens trop versés aux anciens pour pouvoir excuser ne l'y avoir trouvé. Car tel mot & ses

semblables prou souvent se rencontrent à ce propos. Parquoy meilleur estoit modestement les interpréter que de les prendre en si mauvaise part. Les pères donc grecs & latins (1) nient les chrétiens avoir avec Jésus Christ habitude, union ou conionction seulement par vive foy & pure charité, ou (qui revient à un) que nous soyons seulement par fiance, espoir & dilection, religion, obéissance & volonté spirituellement à luy joindz & unis; ains veulent davantage que, spécialement, par la vertu & efficace de ce sacrement deueument & dignement reçu, réellement & de fait Jésus Christ s'y communique à nous par vraie communication & participation de sa nature & substance de son corps & sang, & que vraiment il soit & habite en nous : comme desjà nous avons dit que ces choses princes & perçues sont que nous soyons en Jésus Christ, & Jésus Christ en nous, selon qu'il dit : « *Qui mange ma chair demeure en moy, & moy en luy* » (2). Pour laquelle demeure, union & conionction de luy avec nous, & de nous avec luy, plus exprimer & nous recommander, ils n'abhorroient point ces adverbess, *substantialiter, naturaliter, corporaliter*; spécialement saint Hilaire use à ce propos de ce mot *carnaliter* : c'est à dire, iouxte & selon la vérité de la substance & nature de la chair, du corps & du sang de nostre Seigneur Jésus Christ, tellement qu'en rien ailleurs, tant ou plus qu'icy a lieu, & est vray & accompli ce que dit saint Paul : « *Quod sumus Christi participes, concorporales, addo (ut ita loquar) consanguinei, quia membra sumus corporis eius, de carne eius, de ossibus eius*; que nous sommes de mesme chair & sang avec luy, membres de son corps, de sa chair & de ses os » (3). Et nous, usans aucunes fois après & avec eux de ces termes, ne sentons pas pourtant, ou disons que la raison & manière de ceste tant familière & intime mansion, union & conionction de nostre Sauveur avec nous, & de nous avec luy, soit par ce naturelle, substantielle, corporelle ou charnelle, ains nous la confessons au

Le mystère  
de la foi.

De la présence  
corporelle.

(1) Cyril., liv. X, chap. 13, *In Johan.* Hilaire, VIII, *De Trinit.* Chrysost., *Homil.* 45, *In Johan.*, 83. *In Matth.*, 60, *Ad Antioch.*

(2) Jean, VI, 56.

(3) Ephés., V, 30.

(1) Cyril., liv. IV, *In Johan.* Bernard., *Sermo II, de Cænâ.*

1561.

contraire, plus (si dire se peut) que supernaturelle, supersubstantielle, spirituelle, invisible, ineffable, spéciale, & propre à ce sacrement; vraye nonobstant, & non seulement figurative, ou significative. Et quant à la présence, aussi peu & encor moins la difons-nous locale, circunscriptive, diffinitive & subiective, ou d'autre manière physique ou naturelle.

» BREF, en ce propos nous ne recevons aucune manière de *Esse in*, qu'ait mis Aristote, ou autre philosophe. Car, comme nous avons ià dit, nous ne dépréhendons pas par sens ou entendement, par raison ou nature, ce vray corps précieux & sang glorieux icy estre ce présent ou nous estre exhibé; mais par la seule foy appuyée sur l'autorité de la parole de Dieu. Laquelle foy comme ainsi soit que, comme dit l'Apostre saint Paul (1), soit de choses invisibles & non apparentes; nous croyons aussi que nostre Sauveur nous donne ici sa divinité, son humanité, avec tous ses biens, thrésors, graces, mérites, invisiblement, ou par manière invisible, vraye nonobstant, comme avons tousiours dit, certains que, comme si nous ne le croyons, iamaïs nous ne l'entendrons, ainsi comme menace le prophète (2), aussi que si humblement nous le croyons, là sus nous l'entendrons & verrons, quand nous verrons le Dieu des dieux (ainsi que dit David) (3) en Sion. Contre toute raison au contraire, & iugement, & spéculation d'entendement, ou esprit humain, faut tousiours opposer la formalité de ces paroles, *Hoc est corpus meum*, qui seront feu & foudre à toute conscience en laissant la propriété, comme nous enseignent les pères ainsi preschans. Croyons au Seigneur, & luy obéïssons en tout & partout; ne luy contredisons, ores que ce qu'il nous dit sembleroit absurde, mal-convenable, & contraire à nos sens & pensées; que sa parole surmonte tout, & nous soit, comme elle est, plus digne que toutes ces choses, ce qu'il nous convient partout faire, mais spécialement és saints mystères. Ne regardons pas aux choses seulement que nous voyons, mais tenons-nous à

ses paroles; car sa parole est infaillible, & fausse ne peut estre, ni nous tromper. Au contraire, le sens est aisé à estre trompé, & souvent erre. Puis donc qu'il a dit : *Cecy est mon corps*, n'en doutons, croyons, obéïssons, & des yeux de l'entendement le regardons. La propriété, di-ie, de ses paroles, & conséquemment présence de son corps icy, convient, avec les autres passages de l'Ecriture qui parlent de sa présence avec aucun article de nostre foy, spécialement à celui de l'ascension de nostre Seigneur sur tous les cieus, & session d'iceluy à la dextre de Dieu son père. Lesquels articles vous estes les premiers, que ie sache, de mémoire d'homme, avoir opposé & fait combattre la présence de nostre Sauveur en sa Cène. Pas si subtils, ingénieux, ou curieux, n'estoient les saints pères, ains simplement & humblement preschoient le Fils de Dieu ensemblement avoir eu sa chair, quand il monta au ciel, & nous l'avoir laissée en ces sacrés mystères : estre icy, estre là, *Sursùm Helias, Deorsùm Helias* (dit l'un d'eux), & beaucoup mieux qu'Hélie, qui ravi en l'air, laissa & ietta son manteau à son disciple. Ils prioient ainsi en la célébration de ce sacrement : « *Qui es là sus assis avec le Père, & icy converses invisiblement avec nous, daigne nous, de ta puissante main, bailler ton corps immaculé, & sang précieux.* » — « *O miracle! (s'escrioient-ils). O bonté de Dieu! Celuy qui est en haut est assis avec le Père, en mesme article de temps est entre nos mains, se donne à tous qui le veulent recevoir, & fait ce à veue ouverte, les assistant, sans éblouissement aucun ou illusion* » (1). Dont ie ne voy pas, qu'icy n'y eust faute, si les choses y représentées n'y estoient aussi présentées. Ils disoient « *nostre Seigneur avoir eslevé au throne divin ce qu'il nous exhibe à manger, & la terre nous estre ciel, quand encore icy sommes* » (2). Ce corps royal au ciel, qui y est digne d'honneur souverain, nous est proposé en terre & montré à voir, à toucher, à manger. Ils induisoient Iésus Christ, ainsi parlant de ceste sacrée table, à ceux qui l'y venoient recevoir : « *Mange-moy, boy-*

1561.

Saint  
Chrysostôme.

Les paroles  
de l'institution.

(1) Hebr., XI, 1.

(2) Esaïe, VII, 9.

(3) Ps. CXXXVI, 2.

(1) Chrysost., liv. III, de *Sacerdotio*.

(2) Id. *Homil.*, XXIV, in 2 *Cor*.

1561.

moy : ie t'ay là sus au ciel, & ça bas en terre : ie suis à toy ioint & uni, non simplement, ou tellement quellement, ie suis de toy receu, mais ie suis à toy distribué, beu & mangé, de sorte que si grande union & conionction est faite entre nous, qu'ainsi unis & ioints, nous ne sommes esloignés l'un de l'autre d'aucun moyen ou intervalle, comme de deux faits un » (1). Ils consoloient ainsi l'Eglise icy pérégrinante : « *Espouse amiable, tu as en terre ton espoux au sacrement, qui l'auras au ciel sans couverture ou voile, & icy la vérité, mais icy palliée ou voilée, & là manifestée* » (2). Ils osoient bien ainsi parler à l'espoux : « *Dont nous vient cecy, doux Iésus, que petis vers nous trainans sur terre, nous poudre & cendre, t'ayons devant les mains & les yeux, & cependant, tout & entier, tu es assis à la dextre du Père, qui en un mesme moment d'heure, depuis l'orient iusques à l'occident, depuis septentrion iusques à midy, tu es présent, & à tous assistant, ou en plusieurs, toy-mesme en divers lieux. Dont vient cecy ? Certes non de nostre devoir ou mérite, mais de ta volonté & bon plaisir, & de ta douceur* » (3). Ils préparoient le prestre devant célébrer d'ainsi s'adresser à nostre Seigneur : « *De quelle contrition de cœur, fontaine de larmes, révérence & treneur, chasteté de cœur, pureté d'esprit, devons-nous célébrer ce céleste & divin sacrifice, où ta chair en vérité est prise, où ton sang en vérité est beu, où les choses supremes sont iointes aux infimes, les divines aux humaines* » (4) ? En vérité [ceux] que ainsi dogmatifient & preschent, pas ne doutent le corps de nostre Seigneur ià passées tant de centaines d'ans receu là, sus y estre, & tout ensemblement nous estre icy en ce sacrement présent, présenté, exhibé (5). Si tu requiers la manière (tant de fois répéter & trop ne se fauroit) comment cela se fait, te soit assés d'ouïr que c'est par le S. Esprit. Et rien plus nous n'en cognoissons sinon que la

1561.

parole est vraie, efficace & toute puissante ; mais la manière en est incrutable. Aussi peu fongeoient-ils le dit corps de nostre Seigneur descendre du ciel, s'en remuer, en partir, estre attrait dehors comme bien dit l'un d'eux : *Non quod ipsum corpus assumptum ex cælo descendat*, etc. (1). Avec lesquels nous pensons si peu l'en faire descendre, l'arracher de la dextre paternelle & à tous indeus tels termes, qu'au contraire, plus que tous les iours en ce saint mystère, nous faisons profession de la foy que nous avons de ces articles, chantans : « *Qui sedes ad dexteram patris, miserere nobis. Sursum corda. Habemus ad dominum.* » Et toutesfois on nous impose telles & tant indignes absurdités comme si nous sentions qu'en ce sacrement, « *nos Christum dominum cælo vel dimoveremus, vel ejiceremus, vel etiam descendere faceremus* » (2), comme ainsi soit que, mesmes nos scholastiques en dogmatifient le contraire. De pareille bonne foy nos parties veulent tirer à foy S. Augustin l'alléguant *ad Dardanum*, ores qu'ils ne puissent ignorer, en ayant vu toute l'épître entière (comme ie n'en fay doute) n'y estre faite aucune mention de ce saint sacrement. Et pour autant que tant souvent ce saint homme en a ailleurs & presché & escrit, plustost que de tous autres passages d'iceluy en falloit tirer la sentence touchant ce propos, que d'icelle épître ; ce que nous respondons pour le présent, non pas que nous n'ayons encore d'autres solutions. De pareille simplicité nos parties ont icy, c'est-à-dire bien loin d'Allemagne, & comme contre la loy mesdisans aux sourds, impugné ce que nous ne deffendons, à favior la consubstantiation, laquelle pour n'estre receue en nostre Eglise gallicane, nous laisserons soutenir aux princes & prédicans du saint Empire, qu'on appelle Protestans qui, pour le moins, en ce conviennent avec nous, contre ceux que la Germanie, comme nous, appelle sacramentaires, que iouxte & selon & suivant les très claires, très vraies & les très puissantes paroles de nostre Seigneur, iusques aujour'hui constamment ils retiennent & maintiennent en ce sacrement

S<sup>t</sup> Thomas d'Aquin.S<sup>t</sup> Bernard.S<sup>t</sup> Ambroise.

La consubstantiation.

(1) Sermo de brevitate vitæ. Hom. LV, Ad popul., XV, in 1 ad Tim.

(2) Bernard., Sermo 2, de Cænâ Domini.

(3) Id., ibid.

(4) Ambr. I, Precat.

(5) Damasc., liv. IV, ch. 14.

(1) Thom. Aquin., III, part. 65, art. 3.

(2) Id., in Levit., 18.



1561.

la présence & communication du corps & sang de nostre Seigneur Iésus Christ (1). Or ie vien à ce que vous avés tant icy dit qu'ailleurs escrit de ce sacrement, outre & plus que la confession par vous au nom de tous vous présentée, ne porte & contient, si vous n'estimés Iésus Christ n'estre en ce monde, quant à sa chair, depuis son ascension plus que devant son incarnation; si vous n'en croyés autre corps que visible, ores que S. Augustin, que voulés estre vostre, tant souvent l'appelle invisible (2), si vous ne le pensés estre autrement, combien que plus efficacement en l'usage des sacrements qu'en la prédication de sa parole; si vous estimés estre choses pareilles, se vestir de Iésus Christ au baptême, & manger son corps & boire son sang en sa sainte table; si bref, vous ou autre l'attachés ou logés tellement seulement au ciel qu'aucunement il ne se cherche en la terre, & ainsi non plus *in cœno, quam in scend, imò quam in cœno* (ce qui n'est besoing dire en françois, de peur des infirmes), nous au contraire, enseignés que la Cène se célèbre en ce monde ça bas, & non là sus au ciel & n'estans pas tant aigus, subtils, ingénieux, que nous puissions comprendre chose vrayement & en substance, absente de ladite Cène, y estre nonobstant vrayement & substantiellement exhibée & receue, bref y estre & n'y estre pas, de peur de despouiller & evacuer les secrets signes de choses seulement figurées, ou représentées & non présentes, ou présentées, de les séparer, absenter & esloigner, d'autant que le ciel de la terre, afin qu'en autant de paroles ie vous responde, nous sommes autant loing de vostre opinion, en ce cas, que le plus haut ciel du plus profond de la terre. Or voyent & en iugent tous ceux qui mesurent choses de nostre religion comme elles doivent estre mesurées par théologie & non par philosophie, lesquels de nous plus attribuent à Iésus Christ nostre Seigneur & Dieu, ou entre vous autres, qui maintenés le ciel où il est monté, estre un si certain lieu aux cieus qu'en celuy seul selon le corps, & ailleurs ne peut estre; ou nous qui, pour le croire estre au ciel,

(1) Centur. Magdeb. præfat. 4.

(2) August., *De consecrat.*, dist. 2.

ne laissons pas de le croire estre partout où sont célébrés ses saints mystères, du moyen autrement, & plus avant ne nous enquerans, que de toute sa puissante parole. Face le Dieu très bon, & très grand, que comme la première hérésie entre les disciples de son Fils, nostre Sauveur, print telle occasion de sa parole en ce cas comme dure, que plusieurs d'eux en murmurant s'en allèrent arriere, & plus ne le suivoient (1), & aussi ceste nouvelle & dernière controverse, ceste guerre, di-ie, sacramentaire qui tant souvent se renouvelle, ne nous oste tout moyen d'accorder ensemble ou moyenner, & adoucir les choses à meilleur repos de nos corps & ames, & plus grande tranquillité du royaume, surtout ne nous trouble, ou empesche nostre réformation présentement, comme nous avons peu, commencée, tant à nous, & à nos troupeaux nécessaire. Mais beaucoup plus luy plaise nous garder qu'en ces derniers iours, & très périlleux temps, n'advienne ce qu'un homme de grand nom & estime entre nos parties, dissuadant à un sien compagnon, dès le commencement, de remuer ceste ordure ou tragédie, luy prédit, & quasi devina, qu'elle menassoit d'une horrible mutation non seulement les royaumes & empire, mais mesmes toute l'Eglise.

» Il me semble vous avoir plus ennuyé par ma longueur que ie ne voudroie, mais non tant persuadé que ie desiroie. Que si vous voulés sans autorité ou raison continuer & n'en croire nulle saison des années passées tant proches, vous la puissiez trouver de la mort de nostre Seigneur, depuis la primitive iusques à vostre séparation, dont de toutes nous vous donnons le choix, si, sans cause pour soutenir si iuste querelle, nous vous sommes tellement odieux, & qu'ainsi par confession publique vous vous sépariés, que ne soyons dignes de vostre regard, de vivre, ou loger avec vous, ni en mesmes temples (l'ay horreur le disant,) faire prières & sacrifice à Dieu, & administrer les sacrements, à tout le moins de ce différend ne refusés l'église grecque pour iuge, si tant vous abhorrés la latine, c'est-à-dire romaine, recourant à une particulière, puisque l'universelle vous desplaist.

1561.

Vœux pour l'accord.

Combien on diffère.

(1) Jean, VI, 60, 66.

1561.  
L'Eglise  
grecque et la  
confession  
d'Augsbourg.

Que diray-ie, grecque? Croyés-en la confession Auguſtane (1), & les églises qui l'ont receue : de toutes incontinent vous vous trouverez convaincus. Que si vous ne trouvez lieux avec ceux qui se font ſéparés de nous, & que, avec eux eſtans d'accord quaſi de tous autres points, en ceſtuy-cy de ce précieux ſacrement vous ne pouvez convenir, quel eſpoir autre que de parole pouvons-nous avoir, que vous ſoyés pour accorder avec nous, qui différés, & en ce, & en tant d'autres points? Et si vous aymés voſtre opinion ainſi ſeule, devenés par eſſect ſolitaires; si de noſtre foy & de nos actions vous voulés ſi peu approcher, ſoyés auſſi de nous plus eſloignés, & ne troublés plus les troupeaux, deſquels vous n'avez nulle charge, ni nulle légitime adminiſtration, ſelon l'autorité que nous en avons de Dieu. Et donnant loisir à vos nouvelles opinions de vieillir, autant, si Dieu le permet, comme ont fait & noſtre doctrine & nos traditions; car nous vous oppoſons la preſcription du ſens des Eſcritures avec plus de raiſon qu'on ne faiſoit du temps de Tertulien. Cela fera cauſe de reſtituer la paix à tant de conſciences troublées, & laiſſer voſtre patrie en repos.

Supplique  
au roi,

» En quoy, Sire, nous vous ſupplions tous très humblement, au nom de Dieu, de qui vous avez ce que vous eſtes, de vouloir tenir la main, & qu'il vous plaiſe demeurer en ceſte ſainte profeſſion de foy, laquelle nous vous avons maintenant annoncée, ſelon que l'Eglise univerſelle a toujours enſeigné, & iouxta la parole & ordonnance de Dieu. Et en ce faiſant reſſuſcités en vous & faites revivre les graces que Dieu a miſes en ſainte religion, en très grande abondance, non ſeulement en voſtre grand'mère la royne Claude, & en voſtre mère la royne Catherine, noſtre ſouveraine dame; non-ſeulement, di-ie, en ce grand & ſage roy François 1<sup>er</sup>, voſtre grand père, en ce bon & tant aimé roy Henri voſtre père, en ce bien conditionné roy François voſtre frère, mais auſſi en tant de roys, tous vos prédéceſſeurs, tous nos ſouverains ſeigneurs, depuis ce premier roy Clovis juſques à vous, deſquels nul n'a deſvoyé de la ſainte foy catholique, nul ne s'eſt trouvé abandonner la religion de ſes pères, &

(1) D'Augsbourg.

tous nous ont, par ſucceſſion, transféré ce nom de très chreſtien & de premier ſils de l'Eglise. Face Dieu très grand & très bon, que de vous en ſemblable intégrité le recoivent vos ſucceſſeurs, & que ſur vous, Sire, & ſur vos ſuiets, noſtre Dieu n'exerce ſa puiffante main & les vengeances de ſes juſtes iugements. Et vous, Madame, puis-que tout ce royaume vous a déſéré toute l'adminiſtration durant la minorité de noſtre roy & ſouverain ſeigneur, gardés-nous ce gage ſi précieux, & le nous rendés venu en ſes ans de meſme religion & foy qu'il vous eſt baillé, & que juſques icy vous l'avez ſi ſoinneusement inſtruit. Et [ce] ſera faire non moins que ceſte ſainte royne Clotilde propoſée à imiter, laquelle par ſes ſainctes inſtructions, fut cauſe d'amener le roy Clovis ſon mari à la religion chreſtienne. Et vous, Madame, en icelle retiendrés le roy voſtre ſils, bien inſtruit ſelon l'intention & volonté du bon roy Henry, voſtre mari. De par luy doncques, Madame, & en ſon nom, puis-qu'après Dieu nous n'avons rien qui vous ſoit plus cher, par voſtre commune & à jamais perdurable & indiſſoluble amitié, nous vous ſupplions très humblement en ceſt endroit, comme en tous autres, ſuivre & exécuter ſes ſainctes volontés, & ne permettre qu'ainſi ſa mémoire ſoit condamnée, & de ce grand roy François voſtre beau-père, qui vous appella à un grand & heureux mariage de ſon ſils, & qu'ils ſoient totalement frustrés de leur intention, en l'inſtruction ſainte de leurs enfans. Nous ne doutons qu'en ce faiſant, vous ne ſoyés bien aſſiſtée du roy de Navarre & de nos ſeigneurs les princes du ſang, leſquels ne voudront dégénérer de leurs très chreſtiens progéniteurs. Cela meſmes vous conſeilleront ceux qui ont ceſt honneur d'eſtre du conſeil du roy, & les pairs, & les officiers de France, tous nourris & avancés par ces bons roys, & qui ont ſceu leur volonté. Et non ſeulement vous, illuſtres & très chreſtiens auditeurs, vous vous monſtrés en ce fai& vrayſ chreſtiens & fidèles à Dieu, mais très loyaux & affectionnés ſuiets de voſtre roy, en quoy nous eſpérons tous, aydant Dieu, que tout ce royaume ſe trouvera uni. Et pour concluſion, Sire, nous tous d'un cœur & d'une voix, & pour toute l'Eglise gallicane vouons

1561.

Et à la reine  
mère.

1561.

à Dieu, & vous promettons solennellement de iamais ne nous départir de ceste saincte, vraye & catholique doctrine, laquelle nous mettrons peine d'annoncer en nos églises, & pour icelle soutenir nous n'espargnerons tout nostre sang & nos propres vies; comme aussi ferons-nous toujours prêts ne nous oublier en rien, où il soit question de vostre service, & de la manutention de vostre couronne. »

Bèze demande  
jour  
pour répondre.

CESTE harangue achevée, le cardinal de Tournon se leva, & la plupart des évêques étoit prêt de le suivre; mais Théodore de Bèze, d'autre côté, au nom des ministres, print la parole, [ce] qui fut cause que la compagnie se rassit, & prononça seulement ces mots : « Sire, nous avons entendu ce que monsieur le cardinal a dit au nom de messieurs les prélats, à quoy nous sommes tous prêts de répondre tout présentement s'il plaît à vostre Majesté nous en donner congé; sinon nous vous supplions, Sire, qu'il vous plaise nous ordonner iour pour sur ce conférer par le texte de l'Escriture, suivant nostre première proposition. »

ADONC les prélats, se levans, marchèrent vers le roy; & peu après fut répondu à de Bèze par le sieur de la Ferté, capitaine des gardes, que le roy leur assigneroit iour pour répondre. Cela fait chacun se retira, & d'un côté les prélats étoient merveilleusement ioyeux, mais d'autre part les ministres & députés ne perdoient courage, ains déclaroient assés qu'ils pensoient avoir bien de quoy répondre quand il leur seroit permis, encores qu'il ne leur fust possible d'avoir copie de la harangue.

Les prélats  
voudraient  
rompre  
la conférence.

Le lendemain, qui fut le XVII, les ministres insistèrent tant qu'ils purent envers le roy à ce qu'ils fussent incontinent ouïs; mais nonobstant leurs diligences, ils ne purent iamais obtenir audience que la huitaine ne se passast, pendant lequel temps plusieurs faux bruits se levèrent, comme si les ministres avoient esté convaincus, & rendus muets, qui toutesfois s'étoient offerts à répondre sur le champ. Cela pouvoit estre aussi réfuté parce que les prélats s'efforcèrent dès lors, par tous moyens, de rompre toute conférence, tellement que par leur importunité il leur fut accordé de la

royne que la conférence ne se feroit plus publiquement en ceste salle, ni en la présence du roy, mais en un autre lieu particulier à Poissy, auquel ne se trouveroit que la royne, accompagnée du roy de Navarre, des princes du sang & sieurs du conseil, & douze personnes de chaque côté des conférens.

Tost après arriva à la cour le cardinal de Ferrare envoyé expressément pour légat en France par le pape Pie quatriesme, pour empêcher par tous moyens ceste procédure, allégant l'ouverture du concile universel, & toutes autres raisons dont on se pouvoit adviser, & aussi pour remédier à certains articles arrestés aux Estats touchant la collation des bénéfices par les ordinaires, & la forclusion des dispenses. Le cardinal n'étoit des plus habiles d'esprit de la cour de Rome en science; mais il fut choisi entre autres, d'autant que, de longtemps, il avoit esté cogneu en France ayant suivi le grand roy François, avec telle faveur qu'il y avoit pour soixante mil escus de revenu en bénéfices, & si étoit protecteur de la nation françoise à Rome, outre l'ancienne alliance de la maison de Ferrare avec la couronne de France, ayant le duc de Ferrare, frère de ce cardinal, espousé madame Renée de France, grande tante du roy Charles neuvième, alors régnant. Davantage le pape faisoit bien son compte que le duc de Guise, ayant espousé la niece de ce cardinal, & toute la suite de la maison de Lorraine l'autoriferoit grandement, de sorte qu'il n'auroit faute de conseil ni de faveur : menant aussi avec soy ce cardinal un certain Lymosin, nommé Marc-Antoine Muret(1), homme estimé des plus éloquens de nostre temps, lequel s'en estant fuy de France premièrement à Venise, & puis à Rome pour avoir esté, par arrest du parlement de Toulouze, bien convaincu & condamné en absence, & exécuté en figure pour les crimes de sodomie & d'athéisme, y avoit facilement obtenu crédit. Il avoit aussi en son train un Espagnol nommé Lieva(2),

1561.

Le cardinal  
de Ferrare.

(1) Marc-Antoine Muret (1526-1585), homme d'une remarquable érudition, mais de mœurs dépravées, fut l'un des maîtres de Montaigne, et devint l'ami de Turnèbe et de Scaliger.

(2) Il faut évidemment lire ici Jacques

1561.

L'accueil qu'il reçoit.

général des Jésuites, & un cordelier de l'isle de Chio nommé Fra Iustinian, qui acquit en ce voyage le surnom de cordelier aux lunettes, pource qu'il n'alloit point sans lunettes, lequel cependant a si bien besongné, que de confesseur du duc de Savoye il est devenu évêque de Genève, jouissant de la plupart de son évêché, avec lequel il a changé sa besace. Nonobstant tout cela, le cardinal de Ferrare & légat fut fort mal recueilly en plusieurs lieux & notamment à Lyon, & plus mal encores à la cour, là où on ne peust empêcher que son portecroix n'eust la huée, criant après luy le commun de la cour : *au regnard*, quelque défense qu'on en feist. De sorte qu'il se déporta de plus faire porter la croix. Un autre point le fâcha bien davantage, c'est que le chancelier ne voulut iamais seeller ses facultés de légat, encores qu'il eust promis de ne s'en ayder. Vray est que, finalement, par exprès commandement du roy, il les seella, mais ce fut après avoir mis de sa main sous le seel de ses lettres : *Me non consentiente*, (c'est-à-dire) moy non consentant. Et qui pis est, ses lettres toutes seellées qu'elles estoient, furent refusées en la cour de parlement de Paris, qui dit ne les pouvoir ni devoir recevoir. Mais pour tout cela (comme il sera veu cy-après), le regnard ne s'effaroucha & ne cessa qu'il ne fust venu au bout de la charge à luy commise. Et finalement, quelque résistance qu'il y eust, ses facultés furent émolguées. Au mesme temps fut imprimée une abolition tendant à regagner par douceur tous ceux qu'on pourroit, laquelle ne fut enregistrée ni interinée; & quelques iours passèrent pendant que le légat & les prélats faisoient leurs menées pour empêcher que les ministres ne fussent plus ouïs, sinon au cas qu'ils voulussent se réunir à l'Eglise catholique, sans aucune dispute, ce que peut-estre ils eussent obtenu aisément s'ils eussent respondu selon l'intention de la royne mère sur le fait des décimes qu'on leur demandoit. En quoy se montrant difficiles, & les ministres de leur côté

faisans tout devoir de requérir qu'ils fussent ouïs, & finalement iour leur fut assigné pour ce faire au XXIIII. dudit mois de septembre, mais en autre lieu & façon qu'au paravant, à savoir en la chambre priorale dudit monastère de Poissy. Là donc se trouvèrent pour escoutans la royne mère accompagnée de la royne de Navarre & de deux autres dames, avec les princes du sang & ceux du conseil privé. De la part de l'Eglise romaine, il y avoit cinq cardinaux assis de reng, & quinze ou seize docteurs derrière eux avec quelques évêques; de l'autre côté y avoit douze ministres & non plus, sans que mesmes les députés des Eglises y fussent admis. Là se trouva Pierre Martyr, Florentin (1), que la royne mère & le roy de Navarre avoient requis des seigneurs de Zurich, canton de Suisse, & qui estoit arrivé trois iours seulement au paravant. Et faut noter que plusieurs des docteurs estoient entrés chargés de livres, voulant le cardinal de Lorraine (comme ils disoient) tenir ce qu'il avoit promis, qui estoit de confirmer ce qu'il avoit dit du sacrement de l'autel par l'autorité de tous les anciens docteurs qui avoient escrit les premiers cinq cens ans depuis la nativité de Iésus Christ; mais tous les volumes furent portés là où bon leur sembla, & n'en fut veu ni produit un seul par le cardinal ni par autre en son nom.

ESTANS donques appelés & entrés les ministres & assis au devant de la royne, le cardinal déclara en peu de paroles ceste assemblée estre faite pour ouïr ce que les ministres avoient à dire sur ce qu'il avoit proposé huit iours au paravant. A quoy Théodore de Bèze, se levant au nom des douze, prononça de mot à mot ce qui s'ensuit, avec bonne audience & attention de toute l'assemblée :

« MADAME, après avoir invoqué le nom de nostre Dieu, à ce qu'il luy plaist nous assister d'une grace spéciale en un affaire de si grande conséquence, & nous despoiller de toutes opinions & passions particulières, plantant en nos cœurs au lieu d'icelles une droite cognoissance de sa vérité, avec un vray désir de la mettre en avant à l'honneur de son saint nom,

1561.

Nouvelle  
assemblée.  
24 septembre.Discours de  
Bèze.

Lainez, qui fut général des Jésuites de 1558 à 1568 et assista en effet au colloque de Poissy. Nous le retrouverons dans la suite du récit,

(1) Voy. ci-dessus, page 267.

1561.

à l'avancement de vostre grandeur, & repos de toute la chrestienté, & nommément de ce royaume. Nous respondrons brièvement à ce qu'il pleut naguères à monsieur le cardinal de Lorraine nous déclarer sur deux points tant seulement de nostre confession, par trois fois présentée à vostre Maïesté : c'est à savoir sur ce qui concerne l'Eglise & son autorité, & puis sur la sainte Cène de nostre Seigneur Jésus Christ.

» Vray est que si nous eussions eu ce bien de pouvoir répondre sur-le-champ, lorsque nous avions la mémoire fraîche de ce que nous avions ouï, ou bien d'avoir en nos mains & considérer la harangue dudit seigneur, nous eussions peu y répondre plus distinctement de point en point, & peut-estre plus pertinemment. Mais quoy que ce soit, nous en dirons ce que Dieu nous donnera, afin qu'on entende de quoy nous pouvons estre desjà d'accord, & pareillement les points qui sont encores en différent, desquels nous supplions nostre Dieu que selon ses grandes miséricordes il luy plaise nous accorder. Ainsi donc, quant au premier point de l'Eglise, nous traiterons trois points : Le premier est [ce] que c'est que l'Eglise ; le second, quelles en sont les marques ; le tiers, quelle est son autorité.

» OR, c'est une chose sans difficulté que ce nom d'Eglise, qui est grec, est tiré d'un autre mot, qui signifie autant qu'appeler d'un lieu en un autre (1). Mais nous trouvons en l'Ecriture qu'il y a deux manières de vocation : l'une est conioincte avec l'efficace du S. Esprit, de laquelle il est parlé au huitième chapitre de l'épître aux Romains, quand il est dit que « *Dieu iustifie ceux qu'il a appelés* » (2) ; l'autre, combien qu'elle soit de mesme la première par dehors, est toutesfois de nulle value quant au salut, non point que la faute vienne de Dieu, mais des hommes qui veulent estre sourds, suivant ce qui est dit en commun proverbe, qu'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut entendre. Et de ceste vocation a parlé le Seigneur, quand il dit « *qu'il y en a beaucoup d'appelés & peu de choisis* » (3). Voilà pourquoy

conséquemment il faut que ce nom d'église, signifiant la compagnie de ceux qui sont congrégés par la voix de Dieu qui les appelle, se prenne en deux fortes. Car estant pris généralement par tous ceux qui sont profession extérieure de répondre à Dieu qui les appelle, il n'y a point de doute que plusieurs hypocrites & réprouvés n'y soient compris. Et de nostre part iamais, graces à Dieu, nous n'avons parlé ni escrit autrement, veu que c'est une chose trop clairement exprimée en l'Ecriture, & confirmée par une perpétuelle expérience. Mais s'il est question de prendre ce mot d'église plus proprement & plus estroitement (comme souventesfois il le faut faire), alors disons-nous qu'il ne comprend que l'assemblée des élus & prédestinés de Dieu.

» Et afin qu'on entende que nous n'avons point forgé ceste manière de parler & moins encore ceste doctrine, quand il est dit que l'Eglise est le corps du Seigneur, os de ses os, chair de sa chair, voire mesmes iusques à luy attribuer le propre nom de Christ, en conioignant le chef & les membres, comme fait l'Apostre escrivant aux Corinthiens (1), comment feroient les réprouvés compris en ce nombre, attendu qu'ils sont membres du diable ? Car c'est chose impossible d'estre membre de Christ & du diable tout ensemble ; ce qu'aussi S. Augustin' a très bien noté, nommément au livre deuxième, chapitre 21, contre Cresconius. De ceste distinction du nom de l'Eglise, le mesme auteur use sur le psaume 64, quand il dit que l'Eglise, qui est signifiée par Jérusalem, a son commencement par Abel, & Babylon par Caïn. Et neantmoins au premier livre du baptême contre les Donatistes, chapitre 16, prenant l'Eglise en la signification plus générale, dit que celle qui a engendré Abel, Enoch, Noé, Abraham & les prophètes, a aussi engendré Caïn, Ismaël, Dathan & autres semblables.

» POUR conclusion donc, nous prendrons ce que le mesme S. Augustin en a escrit au mesme traité, livre 7, cap. 59, ce qui est aussi récité 24, 4, 1, *Omnibus consideratis*, là où il est dit qu'il y a deux manières

1561.

Ce nom se prend en deux sens.

Ce qu'est l'Eglise.

(1) Ἐκκλησία, de ἐκ καλέω.

(2) Rom., VIII, 29.

(3) Matth., XX, 16.

(1) 1 Cor., XII, 27.

1561.

Si l'Eglise est invisible.

d'hommes quant à l'Eglise. « Car, dit-il, les uns sont membres de Christ & la vraie Eglise, & tellement de la maison de Dieu, qu'ils sont la maison mesme. Les autres sont bien en la maison de Dieu, & si n'en sont point; car ils sont comme la paille avec le froment iusques à ce qu'ils en sortent. » Or, de ce propos vient à naître une question, c'est à savoir si l'Eglise est invisible, ce qu'il semble qu'il faut conclure, attendu que Dieu seul peut cognoître ses esleus; ioinct que nous difons que nous croyons la sainte Eglise, & ce qui se croit, ne se voit point. Mais de là il s'ensuit un grand inconvénient, si on en parle ainsi simplement & nuement. Car s'il estoit ainsi, à quelle compagnie se pourra-on renfermer, & quel moyen tiendra-on pour avoir salut, si on ne cognoist l'Eglise pour s'y adjoindre, veu qu'en la seule Eglise Iésus Christ déploie sa vertu & force salutaire? Il est vray, monsieur le cardinal, si j'ay bonne mémoire, que vous alléguastes encores un autre inconvénient duquel nous ne sommes point satisfaits, c'est à savoir que si l'Eglise estoit invisible, nous ne cognoistrions pas mesme nostre roy: ce que nous ne pouvons entendre, pource que l'Ecriture nous enseigne de recognoître nos supérieurs, & leur obéir en tout & partout (sauf l'honneur que nous devons au seul Dieu) quand mesme ils seroient infidèles. Mais cela soit dit comme par incident. Je reviens à mon propos. Nous difons donc, qu'encores que la vraie Eglise soit comme invisible, au respect de ce que nous avons dit, toutesfois, quand il est question de cognoître à quelle compagnie nous nous devons associer & conjoindre, nous avons certaines marques, c'est à savoir la pure parole de Dieu, & la sincère administration des sacrements; lesquelles marques sont claires & appercevables, tellement que là où elles sont, là ne devons-nous douter que ne soit la vraie Eglise de Dieu; & nous faut, selon la règle de charité, tenir pour fidèles tous ceux qui font profession de la pure religion, sinon que Dieu eust découvert leur feintise. Et de cela saint Paul nous a donné bon exemple quand il appelle les Corinthiens & les Galates saints & fidèles, & leur attribue le nom d'Eglise en gé-

néral, combien qu'il y eust entre eux de grandes fautes, tant en l'ignorance de la doctrine, qu'en la vie. Ce qu'il a aussi déclaré ailleurs, disant que tous ceux qui retiennent le fondement ne baptisent pas tousiours d'or ou d'argent, ou de pierres précieuses, mais aussi de foin & de paille (1). Voylà donc comme nous parlons de l'Eglise, sans en faire une imaginaire & fantastique, & sans donner occasion, à nostre avis, de nous mettre du nombre de tels frénétiques, que iadis ont esté les Cathariens & Donatistes, & de nostre temps encores ces furieux Anabaptistes, contre lesquels ceste matière a si souvent esté débattue par ceux de nostre part.

» Je vien donc maintenant aux marques & tesmoignages de l'Eglise, laquelle il est besoin de bien savoir remarquer, puisque hors d'icelle il n'y a point de salut & qu'il n'y a chose que Satan nostre ancien adversaire s'efforce plus de déguiser. J'ay dit qu'elle a deux marques certaines & infaillibles, c'est à savoir la pure prédication de la parole de Dieu, & la sincère administration des sacrements. Aucuns y adjoignent la discipline de l'Eglise & les fruits de la prédication, comme à la vérité il faut que toute assemblée, pour se maintenir, soit poliee par quelque supérieur qui soit obéy. Mais d'autant que nos iniquités sont souventesfois cause que ces deux marques n'apparoissent point, voilà pourquoy nous nous contenterons des deux premières.

» QUANT à la parole, qu'elle soit certaine marque de l'Eglise, il appert par ce qu'icelle parole est comparée à la semence, tant par Iésus Christ que par S. Pierre, à raison de quoy aussi S. Paul a dit qu'il avoit engendré les Corinthiens au Seigneur, à savoir par la prédication de la parole (2). Et pour ceste cause en tant de passages est aussi nommée pasture & nourriture, suivant ce qu'a dict le Seigneur, que « *ses brebis entendent sa voix, & non point celle de l'estrange* » (3). L'adjoûte les sacrements, d'autant que le Seigneur n'a pas seulement voulu nous enseigner par les oreilles, mais aussi par les yeux & par les autres

1561.

Des marques de la vraie Eglise.

La Parole de Dieu.

Les sacrements.

(1) 1 Cor., III, 12.

(2) Matth., XIII, 3, 4. 1 Cor., IV, 15.

(3) Jean, X, 4, 5.

sens corporels : & pourtant a voulu que les sacremens fussent tesmoignages & seaux certains & visibles de l'union de ses enfans, premièrement avec luy, & puis aussi entre eux mesmes. Voilà pourquoy il a esté dit, sous la vieille alliance, que « *l'incirconcis seroit exterminé d'entre le peuple de Dieu* » (1), & pour ceste cause aussi il falloir que tous les chefs de famille comparussent pour le moins trois fois l'an en Jérusalem, pour tesmoigner par mesmes sacrifices leur unité de foy & religion.

» Et depuis, quand la muraille d'entre deux a esté rompue, les Gentils & les Israélites ont esté réduits en un corps, non seulement par la prédication, mais aussi par le baptême & par le saint sacrement du corps & du sang du Seigneur. Et suivant cela Jésus Christ a dit aux Apostres : « *Allés, endoctrinés toutes nations (voilà la parole), les baptisans au nom du Père & du Fils & du saint Esprit* » (2) « (voilà les sacremens). Car avec le baptême il nous faut conjoindre ce que dit S. Paul, qu'il a aussi baillé, quant à la Cène, après l'avoir « *reçu du Seigneur* » (3). C'est aussi ce qu'il dit, en autre endroit, que « *l'Eglise est fondée sur le fondement des prophètes & apostres* » (4), c'est-à-dire sur Jésus Christ, qui est la substance de la doctrine prophétique & apostolique. Ainsi faut-il entendre un autre passage du mesme Apôtre, auquel il dit que « *l'Eglise est l'appuy & colonne de vérité* » (5) : c'est-à-dire que la parole de Dieu, qui est la vérité, comme il est écrit en S. Jean (6), soutient & appuie l'Eglise, suivant l'exposition de S. Jean Chrysostome, ou bien pour ce qu'elle est colloquée en l'Eglise comme en un lieu ferme & éminent, d'autant que Dieu montre sa puissance en icelle à tout croyant, comme S. Paul le déclare aux Romains, premier chap. (7). Voilà donc les vraies & visibles marques de l'Eglise, appelée pour ceste cause la mère des croyans, engendrés & nourris en icelle de la vraie & incorruptible pasture.

(1) Gen., XVII, 14. Exode, III, 4.

(2) Matth., XXVIII, 19.

(3) I Cor., XI, 23.

(4) Ephés., II, 20.

(5) I Tim., III, 15.

(6) Jean, XVII, 17.

(7) Rom., I, 16.

» OR, s'il y a prédication de la parole & administration des sacremens, il faut aussi bien conclure qu'il y a des pasteurs & docteurs, auxquels ceste charge soit commise, suivant ce que l'Ecriture en tesmoigne par tout, & nommément ce que S. Paul écrit aux Corinthiens, aux Ephésiens, à Timothée & à Tite (1). Voilà pourquoy plusieurs adjoûtent une troisième marque, c'est à savoir la succession ordinaire depuis le temps des Apostres. Sur quoy nous respondons qu'une telle succession est grandement à priser, pourveu qu'elle soit bien considérée & appliquée, comme les anciens s'en sont souvent aydés contre la nouveauté des hérétiques, comme il se voit en Tertullien, Irénée & saint Augustin, contre les Manichéens & Donatistes. Mais d'autant qu'on en fait un bouclier contre nous, comme si nous estions inventeurs de choses nouvelles, il est plus que nécessaire qu'on entende ce que nous en tenons. Nous disons qu'il y a une succession de doctrine & une succession de personnes. Quant à celle de la doctrine, nous l'advouons comme une marque infaillible de la vraie Eglise, suivant ce que nous en avons dit; car nonobstant que la doctrine évangélique ne soit en elle-mesme plus digne de croire pour son ancienneté, & qu'il advienne souvent, par nos iniquités & par une juste vengeance de Dieu, qu'elle semble autant nouvelle aux hommes qu'elle devroit estre familière & acoustumée, ce neantmoins le tesmoignage d'une succession ancienne & continuelle fert beaucoup envers les hommes pour l'autoriser davantage.

» QUANT à la succession personnelle, nous l'advouons aussi, mais sous condition qu'elle soit conjoindue avec celle de la doctrine prophétique & apostolique, pour le moins es points substantiels & fondamentaux, & non autrement. Et notés, s'il vous plaist, messieurs, que ie parle notamment de la doctrine, & non point des mœurs; car encores qu'il soit requis d'estre entier en doctrine & en vie, pour estre bon & vray pasteur, si est-ce que pour ignorance, ou pour diversité d'opinion es points de la doctrine qui ne

(1) I Cor., XII, 28. Ephés., IV, 11. I Tim., III, 1. Tite, I, 5.

De la succession apostolique.

1561.

sont substantiels, & aussi pour les mœurs, nous ne laissons de tolérer un pasteur pour pasteur, pourvu qu'il retienne le fondement. Nous sommes enseignés de parler ainsi par le dire de notre Seigneur Jésus Christ, lequel a dit, qu'autant que les Scribes & les Pharisiens estoient assis sur la chaire de Moïse, il falloit « *faire ce qu'ils enseignoient, & non pas ce qu'ils faisoient* » (1). Lequel passage S. Augustin écrivant sur S. Jean, traité quarante-sixième, déclare devoir estre entendu des mercenaires, qui ne laissent d'avoir saine doctrine, & non point des faux prophètes, desquels Jésus Christ aussi a dit au contraire : « *Gardés-vous du levain des Pharisiens* » (2). « *Estant, dit saint Augustin, assis sur la chaire de Moïse, ils enseignent la loi de Dieu, & pourtant Dieu enseigne par eux; mais s'ils veulent enseigner leurs propres doctrines, n'écoutez ni ne faites ce qu'ils disent.* » Ce que le même auteur expose encores plus amplement au sermon quarante-neufième, *De verbis domini*. Ainsi donc, messieurs, pour revenir au point, parce que les faux prophètes peuvent succéder aux véritables, & les loups aux vrais bergers, voilà une raison péremptoire pourquoi nous réputons la succession personnelle non-seulement non recevable, mais aussi du tout à condamner, comme donnant couleur à mensonge, sinon que la succession de la doctrine y soit adioutée pour fondement.

Cette succession a été interrompue.

» D'AVANTAGE, si ceste succession personnelle estoit simplement tenue pour marque infailible de l'Eglise, il faudroit nous monstrier quelque promesse de Dieu, par laquelle il eust astringé sa grace à certains sièges ou régions. Ce que nous ne pensons qu'il se puisse trouver en la nouvelle alliance, mais bien qu'il y aura toujours une Eglise catholique, c'est-à-dire universelle, d'autant que les membres particuliers en sont espars çà & là, par le monde universel, selon qu'il plaît à Dieu exercer ses jugemens sur ceux qu'il retranche du tout, ou qu'il chastie pour un temps, & despleyer ses miséricordes sur ceux qu'il entretient de bien en mieux, ou qu'il appelle de

nouveau à sa connoissance; car, en quelques endroits, le Seigneur usant de sa iuste vengeance semble tout raser iusqu'à n'y laisser aucune trace d'église, comme il est advenu au pays de Barbarie & en la plupart du Levant; & en d'autres pays il laisse encore quelque trace d'église comme nous le voyons és églises de Grèce, & plus près de nous encor. D'autre part aussi le Seigneur quelquefois ne fait qu'entrecouper ceste succession personnelle de pasteurs, comme il est advenu en Antioche du temps de Samosatenus (1), & en Alexandrie du temps du bannissement d'Athanase, & en tant d'autres églises du temps que les hérésies ont eu la vogue.

» MESMES, sans chercher les choses plus avant pour le présent, il y a eu interruption de succession personnelle, pour le moins du temps que Honorius premier tenoit le siège environ l'an 623, condamné pour l'exécrable hérésie d'Eutichès, environ 681 (2). Et du temps du pape Jean vingt-deuxième, semblablement condamné pour hérétique; sinon qu'on voulust dire que les hérétiques notoires fussent pasteurs, outre ce qui est advenu du temps de la papesse Janne (3), environ l'an 854, & durant tant de schismes d'antipapes qui se lisent és histoires.

» PAR ces raisons il conclut que, sans s'arrester à la succession personnelle, pour bien connoître l'Eglise, il faut toujours venir à la pureté de la doctrine & sincère administration des sacrements, de sorte que ceux-là sont à tenir pour vrais successeurs des apôtres, lesquels estans légitimement appellés baptesmes sur le fondement d'iceux, soit qu'il y ait eu une perpétuelle succession personnelle, soit qu'elle ait esté pour quelque temps interrompue, ou même qu'ils soient les premiers annonciateurs de l'Evangile en quelque lieu; comme au contraire ceux qui ne preschent point du tout,

(1) Paul de Samosate. Voy. ci-dessus, page 292.

(2) C'est-à-dire quarante-trois ans après sa mort, survenue en 638. Voy. sur la condamnation du pape Honorius, *Encyclop. des sciences relig.*, VI, 350.

(3) La légende de la papesse Jeanne doit être décidément écartée du domaine de l'histoire, et M. Doellinger en a fait justice dans son livre *Die Pabst-Fabeln des Mittelalters*, Munich, 1863 (*Encyclop. des sciences relig.*, VII, p. 216).

(1) Matth., XXIII, 3.

(2) Matth., XVI, 6, 11.



ou qui au lieu de la doctrine apostolique preschent la leur, encor qu'ils allégaissent mille prédécesseurs confécuteurs, ne doivent estre ouïs pour pasteurs, mais fuis comme loups, par l'express commandement de Iésus Christ & de ses apostres (1).

» MAIS, dira quelcun, est-il dit pourtant qu'il soit permis à chacun d'annoncer la doctrine & administrer les sacremens? Non certes; car il faut que toutes choses se fassent par bon ordre en la maison de Dieu, comme dit l'Apostre (2). Qui sont donc les vrais pasteurs? Ceux qui sont légitimement appelés. Il reste donc de savoir quelle est la vocation légitime, & qu'on entende ce point. Nous disons qu'il y a une forme de vocation ordinaire & une extraordinaire. Celle est ordinaire en laquelle est gardé l'ordre que Dieu a establi en l'Eglise. En cest ordre il y a premièrement examen de la doctrine & de la vie, puis après l'élection légitime, & finalement l'imposition des mains. Cecy se voit en plusieurs passages de l'Ecriture estans mis & conioints ensemble, comme l'élection de S. Mathias & des sept diacres es Actes des Apostres (3), avec ce qui en est escrit dans les épistres de S. Paul à Timothée & à Tite (4). Voilà donc la vocation ordinaire, de laquelle il est aisé à recueillir que celle est extraordinaire, en laquelle, nonobstant qu'elle soit légitime par l'autorité de Dieu, ou l'une de ces deux choses défaut, ou les deux, ou toutes les trois. Or que le Seigneur ayt souventesfois usé de telles vocations extraordinaires, il appert par toute l'Ecriture. Car qui a imposé les mains à Moïse pour consacrer Aaron? Et qui a oint en l'estat de prophète Jonas, Daniel & plusieurs autres? Et quand est advenu cela? lors que ceux qui tenoient l'ordre en leurs mains en ont abusé. Lors, di-je, a il fallu que Dieu ayt mis la main extraordinairement à son œuvre, non pas pour amener confusion en sa maison, mais pour corriger ceux qui, sous ombre de leur succession ordinaire, avoient tout renversé & perverti. Et qu'ainsi soit, ie m'en rapporte aux écrits des prophètes,

s'adressans principalement contre les sacrificateurs. Si là-dessus on réplique que tels personnages ont eu ce neantmoins quelque témoignage extérieur miraculeux & céleste de leur vocation, ie respond que cela est bien vray en d'aucuns, mais non pas en tous, sinon qu'on vueille deviner ce qui n'est nullement apparent par autre témoignage. Car mesme ie ne scay s'il se trouvera guères de prophètes de la race d'Aaron, ou auxquels les mains aient esté imposées par la façon ordinaire. Si on allègue aussi que les susdits prophètes se sont contentés d'arguer & reprendre, sans fe vouloir mesler des sacrifices, ie respond en premier lieu, que cela ne se trouvera véritable par tout. Car Samuel qui n'estoit de la race d'Aaron, mais seulement de Choré, a sacrifié en Mispa, comme il est escrit 1. Samuel, 7 (1). Et Elie Galaadite a sacrifié en Carmel, comme il est escrit au premier des Rois, 18<sup>e</sup> chap. (2).

» SECONDEMENT ce n'est pas merveilles si les Prophètes de ce temps-là n'ont estendu leur commission extraordinaire iusques à circoncir & sacrifier, veu que ceste charge estoit assignée pour héritage à la race de Lévi, ce qui n'a point de lieu aujourd'huy. Voilà, messieurs, ce que nous appelons l'Eglise, & ce que nous sentons des marques d'icelle, & de la vocation des pasteurs. Desquelles choses si vous voulés faire application ou à nos églises, ou à nos personnes, nous espérons, avec l'aide de Dieu, en monstrier si bonnes enseignes que nul n'aura iuste occasion d'en douter; suivant la parole de Dieu, & ce qui en est véritablement escrit, comme il nous semble, en un traité qui se trouve entre les œuvres de S. Augustin, intitulé: *Dialogue des 65 questions*, en la question dernière.

» MAINTENANT venons à parler de l'autorité de l'Eglise. Il appert par les choses susdites que nous ne déroguons en rien aux précieux & hauts titres que le saint Esprit luy attribue. Mais nous disons qu'elle est tellement « *le corps du Seigneur*, » qu'elle est encores en partie en son pèlerinage, attendant la pleine iouissance de son chef (3). Elle est « *la maison de Dieu*, »

L'autorité de l'Eglise.

(1) Matth., VII, 15.

(2) 1 Cor., XIV, 40.

(3) Actes, I, 21-26; VI, 5.

(4) 1 Tim., V. 22. 2 Tim., II, 2. Tite, I, 6.

(1) 1 Sam., VII, 9.

(2) 1 Rois, XVIII, 36-38.

(3) Hébr., XI, 13. 1 Cor., I, 7.

L'ordre ecclésiastique.

des vocations extraordinaires.

1561.

mais qui se bafit encores & croift de iour en iour; elle eft gouvernée par l'Efprit de Dieu, mais combattant encores contre la chair; elle eft purifiée, mais c'eft pour eftre petit à petit amenée à cefte perfection de beauté, où « *il n'y aura lache ni ride quelconque*; » elle cognoift Dieu, mais c'eft « *en partie*. » Et quand ie parle ainfi, meffieurs, ie croy que vous recognoiffés bien les propres mots de l'Apoftre (1). Bref, nous confeffons que, hors l'Eglife il n'y a point de falut, puisque la vie n'eft ailleurs qu'en Iéfus Chrift, & qu'iceluy ne desploye fa vertu vivifiante ailleurs qu'en fes membres, defquels l'union & l'affemblée s'appelle l'Eglife (2). Mais la question eft de favoir fi en ce monde elle peut errer, & fi elle eft par-deffus l'Efcriture, ou bien entièrement fuivie à icelle. Sur cela ie repond que c'eft une chofe hors de doute, que fes membres en particulier peuvent errer & qu'il y en a qui errent tous les iours tant en la doctrine qu'és mœurs, fuivant ce que dit S. Paul, « *que nous cognoiffons en partie*, » & S. Iean, « *que fi nous difons que nous n'avons point de péché, nous nous décevons nous-mêmes* » (3).

» Or, fi quelqu'un veut excepter de ce nombre les anciens docteurs, il nous pardonnera fi nous ne l'en croyons pas. Car certes il nous feroit aisé d'affembler plusieurs témoignages des fautes qui fe trouvent és plus grands & anciens (ce que foit dit fauf la révérence due à leur excellente piété & doctrine), mais nous ne voulons nous y arrefter, tant pour l'honneur que nous leur portons, & à bon droit, qu'auffi d'autant que fi l'ay bien entendu le dire de monsieur le cardinal, il n'eft d'avis non plus que nous de les recevoir fans exception. Voylà ce que nous sentons des membres de l'Eglife en particulier, defquels toutesfois l'imperfection n'empêche point que l'Eglife n'en foit compofée; car petit à petit ils profitent tant en la cognoiffance de Dieu, qu'en amendement de vie. Mais fi on confidère les parties de l'Eglife plus généralement, comme elle eft diftribuée en divers diocèfes & provinces, dirons-nous qu'elles puiffent errer? De rechef, s'il

m'en fouvient, monsieur le cardinal fut naguères d'avis que mefmes les Eglifes particulières, & les conciles provinciaux peuvent errer & ont erré fouvent; & de fait cela eft confirmé par une fi longue expérience, qu'à noftre avis nul homme de bon iugement n'en peut douter.

» Il refte donc de confidérer toute l'Eglife en fon univerfalité. Mais en quelle forte? Car la confidérant en la représentation d'un concile univerfel, premièrement il n'y a pas grande apparence d'estimer que toute la vertu que le S. Efprit desploye en l'Eglife foit refreinte à un certain nombre de prélats qui ne font pas tousiours les plus doctes ne les meilleurs, encores qu'ils repréfentent toute la multitude de ceux qui les ont envoyés. Car combien de fois adviendra-il qu'une fimple perfonne aura plus d'intelligence pour un coup, que le plus docte de toute une compagnie? Et pourtant il a esté dit longtems, par une glofe au chapitre *significasti de electionibus*, qu'il faut pluftoft adioufter foy à un homme privé, qui foit fidèle & qui ait meilleure autorité ou raifon, qu'à tout un concile ou au pape. Et mefmes en ce grand concile de Nicène, à quoy tint-il que la loy du célibat, qui a depuis amené tant d'ordures en l'Eglife, ne fut dès lors établie? A un feul. Paphnutius (1), comme dit l'hiftoire. Davantage, quand a esté affemblé un concile fi général, qu'une grande partie non feulement des fçavans & plus faincts perfonnages, mais auffi de prélats ne foit demeurée derrière? Et qui nous affeura que les abfens ne puiffent avoir en aucune fois plus de révélations que les préfens? Outre tout cela, vous favés, meffieurs, combien il y a de tems qu'une horrible confufion règne en l'Eglife, & principalement és plus grands eftats & dignités de prélature, de forte que la plus grande défolation de la maifon de Dieu eft à l'endroit qui deuft eftre le plus entier & mieux orné. Pour le moins longtems y a que les exemples en ont apparû, & que les bons évêques en ont ietté des fouspirs fi hauts & fi clairs que nous les oyons

1561.

De l'Eglise  
en son  
universalité.

Si l'Eglise  
peut errer.

Les églises  
particulières  
sont faillibles.

La confusion  
règne dans  
l'Eglise.

(1) 1 Cor., XVI, 9.

(2) 1 Jean, V, 11. 12.

(3) 1 Jean, I, 8.

(1) Paphnutius étoit disciple de saint Antoine. Il mourut vers 360, évêque dans la haute Thébaïde. Son avis contre le célibat imposé aux prêtres prévalut au concile de Nicée.

encores. Et de fait, ce qu'en escrit S. Bernard des livres de la considération, & au sermon de la conversion de S. Paul, n'est pas moins notoire que véritable : « *Hélas, Seigneur, dit-il, ceux qu'on voit aimer les premiers lieux en ton Eglise, & tenir la principauté, sont les premiers à te persécuter; ils ont pris l'arche de Sion, ils ont occupé le chasteau, & puis ont par puissance mis toute la cité en feu.* »

» CELA soit dit, messieurs, non point pour iniurier personne, mais pour montrer que les vocations principales en l'Eglise, estans de si longtemps desreiglées, il est impossible de bien conclure que les conciles universels, qui ont esté depuis un long temps congrégés d'une multitude si mal qualifiée, ayant esté conduits par le saint Esprit, iusques à ne pouvoir errer. Un ancien souverain sacrificateur, Caïphe, duquel ie ne voudroye faire mention en ceste compagnie si ce n'estoit qu'on allègue son exemple à ce propos, a bien prophétisé combien qu'il ne valust rien<sup>(1)</sup>; mais nous ne lisons pas qu'il n'ayt point erré avec sa compagnie en condamnant Iésus Christ. Ioint que le saint Esprit en cest endroit a prophétisé, & non pas luy qui ne savoit [ce] qu'il disoit, & qui parloit estant meü d'un esprit tout contraire, c'est à favorir diabolique, veu qu'il concluait à tuer un innocent, c'est à favorir Iésus Christ le Fils de Dieu.

» DAVANTAGE, si un concile universel a receu ce privilège de ne pouvoir errer, ni en la reigle de la doctrine, ni en la forme des mœurs, nous demandons de quel temps est datté ce privilège; car il n'y a iamais eu qu'une foy & qu'une mesme Eglise<sup>(2)</sup>. Or qu'il y ait eu de l'erreur en l'Eglise ancienne sous la vieille alliance, les prophètes le tesmoignent ouvertement, & les histoires en font bonne preuve. « *Tous leurs spéculateurs*, dit Isaye, chapitre cinquante-sixiesme, *sont aveugles, ils ne savent rien, ils sont tous chiens muets* »<sup>(3)</sup>; & Jérémie, chapitre sixiesme : « *depuis le prophète iusques au sacrificateur, tous sont fausseté* »<sup>(4)</sup>. Et afin qu'on ne

restreigne point cecy à la vie des particuliers, il est dit expressément au 14. chapitre du mesme prophète : « *ils prophétisent choses faulces & une vision mensongère* »<sup>(1)</sup>; & en Isaye, chapitre 29, que « *la sapience des sages périra, & l'entendement des prudens s'esvanouira, que Dieu fermera les yeux des prophètes & des principaux* »<sup>(2)</sup>. Et en Ezéchiel, 7, que « *la loy périra du sacrificateur* »<sup>(3)</sup>. Et de fait, qui a condamné les prophètes, comme Jérémie, Michée, voire le propre Fils de Dieu, & après luy les Apostres, sinon les assemblées des prélats d'Israël? Si là-dessus on respond que ces choses sont advenues du temps de la vieille alliance, ie respond que ce n'est pas assés dit, ny pertinemment répondu; car la conclusion sera tousiours ferme, que l'assemblée des prélats de l'Eglise, quelque universelle qu'elle soit, a souvent esté gouvernée par l'esprit d'erreur plustost que par le saint Esprit.

» SECONDEMENT, si nous venons à la nouvelle alliance, saint Paul n'a il pas expressément admonesté toute l'Eglise en la personne des Ephésiens, que « *les loups sortiroient du milieu des pasteurs*, » & que « *le fils de perdition sera assis au temple de Dieu* »<sup>(4)</sup>? Et de fait, en conférant les conciles les uns avec les autres, il se trouvera tant de contrariétés entre eux-mesmes, que force est de confesser que le S. Esprit n'y a pas tousiours eu audience, ains que Satan s'est pieça transfiguré en ange de lumière és conciles généraux, pour déguiser sa fausseté. Il y a un passage exprès de cela en saint Augustin, livre 2 du baptisme, contre les donatistes, chapitre 31, lequel i'alléguay en ma première harangue, & que i'allégueray derechef, & pour cause. Là il est dit expressément que les épistres des évesques particuliers sont corrigées par les conciles provinciaux, & les provinciaux par les universels, & les premiers amendés par les derniers, quand, par quelque expérience des choses, ce qui estoit clos est ouvert, & ce qui estoit caché est mis en évidence.

De la nouvelle alliance.

(1) Jean, XI, 51.

(2) Ephés., IV, 5.

(3) Esaïe, LVI, 10.

(4) Jérém., VI, 13.

(1) Jérém., XIV, 14.

(2) Esaïe, XXIX, 14.

(3) Ezéch., VII, 26.

(4) Actes, XX, 29. 2 Thess., II, 4.

es conciles universels peuvent errer.

de l'ancienne alliance.

1561.

» A ceci a esté respondu par monſieur le cardinal en ſa harangue que cela ſ'entendoit des choſes externes, qui ſe peuvent, & doivent varier ſelon que la néceſſité le requiert. Mais ſi on veut conſidérer le tout de plus près, il ſe trouvera que ce mot *emendari* préſuppoſe une faute commiſe & puis corrigée. Loint que ſi ceſte reſponſe eſtoit recevable, il faudroit dire le ſemblable des épiſtres des évêſques & des conciles provinciaux. Ce qui eſt directement contre l'intention de ſainct Auguſtin, qui diſpute en ceſt endroit-là non point de quelque police extérieure, mais d'un point de doctrine, c'eſt à ſavoir de l'opinion de Cyprian & du concile d'Afrique touchant la rebaptiſation. Si on allègue auſſi un autre argument acouſtumé, c'eſt à ſavoir, que ſi noſtre Seigneur a promis d'eſtre au milieu de deux ou de trois aſſemblés en ſon nom, à plus forte raiſon il ſe trouvera en un concile univerſel; nous accordons que cela eſt à préſumer, mais il y a différence entre une préſumption & une néceſſaire concluſion. Car depuis que la malice des hommes vient ſouventſois juſques à ce point d'abuſer du nom de Dieu, pour eſtablir menſonge, tels peuvent avoir Dieu en la bouche, qui ont ſon ennemi au cœur; & l'imbécillité de l'entendement de l'homme eſtant ſi grande qu'elle ſe void ordinairement, outre une infinité d'affections déſordonnées qui nous bandent les yeux, nous diſons que celui qui n'a autre fondement que l'advis des hommes & l'apparence extérieure d'un concile eſt pluſtoſt en danger d'eſtre trompé qu'autrement.

Si la doctrine  
de l'Egliſe  
eſt incertaine.

» Quoy donc? voulons-nous que la doctrine de l'Egliſe ſoit incertaine, puisqu'elle peut errer? Rien moins, car nous confeſſons qu'encores que « *nous ne cognoiſſions qu'en partie*, » comme dit ſainct Paul, & qu'en ceſt eſgard erreur ſoit touſſours meſlé parmi vérité, ſi eſt-ce que Dieu ne permet point que la vérité des points ſubſtantiels de noſtre ſalut ſoit iamaſ tellement enſevelie en toute ſon Egliſe, qu'il n'y ait touſſours quelque nombre, maintenant plus petit, maintenant plus grand, lequel entende ce qu'il faut entendre, & ſuive ce qu'il faut ſuivre; comme nous voyons eſtre advenu du temps d'Hélie en Israël, & de la captivité de Babylone, & de

la venue de Iéſus Chriſt, quand à grand'peine y avoit-il un Zacharie, une Elizabet, un Ioseph, une vierge Marie, un Siméon, une Anne prophéteſſe, qui cogneuſſent & euſſent la droite intelligence de l'accompliſſement des prophéties parmi tant de corruptions des Scribes, Phariſiens & Saduciens. Telles interruptions doncques en l'Egliſe de Dieu, procédantes de l'iniquité des hommes, ſont ainſi comme un orage, ou comme un brouillard, qu'il fait eſvanouir puis après par le ſoleil de ſa parole, quand il luy plaſt, & ſelon qu'il diſpenſe les ſecrets de ſes iugements & de ſes miſéricordes. Voulons-nous auſſi condamner les conciles anciens? A Dieu ne plaſe; car meſmes vous ſavés que ſ'il eſt queſtion de ſe reigler par iceux, vous changérés plus de choſes que nous, & vous y avés travaillé ces iours paſſés, mais ſeulement nous requérons que l'Eſcriture ſoit la pierre de touche pour examiner tout ce qui ſe fait & dit en l'Egliſe.

» Si cela vous ſemble eſtrange, ie vous prie, meſſieurs, de conſidérer ce paſſage tant célèbre de ſainct Auguſtin eſcrivant à Maximin arrien, livre 2, chapitre 14 (1). Y a-il un concile univerſel plus approuvé que le premier appelé Nicene? Ie croy que non. Et quel eſt le concile Arimin? Un concile reietté & condamné à bon droit. Et de quoy diſpute là ſainct Auguſtin? D'un principal article de foy, & deſà pluſieurs fois tout réſolu, c'eſt à ſavoir de la coeſſentialité du Fils éternel de Dieu. Cependant voilà ſainct Auguſtin qui teſmoigne que ſa partie n'eſt aſtrainte au concile de Nicene, ni luy auſſi au concile Arimin, mais qu'il veut combattre par les Eſcritures, « *qui ſont*, dit-il, *teſmoins communs aux deux parties*. »

Or, là deſſus, ſi on allègue l'obſcurité des Eſcritures, il nous faut bien confeſſer ce que dit ſainct Paul, « *que l'homme naturel ne cognoit point les choſes de Dieu* » (2) : & ce que dit ſainct Pierre, « *que les Eſcritures ne ſont point d'une particulière interprétation* » (3). Mais cependant ſi ceſte obſcurité des Eſcritures eſt ſi grande, qu'elles ne nous puiſſent eſclairer

1561

La Bible eſt  
ſuffiſamment  
claire.

(1) Voy. ce paſſage cité ci-deſſus, p. 280.

(2) 1 Cor., II, 14.

(3) 2 Pierre, I, 20.

1561.

d'elles-mêmes, d'où vient cela que Jésus Christ ne nous renvoie ailleurs, quand il dit : « *Sondés les Écritures* » (1) ? Et d'où vient qu'Abraham, étant requis par ce malheureux riche d'envoyer quelqu'un de l'autre monde pour avvertir ceux de cestuy-cy : « *Ils ont* (dit-il) *Moyse & les prophètes : s'ils ne les croient, ils ne croiront non plus quand quelqu'un des morts résusciteroit* » (2). Outre cela, qu'eussent fait ceux qui n'ont eu que les écrits des apôtres devant qu'il y eust commentaires écrits par les anciens ? Là-dessus il me souvient, monsieur le cardinal, qu'en vostre harangue, vostre avis a porté de recevoir pour ferme interprétation & pour tradition apostolique ce qui a été toujours reçu en l'Eglise, & partout, & de tous. Mais qui nous assure de ces trois points ? Certainement nul à mon avis ; car il se trouvera une infinie diversité es livres des anciens, voire mêmes en quelques articles de foy.

» D'AVANTAGE, s'il faut venir à ce mot *toujours & de tous*, par quel temps commencerons-nous, sinon par l'Eglise apostolique ? Et qui seront les premiers en conte, sinon les apôtres, desquels l'histoire a été si fidèlement écrite par saint Luc, & qui se peut aussi cognoître par leurs écrits ?

» PAR ainsi donc, messieurs, pour conclusion, d'autant que toute vérité vient de Dieu, lequel a choisi pour ses truchemens, en ce qui concerne nostre salut, les prophètes & apôtres, nous recourons toujours à ce fondement des Écritures. Nous ne reiettons cependant l'avis des Conciles ni des Pères, mais c'est en tant qu'ils confirment leur dire par bons témoignages de ces Écritures, « *lesquelles*, » comme dit véritablement saint Augustin es livres *De la doctrine chrestienne*, « *sont tellement attrempées par le saint Esprit, que ce qui est dit obscurément en un lieu est très clairement dit ailleurs*, » avec plusieurs autres regles qui sont contenues edits livres de saint Augustin, *De la doctrine chrestienne*, & autres qui ont traité ceste matière.

» Si est-ce qu'il reste encore une difficulté à vider, qui gist en ce que plusieurs ont pensé que la volonté de

Dieu, touchant tout ce qui est requis à nostre salut, ne nous a été du tout écrite par les évangélistes & apôtres ; mais si cela avoit lieu, ie vous prie, messieurs, de considérer quelle ouverture sera faite à mettre en avant toutes les rêveries qu'on voudra. Et de fait, nous voyons que ce a été le passage par lequel Satan est entré pour dégaster la vigne du Seigneur.

» CEPENDANT nous ne nions pas que devant Moyse Dieu n'ait gouverné son Eglise par visions & révélations, & que les apôtres n'ayent planté les églises de vive voix, devant que leur doctrine ait été écrite. Mais pourquoy est-ce que croissant la malice des hommes avec le nombre, & au contraire descroissant la bonté de leur vie, le Seigneur a voulu que ceste doctrine fust enregistrée en langage commun & entendu de tous ? A-ce pas été afin d'obvier à ceux qui savent orner leurs rêveries du titre de tradition, ou de révélation, ou de coutume ? Or si ceste doctrine n'est écrite qu'en partie, de quoy servira ce remède ? Certainement saint Jean ne parle pas ainsi des Écritures quand il dit que les choses qu'il a écrites sont écrites « *afin qu'en les croyant on ait la vie* » (1), ce qui seroit faux s'il y avoit quelque autre doctrine nécessaire au salut. Saint Paul aussi déclarant l'usage de l'Écriture, & voulant endoctriner en la personne de Timothée, son fidèle disciple, tous les ministres de l'Eglise de Dieu, n'eust pas dit « *qu'elles rendent l'homme de Dieu* » (c'est-à-dire le ministre de la parole de Dieu, ou mêmes si vous voulés tout homme fidèle) *parfait & accompli* » (2), s'il y falloit adjoûter encore quelque chose non écrit. Cependant nous ne doutons point qu'il n'y ait eu de tous temps des traditions non écrites touchant l'ordre & manière de faire. Mais pour ce qu'on a abusé longtemps [il y] a de ce nom, il faut monstrier quelles sont les recevables, ce qui ne fera mal aisé de faire, si on se propose deux points pour en faire droit jugement, c'est à sçavoir si elles sont conformes à la doctrine, & propres à édification. Car c'est une chose toute assurée que les apôtres ni vrais pasteurs n'ont jamais dressé

1561.

(1) Jean, V, 39.

(2) Luc, XVI, 31.

(1) Jean, XX, 31.

(2) 2 Tim., III, 16, 17.

1561.

manières de faire qui fussent directement ou obliquement contraires à la vraie doctrine, ni pareillement qui destournaissent les hommes tant soit peu du service spirituel. Quand donc cette règle sera gardée, alors sera-il aisé de discerner la doctrine d'avec les traditions, & les fausses traditions des vraies. Et vous pouvez savoir, messieurs, combien Tertullien, en son *Traité des Ecritures*, a trouvé estrange le dire de ceux qui ont laissé quelque chose à enseigner ou de bouche ou par écrit de ce qui est requis à nostre salut. Je diray davantage, c'est à savoir que cela mesmes que les apostres se trouveront avoir fait en cest endroit n'est pas tousiours perpétuel; non pas qu'ils ne soient tesmoins sans reproche, mais pour ce que, selon la règle de charité, ils ont donné quelque chose à l'infirmité des Juifs, comme en ce qu'ils ont ordonné des choses estouffées, & de ne manger point de sang (1). & en ce que S. Paul a enseigné & pratiqué luy-mesme en Timothée, & en sa personne (2), lesquelles choses n'auroient auioird'huy lieu, sinon en suivant la règle générale de s'accommoder au prochain es choses indifférentes. Et telles choses aussi se peuvent recueillir d'autres manières de faire qu'ils ont accommodées à leur temps, comme quand il est parlé du baiser, & d'avoir la teste decouverte en signe d'autorité (3), qui sont choses du tout contraires à la manière de faire d'auioird'huy entre plusieurs nations, entre lesquelles il seroit trouvé fort estrange, que les hommes s'entrebaissassent, ou qu'un homme baissast une femme autre que la sienne, comme aussi auioird'huy parler à teste decouverte est signe d'une condition inférieure.

» Toutes ces choses donques doivent estre considérées, devant que croire une coustume estre apostolique, & afin de n'abuser de l'autorité ou coustume des apostres pour troubler les églises, comme nous voyons qu'il est advenu depuis le temps des apostres pour la feste de Pâques, & du temps mesmes des apostres touchant ceux qui abusèrent de l'autorité de

l'église de Jérusalem, pour mesler le iudaïsme avec le christianisme, comme il est écrit en l'histoire des Actes des Apostres (1). Là il fut ordonné qu'on ne chargeroit les consciences de nul ioug. Comment donc esimerons-nous que les apostres aient inventé tant & tant de cérémonies, esquelles puis après on a mis la rémission des péchés & les mérites, veu qu'ils ont fait une si expresse protestation au contraire, & n'ont pas mesmes voulu donner lieu aux cérémonies mosaïques, desquelles Dieu luy-mesmes estoit auteur. Il y a longtemps que saint Augustin s'en est plaint écrivant à Ianuarius; mais il n'y a point doute que, s'il eust esté en un tel temps que le nostre, il en eust bien parlé autrement. En somme donc nous requérons que l'Ecriture, qui est toute claire en cest endroit, discerne entre les traditions bonnes & mauvaises, les saintes & prophanes, les nuisibles, nécessaires & superflues.

» Ces points estans vidés, il est aisé de décider ceste question, si l'Eglise est par dessus l'Ecriture, qui me semble une question aussi impertinente, que si on demandoit si l'enfant est par dessus son père, la femme par dessus son mari, voire l'homme par dessus Dieu. Et de fait iamais la vraie Eglise ne fera procès à Dieu en une telle querelle, mais passera tousiours condamnation. Et ne sert rien de dire que l'Eglise est devant l'Ecriture; car, encores qu'ainsi soit, si est-ce que ceste parole, qui depuis a esté écrite, est tousiours plus ancienne, veu que par elle a esté conceue, engendrée, & nommée l'Eglise, comme dit a esté. On allègue sur ce point le dire de saint Augustin: « *ie ne croiroye point à l'Ecriture si l'autorité de l'Eglise ne m'esmouvoit*; » mais il falloit considérer que saint Augustin parle là de soy-mesme, comme manichéen. Quand donc deux parties seront en débat de la vérité d'un instrument, à qui aurons-nous recours, qu'au notaire qui en garde le registre? Mais cependant ce n'est pas à dire que le registre soit fondé sur le tesmoignage du notaire, qui ne laisseroit pas d'estre véritable & authentique, encores que l'homme vivant n'en rendist

1561

Le concile de Jérusalem.

Si l'Eglise est par-dessus l'Ecriture.

Des accommodations pour les choses indifférentes.

(1) Actes, XV, 29; XVI, 3; XVIII, 18.

(2) Actes, XVI, 3; XVII, 18.

(3) 1 Cor., XVI, 20, et passim. 1 Cor., XI, 7.

(1) Actes, XV, 5.

1561.

tesmoignage. Autant en faut-il répondre à ceux qui pensent que l'autorité des livres canoniques n'est fondée que sur ce que l'Eglise en a déterminé ; comme ainsi soit qu'il se trouvera des déterminations des conciles en cest endroit toutes diverses, ce qui pourra estre plus amplement déduit en la mutuelle conférence. Or il me suffira d'alléguer, outre tout ce que dessus, une seule raison accompagnée de l'autorité de quelques anciens bien approuvés. La raison est telle : Jésus Christ luy-mesme a tant honoré la doctrine des prophètes qu'il avoit envoyés qu'il a approuvé sa doctrine par leur tesmoignage (1). Sainct Paul a souffert que ceux de Béroé fissent le semblable, comme il est escrit Actes 17 (2). Sainct Pierre loue expressément ceste manière de faire (3). Il ne faut point donc que ceux qui se disent vicaires de Jésus Christ & successeurs de S. Pierre & de S. Paul, refusent pareille condition.

» Au reste, voilà que dit sainct Hierosme, chap. 9. livre 2. sur Iérémie : « Il ne faut suivre l'erreur ni de ses pères, ni de ses ancestres, ains l'autorité des Escritures. » Et sainct Chrysostome sur le 24. de sainct Matthieu, homélie 49 : « Celuy qui veut cognoistre quelle est la vraye Eglise de Christ, comment le cognoistra-il en si grande confusion de telle ressemblance, sinon par les Escritures ? » Item au mesme lieu : « Ceux qui sont en Judée, qu'ils s'enfuyent aux montaignes ; c'est-à-dire que ceux qui sont en la chrestienté se retirent aux Escritures. Et pourquoy est-ce qu'en ce temps là tous les chrestiens se doivent retirer aux Escritures ? D'autant que depuis le temps que l'hérésie a occupé les églises, on n'a peu avoir certaine probation de la vraye chrestienté, & ne peut estre autre refuge aux chrestiens voulans cognoistre la vérité de la foy, sinon les saintes Escritures. Quiconque donc veut cognoistre quelle est la vraye Eglise de Jésus Christ, comment la cognoistra-il, sinon seulement par les Escritures ? » Item « le Seigneur cognoissant si grande confusion devoir advenir dans les derniers iours, commande que les chrestiens

qui veulent prendre la fermeté de la vraye foy n'ayent refuge à nulle chose sinon aux Escritures : autrement s'ils regardent aux autres choses, ils seront scandalisés, & périront, n'entendant point que c'est de la vraye Eglise, & par cela trebucheront en l'abomination de la désolation, laquelle se tient au saint lieu de l'Eglise. »

» Et S. Basile en la somme neuvesme de ses morales, chap. 22 : « Si tout ce qui n'est point de foy est péché, comme dit l'Apostre, & [si] la foy vient de l'ouïr, & l'ouïr est par la parole de Dieu (1), tout ce qui est hors l'Escriture divinement inspirée est péché. » Item en un sermon de la confession de foy : « Si Dieu est fidèle en tous ses propos, & [si] tous ses mandemens sont fermes & establis à iamais, estans faits en vérité & droiture, c'est manifestement se détourner de la foy, & un crime d'orgueil de reietter quelque chose de ce qui est escrit, ou introduire quelque chose qui ne soit point écrite. »

» Iusques icy, Madame, j'ay répondu amplement & selon la mesure de la cognoissance que Dieu nous a départie au premier point de la harangue dernière de messieurs les prélats, concernant l'estat & autorité de l'Eglise de nostre Seigneur ; sur quoy nous sommes encores tous prests d'entendre tout ce qui nous sera monsté par la pure parole de Dieu. Il reste l'article de la Cène duquel ie me déporteray, s'il plaist à vostre Maïesté, tant pour vous avoir desjà par trop retenue avec toute l'illustre compagnie, que pour le désir que nous aurions que ceste conférence fust commencée & suivie par un meilleur ordre ; ioint qu'en parlant sommairement d'une matière qui a esté iusques icy tant obscure & enveloppée, il est mal aisé que beaucoup de paroles n'eschappent, quelque véritables qu'elles soient, qui offensent les cœurs de ceux qui les oyent. Toutesfois, s'il plaist à vostre Maïesté que nous passions plus outre, nous sommes prests d'en dire ce que le Seigneur nous en a donné à cognoistre, nous submettans tousiours à ce qui nous sera monsté par les saintes Escritures, & supplians très humblement vostre Maïesté d'estre persuadée, qu'après la gloire de Dieu, auquel nous fervons,

1561.

Opinion des  
Pères.

Conclusion.

(1) Matth., XXIV, 15.

(2) Actes, XVII, 11.

(3) 2 Pierre, I, 19.

(1) Rom., X, 17 ; XIV, 23.

1561.

Réponse du  
docteur  
Despense.

il n'y a chose que nous pourchassions de plus grand désir que le repos de vos Maïestés & de tout ce royaume. »

CESTE harangue ainsi parachevée, le docteur Despense, après que le cardinal de Lorraine luy eust fait signe, s'approcha, & pour le commencement de sa réponse protesta qu'il avoit esté tousiours d'avis qu'on usast de toute douceur envers ceux du parti contraire, & que ceste si grande sévérité luy avoit tousiours despleu; adiousta puis après qu'il approuvoit en général ce que de Bèze avoit dit de l'Eglise, déclarant qu'il avoit tousiours tenu pour impiété & blasphème ce que aucuns disent que l'Eglise estoit par-dessus les saintes Escritures.

De la vocation  
légitime  
des pasteurs.

MAIS sur ce que de Bèze avoit dit de la succession ordinaire des pasteurs, il répondit qu'il n'estoit point bien satisfait, & maintint que de Bèze & ses compagnons n'estoient point légitimement appelés, pource que les uns n'avoient nulle imposition des mains, ou s'ils l'avoient eue, c'estoit de ceux qui n'avoient point autorité de ce faire, n'estans point évêques, veu que nul ne baille ce qu'il n'a pas. Il excepta de ce nombre ceux qui avoient esté créés prestres en l'Eglise romaine; mais il dit que leur vocation n'en estoit pas plus légitime, pource qu'ils s'estoient départis d'icelle Eglise & de leur prestise. Pour faire valoir ceste imposition des mains, il alléga l'autorité des anciens canons, & récita tout au long l'histoire d'Ichiras & Athanase selon qu'elle est contenue en l'histoire ecclésiastique; de là il vint à la vocation extraordinaire, & alléga deux poincts : le premier que nous n'en trouverions point d'exemple en l'Eglise chrestienne par l'espace de quinze cens ans, & le second que les vocations extraordinaires avoient esté approuvées, ou par miracle, comme il se void en Moyse, ou par Escriture, comme saint Jean prouva sa vocation par le tesmoignage de Malachie (1), concluant par ce moyen que la vocation dudit de Bèze & de ses compagnons estoit illégitime.

Des traditions.

AYANT achevé ce propos, il tomba en la matière des traditions, disant qu'il y avoit plusieurs poincts de nostre religion qui n'estoient que traditions, comme *Pater ingenuit, Filius homou-*

*fios*, le mot de Trinité, alléguant aussi ce qui avoit esté ordonné en la loy ancienne touchant l'autorité des pontifes.

QUANT AUX conciles généraux & universels, il dit qu'ils ne pouvoient errer en la doctrine. Et quant à ce qui avoit esté allégué de saint Augustin que les derniers conciles généraux corrigèrent les précédens, il dit que cela ne se pouvoit entendre de la doctrine, veu que du temps de saint Augustin il n'y en avoit eu que trois généraux, c'est à favoir le concile Nicène premier contre les Ariens, le concile de Constantinople contre les Macédoniens, & le concile d'Ephèse premier contre les Nestoriens, & pas un d'iceux n'a esté corrigé. Et sur ce propos il taxa de Bèze d'avoir mal allégué Tertullian *De prescriptionibus*, & pareillement l'histoire de Paphnutius, laquelle estoit en un auteur suspect, c'est à favoir Socrate (1), & non point es actes du concile Nicène. Ioint qu'il n'est point là parlé de la loy du célibat, qui estoit desjà long-temps en usage, quant à ceux qui estoient esleus devant qu'estre mariés; mais seulement si les mariés devoient s'abstenir de leurs femmes en étant appelés au ministère.

Les conciles  
universels  
ne peuvent  
errer.

FINALEMENT il parla de la Cène, mais fort succinctement, & seulement pour faire entrer de Bèze en ceste matière. De Bèze se levant pour répondre à ce que dessus, un petit moine blanc se présenta nommé de Xaintes, qui commença fort injurieusement à comparer de Bèze & ses compagnons aux anabaptistes qui se vantent aussi d'estre fuscités par l'inspiration du saint Esprit, contre tout ordre ecclésiastique; puis entrant en la question des traditions, alléqua que saint Cyprien avoit esté ainsi trompé avec ceux de l'Eglise d'Afrique, lesquels sous ombre que Jésus Christ n'avoit pas dit: *Ego sum consuetudo*, n'avoient suivi la coustume de l'Eglise touchant le baptême des hérétiques, & pourtant auroient erré. Il dit aussi que Tertullian avoit esté mal allégué à propos par de Bèze, attendu que Tertullian fait mention d'une parole non écrite, qui est ce qu'on appelle tradition. Item il

Le moine  
de Xaintes.

(1) Socrate le Scolastique, qui continua l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de l'an 306 jusqu'en 439.

(1) Mal., III, 1. Marc, I, 2.



1561.

s'esmerveilleoit que de Bèze avoit osé alléguer Chrysostome, lequel avoit écrit au proëfme sur saint Matthieu que ce que la parole de Dieu avoit esté mise par écrit estoit outre l'intention de Dieu, & pour la fin il exhorta fort orgueilleusement de Bèze de lire trois ou quatre fois les anciens devant que de les alléguer. Davantage, pour confirmation de son dire, il mit en avant ce qui a esté dit de saint Paul, 1. Cor., II, touchant ce que les femmes doivent avoir la teste couverte, & tira de là une conclusion, qu'il ne falloit seulement avoir l'Ecriture, mais aussi la nature & la coustume. Et pour achever son propos, il réitéra ce qu'avoit dit Despenſe touchant *Pater ingenuus, homouſios*, la Trinité, adjoûtant le baptême des petits enfans & la virginite de Marie après l'enfantement. Toutes lesquelles choses il disoit n'estre fondées que sur tradition.

Réponse de  
Bèze.

CES propos durèrent plus d'une grosse heure, sans que de Bèze eût moyen de répondre; lequel finalement, après que de Xaintes eut achevé, remontra que ceste manière de procéder n'estoit propre à conférer pour vuider quelque point, mais plutôt pour engendrer confusion en amassant ainsi tant de propos ensemble, & que pour ceste cause il supplioit la maiesté de la royne, d'establiſ un ordre convenable, & tel pour le moins que ceux-là mesmes qui avoient parlé savoient estre reçu en toutes escoles dressées. Toutesfois qu'il tascheroit de répondre aux principaux points de ce qui luy avoit esté répliqué.

Les marques  
d'une vocation  
légitime.

PREMIÈREMENT, quant à ce qui avoit esté mis en avant par le docteur Despenſe touchant l'imposition des mains, il dit, qu'entre les marques de la vraye vocation des pasteurs, il y en avoit deux substantielles, c'est à savoir le droit examen de la doctrine & de la vie, & l'élection légitime. Et quant à la troisieme, qui estoit l'imposition des mains, qu'elle concernoit la forme extérieure d'estre mis ou installé en la possession & ufance du ministère, non pas qu'elle face le ministère; de sorte que celui qui ne l'avoit pas, pourveu qu'il ne s'en fust privé soy-mesme par mespris, ne laissoit d'estre vray ministre. Et prouva cela en comparant l'administration de la parole avec celle des sacremens. « Car, disoit-il, vous tenés que le baptême admi-

nistré par une femme est valable en cas de nécessité (ce que toutesfois nous n'approuvons pas), mais tant y a que S. Bernard est bon tefmoin que celui qui croit en Dieu, & n'a peu estre baptisé après en avoir fait son devoir, est sauvé par la seule foy. Parquoy il faudroit que l'imposition des mains fust plus nécessaire que le baptême, & plus requise pour l'administration de la parole, que pour les sacremens, voire que le baptême mesme, si nul ne peut estre nullement légitime pasteur, mais peut bien baptiser sans avoir ceste imposition: ioinct que S. Hiérosme, écrivant contre les Lucifériens, avoue expressément *« que l'imposition des mains n'est point de la nécessité de loy, mais elle est un honneur qu'on fait à la prestre. »* « Et quant à nous, disoit de Bèze en montrant ses compagnons, nous ne pensons avoir intérêt à ceste matière. Car, graces à Dieu, nous avons bon tefmoignage de nostre vocation, ayant esté examinés, esleus par le collège de nos anciens, & approuvés par nos magistrats & nos peuples, & mis en possession du ministère avec solennelles prières & actions de graces. Et si vous répliqués, disoit-il, que les premiers qui de nostre mémoire ont dressé nos Eglises n'avoient ceste autorité, & ne sauroient alléguer succession, je vous répond que plusieurs d'iceux pourroient affermer le contraire s'ils s'en vouloient ayder. Mais à la vérité ils ont volontairement renoncé à la marque de l'Eglise romaine, & faut plutôt tenir le commencement de leur vocation pour extraordinaire, en laquelle toutesfois il n'y a nul mespris de l'ordre ecclésiastique, veu qu'il n'y en avoit point lors en l'Eglise; ains au contraire une horrible confusion & désordre y régnoit. Ioint que puis après les peuples approuvans leur ministère, ont rendu vrayement ordinaire ce qui avoit commencé extraordinairement par la faute que dessus. » Il adjoûta aussi l'exemple de Samuel & d'Elie, qui ont sacrifié extraordinairement, & de tant de prophètes qui n'ont esté ni appellés ni approuvés par les sacrificateurs. « Et quant à ce que vous, monsieur Despenſe, avés allégué (disoit-il), que les vocations extraordinaires ont tousiours esté approuvées par miracles, ou par tefmoignages de prophétie, ie vous nie que

1561.

La vocation  
des pasteurs  
réformés est  
extraordinaire  
à l'origine.

1561.

cela se puisse vérifier de tous. Mais s'il faut venir aux miracles, à vostre avis le changement de vie, le fruit que vous voyés de ceste doctrine remise en avant de nostre temps par gens si contemptibles & tant persécutés par les plus grands du monde, & ce que vous voyés qu'aujourd'hui il faut que vérité ayt audience, ceux le voyant & oyant qui nous eussent envoyés droit au feu il n'y a pas un an, ne font-ce pas suffisans miracles, suivant ce que saint Paul disoit aux Corinthiens « *qu'ils estoient le feu de son apostolat* » (1) ? Là-dessus on nous allègue les anabaptistes, mais à quel propos ? car ceux-là nient une partie des Escritures, se fondent sur leurs révélations, & sont notoirement fourvoyés du droit chemin. Bref, l'argument ne vaut rien de condamner en général toute vocation extraordinaire, pource qu'il y en a qui s'en vantent fausement ; mais il faudroit que vous-mêmes, messieurs, regardassiez quelle est vostre vocation, & vous trouverés qu'elle est non pas simplement extraordinaire, mais directement contre l'ordre, n'ayant que la cérémonie extérieure, & non encores conforme à la parole de Dieu, ni aux anciens canons de l'imposition des mains, sans préalable légitime examen ni moins encores élection : ioint que vous n'ignorés que mesmes la supériorité des évêques auxquels seuls vous attribuez ceste imposition des mains, n'est pas d'ordonnance divine, mais d'une coustume, tefmoin saint Hiérosme en l'épître à Enagarius. Bref, au lieu de s'amuser à ceste cérémonie pour favoir si vous ou nous sommes vrais pasteurs, il faudroit venir tout droit à la substance, c'est à favoir à la doctrine que nous preschons, & aux points desquels nous reprenons l'église romaine, & de ce nous avons supplié & supplions encores la Maïesté du roy. Car si nostre doctrine se trouve fautive, alors serons-nous assés déclarés faux pasteurs ; mais si elle est véritable, & ne se peut trouver que nous soyons meus à faire ce que nous faisons par autre intention que bonne, à faute que ceux qui devoient conduire les autres sont les plus aveugles, comment ne serons-nous vrais pasteurs, encores que la marque extérieure de l'imposi-

tion des mains nous défailloit, non point par nostre coulpe ou négligence, mais par la faute de ceux qui ont renversé cest ordre de l'Eglise, que nous taschons de restablir ? Et qui a imposé à Dieu ceste loy qu'il ne puisse susciter des pasteurs sinon d'une certaine façon ordinaire ? Cependant nous vous accordons que vocation extraordinaire ne doit estre aisément receue ; mais si on considère quelles causes ont esmeu de nostre temps certains personnages à se retirer de l'église romaine, nous maintenons qu'il se trouvera que jamais il n'y a eu occasion plus grande. ni nécessité plus estroite de ce faire. Que si nous voulions introduire les vocations extraordinaires à la façon des anabaptistes, libertins & autres frénétiques, ie vous prie, aurions-nous restablí les inquisitiones de la doctrine & de la vie, les élections & vraies consécrationes en nos églises, au plus près de la parole de Dieu, & de la primitive église qu'il nous a esté possible ? Voilà quant à nostre vocation. »

QUANT aux traditions, de Bèze répondit premièrement qu'on abusoit de ce mot en l'appliquant seulement à ce qui n'estoit baillé que de main en main sans écriture, & maintint que le mot grec *paradosis* s'entend aussi bien de ce qui est laissé par écrit. Item qu'il ne doutoit point que l'Eglise, dès le temps des apostres, n'eust quelques manières de faire qui peut-estre n'ont esté rédigées par écrit ; mais ce n'estoit pas là le point du différend ; ains qu'il falloit prouver que les traditions dont il est question sont apostoliques, ce qu'il dit qu'on ne luy prouveroit iamais. Car on scait quels ont esté les auteurs de la plupart d'icelles, & de quel temps elles ont esté introduites. Et qui plus est, elles se trouveront quasi toutes ou superstitieuses ou vaines & inutiles, ou mesmes contraires à la doctrine des apostres, si on les veut considérer par le menu. Que s'il s'en trouve d'autres qui soient utiles ou nécessaires, qu'il avoit assés déclaré par ses deux harangues, qu'il n'estoit d'autre avis que de les retenir & garder.

ITEM il maintint de rechef qu'il ne se trouveroit iamais que les apostres & évangelistes aient rien enseigné, quant à la doctrine du salut, qui ne soit suffisamment déclaré en leurs écrits, auxquels il n'est licite d'adiouf-

1561.

Ce qu'il faut  
entendre  
par tradition.

De la doctrine  
marque  
de la vocation.

De l'analogie  
des Escritures.

(1) 1 Cor., IX, 2.

1561.

ter chose quelconque pour obliger les consciences. Il dit aussi, quant à ce qu'on luy avoit allégué du mot de Trinité, & consubstantiel, & du baptême des petis enfans, qu'on faisoit grand tort aux anciens en estimant qu'ils n'ayent assés le fondement de leur doctrine ailleurs que sur quelques traditions non écrites, qu'il apparoiſſoit assés, par leurs écritures & disputes contre les hérétiques, qu'ils s'effoient fondés sur très certains & évidens passages de l'Escriture sainte, n'estant tenu pour compris en l'Escriture cela tant seulement qui s'y trouvoit écrit en autant de mots exprès, mais aussi ce qui résultoit nécessairement de ce qui se trouvoit écrit.

QUANT à ce que de Xaintes avoit admonesté de Bèze de lire trois ou quatre fois les passages des anciens devant que les alléguer, il répondit qu'il avoit peut-estre leu plus de dix-huit fois ce qu'il avoit allégué de Chrysostome, & qu'il estoit aussi assuré qu'au contraire ledit de Xaintes ne trouveroit jamais en saint Chrysostome le blasphème qu'il luy avoit attribué, c'est à savoir que la parole ait esté écrite outre ou contre l'intention de Dieu.

QUANT à ce que de Bèze avoit esté repris d'avoir usé de mauvaise foy en alléguant Tertullian & l'histoire de Paphnutius, de Bèze n'y répondit rien pour lors, pour ce qu'il se contentoit (comme depuis ie luy ay ouy dire)(1), d'avoir répondu au principal sans s'arrester aux accessoires; mais depuis estant interrogué par ses amis, il répondit quant à l'histoire de Paphnutius qu'il la montreroit estre plus véritable que Despenſe ne cuidoit, l'ayant comme révoquée en doute, d'autant qu'elle se trouvoit en un fragment d'un auteur suspect, c'est à savoir Socrates. Mais de Bèze aserموit au contraire qu'il le produiroit écrit tout au long au grec, non encores imprimé, contenant les actes du concile Nicene. Quoy qu'il en soit, de Bèze disoit avoir esté mal repris par Despenſe, attendu qu'il n'avoit allégué ceste histoire sinon par inci-

(1) Ce passage est de ceux qui semblent donner raison au dire d'Ancillon, d'après lequel le ministre des Gallars aurait coopéré avec de Bèze à la rédaction de l'*Histoire ecclésiastique*. Bayle, il est vrai, le nie positivement.

dent, pour monſtrer que souvent Dieu révèle à une seule personne ce qui est caché à plusieurs, voire meſmes à toute une assemblée. Disoit d'ailleurs qu'en quelque sorte que Despenſe vouluſt prendre le dire de Paphnutius, la loy du célibat n'estoit encores lors introduite en l'Eglise, & n'y a jamais esté depuis mise en avant par le saint Esprit, veu qu'elle est directement contraire à la doctrine de saint Paul, 1. Cor. 7. & 1. Tim. 4. Joint que les ordures & abominations qui en sont survenues monſtroient assés de quel esprit elle avoit esté forgée.

QUANT au passage de Tertullian au traité *De prescriptionibus*, de Bèze aussi maintenoit l'avoir bien allégué, pour monſtrer que les apostres n'avoient rien omis de ce qui estoit requis à nostre salut, combien qu'il ne nie pas que Tertullian ne passe quelque fois mesure, tant en ce livre là qu'en plusieurs autres endroits.

TELLE fut la réponse de de Bèze, auquel fut répliqué par de Xaintes qu'il monſtraſt donc où il avoit trouvé en l'Escriture la perpétuelle virginité de la vierge Marie, & le baptême des petis enfans. De Bèze répondit quant au premier de ces deux points qu'il n'est article de foy, veu que meſmes aucuns des anciens parlent de l'enfantement de la vierge Marie en tels termes, qu'ils semblent avoir estimé qu'elle n'estoit demeurée vierge après l'enfantement, sinon en tant que Joseph ne l'avoit aucunement touchée quand elle accoucha Iésus Christ nostre Seigneur, selon ce qui est expreſſément écrit en saint Mathieu (1), & comme ainsi il nous faut croire à salut. Mais quant au surplus, que ce qu'on en croyoit estoit par vérifimilitude, parce qu'il est croyable que Dieu s'est réservé & a du tout sanctifié un tel & si saint organe, combien que en cela ne giſt aucun point de nostre salut. Quant au baptême des petis enfans, il alléqua la circoncision à laquelle a succédé le baptême. De Xaintes répliqua qu'il nous falloit donc revenir à la vieille loy, & que, par meſme raison, il ne faudroit baptiser les maſſes que le huitième iour, & jamais baptiser les filles. De Bèze répondit que cela n'estoit point ramener la vieille loy, mais pluſtoſt en-

1561.

De la  
perpétuelle  
virginité  
de Marie.

Du baptême  
des petits  
enfans.

(1) Matth., I, 25.

1564.

suivre S. Paul pas à pas qui a notamment comparé la circoncision & le baptême en l'épître aux Colossiens (1). Ce que aussi nul ne pouvoit nier estre véritable. Et, quant au reste, dit que la conséquence de l'argument que faisoit de Xaintes estoit nulle; car si le baptême ressemble à la circoncision en quelque chose, c'est à savoir en ce qu'il est sacrement de nostre adoption & régénération, il ne s'enfuit pas qu'il soit semblable en tout & partout. Or qu'il ne soit semblable es points que de Xaintes avoit touchés, il appert en ce qu'au commandement de baptiser il n'est fait mention spéciale des masles ni du huitième iour, comme en la circoncision. Outre ce qui est écrit des petits enfans en S. Mathieu, 19<sup>e</sup> chap., en S. Paul, 1. Cor. 7 (2), & souvent aux Actes des Apostres, que les familles entières ont esté baptisées, comme souvent cest argument a esté déduit contre les anabaptistes contre lesquels on n'eust allégué que la tradition, dont il n'y a qu'un seul, Origène, qui en face mention.

Réplique de  
de Xaintes.

De Xaintes aussi alléga qu'il trouvoit en S. Paul trois fondemens de nostre foy, c'est à savoir, [la] nature, l'Ecriture & la coustume, & voulut prouver cela par le passage de saint Paul, où il est parlé des femmes qui doivent avoir la teste couverte (3). A quoy de Bèze respondit en souffrant que c'estoit mal argué. Car en premier lieu, S. Paul ne traite pas là d'un article de foy, mais plustost d'un point de police saint & honneste. Davantage, il ne baille pas là une reigle pour approuver les articles de la religion chrestienne par nature, veu qu'il est assés notoire tout au rebours que les articles fondamentaux de nostre religion sont contre l'ordre de nature, en quoy se montre la force & vigueur de la foy. « Et pourtant, disoit de Bèze à de Xaintes, raclés s'il vous plaist ceste nature de vos papiers, quand il fera question de telles matières, & conclus plus pertinemment. »

Des vocations  
extra-  
ordinaires.

DESPENSE d'autre costé insista de rechef sur la vocation extraordinaire, disant que c'estoit merveille que les ministres estans en si beau champ

d'une histoire de quinze cens ans & plus, ne pussent luy monstrer un seul exemple de vocation sans imposition de mains.

De Bèze répliqua que toutes les vocations des évesques de chacune église n'avoient esté enregistrées, & quand mesmes il n'y en auroit iamais eu iusques à nostre temps, cela n'empeschoit point que Dieu n'ait peu faire de ce temps ce qu'il n'auroit fait au paravant. Bref, il dit qu'il luy auroit suffisamment respondu quand à ce point, & assés amené de raisons & d'exemples.

ITEM Despenfe dit qu'en S. Paul, 2. Tim., il n'y avoit pas *omnis scriptura*, mais *omnis doctrina* (1). A quoy fut respondu par de Bèze qu'il y avoit *omnis scriptura* à peine de voir le livre, & fut aussi soudainement dit par un des docteurs présens qu'il y avoit *omnis scriptura*.

De mesme il demanda par quel passage de l'Ecriture on pourroit monstrer que le saint Esprit procède du Père & du Fils. De Bèze respondit qu'il estoit écrit expressement en S. Jean que le saint Esprit estoit envoyé tant du Père que du Fils (2). Il fut répliqué par quelqu'un qu'il estoit dit aussi que le Père a envoyé le Fils. De Bèze répliqua que s'il estoit question de décider ceste matière en son lieu, cela ne seroit malaisé à prouver bien amplement, mais qu'il se contentoit de respondre deux choses. La première qu'il apparroit assés que ceux qui avoient débatu ceste matière contre les Grecs s'estoient fondés sur l'Ecriture, comme Despenfe le savoit bien sans qu'on luy ramenteust. La deuxiesme, que encores qu'il fust dit que le Fils a esté envoyé du Père aussi bien qu'il est dit que le saint Esprit est envoyé du Père & du Fils, toutesfois ce mot de Fils montre une certaine & particulière façon de procéder qui est propre à la personne du Fils, c'est à savoir en estant engendré d'iceluy, ce qui n'est & ne peut estre dit du S. Esprit, auquel pour ceste cause est approprié ce mot de procéder qui est de la nature plus général, afin de distinguer les personnes de la Trinité par leurs propriétés. Mais que, pour revenir au point, cela est

Si la procession du Saint-Esprit est fondée sur l'Ecriture.

(1) Col., II, 11, 12.

(2) Matth., XIX, 14. 1 Cor., VII, 14.

(3) 1 Cor., XI, 13.

(1) 2 Tim., III, 16.

(2) Jean, XV, 26.

1561.

toujours fondé sur l'Escriture, tellement que ce fondement demeure ferme, qu'il n'y ayt nul article de foy hors l'Escriture. Et fut ce dernier propos démené assés confusément entre ceux qui estoient à costé & disoient quelques mots à la traverse.

Le cardinal  
de Lorraine.

Le cardinal de Lorraine ne pouvant plus luy-mesme porter l'immodestie du docteur de Xaintes, luy coupa la parole sur le propos qu'il avoit entamé de la virginité perpétuelle de la vierge Marie, & print son fondement sur sainct Iean, chap. 20, au dernier verset, lequel il appliqua à son propos, qui estoit qu'il se falloit arrester à la détermination de l'Eglise, en quoy il ne fut interrompu. Cependant les ministres disoient entre eux assés haut qu'il alléguoit sainct Iean aussi mal à propos qu'il estoit possible, & davantage qu'il présupposoit estre église celle qui n'en avoit aucunes vrayes marques.

Du sacrement  
de l'autel.

FINALEMENT le cardinal changeant propos, après avoir usé d'une longue préface pour monstrier que la principale cause de toutes les divisions de la chrestienté venoit du différent sur le sainct sacrement de l'autel, conclut qu'il n'estoit possible de passer outre, si les ministres ne s'accordoient de ce point, dont il les prioit bien fort. De Bèze au nom de sa compagnie, prévoyant assés où tenoit tout cela, remontra qu'on ne devoit ainsi commencer, d'autant que la doctrine alloit devant les sacrements, & qu'en tout appointement il falloit commencer par les points les plus clairs, joint qu'il y avoit plusieurs autres différens qui n'avoient rien de commun avec le point de la Cène, & d'autres aussi qui estoient préalables, par la décision desquels le différent de la Cène seroit rendu facile & bien aisé à entendre.

Une proposition  
insidieuse.

Le cardinal insista fort & ferme au contraire, alléguant que la harangue de Bèze estant imprimée, il falloit nécessairement appaiser & résoudre le peuple quant à ce point. Despenfe luy ayda là-dessus comme en toutes autres choses tant qu'il luy fut possible, & tirant un livre de son sein sans nommer l'auteur, dit que de Bèze ne devoit refuser de souscrire à un personnage qu'il tenoit pour son précepteur & récita deux passages du contenu de ce livre. En l'un desquels

estoit ce mot *substantialiter*, c'est-à-dire substantiellement, & en l'autre il estoit dit qu'il ne falloit nier la présence du corps en la Cène, pourveu qu'on ostast toute imagination de présence locale ou contrevenante à la nature d'un vray corps humain. Et sur cela le cardinal tira de son sein un cayer escrit à la main, disant qu'il luy avoit esté envoyé des comtes Palatins d'Alemagne au mois d'aoust dernier, qu'il estoit soussigné de quarante ministres ou environ; puis il en leust un certain article seulement, disant qu'il ne voudroit contraindre les ministres à soussigner entièrement tout l'escrit, mais qu'il requéroit seulement qu'ils signassent trois ou quatre lignes, en quoy faisant ils seroient en train de quelque bon accord moyennant la grace de Dieu, mais que sans cela il n'estoit possible de passer plus avant.

Sur cela de Bèze luy demanda expressément si luy-mesme vouloit souscrire le premier; à quoy le cardinal fit une réponse fort double, & telle que bon luy sembla, ce qui luy fit lastcher prinse.

FINALEMENT les ministres iugeans que leurs parties ne demandoient pas mieux que d'avoir quelque occasion de rompre le colloque, respondirent qu'en leur baillant le livre, duquel Despenfe avoit leu quelques lignes, & ce que le cardinal avoit leu de la dite confession, ils le considéreroient volontiers & en rendroient réponse dès le lendemain. Sur ce point l'assemblée se rompit comme il estoit desjà assés tard, & fut le livre baillé à de Bèze avec quatre lignes par escrit contenant ces mots: « *firma fide confitemur in augustissimo eucharistiæ sacramento verè, realiter & sacramentaliter, verum Christi corpus & verum Christi sanguinem esse, existere, exhiberi & sumi à communicantibus.* »

Le livre estoit la réponse de M. Iean Calvin contre un certain Heshusius (1). Le cayer que le cardinal avoit tiré de son sein se trouva n'estre aucunement authentique, mais seulement une copie d'une confession gé-

1561.

Réponse  
des ministres.

(1) Voici, d'après MM. Haag (art. Calvin), le titre exact de ce livre: *Dilucidæ explicatio sanæ doctrinæ de verâ participatione carnis et sanguinis Christi in sacra Cænâ ad discutiendas Heshusii nebulas, cui adjecta est, etc.* Genève, C. Badius, 1561.

1561.

nérale des prescheurs du duché de Wirtemberg faite de l'an MDLIX<sup>(1)</sup>, apportée audit cardinal, comme le bruit commun estoit, de ce mesme Rascalon, dont a esté faite mention cy-dessus<sup>(2)</sup>. Or, d'autant qu'en ceste confession la transubstantiation avec l'adoration du pain & toute autre telle doctrine estoit expressement condamnée, voylà pourquoy le cardinal n'en print que quatre lignes, [ce] qui fut cause que les ministres (outre les advertissemens qu'ils en avoient eu de plusieurs lieux), ne doutèrent plus que ceste besongne n'eust esté dressée, non pas pour conférer des différens, mais pour amener les ministres à ceste nécessité, ou d'estre surpris en la matière de la Cène, ou pour le moins de bailler occasion de rompre le colloque.

La messe  
aux hoquets.

AINSI finit la conférence de ce iour là, se vantans ceux de l'Eglise romaine d'avoir bien rembarré les ministres, lesquels sortans du monastère, comme plusieurs demandoient instamment comment se portioient les affaires, quelcun respondit bien hautement « *que la messe estoit bien malade, & qu'ils l'avoient laissée aux hocquets entre les docteurs,* » entendant par ce mot de hocquets les mots de *Hoc est corpus, &c.* Ce qui bailla à penser aux docteurs qu'ils estoient bien loin de leur conte.

Les ministres estans de retour, se résolurent quant à la dispute de la vocation & des traditions, de respondre de point en point à chacun argument qui leur seroit proposé par ordre. Et quant au point de la Cène, d'en respondre brièvement & pertinemment sans s'arrester à ce petit escrit à eux baillé par le cardinal, qu'ils feurent n'estre extrait de la confession d'Ausbourg, ains d'un particulier synode tenu quelques années au paravant au país de Wirtemberg, entre les ministres dudit país à la sollicitation de Iean Brence<sup>(3)</sup>, hérétique, euty-

chéen & nestorien tout ensemble.

Le lendemain, les ministres se voulans mettre en chemin de saint Germain à Poissy, il leur fut mandé que la conférence estoit différée au iour suivant; d'autre part les prélats assemblés à Poissy firent grand'feste entre eux de ce que le iour précédent Despenne avoit si bien rembarré de Bèze, avec certaine espérance de victoire, tellement que lettres en furent escrites de tous costés, & mesme à un homme d'autorité demeurant à Rouen, qui feit depuis fort bien son devoir de publier ces lettres.

TELLS estoient les vantances de ceux qui iugeoient de ces affaires selon leurs passions particulières, outre plusieurs bruits, qui depuis sont tournés au désavantage de ceux qui les avoient forgés. Les ministres, de leur part, entendans ces rapports, n'en furent aucunement esmeus, & se contentèrent d'en escrire soudainement à l'église ce qui s'en suit :

« Très chers frères, si la conférence pour laquelle nous avons esté appelés estoit dressée comme il appartient, & comme nous l'avons souvent requis, nous aurions recours aux secrétaires pour faire apparoir de la vanité de ceux qui prennent plaisir à controuver choses si absurdes & peu véritables. Mais estant l'affaire conduit comme il est, nous avons réfuge à Dieu premièrement, & puis aux tesmoignages des princes & grands seigneurs qui y ont assisté, & bien peu cognoistre comme il en est allé. A grand'peine sommes-nous entrés au combat, & toutesfois nos contredisans preschent desjà la victoire. Cela nous fait plustost rire que pleurer, & iuger pour certain que l'haleine leur faudra devant qu'ils soient à mi-chemin. Nous ne sommes pas icy venus pour faire monstre de ce que Dieu nous a donné de sçavoir, mais pour maintenir modestement sa vérité, dont nous sommes résolus par sa parole, & pour apprendre encores davantage s'il nous est montré. Mais nous vous pouvons dire devant Dieu, qu'outre ce qu'il n'a tenu à quelcun

1561.

La conférence  
est différée.

Lettre  
à l'église de  
Rouen.

(1) Cette confession de foi, connue sous le nom de *Confessio wurtembergica*, avait été rédigée dès 1551, mais elle ne fut publiée qu'en 1559.

(2) Guillaume de Rascalon, gentilhomme attaché au service du duc de Guise, passa plus tard au service de la reine mère. Il fut l'un des agents les plus actifs de la fameuse conférence de Saverne entre le cardinal de Guise et le duc de Wurtemberg (V. ci-après).

(3) Jean Brentz (en latin Brentius, 1499-

1569), fut le chef des *ubiquitaires* et le principal rédacteur de la *Confession de Wurtemberg*. Comme il s'était toujours montré ultra-luthérien sur la question des sacrements, le cardinal le savait très peu favorable au point de vue défendu par les ministres réformés.

1561.

de nos contraires que nous n'ayons oublié toute modestie, on ne nous a encores baillé moyen de rien apprendre, mais bien d'estre confirmés en ce que nous avons toujours soupçonné qu'il adviendrait, c'est à savoir que les plus sages se taisoient, les moyenneurs seroient bien empêchés, les fols parleroient le plus haut, & ceux qui se vendent enfermoient leur cornemuse : le surplus, qui est encor en la main de Dieu, déclarera comme nous nous assurons de quel costé est la vérité que nous avons maintenue jusques icy en bonne conscience. A Dieu soyés, & persévèrez assiduellement en prières pour son Eglise, sans vous esbranler des bruits que vous avés ouïs, & que pourrés ouïr cy-après. »

OR, advint par la providence de Dieu, que les ministres furent advertis de la résolution prise par les prélats, qui estoit, si les ministres dilayoient de souscrire l'escrit qui leur avoit esté baillé, de rompre le colloque, & en remettre la faute sur iceux, & s'ils refusoient entièrement de souscrire, d'eslever contre eux toute l'Allemagne dont le cardinal attendoit encores quelques ministres qu'il avoit envoyé querir, comme cy-dessus a esté dit, & finalement s'ils sousignoient, de triompher par ce moyen, d'autant qu'ils présupposoient par cela que les ministres qui auroient sousigné seroient chassés de leurs églises comme les ayans trahies, ou bien que les églises seroient divisées. Mais les ministres, le lendemain 26 de septembre (1), arrivés au mesme lieu du convent de Poissy, présentèrent par de Bèze un escrit signé de leurs mains, qui fut leu & puis présenté à la royne mère, contenant ce qui s'ensuit :

« MADAME, à la dernière fois qu'il vous pleust nous donner audience, nous feismes déclaration, selon la grace que nostre Seigneur nous a donnée, de l'article qui avoit esté mis en avant touchant l'Eglise, les marques & autorité d'icelle : en quoy nous avons tellement suivi la parole de Dieu que chacun, comme nous estimons, a eu occasion de se contenter de nostre réponse. Mais au lieu d'approuver ce qui avoit esté dit par nous, ou de mon-

strer par l'Ecriture sainte ce qui mériterait correction, on nous a demandé en quelle puissance nous administrons la parole de Dieu & les saints sacrements, & là-dessus rien n'a esté esparigné pour rendre nostre cause plus odieuse. Nous ne savons à quelle intention cela a esté mis en avant ; car en premier lieu nous ne sommes pas icy présentés pour administrer la parole de Dieu ni les saints sacrements, & pourtant il n'estoit besoin de nous demander en quelle puissance nous le voulions faire.

» Si on nous dit que c'est pour nous faire rendre raison de ce que nous avons fait par le passé, il falloit considérer que nostre compagnie est de deux manières de gens ; les uns servent de ministres hors de ce royaume, es lieux où leur vocation est reçue : à ceux-là on ne peut demander pourquoy ils sont ministres. Il y en a d'autres qui preschent en ce royaume, lesquels vous n'avez pas appelés pour leur faire rendre raison de ce qui est passé, quant à leur vocation, mais seulement pour conférer de leur doctrine ; autrement ce seroit un commencement de faire leur procès, à quoy nous sommes assurés, Madame, que vous n'avez pensé. Si c'est par une manière de conférer, sous correction, il n'y avoit pas grand propos, & cela ne pourroit servir qu'à nous faire entrer en matière, de laquelle nous ne pouvons sortir sans offenser & irriter messieurs les prélats, à quoy nous n'avons pensé, ni ne voulons donner occasion à personne d'interrompre ceste sainte & chrestienne œuvre encommencée. Et afin qu'on cognoisse que nous ne parlons sans grande raison, à toutes les fois que deux parties conviennent pour entrer en conférence, si l'une demande : en vertu de quoy faites-vous cela ? l'autre luy demandera le semblable ; & ainsi fera-il mal aisé que, sur ces demandes réciproques, il ne survienne quelque dissension, au lieu de l'accord prétendu.

» Or laissons à part messieurs les prélats de ce royaume, lesquels ne voulons offenser, mais figurons-nous un évêque qui nous demandast : sous quel titre preschez-vous & administrez les saints sacrements ? nous luy demanderions réciproquement s'il a esté esleu des anciens de l'Eglise à laquelle

1561.

De la  
vocation  
ecclésiastique.

Troisième  
conférence.  
24 septembre.

Supplique à la  
reine.

(1) MM. Haag (*France protest.*, art. Bèze) placent avec plus de raison cette troisième conférence au 24 septembre.

1561.

il est député pour évêque ; s'il a été demandé par le peuple ; s'il y a eu information précédente de sa vie, de ses mœurs, & de sa doctrine. Il diroit ouy, mais on fait bien tout le contraire, & nous nous en remettons à la conscience de ceux qui nous en escoutent, qui savent comme il en va. Et s'il nous disoit : vous n'êtes pas ministres, parce que vous n'avez pas l'imposition des mains ; nous luy répondrions : vous n'êtes pas évêque, pour ce qu'en vostre institution ont été omis les points substantiels & commandés de droit divin, sur lesquels on ne peut dispenser ; & si la dispute s'echauffoit davantage, nous passerions plus outre, & pourrions user de telles paroles : vous n'avez que l'un des points requis à l'institution, qui est l'imposition des mains. Si le défaut de cestuy-là (comme vous estimés) nous prive de pouvoir être ministres, par le défaut des deux autres vous le ferez moins que nous. Le concile de Chalcédoine (1), qui est l'un des quatre généraux, a ordonné que *irrita sit ordinatio* du prestre qui n'a été député spécialement au service de quelque église : *irrita*, dit-il, *in iniuriam ordinantis* ; à plus forte raison le pourrions-nous dire à l'évêque qui dispute avec nous, quand les deux points essentiels luy défont, contre l'ordonnance de l'apostre. 1. Timoth. 3, Tit. 1.

Ce qu'elle  
coute.

» OR voici un autre point qui nous fait grand mal de dire, & toutesfois nous en sommes contraints, afin de montrer à toute ceste compagnie que, si ceste dispute de la vocation estoit une fois ouverte, elle seroit grandement dangereuse. Si nous demandons à un tel évêque, de qui c'est qu'il a reçu ceste imposition des mains, si elle luy a rien coûté, que diroit-il ? Il diroit que non. Si nous luy demandions, qui luy a imposé les mains ? Il diroit : ce sont les évêques, par l'autorité qui leur a été donnée. Et si nous luy demandons : combien avez-vous acheté ceste autorité ? Il dira qu'il ne l'a pas achetée, mais qu'il en a donné tant de milliers d'escus, c'est-à-dire : ie n'ay pas acheté le pain, mais i'ay acheté le bled. Or ceste dispute, si on la veut décider par les

(1) Le concile de Chalcédoine (451), célèbre par la condamnation de l'hérésie d'Eutychès.

conciles & canons de l'Eglise, seroit rougir une infinité d'évêques, & autant de curés, en laquelle, Madame, nous n'avons voulu entrer, afin de n'offenser personne. Et ceci soit dit, non pas pour y entrer, ni pour revenge, mais seulement pour vous montrer, Madame, que si nous fumes briefs és réponses, ce fut pour le désir que nous avions de traiter ces affaires en toute douceur.

» ET quant à l'article de la sainte Cène du Seigneur, nous n'en voulûmes dernièrement parler plus avant, ayans respect à plusieurs de ceste compagnie, qui n'ont pas acoustumé d'en ouïr parler si avant qu'ils ne se scandalisent facilement quand ils oyent quelque chose qui leur semble nouvelle ; & aimerions mieux qu'ils entendissent le langage des anciens docteurs de l'Eglise que le nostre, attendu mesmement que monsieur le cardinal de Lorraine s'estoit obligé, par promesse publique, de nous instruire & enseigner, nommément sur cest article, par les paroles des docteurs qui ont écrit les premiers cinq cens ans, tellement que nous nous estions préparés & avec Dieu & avec nous-mêmes pour recevoir la lumière, s'il nous estoit montré que jusques icy elle nous eust été cachée. Or, pour satisfaire à nostre attente & à celle d'une partie de la chrestienté, on nous a proposé l'article du saint sacrement, retranché des plus principaux & nécessaires points, & nous a-on dit : Signés cela, sinon nous ne passerons outre. Si nous nous estions présentés prisonniers pour nous faire nostre procès, encores ne nous diroit-on pas : Signés cela, sinon nous vous condamnons. Vostre estat, messieurs les prélats, vous oblige de parler autrement, & vous commande de nous montrer nos erreurs, s'il y en a, & veut que vous soyés *potentes exhortari in doctrinâ sanâ* (1) ceux qui ont besoin de doctrine, & qui sont prêts de rendre raison de leur foy par l'Ecriture ; & si la façon de nous condamner est nouvelle, les moyens desquels on use semblent encores plus estranges, comme nous dirons tantost.

» MADAME, nous sommes icy présents devant vous pour deux fins principales : l'une c'est pour rendre raison

1561.

Ce qu'ava:  
promis  
le cardina.

Une confé-  
rence à  
l'amiable est  
nécessaire.

(1) Tite. 1, 9.



1561.

& à Dieu, & à vous, & à tout le monde de nostre foy ; l'autre pour servir à Dieu, au roy & à vous, en tous les moyens à nous possibles, pour appaïser les troubles qui sont suscités au faict de la religion. Si vous nous renvoyés sans nous avoir donné avec qui conférer amiablement, il ne nous fera rien fait qui ne soit publié par toute la chrestienté ; ce ne sera pas le moyen d'appaïser les troubles. & ceux qui mettent en avant ces choses le savent bien. Si vous n'aviés à faire qu'à nous qui sommes icy présens, il n'y auroit pas grand danger selon le monde d'en user comme on voudroit ; mais il vous plaira considérer que nous sommes icy de la part d'un million de personnes qui sont en ce royaume, en Suisse, en Polongne, en Allemagne, en Angleterre & en Escosse, qui attendent tous quelque bonne résolution de ceste assemblée, & qui entendront qu'au lieu de conférer, comme on avoit promis, on nous aura baillé la dixiesme partie d'un article, & dit : Signés cela, sinon nous ne passerons point outre ; mais quand bien nous l'aurions signé, qu'auroit-on gagné ? Ceux qui nous ont envoyés par deçà voudront savoir si nous avons esté contraints par force, ou convaincus par bons & certains argumens.

» PARQUOY nous vous supplions, Madame, de ne point interrompre ceste bonne œuvre, & nous bailler des personnes qui ne fassent point conscience de conférer avec nous ; autrement vostre Maïesté peut iuger d'elle-même combien ceste manière de procéder, qu'on veut mettre en avant, apportera de scandale. Et toutesfois, pour ne demeurer sans réponse à ce qui nous a esté proposé, nous déclarons que nous approuvons tout ce qui a esté leu par monsieur Despense au livre de monsieur Calvin, qu'il nous a baillé, sans autrement en conférer.

» Et quant à l'article que monsieur le cardinal nous a baillé, il est certain que ce n'est qu'un extrait d'une certaine confession, en quoy il y a beaucoup de choses à considérer, c'est qu'il faudroit nous communiquer toute la confession ; car il ne seroit point raisonnable de nous présenter une ligne d'article, & laisser tout le demeurant. Ensuite il faudroit que nous feussions si monsieur le cardinal l'a présenté de foy-mesme (ce que toutesfois nous ne

1561.

présûmons, mais nous désirons nous estre testifié), ou si c'est de l'autorité de messieurs les prélats qu'on nous propose ceste confession ou celle mesme d'Ausbourg, & nous en asseurer tellement que nous puissions librement conférer ensemble ; car par là au moins nous remercierons Dieu de ce que monsieur le cardinal de Lorraine & les autres passeront condamnation de la transubstantiation, laquelle est réprouvée par le commun accord de toutes les églises réformées, tant en Allemagne qu'ailleurs. Et si on veut que nous signions quelque chose, il est raisonnable que monsieur le cardinal de Lorraine signe aussi ce qu'il nous présente au nom de la compagnie, afin que nos églises, qui nous ont envoyés icy, voyent & cognoissent que nous ne conférons point en l'air & en vain.

» QUE si monsieur le cardinal de Lorraine continue en ceste volonté d'approcher de la confession des Alemans toute entière, nous espérons que Dieu nous approchera, & nous conjoindra à un si bon point, que vous en serés contente, & que son nom en sera glorifié par tout le monde. Au reste, Madame, pour entrer en matière, nous disorts que nostre Seigneur Iésus Christ est en l'usage de la sainte Cène, en laquelle il nous présente, donne & exhibe véritablement son corps & son sang par l'opération du S. Esprit, & que nous recevons, mangeons & buvons spirituellement & par foy, ce propre corps qui a esté livré à la mort pour nous, & ce propre sang qui a esté respandu pour nous, pour estre os de ses os & chair de sa chair, afin d'en estre vivifiés & percevoir tout ce qui est requis pour nostre salut.

» Et si cela ne vous contente, Madame, & qu'il soit besoin de plus grande déclaration, comme certes il est dangereux & malaisé de parler d'un si grand mystère avec peu de paroles, s'il plaist à monsieur le cardinal de Lorraine de tenir ce qu'il a promis, qui est de visiter ensemble les Escritures saintes & les anciens docteurs de l'Eglise, en tant qu'ils sont conformes à icelles, & s'il plaist à vostre Maïesté d'establi (comme vous le pouvés faire de vostre autorité) une bonne forme de conférence de certains députés, disputans par ordre,

1561.

ayans les livres en présence avec secrétaires pour recueillir & mettre le tout en forme bonne & authentique, nous ferons cognoître à tout le monde, Madame, avec l'ayde de Dieu, que nous ne sommes point icy venus pour troubler le monde, mais pour accorder une saine doctrine. Car ayans en premier lieu revestu ce saint sacrement de ce dont il a esté despouillé, & l'ayans deschargé de tant de choses qu'on y a adioustées, nous ne prétendons autre chose & ne désirons rien plus affectueusement, sinon qu'il soit restablî en son entier. Et pour parvenir à ceste fin, Madame, nous dédions & consacrons en toute humilité à Dieu, à vostre Maïesté, & au repos de la chrestienté, & nommément de ce royaume, nos esprits & nos propres vies. »

Réponse du  
cardinal.

Le cardinal ayant ouy ce que dessus, se monstra fort picqué en toute sa contenance, toutesfois il se retint le plus modestement qu'il peut en sa réponse qui fut telle en somme.

PREMIÈREMENT il s'excusa de ce qu'il entreprenoit de répondre sur-le-champ à une harangue préméditée & mesmes prononcée par escrit, alléguant que le devoir qu'il avoit à l'Eglise & au roy le contraignoit de ce faire, puis après il reprit de Bèze de ce qu'au lieu de répondre à la proposition qui luy avoit esté baillée deux iours au paravant, il mettoit des accusations en avant, & tascha par tous moyens de donner à entendre à la royne, aux princes, & à tous les seigneurs du conseil présens, que l'intention d'iceluy de Bèze estoit, sous couleur de parler de paix & de concorde, de dégrader l'autorité sacerdotale & royale; la sacerdotale, comme s'il n'y avoit aujourdhuy évesque, ni curé, ni prestre en France: la royale, comme si les feus roys François le grand, Henry le debonnaire, François dernier décédé, & Charles à présent régnant (& faisoit sonner ces mots autant qu'il pouvoit) avoient esté tyrans & simoniacs. Puis s'adressant nommément audit de Bèze, luy dit qu'il n'entendoit pas quelles estoient les bulles & les cérémonies de la consécration d'un évesque; que les an-  
(1) On appelait de ce nom une redevance égale au revenu d'une année, payée au pape

les évesques pour estre pourvus, mais par le roy, comme en pur don volontaire; que les bulles sont leues devant le peuple qui baille son exprès ou tacite consentement; qu'en la consécration de l'évesque on y lit l'Evangile deux ou trois fois, & faut qu'il fasse confession de sa foy en la présence des évesques qui le consacrent, tellement qu'il n'y a que redire à une telle institution, « laquelle (dit-il) vous reprenés tellement que vous ne la recevés pas, & de ma part aussi ie vous respond & ne vous respond pas. Car, Dieu mercy, nous avons autresfois estudié en telle rhétorique. »

CESTE réponse contenant une si grievée accusation & prononcée en telle compagnie avec très grande vivacité, sembloit à plusieurs devoir estonner & rendre muets les ministres, comme on a feu depuis. Ce neantmoins de Bèze répondit, sans avoir changé de voix ni de visage, que tout cela faisoit paroître que tel renversement du vray ordre qu'on devoit tenir en l'estat ecclésiastique, estoit venu en l'Eglise romaine, que les roys avoient esté contrainsts de mettre la main à une si horrible confusion engendrée de l'ambition, avarice & brigues indignes des chanoines, moines & semblables, à laquelle, comme à une vieille maladie, n'avoit esté possible pour le temps d'y pourvoir autrement, qu'en leur ostant le droit d'élection, duquel ils avoient si longtemps abusé. « Et quant à ce qui concerne la forme solennelle, de laquelle les évesques & pasteurs ont acoustumé d'user, un chacun fait (disoit-il) quelle farce c'est qu'on y ioue, dont nous ne voulons parler plus outre, n'estans tombés en ce propos que par incident, sans avoir délibéré d'y entrer plus avant, mais seulement pour monstrier que nostre ministère mis en avant du Seigneur Dieu, au milieu de ceste dissipation & confusion extreme de l'Eglise, est légitime, & neantmoins vilipendé & moqué sans cause.

— LE commencement d'iniurier est venu de vous, dit le cardinal de Lorraine, iusques à vous ruer sur nos rois. Nous n'entreprenons point sur ce qui est du vostre; mais vous entre-

1561.

Réplique de  
Bèze.

lors de la nomination d'un nouveau titulaire à tout bénéfice vacant.

1561.

prenés sur ce qui est nostre. Nous ne sommes pas égaux vous & nous, il s'en faut beaucoup. » Puis il vint à reprendre le propos de la confession d'Auguste, demandant aux ministres pourquoy ils ne la vouloient souscrire.

Ils luy respondirent qu'il n'estoit raisonnable de leur faire ceste demande, puisque luy-mesme & ceux de son parti ne l'approuvoient pas ; mais que s'ils la vouloient souscrire les premiers, qu'il y auroit moyen de facilement s'accorder ensemble. Davantage qu'ils ne favoient si c'estoit au nom commun de tous, ou bien au nom d'un seul privé que cest escrit leur estoit présenté.

« Ego, dit le cardinal,

*Nullius addictus [sum] iurare in verba magistri,*

c'est-à-dire, ie ne suis astraint de iurer en la parole d'aucun maistre ; parquoy ie ne souscri ni à ceux qui ont fait ceste confession d'Auguste, ni à vous, estant prest neantmoins de souscrire & à eux & à vous, si vous dites ce qui est de vérité. Au reste, mes frères qui sont icy présens me peuvent tesmoigner que ie ne vous ay rien dit ne présenté que de leur commun avis, » lesquels, ayant ledit cardinal ietté les yeux sur eux d'un costé & d'autre, ne firent signe d'y consentir, ne de diffentir aussi.

« Puis donques, dit de Bèze, que vous-mesme ne voulés souscrire à ceste confession, il n'est pas raisonnable de nous demander que nous la souscrivions. »

Ce propos ainsi terminé, ledit cardinal commença à reprendre ce propos du sacrement de la Cène & mit les ministres en dispute avec les docteurs & canonistes qui estoient là de sa part : car chascun prélat estoit venu accompagné des siens, ainsi qu'ils avoient acoustumé.

DESPENSE commença le premier de mettre en avant la présence corporelle de Iésus Christ en la Cène, de telle forte qu'il mettoit le corps enclos dans le pain, disant que, s'il n'estoit avec le pain, il ne pouvoit autrement estre mangé ; & blamoit les ministres comme estans contraires à ce que leur précepteur Calvin (montrant un sien livre) leur avoit enseigné. Eux au contraire dirent qu'en rien ils n'estoient discordans d'avec luy, & protestèrent de

souscrire à ce qui estoit audit livre. Il peçoit ce mot de substance, duquel avoit usé Calvin. Ils respondirent qu'ils avoient acoustumé d'en user pour offerir à un chacun l'occasion qu'ils voulsent feindre en la Cène quelque corps imaginaire, ou bien une phantastique réception & communion d'iceluy, mais qu'ils adioustoient que nul toutesfois ne pouvoit estre fait participant d'iceluy autrement que d'une manière spirituelle par [la] foy, & non point en la prenant en la bouche, & le maschant avec les dents.

LA DESSUS Pierre Martyr, excellent en doctrine, & ayant singulièrement traité ceste matière, s'estant teu iusques alors, déclara en langage italien, ne sachant parler françois, plusieurs choses servantes mesmes à tout ce qui avoit esté auparavant allégué par le cardinal & Despenfe, tant pour le regard du fait du sacrement que pour tout ce qui avoit esté dit de l'autorité des conciles & correction d'iceux.

MAIS ainsi qu'il continuoit de parler fort doctement, & iusques à ravir en admiration toute l'assistance, le cardinal dit qu'il ne vouloit avoir affaire à autres qu'à ceux de sa langue : non toutesfois qu'il n'entendist très bien la langue italienne, & que Martyr ne fust clairement entendu. Despenfe lors donna ceste louange à Martyr, qu'il n'y avoit eu homme de ce temps, qui eust si amplement & avec telle érudition escrit du fait du sacrement que luy.

ALORS, ainsi que les ministres vouloient respondre, un Espagnol, général des Jésuites (1), amené par le légat, demanda audience, laquelle luy estant accordée, tout son propos fut un amas d'iniures & de mesdisance l'espace quasi d'une heure, & fut peu agréable à la compagnie. Il s'arresta principalement à divertir un chacun d'ouïr plus les ministres, disant que leur erreur estoit assés convaincu & manifeste, les appellant finges & regnards, & concluant qu'il les falloit renvoyer au concile de Trente ouvert par le pape, auquel chacun auroit libre accès ; asseurant mesme que faufconduit leur seroit baillé pour y aller ; que c'estoit le lieu auquel il falloit renvoyer toutes les controverses & disputes de la foy & de la religion, de la

1561.

Pierre Martyr.

Invectives de Laynez.

Nouvelle  
dispute sur la  
Cène.

(1) Jacques Laynez (voir ci-dessus, p. 301).

1561.

quelle ne les femmes, ne les gens de guerre, ne autres qui n'y font exercés, ne peuvent estre iuges recevables. Mais estant entré au propos de la Cène, il se monstra en cela du tout ridicule à toute la compagnie, voulant prouver la présence du corps y estre, par ceste similitude, à savoir, que c'estoit tout ainsi comme si un prince, après une victoire obtenue contre son ennemi, ordonnoit des ieux estre faits tous les ans en mémoire d'icelle, par lesquels la guerre & la victoire qu'il auroit eue seroient représentées & mises devant les yeux d'un chacun, & que si celui qui joueroit le personnage de ce prince vainqueur esmouvoit grandement le cœur des assistans, d'autant plus seroit un chacun esmeu, si ce prince mesme y pouvoit estre veu en personne. En ceste manière donc, disoit-il, Iésus Christ, instituant la mémoire de sa passion, y veut présider & assister luy-mesme. Venant à mettre fin à son propos, il incita fort la royne contre les ministres, avec soupirs & plaintes, faisant semblant de plover comme aussi quelques autres qui estoient avec luy.

Bèze lui répond.

DE BÈZE adonques prenant la parole, répliqua que celui qui les avoit ainsi iniuriés présupposoit que ceux auxquels il s'adressoit fussent convaincus d'hérésie; mais que puisque ainsi estoit que nul ne les en avoit encores convaincus, il eust mieux fait de se réserver & à ses semblables tels convices, lesquels il ne cognoissoit aucunement appartenir à soy ni à ses compagnons. Et, quant à l'avis & conseil qu'il avoit baillés contre eux de les renvoyer à Trente, qu'il s'asseuroit que sa Majesté y pourvoiroit selon Dieu & raison. Au reste, quant à ce qui touchoit le fait de la Cène, qu'il n'avoit rien appris du iésuite, sinon qu'il en avoit fait une farce, de laquelle il vouloit que Iésus Christ fust le principal basteleur, [ce] qui estoit un propos inepte & indigne d'estre dit ni entendu. Et puis laissant l'Espagnol, il vint à Despense, & dit: « Quant au regard des mots exprès de Christ, *Hoc est corpus meum*, & au consentement des évangélistes que vous allégués, les mesmes évangélistes ont dit: « *Cecy est mon sang du nouveau Testament* » (1); & puis, en une autre sorte: « *Le calice*

*est le nouveau Testament en mon sang* » (1), ce qui ne se peut entendre, sans figure, que nous disons estre une façon de parler sacramentelle, après saint Augustin en une sienne épître écrite à Boniface, 23<sup>e</sup> en nombre. « *Si les sacremens, dit-il, n'avoient quelque semblance aux choses desquelles ils sont sacrement, ils ne seroient pas sacrement; par ceste semblance ils reçoivent souvent le nom des choses qu'ils représentent.* » Tout ainsi donc qu'en quelque manière le sacrement du corps de Christ est le corps de Christ, & le sacrement du sang de Christ le sang de Christ, ainsi le sacrement de la foy est la foy; il s'enfuit donc que ceste manière de parler sacramentelle n'est point simple, mais figurée.

— Si ainsi est, dit Despense, que la figure soit avec nos sacremens, ils ne seroient guères différens des sacremens du vieil Testament, lesquels estoient figuratifs; car nous disons qu'ils estoient figures & ombres de la vérité, laquelle nous est manifestée en Iésus Christ; autrement il faudra dire qu'ils estoient figure de figure, ce qui seroit très absurde. »

Discours du docteur Despense.

Les ministres respondirent que ce n'estoit point chose absurde de dire que les sacremens anciens ont figuré les nostres, tefmoin l'Apostre qui compare la circoncision avec nostre baptême, & ce qu'il dit de la manne, de la mer, & du passage de la mer Rouge (2). Dirent d'avantage que ce mot de figure est plus général que celui de sacrement pris estreitement. Puis, pour entrer en matière, respondirent que les sacremens institués de Dieu ont tousiours esté conioints à la vérité de la chose signifiée, de laquelle les pères anciens ont esté aussi participans, mais de loin & comme d'une chose à venir devant l'avènement de Iésus Christ, & depuis de plus près, estant iceluy venu en attendant que nostre conionction & iouissance soit vraiment accomplie réellement & de fait. « Voilà pourquoy, dit de Bèze, nous ne disons plus que nous foyons sous les figures, mais bien qu'il nous est encores besoin d'avoir des signes visibles & des sacremens tant que nous serons détenus en

(1) Matth. XXVI, 28.

(1) Luc, XXII, 20.

(2) 1 Cor., X, 1-4.

1561.

ce corps ; auxquels sacremens sont attribués les noms de ce qu'ils signifient par une manière de parler figurée & sacramentelle, pour tant mieux signifier la différence qu'il y a entre les choses communes, & celles qui, de communes, sont devenues sacremens. Finalement (dit de Bèze), nous sommes d'une même opinion avec saint Bernard, quand il dit : « *Lavérité m'est présente, mais c'est en sacrement ; l'ange est engraisé de la graisse du froment, & saoulé du pur grain ; mais, quant à moi, il faut cependant que je me contente de l'escorce du sacrement, du cuir mort & de l'excrément de la chair, de la paille de la letre, & du voile de la foy. Mais de quelque abondance d'esprit que ces choses puissent estre engraisées, si est-ce que d'un même & pareil contentement & même liesse ne peuvent estre receus l'escorce du sacrement & la graisse du froment, la foy & l'espérance, la mémoire & la présence, le temps & l'éternité, le miroir & la face, la forme de serviteur & l'image de Dieu.* » Par lesquelles paroles il est assez démontré que nous sommes véritablement faits participans de la vérité, mais que nous n'en jouissons encores pleinement, d'autant que nous avons encores besoin du sacrement, de l'escorce & du voile. »

Deux  
sorbonnistes.

Ce colloque ayant pris fin quant à Despenfe, deux autres docteurs de Sorbonne se présentèrent, l'un desquels mettoit de relief en avant ces mots : *Hoc est corpus meum*. Et ainsi qu'il demandoit aux ministres ce qu'ils entendoient par ce pronom *Hoc*, ils répondirent qu'ils entendoient ce pain que Jésus Christ tenoit lors entre ses mains, qui est appelé le corps de Jésus Christ, afin que nous entendions que le pain est sacrement de ce corps, ce que lesdits ministres s'efforcèrent de prouver par l'autorité des Pères. Les docteurs de Sorbonne insistoient au contraire & disoient que par les règles de grammaire ce pronom *Hoc* ne se pouvoit rapporter au pain, mais que c'estoit ce qu'on appelle en leur école individu vague, ne démontrant autre chose que le corps de Jésus Christ, comme si quelqu'un disoit : Ceci est de l'huile, cecy est du miel, cecy est un bâtiment.

Les ministres remontrèrent qu'une telle interprétation répugnoit à la na-

1561.

ture du signe sacramental, lequel si l'usage y défaut, ou s'il est réduit à néant, est tenu pour nul, & n'est plus sacrement, & qu'il n'y avoit onques eu un seul des Pères, qui eust usé de ce phantôme d'individu vague auquel si la foy des Chrétiens estoit réduite, ce seroit une religion du tout phantastique. Sur cela les docteurs répétaient une même chanson, le temps se passa en vain jusques au soir, l'un d'entre eux disant à Bèze, en le menaçant du doigt : « *Si nous te tenions en nostre école !* »

CETTE troisieme conférence ainsi mal rengée en toutes fortes, comme dit est, sans ordre ni secrétaires, monstroit assez à quoy on prétendoit ; & pourtant fut la dernière, sans que les ministres en ayant jamais appris la raison.

OR, entre la seconde & troisieme harangue cy-dessus mentionnées, les prélats faisoient bien leur conte qu'ils avoient gagné leur cause sur le point de la vocation, & que les ministres seroient bien aises de faire ce qu'on leur diroit, pourveu qu'on trouvât moyen de ne les dégrader du tout, s'advisèrent (ie di les moins criminels d'entre eux) de bastir la proposition suivante pour la leur faire signer :

Ce qu'on  
propose aux  
ministres.

« *Credimus & confitemur in augustissimo Eucharistiæ sacramento esse & existere verum Christi corpus natum ex Maria virgine, & de manibus sacerdotum, eorum ore consecratum exhiberi & sumi à communicantibus.* » C'est-à-dire :

Nous croyons & confessons qu'au très vénérable sacrement de l'Eucharistie est le vray corps de Christ nay de la vierge Marie, & qu'il est exhibé & pris par les communians, d'entre les mains des prestres, ayant esté consacré de leur bouche.

LA royne mère, advertie de ceci par ceux qui prévoyoiient bien que ce chemin tendoit à empirer les matières, en print un autre, non toutesfois du tout esloigné de cestui-cy, commandant à l'évesque de Valence (1) & au docteur Despenfe (dont elle favoit l'un tenir plus du costé des ministres que du costé des catholiques, & l'autre estre comme entre deux fers), qu'ils eussent à conférer à S. Germain particulièrement avec de Bèze & des

(1) Jean de Montluc.

1561.

Une cotte mal  
taillée.

Galards pour essayer de faire une cotte mal taillée de ces différens, si faire se pouvoit, ou pour au moins entretenir les affaires iusques à ce qu'elle se fust servie des uns & des autres pour obtenir le subside par elle prétendu. Suivant ce commandement, ces deux prièrent Théodore de Bèze & Nicolas des Galards de se trouver à S. Germain en une maison particulière. auxquels ils déclarèrent qu'ils estoient là par commandement de la royne pour adviser tous moyens de s'accorder sur le point de la Cène. Ces deux protestèrent en premier lieu que ce qui seroit dit & fait en ceste conférence ne préiudicioit en rien à l'avis de leurs frères & compagnons. & toutesfoi s'en refusèrent d'en conférer paisiblement avec eux : ce qu'ils feirent d'autant plus volontiers, qu'ils savoient bien que pour le moins ni l'un ni l'autre de ceux qui parloient à eux ne croyoient la transubstantiation. Là donc, estant demandé aux ministres, sans autrement disputer par argument quelconque, s'ils pourroient accorder de coucher un formulaire, par lequel il fust dit que le vray corps & sang de Iésus Christ sont réellement & substantiellement présents avec les signes, pour y estre de mesme exhibés & receus par les communians, sans parler de la manière de ceste présence, exhibition & réception, il leur fut répondu qu'omissions en cest endroit feroient fort dangereuses ; ce neantmoins qu'ils en communiqueroient avec leurs frères. Ils furent priés sur cela que, pour acheminer la matière, ils trouvaissent bon de coucher par ensemble quelque bref formulaire qu'ils rapporteroient aux autres, si bon leur sembloit, devant que passer plus avant.

Le formulaire  
amendé.

Ce formulaire fut escrit en telle sorte qu'au lieu que les susdits évêque & docteur vouloient qu'on usast de ce mot *adesse* (c'est-à-dire estre présent), on mit *esse* (c'est-à-dire estre), au lieu de *cum signis aut speciebus panis & vini* (c'est-à-dire avec les espèces ou signes du pain & du vin), on mit : *in usu cœnæ dominicæ* (c'est-à-dire, en l'usage de la Cène du Seigneur). Davantage au lieu de ces mots *realiter & substantialiter*, c'est-à-dire réellement & substantiellement), on en mit l'exposition, *verè & in ipsâ substantiâ* (c'est-à-dire, véritablement & en sa substance),

y adioustant ces mots, *spirituali & ineffabili modo à fidelibus* (c'est-à-dire, par les fidèles par une manière spirituelle & ineffable). Et pourtant ce billet fut ainsi couché, non pour s'en contenter, mais pour en conférer avec les autres ministres, afin d'essayer si ceste ouverture serviroit : « *Credimus in usu cœnæ dominicæ, verè, re ipsâ, & substantialiter, id est in ipsâ substantiâ, verum corpus & sanguinem Christi spirituali & ineffabili modo esse, exhiberi, sumi à fidelibus communicantibus* » ), c'est-à-dire en françois : Nous croyons qu'en l'usage de la Cène du Seigneur, le vray corps & sang de Iésus Christ est, & y est baillé & receu véritablement & en sa substance par une manière spirituelle, & qui ne se peut dire, receu, di-e, des fidèles communians.

Cest escrit rapporté à la compagnie commune des ministres, il n'y eut iamaïs dispute ne différent quelconque entre eux sur la doctrine, comme aucuns semèrent depuis très fausement ; mais il fut arrêté seulement qu'on ne s'y arrêteroit, pour n'y estre assés spécifié le mystère de ce sacrement, ce qui pourroit estre imputé aux ministres, comme s'ils vouloient surprendre leurs contredisans. Davantage pource qu'il en estoit demeuré un double entre les mains du docteur Despenfe, dont quelques uns pourroient abuser pour établir la présence du corps de Iésus Christ, comme estant encor icy bas, il fut dit que si on s'assembloit plus avec eux, on leur éclairciroit ce point tout net, comme aussi Théodore de Bèze en avoit parlé en sa première harangue. Finalement pour mieux monstrier qu'il n'y avoit aucun consentement forcé entre les ministres, comme si la foy de l'un estoit fondée sur le dire d'un autre, il fut dit que Martyr parleroit & présenteroit un escrit sur ce point comme pour foy en particulier, & les autres qui assisteroient ou l'approuveroient chacun pour foy, ou en bailleroient un autre si bon leur sembloit.

Le lendemain, XXVI de septembre, qui fut le iour de la dernière conférence de Poissy, Despenfe devant la conférence demandant à de Bèze la conclusion de leur compagnie, il luy répondit qu'il ne s'y falloit attendre, mais qu'il falloit dire tout ou rien. Trois iours après, qui fut le XXIX du

1561.

Pourquoi les  
ministres  
le repoussent.Dernière  
conférence.

1561.

dit mois de septembre, tandis que les autres prélats & docteurs estoient bien empêchés à Poissy à dresser leurs canons, & plus encores à ce qu'ils devoient répondre sur les subsides qu'on leur demandoit, la royne mère se servant de toutes occasions, ordonna que deux évêques, à sçavoir Jean de Monluc, évêque de Valence, & du Val, évêque de Sees, & trois docteurs, à sçavoir Despenſe, Salignac & Bouterlier, tous hommes de savoir & de raison, entreroient en quelque conférence avec cinq des plus renommés entre les ministres, à savoir Pierre Martyr, Théodore de Bèze, Nicolas des Galards, Augustin Marlorat & Jean de Lerpine. Ainsi donc, le

29 septembre.

XXIX du mois de septembre, assemblée une après-dînée, là parlèrent de l'ordre qui se pourroit tenir entre eux en ceste conférence paisible & amiable, & en général fut demandé aux ministres s'ils [ne] pourroient pas accorder ceste présence corporelle en quelques bons termes. Sur quoy, suivant ce qui avoit esté commencé, Martyr lut & présenta un escrit couché en ces propres mots :

Formule présentée par les ministres.

« *Respondéo pro mea parte corpus Christi non esse verè & substantialiter alibi quàm in cælo. Non tamen inficior Christi corpus verum & sanguinem illius verum, quæ pro salute humanâ tradita sunt in cruce, fide, spiritualiter percipi à fidelibus in sacra cœnâ.* » C'est-à-dire : Je répond pour ma part, le corps de Christ n'estre vrayment & substantiellement ailleurs qu'au ciel. Mais cependant ie ne nie pas que le vray corps de Christ & son vray sang, qui pour le salut des hommes ont esté livrés en la croix, ne se reçoivent en la Cène par les fidèles moyennant la foy & spirituellement. Sur cela puis après, pour la raison que dessus, les autre quatre, un chacun distinctement, respondirent qu'ils s'accordoient à cest escrit entièrement, & ne croyoient ni enseignoient autrement. Ce nonobstant, Despenſe & plusieurs après luy feirent bien valoir ces mots : *pro parte mea*, c'est-à-dire pour ma part, concluans par cela que les ministres n'estoient non plus d'accord entre eux que les prélats comme si ces mots *in usu cœnæ & in cælo*, (c'est-à-dire en l'usage de la Cène, & au ciel), estoient contrairiens. Le lendemain, dernier de septembre, les

mesmes personages estans seuls assemblés au mesme lieu à Saint-Germain, Salignac, au lieu de disputer, présenta un vieil livre grec escrit à la main, contenant certains sermons catéchétiques attribués à Cyrille, évêque de Jérusalem (1), en l'un desquels, à savoir au troisième appelé *mystagogique*, il est dit que le pain de l'eucharistie après l'invocation du saint Esprit n'est pain commun, mais le corps de Christ. A quoy Martyr respondit que, par les mots de cest évêque quel qu'il fust, se pouvoit évidemment confuter l'opinion, tant de ceux qui disent que la substance du pain devient la substance du corps de Christ, que de ceux qui veulent que ces deux substances soient concurrentes réellement en la Cène. Car s'il eust creu la transubstantiation, il n'eust pas dit que ce pain n'est plus pain commun, mais simplement que ce pain n'est plus pain, & s'il eust creu la consubstantiation, il eust dit que ce pain commun devenoit sacrement avec le corps du Seigneur ; & pourtant il constoit qu'il avoit opposé au pain commun le pain qu'il appelle le corps de Christ, pource qu'il en est le vray sacrement, mais ne s'enfuit pas que le corps soit présent là où est le sacrement. Sur cela il ne fut aucunement disputé ni par Escriture ni par autorité d'aucun docteur, mais insistoient seulement les docteurs à trouver quelque formulaire qui peust contenter les uns & les autres, sans vider la matière. Sur quoy leur fut proposé mot à mot ce qui s'enfuit par les ministres :

Les catéchèses de Cyrille.

« En tant que la foy nous rend présentes les choses promises, & que ceste foy prend très véritablement le corps & le sang de nostre Seigneur Jésus Christ, par la vertu du saint Esprit, en cest esgard nous confessons la présence de son corps & de son sang en la sainte Cène, en laquelle il nous présente, donne & exhibe véritablement la substance de son corps & de son sang par l'opération de son saint Esprit, & nous recevons & mangeons spirituellement & par foy ce propre corps qui est mort pour nous, pour

Nouvelle proposition.

(1) Cyrille (315-386) fut évêque de Jérusalem dès 350. Ses cinq dernières *Catéchèses* portent le titre de *mystagogiques*, parce qu'elles traitent des mystères du baptême, de l'extrême-onction et de l'eucharistie. Leur authenticité a été mise en doute.

1561.

estre os de ses os & chair de sa chair, afin d'en estre vivifiés & en percevoir tout ce qui est requis à nostre salut. »

Ce formulaire ne pleust à Despenſe, lequel seul en disputa, trouvant eſtrange ce que les miniſtres diſoient de la foy, à ſavoir qu'elle nous rend préſentes les choſes promiſes, ce qu'il vouloit plus toſt attribuer à la puifſſance de Dieu beſongnant par ſa parole. A quoy luy fut reſpondu que ces deux choſes s'accordent bien enſemble, d'autant que la foy eſt comme l'œil qui voit ce que Dieu luy préſente par ſa puifſſance & volonté, & ſans laquelle foy ce que Dieu offre de ſa part n'eſt non plus préſent à l'entendement qu'une choſe viſible eſt préſente à un aveugle, ou à celui qui n'y penſe pas.

Le lendemain, qui fut le premier d'octobre, Despenſe retourna encor à ſa queſtion précédente, alléguant qu'il falloir coucher autrement ce formulaire, ſinon quant à la ſubſtance, au moins quant aux manières de parler, afin que ceux de l'aſſemblée de Poiſſy en peuſſent recevoir quelque contentement, tellement que l'eſcrit fut couché comme ſ'enſuit :

« Nous confeſſons que Jéſus Chriſt en ſa ſaincte Cène nous préſente, donne & exhibe véritablement la ſubſtance de ſon corps & de ſon ſang par l'opération de ſon ſainct Eſprit, & que nous recevons & mangeons ſacramentellement, ſpirituellement & par foy, ce propre corps qui eſt mort pour nous, pour eſtre os de ſes os & chair de ſa chair, afin d'en eſtre vivifiés & en percevoir tout ce qui eſt requis à nostre ſalut. Et pource que la foy appuyée ſur la parole de Dieu nous fait & rend préſentes les choſes promiſes, & que par ceſte foy nous prenons vraiment & de ſaict le vray & naturel corps & ſang de nostre Seigneur par la vertu du ſainct Eſprit, en ceſt eſgard nous confeſſons la préſence du corps & du ſang de nostre Sauveur en la ſaincte Cène. »

Ceſt eſcrit, bien qu'il euſt eſté arreſté entre les conférens qu'il ne s'en feroit aucune copie devant qu'il fuſt communiqué aux prélats & théologiens eſſans à Poiſſy, fut toutesſois incontinent ſemé parmi la cour, avec grand ioye des uns & des autres, eſtimant un chacun que tout fuſt d'accord en ce point principal. La royne envoya

querir de Bèze en ſa chambre, où elle eſtoit avec l'éveſque de Valence, rendant teſmoignage d'un très grand contentement de ce qui avoit eſté paſſé. & peu après eſtant ſurvenu le cardinal de Lorraine, auquel elle monſtra l'eſcrit, il eſt certain qu'il prononça ces mots, « que jamais il n'avoit creu autrement, et qu'il eſpéroit que l'aſſemblée de Poiſſy s'en contenteroit. » Peut-eſtre qu'il penſoit dire vray, n'ayans jamais le loisir telles gens de bien penſer s'ils croient ou non, ni à ce qu'ils penſent croire. Mais tout le reſours avint; car eſtant ceſt eſcrit propoſé à Poiſſy le quatrieſme d'octobre, bien qu'une grande partie l'approuvaſt, juſqu'à ſe formalifer pour maintenir le contenu en iceluy, ſi eſt-ce qu'après avoir eſté examiné par les docteurs, qui n'avoient rien devant leurs yeux ſinon la honte & le dommage eſquels ils tumboient, s'il apparoifſoit tant ſoit peu qu'ils euſſent erré juſqu'alors, il fut finalement reſjeté comme captieux & plein d'héréſies, le neufieſme dudit mois, & ceux qui l'avoient apporté en furent tenus pour ſuſpects; dont puis après Despenſe mit grand peine à ſe purger, alléguant auſſi le cardinal (auquel on reprochoit qu'il ne s'y eſtoit incontinent oppoſé), que les docteurs voyoient plus clair que luy en ces matières, auxquels il s'en rapportoit, ſuivant l'avis de la faculté de théologie, dont la teneur ſ'enſuit :

« DIT la faculté de la ſacrée Théologie que ceſte confeſſion eſt non ſeulement inſuffiſante, mais auſſi captieuse & hérétique, & contient pluſieurs erreurs contre l'inſtitution du ſainct ſacrement de l'autel.

#### HÉRÉSIE.

» QU'ELLE ſoit hérétique, il appert parce que ſa concluſion (où il eſt dit « en ceſt eſgard nous confeſſons ») en tant qu'elle eſt rapportée à tout ce qui précède, contient en foy une condition exclusive, qui détermine & reſtreint tout le précédent, & deſcouvre pluſieurs erreurs contenus en ladite confeſſion, deſquels l'un eſt, « que la foy appuyée ſur la parole de Dieu fait & rend préſentes les choſes promiſes; » car la foy ne fait ni ne rend les choſes promiſes réellement préſentes, meſmes ne les peut appréhender au-

1561.

Opposition  
des docteurs

Les termes  
en sont  
définitivement  
arrêtés.

Condamnation  
du  
formulaire

Comme  
hérétique

La reine mère  
et le cardinal  
approuvent.



1561.

trement estre qu'elles font, pour autant que ce ne seroit pas foy, ains erreur, & fausse persuasion, & les pères anciens n'ayans eu exhibition aduelle des choses promises, auroient toutes-fois eu vraye foy au Messias, qui n'estoit encores venu, ni réellement présent; & nous aussi avons vraye foy de la générale résurrection des corps, qui n'est encores advenue ni présente. Et aussi eux-mêmes se contrediroient, disans en leurs fausses imaginations qu'il est impossible que le corps de nostre Seigneur Jésus Christ, qui est présent au ciel, puisse estre quant & quant ailleurs.

» PARQUOY ce qu'ils disent qu'en cest esgard ils confessent la présence du corps de nostre Seigneur Jésus Christ, ne peut estre entendu par eux que par vertu & efficace, & non pas par présence réelle; autrement il faudroit qu'ils confessassent avec nous (comme est la vérité) que le corps de Jésus Christ, combien qu'il soit au ciel, est aussi actuellement au saint sacrement, & pareillement que la réelle présence du corps de Jésus Christ audit sacrement ne répugne point à l'article de l'ascension.

## AUTRE HÉRÉSIE

» Est que quelque présence qu'ils confessent du corps & sang de Jésus Christ en ce saint sacrement, ils ne le mettent qu'au seul usage & communion, comme déclare ce mot de Cène, & autres mots ensuivans, c'est à savoir *exhibe, présente, donne, recevons, mangeons*, qui sont paroles significatives seulement l'usage, & ne font aucunement mention que le corps soit réellement au saint sacrement de la messe, ce qui est appertement contre la très expresse parole de Jésus Christ qui a dit : « *Ceci est mon corps,* » & non pas : Ceci fera mon corps quand vous le mangerez.

## AUTRE HÉRÉSIE.

» QUAND ils disent que, par ceste foy, nous prenons très véritablement & de fait le vray & naturel corps de Jésus Christ & son sang, par ceste foy ils ne peuvent entendre autre que celle de laquelle ils ont dit, bien peu au paravant, qu'elle fait & rend présentes les choses promises; en quoy, avec ce

qu'ils disent en leur conclusion, qu'en cest esgard ils confessent la présence, il appert qu'ils afferment que sans icelle foy on ne prend ni reçoit-on le vray & naturel corps de nostre Seigneur Jésus Christ, [ce] qui est contre la doctrine de saint Paul, qui dit que le corps de Jésus Christ se prend des uns dignement, & des autres indignement, usant de ces mots : « *Qui le mange indignement, il le mange à son iugement, ne discernant le corps du Seigneur* (1). »

## FALLACE.

» ELLE est aussi captieuse parce qu'ils semblent donner à entendre qu'ils disent & confessent que le corps de Jésus Christ est présent & de fait & en substance au saint sacrement, en la forme & manière que croit l'Eglise catholique. Et toutesfois, par leur façon de parler ambiguë & obscure, se gardent bien d'exprimer appertement la réelle présence audit sacrement, pour toujours abuser le monde & maintenir leurs sectateurs en leurs erreurs.

## INSUFFISANTE.

» ELLE est aussi insuffisante en ce qu'elle ne contient la réelle présence du corps & du sang de Jésus Christ sous les signes, & n'attribue aucune efficace ou opération aux paroles sacramentales, ni au prestre aucun ministère en la consécration & exhibition dudit corps & sang, en ce qu'ils ne disent autre chose sinon que Jésus Christ nous présente & donne : lesquelles omissions ne font sans manifeste suspicion de vouloir nier la présence réelle du corps & sang de nostre Seigneur Jésus Christ sous les espèces, par la vertu des paroles & par le ministère des prestres, [ce] qui est contre l'institution du S. sacrement & contre l'Escriture.

CONFESSION CATHOLIQUE DE LA VRAIE PRÉSENCE DU CORPS & SANG DE JÉSUS CHRIST AU SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

» Nous croyons & confessons que, par le prestre, ministre ordonné par

(1) 1 Cor., XI, 29.

1561.

Captieux.

Insuffisant.

Confession catholique.

1561.

Iésus Christ du saint sacrement de l'autel, le vray corps & sang de Iésus Christ se fait réellement & solennellement sous les espèces de pain & de vin par la vertu & puissance de la divine parole prononcée par le prestre, seul ministre ordonné en cest effect, selon l'institution & commandement de nostre Seigneur.

Réformation  
de la  
confession  
des ministres.

#### RÉFORMATION DE LA CONFESSION DES MINISTRES.

» Nous croyons & confessons que le prestre, ministre ordonné par Iésus Christ du saint sacrement de l'autel, consacre le vray corps & sang de nostre Seigneur, qui sont sous les espèces de pain & de vin, & ce par la vertu & efficace des paroles desquelles Iésus Christ a usé instituant ce sacrement, & que nous recevons & mangeons le vray corps sacramentellement, spirituellement, véritablement toutesfois, réellement, & substantiellement à nostre salut, si par foy, avec preuve de nos consciences suffisante, nous nous présentons à la réception, autrement à nostre damnation. Et pour ce que la foy appuyée sur la parole de Dieu ne fait ni ne rend présentes les choses promises (car soit que nous recevions, croyions ou non, la parole ne laisse d'avoir sa vertu) en cest esgard nous confessons la présence du vray & naturel corps de nostre Seigneur, lequel recognoist non seulement les vrayes fidèles, mais aussi les hypocrites mauvais & ceux qui n'ont la vraye & droite foy.

Conclusion  
des prélats.

#### CONCLUSION DES PRÉLATS ASSEMBLÉS A POISSY SUR L'AVIS PRÉCÉDENT.

» SUR ce qu'il a pleu à la royne envoyer à la congrégation des évesques & archevesques assemblés à Poissy, par le sieur Bourdin, secrétaire d'État du roy, [ce] qui est en escrit, contenant une confession de Théodore de Bèze & de ses adhérens, de ce qu'ils sentent du S. sacrement de l'autel, icelle assemblée, après meure délibération, ayant pris l'avis de plusieurs docteurs & notables personnages de la faculté de Théologie de Paris, a avisé de faire entendre à sa Maïesté ce qui s'enfuit :

» PREMIÈREMENT que sous le donné à entendre dudit de Bèze & de sa com-

pagnie, qu'il désiroit faire quelques remontrances à icelle assemblée pour estre instruits & enseignés, lesdits prélats, suivant le commandement de sadite Maïesté, & pour luy obéir, consentirent que ledit de Bèze fust ouy, comme il fut publiquement, où il prononça les erreurs & blasphemés que chacun a ouys au grand regret de tous les gens de bien, mesmes en la présence du roy, de ladite dame, du roy de Navarre, & autres princes & seigneurs qui s'y trouvèrent. Que, depuis, monsieur le cardinal de Lorraine fit la louable, très docte & catholique remontrance à sadite Maïesté que ladite assemblée le pria de faire, se résolvant principalement sur deux points : le premier sur l'autorité tant de l'Eglise que des traditions, conciles & saints pères; l'autre sur la vérité & réelle présence du corps de nostre Seigneur Iésus Christ en la sainte eucharistie, dont la conclusion fut que, si ledit de Bèze & ses adhérens vouloient souscrire ausdits articles composés par ledit cardinal, ils seroient recueillis & plus amplement ouïs es autres points où ils disoient vouloir estre aussi instruits, & que autrement toute audience leur seroit déniée, ce qui fut réitéré & redit au roy par monsieur le cardinal de Tournon, de la part de messieurs les prélats de l'assemblée. Que depuis ladite dame auroit fait faire plusieurs conférences avec des doctes personnes qu'il luy auroit pleu appeler avec ledit de Bèze & autre ses adhérens, afin de chercher & essayer, suivant le bon zelle qu'elle a, tous les moyens de les conduire & faire condescendre à souscrire & accorder ce qui auroit esté proposé par ledit seigneur cardinal de Lorraine, nommément touchant la vraye & réelle présence du corps de nostre Seigneur audit sacrement. Et finalement a esté baillé l'escrit que ladite dame a envoyé par ledit sieur Bourdin, comme dit est, en ladite assemblée, laquelle, après avoir veu & fait diligemment veoir & examiner par une bonne & notable compagnie de théologiens, comme est dit ci-dessus, iceluy escrit, l'a trouvé non seulement insuffisant, mais aussi captieux, & contenant plusieurs erreurs contre l'institution & vérité dudit saint sacrement de l'autel, & comme tel l'a déclaré & déclare ladite assemblée; &, en outre,

1561.

1561.

voyant que quelques admonitions & corrections dont on a usé envers ledit de Bèze & ses adhérens, &, sans avoir respect à tant de charitables offices qu'il a pleu à ladite dame faire en leur endroit, ils n'ont laissé iusques icy de persévérer en leurs erreurs & réprouvées opinions, ce qui est à craindre que tant plus on les orra & endurera en ce royaume, il adviendra de maux & inconvénients comme on voit advenir tous les iours de tous costés; à ceste cause, ladite assemblée s'est résolue qu'en cas que ledit de Bèze & sa compagnie ne veulent présentement confesser & souscrire la confession dudit saint sacrement cy-dessous écrite & insérée (qui est selon l'institution de nostre Seigneur Iésus Christ & la doctrine de son Eglise catholique, de laquelle & des légitimes ministres d'icelle ledit de Bèze & tous autres doivent recevoir loy & vraye confession de nostre foy à eux ià baillée), de ne les plus ouïr en façon que ce soit ni avoir aucunement affaire à eux comme demeurans obstinés & séparés de l'union & obéissance de ladite Eglise, & à telles peines que sa Maïesté aviserà, pour le bien & repos de ses bons & fidèles sujets, leur fera défendue la demeure en son royaume très chrestien, comme est le sien, auquel, depuis que la foy y a esté plantée, n'y a eu qu'un Dieu, un roy, une foy & une loy. »

CONFESSION CATHOLIQUE DE LA VRAIE  
PRÉSENCE DU CORPS & DU SANG DE  
NOSTRE SEIGNEUR IÉSUS CHRIST AU  
SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

« Nous croyons & confessons qu'au saint sacrement de l'autel le vray corps & sang de Iésus Christ est réellement & transsubstantiellement sous les espèces du pain & du vin par la vertu & puissance de la divine parole prononcée par le prestre, seul ministre ordonné à cest effect, selon l'institution & commandement de nostre Seigneur Iésus Christ. »

VOILA tout ce qu'on peut arracher du clergé de l'Eglise romaine en ce temps pour appaïser les troubles de la religion, s'estans les prélats rendus iuges au lieu d'estre conférents amiables. Il ne tint à eux que leur sentence ne fust exécutée; mais Dieu y mit des empeschemens qui anéantirent pour

ce coup leurs desseins. Les ministres, au contraire, firent encores ce qu'ils peurent pour les faire ioindre, mais depuis ce temps-là il ne leur fut possible d'obtenir aucune dispute sur leur confession de foy, quelque poursuite qu'ils en fissent, ayans mesmes envoyé aux prélats une déclaration plus ample de leur escrit, contenant ces mots :

« Nous affermons que nulle distance des lieux ne peut empeschier la communication que nous avons au corps & au sang de Iésus Christ, pour ce que la Cène du Seigneur est une chose céleste, combien qu'en terre nous prenions de la bouche du corps le pain & le vin seulement, toutesfoies estans iceux vrayes signes du corps & du sang du Seigneur, estans, moyennant la foy par la vertu du saint Esprit, nos entendemens (ausquels comme à leur obiet ceste viande est offerte) eslevés au ciel, nous y recevons le corps & le sang d'iceluy, voire luy tout entier. Et pour ce respect aussi nous disons le corps estre joint véritablement au pain, & le sang au vin, mais non autrement que sacramentellement, c'est-à-dire, non pas selon quelque lieu ou situation, mais pour ce que les sacremens signifient vraiment ce que Dieu donne à ceux qui y communient avec foy, lesquels par conséquent, moyennant ceste foy, y reçoivent véritablement & spirituellement ce qui est, selon l'ordonnance de Dieu, signifié par les signes reçeus corporellement. Par ces choses il appert en quel sens ceux de la religion réformée parlent de la présence du corps de Iésus Christ, en l'usage & action de la Cène, n'approuvans ne transsubstantiation, ne consubstantiation, & mesmes reietans toute manière de présence par laquelle le corps de Christ est colloqué maintenant réellement ailleurs qu'au ciel. Ils usent toutesfoies de ce mot de substance pour enseigner que nostre foy n'a pour son obiect où elle tend quelque corps imaginaire, ni aussi la seule vertu de la passion du Seigneur ou ses seuls mérites, ce que toutesfoies ils confessent estre fait nostre en ceste spirituelle manducation de la chair de Christ; mais que nostre foy a pour son obiect le vray & naturel corps du Fils de Dieu, conçu & nay de la vierge Marie, crucifié & ressuscité

1561.

Déclaration  
des ministres.

1561.

pour nous, & maintenant résidant aux lieux iusques à ce qu'il vienne iuger les vivants & les morts, lequel est fait nostre pour en tirer la vie éternelle. »

Les  
théologiens  
allemands.

OR estoient cependant arrivés à Paris les théologiens d'Alemagne, que nous avons dit avoir esté finement envoyés querir, pour faire heurter sur le point de la Cène ceux de la confession de France contre ceux de la confession d'Ausbourg. Mais Dieu en disposa tout autrement; car l'un d'eux, nommé Iaques Buclin, estant arrivé à Paris avec ses compagnons Iaques André & Balthazar Bidembach, tous eutychiens envoyés de Tubingue, il y mourut de peste incontinent, ce qui fut cause de ne les faire sï tost venir à la cour. Outre cela, le cardinal entendit (comme aussi il estoit vray) que les deux autres théologiens, à favoir Michel Diller & Iean Boquin (1), envoyés de Heidelberg par monsieur le comte Palatin, ne s'accordoient pas avec les deux autres, ains maintenoient la confession des églises de France. Cela fut cause que les prélats de Poissy ne s'en servirent point, & qu'ayans le XIII d'octobre remercié & renvoyé leurs docteurs, finalement ils se retirèrent, après avoir dressé leurs canons, qui ne touchent en rien à la doctrine chrestienne, ains seulement descouvrent quelques desordres de leur ordre, de la réformation desquels toutesfois ils s'en rapportoient tousiours au S. Père & à la détermination du concile de Trente; encores n'a esté ceste belle réformation qu'une vaine fumée, n'en ayant esté iamais rien tenu ni observé par eux-mesmes. Ce neantmoins, nous n'avons voulu omettre ces beaux articles par lesquels pour le moins ils se condamnent eux-mesmes encores aujourdhuy, veu que ni par le concile de Trente, ni par autre moyen quelconque, ils n'ont non plus changé quelque point en leur discipline & en leurs mœurs qu'en leur doctrine.

Jacques  
Buchlein.  
Jacques André  
et Balthazar  
Bidenbach.

Michel Diller  
et Jean  
Boquin.

(1) La France protestante (2<sup>e</sup> édit., II, col. 880) attribue au théologien de Heidelberg le prénom de Pierre. Celui de Jean désignerait son frère, qui desservait l'église du Château, Ile d'Oléron, en 1560. Ce Jean Boquin assista également au colloque de Poissy, où il fut député, avec Claude de la Boissière, par les églises de Saintonge, et c'est de lui qu'il serait question ci-dessus (voy. page 267).

« LE roy très chrestien ayant mandé les prélats de l'Eglise gallicane pour se trouver à Poissy, à fin d'aviser à certains importants affaires du royaume; eux estans assemblés, il les exhorta de grande affection qu'ils pourveussent par quelque bon moyen à l'estat de l'Eglise agitée de fesses fort turbulentes, en attendant la résolution du concile général maintenant assigné. Iceux ayans consulté longuement, & appelé pour cest effect quelques docteurs en théologie & en droit canon, pour voir ce qu'il estoit de faire, finalement tous furent d'accord qu'il estoit impossible de trouver remède plus prest que de tascher soigneusement, qu'au plustost que faire se pourroit, la discipline de l'Eglise fust remise en son entier. Pour parvenir plus aisément à cela, & trouver un brief expédient, il leur sembla bon de dresser les articles suivans, en suppliant très humblement nostre S. Père le pape de les confermer, & la Maïesté du roy très chrestien de les faire mettre à exécution, soumettans tous leurs décrets au vouloir & pouvoir de sa Sainteté, & ne voulans en forte que ce soit estre séparés du sainct siège apostolique, auquel, suivant la coutume de leurs ancestres, ils déclarent avoir tousiours esté & estre suiets de bonne volonté.

« 1. POURTANT donc, puisque la dignité de l'estat ecclésiastique consiste en une deue élection & établissement légitime des évesques & prélats, & que de là (comme du chef) dépend la fermeté & ruine de l'ordre de l'Eglise, veu que les serviteurs sont tels que le gouverneur du peuple, & tel qu'est le prince du païs, tels sont les habitans en iceluy; tandis qu'on se reiglera, par nouvelles loix (au lieu du droit antique intermis en cest endroit), & que l'autorité des concordats aura vigueur: il a semblé bon que sï tost que quelcun sera nommé par le roy très chrestien à la vacance d'une église cathédrale, sa nomination soit signifiée au chapitre des chanoines & au peuple, par affiches mises aux portes du temple & autres places publiques de la ville, & es principales villes du diocèse, & iour assigné aux sùdits. Auquel iour, celui qui est nommé pour avoir place en ceste église soit tenu d'y comparoir pour estre examiné, & soit libre à toute personne qui le cognoistra coul-

1561.  
Projet  
de réforme  
ecclésiastique

De l'élection  
des évesques

1561.

pable de quelque vice ou crime, tant en la doctrine & religion qu'en la vie & és mœurs, de le déclarer au chapitre. Après qu'il se sera présenté, & que ceux qui mettront en avant quelque chose contre luy (s'il y en a aucuns) auront esté ouïs en chapitre, ou que le temps de faire reproches sera expiré, sans que personne ayt mis en avant chose à quoy l'on doive s'arrêter, & que la nomination sera connue estre ferme & valide, il fera profession de sa foy devant le chapitre ; c'est à favoir l'évesque en présence de l'arcevesque appelé nommément pour cest effect, ou en son absence devant deux évesques de la province, & le chapitre de l'église vaquante ; le primat, devant deux arcevesques, si faire se peut commodément, ou devant un pour le moins, acompagné de deux évesques & du chapitre. Cela estant fait, qu'il ne soit pas iugé idoine pourtant, que premièrement en présence des dessusdits, & à leur discrétion, il n'ayt presché publiquement, ou pour le moins leu & exposé un passage de l'Escriture sainte, qui luy fera proposé par l'arcevesque ou par les évesques. Puis cela deuement parachevé, faudra qu'il soit confirmé par provision du pape. Et si l'on impose à celui qui est nommé quelque vice ou crime qui par disposition de droit commun empêche la provision, ou qu'on aperçoive une telle ignorance en luy qu'il ne puisse satisfaire à ceste charge, que l'affaire soit incontinent renvoyé au roy, qui, selon son iugement & sa prudence, pourvoira tellement à l'église vaquante, que cependant on garde perpétuellement & inviolablement ceste procédure d'examiner ceux qui sont désignés, à favoir le premier, le second & le tiers, & ainsi conséquemment de tous les nommés pour succéder à ceux que l'on aura reiettés à cause de leur incapacité.

» 2. Tout ce qui aura esté fait en l'examen de celui que l'on trouvera capable, estant confirmé par les signatures de tous ceux qui y auront assisté, & seellé du seau des prélats, soit envoyé avec la confession de foy signée de la main & seellée du seau du désigné, au protecteur de l'Eglise gallicane à Rome, pour en faire son rapport au pape, qui ne pourra légitimement pourvoir à l'église vaquante, que

premièrement il n'ait veu ce tesmoignage notable & digne de foy.

» 3. QUE cy-après on n'eslisse pour évesques, sinon des hommes nés de légitime mariage, ayans atteint l'age de trente ans entiers. S'ils sont prestres, qu'ils soient consacrés publiquement par l'arcevesque avec deux évesques, ou, en l'absence de l'arcevesque, par trois évesques de la province, & ce en dedans six mois après la provision à eux ottroyée par le pape, si d'avanture ils ne sont consacrés par le pape mesme, ou de son autorité en la cour de Rome. Et quant à ceux qui seront ià en possession de l'évesché, n'estans prestres, qu'en dedans six mois, ils soient ordonnés & consacrés prestres, en quelque dignité qu'ils soient eslevés, fussent-ils cardinaux.

» 4. QUE les arcevesques & évesques n'abandonnent point les églises ou diocèses, ains comme bons pasteurs s'y tiennent assiduelement, autant que faire se pourra, résidens principalement en leurs villes, ou pour le moins és lieux du diocèse qu'ils estimeront plus convenables pour le bien de l'Eglise. S'il leur advient d'estre absens plus de trois mois, que l'arcevesque rende raison de son fait au plus prochain évesque de sa province, l'évesque à un arcevesque, ou, en son absence, à un autre évesque le plus prochain. Qui fera autrement soit astreint aux peines ordonnées par le concile de Trente.

» 5. PAREILLEMENT, les évesques seront attentifs à prier Dieu, & soigneux de lire les Escritures saintes, pour annoncer eux-mesmes au peuple la parole de Dieu ; ou, si quelque chose les empêche de ce faire, qu'ils en donnent la charge à gens propres, aux sermons desquels ils assisteront autant que faire se pourra. Que leur vie aussi soit tellement réglée que, suivant le commandement de l'Apostre, ils soient irrépréhensibles, présidans comme il appartient sur leur maison & famille. Qu'ils monstrent exemple de vie innocente à tout leur troupeau, & que chacun d'eux soit tellement eslongné d'orgueil & de toute dissolusion, que leur attempance & modération soit recommandée de toutes parts.

» 6. QUE les évesques prennent garde que nul n'ait la charge de prescher ou

1561.

Conditions  
requis.De la  
résidence.Devoirs  
des évêques.Epreuves  
à subir.

1561.

d'instruire la jeunesse, en la doctrine duquel on n'ait certain témoignage qu'elle est saine & conforme à la foy catholique. Qu'ils donnent ordre aussi qu'il ne soit permis à aucun (s'il n'a congé d'eux) de prescher en public ni en privé, ni d'instruire la jeunesse; qui fera au contraire, troublant par ce moyen l'Eglise de Dieu, soit réprimé comme turbulent & séditieux.

» 7. QUE les évêques mesmes célèbrent le très saint sacrifice de Christ, du moins es iours solennels, & administrent les sacremens quand le lieu & le temps le requerra.

» 8. D'AUTANT qu'en divers endroits on a introduit une très meschante coutume, ou plustost une corruption en l'Eglise, que quand un évêque, ou quelque autre eslevé en dignité, ou que quelqu'un des chanoines chante messe, on luy fait faire un banquet, où les chanoines & ceux qui ont aydé à chanter ceste messe font invités, nous avons esté d'avis d'ordonner qu'on ne face plus cela à l'avenir; ce que nous voulons aussi estre entendu de ces banquets que les archediocres & leurs officiaux se font faire aux synodes par les évêques.

» 9. QU'AUSSI les évêques imposent eux-mêmes les mains à ceux qui reçoivent les ordres, sans plus se servir à l'avenir de vicaires ni de suffragans. Et quant aux suffragans survivans, qu'ils ne fassent l'office de l'évêque, sinon quand il sera grièvement malade ou qu'il y aura autre empeschement légitime. Ce que nous laissons tellement à la discrétion de l'évêque, que cependant nous l'admonestons d'avoir souvenance qu'il doit rendre conte à Dieu souverain iuge. Aussi faudra-il prendre garde de ne recevoir au nombre des clers ceux qu'on appercevoit aucunement n'avoir pas intention de servir à l'église.

» 10. ET, afin qu'on se puisse plus commodément passer de suffragans, que l'évêque obtienne congé du pape de pouvoir permettre, par autorité apostolique, aux abbés & aux autres pourvus des plus grandes dignités ecclésiastiques, de consacrer les églises, les cimetières, les vaisseaux & vestemens sacrés.

» 11. QU'ON confère les saints ordres en telle sorte qu'il n'y ait apparence ni soupçon quelconque d'avarice, ni gain ou autre tel mal, & qu'on n'exige

rien de ceux qui reçoivent les ordres, non pas mesmes pour les lettres dimissoires (1); toutesfois les greffiers prendront pour leur peine, papier & cire de chaque lettre, cinq fols tournois seulement.

» 12. D'AUTANT que ceux à qui le pape a donné privilège d'exercer les charges épiscopales octroient à tout propos les lettres dimissoires, [ce] qui fait souvent que des gens ignorans & non exercés sont avancés aux S. ordres, nous voulons qu'il leur soit défendu de ce faire cy-après, mais que cela soit à l'évêque, qui obtiendra le pouvoir du pape mesme. Et quand le siège épiscopal vaquera, que le chapitre n'octroie point lettres dimissoires, sinon à ceux qui, pour cause nécessaire du bénéfice dont ils sont pourvus, doivent estre promoteurs dans certain temps.

» 13. QUAND le siège vaquera, s'il avient qu'on obtienne du chapitre lettres dimissoires, & que ceux qu'on a reçus aux ordres ne soient trouvés capables, ou n'ayent moyen de vivre, [que] ceux qui auront octroyé lesdites lettres soient suiets à mesme loy que les évêques.

» 14. QUE par chacun an les évêques en personne visitent leurs diocèses, & si quelque diocèse estoit de si longue estendue que la visite ne se peut faire en une année, il suffira d'en faire une partie & achever le tout dans deux ou trois ans. Qu'en ceste visite ils se gouvernent tellement qu'ils corrigent ce qu'il faudra corriger, contiennent le clergé en son devoir, & admonestent aussi le peuple de son salut.

» 15. QU'A tout le moins une fois l'an les évêques assemblent le synode, & se gardent de renvoyer incontinent ceux qui viendront, comme s'il n'y estoit question que de choses légères & de peu d'importance; mais suivant l'ancienne coutume de l'Eglise, qu'ils examinent la foy, la doctrine, & les mœurs de chacun; qu'ils réforment diligemment ce qu'ils verront avoir besoin de réformation, & advertissent chacun de son devoir. [Que] les archevêques aussi assignent le synode provincial de trois ans en trois ans, au

(1) *Lettres dimissoires*, lettres par lesquelles un évêque consent à ce qu'un de ses diocésains reçoive les ordres des mains d'un autre évêque.

Des ordres sacrés.

Des lettres dimissoires.

Des visites diocésaines.

Convocation des synodes.

1561.

second dimanche d'après la Pentecoste, ou à autre iour qu'il leur semblera plus convenable.

» 16. QUE les évêques, qui doivent estre charitables par dessus tous, ayent un soin spécial des pauvres, avisans que les biens des hospitaux, maladeries & hostels-Dieu soient employés aux usages auxquels ils sont dédiés, & fassent rendre conte par chacun an aux administrateurs de ces biens, sans exception de personne. Qu'en cest endroit les administrateurs se conduisent tellement qu'on n'aperçoive en eux tache quelconque d'avarice ou de mauvaise conscience; autrement, que l'évêque les démette de ceste charge.

» 17. QU'ON face tel honneur aux évêques, qui sont eslevés en supreme dignité, qu'au chœur & au chapitre ils soient les premiers & plus haut assis, selon qu'ils auront choisi leur place. Que tous les chanoines & autres qui ont quelque dignité & tiennent reng, & tous ceux qui en général ou en particulier servent en quelque sorte que ce soit en l'église, ou dépendent d'icelle, soient tenus [de] leur obéir, & sachent qu'il est besoin qu'iceux les visitent & admonestent de leur devoir. Quant aux différens de ceux qui mettent en avant le droit d'exemption, s'il y a trente chanoines, les évêques en choisiront pour conseil fix des plus anciens, ou quatre pour le moins, si le nombre est plus petit, afin de cognoistre & iuger avec luy de cela. Es autres choses, que la iurisdiction & administration de biens soit laissée en son entier au chapitre. Si l'évêque est absent, [que] la censure des chanoines seulement de ceste église cathédrale soit faite par ceux qui de droit, par coustume ou statut ont autorité de la faire, tellement toutesfois que l'évêque estant de retour puisse parachever ce qui sera commencé.

» 18. D'AUTANT qu'aujourd'huy les consciences de plusieurs sont en fort grande perplexité, à cause des crimes par eux commis, la cognoissance desquels est réservée aux évêques, tellement qu'ils ne recourent point au remède salutaire de confession, ne trouvant confesseur qui les puisse absoudre, ou pour crainte de blesser leur renommée, aimans mieux périr, que le descouvrir à celuy à qui la cog-

noissance en appartient; estans aussi destournés de ce faire quelquesfois, à cause des despens, quand il faut aller loin pour obtenir absolution; il faut advertir les évêques, qu'ayans égard à la honte & despenſe de ces gens, ils donnent charges aux curés ou à leurs vicaires qui seront trouvés capables, de pouvoir absoudre tous contrits & deuement confez de tous péchés secrets, excepté le meurtre, l'hérésie, & l'excommunication. Pour ces mesmes causes il faut supplier le pape d'aviser sur les irrégularités & cas réservés, permettre & donner puissance aux évêques de pouvoir absoudre de cela.

» 19. L'IMPRIMERIE est un art qui apporte beaucoup de commodités à la chrestienté, pourveu qu'on imprime des livres utiles. Mais, au contraire, c'est une invention pernicieuse, si on publie par tel moyen des livres vitieux & pestilents tels que de nostre temps on en a mis grand nombre en lumière, sans exprimer le nom de l'imprimeur. Afin que cela ne se face plus, nous désirons qu'il soit défendu, par édict du roy, que les imprimeurs ou libraires n'ayent à imprimer ni vendre publiquement ni secrètement aucun livre qui n'ait esté leu & approuvé de celuy ou ceux auxquels, par le commun advis des plus anciens chanoines, l'évêque (au diocèse duquel habitera le libraire ou imprimeur) aura donné charge de visiter le livre, lequel contiendra le nom & surnom de l'auteur. Le mesme sera fait de tous placards, peintures & pourtraictures. Et quant aux imprimeurs, libraires, revendeurs ou contreporteurs, qui courent çà & là semans ces livres, que la iustice les réprime.

» 20. D'AUTANT plus que la censure d'excommunication est pesante, & redoutable aux fidèles chrestiens (car quel plus grand mal sauroit-il avenir à un chrétien que d'estre séparé de la compagnie des fidèles, privé de la société de l'Eglise, & de la communion du précieux corps de Christ?) tant plus doit-on estre soigneux de ne prononcer sentence d'excommunication à la volée & pour des causes si légères, afin que cela ne face mépriser, évanouir ou anéantir la discipline ecclésiastique, ce qui aviendra avec le temps, comme nous estimons, si l'on observe ce qui s'enfuit. Premie-

1561.

De l'imprimerie.

De l'excommunication.

Du soin des pauvres.

Honneurs à rendre aux évêques.

Des cas réservés.

1561.

rement, quand il fera question d'une cause & matière civile, il ne faut point que les censures ecclésiastiques soient mêlées parmi l'ordre de procéder, pas mesmes quand quelques interlocutoires en interviendront, & ne faut recourir à ces censures, sinon quand il n'y a plus autre remède. Si le défendeur adiourné ne veut comparaître ni contester, qu'il soit mis en défaut, & [que] le iuge le tienne comme ayant contesté; s'il refuse de répondre à ce que partie adverse mettra en avant, [qu'il] soit réputé avoir approuvé & confessé le tout, en telle sorte toutes-foi qu'on ne passe point outre que sur le second défaut, & après qu'il aura esté légitimement adiourné sur le premier. Semblablement, qu'à l'avenir toutes obligations couchées en ces termes, « s'il ne paye en dedans tel temps, se soumet à excommunication, » soient nulles & de nulle valeur pour le regard de l'excommunication. Quant aux iniures & outrages de paroles en forme de mesfaits, encores ne faut-il sur icelles décerner des monitions générales, & ne voulons qu'à l'avenir l'on obtienne telles monitions aux fins de révélation, comme on parle, si ce n'est pour fautes & causes d'importance, dont l'évesque cognoistra premièrement, & examinera le tout soigneusement. Brief, qu'en la suite des procès, il n'y ait censure ecclésiastique. Mais, quant à l'exécution de la chose iugée, nous entendons que l'excommunication ayt lieu, pourveu qu'en présence de gens dignes de foy, & qui en puissent rendre suffisant témoignage, s'il est besoin, ait esté faite une suffisante monition; lors le iuge prononcera sentence d'excommunication. Voylà quant aux causes civiles. Quant aux criminelles, nous estimons qu'on pourra bien prononcer sentence d'excommunication contre ceux qui, ayans esté plusieurs fois admonestés par l'Eglise sans monstrier signe de pénitence, sont coupables de quelques grands forfaits, comme d'hérésie, adultère, larcin, empoisonnement, forcelerie, usure, & d'autres semblables, qui pour la plupart sont condamnés à punition corporelle par les loix civiles, & damnent l'ame éternellement. Car c'est bien raison que ceux qui ne veulent recevoir correction soient diffamés devant tous, & retrenchés du corps comme membres pour-

ris. La désobéissance doit estre ainsi traitée, veu que *« rebellion est comme le péché des devins, & ne vouloir suivre conseil est autant qu'estre idolatre »* (1). Celuy qui contre ce que dessus prononcera sentence d'excommunication contre quelque personne que ce soit, & estant admonesté ne recognoistra point son erreur, soit contraint de payer à l'excommunié tous ses despens, dommages & intérêts. Or, d'autant qu'il y en a aujourdhuy plusieurs tant eslongnés de la crainte de Dieu & de la vraye piété qu'ils ne craignent pas beaucoup d'estre excommuniés, le roy sera prié de faire emprisonner tous ceux qui, par malice & obstination, seront demeurés excommuniés l'espace d'un an entier, & qu'ils ne sortent de là que premièrement ils se soient absous, afin que comme maugré eux ils soient contraints de venir à repentance, & se réconcilier à l'Eglise.

» 21. UNE sentence de censure ecclésiastique de suspension ou prohibition, donnée par un homme, ou généralement par une loy ou canon, ne pourra contraindre (selon aussi ce que le concile de Basse en a déterminé) personne quelconque de s'abstenir de communiquer aux sacrements, assister au service divin, fréquenter & trafiquer avec celuy qui aura esté ainsi censuré, sinon qu'elle ait esté prononcée nommément ou expressément contre certaine personne, collège, université, église & lieu; ou si d'avanture il n'appert si évidemment que celuy-là est tombé en sentence d'excommunication, que nul n'en puisse prétendre cause d'ignorance, ou excuser le fait en sorte quelconque. Ce que nous ordonnons, non pas pour favoriser aux excommuniés, ou amoindrir leur condition, mais pour ôster de l'entendement des simples gens les scrupules qui les tourmentent.

#### DES DIGNITÉS DES ÉGLISES CATHÉDRALES.

» 22. QU'À l'avenir les dignités & charges ecclésiastiques ne soient conférées qu'à gens capables & chanoines de mesme capacité aagés de vingt-cinq ans, recommandés par leur érudition & bonne vie. Et faudra qu'ils résident

(1) 1 Sam., XV, 23.

1561.

De la  
censure  
ecclésiastique

Des charges  
et dignités  
dans l'église.



1561.

& facent leur charge en présence, & selon que la dignité & l'office, ensemble l'institution, le statut, droit & coustume des églises le requiert. Que ces dignités & charges soient telles que ceux qui y seront appellés ayent de quoi les exercer, servans à l'église & avançans le bien d'icelle avec les autres. Et combien qu'ils ne soient que désignés chanoines, ils pourront entrer en chapitre & s'affeoier en leurs places, sans qu'ils ayent cependant plus de distribution en chapitre, qu'à leur dignité n'appartient. Cependant, le pape sera supplié que cy-après nul ne soit ainsi désigné chanoine.

Des  
archidiares.

» 23. QUE les archidiares à qui appartient de faire les visites, les facent en personne, & non par leurs vicaires, s'il n'y a légitime empeschement, dont l'évesque cognoistra. Qu'ils ne facent pas ceste visite en courant & à la légère, mais avec soin & prudence. Qu'en faisant ces visites, ils ayent le revenu des bénéfices, comme s'ils estoient présens en l'église. Qu'ils n'outrepassent point leurs limites & rendent compte de leur visite aux évesques, à qui la cognoissance en appartient. Qu'ils ne prennent cognoissance de causes difficiles & d'importance, & se gardent d'user de censures ecclésiastiques, s'ils ne sont autorisés de l'évesque, lequel pourra aussi les réprimer s'il cognoist qu'ils ayent fait chose quelconque pour gain deshonneste, ou ayent offensé en quelque autre sorte que ce soit.

## DES CHANOINES.

Des  
chanoines.

» 24. Qu'és églises cathédrales les chanoines ne soient créés avant qu'avoir l'âge de dix-huit ans, de bonne vie & passablement doctes, tellement qu'on puisse espérer qu'ils donneront un iour conseil à l'évesque. És églises collégiales, qu'ils soient d'âge compétent.

» 25. QUE tous les chanoines résident, & ne s'absentent sans cognoissance de cause approuvée de l'évesque & du chapitre.

» 26. [QUE] ces deux chanoines que les évesques peuvent avoir à leur suite, pour conseillers, perçoivent les revenus & fruits entiers tant gros que menus de leurs prébendes & les distributions ordinaires, sans s'arrester en cest endroit aux constitutions des

papes, statuts & coustumes au contraire.

» 27. QUE les chanoines s'emploient notamment à lire les Escritures saintes. Et d'autant que pour le grand bien de l'Eglise il est requis qu'il y ait des hommes doctes, lesquels y reluisent comme la splendeur du firmament, & qui puissent enseigner plusieurs à iustice, nous estimons raisonnable que les nouveaux chanoines ieunes d'âge & peu savans aillent estudier quelques années aux bonnes lettres, spécialement en théologie en quelque université qui ne sente point mal de la foy, & que le chapitre, ayant esgard aux revenus de la prébende, leur assigne & ordonne pension pour entretenir leurs études. Cependant, il faudra que par chacun an ces chanoines estudiant envoient à leur chapitre un vray & fidèle tesmoignage de leurs maîtres & docteurs, qu'ils ayent à bon escient étudié & bien employé le temps. Après qu'ils auront suffisamment demeuré aux études & prouité, ils seront rappelés du chapitre, pour venir servir à l'église, & seront tenus obéir, autrement seront privés de leur pension & de tous les autres fruits de leur prébende & chanoinerie. Que les autres chanoines, sans excepter ceux qui sont en dignité, avec tous les prestres des villes où il n'y a point d'université, soient soneusement admonestés par l'évesque & par les recteurs des églises, d'aller ouïr les leçons des docteurs en théologie. Et là où il y a université, qu'ils oyent souvent les professeurs des saintes lettres; autrement, qu'ils soient censurés par les évesques & par les plus anciens du chapitre, selon que leur nonchalance & mespris le requerra.

» 28. Qu'és églises cathédrales, où il y a plus de trente chanoines, on assigne deux prébendes à deux docteurs en théologie, l'un desquels interprétera publiquement les saintes Escritures, trois fois pour le moins par chascune semaine, excepté és lieux où il y a une prébende assignée pour cest effect à un théologien: l'autre prêchera tous les dimanches & iours de festes, quand l'évesque le commandera, réservé les iours qu'il tiendra compagnie à l'évesque ou à son commis en la visite. Et en ce temps, ensemble les autres iours qu'il

1561.

De la  
prédication.

1561.

preschera hors la ville par le commandement de l'évesque, il sera estimé présent en l'église. Et quant aux églises où il y a moins de trente chanoines, qu'on assigne une prébende à un docteur en théologie, qui lira & preschera tour à tour. Que l'évesque choisisse gens propres à ceste charge & prébende, sans s'arrestier aux mandemens apostoliques ni aux nominations scholastiques, & que les théologiens ne puissent résigner leur prébende à aucun, s'il n'est approuvé de l'évesque mesme. Qu'és églises de chanoines réguliers, il y ayt aussi un théologien de leur compagnie. si faire se peut ; sinon, que ce soit un docteur régulier ou séculier, qui ayt la charge de lire & de prescher moyennant un honneste gage, iusqu'à tant que quelqu'un d'entr'eux soit propre à telle charge. Qu'és notables églises collégiales soit aussi assignée une prébende à un théologien qui lira & preschera aux memes conditions que dessus. Et afin de pourvoir tant plustost aux théologiens, desquels on a nécessairement à faire aujourdhuy, nous avons esté d'avis que le premier bénéfice vacant soit conféré aux théologiens, soit que la collation en appartienne à l'évesque ou au chapitre, en commun ou séparément. Que le pape soit supplié de trouver bon que l'on supprime une prébende és églises cathédrales où il y a vingt prébendes & davantage, afin que les fruits provenans de ceste prébende soient à l'avenir assignés à un maistre d'escole, ou à plusieurs, selon qu'il sera trouvé estre expédient par l'évesque & par le chapitre, ayant esgard aux lieux & aux personnes. [Que] l'institution de ces maistres d'escole soit à celuy à qui la collation de la prébende appartient. Si l'élection appartient à tout le chapitre, il le présentera, & l'évesque l'installera en sa charge. Si ceux qui auront ainsi pris la charge d'enseigner la ieunesse, ne s'acquittent de leur charge droitement & songneusement, qu'ils soient déposés par l'avis de l'évesque & du chapitre, & d'autres substitués en leur place.

» 29. QUE d'oresnavant, siost que les chanoines des églises cathédrales & collégiales seront receus, ils puissent recevoir tous les fruits de leur prébendes, tant gros que autres, pourveu qu'ils résident & facent leur

charge en personne, sinon que, par spéciale & légitime fondation de certains lieux, les susdits gros fruits soient deus expressément pour certains temps à d'autres églises, pour la fabrique ou pour certains autres usages de dévotion.

» 30. Tous ceux qui ont quelques dignités és églises, cathédrales & collégiales, & tous les chanoines aussi, après avoir atteint l'aage de vingt ans entiers, soient avancés aux saints ordres de prestrie, sinon que, par statut ou fondation des églises, leurs prébendes soient désignées pour des diacres ou soudiacres. Qu'és églises cathédrales il y ait sept diacres, si l'église en peut porter autant, sinon qu'il y en ait tel nombre que l'évesque & le chapitre adviseront estre bon. Quant aux diacres & soudiacres, il faut que les dimanches & iours de festes solennelles [ils] reçoivent l'hostie, encores qu'ils soient prestres, afin qu'en communiquant si souvent ils incitent le peuple à les ensuivre. Qu'és églises collégiales où il y a assés grand nombre de prestres, on face le mesme que là où sont les diacres ou soudiacres. Item és monastères, où les moines (en plus grand nombre que faire se pourra), communiqueront avec les diacres & soudiacres.

» 31. QUE les chanoines se portent en telle sorte que leur vie convienne à leur nom, lequel signifie *régulier*. Leur modestie & modération soit telle, qu'ils fuyent toute dissolution, & ne facent rien qui offense le peuple. Que d'esprit & de pensée ils servent à Dieu en pseumes & cantiques. Que les évesques ayent l'œil sur toutes ces choses, afin qu'elles se facent comme il faut, selon la reigle des saints pères, & spécialement du concile de Basle, où entre autres décrets est ordonné qu'à certaines heures les chanoines assistent au service & chantent. S'ils ne le font, que l'évesque (à qui appartient de pourvoir que Dieu soit bien servi en l'église) les censure. Qu'iceux chanoines, spécialement les plus jeunes, chantent messe aux iours ordonnés, l'un après l'autre, chacun à son tour, s'il ne survient empeschement légitime, dont le chapitre iugera. Si ainsi est, ils donneront charge à un de leurs compagnons de suppléer à leur défaut.

» 32. QUE les chanoines à qui l'élec-

1561.

Des diacres

De l'ensei-  
nement.De la  
vie canonialeDe la collat  
des bénéfices

1561.

tion des prébendes & la provision des églises parrochiales & autres bénéfices écherra, ensemble tous autres collateurs de bénéfices de l'église, aient se porter tellement en ces collations, qu'ils ne regardent à leur particulier, ni ne confèrent à leurs valets ce qu'ils ont en leur puissance, sous prétexte que, par le moyen de ces *custodi nos*, ils jouiront tout le temps de leur vie des revenus du bénéfice qu'ils auront baillé. Que les collateurs aient aussi, suivant la sentence du canon, de conférer les bénéfices entièrement, sans aucune diminution des fruits, & sans pouvoir faire paches (1) touchant cela.

Correction des  
livres  
de statuts.

» 33. QUE les chapitres des églises cathédrales & collégiales soient admonestés par leurs évêques, de faire visiter par gens de bien, & qui par long usage sont bien versés aux affaires de l'église, les livres de leurs statuts, afin de corriger songneusement & de bonne heure ce qu'ils y trouveront appartenir au gain & proufit de quelques particuliers & pour susciter noise entre les frères, plutôt que pour confermer paix & amitié entr'eux. Cela fait, qu'ils rapportent tellement leur correction à l'évêque, que, par l'avis & l'autorité d'iceluy, elle soit confirmée. Et si le chapitre a été nonchalant en cest endroit ou semble mespriser l'exhortation de son prélat en dilayant & différant, lors l'évêque pourra, de son autorité, par le conseil de quelques anciens chanoines, prendre ce livre des statuts, & en oster, changer, adiouter & retrancher ce que bon luy semblera.

## DES CURES.

Des cures  
vacantes.

» 34. [QUE] la présentation & collation des églises parroissiales soit à ceux à qui de droit, par privilège, statut, ou coustume elle appartient, en telle sorte toutesfois qu'à l'avenir personne ne les conferme de plein droit, ains que l'institution perpétuelle en appartienne à l'évêque, en réservant cependant la présentation à ceux qui conféroient absolument. Toutesfois cela ne s'estendra point aux priorés ni aux bénéfices réguliers que les abbés ou prieurs ont accoustumé de conférer. Et, afin qu'ils ne soient baillés à gens ignares, incognus & insuffisans,

(1) *Paches*, pactes ou conventions.

le pape sera supplié de se déporter entièrement des collations de ces églises, iusques à six mois à conter du iour que le bénéfice vaquera. Tous ceux qui, par droit de réconciliation ou mandement apostolique, ou par autre moyen que par l'autorité de l'ordinaire, auront obtenu une église parroissiale, ne pourront entrer en possession que premièrement ils n'ayent été examinés par les évêques, en présence de quelques-uns des plus anciens du chapitre. Et s'ils ne sont trouvés capables, il leur sera loisible de quitter leur droit pour une fois à qui bon leur semblera, pourveu que cela se face dans un mois après, & que ceux à qui ils auront résigné soient approuvés par les mêmes moyens que dessus.

» 35. CEUX que les patrons présentent, & qui sont nommés ou esleus, ne soient réputés bien établis, receus & confirmés que premièrement ils ne se soient présentés à leur évêque, en présence de quelques-uns des plus anciens du chapitre, & n'ayent fait preuve de leur suffisance. Si pour leur ignorance ils sont rebutés, les patrons en pourront présenter un autre, pour une fois seulement; & si cestuy-là est reietté par l'évêque, & qu'à ceste cause il implore l'ayde d'un prélat supérieur, rien ne luy pourra estre accordé que la cause de ceste réélection ne soit bien cogneue & légitimement vidée.

Des patrons.

» 36. QUE les évêques n'establisent personne pour estre curé, qu'il n'ait atteint l'age de vingt-cinq ans, ayant bon tesmoignage de sa foy, doctrine & vie, selon le temps & le lieu.

» 37. IL feroit bien requis qu'on donnast ordre de pratiquer le décret du concile de Chalcédone, où il est défendu qu'un clerc ne soit entroollé en deux églises, & que quiconque est ordonné, soit assigné à certaine église. Si cela doit estre observé es simples prestres, il le doit estre encores plus en celuy qui est commis sur une parroisse pour y avoir soin des ames. Mais d'autant que plusieurs par importunité obtiennent souventesfois du pape absolution de ce décret, & permission de tenir plusieurs cures où il y a charge d'ames, cela soit tellement modéré, qu'on ait tel esgard qu'il appartient à l'honneur de nostre saint Père, & qu'on trouve quelque expédient pour

De la pluralité  
des cures.

1561.

faire que les décrets des papes ne nuisent point aux églises. Cest expédient fera, que le pape vueille que tout privilège par luy accordé ait valeur, si celuy qu'il a abfous de ce décret fait apparoir à l'évesque, assisté des plus anciens du chapitre & des théologiens de ceste église, qu'il a esté abfous de ce décret pour iuste cause, & que cela ne nuira à aucune des églises desquelles il doit estre curé. Pourveu aussi que ce point soit religieusement observé, à favoir que les églises paroissiales soient en un mesme évesché, ou à tout le moins ne soient esloignées l'une de l'autre plus d'une journée de chemin.

De la résidence.

» 38. QUE les curés & tous autres qui ont charge d'ames résident en leurs églises. [Que] ceux qui auront plusieurs bénéfices qui, à cause de charge d'ames ou pour autre raison, requièrent qu'on face résidence, visitent bien souvent l'église où ils ne résideront point, & qu'ils establisent des vicaires, de vie & de mœurs approuvées, lesquels rendront raison de leur foy & doctrine à l'évesque ou à son vicaire, avant qu'entrer en leur charge.

» 39. QUE tous ceux qui ont ou qui auront charge d'ames, soient ordonnés prestres, en dedans l'an à conter du iour de la collation du bénéfice. Le pape fera supplié de ne donner privilège de délai, ni permettre qu'aucun soit abfous de ce canon de recevoir les ordres.

Les devoirs des curés.

» 40. QUE les curés chantent messe le plus souvent que faire se pourra, et méritent songneusement en la loy du Seigneur, instruisans en icelle le troupeau qui leur est commis, & preschans, principalement les dimanches & iours de festes, quel est le fondement de nostre foy & religion, quels articles de foy, qui sont les principaux commandemens de la loy & de l'église, ce que nostre Seigneur Iésus Christ requiert de nous, comment il faut prier & servir Dieu. Qu'ils administrent les sacremens selon la coustume de l'Eglise catholique, & déclairent en langage vulgaire à ceux qui les voudront recevoir quelle est l'efficace & l'effect d'iceux, comme nous l'exposerons plus amplement en ce livre qui contiendra une institution de l'homme chrestien. Qu'ils prennent bien garde aussi comme les enfans sont enseignés

en leurs parroisses, & advisent de ne recevoir maîtres d'escole ni prescheurs, s'il n'appert, par tesmoignage des letres de l'évesque, qu'ils ayent esté envoyés de luy. Finalement, qu'ils se portent tellement que par doctrine & exemple de vie ils paissent le troupeau.

» 41. QUE les sacremens soient administrés gratuitement, item la sépulture & autres semblables choses créées. Que le curé n'en exige rien, se contentant de ce qui luy sera volontairement donné par ceux qui recevront lesdits sacremens, ou de ce qui luy est deu par une louable coustume, laquelle nous n'entendons changer ni abolir par ce décret; veu qu'il est raisonnable « *que celui qui sert à l'autel vive de l'autel,* » comme l'escrit l'Apostre, & ne doit-on permettre que celui qui administre les choses spirituelles, ait disette, & soit fraudé des temporelles par ceux qui reçoivent les divines de luy (1).

De la gratuité des sacremens.

» 42. IL n'y a rien plus féant aux curés que de paistre le peuple de la prédication de la parole de Dieu, laquelle est la vraye viande de l'âme. Souventesfois ils sont empeschés de ce faire, estans contraints de publier en chaire ou au profne des letres monitoriales, des édits, des ordonnances de iustice & semblables choses prophanes. Partant, nous sommes d'avis qu'il se faut entièrement abstenir de ceste coustume. Mais aux iours de festes par eux signifiés, & après que suivant la coustume le peuple aura esté admonné de prier Dieu pour les trois estats, que le curé expose l'Evangile ou quelque autre passage de l'Ecriture sainte accommodé à l'édification du peuple. Quant à ces letres monitoriales, édits & ordonnances, qu'ils soient leus au portail & à l'entrée de l'église, devant ou après la messe.

Des publications dans les églises.

» 43. QUE les enfans apprennent, dès leur bas aage, ce qu'ils doivent croire, demander en prières, faire & éviter. Qu'on ait bien & fidèlement traduit en langue françoise le symbole des Apostres, l'oraison dominicale, la salutation angélique, les commandemens de la loy & de l'Eglise. Soit commandé aux pères & aux maîtres d'escole d'enseigner cela à leurs en-

De l'enseignement religieux.

(1) Rom., XV, 27.

1561.

fans & disciples. Que les curés les récitent en chaire bien distinctement, tant en latin qu'en françois, en telle forte que le peuple puisse suivre aisément celui qui lira, & les retenir par fréquente répétition.

» 44. Si les curés sont si ignorans (ce qu'à Dieu ne plaife) qu'ils ne puissent faire leur charge en forte que ce soit, que les évêques leur donnent des vicaires propres & coadiuteurs aux despens d'iceux curés, ayans égard toutesfois aux lieux, aux revenus & aux personnes.

» 45. QUE les évêques, en faisant la visite, s'enquient si les curés ou vicaires perpétuels des paroisses ont une portion canonique & suffisante pour s'entretenir, payer les droits épiscopaux & faire aumosne. Qu'ils en fassent leur rapport au synode, afin que ceux qui y doivent pourvoir, après avoir appelé lesdits curés ou vicaires, y avisent aussi.

## DES PRESTRES.

De l'ordination  
des prêtres.

» 46. NUL ne soit ordonné prestre s'il n'a atteint l'âge de vingt-cinq ans, & ne puisse estre dispensé de cela par privilège quelconque ni par aucune grace du pape.

» 47. QUE ceux qui doivent estre ordonnés prestres ayent un bon témoignage de dehors; & afin qu'il en puisse apparoir, il faut que celui qui désire d'estre avancé aux S. ordres face publier à haute voix, par deux dimanches, au peuple assemblé en l'église, son nom & sa délibération; & que ce soit en une paroisse en laquelle il ait demeuré deux ans entiers: puis, que l'assemblée soit priée & chacun en particulier de déclarer s'il y a quelqu'un qui luy vueille ou puisse mettre au-devant quelque crime ou meschanceté, & que tel personnage ne soit receu aux ordres que premièrement il n'apporte témoignage de ceste procédure, confirmé par les signatures du curé ou de son vicaire & des marguilliers de l'église, si aucuns y en a.

De  
leurs revenus.

» 48. QUE personne ne soit ordonné prestre, s'il n'a un bénéfice ou un certain & suffisant patrimoine, au moyen duquel il se puisse convenablement & commodément nourrir, & se comporter honnestement; & que, par le bienfait du prince, ce revenu du prestre

ne se puisse aliéner. Si celui qui ordonne fait autrement, qu'il soit contraint à nourrir le prestre qu'il aura ordonné.

» 49. QUE ceux qui sont appelés aux ministères ecclésiastiques, n'y soient avancés que de degré en degré & par intervalle du temps.

» 50. LE pape soit supplié que désormais on ne face point de prestres françois à Rome ni en Avignon, si d'avanture le pape mesme ne leur impose les mains. Cela fera qu'on n'en ordonnera point que premièrement ils n'ayent esté diligemment examinés par leurs évêques, lesquels ne leur octroyent lettres dimissoires que bien rarement & quand il en fera besoin.

» 51. QUE nul prestre ou diacre ou autre de ceux qui sont en l'ordre ecclésiastique ne soit absolument ordonné; mais que l'évêque assigne un certain lieu à ceux qui sont ordonnés, pour y faire leur charge, afin que, quand ils seront avancés du tout, ils ne trottent point çà & là, changeans à leur plaisir l'administration de l'église à laquelle ils sont assignés & obligés. S'ils quittent leur place, sans le faire sçavoir à l'évêque, qu'il leur soit défendu de chanter messe ni faire autre semblable exercice, & ne soient receus d'évêque quelconque sans lettre de recommandation.

Pas de prêtres  
sans  
fonctions.

» 52. QUE les prestres sachent leur charge estre de prier, sacrifier, administrer les sacrements comme il appartient, & servir d'exemple aux autres en toute patience & doctrine.

Des devoirs  
des prêtres et  
des diacres.

» 53. LA charge des diacres n'est pas de sacrifier, mais de bien lire l'Evangile, & servir au prestre qui sacrifie.

» 54. LES prestres qui pour le présent sont ignorans & moins capables soient admonestés par les évêques d'estre ententifs à la lecture & à l'estude des saintes lettres. S'ils sont nonchalans à l'estude, qu'ils soient suspendus de l'exercice de leurs charges, jusques à tant qu'ils seront devenus plus savans.

» 55. QUE les évêques ne souffrent nullement que les prestres d'un autre diocèse trottent & courent par leur, mais les renvoient incontinent à leur église. S'ils n'obéissent, qu'ils soient réprimés selon les peines ordonnées par les canons.

1561.

## DES MONASTÈRES.

Des  
monastères.

» 56. QUE nul ne condamne ou empêche les enfans d'entrer dans les monastères, & prendre l'habit de moine pour s'exercer dès leur bas aage à la piété, & s'acoustumer à la façon de vivre des moines, en telle sorte toutesfois qu'il ne soit loisible aux garçons de devant l'aage de dix-huit ans, & aux filles avant seize ans, faire vœu & se rendre profès.

De la visite des  
monastères.

» 57. QUE les primats & chefs des ordres, à favoir, de Clugny, Cîteaux, Prémontré, Grandmond, saint Antoine, du Val des escoliers & autres semblables, item les abbés & prieurs qui ont (comme on fait) une iurisdiction ordinaire sur les petis monastères & prieurés, ayent à visiter les convents & prieurés qui leur sont suiets, encores qu'il soient possédés par des commandeurs. Qu'ils donnent ordre que, pour reestabli l'ancienne discipline, les moines ayent à conformer leur vie & leurs mœurs à la reigle de leur ordre, qu'ils prennent leur réfection & dorment ensemble, qu'ils vaquent ensemble à l'office divin & aux exercices de piété, qu'ils soient attentifs ensemble à la lecture des saintes lettres, qu'ils ayent toutes choses communes, si ce n'est que l'un d'eux recueille le revenu de quelque office ou bénéfice, dont il auroit le titre. Bref qu'ils vivent tellement qu'on apperçoive vivre en eux la reigle de leur ordre. Que ces visiteurs commandent (s'il en est besoin) que les édifices ruineux soient refaits & réparés, si on les voit tomber en décadence. Mais qu'ils donnent ordre qu'en chaque monastère [il] y ait un certain nombre de moines, qui ne pourra estre retranché à l'appétit des abbés ou prieurs, en considérant toutesfois la fondation, les revenus, charges & dépenses de chaque monastère; & ce que ces visiteurs ou leurs vicaires auront ordonné de ces choses, après en avoir suffisamment cognu, demeurera ferme & stable. Et si quelqu'un se plaint d'avoir esté surchargé & trop rudement traité en cela, tandis que le chapitre général de l'ordre ou le parlement en cognoistra & iugera, que ce qui en aura esté commencé & ordonné par les visiteurs soit observé & accompli.

» 58. QUE l'exemption de ces pri-

mats des ordres demeure en son entier, selon l'ancien droit de leurs privilèges, tant en leur nom que de leurs inférieurs & suiets, en ce qui concerne la correction régulière de la vie monastique. Quant à la doctrine & aux délits commis en l'administration des bénéfices non exempts, ils seront suiets à la correction & au chastiment des évesques, auxquels ils porteront tel honneur que de raison, lors mesmes qu'iceux iront s'enquérir de ces choses dans les convents.

» 59. QUE de chaque monastère, spécialement de ceux qui ont grands revenus, quelques moines soient envoyés es universités pour estudier, & soient logés es collèges de leur ordre, s'il y en a, ou en ceux des autres ordres. Qu'on assigne à chacun une pension annuelle de soixante livres pour le moins, que les abbés seront tenus payer entièrement, s'ils ont leur table commune avec les moines, & pour cest effect, on implorera le secours du roy. S'il y a opposition ou appellation, que nonobstant icelle le décret des saints pères demeure en sa vigueur & soit mis à exécution. Mais si l'abbé fait table à part, [que] le convent ayant esgard à la despense qu'y eust fait le moine, fournisse ceste somme, tellement toutesfois qu'il ne soit contraint d'en fournir davantage. Cependant, l'autorité du décret aura mesme effect à l'endroit du convent que de l'abbé. Et, afin que cela se face plus commodément, que par sentence du chapitre général, confirmée par autorité apostolique, soient assignés à ces collèges-là certains revenus qu'on prendra sur les abbayes & priorés conventuels.

» 60. Qu'és plus notables monastères, si les facultés le peuvent porter, soient establis deux précepteurs, dont l'un enseignera la grammaire, l'autre lira en théologie, auxquels les pères de l'ordre assemblés au chapitre général assigneront gage suffisant. Si le revenu du monastère n'en peut entretenir deux, qu'au moins il y en ait un. Et s'il y a des moines propres à faire telle charge, qu'ils soient préférés à des estrangers.

» 61. DANS les monastères où il y a assés grand nombre de moines, qu'ils taschent de [ré]partir tellement le temps des prières & du service divin, qu'ils ayent loisir d'estudier. Et s'il faut

1561.

De  
l'instruction  
des moines.

1561.

tant employer de temps au chœur, aux heures canoniales, qu'on ne puisse avoir relasche pour penfer à autre chose, que les supérieurs y avisent & pourvoient si bien que les moines puissent vaquer & à la prière & à la lecture.

De l'inspection épiscopale.

» 62. QUE tous les autres moines qui n'ont point de primats ni de supérieurs de leur ordre, soient visités par les évêques diocésains, lesquels, selon leur droit & autorité, visiteront les moines qui sont sous puissance d'évêques. Et quant à ceux qui par privilège ne reconnoissent autre supérieur que le siège apostolique, qu'ils soient aussi visités par les évêques, mais comme délégués du siège apostolique, ayans pour adjoindz quelques moines de sainte vie de mesme ordre, lesquels ramèneront leurs compagnons à l'intégrité & sainteté de la discipline monastique; surtout qu'ils soient admonestés. S'il y a quelque monastère, mesmes d'un autre ordre, établi & réformé selon les reigles des Pères, auquel on tienne un chapitre général, qu'ils y aillent & qu'ils reiglent leur vie selon la réformation de ce monastère-là.

De la réforme des couvents.

» 63. QU'és convens des mendiants y ait un grand nombre de moines qui puissent vivre commodément ayant esgard au lieu & au temps.

» 64. QUE tous les monastères de moines & de nonnains soient réformés selon les reigles & ordonnances de chaque ordre. Et pour ce qu'en ce malheureux temps où nous sommes, de toutes parts se lèvent des meschans désespérés qui, outre les autres vices dont ils sont souillés, estiment ieu & passe-temps de desbaucher & ravir finalement les vierges sacrées & vouées à Dieu, le roy sera supplié de faire remettre sus & pratiquer contre telles gens les anciens & nouveaux édits des rois & empereurs, spécialement ceste constitution impériale, commençant : *Si quis non dicam rapere*, etc. Outre plus, le roy fera supplié qu'és monastères où les abbesses & prieures ont accoustumé d'estre perpétuelles, elles demeurent; semblablement, celles qui sont de trois ans en trois ans ou à autre certain temps, demeurent aussi, tellement que l'ancienne reigle soit observée en cest endroit. Qu'elles ne puissent estre esleues ni par autre moyen quelconque eslevées à ceste

1561.

dignité qu'elles n'ayent attainit l'aage de trente-cinq ans. Que cy-après elles ne soient point nommées par le roy, & ne puissent estre transportées d'un ordre à un autre. Qu'elles ne sortent des monastères sans légitime occasion, & ne permettent aux nonnains de sortir que premièrement elles n'ayent obtenu congé de leurs supérieurs.

» 65. QUE les moines qui sont du tout ignorans employent le temps à faire quelque chose honneste en leurs monastères, de peur que l'oisiveté ne les gaste.

## DES COMMANDERIES.

Des commanderies.

» 66. Ceux qui ont des commanderies ou prieurés conventuels soient tenus, six mois après la publication de ces décrets-cy, s'avancer aux ordres, ceux spécialement qui sont en aage. Et quand ils auront attainit l'aage de vingt-cinq ans, qu'on les face prestres.

Devoirs des commandeurs.

» 67. QUE par chacun an les commandeurs soient tenus résider six mois pour le moins en leurs monastères & prieurés conventuels, que cependant ils vaquent à prières, lectures des saintes lettres & prédication de la parole de Dieu. Et si eux-mesmes ne peuvent prescher, qu'ils entretiennent des prescheurs à leurs despens, & assistent à leurs sermons. Que les bastimens soient bien entretenus. Qu'ils reçoivent benignement les estrangers, soient charitables envers les pauvres, autant que leurs facultés le pourront porter. Et, pour faire cela plus aisément, qu'ils réservent du blé en grenier, tant que pour suffire, & que les visiteurs donnent ordre que tout ce que dessus soit mis à exécution.

» 68. QUE les abbés, prieurs & commandeurs ayent soin de la vesture, nourriture & instruction des moines, comme si c'estoient leurs enfans, ayans près d'eux (comme dit a esté) de bons & doctes précepteurs, qui auront gages selon la puissance des monastères. Que les susdits converfent avec les moines, comme les pères avec leurs enfans, & leur soient en exemple de vertu, tellement que les moines se proposent l'abbé pour patron qu'ils devront ensuivre. Finalement, qu'ils se portent si modestement & frugalement que chacun cognoisse qu'ils ont renoncé à tout excès & dissolutions, tant en vian- des, habillemens, que autres choses.

1561.  
De l'élection  
des primats ou  
généraux  
d'ordre.

» 69. D'AUTANT que le royaume de France a obtenu ce privilège du Seigneur Dieu, que presque tous les ordres de moines espars & multipliés en tous les endroits de chrestienté recognoissent que leurs fondateurs sont sortis de là, tellement que iusques à ce iour, par une religieuse observation, presque tous les convens espandus au long & au large, continuent de rendre obéissance & estre imitateurs aux ordres de Clugny, Cîteaux, Prémonstré, Grandmont, S. Anthoine, le Val des escoliers & autres semblables, qui sont en ce royaume comme les matrices premières & principaux convens de leurs ordres; pour confermer l'estat de l'ordre monastique & conserver aussi en cest endroit l'honneur du royaume de France, il nous semble du tout nécessaire, que ces susdits premiers & principaux convens de moines, que l'on appelle chapitres, doivent avoir pour tousiours la liberté, puissance & autorité d'eslire les primats ou généraux de leur ordre, de peur qu'il n'avienne, au grand dommage de l'Eglise, que quelque ordre demeure une longue espace d'années sans chef & sans pasteur, comme il est advenu (ce que ne pouvons dire sans douleur) à l'honorable ordre des moines de Prémonstré. Et pource qu'en ce temps-cy, les commandeurs tiennent plusieurs monastères, au moyen de quoy il ne se peut faire qu'avec grand peine qu'un seul primat ou général contienne en devoir tant de convens & si esloignés l'un de l'autre, nous avons estimé du tout nécessaire, qu'en chacun ordre, lorsque les abbayes ou priorés de l'ordre de Clugny, de Cîteaux, de Prémonstré, ou de ce petit nombre de monastères d'autres ordres, maintenant possédés par des moines, viendront à vaquer, ne puissent estre obtenues que par les titulaires qui auront auparavant fait profession solennelle de la reigle de l'ordre dont l'abbaye ou prioré sera, & qui auront par l'espace de dix ans entiers vécu en ceste reigle. Quant aux abbayes qui sont maintenant en commanderie, quand elles vaqueront par la mort des commandeurs, elles feront conférées en tiltre, comme s'en suit, à favoir, les dix premières vaquantes en l'ordre de Prémonstré, vingt en l'ordre de Cîteaux, cinq és autres ordres, les moines demeurans en mesme condition,

& sans faire préiudice aux autres monastères. Et afin que ces choses demeurent fermes, le pape fera supplié de ne dispenser de ce décret personne de ceux qu'il ordonnera abbé ou prieur des monastères sus-mentionnés. Semblablement, le roy très-chrestien fera prié d'approuver ce que dessus, & le faire mettre à exécution, confermant par ses lettres-patentes ce que par Henry & François second, ses père & frère d'heureuse mémoire, princes aimans Dieu, a esté octroyé à l'ordre de Cîteaux. De rechef, le pape & le roy très-chrestien soient suppliés de permettre qu'on procède à l'élection d'un abbé régulier du convent de Prémonstré, en assignant au révérendissime cardinal de Pise, pour le reste de sa vie, telle récompense que la majesté du roy estimera estre convenable.

#### DE L'ORNEMENT.

» 70. *Que toutes choses se fassent honnestement & par ordre*, comme l'Apollre le commande (1); & quand le peuple assiste au vénérable sacrifice de Christ, & [que] le sermon se fait au peuple, qu'il ne soit privé de ce bien, & qu'on ne dise point d'autres messes. *Qu'elles se disent devant le sermon & la grand'messe, ou qu'on attende à les dire après, de peur que le peuple, distrait par tant de choses diverses, ne soit aussi destourné de la messe & du sermon. Que cela se pratique aussi quand une messe solennelle ou paroissiale se chante. Que le prestre n'approche de ce très saint & mystère du corps de Christ que premièrement il ne se soit esprouvé soy-mesme, ayant donné ordre que ses péchés soient nettoiyés par la confession sacramentelle. En célébrant ce mystère, qu'il se porte si bien que, par une prononciation distincte, & par contenance & cérémonie convenable à un si grand mystère, il esmeuve le peuple à méditer la grandeur d'une si excellente chose. Que l'on observe en tout & partout le décret du concile de Basle, enseignant comme il faut célébrer le service divin.*

» 71. EN après, il est expédient pour l'avenir, suivant l'ancienne coutume, que, quand la messe se dit, non-seulement celui qui sacrifie, mais aussi

De la  
célébration  
des messes.

(1) 1 Cor., XIV, 40.



1561.

les diacres & autres ministres des moindres ordres de l'église, communiquent les dimanches & fêtes solennelles; & faut exhorter le peuple que, pour recoler la mémoire de la passion de Christ & de nostre rédemption, ils communiquent souvent, après s'estre confessés & avoir reçu l'absolution.

Du chant sacré.

» 72. QUE tous les clerics rendent à Dieu le service qu'ils luy doivent en chantant, comme il appartient, montrant par le dehors mesmes que « *le cœur & la chair s'esjouit au Dieu vivant* » (1). Qu'ils soient soigneux de dire leurs heures canoniques & d'entendre ce qu'ils lisent, de peur que ce que dit le prophète ne leur soit reproché : « *Ils approchent de moy des lèvres, & leur cœur est loin de moy* » (2); » veu aussi que « *celuy là est maudit qui fait l'œuvre du Seigneur lasche-ment* » (3). » Ainsi donc, que les louanges divines soient chantées posément & par intervalles sans trop hauffer la voix, ayant toutesfois esgard à distinguer les iours de fêtes d'avec les iours ouvriers. Outre plus, qu'on oste ce chant mol & rompu, où il y a du gringotis & du bruit, & nulle prononciation de mots. Tandis qu'on chante ou lit hautement au temple les prières canoniques, que personne ne se pourmeine ni lise rien particulièrement hors du chœur, ains honnore Dieu en chantant avec ses frères. Au reste, que les clerics & prestres dressent tellement leur chant qu'ils esmeuvent le peuple à dévotion & eslèvent les cœurs à Dieu. Que l'on ne ioue sur les orgues (dont l'usage est es temples) que louanges de Dieu & cantiques spirituels, reiettant toutes chançons impudiques & indignes des aureilles chrestiennes. Que l'on ne ioue point sur lefdites orgues lorsqu'on récitera le symbole, lequel doit estre entendu de tous, & qu'elles n'empeschent aussi la lecture de l'Evangile, ni de l'épître, ni l'action de graces, ni l'oraison dominicale; car le peuple doit ouïr tout cela, comme l'évesque assisté du conseil des plus anciens du chapitre y pourra pourvoir. Ce que nous disons des orgues, nous l'entendons aussi des cloches & autres instrumens applicables au service divin.

(1) Psaume LXXXIV, 2.

(2) Esaïe, XXIX, 13.

(3) Jér., XLVIII, 10.

» 73. QUE l'on visite les bréviaires, messels, manuels, antiphonaux & les légendes des saints. Ce qu'on y trouvera de superflu, & non assés convenant pour la dignité de l'église, soit incontinent osté & retranché, & ce qui sera iugé nécessaire, adiousté par l'avis des plus anciens du chapitre.

1561.  
Révision des  
livres d'église.

» 74. Si quelques superstitions se sont glissées parmi les confrairies, ou qu'on y face des excès en banquets & beuvettes, l'évesque avisera, en faisant la visite, d'en oster les abus, & spécialement les banquets qu'on appelle les bastons des confrairies.

Les bâtons des  
confréries.

» 75. Nous louons & approuvons les pèlerinages, d'autant que ce sont marques d'une bonne affection & d'un cœur dévot; joint que, par un secret iugement de Dieu, les martyrs ou autres saints ont plus grande vertu (à eux donnée de Dieu) plus en un lieu qu'en l'autre. Toutesfois, sachans bien que quelques pauvres idiots, aisés à manier & croyans de léger, ont esté trompés, & que l'on a forgé de faux miracles, nous admonestons les curés & les exhortons au nom de Christ, de prendre garde que le pauvre chrestien ne s'enveloppe en aucune superstition, qu'ils estiment que piété est un assés grand gain, & ne cherchent de s'enrichir au moyen de la bestise du peuple. Que les évesques avisent, en faisant les visites, que les vrais miracles (comme il s'en peut faire en tout temps, ainsi que l'escriit ce très grand & excellent docteur saint Augustin) soient approuvés & receus. [Que] les miracles faux & controuvés soient reiettés, & que l'on donne ordre que tout service indigne du chrestien & toute superstition soit ostée, & tout abus chassé au loin.

Des  
pèlerinages et  
des miracles.

» 76. QUE les curés advertissent soigneusement & souventesfois leurs parroissiens de n'estimer qu'il y ait quelque divinité ou propre vertu en image quelconque; ains sachent qu'icelles ont esté eslevées es temples & places publiques, principalement afin de nous rafraischir souvent la mémoire de Iésus Christ crucifié pour nous, ou nous proposer à ensuivre la foy & piété des saints personnages. Qu'ils ne permettent qu'on dresse de nouvelles images sans le congé de l'évesque. S'il survient quelque superstition, qu'elle soit reiettée, [qu'ils] facent corriger tout ce qui y pourroit estre paint, taillé

Le culte des  
images.

Des orgues.

1561.

ou moulé, qui fust vilain, faux, ridicule ou déshonorable. Bref, qu'ils pourvoient, en toutes sortes possibles, spécialement par bonne instruction, que le peuple ne tombe en aucune espèce d'idolâtrie par le moyen des images, ni par autre occasion quelconque; ains qu'il adore en tous lieux, principalement es temples, en esprit & vérité, un seul Dieu tout-puissant, éternel, infini, incompréhensible. Que le peuple soit admonesté & averti d'entendre cela comme s'enfuit. A favoir qu'il faut adorer un Dieu, comme le bien souverain, Créateur & donneur de tous biens, & sacrifier à luy seul; que les saints doivent estre honorés comme amis de Dieu, & priés que nous foyons aidés de leurs prières, & faits participans de leurs mérites. Or, s'il ne faut pas servir les saints de ce service qui est deu à Dieu, comme au bien souverain & donneur de tous biens, moins faut-il faire cela à leurs images. Au reste, ce service de Dieu ne consiste pas tant en feschiffement de genoux, prosternement de corps, eslévement de mains & autres cérémonies extérieures (desquelles nous usons tant à l'endroit de Dieu que des saints), qu'il consiste en l'affection du cœur, selon laquelle nous croyons en luy comme au souverain, nous espérons en luy comme en l'auteur de salut, & l'aimons sur toutes choses.

Conclusion.

» 77. QUE les archevêques, évêques & curés exhortent soigneusement l'église qui est le troupeau à eux commis, de croire assurement que les livres canoniques du vieil & nouveau Testament sont inspirés de Dieu; reconnoître une seule sainte Eglise catholique & apostolique sous un souverain pontife, vicaire de Christ, & la foy & doctrine d'icelle; tenir pour résolu que ceste église, enseignée par le S. Esprit, ne peut errer; respecter la certaine & indubitable autorité des conciles œcuméniques, & ne révoquer en doute les décrets d'iceux; garder fidèlement les traditions de l'Eglise comme un sacré dépôt baillé de main en main; suivre l'avis & consentement des Pères & docteurs catholiques; obéir avec telle révérence qu'il appartient aux ordonnances & commandemens de nostre mère sainte Eglise; avouer fidèlement le nombre de sept sacrements, leur usage, efficace

& vertu, selon que l'Eglise catholique l'a creu & enseigné iusqu'à présent: & pour la fin, retenir constamment tout ce que nos ancestres ont sainement & dévotement observé iusques à nous, & ne souffrir en forte quelconque d'estre destournés de cela. Au contraire, qu'ils ayent à détester & fuir comme venin pernicieux toute nouveauté de doctrine, se donnent garde de tout schisme, abominent toutes hérésies, spécialement ayent en exécution celles de nostre temps, à favoir de Luther, Zuingle & Calvin, hérésiarques, & de tous autres sectaires, ensemble les pernicieux & pestifères erreurs des Anabaptistes. »

VOILA toute la réformation imaginaire couchée par escrit en ce colloque, & non jamais pratiquée, comme aussi le principal point concernant la doctrine n'y estant touché en forte quelconque, ains au contraire tout le mal qui y est estant approuvé pour bon. Tout cest ordre, quand il eust esté gardé, n'eust esté qu'un moyen d'establir le mal par quelque vaine couleur de bien. Mais si, d'un costé, les prélats se monstrèrent ennemis ouverts de ceux de la religion, il y en eut bien d'autres qui taschèrent de faire encore pis, cherchans un milieu où il n'y en a point, c'est-à-dire une religion meslée & composée des deux, choses d'autant plus dangereuses en la religion, qu'il y a en cela plus d'apparence de droiture & d'équité pour endormir les ignorans. Mais, en matière du service de Dieu, il ne faut souffrir la moindre addition ou diminution, ou le moindre changement du monde, en ce que Dieu a ordonné par sa sainte & inviolable parole, tefmoin, outre infinis tefmoignages de l'Escriture, le jugement très espouventable tombé sur les deux enfans d'Aaron, pour avoir mis un peu de feu pris d'ailleurs que du feu céleste de l'autel en leurs encensoirs (1).

Un des premiers de ce nombre fut un iurifconsulte nommé François Baudouin (2), d'Arras, apostat renommé,

(1) Lévit., X, 1.

(2) François Baudouin, en latin Balduinus (1520-1573), savant jurifconsulte et l'une des figures les plus originales du seizième siècle. D'une inconstance rare au point de vue religieux, il changea, dit-on, jusqu'à sept fois de croyance, et finit par mourir catholique dans les bras du jésuite Maldonat (*France protest.*, II, 27).

1561.

On essaie de concilier les deux religions

François Baudouin.

1561.

qui présenta pour cest effect un livre d'un certain Cassander (1), célèbre moyennneur entre tous ceux de nostre temps, & demeurant à Colongne. Mais, hormis qu'en son particulier il s'avança aucunement, tout son dessein s'en alla en fumée, estant rembarré par Iean Calvin & autres (2), entre lesquels s'estant depuis escarmouché quelques années, finalement il est mort misérable pédant. Mais il y eut d'autres courtisans, & du nombre des prélats mesmes, qui voulurent bien mieux faire, desquels non seulement le vray Dieu du ciel rompit le dessein, mais aussi leur Dieu terrestre qui est le pape, se moqua, apercevant leur ruse & flatterie. Ce furent ceux au pourchas desquels la royne mère fit escrire au roy son fils & au sieur de L'Isle, son ambassadeur, estant pour lors à Rome, unes lettres que j'ay bien voulu insérer ici de mot à mot, afin que chacun puisse cognoistre quel estoit alors l'estat de ces affaires :

« MONSIEUR DE L'Isle, comme ie ne puis que grandement louer le soin & vigilance dont vous usés, à savoir à apprendre toutes les nouvelles & discours qui se publient par delà, & par mesme moyen approuver la peine que vous prenés à les confuter & faire trouver fausses, ie ne puis aussi, d'autre costé, me garder de me plaindre infiniment de tant & tant de mauvais offices, dont l'on use bien souvent contre moy par faux rapports & menfonges, qui ne dureroient à mon opinion si longuement s'ils ne trouvoient la porte bien ouverte à les recevoir, & les oreilles de nostre saint Père un petit trop enclines à les escouter & tenir pour vrayes, dont, pour vous

parler clairement en un mot, ie vous diray que de tout ce qu'on a semé & publié par delà contre nous, il ne fut jamais rien, & que tant s'en faut que, comme ils disent, ou la royne madame ma mère, ou mon oncle le roy de Navarre, ou les princes & seigneurs de mon conseil ayent voulu en rien favoriser les hérétiques & user es affaires de la religion d'aucune connivence ou dissimulation, qu'au contraire mon principal but & fin, & le désir d'eux tous a esté seulement de les convertir & réduire avec nous. De quoy & plusieurs ordonnances par moy faites, depuis mon advènement à la couronne, & l'édicte du mois de juillet dernier, & finalement le colloque de Poissy donnent tant & tant d'argumens de iuger sainctement & sincèrement, que ie m'estonne bien fort que, par ceux qui se disent si subtils, au lieu d'estre sans raison condamnées, elles ne sont estimées & reconnues pour bonnes. Mais quand ie vien à y regarder de plus près, ie ne m'en esbahy trop. Car l'intérest particulier empesche bien souvent de pourvoir au public, ce qui fait par conséquent que ce qui est trouvé bon par deçà, & qui ne tend qu'à rechercher le seul honneur de Dieu & le repos de la conscience de mes sujets, est blasmé & censuré à Rome pour beaucoup de raisons. Or, nous ne sommes plus au temps que nostre saint Père ou les siens cuident. Il faut, monsieur de L'Isle, venir à quelque recognoissance de nos fautes, & ne vivans tousiours si enveloppés & brouillés que nous avons esté par cy-devant, tendre à une totale réunion entre nous. A quoy ne pouvans, comme vous savés, mieux parvenir que par un concile, c'est ce qu'il faut que nostre S. Père nous baille & administre, & que, sans user d'aucunes menasses ou colère, il procure par tous moyens plus (comme ie vous ay souvent escrit) en effect & de fait, qu'en paroles & démonstrations extérieures. Auquel ainsi que j'ay dit tousiours, ce que ie di encores, ie ne faudray jamais ; & si j'ay esté le premier à le rechercher, & le plus diligent de tous à le faire avancer, ie ne seray, par plus forte raison, le dernier à y envoyer mes évesques & mon ambassadeur, qui font tous maintenant sur le point de partir, comme mon cousin le cardinal de Ferrare, son légat, qu;

1561.

Il se défend de favoriser les hérétiques.

Lettre du roi  
à son  
ambassadeur  
à Rome.

(1) Georges Cassandre, né en Hollande en 1515, se proposait en effet de rapprocher la réforme et le catholicisme. Tel fut le but de sa vie. Le livre auquel Bèze fait allusion est sans doute celui qui avait pour titre : *De officio pii ac publicæ tranquillitatis vere amantis viri in hoc religionis dissidio*. Ce livre parut à Bâle en 1561, sous le patronage de Baudouin qui en surveilla l'impression.

(2) La réponse de Calvin a pour titre : *Responsio ad versipellem quemdam mediatorem qui pacificandi specie rectum Evangelii cursum in Galliâ abrumperet molitus est*. Genève, 1561. Le réformateur publia aussi un peu plus tard un second pamphlet contre Baudouin sous ce titre : *Responsio ad Balduini convicia*. Bèze à son tour écrivit à la suite du colloque de Poissy : *Responsio ad Franc. Balduini Ecebolii apostatæ calumnias*. Genève, 1563.

Nécessité d'un concile.

1561.

est présent à toutes nos actions & délibérations, fait & cognoît assés. Et Dieu vueille qu'à l'avenir il n'y ait en l'affaire du concile autre retardement ou longueur que celui qui pourroit provenir de mon costé. Car si ainsi il avient, l'espère que le fruit en réussira beaucoup plus grand & beaucoup plus tost qu'il me semble ne le voir préparé, veu mesmement que si on parle de réformation ou autre quelque bonne chose, on commence plustost à crier par delà qu'à ouvrir les yeux & l'entendement pour aviser; sur quoy l'exclamation faite contre vous, quand vous leur avés parlé de la communion sous les deux espèces, me fait assés congnoître de quel pied on embrasse les affaires de la religion, & quelle volonté on a de se réformer, & de tâcher à réduire avec nous les devoyés & séparés de l'Eglise. Je me tais de la façon de procéder dont on use au concile, & si elle tire en longueur ou non; car un chacun le discourt assés. Mais bien vous veux-je advertir là-dessus que, voyant d'un costé comme il s'achemine lentement, & d'autre part ayant aperçu le peu de fruit & effect qui est réussey du colloque de Poissy, & adioustant à tout cela l'impossibilité que j'ay cogneue estre à vouloir garder l'édit fait par moy au mois de juillet, ie me suis fagement résolu à ne vouloir laisser mon estat & mon royaume en plus longue confusion, qui de tant plus croissoit & augmentoit que ie différois d'y remédier & de chercher la médecine en moy-mesme. Et, par ainsi, après que j'eu fait ces iours passés assembler tout mon conseil en ce lieu, & un bon & grand nombre des plus notables & recommandables présidents & conseillers de toutes nos cours de parlement, tant en savoir & doctrine que probité de mœurs, dont ie vous envoie les noms cy-enclos, & d'iceux pris advis & conseil sur l'estat des affaires & troubles de mon royaume & sur le moyen d'y remédier promptement, j'ay fait présentement dresser une ordonnance politique que ie vous envoie cy-enclose, afin que vous voyés par elle que, si nos maux sont grands, nostre diligence n'est pas petite aussi pour les vouloir appaier; & que, si nous voulions (comme on publie par delà) nous séparer & retirer de l'Eglise & de l'obéissance de nostre S.

Mauvaises  
dispositions du  
Saint-Siège.

Père, nous ne tiendrions pas le chemin que nous faisons, chose que ie m'assure que vous luy saurés bien & fagement déduire & faire entendre, avec toute la modestie & douceur dont vous vous pourrés aviser. Et pour ce que de la seule religion & des points & articles qui sont en différent entre nous & ceux qui se disent de la religion réformée, dépend tout nostre mal, il a esté en la mesme assemblée advisé que ie manderois à la Sorbonne de Paris de m'envoyer icy certains nombre des plus suffisans docteurs de leur compagnie & amateurs de l'honneur de Dieu, du bien de l'Eglise, du repos de mon estat, pour, en la présence de mon cousin le cardinal de Ferrare, légat de nostre S. Père, & certains évêques qui sont icy & que ie pourrois faire venir & appeler avec les docteurs, qui sont auprès de mon dit cousin le légat, pour rechercher diligemment entre eux les causes dont procède nostre séparation, & adviser s'il y auroit point moyen de venir à une si bonne modération & pacification de tous nos différens, que cela fust cause de ramener ceux de ladite nouvelle religion à l'obéissance de nostre Eglise catholique & romaine, [ce] qui est à peu près suivant le chemin que tint le feu roy François, nostre ayeul, en l'assemblée qu'il feit à Melun pour semblable occasion; dont & de ce qui sera advisé en ladite compagnie, lesdits évêques & docteurs dresseront bons & amples articles pour estre puis après envoyés à nostre S. Père, afin de les examiner & faire voir, & ordonner sur iceux ce qu'il verra estre pour le bien de l'Eglise, repos & soulagement de mon royaume. Par là donc vous pouvés voir, monseigneur de L'Isle, comme ie me condui & gouverne, & comme ie ne cède à homme qui vive en zèle & affection à la religion, dont on me veut blâmer à Rome & faire trouver & apparoitre ce qui est saint & bon, mauvais & dangereux, ie m'en soucieray bien peu, m'assurant eu une si bonne cause, d'avoir Dieu de mon costé. Et quant à vous, vous ne sauriés mieux faire, que, à toutes les calomnies que vous entendrés dire de nous, vous opposer sans cesse, & par les avis que vous avés ordinairement de moy les faire trouver fausses. Pour à quoy vous ayder & faire plus particulièrement cog-

1561

D'où vient le  
mal.

Tentatives de  
pacification.

L'assemblée  
de Melun.

1561.

noître à mondit S. Père quels ont esté & sont pour le iourd'huy mes déportemens en ce fait de la religion, & avec quel soin & travail ie recherche le bien & repos de mes suiets, sans qu'il y ait rien qui sente la division & séparation du S. siège, dont on me veut soupçonner, i'ay advisé de dépescher présentement devers sa Sainteté le sieur de Lanillac, chevalier de mon ordre, mon conseiller & chambellan, étant près ma personne, avec amplex mémoires & instructions de tout ce qui se passe par deçà ; lequel, suivant la charge qu'il a de moy, vous ne faudrés de croire & l'escouter tout ainsi que vous feriez nous-mêmes. Or, maintenant, vous ayant adverti de ce qui se passe icy, il ne me reste à vous dire autre chose, sinon que ie feray tousiours bien aisé que le bruit de guerre & d'entreprise qu'on fait courir par delà que le roy d'Espagne, mon beau-frère, veut faire contre moy, se contienne & continue seulement en Italie parmi tous ces beaux discoureurs, plustost que de passer les monts, & venir à bon escient en France, où ie vous puis asseurer que les avis que i'ay du costé d'Espagne & à bonnes enseignes, sont tous autres que vous ne les avés. Car, Dieu merci, vous vous pouvés asseurer & aussi en respondre à tout le monde, que ledit roy mon beau-frère & moy ne fusmes iamais plus amis, joints & unis de bonne & asseurée intelligence, que nous sommes maintenant (de quoy ie ne prend seulement foy & fondement par ses paroles & promesses, mais aussi par les effets qui viennent de son costé ; si que ceux qui voudroient bien y veoir quelque altération de volonté, doivent, selon mon conseil, prendre autre parti). Et si ie vous parle en ces termes dudit roy mon bon frère, autant vous en puis-je asseurer des autres roys & princes, mes voisins & alliés, ouvrage que ie croy procéder de la seule main de Dieu, pour me donner plus de temps & loisir à le faire servir, révéler & honorer, comme il veut & nous a commandé. Et encores que ie désire que vous vous arrestiés & attachiés du tout à ce que dessus, comme à la pure vérité, toutesfois ce sera très bien fait à vous d'avoir sans cesse les yeux ouverts pour esclarcir & descouvrir tout ce qu'on voudra faire & négocier en ce

temps. Et, quant au changement de place qu'on veut faire à tous les ambassadeurs des roys & princes qui sont là, la reigle étant générale, ie croy qu'on n'en fera aucune exception pour moy. Mais si on vous veut bigarrer des autres, ou bien tendre sous ce prétexte à vous déposséder pour un temps du degré que vous tenés, pour puis après y remettre un autre en vostre lieu, ie ne veux & n'entend aucune ment que vous le souffriés. Au demeurant, i'ay reçu les indults (1) par Niquet ; & touchant les dépesches de l'ordinaire pour le faire partir à temps deu, le maître des couriers est icy, à qui i'ay commandé de faire son devoir, comme de vostre costé vous tiendrés la main que les marchans & sollicitateurs facent le leur, & que l'ordonnance par moy faite soit entretenue ; & cependant pour m'escire bien souvent, servés-vous de la voye *da Ycache* de Venize, car i'ai tousiours trois dépesches de Boistailly contre une des vôtres ; & si une fois vous prenés ce chemin-là, vous me pourrés escire ordinairement toutes les semaines & plus souvent que vous ne faites à ceste heure pour vouloir attendre l'ordinaire. Au surplus, i'ay à vous dire, comme encores que l'ordonnance par moy faite és estats d'Orléans, l'avis de ma cour de parlement, & la saison du temps où nous sommes, fussent du tout contraires & répugnans à l'émologation des facultés (2) de mon dit cousin & légat, si est-ce que, pour le respect que ie veux porter à nostre dit S. Père, & à tout ce qui iamais viendra de luy, i'ay bien voulu vaincre toutes ces difficultés, & me faire croire en cest endroit, ayant depuis deux iours fait émologuer & recevoir lesdites facultés de mon cousin le légat, de quoy ie seray bien aysé que vous donniés avis des premiers à nostre dit S. Père, & luy tesmoigniés que ie l'ay fait seulement en sa valeur, & pour luy faire cognoître combien toute ma vie ie le veux respecter & luy rendre l'obéissance qui luy est due. Qui est, monsieur de L'Isle, tout ce que vous aurés de moy pour le présent, ce que ie vous prie de commu-

1561.

Diverses instructions.

Les lettres de créance du légat.

(1) On appelait *indult* le droit accordé au roi par le pape de nommer à certains bénéfices.

(2) *Facultés*, lettres de créance.

1561.

niquer & faire entendre à mon cousin le cardinal Salviati & de la Bordesièrre, pour en pouvoir parler de leur costé à ceux qui leur en demanderont des nouvelles, plus asseurement & véritablement. Et, sur ce, ie prieray Dieu, etc. »

Note envoyée  
au Saint-Siège.

Avec ces lettres, ou peu après, fut veue une remonstrance forgée en mesme boutique & qu'on disoit avoir esté envoyée à Rome par le roy, dont la teneur s'ensuit :

« S'il estoit possible de représenter au vif à nostre S. Père en quel estat est auioird'huy ce royaume, pour la diversité des opinions, il est certain qu'il ne feroit difficulté, s'il en estoit requis, de venir luy-mesme sur les lieux, & apporter son conseil & son autorité & toutes choses qui pourroient servir à remédier à telle division. Car, d'un côté, il se figureroit devant ses yeux une infinité d'ames qui se perdent à faute d'estre bien résolues du chemin qu'elles doivent tenir pour parvenir à leur salut, & feroit tellement ennuyé d'un si misérable spectacle que, pour y mettre fin, il y exposeroit sa propre vie, si besoin estoit. De l'autre costé, il pourroit descouvrir que la quatriesme partie de ce royaume est séparée de la communion de l'Eglise (1), laquelle quatriesme partie est des gentilhommes, des gens de lettres, & des principaux bourgeois des villes & de ceux du menu peuple, qui ont hanté le monde, & qui sont exercés aux armes, tellement que lesdits séparés n'ont faute de force, ayans parmi eux nombre infini de gentilshommes & plusieurs vieux soldats expérimentés à la guerre. Ils n'ont aussi faute de conseil, ayans avec eux plus des trois parts des gens de lettres. Ils n'ont faute d'argent pour conduire les affaires, ayans parmi eux une grande partie des bonnes & grosses maisons,

Les  
protestants  
sont le quart  
du royaume.

(1) En évaluant à dix ou douze millions d'habitants la population totale de la France avec le territoire qu'elle comprenait à cette époque, nous pouvons conclure au chiffre de deux à trois millions de protestants. Cette appréciation n'a rien d'exagéré si l'on tient compte des deux mille cent cinquante églises alors existantes, dont le prince de Condé offrit l'appui à la reine mère au lendemain du massacre de Vassy. On sait d'ailleurs que la plupart des églises de grandes villes étaient fort nombreuses. C'est ainsi que Toulouse, par exemple, ne comptait pas moins, au témoignage de Lafaille, de 20,000 protestants en 1562.

tant de la noblesse que du tiers-état ; &, qui plus est, il y a telle union & conionction entre eux & telle résolution de ne s'abandonner les uns les autres, qu'il ne faut point espérer de les pouvoir diviser, & encor moins de les ramener avec la force, sans mettre ce royaume en danger d'estre proyé de celui qui le voudroit conquérir, ou bien d'affaiblir ou mettre tant au bas ses forces, que de cinquante ans après il ne pourroit revenir à son premier estat. Et cependant, il faudroit que les rois se formassent à la merci & au bon plaisir de leurs voisins. Et d'autant que de tout temps ceste couronne a esté le plus seur refuge & recours du saint siège apostolique, & que, par ses forces, plusieurs papes ont esté remis en leur siège duquel ils avoient esté déchassés, il est certain que nostre saint Père, n'ayant oublié les biens que ses prédécesseurs en ont receus, ou le besoin que luy ou ses successeurs en pourroient avoir cy-après, voudroit, avec tous les moyens à luy possibles, remédier à ce que tels inconveniens n'aviennent de son temps, d'autant qu'on void de iour à autre augmenter le nombre de ceux qui veulent se distraire de son obéissance, & si on n'y remédie promptement, les difficultés dans peu de temps y seront si grandes qu'il fera mal ayé d'obvier à une telle ruine & défolation de l'Eglise. Par quoy la royne voulant de sa part, en tant qu'il luy sera possible, préserver ce royaume entier sous l'obéissance du roy, & par mesme moyen le contenir sous la dévotion du saint siège, a recours à nostre dit père, qui est le père commun, pour le supplier de tenir la main à ce que le peuple, qui est tant défuni, puisse revenir à une mesme foy, loy & communion. Et pour ce faire est conseillé de luy faire entendre que cest œuvre si nécessaire seroit d'autant plus facile en ce royaume, graces à Dieu, qu'il n'y a point d'Anabaptistes ni hérétiques, qui contredisent aux 12 articles de la foy, ni à la déclaration qui en a esté faite par les anciens conciles généraux. Et se trouvent quelques personnages de sçavoir, meus de bon zèle, & du désir qu'ils ont de voir esteindre & amortir ce feu, qui disent que nostre S. Père pourroit accepter en la communion de l'Eglise ceux qui feroient la confession de leur foy, telle qu'elle

1561.

Nécessité d'un  
accord.

Concessions  
à faire  
par le pape.

1561.

est universelle par tout le monde, que les anciens ont dit la vraye & certaine reigle de foy, contenant les 12 articles, & ce qui depuis nous a esté déclaré par les fufdits conciles généraux, & que la différence des autres opinions ne pourroit empescher qu'ils fussent tous de l'Eglise, sous l'obéissance du sainct siège, non plus qu'anciennement la diversité de la célébration de la Pâque, de l'obéissance des ieufnes, & des cérémonies, tant sur l'administration des sacremens que sur la manière de servir Dieu, n'empescha qu'ils ne fussent tous chrestiens, & qu'ils ne communiquassent les uns avec les autres; & disent que ce seroit un moyen d'accorder les différens qui sont aujourdhuy en l'église latine, & de nous unir avec les Grecs, & autres églises qui sont séparées de la nostre; car on pourroit oster la haine, le mespris, & l'esprit contentieux qui est és uns & és autres, l'Esprit de Dieu descendroit sur nous & nous bailleroit le moyen de [ré]soudre toute difficulté & feroit cesser toutes disputes, & nous marqueroit tous de sa marque, si bien que, par la charité qui feroit entre nous, serions tous cogneus pour vrais disciples de Iésus Christ. Et où ce moyen qui est pour l'universel ne feroit trouvé bon, combien qu'il seroit besoin de le mettre à la détermination du concile général, il est nécessaire que nostre S. Père pourvoye promptement à nostre grand besoin de quelque remède particulier. Car la dilation apporteroit tel dommage à l'obéissance nécessaire à conserver ce royaume, qu'il fera par après impossible de le réparer; & faut que ce remède serve à deux choses, à favoir à rappeler ceux qui se sont séparés & contenir ceux qui sont encores avec nous, attendu le grand nombre, la force, le savoir & les moyens qu'ont ceux qui se sont séparés. Quant au savoir, il faudroit procéder avec eux par admonestemens, par conférence de gens de savoir d'une part & d'autre, avec esprit de douceur & charité. Et que les évesques & leurs ministres fussent diligens à prescher la parole de Dieu; & ne faut pas plus espérer que l'aigreur, les iniures, les menaces puissent de rien servir, sinon de les exaspérer & eslongner de nous plus qu'ils ne sont pas. Et si l'on pouvoit faire qu'une part & l'autre oubliast la haine & la

liberté de s'iniurier, on en pourroit beaucoup plus attendre de bien que de la manière de procéder dont l'on a usé cy-devant. Cependant la royne a ordonné aufdits séparés qu'ils s'abstiennent de toute espèce de malédiction, & qu'ils ne parlent qu'avec honneur du S. Siège, des ministres & des cérémonies de l'Eglise; en quoy elle a esté & fera entièrement obéie, & veut bien espérer que si les affaires sont conduits par bon moyen elle gagnera quelque chose davantage. Et, quant à ceux qui sont encores sous l'obéissance de l'Eglise, il faut entendre qu'il y en a, & en très grand nombre, qui ne veulent encores s'en départir, & toutesfois sont combatus continuellement en leurs consciences en trois principaux points.

Le premier est qu'ils voyent que la primitive Eglise n'avoit point d'images; on leur dit que Dieu a expressément défendu de les mettre en lieu d'adoration; ils voyent que saint Grégoire mesmes a défendu de les adorer. Tous les bons qui, depuis, les ont receues, ont déclaré qu'elles ne servent qu'à représenter au populaire la mémoire des absens, & que ce sont comme histoires esrites pour les simples & ignorans. Ils voyent aussi les grands & énormes abus, les menteries & impostures, & faux miracles qui depuis quelque temps ont esté descouverts de ce royaume, & inclinent facilement à l'opinion de ceux qui n'en veulent du tout point, & entrent contre leur conscience aux églises, d'autant qu'ils sont contrainsts de s'agenouiller devant les images. Et, combien que les Pères qui les ont receues ayent espéré qu'elles serviroient à instruire le peuple & à augmenter la dévotion, toutesfois il est advenu que plusieurs malins séducteurs en ont lourdement abusé, & que beaucoup de bons personnages en sont scandalisés, si bien que leur conscience en est troublée, tellement que si on veut contrepefer le mal qui certainement en est advenu avec le bien & le fruit qu'on en avoit espéré, on iugera qu'il vaudroit mieux les oster que les endurer, avec le danger de ceux qui sont conscience de les honorer & adorer, attendu mesmement que ce n'est point un commandement de Dieu, & que l'Eglise ne les a receues qu'à une certaine fin, & qu'à veue d'œil on voit que le contraire de ce qu'on at-

1561.

Les points en litige.

L'adoration des images.

Il faut se hâter.

1561.

tendoit en est advenu. Parquoy, pour défarmer d'autant les adversaires de l'Eglise, & leur ôter toute occasion de parler finistrement des images, & pour contenir ceux qui désirent ne se séparer, nostre saint Père considérera, s'il luy plaist, s'il ne seroit pas raisonnable qu'elles fussent ôtées des autels, & colloquées à l'entour des temples, soit dedans ou dehors, fondant ceste provision sur ce que l'avarice de quelques questuaires & l'ignorance d'autres ont esté cause que le peuple en a abusé contre l'ordonnance de l'Eglise.

L'administra-  
tion des  
sacrements.  
Le baptême.

Le second article est de l'administration des saints sacrements, du baptême & de la sainte communion. Quant au baptême, il vient à noter que beaucoup de bons personnages trouvent estranges les exorcismes & oraisons qui servent à ceux qui les entendent de représenter les mystères de nostre foy, & les opérations invisibles que le S. Esprit fait en l'ame de celuy qui est baptisé; mais à présent, d'autant que ceux qui y assistent ne les entendent point, il semble qu'on s'en pourroit passer. Et davantage il y a beaucoup de gens qui estiment que tous ces préambules soient de la nécessité du baptême, [ce] qui est contre l'opinion de l'Eglise. Car on tient qu'au sacrement il n'est nécessaire que de l'eau & la parole, & que les exorcismes & oraisons sont pour l'ornement, & non pour la nécessité du sacrement. Davantage on use encore de mesmes paroles, & de mesmes prières, qu'on souloit faire pour les catéchumènes; & quelques-uns iugent que cela est superflu, attendu que l'usage des catéchumènes n'est présentement en l'Eglise. Et de cela advient que les adversaires des cérémonies de l'Eglise sont facilement escoutés, quand ils mettent en avant que le baptême a esté institué de Dieu, & que, par conséquent, il n'estoit licite d'y adjoûter ou diminuer aucune chose. Et aussi les uns pensent que les enfans soient bien baptisés sans lesdits exorcismes, les autres pensent que non; & y a davantage, [c'est] que plusieurs portent mal volontiers qu'un prestre malade & souvent vérolé mette de sa salive à la bouche de l'enfant, & estiment que de cela adviennent beaucoup d'inconvéniens. A cela semble qu'on pourra remédier si nostre S. Père, pour monstrier que la substance

est demeurée en son entier, veut ordonner que les curés exhorteront les pères & les parrains de permettre que leurs enfans soient baptisés avec les exorcismes; & où ils les trouveroient infirmes & qu'ils voulussent que le baptême leur fust administré sans aucunes circonstances, pourront lesdits curés s'accommoder à leur infirmité, faisans toutesfois, pour l'instruction de ceux qui assistent, une déclaration de l'instruction & des fruits de ce S. sacrement. Et là où nostre S. Père voudroit retenir les exorcismes, & remettre l'usage de ce S. Sacrement en telles formes que la dévotion du peuple en augmentast autant qu'elle en est diminuée par le passé, il pourroit ordonner que les dimanches, les enfans qui seroient nés en la sepmaine, seroient apportés en la paroisse; & pour cela seroient faits les exorcismes, si on les veut retenir, en langage vulgaire, afin que le peuple ne les mesprise comme il a fait; puis, le dimanche suivant, seroient baptisés simplement avec le sermon que le curé pourroit faire au peuple. Et si quelque scrupuleux ne portoit son fils à l'exorcisme, pour le moins le porteroit-il au baptême, & par ce moyen on remettroit en usage l'ancienne coustume de l'Eglise, on obviroit à ce que l'on dit que nous avons corrompu le sacrement, & contiendrait-on beaucoup de gens parmi nous, qui ne seroient difficulté de présenter leurs enfans au baptême, & seroit ôté le scandale, au moins diminué d'une grande partie, de voir baptiser les enfans hors de nostre compagnie. Quant à la sainte communion, il y a plusieurs bons personnages craignans Dieu qui sont scandalisés de trois points, dont le premier est qu'on ne leur donne à communier que sous une espèce seulement, & ne peuvent affeurer leur conscience sur le concile de Constance, ni sur la coustume introduite depuis quelque temps, attendu que Iésus Christ a dit: « *Prenez, mangez & beuvez.* » Et tout ainsi que S. Paul a dit: « *Que l'homme mange de ce pain,* » il a pareillement dit: « *Que l'homme boive de ce calice,* » adjoûtant à ces deux textes l'ancienne coustume de l'Eglise continuée par l'espace de mil à douze cents ans. Et combien que pour n'oublier l'honneur & la révérence qu'ils doivent à l'Eglise, ils ne vueillent blaf-

1561.

L'eucharistie.

Communions  
sous une  
espèce.



1561.

mer ledit concile de Constance, toutesfois, pour la crainte qu'ils ont de faillir, ils s'arrestent sur les textes tant exprès de l'Escriture, & sur la coutume entretenue si longuement, & est à craindre que, pendant qu'ils sont en ceste dispute, il soit facile aux autres de les attirer à leur opinion, & à se départir de nous. Car certainement l'objection qui leur est présentée par les adversaires a grand'force à l'endroit de ceux qui sont les plus consciencieux; & pour autant qu'ils disent que la communion sous les deux espèces n'est chose qui puisse estre blâmée, mais au contraire l'autorité du concile ostée, elle seroit iugée nécessaire, nostre saint Père, tout ce que dessus considéré, iugera, s'il luy plaît, s'il seroit bon de permettre que ladite communion fust restituée par privilège, nonobstant la définition dudit concile de Constance.

Les communions isolées.

» Pour le second point, il vient à noter que plusieurs sont conscience de se présenter à la sainte communion en la sorte que nos évêques & curés la distribuent, c'est-à-dire à un, à deux ou trois à part, sans qu'aucunes prières soient entendues, & sans que la cause de ce saint sacrement leur soit déclarée; & voudroient bien que la manière de la distribuer, selon l'ancienne coutume de l'Eglise, fust remise sus, & sont tellement arrestés sur ce point que nos adversaires disent qu'ils en usent comme nos anciens pères, & nous ont laissé par escrit, que si le regret qu'ils ont de se séparer de la communion de l'Eglise ne les retenoit, il y en auroit un grand nombre qui pieçà nous eussent abandonnés, & ne se peut nier que la comparaison que l'on fait de l'une façon à l'autre ne nous apporte grand préjudice. Car quand on void d'un costé un gentilhomme, un bourgeois, ou un autre, ou plusieurs, communier en étant séparés les uns des autres, sans prières, sans sermon, sans action de grâces, au moins que ceux qui assistent puissent entendre; [& que] de l'autre costé on void un grand nombre de gens faisant à haute voix confession de leur foy, confession de leurs péchés, action de grâces, prières, & chantans des psaumes, après avoir escouté le sermon qui se fait pour les instruire à bien & chrestienement se préparer à ce S. sacrement, il est mal aisé que plusieurs

1561.

ne prennent de cela occasion de nous abandonner du tout. Parquoy, pour obvier à cest inconvénient, s'il plaisoit à nostre S. Père le pape permettre que la sainte communion soit une fois par mois administrée selon qu'elle l'estoit en la primitive Eglise, c'est à sçavoir, que l'évêque ou le curé, ou autres pour eux peussent, tous les premiers dimanches des mois ou plus souvent, s'ils en sont requis, assembler ceux qui en auroient dévotion devant & après l'office, & là peussent chanter un psaume en langage vulgaire, fissent confession générale de leurs péchés, & prières publiques pour tous magistrats spirituels & temporels, pour la salubrité de l'air, pour les fruits de la terre, pour les malades affligés, & pour tous autres qui ont besoin d'estre consolés par la bonté & libéralité de nostre Dieu; puis leur fust faite lecture de ce que les évangélistes ou saint Paul nous ont escrit concernant le saint sacrement, lequel aussi leur fust baillé sous deux espèces. Et combien que cela semble un peu nouveau & mal aisé, toutesfois puisque les apostres & ceux qui leur ont prochainement succédé en ont ainsi usé, il ne se pourra dire que nostre saint Père change ni face contre l'ordonnance de Dieu & de son Eglise. Et, pour luy rendre raison plus ouvertement pourquoy ils désirent tant cest article, il luy plaira d'entendre & considérer qu'il n'y a chose qui tant tourmente les consciences de ceux qui veulent vivre selon Dieu, que la crainte de n'avoir les sacrements ainsi qu'ils ont esté institués & ordonnés, & toutes les fois qu'ils sont persuadés qu'on y a adiousté ou diminué pour y faire quelque changement, ils pensent estre certainement hors du chemin de leur salut, & quoy qu'on leur sache remonstrer, ils demeurent fermes sur ce que les apostres & leurs prochains successeurs en ont escrit. Sur ceste dispute surviennent les ministres des adversaires, & avec ceste occasion ils nous arrachent des mains le ministère, tellement qu'ils nous décrient pour faux ministres. Et comme le curé est une fois reieté, l'évêque s'en va par mesme chemin, & pareillement le pape & tout l'ordre ecclésiastique. Et si nous n'y remédions promptement, il est à craindre que nous ne voyions de nos iours une grande ruine & dé-

1561.

solation. Or, d'autant que la royne désire expressément de conserver de son temps la grandeur, principalement du saint siège, & puis tous les ministres de l'Eglise, elle désire encor que nostre saint Père y mette la main de sa part, recourant à sa bonté & providence, en le suppliant très humblement [de] vouloir mettre en grande considération ce poinct qu'on luy fait entendre, à sçavoir que s'il permet la distribution des sacremens selon la susdite manière, il luy sera aysé de contenir ceux qui ne sont encores séparés, & d'en rappeler une grande partie ; & ainsi peu à peu elle espère amortir le feu que toutes les eaux ni toutes les forces ne sauroient esteindre.

La procession  
du Saint-  
Sacrement.

» Le troisieme poinct est que plusieurs savans personnages de ce royaume & autres, qui sont en grand nombre, sont scandalisés de la procession qui se fait tous les ans le iour de la feste qu'on appelle du *Corpus Domini*, à laquelle procession ils disent qu'ils ne peuvent assister en saine conscience pour ces trois raisons : La première, disent-ils, pour ce que c'est directement contre l'institution du S. sacrement, où il est dit : « *Prenés, mangés,* » & puis, « *faites cecy en ma commémoration,* » c'est-à-dire, ce que j'ai fait, & disent qu'il y a pareille différence entre le prendre & le manger, & le voir & porter par les rues, comme on pourroit dire, si un médecin avoit commandé de prendre une médecine au malade pour sa santé, & que cestuy-là, au lieu de la prendre, la fist porter honorablement par la maison. Ils s'aydent aussi de S. Paul qui ordonne « *qu'on mange ce pain & boive de ce calice,* » & ne commande pas de le porter par les rues. Pour la seconde raison, ils allèguent que Jésus Christ est au règne de son Père, & ne requiert de nous que l'honneur spirituel & adoration en esprit & vérité, & cela a-il bien monstré quand il a dit : « *Vous aurés tousiours les povres avec vous, mais vous ne m'aurés pas tousiours* (1), » monstrant par ces paroles qu'avant sa mort il recevoit cest office de charité pour son corps, mais [qu']après sa résurrection il ne feroit plus avec nous, pour y estre honoré par ces honneurs extérieurs & corporels le portant ainsi en triomphe, comme

s'il apparoiſſoit en forme visible. Et en cela, disent-ils, luy fait-on plus de tort que d'honneur, attendu qu'il a souſtrait de nous sa présence visible, afin d'y estre adoré & honoré comme vray Dieu en esprit & vérité. La troisieme raison est que ceste procession n'a esté ordonnée par autorité d'Escriture, de concile, ni d'aucun pape, ains a esté introduite par la dévotion particulière de quelque éveſque, & puis est allée de l'un à l'autre ; & mesmes les papes Urbain & Clément (1), qui sont les papes qui ont ordonné la solennité de ceste feste, n'ont fait aucune mention de ceste procession, & combien que leur instruction ne tendoit qu'à faire ce iour-là déclarer au peuple les causes de l'institution du saint sacrement, & exhorter chacun à vivre comme il appartient à ceste sainte communion. Mais tant s'en faut que l'intention de ces deux papes ayt esté suivie, qu'au contraire ce iour-là il y a plus de dissolution & superfluité qu'en autres iours qui restoient de l'année, & tout sous prétexte d'honorer le corps de Jésus Christ, lequel toutesfois ne veut estre honoré qu'à la manière qu'il a luy-mesme demandé, qui est par une ame contrite & humiliée, nette & repurgée de toute ordure, comme il est amplement escrit au psaume cinquante & uniesme (2). Et quant à ce qu'on pourroit présenter à son corps, il a laissé les povres, ses lieutenans & receveurs, avec promesse de tenir pour receu tout ce qui fera baillé pour l'amour de luy. Ce n'est pourtant que ceux qui parlent ainsi vueillent blasmer les temples, ni les ornemens, ni autres choses nécessaires pour l'usage des sacremens ; mais ils estiment que les pompes qui se font en ce iour-là sont, comme dit est, contre l'institution du sacrement, d'autant que, pour le prendre, il faut préparer la conscience & non le porter par la rue ; & ne conviennent ces pompes à l'honneur que Jésus Christ demande de nous, ains sont sans autorité de concile & d'ordonnance de personne qui ayt puissance de la commander. Et faut bien dire que les Arriens ne l'eussent pas trouvée bonne, car ils n'eus-

1561.

(1) Urbain IV et Clément IV (1261-1265). La fête-Dieu fut instituée le 8 septembre 1264.

(2) Ps. LI, 7.

(1) Matth., XXVI, 11.

sent pas attendu douze cens ans pour la faire recevoir. Voilà la plainte qui est faite non pas par les séparés, mais par un grand nombre d'autres personnes qui ne pensent à rien moins qu'à se désunir de l'Eglise ; ains pour contenir les infirmes à ce qu'ils ne se départent point, désirent que ce qui apporte plus de scandale que de fruit, plus d'abus que de dévotion, soit du tout ôté, ou pour le moins réformé. Et, pour ceste cause, ils supplient nostre S. Père qu'il luy plaise avoir plus d'esgard à l'union de ce povre peuple divisé, qu'à conserver ce dont l'Eglise s'est passée par l'espace de douze cens ans, & convertir ceste procession en meilleur usage, qui fera (s'il luy plaist ordonner), en suivant la volonté de ses prédécesseurs Urbain & Clément, que le peuple d'icy en avant se prépare à une bonne journée avec prières, ieufnes & aumosnes, & confession de ses fautes pour recevoir le S. sacrement, & que les causes de l'institution & du fruit que nous en rapportons luy soient déclarées par l'Escriture sainte, & expositions des anciens docteurs de l'Eglise ; en quoy faisant sera ceste communication agréable à Dieu, & proufitable & aux uns & aux autres, & cessera le scandale qui est si grand en nostre royaume, pour raison de ceste procession ; duquel scandale il advient que plusieurs, qui au reste sont de nostre côté, n'y veulent point intervenir ni assister, & sont marqués par d'autres qui, sous prétexte d'un zèle plus indiscret, mettent les mains aux armes, si bien qu'il est advenu en ceste année qu'en aucunes villes il y a eu des meurtres, en autres la procession a marché accompagnée de gens en armes ; & est à craindre que, par cy-après, s'il ne plaist à nostre S. Père d'y entendre, comme dit est, ceste journée apportera beaucoup de troubles & séditions, & qu'on ne cognoisse bien tard qu'il eust mieux valu l'employer en un service qui ne peut estre qu'agréable à Dieu, qu'en chose qui est suiette à calomnie & scandale.

De la messe.

» La messe est le tiers article pour lequel plusieurs sont scandalisés. Tout le monde dit que c'est un grand scandale de la chrestienté de la voir ainsi mettre en vente par des prestres ignorans, mal-vivans & vagabonds : & toutesfois personne ne fait semblant d'y pourvoir. Cela a fait grandement

diminuer la dévotion il y en a plusieurs avec nous, qui ont & font grand scrupule tant pour la substance même d'icelle. Quar ils notent que les maintiennent qu'on Christ, & que, à le font plus de cas, au plus sonner ce sacrifice a esté fait en la cause que plusieurs font difficulté de s'y que les anciens prestres quelques uns des moient ayent déclaré que ce sacrifice ne comprend l'offerture du sacrifice & de la passion qu'il nous, sur lequel nous prières & celles de l' rendons graces, tout noit d'estre présentement nous ; & en ceste manière que nous l'avons immolé c'est-à-dire, que nous en ce saint mystère l'a faite de son corps, cevoins le fruit de la a faite. De fait le c l'appelle sacrifice de tant, disent-ils, ferait aux adversaires l' truire la messe comme le passé, d'ordonner q & curés advertiront le le sacrifice que l'Eglise en la messe. Quant à messe, ils notent ces miers que l'Evangile, l' fession de foy que ne symbole, y sont récités bien que ceux-là qui chent bien que le peoute n'y entend rien porte non plus de fruit ou ministre n'eust sonnetesfois on fait bien que l'Evangile, de l'épître de foy, n'ont esté omesse que pour instruire pour le préparer à la nion. Et semble fort prestre seul jouisse d saintes paroles, [ce] mesmes le plus souventres notoirement igr pluspart de ce qu'ils ils disent estre nécess

1561.

que l'Evangile & l'épître soient prononcés en langage vulgaire & intelligible, avec une sommaire exposition ; & pareillement la confession de foy soit dite & proférée d'un chacun en même langage vulgaire ; en quoy faisant on ne pourra dire que les paroles de nostre Dieu aient esté dites & prononcées en vain. Que si on veut retenir la coustume qui est aujourdhuy, qu'il soit au moins permis d'y user des deux langues, à savoir, de la latine & de la françoise. Pour le second point, ils notent que les oraisons de la messe sont communes à tous les assistants, & a esté cela continué l'espace de mil ans que le peuple, hommes & femmes, à haute voix respondoient *Amen*, & ne peut-on nier que la dévotion n'ait esté amoindrie, à faute que ceux qui assistent au service n'entendent ni les paroles, ni l'intention. Parquoy il feroit nécessaire qu'il pleust à nostre saint Père ordonner qu'après que le *Gloria in excelsis*, le *Sanctus* & l'*Agnus*, & les autres prières auroient esté dites, elles fussent aussi prononcées à haute voix & entendues, estant enjoint à tous de répondre *Amen*.

Des offrandes.

Pour le troisième point ils ont noté, qu'en la prière qui se dit après l'offertoire & au canon de la messe, il est fait mention des offrandes que le peuple a apportées à l'autel, lesquelles le ministre présente à Dieu au nom de l'Eglise, le priant les accepter ; & toutesfois es messes publiques & particulières qu'on fait aujourdhuy, il n'y a point de telle offrande, tellement qu'il semble que la plus grande partie du canon soit superflue. Ceux qui veulent excuser cela se travaillent beaucoup, mais ils n'apportent point de raison qui soit suffisante pour consoler une conscience pour peu qu'elle soit advertie de la difficulté. Parquoy il faudroit remettre la coustume des offrandes pour ôter le scrupule à ceux qui, sans icelles, estiment que le canon soit inutile, contenant les paroles qui ne peuvent convenir qu'aux offrandes, & mêmes où il est dit : *Hæc dona, hæc munera*.

Le prêtre communie seul.

» Le quatrième point est à noter que partout les paroles de la messe sont communes au prestre & à ceux qui l'escoutent, & principalement celles qui parlent de la communion, & toutesfois le prestre communie seul, & ne laisse pas de dire les oraisons

au nom de tous ceux qui y ont assisté, tout ainsi comme s'ils avoient communie avec luy. Cela scandalize beaucoup de bons personnages qui sont conscience d'assister à ces prières, estimans que le prestre die chose qui n'est pas véritable, & voudroient bien que l'ancienne coustume fust remise sus, c'est à savoir que quand ce viendrait sur la préface, le diacre fist fortir tous ceux qui assistent seulement s'ils ne communient, ne pouvans, selon les paroles du canon & des prières qui s'en suivent, avoir part au mystère qui se fait après, & pour ceste cause, avoient sainctement & sagement ordonné les anciens que, sur le commencement de la préface, le diacre fist fortir tous ceux qui ne vouloient communier, ce qui seroit un moyen pour ramener beaucoup de gens en la dévotion de la messe, qui en sont desia si distraits qu'il n'est possible de les y attirer, & est à craindre qu'ils ne se ioignent avec les autres. Et toutesfois, si notre saint Père treuve en ceci quelque difficulté, il pourroit au moins ordonner qu'en chacune église il n'y eust qu'une messe le iour, excepté le dimanche, & où le lieu ne seroit assés capable pour tout le peuple en une fois, & que tous prestres & diacres communient avec celui qui célèbre la messe ; & ainsi pourra-on mitiger la plainte que tant de gens font pour les messes particulières.

» RESTE à parler de la manière de servir Dieu, sur quoy vient à noter que tout ainsi qu'en la primitive Eglise le chant des psaumes & prières publiques en langage entendu d'un chacun contenoit les chrestiens en la crainte de Dieu, en la dévotion de l'invoquer souvent, en la fraternelle amitié, attiroit les ennemis à vouloir entendre ce que c'estoit de la religion, & rendoit les hommes mieux vivans & plus dévots envers Dieu, aussi voyons-nous de nostre temps, que ceux qui se sont séparés de nous attirent en leur compagnie tous ceux qui leur oyent chanter des psaumes & faire les prières. Attendu donc que c'est une chose bonne & louable, & dont l'Eglise a si longuement usé, il seroit bon d'user de même artifice & recevoir en nos églises, deux fois le iour, le chant des psaumes en langage vulgaire, avec les prières publiques, & telles que chacun évesque pourroit

1561.

Le chant en langue vulgaire.

1561.

Je rien chan-  
ger à la foi.

Travailler à  
conserver  
l'unité  
de l'Eglise.

ordonner en son diocèse. Ce sont les articles qui semblent nouveaux & non recevables à ceux qui ne regardent plus loin que ce qu'ils voyent présentement, & qui aiment mieux se mettre en danger de tout perdre, que de consentir qu'on adiouste, diminue ou change aucune chose que ce soit. Mais ceux qui tournent les yeux au temps passé, & à ce qui adviendra après nous, & peut-estre de nostre temps, se proposeront deux points sur lesquels ils s'arrestent & iugent du demourant avec liberté & sincérité de leur conscience. Le premier est qu'en ce qui concerne nostre religion, il n'y faut trêve, accord ni appointment, mais plustost devons tous mourir, que de consentir aucune mutation ou changement. Le second point est qu'il faut travailler à ce que l'unité & le ministère de l'Eglise soit conservé selon que Iésus Christ & ses apostres l'ont institué, & depuis a esté tousiours de main en main continué. Et si les vices & les fautes des ministres ont esté cause que plusieurs se sont séparés de nous, il ne faut point pour cela ôster l'autorité des vrais ministres, mais est besoin de la leur conserver & maintenir; & eux aussi, de leur part, doivent faire en sorte que la division de l'Eglise ne leur soit imputée. Ces deux points demeurans fermes & stables comme deux colonnes, il ne faut pas faire difficulté d'escouter paisiblement un chacun comme il convient à tous pasteurs qui désirent la réunion du troupeau de Iésus Christ, si chèrement acheté. Et si quelques uns désirent de pouvoir servir à Dieu, & user des saints sacremens, selon la coustume de l'ancienne Eglise, attendu qu'il n'y a rien en quoy Dieu soit offensé ni l'Eglise reprise, ni blasmée, il seroit bon que, en attendant une détermination d'un concile général qui pourra prescrire à tous une certaine reigle de ce qui est aujourdhuy en dispute, il pleust à nostre saint Père permettre les articles cy-dessus mentionnés, ce qu'il peut facilement accorder de son autorité, attendu qu'il n'est question que de ramener les vieilles coustumes, pour ceux qui en voudront user, sans toutesfois destruire ni abolir celles qui ont esté receues; & moyennant cela on se peut promettre que ce royaume demeurera sous l'obéissance dudit saint siège, comme

il a esté par le pa  
avec sa vigilance,  
réunira avec le t  
visé, ou pour le n  
teront en si petit  
ront aucun moye  
feront d'autant pl  
à une paix & unic

TELLE fut donc  
assemblée, les ca  
ce moyen prins  
avoir accordé les  
estiment avoir est  
fées qu'autre ch  
rence par ceux  
Pierre Martyr s'es  
retiré à Zurich.  
voulant faire le  
respondu par la r  
toit François, & c  
faire de luy, pour  
tres moyens & co  
roit pour le moins  
de la religion; ce  
demeurer plus lor  
qu'il ne vouloit  
menées qui dès lor  
peu après on veit

OR, depuis le c  
assemblée, encor  
esté conclu ni acc  
ligion se multipli  
ment, & sans atte  
nance, commenc  
prescher publique  
en plusieurs endr  
quelques temples  
sans qu'il y eust g  
neantmoins estant  
qu'à grand peine t  
voit advenir sans  
multe, cela fut ca  
porter pistoles, pi  
les, & d'autres dé  
core plus expresse  
mandement de po  
des particuliers au  
& d'abondant le t  
bre fut fait édi& c

(1) D'après la *Fra*  
c'est la reine de Nav  
mère, qui aurait ret  
qu'il en soit, le gra  
sous la date du 22 dé  
son congé de trois o  
Bèze ne fut de retou  
de septembre de l'a  
dut-il presque aussitô  
il demeura à la suite  
jusqu'après la bataill

1561.

la religion de vuider incontinent les temples par eux faisis, à quoy le peuple estant exhorté par les ministres, le roy fut obéi, sans en faire difficulté, contre l'intention de plusieurs de l'Eglise romaine, cerchans dès lors occasion de remuer mesnage, comme de fait il avint en quelques lieux, comme cy-après il sera déduit selon les provinces (1).

Je réciteray seulement en ce lieu deux tumultes qui advindrent en ce temps en la ville de Paris, là où ayant esté octroyé par permission secrète de la royne de s'assembler és maisons particulières iusques au nombre de vingt ou vingt-cinq personnes & non plus, tel & si grand nombre de peuple s'y trouva, nonobstant que les ministres & surveillans fissent leur devoir de retenir un chacun, qu'il fut force de s'assembler comme on pourroit. Pour éviter donc toute esmotion, il fut advisé que ce seroit dehors la ville & en quelque lieu à l'efcart, fortant le peuple & rentrant par diverses portes. Advint suivant cela qu'il se fit une grand'assemblée en un iardin appelé la Cerisaye hors la porte du Temple, le tout sans aucun bruit ni tumulte; mais au retour les portes se trouvèrent fermées, & grand peuple en armes sur les remparts, de sorte qu'il sembloit que quelque grand mal en deust advenir. Mais Dieu enhardit tellement ceux de dehors & intimida si fort ceux de dedans, que, par le moyen de quelques gentilshommes, ouverture estant faite, chacun retourna en sa maison, n'y estant tué personne de nom, mais bien y ayant esté blessés quelques uns d'une part & d'autre, entre lesquels se trouva un mercier de la cour nommé Daboual, qui fut extrêmement navré, laissé pour mort & ietté dans une cloaque de la porte de Montmartre; mais le soir mesmes quelques uns de la religion y estans allés pour l'enlever & le treuvans encores vis contre leur espérance, le ramenèrent en sa maison, où il fut si bien pansé qu'en peu de temps il guérit miraculeusement, voire sans

Assemblée de  
la Cerisaye.Daboual,  
mercier  
de la cour.

(1) Ou plus exactement selon les ressorts des divers parlements. Voy. ci-après, livre V. Tel est du reste le plan exclusivement adopté pour la seconde partie de cette histoire, tandis que la première procède plutôt selon l'ordre des dates et par règnes successifs. (Voy. tome II de la présente édition).

jamais avoir eu fièvre, & fut fait depuis surveillant en l'église.

PENDANT ces choses, voyant la royne l'issue de la conférence de Poissy n'avoir apporté nul remède aux troubles de la religion, & que les factions & partialités croissoient de iour en iour, elle fut conseillée d'assembler des plus notables personnages de tous les parlemens de France avec les princes du sang & seigneurs conseillers du privé conseil & maîtres des requestes, pour adviser de dresser quelque édit pour le moins provisional, pour le reiglement de ceux de la religion, & aussi pour répondre à la requeste des Estats qui avoient très inflammment requis des temples. Ce conseil despleut merveilleusement aux principaux de l'église romaine, & par conséquent à ceux de Guise, & à toute leur faction, craignans entre autres choses que ce ne fust une planche pour venir puis après à s'enquérir de leur gouvernement passé, & à revoir les donations immenses dont il avoit esté aussi clairement parlé par le tiers estat. Ils insistoient donques au contraire, taxans en termes couverts la douceur de la royne, & accusans manifestement le roy de Navarre, le prince, l'amiral & ses frères, & disans que l'édit de juillet avoit suffisamment pourveu à tout, moyennant qu'on le feist bien exécuter, en chassant tous les ministres & ne permettant plus d'assemblées, ains conservant l'ancienne religion en son entier avec bonne & rigoureuse punition des délinquans. Cela n'estant aucunement trouvé bon par la royne qui n'essayoit que d'asseurer son gouvernement, ils luy dirent qu'ils aymoient donc mieux s'en aller de la cour, comme aussi ils l'avoient desjà délibéré de faire pour avoir meilleur moyen de dresser leurs pratiques, sachans bien aussi qu'ils laissoient à la cour de bons sollicitateurs. La royne, qui n'estoit pas trop marrie de ne veoir pas tout le monde d'accord (d'autant qu'elle estimoit que cela pouvoit l'empescher de gouverner à son appétit, suivant en cela la doctrine de Machiavel (1), aussi Florentin), ne leur résista pas fort, mais les asseurant de sa bonne volonté envers l'an-

1561.

La reine  
prépare un  
nouvel édit.Mécontente-  
ment  
des Guise.

(1) Nicolo Macchiavelli (1469-1527). Son livre du *Prince*, dédié à Laurent de Médicis, est de 1514.

1561.

leur fausse  
sortie.

le triumvirat.

Maladie du roi.

On veut  
enlever le frère  
du roi.

cienne religion, & particulièrement envers eux qu'elle prioit de la bien conseiller toujours & de retourner bientôt, leur accorda un très gracieux congé. Ils partirent donc environ la fin de novembre; au partement desquels il s'esmeut un très horrible vent & extraordinaire, de sorte qu'en la cour chacun disoit que le diable les emportoit. Mais on ne devina pas qu'il les devoit ramener comme il fait.

Ce fut le premier commencement de ce qu'on appella depuis le triumvirat (1), & diray sur cela un présage merveilleux, confirmé depuis par bien triste expérience. C'est qu'alors furent apportés à la cour trois grands tableaux excellemment peints, où estoient représentées les sanglantes & plus qu'inhumaines exécutions iadis faites à Rome en la proscription du triumvirat de Rome entre Octavius, Antonius & Lépidus. Ces tableaux furent bien chèrement achetés par les grands, l'un desquels estoit en la chambre du prince de Condé à la vue d'un chacun de ceux de la religion, sur lesquels depuis pareilles ou plus grandes cruautés ne mirent guères d'estre exécutées.

ADVINT en ce mesme temps & un peu devant le susdit partement que le roy devint grièvement malade d'un flux de ventre, conioint avec une fièvre, de sorte qu'on douta aucunement de sa fanté, furent faites prières spéciales es églises réformées à l'instance de la royne. Et le propre iour qu'il commença de sortir de sa chambre, entreprinse fut faite, comme on affirmoit, d'enlever le second fils de France, alors nommé Alexandre duc d'Orléans, & depuis appelé Henry duc d'Anjou (2), pour le mener en Lorraine; mais il n'y voulut consentir, & tost après le tout ayant esté descouvert par la royne de Navarre, il en fut imprimé une déposition attribuée audit seigneur duc d'Orléans comme recueillie de sa bouche. Ceux de Guise & le duc de Nemours estoient chargés par ceste déposition, qui se retirèrent comme dit a esté. On envoya

aussitost vers lesdits de Guise qui désadvouèrent le tout, & peu après tachèrent d'avoir quelque étroite intelligence avec les princes d'Allemagne, voire mesmes avec les protestans, pour avoir support au besoin. Et, quant au duc de Nemours, il se sauva en toute diligence hors du royaume, & fut depuis retenu prisonnier à la cour un sien gentilhomme nommé Lignerolles. Mais soit que ce fust une chose apostée, soit que la vérité fust telle, le tout s'en alla depuis en fumée par les troubles survenus.

Ces entreprises jointes avec un bruit qu'on faisoit courir que le roy d'Espagne, le pape & les catholiques d'Allemagne avoient grandes intelligences en France, & se préparaient pour empêcher en toutes sortes l'avancement de la religion, esmeurent la royne, comme elle disoit aux principaux de la religion, de s'enquérir quelles pourroient estre les forces des églises réformées, & de quel secours ils pourroient assister Sa Majesté, si tel cas advenoit; & de fait, suivant son commandement qu'elle bailla sous main à l'amiral, il fut escrit incontinent à toutes les provinces par les ministres & députés des églises restans à Poissy, les exhortant d'envoyer par escrit signé les noms de toutes les églises faisant profession de la religion réformée, pour puis après adviser là-dessus ce qui seroit de faire. Suivant ceste délibération, exécutée avec extreme diligence, il se trouva deux mil cent cinquante églises signées & plus (1), au nom desquelles les susdits députés présentèrent au roy une requête faisant grandes instances d'avoir des temples, & offrant tous services au roy de leurs biens & personnes à leurs propres despens, s'il en avoit besoin.

La réponse sur ceste requête porta qu'en l'assemblée ordonnée pour cest effect, ceste matière seroit amplement traitée & qu'on y pourvoiroit le mieux qu'il seroit possible. Mais outre cela, la royne, soit qu'appréhendant le

(1) On donna le nom de *Triumvirat* à la ligue que formèrent en 1561 le duc de Guise, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André pour la défense de la religion catholique.

(2) Depuis Henri III.

(1) D'après les *Mémoires du prince de Condé*, ce serait ce prince qui aurait lui-même offert à la reine mère l'appui de ces deux mille cent cinquante églises. On a vainement cherché de nos jours à retrouver cette pièce, qui serait si importante dans l'histoire du protestantisme français (V. *Bull. de l'hist. du protest.*, I, p. 211).

1561.

Deux mille  
cent cinquante  
églises.

1561.

La reine veut  
sonder leurs  
forces.

nombre des églises, elle fut en volonté de se mettre de leur côté, soit que pour autre raison elle voulût sonder leurs forces plus avant, voulut que sous son adveu secret, chacun ministre publiât en son église, à l'heure du sermon, l'écrit qui s'enfuit, pour en avoir réponse le plutôt que faire se pourroit :

« D'AUTANT que plusieurs bruits courent avec coniectures fort apparentes que les estrangers, sous ombre de la religion romaine, qu'ils disent vouloir maintenir, veulent entrer en ce royaume & s'en emparer, le devoir est de tous les fidèles sujets du roy, de démontrer l'obéissance & entière volonté qu'ils portent à leur roy, de quelque religion qu'ils soient. Mais surtout pour ce que telle querelle, que tels estrangers prennent pour prétexte, semble s'adresser droitement contre ceux qu'ils appellent de la nouvelle religion, comme si à l'occasion d'iceux la guerre estoit esmeue, c'est bien raison que, devant tous autres, nous facions manifeste démonstration, que nous ne voulons espargner corps ne biens à maintenir l'estat & grandeur de nostre roy, tant s'en faut que nous enseignons doctrine de rebellion contre nos supérieurs, comme nous sommes chargés contre vérité. Et pour faire apparoir de ceste démonstration autrement que par parole, il est nécessaire qu'en effect ceste église, avec la plus grande promptitude qu'il sera possible, regarde quelle offre elle pourra faire au roy de gens de pied & de cheval qu'elle entretiendra à ses despens, & pour combien de temps, & en quel équipage, pour maintenir l'estat du royaume contre ceux qui le voudroient envahir sous ombre de la religion. Mais il y faut procéder en crainte de Dieu, sans aucun desbauchement, suivant l'ordre qui sera avisé, & dont vous serez advertis en telle sorte que nul, & surtout monsieur le prince, ni mesmes ceux qui tiennent autre religion n'ayent iuste occasion de nous accuser comme auteurs de quelque sédition ou esmeute, en offrant cependant de bon cœur tout ce qui sera possible pour le service dudit seigneur roy & pour l'estat de son royaume. Et surtout qu'on n'offre rien qu'on ne puisse bien observer si la nécessité le requiert, dont le Seigneur nous garde, & face plutôt

que d'un bon accord & consentement il soit servi & adoré de tout le monde. »

Ce que dessus étant envoyé aux principales églises fut tenu pour suspect par plusieurs qui furent d'avis qu'on attendist une recharge ; les autres firent plusieurs difficultés sur l'exécution. Toutesfois quelques uns se mirent en devoir, & ne faut douter que, si l'affaire eust été pour suivi comme il devoit, que le roy n'eust trouvé forces volontaires assez grandes pour empêcher toutes séditions par dedans, & tous les efforts de l'Espagnol & de tous autres par dehors.

En ce mesme temps continuoient les assemblées & prédications publiques à Paris avec le sceu & consentement de la royne, tant au lieu de Popincourt, hors la porte saint Antoine, que du côté de la porte saint Marceau, en une maison appelée le Patriarche (1). Esquelles assemblées se trouvoient une infinité de gens de toutes qualités sans aucun tumulte, hormis qu'au retour il y avoit tousiours quelque mutin qui dresseoit l'escarmouche ; cela fut cause que la royne donna charge à Gabaston (2), chevalier du guet, & à d'autres encores d'y assister avec main forte pour empêcher les tumultes. Mais le 26 de décembre, Jean Malot (3), ministre de Paris, preschant audit lieu du Patriarche après-dîner, advint que, sur le milieu de son sermon, étant lors le jour de la feste de saint Estienne après Noël, on commença de branler toutes les cloches de l'église de S. Médard, tellement prochaine de la place où l'on preschoit qu'il estoit impossible d'ouïr la parole du prescheur (4). Cela fut

1561.

Prédications  
publiques à  
Paris.

Popincourt et  
le Patriarche.

Gabaston,  
chevalier du  
guet.

Tumulte de  
Saint-Médard.  
26 décembre.

(1) « Ils ont entrepris, lit-on dans une lettre de Pasquier (citée par la *France protest.*, 2<sup>e</sup> édit., tome II, col. 514), deux presches alternatifs, l'un aux faubourgs de Saint-Marcel, au lieu dict le Patriarche, l'autre hors la porte Saint-Antoine, au lieu appelé Popincourt. Il seroit incroyable de dire quelle affluence de peuple se trouve à ces nouvelles dévotions. »

(2) Pierre de Donyssan, seigneur de Gabaston.

(3) Jean Malot avait été précédemment vicaire de la paroisse Saint-André-des-Arts, à Paris. Il devint plus tard ministre de l'amiral de Coligny (*V. Bull. du protest.*, II, 387; XII, 11).

(4) L'église Saint-Médard, très voisine en effet de la maison du Patriarche (aujourd'hui marché des Patriarches), se trouve à la jonction de la rue d'Orléans et de la rue Mouffetard, ancienne rue Saint-Marceau.



1561.  
Pasquot.

Rougeoreille  
Desjardins.

Pierre Créon  
dit Nez d'ar-  
gent.

cause que quelcun de l'assemblée nommé Pasquot, sans aucunes armes, entra par une poterne dans ceste église saint Médard, priant gracieusement les sonneurs & ceux qu'il y trouva, de faire cesser leur sonnerie pour quelque peu de temps. D'autres y entrèrent tantost après parlans assés à l'estourdie, ausquels estant respondu de mesmes par quelques prestres & autres se préparans à leur service, incontinent les portes furent fermées par les prestres, & y fut tué Pasquot par un d'iceux. Parquoy soudain l'alarme s'estant donnée, Rouge oreille, prévost de la connétablie avec Desjardins, lieutenant criminel de robbe courte, commis par le mareschal de Montmorancy, gouverneur de Paris, pour l'assurance de l'assemblée, s'esforçans d'entrer & faire cesser le toxin, furent tellement repoussés par ceux de dedans, que force leur fut de demander mainforte à la iustice. Adonc accourans quelques-uns sommés par la iustice, & entr'autres, un appelé Pierre Creon, surnommé Nés d'argent, les portes furent forcées, prestres & autres se retirèrent au clocher où il y avoit plusieurs armes offensives & défensives, comme aussi dedans le temple, ce qui eschauffa grandement la besongne, criant un chacun que c'estoit une coniuration faicte à propos.

NONOBTANT ce tumulte, Malot retenoit le peuple par le chant des pseumes, ioint que plusieurs gens de bien empeschans le tumulte retenoient les plus eschauffés. Cependant arriva Gabaston, chevalier du guet, avec sa troupe : fut l'issue de tout cecy telle que, sans autre meurtre, Gabaston sachant la résistance faite à iustice outre le toxin sonné, se saisit d'environ trente-six prisonniers, tant prestres qu'autres, qui furent tous menés paisiblement au petit Chastelet, chose vrayement esmerveillable en une telle ville pleine de populace, & en un iour de feste, après le temps de gouter. De faict, au son du toxin, il y eut bien quelque correspondance tant de saint Marceau que de sainte Genevieve dont estoit le curé de saint Médard, lequel confessa depuis qu'il pensoit bien avoir autres guarans, mais hormis le desrompement des images (advenu mesmes comme on disoit, par les prestres, les renversans sur ceux qui les pressioient de près), Dieu pourveut à

tout, tell tira en b maison.

LE [sur che, ving cembre, informés saint Ge voir le r assemblée soir, les Marceau triarche ministre, grand iar sordres. ville, qu religion Buffy, fr capitaine Stuart, deux esc rent inco dont ils qu'ils li procureu user de gnirent l

LE lue la cour grand'che Montmo Rouge c & leurs l les inter desia este les prison procès, & mercu rent fait putés di de la re sionnés, formée, pour av la royn delay, c tions, c

(1) Le ne saurai de son fils de R d'Ambois nulle par (Haag). Clermont Louis de mais dan Bèze ait le nom France pi

1561.

Comment  
on instruit  
l'affaire.

temps orroit les tesmoins qui luy seroient présentés, & que puis après chacun d'eux recoloroit les tesmoings ouïs par son compagnon. Advint que certains tesmoings enquis par Fumée, déclarèrent la vérité du fait, ce qu'estant sous main descouvert à Bourdin, procureur général du roy & ennemi iuré de ceux de la religion, il en advertit aussitost Gayant, & tous deux arrivés comme pour dîner avec l'abbé de sainte Genevieve (duquel dépend la cure dudit saint Médard), & pareillement les tesmoings qui devoient estre recollés, aucuns des marguilliers & parroissiens de saint Médard soudain se présentèrent attitrés, comme l'issue le monstra, pour tesmoigner que les dessusdits qu'il falloit recoller, avoient eux-mêmes rompu les images, desrobé & pillé les ornemens de l'église. Cela fut cause que, sur le champ, au lieu de les recoller, ces pauvres tesmoins furent envoyés aux plus noirs cachots de la Conciergerie, dont ils appellèrent, prenans à partie le susdict Gayant. Estant sur cela question de constituer iuges de cest appel, & Thevar, procureur en la cour, présentant requeste de récusation contre quelques conseillers (à l'honneur desquels toutesfois il ne touchoit nullement), combien qu'il nommast l'avocat, par le conseil duquel il avoit dressé ceste requeste, au lieu de faire droit, fut aussi envoyé prisonnier, & suspendu pour un an de son estat. Outre tout cela, un commissaire de Chastelet, nommé l'Affilé, fut très mal voulu de ce qu'en informant, selon le deu de son office, il avoit trouvé au logis des susdits marguilliers & parroissiens, les ornemens mêmes qu'ils avoient dit avoir esté desrobés par les pauvres prisonniers innocens, dont il avoit fait procès-verbal. Et depuis, finalement après la paix faite, ledit l'Affilé s'en retournant à sa maison, estant reconnu au village du Bourg la Royné par quelques soldats de Paris, ils le firent prisonnier de leur autorité privée, faignans le mener es prisons du petit Chastelet, & fut assommé par les rues par le peuple, duquel meurtre il ne fut fait information ne iustice aucune.

1562.

BOURDIN aussi procureur général, sachant que Desiardins informoit diligemment du fait que dessus, sous couleur d'un fait duquel auparavant

il n'estoit mention aucune, fit tant que sur le champ l'exercice de son office luy fut interdit. Autant en fut fait à Rouge-oreille. Les pauvres personnes trempèrent cependant aux crotons nonobstant toutes poursuites, iusques à ce que finalement, les troubles survenus, Desiardins & Rouge oreille à grand'peine peurent eschapper. Nés d'argent & Gabaston (homme ayant fait d'autres bons services, & qui estoit estimé vaillant homme de guerre), furent, en haine de ce fait, pendus & estranglés (1). Davantage, un nommé Cager & son fils furent pendus devant le temple saint Médard, pour avoir esté tesmoins du fait.

PENDANT ces choses, la royné mère voyant les factions des grands s'accroistre de iour en iour, ayant délibéré, comme a esté dit, de faire une assemblée des plus notables personnages de tous les parlemens, & autres gens de renom opinans avec ceux du privé conseil de sa Maiesté, pour adviser s'il y auroit moyen de dresser quelque édict pour le moins provisionnal sur les troubles de la religion, afin de modérer les affaires pendant la minorité du roy. Ce conseil déplust merveilleusement à tous ceux de la religion romaine, qui vouloient qu'on se tint à l'édit de iuillet, & quoy qu'on leur remonstra que cela estoit une chose impossible, ils n'en demeuroident pas moins en ceste opinion. Mais, nonobstant tout cela, ce conseil s'exécuta, & fut pour cest effect en l'absence de ceux de Guise qui pensoient bien ailleurs, & du connestable qui ne s'y voulut iamais trouver, assemblée l'une des plus notables compagnies qui se feit iamais en France pour dresser édict ni ordonnance. Là où après que chacun eut opiné, finalement fut arresté l'édit tant solennel, appelé l'édit de janvier, lequel ayant peu & deu estre un vray moyen de prévenir les maux qui menaçoient la France, a toutesfois esté tourné en occasion des plus grandes calamités qui y avinrent onques.

CHACUN donc ayant esté ouï en

(1) *France protest.*, IV, 117. Gabaston n'aurait été condamné qu'un peu plus tard, et pour un autre motif, si toutefois c'est bien de lui qu'il est question dans un arrêt du parlement de Bordeaux, daté du 28 juillet de la même année et rapporté par la *France protestante* (IV, 501).

1562.

L'édit de  
janvier.  
19 janvier.

L'Affilé,  
commissaire  
au Châtelet.

1562.

ceste tant notable assemblée, & les opinions ayant branlé, maintenant d'un costé, maintenant de l'autre, finalement l'édicte tel que s'enfuit fut arresté & signé.

Préliminaires.

« CHARLES, par la grace de Dieu, roy de France, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut. On fâit assés quels troubles & séditions se font dès pieça & de iour en iour suscitées, accreues & augmentées en ce royaume par la malice du temps, & de la diversité des opinions qui règnent en la religion, & que quelque remède que nos prédécesseurs aient tenté pour y pourvoir, tant par la rigueur & sévérité des punitions que par douceur, selon leur acoustumée & naturelle benignité & clémence, la chose a pénétré si avant en nostre dit royaume, & dedans les esprits d'une partie de nos suiets de tous sexes, estats, qualités & conditions que nous nous sommes trouvés bien empeschés, à nostre nouvel avènement à ceste couronne, d'aviser & refoudre les moyens que nous aurions à suivre, pour y apporter quelque bonne & salutaire provision.

» Et de faict, après avoir longuement & meurement consulté de ceste affaire avec la royne, nostre très honorable & très amée dame & mère, nostre très cher & très amé oncle, le roy de Navarre, nostre lieutenant général représentant nostre personne par tous nos royaume & païs, & autres princes de nostre sang, & gens de nostre conseil privé, nous aurions fait assembler nostre cour de parlement à Paris, nostre dit oncle, princes de nostre sang, pairs de France, & autres princes & seigneurs de nostre conseil privé.

» LESQUELS, avec les gens de nostre dite cour, auroient, après plusieurs conférences & délibérations, résolu l'édicte du mois de juillet dernier, par lequel nous aurions entre autres choses défendu, sous peine de confiscation de corps & de biens, tous conventicules & assemblées publiques, avec armes ou sans armes, ensemble les privées où se feroient presches & administration des sacrements en autre forme que selon l'usage observé en l'Eglise catholique, dès & depuis la foy chrestienne, receue par les roys de France, nos prédécesseurs, & par les évesques, prélats, curés, leurs vi-

caires & députés : ayans lors estimé que la prohibition desdites assemblées estoit le principal moyen, en attendant la détermination d'un concile général, pour rompre le cours à la diversité des opinions, & en contenant par ce moyen nos suiets en union & concorde, faire cesser tous troubles & séditions.

» LESQUELLES, au contraire, par la désobéissance, dureté & mauvaise intention des peuples, & pour s'estre trouvée l'exécution dudit edicte difficile & périlleuse, se font beaucoup plus accreues & cruellement exécutées à nostre très grand regret & desplaisir, qu'elles n'avoient fait auparavant.

» POUR à quoy pourvoir, & attendu que le dit edicte n'estoit que provisionnel, nous aurions esté conseillés de faire en ce lieu autre assemblée de nostre dit oncle, princes de nostre sang, & gens de nostre conseil privé, pour, avec bon nombre de présidens & principaux conseillers de nos cours souveraines, par nous mandés à ceste fin, & qui nous pourroient rendre fidèle compte de l'estat & nécessités de leurs provinces, pour le regard de ladite religion, tumultes & séditions, aviser les moyens les plus propres, utiles & commodes, d'appaier & faire cesser toutes les séditions. Ce qui a esté fait, & toutes choses mieux & meurement digérées & délibérées en nostre présence, & de nostre dite dame & mère, par une si grande & notable compagnie, nous avons par leur avis & meure délibération dit & ordonné, difons & ordonnons ce qui s'enfuit :

« A favoir que tous ceux de la nouvelle religion, ou autres qui se sont emparés des temples, seront tenus, après la publication de ces présentes, d'en vuidier & s'en départir; ensemble des maisons, biens & revenus appartenans aux ecclésiastiques, en quelques lieux qu'ils soient situés & assis, desquels ils leur délaisseront la pleine & entière possession & iouissance, pour iouir en telle liberté & seureté qu'ils faisoient auparavant qu'ils en eussent esté dessaisis.

» RENDRONT & restitueront ce qu'ils ont pris des reliquaires & ornemens desdits temples & églises, sans que ceux de la dite nouvelle religion puissent prendre autres temples, ni en édifier dedans ou dehors les villes, ni donner ausdits ecclésiastiques en la

1562.

Les réformés  
rendront  
les églises et  
biens ecclé-  
siastiques.

1562.

jouissance & perception de leurs dîmes & revenus & autres droicts & biens quelconques, ores ne pour l'avenir, aucun trouble, desfourbier ou empeschement.

Défense  
d'abattre les  
croix et les  
images.

Les prêches  
dans les villes  
interdits.

Permission de  
s'assembler  
hors des villes.

» Ce que nous leur avons inhibé & défendu, inhibons & défendons par ces dites présentes, & d'abatre & démolir croix, images, & faire autres actes scandaleux & séditions sur peine de la vie, & sans aucune espérance de grace ou rémission.

» Et semblablement de ne s'assembler dedans lesdites villes pour y faire presches & prédications, soit en public, ou en privé, ni de iour ni de nuit.

» Et neantmoins pour entretenir nos suiets en paix & concorde, en attendant que Dieu nous fasse la grace de les pouvoir réunir & remettre en une même bergerie, [ce] qui est tout nostre désir & principale intention,

» AVONS par provision, & iusques à la détermination dudit concile général, ou que par nous autrement an ayt esté ordonné, surfis, suspendu, super-sédé, surseions, suspendons & super-fendons les défenses & peines apposées tant audit édict de iuillet que autres précédens, pour le regard des assemblées qui se feront de iour hors desdites villes, pour faire leurs presches, prières & autres exercices de leur religion.

» DÉPENDANT sur lesdites peines, à tous iuges, magistrats, & autres personnes de quelque estat, qualité ou condition qu'ils soient, que lorsque ceux de ladite religion nouvelle iront, viendront & s'assembleront hors desdites villes, pour le fait de leur dite religion, ils n'ayent à les y empescher, inquiéter, molester, ne leur courir fus, en quelque sorte ou manière que ce soit.

» MAIS où quelques uns voudroient les offenser, ordonnons à nos dits magistrats & officiers que, pour éviter tous troubles & séditions, ils les empeschent, & fassent sommairement & sévèrement punir tous séditions, de quelque religion qu'ils soient, selon le contenu de nos dits précédens édicts & ordonnances, mesmes en celle qui est contre lesdits séditions, & pour le port des armes, que nous voulons & entendons entre toutes autres choses sortir leur plein & entier effect, & demeurer en leur force & vertu. Enioi-

gnant de nouveau, suivant icelles, à tous nos dits suiets, de quelque religion, estat, qualité & condition qu'ils soient, qu'ils n'ayent à faire aucune assemblée à port d'armes & ne s'entr'injurier, reprocher, ne provoquer pour le fait de la religion, ne faire esmouvoir, procurer ou favoriser aucune sédition; mais vivent & se comportent les uns avec les autres doucement & gracieusement, sans porter aucunes pistoles, pistolets, haquebutes, ne autres armes prohibées & défendues, soient qu'ils voient ausdites assemblées ou ailleurs, si ce n'est aux gentishommes, pour les dagues & espées qui sont les armes qu'ils portent ordinairement.

» DÉFENDONS en outre aux ministres & principaux de ladite religion nouvelle, qu'ils ne reçoivent en leurs assemblées aucunes personnes, sans premièrement s'estre bien informés de leurs vie, mœurs & conditions, afin que si elles sont poursuivies en iustice, ou condamnées par défaux & contumaces de crime méritant punition, ils les mettent & rendent à nos officiers pour en faire la punition.

» Et toutes & quantesfois que nos dits officiers voudront aller dans lesdites assemblées pour assister à leurs presches, & voir quelle doctrine y sera annoncée, qu'ils les y reçoivent & respectent selon la dignité de leurs charges & offices. Et si c'est pour prendre & appréhender quelque malfaiteur, qu'ils leur obéissent, prestent & donnent toute faveur & assistance dont ils auront besoin.

QU'ILS ne fassent aucuns synodes ne consistoires, si ce n'est par congé, ou présence de l'un de nos dits officiers, ne semblablement aucune création de magistrats entr'eux, loix, statuts & ordonnances, pour estre chose qui appartient à nous seul.

» MAIS s'ils estiment estre nécessaire de constituer entr'eux quelques reiglemens pour l'exercice de leur dite religion, qu'ils les monstrent à nos dits officiers, qui les autorisent, s'ils voient que ce soit chose qu'ils puissent & doivent raisonnablement faire; sinon, [ils] nous en advertiront, pour en avoir nostre permission, & autrement en entendre nos vouloir & intention.

» Ne pourront en semblable faire aucuns enrrollemens de gens, soit pour se fortifier & ayder les uns les autres,

1562.  
Défense de  
port d'armes  
aux assem-  
blées.

On ne recevra  
personne  
aux assemblées  
sans informa-  
tion de sa  
vie et mœurs

Assistance des  
magistrats aux  
assemblées

Défense de  
réunir sans  
permission les  
synodes ou  
les consis-  
toires.

D'établir des  
magistrats.

D'enrôler  
des troupes.

1562.  
De lever  
deniers.

ou pour offenser autrui ; pareillement aucunes impositions, cueillettes & levées de deniers sur eux.

» Et quant à leurs charités & aumosnes, elles se feront, non par cottisation & imposition, mais volontairement.

Observation  
es lois civiles  
et des fêtes  
religieuses.

» SERONT CEUX de ladite nouvelle religion tenus de garder nos loix politiques, mesmes celles qui sont receues en nostre église catholique en fait de festes & [jours] non chômables, & de mariage, pour les degrés de consanguinité & affinité, afin d'éviter aux débats & procès qui s'en pourroient ensuivre, à la ruine de la pluspart des bonnes maisons de nostre royaume, & à la dissolution des liens d'amitié qui s'acquièrent par mariage & alliance entre nos suiets.

Serment des  
ministres.

» LES ministres seront tenus [de] se retirer par devers nos officiers des lieux pour iurer en leurs mains l'observation de ces présentes, & promettre de ne prescher doctrine qui contrevienne à la pure parole de Dieu selon qu'elle est contenue au symbole du concile Nicene, & es livres canoniques du vieil & nouveau Testament, afin de ne remplir nos suiets de nouvelles hérésies, leur défendant très expressément, & sur les mesmes peines que dessus, de ne procéder en leurs presches par convices contre la messe & les cérémonies receues & gardées en nostre dite église catholique, & de n'aller de lieu en lieu, & de village en village, pour y prescher par force, contre le gré & consentement des seigneurs, curés, vicaires & marguilliers des parroisses. Et en semblable à tous prescheurs, de n'user en leur sermons & prédications d'iniures & invectives contre lesdits ministres & leurs sectateurs, pour estre chose qui a jusques ici beaucoup plus servi à exciter le peuple à sédition qu'à le provoquer à dévotion.

Défense de  
recéler aucun  
accusé,

» Et à toutes personnes, de quel que estat, qualité ou condition qu'elles soient, de ne recevoir, recéler, ni retirer en sa main aucun accusé, poursuivi ou condamné pour sédition, sur peine de mil escus d'amende applicable aux povres. Et où il ne sera solvable, sur peine du fouet ou de bannissement.

Et d'imprimer  
des livres  
diffamatoires.

» VOULONS en outre que tous imprimeurs, semeurs & vendeurs de placars, libelles diffamatoires, soient ou-

nis pour la première fois du fouet, & pour la seconde de la vie.

» Et pour ce que tout l'effect & observation de ceste présente ordonnance, qui est faite pour la conservation du repos général & universel de nostre royaume, & pour obvier à tous troubles & séditions, dépend du devoir, soin & diligence de nos officiers, avons ordonné & ordonnons que les édits par nous faits sur les résidences seront gardés inviolablement, & les offices de ceux qui n'y satisferont, vaquans & impétrables, sans qu'ils y puissent estre remis ni conservés, soit par lettres patentes ou autrement. Que tous baillifs, seneschaux, prévôts & autres nos officiers & magistrats, seront tenus, sans attendre prière ou réquisition, d'aller promptement & incontinent à la part où ils entendront qu'aura esté commis quelque maléice, pour informer ou faire informer contre les délinquans & malfaiteurs, & se saisir de leurs personnes, & faire & parfaire leur procès. Et ce, sur peine de privation de leurs estats, sans espérance de restitution, & de tous dommages & intérêts envers les parties. Et s'il est question de sédition, puniront les séditieux, sans différer à l'appel [ni] appeller avec eux tel nombre de nos autres officiers ou advocats fameux qui est porté par nostre édict de juillet, & tout ainsi que si c'estoit par arrest de l'une de nos cours souveraines. En défendant à nostre très cher & féal chancelier, & à nos amés & féaux les maîtres des requestes ordinaires de nostre hostel tenans les seaux de nos chancelleries, de ne bailler aucuns reliefs d'appel, & à nos cours de parlemens, de ne [les] tenir pour bien relevés ne autrement empêcher la cognoissance de nos dits officiers inférieurs audit cas de sédition ; attendu la périlleuse conséquence, & ce qu'il est besoin d'y donner prompt provision, & exemplaire punition. Si donnons en mandement par ces dites présentes à nos amés & féaux les gens tenans nos dites cours de parlemens, baillifs, seneschaux, prévôts ou leurs lieutenans, & à chacun d'eux si comme à luy appartiendra, Que nos présentes ordonnances, vouloir & intention, ils facent lire, publier & enregistrer, entretenir, garder & observer inviolablement, & sans contrainte. Et à ce faire & souffrir. contraizement & facent

1562.

Conclusion.

1562.

contraindre tous ceux qu'il appartiendra, & qui pour ce seront à contraindre & procéder contre les transgresseurs par les susdites peines. Et nous advertissent lesdits baillifs, fenestreaux, prévosts & autres nos officiers, dans un mois après la publication de ces présentes, du devoir qu'ils auront fait en l'exécution & observation d'icelles, car tel est nostre plaisir, nonobstant quelconques édicts, ordonnances, mandemens ou défenses à ce contraires. Auxquels nous avons, pour le regard du contenu en ces dites présentes, & sans y préjudicier en autres choses, dérogé & dérogeons. En tesmoin de ce nous avons fait mettre nostre seel à ces dites présentes.

» DONNÉ à saint Germain en Laye, le dix-septiesme iour de janvier, l'an de grace mil cinq cent soixante un (1), & de nostre règne le deuxiesme.

» AINSI signé, par le Roy en son conseil, Bourdin, & seellé sur double queue de cire jaune. »

Difficultés  
d'exécution.

CEST édict provisionnal ne fut plustost dressé que plusieurs difficultés s'offrirent sur son exécution, non seulement du costé de ceux de l'église romaine, qui dès lors se résolurent d'empescher par tous moyens qu'il ne fust pratiqué, mais aussi du costé de ceux de la religion qui avoient bien attendu davantage, & qui se plaignoient qu'en les renvoyant aux fauxbourgs des villes, on rendoit leur condition bien pire qu'elle n'estoit, veu qu'en une infinité de lieux, on preschoit publiquement dans les villes & temples sans contredit. Prévoyans donc cela, les députés des églises avec les ministres estans à S. Germain, après s'estre adressés à monsieur le chancelier pour entendre de luy l'interprétation de quelques ambiguïtés, ils escrivirent aux églises les lettres suivantes, jointes à une déclaration sur quelques articles de l'édit, afin que le retardement de l'exécution ne vint de leur costé.

Lettre des  
ministres aux  
églises.

« GRACE & paix par nostre Seigneur Jésus Christ.

» TRÈS chers frères, vous savez que de tout temps l'obéissance que les hommes doivent à leurs magistrats a esté fort recommandée, tant pour le repos de la conscience que pour la conservation de la paix & de la tran-

quillité publique. Vous n'ignorés aussi que Satan, ennemi du genre humain, a toujours suscité gens tumultueux pour troubler & mettre en désordre ce qui se doit maintenir en toute paix & union. Et ce mal est advenu non seulement entre les payens, & autres qui n'ont eu la vraie connoissance de Dieu, mais aussi est parvenu iusques à ceux qui se glorifient du titre de chrestiens, tellement que l'église mesmes de Jésus Christ, qui se devoit contenir en toute crainte & obéissance, n'a peu estre exempte de tel malheur. Combien que pour dire vray, ceux-là ne sont vrais membres de Jésus Christ, ni du corps de l'église, qui ne se peuvent assuiettir aux ordonnances de ceux que le Seigneur leur a donnés pour supérieurs, n'estoit qu'elles fussent telles que, pour y obéir, il fallust désobéir au Roy des roys, & Seigneur des seigneurs.

» OR, l'occasion qui nous esmeut à vous escrire ceci vient de ce qu'il a pleu à Dieu nous monstrier par l'édit nouvellement fait, quel soin paternel il a non seulement de faire croistre son église, mais aussi de la conserver sous sa sainte protection, non pas qu'il ne l'ait toujours gardée (car comment eust-elle peu résister à tant d'assauts, si celui qui l'a fondée ne luy eust tenu la main ?) mais pour ce qu'il daigne maintenant user d'autres moyens qu'il n'avoit fait iusqu'à présent en ce royaume, en mettant ceux qui sont profession de l'Evangile sous la sauvegarde du roy nostre prince naturel, & des magistrats & gouverneurs ordonnés par luy. Cela nous doit esmouvoir d'autant plus à louer ceste infinie bonté de nostre Père céleste, qui a finalement exaucé le cry de ses enfans. Et puis aussi à porter meilleure affection que iamais à nostre roy, & à luy rendre toute obéissance pour l'inciter de plus en plus à nous ayder en l'équité de nostre cause, iusques ici tant mesprisée par les faux préiudices qu'on avoit de nous. Certes, nous voyons maintenant par effect que les roys sont nourrisiers de l'Eglise & prests à défendre l'outrage que les ennemis luy voudroient faire. Et pourtant, très chers frères, nous vous prions au nom de Dieu, que faciez telle diligence, que l'édit soit tellement gardé, que le roy, la royne & tout son conseil ayent occasion de se

1562.

(1) Ou plutôt 1562, en faisant commencer l'année au 1<sup>er</sup> janvier (Voy. ci-dessus, p. 54).

1562.

contenter de l'obéissance de ceux qui font sous vostre charge. Et pour ce qu'il y a certaines clauses en l'édic, l'exécution desquelles pourroit estre trouvée fascheuse & difficile, nous vous envoyons ce que nous avons peu adviser touchant la manière par laquelle on pourra en toute crainte & humilité rendre à César ce qui est à César, & à Dieu ce qui est à Dieu, comme aussi nous pensons estre la volonté du roy & de son conseil en tout cest edict, que Dieu soit obéy le premier. Il est certain qu'il semblera à plusieurs qu'on pouvoit selon le temps obtenir plus grande liberté que celle qui se présente, mesmes qu'il fera grief à ceux qui ont desjà occupé les temples, & autres lieux publics dans les villes, de les laisser; mais ceux-cy s'estans avancés de leur autorité privée, doivent plustost recognoistre leur indiscretion, que trouver estrange de se veoir privés des lieux dans lesquels ils se sont ingérés, sans attendre que Dieu marchast devant eux, par la providence & la bonne volonté duquel il est plus que iuste & raisonnable que soyons gouvernés. Davantage il faut considérer que si nous sommes privés pour un temps de quelque commodité, le grand bien qui s'offre de l'autre costé doit effacer l'ennuy que plusieurs pourront avoir de ce qu'ils perdent, joint que ce n'est pas ici le dernier bénéfice que nous espérons de nostre roy, moyennant la grace de Dieu, lequel roy estant persuadé de nostre obéissance & submission, sera de plus en plus enclin à nous ouir patiemment, & à nous faire droit & raison de tout ce que proposerons à Sa Maiesté. Qui fera l'endroit, très chers frères, où nous prierons nostre Dieu vous vouloir maintenir en sa sainte grace, après nous estre très affectueusement recommandés à vos bonnes prières. De S. Germain en Laye au mois de février M.D.LXI[I], commençant l'année à ianvier.

Avis des  
ministres sur  
l'exécution  
de l'édit.

AVIS & CONSEIL DES MINISTRES & DÉPUTÉS DES ÉGLISES DE FRANCE, ESTANS EN COUR, SUR L'EXÉCUTION & OBSERVANCE DES PRINCIPALES CLAUSES DE L'ÉDICT DE JANVIER.

## ARTICLE PREMIER.

Le premier article de cest edict

I

commande de vuidier rendre tous biens & les ecclésiastiques rons les empescher en leurs revenus, & de rons & reliquaires, de difier temples dedans villes.

ON est d'avis qu'il difficulté; &, quant des ornements & relic qui les auront ravis l réformée, seront adm rendre, &, qu'à faute doivent estre désavoué du corps de l'Eglise.

## ARTICLE II.

PAR le second article d'abatre images, brife faire aucun acte scanda

FAUT obéir, comme ordonné dans les syn tenus; car l'office du r batre les idoles du cœur par la prédication de Dieu, & non autrement des personnes priv plus avant que de pr inspire tellement les r qu'ils s'emploient à ava & à abatre toute idolat

## ARTICLE III.

Le troisieme article sembler de iour ou de r presches dans les villes

CEST article pourroit mais en y regardant de vera que les prières d chacune famille dans sont prohibées, ni les moyennant qu'ils se fac donnance de l'édic; n tions, pourveu qu'elle ment reiglées qu'il n' proposans avec les min ausquels il apartiendra c proposans, afin que l'aff trop grande & se face p

## ARTICLE IIII

Le quatriesme defe d'armes és assemblées, tilshommes espées & de font ordinaires.

FAUT entièrement ob

combat doit plus tost estre par armes spirituelles, à favior, par prières & patience, contre les adversaires de vérité.

## ARTICLE V.

LE cinquiesme défend de recevoir aux assemblées des personnes sans s'informer de leurs vie & conditions, afin de les rendre aux magistrats s'ils en sont requis.

Il ne s'entend de tous ceux qui viendront à la prédication, ains de ceux qui seront receus & advoués en l'Eglise, c'est-à-dire de ceux qui s'af-suiettiront à la discipline d'icelle; & pourtant il faudra que les ministres remonstrent cest article, spécialement sur le temps de la cène, en pleine assemblée.

## ARTICLE VI.

LE sixiesme commande de souffrir l'assistance des magistrats aux assemblées & de les respecter.

Nous devons désirer que les magistrats se trouvent aux assemblées & soient receus en lieu honorable, qui ne soit occuppé, en leur absence ou présence, d'aucune personne privée.

## ARTICLE VII.

PAR le septiesme il est inhibé de [ne] tenir consistoires, assemblées ou synodes sans la présence ou congé d'un des officiers du roy.

PARCE qu'il y a certains iours establis pour les consistoires, il faudra déclarer cest ordre aux magistrats, afin qu'ils y assistent si bon leur semble; & d'autant que nous ne prétendons rien faire qui ne soit cognu de tous & principalement de ceux qui nous représentent nostre roy & prince, il faudra signifier le temps & le lieu desdits synodes, tant au magistrat du lieu duquel chacun ministre partira, que du lieu où le synode se tiendra, & demander acte de ladite déclaration & signification.

## ARTICLE VIII.

LE huitiesme défend la création d'aucuns magistrats, loix ou statuts.

FAUT obéir & advertir le magistrat de l'ordre qu'on a cy-devant tenu és églises réformées, sans confondre la

vocation ecclésiastique avec la politique.

## ARTICLE IX.

PAR le neufiesme sont défendus enrrollemens de gens, impositions de deniers, excepté les aumosnes volontaires.

L'ÉDICT porte de foy l'exception nécessaire touchant les aumosnes & contributions volontaires, pour l'entretenement des ministres, & pour la nourriture des pauvres.

## ARTICLE X.

LE dixiesme commande d'observer les loix politiques, comme les festes honorables, & és mariages les degrés de consanguinité.

LES ministres doivent admonnester les auditeurs d'y obéir, veu que la liberté de la conscience n'y est intéressée, & que l'Apostre nous admonnest d'user de nostre droit sans le scandale du prochain.

## ARTICLE XI.

L'ONZIESME charge les ministres de iurer entre les mains des officiers du roy l'observation de l'édic, & de ne prescher autre chose que ce qui est contenu au symbole Nicène, & livres canoniques du vieil & nouveau Testament.

FAUT obéir & faire le serment entre les mains du magistrat subalterne royal, auquel appartient la cognoissance & iurisdiction de la police, & non d'autres, & faudra iurer par le nom de Dieu vivant; & si le iuge exige une autre forme de serment, on s'y doit opposer en toute modestie.

## ARTICLE XII.

LE douziesme défend de prescher & procéder par convices contre la messe & autres cérémonies receues & gardées en l'église catholique.

FAUDRA user de telle modestie que chacun puisse entendre qu'on ne tend à autre fin, qu'à édification, & non point à provoquer & iniurier les personnes.

## ARTICLE XIII.

LE treiziesme défend d'aller de vil-



lage en village y prescher par force, contre la volonté des seigneurs, curés & marguilliers.

QUAND il y aura quelques uns en un village qui désireront vivre selon l'Evangile, ils pourront demander un ministre à l'église, lequel ministre sera envoyé au magistrat du lieu pour pres-ter le serment selon la forme de l'édic-t, & par ce moyen on viendra au-devant des coureurs qui se fourrent dedans les troupeaux sans légitime vocation. Au surplus, ne faudra planter l'Evan-gile par force d'armes ni violence, ains seulement par la pure & sainte prédi-cation de la parole de Dieu.

## ARTICLE XIII.

Le quatorziesme défend de ne re-céler aucuns poursuivis ou condamnés pour sédition.

IL faut obéir en bonne conscience & monstrier par effect que nous ne som-mes point recéleurs ne fauteurs de meschans, mais au contraire ennemis de tout ce qui répugne à la volonté de Dieu.

résistance des  
parlements.

Ces advis & remontrances eurent tel effect que les églises obéirent in-continent comme il sera veu en son lieu. Mais il y eut bien d'autre rebel-lion contre l'édic-t du costé des parle-mens, entre lesquels n'y en eut que deux ou trois qui se hastassent de le publier; les autres différèrent tant qu'ils peurent; un seul entre tous ne le publia iamais, à favoir, le parle-ment de Dijon, tant y avoit de crédit le sieur d'Aumale, frère du duc de Guise & gouverneur en chef de Bourgogne, ayant pour lieute-nant le sieur de Tavannes (1). Chacun avoit l'œil sur la ville & parlement de Paris, là où fut aussi le principal em-peschement; si est-ce que l'église y estoit merveilleusement avancée, non seulement en nombre, mais aussi en gens de qualité de tous estats & degrés. De sorte qu'il n'y a doute que s'il eust pleu à Dieu que bien peu de testes eussent esté plus sages, la ville de

Paris eust monsté exemple la première de toute volontaire obéissance, qui eust esté puis après suivie par tout le reste du royaume, & ne fussent advenues tant de calamités dont on ne peut en-cores veoir la fin. Les auteurs prin-cipaux de ce mal furent, du costé du parlement, Magistri, premier prési-dent, avec quelques anciens conseil-lers acoustumés de bruster ou rostir ceux de la religion, & Bourdin, pro-cureur-général du roy, homme de bon-nes letres, mais ennemi iuré de la re-ligion; du costé de l'Hostel-de-Ville, le prévost des marchans nommé de Merle, homme d'esprit non moins mu-tin qu'ambitieux, assisté de Marcel, opulent orphèvre, favori de la royne, avec quelques autres assés riches mar-chans, zélateurs de la religion de leurs ancestres. Mais surtout les vents qui esmeurent ceste tempeste souf-floient du costé du connestable & de ceux de Guise, qui se disoient piliers de la foy catholique romaine. Toutes-fois, sans que le roy de Navarre se laissast gagner, les grands maux ne fussent advenus. Or, les instrumens pour le gagner furent l'ambassadeur d'Espagne (1), le cardinal de Ferrare, légat, & le cardinal de Tournon, les-quels ayans aisément pratiqué deux de ses principaux serviteurs, à favoir, le sieur d'Escars & l'évesque de Mande, gagnèrent finalement le maistre, & le tout par un moyen bien estrange. Car, comme ainsi fust que ce roy iusques alors se fust monsté le moins ambi-tieux prince du monde, & qu'il eust certains & honorables moyens de re-couvrer son royaume de Navarre s'il y eust voulu entendre, & continuer de porter faveur aux églises, comme il avoit fait iusques à l'édic-t de janvier, il se laissa mettre en teste un certain fantosme que le pape luy meit devant les yeux pour l'esblouir, l'asseurans les dessusdits que s'il se vouloit seulement porter neutre, & faire aller le prince son fils (2) une fois à la messe, le roy d'Espagne luy bailleroit paisible le royaume de Sardaigne qu'il disoit estre une isle ne valant pas moins que la Sicile, & quatre fois autant que son royaume de Navarre. Ioinct qu'il se-roit comme roy de la mer, assisté des

Le roi de  
Navarre fait  
défection.

La Sardaigne  
vaut bien une  
messe.

(1) Claude II de Lorraine, duc d'Aumale.  
— Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes  
(1509-1575). Sur la résistance opiniâtre du  
parlement de Bourgogne à l'enregistrement  
de l'édit de janvier, voy. de la Cuisine,  
*Hist. du Parlement de Bourgogne*, tome II,  
*passim*.

(1) Manriquez.  
(2) Le jeune Henri de Navarre, depuis  
Henri IV.

1562.

gallères d'Espagne & de France, qui feroient à son commandement. Aucuns adiouffent que le pape luy promettoit de le divorcer d'avec sa femme comme hérétique, & de luy faire adiuger toute la confiscation d'icelle, pour puis après luy faire espouser la royne & le royaume d'Escoffe, ce que toutesfois n'est pas croyable. C'est merveilles comme ce roy se peust persuader ces choses. Ce neantmoins Dieu bailla telle effcacace d'erreur à ces mauvais conseillers, qu'il se délibéra d'en croire & d'en essayer quelque chose. Et de faict, le sieur d'Anduze (1) en fut envoyé en Espagne, & le sieur d'Escars à Rome; eust fait aussi l'évesque d'Aucerre le voyage d'Espagne, s'il ne s'en fust habilement dépestré. Ceste trame avoit esté tissue lors de la publication de l'édicte de janvier. De quoy adverty, Théodore de Bèze, qui avoit bon accès vers luy, ne faillit de luy en faire bonnes & vives remonstrances. A quoy il respondit qu'il ne s'y mettroit si avant qu'il ne s'en peust aisément tirer. Il ne fut donc jamais possible de l'en desmouvoir; mais après avoir receu nouvelles d'Espagne & de Rome, il commença de se distraire de ceux de la religion peu à peu, & de mener une fort mauvaise vie à la royne sa femme, luy estans tendus tous les filets par lesquels un homme ainsi surpris, adonné aux femmes qu'il estoit, pouvoit estre surpris; ainsi peu à peu oubliant toute autre chose n'eut plus en sa teste que Sardaigne & les femmes, entre lesquelles une certaine fille de la royne commença à avoir fort bonne part. La royne de Navarre cependant, comme princesse très sage & vertueuse qu'elle estoit, taschoit de le réduire, supportant tout ce qu'elle pouvoit, & luy remonstrant ce qu'il devoit à Dieu & aux siens. Mais ce fut en vain, tant il estoit enforcé (2).

Bèze veut le  
dissuader.

Belles paroles  
de Jeanne  
d'Albret.

(1) Ce sieur d'Anduze appartenait sans doute à la famille d'Airebaudouze, dont un membre fut pasteur à Lyon et à Nîmes de 1560 à 1570, et dont plusieurs autres sont honorablement connus dans l'histoire du protestantisme français (Voy. J.-P. Hugues, *Histoire de l'Eglise réformée d'Anduze*, p. 20).

(2) C'est à ce moment de la vie d'Antoine de Navarre que parut l'épigramme suivante, « qui résume, selon la *France protestante*, la vie de ce pauvre prince dans une comparaison assez juste :

« Marc-Antoine, qui pouvoit estre  
Le plus grand seigneur & le maistre

Quoy voyant, elle n'avoit recours qu'aux larmes & aux prières, faisant pitié à tout le monde, fors audit sieur roy son mari. La royne mère en ces entrefaites taschoit de luy persuader de s'accommoder au roy son mari. A quoy finalement elle feit ceste responce « *que plustost que d'aller jamais à la messe, si elle avoit son royaume & son fils en la main, elle les ietteroit tous deux au fond de la mer, pour ne luy estre en empeschement,* » ce qui fut cause qu'on la laissa en paix de ce costé.

Pour venir maintenant aux déportemens de la ville & du parlement de Paris, il n'y eut pratique ne ligue qui fust oubliée pour empeschier la publication de l'édicte, maintenant sous ombre de certaines modifications qu'on y vouloit faire, maintenant par oppositions, quelquesfois aussi par menaces, accompagnées de pratiques évidentes. Mesme ceux de la religion allans & venans d'un bout de la ville à l'autre avec une infinie multitude, il y avoit certains garnemens attitrés au coin des rues pour outrager les passans. Ce qui contraignoit ceux de la religion de se munir aussi de leurs armes pour leur défense. Et si les défendans n'eussent esté plus retenus que les assaillans, il n'y a doute que pour lors la force ne fust demeurée à ceux de la religion. La royne, parmi ces troubles, estoit bien empeschée, surtout quand elle veit le roy de Navarre avoir si tost oublié le parti qu'il avoit tant soutenu, contre lequel elle se fust aussi iointe de ce temps là ouvertement, n'eust esté qu'elle voyoit le parti de la religion réformée n'avoir aussi faute de force & courage; craignant donc de déchoir si elle se déclaroit d'un costé ou d'autre, ou si elle se tenoit du tout neutre, & bien aise cependant [de ce] que chacune de ces deux factions la flatoit, au lieu que, sans cela, elle eust eu bien affaire à se maintenir. Elle délibéra d'entretenir les uns & les autres le mieux qu'elle pourroit, enclinant toutesfois plustost vers le costé des catholiques romains comme estans les plus forts, pour finalement se déclarer du costé qui l'emporteroit. Et pourtant

1562.

La reine mère  
dans  
l'embarras.

De son païs, s'oublia tant  
Qu'il se contenta d'estre Antoine,  
Servant laschement une royne :  
Possible en fera-t-on autant. »

1562.

le prince de  
Roche sur  
Yon, gouver-  
neur de Paris.

Une première  
brefche à l'édit.

comme elle entretenoit de paroles monsieur le prince de Condé & l'amiral, leur promettant merveilles, & otroyant à ceux de la religion d'estre conduits & maintenus aux presches sous la protection du roy par Gabaston, chevalier du guet, Rouge aureille, prévost de la connestablie, & des lardins, lieutenant criminel de robbe courte, avec commission expresse à certains capitaines; estant avec cela envoyé expressement monsieur de la Roche sur Yon (1) pour gouverner à Paris, prince d'esprit doux & paisible, mais qui eust fait conscience de passer tant soit peu, ce qui luy feroit commandé par elle. D'autre part aussi s'entretenoit-elle des catholiques plus que de coustume, connivant aux iustes plaintes & doléances de ceux de la religion, de sorte que le 14 de février elle fit bresche à l'édit par une déclaration, contenant que le pouvoir otroyé aux officiers du roy de se trouver toutesfois & quantes qu'ils voudroient estre aux assemblées de ceux de la religion, ne se devoit entendre que des officiers ordinaires, ausquels appartient la cognoissance de la police, comme baillifs, sénéchaux, prévosts, etc., & non de ceux des cours souveraines ni autres de iudicature, « que nous entendons (faisoit-elle dire au roy en ceste déclaration) devoir vivre en la foy & religion de nous & de nos prédécesseurs. » Et si estoit adioucté que les susdits officiers ne s'y trouveroient que l'occasion se présentant de donner ordre à l'entretienement de l'édit. Il estoit dit davantage que les synodes généraux d'une province ou d'un gouvernement ne se feroient qu'en la présence du gouverneur ou lieutenant général, & les consistoires particuliers en la présence de quelqu'un des officiers député par ledit gouverneur ou son dit lieutenant général. Ceste déclaration qui ne pouvoit qu'enaigrir grandement les matières, fut adoucie par lettres de mesme datte portans commandement de publier l'édit; toutesfois le parlement n'y voulut obéir, [ce] qui fut cause que le roy de Navarre feignit d'en vouloir mesme pourchasser l'exécution. Mais estant venu à Paris, au lieu de ce faire, il fit tant sous main par l'évesque d'Aucerre avec les clameurs du prévost des

marcha  
rien ne

Le r  
Guise,  
la pour  
mours  
avoient  
de l'Al  
cardina  
de Wir  
venir i  
veché  
terres  
nant au  
& foy  
commu  
de la  
ne se tr  
intentic  
mider la  
diviser  
les Egli  
de trou  
tures si  
avant d  
si leurs  
roy de  
tout gai  
Wirtem  
faire un  
& ne c  
ausquels  
verne ac  
& laque  
& tous  
tichès, &  
cardinal  
que vaill  
prédican  
der à et  
l'avoir p  
quoy le  
de Guyf  
che, aya  
affectées

(1) Voy.

(2) C'est  
connue se  
verne, où  
dinal son  
consommé  
luthériens  
duc Chris  
nistes de l  
de l'hist. d  
autograph  
berg a lais  
et (XXIV,  
lettres qui

(3) Jean  
réformateu  
Encycl. de

(1) Voy. ci-dessus, page 161.

1562.

Système de  
bascule.

à leur dévotion, & qu'il falloit s'avancer à bon escient pour empêcher la publication de l'édit à Paris. La royne entendant toutes ces pratiques, faisoit d'autre part le contre-poix, craignant encore d'abandonner du tout ceux de la religion, lesquels assemblés à Paris, après avoir entendu la susdite déclaration, envoyèrent à S. Germain certains députés, tant du corps de la cour de parlement, que de la chambre des comptes & de toutes les facultés de l'université de Paris (hors-mis celle de théologie), pour luy faire grandes & vives remontrances sur l'altération de l'édit, & pour faire toute instance sur la publication & exécution d'iceluy. Cela fut cause que le premier du mois de mars autres lettres de iussion furent envoyées à la cour, après lesquelles elle-même vint à Paris en personne, de sorte que nonobstant tous empêchemens, en la présence du prince de la Roche sur Yon, l'édit fut finalement vérifié & publié à la cour de parlement le 6 de mars, avec protestation toutesfois que c'estoit pour obéir à l'urgente nécessité du temps & à la volonté du roy.

L'édit est  
enregistré.  
6 mars.Conférence de  
S<sup>t</sup> Germain  
sur les images.

Nous lais[s]erons ce discours pour ceste heure, pour revenir au récit d'une conférence qui se fit cependant à saint Germain, à la grande salle du conseil, par le vouloir de la royne entre certains théologiens de Sorbonne & certains ministres, sur la matière des images, fust (1) que la royne, eut quelque opinion que cela pourroit servir à appaiser les troubles, ou qu'on taschast, par ce moyen, d'amuser ceux de la religion. Les conférens, du costé des théologiens, furent Maillard, doyen de la faculté de Sorbonne, les docteurs Salignac, Despenfe, Boutillier, Democharès, Vigor, Pelletier, Fournier, frère Jean Dehan (2), minime, avec le général des Jésuites, Fra Iustinian, cordelier, avec un docte homme nommé Picherel. Du costé des ministres estoient Marlorat, de Bèze, Perussel & Barbaste (3). Suivant donc ceste délibération, en la présence de la royne mère du roy, du roy & royne de Navarre, des cardi-

naux de Ferrare, légat, & Bourbon, de Chastillon & Tournon, des seigneurs conseillers du privé conseil & quelques présidens & conseillers retenus du nombre de ceux qui avoient assisté à la confédion de l'édit de janvier, leur conférence fut telle, de Bèze, la première journée, ayant parlé contre les images par l'espace de deux heures. Dans les autres iours suivans chacun des dessusdits, tant docteurs que ministres, eut son tour, sans qu'il y eust aucune réplique en manière de dispute, comme aussi les docteurs firent de grandes protestations de ne vouloir rien préjudicier à leur saint siège apostolique ni au concile, & que ce qu'ils estoient venus là estoit pour obéir à Sa Majesté. Les harangues furent longues, & non sans quelquesfois bailler occasion de rire, comme quand Democharès, pour monstrier que du temps de saint Denys (qu'ils disoient avoir esté disciple de saint Paul), il y avoit des images à Paris, alléqua les verrines de l'église saint Benoist, auquel il fut finalement répondu par de Bèze en une autre harangue, « *que son argument estoit de verre.* » Le général des jésuites ne parla pas moins impertinemment, quand pour répondre aux ministres qui s'aydoient contre toutes allégations contraires à l'expresse défense de la parole de Dieu, il mit deux causes en avant, pour prouver que tout ce qu'il nous faut faire n'est pas contenu en la parole de Dieu. La première (disoit-il) pour ce que le livre des Esclritures eust esté trop gros. La seconde, pour ce qu'on n'y eust pu rien changer. Le Minime, qui faisoit merveilles à Paris séditieuxment, y perdit la parole, alléguant qu'estant minime en toutes sortes, il n'avoit autre chose à dire après tant de gens savans, sinon qu'il s'en rapportoit à eux. Les ministres, quoy qu'il en soit, se trouvèrent d'accord en leur opinion, mais non pas les théologiens. Car, quant aux images de la Trinité, & du Père & du S. Esprit, elles furent expressément condamnées comme illicites & détestables par les plus doctes d'entre eux, à savoir Despenfe, Boutillier, Picherel & Salignac, qui en parla si avant que le cardinal de Tournon (autresfois son Mecenas), ne pouvant dissimuler son despit, se leva de sa chaire feignant de s'en aller

1562.

Un argument  
de verre.

(1) Fust, soit.

(2) Voy. ci-dessus, page 93.

(3) Sur François Perussel, voy. ci-dessus, page 18. Quant à Barbaste (Arnaud-Guillaume), il étoit chapelain du roi de Navarre et de la reine Jeanne d'Albret.

1562.

Montluc,  
évêque  
de Valence.

chauffer ; mais cela esmeut d'autre part Salignac de telle forte qu'il osa dire qu'il voyoit accompli ce que David avoit prédit des idolâtres, à favoir « *qu'eux-mêmes devenoient aussi des-pourveus de sens que leurs idoles* » (1). Montluc, évêque de Valence & conseiller du conseil privé, eut audience puis après, & confirma magnifiquement ceste opinion, tant par témoignages de l'Ecriture & des pères anciens, que par vives raisons, se plaignant bien aigrement des Sorbonnistes en leur présence, de ce qu'entrepreneurs sur son autorité épiscopale, ils avoient à l'ombre, disoit-il, d'un pasté à la sauce chaude, condamné un sien livre qu'il maintiendrait estre bon & chrestien, fait par luy pour son clergé de Valence, & qu'au contraire ils avoient autorisé un très méchant & sot livre en rime d'Arthur Désiré qui avoit falsifié le second commandement de Dieu en ces termes :

*Tailler tu te feras image  
De quelque chose que ce soit ;  
Si honneur luy fais & hommage  
Ton Dieu grand plaisir en reçoit* (2).

A quoy Maillard, doyen de la faculté, n'eut autre chose à répondre, sinon que, quant au livre de l'évêque de Valence, ils l'en contenteroient, & quant à l'autre, qu'il le détestoit, encorés qu'il approuvât les images des chrestiens, & qu'il ne pensoit pas que la Faculté eust veu ce livre (3).

Les mêmes quatre docteurs avec cest évêque condamnèrent aussi tout l'honneur qui se faisoit aux autres images, qu'ils vouloient estre ostées de dessus les autels, pour y laisser la seule remembrance de la croix. A quoy ne

(1) Ps. CXV, 8.

(2) Au lieu de :

*Tailler ne te feras image  
De quelque chose que ce soit ;  
Si honneur luy fais & hommage  
Ton Dieu desplaisir en reçoit.*

Il s'agit sans doute ici des *Plaisants & harmonieux cantiques de dévotion*, qui sont suite au *Contre-poison des 52 chansons de Clément Marot, faulsement intitulées par luy Psalmes de David, faict & composé de plusieurs bonnes doctrines & sentences préservatives d'hérésie*, par Artus Désiré. Paris, 1561 (Voy. Bull. de l'hist. du protest., IX, 365).

(3) Maillard se trompait : ce livre était bel et bien muni de l'approbation de la Faculté de théologie de Paris, sous la date du 20 mai 1560.

s'accordoient nullement les ministres. Finalement toutes choses débattues & la compagnie des théologiens estant départie en deux, l'évêque de Valence & quatre théologiens baillèrent leur avis par escrit tel que s'ensuit pour réformer l'abus des images :

« PREMIÈREMENT, suivant ce que S. Augustin nous a appris, faut plustost tâcher de defraciner l'abus du cœur des hommes que des temples & autres lieux extérieurs ; & pour ceste cause seroit nécessaire que les évêques, curés & autres pasteurs remontrassent souvent au peuple que les images n'ont esté receues en l'église que pour instruire les simples, & représenter ce que nostre Sauveur a fait pour nous, pour luy en rendre gloire, louange & action de grâces. Et aussi pour nous ramener à ce que les saints & saintes ont fait & enduré estans en ce monde, pour rendre témoignage de la pureté & sincérité de nostre religion, & que par telle représentation nous soyons admonestés de remercier Dieu de ce qu'il s'est voulu servir de ceux qui ont esté hommes comme nous, & les a esleus, honorés & faits participans de sa gloire, soyons aussi admonestés d'estre imitateurs de leur foy & de leur bonne vie. Et cela bien déclaré, fera exhorté le menu peuple de ne s'ayder de l'usage des images à autre fin & intention que l'église les a receues, & que dorenavant personne ne pourra ériger ou faire ériger aucune image sans le congé de l'évêque.

» ET, pour ne laisser cest article, qui est de si grande importance, à l'indiscrétion de ceux qui par ignorance ou autrement en voudroient abuser, il est nécessaire d'establir & arrester une certaine reigle sur lesdites images, afin que chacun sache comment il en doit user, & faut que l'establissement en soit fait par ordonnance du roy avec l'autorité de l'église ; & qu'il ne soit permis à personne privée d'y pourvoir de son autorité, autrement il sera procédé contre luy comme contre les infrauteurs des édits & ordonnances du roy.

» OR, pour y donner l'ordre qui seroit nécessaire, nous désirons qu'on puisse obtenir que l'image & peinture de la Trinité soit du tout ostée des églises & de tous autres lieux publi-

1562.

Avis écrit des  
théologiens.Le second  
commande-  
ment falsifié.Le culte des  
images est  
condamné.

1562.

ques & privés, attendu qu'elle est défendue par l'Écriture sainte, par les conciles & par plusieurs grands personnages en doctrine & en sainteté de vie, & qu'elle n'a été reçue que par connivence & paresse des pasteurs. Le semblable disons-nous de plusieurs images faites en forme lascive, déshonneste & étrange, & de celles qui représentent les saints & saintes, la légende desquels est rejetée par l'église comme apocryphe.

» Nous désirons aussi que ce qui n'a été reçu par expresse ordonnance de l'église, soit aboli & du tout ôté, comme couronner les images, les porter, les porter en procession, & leur présenter vœux & offrandes.

» Et quant à les adorer ou non, puisque les colloquer sur les autels, leur présenter des chandelles, les encenser, les saluer, & s'agenouiller devant elles, sont une partie de l'adoration qui se fait pour le respect de la religion, nous désirons que toutes images, hormis la simple croix, soient déplacées des autels & mises es parois en tels lieux qu'on ne les puisse plus adorer, saluer, baiser, vestir, couronner de fleurs, bouquets, chapeaux, leur offrir vœux, les porter par les rues & temples sur les épaules ou bâtons. Ainsi signé Monluc, Salignac, Bou-teiller, Despenne, Pichereau.

Réponse des docteurs.

Les autres docteurs leurent un long écrit dont ie n'ay jamais peu recouvrer copie, contenant que les images devoient être retenues, & condamnant toutesfois plusieurs abus qui se commettent en la vénération d'icelles, desquelles ce neantmoins ils n'ont depuis corrigé un tout seul; finalement les ministres par l'organe dudit de Bèze proposèrent ce que s'ensuit, ainsi qu'il a pu être recueilli :

Propositions des ministres.

« MADAME, puisqu'il vous plaist de rechef nous donner audience, ie déduiray le plus sommairement que ie pourray les argumens allégués par nous contre les images, & tascheray aussi de répondre aux principales raisons alléguées au contraire. Nous avons donc pris nostre fondement sur le second commandement de Dieu si clair & si expès que rien plus, & pour ce qu'en l'église romaine ce commandement a été éclipsé (ce qui ne se pouvoit ni devoit faire), il nous a été répondu pour excuse que c'étoit une partie du premier qui auroit été réduit

Le second commandement.

en sommaire. L'ay répliqué au contraire que, quand ainsi seroit, il ne devoit pourtant être retranché, veu qu'il contient une défense particulière tant de fois réitérée en l'Écriture. Ie di davantage que plusieurs des anciens Grecs & Latins en ont fait un second commandement à part comme nous faisons, c'est à savoir Athanase au traité qu'il appelle *Brief contenu des Écritures*, Item Origène sur Exode. Item Chrysostôme en la 49. homélie de l'*Exposition selon S. Matthieu*. Item Nazianzenus en certains vers qu'il en a faits, S. Jérôme sur le chapitre 6 de l'épître [de] S. Paul aux Ephésiens, S. Ambroise sur le même passage, & S. Augustin au livre des *Questions du vieil & nouveau Testament*, chapitre 7, tome 4, de ses œuvres. Ie di davantage, qu'en ce deuxième commandement trois choses sont défendues, à savoir la facture des images peintes ou taillées, & puis l'adoration & finalement tout le service d'icelles. Quant au premier de ces deux points, nous confessons que cela se doit entendre seulement quant à ce qui concerne la religion & conscience, pour laquelle aussi ces commandemens sont faits, & ne nions pas que pour plusieurs autres usages la peinture & sculpture ne soient licites & quelquesfois nécessaires. Nous maintenons donc que les images ne doivent être aucunement reçues ni tolérées es églises des chrétiens, ordonnées pour le service de Dieu & non pour autre chose; comme aussi jamais sous l'ancien Testament ni devant Moïse même, ni en l'Eglise chrestienne par l'espace d'environ trois cens ans, elles n'y ont été tolérées. Qui plus est, les plus sages législateurs entre les payens comme Numa & les Lacédémoniens les ont condamnées en cest égard; Varro, le poète Horace, & le poète Perse s'en sont moqués (1). Et quand Eusèbe a fait mention de la statue de Jésus Christ & de la femme guérie de son flux de sang estant en la ville de Césarée, & de la peinture de Jésus Christ envoyée à Abagarus roy d'Arabie (2) (ce qu'aucuns tou-

1562

L'usage religieux des images.

(1) V. entre autres Perse, *Sat. II*, et la satire bien connue d'Horace : *Olim truncus eram...*

(2) Sur la correspondance apocryphe d'Abgar, roi d'Edesse, avec Jésus, qui lui aurait même envoyé son portrait (ce portrait

1562.

tesfois à bon droit estiment estre faulx, combien que ce soit peut estre ceste belle Véronique ainsi depuis appelée), il ne dit point que cela fust colloqué en l'église des chrestiens, ni adoré par iceux; car cela estoit tenu pour chose exécration de temps mesme d'Epiphanius, évesque de Salamis en l'isle de Cypre, & contemporanée de Chrysostome, comme il le tesmoigne expressement en une sienne épistre traduite de grec en latin par saint Ierosme; auquel s'accorde entièrement S. Augustin au second sermon du psaume cxiii, disant que les chrestiens ont bien des vaisseaux & instrumens de quelque matière & métal pour l'usage des sacremens, mais non pas des images ou simulacres desquels il se puisse dire « *qu'ils ont une bouche & ne parlent point, des yeux et ne voient point* » (1).

Le culte qu'on leur rend.

» QUANT au deuxiesme point, qui est l'adoration, le mot hébreu emporte toute manière de recognoissance, comme en se courbant le corps, fléchissant le genouil ou faisant autres tels gestes; & quant au troisieme, nous entendons parler de tout service qui se fait aux images par manière de religion, comme quand on les pare d'or, d'argent ou autre matière précieuse; quand on leur fait encensemens, [ce] qui est une espèce de sacrificie; quand on les colloque en lieu éminent, quand on les honore de vœus, cierges, lampes, temples, autels & autres cérémonies, qui ne sont qu'une impure & détestable idolatrie.

La représentation de Dieu.

» Or entre les transgressions de ce second commandement, il y en a une en tout & partout inexcusable, à savoir de vouloir peindre Dieu, qui est esprit & invisible, contre une autre expresse défense de Dieu au 4. chapitre du Deutéronome & Isaïe, 40. & ailleurs. Et pourtant disoit bien S. Augustin au livre qu'il a fait de la foy & du symbole, que « *ce seroit chose du tout illicite au chrestien de colloquer quelque simulacre corporel à Dieu.* » Et Nicéphore (qui est autrement un auteur fort inepte & superstitieux) dit que les Iacobites, entre leurs autres hérésies, faisoient des images de Dieu & du saint Esprit.

*authentique est, dit-on, montré encore aujourd'hui à Rome.... et à Gènes!). Voy. Encyclopéd. des sciences relig., 1, 20.*

(1) Ps. CXXXV, 16.

QUANT à la personne de Jésus Christ Fils de Dieu manifesté en chair, c'est une autre chose. Mais tant y a que son image doit estre aussi peu colloquée aux églises ou ailleurs pour l'adorer, tesmoin le saint d'Epiphanius que j'ay allégué cy-devant, lequel déchira de ses mains propres un drapeau où il y avoit un crucefix peint au-devant d'un petit oratoire, combien qu'il ne fust mis là pour adoration. Mais ce saint évesque savoit bien par quel bout commence l'idolatrie, & qu'il ne falloit estre plus sage que Dieu. Saint Augustin, aussi au livre *Des hérésies*, hérésie 7. condamne Marcelline compagne de Carpocrates, en ce que elle adoroit & encensoit certaines images de Jésus Christ & de saint Paul.

1562.  
L'image de Jésus-Christ dans les églises.

Et s'il n'est pas licite d'adorer l'image de Jésus Christ, ni de la colloquer aux églises de peur de tumber en idolatrie, à plus forte raison sera-il moins licite de faire des images aux serviteurs de Dieu, pour leur attribuer ce qui mesmes n'est pas deu à leurs propres personnes. Certes c'est à bon droit que saint Augustin dit ces mots au LXI<sup>e</sup>. sermon sur les paroles du Seigneur: « *Tout ce à quoy on consacre un autel, est tenu pour Dieu.* »

Les images des saints.

» CES choses estans si claires que rien plus, nous ne nous pouvons assez esbahir comme messieurs les docteurs, hommes sçavans & versés en Escriture, ont osé ces iours passés maintenir le contraire. Toutesfois ie répondray distinctement à leurs principales oppositions, les suppliant avec toute la présente illustre assistance de supporter benignement les répliques, & de donner lieu à la vérité.

AUCUNS ont allégué que ce mot d'idole ne s'entendoit que des faux dieux des payens; mais premièrement ie di & maintien qu'il n'y a différence que de la langue, entre le mot duquel use Moïse en sa langue, & les mots grecs *eidolon*, *eicon*, *omoïoma*, & les mots latins *imago*, ou *simulacrum*, ou autres semblables. Et de ce ie m'en rapporte à tous hommes qui ont cognoissance des langues. Car quant à ce que quelqu'un a allégué d'un passage du poëte grec Euripide, à quoy il pouvoit bien adjoûter ce qu'Homère a dit en plusieurs lieux, & Virgile après luy au troisieme & douzieme [chants] de l'Ænéide, puisque parlant des choses sacrées, ie fuis comme con-

Ce qu'il faut entendre par le mot idole.

1562.

traint de nommer ces poëtes prophanes, ie di (sauf l'honneur de celui qui a mis cela en avant) que cela ne luy sert de rien pour distinguer entre ce mot d'image & d'idole, estant ce mot pris par les deffusdits, non pour quelque figure ou image matérielle, mais pour cela que nous pourrions appeller phantome, ombre ou esprit, comme quand il est dit que les disciples, voyans Iésus Christ marchant sur le lac, pensoient voir un phantome (1), comme se prend aussi ce mot d'esprit au 24. de S. Luc en l'histoire de la résurrection. Tout cela donc ne sert de rien à la matière. Mais pour répondre pertinemment, ie confesse que Dieu parle en ce commandement des images des dieux des payens; mais ie di que tant ces images, que celles que l'église romaine a forgées & adore aujourdhuy, comme elles sont différentes en cela qu'elles représentent, sont toutes pareilles en ce qu'elles sont mises en avant par religion & pour le service de Dieu, contre l'expressé défense de Dieu. Car Dieu défend généralement en ce commandement de faire par religion aucune image ni ressemblance d'aucune créature, non pas mesmes de celles qui sont en estre, tant s'en faut qu'il permette la facture des images des créatures qui ne sont plus en estre, comme sont les corps des trespassés. Davantage s'il falloit juger de l'usage religieux ou superstitieux des images, selon ce qu'elles représentent, il n'y auroit point d'images qu'il falust plutôt adorer & servir que celles de Iésus Christ vray Dieu & vray homme vivant à jamais. Et toutesfois nous avons montré par ce que dit S. Augustin de Marcelline, & par l'épître d'Epiphanius, que l'image mesmes d'iceluy crucifié n'estoit encore tolérée de ces temps là, qui sont environ l'an de nostre Seigneur Iésus Christ 396. Et ne se peut aussi autrement entendre le canon 36. du Concile Elibertin, où il est défendu de peindre les parois des temples, « *afin (dit le Concile) que ce qui est servi & adoré ne soit peint es murailles* » (2). Par

Concile  
d'Elvire.

(1) Matth., XIV, 26.  
(2) *Placuit picturas in ecclesiis esse non debere, ne quod colitur aut adoratur in parietibus depingatur* (Concile d'Elvire, an 306, canon 36).

conséquent il est répondu à ce que quelqu'un a mis en avant d'un hymne de Prudentius faisant mention de l'histoire de la passion d'un martyr peinte en la muraille du lieu où on s'assembloit selon la coustume de lors, à savoir es lieux où les martyrs avoient esté inhumés, & pareillement à ce qui a esté allégué touchant Paulinus évesque de la ville de Nola, qui fit peindre les histoires sacrées es murailles de son église. Car si ceste coustume eust esté ancienne & receue en l'église, on n'eust pas pris la peine de remarquer cela. Et combien que ceux qui ont fait cela les premiers, ne pensassent à rien moins qu'aux idolatries qui peu à peu en sont advenues, si est-ce que l'expérience a bien montré qu'on ne se trouva iamais bien de vouloir estre plus sage que Dieu, adioustant à sa parole, ou en diminuant. Finalement pensons-nous que les Israélites aient adoré le serpent d'airain comme serpent, ou représentation d'un serpent? Le tien pour certain que non, mais ils adoroient Dieu en ceste figure de serpent, se remémorant le miracle fait au désert; & toutesfois ce serpent est brisé & mis en poudre comme les autres idoles des faux dieux par Ezéchias inspiré par l'Esprit de Dieu (1).

» UN autre a allégué que ce commandement s'adressoit aux Iuifs & non pas à nous, qui est autant à dire que ce commandement estoit cérémonial; mais il faudroit alléguer sur cela quelque raison plus valable que celle qu'aucuns mettent en avant, à savoir que les Iuifs estoient d'un naturel addonné à l'idolatrie. Car l'expérience montre & a montré de tout temps que ce vice est commun à tout le genre humain. Bref la raison sur laquelle ce commandement est fondé est commune à tous hommes & en tout temps; & sainct Augustin a répondu expressement à ceste obiection, disant « *que nous sommes cest Israel, auquel appartient ce commandement.* »

» UN autre a allégué que ce qui est généralement défendu aux commandemens reçoit bien quelque exception & interprétation, comme quand il est dit : Tu ne tueras point, il n'est pas défendu pourtant de tuer les animaux pour sa nourriture, ni à la iustice

Si ce commandement ne s'adresse qu'aux Iuifs.

S'il comporte des exceptions.

(1) 2 Rois, XVIII, 4.

1562.



1562.  
Que les images  
sont les livres  
des ignorants.

dire de Grégoire, à savoir, que les images sont les livres des ignorants. Je n'allégueray point ce qui est tant de fois réitéré par les prophètes, à savoir que l'image ne peut enseigner que mensonge & fausseté. Car on me répliqueroit que cela s'entend des images des faux dieux des payens, & non des images de Jésus Christ, des saints & des saintes; mais ie demanderay [ce] que c'est que ces images ont iamaïs appris aux chrestiens touchant la foy & religion chrestiennes; rien certainement, si on veut dire vérité, mais bien ont amené les chrestiens à tels services d'images que vous-mesmes, messieurs les docteurs, n'oseries approuver, comme ie l'ay recueilli par vos propos, ni ne sauriés oster maintenant, estant par trop vérifié le dire de saint Augustin sur le psaume 113, à savoir, « *que les images ont trop plus grande force à courber la pauvre ame qu'à la redresser.* » Il me souvient aussi de ces mots d'Athanase, parlant expressément de ce fait : « *Puisque l'homme vivant (dit-il) ne t'esmeut pour cognoistre Dieu, comment t'esmouvra un homme de bois?* » Je vous demanderay aussi, messieurs nos maistres, si vostre dire a lieu, pourquoy au temps que le peuple a plus besoin d'estre enseigné, que vous appelés le temps de pénitence & de carême, couvrés-vous vos images, qui est autant que fermer les livres à vos ignorants alors qu'ils viennent le plus dévotement à vostre escole? Le demande aussi quelle instruction peuvent donner, surtout aux filles & aux femmes, les images de vos saintes accoustrées & parées, non pas en vierges ou femmes chrestiennes que vous dites estre représentées par vos images, mais en habits vrayment de putains ou courtisannes. Outre plus si vous, docteurs, qui estes vivans, ne pourriés souffrir (au moins ie le croy ainsi) qu'on vous présentast del'encens, & qu'en s'agenouillant devant vous on vous présentast une chandelle par dévotion, comment souffrés-vous qu'on face cest honneur à ces docteurs muets, & qui sont choses mortes? Le conclu donc qu'ainsi que s'il y avoit une pierre en un chemin contre laquelle plusieurs se fussent heurtés, & feroit-on en danger de se bleffer encores, il vaudroit beaucoup mieux oster la pierre du tout, encor qu'elle peust servir de quelque autre

chose où elle feroit, qu'avoir des hommes à gages pour advertir les passans de ne s'y heurter, quoyque le pape Grégoire ait préféré ce dernier conseil au premier.

AUCUNS ont mis en avant la distinction qu'on dit estre entre ces mots de latrie, dulia & hyperdulia, comme si le premier appartenait à Dieu seul, le dernier à la croix & à la vierge Marie, & le second aux saints, qu'on appelle, & à leurs images. Mais ie di en premier lieu que c'est des hébreux qu'il faut apprendre [ce] qu'emporte ce mot de servir & adorer dont use l'Escripture. Or se trouvera-il que tous les mots dont elle use en cest endroit signifient le geste du corps, par lequel on fait honneur & révérence à quelcun d'un façon plus humble & plus basse que la commune, & n'y a pas un de ces mots qui ne s'attribue tant aux hommes qu'à Dieu, dont i'appelle à tesmoins vous, messieurs Salignac & Picherel, qui en avés aussi doctement parlé en ceste compagnie. Mais iamaïs ne se trouvera que pas un de ces mots soit attribué comme convenable à aucune image, non pas mesmes à aucune autre créature qu'aux hommes, & non pas encores à tous hommes, ains à ceux qui sont en degré de quelque supériorité, & auxquels on s'est voulu soumettre par honneur. Je di donc qu'il faut distinguer l'adoration, non point par ceste diversité des mots susdits dont ie parleray cy-après, mais selon la cause & le but de ceste adoration & révérence. Car l'une peut estre appelée religieuse, & l'autre civile. L'appelle religieuse celle qui tend directement au fait de la conscience & au service que l'ame doit à Dieu. Et ceste adoration n'appartient qu'à un seul Dieu en tout & partout. L'appelle adoration civile un honneur appartenant à la société humaine, en laquelle Dieu veut que les inférieurs recognoissent leurs supérieurs, & mesmes qu'on s'honore l'un l'autre, en tesmoignant mesmes cest honneur par quelque façon & geste honneste. C'est (di-ie) ce que i'appelle adoration civile pour la distinguer d'avec celle qui passe plus haut & plus loin que l'estat de la société humaine en ceste vie. Je di davantage qu'encores que l'Escripture quelquesfois parlant de l'adoration civile use du mesme mot qui convient proprement à l'adoration reli-

1562.

Latrie, dulia  
et hyperdulia.

De l'adoration  
religieuse.

De l'adoration  
civile.

1562.

gieuse (lequel mot signifie proprement se prosterner du tout par terre). & bien aussi que la vraye distinction de ces deux adorations gise plustost, comme i'ay dit, en la cause & au but de l'adoration, qu'en la contenance du corps, si est-ce que mesmes en ce geste extérieur les saints personnages ont réservé à Dieu ceste manière de se prosterner du tout par terre. C'est la cause pour laquelle Giesi, comme il est escrit au 2. des Rois, 4, 27, vouloit déchasser la Sunamite qui s'estoit prosternée aux pieds d'Elisée son maistre, ce qu'il n'eust pas fait si on eust usé coustumièrément de cest honneur envers son maistre. Et nous voyons qu'Elisée l'excuse, disant que ceste povre femme estoit tellement outrée de tristesse, que cela luy estoit comme à pardonner. Pour ceste mesme raison aussi saint Pierre ne voulut souffrir l'adoration de Corneille, qui toutesfoi ne l'adoroit d'une adoration religieuse, veu qu'il estoit homme iuste & craignant Dieu, ains seulement passoit mesure en l'adoration civile (1).

» IL y a une autre raison au refus de l'adoration, fait par les anges, comme il se dit par deux fois en l'Apocalypse (2). Car iceux n'estans ni hommes ni Dieu, il semble que nulle des deux adorations ne leur est due, & qu'à grand'peine les sauroit-on adorer que d'une adoration religieuse, laquelle nous avons dit appartenir à un seul Dieu. Mais quant aux images ni autre créature faite pour l'homme, quelque excellente qu'elle soit, la raison mesmes veut que nulle adoration ne leur soit faite, ni religieuse, de quelque sorte qu'elle se face (veu que ce feroit transporter à la créature ce qui est propre au seul Créateur), ni civile, attendu que ce feroit se démettre de sa supériorité, non seulement comme si un roy adoroit son esclave, ou le chevaucheur son cheval, mais comme l'ouvrier adorant l'œuvre de ses mains.

» Le vien maintenant à ces mots grecs que i'ay touché cy-dessus, desquels quelques uns font grand bouclier contre nous, pour [dé]partir l'adoration religieuse en trois espèces, qui est autant comme vouloir eschapper par les maretz, comme on dit en

commun proverbe. Car un seul mot de tout cela ne se trouvera fondé sur aucun commandement de Dieu, ni sur aucun exemple de saint personnage, mais toute ceste façon est notoirement condamnée par toute l'Escriture. l'ose dire davantage qu'il y a de la grossière ignorance parmi cela, étant chose certaine que ces mots de latrie & dulia signifient une mesme chose, témoign le premier chapitre de l'épître aux Romains, auquel l'Apostre use des deux mots, signifiant une mesme chose par l'un & par l'autre (1). Et si nous voulons suivre la distinction de quelques grammairiens grecs, latrie fera quelque chose moindre que dulia, étant latrie (comme ils disent), le service de ceux qui servent seulement pour salaire, qu'on appelle valets ou serviteurs, & dulia le service des esclaves. Et par ainsi si le dire de ceux là avoit lieu, il faudroit estre esclave des saints & des images d'iceux, & plus qu'esclave de la figure de la croix & de la vierge Marie, & simple serviteur ou valet de Dieu à gages. Il est vray que S. Augustin s'amusant à la translation grecque & sans fondement trop asseuré, escrit en plusieurs lieux que latrie est proprement le service deu à Dieu, mais cela ne favorise en rien à ceux qui partissent ce service religieux en trois. Mais quant à ce mot d'hyperdulia, saint Augustin ne sceut jamais ce secret qu'on a forgé depuis. Et quant au mot de dulia, il ne l'attribue aucunement aux saints trespassés, & moins encores aux images. Bref quand tout sera bien regardé, il n'a entendu autre chose par latrie que ce que nous avons appelé adoration religieuse, & par ce mot de dulia le service que les hommes font aux hommes.

» UN autre a allégué que l'honneur qu'on fait aux images ne se rapporte pas à l'image, mais à ce qui est représenté par l'image qu'ils appellent prototype. A quoy ie respon premièrement (ce qui soit dit sans injurier personne) que cela n'est qu'un eschappatoire. Car si ainsi est, d'où vient cela donc qu'on va chercher certaines images si loin, veu qu'on en a tant d'autres si près de foy, & bien souvent plus belles & mieux faites? n'est-ce pas d'autant que non seulement on attribue

1562.

Que l'honneur  
ne se rapporte  
pas à l'image.

(1) Actes, X, 25.

(2) Apoc., XIX, 10; XXII, 8, 9.

(1) Rom., I, 1, 9, 25.

Les anges  
n'ont pas voulu  
être adorés.

La distinction  
entre latrie  
et dulia  
est illusoire.

1562.

quelque vertu spirituelle à l'image, mais aussi qu'on préfère une image à une autre ? Davantage quel ordre y a il d'attribuer à quelque saint personnage, à l'égard de son image, quelque honneur que luy-mesme ne recevrait pas y étant en personne ? Or que cela soit vray, il appert par ce que nous avons déjà allégué de saint Pierre & de l'ange apparoissant à saint Iean, à quoy doit estre adioucté ce que firent saint Paul & Barnabas en la ville de Listre (1).

» MAIS sur cela voyons s'il y a honneur divin, qui ne soit attribué aux saints, qu'on appelle, & à leurs images. Quelque excuse qu'on vueille prendre sur cela, n'ont-elles pas leurs temples, leurs autels, leur consécration, leurs encensemens, l'invocation, l'adoration en toutes sortes, n'attribue-on pas mesmes à certaines images la vertu de guérir de tous maux, & aux autres non, encor qu'elles soient faites pour représenter un mesme personnage ? Le laisse à part tout ce que les payens faisoient à leurs idoles, & qui est pour certain intolérable entre les chrestiens, c'est à favoir qu'on les vest de robe d'esté & d'hiver, on les couronne, on leur baille des bouquets, bref, il n'y a sottise tant lourde qui n'y soit pratiquée & recommandée sous ombre de dévotion, pour faire venir l'eau au moulin. Or ie laisse à penser à un chacun si la vierge Marie, les prophètes & les apôtres, quand ils seroient entre nous en personne aussi pleins de gloire que sont aujourdhui leurs esprits en Paradis, auroient tels honneurs pour agréables, ou s'ils ne détesteroient pas ce qu'ils ont trouvé si mauvais en leur vivant, & que les anges mesmes n'ont sceu porter ? Le suis contrainct de passer encor plus outre, de vous demander, messieurs les docteurs, si c'est une chose tolérable en l'église de Dieu que devant une image de la vierge Marie, voire mesmes devant elle en personne, si elle estoit encor en ce monde, on crie à ses oreilles, *omnibus es omnia*, c'est à dire, Tu es toutes choses à tous, ce qui est le propre d'un seul Dieu.

» MAIS il y a bien davantage, car mesme on luy dit : *Roga Patrem, iube natum*, c'est à dire, Prie le Père,

commande au Fils, & *Iure matris impera*, c'est à dire, Commande en autorité de mère (choses que ie ne puis dire sans horreur), que vous criés toutesfois en vos temples, & que ie désire que vous, monseigneur le cardinal & prince de Bourbon, faciés corriger, ou plustost effacer aux bréviaires de vostre archevesché de Rouan où cela est nommé, vous pouvant asseurer que la vierge Marie n'en fera point deshonorer. Finalement soient considérées les raisons que les prophètes allèguent contre les idoles. Car il ne se trouvera point qu'ils reprennent simplement les idolâtres de ce qu'ils appliquoient mal leurs idoles, à favoir aux faux dieux, mais de ce qu'ils avoient des idoles auxquelles ils attribuoient quelque vertu. Et si leurs répréhensions eussent esté autres, ils n'eussent pas condamné les idoles ou images, mais en eussent repris seulement l'abus, les admonnestant de les appliquer, non pas à leurs faux dieux, mais au vray Dieu & à ses saints, comme on fait maintenant en l'église romaine.

» QUELÇUN aussi allègue ce que dit saint Paul, c'est à favoir « *que les choses invisibles de Dieu se cognoissent par les choses visibles* (1) ; » mais sauf son honneur, S. Paul ne dit pas par les choses visibles, mais par la création du monde, c'est à dire par les créatures de Dieu, qui sont vrayement choses subsistances, belles & bonnes, à pas une desquelles toutesfois le Créateur ne veut qu'aucune partie de sa gloire, c'est à dire de l'adoration religieuse, soit attribuée ; & moins encor souffre-il d'estre représenté par quelque forme d'icelles, comme l'Apôstre le déclare au mesme passage. A quel propos donc ce que l'Apôstre dit des œuvres de Dieu fera-il attribué aux œuvres de la main des hommes ? & avec quelle couleur fera-il attribué aux œuvres des hommes ce que Dieu déteste étant appliqué à ses propres ouvrages ?

» QUELQUES uns ont allégué les miracles ; c'est le propre argument de Symmachus voulant maintenir l'idolâtrie & les images des payens envers l'empereur Valentinien, auquel respond saint Ambroise bien amplement, épître 31.

Qu'on va par  
le visible  
à l'invisible.

Des prétendus  
miracles faits  
par les images.

Mariolâtrie.

*Roga patrem,  
iube natum.*

(1) Actes, XIV, 12-15.

(1) Rom., I, 20.

EN somme, outre ce qu'on sçait af-  
fés la fausseté de tels miracles dont  
les parlemens ont esté si souvent em-  
pêchés, & desquels on peut dire à  
bon droit ce que Démophilène disoit  
des oracles de son temps. Mais quand  
tous ces miracles seroient très vérita-  
bles, que pourrois-je dire de cela,  
sinon, puisqu'on s'en sert pour trans-  
porter à une image morte ou à la  
créature qui n'est pas Dieu, ce qui est  
propre à un seul Dieu, à savoir l'ado-  
ration religieuse, intérieure & exté-  
rieure, qu'il faut de deux choses  
l'une, à sçavoir ou qu'on abuse trop  
lourdement de la fin & du but où il  
faudroit rapporter tels miracles, ou  
bien qu'ils procèdent non point de  
la vertu de Dieu, mais de l'esprit  
d'erreur, auquel Dieu donne efficace  
par son iuste iugement. Iésus Christ  
nous en a admonestés (1), disant que  
« *les faux prophètes s'élèveront & se-  
ront des signes & miracles pour déce-  
voir, voire les esleus, si possible estoit.* »  
Bref, comme les feaux ne servent de  
rien, sinon estant apposés à un instru-  
ment pour le rendre tant plus authen-  
tique, aussi pour iuger si les miracles  
sont recevables ou non, il les faut ap-  
poser & adjoindre à la doctrine; la-  
quelle se trouvant vraie, il les faut  
approuver comme estant de Dieu, &  
en louer Dieu, sinon, il les faut dé-  
tester avec celui qui les fait, & sa  
doctrine avec, qu'il veut introduire  
par ce moyen, ainsi que nous en  
sommes advertis par l'exemple des  
magiciens de Pharaon (2), & plus ex-  
pressément encores par le Seigneur  
mesme au chapitre 13. du Deutéro-  
nome, & saint Augustin aussi parlant  
des martyrs, aux sépulcres desquels  
on avoit coustume de s'assembler, y  
estant pour cest effet dressé quelque  
bastiment, d'autant que cela sembloit  
servir aux fidèles comme s'ils eussent  
eu ces martyrs devant leurs yeux,  
pour estre tant mieux incités à con-  
stance & persévérance, reprend aigre-  
ment, au traitté qu'il a fait *Des mœurs  
de l'église catholique*, chapitre 34,  
ceux qui desjà de son temps se disant  
chrestiens, adoroient les sépulcres &  
peintures. Ce qui monstre l'abus qui  
avoit dès lors commencé de se glisser  
en l'Eglise. Car c'est chose certaine que

Les tombeaux  
des martyrs.

des « mémoires des »  
on appelloit ces lieu  
à l'invocation des mo  
peintures, des peint  
des statues à relever  
ossemens, & finalen  
manifeste, intérieure  
qu'on ne peut aujour  
la chrestienté. Cela  
ces bons & saints  
préveu ces maux de  
sont ensuivi l'exemp  
chias & d'Epiphani  
Cypre, desjà par nou

» ON nous a mis a  
grands troubles adv  
pour les images (1),  
dit par vous, Fra Lui  
grec de nation, que  
pire d'icelle en est  
ie di au contraire c  
nous en content bien  
quant à Dieu & qua  
Car quant à Dieu o  
les horribles hérésie  
l'empire d'Orient, &  
meurans y restent enco  
Et s'il faut parler d  
que le reestablishement  
pas l'abolition a esté  
truction de l'empire c  
qu'après le reestablish  
Et quant aux hommes  
princes de Grèce s'en  
lement les uns les aut  
loyauté des évesques  
bati l'empire d'Occid  
de celui d'Orient, p  
ravit cestuy-cy à eux,  
causes. Sur ce mesme  
a mis en avant le seco  
cène qu'ils appellent  
ménique ou universel  
respond que nous ser  
de mespriser l'autorité  
généraux ni particulier  
sons-nous, ce qui ne f  
l'autorité de tous l  
monde sans parole de  
tre la parole de Dieu  
plus de privilège que  
attribue disant : « Si q  
fust un ange du ciel, c

(1) La querelle dite des  
iconoclastes qui voulaient  
les iconoclastes qui en fai  
culte religieux, dura plus  
713 à 842.

(2) Le second concile d  
solennellement le culte de

(1) Marc, XIII, 21.

(2) Exode, VII.

1562.

*autre évangile, il doit estre en exécution* (1). » Et afin que ce propos ne soit trouvé estrange comme si iamais n'estoit advenu ou ne pouvoit advenir, qu'on se souviene que c'a esté le grand concile & général de Jérusalem seul siège visible de l'Eglise pour lors, qui a condamné Jésus Christ à la mort. Souvenez-vous aussi, messieurs les docteurs, du concile œcuménique & universel d'Ephèse (2) où Flavian fut tué, & la vérité de Dieu en sa personne si malheureusement condamnée, depuis très iustement corrigé & détesté par le quatriesme concile général de Chalcédon. Mais pour venir à ce second concile Nicène, vous avez entendu, madame, par les doctes propos de monsieur l'évêque de Valence, les impertinentes allégations & notoires ridicules interprétations des passages de l'Escriture qui y sont allégués, comme aussi les petits enfans par manière de dire en pourroient bien juger par la lecture d'iceux. Vous avez entendu par la bouche de monsieur le docteur Despense comme ce qui est là allégué, sous le nom du grand Athanase, d'un certain miracle d'une image de Jésus Christ ayant saigné, est fausement attribué au susdit Athanase. Mais pour répondre plus péremptoirement, voici, madame, entre mes mains le livre fait au nom de Charlemagne, directement contre ce concile, en un synode tenu à Francfort l'an sept cens nonante quatre, auquel ledit concile, pour l'adoration des images, est expressément condamné, témoin la Chronique de Regino, & d'Addo, évêque de Vienne. Voici, di-je, le livre auquel ce concile est expressément condamné, avec toute la vénération des images, contenant réponses à tous les argumens dudit concile. Et afin qu'on ne révoque point en doute ce livre, comme aposté par nous, ou qu'on nous reproche que nous passions encores plus outre demandant qu'elles soient du tout ôtées des temples des chrétiens, ce livre a esté imprimé à Paris de par du Tillet aujourdhuy évêque de saint Bryeu, bien cogneu de vous, Madame, & qui nous est aujourdhuy adversaire autant que nul autre (3); & s'il vous plaist, monsieur

le légat, d'envoyer à Rome pour cest effet, l'enten qu'on en trouvera l'original mesmes, ou pour le moins une copie très ancienne en la [bibliothèque] Vaticane. Et de fait Grégoire le grand reprenant Serenus, évêque de Marfeille, ne parla nullement d'aucune vénération qui se feist aux images ni devant les images, mais trouvoit seulement mauvais qu'il les avoit brisées & ôtées des églises de son diocèse. Et pour ce qu'en ceste mesme compagnie on a fait lire & interpréter en françois par vous, Marc-Antoine Muret, une épître dudit Grégoire le grand, par laquelle il fait présent à quelqu'un des images qu'il dit estre de saint Pierre & de S. Paul, ie supplie très humblement l'illustre compagnie se souvenir des premiers propos tenus par moy en ceste conférence dès le commencement, c'est à savoir, que nous ne condamnions pas la peinture & sculpture, mais que nous disions, suivant le commandement de Dieu, qu'il n'est licite de s'en servir par religion, par conséquent d'en avoir aux églises des chrétiens, comme aussi Grégoire ne parle nullement de mettre en quelque temple les images qu'il envoie, ni de leur faire aucun honneur; dont il s'enfuit que ce qu'on en a dit n'est nullement à propos. Pour la conclusion duquel, comme ie voy que si souvent le roy est requis de suivre les pas des roys ses prédécesseurs, ie vous supplie très humblement, Madame, de faire que sa Majesté ensuive pour le moins en cest endroit l'avis & la doctrine du plus docte & du plus grand de fait & de nom de ses prédécesseurs, à savoir de Charlemagne, lequel en ce livre défend entièrement toute vénération d'image quelle qu'elle soit. Mais pour faire encores mieux il les faudroit ôter du tout, puisque l'expérience a montré par tous les siècles passés qu'il est impossible d'avoir des images églises que l'abus ne s'en ensuive.

» IL a esté parlé de la croix comme

De l'usage  
de la croix.

(v. pages 9 et 253). Ce docteur, devenu plus tard évêque de Saint-Brieuc ou même de Meaux, avait publié en effet, en 1549, sous le pseudonyme d'Elias Philyra, le fameux *Opus Carolinum (IV libri Carolini)*. Ces livres carolins, dont l'authenticité est demeurée inattaquable, sont ainsi désignés du nom de Charlemagne, qui les fit rédiger pour appuyer les décisions du concile de Francfort (794) contre le culte des images.

Le concile de  
Francfort  
et les livres  
carolins.

(1) Gal., 1, 8, 9.

(2) Appelé le *Concile des brigands* (447).

(3) Jean du Tillet, frère de l'ami de Calvin

1562.

ne pouvant estre mise au rang des images, l'usage aussi en estant très grand & très ancien. A quoy ie respond qu'il faut tenir pour idole défendue de Dieu toute figure & ressemblance matérielle, soit de chose naturelle ou inventée par les hommes, telmoins le texte du second commandement, & ce qui est tant de fois réitéré en l'Ecriture des ouvrages faits des mains des hommes. Voire, qui plus est, puisque le service fait aux créatures mesmes vivantes & mouvantes est appelé idolatrie, elles sont comprises aussi entre les idoles quant à l'abus qui y est commis. Or, ne veu-je pas nier que le signe de la croix n'ait esté de très long temps en usage entre les chrestiens, combien que nous n'en trouvons rien és escrits des apostres, dont il se puisse seulement coniecturer que ceste coustume ait esté lors en usage en l'Eglise chrestienne. Mais il est à noter premièrement qu'il y a grande différence entre le signe de la croix qui se fait en l'air ou autrement du geste de la main, & une croix matérielle ou engravée. Quant au signe donc de la croix, ie croi qu'il est très ancien & qu'il a mesme servi de tesmoignage extérieur de la foy & religion chrestienne, tant s'en falloit qu'on s'en servist superstitieusement comme on en a fait depuis. Mais, quant aux croix matérielles, il est certain que l'usage en est venu depuis ceste invention de la vraie croix qu'on attribue à Heleine, mère de Constantin (1). Et qu'ainsi soit Arnobius, auteur receu qui a esté environ l'an 330, escrivant contre les payens, use de ces mots : « *Cruces nec colimus nec optamus*, » c'est-à-dire nous ne faisons aucun service aux croix ni ne les désirons. L'adoration donques de la croix & tout l'honneur qu'on y a fait au commencement n'a aucun tesmoignage ni fondement en la parole de Dieu qui nous recommande Iésus Christ crucifié, & non pas le bois ni la figure d'une croix, estant, par ce mot de la croix, entendu és escrits apostoliques, ou la mort & passion de Iésus Christ, ou les afflictions endurées pour son nom.

(1) En l'an 326. Remarquons en passant que ni Eusèbe, qui raconte en détail le voyage de l'impératrice Hélène à Jérusalem, ni aucun des auteurs contemporains, ne mentionne cette grande découverte (*Encycl. des sciences relig.*, III, 490).

1562.

Aussi se peut-il voir comme peu à peu ceste adoration de la croix s'est accroüe. Car, posé le cas que Heleine, mère de Constantin, ait trouvé la mesme croix où Iésus Christ avoit esté crucifié (ce que ie révoque en doute tant pour le peu d'apparence qu'il y a en l'histoire, que pour ce qu'Eusèbe de Césarée, qui a esté de ce temps-là, & qui excessivement loue l'empereur Constantin, n'en fait aucune mention). Il est bien dit qu'elle en mit une partie en un estuy d'argent pour en conserver la mémoire, mais il n'est point dit qu'elle fust eslevée, baïsée, saluée, ni invoquée. Et, quant à l'autre pièce, Nicéphore, livre huitiesme, chapitre vingt-neufiesme, tesmoigne que Constantin la mit en une sienne statue colloquée en une place de Constantinople, sur une haute colonne de porphyre qui y est encores aujourdhuy; comme aussi il ne mit point en relique les saints cloux, qu'on appelle, qui luy furent envoyés, qui sont bien multipliés depuis, ains en fait de l'un un timbre à son heaume, d'un autre en fait un frein à son cheval. Quoy qu'il en soit, l'honneur fait à ces croix matérielles n'a rien apporté de frui & à l'Eglise de Dieu. Et finalement (ce que ie supplie très humblement l'illustre compagnie, & vous, Madame, d'ouïr patiemment) a introduit non seulement ce monstre qu'on appelle hyperdulie, c'est-à-dire, plus que service, en esgalant la vierge Marie à une croix de bois ou autre matière morte, mais, qui plus est, ceste salutation en partie ridicule, en partie pleine d'impiété, de laquelle on salue la croix, à savoir, *O crux, ave, spes unica*, c'est-à-dire, O croix, nostre unique espérance, bien te soit, ou resioüy-toy. Car, que sauroit-on dire davantage à Iésus Christ mesme crucifié & au Dieu vivant que de l'appeler nostre seule espérance? Et qu'est-ce, messieurs, ce que vous appellés latrerie, & que vous dites estre due à un seul Dieu, si ce n'est cela? Et afin qu'on ne réplique point que cela ne s'adresse point à la croix visible, mais à celui qui a esté crucifié, le mot (*Ave*) coupe broche à cette réplique. Ioinct que puis après il est expressément dit que c'est *patibulum*, c'est-à-dire le gibet où Iésus Christ a esté affiché. Et si cela est irrévéremment parlé de la croix, il s'en faut prendre

Une invocation sacrilège.

à vous qui chantés cela tous les iours. Voilà pourquoy nous avons aboli les figures matérielles de la croix, & ceste manière aussi de faire le signe de la croix, retenant la mort & passion de Iésus Christ & Iésus Christ luy-mesme ainsi qu'il a esté dépeint aux Galates par l'apostre (1), c'est à savoir en sa sainte parole où il nous est peint vivant & parlant; & tant s'en faut que nous puissions estre d'avis qu'on retienne ces croix ni ce signe de la croix, qu'au contraire nous tolérerions plustost les autres images desquelles on n'a pas encores tant abusé. Voilà, Madame, ce que nous sentons des images, vous remerciant très humblement de la bonne audience qu'il vous a plu nous donner. Priant Dieu de tout mon cœur qu'il luy plaise amener ceste conférence à une issue qui soit à l'honneur & gloire de son saint nom, à l'édification de toute son église, & particulièrement au grand bien & repos de Sa Majesté, & de tout le royaume qui luy est commis. Et pour ce aussi qu'il vous a plu nous commander de rédiger nostre avis par escrit, il vous plaira le recevoir de mesme bénignité. »

AYANT tenu ces propos, Théodore de Bèze, mettant le genouil en terre, il présenta l'escrit qui s'enfuit, suivant la charge qui luy avoit esté baillée par ses compagnons :

« Puisque l'expresse parole de Dieu condamne entièrement tout usage d'image qui concerne aucun service extérieur & intérieur, nous ne pouvons en bonne conscience nous départir d'un si exprès commandement, ni approuver ce qui nous est expressément défendu.

» Nous croyons aussi que, par mesme commandement de Dieu, ainsi qu'il a esté pratiqué par l'église d'Israël, par les apostres & par leurs successeurs par l'espace de trois cens ans & plus, les images ne se doivent colloquer és temples ni autres lieux où les fidèles conviennent pour servir à Dieu, pour ce que l'expérience monstre à l'œil que iamais les hommes n'ont bien usé des images, en fait de religion.

» POUR ces causes nous prions Dieu qu'il les abolisse du tout du milieu des chrestiens, & qu'il donne zèle & vertu au roy, notre souverain seigneur,

pour les offer du tout, suivant l'exemple du bon roy Ezéchias (1).

» TOUTESFOIS s'il plaist au roy les tolérer encores, & cependant entendre de nous en quoy nous pourrions, tel cas advenant, convenir avec ceux qui sont d'opinion contraire, nous supplions Sa Majesté nous accorder les points qui s'ensuivent.

» PREMIÈREMENT que toutes images illicites, comme celles de la Trinité, du Père & du saint Esprit, item celles qui sont de façon dissolue, comme la plupart des images des vierges, item les profanes, comme celles des bestes brutes & plusieurs autres images faites au plaisir des peintres, soient entièrement ostées.

» ITEM celles qui sont és rues & places auxquelles on ne fait moins de service qu'à celles qui sont dans les temples, soient pareillement ostées.

» ITEM que celles qui resteront soient ostées des autels & de tous autres lieux où l'on a accoustumé de se prosterner, & mises en tel lieu & place qu'on n'en puisse aisément prendre occasion de s'en servir en superstition.

» ITEM que les peuples soient expressément & diligemment admonestés que nulle offrande de cire, d'argent, ou autre chose ne soit faite à aucunes images. Et, cas avenant qu'il s'en feist, ne soient receues ni advouées. Et, en général, que nulle adoration intérieure ou extérieure, comme de se prosterner devant elles, & les visiter par pèlerinages, encenser, couronner, prier, toucher par dévotion, ne leur soit faite ni devant elles en forte quelconque.

» ET, quant aux croix de bois & autre matière, combien que l'usage d'icelles soit depuis Constantin, toutesfois ayant esgard à la parole de Dieu, & à ce que l'Eglise s'en est passée si longuement durant sa première pureté, & puis aussi considérant que la plus grossière superstition s'est commise à l'endroit de la croix, nous ne la pouvons non plus tolérer que les autres figures & images, & nous nous contenterons de veoir Iésus Christ en sa passion dépeint au vif en sa sainte parole, comme S. Paul en parle écrivant aux Galates.

» CELA présupposé, combien que nous désirions encore davantage, c'est à

(1) Gal., III, 1.

(1) 2 Rois, XVIII, 4.

1562.

savoir, que l'occasion mesme de superstition fust ostée, toutesfois espérant que Dieu fortifiera le roy de plus en plus, nostre avis seroit que, pourveu qu'on fust d'accord du reste, on ne laissast pour cela de convenir & s'assembler les uns avec les autres.

» TEL est nostre petit advis par lequel toutesfois nous n'entendons nullement préjudicier aux églises réformées de ce royaume, desquelles nous n'avons charge ni adieu pour ce regard. »

Si les réformés  
viendront  
au concile.

DURANT cette conférence il fut aussi parlé du concile de Trente, & ce général des Jésuites prenoit bien la hardiesse de venir chercher les ministres jusques à leurs lits, pour les induire à y entendre, les asseurant que le pape n'y feroit pas ce qu'il voudroit, [ce] qui fut cause que finalement les ministres baillèrent pour réponse à la royne l'escrit qui s'enfuit :

« MADAME, parce que ceux qui ne nous cognoissent pas pourroient estimer que les offres que nous faisons de venir à un concile légitime, franc & chrestien, ne sont que subterfuges que nous cerchons, nous avons bien voulu, en obéissant à Vostre Maesté selon nostre devoir, vous déclarer comment nous entendons déterminer & qualifier un tel concile, que celui auquel nous sommes prests de nous trouver, moyennant l'ayde de Dieu, & montrer par effect combien la gloire de Dieu, l'union de l'Eglise & la tranquillité de ce royaume nous sont chères & précieuses. Seulement, Madame, nous vous supplions de considérer que de deux choses dont il est question en cest affaire, nous pouvons beaucoup mieux affermer l'une que l'autre. Car, quant à se trouver en une sainte & légitime assemblée, nous osons bien vous asseurer sur nos vies, que tel est le désir de toutes les églises réformées de ce royaume ; & n'espérons pas moins des estrangers, c'est à savoir des églises d'Angleterre, d'Escoffe, de Danemarc, Suède, Allemagne, Pologne, Suisse, & Grisons ; mais, quant aux conditions lesquelles on pourroit requérir, pour ce que nous n'avons pas les opinions de chacun en nostre teste, ni mesmes charge aucune des églises de ce royaume, nous ne pouvons pas vous en asseurer sans exception, sinon quant à nos personnes. Ce neantmoins, quant aux autres, nous vous tesmoignons en faine

conscience, qu'au loisible de faire intentions, par ce entendu de bouchés crits, nous ne pourrions leur volonté soit nostre, laissant à Maesté ce qui luy de s'enquérir à la résolution de leur à laquelle nous n'entendons préjudicier.

» PREMIÈREMENT entendus assés qu'il ne s'agit seulement de la doctrine, mais aussi de la saine foy & de la pureté de l'église, nous ne pourrions, sans préjudice à nostre conscience, ni convenir de rien par l'indiction ou mandement de luy, par ce que ce seroit pour supérieur. Car nous ne pouvons que nous ne soyons d'accord, ne soit décidé si c'est de la foy ou non. Et combien que nous allégions la lice, nous ne pourrions en toute légitimité le commandement luy auquel nous croyons que la sainte écriture est donnée sur la terre & humain.

» SECONDEMENT, question d'une chose de si grande importance, & qui ne se peut résoudre avec tant d'autres raisons que, s'il est de la sainte foy, les princes de nostre royaume, & moins les plus proches, cités d'envoyer aussi, il sera advisé, afin que la paix commune & la tranquillité de la chrestienté. Et ne devons pas, Madame, que tous les estrangers ne fassent beaucoup de sollicitation & de prière pour tous les commandements auxquels ils ont desia obéi, & ne vouloient nullement.

» TOUTESFOIS pour ce long & plein de différents ministres que ce concile & de messieurs des Liges fins n'y devroient plaist ainsi à Vostre

A quelles  
conditions.

(1) Les Liges, nom  
fédération suisse resta  
Voy. ci-dessus, page 20



1562.

refuserons de nous y trouver très volontiers, & mesmes ne ferions ceste difficulté si nous n'avions affaire qu'avec nostre roy avec lequel iamais nous n'avons entendu de capituler.

Réunir le concile hors de la juridiction temporelle du pape.

» ITEM, pour ce que les ordonnances papales & ce qui a esté exécuté en feu lean Hus, & Hierosme de Prague, avec ce qu'il n'a tenu à nos contredifans que n'ayons ces iours passés expérimenté en nous-mesmes, nous donnent iuste occasion de craindre le danger de nos personnes, auquel toutesfois nous ne ferions difficulté de nous exposer si la gloire de Dieu le requéroit; à ceste cause, nous estimons qu'il est plus que raisonnable que le concile ne se tienne en lieu duquel la temporalité soit suiette au siège de Rome médiatement ni immédiatement, ni à quelque seigneur qui soit ecclésiastique & temporel tout ensemble; ains en quelque lieu qui soit en l'obéissance du roy s'il est possible, ou d'autre prince de qualité.

Sauf-conduit d'aller et retour.

» ITEM que le pape donne par expès bonne seureté de nostre allée, demourance & retour, avec clause expresse & déroatoire à ce qui fut arrêté au concile de Constance, de ne tenir la foi à ceux qu'ils appellent hérétiques. Laquelle seureté estant donnée pour nous à nostre souverain seigneur & roy, nous nous tiendrons volontiers à sa parole & déclaration.

Que le pape ne soit pas juge et partie.

» ITEM estans arrivés sur le lieu nous n'entendons comparoir comme devant nos iuges en façon quelconque, pour ce que ce n'est chose raisonnable que les papes ni les siens soient iuges & parties. Mais nostre intention est que en la présence des princes de la chrestienté ou de leurs ambassadeurs, certains députés d'une part & d'autre entrent en conférence amiable, en pareil nombre, avec notaires députés par commun consentement, en y adjoignant toutes conditions pareilles, équitables, & appartenantes à tel cas.

Que tout se décide par la Parole de Dieu.

» ITEM que, pour la décision de toutes les questions & difficultés de la religion, la pure & seule parole de Dieu soit mise pour iuge, c'est-à-dire, les livres du vieil & nouveau Testament receus de toute ancienneté. Et quant aux escrits des Pères, qu'il soit loisible de les alléguer, soit anciens ou nouveaux, pourveu que leur dire soit fondé sur l'Escriture sainte & non autrement, sans qu'on se puisse à autre

condition armer de concile, autorité, ni prescription quelconque.

» ITEM que lesdits députés aient plein & entier pouvoir respectivement de définir & arrester ce qu'ils trouveront en conscience estre conforme à la vérité, en ce qu'il plaira à Dieu d'accorder entre eux par la pluralité de voix, à quoy ils s'obligeront par serment solennel, avec ceux qui leur donneront le pouvoir dessusdit en présence ou par procuration expresse.

1562.  
A la pluralité des voix.

» ITEM que ce qu'ils auront ainsi défini & arrêté par la pluralité de voix, soit soudain notifié à toute l'assemblée des deux parties pour estre ratifié par l'autorité des princes & supérieurs, auxquels il appartiendra, auxquels aussi il plaira l'accepter & recevoir, chacun en son endroit.

Avec la ratification des princes

» ITEM s'il advenoit qu'on ne se peust accorder en tout ou en partie par pluralité de voix, les princes & leurs ambassadeurs adviseront de chercher tous autres moyens qui se trouveront les plus propres, sans toutesfois user de force ni violence contre les uns & les autres.

» ITEM que pendant ceste conférence & décision, toutes entreprises & emeutes tendant à troubler l'une ou l'autre des parties en l'exercice de sa religion, cesseront en ce royaume, estant le dernier édict & reiglement d'une part & d'autre songneusement observé & gardé, en attendant que Dieu par sa grace nous puisse amener à une pleine concorde & union. »

L'ISSUE donc de ceste conférence fut telle que chacun se tint à ses opinions sans qu'autre chose s'en ensuivist. Mais cependant la ligue qui fut depuis nommée le Triumvirat, ayant attiré le roy de Navarre, passoit toujours avant, estant la résolution prise de se trouver ensemble à Paris, pour empescher, quoy qu'il en fust, que l'édict ne peust avoir lieu. Ce que voyant la roynne, qui avoit les oreilles batues surtout des complaints de ceux de la religion réformée, s'entretenoit d'une part & d'autre le mieux qu'elle pouvoit. Monsieur de Curfol (1) fut envoyé en Dauphiné & en Languedoc pour remédier aux trou-

La conférence n'aboutit pas.

(1) Antoine de Crussol, chef d'une des familles les plus illustres du Languedoc. Sa mission, toute pacifique, date du 10 décembre 1561 (*France protest.*, art. Crussol).

1562.  
Envoi de  
Crussol en  
Languedoc et  
de Montluc  
en Guienne.

## Les Châtillon quittent la cour.

**Le duc de Guise y est rappelé.**

bles, peu s'en falut auffi que le prince de Condé pour mefmes occafions ne fust envoyé en Guienne afin de l'eflongner de la cour. Mais ce coup eftant rompu , on y envoya le fleur de Monluc (1) à la mal'heure : il fut auffi avifé, pour empescher que ces groffes teftes ne s'affemblaflent, que chacun gouverneur fe retireroit en fon gouvernement ; mais le maréchal de S. André, fe tenant fort de la faveur du roy de Navarre, ofa bien dire en plein confeil qu'il n'en feroit rien, couvrant cela du devoir de fon eftat , qu'il diroit l'obliger à fe tenir près de la perfonne du roy en un temps fi troublé & dangereux. Le roy de Navarre de fon cofté ne prenant plaifir de veoir à la cour meffieurs de Chaftilion (qui eftoient toutesfois fes plus féaux & affectionnés ferviteurs) leur faifoit un tel vifage & leur tenoit propos fi efranges, qu'enfin ils fe retirèrent en leurs maifons, tant pour ne luy donner l'occafion qu'il fembloit chercher contre eux, que pour couper chemin à ceux qui notoirement fe rendoient partiaux contre l'exécution de l'édic& mettoient en avant pour venir avec force à la cour que lefdits de Chaftilion gouvernoient la cour à leur appétit. Auffi défileroient-ils de pourvoir à leurs affaires & de toutes les églifes fi le cas le requéroit. Monfieur le prince, qui eftoit d'un cœur grand & généreux, fe maintenoit fort & roide, n'approuvant aucunement les façons du roy de Navarre fon frère. Mais finalement pour mieux pourvoir à toutes affaires, enfemble auffi pour remédier à fon indispoſition, ſe retira dans Paris. Et le roy d'autre coſté avec bien petite ſuite fut mené par la roynne en fa maifon de Monceaux près de Meaux (2). Pendant ces entrefaites ceux de Guiſe advertis de tout, & notamment comme le parlement ne pouvoit plus différer la publication de l'édic&, ſe réſolurent que le duc de Guiſe viendrait à Paris le mieux acompagné qu'il pourroit, là où ſe devoit auffi trouver le conneſtable. De quoy la roynne advertie dès lors qu'elle eftoit encores à S. Germain

avait envoyé souv  
de venir droit à la  
tendu que tout e  
pour cela n'avait i  
ter de son entrepr  
de se mettre en ch  
bien peu de jour  
Leinville après l  
verne (1), & arriv  
février au village  
Franc (2), distant  
deux lieux & den  
la ville de Vassy c  
françoise, dont noi  
à parler.

VASSY est une  
nante au roy, av  
royal aux confins d  
du ressort de laqu  
ancienneté la bar  
principale résidenc  
laquelle fut érigée  
pauté sous le règn  
y adjoûstant quelq  
udit ressort de  
premièrement dre  
1561 par un mini  
Troye en Champa  
siter quelque petit  
qui y estoient. Ce  
de Guyse, & nom  
bre de ceux de la  
veilleusement acc  
ils essayèrent prem  
pouvant en y  
gendarmes sur le  
mois de novembre.  
succédé, ils y envo  
Chalons, nommé  
acompañé d'un m  
fort suffisant théolo  
arrivés le 16 de dé  
lendemain au lieu  
choit, s'en retour  
plusieurs mesmes  
avoient accompagn  
l'église. Et quant  
tour à leinville, il  
autre chose que ra  
rité qu'on les avoit  
le duc de Guyse d'  
pour châtier ceux  
Mais la vérité du f  
vérifiée au conseil  
religion furent délé

(1) Il faut lire dans les *Commentaires de Montluc* de quelle manière le *boucher royaliste* s'acquitta de cette mission de pacification (*Comment. de messire Blaise de Montluc*, tome II, p. 8 et suiv., édit. de 1661).

(2) Monceaux (Oise), canton de Liancourt.

(1) Voy. ci-dessus, "1

(2) Plus exactement  
à deux lieues et demie

(3) En 1552, au profit de Guise.

1562.

Léonard  
Morel.

veu qu'ils se comportassent paisiblement. Par ainsi le 25 dudit mois, iour de Noel, la faincte Cène y fut administrée, en laquelle se trouva une assemblée d'environ trois mil personnes, tant de Vassy que de tous les quartiers d'alentour, dont le tiers pour le moins reçut la Cène. Et peu après y arriva à leur requeste un ministre nommé Léonard Morel (1) : de sorte que le nombre alloit tousiours croissant. Voyant cela madame Antoinette de Bourbon, mère desdits de Guyse, & capitale ennemie de la religion réformée, elle s'efforça, par tous moyens, mesmes depuis l'édict de Janvier, d'empescher ce qui s'estoit ainsi tost accru, faisant expresse défense à tous ses suiets d'aller ni venir à ces assemblées, ni de dire ou faire chose contraire à l'église romaine, intimidant aussi ceux de Vassy, en leur alléguant l'autorité de la royne d'Escoffe, sa petite fille & dame douairière de Vassy, & finalement les menaçant du duc de Guyse son fils à son retour d'Alemagne, lesquelles menaces fortirent leur effet comme s'enfuit.

Le duc de  
Guise arrive à  
Vassy.

Le duc de Guyse avec la duchesse sa femme, & le cardinal de Guyse son frère, accompagné d'environ deux cens hommes garnis d'arquebuses, pistolets & coutelats, ayant couché à Dampmartin le Franc, tira droit à Vassy le premier iour de mars, où il estoit attendu de sa compagnie d'hommes d'armes dès huit iours auparavant, & sembloit du commencement qu'il vouloit passer outre pour aller dîner à Esclaron (2). Mais arrivé au droit de la halle & descendu de cheval, il entra dans le moustier où il tint quelque propos à part avec le prieur du lieu de Vassy & un autre nommé Claude le Sain, prévost. Or estoient cependant ceux de la religion réformée assemblés, suivant l'édict, tout auprès, en une grange dont ils s'estoient accommodés quelque temps auparavant, en nombre de mil à douze cens personnes, tant hommes que femmes que enfans, pour ouïr la parole de Dieu, paisiblement & sans armes, comme se tenans assurez sur la protection du roy, combien qu'ils ne fussent ignorans du passage des dessus-

1562  
dits. Ayant donc entendu le duc de Guyse, dès le village de Brouzeval (1), par le son de la cloche (2) qu'ils estoient tous à leur sermon, après avoir adverti tous ceux qui estoient dedans le temple de ne sortir point quoy qu'ils entendissent, se mit en chemin avec ses gens droit vers ceste grange, estant les uns à cheval, les autres à pied. La Brosse, guidon de la compagnie, marchoit le premier, lequel avec quatre ou cinq autres estant entré, comme quelques uns leur présentoient place pour s'affoir, estant ià le sermon commencé, soudain avec horribles blasphemes il commença de crier qu'il falloit tout tuer. Au mesme instant ceux de la suite qui estoient dehors rencontrans en teste un povre crieur de vin au devant de la porte de la grange, après luy avoir demandé en qui il croyoit, à quoy il respondit qu'il croyoit en Iésus Christ, ils l'abatirent d'un coup d'espée au travers du corps, & finalement l'acheverent ; & en firent autant à deux autres ieunes hommes qui estoient sortis au cri des dessusdits entrés au dedans les premiers. Dès lors la porte ayant esté forcée, la tuerie commença, frappans ces tygres & lions plus qu'enragés au travers de ces povres brebis, qui ne faisoient aucune résistance, y estant le duc de Guyse, l'espée nue, avec l'ainné la Brosse, lieutenant de sa compagnie. Chacun se peut icy représenter quel misérable spectacle estoit cestuy-là, frappans ces carnaciers à tort & à travers parmi ceste povre multitude, qui ne s'opposoit à leurs violences & blasphemes, respondans à ceux qui disoient : « *Seigneur Dieu, sois-nous en ayde ! — Seigneur diable,* » & aux autres : « *Appelle ton Christ qui te sauve,* » & autres noms si horribles, que toute créature en demande vengeance contre ces diables ainsi encharnés. Il y en eut qui percèrent le toict pour se sauver, se iettans du haut en bas, sans toutesfois en avoir meilleur marché que les autres, estans les uns massacrés par terre, les autres abatus à coups d'arquebouses. Il y en eut d'autres qui gagnèrent les murailles de la ville par où ils se iet-

Le massacre.

(1) Aujourd'hui Brouzeval, canton de Vassy.

(2) D'après une tradition locale, le second coup de la messe était pour les protestants le signal de se rendre au prêche.

(1) *France protest.*, VII, 502 (art. Morel).  
(2) Esclaron (Haute-Marne), canton de Saint-Dizier.

mort en chemin parmi les renga de ces bourreaux s'esbatans à qui donneroit le plus grand coup. Entre les autres n'est à oublier la femme d'un eschevin nommé Nicolas Thielmand, laquelle se cuidant sauver, fut tuée par deux laquais, qui luy ostèrent un demi ceint d'argent, & quelques autres bagues. Ce que voyant un sien fils, taschant de sauver sa mère, il receut un coup au travers du ventre. Le ministre ayant esté finalement contraint de cesser par un coup d'arquebouze, receut premièrement un coup d'espee comme il estoit à genoux, & puis deux autres sur la teste, desquels pensant estre blessé à mort, il s'escria bien haut, disant ces mots du pseaume trente un : « Seigneur,

*Mon âme en tes mains ie vien rendre,  
Car tu m'as racheté,  
O Dieu de vérité (1). »*

Lors fut pris & conduit vers le duc de Guyse, lequel commanda sur le champ de dreser une potence & le pendre. Mais Dieu ne voulant pas qu'ainsi fust, il fut mis entre les mains des laquais du cardinal de Guyse, qui le traictèrent fort inhumainement, iusques à ce qu'autant qu'il ne pouvoit marcher à cause de ses playes, ils le feirent porter sur une eschelle iusques à Esclaron, distant de deux lieues de Vassy, sans estre aucunement pensé : de là il fut mené à S. Disier, sous la garde de François des Bannes dit du Mesnil, capitaine du chasteau, où il endura infinies pauvretés, sans que Dieu permit qu'on touchast à sa vie. Car finalement l'an révolu, & quelques mois davantage, le prince Porcien reconduisant les reistres après la paix (2), & la mort de la plupart de ces meurtriers, comme nommément des deux de la Brosse, & du duc de Guyse, contraignit la douairière & mère dudit duc de le luy rendre. Le cardinal de Guyse, pendant ce car-

« C'est la sainte Esriture. » De quoy le duc se sentant confus : « Comment sang Dieu, » dit-il, « la sainte Esriture ? Il y a 1500 ans & plus que la sainte Esriture est faite, & il n'y a qu'un an que ces livres sont imprimés ? Par la mort Dieu, tout n'en vaut rien. » Voilà la théologie de celui que Charles, évesque de Riez, fit depuis parler si théologiquement à l'heure de la mort (1).

S'ENSUIVENT les noms de ceux qu'on a peu remarquer, tant des tués que des blessés, dont les uns moururent sur le champ, les autres après avoir languy quelque temps, aucuns sont aussi demeurés impotens, outre ceux desquels on n'a peu savoir les noms. Et avons bien voulu conter icy expressement les personnes, tant pour montrer la vérité du fait, que pour mieux manifester l'iniquité de l'arrest donné depuis à Paris contre ces povres gens, & si c'est sans occasion que ceux de la religion prindrent les armes défensives contre une telle & si intolérable tyrannie de ceux de Guyse. Ceux donc furent tués sur la place, la vefve [de] Pierre le lardinier, Denis Morisot, Jean Moisy, Jean de la Loge, le valet du capitaine Claude le ieune, Jaques de Mongo, Daniel gendre de Colas Dechès, Jacob Delavi, Guillaume Huciel, Poignan gendre de Havé, Guillaume Drotet, Jean gendre de Jaqui Luc, Claude de la Bouille, Claude Changuion, le Bateleur, Colas Couvrepuis, Jean Vauflenne, Simon Chigne, Claude Hancio, Baudesson, maffon, Mayllac, vigneron, Ioly, drapier, Pierre Jean, Girard dit Arneul, le gendre Jean Hélie, Jean le Pois, Colas Brifonnet, Colas, menuisier, dit Magister, Grand Colas, drapier, Simon Sonnet, la femme de la Nasse, beau-frère de Jean Michelot, Iullien Erleson, le serviteur de l'Espagnol, le Verrier, Frelin, crieur de vin, Pierre Peneur, Colin Bracho, Jean Frerot, le gendre de i, Antoine de Bordes. si le nombre des e Phelizet, Pierre

et sans doute aussi cette, lisons-nous dans Cardinal, tellement qu'on ière : Mon frère a tort.»

Le ministre  
Moral.

Liste des  
blessés.

Les tués.

Le cardinal  
de Guise.

Les blessés.

Matthieu, Pierre Heney, Didier la Magdaleine, Girard Dauzanvilliers, Benjamin son fils, Edme Symonnet, Lupin Lutrât, Iean Brachet, Jaques le Difmes & son fils, Nicolas Legier, Claude Lorci, Louys Sebillé, Nicolas Pestellat, Iean Esley, Guillemain Fretot, la femme de Iean le ieune, Marguerite, femme de Didier le Maire, Guichar Poulin, Antoine de Monget, Iean le Moine, Nicolas Colignon, Marguerite, femme de Iean Cordier, Claudine, vefve de feu Denys le Clerc, Iean Guyot & Ieanne fa femme, Antoine Flament, Iean Marchand, Pasquier des Champs, Iean Breschon, Claude Abreveux, Didier Didier, Claude le ieune, Edme Vailant, François Courbaut, Valentin Loricé, Claude Gallois, Nicolas Milot, Iannette fille de Remy Perrefson, Iean Humbert, Alix, fille d'Antoine marchand, Nicolas Cuffin, Claude Collot, Thomas de Bordes, Edme le Pois, Pierre Chauffour, Iean l'Evesque, Marie, femme de Jaques de Nenteul, Iean Coffinet l'aîné, Louys Courtois, Iean Moufot, Claude Royer, notaire & sergent royal, Henry Beauvais, Claude Iaquemard, Iean, tondeur, Iannette, femme de Symon Brachet, Nicolas Dauzanvilliers, Bastien Ioppineux, Charles Lutout, & fa femme, Antoine de Bordes, sergent royal, Didier Louys, Antoine Georges & fa femme, Iean Marey, Nicolas Brochot, Pierre Montariot, Marie, vefve de feu Pierre Girard, Antoine Humbert, Laurens Thiellemont, Nicolas Meufier, Claude Bourgeois, Jaques Belin, Iannette, vefve de feu Jaques Longthier, Didier le Moine, Henri Brachot & fa femme, Iean Iaquemard, Colin le Fèvre, Pierre de Bordeu, Nicolas Robin, Nicole, vefve de feu Iean Robin, André de Bordes, Iean Iaicquot, Claude Colle, Iean Gaidon, Claudine femme de Nicolas Raulin, Cirette, fille de Claude l'Anglois, Pierre Thiébaut, Didier Thiébaut, Claude, vefve de feu Claude Symon, la femme de Henry Lucot, Iean Dauphin, Claudine fa femme, Nicolas Paumier, Iean Humbert, Iean Blanchot, Claude Chigney, Nicolas Chauffe, Claude Guedon, la femme Pignot Lache, Marguerite, femme de Girard Lucot, Aaron Pheлизot, Henry Bonnemain, Michel du

Terme & Ieanne fa femme, Georges Villain, Iean Lamy, Supplix Bartel, & Marguerite fa femme, Nicolas Perin, Pierre Pichon. Gillon, fille de feu Pierre Symonet, Didier Lucot, & Nicolas le Clerc. Bref, il se trouva quarante-deux pauvres vefves chargées de pauvres orphelins. Le tronc des pauvres y fut auffi arraché & pillé, la chaire brisée en pièces, les morts pillés, iufqu'à estre deschauffés de leurs fouliers, plusieurs hommes & femmes despouillés se fauvans pleins de fang & de playes. Finalement, après ce bel exploit, le duc avec le cardinal de Guife son frère & la duchesse fa femme (laquelle paffant auprès des murailles & oyant les cris effroyables des pauvres gens, l'avoit envoyé prier d'efpargner les femmes groffes), vint dîner à Ertancourt, & de là coucher à Esclaron, prenans leur chemin vers Reins, où le cardinal de Lorraine les attendoit pour de là marcher à Paris. A grand'peine estoit-il à Esclaron que defia un nommé Alexandre de Gruier, ancien advocat du roy à Chaumont en Baffigny, pensionnaire dudit duc de Guife, avec le fufdit Claude le Sain, l'un des principaux entremetteurs de ce massacre, commencèrent à prendre informations à la faveur dudit duc, n'oyans pour tesmoins que les principaux defdits meurtriers, comme entre autres un nommé Montagne, massacreur de Iean Pataut, diacre de ladite église de Vaffy, Claude Digoine, maréchal-des-logis dudit duc, la Brosse l'aîné & autres semblables. Et quoy qu'un fi horrible meurtre sur les pauvres fuïets du roy affemblés sous la protection d'iceluy, fans aucunes armes, hormis deux efrangers qui avoient leurs espées, criaft fi haut & clair demandant vengeance à Dieu & aux hommes, si est-ce qu'au lieu de faire semblant pour le moins d'en faire iustice, les pauvres gens receurent mal sur mal; eftant huit iours après envoyé par la douairière le fieur de Thon nommé du Chastelet, avec commission de rechercher les armes par toutes les maifons, & de contraindre chacun d'aller à la meffe sous peine de la mort; le fieur de Paux vint encores puis après pour reconfermer les fufdites informations; ce nonobftant, Dieu donna telle vertu & conftance au refte de ces pauvres persécutés,

On fait le  
procès aux  
victimes.

L'église  
persévère

1562.

qu'ils recommencèrent à se rassembler pour faire prières les dimanches & festes, soir & matin, ce qu'ils continuèrent nonobstant infinies autres oppressions à eux faites nommément par ledit du Mesnil & un nommé Mombellart, iusques au premier d'août suivant. Tel fut l'inhumain & plus que détestable massacre des pauvres luthériens du roy à Vassy, qui se peut & doit appeller le premier commencement des guerres civiles qui s'en sont ensuivies, & de tous les maux qui en

sont advenus & adviennent à la chrestienté (1).

(1) On lira avec fruit, Vassy, la relation de Cretyers, fol. 613-617. Cette relation est de Bèze par rapport à la confirmation des noms des victimes, la confirme au contraire la plus frappante de toutes. M. Horace Gourjé a un récit manuscrit tiré de Vassy, et qui raconte ce qui s'est passé dans les mêmes lieux. Martyrologe, qu'il semble aussi Bull. de l'hist. du j.



1561.

Orléans.

Le prince de  
La Roche-  
sur-Yon  
nommé gou-  
verneur.



1561.

François  
Picard,  
cordelier.

le nombre de ceux de la religion. Alors, au contraire, un certain cordelier nommé François Picard, fut loé premièrement par ceux de la parroisse de saint Paul (la plus grande d'Orléans) à trois cens livres de gages, pour prescher toutes les festes, & depuis pratiqué par les chanoines [de] sainte Croix à huit cens livres de gages pour prescher tous les iours; en quoy il s'employoit d'une terrible véhémence, mais avec si peu de fruit pour ceux de sa religion, que plusieurs tous les iours ayans entendu les argumens qu'il proposoit de part & d'autre, estoient instruits par ce moyen, & se rengeoient de l'autre costé.

Les catholi-  
ques font  
appel au roi  
d'Espagne.

Artus Désiré.

QUELQUES uns de Paris en ces entrefaites, tant des docteurs de Sorbonne que d'autres des plus grands zélateurs de la religion romaine, désespérans de leurs affaires, s'oublièrent tant que d'entreprendre de solliciter le roy d'Espagne de se vouloir mesler de l'estat du royaume de France à bon escient. Et, pour le comble de leur audace & folie, choisirent pour leur messager un certain prestre rimailleur, des plus impertinens hommes du monde, nommé Artus Désiré (1); mais outre ce qu'il n'est vraisemblable que le roy d'Espagne eust voulu prester l'aureille à une telle entrepryse, la providence de Dieu y besongna, ayant esté descouvert ce dessein par un certain peintre de la royne mère, nommé Nicolas, lequel en ayant donné l'avertissement à Orléans, où il favoit que ce messager avoit son adresse chés le curé de saint Paterne, homme de mesme humeur que luy, l'affaire fut si bien conduite, qu'Artus s'estant mis sur l'eau pour descendre iusques à Tours ou plus loin, fut surpris avec son paquet par le prévost des mareschaux d'Orléans au commencement du mois de mars. Et, pour ce que choses de si grande conséquence se trouvèrent en ce paquet, il fut advisé qu'on mèneroit le prisonnier au roy, ce qui fut fait. S'enfuit la teneur de ce qui se trouva au paquet escrit en une grande feuille de vellin, en letre fort menue, que j'ay bien voulu inférer de mot à mot, non pas que tels badinages valent le publier, mais afin que la postérité cognoisse & déteste aussi bien

l'insuffisance que la mauvaistié de tels esprits.

« CHER Sire, roy très catholique, prince très chrestien, esleu par la grace de Dieu, des plus sapiens, supreme & souverain seigneur de tout le monde, pour le régime, gouvernement & défense de sa république chrestienne, très humble salut. Le zèle grand, ô Sire, de la maison de Dieu, a tellement dévoré, consumé & mangé en nous la timidité, crainte & peur de nos personnes, que nous sommes totalement assurez de vostre très chrestien vouloir & désir de corriger & punir, vaincre & debeller tous les profuges & bannis de la sainte société & congrégation des vrayz fidèles & catholiques. A la requeste desquels, & en spécial de la part de tous vos très humbles & très obéissans clergé, bourgeois, marchans & menu peuple de la ville, cité & université de Paris, préservés & gardés par grace spéciale de Dieu iusques aujourdhuy, de la véneneuse & mortifère poison luthérienne, nous venons par devant vostre très noble & très sacrée Maiesté, vous supplier & requérir & prier très humblement qu'il vous plaise de vostre bonne grace & clémence acoustumée toujours augmenter, accroistre & persister au bon vouloir & zèle grand que nostre Seigneur vous a donné pour soutenir, ayder & défendre sa sainte & fructueuse religion chrestienne, à son honneur & gloire, & louange de tous ses benoists saints & saintes de paradis, donner courage, confort & ayde de vostre parole audit populaire chrestien envers tous magistrats & gouverneurs de France, qui pour aujourdhuy donnent telle faveur, puissance & autorité aux ennemis de nostre foy catholique, que chacun estime devoir advenir de brief un si grand trouble, sédition & préparation de mort sanguinolente entre les chrestiens, si par la miséricorde de Dieu & de vous n'y est pourveu, que depuis la création du monde ne fut veue telle calamité, misère, pauvreté & tribulation, qu'on verra estre entre le père & le fils, & royaume contre royaume, ainsi qu'il est escrit en saint Matthieu, chapitre 24 : « *Consurget gens contrà gentem & regnum adversus regnum.* » Au moyen de quoy seront soutenus, révérez & autorisés les faux prophètes de l'Antechrist ià venu à Genève & de la par-

1561.

Une lettre  
à Philippe IILes progrès de  
l'hérésie.

(1) Voy. ci-dessus, page 375.

Les catho-  
liques  
persécutés.

tie de Germanie, receus & entretenus des plus grosses maisons, & palais des nobles & principaux régens de nostre royaume, comme il est manifeste & notoire d'un nommé Théodore de Bèze, d'un Viret, & autres plusieurs misérables, malheureux compagnons de Calvin, grand prédicant de Genève, lesquels ordinairement preschent, publient & enseignent és salles, chambres, & cabinets desdits seigneurs & gouverneurs, hérésies, blasphèmes, erreurs problématiques, scandaleux & diffamatoires contre l'honneur du saint sacrement de l'autel, de la benoïste vierge Marie, mère de Dieu, & de tous les saints & saintes de paradis. Et sont lesdits hérétiques tant ouïs & favorisés que tout ce qu'ils disent, opinent & délibèrent, est en danger d'estre mis en effect & exécution, de sorte que par conseil & advis d'iceux, nostre feu roy François dernier décédé (que Dieu absolve), a esté ensepulture tacitement à la lanterne, comme un pauvre estranger mécanique, sans aucune préface d'honneur, ne service divin, n'estant mémoire depuis mille ans avoir esté veu un tel mespris, iniure ou vitupère à si grand seigneur roy que cestuy-là, [ce] qui a causé un merveilleux trouble, scandale, murmuré aux bons chrestiens; lesquels sont pour le iourd'huy tant esbahis, troublés, vexés & persécutés des iuges schismatiques, qu'il n'y a si homme de bien tant grand soit-il qui ose mot dire, s'il ne veut souffrir & endurer grande persécution en sa personne, parce que lesdits catholiques n'ont homme qui leur tienne la main. Et sont le plus souvent appréhendés & détenus és prisons estroitement, avec grands cousts & dommages en leurs biens, & les apostats, moines & religieux, faux prédicans, & autres prestres mariés esclargis, délivrés & mis en pleine liberté & assurance de leurs personnes, sans aucune amende ne punition corporelle, par une pleine grace & rémission donnée, publiée & criée à son de trompe par les carrefours de ladite ville de Paris ausdits hérétiques, & par le conseil & advis mesmes d'un des plus grands & principaux gouverneurs suspects & favorables, qui, en présence de cent ou fix vings docteurs vénérables de la sainte théologie, a voulu dire & soutenir n'estre licite & convenable de

brusler lesdits hérétiques contre toute la détermination de l'église & sacramentaires, comme approuvé par Constance, auquel furent clef, Jean Hus, Iérôme tous schismatiques, & sentence de la sainte assemblée tant du vieil que du nouveau testament, où il est fait mention de la punition & bruslement qu'il est escript au chap. 15, où il est dit mit le feu aux queues des regnards (1), par les figures lesdits hérétiques corriger & punir par exemple comme il est semblé au premier livre des Rois, où il est dit mit à mort tous les fideles de Baal qui dévoient le peuple; & encores par approbation & testimony avons la parole de Iésus Christ en saint Mathieu, qui dit, parlant d'une mauvaise herbe qu'on « *Alligate eam in fasciculum* » (2), qu'ils doivent la lier par peine de feu; & testimony saint Paul qui disoit « *Utinam abscindantur* » (3), à la mienne que tous ceux qui ne se convertissent empeschent fussent condamnés de vous; voulant conclure qu'il est très nécessaire d'en faire briefve mention qu'on ne sauroit d'occasion ni moyen de persister en son hérésie de ne le punir, ce que saint Augustin soutient en *Gaudentii*, où il dit de la religion chrestienne qu'il se plaignent grandement de mensonges & passions qu'il endurent par la persécution corporelle des roys & autres princes chrestiens s'en doivent esbahir, qui le veut ainsi. Toutes ces preuves furent comme dit est, déclinées, & rebutées, & plein, avec grosse dé-

(1) Juges, XV, 4.

(2) Matth., XIII, 30.

(3) Gal., V, 12.

1561.

dire aucune chose qui touche leur honneur, iniurians & menaçans lesdits catholiques de leur oster & couper le pain de vie, qui est le précieux corps de nostre Seigneur Iésus Christ au saint sacrement de l'autel, par abolition de la sainte messe, imprimée, publiée & crîée en pleine foire par les villes de ce royaume, ce que lesdits prédicans de Genève eussent desjà impétré sans quelques gens de bien qui y tiennent la main. Et aussi qu'ils craignent, comme les iuifs, le tumulte & rebellion de ladite ville populeuse de Paris, en laquelle sont encores grandes compagnies de bons chrestiens, de trop plus fortes que le nombre des mauvais, s'ils avoient appuy de quelque grand seigneur qui leur tint la main contre lesdits ennemis de la religion, qui depuis peu de temps en ça ont impétré lettres de commandement du roy ou de ses gouverneurs, par lesquelles il est commandé & enjoint estreitement à tous prédicans de ladite ville de Paris, ne prêcher que simplement l'Evangile, c'est-à-dire toute crue, sans aucune interprétation de saints docteurs de l'Eglise, afin de leur clorre & fermer la bouche, & par le menu mettre tout en ruine & perdition, comme cognoissans bien que, par le moyen desdites prédications qui ont abbayé contre les gros lousps, ladite ville de Paris a esté préservée & gardée iusqu'ici par la grace de Dieu, sans lesquelles long temps y a que nous fussions tous des réprouvés malheureux. Et pour ce que nous voyons ledit royaume en péril & danger d'estre du tout subverti & perdu, & encores, ce qui est beaucoup à craindre, que nostre ieune roy très chrestien sous bas aage, n'en soit au temps advenir instruit & contaminé, nous sommes venus vous advertir & informer de toutes ces choses, comme le plus prochain du sang, & auquel en appartient la cognoissance & réformation, & non à autre, tant pour la charité de Dieu, que pour la royale consanguinité fraternelle de vostre très chère & bien aimée compagne & espouse, pour ausquelles choses obvier & remédier, supplions de rechef très humblement vostre très sacrée Maïesté en la vertu de Dieu & amour de chrestienté, prester la main à son Eglise gallicane, & advertir si bien les magistrats & gouverneurs du-

L'hérésie  
prêchée  
dans Paris.

Le roi  
d'Espagne  
défenseur de  
l'Eglise  
gallicane.

dit royaume de France, que vos admonitions, remonstrances & advertissemens leur servent d'une verge de correction, crainte, & amendement, pour les garder & empêcher de ne mettre à exécution leur délibération & entreprise telle que le bruit est, & qu'on estime devoir avenir de bref, si de vostre grace & miséricorde n'y est donné par vous empêchement. Car les présages de douleur & tristesse sont si grands devant la face de tout le monde, qu'aujourd'huy, comme dit le prophète Iérémie (1), les voyes, chemins & sentiers de France pleurent, gémissent & souspirent, tant sont mouillés & arroufés de larmes, regrets, souspirs & pleurs de vrais fidèles & catholiques; de sorte & manière que le iuste sang des esleus & prédestinés crie & demande vengeance à Dieu de l'homicide & occision de tant de pauvres ames perdues & damnées par le défaut desdits magistrats & iuges mal sentans de la foy, & comme n'ayans aucun moyen de fuir & éviter l'ire & la fureur contre les satellites & réprouvés enfans de perdition, vous cognoissent estre pour le iourd'huy le premier défenseur & protecteur de toute la religion chrestienne, invoquans, requérans & supplians vostre bonté & clémence avoir pitié, charité, & compassion de la douleur, tristesse, angoisse & amertume qu'ils portent, & entendre leurs clameurs, plaintes & doléances; & après Dieu n'avons aucune espérance pour le présent qu'en vous, très cher Sire, croyans fermement que nostre Seigneur Dieu vous a laissé en ce monde après les autres, en ce temps misérable & calamiteux, pour faire quelque chose de bon pour la défense de sa religion, & pour l'ayde & consolation desdits supplians qui continuellement prient pour vostre santé & prospérité, afin que Dieu vous donne la grace de parvenir au-dessus de toutes vos affaires, & que sous votre protection & sauve-garde ils puissent vivre & mourir en la foy, paix & union de nostre mère sainte Eglise, selon l'ordre, forme & manière de tous leurs pères anciens & amis trespasés. Et en cest endroit estre imitateur du feu empereur Charles, de bonne mémoire, vostre bon père, que Dieu absolve, etc. »

1561

(1) Lament., I, 4.

1561.

CHACUN peut voir par la lecture de ce que dessus, ce que méritoit non seulement ce malheureux, mais aussi surtout ceux qui l'avoient mis en besongne par le témoignage même du prisonnier, compris és deux requestes présentées par luy, l'une au roy & l'autre à la royne mère, en ces propres mots :

AU ROY.

Requête  
au roi,

« SUPPLIE très humblement Artus Désiré, povre prestre, le plus dolent, misérable & malheureux pécheur envers vos personnes & autres princes & grands seigneurs par luy offensés, que le feu, le ciel & la terre demandent vengeance de ses crimes de lèze-majesté à l'encontre de luy. Toutesfois sachant bien & cognoissant que le propre usage des princes est d'estre miséricordieux envers leurs povres sujets, suivant le commandement de nostre Seigneur, se confiant du tout en leur clémence & bonté, vous supplie tous de tout son cueur, force & puissance, luy remettre la vie, & par la charité & bonté qu'avés en Dieu & vostre dit prochain, luy ordonner pour ses démerites prison perpétuelle seulement, ou les galères, pour & afin qu'il ayt moyen de faire pénitence, & de ne l'envoyer devant le iugement de Dieu, lequel il craint sans comparaison plus que la mort corporelle. Et ce faisant, à tousiours & à jamais priera pour vostre santé & prospérité, requérant de rechef miséricorde à vous tous, messeigneurs, en ce temps idoine aux pauvres pénitens, miséricorde, miséricorde, miséricorde !

A MADAME LA RÉGENTE,  
ARTUS DÉSIRÉ.

Et à la reine.

» O noble dame miséricordieuse, pour la charité & amour de feu très chrestien roy Henry, vostre espoux, que Dieu absolve, lequel m'envoya faire une neufvne à nostre dame de Lorette, plaïse vous me remettre la vie, & estre mon intercedente envers monfieur le roy de Navarre, & messieurs le cardinal de Lorraine & de Chastillon, me pardonner & m'ordonner prison ou gallère perpétuelle pour le reste de mes ans, & pour prier perpétuellement pour le roy, pour vous & pour tous mes sei-

gneurs ; car ie craint le iugement de Dieu corporelle. »

Ce nonobstant, il vint au parlement au lieu de l'envoyer à la prison, & se fit la matière plus longue au convent de toutesfois il sortit d'a-on point où parlait.

Le mardi de Pâques, l'assemblée de ceux de la ville se fit au parlement, en la maison nommée Jean d'Alit, sur les neufs, le prévost induit par Hilaire à se transporter ceste assemblée, prit les notaires, & en fit un verbal à la cour ; & ne put de ne point de religion pour cela, pour suite. Cela fut la religion commença quelques grandes compagnies en une portèrent iusques auquel iour ayant prescheroit en l'assemblée à huis ouverts en logis où pendait le regnard, infinies personnes de religion romaine par où s'il estoit vray ce docteur & de l'assemblée la religion réformée dans ce logis, voire que plus de deux cents demeurèrent dedans, lesquels menages (1) en une autre papeur nommé Jehan fit un sermon sur le docteur, ce qui contenta les auditeurs, comme au regnard, que ceux d'avant les plus grands demeurèrent tous ensemble qu'on les avoit grâces de mille calomnies. Lafontaine (2) presch-

(1) Antoine Chanorrie (Voy. page 84).

(2) Voy. ci-dessus, page 84, confondre Robert le Méléans, avec Charles de La Fontaine.

1561.

Hugues Sureau  
dit du Rosier.

en un lieu appelé Guignigaut, il en advint de même, ayant de rechef esté contraint Desmeranges de faire un autre sermon au lieu appelé le Lièvre d'or, & du Rosier (1), encores un autre en une grange appartenante à un nommé Pierre Mesmin; toutes lesquelles assemblées, graces à Dieu, se firent & parachevèrent sans bruit, tumulte, ni désordre quelconque, & dès lors commença d'estre la porte ouverte à tous ceux qui vouloient entrer. Ce neantmoins, pource que cela estoit outrepasser les limites de la permission cy-dessus mentionnée, les ministres se présentèrent le lendemain aux eschevins en la maison de ville, leur remonstrans que ce qui estoit advenu n'estoit procédé ni d'eux ni de ceux de la religion, ains de la seule affection de ceux de la religion romaine estans venus en leur assemblée, sans y estre appellés ni aucunement sollicités d'y entrer, & les prians, s'ils en escrivoient à la cour, de n'oublier leurs excuses, & de bien advertir que le tout estoit passé sans tumulte ni désordre quelconque. A quoy fut respondu par les eschevins qu'ils estoient tenus d'advertir le prince, leur gouverneur, de ce qui estoit advenu, mais qu'ils escrivoient simplement le fait à la vérité, & rapportans au roy de ce qu'il luy plairoit en ordonner. Ceste réponse ouïe, Lafontaine fut envoyé en cour, là où le tout entendu & ne se trouvant personne qui s'en plaignist, il ne s'en ensuivit autre chose, & par ce moyen continuèrent dès lors leurs assemblées publiques.

Un tisseur de  
toile,  
26 mai.

Le lendemain de Pentecoste 26. de may, s'exerça une cruauté estrange contre un pauvre texier de toiles au bourg de Châteauneuf (2), distant d'Orléans de sept lieues, lequel ainsi qu'il retournoit de la Cène, qui s'estoit célébrée en la ville de Gergueau (3), à deux lieues de là tirant vers Orléans, & qui estoit l'église réformée la plus prochaine, fut assailli par certains meschans, induits par le procureur du

roy de ce lieu là, en sa maison, laquelle estant forcée, ils n'oublièrent de commettre en sa personne toutes sortes d'inhumanités; & finalement luy ayant crevé les yeux, le traînèrent par toutes les fanges & boues du bourg, puis luy ayans coupé le nés & les oreilles, le jetterent dans la rivière de la Loire, & comme il tafchoit encores de se sauver, l'affommèrent à coups de pierres (1). Ce fait rapporté à la cour, le bailliy d'Orléans fut ordonné pour en iuger diffinitivement; lequel s'estant faisi d'un nommé Verdet, procureur du roy & principal auteur de ceste cruauté, le condamna avec deux de ses complices à estre pendu & estranglé à Orléans, en la place nommée le Martroy. Ce qu'estant exécuté, peu s'en falut qu'une grande esmotion n'en advint, d'autant que le bailliy ayant ottroyé à la femme le corps de Verdet son mari, pourveu qu'il fust enterré sans solennité aucune, il n'y eut au contraire cloche dans la ville qui ne sonnast, ni lumineuse dans les églises qui ne fust portée, avec un convoi de fort grand peuple, disans qu'ils acompagnoient le corps d'un martyr ayant souffert mort pour la foy catholique. Ce neantmoins l'esmotion ne passa plus outre, s'estans ceux de la religion réformée tenus cois en leurs maisons.

Verdet, procureur du rc

Au même temps & même iour que dessus, à favoir le lendemain de Pentecoste, un certain messire Hierosme, vicaire d'une église appelée nostre Dame du Chemin, près la porte Bourgongne, à Orléans, perça les yeux de son image pour la faire pleurer, ayant mis des oignons & du sel dans le trou, ce qu'ayant esté incontinent descouvert, il se sauva à trois lieues de là, en un village nommé Arvoy, à deux lieues de Gergueau, où il joua un autre personnage, ayant avec un autre prestre, son complice, suborné un certain payfant duquel la femme estoit morte environ un an auparavant, & fut ceste farce iouée en la façon qui s'ensuit. Sept ou huit iours durant le prestre qui contrefaisoit l'ame de ladite femme faisant au soir un grand bruit en ladite maison, le payfant aposté venoit querir messire Hierosme, qui y accouroit avec plusieurs voisins avec son surpelis, son ef-

Un miracle  
manqué.L'esprit  
d'Arvoy.

servait les églises de La Rochelle et de Marennes vers 1558. Voy. ci-dessus, pages 77 et 88.

(1) Sur Hugues Sureau dit du Rosier, voy. *France protest.*, IX, 329.

(2) Châteauneuf-sur-Loire (Loiret).

(3) Aujourd'hui Jargeau, à quatre lieues d'Orléans. C'est là que devait se réunir en 1601 le seizième synode national.

(1) *Hist. des Martyrs*, fol. 618.

tole, sa croix & son eau bénite, & son livre de coniuration dont il fulminoit à plaisir, commandant à l'esprit de sortir s'il n'estoit de Dieu, & de parler s'il estoit de Dieu. L'esprit s'estant abstenu de faire bruit quelques iours, recommence de rechef; coniuré, déclare finalement d'une voix fort basse « *que si on luy amenoit une fille innocente, il déclareroit de grands mystères.* » Ceste fille bientoist trouvée & apostée par ces prestres, est conduite un soir par hommes & femmes du village en la chambre du paysant où on ne voyoit goutte, là où ayant messire Hierosme à son aurreille pour luy mettre en la bouche tout ce qu'elle avoit à dire, elle coniure l'esprit (c'est à dire le prestre qui estoit en la ruelle du li&), « *de par Dieu, la vierge & tous les saints de paradis, qu'il luy dist qui il estoit.* » Il respond « *qu'il est l'ame de la femme du maître, nommant le mari, trespassée il y avoit environ un an.* »

INTERROGUÉ « *où il avoit tousiours esté depuis?* » Respond « *en purgatoire, iusques à trois semaines ou environ qu'il en est sorti.* »

« *POURQUOY il y avoit tant demeuré?* » Respond « *par faute de meses & paresse de son mari.* »

« *[CE] qu'on faisoit en purgatoire, & quelles gens elle y avoit cogneus?* » Respond merveilles, & nomme plusieurs catholiques romains, hommes & femmes décédés devant & depuis; il prie la fille qu'elle advertissè chacun d'estre bon catholique, pour n'aller point en enfer, & d'avoir pitié des pauvres trespassés.

« *POURQUOY il n'est soudain monté au ciel au partir du purgatoire?* » respond « *pour ce que Dieu luy avoit otroyé de visiter les enfers devant qu'entrer en paradis pour y reconnoistre ceux qui y estoient tombés, afin d'avertir les vivans de penser à eux & de se donner garde des huguenots,* » nommant sur cela par noms & surnoms plusieurs personnes d'Orléans, de Gergueau, Chasteauneuf & lieux circonvoisins qu'on savoit estre de la religion réformée.

PLUSIEURS telles demandes se firent par l'espace d'environ deux mois, estant tousiours adjuvè l'esprit de ne s'en aller qu'il n'eust respondu à tout ce qu'on luy demanderoit, de forte qu'on y accouroit de toutes parts. Plusieurs

mesmes de la religion, lesquels aucun accès estoient cogneus tant bien que la fraude couvrir si seulement de la chandelle, & bre, ou si on eust devoit ce prestre est-ce que le fait est certain iusques à d'Orléans (1), qui n'aveuverte profession de sollicité d'y pourvoit qui faisoit l'envoyoit iamaïs le paysant & de la messire Hierosme, pour la deuxiesme niers menés à Orléans fessa bientoist ce que tres vilénies beaucoup endurées de ce Parquoy furent les à avoir le fouet par à estre fouettée tous en appelèrent, & trouva moyen d'eschapper sa mère, laquelle fille estoit en grand pitié si elle poursuivoit seroit contrainte de cachée, ramena sa se fait sur elle l'extence, après avoir pel. Quant aux hommes menés à Paris, & savoir depuis quel avoient reçu.

SUR la fin du mois d'autant que ceux qui tourmentoient cruellement les malades de l'hospice de l'église réformée animés par leurs parents les magistrats allèrent en ordre, & quelquant eslevés contre le toxin, l'un d'eux sur la place, & d'un paisible & croissoit iusques à ce point que Poissy bailla telle honte à la religion quasi par ioinct que les Estats requis des temples, patiens & indiscrets franchises qu'on leur

(1) Jérôme Grosloot, Champ-Beaudouin. Voy.

1561.

Claude  
du Moulin.

furent de quelques convents & autres temples en divers endroits du royaume. Ce qu'entendans ceux d'Orléans, & notamment comme ceux de Tours preschoient és cordeliers, & ceux de Bloys au temple sainte Soleine, se délibérèrent d'en faire autant. Et combien que les ministres députés qui estoient à la cour leur eussent envoyé exprès Claude du Moulin, ministre de Fontenay le Comte (1), pour les advertir & prier de se garder de faire une telle faute, ce neantmoins peu de iours après cest advertissement, six hommes, sans que les autres en sceussent rien (comme il a esté bien avéré depuis), se saisirent du convent des Carmes, qui fut tantost rempli de ceux de la religion, sans toutesfois toucher à aucune chose, rien piller ni rompre. Monterud, lieutenant du prince gouverneur, y accourut; mais il ne peut iamais les en faire desloger, iusques à ce que quatre iours après estans venues lettres comminatoires dudit prince, le temple fut quitté sans que prieur ni moines eussent de quoy se plaindre, continuèrent les assemblées en bon repos & croissans tous les iours iusques au massacre de Vassy.

Sully.

La ville de Suilly (2), assise sur la rivière de Loyre, bailliage d'Orléans & à dix lieues d'icelle, est suiette au sieur de la Trimouille, & y a un collège de quatorze chanoines & de treize chapelains qui luy servent ordinairement de récompense des serviteurs de sa maison, gens volontiers ignorans & acoustumés à toute dissolution, infectans le reste de la ville, de sorte que les habitans d'icelle ont esté long temps en proverbe à leurs voisins, comme gens sans esprit & inutiles; ce neantmoins Dieu y donna cognoissance de sa vérité à quelques uns, de sorte qu'après la mort du roy François second, M.D.LXI, dix ou douze des plus apparens se désistèrent d'assister à la messe & autres cérémonies. Or, avoient-ils ceste coustume de faire prescher de reng & d'année en année les quatre mendiens (3): suivans cest ordre les augustins qui avoient le bruit de prescher plus purement que les autres mendiens, devoient pres-

cher ceste année-là le temps de l'avent & du careme. Cela fut cause que les dessuésdits de la religion réformée ne faillirent d'envoyer à Orléans pour avoir quelque personnage à leur dévotion. Au contraire, ceux de la religion romaine se doutans de cela, firent tant sous main par leur archidiaque de Suilly, diocèse d'Orléans, qu'ils eurent un cordelier; ce qui fut cause d'un grand bien, d'autant que les susdits de la religion qui se fussent contentés d'un moine augustin, firent prescher publiquement un ministre de la parole de Dieu. Et dès lors commencèrent à s'assembler trois fois la sepmaine au grand regret de leurs adversaires; entre lesquels un certain gentilhomme nommé la Motte Potin (qui depuis leur fit de grands maux), ayant voulu assister à l'assemblée, s'en despartit bientôt, disant à haute voix, « *que s'il y avoit dix hommes de sa volonté, il mettroit toute ceste compagnie en pièces.* » D'autre part le cordelier feit tout au rebours de ce qu'espéroient ceux qui l'avoient fait venir prescher, & prescha directement un iour contre le purgatoire; mais intimidé par ceux qui le mettoient en besongne, peu à peu il desguisa son dire. Cela fut cause que quelques uns de la religion l'assaillirent en dispute en sa chambre, & fut l'issue de ceste dispute quant au cordelier telle qu'on eust sceu désirer, mais non quant audit gentilhomme & à ses adhérens, qui firent bien sentir depuis combien cela leur avoit accru leur mauvaise volonté, ainsi que cy-après sera dit en son lieu.

La première assemblée de ceux de la religion en la ville de Nevers pour ouïr la parole de Dieu se fit d'environ treize ou quatorze personnes seulement, le 23. de mars M.D.LXI, par le moyen d'un nommé de la Planche (1), ministre en la ville de la Charité, & s'estant tost après ce nombre grandement accru, furent dès lors esleus quelques diacres & surveillans pour continuer quelque lecture de l'Ecriture & les prières selon que le temps & les aguets de leurs adversaires le pouvoient souffrir, lesquels voyans cela délibérèrent de les empêcher par quelque notable effort. Pour cest

1561.

La Motte  
Potin.Nevers.  
Une première  
assemblée.  
23 mars.De la Planche.  
ministre.

(1) *France protest.*, IV, 433. — D'après Gaberel (*loco cit.*), Claude du Moulin étoit à Fontenay depuis le 20 juin 1560.

(2) Sully-sur-Loire (Loiret).

(3) Voyez ci-dessus, page 116.

(1) Jean Logery dit de la Planche (*France protest.*, II, 312).

1561.

effect donc ils publièrent une procession générale & extraordinaire au 10. de may suivant, en laquelle devoit assister l'évesque en ses habits pontificaux & y donner quarante iours de pardon, sans oublier le sermon du iacopin nommé frère Jean, trouvé homme très séditieux & propre à esmouvoir le peuple à tumulte & sédition.

Ces iours venus, & tout ce que dessus étant parachevé sans avoir rien omis de ce qu'ils prétendoient, Dieu voulut toutesfois que personne ne s'esmeust pour en venir aux mains; mais bien usoit-on de grandes menaces. Ce nonobstant ceux de la religion prenans courage se mirent en devoir de recouvrer un ministre pour mettre en estat leur église. D'autre costé, leurs adversaires ne dormoient pas, & désirans de prévenir l'arrivée du ministre, firent tant douze iours après la susdite procession par le conseil de l'évesque & de son chapitre, que le lieutenant & advocat du siège royal de S. Pierre le Moustier, ennemis iurés de la religion réformée, venus exprès à Nevers, firent défendre par les carrefours de la ville de faire aucune convocation ou assemblée en public ni en particulier sur les peines contenues es édits du roy. Mais un advocat esleu pour ce faire par ceux de la religion s'y opposa formellement, en tant que cela tendoit à empêcher la liberté honneste de se pouvoir assembler avec ses voisins, telle qu'elle estoit permise par lettres patentes du roy, données à Fontainebleau le XIX. avril audit an. Ceste opposition ainsi faite, s'estans assemblés en une certaine maison, le lendemain de Pentecoste, environ 35 personnes à six heures du matin, pour faire prières à leur manière acoustumée, voici soudain grand nombre de peuple tout mutiné; tant à cause de la susdite proclamation faite deux iours auparavant, que par un autre sermon du mesme iacopin fait l'après dinée de Pentecoste, accourut à l'entour de ceste maison avec telle furie qu'il n'y avoit ordre de se jeter entre leurs mains pour sortir. Outre cela, le toxin commence à sonner à toute force en un monastère dit S. Estienne en Bourg, qui n'est en la iurisdiction du seigneur duc de Nevers, étant aussi ledit bourg de tout temps peuplé de mutins & de séditieux. Sur cela les pauvres gens enfermés ne fai-

sans semblant quelconque de résister autrement qu'en opposant les portes & les fenestres fermées & voyans une telle furie, & qu'après avoir rompu les verrines & fenestrage à coups de pierres, on menaçoit de mettre le feu dans la maison, finalement, après ardentès prières à Dieu, se mirent sous sa sainte protection, sortans en rue au travers de ces lions affamés de leur sang, desquels toutesfois (chose miraculeuse) Dieu les garentit tellement que, sans avoir receu autres coups que de bec, ils se sauvèrent en leurs maisons. Qui plus est, à l'instant mesmes Dieu voulut que les baillif, lieutenant & procureur général du sieur duc auquel appartient la iustice ordinaire, se trouvant en place firent tout devoir d'appaier la mutination. Et combien qu'au lieu d'estre bien obéis ils fussent eux-mêmes en danger, si est-ce que pour en sauver quatre qui estoient encore restés au dedans de la maison, ils furent le moyen de justifier ouvertement tous ceux qui s'y estoient assemblés, d'autant que la iustice entrée dedans, au veu & sceu de tout le peuple, n'y trouva ni hommes ni femmes. Par ainsi s'esvanouit ceste sédition pourchassée par l'évesque & les siens, sans aucune effusion de sang, hormis qu'un certain ieune clerc du greffe se trouvant à la porte du logis où il avoit esté envoyé exprèsément & de bon matin par un advocat sien parent & grand ennemi de ceux de la religion, pour espier & remarquer ceux qui entreroient en ceste maison ou qui en fortiroient, y fut vainement blessé, foulé aux pieds, trainé par les boues & volé de ses habillemens, quelque devoir qu'il fist de iurer qu'il estoit des leurs, & qu'il avoit ce iour là ouï la messe, invoquant la vierge Marie & tous les saints & saintes de paradis.

Ce nonobstant, l'évesque & son clergé, combien que leur conspiration eust esté renversée, ne désistèrent pour cela, ains s'assemblans avec quelques uns des eschevins & conseillers, & autres des plus apparens de la ville, au desceu des eschevins & conseillers qui estoient de la religion, & pour prévenir l'accusation qui se pouvoit faire contr'eux envers ledit sieur duc (1) qui

1561.

Frère Jean,  
jacopin.

On demande  
un ministre.

L'assemblée  
est menacée.

On avertit  
le duc.

(1) François de Clèves, en faveur de qui le comté de Nevers avait été érigé en duché-



1561.

Le sieur de  
Giry.

effoit pour lors en cour, y dépeschèrent en poste un gentilhomme, tant pour coulourer leur fait que pour accuser ceux de la religion réformée; & eut tel poids ceste fausse accusation que le dit seigneur duc commanda audit sieur de Giry, lieutenant de sa compagnie, de se rendre incontinent en sa ville de Nevers avec telles forces qu'il verroit estre de besoin, afin de pourvoir aux troubles advenus. Estant donc Giry arrivé le 7 iuin, après avoir usé de grandes menaces envers les principaux de la religion, il fit publier, par l'avis de l'évesque & de ses adhérens, une procession générale & du tout extraordinaire, avec commandement à chacun de s'y trouver en dévotion sous peine de la hard. Estant donc le iour venu & la procession faite, il fut aisé à descouvrir ceux qui n'y avoient assisté, és maisons desquels Giry s'estant transporté avec main forte, se saisit des armes qu'il y trouva, menaça & adiourna en personne, au lundi 9. du dit mois, ceux qui s'estoient absentes, emprisonna ceux qu'il y trouva, les interroguant de leur foy, & non de la fédition advenue, & contraignit mesmes quelques uns d'abiurer. Cependant ceux de la religion ayans mieux informé ledit seigneur duc obtindrent lettres, par lesquelles il luy fut mandé de mettre les prisonniers en liberté, & généralement de remettre le tout en son premier estat; à quoy aussi il obéit, au grand regret de ceux qui l'avoient mis en besogne.

Jean-François  
Salvart dit  
du Palmier.

Peu de iours après, à favoir le 27 du mois, arriva le ministre qui leur estoit envoyé, Jean-François Salvart (1) dit du Palmier, à la venue duquel ceux de la religion reprenans un merveilleux courage, commencèrent de s'assembler par quartiers, & de nuit en diverses maisons. Et pour ce que tost après leur nombre s'accrut tellement que leur ministre ne pouvoit fournir à tant de diverses assemblées, ils recommencèrent de s'assembler en commun (de nuit toutesfois), à l'heure & au temps qu'ils avoient acoustumé

pairie en 1538. Il avait épousé Marguerite de Bourbon, et se trouvait ainsi beau-frère du roi de Navarre et du prince de Condé.

(1) V. sur Jean-François Salvart ou de Salvart, *France protest.*, IX, 133, et *Bull. de l'hist. du protest.*, XII, 229. On trouve un autre François Salvard (Salluardus), pasteur à Lyon en 1565.

devant la fédition. Sur cela, voici arriver l'édit de juillet, par lequel les assemblées estoient interdites, & lequel édit ayant esté présenté au bailli de saint Pierre le Moustier, ou son lieutenant, il fut ordonné, suivant la réquisition de l'avocat du roy, que la publication d'iceluy s'en feroit solennellement par toutes ses villes du ressort. Ce qu'ayans entendu ceux de la religion, déléguèrent huit notables personnages de leur assemblée pour s'y opposer, lesquels s'adressans à Antoine Badineau, greffier du bailliage, ainsi comme il en vouloit faire la publication, déclarèrent tout hautement qu'ils s'y opposoient, en ce seulement qu'on voudroit les empêcher de s'assembler paisiblement & avec toute modestie, pour prier Dieu & pour ouïr la pure prédication de sa sainte parole, protestans toutesfois de vouloir vivre catholiquement selon la parole de Dieu, & rendre au roy leur souverain seigneur toute due obéissance & sujétion, vers la maiesté duquel ayans envoyé présenter requête pour estre ouïs en son conseil privé en leurs causes d'opposition, ils requéroient la publication de l'édit estre mise en surseance, & en cas de refus, que les peines contenues en l'édit ne pourroient courir contr'eux iusques à ce qu'ils eussent plus particulièrement entendu la résolution de sa Maïesté.

TELLE fut ceste protestation, dont ils prindrent acte par main de notaire; nonobstant laquelle l'édit fut publié, & d'autre costé aussi ceux de la religion ne laissèrent de continuer leurs assemblées. Leurs adversaires voyans cela ne faillirent d'envoyer à la cour deux gentilshommes, deux prestres & deux du tiers estat, avec infinies accusations, nonobstant lesquelles ils ne peurent rien obtenir à leur profit du seigneur duc qui estoit bien adverti de leurs intentions.

LE sixiesme d'octobre, auquel on avoit acoustumé d'eslire deux eschevins & douze conseillers nouveaux pour estre ioints à pareil nombre de ceux de l'an précédent, de sorte que ces estats estoient biennaux, ceux de l'église romaine ayans forclos de l'élection ceux de la religion par manifeste violence, esleurent ceux que bon leur sembla, & destituèrent tous ceux qui faisoient profession de la re-

1561.  
L'édit de  
juillet.Les réformés  
protestent  
contre sa  
publication.

1561.

Nouvelles  
attaques.L'église  
s'assemble en  
plein jour.

ligion, entre lesquels un eschevin, homme fort honorable & mesmes ancien de l'église, comme il débatoit son droit en la maison de ville, fut tellement poursuivi par eux, que d'appréhension qu'il en eut (comme il est à présumer), ainsi qu'on le pouffoit dehors, il tumba d'une apoplexie, de laquelle il mourut le lendemain en la mesme maison de ville, où il fut visité par le ministre, quelque empeschement qu'y missent les adversaires, & fut après son trespas enseveli sans aucune cérémonie romaine. Ceux de la religion réformée avoient perdu en ce personnage un grand appui; mais si ne laissèrent-ils de continuer et poursuivre leur exercice. De quoy grandement irrités leurs adversaires, le 20 dudit mois d'octobre, affaillirent & contraignirent quelques uns allans à l'assemblée, & mesmes s'approchèrent de la maison où elle estoit, avec grand tumulte. Mais ils furent tantost repouffés par quelques uns de la compagnie qui sortirent hors, sans toutesfois en venir aux mains, & ne fut pour cela rompue l'assemblée. Ce nonobstant, prenans occasion leurs adversaires de les accuser de la sédition qu'eux mesmes avoient fait, firent tant que le lieutenant particulier, qui estoit du tout à leur dévotion, alla luy-mesme de maison en maison advertir ceux de la religion de se rendre volontairement prisonniers pour respondre aux charges & informations; mais tout cela s'esvanouit par appel interietté de luy comme de juge incompetent, sur lequel appel estans anticipés, ils comparurent en la cour de parlement de Paris, mais non pas les eschevins leurs parties. Les comparans donques furent renvoyés à la charge de se représenter quand ils en feroient requis, & depuis, ayans obtenu lettres d'évocation au privé conseil, le tout fut asfopi, déclarant le seigneur duc que luy-mesme viendrait en sa ville pour les mettre d'accord. Cependant ceux de la religion voyans que s'assemblans de nuit ils ne pouvoient fermer la bouche aux calomnies de leurs adversaires, & qu'estant défense faite de porter armes par la ville depuis neuf heures de nuit ni d'aller sans chandelle, plusieurs craignoient de se trouver en l'assemblée, ils commencèrent de s'assembler en plein iour. Ce que voyans les magistrats, en attendant la venue

dudit sieur duc, firent recherche des armes en la maison de ville du roy, espérans que la religion se rendroit rebellion; mais ils ayans ceux de la religion obéy, combien qu'ils plus rigoureusement mesmes que leurs adversaires.

Tost après estant le duc, & trouvant le estat, qu'il n'y avoit rien de ce dont il estoit mécontent, fortuné par l'évesque sans grandement altérer, ioint que Dieu commença à ouvrir les yeux, & à faire enffans, à favoriser le marquis d'Isles avec sa femme, se contenta à la religion du roy de telle sorte, que, puisque les choses estoient en cet estat, on dissimula les assemblées, en ce point en paix comme mandé aux autres gouverner provinces. Ce menu populaire ne laissa sa haine dans le cœur du iour ledit seigneur duc, madamoyelle fille du seigneur duc, la marquisse de gentils hommes estans plusieurs insolences avec iniures & coups leur porter aucun respect, cause que le VI. d'octobre le seigneur duc, comme le roy en tout son parlement très rigoureuse défense de toute occasion de trouble ou de faict, fut pendu & estranglé sur une figure de procès; ce qui repos & tranquillité.

Peu de temps après le comte d'Eu, à son retour de la campagne, de laquelle il étoit fait gouverneur, vint à Paris, & bliquement au chasteau pourvoir à la conservation du seigneur duc son père en lade, envoya querir le ministre de sa cognissance, & monnesta de son salut duquel estant instruit des points de la religion, après avoir fait une e

1561.  
Le duc de  
Nevers meurt  
huguenot.

de sa foy, il passa de ceste vie à l'autre le vendredi XIII. de février M.D. LXII, commençant l'année en janvier; après le décès duquel & sa sépulture faite sans aucune cérémonie romaine, ledit seigneur duc son fils & successeur continuant toujours l'exercice de la religion, se retira en une sienne maison de plaisir, & de là à la Chapelle d'Anguillon (1), où il fit célébrer la Cène le iour de Pasques, à laquelle se présenta avec ledit seigneur, le marquis d'Isles, son frère, madame la marquise sa femme, & plusieurs grands seigneurs & gentilshommes de leurs maisons, ayant esté auparavant apporté l'édicte de janvier, & publié non seulement au siège de S. Pierre le Moustier, mais aussi dans la ville de Nevers quatre iours auparavant, à savoir le XXV. de mars audit an.

Corbigny  
St-Léonard.

Perreau.

François  
Bourgoin.

Michel  
Rouillard.

CORBIGNY, autrement appelé saint Léonard, petite ville située au pays de Nivernois, a eu de longtemps la semence de la religion, par le moyen d'un nommé Perreau, qui en attira quelques autres pour conférer ensemble, visitant souvent l'abbé de saint Martin d'Authun, homme docte & libéral, mais au reste ayant plusieurs estranges opinions, & comme faisant une théologie à part. Le bruit de cela estant espendu, il fallut que quelques uns se retirassent, entre lesquels fut François Bourgoin (2) depuis ministre à Genève, lequel toujours depuis ayant entretenu par lettres tout ce qu'il y avoit de semence en ceste petite ville, finalement ayans recouvré un ministre fort homme de bien, nommé Michel Rouillard (3) d'Orléans, ils commencèrent de s'assembler publiquement le iour de l'Ascension mil cinq cens soixante un. Soudain aussi, d'autre costé, Satan leur esmeut des ennemis, à savoir en premier lieu un nommé frère Jean du Mex, curé de la ville, & apostat, qui ne leur fait pas grand'peur, combien qu'il les feist citer & excommunier par l'official

d'Authun. Après luy se leva contre eux le lieutenant du lieu nommé du Bois, pareillement apostat, ayant mesmes esté diacre de l'église, lequel leur fait faire de grandes défenses de s'assembler. A quoy ils s'opposèrent iusques à ce que le roy fust mieux informé. Ils continuèrent donc iusques à l'édicte de janvier, suivant lequel ils commencèrent à prescher hors la ville au lieu nommé le Saulay de Gilbert Balon; continuant lequel exercice, ils furent le dernier de mars assaillis par une procession, ce qui leur donna occasion d'avoir recours à leur seigneur le duc de Nevers, duquel ils obtindrent pour gouverneur le sieur Baron du Ban, homme de grande piété & vertu, & qui gouverna la ville paisiblement iusques environ le mois de may, comme il sera dit en son lieu.

LA première assemblée de ceux de la religion en la ville de Nemours se fit en la maison de Robert Barat, esleu pour le roy en ladite ville le XI. janvier M.D.LXI., commençant l'année en janvier, par Matthieu Virel (1), ministre de la parole de Dieu; lequel, estant requis par trente ou quarante personnes, tant hommes que femmes, y dressa l'église le mesme iour, y faisant effire trois anciens. Et le quinziesme ensuivant, Jean Papillon dit des Roches (2), ministre de Chastillon sur Loire, passant par là y prescha, & fit le premier baptême en ladite maison. Ce qui estonna grandement le baillif & autres chefs de iustice avec les prestres & moines y prétendans intérêts, ausquels il ne tint qu'il n'y eust sédition; mais Dieu modéra tellement le tout que le baillif se contenta de bailler en garde à Barat ledit Papillon, lequel fut lâché, trois iours après, à la sollicitation de madame la duchesse de Ferrare (3), faisant lors sa résidence à Montargis; & depuis, selon que l'opportunité se pouvoit rencontrer, ceux de la religion n'y ayans encores aucun ministre y résidant, continuèrent leurs

1561.

Assemblées à  
Nemours.  
Robert Barat.

Matthieu Virel.

Jean Papillon  
dit des  
Roches.

(1) La Chapelle d'Anguillon ou Dom Gillon (Cher), à six lieues N. de Bourges.

(2) François Bourgoin, sieur d'Agnon, d'abord chanoine à Nevers, remplit les fonctions pastorales à Genève dès 1545. Rentré en France, il desservit successivement les églises de Chaumont et de Troyes, et fonda celle de Moulins (*France protest.*, II, 483, et *Bull. de l'hist. du protest.*, V, 387).

(3) *Bull. de l'hist. du protest.*, IX, 296.

(1) L'édition de 1580 porte à tort Virel. Matthieu Virel (en latin *Virellus*) était sans doute parent de Jean Virel qui assista au colloque de Poissy. Nous le retrouvons pasteur à Bâle en 1577.

(2) *France protest.*, IV, 273. Serait-ce le même?

(3) Renée de France, duchesse de Ferrare. Voy. ci-dessus, page 13.

1561.

Un enfant rebaptisé.

Jean Maillard dit de Milly.

Mouvement populaire.

assemblées assés paisiblement iusques au premier de novembre; mais ce iour leurs adversaires, tousiours irrités de ce baptême, feirent en sorte que la tente de l'enfant baptisé, accompagnée d'un nommé Iean Baudouin, facteur d'un vinotier de Paris, avec l'ayde de plusieurs autres, ravirent l'enfant qu'il feirent rebaptiser de rechef à la façon de l'église romaine, avec les cloches sonnantes; dont il fourdit encôres un grand mal. Car au mesme temps arriva en la ville un très meschant & séditieux homme nommé Iean Maillard dit de Milly, se disant sommelier du duc de Nemours, & auparavant de la sommeleterie du cardinal de Lorraine. Cestuy-cy, accompagné de plusieurs autres garnemens & de 25 à 30 prestres, commença dès lors à conspirer contre ceux de la religion réformée, desquels il feit un rolle iusques aux enfans du berceau en délibération de tout exterminer pour s'enrichir du butin. Advint donc le IX. dudit mois de novembre, que Pierre Chanevat, père dudit enfant baptisé, ayant rencontré à l'heure de vespres & devant un temple celuy qui avoit esté parrain de son enfant rebaptisé, se print en paroles avec luy, où se trouva aussi Barat sans y penser, accompagné de deux autres. Voyant cela, un certain povre malheureux yvrogne, nommé Iean Buiffon, prenant soudain ses sabots entre ses mains qu'il frappoit l'un contre l'autre, se ietta dedans ceste église là criant alarme; « *car, disoit-il, voici les huguenots qui viennent pour tout massacrer.* » A ce cri effroyable le peuple sorti dehors & rencontrant à l'issue les quatre dessusdits que chacun cognoissoit estre de la religion, les contraignit à coups de pierres de se sauver daus la maison de Chanevat, assés prochaine, laquelle fut tantost environnée de cinq ou six cens personnes conduites par Maillard à toxinonnant; lesquels ayans rompu tout ce qu'ils rencontrèrent, pillé la boutique, & qui plus est, cruellement navré de coups d'espée & de halebarde la pauvre femme Chanevat, & mère dudit enfant, nommée Ieanne Sorte, la traînèrent demie-morte parmi les boues, dont peu après elle mourut. L'issue de ce combat, en somme, fut telle que huit & personness'estans retirés aux chambres hautes de la maison, où

ils r  
de t  
par  
prév  
aver  
final  
rent  
peu  
lans  
fans  
Que  
ligie  
vert  
tans  
du l  
fant  
acoi  
mes  
rare  
bon  
voye  
délé  
que  
dicti  
rien  
ma  
leme  
men  
que  
nère  
ceur  
rent  
leur  
nus  
eux  
garc  
en b  
des  
rent  
iufq  
terri  
en fi  
C  
com  
de d  
boeu  
il a  
Dau  
fois  
y re  
qu'o  
faire  
d'att  
de v  
fut a  
fran

(1)  
(2)  
(3)

1561.

ne troubler point l'ordre, & luy difans, qu'on l'envoyeroit au synode de Sancerre qui estoit prochain, il persévéra iusques à ce qu'estant tombé entre les mains des ennemis après la prise de la ville au mois de iuillet M.D.LXII. il fut pendu & estranglé par eux au tesmoignage d'un très malheureux garnement nommé le maréchal de Bloys, comme il fera dit en son lieu.

Tours.

Une académie.

A TOURS, environ Pasques M.D.LXI, quelques esprits volages dressèrent à certains iours une assemblée qu'ils appelloient Académie, en laquelle il estoit loisible iusques aux femmes de proposer telles questions que bon leur sembloit, ce qui fut incontinent aboli; vray est aussi qu'on ne les peut empêcher de se saisir du convent des cordeliers pour y prescher publiquement; mais cela cessa estant survenu l'édicte de ianvier, auquel ils s'assuiettirent, preschans hors la ville en une place près des murailles, & persistèrent paisiblement iusques à la venue de monsieur de Montpensier (1), environ le massacre de Vassy.

Angers.

QUANT à Angers, monsieur de Montpensier ayant entendu la mort du roy François, vint incontinent en cour, laissant le sieur d'Esquilly, son lieutenant, lequel tascha bien de se saisir du chasteau, mais le sieur de la Faucille, capitaine d'iceluy, y pourvut si bien qu'il n'y entra point; & tost après, en vertu d'un es lettres de Charles neuvesme, nouveau roy, les procédures faites contre les prisonniers furent révoquées, les fugitifs rappelés, les compagnies renvoyées, ne demeurant en la ville que le sieur d'Esquilly, luy quatriesme, lequel rendant les clefs des portes de la ville, en fortit le dernier iour de décembre; & par ce moyen, l'église fut miraculeusement délivrée, ayant en vain le président le Rat, & le Masson, procureur du roy, essayé en l'assemblée de ville d'establi un guet ordinaire de cent hommes dont ils furent refusés, leur estant dit tout clairement que leur mauvaise conscience leur faisoit chercher ce moyen pour se garder eux-mêmes, & non pour le soin public. Les persécutions donc ainsi ces-

sées, les deschassés retournés en leurs maisons, & le ministre rappelé, on commença de se rassembler premièrement parmi des bois en une lieue de la ville; & peu de temps après, on s'approcha iusques aux faux-bourgs, où fut presché à descouvert, iusques à ce qu'un iour qu'on appelle la transfiguration, une forte pluye les contraignit de se renger en un petit temple prochain, nommé S. Ladre, & sur l'heure mesme le tonnerre tombant sur le temple de l'abbaye saint Nicolas, y bleffa une femme agenouillée devant le crucifix, ce qui fut pris par les moines pour un mauvais présage. Cependant on continua l'exercice iusques à l'édicte de iuillet, qui les fit désister environ quinze iours en attendant comme les autres églises se porteroient; ce qu'ayans donc entendu, à savoir qu'elles ne laissoient pas pour cela de continuer, ils prirent si bon courage, qu'au lieu qu' auparavant on preschoit hors la ville, ils commencèrent à prescher en plein iour au temple de saint Laurens, là où fut administrée la Cène le dernier iour d'aoust, & continuèrent les exhortations en ce temple iusques à ce que le roy commanda par lettres expresses qu'on eust à laisser les temples qu'on avoit occupés; à quoy ayans promptement obéi & ne sachans où se renger à couvert, ils se mirent sous les hales de la ville, ioignant le palais. Mais ils en furent bientôt déboutés par le commandement exprès du sieur de Montpensier à l'instance des officiers, leur estant toutesfois promis que les administrateurs de l'hôtel-Dieu les accommoderoient de leurs greniers. Cela ne leur estant tenu, ou toutesfois ne voulans offenser les officiers, se rengèrent au cimetière des pauvres, là où ils continuèrent leurs exhortations à descouvert, iusques à la publication de l'édicte de ianvier. Cependant les moines ne laissèrent rien en arrière de ce qui pourroit servir pour esmouvoir le peuple à sédition; entre lesquels estoit le principal un cordelier nommé Alani, & un iacopin qui depuis s'est encores mieux fait cognoître, nommé Divole; au presche duquel, le dimanche vingt-sixiesme d'octobre, advint qu'un de la religion romaine fut cruellement massacré par le peuple, estimant qu'il fust de la religion, parce que se sentant

1561.  
La persécution  
cesse.

On prêche en  
plein iour.

Les moines  
soulèvent  
le peuple.

Un catholique  
massacré.

(1) Louis II de Bourbon, duc de Montpensier et frère aîné du prince de La Rochesur-Yon. Les Guise venaient de le rallier à leur cause en lui faisant donner le gouvernement d'Anjou, Touraine et Maine.

1561.

Nouveau  
meurtre.

un peu pressé en la foule, il avoit dit quelque mot à la traverse pour se faire place; sur quoy il fut accablé de tant de coups de felles & cousteaux qu'il n'estoit possible de plus le recognoistre, iusques à ce que, trois iours après, un sien hôte, ne sachant ce qu'il estoit devenu, & s'en allant avec plusieurs autres veoir ce pauvre corps qu'on avoit traîné & laissé au cimetière sans enterrer, le recogneut à ses habits, asseurant que le iour mesme qu'on l'avoit tué, il avoit esté à la messe. Ce nonobstant toute la cité où font les chanoines, se mit en armes, & dès lors furent les portes d'icelle tousiours fermées & gardées iour & nuit avec armes & descouvertes; mesmes comme le bruit de ce meurtre estoit encores tout frais, estant un ieune gentilhomme arrivé à la porte de la cité, & s'enquérant de ce qui estoit advenu, on se rua sur luy avec tant de coups, qu'estant mené au chasteau il y mourut ayant languï un iour & demi. Et iacoit que tous ces meurtres & excès fussent commis en la présence des président le Rat & autres officiers, si n'en feirent ils iamaï aucune poursuite. Cela donna tant de hardiesse aux chanoines & autres prestres & moines, qu'ayans tiré quelque pièce d'artillerie du chasteau, ils les tenoient braquées tant au clocher que dans le temple contre la ville; voire iusques à ce point que les cordeliers mesmes feirent amas d'armes, d'artilleries, poudres, & autres munitions qu'on leur fournissoit de la maison de la ville, dressans batteries & canonnières en leurs convents, & y retirans plusieurs personnes estrangères qui tirèrent une nuit plusieurs coups d'arquebouses, & fortans assaillirent quelques maisons de la ville, sans estre aucunement recherchés de telles violences. Ces insolences feirent que ceux de la religion s'en adressans au roy obtindrent commission d'en informer; mais les informations portées au privé conseil, aucun effet ne s'en ensuivit à cause des troubles qui dès lors commençoient à s'eslever par tout le royaume. Ce nonobstant ceux de la religion réformée, parmi toutes ces tempestes ne laissèrent de faire leur exercice acoustumé, & mesme célébrèrent la Cène le vingt-troisième de mars. Et le lendemain fut publié l'édit de janvier, suivant lequel de là

en avant les affaires faux-bourgs, près ville, iusques auquel ceux de la faïrent de la ville sement du prince en son lieu.

EN ce temps dixiesme d'août M première assemblée en la ville épisc nonobstant l'édit iusques au troisi LXII., auquel d gion se faïrent d

COMME aussi al belle église au lieu païs du Maine, Honoré de Colon

PAREILLEMENT ville du Perche, M.D.XXXVII., bre avoit acoustu pour faire les p lecture, l'église fi mois d'octobre M. nistère d'un bon nommé Cosson (3) de Paris, & depuis les troubles

Au païs Chartre let M.D.LXI., pasteur un nomm autrement dit de fit la première asse du mois chés le si sa maison de Baill de Gallardon, à plusieurs gentilho là en avant l'église & mesmes se feir blées en la ville d temps ayant esté f village de Poyers tres si imprudens

(1) Aujourd'hui M  
(2) Bellesme (Orne Perche.

(3) *France protest.*

(4) On trouve un l de Saint-Martin, d synode national de (Aymon, *Actes des s*

(5) Baillollet, ham Bailleau-sous-Gallard tenon (Eure-et-Loir) seux (d'après Aymo Sasseuse) paralt avo dix-septième siècles, réformé en Beauce.

(6) Hameau de la canton de Dourdan (

1561.

le baptême s'étoit fait en eau chaude sous une cheminée, & qu'après avoir circoncis l'enfant, on luy avoit coupé les doigts; laquelle calomnie par trop impudente ayant esté bientoit convaincue, tant par ce qu'il se trouva que c'estoit une fille qui avoit esté baptisée, que par le témoignage de plusieurs mesmes de la religion romaine qui y avoient assisté, cela servit grandement à dégouter plusieurs de plus croire aux prestres. Le mois d'aoust suivant se firent plusieurs autres assemblées tant au pays du Perche que Beaufse, & nommément à Jouy (1), au retour duquel lieu les sergens de Chartres en blessèrent aucuns, destrouffèrent ce qu'ils rencontrèrent sur les champs. On commença aussi de s'assembler à Jonvillers (2), Hermeray (3), & Chenille (4), où les payfans commencèrent d'assister, nonobstant qu'ils fussent intimidés par leurs curés & vicaires; mais toutes ces assemblées se firent par les maisons & non en public, iusques au mois de septembre ensuivant qu'on commença de s'assembler en public en un bourg nommé Brou (5), près d'Illiers en Beaufse; ce qui advint à l'occasion d'une femme de la religion romaine, laquelle sachant que son mari estoit en un sermon qui se faisoit en une certaine maison, s'estant escriée tout haut que le sermon se faisoit là & que son mari y estoit, fut cause que chacun sortit dehors, & ainsi fut fait le sermon en public. On fit de mesmes puis après dans les villages du Bois saint Martin (6), de Houx (7), & de Hermeray, là où quelques uns furent blessés. On ne laissa pour cela de s'assembler à Thuillay (8), auquel lieu s'estans trouvés quelques payfans des villages de Mézières (9),

Jouy et lieux  
circonvoisins.

Brou.

Le Bois Saint-  
Martin, Houx,  
Hermeray.

Thuillay.

Mézières,  
Marsaueux et  
Germainville.

Marfaux (1) & Germinville (2), qui de longtemps avoient esté instruits en la religion, ils furent assaillis par ceux du village de l'Aumône (3), conduits par un prestre portant une arbaleste en la main; mais il s'y trouva un gentilhomme qui les repoussa.

Le lendemain, le sieur de Thuillay, âgé d'environ soixante & quinze ans, étant appelé & repris par la duchesse de Bouillon en son chasteau de Nogen le Roy, il luy fit une réponse toute autre qu'elle n'espéroit, [ce] qui fut cause que peu s'en salut qu'il ne fust assommé à son retour. Le cinquiesme iour du mois d'octobre ensuivant, en une autre assemblée faite au chasteau de Bouilleval, la plupart des fideles de Chartres s'en retournans furent assaillis par les villageois de Berchère (4), ayans pour chefs leur vicaire & quelques autres prestres qui les avoient amenés au toxin. Mais à l'ayde de quelques gentilhommes à cheval, ils n'en emportèrent que des coups. Cela fut cause que quelques iours après, les chanoines de Chartres, seigneurs du village de Berchère, firent mettre en prison cinq hommes de la religion réformée, lesquels toutesfois furent délivrés à caution, la cause étant évoquée au conseil privé. Finalement, le dernier iour de novembre, à la faveur d'environ soixante gentilhommes, la première assemblée se fit dans la ville en la maison du sieur de Sausseux, non sans grandes menaces du peuple irrité non seulement de cette assemblée, mais aussi de ce que l'évesque du lieu faisoit prescher au grand temple un moine de saint Denis nommé Verdun, qui estoit de la religion. Tost après, à savoir le huitiesme decembre, environ cent gentilhommes s'estans logés parmi la ville se rendirent en la mesme maison, & avec eux quelque petit nombre des habitans pour ouïr le sermon, où il y eut un tel tumulte avec plusieurs pierres ietées, qu'à grand peine le prescheur peut-il estre entendu. Ce neantmoins

1561.

Le sieur  
de Thuillay

Un moine  
huguenot.

(1) Jouy-en-Beauce, canton de Chartres.

(2) Jonvillers, commune d'Ecrosnes, par Gallardon (Eure-et-Loir).

(3) Hermeray, canton de Rambouillet (Seine-et-Oise).

(4) Peut-être Cherville, hameau de la commune de Villemeux, canton de Nogent-le-Roy (Eure-et-Loir). et à quatre lieues de Hermeray.

(5) Brou (Eure-et-Loir), à deux lieues d'Illiers.

(6) Aujourd'hui Saint-Martin-de-Nigelles, canton de Nogent.

(7) Houx, canton de Maintenon (Eure-et-Loir).

(8) Aujourd'hui Le Thuilé, hameau de la commune de Faverolles, canton de Nogent.

(9) Mézières-en-Drouais (Eure-et-Loir).

(1) Marsaueux, hameau de la commune de Mézières, et la seule de toutes ces localités où le protestantisme se soit conservé jusqu'à nos jours.

(2) Germinville, canton de Dreux (Eure-et-Loir).

(3) L'Aumône, commune de Saint-Laurent-la-Gâtine, canton de Nogent.

(4) Sans doute Berchères-l'Évêque ou Les Pierres, canton de Chartres.

1561.

cela s'escoula sans venir aux espées, mais, pour obvier à l'advenir, les gentilshommes se retirèrent par devers l'évesque, favorisant aucunement à leur cause, pour luy faire entendre l'occasion qui les avoit esmeus de venir en la ville en tel nombre; les chanoines & iuges présidiaux au contraire, craignans que l'évesque feist quelque chose à leur préiudice, y envoyèrent aussi pour remontrer que ceux de la religion trouboient le repos public, faisans prescher contre les édits du roy, & concluant que chacun eust à se retirer en sa maison, à faute de quoy ils protestoient contre eux des maux qui pourroient survenir au cas que le peuple prinst les armes. Les gentilshommes au contraire respondoient qu'ils n'estoient venus en la ville qu'avec l'espée & la dague, & non pour autre chose que pour ouïr la parole de Dieu, se plaignans d'avoir esté brocardés par les rues, & déclarans au surplus que, si on passoit outre, ils avoient de quoy se défendre. L'évesque appointa qu'on surseiroit les assemblées attendant la responce sur ce que chacune des parties présenteroit au roy pour avoir reiglement sur le tout. Incontinent après le sieur de Monterud, lieutenant de monsieur le prince de la Roche sur Yon au gouvernement d'Orléans, arriva à Chartres pour y entretenir la paix, & peu après se dressa l'édit de janvier, suivant lequel on commença de prescher aux faux-bourgs en la maison d'un nommé Jean Hue; mais le peuple ne laissa d'iniurier & outrager ceux qui alloient au sermon, & de travailler ledit Hue iusques à ce qu'ils luy feirent quitter la ville. Puis entrans les sergens en son logis sous couleur de quelque dette, seignans ne trouver autre meuble pour déplacer, emportèrent la chaire du ministre qu'ils exposèrent le lendemain en vente en plein marché. Qui plus est, ils conclurent en chambre de ville que de là en avant nul ne donneroit à besongner aux artisans de la religion, & que tous ferviteurs de boutique n'allans point à la messe seroient chassés par les maîtres du mestier. Ce qui fut cause que le nombre de ceux de la religion diminua grandement, se retirans les artisans tant pour estre molestés des iuges & du peuple, que pour n'avoir de quoy vivre. Ce no-

nobstant les assemblées continuoient. Ce que voyans, ils délibérèrent de se saisir du ministre, ce qu'ils feirent au mois de février mil cinq cens soixante deux, l'ayans trouvé en une maison de la ville avec les anciens de l'église & autres, iusques au nombre de dix ou douze qui avoient esté appelés au Consistoire, les chargeans par ce moyen d'avoir fait une assemblée en la ville contre l'édit du roy. Ceste maison environnée de grand peuple estant finalement ouverte, les sergens y entrans firent de grands excès à ceux qu'ils y trouvèrent & menèrent prisonnier le ministre avec deux autres en la tour du roy. Sur quoy estant la cause évoquée au conseil privé par lettres patentes du roy, ils ne laissèrent de le tenir prisonnier environ quatre mois. Au mesme temps, un ieune soldat condamné à estre pendu, & n'ayant voulu se confesser à un prestre, fut tiré à bas du milieu de l'eschelle & traité d'une terrible façon par le peuple qui luy creva les yeux & le deschira par pièces: & peu après estant mort & enterré par un surveillant de l'église nommé Jean de Ginois, fut déterré par le peuple, voire iusques à la troisieme fois, & demeurèrent ainsi les choses fort enaigries iusques à ce que les armes estans prises, le sieur de Guilly commanda à chacun de l'église romaine de prendre les armes, comme ils feirent, mettans sur le haut de l'une de leurs portes une enseigne, après avoir défarmé & finalement chassé ceux de la religion réformée hors la ville, qui demeura en cest estat durant toute la guerre.

A BOURGES, au mois de iuillet mil cinq cens soixante un, advint une grande esmeute & batterie, laquelle ayant commencé au quartier d'Oron par le son du toxin, s'espandit iusques à la porte saint Paul, & finalement iusques à la porte Bourbonne, sur le portail de laquelle y avoit plusieurs prestres avec arquebouses & arbalestes dont ils endommagèrent ceux de la religion réformée, & fut le confict si violent qu'il y en eut plusieurs de blessés d'un costé & d'autre, & quelques uns tués de la religion romaine, sans qu'il s'en ensuivist autre chose, s'estans les parties finalement accordées d'elles-mesmes. Ainsi continua l'estat de la ville iusques à l'édit de

1561.

Le ministre en prison.

On chasse les réformés.

Bourges.

Le sieur de Monterud.

On prêche aux faubourgs.

Une chaire à vendre.



1561.

Assemblées  
aux faubourgs.

ianvier, suivant lequel les assemblées se feirent librement és faux-bourgs sainct Sulpice. Ce que ne pouvans encores porter les moines, suscitèrent ceux qu'ils peurent des faux-bourgs, qui font la pluspart leurs débiteurs & tenanciers; là ils donnèrent mille empeschemens, les uns usans de menaces, les autres tirans quelques coups d'arquebouzes pour estonner les plus craintifs. Ceux de la religion s'estans plaints de cela, sans en avoir raison, seirent finalement courir le bruit que le meilleur estoit de prescher en la ville pour essayer si les magistrats leur en feroient quelque défense; ce que n'estant advenu, ils se fervirent de la connivence des magistrats, commençans peu à peu à s'assembler dans la ville; & combien que quelques mutins leur donnassent des empeschemens, si ne laissèrent-ils point de continuer en assés bonne paix les uns avec les autres, iusques aux nouvelles du massacre de Vassy, dont il sera parlé cy après en son lieu.

On prêche  
dans la ville.

Issoudun.

François de  
Valenciennes  
et François  
Arthuys.

A YSSOUDUN, ceux de la religion, le mercredi devant Pasques M.D.LXI., s'assemblèrent secrètement pour célébrer la Cène. Les prévost & avocat du roy en estans advertis sommèrent François de Valenciennes, lieutenant particulier, & François Arthuys qui avoit succédé à son père à l'office de procureur du roy, de se transporter où ils estoient assemblés; ce qu'ayans fait & y ayans trouvé de sept à huit vingts personnes, escoutans leur prescheur & ministre nommé Jean Poterat (1), ils souffrirent que l'exhortation se continuast, laquelle estant parachevée & le pseume chanté, Robinet, advocat du roy, se plaignit, disant qu'ils avoient chanté ce pseume pour les injurier, prenant occasion sur ce qu'ils avoient chanté du pseume sixième :

*Sus, sus, arrière, iniques,  
Deslogés, tyranniques.*

Jean Poterat  
est mis en  
prison.

Ce neantmoins il ne fut creu en sa colère, mais furent les particuliers renvoyés en leurs maisons, & Poterat baillé en garde à un sergent, avec commandement fait à luy-mesme de

mettre son sermon par escrit. Bref, tant s'en salut que cela feist perdre courage à ceux de la religion réformée, qu'au contraire, au lieu du ministre prisonnier, les ministres des lieux circonvoisins venoient exhorter ceux de l'église dedans les iardins à huis ouverts, chantans à haute voix & faisans les baptêmes sans crainte, & nonobstant l'emprisonnement de Poterat les assemblées continuèrent. Et quant à Poterat, ayant esté finalement donné en garde à Jean Bouchetel, secrétaire du roy, & sieur de sainct Lisagne, il fut tantost délivré à pur & à plein par lettres patentes du roy Charles envoyées par tous les bailliages, par lesquelles il estoit défendu à tous d'une & d'autre religion de ne s'iniurier de parole ni de fait pour la religion, & de ne rechercher aucun en sa maison. Les adverfaires de la religion réformée ne s'endormoient pas sur cela, mais trouvèrent moyen de déposséder tous ceux de la religion réformée des offices & estats de la ville, estant ordinairement gouvernée par ceux qu'ils appellent les quatre gouverneurs & les trente-deux conseillers qu'ils eslisent chaque année le premier iour d'août. Et combien qu'en ce fait il y eust une brigue toute évidente, si est-ce que la cour du parlement de Paris l'autorisa par arrest. Mais le 17 de septembre ensuivant, Antoine Dorsaine (1), lieutenant général, estant retourné de Genève, où la persécution l'avoit contraint de se retirer l'an précédent, & faisant ouverte profession de la religion, cela donna grand courage à tous les autres, surtout estant le 3 décembre arrivé encores un autre ministre pour estre adjoind à Poterat au ministère, de sorte que publiquement le lieutenant général & particulier, & le procureur du roy avec la pluspart des anciens advocats & procureurs du siège, seirent ouverte profession de la religion iusques à ce point, que le XV ianvier M.D.LXII., estant exécuté à mort un certain malfaiteur nommé Antoine Ymbaut, il fut admonesté publiquement & consolé par le ministre de l'église réformée, au grand contentement de tous iusques aux plus rudes & féditieux de la ville. Advint sur cela que le V de fevrier plaintes

1561.

Sa délivrance.

Antoine  
Dorsaine,  
lieutenant  
général.

(1) Voy. *France protest.*, I, 136 (art. Arthuys), et VIII, 304.

(1) *Id.*, *ibid.*

1561.

La danse des  
treize.

se firent, par le procureur du roy, des danfes & dissolutions qui se faisoient ordinairement par la ville. Sur quoy fut ordonné par Dorfaine que défenses seroient faites à toutes personnes de danfer par la ville, porter masques ni aller déguisées, & à tous ioueurs d'instrumens de les acompagner sur peine de punition corporelle; au mespris de laquelle ordonnance plusieurs feditieux délibérèrent le dimanche suivant de faire une danse de treize pélerins, ayans chacun un baston à deux bouts, treize faucheurs ayans chacun une faux emmanchée à l'envers, treize dismeurs ayans chacun une fourche de fer, & treize vendangeurs portans de gros leviers. Ce qu'estant descouvert par certains billets contenans l'ordre de ceste danse & les sings de quelques uns qui en devoient estre, plusieurs furent mis prisonniers, & par ce moyen fut empêchée ceste danse; mais au lieu du fruit qu'on espéroit d'une si saine ordonnance, les gouverneurs en vertu d'une commission de parlement ayans informé & aisément prouvé que les susdits lieutenant général & particulier, & procureur du roy faisoient profession ouverte de la religion, & mesmes avoient fait prescher en plein marché à l'exécution du susdit malfaicteur, seirent tant que adiournement personnel fut décrété contre les trois dessusdits, avec interdiction de l'exercice de leurs estats, estans aussi venues les nouvelles du massacre de Vassy, suivies des horribles confusions qui seront dites ailleurs.

Poitiers.

La confrérie  
des siffards.

A POYTIRS un horrible désordre survint au mois de iuillet M.D.LXI., s'estant eslevée une bande de ieunes gens, partie escoliers estrangers, partie de la ville, qui furent appelés les siffards, d'autant qu'ils portoient au col certains petits sifflets, qu'on appelle de Croutelles, qui est un bourg près de ville, renommé pour l'artifice de telles marchandises. Ceux-cy tous les soirs, après souper, se pourmenoiient en la place appelée le marché vieil; & là le capitaine assis sur une haute tombe ou pierre eslevée, ayant à ses pieds son greffier, & autour de luy ses soldats qui tout le iour taschoient d'en desbaucher & attirer quelcun, faisoient lever la main & faire solennellement le serment qui s'ensuit, fidèlement rapporté de mot à

mot par ceux qui  
rendu bon tesmoignage  
*par la chair, le ventre & la*  
*gêne double teste f*  
*par toute la Divin*  
*pinte, que vous se*  
*siffards, & qu'au*  
*presche, ni à messe,*  
*irés tous les iours*  
*deau, & choisisrés l*  
*res qu'il ne vous en*  
*laisserés d'y aller*  
*exemple.* » Et celi  
tenant un verre de  
se faisoit verser du  
le premier le bailliv  
dat, luy disant :  
*bénie, soldat ;* » &  
doit : « *Le Seigneur*  
*pitaine.* » Puis de  
luy disoit : « *Le*  
*bondir dans le vent*  
*pipe.* » Ces blasph  
& exécrables que  
rions efcrire sans h  
tesfois la nécessité  
monstrer de quel  
nés plusieurs des p  
glise de Dieu), se  
& au sceu d'un cl  
que ceste bande f  
au nombre de soix  
cogneus par nom é  
moins, d'autant qu  
soit notoirement e  
ligion réformée, &  
de la sainte Cène  
la réception des  
blée; toutesfois le  
aucun semblant, il  
comme contrain  
ministre & des fide  
quelques informati  
nèrent armés par  
cela ne fut qu'une b  
esté saisi par eux  
chans; mais le ciel  
s'en efmeurent &  
hommes, estant adv  
horrible tonnerre c  
une gallerie du cha  
pelle du convent de  
un tremblement de  
fut estrange le desb  
vière du Clein (1)  
par dessus les murai  
fut certain préface

(1) Le Clain, affluet  
passe à Poitiers.

1561.

Le culte se  
maintient.

heureux aâes que des autres calamités qui s'en ensuivirent. Nonobstant toutes ces choses là, ceux de la religion réformée se maintinrent toujours; de forte que le XXVI de may audit an, ceux du tiers Estât assemblés aux iacopins, suivant l'édic<sup>t</sup> du roy Charles, qui avoit remis les Estats d'Orléans à Ponthoife, conclurent de demander exercice libre de leur religion, comme ils avoient fait en la précédente année. Sur quoy estans refusés tout à plat & menacés par le sieur de Mompezat, sénéchal, ils en appelèrent, protestans de nullité. Et tost après ceux de la religion, à cinq heures du matin, preschèrent à huis ouverts dans la ville, en une maison appelée la Véttille, & le dimanche premier iour de iuin suivant, à cause de la grande multitude, preschèrent en une faulxaye devant le chasteau dudit Poytiers; & de là en avant furent grandement fortifiés par Pierre Després, furnommé le curé de Chire, qui y prescha le XV du mois, chacun y arrivant pour le bruit qu'il avoit desjà acquis, ioint qu'il estoit gentilhomme & ministre, ceste qualité le faisoit respecter & suivre de la noblesse du pays. La venue du roy de Navarre, qui fut le VI d'août suivant, ayant assisté en personne à la prédication, les conferma grandement, & iusques à ce point<sup>t</sup> que, le XV dudit mois, en un iardin près les murailles de la ville, la sainte Cène fut célébrée & administrée à plus de quinze cens personnes. De là ceux de la religion, à cause des pluies continuelles, prindrent hardiesse d'entrer aux iacopins & d'y faire leur exercice, estant lors reçu pour ministre de l'église Pierre Chrestien (1), homme de singulière érudition, de doux esprit & de bonne vie. Cependant leurs adversaires, voyans que ceux de la religion réformée ne cherchoient qu'à se loger à couvert, donnèrent ordre que, dès le matin, on trouvoit leurs temples fermés; quoy voyans, ils trouvèrent moyen au lieu d'un temple, d'entrer dans le convent des augustins, où ils continuèrent iusques au cinquiesme de novembre, auquel iour admonestés par

un nommé Alexandre, leur ministre, du vouloir du roy, qui estoit qu'on rendist incontinent les temples & autres places usurpées sur l'église romaine, ils s'en despartirent volontairement, & se pourvurent du mieux qu'ils peurent iusques à l'édic<sup>t</sup> de janvier.

MONTMORILLON, petite ville ayant toutesfois siège royal es confins de Poitou & de Limosin, a reçu la lumière de l'Evangile par le moyen de quelques doctes escoliers revenans des universités de ce royaume, & notamment de celle de Poitiers, entre lesquels un nommé François de la Ponge, mieux instruit & plus zélé que tous les autres pour estre mesme exercé es propositions de l'Ecriture sainte, commença à la sollicitation de quelques fidèles de faire les prières hors la ville, & d'exposer le catéchisme au mois de septembre M.D.LXI. Et n'est à oublier ce qui luy advint en sa première prédication, c'est à savoir qu'estant saisi d'appréhension, & aussi pour avoir usé de trop grande abstinence, ayant à grand'peine commencé de parler, il demeura muet & éperdu pour une espace de temps, ayant toutesfois les mains iointes & les yeux tendus au ciel. Et finalement, ayant recouvré la parole, dit ces mots : « *Sathan, me veux-tu empêcher d'annoncer les louanges de Dieu ? tu ne ferois ; car Dieu te tient en serré, & me fera la grace de poursuivre l'œuvre commencée en son nom.* » Puis supplia l'assistance de ne se départir, & de fait continua son propos l'espace de deux grosses heures, si bien que plusieurs mesmes des adversaires qui s'y trouvèrent par curiosité furent gagnés à Dieu. Cependant le bruit s'estant espandu par la ville, par le moyen d'un calomniateur, que le ministre estoit devenu tout noir, & que le diable luy avoit tors le col, les prestres tout soudain assemblés en l'église saint Marcial, se délibérèrent de sortir en procession avec leur hostie en criant miracle; ce que de fait ils commencèrent d'exécuter, mais ce fut à leur grand' honte & confusion, ayant esté cognue la vérité de ce qui estoit advenu. Par ainsi continua la prédication, mais non sans grandes iniures & insolences, qui furent toutesfois très patiemment souffertes, combien que plusieurs gentilhommes circonvoisins

1561.

Alexandre,  
ministre.

Montmorillon.

François de  
la Ponge.Le ministre  
Pierre  
Després.Le culte aux  
jacobins.  
Pierre  
Chrestien.Bruits  
calomnieux.

(1) D'après Huet (*Origines de Caen*), c'est à l'occasion de Chrestien et pour condamner un de ses livres que se serait réuni, en 1558, le synode de Poitiers dont il a été question ci-dessus, page 97 (*France protest.*, III, 466).

1561.

L'église prospère.

La Ponge en grand danger.

Il dresse l'église Saint-Savin.

Troyes.

Jacques Soret et François Bourgoïn.

s'y trouvaient, qui avoient bien moyen de mener les mains ; mais au lieu d'avoir recours au bras de la chair, ils se fortifièrent de la parole de Dieu, ayans pour renfort le ministre de Loudun, pour ayder à la Ponge, ministre ordinaire. Par ainsi l'église s'accroût de plus en plus, mais ayans ceux de la religion romaine fait venir un cordelier du convent de Feugère, la Ponge, sans en avoir adverti personne, n'ayant peu obtenir que le cordelier luy fust confronté en dispute en la présence des magistrats, entra dans le temple où preschoit le cordelier, lequel il reprit tout hautement après le sermon achevé, des blasphèmes qu'il avoit presché requérant au peuple d'ouïr l'un & l'autre patiemment ; le cordelier ne s'y accordant au contraire exhorta le peuple de se ruer sur la Ponge, qui eust esté massacré sans aucun doute, & si un nommé Louys André, homme de guerre, n'y fust survenu, qui le retira & garantit en sa maison située près du temple ; & depuis ce temps-là ayant esté contraint de la Ponge de céder à la fureur du peuple, étant poussé à sédition tant par le clergé que par le lieutenant civil nommé Jacques Richard, & par l'avocat du roy, tous deux des plus ignares & indignes hommes de leur état, se retira chés le sieur de la Rivière, où il continua son ministère, jusques à ce que le gentilhomme se retirant à Poytiers, il dressa l'église de S. Savin, à laquelle ceux de Montmorillon s'adjoignirent.

A TROYES, au mois de may, une assemblée bien grande se trouvant, entre huit & neuf heures du soir, au cimetière de saint Panthaleon, l'exhortation & les prières s'y firent au veu & feu de tous ; ce qui continua depuis quelque temps, n'estant alors question que d'avancer l'œuvre du Seigneur, surtout après que leur fut envoyé du costé de Neuchâstel, en Suisse, un très docte personnage nommé Jacques Soret, natif de Sedane, en Brye, à la venue duquel on commença de prêcher publiquement & à portes ouvertes en plusieurs maisons de la ville, & finalement en une grange prise à louage par ceux de l'église. Et leur fut envoyé de Genève pour renfort François Bourgoïn (1), surnommé Da-

gnon, homme de savoir & d'érudition. Sur la fin du mois de septembre, messire Antoine de Carracio évêque de Troyes, revenant du duc de Poissy, où il avoit aucune profité, estant aussi sollicité par quelques princesses & autres dames de cour, se présenta au consistoire l'église de Troyes, reconnoissant fautes solennellement, & requérant d'estre admis au ministère. Sur quel avis se trouvant contraires, le estimant que ce seroit un grand cément de l'attirer de leur costé autres ayans pour suspecte, & sans cause, la légèreté & vie immodeste dudit évêque jusques alors trop connue, la résolution fut de demander avis aux ministres qui étoient encores assemblés à Poissy, lesquels s'y trouvant aucunement plex à cause de plusieurs circonstances qui se publioient, on envoya de leur conseil à l'église de Genève l'opinion de laquelle se trouve précrités réponses latines de Jean de Vin. Cependant passa par Troyes grand personnage Pierre Martyr tournant de Poissy à son église de rich, par l'opinion duquel l'évêque ayant fait abjuration & signé la fession de foy, & promis de qu'il son évêché, fut reçu au ministère, non toutesfois sans contredit, s'étant opposé l'un des ministres ne Pierre le Roy (2). Ce neantmoins son évêché quitté, moyennant quelques pensions que la royne luy accorda, il se mit à prêcher, beaucoup plus de paroles qu'il ne scioit ; mais il se porta très mal, puis, comme il sera dit en son temps, mais quoy que soit, l'église de Troyes alloit toujours croissant. A quel point les prestres ne pouvans autrement dier s'aviserent de forger quelque racle pour esmouvoir le peuple, le matin donc l'un des piliers soust la couverture de la croix, surmontée de la belle croix, se trouva blanchi, bien que le soir précédent il fust

(1) Voy. ci-dessus, page 47.

(2) On trouve un *Pierre Le Roy*, prêtre à Dijon vers 1567 (*Bull. de l'hist. du p. IX*, 294). Ce nom figure également celui d'un pasteur de Normandie diocèse de Saumur en 1596. Serait-ce le *P. Voy. Aymon, Actes des synodes nationaux*, II, 211.

(1) Voy. ci-dessus, page 406.

1561.

me les autres. Ce qu'estant attribué à miracle par le bruit qu'en firent les prestres, gens y accoururent de toutes parts en tel nombre, que c'estoit merveilles de veoir ce pauvre peuple ainsi abruti, les uns se confessans, les autres offrans des chandelles. Or y avoit-il au devant de ceste croix une maison d'apotecaire nommé Claude Gaulard, lequel encores qu'il eust fermé sa maison pour éviter toute occasion de tumulte, on ne laissa de crier qu'il avoit mesdit de leurs miracles, & fut la sédition soudainement esmeue si grande, que sa maison fut pillée & saccagée entièrement; informations faites, l'un des séditeux condamné à estre pendu, le peuple l'arracha demi mort des mains du bourreau, le transportant en tel estat devant ceste croix qui toutesfois ne le garentit point de mort: & depuis fut trouvé que le tout estoit procédé de l'invention & cautelle des prestres qui desjà, dès l'an 1534, en avoient fait autant, & ainsi continua l'église iusques au massacre de Vassy.

Auxerre.

AUCERRE, ville épiscopale, renommée pour ses bons vins & pour les mauvaises testtes des femmes, a eu toutesfois de long temps des gens de bien & d'honneur, ausquels Dieu avoit ouvert les yeux, comme estoient entre autres Jaques Chalmeaux (1), alors prévost d'Aucerre, & N. Girardin, conseiller présidial, joint que plusieurs gentilshommes circonvoyins ont fait de long temps profession de l'évangile. Se voyans donc en quelque nombre, advint, comme ils n'avoient point encores de ministre au IX. iour d'octobre 1561, qu'ils s'assemblèrent entre sept & huit heures du matin pour faire les prières. De quoy indignés les prestres, dont la ville est bien farcie, & qui les avoient descouverts, combien que le lieu fust un pressoir esloigné des grands rues, commencèrent de sonner le toxin de la guette de la ville; quoy entendu par l'assemblée, ils s'escartèrent de si bonne heure, se retirans chacun en sa maison, que leurs adversaires ne trouvèrent personne sur le lieu, mais pour cela leur mauvaise volonté ne cessa. Car, sur les dix heures, en moins de rien, on veid premièrement certaines troupes de petis enfans avec pierres

Jacques Chalmeaux et Girardin.

Les prestres soulèvent le peuple.

assaillir les maisons des portes remarquées, avec lesquels peu à peu se joignirent tant de larronneaux, qu'enfin ils furent de deux à trois mille personnes qui pillèrent iusques au nombre de 27 maisons, sans que iamais les menaces du magistrat peussent avoir lieu, iusques à la nuit que chacun craignant [pour] sa maison se mit en armes. Ce que voyant, la plupart de ceste canaille accourue au son du toxin, & qui a acoustumé de venir taverner à la ville, surtout és iours de feste, se retira dehors avec ce qu'elle peut emporter de butin; il y eut aussi trois des principaux séditeux emprisonnés, & quelques enfans; mais, quant aux enfans, il les salut incontinent rendre aux pères pour éviter plus grande esmeute. Le roy tost après adverti de cest esclandre, y envoya commission au sieur de Tavannes (1), lieutenant en Bourgogne, lequel y estant arrivé trouva façon d'emplir sa bourse aus despens des uns & des autres à la manière acoustumée, faisant toutesfois pendre en personne trois pauvres belistres de ces pillards & cinq de ceux de la religion en figure, & bannir cinq autres avec confiscation de leurs biens, de sorte que les batus furent condamnés aus despens. Ce nonobstant ils ne perdirent courage, & allèrent ouïr le sermon à Chevannes, distant [de] deux lieues d'Aucerre, iusques à l'édit de janvier, attendans l'exécution duquel continuans d'aller en ce lieu, advint qu'à leur retour ils trouvèrent les portes fermées dont ils furent repoussés bien rudement, de sorte qu'ils se retirèrent aux champs, n'ayans recours qu'à la miséricorde de Dieu. Mais quinze hommes à cheval, advertis du fait & prenans leur querelle, assaillirent de telle sorte ceux qui empêchoient l'entrée qu'ils firent ouverture à ces pauvres gens, non sans effusion de sang; car il en demeura trois de ces mutins tués sur le champ, & quelques autres blessés qui moururent depuis. Cela les fit plus sages de là en avant, & iusques au commencement des premiers troubles, se contentans toutesfois ceux de la religion d'aller au bourg de Chevannes.

ESTANT donc mort le roy François, comme les églises commençoient à respirer, ceux de Sens recouvrèrent

1561.

Le sieur de Tavannes.

Le prêche à Chevannes.

Sens.

(1) *France protest.*, III, 315.

(1) Voy. ci-dessus, page 371.

1561.  
Mathurin  
de la Brosse.

pour ministre un nommé de la Brosse (1), homme de grandes lettres, qui dressa & entretint l'église croissant de iour en iour iusques à l'édicte de ianvier 1562; duquel estans advertis ceux de la religion, achetèrent un beau lieu pour bastir ioignant les fossés de la ville, où ils commencèrent de faire l'exercice de la religion en grande modestie & patience, combien qu'ils fussent ordinairement travaillés & qu'entre autres indignités la publication de l'édicte en l'audience du bailliy de Sens leur fust refusée & dilayée de iour en iour iusques après Pasques, combien que mandement du roy leur fust envoyé exprès par un courrier, comme cy-après sera dit.

Aurillac.

CESTE année, ceux d'Aurillac, après avoir temporisé longtemps, s'assemblans de nuit pour prier Dieu, eurent finalement un ministre nommé Guy de Moranges (2), natif du lieu, qui dès longtemps s'estoit retiré à Genève, homme de qualité & de singulier zèle, par le labeur duquel l'église s'avança merveilleusement en peu de temps, non seulement en ce lieu, mais aussi par tout le pais. Il y avoit alors à Aurillac un très mauvais homme, natif du lieu, nommé François Channeil, beau-frère du lieutenant général, & surnommé Caillac à cause d'une maison bastie par luy à une lieue de la ville, dont il print ce nom, pour mettre différence entre luy & ses frères & prédécesseurs, d'autant qu'il avoit gagné ce point d'estre au rang des gentilhommes du lieutenant de l'artillerie. Cestui-cy espérant bien s'agrandir de la ruine de ceux de la religion, & d'abondant sollicité par sa seur, se ioignant avec un gentilhomme du pais, nommé Bresons, de la nourriture du cardinal de Tournon, attacha la première escarmouche contre ceux de la

François  
Channeil  
dit Caillac.

(1) Mathurin de la Brosse avait été, en 1559, doyen de la classe des pasteurs de Neuchâtel. Il était juré ou président du colloque du Val de Travers quand il fut envoyé à Sens en décembre 1561 (*Bull. de l'hist. du protest.*, XII, 351).

(2) Guy de Moranges dit de La Garde fut l'un des pasteurs les plus actifs et les plus ardents de cette époque. Nous le trouvons successivement en juin 1557 à Anduze, en mai 1558 à Issoudun, en 1560 à Uzès, en 1561 à Aurillac, en 1562 à Issoire, etc. Il assistait enfin en 1573 à l'assemblée politique de Millau, comme représentant de l'église de Malzieu en Gévaudan (*Bull. de l'hist. du protest.*, X, 353, et *passim*).

reli  
ge  
lam  
Ma  
tée  
ren  
gisti  
lequ  
inne  
ren  
me  
voir  
tant  
fust  
en  
che  
resc  
verg  
l'éd  
moi  
par  
Aya  
form  
asse  
au p  
de c  
eure  
seur  
seuf  
lige  
que  
lieu  
du  
cont  
iusq  
ville  
avec  
cens  
chev  
& f  
tron  
ferm  
leur  
ville  
maï  
pour  
Dieu  
che  
Dieu  
qu'il  
prop  
sacri  
prièr  
savo  
Jean  
doba  
tifs  
sur t

1561.

Gousselou.

maison, pillans & brifans tout iusques à entrer en une maison de cinq pauvres orphelins, là où après avoir tué d'une arquebouse un ieune homme nommé Gouffelou qui s'estoit présenté à une gallerie, ils saccagèrent tout. s'estant ledit Caillac nommément faisi d'une bougette où estoient les bagues de la feue mère des orphelins, desquels pour couvrir leurs pilleries de quelque forme de iustice, ils en firent prisonniers deux frères pauvres mineurs, s'estans les trois seurs sauvées par dessus les toits. Cependant la grande troupe s'estoit campée en la place avec charge expresse de tirer contre tous ceux qui se mettroient aux fenestres; ce qui fut exécuté en la personne d'un qui fut tiré estant facteur du premier consul, & d'une vefve ancienne, aagée de quatre vingts ans, tante & marrine de Caillac, laquelle toutesfois n'eut aucun mal, sinon que son couvrechef fut percé de dragée en cinq endroits. Ce mesme ravage fut fait en plusieurs maisons, & furent faits prisonniers de 35 à 40 hommes, puis furent logés les soldats par éthiquettes pour vivre à discrétion comme en terre d'ennemi.

Guillaume Longveru.

Le lendemain ils s'escartèrent par les champs pillans tout sous ombre de chercher ceux de la religion, & de fait ils y trouvèrent Guillaume Longveru, procureur en la cour présidiale, qu'ils traictèrent très cruellement, l'ayans mesmes enfermé de fers pefans trois quintaux; les autres prisonniers n'estoient mieux traictés estans volés d'argent & d'habillemens, dont il n'estoit question de se plaindre; leur intention estoit surtout de se saisir des personnes du ministre & du sieur d'Yollet qu'ils entendirent estre partis de Villefranche pour prendre le chemin de Beaulieu. A raison de quoy, Caillac & Passfont, lieutenant partilier, avec 25 ou 30 chevaux partirent de la ville à minuit pour les cuider surprendre au pont de Beaulieu. Mais Dieu envoya une petite pluye, pour laquelle éviter les espions s'estans retirés en la maison d'un gentilhomme bien près du pont, le ministre cependant & sa compagnie passans la rivière eschappèrent de la main de ces brigands.

Tost après, sans autre procédure & nonobstant les causes de récusation,

furent pendus Pierre Blanc, libraire, & Pierre Sauret, chaufsetier, qui moururent tous deux constamment & chantans à haute voix le pseume 27 (1). Or estoient-ils délibérés de les exécuter tous ainsi deux à deux, n'eust esté que Dieu leur feist changer d'avis, de forte qu'ils envoyèrent en cour l'avocat du roy & un très meschant homme de leur faction nommé le Sourd de Monteilly pour obtenir commission pour procéder au jugement diffinitif des autres, nonobstant leurs causes de récusation, ce qu'ils espéroient aisément obtenir par le moyen du cardinal de Tournon, lequel aussi en fait tout son devoir, les présentant & recommandant à la royne mère. Mais Dieu, protecteur des innocens, y avoit pourveu de remède. Car un certain avocat nommé Guy la Coste, s'estant sauvé dès le troisieme iour du mois avec une corde, estoit arrivé le premier à la cour, là où ayant remontré les horribles excès commis par Caillac, Besons & leurs complices, & la cause ayant esté par luy plaidée contre le dessusdit avocat du roy, il fut dit que commission seroit adressée au premier conseiller présidial de Ryon ou d'Aurillac sur ce requis, pour informer des excès prétendus d'une part & d'autre. Commandement fut fait audit Caillac & autres gens de guerre de sortir de la ville, & de mettre les prisonniers en lieu seur & honneste, en interdisant au baillies montagnes & ses lieutenans la cognoissance de la matière, avec injonction de remettre la procédure entre les mains dudit conseiller exécuter de l'arrest.

L'ADVOCAT du Roy retourné en diligence, au lieu d'obéir à l'arrest, se ioignit avec les magistrats coupables & accusés, & ainsi tous ensemble firent encore mille maux aux pauvres prisonniers, & qui plus est, procédèrent contre les absens par adiournemens & défaux. A quoy ne peut jamais remédier Antoine du Fau, conseiller présidial d'Aurillac, auquel avoit esté commise l'exécution dudit arrest. Et pourtant au lieu d'iceluy estant récusé, fut autre commission adressée à François Raimon, conseiller au Parlement de Paris, lequel nonobstant toutes récusations & me-

1561.  
Pierre Blanc  
et Pierre  
Sauret pendus

Le Sourd de  
Monteilly.

L'avocat Guy  
de la Coste.

Justice est  
rendue.

(1) *Hist. des martyrs*, ibid.

1561.

naces, usant de merveilleuse diligence par l'espace de quatre mois, feit tant après avoir eslargi les prisonniers, remis les absens en leurs biens, & procédé au reste des informations, que lesdits Caillac, Besons, Monteilly & complices furent contraints de vider la ville, & eust fait beaucoup davantage sans les troubles qui survindrent comme il sera dit cy-après.

Rouen.  
Le ministre  
Duperron.

Au mois d'aoust M.D.LXI. du Perron (1), ministre, arriva à Rouen, & fut publié l'édit appelé l'édit de juillet, par lequel il estoit défendu de faire aucun exercice de la religion, sinon à la forme de l'église romaine. De quoy ceux de la religion romaine feirent grand'feste, sonnans leurs cloches & chantans leur *Te Deum* : mais nonobstant tout cela, trois iours après ceux de la religion réformée recommencèrent leur exercice acoustumé. Au mesme mois & an, Dieu, par sa providence, descouvrit & rompit quant & quant l'une des plus malheureuses entreprises qui fut iamais complotée, & telle qui s'enfuit.

Jean Guitard,  
espion.

UN nommé Iean Guitard, banquier & buliste de sa profession, ayant un frère avec le sieur de Fifes, l'un des secrétaires d'estat & des plus avancés par la maison de Guyse, commença dans Rouan le plus secrètement qu'il peut à descouvrir tous ceux de la religion, estans de quelque qualité, & notamment ceux qui avoient charge en l'église, enroulant non seulement leurs noms, mais aussi tout ce qu'il pouvoit savoir de leurs biens meubles & immeubles, & spécialement tout ce qu'il pouvoit remarquer és uns & és autres pour estre un iour recherchés avec quelque apparence. Pour ce faire, il avoit intelligence particulière avec les plus ouverts ennemis de l'église, à savoir Loupan, conseiller de parlement, Bigot, advocat du roy, les procureurs du roy, d'Amours & Péricart, Richard Papillon, conseiller en l'hôtel de ville, Raoul Yon, advocat, Marc, huissier de parlement, & Secart, docteur de Sorbonne & vicaire du cardinal de Bourbon, archevesque de Rouan, par le conseil desquels tout son cas se dresseoit, estimans qu'ils au-

Robert Rollin,  
sieur de  
Loupan,  
conseiller au  
parlement,  
et autres  
adversaires.

(1) Ce ministre, de son vrai nom Julien Davy du Perron, né à Saint-Lô vers 1528, était le père du fameux cardinal Duperron. Voy. *France protest.*, IV, 217.



1561.

de befoin de donner remède, pour l'intelligence qu'ils ont avec les insulaires, [ce] qui pourroit autant préjudicier, comme pourront faire par deçà les assemblées, qui augmentent iournellement s'il n'y est par vous donné prompt remède. - A quoy vous supplie, Madame, de penfer; & me supporter de ceste brefve letre, pour l'esperoir que j'ay de vous voir en bref, pour vous raconter chose digne de remède, &c. »

Et est à noter qu'à la fin d'icelle estoient adioustés ces mots en substance : « Madame, pour n'estre decouvert en vostre service, j'ay escrit les mots que ne pourriés lire en telle façon que vous les voyés. Mais en ayant escrit à mon frère l'alphabet & interprétation d'iceux, il ne faudra d'obéir à vos commandemens, & d'exécuter ce qu'il vous plaira luy commander. »

OR estoient ces mots escrits en ceste letre en chifre, *messieurs d'Amours, Petremol, insulaires & assemblées*. Les autres lettres, adressées au cardinal de Lorraine, estoient telles :

Au cardinal de Lorraine,

« MONSIEUR, s'augmentant par chacun iour ce que j'ayoy charge de decouvrir icy, j'ay esté contraint de vous advertir & vous supplier de mettre une fin à vostre dessein, vous suppliant y entendre en bref, & s'il vous plaisoit que ie continuasse, m'envoyer argent par deçà par le premier qui viendra, vous affermant sans argent ne pouvoir beaucoup y continuer, car sans grands deniers ie n'y ferois rien; me recommandant, etc. »

LES troisièmes, écrites à son frère, portaient ces mots :

A son propre frère.

« MON frère, j'ai ce iourd'huy escrit à la royne en la bonne grace de laquelle ie vous ay tellement empreint, que ie ne fay doute qu'elle vous recoive des plus favoris de ses serviteurs; mais pour ce qu'à la letre que ie luy ay envoyée il y a des mots qu'elle ne cognoist, ie vous envoie l'alphabet de ce qui y est, à celle fin que les cognoissés. Car ie croy très bien que vous serés mandé, l'ayant advertie que les cognoissés. Si ie puis parvenir à mon entreprise, j'espère en bref temps me veoir bien pourveu. »

La reine le désavoue.

Ces menées ainsi decouvertes sans faire grand bruit, l'advis fut d'en advertir le roy de Navarre premièrement, puis les autres princes & seigneurs

par un courrier exprès; ce qu'estant fait, le roy de Navarre en ayant fait sa plainte à la royne, non seulement elle le désavoua, mais aussi ordonna que sur le champ il fust amené de Rouen sous bonne & feure garde pour en faire bonne iustice; mais ceux de Rouen luy ayans remontré le danger qu'il y auroit qu'il ne fust recoux, commandement fut fait au duc de Buillon, comme gouverneur de Normandie, d'aller sur les lieux pour luy faire & parfaire son procès par le siège présidial. En la confession duquel ayant esté trouvé par ses billets bien vérifiés les noms des plus notables personnages de Normandie, & de toutes qualités iusques au nombre de quatre cens, avec autres des plus grands personnages du royaume, mesmes iusques à y mettra la royne mesme, & le chancelier, avec le moyen de tuer tous les fidèles, & mesmes le nombre des hommes qui seroit nécessaire à telle exécution, il fut pendu & estranglé le 19 iour de septembre ensuivant. Et pour ce que par le discours du procès on decouvrit plusieurs de ses complices, il fut dit que les uns seroient bannis à son de trompe au pied de l'eschelle, comme deux cordeliers, ses fauteurs, & un teinturier nommé Papelon, Robert Rollin, sieur de Loupan, conseiller. Jaques d'Amours, advocat du roy, Louis Petremol, président, Secar, vicaire de l'archevesque, & plusieurs autres, tant huissiers & advocats, que gens de petite qualité, dont quelques uns furent aussi emprisonnés; mais tant s'en faut qu'on passast plus outre, comme ils méritoient, qu'au contraire ils furent bientost restablis & réintégrés, alléguans que Guytard leur avoit donné à entendre telle estre l'intention de la royne & de son conseil, & qu'ils luy pensoient faire service. Dieu sait si cela les devoit excuser.

Tost après, à sçavoir le XXV. de novembre, l'église, en laquelle il y avoit lors quatre ministres & vingt-sept anciens, estant tellement accreue qu'il n'y avoit pas moins de dix mil personnes, entre lesquels estoient plusieurs gentilhommes & gens de grand estat, on commença de pfecher aux grandes hales. Le dixiesme decembre ensuivant, un prisonnier nommé Pasquier Quibout, mené au supplice pour avoir rompu une image,

1561.

Il est pendu.  
19 septembre.

L'église  
prospère.

Pasquier  
Quibout est  
délivré par le  
peuple.

1561.

le peuple se dispensa (1) de le retirer de la main de la justice, qui en fut fort irritée, & suspendit de leurs estats les sergens, & ceux de la cinquantaine, & arquebuziers de la ville, comme n'ayans fait leur devoir, discernant adiournement à ban contre plusieurs absens. A quoy tant s'en fallut que les ministres & anciens s'opposassent, qu'au contraire le fait fut condamné & desadvoué au consistoire, & la justice suppliée d'y mettre la main. Par quoy le mesme iour le lieutenant du baillif insista fort envers les ministres & anciens, qu'ils eussent à se retirer aux fauxbourgs, & à quitter les haies de la ville; auquel ils exposèrent leurs raisons au contraire, qui furent envoyées au roy, & s'ensuivit après l'édit de janvier, qu'on appelle.

Dijon.

Dijon, ville de parlement & principale du duché de Bourgogne, n'a esté des dernières à recevoir la lumière de l'Evangile, combien que de tout temps la plus grand'partie ait surmonté la meilleure, de sorte que l'église n'y a peu estre dressée comme en plusieurs autres lieux. Ce neantmoins ceux auxquels Dieu avoit ouvert les yeux se sont de longtemps assemblés par les maisons pour invoquer Dieu, & fréquenter les églises circonvoisines, pour se consoler & fortifier tousiours. Mais ils n'ont iamais esté sans grande crainte, pour avoir tousiours esté, depuis la mort de l'amiral Chabot (2), gouvernés sous la maison de Guyse, & en ce temps dont nous parlons ayans eu pour lieutenant du roy, en l'absence du gouverneur en chef, le sieur de Tavannes, homme d'autant plus dangereux qu'il avoit eu autresfois la cognoissance de la religion. Toutesfois, il y avoit cela de moins mauvais en luy, à sçavoir que l'avarice surmontoit la cruauté; mais outre tous ceux qui ont esté leurs plus rudes & désespérés adversaires en ce temps, il faut compter un nommé Bénigne Martin, maire de la ville, lequel voyant, au commencement du règne de Charles neufiesme, que ceux

de la religion venant délibéra, quoy qu'il de les empescher, res que, par l'édit il fust expressément chercher leurs performances pour le fait neantmoins ne laissât emprisonner hommes s'oublia iusques à en par troupes pour en des pseumes, & certaines maisons, comme nommé Jaques de on s'en venoit plaindre loit qu'on obtint à traire les batus, payoient l'amende. tains délégués du requis au roy à liberté de prêcher, souffert quasi en toute vince, cest homme cuidé, que de moytion des Estats de dixiesme novembre, roy ni consentement désavouer ce que deluy ayant esté défectriesme de janvier du conseil privé, des assemblées à peine de s'en déporter à janvier fut envoyé à fait une telle brigue la publication, que le secrétaire de la ville voyés vers la royne monstrances au contentant l'arrest que dessembler quelques Ec cela, ceux de la religion commission pour info il s'en estonna si peu chef défendre à cri & chant des pseumes peine de la hard, tains enfans, auxquels veaux noms; davan un prescheur de Paris, homme séditieux, pour le salair si bien employé, fut niers ordonnés en ville, & prins sur les tification, disant l

Gaspard de  
Saulx-  
Tavannes.Le maire Bé-  
nigne Martin.

(1) Se permit.

(2) Philippe de Chabot, amiral de France, gouverneur de Bourgogne sous François I<sup>er</sup>, et père de Léonor de Chabot-Charny, dont la résistance aux ordres de Charles IX en 1572 devait épargner à la ville de Dijon et à une partie de la Bourgogne les horreurs de la Saint-Barthélemy.

(1) Ce secrétaire s'appelait  
(De la Cuisine, *Hist. de Bourgogne*).

1561.

On fait venir  
deux ministres.

qu'avoit fait Pistoris estoit une vraye fortification des ames de la ville.

NONOBTANT ces choses, ceux de la religion feirent venir deux ministres, en intention de dresser leur église en vertu d'autres lettres de iussion expresse du roy au parlement pour la publication & exécution de l'édic; mais le maire fit tant que le parlement résolut d'attendre ce que feroit le parlement de Paris. Ce nonobstant, après avoir finalement entendu que l'édic avoit esté publié à Paris, tant s'en salut que le maire [se] désistast de son entreprise, qu'au contraire il suscita certains personnages au nom du pais, pour former opposition sur l'édic, sans ordonnance des Estats ni des villes; & menant avec soy un chanoine se disant syndic du clergé, il vint en plain parlement remontrant qu'encores que deux religions fussent receues par tout le reste du royaume, si ne devroient-elles estre permises en Bourgogne, pour quelques raisons secrètes qu'il entendoit remontrer au roy, requérant à la cour que pour cest effect deux conseillers fussent envoyés vers le roy, s'offrant le chanoine de fournir aux frais, pour s'estre alors descouvert à la ligue du triumvirat; il obtint aisément ce qu'il voulut. Et la guerre depuis survenue fut cause que toutes assemblées cessèrent comme il fera dit en son lieu.

Beaune.  
Irritation du  
clergé.

A Beaune, les prestres estans grandement irrités de ce commencement des assemblées, & notamment de l'abolition du bordeau, & des autres putains cognues, comme il a esté dit en l'histoire de François deuxiesme (1), se délibérèrent d'y mettre ordre à quelque prix que ce fust. Et de faict, le iour de Pasques, l'an mil cinq cens soixante un, ayans descouvert que plusieurs qui n'avoient communiqué à leur table, s'estoient retirés en une perrière (2) dite Rochestain, où ils avoient fait les prières, ils firent tant qu'un grand nombre de vigneron & autres gens du menu peuple s'esmeut avec grand tumulte. Les magistrats y voulurent remédier; mais peu s'en salut que Gilles Brunet, eschevin, un des séditieux, Jean Paves, scribe du chapitre de Nostre Dame de Beaune, qu'ils appellent, ne fussent grande-

ment offensés en leurs personnes, & furent contraints les magistrats de relascher trois vigneron qu'ils avoient pris. Cela leur donna telle hardiesse que le lendemain plusieurs de la religion retournans en la ville furent blessés à coups de pierres. Et qui plus est, ayans entendu que Jean Bouchin (1), lors maire de la ville, devoit retourner d'Arnay le Duc (2), où il estoit allé quelques iours auparavant, & qui ne sçavoit rien de ce tumulte, ils se mirent par grandes troupes sur les chemins pour le tuer au passage, d'autant qu'il estoit de la religion. Mais ceux de la ville estans advertis de cela montèrent à cheval six ou sept, avec soixante ou quatrevingts hommes de pied, tous de la religion, lesquels ayans entendu par quelqu'un rencontré par le chemin, que Bouchin ne devoit passer ce iour là, & sur cest advis cuidans rentrer dans la ville, furent pourfuivis par les vigneron à grands coups de pierres, & encore plus rigoureusement aux portes qu'ils trouvèrent saisies par certains prestres; de sorte que, outre plusieurs iniures de paroles, il y en eut plusieurs de blessés & trois tués, entre lesquels se trouva un excellent masson de la ville nommé Pierre Petot, le corps duquel porté de nuit au charnier des femmes grosses, fut le lendemain tiré dehors par les femmes des vigneron & trainé par la ville, iusques à ce qu'il fust enterré aux champs en cachette. Au mois de iuin ensuivant, à la sollicitation des prestres, le menu peuple, contre la forme acoustumée, demirent tous les anciens eschevins pour en y mettre à leur dévotion, eslisans pour maire un nommé Jean Simon, notaire royal. Quelque mois après, combien que rien n'eust encores esté résolu par le roy sur la requeste d'avoir des temples faits par la noblesse & le tiers Estat, & qu'au colloque de Poissy rien n'eust esté décidé quant à la doctrine, si est-ce que ceux de Beaune, suivans l'exemple de la plupart du royaume, & nommément de Chalon & de Mafcon, commencèrent de s'assembler aux hales de la ville sur le soir en bon nombre pour faire les prières. Les prestres, grandement of-

1561.

Soulèvement  
populaire.

Pierre Petot

On s'assemble  
aux hales.

(1) Voy. ci-dessus, page 97.

(2) Perrière, carrière de pierres.

(1) Sans doute le fils de celui dont il est question page 15, et qui n'était déjà plus maire en 1547.

(2) A six lieues de Beaune.

1561.

fenfés de cela, s'en plainquirent au lieutenant du bailliy pour en informer; de quoy advertist ceux de la religion vindrent en son hostel iusques au nombre de deux cens, en toute modestie toutesfois, luy remontrans l'obéissance qu'ils vouloient rendre au roy, n'estimans qu'il fust marri qu'on feist prières solennelles & saintes, comme ils faisoient pour la Maïesté & pour l'estat du royaume. Ioint qu'il n'avoit encores esté rien ordonné au contraire de la requeste des Estats; & ce fait, luy présentèrent copie de la confession de foy présentée au roy à Poissy, laquelle confession à leur requeste fut leue à haute voix, & par commandement dudit sieur lieutenant, souffignée par tous ces requérans qui savoient écrire; cela fut cause que plusieurs s'aoingnèrent à eux qui les avoient auparavant eu en horreur, ignorans quelle estoit leur religion, & adioutans foy aux calomnies.

PAR ainsi continuèrent les assemblées, qui parfois estoient visitées par les ministres de Chalon (1), iusques à ce qu'ils recouvrèrent pour ministre un nommé Sébastien Tiran (2), lequel y commença son ministère le pénultième de décembre, en la maison de Sébastien Marqueray sieur du Champ, & continua depuis, n'estant l'assemblée de moindre nombre que de mille personnes. Au mesme temps, combien que l'édict de janvier ne fust encores publié par le parlement, les églises commencèrent à se dresser publiquement partout au duché de Bourgogne, comme à Arnay le Duc, Is sur Tille (3), Châtillon sur Seyne, Noyers (4). Ceux de Beaune donc poursuivirent de plus en plus, & dressèrent leur consistoire de XIII. anciens & de quatre diacres, sur la fin du mois de janvier. Voyans cela, ceux de l'église romaine, encores qu'ils empeschassent la publication de l'édict, voulurent toutesfois se servir

d'iceluy en ce qu'il faisoit pour eux, & feirent tant que deux conseillers du parlement venus à Beaune, feirent défenses à ceux de la religion de plus prêcher dans la ville, sans toutesfois leur permettre de prêcher aux faux-bourgs. Ceux de la religion respondirent fur cela que très volontiers ils obéiroient à la défense à eux faite, supplians toutesfois le parlement de ne trouver mauvais s'ils ufoient de ce que l'édict leur permettoit. Et par ainsi commencèrent de prêcher au faux-bourg de la Bretonnière, en une grange surnommée de Groseli, dont auparavant ils s'effoient assurés, prévoyans ce qu'on leur préparoit. Peu après, par la pratique des prestres estans deboutés de ceste grange, s'assemblèrent en une autre nommée des Brevots, au mesme faux-bourg, où ils continuèrent iusques au iour de Pâques, nonobstant les bruits qui couroient du massacre de Vassy & des changements qui se préparoient; auquel iour de Pâques, combien que le capitaine de la ville & du chasteau taschast par admonitions de les empêcher, la Cène fut célébrée en très grande compagnie, tant de la ville que des lieux circonvoisins, y estans administrée tant par les deux ministres ordinaires de Beaune, à savoir Sébastien Tiran & Michel Vignol (1), que par le ministre d'Auxonne, lequel peu auparavant, de peur des dangers, avoit esté retiré à Mursault (2), de laquelle célébration de cène les prestres grandement estonnés & indignés, se portèrent comme il sera dit en l'histoire de la guerre.

À AUTUN, les deux chanoines & curés desquels il a esté parlé en l'histoire de François deuxiesme (3), faisant de plus en plus leur devoir, l'évesque, frère du sieur de Cipierre, & les chanoines, ayans attiré certains espions & recueilli quelques articles de leurs sermons, résolurent finalement de les surprendre par leur propre bouche. Estans donc appelés pour cest effect par l'évesque en son logis épiscopal, non point comme par forme iudiciale, mais comme pour conférer avec eux amiablement, ils y vindrent

1561.

Prêches aux faubourgs.

Sébastien Tiran.

Michel Vignol.

Arnay-le-Duc,  
Is-sur-Tille,  
Châtillon,  
Noyers.Les deux  
chanoines  
d'Autun.

(1) Un de ces ministres était François Guilletat (voy. page 96), qui était allé de Beaune à Chalon, où il fut pendu par Tavannes l'année suivante. L'autre était probablement Dupré, qui s'y trouvait déjà en 1560 (voy. page 124), et que l'abbé Courtepée (*Hist. du duché de Bourgogne*, III, 206) y signale encore en 1562.

(2) Signalé comme ministre à Isoire vers 1567 (*Bull. de l'hist. du protest.*, IX, 297).

(3) Is-sur-Tille, à cinq lieues de Dijon.

(4) Noyers (Yonne).

(1) Aliàs Lignol (voy. ci-après, livre XV).

(2) Aujourd'hui Meursault (Côte-d'Or).

(3) Jean Vériet et Jean de la Coudrée (page 124).

1561.

Ils comparais-  
sent devant  
l'évêque.

volontairement. Et combien qu'ils y eussent trouvé l'évêque accompagné d'une grande partie de son clergé, & notamment de deux théologiens, l'un nommé Brochet & l'autre Fidelis, avec le gardien des cordeliers, & deux notaires fournis de papier & d'encre (ce qui monstroît assés à quelle fin on les y avoit appelés), ce neantmoins ils avouèrent les propositions qui leur furent mises en avant, & les confirmèrent par tesmoignage de l'Ecriture sans aucune crainte, & d'une telle façon que l'évêque déclara depuis qu'il se repentoit de les avoir fait parler devant une si grande compagnie. Il y avoit aussi une grande multitude de peuple devant l'évêché, craignans qu'on ne feist mal à ces deux personnages, & s'esmouvans peu à peu avec terribles menaces; & n'eust esté que les deux curés reprindrent le peuple bien aigrement par la parole de Dieu, il y a apparence qu'il fust advenu quelque tumulte dangereux. Ces articles ainsi avoués furent incontinent après envoyés à la Sorbonne, condamnés comme hérétiques & envoyés à l'évêque qui feit adiourner les curés devant son official. Les curés en appelèrent au roy, suivant l'ordonnance duquel ils disoient avoir presché en leurs parroisses. Adiournés sur cela au conseil privé lorsque l'édit de janvier se dressoit sur la fin de l'année M.D.LXI, l'issue en fut telle que les curés furent absous à pur & à plain, & renvoyés avec lettres tant du cachet que du grand seau pour imposer silence à tous qui les voudroient empêcher à leur office. Pendant cesté procédure, & les curés estans en cour, certains estourdis (ou, quoy qu'il en soit, menés d'un zèle indiscret & mal réglé), commencèrent à Autun d'abatre les croix & les images des lieux publics de iour & de nuit, & desjà estoient tous prests de se saisir des temples de la religion romaine, quand les curés estans de retour (non sans avoir eschappé les embusches qu'on leur avoit tendues sur le chemin) remontrèrent vivement au peuple que ce n'estoit à eux d'entreprendre telle chose sans l'autorité du magistrat, & que, quant à eux, ils leur déclaroient qu'ils n'approuveroient jamais tels actes, ni ceux qui les commettoient; par ainsi, le tout estant apaisé, les lettres du roy furent inté-

Zèle  
iconoclaste.

rinées en plein bailliage. Voyans cela les chanoines taschèrent de gagner les curés par un autre moyen, les sollicitans par lettres du sieur de Villefranc, beau-père de Tavannes, & de bouche à retourner à leurs prébendes qu'ils leur offroient de leur restituer, d'autant qu'on les avoit déclarées vacantes, & desjà conférées à d'autres, mais leurs allèchemens y feirent aussi peu que leurs menaces. L'édit de janvier arriva quasi au mesme temps, pour la jouissance duquel, encores qu'il ne fust publié à Dijon, s'estans assemblés les principaux de la religion, ne se trouvant toutesfois les deux curés en ceste compagnie, fut advisé d'un commun accord que désormais on ne s'assembleroit point es temples de l'église romaine, pollus d'idolatries & superstitions, mais bien en une grange où on fouloit auparavant faire les banquets de la confrérie qu'on appelloit de saint Jean; & que pour dresser le ministère entre eux, les deux curés seroient priés de se transporter avec certains députés pour les accompagner en la ville de Chalon où se tenoit un synode de la province, afin d'y estre examinés, & y recevoir l'imposition des mains s'ils estoient trouvés capables. Finalement les curés, non sans grand refus, s'estans soumis à cela, furent par autorité du synode assignés à Autun, ordonnés ministres, là où fut incontinent dressé le consistoire, & en général fut mis en train l'exercice de la religion suivant l'édit de janvier avec un merveilleux accroissement. Or là dessus arrivèrent les nouvelles du massacre de Vassy suivies de grandes menaces, tant de Tavannes que de Villefranc & du baillif d'Autun, & de plusieurs gentilshommes du bailliage, pour lequel effect les chanoines quittèrent aux dessusdits Tavannes & Villefranc les deniers qu'ils devoient au chapitre, & n'espargnèrent encores plusieurs autres présens. Mais nonobstant tout cela, tant s'en salut que ceux de la religion désistassent tant soit peu, qu'au contraire désirans de se fortifier & munir par la célébration de la sainte Cène contre les tempestes toutes présentes, ils se résolurent de la célébrer le iour de l'Ascension, à quoy s'opposèrent à vive force leurs adversaires, comme il sera dit en l'histoire de ceste guerre qui dès lors ef-

1562.

L'église  
se constitue.

1561.

Bordeaux.

toit ouverte en la plupart du royaume.

QUANT au parlement de Bordeaux, voici comme s'y portèrent les affaires de la religion depuis la mort du roy François deuxiesme. Quant à la ville de Bordeaux, l'église réformée y multiplioit infiniment, en forte qu'en peu de temps le nombre accreut iusques à environ sept mille personnes; entre lesquelles y avoit plusieurs hommes & femmes d'estat, & preschoit-on à couvert en deux lieux, estans ministres Philibert Grené (1), dit la Fromentée, & un nommé Neuschâtel, tous deux personnages de grande doctrine. La première assemblée se fit à saint Laurent en Grave (2) lez Bordeaux, en une maison des champs, où se trouvèrent environ trois cens personnes; de quoy adverti le sieur de Burie, lieutenant au pais pour le roy en l'absence du roy de Navarre, gouverneur, y envoya le capitaine du guet, nommé le Breton, auquel cela mesme advint qui est dit en l'Evangile de ceux qui furent envoyés pour saisir Iésus Christ. Car estant arrivé comme la prière se commençoit de faire, après la prédication, il en fut tellement touché que finalement il se mit à genoux comme les autres, & délibéra dès lors de se rengier à la religion. Estant donc retourné vers Burie, & luy ayant rapporté qu'il n'avoit trouvé en ceste assemblée aucune apparence d'armes ni de fédition, mais au contraire un témoignage d'une singulière dévotion, qui l'avoit esmeu de faire comme eux, il n'en fut autre chose, & Burie s'en estant allé en sa maison où il fut environ quatre mois, environ ce temps le chapitre de l'ordre des cordeliers se tenant à Bordeaux, & les moines à leur manière acoustumée tenans des conclusions à tous venans, un médecin de Libourne & un ieune régent du collège disputèrent contre eux, contre la messe qu'ils maintindrent n'estre de l'institution de Iésus Christ, exposans en françois & devant tout le peuple les passages de l'Ecriture & leurs argumens; ce qui faucha extrêmement les cordeliers, ne voulans disputer que par leurs docteurs scolastiques. Cela fut cause qu'un autre régent qui enseignoit la dialectique au

collège, prenant la parole & disputant du tout à leur façon, les réduisit à tel point qu'ils furent en risée à tout le peuple, d'autant que, ne pouvans vaincre par raison, ils se mirent à crier tous ensemble que c'estoit trop disputé contre les hérétiques. Ainsi donc le nombre multipliant tous les iours, les assemblées se firent en deux lieux, à savoir hors la ville aux faux-bourgs des Chartreux, & à sainte Croix dans la ville, en bonne paix, au moins sans fédition ouverte iusques au premier de novembre appelé la feste de Toussaincts. Mais en ce iour estant advenu qu'un enfant porté audit fauxbourg des Chartreux pour estre baptisé, mourut durant la prédication, & sur cela estant avisé qu'au sortir du sermon il seroit enterré au cimetière de saint Remi (auquel lieu ceux de la religion avoient desjà sans contredit enterré plusieurs de leurs morts), il advint un esclandre tel que s'ensuit. Ceux de la religion romaine estoient alors à leur service & y avoit un moine qui preschoit dans l'église saint Remi, estant close la porte du cimetière. A raison de quoy deux de la religion réformée estans entrés dans l'église pour demander la clef du cimetière, soudain un capitaine de marine nommé Sauvât, suyvi d'autres aussi estourdis que luy, sortant dehors se rua sur ceux de la religion qu'il rencontra; lesquels ayans repoussé les assailans dedans leur église, l'effroi fut si grand que les uns montans au clocher pour sonner le tocin, les autres mettans la main à l'espée, les autres iettans des pierres, la fédition s'eschauffa d'une terrible façon.

Ce neantmoins, le président Carles, avec le maire son frère & les iurats y estans accourus, firent si bien qu'ils appaisèrent le tumulte, menans en prison après bonnes informations princes sur le champ, quatorze de la religion romaine auteurs de ce mal, lesquels ce neantmoins furent bientoit après relaschés par la cour de parlement s'estant faicte de la cause. Mais alors commença le syndicat qui fut depuis cause de grands troubles, les premiers promoteurs duquel furent Thomas du Ran, lieutenant général en la sénéchausée de Rothelois, & un advocat de parlement nommé Lange.

QUANT à du Ran, il estoit fils d'un

1561.

On se réunit  
hors la ville.

Tumulte de  
l'église  
Saint-Rémy.

Le président  
Carles.

Philibert  
Grené dit la  
Fromentée.  
Pierre  
Neuschâtel.

Burie quitte  
la ville.

Une passe  
théologique.

(1) Voy. ci-dessus, page 124.

(2) Aujourd'hui Saint-Laurent d'Arce (Gironde).

1561.  
Thomas du  
Ran, lieuten-  
nant général.

Jean Lange.

Un syndicat  
antiréformé.

Le président  
Rossignac.

Espagnol naturel, ayant encores un sien frère abbé demeurant en Espagne, & y avoit grande apparence qu'il ne demandoit pas mieux que de veoir la France en guerre, ayant intelligence avec l'Espagnol. Quant à Lange, il estoit devenu si fier pour avoir porté la parole pour le tiers estat aux Estats d'Orléans (1), & si mal content de n'avoir esté récompensé de quelque haut estat, qu'il ne se soucioit que de parvenir à quelque pris que ce fust. Ceux-cy donques prenans pour couverture certaines lettres obtenues de la chancellerie, au nom des marguilliers de l'église S. Remi, seulement aux fins de poursuivre la délivrance de ceux que le président Carles avoit emprisonnés, firent un syndicat enroulans environ trois mille personnes, entre lesquels, outre le clergé, furent plusieurs hommes d'estat, comme entr'autres le tiers président nommé Rossignac, homme si vilain & si détestable en sa vie qu'à grand'peine y eut-il iamais ruffien de bordeau plus infame; mais tout cela estoit couvert du zèle qu'il avoit ou qu'il disoit avoir pour la religion romaine. Ils firent aussi six syndiques (nombre correspondant aux iurats qu'ils avoient pour suspects), & un procureur général qui fut ledit advocat Lange. Firent aussi une description d'armes, & autres choses nécessaires à une grande entreprise, se départans par quartiers & parroisses, & mesmes attirans à leur ligue les payfans des banlieues. Leur intention estoit, entre autres choses, de faire tant que Monluc, ou le sieur de Sanfiac, ou pour le moins d'Escars, fust mis en la place de Burie, pour ruiner puis après le parti de la religion réformée. Ce syndicat ainsi dressé, Lange, pour se payer de ses peines, le premier fit tant que le chapitre sainct André renonça au droit de substitution sur une maison achetée par luy; & pour avoir plus de pratique au palais, obtint qu'il fust dit par arrest, en haine de ce que plusieurs advocats faisoient profession de la religion réformée, que tous ceux qui avoient esté aux prêches des ministres seroient privés du droit de postuler.

Peu après le maire estant mort, Nouailles, capitaine du chasteau du Ha & gouverneur de la ville, voulant

mal à Burie, nonobstant que ces estats fussent incompatibles, Burie esveillé par toutes ces nouvelles revint à Bordeaux, auquel lieu il receut infinies plaintes, remonstrans d'un costé les iurats que ce syndicat estoit un vray commencement de sédition, & contraire à l'estat acoustumé de la ville; Lange, d'autre part, accompagné de cinq à six cens hommes, soutenant la nécessité dudit syndicat par les raisons qu'il promettoit déduire devant le parlement, & devant luy, où il le prioit de se trouver. Burie, s'excusant sur sa goutte, feit assembler en la maison commune les principaux de l'une & l'autre religion, les exhortant de se réunir. A quoy se condescendans ceux de la religion, Lange insista au contraire. De là il falloit venir au parlement, là où se trouvèrent plusieurs de petite qualité attirés expressément pour ce fait, qui rapportans que ceux de la religion avoient pris les armes, commettoient plusieurs insolences. Lange & les syndiques confirmèrent le mesme, imputans le tout à Burie qui estoit là présent, & requérans confirmation de leur syndicat, les iurats remonstrans au contraire l'inconvénient qui en pourroit advenir. Bref, nonobstant que plusieurs du parlement fussent iuges & parties, si est-ce que Burie s'opposant fort & ferme, pour avoir aperceu que le fait se dressoit contre luy particulièrement, feit tant que le tout fut renvoyé au roy. Lequel deuelement adverti de toutes ces pratiques, nonobstant que Lange eust impudemment défendu sa cause au conseil privé, cassa ce syndicat avec défenses bien expressees de plus en faire sur peine de rebellion, avec commandement à Burie de retirer les rolles & de faire publier l'arrest, ce qui fut exécuté.

Ce nonobstant, ceux de l'église romaine faisoient tous les outrages dont ils se pouvoient adviser à ceux de la religion réformée, & si d'aventure sur cela quelqu'un d'eux estoit emprisonné, [il] estoit aussitost eslargi, là où au contraire deux ieunes hommes, pour n'avoir voulu devant François de Nort (1), conseiller, iurer en une taxe

1561  
Burie est de  
retour.

Nouvelles  
persécutions.

(1) Voy. ci-dessus, page 235.

(1) Peut-être un parent de Martial de Nort ou du Nort, consul d'Agen, avec lequel il importe de ne pas le confondre (voy. pages 85 et 116, et ci-après, page 427).

1561.

L'édit de janvier est publié.

Agen.

Oudet de Nort.

de despens sur les heures Nostre Dame (qu'ils appellent) furent condamnés à grosses amendes ; & deux autres ieunes hommes fouettés , pour avoir dit quelques mots de travers à des moines ; mais pour tout cela ceux de la religion ne laissèrent de continuer, se délibérant de célébrer la sainte Cène du Seigneur. De quoy les adverfaires advertis taschèrent de l'empescher, alléguans que sous ceste couleur ils vouloient introduire en la ville des estrangers & s'en saisir ; mais, par l'advis de Burie & de Monluc mesmes, qui se trouva lors à Bordeaux<sup>(1)</sup>, il fut résolu que, pourvoyant à la seurété de la ville, on empescheroit ceste célébration de la Cène pour éviter un plus grand mal. Cela exécuté, le parlement envoya Lescure, procureur général, vers la royne pour en faire les plaintes sous couleur de demander au parlement de Paris l'édict appelé de juillet pour estre publié à Bordeaux ; mais Dieu destourna ce coup comme tous les autres, estant arrivé Lescure si mal à propos pour sa charge, qu'au lieu de l'édict de juillet, il fut porteur de l'édict de janvier qui fut publié le VI. de février à Bordeaux. Et suivant iceluy, ceux de la religion, sans aucune réplique, voire mesmes un iour devant la publication, firent prescher hors la ville en une grange hors la porte S. Croix ; & leur ayant esté depuis escrit (les députés des églises estans pour lors encores à la cour) le mescontentement qu'on avoit de certains turbulens abateurs d'autels & images, contre lesquels finalement les églises mesmes seroient contraintes de se dresser, ceux de Bordeaux déclarèrent ne vouloir avoir aucune communication avec telles gens, & l'envoyèrent notifier aux églises du haut pays.

QUANT à la ville d'Agen, où ils n'attendoient que le mareschal de Termes pour faire une terrible exécution que le lieutenant Bedon & Monluc, se moquans de Dieu à pleine bouche, tenoient destâ pour faite, la mort du roy François deuxiesme arriva merveilleusement à point pour rompre ces cruels desseins. Or estoit-il advenu, quelques années auparavant, qu'un nommé Oudet [de] Nort (2), fils

de Martial [de] Nort, un vaillant homme & capitaine de la religion, estant toutes autres choses blable à son père, ayant des persécutions advinues M.D.LVII., ayant son père le vouloit charger de bénéfice à Genève ; auquel lieu estudié, & trouvé cap, nonobstant son iour envoyé en Agenois, telmoron, sur la riviere tenant au sieur de Cha extremement se plus indigné de ce qu'il audit an M.D.LXI dans Agen, en une maison ce que les magistrats empescher ; car sept ayans trouvé en une semblée d'environ huit qui faisoient les prières respondu qu'ils ne attendu que conformer patentes du roy, leur toient paisibles & mesme seulement pour oûir & le prier sans ardeur. Voyans cela, leurs trouvèrent meilleur supplier Burie de venir main faire, calomnier encores qu'elles s'y tentes à dire qu'on y avoit enfant. Burie sur cela fit prisonniers au port (dont les iacopins avoient peu après la sédition un diacre, & un autre qu'il amena dans Agen dit mois. Ce qui estoit plusieurs de la ville, lesquels Gratian de la roy, se révolta plus Burie logé en sa maison tout au contraire, s'en la vérité, & pensant de notifier le roy de Navarre duquel il peuvait gouvernement duquel tomber, eslargit les portes & au lieu de défendre dit tout haut en s'en

(1) *Comment. de Blaise de Montluc*, tome II, page 9.

(2) Voy. ci-dessus, page 116.

(1) Port Sainte-Marie d'Agen.

(2) Lectoure (Gers) autrefois capitale de la ville.



1561.

Jean Barrelles.

avoient acoustumé de prier Dieu une fois, qu'ils priaissent quatre. En ce temps-là, Jean Barrelles (1), ministre de Toulouse, étant demeuré malade à Agen où il fut médecin, preschoit en plein iour en la maison de Rouffannes, conseiller, & creust tellement l'assemblée de iour en iour, que finalement, le XVI. de mars, il prescha dans un petit temple nommé S. Fiari, iadis évêque d'Agen & très docte personnage ayant écrit contre les Ariens du temps de S. Iérosme, comme iceluy mesme le tesmoigne en un traité qu'il a fait des docteurs ecclésiastiques, où son nom est mal écrit, à savoir *Sebadius* au lieu de *Fedarius*. En ce temple il y avoit un sépulchre de marbre qu'on disoit estre dudit évêque, duquel les nourrisse avoient acoustumé de racler ce qu'elles en pouvoient avoir pour l'avaller dans leur potage, afin d'avoir abondance de lait. Et toutesfois il y a une petite ville près de Toulouse, nommée Bernerque (2), sur la rivière de Rège, auquel lieu, le vingtcinquième avril, iour de la feste dudit saint Fiari, les circonvoisins ont acoustumé de toute ancienneté de s'assembler en armes, de peur (disoient-ils) que ceux d'Agen, auxquels ils maintiennent avoir dérobé le corps de ce saint, ne le viennent requérir. A eux en soit le débat, mais tant y a que ce sépulchre étant finalement ouvert à Agen, on n'y trouva qu'un test avec les dents, bien entier veu le long espace de temps, à savoir de plus de douze cens ans que ledit évêque doit avoir esté là enseveli. Pour revenir à nostre histoire, les chanoines de saint Capraise, entendans comme ceux de la religion preschoient à saint Fiari, & craignans que quelque iour de cène on ne leur en feit autant, mirent garnison en leur église, dont furent capitaines deux chanoines, à savoir la Lande & son frère, lesquels firent tant que le sieur de Vaillac en Querci, capitaine du Chateau Trompette de Bordeaux, vint à Agen, où il fit publier un arrest de parlement de Bordeaux défendant à toutes personnes de prescher sans l'adveu & consentement de l'évêque du lieu. Mais peu après Burie ayant entendu la

multitude de ceux de la religion, & que ce petit temple estoit comme inutile, d'autant que le peuple n'y alloit que deux fois l'an, leur permit de s'en servir pourveu qu'ils se continssent en paix, & à la charge que le ministre & les principaux de l'église réformée respondroient de tout le désordre qui en viendrait de leur côté. Cela dura en ceste façon iusqu'à ce que l'assemblée étant creue iusqu'au nombre de six à sept mil personnes, de sorte que le temple de S. Fiari n'en estoit aucunement capable, on fut si mal advisé que de se saisir du convent des iacobins, tant pour prescher que pour y loger les ministres; de quoy se doutans les moines avoient déjà emballé & transporté leurs meubles ailleurs, comme il ne fut aucunement touché à leurs ornemens. Ce fait joint à un autre (c'est que l'autel & [les] images du palais se trouvèrent rompus, dont toutesfois ceux de la religion s'excusoient disans que les prestres mesmes avoient perpétré ce cas) esmeut grandement le magistrat & tout le clergé de l'église romaine, non sans cause; mais avec cela ils escrivirent à Burie beaucoup de choses fausses, à savoir qu'on avoit fait un conitoire auquel on évoquoit tous procès, tellement qu'il n'estoit plus question d'aller aux magistrats ni de leur obéir, que les dismes n'estoient plus payées, qu'on vouloit contraindre le clergé de l'église romaine à contribuer à l'entretienement des ministres, & qu'on ne taschoit qu'à se cantonner (1) comme les Suisses, chargeans nommément ceux de Montauban (calomnie trop impudente) d'avoir fait battre de la monnoye, dont l'inscription estoit : *Moneta nova Reipub. Montis Albanensis* (2); voire mesmes il fut écrit au roy, que ceux d'Agen assemblés en grand nombre avoient

1501.

Les réformés aux Jacobins.

La république de Montauban.

Le tombeau de Saint-Fiari.

Deux chanoines capitaines.

(1) *Se cantonner*, s'organiser par cantons indépendants.

(2) Cette prétendue monnaie est également signalée après Bèze, et peut-être d'après lui, par plusieurs historiens, Duby, Leblanc, le chanoine Le Bret, Cathala-Coture, qui en reportent l'émission à l'année 1572. Ce dernier donne ainsi le texte de la légende, qui n'aurait pas été en latin, mais en langue d'oc : *MONEDO NOVELA DE LA REPUBLICO DE MONTALBA*. Si elle a jamais existé (car on n'en a pas produit jusqu'à ce jour un seul spécimen), elle paraît n'avoir été qu'un jeton, une médaille, bien plus qu'une monnaie d'échange proprement dite (*Bull. de l'hist. du protest.*, I, 406).

(1) Voy. ci-dessus, page 88.

(2) Venerque-sur-l'Ariège (Haute-Garonne), à quatre lieues de Toulouse.

1561,

envitaillé pour long temps, bastionné & muni d'artillerie le convent des iacopins. Lesquelles choses escrites non seulement par ceux d'Agen, mais aussi par plusieurs autres sénéfchauf-fées, & confirmées par aucuns de la noblesse, comme entre autres par les sieurs de Fumel, Lagnac, Montferrant, Perricart & le sieur de Beiaumont & autres, furent cause de grosses esmeutes comme nous dirons cy-après. Car ce n'estoit pas seulement à Agen qu'on se débordoit de part & d'autre, mais aussi en plusieurs autres lieux.

Libos.

AYANT Fumel batu quelques uns assemblés pour prier Dieu près de sa maison au lieu de Libose (1), & Lagnac en ayant fait autant à d'autres qu'il tascha mesmes de mener prisonniers en sa maison, deux autres, à favoir Foissac & Lestèle demeurans en la iurisdiction de Tournon en Agenois (2), tuèrent un pauvre homme de la religion, ce dont ils furent atteints & mis prisonniers, mais non pas châtiés. Pareillement à la Réole sur Garonne, petite ville en Bazadois, y ayant esté faite une exhortation en une maison, où pour lors se trouvant un conseiller de Bordeaux nommé Gaucher, il persuada au peuple de brusler ceste maison, offrant en payer la valeur. Ce que tant s'en salut que le parlement trouva mauvais, que mesme, en haine de la religion, il cassa l'élection de tous les consuls qui se trouveroient avoir esté créés estans de la religion.

La Plume,  
Penne  
Villeneuve.

CEUX de Plume (3) en Bruiles appartenant à la royne de Navarre n'en feirent pas moins, sollicités par leur bailly, gendre de Nort, consul d'Agen. D'autre costé, les cordeliers de Penne & de Villeneuve d'Agenois furent chassés par ceux de la religion, & en l'abbaye d'Eyffes hors Villeneuve (4) les images & autels furent brisés, & les reliques de saint Gervais, qui faisoient, au dire du commun peuple, iapper ceux qui avoient le mal caduc, furent bruslées. A Nérac, la royne de Navarre s'acheminant en cour, donna le convent des cordeliers, qui estoit

Nérac et  
Condom.

lors tout vuide, tres, & y faire u les cordeliers de leurs convergnans à Burie. S. Orans autrem Tilladet, qui, a des uns & des nef du temple la religion réfo du convent ser avoit lors un iu domnois nomm faisant profession à en avoir esté de Bordeaux ; l'Evangile ne paillardises, usu ces dont il estoit suivre au bon ch persécuteur, & ce temps là, tar mazan.

A PÉRIGUEU may, Symon E avons souvent p Henry (1), y est de Memy, pref faux-bourgs, & ville en la me Memy. De que nes, assistés du rent garnison de de S. Fran, & d l'évesque, & se mouvoir fédition iour iusques au cens bien armés ligion en estans sur leurs garde leur dessein s'e mée. Ce neant feirent Brosier royne de Navar d'aoust, allant e là, le leur baill rant que si on lu que, ils en resf conserva pour ce

POUR revenir les nouvelles de iointes avec les estans apportées à Burie qu'il eu lequel grandeme toft l'arrière-ban & Quercy pour l' soit-il) de chastie

(1) Aujourd'hui Libos (Lot-et-Garonne).  
(2) Tournon d'Agenais, à quatre lieues de Villeneuve-sur-Lot.  
(3) La Plume, à deux lieues d'Agen.  
(4) Eysses, ancienne abbaye de bénédictins, transformée de nos jours en maison de détention.

(1) Voy. ci-dessus

1561.

temples & briseurs d'images & autels. Cela estonna grandement ceux qui avoient esté si estourdis. Et pourtant, le treizième de septembre, les gentilshommes de la religion, comme entre autres le sieur de Memy, de Calonges, Lalave, Teyssonnat, Catus, Castellagrat, la Chapelle. (1), qui avoit esté abbé de Bal en Languedoc, & l'avoit quittée à qui la vouloit prendre, s'assemblèrent à Agen pour adviser les moyens de remédier à ce mal. Dieu, d'autre côté, modéra tellement Burie qu'il parla fort doucement aux députés que ceste assemblée d'Agen luy envoya. Ce neantmoins ne se fians trop en cela, & sachans la réponse qu'il avoit faite à Treilles, iuge de Condomnois, dedans Marmande, auquel il avoit dit ces mots tout hautement, lorsque Treilles se plaignoit de ce que ceux de Condom avoient chassé les cordeliers : « *Je m'esmerveille de ce que vous me venés rompre les oreilles de ces faicts, vous ne valez rien, puisque vous estes les plus forts, que vous ne leur courés sus, & ne iettés leurs testes par dessus les murailles.* » Ceux d'Agen (di-je), ne se fians trop au rapport qu'on leur faisoit de Burie, envoyèrent en cour, en toute diligence, pour advertir leurs deux députés qui y estoient pour assister au colloque de Poissy, à savoir Rouffanes, conseiller d'Agen, & un avocat de Bordeaux nommé Blereau ; & par mesme moyen pour ce que Burie approchoit, envoyèrent aussi au lieu de Langon au devant de luy le ministre Barrelles, & Voisin, aussi ministre à Villeneuve d'Agenois, au nom des ministres, & Teyssonnat & la Chapelle, au nom des gentilshommes, pour luy offrir toute humble obéissance en ce qu'il leur commanderoit. Ceste offre l'adoucit tellement, surtout après avoir entendu la fausseté de la plupart des rapports que luy avoit faits entre autres un très meschant homme d'Agen nommé Berart, & par sobriquet de ses amis mesmes bavart. Sur cela donques Burie parla à eux fort doucement, leur advouant qu'il y avoit plus de vingt ans qu'il avoit cogneu la vérité, & leur montrant les lettres du roy bien fort rigoureuses, qu'il rompit en leurs présences, leur promettant

de rendre témoignages de leur obéissance. Burie, de Langon vint à Bazas, accompagné de la Boétie (1), conseiller de Bordeaux, & du prévost général de Guyenne nommé de Fourneaux, où le vindrent trouver ceux de Nérac pour luy offrir toute obéissance ; il les remercia, & leur dit qu'il n'iroit point aux terres du roy de Navarre, mais qu'il laisseroit la charge de ceste affaire aux magistrats des lieux, tant pour pacifier le tout que pour faire rendre les armes. Il disoit cecy d'autant qu'à Nérac tous estoient de bon accord faisans tous profession de la religion, voire iusques aux moines & moineffes, ayans volontairement quitté leur froc pour se joindre à l'église réformée. De Bazas, venu à Marmande en Agenois, toute la noblesse l'y vint trouver d'une part & d'autre ; le chanoine La Lande y vint aussi avec ses adhérens, pour les chapitres de S. Estienne & S. Capraise, & pour les magistrats le président Sevin (2), & ainsi tous se rendirent à Agen le troisième octobre. En ce lieu étant la multitude grande, l'assemblée s'y feit en une grand'salle, au logis de l'évesque, en laquelle fut ouy le vicaire général de l'évesque de Condom, faissant grandes plaintes fort calomnieuses & contre sa conscience, ayant fait auparavant de l'entendeur ; mais il fut vivement rembaré par le lieutenant criminel de Condom qui le rendit confus, faissant grande honte en cest esgard à ceux des magistrats d'Agen qui estoient de la religion, pas un desquels n'osa comparoir là pour maintenir leur cause. Conséquemment fut là présentée une requeste au nom de toute la noblesse du pays, tant pour r'avoir la messe que pour garder que leurs vassaux n'eussent à suivre autre religion que celle de leurs seigneurs. Mais estans ceux qui l'avoient présentée desadvoués, non seulement par tous les gentilshommes faisans profession de la religion, mais aussi par plusieurs autres auxquels elle n'avoit esté communiquée, les requérans demeurèrent tous confus. Ceux de Moissac

1561.

La Boétie

Le président Sevin.

Plaintes mensongères

Moissac.

On lui envoie des députations.

(1) Aliàs la Capelle (France protest. . VI, 174).

(1) Etienne de la Boétie, l'ami de Montaigne, conseiller au parlement de Bordeaux depuis 1552, à l'âge de vingt-deux ans.

(2) Etait-ce un parent de Jean Sevin ou Savin, ministre de Damiette en 1563 ? (France protest. , IX, 277, et Mémoires de Jacques Gaches, édit. Ch. Pradel, p. 34.)

1561. estans du gouvernement de Guyenne , combien qu'ils soient du ressort de Toulouse, se faisoient forts du cardinal de Guyse, leur abbé, avoient chassé tous ceux de la religion ; lesquels comparoissans en ceste assemblée, requierent d'estre remis en leurs maisons & que le presche leur fust permis au dedans d'icelles ; ce qui leur fut accordé. Mais ceux de Moissac, appuyés du sieur de Bidonnet, lieutenant & neveu du sieur Terride, ne voulurent aucunement obéir. Le mesme fut otroyé à ceux d'Auch en Armagnac, dont estoit pour lors archevesque le cardinal de Ferrare (1), ayant pour son vicaire général un Italien nommé Alphonse, qui fit au contraire le pis qui luy fut possible. Quant au faict d'Agen, les magistrats contraires à ceux de la religion insistoient à ce que plusieurs absens, qui s'estoient assemblés avec port d'armes, & qui avoient couru par les champs brisans temples & autels, fussent appelés à son de trompe, iugés & exécutés en figure, comme aussi ceux qui se trouveroient prisonniers, punis à mort comme infracteurs des édits. Sur laquelle requeste Burie ayant dit qu'il vouloit adviser avec conseil, & cependant visiter le convent des iacopins pour y recognoistre les bastions qu'on avoit donné à entendre au roy qu'on y avoit dressés, s'y transporta l'après-dinée, où fut descouverte l'impudence de ceux qui avoient fait cest advertissement. En premier lieu donques pour ce que le nombre des moines qui se devoient venir plaindre estoit fort petit, ils s'avisèrent d'y en adiouter plusieurs autres vestus en moines : tous lesquels ensemble s'estans iettés à genoux devant Burie, avec grandes doléances comme si on leur avoit tout pillé, combien qu'ils n'eussent perdu aucuns meubles ni ornemens, Dieu voulut qu'un gentilhomme recogneut entre ces moines contrefaits un maréchal qui luy avoit ferré son cheval le iour précédent, auquel ayant demandé depuis quel temps il estoit moine, il se mit soudain à gagner au pied avec ses compagnons, & par ainsi tourna tout cest affaire en grande risée. Burie passant outre & conduit iusques à une estable à pourceaux dedans un iardin, voulant donner à en-

tendre le propre à cest mestier de bastion for quoy luy a en apparoyuant de ce esté logés y print à rire grandes re informé le

PENDANT continuois pins, où f sonnages c gneurs de neschal d'Al ral, mesm Biron (1), ce temps l luy qui av vint appor roy & royne de f fra à Bar quelles ch pérance qu leur deme

MONLUC entendu q gion se p estant aussi de la Cè & mesme lence, frèr risant à ce roit de pa qu'il prête à savoir à ment de G pour en a veilleux pe turel qui e simulé, & reaux & d le commer sentée co brisé les i punir de n ne falloir personnes fois besoin devoit env trois ans

(1) Arman maréchal de combattre d catholiques tard à celle contour.

(1) Voy. ci-dessus, page 287.

1561.

raine, voire mesmes luy eschappa quelquesfois de dire « *qu'en bref la papauté seroit abatue, & que ces ventres bénéficiers perdroyent leur marmite;* » & , qui plus est, accorda un ministre à ceux du pais de Gontaud, luy assignant pension sur le bénéfice du lieu, duquel l'un de ses enfans estoit curé.

• Et sur cela se retira en sa maison d'Estillac près d'Agen.

Montluc et  
Burie.

CEPENDANT Beiaumont & autres firent tant envers la Boitie, conseiller, combien qu'il ne se souciait pas beaucoup de la religion romaine, qu'il prit la cause des iacopins en main à bon escient, alléguant à Burie, entre autres inconvéniens, que ceux de la religion avoient le bruit de faire plusieurs monopoles, & de se vouloir cantonner, à quoy leur pourroit grandement ayder ce convent respondant hors la ville, & situé en lieu fort & de défense. Ces menées entendues par ceux de la religion tenans défià Montluc pour leur advocat, envoyèrent vers luy le prians de venir à Agen prendre leur cause en main, ce qu'il accepta leur disant « *que Burie commençoit à radoter, surtout après dîner, & qu'il leur faisoit un homme nourri parmi eux pour les bien maintenir contre leurs adversaires, & que, quant à luy, il diroit tousiours qu'il valoit mieux loger les ministres dans ce convent que nourrir dix ou douze ventres paresseux, & autant de putains,* » adjoûtant « *qu'il vouloit luy-mesme venir demeurer dans la ville & ouïr les presches,* » & de fait il fit ce qu'il peut, disant hautement à Burie « *qu'on feroit tort à ceux de la religion de leur ôster ce convent, & que peut-estre cela leur donneroit occasion de se saisir d'autres plus grands temples.* » Mais tout cela ne servit de rien, ayant esté Burie gagné finalement par les sieurs de Lauzun, Monferrant, Lagnac, Fumel, Cocon (1), & autres de ce parti, & tellement persuadé par la Boitie, que le dixiesme dudit mois d'octobre, il remit les iacopins tant en leurs temples qu'en leur convent, où ils recommencèrent incontinent leur service, faisans prescher un moine fort scandaleux, où assistèrent les magis-

Les Jacobins  
réintégrés.

trats, & toute la noblesse de leur parti, leur promettant aussi Beiaumont de leur refaire leurs images qui avoient esté brisées. Et quant au surplus de la requête par eux présentée contre les absens & présens, il fut seulement ordonné que le lieutenant du prévost général feroit amende honorable, pour avoir ôté l'hostie à un prestre chantant sa messe, ce qui fut exécuté sans passer plus outre.

CEUX de la religion se voyans destitués du temple des iacopins, requirerent Burie qu'il luy pleust de les pourvoir de quelque autre lieu, lequel leur accorda le temple dit de sainte Foy, leur en baillant lettres sur le champ, & les y faisant conduire tant par le prévost général que par un des consuls, de forte que dès lors les prières y furent faites par le diacre. Ce qu'entendans les autres consuls, furent en délibération de déposer celui de leur compagnie qui les y avoit conduits, & furent faites grandes plaintes à Burie par les prestres, alléguans qu'il eust mieux valu ottroyer le convent des iacopins qu'une paroisse à ceux de la religion; mais il les renvoya en grande colère, avec menaces que s'ils contrevenoient à son ordonnance, ils en respondroient sur leurs testes, ordonnant seulement pour les paroissiens se complaignans, qu'ils s'accorderoient dans leur temple pour leur service. Au reste, il feit défenses sur peine de la hard à tous ceux qui n'avoient pris des temples, d'en prendre aucun, ordonnant toutesfois que là où il y en auroit deux, le principal demeurant à ceux de la religion romaine, l'autre seroit pour ceux de la religion réformée, & où il n'y en auroit qu'un, que les deux parties s'en accorderoient entre eux, quant aux heures de leur service, afin que les deux religions fussent libres; & finalement voyant que ceux de la religion romaine ne vouloient entendre à rendre les armes, ordonna qu'il y auroit douze députés de chacun costé qui veilleroient sur les scandales & tiendroient la main au magistrat si le cas le requeroit.

TELLE fut l'issue de ce voyage de Burie, qui ne fut pas de grand fruit pour appaiser les troubles, estans les testes des uns & des autres par trop eschauffées, des uns pour s'avancer, & des autres pour les empêcher. Plu-

1561.

Burie accorda  
une église.

Le simultanéum.

On demande  
des pasteurs

(1) Lisez Cancon. Le sieur de Cancon étoit le beau-frère de M. de Fumel, dont le meurtre est raconté plus loin (*Comment. de Montluc*, V, 27).

1561.

Beaumont-de-Lomagne.

Un meurtre à Grenade.

Les cruautés du seigneur de Fumel.

plusieurs villes donc demandoient des pasteurs, auxquels ils promettoient de se contenir. Mais outre qu'il ne falloit beaucoup les piquer pour s'esmouvoir, aussi ne cessoient les prestres & certains gentilshommes tenans leur parti à conspirer la ruine de leur religion; ainsi en advint-il en autres lieux, à ceux de Beaumont de Lomagne (1), lesquels ayans prié le ministre de Mauvezin de les visiter pour quelques iours, furent tellement assaillis par environ cinquante prestres, tous vivans du revenu du temple de la ville ayans fouslevé le peuple, que le pauvre ministre eut grand peine à se sauver par dessus les maisons, laquelle sédition toutesfois ne passa pas plus outre, ayans trouvé les séditieux d'autres qui leur firent teste. Pareillement en une petite ville nommée Grenade (2), voisine d'une abbaye nommée la Castelle, sur la rivière de la Dou, advint au mesme temps que six moines desbordés y estans venus en armes, après plusieurs insolences y tuèrent en pleine rue la femme d'un honneste marchand de la religion, les reprenant de ce qu'ils iniurioient son mari; duquel fait estans faites informations, & les moines faisans résistance en leur abbaye, force fut d'y entrer à main forte, & fut pris le moine meurtrier en la ville d'Ax, par le capitaine du Mont de Marsan; mais cela estoit peu de chose au regard de ce qui avint à Fumel (3) le 22 de novembre audit an.

Le seigneur de ce lieu ayant autrefois voyagé en Levant sembloit avoir appris le naturel de Turquie & de tels autres peuples barbares, tyrannissant ses suiets d'une estrange façon, ostant les biens aux uns, & faisant mourir les autres, dont il fut finalement payé, après avoir suivi ce train par l'espace de quinze à vingt ans, par l'occasion qui s'ensuit. Venant de la chaffe sur le soir & trouvant que ceux de la religion qu'il hayssoit à mort venoient de faire les prières d'un temple assés loin de son chateau, il en eut tel despit,

que le povre homme en tomba par terre. Ceux qui estoient en la compagnie du diacre, se remémorans sur cela ses tyrannies acoustumées, encor qu'ils fussent ses suiets, commencèrent à crier tout haut après, « au meurtrier, au tyran, au meschant, » & quoy qu'il fust monté sur un cheval d'Espagne, le poursuivirent iusques en son chateau où il fut tantost assiégé, plusieurs y estans accourus de toutes parts, voire mesmes de ceux de la religion romaine. Là espéroit-il bien d'avoir secours de quelques siens parens advertis par un laquais; mais Dieu luy avoit préparé le salaire de ses tyrannies par deux personnes réservées (ce semble) à cela, par une singulière providence. L'un d'iceux estoit fils d'un des suiets d'iceluy, lequel s'estant hazardé de se défendre par iustice contre son seigneur le tyrannissant, & estant près de gagner son procès, Fumel, pour esgarer la cause qu'il avoit fait évoquer au grand conseil, pour oster le moyen à ce povre de le poursuivre à grands frais, trouva moyen de le charger & convaincre de quelques ieunesses; à raison desquelles l'ayant fait condamner aux galères avec confiscation de biens à son seigneur, cela fut cause qu'un sien fils demeura en extreme povreté, que Dieu réservoir pour la vengeance du père. L'autre estoit fils d'un père que Fumel avoit autresfois lié à la queue de son cheval, passant en ceste sorte quatre à cinq fois la rivière du Lot. Voicy donc ce qui advint: ainsi que Fumel pourvoyant à ses affaires regardoit les assiégeans par une gallerie, le premier de ces deux l'ayant atteint d'une arquebuse au travers du corps & l'assaut estant donné au mesme instant sans grande résistance, iceluy estant trouvé sur un liât, & de là mis sur les carreaux, après luy avoir fait mille reproches de ses tyrannies, finalement le second que nous avons dit luy coupa la gorge avec une dague, & luy donna plusieurs coups après sa mort. On ne fauroit dire que du costé de Dieu cest acte ne

Il est massacré par ses vassaux.

1561.

procéder estoit du tout inexcusable, mesme à ce qu'il s'enfuivit puis après, estans commises plusieurs pilleries, & par trop estranges insolences au chasteau, iufques à ce point que la femme & les enfans d'iceluy eurent grand peine à sauver leurs vies, dont puis après aussi s'enfuirent des punitions divines, tant sur les coupables que sur plusieurs autres, qui doivent bien servir d'avertissement (1), surtout à ceux qui font profession de craindre Dieu, de n'entreprendre rien qui ne soit selon Dieu, & remettre la vengeance à celui « à qui elle appartient, & qui la fait en son temps (2). »

Le sénéchal d'Agenois adverti de ce tumulte s'y transporta assés tost, mais il falut qu'il s'en retournast chés soy ne pouvant deffaire ce qui avoit esté déjà fait, & se voyant très mal obéy ; le roy aussi en fut tantost adverti par plusieurs y adioustans que le sieur de Cancon estoit aussi assiégé, & que ceux de la religion avoient résolu d'exterminer la noblesse avec tous les prestres & magistrats. Autres troubles horribles survindrent en plusieurs endroits en ce mesme temps de l'une & de l'autre part, & ne se peut nier que ceux de la religion romaine ne fussent encor les plus coupables sans comparaison. Car horsmis le meurtre de Fumel advenu non point pour la religion, mais pour ses tyrannies, ceux de la religion réformée ne faisoient la guerre qu'aux images & autels qui ne saignoient point, au lieu que ceux de la religion romaine repandant le sang avec toute espèce de cruauté plus que barbare, tesmoins les massacres de Cahors & de Grenade advenus en ce mesme temps, comme il sera dit en l'histoire du parlement de Toulouse (3). Davantage non seulement les bruits estoient tous communs des complots qui se faisoient çà & là contre ceux de la religion, mais, qui plus est, les comploteurs mesmes ne s'en taisoient pas, & plusieurs lettres se trouvoient escrites de la cour, pleines de menaces bien estranges.

(1) Montluc ne devait pas tarder en effet à tirer de ce meurtre une terrible vengeance : « Et après, dit-il, ces bonnes gens crioient : Vive l'Evangile. Bref un jour il en fut pendu ou mis sur la roue trente ou quarante. » (*Comment.*, *ibid.*)

(2) Deutér., XXXII, 35.

(3) Grenade-sur-Garonne (Haute-Garonne), à quatre lieues de Toulouse. Voyez ci-après.

Qui plus est, un frère de Lalande, chanoine d'Agen, nommé Monts, grand ami de Fumel, avec lequel il avoit fait le voyage en Levant, ayant entendu sa mort, courroit par toute la Guyenne, pratiquant gentilshommes & autres pour entrer en une ligue, de laquelle ils disoient estre chefs les sieurs d'Auffun & Terride (1), chevaliers de l'ordre : & partie en deux bandes, dont l'une se devoit trouver à Moyssac, & l'autre à Auch le vingtiesme de janvier, en laquelle ligue entrèrent mesmes quelques uns se révoltans, comme entre autres le sieur de Saumon, & en fut aussi semond (2) le sénéchal d'Agenois (3), lequel encores qu'il ne fît profession de la religion réformée, toutesfois comme très sage & modéré, & d'esprit fort attempé, n'y voulut entendre, promettant bien toutesfois de s'employer de tout son pouvoir à réprimer ceux qui voudroient entreprendre quelque chose contre la noblesse ou remuer l'estat.

A ces occasions, & pource aussi que par un secret mandement de la royne, dont il a esté parlé au quatriesme livre (4), on avoit escrit aux provinces qu'elles regardassent de quelles forces elles pourroient à leurs despens ayder le roy, s'il en avoit besoin, le synode de toute la haute Guyenne, y comprenant aussi le Ly-mousin, fut tenu en ce temps à sainte Foy en Agenois, sur la Dordogne, où il fut ordonné entre autres choses, par les gentilshommes qui s'y trouvèrent, qu'on esliroit deux chefs généraux appelés protecteurs, sur les deux provinces des parlemens de Bordeaux & de Toulouse, à chacun desquels respondroient les colloques d'icelles, ayant aussi chacun de ces colloques son chef ou colonnel, ayant sous foy les capitaines particuliers des églises de chacun colloque (5), ne

(1) Antoine de Lomagne, baron de Terride (ou Tarride) et vicomte de Gimoez, seigneur catholique. Il avait pour frère cadet le capitaine huguenot Géraud de Lomagne, seigneur de Sérignac. Ce dernier porta également le nom de Terride à la mort de son frère aîné. Il importe de ne pas les confondre.

(2) Semond, sollicité.

(3) Montluc (*Comment.*, loc. cit.), l'appelle Poton.

(4) Voy. ci-dessus, page 361.

(5) C'est cette organisation de défense qui faisait dire à Montluc : « Et quel diable

1561.

Une ligue catholique

Le synode provincial de Sainte-Foy.

Organisation militaire des Eglises.

La guerre aux images.

1561.

pouvans rien faire ni dresser ces capitaines sans l'ordonnance du colonnel du colloque, ni les colonnels du colloque, sans l'adveu & mandement du chef de la province; le tout pour conduire vers sa Maïesté les forces des églises, si besoin estoit, & cependant aussi pour estre sur leurs gardes, & pour se défendre si leurs adverfaires persévéroient en leurs massacres, & entreprenoient de leur courir sus, comme les bruits en estoient tous communs. Suivant laquelle délibération le sieur de Memy (1) fut esleu chef de la haute Guyenne pour le parlement de Bordeaux, & le sieur de Peire sur les provinces du parlement de Toulouze, lequel s'excusant sur son vieil aage bailla son fils aîné, communément appelé le sieur de Marchastel (2).

es sieurs de  
Mesmy  
de Peyre.

TEL fut cest ordre alors establi entre les gentilshommes audit synode, comme d'autre costé entre les ministres & autres députés par les églises. Pour ce qui concernoit proprement le ministère, il fut dit, pour mieux contenir les peuples par bonnes & seures remontrances, qu'entre autres choses, afin que les pasteurs fussent espars en plus d'églises, il n'y auroit pour lors en chascune ville qu'un ministre, fors dans Agen & Bordeaux, & qu'on useroit de censures plus expressees que jamais pour réprimer toutes insolences, attendu que les vraies armes & forces de la religion estoient spirituelles, estant l'Evangile la doctrine apprenant à renoncer à soy-mesme pour vivre en la crainte de Dieu & charité du prochain, estant l'office des magistrats & non des particuliers d'oster les marques de l'idolatrie.

Désordres à  
Agen.

CES choses furent très bien ordonnées, mais il s'en falut beaucoup que chacun y obéist; notamment voicy ce ce qui advint à Agen le dernier de novembre. Quelques artisans, à deux

heures de nuit, les uns survenans après les autres, après avoir bien beu, disans que si on s'arrestoit au confitoire, ce ne seroit jamais fait, entrèrent premièrement aux carmes, & de là aux cordeliers, puis aux augustins, quoy que les portes fussent fermées & bien fortes, n'y laissèrent autels ni images, auxquels s'adioignit le bourreau de la ville, disant que c'estoit son office d'y mettre le feu, comme de fait les images de bois furent entassées & brûlées dans les nefs de ces temples. Le lendemain, les moines de ces trois convents troussèrent bagage & se retirèrent hors de la ville. Les iacopins firent les rétifs; mais, sur le soir, ces rompeurs d'images les chassèrent hors la ville, leur envoyans le bourreau à la queue; quoy voyans les plus sages, les firent rentrer & les logèrent en une maison privée en toute seurté, s'efforçans de séparer la multitude de ces garnemens. Ce nonobstant, le iour ensuivant ils achevèrent leur entreprise aux deux grands temples collégiaux, & puis le lendemain aux nonnains, n'estant possible aucunement les retenir. Finalement toutesfois les principaux de la religion estans allés aux magistrats, tant pour protester de leur innocence, & du devoir qu'ils avoient fait, que pour leur offrir corps & biens, pour leur assister en la capture & punition de tels débordés qui désistèrent, comme aussi ne restoit-il quasi plus rien à exécuter de ce qu'ils avoient entrepris; mais tant y a qu'ils gardèrent les ministres de prendre congé, & mesmes les contraignirent le VII de décembre de prescher au temple épiscopal. Ce qu'ils firent à la requeste mesme des magistrats estans de la religion romaine, prévoyans que les choses iroient de mal en pis si les ministres & anciens se retiroyent, & les prians d'adoucir peu à peu ce peuple ainsi forcené, comme aussi ils s'efforcèrent de faire iusques à ce point, que quelques uns de ces estourdis estans entrés de nuit par force en la maison des enfans du chœur de S. Capraise, & y ayans pris quelque paire d'orgues, & quelques grillons (1), encores que ce larcin fust de petite valeur, neantmoins, à l'ayde des principaux de la religion, les coupables furent saisis, & deux

1561.

Les moines  
quittent la  
ville.

Prêche à la  
cathédrale.

d'Eglises sont-ce-cy, qui font les capitaines?»  
(Comment., V, II.)

(1) Voy. ci-dessus, page 216. Absolument ignorant de l'art militaire, Mesmy n'était pas l'homme de la situation, et un capitaine comme Montluc devait avoir facilement raison de son inexpérience (*France protest.*, VII, 393).

(2) Geoffroi-Astorg-Aldebert de Cardaillac de Peyre, sieur de Marchastel. Le château de Peyre dit la Roche de Peyre était aux environs de la ville de Marvéjols en Gévaudan.

(1) Grillons, instruments de musique.



1561.

Marmande et  
Condom.

iours après exécutés à mort par arrest des préfidiaux.

A MARMANDE aussi, en ce mesme temps, les cordeliers furent chassés de leur convent après avoir résisté quelque temps. Ce qu'entendans ceux de Condom, & ce qui estoit advenu dans Agen, ils s'en allèrent volontairement quittans la place toute vuide aux ministres, à sçavoir la Coste & la Porte, qui toutesfois les avoient préservés tant qu'ils avoient peu. Bref, on estoit alors tant animé contre toutes sortes de moines & prestres, que les uns estans deschassés, & les autres du tout esperdus, les villes de Toulouze, Bordeaux & Alby, esquelles il se retiroient principalement, ne pouvoient suffire à les retirer & nourrir. Ces choses rapportées à la cour offensèrent tout le monde, iusques aux ministres & députés des églises, qui en escrivirent bien aigrement par Bleureau, député de Bordeaux, aux églises de Guyenne, advertissans toutes gens de bien de se séparer de telles gens rebelles au roy, leur permettant l'exercice de la religion, & pareillement contempteurs des censures de l'Eglise. Le roy, d'autre costé, ordonna Compaign, conseiller du grand conseil, & Girard (1), lieutenant du prévost de l'hostel, commissaires pour faire iustice, tant du massacre de Cahors & de Grenade, que du meurtre de Fumel & autres excès, establisant sept compagnies de gendarmerie pour tenir main forte à iustice, & pour accompagner Burie & Monluc, en ce qu'ils verroient estre nécessaire.

Compaign et  
Girard,  
commissaires  
du roi.Le sénéchal  
d'Agen.François  
Dieurat,  
ministre.

PENDANT que ceux de l'église romaine dresseoient leur ligue, & que les susdites provisions s'ordonnoient à la cour, le sénéchal d'Agen vint en la ville pour induire le peuple à rendre les deux temples collégiaux qu'ils avoient occupés, & à l'issue du sermon fait par François Dieurat, l'un des ministres du lieu (qui avoit longuement insisté à remontrer au peuple l'occasion qu'on avoit de louer Dieu, & de se contenter de la permission ottroyée par le roy, & que la vraye religion n'estoit point attachée aux temples, &

(1) Nicolas Compaign, sieur de Villette et de Fresnay, et Pierre Girard, « les deux plus grands huguenots du royaume de France, » au dire de Montluc, dont ils essayèrent en vain de tempérer la sauvage cruauté (*Comment.*, V, 23).

que Dieu & tout le monde ne pouvoient faillir d'estre grandement offensés par telle manière de faire) exhorta gratuitement le peuple à la restitution de ces temples, leur promettant qu'en ce faisant il rendroit au roy tel tefmoignage de leur obéissance, que la ville seroit exempte de garnison, comme au contraire le roy, ayant pris nommément les chapitres & chanoines en sa protection, se seroit obéir par armes, si on ne le faisoit par douceur. Mais, quoy qu'il sceut dire ne remontrer, il luy fut respondu avec grande confusion qu'on n'en seroit rien, dont il fut grandement offensé & à bon droit, comme aussi les ministres & anciens, estans quasi prests de les abandonner comme séditeux & rebelles, n'eust esté qu'ils considéroient qu'encores y avoit-il plusieurs gens de bien & desplaisans de ces choses, lesquels il ne falloit abandonner, ioint qu'ils espéroient de gagner tousiours quelque chose peu à peu par leurs remonstrances, comme il en advint aussi.

ET ce mesme iour à Bazas, où estoit envoyé ministre par un synode tenu à sainte Foy, un nommé du Pont, homme de bien & paisible, il cuida advenir un grand scandale, ne voulant souffrir le vicair de l'évesque qu'il y entraist; mais bon nombre de ceux de la religion y estant accouru des églises circonvoisines, & l'entrée estant surprise au despourveu, les chanoines n'y gagnèrent rien, & furent toutes les images abatus iusques à celles du principal temple.

EN ces entrefaites, Monluc revint de la cour sur le commencement de janvier M.D.LXII. où il estoit allé pour voir le cours du marché, & peu s'en salut qu'un ministre qu'on estimoit avoir quelque crédit envers les églises ne luy fust adioint pour adviser à modérer toutes choses en la Guyenne. Sa commission portoit d'estre adioint à Burie, pour n'espargner les uns ni les autres qui se trouveroient coupables de ces confusions, assistant aux commissaires députés pour ce fait, afin que iustice eust lieu de part & d'autre. Ce n'estoit pas ce que Monluc demandoit, homme cruel & turbulent, & insatiable d'ambition & d'avarice. Il estoit donc comme entre deux, n'osant se gouverner selon son naturel, & ne se pouvant aussi du tout

1562.

Bazas.  
Du Pont  
ministreMontluc  
revient de :  
cour.

1562.

on entrevue  
ec Barrelles.

retenir, tant y a qu'ayant laissé à son  
partement de la cour les choses en  
tel estat qu'il sembloit bien qu'en ceste  
assemblée, où fut puis après conclu  
l'édicte de janvier, quelque reiglement  
se devoit faire, il résolut d'attendre  
ce qui en seroit pour puis après tour-  
ner du costé du vent qui souffleroit.  
Cependant estant arrivé en sa maison  
d'Estillac(1) près d'Agen, il voulut bien  
faire sonner qu'il avoit charge de chas-  
tier les uns & les autres qui se trouve-  
roient coupables. Ce qu'entendans  
ceux d'Agen luy envoyèrent Barrelles  
l'un des ministres, auquel ayant dé-  
claré le iuste mescontentement du roy,  
tant à cause de l'occupation des tem-  
ples, du brisement des images & au-  
tels, & déchassement de ceux de l'é-  
glise romaine, que pour cest ordre de  
gens de guerre qui avoit esté dressé au  
synode de saincte Foy, dont le roy se  
trouvoit fort offensé, Barrelles adou-  
cit comme il peut les trois premiers  
points, &, quant au quatriesme, re-  
monstra comme leurs adversaires les  
avoient contrainsts d'en venir là pour  
ne se laisser couper la gorge, comme  
on avoit fait en tant d'autres lieux, &  
nommément à Aurillac, Cahors & à  
Grenade, où chacun savoit quelles  
plus que barbares & énormes cruautés  
avoient esté exercées, non seulement  
avec connivence, mais aussi par ma-  
nière de dire, avec adveu & approba-  
tion des parlemens, & remonstra da-  
vantage que tout ce qui y avoit esté  
fait avoit esté mandé en cour pour  
l'approuver ou abolir. Ces choses re-  
tindrent Monluc(2), lequel ils prioient  
de venir en la ville, l'asseurans que  
sa présence pourroit beaucoup envers  
le peuple, ayans ceux de la religion  
expérimenté en la dernière venue de  
Burie à Agen, l'amitié qu'il leur por-  
toit. Et de ce fait, ceux de la reli-  
gion en avoient conceu trop bonne  
opinion, de sorte que le sénéchal,  
acompanyé de Memy, de Catus &  
autres seigneurs de la religion, furent  
souvent parler avec luy au lieu nommé

le Pa  
recer  
il dav  
romai  
noit l  
ment  
de Br  
de Ca  
vres r  
du mo  
son o  
cens  
iuré f  
Cela  
venir  
estoit  
plaire  
feuler  
comm  
mais  
joint  
troub  
les m  
Pour  
despla  
des au  
son, r  
au sér  
luy ser  
forçan  
la voy  
suader  
ties de  
reméd  
venir  
qu'aye  
tant s  
fissent  
ils ref  
nescha  
qu'ils  
chal,  
toutes  
en la  
diaux  
sur qu  
bellio  
metto  
ne; a  
de Ba  
d'indu  
ple. M  
toute  
roient

(1) Estillac, canton de La Plume (Lot-et-Garonne).

(2) « Je commençay à iurer et l'empoignay au collet, luy disant ces paroles : Je ne scay qui me tient que ie ne te pend moy-mesmes à ceste fenestre, paillard ; car l'en ay estranglé de mes mains une vingtaine de plus gens de bien que toy. » *Comment. de Bl. de Monluc*, V, p. 10).

(1) I  
d'Agen  
(2) Il  
Monlu  
un prés  
été offe

1562.

chal leur commander au nom & en l'autorité du roy, auquel ils vouloient demeurer obéissans serviteurs, le suppliant avoir esgard à ce que leur grand nombre les avoit contrainsts d'entrer en ce temple, comme plus grand & spacieux, & de leur permettre, au défaut de cestuy-là, leur otroyer celui des iacopins, ou de saint Capraïse. La réponse du sénéchal fut, quant au temple des iacopins, que Burie en avoit ordonné pour bonnes raisons, & qu'au reste il n'avoit point de charge de leur bailler aucun temple, & qu'ils s'accommodassent le mieux qu'ils pourroient & le plus paisiblement. Et ce fait présenta les clefs dudit temple au vicaire général de l'évesque & aux autres chanoines qui refusèrent de les accepter, comme fait aussi le lieutenant particulier, pour ce qu'il ne leur parloit point du temple saint Capraïse : de quoy le sénéchal indigné les leur ietta sur un liât, & ainsi départit de la ville, déclarant qu'il feroit entendre au roy ce qu'il avoit veu & cogneu de part & d'autre. Mais n'est à oublier que pendant ces disputes, ceux de l'église réformée ayans entendu qu'un prestre avoit descouvert à quelques mal advisés la cachette où les chanoines de saint Estienne avoient ferré leur thrésor de devant la saisie de leur temple, craignans que, par ce moyen, il ne fust defrobé, & qu'on ne leur imputast ce sacrilège, en advertirent le sénéchal, de forte que, par ce moyen, les chanoines y pourvurent, estans convaincus de la droite conscience de ceux de la religion.

Les catholiques refusent.

Le sénéchal écrit en cour.

LE sénéchal, ayant obtenu de ceux de la religion ce que dit a esté, en escrivit au roy bien au long & à la vérité, & y a grande apparence que si les lettres fussent parvenues iusques à la cour, la Guyenne eust évité beaucoup de maux ; mais Monluc, qui prenoit son chemin droit à Bordeaux pour adviser avec Burie quel moyen ils tiendroient pour assembler leurs forces, & qui avoit pris la charge de faire tenir ce paquet par la poste avec le sien de mesme teneur comme il disoit, se garda bien de le faire ; il est vray que Dieu pour ce coup luy coupa chemin, d'autant qu'ayant entendu que le prince venoit en Guyenne pour y commander, il pensa bien qu'il n'estoit pas temps de faire du mauvais. Il s'en revint donc en sa maison, & mes-

Monluc cherche sa voie.

mes, comme mauvaises consciences sont toujours en doute, craignant que quelqu'un ne l'eust mis en la mauvaise grace du prince, luy escrivit lettres fort humbles, comme aussi il s'offrit à ceux d'Agen plus libéralement qu'il n'avoit onques fait ; mais ayant entendu que le voyage du prince avoit esté rompu à la cour, par la subtilité de ceux qui machinoient ce qui apparut puis après, il recommença son train accoustumé, ne parlant plus que de pendre & de confisquer ; ce n'estoit pas luy seulement qui tenoit ce langage, mais aussi grands & petits de ceux qui en vouloient à la religion, & n'estoit pas seulement question de se vanter que bientoit tout seroit exterminé, mais aussi voyoit-on desjà grands effets de ceste mauvaise volonté. Car, combien que les commissaires fussent en chemin pour faire iustice du massacre de Cahors nommément, & que le prévost général eust saisi & ferré à Monflanquin (1) quelques uns de l'église romaine mesmes, coupables du meurtre de Fumel, si est-ce qu'ils ne s'en soucioient pas, & croissoient les insolences dedans Cahors tout publiquement, iusques à ce point qu'un capitaine nommé Mombel, ayant outrageusement batu une pauvre femme dont le mari avoit esté massacré avec les autres, luy print & fait rebaptiser ses enfans. Et à Beaumont de Lomagne, le second iour de février qu'on appelle ordinairement la Chandeleur, environ vingt-cinq seulement de la religion s'estans assemblés pour prier Dieu eussent esté massacrés comme ceux de Cahors, s'ils n'eussent fait teste si à bon escient à ceux qui les assailloient, qu'un d'iceux demeura sur le champ, & un autre fut bien blessé, ce qui feit retirer les assaillans sans rien attenter davantage ; ce nonobstant les églises ne perdoient courage, commandans le ieufne, & redoublans les prières, avec grandes remonstrances des fautes & défordres advenus. Et combien que huit compagnies fussent assignées à Libourne en Bourdelois, à savor, celles du roy de Navarre, du prince son fils, du mareschal de Termes, des sieurs de Burie, Lanillac, Randan, la Vauguyon & Monluc, & deux compagnies de deux cens arque-

1562.

Le capitaine Mombel

Beaumont de Lomagne

(1) Montflanquin (Lot-et-Garonne), à quatre lieues de Villeneuve-d'Agen.

1562.

Publication de  
l'édit de  
janvier.Les réformés  
rendent  
les églises.Un ordre de  
la cour.

bouziens fussent appellées à faire monstres dedans Agen, si est-ce que l'édit de janvier estant publié à Bordeaux le VI de février, ceux de la religion, sans aucune difficulté, sortirent dehors la ville & commencèrent de prescher en une grange près la porte sainte Croix, comme il a esté dit cy-dessus, pareille obéissance fut rendue par ceux d'Agen le XIII. dudit mois, après la publication de l'édit, & se trouva mesmes beaucoup plus grand peuple au sermon de dehors la ville qu'on n'en avoit veu auparavant; ce qui faisoit fort leurs adversaires s'attendant bien qu'il y auroit du refus qui leur bailleroit bien l'occasion qu'ils cherchoient, lesquels, trois iours après, à favoir le XXVII., furent remis en possession de tous leurs temples. Autant en fut fait en plusieurs villes esquelles mesmes tout le peuple estoit d'accord de prescher au dedans, comme à Nérac, Clérac, Tonins, sainte Foy, le Mas d'Agenois & ailleurs. Nonobstant ceste obéissance, Burie, après avoir esté retenu plus d'un bon mois par les continuelles pluies qui avoient merveilleusement enflé les rivières, faisoit ses préparatifs pour venir à la haute Guyenne, ayant conféré avec Monluc à S. Macaire, le 8 dudit mois de février, sur le département de leurs compagnies, & sur cela leur fut apporté de la cour un rolle de certains personnages, qu'on disoit estre signé de la royne, commandant de faire incontinent pendre & estrangler ceux qui y estoient dénommés; entre lesquels n'estoient oubliés trois ministres, à favoir Bois-Normand (1), de Nérac, Taschard (2), de Montauban, & Barrelles, d'Agen. Mais Burie qui aimoit Barrelles, non seulement ne luy fait point de mal (combien qu'iceluy le fust venu trouver en personne à Bordeaux), mais aussi l'advertit comme il se devoit garder de Monluc, lequel aussi il empêcha de se haster d'entrer dans Agen le XX. dudit mois, comme il avoit délibéré.

En ces entrefaites, Compaign &

Girard, commis hors, commencèrent justice; mais la empêcha de faire tendoient, comme lieu. Monluc ceux d'assembler les saint Mezdard (XXV. dudit mois douze arquebous reaux (2), ne fut pas saisi trois habitants, sans attendre les deux testes du troisieme fit tellement fou pour mesme il estant à Montéguburie à Clérac sur le chemin, juge de Montéguburie Livrade (Lot. De là venus genois, ils firent un très vaillant combat let Lauzette, so voulut Monluc, cause qu'il avoit désavantageux combats, frère de Monluc qui ne cherchoit geances, estoient que Burie & Monluc de Fumel mel, différoient ville, & pour les le lieutenant criminel le bavart combat à croire, au lieu ble en la ville, gion estoient presteau d'Estillac (4) convens des combats leurs maisons de de Monluc, tué & volé les pages qu'il avoit contre Monluc que tout comme très véridique & y faire quelque sénéchal se trouva port, ayant fait e

(1) Voy. ci-dessus, pages 88 et 179.

(2) Martin Tachard, successivement ministre à Pragelaz, en Piémont, à Montauban, sa patrie; à Assier, dans le Quercy, et mort martyr à Toulouse, le 6 juillet 1567, à la suite de la reddition de Pamiers (*Hist. des Martyrs*, fol. 773).

(1) Saint-Mézard  
(2) « Je recouvray reaux, lesquels on a parce qu'ils estoient » (*Comment.*, V, 19.)  
(3) Sainte-Livrade lieues de Villeneuve  
(4) Qui apparten

1561.

mission d'y aller pour en rapporter la vérité. demeurans cependant les rapporteurs avec Burie & Monluc, il trouva tout le contraire, estans desadvoués les dessusdits, par leurs compagnons mesmes en office; ce neantmoins, les calomnieateurs furent renvoyés sans aucune punition, estant tout cela couvert du zèle de la religion romaine. Sur cela, le sénéchal retournant, tascha de retirer les armes de tous costés; à quoy s'accordèrent ceux de la religion, requérans seulement qu'elles ne fussent mises entre les mains des consuls, leurs adversaires, mais en quelque maison bien choisie, dont certains peronnages bien qualifiés eussent les clefs de part & d'autre, ce que le sénéchal trouvoit bon. Mais les consuls & leurs adhérens dédaignans tellement le sénéchal que mesmes ils ne le voulurent jamais loger ni nourrir, n'y voulurent consentir, & par ce moyen demeura cest affaire indécis. Cependant Burie & Monluc arrivés à Fumel s'y portèrent comme il sera dit en l'histoire de la guerre, estans ces choses advenues au mois d'avril ensuivant.

L'accord  
en Saintonge.

VOILA comme les affaires se portèrent en ce temps là & devant la guerre ouverte en ceste contrée de Guyenne. Mais, au contraire, en Xaintonge on vivait en si bonne paix, qu'en quelques lieux, en mesme temple, à diverses heures, on y preschoit l'Evangile & chantoit-on la messe, & quand les uns sortoient, les autres entroient, sans se faire ni dire aucune chose les uns aux autres: & fut le XXV de décembre M.D.LX., tenu un synode provincial à Tonnay Charente (1), où furent élus Noël Magnan (2), pour estre ministre du lieu, & Christophle du Poy, ancien de l'église de Hiers (3), pour solliciter à Orléans, avec autres députés des églises, ce qui concernoit le repos universel d'icelles. En ce mesme temps, la femme du sieur de Iarnac (4) fut saisie d'une maladie presque semblable à celle de Francisque Spera, Italien, estant tellement troublée de son esprit qu'elle ne voulut recevoir aucune remonstration de son salut, &

La maladie de  
M<sup>me</sup> de Jarnac.

vexée en son corps d'une façon fort estrange que chacun en estoit estonné. Son médecin cognoissant de quoy elle avoit plus de besoin, fut d'avis que Léopard (1), ministre d'Alevert, fust mandé pour la consoler, lequel d'autant que le sieur de Iarnac n'y estoit, n'y demeura guères, & prenant congé du sieur de sainte Foy, frère d'iceluy, le pria de luy dire, estant de retour, qu'il devoit bien estre sur le lieu pour prier Dieu avec l'assemblée, pour ce que la maladie de sa femme estoit une pierre iettée en son iardin, & que le Seigneur batoit le chien devant le lion. Quelques mois après, Iarnac se souvenant de ce propos envoya de rechef querir Léopard, lequel, après plusieurs remonstrances qui pour l'heure n'eurent pas grand effect, l'advertit en prenant congé que s'il ne faisoit mieux, la main de Dieu ne manqueroit pas de s'appesantir sur luy, mais qu'il ne s'endurcist point, ains qu'au plus tost cognoissant que Dieu seroit le plus fort, il se rendist à luy, pour en recevoir miséricorde. Ainsi en advint-il; car estant venu peu de temps après faisi d'une grande & estrange maladie, se souvenant de ces propos de Léopard, il fut tellement esmeu, qu'il l'envoya querir, & six iours après se fit recevoir en l'église, faisant confession de sa foy en une assemblée d'environ trois mille personnes (2). Qui plus est, le lendemain, il fit de son propre mouvement offer toutes les images du temple de sa ville de Iarnac, & le dimanche ensuivant communiqua à la sainte Cène du Seigneur avec toute l'église du lieu, & de tout cela advertit le roy & la royne mère. Ainsi s'advancèrent les affaires de la religion réformée, surtout depuis que le roy Charles ordonna, dès son advènement à la couronne, qu'on eust à superseder toutes procédures, & par autre édict du vingt huitiesme janvier M.D.LXI., que tous iuges & officiers de son royaume eussent à mettre en liberté de corps & de biens tous les emprisonnés pour le faict de la religion, avec défense à ses suiets de se rien reprocher, ne s'entre inui-

1561.

Le baron de  
Jarnac se jure  
à l'Eglise.

(1) Tonnay-Charente (Charente - Inférieure), à une lieue de Rochefort.

(2) *France protest.*, VII, 116.

(3) Aujourd'hui Hiers-Brouage, près de Marennes (Charente-Inférieure).

(4) Guy de Chabot, baron de Jarnac.

(1) Voy. ci-dessus, page 112.

(2) D'après Arcère, Guy de Jarnac aurait été converti, dès 1559, par Brulé et La Vallée, ministres de La Rochelle. Du moins ne fit-il pas profession ouverte de protestantisme avant 1561 (*France protest.*, III, 397).

1561.

Saintes.  
Claude de  
Boissière.

rier à cause de la religion sur peine de la vie, lequel édict fut encore réitéré le XIX. d'avril. Ces occasions de bien faire ne furent oubliées par les peuples qui ne cessèrent de solliciter leurs pasteurs de sortir en public : de sorte que le quatriesme de may, Claude de la Boissière, que nous avons dit (1) avoir esté envoyé à Xaintes, ayant commencé d'y prescher publiquement sous la halle de la ville, y accourut promptement le maire, acompagné du grand vicaire de l'évesque & autres officiers, demandant au ministre de l'autorité de qui il preschoit, & luy faisant grandes défenses de continuer. Sa réponse fut qu'il avoit esté esleu par le peuple & approuvé par les pasteurs de l'église de Dieu pour annoncer l'Evangile, ce qu'il faisoit, enseignant le peuple & l'exhortant de vivre en la crainte de Dieu & obéissance du roy & de l'estat public; laquelle réponse ouïe, il ne fut passé plus outre. Depuis ce temps là, tout cuida estre renversé par l'édict appelé l'édict de juillet, interdisant toutes assemblées; mais, nonobstant ces traverses, les églises ne laissèrent de continuer & s'avancer, & suivant un article du mesme édict, octroyant toute liberté & sauf conduict aux ministres pour se trouver à Poissy, la Boissière avec Jean Boquin (2) y furent envoyés de la part de la province de Xaintonge; & poursuivirent ainsi de mieux en mieux les églises de Xaintonge, & en paix iusques au massacre de Vassy.

Jean Boquin.

Toulouse.

Pour venir maintenant au parlement de Toulouse, le roy Charles neuvième ayant trouvé le royaume fort endetté sur le commencement de son règne, escrivit en particulier à toutes ses villes capitales pour avoir avis des moyens de s'acquiter. Ce qu'estant mis en avant au conseil général de la ville de Toulouse, engendra un commencement de division en la ville, où pour lors estoient capitouls Raymond du Faur sieur de Marnas (3),

(1) Voy. ci-dessus, page 88.

(2) Voy. ci-dessus, pages 267 et 334.

(3) La famille du Faur, une des plus considérables de la ville à cette époque, se rattachait ouvertement aux idées nouvelles (*Mém. de Jacques Gaches*, édit. Ch. Pradel, page 18). Il en était de même, d'après Lafaille (*Annales de la ville de Toulouse*), de Puymisson et de de Nos. Ce dernier devait être exécuté le 20 mai 1562 avec le vigulier Portal. Quant à Jean de Térondie qui le

Jean de Nos sieur d'Aurival & de Malorifiq  
la Salle, l  
avocat.  
Puymisso.  
Ruille (:  
marchanc  
en avant  
vendre le  
en quoy f  
ter son d  
accroistre  
des feign  
cléssastiqu  
bonnes sc  
les main  
suffiroient  
qu'aupar  
Ceux de  
traire, &  
nommés  
rités de c  
que le p  
chesse de  
conseillo  
damnaft c  
comme h  
suffiroient  
tirer son  
Dieu ap  
Mais quo  
le premi  
par la plu  
faire ente  
Langued  
Jean du  
grand reg  
plus gro  
continuer  
semblées  
fois que  
particulie  
qu'aupar  
grand par  
la religie  
grand par  
guinaire  
chal, & C  
homme c  
de Roche  
chauffée,  
ment qu'  
dimanche  
alors X  
qu'il fut f

suit de  
bien que  
jours favor

(1) Lafai  
(2) Ou n

1561.  
On prêche au  
collège  
de l'Esquille.

Jean Gauthier,  
Bodin.

Un libraire.

Melchior  
Flavin,  
de Lana,  
Fayet,  
Jean Pelatier.

Jean Portal,  
viguier.

lège de Lesquille (1), au matin. Et sur le soir prières furent faites publiquement es écoles des loix, y assistant telle multitude qu'au retour les rues furent pleines de gens chantans des psaumes, & les commandemens de Dieu résonnans partout. Cela fâcha tellement ceux de la religion romaine que le lendemain matin le iuge criminel passant par la place de Roys (2), constitua prisonnier un apothicaire nommé Jean Gauthier, & consécutivement plusieurs autres, entre lesquels fut un nommé Bodin, natif de Bourgogne, qui de moine s'estoit fait ferrurier, homme neantmoins bien versé es saintes Escritures, lequel peu après fut bruslé, & semblablement un libraire venu de Genève; & estoient en mesme danger les autres prisonniers, n'eust été qu'ils obtindrent lettres sur lettres, tant patentes que du cachet du roy, pour leur eslargissement, nonobstant lesquelles toutesfois ils ne laissèrent d'estre grièvement tourmentés en la prison, [ce] qui fut cause d'une grande dispersion, surtout des escoliers, qui servit à dresser d'autres églises. D'autre part, certains prescheurs plus séditieux, avec une audace incroyable, crioient à gorge déployée contre les magistrats, iusques à n'espargner le roy ni son conseil, incitant le peuple à toute désobéissance & rebellion. Entre ceux-là estoient les principaux Melchior Flavin (3), cordelier, de Lana, iacopin, Antoine Fayet, minime, & Jean Pelatier, iésuite, contre lesquels ayant esté enquis, & bonnes informations prises & portées au privé conseil, & sur icelles prise de corps décernée, le iacopin & le minime furent saisis, le iésuite attrappé à Pamiers par Bouzel, commissaire ou député, & mis entre les mains de Jean Portail viguier (4), principal commissaire, pour estre mené devant le roy; Melchior aussi fut pris à Alby, & là, délaissé prisonnier avec caution, sous prétexte de

maladie. Voyans cela, les bourgeois séditieux présentèrent requeste à la cour de parlement, pour les offer des mains des suspects, sur laquelle estant appointé qu'il seroit mis entre les mains de deux huissiers, arriva une commission du roy adressée à deux présidens, qui estoient Daphis (1) & du Faur, pour cognoistre des cas ausdits prescheurs imposés. Certains séditieux, pour rompre ce coup, trouvèrent moyen d'enrouler tous les habitans qu'ils cognoissoient estre de leur humeur, & qu'ils purent pratiquer par le moyen de Pierre & François Delpesch frères & autres leurs adhérens, par l'avis desquels furent députés Lucas Urdes, docteur, & Jaques Dessus, bourgeois, pour aller à la cour, & comme s'ils eussent esté envoyés du sceu & consentement de la plus grande part des habitans, informer le roy que ces prescheurs n'avoient en rien offensé ni mesdit de sa personne, & requérir que, pour l'acquit des dettes du roy, tous les biens de certains dénommés comme rebelles & hérétiques fussent saisis & vendus. Advertis de cela autres honorables bourgeois, prévoyans la ruine qui s'en ensuivroit, en firent plainte aux capitouls; par l'avis desquels ayant esté député & envoyé en cour le sieur de Malorifique, il fut, par arrest du conseil privé, commandé ausdits Urdes & Dessus de vider de la cour avec défenses de ne plus user de semblables enroulemens, & fut défendue la prédication à trois desdits prescheurs, iusques à ce que par le roy il en fust autrement pourveu; mais, nonobstant ces défenses, les susdits ne laissoient de les pourmener & faire prescher par les métairies & maisons particulières. Un peu auparavant estoient advenus deux grands scandales: le premier fut en carefme au temple appelé la Dalbade, preschant Melchior, au presche duquel estant quelqu'un des assistants repris par un autre se trouvant près de luy, de ce qu'il lisoit en un livre des psaumes au lieu d'escouter le prescheur, le peuple s'esmeut tellement, que les capitouls y survenans eurent bien à faire à luy sauver la vie. L'autre fut au mois de may suivant,

1561.

Lucas Urdes  
et Jacques  
Dessus.

Tumulte de  
la Dalbade.

(1) Le collège de l'Esquille (*Collegium studii*, d'après Catel), fondé vers 1555, et transformé, depuis 1829, en petit séminaire.

(2) Aujourd'hui place Rouaix.

(3) Voy. ci-dessus, p. 116.

(4) Voy. sur Jean de Portal, *Les descendants des Albigeois et des huguenots, ou mémoires de la famille de Portal*, par F. de Portal (Paris, 1860), et *France protest.*, VIII, 298. Portal était viguier de Toulouse depuis 1555.

(1) Jean ou Jacques d'Aphis (*aliàs* Daffis) devint premier président du parlement de Toulouse de 1562 à 1581.

1561.

Robert la Mothe massacré.

préschant le iacopin de Lana au temple de saint Sernin, lequel déduisant ses subtilités avec propos fort séditieux, un marchand nommé Robert la Mothe, trouvant ces discours inutiles & scandaleux, branla la teste disant à ceux qui estoient à l'entour de luy que ces paroles ne seruoient de rien. Incontinent luy fut respondu qu'il devoit estre quelque luthérien, dont il advint que l'un criant ceci, & l'autre cela, il fut tout couvert de coups, trainé hors du temple, & accablé de coups de dagues, de pierres, scabelles & bastons. Qui plus est, comme encores il respiroit, ils le vouloient bruler, & desjà la paille estoit toute preste, quand les capitouls survenans avec leurs gens prindrent le corps mort qu'ils emportèrent en la maison de ville. En ce lieu Thérondé, capitoul, esmeu de ceste cruauté & apercevant que le mort portoit des patenostres, & qu'il avoit ses heures dans la poche de son saye, dit tout haut : « O pauvre homme ! » ce qui luy fut depuis reproché par les séditieux, disans que c'estoit un mot d'hérétique. Mais, qui pis est, combien que l'homme qui avoit esté ainsi massacré fust notoirement cogneu de tous pour un des plus dévots de l'église romaine, toutesfois il fut déclaré hérétique par le parlement, & son fils, aagé de onze à douze ans, constitué prisonnier, & les arrests donnés à sa femme preste d'accoucher, se trouvant plusieurs tesmoins qui déposèrent contre le fils, les uns qu'il estoit ministre, (bien qu'à grand'peine sceut-il lire), les autres qu'il avoit dit qu'il n'y avoit point de purgatoire, les autres qu'il avoit condamné l'*Ave Maria*.

Les procureurs & advocats du clergé firent toutes ces menées pour sauver les meurtriers qui estoient prisonniers, quatre desquels estans appelans de la sentence de mort donnée par les capitouls, trouvèrent les iuges si favorables que le iugement demeura suspendu, estant cependant le corps de ce pauvre homme déterré par les séditieux & ietté hors du cimetière. En ces entrefaites, certains séditieux, marris de ce qu'en la nouvelle election des capitouls pour l'an mil cinq cens soixante deux, on avoit esleu huit personnages bien affectionnés au repos public, à savoir, Hunault sieur de Lenta, N. de Montequieu, Ade-

Les nouveaux capitouls.

mar Mandinelli, Guillaume Dareau, Pierre du Cèdre, docteurs, Pierre Azezat, Pastorel & Ganelon, marchans opulens<sup>(1)</sup>, taschèrent d'esmouvoir une grande sédition, trouvant moyen de faire abatre une croix es advenues de la ville par certains garnemens attirés, faisans semer le bruit que c'estoient les huguenots supportés par les capitouls ; duquel fait estant informé, il apparut de la menée, & fut pris, entre les autres séditieux, un nommé Guillat, homme de tout temps mal vivant, duquel toutesfois tant s'en falut qu'on feist iustice, qu'au contraire la cour de parlement le tira hors du pouvoir dedits capitouls, & finalement l'eslargit sans aucune punition. Et, qui plus est, le susdit Urdes plaidant l'appel dudit Guillat, ayant proféré publiquement plusieurs paroles iniurieuses, scandaleuses, & hors de son propos, il ne fut pas mesmes permis d'informer comme l'année précédente ; un très meschant homme notoirement séditieux, nommé Maurin, ayant mal parlé du roy & des princes, non seulement cela passa par dissimulation, mais fut aussi ledit Maurin par la cour establi prévost pour iuger sans appel les habitans mesmes domiciliés de la sénéchaussée, contre les édits du roy, auquel estat il commit infinies malversations & iniustices. Or avoient esté par le roy souvent mandées lettres patentes, ordonnances & édits pour tenir son peuple en paix, avec défenses très expressees de porter armes & de s'enquérir de la religion d'autrui, ni de s'entr'iniurier pour le fait de la religion : ce que n'ayant profité aucunement envers le parlement, le roy envoya en ce mesme temps un gentilhomme exprès avec lettres de créance, tant de sa Maiesté que de la roïne, qu'il présenta à ladite cour, qui le receut si maigrement qu'on ne le feit ni couvrir ni asseoir, & falut que debout & nue teste il proposast sa créance comme s'ensuit :

(1) Voici la liste des huit capitouls de cette année, complétée ou rectifiée d'après Lafaille (II, 212) : Pierre Hunault, baron de Lenta, Arnaud Vigne, coseigneur de Montesquieu, Ademar Mandinelli, docteur, Guillaume Dareau, docteur, Pierre du Cèdre, docteur, Pierre d'Assézat, baron de Dussède, Olivier Pastoreau, bourgeois, et Antoine de Ganelon, sieur du Sel et de la Tricherie. « Tous les huit capitouls, ajoute Lafaille, estoient huguenots ou fauteurs de ce parti. »

1561.

Une croix abattue.

Guillat et Maurin.

Un envoyé du roi au parlement.



1561.

Sa harangue.

« LE roy a sceu que depuis n'aguères & environ Pasques dernier la cour a fait arrester & prendre prisonniers plusieurs personnes chargées de s'estre trouvées en quelques assemblées & prédications secrètes qui s'estoient faites en ceste ville, descouverts & accusés par la multitude du peuple, qui avec grand'umeur & défordre les outrageoit, en les conduisant iusques aux prisons, ce qui procède en partie (à ce que sa Maiesté a entendu) de l'indiscrétion des prescheurs, qui ont presché tout le caresme és églises de ceste ville, lesquels avec des propos insolens & impudens ont incité & esmeu le peuple à s'élever, & mesmes se sont desbordés iusques à parler du gouvernement du roy, de son aage, & [de] beaucoup d'autres choses indignes de la modestie de leur profession, qui sont les commencemens de fusciter une grande sédition, dont pourroient sortir les inconvéniens que la cour peut trop mieux considérer, & auxquels il est très nécessaire que sa discrétion & prudence pourvoye en prenant l'occasion d'iceux. Que le roy estime bien que la cour n'a pas souffert ni fait faire l'emprisonnement de tant de prisonniers, que pour adoucir la rigueur du peuple & céder à sa fureur, comme il estoit lors bien nécessaire; mais aussi entend-il que cela cesse & les choses apaisées, la cour doit plustost procéder doucement, considérant la nécessité du temps, qu'user de punitions pour encores engendrer des divisions plus grandes. Toutesfois le roy a esté adverti que, bientoist après, la cour promptement fit exécuter & bruler un ieune garçon pour s'estre trouvé porteur de quelques livres défendus, ce qui a grandement irrité plusieurs personnes, de sorte que la plainte en est venue iusques aux oreilles de sa Maiesté; laquelle cherchant le repos de ses sujets, & voulant obvier au mal qui y pend, ayant d'ailleurs pitié de ces pauvres gens ainsi prisonniers, a bien voulu envoyer devers la cour, pour leur dire & déclarer de sa part qu'il veut & entend que dorénavant, quand telles choses ou semblables adviendront, ils se portent & conduisent avec plus de respect & moins de rigueur; regardans de composer & accommoder dextrement les choses & y procéder de telle façon que toutes oc-

casions de sédition<sup>o</sup> puissent cesser sans ouvrir les playes au lieu de les fermer & adoucir, de sorte qu'avec la grace de Dieu [&] la prudence & sage considération de la cour, elles puissent estre consolidées, & le peuple contenu en repos & tranquillité. Car tant s'en faut que l'exemple des tourmens puisse oster ceste opinion à ceux qui l'ont, que plustost la constance dont plusieurs sont allés au supplice a gagné une infinité de personnes de leur costé; estant merveilleusement besoin que la discrétion & prévoyance de la cour tienne un moyen en cela pour retenir les uns & contenir les autres, sans conniver ne dissimuler à la licence que le peuple prend de mettre la main aux armes, & à se baigner ceste autorité de prendre les personnes, ce qui appartient seulement aux magistrats & officiers institués pour cet effect. Désirant au surplus & voulant le roy que la cour ait l'œil ouvert & tienne la main à ce que nul prescheur ni autre en privé ni en public tienne propos pour esmouvoir tumulte quelconque, & que, s'il se trouve faire autrement, qu'il soit puni selon la rigueur de l'ordonnance; remettant toutesfois sa Maiesté à la providence de la cour d'y avoir le respect & considération telle qu'il appartient à la nécessité du temps, qui est de ne rechercher trop curieusement ce qui ne donne aucun scandale; ne voulant au surplus sa Maiesté que la cour prenne cognoissance de ceux qui sont chargés purement & simplement pour le fait de la religion, ains qu'on les renvoye devant les évesques & iuges d'église, suivant les édits & ordonnances sur ce faites, & comme ils verront pour plus ample reiglement, par celle que sa dite Maiesté en a dernièrement faite, & qui a esté envoyée depuis peu de iours, laquelle le roy veut & entend qu'ils fassent songneusement garder & observer, & si la cour ne l'avoit encores receue, il leur en présente un double qu'il dit avoir esté baillé à cest effect. Finalement, pour le regard de ceux qui pourroient estre maintenant prisonniers pour les occasions susdites, le roy veut & entend, aura agréable & à grand plaisir, que la cour procède incessamment à la délivrance d'iceux, s'il ne se trouve autre chose contre eux; la cour en tel cas y procédera avec telle dextérité, que ceste sienne dou-

1561.

Prendre des mesures de prudence.

Il faut faire cesser les rigueurs.

Elargir les prisonniers pour cause de religion.

1561.

ceur ne puisse engendrer plus d'infolence és uns & davantage d'aigreur és autres. En quoy est grandement requise la sage confédération, prudence & modestie de la cour, pour conserver les choses selon l'intention du roy, à favior, que l'honneur de Dieu soit gardé & son peuple tenu en repos & tranquillité, comme la cour a peu voir par plusieurs lettres & advertissemens qu'elle a receus par cy devant, par où elle a peu assés entendre & concevoir l'intention de sa Maïesté. »

ON ne fait pas grand conte de ce que dessus, les uns mesprisans la minorité du roy, les autres craignans la diminution de leurs bénéfices, les autres apercevans que leurs pratiques, surtout du bas país de Languedoc, estoient fort diminuées par la prédication de l'Evangile, amenans les hommes à ne plaider sans grande nécessité.

AUVILLAR (1), petite ville au comté d'Armagnac, sur la rivière de Garonne, appartenant à la royne de Navarre, s'est montrée toujours merveilleusement contraire à la religion, tellement que quelques uns des habitans ayans appelé Boysnormand pour dans le chasteau leur faire quelque exhortation, les autres habitans ayans sonné le toxin le prindrent prisonnier, envoyans advertissement à Toulouse afin de l'envoyer querir, & cependant le menèrent à Lectore, ville capitale du comté, afin qu'on ne le vint délivrer, mais il fut recoux en chemin, tellement que sain & sauf il s'en retourna en son église de Nérac.

EN ce mesme temps, à favior environ la fin de may, Barrelles exerçant lors le ministère à Agen, ayant esté mandé de la royne de Navarre, & requis d'aller à Lectore pour y dresser une église, acompagné de Boysnormand, y fait un bon devoir : de quoy irrité le parlement de Toulouse, à la sollicitation des chanoines & d'un consul nommé de Vorcio, y envoya aussitost pour commissaires les conseillers d'Alzon, de Anzono, Catel, autrement appelé Campané, avec un nommé du Mas, substitut du procureur général, & de Belet, huissier; lesquels arrivés le huitiesme de iuin, après avoir le lendemain fait dresser des potences en la place & és carrefours de la ville,

comme il estoient à la grand'messe avec le sénéchal & les magistrats de la ville le dixiesme dudit mois, se trouvèrent bien estonnés, & non sans cause, estant venu le bruit que ceux de la religion les venoient trouver en armes dans le temple, duquel ayans barré les portes commencèrent à sonner le toxin, s'estans en personne retirés au clocher : leur crainte n'estoit pas du tout vaine, car les églises circonvoisines, comme de Condom, Nérac, Moncrabeau (1), & d'Agen mesmes, estans advertis par ceux de Lectore du péril où ils estoient, avoient envoyé des troupes qui s'estoient arrestées près de la ville, & mesmes on avoit aperceu un d'Agen nommé Truelle, conduisant quelque troupe, en intention toutesfois (comme ils ont dit depuis) d'intimider seulement les commissaires de Toulouse pour empêcher leur dessein contrevenant à la liberté ottroyée par le roy à ceux de la religion, pourveu qu'ils se continssent en paix comme ils faisoient. Mais oyans le toxin, ceux de dedans & dehors estans accourus, & s'estans saisis des portes de la ville, il ne fut possible d'empêcher la multitude ainsi esmeue de passer plus outre; les portes du temple furent tantost forcées, & les commissaires contraints de descendre du clocher, lesquels toutesfois, sans autre violence, furent menés en l'hospellerie de la Sallemandre; & le lendemain, après qu'ils eurent baillé toutes leurs charges, informations & exploits, & promis de n'y revenir plus, furent mis hors la ville sans avoir souffert aucun outrage en leurs biens ni en leurs personnes, ensemble le consul de Vorcio, après avoir bien iuré que iamais il ne persécuteroit ceux de la religion, qu'il prioit d'intercéder pour luy envers la royne de Navarre. Ils demandoient fort l'archediacre nommé de Laz, frère de l'avocat du roy d'Agen, & qui estoit principal autheur de ceste persécution, mais il ne peut estre trouvé. Quant à du Mas, substitut du procureur général, ils le retindrent pour respondre de certains dommages & excès par luy faicts en la ville de Montauban.

1561.

Les églises en  
armes.

On chasse les  
persécutés.

(1) Auvillars (Tarn-et-Garonne), à six lieues O. de Montauban.

(1) Moncrabeau (Lot-et-Garonne), entre Condom et Nérac. — Un *erratum* de l'édition de 1580 propose de lire Montauban. Nous croyons devoir maintenir la leçon primitive.

Auvillars.  
Boisnormand  
prisonnier.

Lectore.  
Barrelles et  
Boisnormand.

1561.  
Echange de  
prisonniers.

Les cordeliers  
expulsés.

Moulinon,  
ministre.

Massacres de  
Grenade  
et de Cahors.

Et quant à l'huissier Belet, il fut aussi retenu iusques à ce que ceux de Moissac en Quercy, du ressort de Toulouse, eussent relâché un orfèvre d'Agen, nommé Grégoire, qu'ils avoient mis prisonnier pour n'avoir ôté le bonnet devant une procession, en délibération de le faire mourir, & furent menés ces deux à Agen, où ils demeurèrent iusques à la délivrance de Grégoire, après bonnes promesses par eux faites d'estre à l'advenir plus gens de bien. Et peu de iours après, furent chassés les cordeliers dudit lieu de Lectore, ayans voulu renouveler la sédition, & fut leur convent & temple ottroyé à ceux de la religion par la royne de Navarre, où commença à prêcher un nommé Moulinon que la royne avoit fait venir de Genève avec sept ou huit autres ministres qui furent dispersés par les pais (1).

BIENTOST après les séditeux, enhardis par déclaration de la mauvaise volonté du parlement, s'esmeurent en plusieurs lieux iusques à faire horribles massacres, comme il advint en la ville de Grenade (2), prochaine de Toulouse, où ils massacrèrent grand nombre de pauvres gens qui s'estoient assemblés sans verge ni baston pour faire les prières. Ce qu'estant rapporté au parlement, encores que l'horreur du fait criaît vengeance à Dieu & aux hommes, ce neantmoins au lieu d'informer contre les meurtriers, les informations furent faites contre les meurtris & autres de la religion, dont les uns furent mis prisonniers à Grenade, les autres menés à Toulouse. Toutesfois les informations ayans esté portées à la cour par le sieur de Rapin (3), le sénéchal, commissaire député, en amena sept des plus coupables

à Toulouse, s'estans plusieurs sauvés par dessus les murailles; mais, quoy qu'il en foit, ne s'en fit point de iustice comme le cas le méritoit. Ce que voyans, ceux de la religion firent amas d'armes pour se défendre contre ceux qui, de leur propre autorité, les voudroient assaillir, surtout après que les nouvelles furent venues d'un autre massacre encore plus cruel, proieté de longtems, & finalement exécuté à Cahors en Quercy. Leurs sermons estoient quasi publics, combien qu'ils se feissent en maisons privées & de nuit, le peuple les y voyoit aller, & croissoit leur nombre tous les iours; de quoy estans forcenés les prestres, magistrats, & autres séditeux finalement entrèrent en conseil, où ils firent un enroulement secret des syndiques, solciteurs, capitaines, disseniers & soldats, avec résolution d'extirper tous ceux de la religion. Les chefs de ceste faction furent Dazon, Aufano, Coignart, Fores, Gargas, Catel, Bonal, Lauselerie, Richard, Vezien & Dariac, conseillers en parlement, avec Latomi & du Tournoir, présidens; Babut, Dallies, Joffe & Urdes, advocats; Tournier, Gay, Grégoire, Cousin, Lamaferie, la Chapelle, Chabanel, procureurs; Pierre Delpesch, procureur général du roy, Berthrand Daygna, & Jean de Massancal (1), advocats du roy. Advertis ceux de la religion doublèrent aussi leurs forces pour résister à ceste conspiration si la nécessité les y appeloit.

EN novembre fut tenu le synode à sainte Foy la grande, par lequel Oudet du Nort, ministre de la parole de Dieu & fils d'un père grand persécuteur, fut envoyé à Toulouse pour quelque temps; furent aussi environ ce temps créés capitouls, Pierre Hunaud sieur de Lanta, Ademar Mandineli, Guillaume Dareau, Pierre du Cèdre, docteurs, Pierre Asezat, Paf-torel & Ganelon, marchans opulens, l'élection desquels fut confirmée par

(1) « Molinon, l'aumôsnier de Monf. de Valence, le pédagogue de Camaille, Pierre Martel, Pierre Grenade ont esté emmenés par le thrésorier d'Armignac. Aussi M. de Beaulieu luy a esté assigné pour aller quelque temps après, à sa commodité. » *Bull. de l'hist. du protest.*, IX, 296).

(2) Voy. ci-dessus, page 434.

(3) Pierre de Rapin, frère puîné d'Antoine de Rapin, qui fut gouverneur de Montauban pendant la première et la seconde guerre civile. Philibert, le plus jeune des trois frères, était gentilhomme du prince de Condé. Il fut enlevé dans son château de Mauvers, par ordre du parlement de Toulouse, et décapité le 13 avril 1568. Paul de Rapin-Thoyras, le célèbre historien, était le petit-fils de ce dernier (*France protest.*, art. Rapin, VIII, 381).

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec son père, aussi Jean de Mansencal, premier président du parlement de Toulouse.

1561.

la cour, nonobstant l'opposition & l'appel des trois dessusdits gens du roy, encores que ledit sieur de Lanta se voulust oster de ce nombre, tous lesquels capitouls à l'entrée de l'exercice de leurs estats, commencèrent le iour de la sainte Luce, en décembre (1), oster de la maison de la ville tous les officiers suspects de la sédition, mettans en leurs places gens modestes de l'une & l'autre religion. Et voulant savoir ledit sieur de Lanta quelles estoient les forces de l'église, en fit la revue au guet de la veille de Noël, sans aucun bruit ni tumulte, & se trouva la compagnie de huit cens hommes si bien équipés & rengés, qu'il n'y avoit que redire. Et le VII. du mois de janvier, estans ceux de la religion advertis que leurs ennemis estoient au guet pour les surprendre & massacrer, commencèrent à marcher en troupe avec armes défensives, ce qui les tint en bride, & continuèrent ainsi les assemblées sans autre esmotion iusques à la publication de l'édicte de janvier qui fut le septiesme de février M.D.LXII.

Les forces de  
l'Eglise  
réformée.

Montauban.  
Les assem-  
blées religieu-  
ses.

A MONTAUBAN, au mois de janvier M.D.LXI, ceux de la religion commencèrent leurs assemblées au parquet du chateau royal, duquel estant facilement entendu le chant des pseumes, outre le bruit qu'on faisoit en entrant & sortant, les prestres du collège S. Estienne résolurent de leur bailler une alarme. Suivant cela, le mercredi huitiesme du mois, comme le sermon se faisoit, quelques uns d'iceux estans venus heurter à la porte avec grande impétuosité, il y eut quelque esmotion au fortir, avec espées desgainées; mais ne s'estant présenté personne au contraire, il n'en advint autre chose, hormis que les consuls, pour leur descharge, firent crier, le treiziesme dudit mois, de ne marcher par la ville de nuit sans porter lumière, avec estroites défenses de ne porter armes. Ce mesme iour, estant décédé un nommé Tristan Geniers, coustelier, peu de iours auparavant receu en l'église, sa sépulture fut cause d'un grand changement; car sa femme n'estant nullement instruite, avoit d'un costé envoyé querir les prestres avec tout leur appareil, quelques uns de la religion d'autre part

les renvoyèrent honteusement; quoy les consuls advertis ordonnèrent sur le champ que ce corps seroit seveli à la façon acoustumée en l'église romaine. Ce nonobstant, les tisans tous eschauffés se délibérèrent de l'aller enterrer eux seuls, & à grande peine les peut-on faire sursoir attendre la résolution du consistoire, lequel tant assemblé non seulement des ciens & diacres, mais de tous principaux de l'église, résolurent qu'ils feroient ceste sépulture en public aucune superstition. Ainsi donc se fit en grande multitude, estans toutes les dizaines de l'église mandées exsélement, & cheminans tous ceux de religion réformée, en plain iour & à deux après le corps, couvert linge blanc & d'un drap vert par dessus, porté par six artisans, avec grand esbahissement de tout le peuple de la ville accourant à ce spectacle nouveau, iusques au cimetière St Michel; auquel lieu, après avoir en terre le corps, le Masson (1), ministre, monté sur un lieu éminent fit un sermon de la sépulture & réformation, qu'il conclut par les prières ordinaires & chant des commandemens. Quoy fait chacun se retira sans aucune esmotion, hormis que quelques femmes ne se purent tenir de quelques outrages auxquelles on prit garde aucunement. Ce nonobstant, toute la ville fut merveilleusement esmeue, selon que les familles se trouvèrent divisées. L'église s'en ainsi descouverte, laquelle à ceste occasion arresta de ne prescher plus secret. Toutesfois il fut advisé préalablement on présenteroit requêtes aux magistrats, contenant en soi la vérité de leur religion & doctrine & « que, pour éviter scandale s'estoient assemblés iusques alors toutes incommodités, & ce nonobstant en toute modestie, en laquelle ils loient vivre & mourir, sous l'obéissance du roy & de ses officiers. Reste, qu'ils pouvoient assés cognoître par le nombre de ceux qu'ils avoient eus en cest enterrement, comme pluspart de la ville s'estant jointe à l'église, il leur estoit comme impossible de plus s'assembler aux lieux particuliers. A raison de quoy ils re-

Tristan  
Geniers.

(1) Le 13 décembre.

(1) Plus connu sous le nom de Vig Voy. ci-dessus, p. 122.

1561.

1561

Les réformés  
s'emparent  
de l'église  
Saint-Louis.

On informe le  
parlement.

Menaces de  
Terride.

roient quelques temples leur estre concédés pour y prescher & administrer les sacremens, selon l'ordonnance de nostre Seigneur Iésus Christ, avec prières pour le roy & pour tout le royaume.» Ceste requeste estant présentée au lieutenant le vendredi XVII. dudit mois de ianvier, il respondit par escrit qu'il les renvoyoit au roy, faisant cependant inhibition de prendre aucun temple ni faire assemblées illicites, monopoles ni port d'armes, ou en sorte quelconque contrevenir à l'édict du roy, & fut ceste mesme défense réitérée par les consuls. Ce nonobstant, ceux de la religion le XIX. de ianvier, iour de dimanche, se faisdrent du temple de S. Louys, duquel ceux de l'église romaine ne se feroient qu'un seul iour de l'an; là donc ils s'assemblèrent au son de la cloche, & preschèrent à huit heures du matin sans aucun trouble, n'estant permis à aucun d'y entrer avec armes. Il y fut semblablement presché l'après-dînée, combien que l'évesque, par un placard apposé à la porte du temple, eust fait inhibition à tous ministres de prescher ni administrer sacremens. La mesme après-dînée, le lieutenant & consuls, avec l'évesque, délibérèrent d'envoyer à la cour de parlement de Toulouze Bernard Allié, avocat du roi, & Jean Fournier, pour l'avertir de ce qui avoit esté fait, & s'excuser de ce qu'ils n'avoient autrement empesché la prédication publique. L'évesque aussi, tout le long de la sepmaine, ne cessa de solíciter le consistoire, usant maintenant de menaces, maintenant de prières pour faire cesser ceste prédication publique, donnant à entendre (mais très faulxement, comme il a bien depuis monsté), que luy-mesme désirait bien aussi la réformation de l'église, mais qu'il ne saloit rien attenter sans la permission du roy. Toutes ces menées ne luy servirent de rien, ce qui fut cause qu'il feist venir le sieur de Terride, chevalier de l'ordre & capitaine de cinquante hommes d'armes, pour faire pareilles remonstrances avec grande aigreur & menaces entremêlées d'une infinité de blasphemes; en quoy toutesfois il ne fut aucunement obéi. Ce que Terride ayant entendu, & retourné pour la deuxiesme fois à Montauban, il espouventa tellement les consuls que, craignans la totale destruction de la ville,

ils se mirent à supplier ceux de la religion, voire avec larmes, de se déporter des assemblées publiques. Ce mesme iour, ceux qui avoient esté envoyés à Toulouze par les magistrats & évesques estans de retour, quelques uns du consistoire furent mandés, & leur fut dit que de Paulo, second président, leur avoit donné charge de dire à ceux de la religion que moyennant qu'on cessast de prescher de iour, tout le passé seroit enseveli sans qu'on en fust aucunement molesté ne recherché. Cela fut cause que, le premier advis changé, on conclust de faire les assemblées de nuit en ce temple, toutesfois avec condition que, si ledit président ne bailloit assurance de sa promesse dans le dimanche prochain XXVI. du mois, on feroit comme auparavant. Terride & l'évesque advertis qu'on ne s'assembloit plus de iour, s'en montrèrent fort contens. Mais le vendredi XXVIII. du mois, ayans les magistrats de Montauban envoyé au roy de Navarre, comme gouverneur de Guyenne, Jacques Semenat, notaire, pour l'avertir à la vérité de tout ce qui estoit advenu, l'évesque, au contraire, ne demandant que troubles & divisions, au lieu que les magistrats ne taschoient qu'adoucir les affaires, donna ordre que Semenat fust pris par trois gentilshommes à demy iournée de Montauban, & mené de lieu en lieu toute la nuit: de quoy estant venu le bruit à Montauban, combien qu'il eust esté renvoyé saufs, mais sans ses mémoires, le conseil de la ville s'assembla, tant pour délibérer sur cela, afin d'éviter sédition, que sur certaine charge que les susdits retournés de Toulouze disoient avoir du parlement de leur déclarer: c'est à sçavoir que Dalzon, conseiller, seroit envoyé avec forces & bon nombre de gens aux despens de l'évesque & de la ville par moitié, & pourtant que les consuls missent bonnes gardes aux portes pour empeschier que ceux de la religion ne fussent secourus d'ailleurs. Sur quoy fut conclu que mettant bonnes gardes à certaines portes qu'on laisseroit ouvertes, on laisseroit entrer les commissaires avec leur train seulement, mais que s'ils amenoient forces ou gendarmerie, on ne les laisseroit entrer sans exprès mandement de sa Maïesté ou du roy de Navarre, gouverneur de Guyenne, en laquelle

Assemblée  
de nuit.

Jacques  
Semenat.

Menées de  
l'évesque.

On prend  
des  
mesures.

1561.

Les réformés  
demandent du  
secours.

Le capitaine  
Verd.

Montauban est compris, d'autant qu'à luy & au sieur de Burie, son lieutenant appartient de mener telles forces, joint qu'on n'avoit en rien offensé la cour. Il fut aussi arrêté qu'on recuferoit Dalzon comme leur ennemi capital, pour certaines raisons qui furent mises en avant. Et quant à la prise de Semenat, bien que les magistrats, pour ne déplaire à l'évesque, taschaient de faire couler cela, toutesfois il en fut parlé à bon escient, & arrêté que tant le procureur du roy que le syndique de la ville en feroient la poursuite par-devant la Maiesié du roy. Suivant cela, le dimanche suivant, XXVI. du mois, fut renvoyé Semenat avec mémoires plus amples, contenant aussi sa prise & le traitement qu'on luy avoit fait. Et le lendemain, 27 dudit mois, recommencèrent ceux de la religion à prêcher de iour comme auparavant; de quoy Terride adverti par les consuls n'en fit autre cas, ayant receu un présent de confitures à luy envoyé, avec déclaration qu'ils avoient dépêché messager exprès vers le roy pour savoir sa volonté; mais il ne laissoit de faire sa menée. Au contraire, ceux de la religion, advertis de ce qu'on leur préparoit contre tout ordre de iustice, demandèrent secours seulement pour leur défensive aux églises circonvoisines, & nommément à celle de Toulouse; & ayans esté advertis comme les consuls, contre la détermination précédente du conseil de ville, avoient fait vider la garde de la porte du pont (qui estoit autant comme les livrer à la merci de leurs ennemis) ne faillirent d'y mettre bonnes gardes de leurs dizaines, s'excusans le plus gracieusement qu'ils peurent aux consuls qui leur faisoient commandement de se retirer. Sur ce point, voici arriver environ quarante jeunes hommes seulement, partis de Toulouse sous la conduite d'un nommé le capitaine Verd, à quoy toutesfois le consistoire de Toulouse n'avoit aucunement consenti, ayant conseillé à ceux de Montauban de caler plustost à ceste furie. Ce nonobstant, cela servit grandement à fortifier ceux de la ville, en laquelle, si on ne s'y fust opposé de ceste façon, il y a apparence qu'il fust advenu un merveilleux esclandre. Sur le soir, les commissaires de la cour, à savoir, d'Alzon, Bonal & de la Garde, conseillers, Massancal, avocat du

roy, avec d de plusieurs viron quatre pied, ayant environ une tauban, arr bourgeois du part, Terr d'hommes d teau du Cla du pont. C la religion : rent bon g XXIX. de ment des co portés à l'é faite d'oster de retirer : maison de tous les co sent trouver sur peine d lans obéir l ple ne les guans qu'on ner à Toulc iustice, on e au lieu que dant son au son de son les consuls réponse p XXX. du aux gardes avoient en de la cour, prêts de re avec leur t plairoit, & qu'il leur se doutoient d sonnes, e pour ostage quant à rec la ville (veu toit), il ne l près comma du roy de l ou du sieur Ceste respo fages, fut p commissaire licencié, la ils en furent à ce point q de ce qu'on & brûlé à l res de carte

(1) Aujourd

1561.

ter pour iouer avec l'évesque, rendant toutesfois au serviteur l'argent qu'elles avoient cousté), fait bien quelque mine de vouloir entrer par force dans la ville, se vantant « *que, si le soleil y entroit, il y entreroit* » (1); mais ceste colere ne luy dura guères, & dès le lendemain, les commissaires & toutes leurs troupes se retirèrent sans avoir rien fait de ce qu'ils prétendoient.

Jean de La  
Porte va  
trouver Burie.

Le lendemain, premier iour de février, les consuls envoyèrent Jean de la Porte licencié vers Burie, l'avertissant de tout ce qui s'estoit passé, lequel se disant mal content de ce que le parlement avoit entrepris sur son autorité sans toutesfois y pourvoir autrement, il envoya les lettres au roy de Navarre. Durant ce tumulte, les prières & prédications non seulement ne furent discontinuées, mais au contraire redoublées; ce que voyans les magistrats, après avoir fait proclamations réitérées de ne marcher avec armes ni de iour ni de nuit, un iour de vendredi VII. dudit mois, entrés au temple de saint Louys, le lieutenant principal interrompant la prédication, demanda silence, & combien qu'il fust supplié d'attendre que le sermon fust achevé, il ne s'y accorda, ains fit descendre de la chaire le ministre, luy demandant son nom & qui luy avoit baillé autorité de prescher. Le Mafson, ministre, après avoir prié Dieu à genoux, & protesté de l'obéissance & révérence qu'il portoit au roy & à ses officiers, luy rendit témoignage de sa vocation, adjoignant une lettre de créance du roy de Navarre, qu'il leur monstra. Ce nonobstant, défenses luy furent faites de plus prescher, & au peuple de faire plus telles assemblées contraires à l'édicte du roy. Le Mafson, pour tout le peuple, fit réponse que luy-mesme par cy-devant les avoit renvoyés à sa Majesté sur la requête à luy présentée, & que d'autant qu'il n'y avoit aucun port d'armes, ils ne faisoient rien contre l'édicte du roy, auquel ils appeloient de ceste inhibition; & ainsi les magistrats se retirans, la prédication s'acheva, s'écriant tout

Assemblées  
interdites.

le peuple en ces mots : « *Vive le roy, vive le roy ! mais la parole de Dieu soit preschée.* » Au même temps, le parlement irrité & cherchant tous moyens de se venger, envoya à Montauban un avocat nommé Maillard, avec un des capitouls de Toulouze, pour rapporter ce qu'ils verroient faire aux assemblées, & pour espier quelles pouvoient estre les forces de ceux de la religion. Eux donques arrivés entrèrent au temple en habit dissimulé, assistèrent au sermon d'un des ministres nommé des Croissans, & virent faire un baptême; mais furent tantost descouverts par quelques escoliers de Toulouze, dont ils demeurèrent grandement effrayés, se voyans convaincus par le desguisement de leurs habits. Ce neantmoins, après les avoir fouillés pour savoir s'ils n'avoient rien sur eux qui préjudiciait à l'église, ils furent renvoyés sans leur faire aucun mal.

Deux esp.

ALORS aussi, un augustin nommé Clément, homme fort populaire, après avoir purement presché le carême avec son habit, finalement le iour de Pâques, estans ceux de la religion assemblés pour faire la Cène, se defroqua publiquement avec fort grande édification.

Un moins  
defroqué.

REVENONS maintenant à Semanat, envoyé en cour comme cy-dessus a esté dit, lequel ayant déclaré au roy de Navarre ce qu'il avoit de charge de par la ville de Montauban, avec la volerie à luy faite sur le chemin par le moyen de l'évesque, l'avoit tellement esmeu qu'il estoit bien délibéré de prendre leur cause en main. Mais estans arrivés d'autres députés du parlement de Toulouze, avec certaines procédures farcies de toutes calomnies, donnans à entendre la ville de Montauban estre en armes pour se soustraire de l'obéissance du roy, avec un million d'autres menfonges, sa Majesté & tout son conseil furent tellement esmeus qu'ils adressèrent commission au baron de Terrides pour le faire aller à Montauban, à celle fin d'oster les armes aux habitans, faire cesser les prédications, bref pour ruiner l'église. Le roy de Navarre écrivit aussi à Burie, son lieutenant, l'avertissant en général de l'intention de sa Majesté, & pareillement à la ville de Montauban, de rendre obéissance au roy. Mais Dieu voulut par sa providence que ceste commission fut com-

Semanat en  
cour.

(1) On sait que ce mot est aussi attribué au baron des Adrets. Comme on lui manifestait des craintes qu'il ne pût entrer dans Grenoble : « *Le soleil y entre-t-il ?* » répondit-il fièrement (*France protest.*, II, 111).

1561.  
Le sieur  
de Monlezun.

mise au fleur de Monlozum<sup>(1)</sup>, homme de grande piété, & qui jamais ne s'estoit espargné pour l'église de Dieu; lequel, combien que son maistre luy eust enioint d'aller droit à Burie, toutesfois alla droit à Montauban, là où ayant déclaré, en un conseil de certaines perfonnes choisies, l'estat des affaires, on le supplia de ne rendre lesdites lettres & commissions qui seroient cause d'une si grande ruine, dont il en fit refus au commencement, considérant le danger auquel il se mettoit; mais finalement il se délibéra de se submettre plustost à tout hazard, que d'estre instrument de telle désolation contre sa propre conscience. Par ainsi fut conclu que les lettres du roy, de la royne, & du roy de Navarre, leur seroient renvoyées, & qu'on suppleroit sa Maïesté de n'adiouster foy aux calomnies des adversaires; mais qu'il luy pleust adresser telle commission qu'il luy plairoit à autre qu'à Terride, leur ennemi mortel. Il fut aussi arrêté que Monlozum rendant au conseil de la ville les lettres du roy de Navarre à eux adressantes, ensemble celles à Burie, il ne feroit mention qu'il y eust autre paquet afin que personne ne fust adverti de ce qu'il avoit apporté. Estant donc le conseil de la ville assemblé, après avoir prié Dieu, il présenta ces lettres aux magistrats, leur faisant une belle remontrance touchant l'intention du roy, de la royne mère & du roy de Navarre, en faveur de la religion, laquelle lesdits magistrats devoient authentifier par leur présence. Il déclara aussi que, s'ils ne demeuroient en paix avec les autres, sa Maïesté délibéroit d'envoyer Terride pour se faire obéir. Suivant laquelle remontrance, Jean Brissac, lieutenant particulier du sénéchal, fut député pour aller en cour, pour bien informer le roy & le supplier d'envoyer commission à autre qu'à Terride, & de s'asseurer de leur très humble & entière obéissance; & fut en secret entièrement decouvert l'affaire audit Brissac, qui fut aussi prié de rapporter au roy de Navarre le susdit paquet. Mais premièrement les consuls envoyèrent Hugues Bo-

nencontre<sup>(1)</sup> licencié vers Burie avec lettres, auquel il remontra les menaces, inimitiés & autres causes légitimes qu'on avoit contre Terride, lesquelles il trouva si pertinentes, qu'il bailla des lettres adressantes tant à sa Maïesté qu'au roy de Navarre, en faveur de la ville; & [ce] fut le moyen par lequel Dieu délivra pour la troisième fois d'un très grand péril l'église de Montauban, ayant mesmes les remontrances de Monlozum enhardi tellement Jean Paulet, lieutenant principal du sénéchal, qu'il commença de se trouver aux assemblées, & au bout de quelque temps fit entière profession de la religion. Le premier officier du roy qui se joignit à l'église fut Hugues Calvet, conseiller, suivi de Jean Constans, aussi conseiller, Antoine Durant, lieutenant principal du juge ordinaire, & Jean Dubost, lieutenant particulier dudit juge, le susdit Jean Brissac, lieutenant particulier dudit sénéchal, Bernard Aliés, avocat du roy, Jean Constans le vieil, conseiller. Or, si l'église de Montauban avoit esté rudement assaillie par dehors, elle ne fut pas moins rudement éprouvée par dedans, voire par le pasteur mesme, qui devoit estre le premier à y remédier. Nous avons dit cy-devant que le Masson, autrement appelé Vi-

1561.  
Hugues de  
Bonnencontre  
informe Burie.

L'église de  
Montauban  
délivrée.

Epreuves au  
dedans.

Le Masson.

Jean Brissac,  
lieutenant  
particulier.

(1) Nous retrouvons, en 1579, Hugues de Bonnencontre comme avocat général pour ceux de la religion près la chambre mi-partie qui venait d'être installée cette même année à l'Isle d'Albigeois. Il occupait encore, en 1615, un siège de conseiller à la même chambre, alors transférée à Castres (*Mémoires de Gaches*, page 266, et *France protest.*, II, page 365). Etablie dès sa création par Henri III (1576), à Montpellier, cette chambre mi-partie siégea successivement à Revel (oct. 1577) et à l'Isle d'Albigeois (1579). Elle fut supprimée en 1585, rétablie nominativement en mai 1586 à Montpellier, transférée à Castres (1595). Confirmée par l'art. 31 de l'édit de Nantes (d'où son nom de Chambre de l'Edit), elle prospéra à Castres jusqu'en 1623. A cette époque, une ordonnance de Louis XIII (20 mai), la transporta de nouveau à L'Isle, d'où elle fut successivement portée à Béziers, à Puy-Laurens (lettres patentes du 7 déc. 1629), à Revel, à Castres, encore à Revel, puis à Saint-Félix-de-Caraman; enfin (1631), à Castres, où elle fonctionna régulièrement jusqu'en 1669, époque de sa translation à Castelnaudary. A la suite de toutes ces pérégrinations, en 1679, elle fut incorporée au parlement de Toulouse, après abjuration préalable de tous ses membres protestants, sauf un, Pierre Paul, qui préféra l'exil à l'apostasie (*Histoire du protestantisme dans l'Albigeois et le Lauraguais*, par C. Rabaud, page 190).

(1) Plus exactement de Monlezun. Il existe deux localités de ce nom dans le département du Gers.



1561.

gnols (1), s'effoit de foy-mefme ingéré au miniftère, de laquelle indifcrétion (ou plutoft ambition, comme l'événement l'a montré) combien que Dieu fe fust fervi pour commencer l'églife de Toulouze, fi eft-ce que les fruits en ont esté finalement bien amers. Ce qui doit bien advertir l'églife de reietter de bonne heure tels efprits quand il eft question furtout du fainct miniftère. Ce personnage donques, enflé d'une opinion de foy-mefme, troubla premièrement l'églife de Toulouze, ne pouvant fouffrir Barrelles pour compagnon ; & de là venu à Montauban, fit de lourdes fautes dès le commencement, divifant l'églife comme en deux, dont une partie eftoit d'artifans, & l'autre de gens d'apparence ; de quoy eftant finalement furvenu murmure, le corps fut réuni. Mais pour cela il ne laiffa de fe fervir des uns contre les autres, comme il advint en l'élection du confiftoire, le lundi XVII. mars, là où il ufa d'une merveilleufe impudence, faifant une élection à part, laquelle mefmes il s'efforça de faire valoir, premièrement fans aucune publication devant le peuple, puis après accufant, par la pratique de quelques fimples artifans, les principaux de l'églife du fchifme que luy-mefme faifoit. Le fcandale en fut grand ; mais bientoft appaifé par la modestie & patience incroyable de ceux qui avoient ainfi esté outragés ; de forte que la faincte Cène fe célébra le dimanche VI. d'avril au temple fainct Louys, avec le miniftre & plufieurs de la religion de l'églife de Toulouze, ayans esté lors contraints de s'absenter pour un temps pour avoir fait les prières en public. Mais la fepmaine fuyvante eftant venu à Montauban un fynode de cinq provinces, à favior, de Toulouze, Pamiers, Caftres, Rouergue, Querci, le Maifon, qui avoit esté efleu pour préfiger, voulant empêcher la préfentation de certains articles que quelques uns avoient dreffés pour empêcher tels déforders, fut déposé de fa préfigence & griefvement censuré, & n'eust esté que ceux qui avoient propofé ces articles ne voulurent propofer leurs plaintes & doléances comme faire le pouvoient, dès lors il eust esté entièrement déposé, comme il le fut finalement ; bref, ç'a esté comme

Division dans  
l'églife.

Le Maifon est  
censuré.

(1) Voy. ci-dessus, page 88.

un miracle que cefte pauvre églife, pouffée par un efprit fi ambitieux & outrecuidé, a non feulement fubfifté, mais auffi esté fi grandement avancée.

CEPENDANT Satan ne dormoit pas, fe fervant toujours de la cour de parlement de Toulouze envenimée de plus en plus, laquelle, quelques iours avant Pafques, publia un édict du roy contenant entre autres chofes le banniffement de tous ceux qui, après l'eflargiffement des prifons, ne voudroient vivre felon l'églife romaine, la cour y adiouftant que les villes du reffort qui faifoient prefcher eftoient forclofes du pardon conféré par cest édict.

LE vendredi XXVI. d'avril, le fleur de Vaillac, capitaine du chafteau Trompette de Bordeaux, fut envoyé par le fleur de Burie à Montauban, l'occasion eftant telle : la cour de parlement de Toulouze avoit de nouveau envoyé en cour les présidens de Paulo & du Tournoir, avec inftructions pleines d'accufations du tout fauffes & calomnieufes contre la ville de Montauban, aggravans fingulièrement la faiffe du temple S. Louys, & la réfiftence faite aux commiffaires, tafchans par cela d'obtenir permiffion d'y mener des forces pour la ruiner ; ce que toutes-fois ils ne peurent obtenir. Mais bien efcrivit le roy aux habitans, & le roy de Navarre à Burie, pour faire cefser la prédication publique ; pour lequel effect Burie n'y pouvant venir en perfonne, Vaillac envoyé par luy déclara aux confuls & au confeil de la ville l'intention du roy, qui eftoit que, faifans cefser les afemblées publiques, ils fe contentaffent des maifons particulières pour y faire leur prédication, adiouftant qu'on avoit fait de grandes plaintes au roy des excès par eux commis, & en outre que Burie leur enioignoit de quitter le temple S. Louys, & aux confuls de drefser guet & bonnes gardes. Après difner, le confeil afsemblé au chafteau arrefta d'un commun confentement que la prédication publique cefseroit, mais qu'on enverroit un melfager en cour au lieutenant Braffac, avec copie de tout, pour faire pourfuite des calomnies mifes en avant par le parlement. Cefte réfolution déclarée à Vaillac par François de Séguier (1), fénéfchal, le rendit content ; mais ayant le féné-

1561.

Les sévérités  
du parlement.

Le fleur de  
Vaillac à  
Montauban.

Le fénéchal  
François  
de Séguier.

(1) Voy. ci-dessus, page 182.

1561.

Vaillac fait une  
enquête.

chal adiousté de sa teste que la ville n'entendoit avoir autres ministres que ceux qu'il plairoit au roy leur bailler, Hugues Bonencontre, syndic, le défavoua soudain quant à ce point, comme firent aussi les assistans. En outre, à la réquisition de Bonencontre, syndic, on commença de faire examen de la vérité touchant les calomnies imposées à la ville par le parlement ; à savoir, que la ville de Montauban refusoit de payer les tailles & autres impositions, ne voulant recognoître le roy pour leur prince ; qu'elle estoit pleine de séditions & port d'armes ; qu'on avoit osté les armoiries du roy des portes ; qu'on avoit violé les temples, démolî & abatu les autels & images ; qu'on avoit mis sus nouveaux péages ; finalement, qu'on y forgeoit de la monnoye au nom de l'église avec telle inscription : *Moneta ecclesie Montalbanensis* (1). Sur tous lesquels points Vaillac ayant interrogué les magistrats & habitans de l'une & de l'autre religion, & s'estant transporté aux temples, convents & portes de la ville, & autres lieux nécessaires, trouva notoirement le contraire estre vérité, dont il chargea son procès verbal, faisant au surplus déclaration qu'il seroit loisible à ceux de la religion de s'assembler en privé, avec inhibition de les trouver ni rechercher en leurs maisons sur peine de la hard. Il leur accorda aussi de s'assembler le dimanche XXVII. dudit mois dans le temple, pour ceste fois seulement ; mais il changea d'avis soudainement, & manda qu'on cessast comme le ministre estoit prest d'entrer en chaire. Ce qu'entendant, le peuple fut grandement désolé, & y eut de grands soupîrs & larmes, mais le tout s'appaisa l'après disnée, en la prédication faite & depuis continuée en la basse cour de la maison de Durant Brassac, marchand. Ce mesme iour fut dépesché au roy de Navarre Iean Camazille, l'un des surveillans, pour l'advertir de tout ce que dessus, & le lendemain Vaillac reprint son chemin devers Burie pour luy faire entendre sa commission, & l'obéissance qu'il avoit trouvée en ceux de Montauban, afin qu'on se déportast de les plus molester ; &

de là venu à Toulentendre au partition que le roy noiffance de ce surfoiaissent sans

LE XXX. du nant de la cour reille substance ; de la ville, il fulean, bourgeois feroient compaqui devoit porte verbal de Vailla la cour, pour faidites calomnies, tion de ladite cctiés anciennes, qu'à la pourfuiteauban, le présiesté privé de son fine à saint Ma faussetés & excès

Au commence qui, dès le comnbre, l'an précécprisonniers à Cpréservés iufque une singulière p furent délivrés ; lieu de donner l continuant ses en arrest, défendar privées & autre quelque occasion de la hard à ceux & de rafement c se feroient faites voisins & dizenielles que sur tou la messe. Davant donna un autre de Montauban, procédé contre e iournement à troi fut fait, & furent bien qu'aparava assignés sur ce lie à Dieu), ne fit qu ceux ausquels on rager l'église de cela, le parlemen moyen, taschant une élection des ban qu'on a acou milieu du mois François de Ségu ces fins envoyé p élection ; mais le

(1) Sans doute la même, malgré la différence de la légende, que celle dont il a été question ci-dessus. Voy. p. 428.

(1) Voy. ci-dessus

1561.

donnèrent si bon ordre, qu'assemblans le peuple sans luy ils arrestèrent l'élection de leurs successeurs : de quoy estant irrité & requérant que l'on procédast à une nouvelle élection, en laquelle il présideroit selon la charge à luy donnée par le parlement, on luy répondit qu'on se tenoit à ce qui en estoit fait, selon la coustume & les privilèges de la ville, par lesquels l'élection des consuls est laissée libre aux habitans sans que le parlement y ait que veoir sinon qu'on s'y fust mespris. Ceste élection donc tint, estant confirmée par le lieutenant du juge ordinaire, au refus du sénéchal ; & au lieu que par le passé on iuroit par Dieu & tous les saints sur la croix & le messel, on commença de iurer par le Dieu vivant, levant les mains au ciel, & puis les mettant sur la sainte Bible.

Condamnations en effigie.

LE XXI. du mois, la cour de parlement donna un second arrest contre les habitans de Montauban, par lequel Jean Paulet, lieutenant principal, Jean Brassac, lieutenant particulier, Amy Pegorier, premier consul, Jean le Masson, ministre, Hugues Bonencontre & Jean Porthus, syndics, Raymon de Lannes, Olivier Amely (1) & quelques autres furent condamnés à estre pendus & exécutés en figure, & certains autres bannis, avec confiscation des biens & prise de corps contre plusieurs. Il estoit aussi porté par le mesme arrest que la maison où logeoit le ministre seroit rasée ; de quoy advertis, ceux de Montauban délibérèrent d'envoyer à la cour à bon escient, estans députés pour y aller le lieutenant principal & Bonencontre, auxquels s'adioignit le Masson. Ceux-ci tirèrent droit à Bordeaux, tant pour éviter les embusches qu'on leur avoit apprestées sur le droit chemin, que pour communiquer l'arrest à Burie, qui en escrivit au roy, à la royne mère & au roy de Navarre en leur faveur. Le parlement, d'autre costé, y envoya le président Daphis, Papus, conseiller, & Massancal, advocat du roy.

Gaspard de la Faverge.

CEPENDANT CEUX de la religion, au lieu de perdre courage, recouvrèrent à Genève encores un ministre nommé Gaspar de la Faverge (2), du païs

de Savoye, lequel a depuis servi au ministère à Genève, & y est décédé au Seigneur ; & fut présenté à l'assemblée le XXIII. dudit mois de may, & deux iours après, qui estoit le iour de Pentecoste, la sainte Cène fut célébrée en la basse-cour de la maison de Pierre Pechelez (1). Voilà comme ceste église fut avancée parmi terribles tempestes, mais ce que nous en avons maintenant à réciter est encores plus estrange, ne pouvant estre la procédure que condamnée en plusieurs circonstances, approuvée de Dieu toutesfois quant à l'effect, & telle ce neantmoins, qu'il ne feroit raisonnable de la tirer en conséquence.

PREMIÈREMENT donc, le V. de juin, iour pour lors de la feste Dieu (qu'on appelle), ceux de la religion ne voulurent nullement permettre que la procession se fist par la ville, mettans gardes aux portes, & mesmes ayans demandé secours aux églises circonvoisines. Ce qu'entendans, les moines & prestres situés hors la ville n'y osèrent entrer. Quelque temps après, Burie envoya un édict du roy au sénéchal de Quercy, du tout contraire aux fufdits arrests de parlement, portant inhibition de s'enquérir de ce que chacun feroit en sa maison quant à la religion, avec reftablissement des bannis, la copie duquel édict portant seulement adresse au parlement de Bordeaux, le sénéchal refusa de publier, s'excusant là-dessus. Mais en ayant reçu pareille copie adressante au parlement de Toulouze, il en fit aussi peu de compte ; lequel parlement toutesfois, adverti que le conseil du roy ne trouvoit bonne sa procédure, fit dépendre les effigies des condamnés, qu'ils avoient fait mettre sur la place.

EN ce mesme temps, les prestres & moines donnèrent occasion aux maux qui tost après leur survindrent ; car

Les réformés s'enhardissent.

Tentatives d'escalade.

(France protest., VI, 186). Gaspard de la Faverge, mort à Genève en 1571, est aussi mentionné par Crespin comme ayant réussi à s'échapper du massacre de Cahors, le 16 novembre 1561 (*Hist. des martyrs*, fol. 618).

(1) Lisez : Pierre Pechels, sieur de la Boissonnade et de Saint-Crambarry (aujourd'hui Saint-Caprais). Cette famille, anobli par Henri II, occupait déjà à Montauban une situation importante (*Mémoires de Samuel de Pechels*, publiés par R. de Cazenove, page 14).

(1) Il faut lire : Olivier Amiel, greffier (*France protest.*, II, 365).

(2) De la Faverge, d'après MM. Haag

1561.

s'estre mis à pied, ayant baillé cheval, bottes, chap-eau & espée à quelqu'un, il passa tout au travers de ses adversaires sans estre recogneu.

Il a esté dit cy-dessus comme le Masson s'estoit adjoind pour aller à la cour avec Jean Paulet, lieutenant, & Hugues de Bonencontre, députés, auquel lieu, pour ce que tout n'alloit à son appétit, il ne se peut tenir qu'il ne proférast plusieurs paroles iniurieuses contre plusieurs gens de bien, & nommément contre le roy de Navarre, qui en fut tellement indigné, qu'ayant appelé le lieutenant & Jean de Jean, consul, il leur enioignit par trois fois d'escrire à Montauban qu'il n'y fust plus reçu, adioustant que s'il n'eust eu égard au ministère, il l'eust mis entre les mains de la iustice. Suivant ceste inonction, Pierre Brinde fut par eux renvoyé pour en avvertir le consistoire, auquel aussi ledit Brinde attesta que le Masson ayant fait quelques assemblées en cour s'estoit approprié l'argent qu'on avoit questé pour les pauvres. Estant donc Masson de retour, le consistoire luy interdit l'exercice de son ministère iusques à ce qu'il se fust purgé des crimes à luy imposés. Mais nonobstant ceste inhibition, le troisieme d'aoust, iour de dimanche, après le catéchisme, ayant attiré secrètement plusieurs simples artisans, il se glissa en la chaire, où il usa de grandes invectives contre le roy de Navarre, les magistrats & le consistoire, dont il advint tel tumulte, qu'il y en eut mesmes qui mirent la main aux dagues; mais, par la bonté de Dieu & remonstrances de Gaspar de la Faverge, ministre envoyé de Genève, tesmoignant de tout ce qui avoit esté fait au consistoire, le peuple s'appaïsa. Ce nonobstant, cest outrecuidé, ce iour mesme après souper, faisant autre schisme en l'église, alla faire les prières à quelque troupe d'artisans és faux-bourgs delà l'eau; mais le lendemain, sachant que les magistrats le cherchoient, pour luy faire rendre conte du faict du iour précédent, il s'enfuit en Gascogne, là où depuis pour ses fautes il fut premièrement suspendu au colloque de Lectore, & finalement déposé au synode de sainte Foy. Mais de rechef, nonobstant tout ce que dessus, en un synode tenu à Castres, il fut fort légèrement rétabli au ministère, le

Le Masson  
est interdit.

Il quitte la  
ville.

XXIII. ianvier, de l'an M.D.LXII, & envoyé à Carcassonne, duquel lieu il fut déchassé en une sédition qui y survint (1). De là s'estant retiré à Beziers, il en fut aussi chassé, ayant pris querelle au ministre du lieu, & finalement fut tué à Limoux à la prise de la ville (2), dont il sera parlé cy-après.

VOILA comme Satan trouve moyen de fourrer de grandes ordures au milieu de l'Eglise de Dieu, si de bonne heure on n'y prend garde devant que les y laisser entrer, ou si on n'y remédie promptement & avec célérité, après en avoir veu les marques.

Au mesme iour, troisieme du mois d'aoust, Bernard Biron, alors diacre & catéchiste, prescha premièrement au bourg de Caussade (3), en la place publique, & à son retour, ayant rencontré avec ceux qui l'accompagnoient un pauvre libraire de la religion, condamné à Toulouse, qu'on menoit à Cahors pour y estre brulé, ceux qui le menaient, espouvantés à la première veue des dessusdits, abandonnèrent leur prisonnier, lequel par ce moyen se sauva de leurs mains, sans qu'on y eust pensé de costé ni d'autre.

LE XIII. du mois, Jean Carvin, diacre & catéchiste, prescha premièrement à Albiac (4), village distant d'une lieue de Montauban; là où s'estans trouvés plusieurs de Négrepelisse qui, quatre iours auparavant, s'estoient aussi saisis de leur temple, il ne fut possible d'empescher ceux du lieu qu'ils n'en fissent autant. Or, desjà deux iours auparavant, le consistoire avderti de ce que quelques esourdus vouloient faire au temple de saint Jacques, y avoient fait le guet, & le lendemain, au temple saint Louys, du Croissant, ministre, avoit fait publiquement vives remonstrances contre tels actes. Ce nonobstant, quelques uns, la nuit dudit iour XIV, entrés dans ce temple, abatirent toutes les images qu'ils mirent en un tas au milieu du temple, sans aucunement toucher aux calices, croix d'ar-

Bernard Biron  
prêche  
à Caussade.

Jean Carvin  
à Albiac.

Les images  
abattues.

(1) Le 15 mars (*France protest.*, IX, 492).

(2) Le 6 juin (*Ibid.*).

(3) Caussade, à trois lieues N. de Montauban. Bernard Biron est appelé plus loin Bironis ou de Biron.

(4) Albiac ou Le Bias. Outre l'église d'Albiac, Jean Carvin fonda plusieurs autres églises dans le Haut-Languedoc ou le Querci, notamment Saint-Céré et Cayrac (voy. ci-dessus, page 16, et *France protest.*, III, 230).

1561.

gent, ni autres ornemens; de quoy fâché au possible, le lieutenant particulier en fit mettre quelques uns en prison; mais la crainte de plus grand mal les luy fit bientôt délivrer. Et cependant fut envoyé Pierre Brinde vers Burie pour l'advertir de ce qui estoit advenu; dont il fut tellement irrité que sa réponse fut que bientôt il se trouveroit à Montauban pour manier tels feditieux comme ils méritoient. Brinde craignant cela prit en soy un merveilleux & estrange conseil, advertingant partout où il passoit d'en faire autant à leurs images qu'on en avoit fait à Montauban, afin que ceux qui prenoient la cause des images ne sceussent à quel lieu courir le premier. Cependant, le lieutenant particulier, craignant qu'on fît de même par tous les temples de la ville, ayant appelé ceux du consistoire, leur déclara le tort que ceux de la religion se faisoient & à toute la ville, en laquelle il seroit contraint d'introduire forces des seigneurs circonvoisins, comme Terride, Négrepelisse, & autres qui ne demandoient autre chose, concluant que si on vouloit éviter cela on luy tint main forte pour punir les feditieux selon leurs mérites. Suivant ceste remontrance, du Croissant parla vivement au peuple, iusques à déclarer que si on continuoît, luy & ses compagnons seroient contraints de les abandonner, comme n'estans rien moins que chrestiens, puisqu'ils entreprenoient ainsi sur l'autorité du magistrat, de sorte que de là en avant chacun se monstra plus sage pour bien peu de iours, quant au brisement des images. Mais, quant au reste, le temple de saint Louys estant trop petit, & les ministres estans partis pour aller à un synode assigné à Villefranche le XX. dudit mois, le temple saint Jacques fut saisi; de quoy les consuls, pour leur décharge, firent protestation contre le consistoire, & dès lors tout fut débordé; car, la nuit suivante, les images des augustins furent brûlées, & le XXV. dudit mois, Jean Constans, diacre, ayant fait au peuple toutes les remontrances possibles devant les dizaines appelées, combien qu'en général les assistants eussent promis de s'employer à réprimer les scandales, ce neantmoins, la nuit suivante on brisa & brûla les images du temple des cordeliers, de la cha-

Du Croissant  
reprend le  
peuple.

pelle de saint Antoine, de saint Michel, de saint Roch, de saint Barthélemy, & de nostre Dame de Baguet.

Le mardi XXVI. du mois, fut publié l'édit de juillet, faisant grace de tout ce qui avoit esté fait pour la religion par le passé, avec défenses de faire assemblées publiques ni particulières, avec armes ou sans armes, pour ouïr la parole de Dieu, avec autres semblables clauses. Duquel édit le peuple irrité brisa ce iour même au soir les images du temple des iacopins, qui firent ce qu'ils peurent, ayans fortifié l'entrée du temple, sonnant le toin, & criant au feu pour avoir secours; mais, nonobstant tout cela, toutes leurs images furent mises en pièces & brûlées, sans faire toutefois mal à personne. De là, ceste foule de peuple courut aux carmes (1), là où entre autres reliques (sans toutesfois rien emporter ni or, ni argent, ni autre chose précieuse), un certain drapeau qu'ils appeloient le saint fuire fut brûlé, & quelques reliques mises à part, & le lendemain publiquement ouvertes & montrées au peuple, où se trouvèrent des os de chevaux & autres bestes, au grand esbahissement de l'église romaine. Et tost après cest abatement d'images, les moines craignans quelque chose pire, sans qu'on les chassât, ni qu'on leur fît aucun dommage ni outrage à leurs personnes, biens, ni édifices, se retirèrent où bon leur sembla, ne restans que les cordeliers qui demeurèrent & tindrent bon quelque temps après les autres.

Le mercredi vingtsseptiesme du mois, ceux de l'église collégiale saint Etienne, qui s'estoient fortifiés de gens & de bastons à feu, ayans entendu ce qui estoit advenu aux iacopins & aux carmes, perdirent courage, & par composition faite avec ces abateurs d'images, les livrèrent toutes eux-mêmes, qui furent brûlées en plein iour devant eux, les enfans chantans à haute voix les commandemens de Dieu. Mais peu s'en salut que, pour un crucifix neuf qu'ils avoient caché & que ces brûleurs demandoient à toute force, il n'advint quelque chose pire, ayant esté un certain vicaire si

1561.

L'édit de  
juillet.

Le saint  
suire.

Le clergé de  
Saint-Etienne  
livre ses  
images.

(1) L'église des Carmes est devenue depuis l'an X le temple consistorial de l'église réformée de Montauban.

1561.

mal advisé que de frapper d'une dague sur la teste un nommé Perrinet ; mais un consul survenant y remédia comme il peut, le faisant mener en prison, disant toutesfois ce Perrinet que, quand il eust esté tué pour une si bonne querelle, qu'il ne s'en fust foucié.

Les nonnes en  
font autant.

Ce mesme iour, les nonnains livrèrent aussi leurs images, & entre autres un vieil crucifix, auquel les pauvres ignorans avoient acoustumé d'accourir de bien loin au grand profit du convent, disans qu'il faisoit miracle. Mais n'ayant peu se garantir non plus que les autres, quelques uns des plus dévotieux confessèrent avoir esté bien abusés au temps passé. De là il en fut fait autant au temple des cordeliers, & finalement fut procédé aux images des maisons particulières, qu'ils faisoient apporter dehors sans entrer dedans les maisons, portans la Bible, montrans & lisans à ceux de l'église romaine les passages de l'Escripture qui défendent les images.

Le vingtneufiesme du mois après dinier, ceux de l'église cathédrale, combien qu'ils se fussent fortifiés de gens, toutesfois ayans veu ce que leurs compagnons avoient fait, usèrent de pareille libéralité, livrans au feu les images qui les avoient nourris, & donnans à entendre qu'ils ne demandoient que paix & amitié. Les magistrats bien estonnés ne faillirent de faire bons procès verbaux qu'ils envoyèrent à Burie, qui leur manda que bientoit il viendrait à Montauban pour en faire la punition, & sur le champ commanda au sénéchal de Quercy de mander le ban & arrièrebau du pais, qu'il assigna au vingtiesme du mois de septembre, auquel ne faillirent les gentilshommes. Mais, après avoir assés longtemps attendu, Burie, par la providence de Dieu, & ne sachant aussi quelle seroit l'issue du colloque commencé à Poissy, au lieu de venir, envoya certains articles au sénéchal pour les faire publier par tous les lieux où les images avoient esté brisées, & par ce moyen fut destournée ceste tempeste.

Menaces de  
Burie.

L'arrêt du  
parlement est  
cassé.

Le vingtquatriesme du mois, les députés envoyés à la cour contre le parlement de Toulouze, apportèrent arrêt du conseil privé en date du XVII. aoust, par lequel l'arrêt dudit parlement estoit entièrement cassé & annulé, & deux iours après arrivé de

Genève, Martin Tschard (1), qui estoit du pais & avoit esté longuement désiré de ceux de l'une & de l'autre religion, pour sa singulière preud'homme, & plusieurs excellentes vertus desquelles il avoit tesmoignage devant mesmes qu'il fust appelé à l'Evangile ; sa venue donques apporta grande ioye à l'église, au milieu de la peur où elle estoit, & deux iours après fut célébrée la Cène avec solennelles prières à Dieu.

CEPENDANT le bruit de l'appareil & de la venue de Burie croissoit, & ceux de l'église romaine recueilloient comme ils pouvoient les testes & bras de leurs images pour l'esmouvoir tant mieux à en avoir compassion ; à raison de quoy Guichard Scorbiac (2), syndic de la ville & surveillant, fut envoyé, comme aussi au contraire les deux chapitres envoyèrent Guillaume de la Planche, avocat, le chevalier de Roux & autres pour maintenir leur cause devant Burie étant lors à Agen, là où Dieu favorisa tant Scorbiac, que Burie reprint son chemin à Bordeaux, se contentant de la publication des articles envoyés auparavant au sénéchal de Quercy. Cela fortifia tellement ceux de la religion que, le III. octobre, le consistoire ordonna que les sermons se continueroient au temple de S. Iaques & autres lieux, avec prières extraordinaires soir & matin, pour destourner le dessein de leurs adversaires se montrant de plus en plus.

ADVINT puis après, le dixseptiesme du mois, que Pierre du Breil, consul, ayant rencontré devant le temple S. Estienne un chanoine de ce chapitre-là, contre lequel prinse de corps avoit esté décernée, tant pour paillardise que pour plusieurs propos meschans & séditieux, & le voulant constituer prisonnier, quelques soldats de ceux que les prestres y avoient mis secrètement le lui ravirent ; ce qui fut cause qu'il demanda force & secours à iustice. A ce cri arriva tel nombre de gens, que force fut aux soldats & au chevalier Roux d'ouvrir les portes du temple, où furent trouvés mofquets, arque-

1561.  
Martin  
Tschard.

Guichard  
de Scorbiac  
syndic.

Le consul  
Pierre  
du Breil.

(1) Voyez ci-dessus, page 439, et *France protest.*, IX, 332.

(2) Guichard de Scorbiac ou d'Escorbiac, nommé en 1579 conseiller à la chambre mi-partie de l'Isle-d'Albigeois, et en 1595 à celle de Castres (*Mémoires de Gaches*, 266, 453).

1561.

boufes, corselets & autres armes de toutes sortes, dont les magistrats se saisirent, ensemble du prisonnier & de six autres de ce chapitre, le tout sans qu'il y eust meurtre ni blessure, [ce] qui fut une chose comme miraculeuse.

ages brûlées  
en divers  
lieux.

Au mesme temps, les images furent brûlées à Piquequaux (1), Albefeuille, Ilmade, Monbeton, Fontneuve, Arthus, Ventillac, S. Léofiede, sainte Raffine, au Fau & autres villages circonvoisins, auxquels tous les dimanches estoient envoyés les diacres & autres députés pour y prêcher, y ayant d'ordinaire quatre exhortations dans la ville. Le XVIII. du mois, les nonnains tant vieilles que ieunes du monastère de l'Espinasse, près de Toulouse, conduites par Iean Fontenay, diacre de Toulouse, ayans laissé leur convent pour iour de la prédication de l'Evangile, vindrent toutes à Montauban, où elles furent benigne-ment receues & en maisons honnestes.

es nonnes de  
l'Espinasse.

Défense de  
s'assembler.

Le XIX. du mois le sénéchal fit publier les articles à luy envoyés par Burie, portans qu'on n'eust à s'assembler plus haut de dix ensemble, & que les armes des deux parties seroient retirées en une ou deux maisons, les clefs desquelles seroient en la puissance de deux choisis par l'une & l'autre religion, avec injonction de vivre en paix, sans s'outrager ni quereller. Sur lesquels articles fut respondu de la part de ceux de la religion le XXIII. du mois, qu'ils promettoient de vivre en vraye concorde, & se comporter amiablement avec ceux de la religion romaine; & pour cest effect, bailleroient gens responsables, comme ils les baillèrent de fait, qui se chargèrent des armes de ceux de la religion. Le lendemain, ayant le sénéchal assemblé ceux de l'autre part, les mit en la protection & sauve garde du roy, avec inhibition à toutes personnes de les molester ni troubler, & à eux aussi d'outrager ni molester aucun; quoy fait, alla publier ces mesmes articles à Montalzat (2), Cahors & autres lieux.

(1) Piquecos, Albefeuille, Islemade (aujourd'hui Villemade), Monbeton, Fontneuve, Arthus, Ventillac, Saint-Léophaire (aujourd'hui Saint-Nauphary), Sainte-Raffine, le Fau, villages ou hameaux aux environs de Montauban.

(2) Montalzat, canton de Montpezat (Tarn-et-Garonne).

CESTE composition ne fut de longue durée; estant advenue grande sédition à Caussade par ceux de la religion romaine, & pareillement à Grenade, où ceux de la religion avoient esté cruellement traittés, sans que le sénéchal n'eust tenu conte: [ce] qui fut cause que ceux de Montauban y envoyèrent secours & reprindrent leurs armes. D'autre costé ceux de l'évesché s'estoient fortifiés de gens, & avoient muré leurs portes. De quoy grandement irrités ceux de la religion firent monstre en armes de nuit, le dernier dudit mois; ce neantmoins, par le moyen des magistrats, il y eut telle composition qu'ils promirent de vivre en paix, & que la garnison de l'évesché vuideroit; mais voulans les chanoines nonobstant cela faire des mauvais, un chanoine nommé Prevost fut grièvement blessé, & l'issue fut telle que le feu fut mis au chœur, & le reste des images abatu.

1561.  
Sédition  
à Caussade.

Le quinziesme du mois de novembre, les abateurs d'images, passans près de Cahors, furent chastiés par les moines du lieu qui en tuèrent un. Et, le lendemain, arriva à Montauban la Faverge, ministre, apportant les nouvelles de l'horrible massacre commis audit lieu, ce qui ne servit pas pour amender les troubles, non plus aussi que ce qui avoit esté fait à Castelnau d'Arri, de sorte qu'on commença de garder les portes non seulement de la ville avec bon guet de nuit, mais aussi des temples à l'heure des sermons & prières; & furent publiées certaines ordonnances militaires au chasteau royal.

Cahors.

Le XVII. du mois, les nonnains de Montauban, avec leurs voiles & habits gris, vinrent premièrement au sermon, & depuis se vestirent de robes noires & de voiles blancs qu'elles ne voulurent iamais laisser depuis, hormis une seule, qui se fit recevoir en l'église.

Les religieuses  
au prêche.

Le iudi XXV. du mois, iour de Noël, quelques estourdis de Montauban ayans trouvé au village de Bressols (1) un prestre chantant messe, le firent monter ainsi vestu qu'il estoit sur un asne, le visage tourné vers la queue, qu'il tenoit d'une main & son calice de l'autre, avec son hostie contre le

Le curé de  
Bressols.

(1) Bressols, canton de Montech (Tarn-et-Garonne).

1561.

front & des bulles sur les espauls, estant aussi le messel porté sur la pointe d'une halebardé; (& ainsi mené à Montauban en place publique), s'estant dévestu il mit luy-mesme le feu à ses revestemens, foula aux pieds son calice & son hostie, & de là, sans qu'on luy eust fait autre mal quelconque, s'en alla de son gré ouïr le sermon. Mais ceste insolence fut très grièvement reprise par Tafchard prêchant ce jour-là, & mesmes en furent censurés au consistoire & suspendus de la cène les auteurs de cest acte, laquelle cène fut célébrée le dimanche suivant XXVII. du mois, où communiquèrent tous les magistrats, à savoir les deux lieutenans du sénéchal & du juge ordinaire, les consuls, deux conseillers & l'avocat du roy, ce qui ne leur estoit point encores advenu; ç'a esté une impudence extreme à celui qui a écrit de la sédition de Toulouse (1), de dire qu'on avoit éventré le prestre & vendu ses boyaux publiquement, au lieu qu'on ne luy donna une seule chiquenaude, combien qu'au reste cest acte fust très-mauvais, & mesmes digne de griève punition corporelle.

Au mois de janvier suivant, & commençant l'an M.D.LXII, voyans ceux de Montauban les esclandres survenus en divers lieux, se délibérèrent de faire provision d'armes pour leur nécessité; en quoy estans empêchés par ceux de Moyssac, dont le cardinal de Guyse estoit abbé, & qui leur retindrent quatre cens piques qu'ils faisoient venir de Biscaye, peu s'en salut que dès lors il en advint grand mal, ayans esté surpris quelques prisonniers d'une part & d'autre; mais finalement chacune partie se contenta de ravoïr les siens sans passer

plus outre, & ainsi continua l'assemblée jusques au mois de mars suivant.

L'ÉGLISE de Nègrepelisse en Quercy, près Montauban, commença par six hommes, entre lesquels Guillaume Rodeur, Jean Chapelle, & Antoine Vallette, furent les principaux pour en amener d'autres & dresser leur église. Ayans donc envoyé à Montauban pour leur assister & les conduire en ceste besongne, ledit Rodeur & Jean la Font, notaire, furent esleus diacres, le XIII. janvier M.D.LXI, Jean Artis & Raymond du Mas, surveillans, & pareillement Jean Chapelle & Antoine Vallette, diacres de Vieulle (1), d'autant que ces deux églises se sont toujours entretenues sous un mesme régime. Leurs assemblées pour quelque temps furent en secret, avec lecture de quelque chapitre du vieil & nouveau Testament, les ministres voisins les allans souvent visiter; & y prêchèrent un dimanche second de mars, que Bernard Preissac, ministre de Cieurre (2), retournant du synode tenu à Montauban, & prié grandement de ceux du lieu, y prêcha le premier publiquement par deux fois, [ce] qui fut cause que l'église multiplia grandement, voire tellement que le troisieme de may suivant la cène y fut célébrée. Le seigneur du lieu, grand ennemi de la religion, ayant préveu cela, & cuidant prévenir, fut en personne à Toulouze, où il obtint un huissier de parlement pour constituer prisonnier le ministre & ceux de la religion, & pour exécuter cest arrest s'accompagna de quelques gentilshommes ses voisins; mais Dieu voulut qu'ils arrivèrent trop tard, estant desjà la cène célébrée & le ministre avec les principaux s'estans retirés à Montauban, ne pouvant faire ledit huissier autre chose que son procès verbal. De tout cela rapporté à Toulouze, la cour décerna cinq prinfs de corps & dix-huit adiournemens personnels; mais tant s'en faut pour tout cela que ceux de la religion perdissent courage, qu'au contraire, le quatorzieme d'aoust, Gaspard de la Faverge, ministre de Montauban, à la réquisition d'iceux, prêcha au temple dedans la ville, lequel cinq iours après ils repurgèrent de

Récits  
calomnieux.

Nègrepelisse

Guillaume  
Rodeur  
Jean Chapelle  
Antoine  
Vallette

Bernard  
de Preissac

Gaspard de la  
Faverge.

(1) « Les cheveux se dressent à la teste au récit des cruautés, indignitez & barbaries commises à ladicte ville de Montauban, à laquelle un prestre fut esvantré vif, ses entrailles exposées en vente à la place publique, et un autre tiré de l'autel du village de Bressois, revestu, portant le S. Sacrement, conduit en tel estat audiç Montauban & monté sur un asne la face tournée vers la queue, mené & battu par toute la ville, la sainte eucharistie foulée aux pieds.... » (*Histoire de M. G. Bosquet sur les troubles advenus en la ville de Tolose l'an 1562*, trad. du latin en français, à Tolose, par Colomiez. M.D.XCV). Comme on le voit, Bèze confond ici deux faits que Bosquet distingue expressément l'un de l'autre.

(1) Bioule, près de Nègrepelisse.

(2) Lisez Cieurrac (Lot), canton de L'Albenque. Voy. sur Bernard de Preissac, *France protest.*, VIII, 318.



1561. toutes les images, suivant l'exemple de ceux de Montauban. Et ainsi continuèrent ces deux églises iusques à l'édic<sup>t</sup> de ianvier, multiplians tellement que mesmes ils fournirent de leurs diacres aux lieux circonvoisins pour y establir nouvelles églises.
- DIVERSES ÉGLISES DRESSÉES PAR CEUX DE MONTAUBAN.
- Albias. LE quatorziesme d'aoust de l'an M.D.LXI., fut presché en public, dans le village d'Albiac, à une lieue de Montauban, par Iean Carvin, lors diacre extraordinaire de Montauban.
- siemade. LE vingtdeuxiesme du mesme mois, l'église fut publiquement [dressée] au village d'Ilmade, à une lieue de Montauban, par Pierre Clément (1), aussi diacre de Montauban; ce qui n'advint fans grand destourbier par le moyen du sieur de Parafols qui, peu après, en déchassa ceux de la religion.
- Montalzat. EN septembre audit an, François Calvet (2), qui avoit esté curé de Montalzat & official de l'évesque de Montauban, fut ordonné diacre catéchiste, & envoyé à Montalzat, où il dressa l'église.
- Réalmont. AUQUEL temps aussi commença l'église de Réalmont, près de Castres, où fut envoyé Bernard de Biron (3), aussi lors diacre de Montauban.
- Piquecos. LE onziesme d'octobre, fut dressée l'église de Piquecos & les images brûlées.
- Le Fau. LE vingtsixiesme d'octobre, fut presché au village dit de Fau par Cafenove, diacre de Grenade, dont il avoit esté chassé, auquel succéda Pierre du Croissant, & Pierre du Peirier, à Bruniquel (4).
- Cataleux. AU mois de ianvier M.D.LXII., l'église fut plantée au chasteau de Cataleux, à trois lieues de Montauban, ayant esté pris par escalade, fans aucun meurtre toutefois.
- Caylus. LE dixneufiesme de février suivant, l'église commença à Caylus (5) en
- Quercy, par le ministère de Estienne Mouaillan (1).
- AU mois de ianvier, Iean Carvin prescha premièrement à Cieurac, puis à fain & Cire de la Popie (2) où il dressa l'église.
- LE quinziesme de mars, fut fait le presche devant le temple & ordonné un confistoire à S. Léofaire, par Iean Constans qui avoit esté rappelé de la Vaur par son église de Montauban.
- RÉALVILLE, au mois de février M.D.LXII., & Sept Fonts (3) dressèrent leurs églises par le moyen du confistoire de Négrepelisse.
- LA VAUR, ville épiscopale, n'a eu forme d'église iusques au mois de iuin M.D.LXI., & ce par le moyen d'un nommé la Barthe, envoyé de Montauban; Iean Constans, ministre, y fut depuis envoyé, qui y arriva le 12 de février M.D.LXII., & le lendemain, par l'avis du confistoire, y établit pour ministre Iean Fontaine. Ils commencèrent alors à exercer leur ministère hors la ville, suivant l'édic<sup>t</sup> de ianvier, dans une maison particulière, y assistans les magistrats avec quelque nombre de arquebousiers & halebardiers, pour y empescher qu'il n'y survint aucun tumulte. Voyant cela, sur la fin du mois, Pierre Denez (4), natif de Paris, évesque, des premiers professeurs establis à Paris par le feu roy François premier, & des plus doctes de France en la langue grecque, autresfois des premiers à condamner les abus de la papauté, & depuis ayant esté & très mal profité en Italie, devenu précepteur du roy François second, ayant succédé en cest évesché de La Vaur à l'évesque Selva, son Mœcenas, étant finalement devenu très grand ennemi de ceux de la religion, se délibéra d'exécuter par finesse ce que par force il n'avoit peu empescher. Suivant donc ceste délibération, il usa de telles remontrances envers les consuls & le confistoire, en l'absence de leurs pasteurs, qu'ils promirent de ne faire plus de garde, comme luy de sa part aussi promettoit de bailler congé à la garnison qu'il tenoit au temple S. Hilaire. Cepen-
1562. Cieurac et Saint-Cirq. S<sup>t</sup> Nauphary. Réalville et Septfonds. Lavour. Jean Fontaine. L'évesque Danés.
- (1) Ce Pierre Clément (voy. ci-dessus, page 450), que nous retrouverons comme pasteur à Pamiers, ne doit pas être confondu avec son homonyme, pasteur à Vitry à la même époque (Voy. *Bull. de l'hist. du protest.*, XII, 358).
- (2) *France protest.*, III, 104.
- (3) Voy. ci-dessus, page 456.
- (4) Bruniquel, canton de Montclar (Tarn-et-Garonne).
- (5) Caylus, à huit lieues de Montauban.
- (1) Ne faudrait-il pas lire Montvaillant?
- (2) Saint-Cirq la Popie, canton de Saint-Géry (Lot).
- (3) Septfonds, canton de Caussade (Tarn-et-Garonne).
- (4) Voy. ci-dessus, page 28.

1561.

dant, sous main, au mesme temps, il advertit tous les prestres de son diocèse, sous ombre d'une procession solennelle, de se trouver un iour de dimanche dans la ville avec armes couvertes. Cest accord rapporté à du Croissant, ministre, Dieu luy ouvrit tellement l'entendement, encores que luy ni les autres ne sceussent rien de la coniuration, qu'il la leur dépeignit, & les en assoura par telles coniectures, qu'ils résolurent avec luy non seulement de n'oter leur garde acoustumée, mais, au contraire, de la redoubler le lendemain, & de ne se fier aux paroles de l'évesque, qu'ils n'en veissent l'effect, dont bien leur print. Car, le lendemain, estant la procession, avec son évesque, arrivée près de la porte de la ville, hors laquelle ceux de la religion preschoient, toute ceste multitude (en laquelle ceux qui n'avoient point d'armes avoient les pierres en la main) marcha droit vers l'assemblée avec grande furie, pensant la trouver sans aucune garde. Mais cela estant aperceu & les magistrats, avec tous les hommes, estans fortis à ce bruit, les affaillans se trouvèrent tellement effrayés au seul regard de ceux qui se présentèrent pour leur faire teste, que tous se mirent en fuite, & ne tint qu'à ceux de la religion que l'évesque & toute sa suite ne fussent très rudement chassés de leur folie; mais Dieu y pourveut tellement par le moyen des magistrats & d'un capitaine nommé fainct Julian, estant de la religion, se jettant entre deux, qu'il n'y eut aucun meurtre commis; mesmes, qui plus est, pendant ce tumulte le sermon ne cessa point, & fut le ministre patiemment escouté avec prières par les femmes & enfans qui ne se départirent onques de l'assemblée, & ainsi continua l'église de prescher dans la ville iusques à la pleine déclaration de la guerre.

Caussade.  
Bernard de  
Biron.

BERNARD de Biron, le troisieme du mois d'aoust M.D.LXI., prescha le premier publiquement au bourg de Caussade, distant de trois lieues de Montauban, & y continua l'église paisiblement iusques au dixneuvieme d'octobre ensuivant, auquel ayant esté esmeue sédition par leurs adversaires (ce qui advint aussi le mesme iour à Grenade) quelques uns d'iceux furent blessés, & mesmes y en eut un ietté par les fenestres, auquel puis après, au lieu d'en avoir pitié, les iambes

furent cruellement brisées à coups de marteau. Et combien que, quatre iours après, le sénéchal de Quercy, revenant de Montauban, y fust arrivé, si ne fit-il aucune punition des séditeux; ce que voyans, ceux de Montauban leur envoyèrent secours pour les maintenir en leurs assemblées, esquelles ils continuèrent iusques aux troubles de la guerre.

QUANT à Cahors, ceux de la religion, depuis la prinse de leur ministre, l'an M.D.LX., furent contraints de superséder l'exercice de la religion iusques en l'an M.D.LXI.; environ la fin de carefme, quelques escoliers dispersés par les persécutions exercées à Toulouse, & retirés pour la plupart à Cahors (où pour lors estoit docteur régent en droit un fort grand personnage nommé Roaldès), donnèrent tel courage à ceux de la religion, qu'ils y trouvèrent qu'ayans enfin recouvré de Montauban pour ministre Dominique Cestac, ils commencèrent à prescher en public le 15 d'octobre. Voyans cela ceux du siège présidial, & que de iour à autre la multitude croissoit, ordonnèrent que les consuls avec leurs assesseurs iroient à la fin de l'assemblée pour prendre les noms de ceux qui y assistoient. Or estoit lors absent le ministre pour quelques affaires, en l'absence duquel un diacre nommé Cornille faisant les prières, les consuls & assesseurs y arrivèrent; aux interrogats desquels il fut respondu entre autres choses qu'ils avoient permission du sieur de Burie de faire ce qu'ils faisoient, & n'y eut celuy qui ne baillast son nom franchement. Ceste information, avec le dénombrement des noms, estant envoyés au parlement de Toulouse, au lieu que les chanoines & autres ecclésiastiques faisoient bien leur conte que la dissipation de l'église s'en ensuivroit, il n'en advint rien, tant à cause de la fustide responce, que principalement à cause qu'entre les dénombrés furent trouvés les deux plus ieunes enfans de Massancal, premier président, & le fils aîné de De Paulo, second président & quelques autres des plus apparentes maisons ausquels on ne vouloit toucher. Voyant cela, l'évesque nommé Berthrand, frère du cardinal qui avoit esté garde des seaux (1), avec ses chanoines, &

Cahors.  
L'exercice  
suspendu.

Nouvelle  
tautive.

L'évesque  
Bertrand.

(1) Voy. ci-dessus, page 71.

1561.

Massacre de  
Cahors.  
6 novembre.

a Gaucherie.

un italien Crémonnois, habitué de long temps en la ville, y adjoind le chancelier de l'université nommé Manfrède, surnommé de Bieulle, délibérèrent dès lors de ruiner l'assemblée par voies de fait. Mais comme ils estoient prests d'exécuter ce dessein, ayans mesmes sonné le toxin longuement, advertis que l'un des susdits enfans du premier président, acompagné des enfans de maison de Toulouze, présentoit ce iour-là un enfant au baptême, ils n'osèrent passer outre ce iour-là & donnèrent ordre de faire par prières que les enfans des susdits présidens & autres de Toulouze, & nommément du sénéchal (des enfans duquel ledit diacre estoit conducteur), fussent rappelés par leurs parens. Cela estant fait, persévérans les susdits en leur meschante & sanguinaire volonté, un iour de dimanche XVI. de novembre, estant assemblée une compagnie d'environ cent personnes, sans aucune femme, en une maison obtenue à ces fins du sieur de Cabrères, le toxin sonné, & tous les seditieux meurtriers assemblés, les portes rompues & la maison assaillie par feu & par tous autres moyens, ils se ruèrent au travers de ces pauvres gens, dont les uns furent massacrés en la cour de la maison, les autres tués par les rues, se cuidans sauver; entre lesquels un riche marchand nommé la Gaucherie, fut trainé iusques en sa maison, où non pas luy seulement fut tué, mais aussi sa femme & ses enfans avec saccagement de tous ses biens; plusieurs escoliers aussi de bonne maison y furent massacrés. Voyans ceste furie, quelques uns restés dans la maison, délibérèrent de se défendre iusques au bout en une viz, [ce] qu'ils firent si courageusement & heureusement, que les seditieux se voyans repoussés plusieurs fois, se contentèrent de faire le guet à la porte. Le soir venu, ce qui estoit de reste eschappa par le toit de la maison, & entre autres, la Faverge, ministre, lequel passant par là sur son retour à Genève, s'y estoit arresté; & lors s'estant sauvé au collège affrontant les murailles de la ville par lesquelles à l'ayde d'un du collège il fut dévallé, il arriva devant iour à Montauban pour en rapporter les piteuses nouvelles; le massacre fut d'environ cinquante personnes, desquels il y eut de XXV à XXX dont les corps fu-

rent arrangés & pavé après toutes & ignominies exécutées. Ceste pauvre église ne perdit courage, & fut envoyée de Montauban sus Jean Carvillat, le 12 février M.D.LX. de ces affaires & deux commissaires, conseiller du grand lieutenant du Parlement de Montluc, qui furent informés & firent informer & faire informer les autres excès commis par ceux de l'union. Et de fait il y eut d'exécutés & mort ne dura guères, & leurs, estant Montauban à ce fait & finale peu à peu du tout la religion pour ruine, selon qu'il varre se départir l'édit de janvier.

BUREL donc acheminés vers le pour remédier à estoient de nouvelles, laissant ledrière, arriva à Caubert (3); là où ay lieutenant principal, cufé par les prisonniers quelques le feu en un lieu glon faisoient leur que le lieutenant ment luy remon commission de Bureau pour ce faire, il se le frapper sur le qu'il tenoit en sa outrages, tant de Et qui plus est, lude cordes par le & mis une hard à la croisée d'une de le pendre & parent dudit lieutenant quel estonna telle remonstration qu'il parenté & noblesse

(1) Hist. des martyrs.

(2) Voy. ci-dessus.

(3) Castelnau-de-Montreuil S. de Cahors.

1561.

lieutenant, qu'il le luy bailla en garde pour ceste nuit-là. Le lendemain, Monluc, sur les huit heures, arrivé à Lauzerte avec ses forces, Terride n'y voulut entrer en personne, mais leur exposa en opprobre & en spectacle ledit lieutenant, sur quoy les carmes mesmes chés lesquels il s'estoit arrêté pour dîner, intercédèrent pour sa délivrance; mais ce fut en vain, car il ne laissa de le trainer iusques à la disnée qui escheut en la maison d'un gentilhomme, cousin dudit lieutenant. Ceux de la religion voyans telles furies, s'escartèrent comme ils peurent, taschans surtout de sauver leur diacre qu'ils avoient eu de l'église de Montauban, lequel estant recogneu en chemin & présenté à Terride, demeuré à Lauzerte, l'ayant baillé en garde à certains soldats, il fit sur le champ dresser une potence en intention de le faire pendre s'il auroit receu commandement de Monluc. Cependant Burie, arrivé à Lauzerte, & logé en la maison du lieutenant, ayant entendu les outrages qu'on luy avoit faits, envoya querir Monluc, qui s'excusa comme bon luy sembla; & sur cela, le lieutenant fut remis en sa liberté, sans autre réparation toutesfois, fors que Monluc luy fit quelques excuses, luy disant, entre autres propos, « *que de papiste il estoit devenu huguenot, aussi bien que l'évesque de Valence son frère, mais qu'il estoit prest de devenir Turc, voire d'aller à tous les diables si le roy le luy commandoit.* » Le diacre aussi fut relâché & restabli en sa charge par Burie, après qu'on luy eust rendu tesmoignage qu'il n'avoit outrepasé les édits du roy; & par ainsi, ces pauvres églises ayans receu ces secouffes, demeurèrent encores en quelque estat iusques à ce que la guerre fut du tout enflambée.

Millau.  
Malet, Vaïsse  
et Montrosier.

QUANT au pays de Rouergue, nous avons laissé prisonnier à Rodès (1) Malet, ministre de Millaut, avec Vayssé avocat & diacre, un nommé Montrouzier, & quatre autres de la ville, desquels nous parlerons maintenant. Ayant esté le unzième de janvier M.D.LXI., [l'année commençant] à Pasques (2), le cardinal monté au plus haut de la tour, avec son maî-

tre d'hôtel Solfac & un valet de chambre, après avoir enquis les prisonniers de leur traitement, combien qu'il les veist de ses yeux ayans les jambes blesées de la pesanteur de leurs fers, finalement les interroga en ceste façon :

LE CARDINAL : Pourquoi estes-vous prisonniers, car l'on dit communément que les prisons sont pour les malfaiteurs ?

MALET : Nous ne sommes, la grace à Dieu, ni brigans ni larrons; combien qu'au reste, devant Dieu, nous ne valons rien; mais, devant les hommes, nous ne pensons avoir commis rien digne de prison, & [ce] n'est pas de maintenant que les enfans de Dieu sont emprisonnés.

LE CARDINAL : Il est vray que tous ne valons rien, & de ma part, ie m'accuse, & suis le plus grand pécheur de la terre; mais encores dites-moy de quoy estes-vous accusés, car ie croy que vous avés esté ouïs.

MALET : Je croy, monsieur, que vous savez bien le tout.

LE CARDINAL : Pourquoi vous estes-vous ingérés de prescher à Millaut sans y estre envoyés de moy qui en suis le pasteur, & qui me suis tousiours mis en devoir de pourvoir le pais des plus doctes prescheurs de France? Ne savez-vous pas que *nemo hominum hunc honorem assumere debet nisi qui vocatus est sicut Aaron* (1)? & puis, *quomodo prædicabunt nisi mittantur* (2)?

MALET : Je l'avoue, & n'y suis pas venu sans estre légitimement envoyé.

LE CARDINAL : Par qui ?

MALET : Estant requis par les fidèles de Millaut, que ie ne vous nommeray point pour ce que vous les haïsés & pourchassés leur mal. Je leur ay esté envoyé par légitime élection, & eux puis après m'ont aussi esleu & approuvé mon ministère, comme aussi ie leur ay presché Iésus Christ purement & modestement, sans port d'armes, ni que personne y ait esté offensé, dont nous sommes chargés à tort.

LE CARDINAL : Je voy bien que nous ne serions pas d'accord de la vocation; mais ce seul point monstrera vos assemblées estre illicites, c'est qu'elles sont contre les édits du roy, ayant

1562.

Une visite  
cardinal

De la vocation

Il faut obéir  
au roi.

(1) Voyez ci-dessus, page 186, où les mêmes faits qui vont être racontés sont résumés.

(2) C'est-à-dire le 11 janvier 1562.

(1) Hébr., V, 4.

(2) Rom., X, 15.

1561.

tant de fois défendu de monter en chaire sans estre approuvé des évesques.

MALET : Nous ne voudrions en rien offenser sa Maïesté ; mais nous disons que les évesques ont trompé les roys, qui les ont estimés vrais pasteurs, ce qu'ils ne sont pas ; bref, puisque vous usés du mesme langage envers moy que les sacrificateurs envers les apostres, i'uséray de la responce apostolique, c'est à sçavoir « *qu'il faut plustost obéir à Dieu qu'aux hommes* » (1).

LE CARDINAL : Indubitablement vous estes opiniaïstres ; si vous estes si gens de bien, pourquoy ne vous montrés-vous en plein iour ?

MALET : Pour ce que vous nous en empeschés, & comme les apostres ont presché au temple quand il a pleu à Dieu, aussi s'est bien assemblée l'Eglise de Jérusalem en pleine nuit, en la maison de Marie, mère de Iean Marc, & S. Paul en la ville de Troas (2), comme aussi a fait toute l'Eglise ancienne (comme vous savés bien) n'estant pas le devoir d'un pasteur d'exposer à son escient & sans nécessité son povre troupeau à la rage des loups.

LE CARDINAL : Il faut obéir aux supérieurs, mais ie ne m'offense pas tant de vous que de monsieur Vaysse (car tousiours l'honoroit-il de ce mot), lequel vous est allé querir, ce qu'il n'a iamais voulu confesser, ni dire les noms de ceux qui luy en ont baillé la charge. Dites un peu, monsieur Vaysse, n'avés-vous pas fait grande faute de faire venir ici ce bon vieil homme, de la perte duquel vous serés cause, si Dieu & le roy n'ont pitié de luy ? Ne savés-vous pas que ie suis vostre pasteur ?

VAYSSE : J'ay respondu à mes iuges, & ne suis tenu de nommer personne. Si j'ay conduit icy un homme de bien, ie n'ay point failly ; & que vous soyés mon pasteur, ie ne le cogneu iamais, veu que ne m'avés iamais administré pasture.

LE CARDINAL : Il est vray que les affaires nous empeschent de prescher ; mais la règle y est, *qui per alium facit*, etc.

VAYSSE : Les apostres, combien qu'ils en ayent envoyés plusieurs pres-

cher, n'ont tenu ceste reigle ; dit : « *Malhe life* ; » il ne de se charger pour oublier.

LE CARDINAL : il le faudroit nier que n'est-ceux ; car seigné la jeu alios docuisti.

VAYSSE : humaines, & d'enseigner ce pris, en quoy féricorde.

LE CARDINAL : tiés pas pour.

VAYSSE : Il sekte ni de di à nostre che reste i'estois c aussi i'avois t monsieur, & changé.

LE CARDINAL : que ie fusse h

VAYSSE : V

LE CARDINAL : aussi. Je croy ne faites pas.

VAYSSE : Il non pas en l avec la vraye.

LE CARDINAL : estes grand th

VAYSSE : I

LE CARDINAL : Venés ça, n'tre ad *Philem meo memoria orationibus m charitatem & minum Iesum sanctos* (2) ? dit-il pas là saints ? Les l'Eglise ? Il fait quoy que vou

VAYSSE : L'interprète de gnant, au pre ne faut pas saints, mais ainsi : « *Ay vous avés au*

Que les évesques doivent prêcher.

(1) Actes, V, 29.

(2) Actes, XII, 12 ; XX, 7.

(1) 1 Cor., I.

(2) Philém.,

1561.

la charité que vous avez envers tous les saints, ie ne cesse de rendre graces pour vous, » ce qu'il réitère aussi au premier des Colossiens (1).

LE CARDINAL : Vous interprétés ainsi le passage que j'ay allégué, c'est vostre avis.

VAYSSE : C'est l'avis de l'Esprit de Dieu.

LE CARDINAL : Je vous plains.

VAYSSE : Je vous supplie donc très humblement me faire offer ces fers.

LE CARDINAL : Si i'estois vostre iuge, ou que fussies en ma puissance, ie le ferois ; mais vous estes en la maison & puissance du roy ; toutes-fois, si vous vouliez vous réduire, i'irois plustost à pied à la cour que vous ne fussiez délivrés.

VAYSSE : Nous savons que, sans aller au roy, vostre autorité nous peut foulager.

LE CARDINAL : Voire, si vous n'eussiez esté si fols ni vos semblables aussi ; vous estes tous de ieunes fols.

VAYSSE : Festus en dit autant à S. Paul (2).

LE CARDINAL : Cestuy-cy se compare à S. Paul.

VAYSSE : l'ay le mesme esprit, la grace à Dieu, mais non pas en si grande abondance. »

LE cardinal puis après fit une longue exhortation pour les amener à quelque desdite ; ce que n'ayant peu nullement obtenir, il leur dit qu'ils y pensassent, & lui en fissent réponse dans quinze iours. Et, sur la fin du mois, leur fit alléger les fers, & leur bailla des bas de chausses.

UNE autre fois, de Fino, iacopin, avec le prieur du convent des iacopins, les vindrent voir & disputèrent sur la prière des saints, alléguans le III. de Baruch (3). A quoy luy estant aisément respondu, le prieur mit en avant ces mots parlant des offrandes : « *Non apparebis coram domino Deo tuo vacuus* » (4). Sur quoy de Fino luy ayant dit mesmes qu'il n'estoit qu'une beste, & tirant à part Vayffe, duquel il avoit esté ami familier & fort privé, luy dit ces mots : « Monsieur Vayffe, mon ami, il faut que vous fassiez ce que vous a dit mon-

sieur le cardinal, lequel vous aime & qui vous peut faire du bien ; car il est grand.

VAYSSE : Je ne suis ni moine ni ventre, & n'ay que faire de biens quelconques, ioint que le cardinal ne me peut faire aucun bien, car tout bien vient de Dieu : depuis que vous avés mangé de sa soupe, vous n'avés esté tel que vous souliés. Dieu vous fasse miséricorde. » Et ainsi se départirent.

LE mardi gras, qu'on appelle en l'Eglise romaine, le cardinal, acompagné de l'évesque de Vabres, son nepveu, du lieutenant criminel, & de messieurs les docteurs Beauvoisin & de Cambo, estant venu veoir les prisonniers, au partir des danfes publiques, leur parla ainsi :

« APRÈS que nous avons veu ceux qui célèbrent *genialia*, nous avons advisé de vous venir veoir ; car si nous prenons plaisir à regarder ceux qui s'esgayent, il nous faut pleurer avec ceux qui pleurent ou bien les resjouir. Voicy messieurs les docteurs, que vous avés ouïs souvent, qui parleront encores à vous ; car Dieu leur a donné du savoir. »

SUR cela, Beauvoisin, s'adressant à Vayffe & à Montroufier (lequel, encores qu'il fist tout ce qu'on vouloit, ne laissoit toutesfois d'estre tousiours prisonnier), leur parla hautement & longuement de la prédestination, repentance & patience, sans autrement les presser. Cependant le cardinal & de Cambo attaquèrent Malet de diverses questions. Premièrement, « si l'Eglise estoit plustost que l'Ecriture. »

MALET : Ouy, car l'Eglise estoit devant Moyse.

DE CAMBO : Il faut donc que l'Eglise donne autorité à l'Ecriture.

MALET : Je nie la conséquence. Car, encores que Moyse (qui est le plus ancien escrivain que nous ayons) ait escrit longtemps depuis le commencement de l'Eglise, si est-ce que la substance de la parole qu'il a écrite a esté la naissance de l'Eglise, estant pour ceste cause appelée semence incorruptible ; & de fait, comme il n'y a point d'église sans foy, aussi faut-il que la foy présuppose la parole de Dieu.

DE CAMBO : Où estoit vostre église devant quarante ou cinquante ans ?

1561.

Un nommé  
entretienDe Fino,  
iacopin.Si l'Eglise est  
antérieure à  
l'Ecriture.

(1) Ephés., I, 15. Col., I, 4.

(2) Actes, XXVI, 24.

(3) Baruch, III, 4.

(4) Deut., XVI, 16.

1561.

MALET : En la terre, & parmi vous, très mauvais laboureurs de la vigne, auxquels pour ceste cause elle est ostée (1).

DE CAMBO : Mais en quel lieu ? car la nostre a esté partout depuis la venue de Iésus Christ.

Que l'Eglise  
romaine  
n'est pas  
universelle.

MALET : Je vous le nie ; car iamais tout le monde universel en toutes ses parties n'a reçu l'Evangile, mais beaucoup moins vostre église romaine qui n'a iamais esté reconnue telle que vous la faites que d'une partie de l'Occident ; mais quant à nostre église, encores que pour un temps il luy en ait pris comme du temps d'Elie, elle a tousiours esté, est, & sera partout où il y en a eu & aura qui cognoissent & invoquent le vray Dieu, sans estre attachée à lieux ni à perfonnes.

DE CAMBO : Pourquoy n'estes-vous de nostre Eglise ?

MALET : Pour ce qu'elle n'est l'Eglise, puisque la parole de Dieu n'y est point, & par conséquent, Iésus Christ n'en est point le chef.

LE CARDINAL : Soyons unis, & toute vostre peine sera passée ; ne voulés vous pas venir avec moy ?

VAYSSE : Je ne say pas où vous voulés aller.

LE CARDINAL : A la messe.

VAYSSE : Je mourray plustost.

LE CARDINAL : Et vous, Malet, estes-vous de l'avis de Vaysse ?

MALET : Oui, monsieur.

Défection de  
Montrosier.

LE CARDINAL : Et vous, Montroufier, voulés-vous aller à la messe ?

MONTROUSIER : Oui, monsieur, à la messe que j'ay ouy prescher à monsieur de Cambo, à Millaut.

LE CARDINAL : Or bien, venés, & on vous otera les fers. »

Puis il dit à Malet & à Vaysse : « Vous estes opiniaîtres. Cestui-ci est hors de peine & vous y estes. »

MALET : Dieu luy fasse miséricorde.

VAYSSE : Nous avons porté ces fers quatre mois, & sommes prests de les porter tout le temps de nostre vie, voire de mourir, plustost que d'offenser Dieu en ceste façon. »

SUR cela, le cardinal s'en alla : & le lendemain, premier iour de carefme, furent advertis les prisonniers de la délivrance que Dieu leur envoyoit par le moyen de l'édicte du roy envoyé à Toulouze, [ce] qui fut cause

La délivrance.

(1) Luc, XX, 16.

qu'ils se mirent à chanter le pseaume CXXII. Et le lendemain XVIII. février, les fers leur furent ostés, de sorte que Montroufier qui s'estoit defdit, n'eut qu'un iour d'allégement plus qu'eux. Ce neantmoins, Montroufier & autres quatre enfans de Millaut, encores qu'ils se fussent defdits, ne furent eslargis que le XIII. d'avril suivant, & Vaysse le pénultième du mesme mois, avec bannissement toutesfois. Mais, quant à Malet, il ne fust iamais forti, n'eust esté que quelques uns trouvant à l'escart un des prothonotaires du cardinal, le prindrent prisonnier, pour lequel il fut rendu sur la fin du mois de juillet ensuivant, quoy fait il s'en vint à Villefranche.

REVENONS au voyage de la Rive, lequel nous avons dit (1) estre retourné à Genève, d'où estant de retour avec Jean Chrestien dit de la Garande, environ la mi-ianvier, à saint Antonin (2), y fit quelque exhortation secrète, & de là se retira à Villefranche, où il profita tellement que ceux de la religion assistés de quelques gentilshommes & autres qui leur donnèrent courage, le premier samedi de carefme audit an M.D. LXI, preschèrent en public au temple des augustins, sans qu'il y eust autre empeschement que quelque protestation des officiers, & sans que les augustins cessassent pour cela de dire leurs messes & leur autre service, excepté l'heure du sermon ; mais, tost après, tous s'en allèrent, ayans laissé leurs habits.

OR Vaysse banni, comme dit est, se préparant pour vuidier dans quinzaine, comme on luy avoit fait iurer, vint premièrement à Villefranche, où il fut fort bien receu, & de là revenu à Millaut, assembla ce qu'il peut de ceux de la religion pour les resveiller chés un nommé Terondel, orfèvre ; là où luy ayant esté montré les patentes du roy par lesquelles il rapeloit tous les bannis pour la religion, il reprit son chemin à Villefranche, ayant premièrement passé par Alby, où il assembla ceux qu'il peut pour prier Dieu & se fortifier en iceluy. Mais à Villefranche, le iour de l'As-

1561.

Villefranche.  
De la Rive et  
La Garande.

Vaysse  
de retour.

(1) Page 186.

(2) Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne), à dix lieues de Montauban.

1561.

cession, y eut une mutinerie grande, iusques à sonner le toxin à la follicitation de quelques mutins, qui furent repouffés par le sieur de Savignac, dont l'issue fut telle qu'un desdits mutins demeura sur la place, & Savignac y fut blessé, sans que le magistrat se mist en devoir d'en faire iustice. Ce nonobstant, l'assemblée accrut tellement que les deux ministres n'y pouvoient plus suffire. Et pourtant Vayssé fut requis & prié d'accepter le ministère, ce qu'il refusa, s'il n'estoit premièrement esleu par suffisante compagnie de ministres, selon l'ordre de la discipline des églises françoises. A raison de quoy estant allé à Castres où il fut bien examiné & esprouvé, finalement il accepta le ministère pour Villefranche. Mais Satan aussitost y voulut faire une grande bresche, estans les deux ministres tumbés en différent touchant l'administration de la Cène, à laquelle vouloit la Garande que tous indifféremment fussent receus. La Rive, au contraire, disoit qu'il n'estoit raisonnable de feeler un papier blanc, & que par conséquent ceux qui n'avoient esté suffisamment esprouvés, n'y pourroient estre admis qu'à leur condamnation, & avec profanation de la sainte Cène. La plus grande part du peuple favorisoit à la Garande & à l'ignorance. La Rive, cependant, disoit que iamais il ne consentiroit à cela. Geoffroy le Brun (1), homme docte & ministre de Castres, appelé sur ce différent, remit l'entière décision au prochain synode, approuvant cependant ce qu'avoit dit de la Rive, sauf à se contenter d'une moyenne cognoissance des principaux articles de la foy és personnes non lettrées qui montreroient avoir bonne affection de profiter davantage. Et ainsi se termina ce différent à la gloire de Dieu, ayant esté puis après la matière exactement traittée & décidée au synode général suivant l'avis de la Rive (2).

Il est appelé  
au ministère.

Dissentiment  
sur la Cène.

Le couvent  
des cordeliers.

SUR la fin de iuillet, les cordeliers, qui sont volontiers les plus ignorans & féditieux de tous les moines, s'estans munis d'armes en leur convent,

(1) Geoffroy Brun ou Le Brun était arrivé de Genève à Castres le 26 avril 1559 (*France protest.*, 2<sup>e</sup> édit., III, col. 289; *Mémoires de Gaches*, p. 8).

(2) La question fut résolue en effet au cinquième synode général (Paris, 1565). Voy. *Aymon*, I, 63.

advint qu'un simple homme de la religion faisant de l'eau contre la muraille de la ville prochaine de ce convent, fut tué d'une arquebouzade tirée du clocher d'iceluy; à raison de quoy tous les cordeliers estans mis en prison (mais non punis aucunement, [ce] qui estoit leur donner hardiesse de faire pis), la commune de ceux de la religion ne peut estre aucunement empeschée, ni par les ministres ni autrement, de se ruer dans ce convent, duquel ils abatirent les images, & depuis on y prescha, & y furent logés les ministres.

SUR le commencement du mois d'aoust, ceux de Millaut encouragés par un ministre, lequel estant envoyé en Agenois, avoit pris son chemin par là, vindrent redemander à Villefranche Malet, leur ministre. Cela leur fut accordé par le synode convoqué audit lieu de Villefranche, mais il n'y servit que iusques au mois de ianvier suivant M.D.LXII, auquel il mourut d'apoplexie, non sans grande opinion d'avoir esté empoisonné en la prison de Rhodès, ou pour le moins que le cruel traitement qu'il y avoit reçu l'avoit amené à cest inconvenient. Au reste, en ce mesme synode, le sieur d'Arpaion (1), depuis tué à la journée de Dreux, fut prié de prendre la protection des églises de Rovergue, assisté de quelques autres, afin qu'en un temps si troublé, désormais on se gouvernast mieux par conseil. Et furent plusieurs églises pourveues de ministres, estans envoyés Bironis, advocat de Montauban, à Réalmont, Cestat à Cahors, Clémens à Pamiers, Pierre de Rabastens à Berfueil (2), Salicet (3) à Rabastens. Mais comme ces pasteurs soignoient d'un costé, les adversaires ruinoient de l'autre, estans ceux de S. Antonin bannis par la fureur du peuple, le dernier de iuin. A quoy ayans tasché de remédier, ceux

1561.

Malet recourut  
à Millau.

Le sieur  
d'Arpaion  
protecteur des  
églises  
de Rovergue.

Hugues  
Salicet.

(1) Antoine, vicomte d'Arpaion, qu'il ne faut pas confondre avec son oncle Jacques, baron d'Arpaion. Ce dernier, mort en 1569, survécut six ans à son neveu dont il soutint dignement la réputation au sein du parti protestant (*France protest.*, I, 130, et ci-dessus, page 122).

(2) Verfeil, canton de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne). Pierre de Rabastens appartenait-il à la famille de Bertrand de Rabastens, l'un des plus illustres chefs de la fameuse armée des vicomtes?

(3) Sur le ministre Huguet Salicet, voyez *Bull. de l'hist. du protest.*, XXX, 496.



1561.

Plusieurs  
églises  
dressées.

de Montauban furent repoussés, & demeurèrent les deschassés iusques à la fin du mois d'aoust, auquel temps ils furent reſtablis par l'ordonnance du ſénéſchal. Au meſme temps, ceux de Rhodès, encores qu'il n'y euſt église plantée en la ville, s'eſmeurent tellement contre ceux qu'ils ſoupçonnoient de la religion, qu'avec grands outrages ils les chaſſèrent hors la ville; mais d'autre part, ceux de Millaut, prenans courage, obtindrent encores un miniſtre, à ſavoir, Gilbert de Vaux (1). Furent auſſi dreſſées deux églises par le moyen de Vayſſe, à ſavoir, à Villeneuve, là où les images furent brûlées, & à Peruiſſe (2), & par Malet auſſi, qui eſtoit diacre, lequel dreſſa l'église d'Efpaillon; &, ſur la mi-novembre, on ne peut empêcher le peuple de Villefranche qu'en chaſſant & preſtres & meſſe de la ville, ils ne ſe faiſſent du grand temple, & toutesſois ſans aucune effuſion de ſang; ceux de Cahors ne firent pas ainſi, comme il a eſté dit cy-deſſus.

PLUSIEURS églises ſe dreſſèrent au meſme temps environ le mois de décembre, comme à Riouperoux, la Guepie, Savignac, Froiſſac (3), & en Givaudan, Val Francèſe (4); Barre & Florac, & pareillement à Marmejoux (5), par François Terond (6), par le moyen du ſieur de Caſtelnaud de Levezon (7), & en janvier M.D.LXII, à ſaincte Afrique, Compeyre (8), S. Lyons par de Vaux. Et d'autre part, le cardinal d'Armagnac, le XXV. de mars, fit tant que, par commiſſaires de

(1) Gilbert de Vaux (*aliàs* Devaux) deſſervit pendant de longues années l'église de Millau, où nous le retrouvons encore en 1593 (*Mémoires de Gaches*, 449). Il abjura, parait-il, cette même année, à la ſuite de la conférence de Nantes, entre les mains du cardinal Duperron et contre un brevet de penſion de 2,500 écus (*France protest.*, IV, 277).

(2) Peyruſſe (Aveyron), canton de Montbazens (Aymon, *Actes des ſynodes nationaux*, I, 47).

(3) Rieupeyrroux, Savignac, Foissac, aux environs de Villefranche-de-Rouergue, La Guépie (Tarn).

(4) Aujourd'hui Saint-Etienne-de-Vallée-Françaiſe, autrefois de Valfrancesque (Lozère).

(5) Marmejoux, liſez Marvéjols (Lozère).

(6) Nous retrouvons François Thérond comme pateur à Meyrueis vers 1567 (*Bull. de l'hist. du protest.*, IX, 295).

(7) Voy. ci-deſſus, page 122.

(8) Compeyre, près de Millau (Aveyron)

1561.

Pierre  
Clément et  
Geoffroy Brun,  
ministres.

Les jacobins  
de Foix.

Ils provoquent  
un tumulte.

Dieu, le iour mesme, environ quatre heures après midi, preschèrent publiquement & en rendirent graces à Dieu en la place au blé; là où depuis continuèrent la prédication pour quelque temps, après avoir obtenu pour ministres Pierre Clément, à eux envoyé d'un synode de Villeneuve de Roergue (1), & Geoffroy Brun, envoyé de Castres pour dresser l'église, pour ce que du Croissant estoit retourné en son église de Montauban, & firent si bien leur devoir ces personages, qu'en moins de trois mois tout le comté de Foix fut grandement esbranlé. voire mesmes iusques à ce point qu'au mois d'octobre le sénéchal de Foix, estant venu tenir les Estats, pour éviter sédition, leur accorda un temple appelé l'église du camp, pour une heure du matin & une heure du soir, pourveu que, hors ces heures, ils n'empeschassent les prestres en leurs services. Irrités de cela, les iacopins qui sont à Foix, les plus riches que les autres mendiants, commencèrent à tenir quelques soldats à leurs portes, avec quelques arquebouses & grosses pièces toutes chargées & aiusées. Qui plus est, pour faire croire qu'ils avoient gens de guerre & d'apparence en bon nombre avec eux, ils se pourmenoient par fois es plus apparens lieux de leur convent déguisés en gentilhommes avec fausses barbes; & y en avoit un entre autres contrefaisant un grand seigneur suivi de serviteurs luy faisans la révérence. Cela donnoit à penser à plusieurs, iusques à ce que quelques uns d'entr'eux furent recogneus ainsi desguisés, de sorte qu'on fit des risées d'eux. Nonobstant, ces beaux pères estans devenus orgueilleux, & s'estans à demi persuadés qu'ils estoient devenus gentilhommes & soldats, ne laissèrent de poursuivre leur entrepryse.

ESTANT donc advenu, le XX. octobre, que le thrésorier de la ville fit exécuter ces iacopins pour quelques deniers deus par eux à la ville, voilà soudain quelques moines sortis dehors avec leurs habits troussés en rond, l'espée au poing, avec rondelles pour

fe ruer sur le thrésorier & ses gens, qui les eurent tantoit rembarrés, avec l'ayde de quelques voisins qui y estoient accourus. Les moines, au contraire, pensans se servir de ceste occasion pour tout en un coup ruiner ceux de la religion, crians à haute voix du clocher qu'on leur donnaist secours contre les huguenots, tant s'en salut, par une admirable providence de Dieu, qu'aucun de leur parti leur vint au secours, qu'au contraire il sembloit qu'on leur eust sonné la retraite. Mais leur cri, tout au rebours, ayant servi à donner l'alarme à ceux de la religion, ils tirèrent droit au convent, duquel finalement les portes furent forcées, s'estans tous les moines retirés sur la vouste de leur temple, là où pris & liés, ils furent mis entre les mains de la iustice pour estre punis comme séditieux. Et faut noter un autre miracle en ce fait, qui est que, nonobstant que l'escarmouche duraist une heure & demie, il n'y eut aucun mort ni blessé, horsmis un de ces beaux pères gendarmes, lequel tenant au haut un verre en sa main, & disant avec moquerie qu'il alloit boire à la bonne grace des huguenots, ne peut achever son vin, estant en beuvant atteint d'une arquebousade. Quant au temple, la populace de l'église romaine mesmes, après l'ouverture faite s'y estant fourrée, y butina ce qu'ils peurent attrapper, & la nuit, les images y furent abatues & plusieurs instrumens de la messe bruslés. Les magistrats voyans ces désordres, auxquels les iacopins avoient donné évidemment occasion, & se doutans bien des bruits qu'ils en feroient, envoyèrent en cour un conseiller du roy de Navarre, dit Castille, qu'il trouva tellement disposé qu'il eut assés à faire d'appaiser sa colère; mais, quoy qu'il en fust, environ le mois de novembre, les villes circonvoisines du comté de Foix commencèrent de s'esmouvoir à bon escient pour embrasser la religion réformée. Par ainsi, au Mas d'Azil fut commencé de prêcher par Bernard Perrin. A quoy ne pouvans prendre plaisir ceux du monastère qui y est, mirent garnisons dans leur temple, & (qui pis est) tuèrent un de ceux de la religion: pour lequel meurtre voyans toute la ville mutinée contr'eux, ils abandonnèrent le monastère, & par ainsi se dépossédèrent eux-mesmes. A

1561.

Le peuple  
s'empare du  
couvent

Le Mas-d'Azil.  
Bernard  
Perrin.

(1) Aujourd'hui Villeneuve-la-Crémade, arrondissement de Villefranche (Aveyron). Sur Pierre Clément et Geoffroy Brun, voy. ci-dessus, pages 450 et 468.

1561.

Pierre  
Clément  
à Foix.

Foix aussi, environ le XV. de décembre, ceux de la religion obtindrent Pierre Clément de ceux de Pamiers, lequel en peu de temps y édifia beaucoup. A quoy s'opposans les chanoines avec certains autres de la ville, obtindrent de la cour de parlement de Toulouse prise de corps, tant contre le ministre que contre le reste de l'église, & quant & quant firent prescher un cordelier extremement séditieux, qui fit devoir, tout le long de l'advent, d'inciter le peuple à procéder par voye de fait contre tous les soupçonnés de la religion. Estant ainsi le peuple préparé, comme il leur sembloit, ils donnèrent ordre, par le moyen de l'official, de faire dire par tous les vicaires des villages à leurs profnes un iour de dimanche XXVIII. de décembre, que ce iour-là chacun se mist en armes pour courir à Foix quand on y orroit sonner le toxin & à Mongauzy. Et de fait, le toxin, commençant à l'heure assignée, continua plus de deux heures durant; mais Dieu, par une très grosse pluye, rompit ce dessein, de sorte que les payfans ne vindrent point, & les prestres espouvantés par leur propre conscience, sans estre poussés ni offensés par aucun en forte quelconque, se ietèrent hors de la ville. Voyans cela, le peuple de la ville, qui estoient mesme de leur parti, entrans au temple, ils prirent & emportèrent en leurs maisons les images & plusieurs autres choses, les mettans en garde. Voyans cela, ceux de la religion sommèrent les consuls de retirer l'or & l'argent & autres richesses du temple, qui estoient en danger d'estre pillées, afin que ce pillage ne leur fust imputé. Vray est qu'en un tel désordre (quoy qu'il ne tint à Geoffroy Brun, le ministre, de l'empescher, lequel ils prirent par dessous les bras & ramenèrent en sa maison), ils achevèrent de nettoyer leurs temples. Par ainsi, le premier iour de janvier M.D.LXII., la place estant vuide, on prescha dans le temple, après avoir supplié les consuls & magistrats de s'y trouver, ce qu'aucuns d'iceux firent, sans que homme vivant y fust offensé, ne qu'il entrevint aucun tumulte. Or y avoit-il à sept ou huit cens pas de la ville de Foix, une image nommée nostre Dame de Mongauzy, d'un merveilleux apport, & qui estoit une boutique

Les prêtres  
s'enfuient.

d'une estrange superstition, y accourans surtout les femmes de fort loin avec leurs plus précieux vestemens & ioyaux, avec un gain merveilleux du vicaire de Pamiers, à qui en appartenoit le bénéfice, homme du tout débordé en toute vilenie, & qui mesme se iouoit notoirement de son image avec ses familiers, l'appelant sa more noire, quand il l'apportoit pour faire cesser le mauvais temps, surtout es principales festes où il y avoit le plus grand apport; voire mesmes un iour le mauvais temps n'ayant cessé à son appétit, il luy estoit advenu de luy rompre le col, l'ayant laissé tomber par terre, soit qu'il fust yvre ou autrement. Quelques uns de Foix donc, arrivés sur le lieu un iour qu'on ne les y attendoit pas, combien qu'à toutes aventures le vicaire eust ferré son image dans un cofre, après avoir essayé de leur en donner l'une pour l'autre, finalement voyant qu'ils la recognoissoient trop bien, alléguans pour enseignes que celle qu'ils demandoient estoit une vieille image noire à laquelle il avoit fait renouer le col avec une cheville de fer, le bon vicaire la leur bailla à grand regret, disant ces mots: « *Pleust à Dieu que ie ne l'eusse jamais cognue*; » & par ainsi fut ceste image portée & brûlée en la ville, dont quelques uns (comme telles choses se faisoient en toute confusion & sans que les ministres ni autres y peussent donner ordre) ayans porté la teste à Pamiers, la firent bruler en pleine place. Cependant, les prestres s'estans ainsi départis de la ville de Foix (qui ne dormoient pas) tischèrent en premier lieu, par le moyen d'un grand nombre de villageois de la vallée dite Bargelières, de surprendre la ville le iour des Roys (qu'ils appellent); mais Dieu voulut que, par le moyen d'un ieune garçon qui les aperceut venir, ils trouvèrent les portes fermées, & furent tantost repoussés par ceux de dedans. Ceste entreprise ainsi faillie, ils s'adressèrent tant au sieur de Pailles, lieutenant en fait de guerre pour le roy de Navarre au comté de Foix, homme des plus cruels & meschans du monde, comme il le monstra depuis, & à l'évesque de Couferans, non pas évesque, mais un vray chasseur de lièvres, & ennemi de la vérité. Ces deux firent tant, qu'ils gagnèrent le capitaine du chasteau, lequel tou-

1562.

La Vierge  
noire  
de Mongauzy.Le clergé vou-  
drait rentrer.Le sieur de  
Pailles.

1562.  
Prise du  
château.

Les églises  
envoient  
du renfort.

Pailles  
capitule.

tesfois avoit esté le premier à abattre les images, de sorte que finalement il remplit de gens le chasteau iusques au nombre de quatre cens ou plus, & commença à tirer contre la ville le second iour de février. Pailles aussi approcha de la ville avec ses troupes le X. dudit mois de février. Ce voyans, ceux de dedans taschèrent d'un costé d'appaiser Pailles, duquel ils ne peuvent rien obtenir, & d'autre costé, envoyèrent demander secours aux églises de toutes parts, qui furent si promptes, que ceux du chasteau n'offèrent iamais faire saillie sur ceux de la ville, comme ils avoient proietté. D'autre part, les gens de Pailles en une escarmouche furent fort bien batus, y estant mort entre autres un grand & énorme bandoulier nommé Salomonis, au grand estonnement de toute leur troupe. Bref, en peu de iours s'estans trouvés de renfort dans la ville iusqu'à deux mille soldats, le chasteau qui n'avoit point fait provision de vivres, & qui n'avoit aucune advenue que d'un costé pour estre au reste assis sur une roche inaccessible, fut ferré de si près qu'ils mouraient de faim, & n'ayans pas une goutte d'eau, estoient contrainsts de paistrir leur farine avec le vin. Ceux qui tenoient les champs n'ayans fait aucune provision, d'autant qu'ils ne pensoient trouver aucune résistance, estoient fort courts de vivres. Cela contraignit Pailles de parler de paix le premier; à quoy si on n'eust presté si aisément l'aureille, la pauvre ville eust évité de terribles calamités depuis survenues; mais la simplicité des uns fit qu'on s'accorda aux conditions suivantes, à sçavoir que les compagnies départiroient tant d'une part que d'autre, & que rien de nouveau ne seroit attenté; qu'il feroit permis à Pailles d'entrer en la ville avec son train ordinaire, & quant au chasteau, qu'avec le capitaine il y auroit un parent de Pailles nommé la Hille, avec pareil nombre de soldats que le capitaine; qui estoit autant que si on eust dit qu'au lieu d'un ennemi il y en auroit deux, tant fut grande la simplicité de la ville, se confians au roy de Navarre, leur seigneur, du changement duquel contre la religion ils n'avoient encores rien entendu, & demeurèrent ainsi les affaires iusques environ le XX. de may suivant.

A REVEL (1), il sembloit que l'assemblée fust née & morte tout ensemble, n'ayant voulu quasi personne se rengier à la discipline & amendement de vie; de sorte que, cessant l'assemblée, il sembloit que toute la semence fust suffoquée iusques au 27 avril M.D.LXI., auquel iour s'estant assemblé bon nombre pour faire les prières, en la maison de Jean du Puy, dit Bonafex (2), ancien notaire, Dieu reveilla leurs esprits par un grand coup de fouet qu'il leur envoya, & qui depuis leur servit beaucoup. Car estant descouverts par le chant des pseumes, Jean Cazis, prieur des iacopins, homme audacieux, s'il en fut onques, & qui abusoit tellement des consuls qu'il osoit bien entreprendre manifestement l'autorité de magistrat, ayant soudain esmeu avec les consuls grand nombre de gens de son estat & du menu peuple, se ietta le premier en ceste maison avec un gros baston & criant « aux luthériens, huguenots; » & sur cela, environ vingt des plus apparens furent faits prisonniers, en partie furent menés au convent des iacopins, où ils furent très inhumainement traités, les autres conduits es prisons de la ville, après plusieurs blesseures & oppreßions, nonobstant lesquelles ces pauvres gens marchaient louans Dieu & chantans des pseumes. Ce fait, informations estans prises & plusieurs interrogations à eux faites sur le fait de leurs consciences (ce qui estoit défendu par édict du roy), ils furent menés à Toulouze, où ils arrivèrent liés & garrotés sur des charrettes, un iour de Pentecoste, tout au travers de la grand'rue & de la populace amassée qui desgorgea une infinité d'iniures contre eux & de blasphemes contre Dieu, iour qu'on avoit expressément choisi afin qu'ils fussent massacrés par le peuple, d'autant que la cruauté des iuges estoit retraincte par les édicts; mais Dieu y pourveut, car, estans arrivés le 25 may, ils furent renvoyés le 19 de juillet, en vertu de certain commandement du roy, au grand regret des conseillers persécuteurs, qui les contraignirent, contre la déclaration du roy, à faire certaines déclarations

1561.  
Revel.

Jean du Puy  
dit Bonafex.

Vingt prison-  
niers.

(1) L'église de Revel avait été fondée par le ministre Luman l'année précédente. Voy. page 122.

(2) *France protest.*, IV, 455.

1561.

On prêche  
publiquement.

Jean de Bosco.

& submissions, confiscans la maison dudit du Puy, avec amende de cinq cens livres payables par Bernard Ycher, marchand. Qui plus est, condamnèrent un nouveau Testament & autres livres saisis avec ces prisonniers à estre brûlés en la place publique de Revel, ce qui fut exécuté le ieu di 4 d'août. Mais tant s'en falut que cela fist perdre courage aux prisonniers & autres de l'église, que Dieu avoit aussi resveillés, qu'au contraire les assemblées recommencèrent en la maison dudit du Puy, avec tel accroissement, que, le 24 de décembre suivant, ils commencèrent d'y prescher publiquement à huis ouverts. Adverti de cela, Jean Rocques, iuge & magistrat de la ville, acompagné de certains tesmoins, à la sollicitation de quelques uns non affouvés en leur mauvaise volonté, entra en l'assemblée, & leur fit de grandes inhibitions. A quoy estant répondu par du Puy, advoué par la compagnie, qu'ils ne s'estoient assemblés que pour prier Dieu en toute pureté de leurs consciences, sans offenser personne, ni contrevenir à l'obéissance du roy, pour lequel ils estoient prests [à] employer leurs propres personnes, il ne s'en ensuivit autre chose, & continua l'assemblée avec prières & chant de pseumes iusques à ce que Dieu les pourveut d'un ministre, nommé Jean de Bosco (1), au sermon duquel le troisieme de janvier M.D. LXII., en ladite maison, assistèrent les principaux docteurs, bourgeois, marchands, advocats, praticiens & artisans de la ville, lesquels, ayans mesme veu avec grande édification la réparation faite audit presche par lesdits prisonniers de l'abjuración par eux faite à Toulouze, se firent pour la plupart recevoir & incorporer en l'église; de là en avant se firent les presches és maisons plus amples de François & Guillaume Salvat, marchands, & de Jean Danes, bourgeois. Et, combien que, le cinquiesme iour du mesme mois, le iuge, acompagné des consuls,

vint de rechef à mander à de Bof il preschoit, si n'estre chose, estant des satisfaites par rempitoires resp assistèrent à son s trouvèrent repré moines & prestre ment souffrir celataine assemblée pins, sonnèrent dudit mois de iars fut telle l'issue q très s'entrebati & ferme, telle Pierre Dessus y nommé Guillaum cuté à mort. Et ceux de la religion iusques à Pasque

À CASTRES, de la religion, c en petit nombre, mil cinq cens si qu'environ le mo pour ministrer un docte personnage Brun (1), par le nombre accreut pouvant plus sui mois d'octobre su y recouvrer des lequel temps, la envoyé de Toulou dit le Brun, estai continuer; ains blées par la ven neral du roy au louze, qui en si savoir Ambroise Louys Marefcha Anateau, ferrur qu'ils n'eussent e maintindrent si c par l'Ecriture, moyen furent ga furent depuis rel l'évesque, suivan mois de février donna tel courag gras, qu'on appel tau (3), ministre

(1) De Bosco paraît n'être que la forme latinisée de Bosc, Bosque, Du Bosc, Du bois, etc. Sur ce ministre, ancien jacobin qui, après avoir prêché la Réforme à Bourges vers 1535 (voy. ci-dessus, page 33), fut pasteur à Castres de 1562 jusqu'à sa mort en 1579, voyez les *Mémoires de Gaches*, passim, et la *France protest.*, 2<sup>e</sup> édit., tome II, col. 920.

(1) Voy. ci-dessus

(2) Nicolas Folior  
dessus, page 88.

(3) Pierre de l'Ho  
originnaire d'Osse et  
1569 son ministère  
vince, et fut mis à

1561. dudit le Brun, recommença de prescher par les maisons & le XVIII. d'avril, un autre nommé Raymond Berthe (1), prescha publiquement au lieu de l'école (2), ce qui fut poursuivi par le Brun, étant de retour, iusques au XXVIII. d'avril, auquel iour, en vertu d'une commission envoyée par le sieur de Loyeuse, lieutenant du roy au pays, on se déporta de prescher en public. Mais on continua par les maisons iusques au premier de iuin, auquel iour Fleury de la Rivoire (3), autre ministre envoyé de surcroist, recommença de prescher publiquement en une grande salle dite vulgairement le Grenier, appartenant à Jean Raymond, marchand (4).

On célèbre la Cène. LE sixième de iuillet suivant, fut célébrée la Cène, pour la première fois, en très grande assemblée & en bonne paix, y assistans les consuls de la ville, qui se déclara quasi toute de la religion, de sorte que les clefs du temple de la Platte luy furent remises volontairement par le chapitre de saint Benoist, le premier de septembre, auquel temple, à la fin d'octobre suivant, furent abatues les images & autels sans aucune contradiction. Cest abatis d'images ayant commencé, se desborda tantost comme un torrent, sans aucune résistance toutesfois, tellement que le dernier de décembre, d'un commun consentement, ayans esté toutes brisées avec les autels tant de S. Benoist, que de S. Jaques, sainte Claire, cordeliers, trinitaires, S. Vincent, & S. Jean de Bourdelles; le lendemain, premier de janvier M.D.LXII., on en fit autant au temple de nostre Dame de Fargues, à S. Jean de Navés, & à S. Martin de Londres, & les prestres & moines, requis de ne plus chanter messes ni matines, s'y accordèrent. Qui plus est, trois iours après, le procureur du roy

Les images renversées.

d'avril de cette année, avec quatre autres victimes dans les prisons de l'évêque (*Hist. des martyrs*, fol. 849). Sur son court ministère à Castres, voy. *Mémoires de Gaches*, 8.

(1) Lisez Barthe, aliàs de Barthe (*Mém. de Gaches*, ibid.). On retrouve Raymond Barthe ministre à Puylaurens en 1565, à Revel en 1572, à Pamiers en 1575-77.

(2) Le local dit l'Ecole vieille, devenu bientôt insuffisant.

(3) Fleury de la Rivoire desservit l'église de Castres pendant trente ans, et mourut dans cette ville le 18 mai 1591 (*France protest.*, V, 118).

(4) *Mémoires de Gaches*, 13.

& le viguier, accompagnés de plusieurs autres, allèrent querir les nonnains appelées les minorettes, qui estoient vingt en nombre, & les ayans amenées au temple S. Benoist pour ouïr le presche, les logèrent en trois maisons bourgeoises, desquelles puis après leurs parens les retirèrent. Par ainsi cessa comme de foy-mesme l'exercice de la religion romaine en ceste ville de Castres iusques à l'édit de janvier, lequel étant apporté le dixhuitiesme de février, on cessa de prescher au temple de la Platte, pour aller prescher hors la porte de la ville, en un boulevard (1), lequel, par la libéralité des particuliers de la ville, fut tantost couvert de toiles.

CARCASSONNE, ville épiscopale en Languedoc, a eu de long temps nombre de ceux de la religion réformée, entre lesquels n'y avoit forme d'église dressée que iusques au mois de décembre M.D.LXI., auquel advint une très cruelle émeute comme s'ensuit. Il y eut deux moines, l'un nommé frère Ambroise, moine de la Trinité, & l'autre nommé Rieutort, cordelier, hommes outrageusement séditieux, qui servirent d'alumettes pour alumer ce feu. Mais la principale cause fut l'inimitié capitale qui estoit entre François de Lasses, président au siège préfidial, & Raymond du Roux, iuge mage, survenue après certain eschange fait entre eux de leurs offices, & tellement accreue que chacun attirant à foy ses partiaux, la pauvre ville fut bandée en deux factions; ce fut la cause de tant de mal, qui n'est pas le seul inconvenient advenu en ce pauvre royaume, pour avoir rendu la iustice vénale avec la vente des offices de iudicature, & ouvert la porte à toute ambition & avarice. Le président donques duquel l'office avoit esté supprimé, se résolut d'exterminer ceux de la religion. Le moyen d'exécuter ce malheureux dessein, fut qu'un matin (2), devant la maison de Raymond du Poix, honorable marchand, & qu'on favoit estre de la religion, fut trouvée une image de la vierge Marie (qu'on appelle) pleine de fange; sur quoy incontinent le conseil étant assemblé par les partisans du président en la maison consulaire de la ville baffe, où fut aussi

Carcassonne

Émeute populaire.

Une statue de la Vierge.

(1) L'Albenque (*Mém. de Gaches*, ibid.).

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 618.

61. appelé du Roux, iuge mage, il fut finalement, nonobstant l'avis des plus sages, conclu, à l'instance de Guillaume de Roque, advocat du roy & beau-père du président, qu'il se feroit une procession générale, à laquelle, par proclamation expresse, se trouveroient tous les habitans, à peine de vingt-cinq livres, afin de restablir, disoient-ils, ceste image au temple S. Michel, d'où elle avoit esté abatue. En ceste procession se trouvèrent tous les séditieux attirés, l'un desquels, comme ceste procession passoit devant la maison dudit du Poix, ayant crié qu'il y falloit mettre le feu, tout soudain la sédition fut esmeue, les espées estans desgainées par ceux qui en avoient, les autres courans aux armes par toute la ville, & d'abordée fut tué & mis en pièces un nommé Bernard Cavalier, du lieu de Troffan, soupçonné de la religion; d'autres allèrent en la maison d'un marchand nommé Pierre Bonnet, lequel ils affommèrent devant sa maison de cinquante-cinq coups bien cotés; Guiraud Bertrand y fut aussi inhumainement tué, auquel un des séditieux fendit la bouche avec une dague, & puis luy mit un mors de bride dedans, & un livre entre les mains. Qui plus est, ils tuèrent iusques à huit hommes de la religion romaine, estans des favorisans du iuge mage; entre ceux-là y eut un libraire, en la maison duquel se trouva plusieurs livres de notes, servans à l'usage de leur service divin, qui toutesfois furent deschirés & bruslés comme hérétiques. Le lieutenant particulier du sénéchal, nommé Asturgy, y fut aussi très grièvement blessé & porté comme mort en sa maison; mais, en ces entrefaites, par un iuste iugement de Dieu, l'advocat du roy & beau-père du président (le bel advis duquel, touchant ceste procession, avoit esté suivi) fut abatu d'un coup de pierre, & contraint de s'aller cacher en sa maison. Autant en firent aussi tout le iour les principaux de la ville basse & de la cité, bien estonnés, criant la populace eschauffée, qu'il falloit tuer tous les magistrats & officiers qui n'avoient fait iustice des huguenots; & quant au iuge mage, qu'on cherchoit sur tous, non pour la religion, mais pour la haine particulière du président, Dieu voulut qu'il se sauvast de maison en maison, & de iardin en iardin. Il y eut aussi huit
- maisons où les séditieux leurs dagues son lambeau de la puis après avec son e le pris, le qu'on avo l'un, & se qu'il haïss de la religion la sédition. Le lendemain vigner pour niers trent tint à luy Mais l'issue prisonnier n'espargna faisoient p temples & savoir, « martyrs de les advert répondre. empêcher d'iceux ne il fit tant ceue, comme les iuges d'en iuger tant couru sogna si bien la cour, la gistrats pour faillirent c niers à Ca fusa tout à sorier du argent pour tout deme ceux de la mieux qu'i vrier M.I publié l'édours acoutable, s'en un vent si qu'il deust qui advint toire de la de mars en L'AN M gion, en la copale, n' d'église, t nombre le meaux, e midi, à l'he
- cession atroce.
- plusieurs victimes.
- meurtre et pillage.

1561.

religion romaine prefchoient au grand temple sainct Nazaire, & se mirent à chanter pseumes en françois & à faire les prières au-dessous de la ville, au lieu appelé le bois de Soustre. Cela estant aperçeu & apporté avec tumulte dans le temple, soudain les officiers, avec multitude de peuple, descendans vers les moulins, arrivèrent à l'assemblée, dont les uns, n'ayans rien prévu de cela, se sauvèrent à la fuite, d'autres estans desjà sur leur retour, furent saisis & menés prisonniers, qui eussent esté en évident danger, n'eust esté que, le mercredi suivant, arriva l'édicte de la délivrance de tous les prisonniers pour le saict de la religion, en faisant promesse de vivre en la foy catholique, sans y adiouster le nom de romaine, comme on fit depuis, nommément à Toulouse, à la sollicitation du cardinal Strozz (1), lors évêque de Béziers. La faveur de cest edicte fut cause que plusieurs se manifestèrent, & n'oyoit-on chanter que pseumes en public & en particulier, mesmes en la grande place de la ville, sur le soir, là où le peuple se promenoit par esbat. Le cardinal qui les avoit ouïs un iour, environ le mois de juillet, comme il se faisoit trainer en coche par la ville avec plusieurs dames qui n'y avoient pas grand honneur, irrité de ceste sainte musique, envoya ses gens armés d'espées, halebardes & arquebuzes se ruer sur ceux qui estoient en la place, sans aucun respect; ce qui esmeut tellement le peuple, qu'il falut que bientoit tous ces espadassins se retirassent, & n'osa le cardinal se monstrier de quelques iours, encores qu'il eust obtenu pour sa seureté quelques hommes d'armes de la compagnie du sieur de Rosillon. Bref, tant s'en falut que ceux de la religion perdissent courage, qu'au contraire, après avoir envoyé au roy faire leurs plaintes contre une telle audace du cardinal, ils obtindrent un ministre, homme docte & de bonne vie, nommé Antoine Vives (2), qui y dresse le corps de l'église, & prescha en diver-

On chante les  
psaumes.

Antoine Vives,  
ministre.

(1) Le cardinal Laurent Strozz, évêque de Béziers, d'où il devait passer cette même année à l'évêché d'Albi. Il mourut archevêque d'Aix en 1571.

(2) Antoine Vives avait déjà exercé en 1557 le ministère à Issoudun (Gaberel, *Hist. de l'Eglise de Genève*, I, pièces justif., p. 195).

ses maisons, selon l'opportunité, & tout de nuit pour éviter tumulte. La réponse du roy fut que le cardinal se retirast à Alby, ce qu'il fit. Cela donna tel courage à ceux de la religion, que force fut audit Vives, ministre, au commencement d'octobre, de prescher un matin, à huis ouvert, en la maison d'un nommé Pierre du Roux. Le lieutenant nommé Larmoie, adverti de cela, s'y transporta, & ayant veu de trois à quatre cens personnes, gens de saict, n'entreprit rien pour lors davantage. Mais en advertit le sieur de Joyeuse, lieutenant pour le roy au pays de Languedoc, lequel tost après arrivé avec grande troupe de pistoliers, & s'estant saisi des clefs des portes, fit prendre de nuit le ministre logé en la maison dudit Roux, dont il n'estoit voulu partir, disant que le bon pasteur n'abandonne point son troupeau. Le lendemain, l'assemblée se trouvant au lieu acoustumé, après avoir entendu la prinfe de leur ministre, député gens pour le demander à Joyeuse, luy en offrant caution telle qu'il luy plairoit. Il respond l'avoir envoyé à Narbonne; mais, à la vérité (comme un nommé Laubereau, natif d'Avignon, s'en vanta depuis), ceux auxquels il avoit esté livré, après avoir parti son argent avec une cédule de cent escus, l'avoient ietté dans la rivière du Pas du Loup, lieu mal renommé de tout temps pour les brigandages qu'on y commet. Or, pour ce qu'aucuns dirent qu'il avoit esté conduit en la maison du sieur de Sorgues, ils s'y transportèrent, luy ayant esté baillé à ces fins le baron de Loudun; lequel entré dans la maison & voyant le peuple à la porte qui demandoit son ministre, fut si malheureux, après avoir barré les portes, de se saisir d'un des députés du peuple nommé Jean Lion, praticien, auquel, à la veue de tout le peuple, il coupa la gorge sur une tour de la maison. Cela entendu par Joyeuse, il donna l'alarme par toute la ville, courant au travers des rues à cheval avec ses gens, & faisant sonner le toxin par tous les clochers, & d'abondant, manda à Narbonne en poste pour luy amener secours en toute diligence. Adonc, ceux de la religion se voyans surpris, pourveurent à leurs affaires comme ils peurent, les uns se cachans, les autres se sauvans, & y en

Le ser-  
Joyeuse.  
tenant

Ce qu'il  
du minist

Jean Lion  
praticien



11.

Stats de  
nedoc.

eut de tués dedans la ville & aux champs ; la plupart des fugitifs se retira à Montpellier, & de là envoya vers le roy pour se plaindre d'un tel excès. A quoy n'y eut provision que par une letre du cachet, contenant plusieurs belles promesses. Nonobstant toutes ces choses, les Estats particuliers de Languedoc se tindrent à Béziers au mois de novembre audit an. Esquels, avec grande difficulté, Pierre Chabot (1), député par les églises de Languedoc, estant finalement ouï, remontra plusieurs points appartenans à la conservation du repos public. Le XIIIII. de décembre, l'église se rassembla chés du Roux, faisant prières & chantans pseumes les dimanches & les mercredis iusques au XVII. de janvier suivant, auquel commença de prescher Vincent Rivan, en ceste mesme maison, sans aucun tumulte. Mais, quelques iours après, à S. Chinian (2), ceux de l'église romaine, ayant trouvé un diacre de l'église de Béziers faisant les prières avec quelques uns du lieu, & l'ayans constitué prisonnier, il en cuida advenir de grand esclandre. Car ceux de la religion ayans eu recours à leur magistrat, & sur cela y estant envoyé Arthus Mas, lieutenant du viguier, pour ravoir le prisonnier, il advint qu'estant à la porte d'icelle ville qu'il avoit trouvée fermée, il y fut tué d'une grosse pierre qui luy fut iettée, dont iustice fut faite finalement, estant le meurtrier exécuté & mis en quartiers. Et sur la fin de février fut publié l'édicte de janvier, en vertu duquel les sermons commencèrent d'estre faits hors la ville au devant de la porte des Carmes, à un trait d'arbaleste près des murailles. Et combien que ni les uns ni les autres n'eussent faute de gens mal avisés, si est-ce que le tout s'appaisa peu à peu, ayant esté accordé entre les principaux de l'une & de l'autre religion, que chacun auroit son capitaine & compagnie de vingt-cinq hommes pour entretenir les uns & les autres en paix, comme aussi tout y fut assés paisible iusques environ à Pasques, comme il fera dit cy-après.

ontpellier.

A MONTPELIER, la mort inopinée

du roy François I. les adversaires de qui, après avoir rudement traittés durant l'espace d'en la persécution lars (1), retournèrent sans contredit le cinquiesme de ils se remirent en leur, que n'eust es par l'église de Lye contenoit, on en les affaires, on eut siftoit de prescher au paravant ; mais vis, on fit au contr les plus petites & peut, & sur cela cachet, par lesquel mandé de laisser pa maison.

En ce temps fut synode général de tiers, qui fut le tenu au royaume puis la réformation quel, après toutes la police ecclésiasti d'envoyer députés fenter requête au fession de foy, & p contre le concile de telles remonstrance tre nécessaires. La estant de retour du lier, l'ordre de l'ég XVI. de février. C porter les adversair vers le sieur de Io pour le roy au gouv guedoc, qu'il y m compagnie de Ten cela l'enterrement gent en médecine n qui avoit ordonné c façon de ceux de l

(1) Voy. ci-dessus, p.

(2) Le 10 mars 1560.

(3) Les Eglises de F Rouen sont députées p pour protester contre se tient présentement de tous ses décisions e testation se fera ou p par des remonstranc ou par telle autre vo convenable » (Aymon tionaux, 1, 22).

(4) Aliàs Boucaud. M. le pasteur Corb l'hist. du protest., III,

(1) France protest., III, 305.

(2) Saint-Chinian (Hérault), entre Béziers et Saint-Pons.

1561.

Nouveau  
tumulte.

enterrement, le IX. iour de may audit an, Terrides & ses gendarmes, avec les prestres, esmeurent un grand tumulte environ les cinq heures du soir, où toutesfois ils se trouvèrent tellement empeschés, encores que Terrides y fust en personne, qu'ils furent tous contens de poser leurs armes, & de honte peu après quittèrent la ville, se retirans à Gignac sans qu'on leur eust mesfait. Ce nonobstant, quelques séditieux, cerchans occasion de remuer mesnage, commencèrent de dresser certaines festes de pains bénits, que certains garnemens faisoient à tour avec yvrogneries & danfes en la place commune; par ce moyen, un dimanche XIII. de iuillet, un grand débat s'esmeut, duquel l'issue fut telle que le chef de la compagnie y fut tué, & quelques uns des séditieux pris & rendus au magistrat. Toutesfois il n'en fut fait aucune iustice; mais, en vertu de l'édicte de iuillet, dont il a esté parlé au quatriesme livre (1), furent les assemblées défendues. A quoy fut respondu par ceux de la religion qu'ils se garderoient de contrevenir à l'intention du roy, lequel on savoit n'entendre défendre les assemblées pour servir Dieu, sans aucun port d'armes ni tumulte.

L'évêque se  
rend à  
l'assemblée.

Environ ce temps, l'évêque, se fortifiant de cest édicte, entreprint d'aller en l'assemblée, qui pour lors estoit chés François Maupeau (2), marchand, en laquelle luy fut offerte l'entrée pour ouïr paisiblement ce qu'il auroit à dire, & pour l'espérance que quelques uns conceurent que peut-estre estant touché en sa conscience, il reviendrait à foy, ou pour le moins il en feroit le semblant, pour l'apparence qu'il y avoit que les églises s'en alloient fleurir; mais l'insolence de ses gens marchans devant & après luy, fut cause qu'il s'en retourna sans y avoir pris place. Aussi n'y estoit-il venu pour aucun bien; car, au mesme instant, il se trouva que le lieutenant particulier courroit par la ville, criant tant qu'il pouvoit qu'on tuoit le bon évêque, & que le temps estoit venu de défendre nostre mère sainte Eglise; mais Dieu voulut que le peuple, au lieu de s'esmouvoir, n'en fit que rire,

un chacun luy respondant : « *A qui est la terre, qu'il face guerre, & que les batus se défendent.* » Par ainsi, ceste esmotion fut aussi bien empeschée que les autres, & creut tellement l'assemblée, que, d'un commun consentement, le XXIIII. de septembre, on se faist du temple appelé de nostre Dame, prochain de la maison de ville. Ce temple estoit entretenu par les marchands & bourgeois, sans donner aucun revenu ordinaire aux prestres, de sorte qu'il appartenoit proprement à la ville, ce qui donna occasion à ceux de l'assemblée de s'en saisir comme leur appartenant. Toutesfois ce faict esmeut grandement la colère des prestres, craignans que de l'un on ne vint à l'autre. Ayans donc résolu leurs affaires avec loyeuse (qui au mesme temps perécutoit l'église de Béziers, dont il fit mourir le ministre, comme il a esté dit cy-dessus) (1), ils se saisirent tant du chasteau de S. Pierre, leur église cathédrale, qu'ils munirent de soldats, & de toutes autres munitions de guerre, avec deux pièces bastardes de campagne, que des tours des Carmes, & du Peyrou, & des Carnes qui leur furent livrées par le dernier consul, nommé Jean de Vallez. Ces choses estans descouvertes esmeurent ceux de la religion à s'en plaindre, le XVI. iour d'octobre & autres iours suivans, aux consuls, lesquels, le mesme iour & les autres suivans, firent bon devoir de remédier à tout, estant mesme offerte par ceux de la religion aux chanoines caution de cent mille escus pour leur feureté & celle de leur temple, voire de tout leur clergé, afin qu'ils n'alléguassent que ce qu'ils faisoient procédoit de crainte de recevoir dommage par ceux de la religion. Mais tout cela ne servit de rien, car, le XIX. du mois, ceux du chasteau, en signe de guerre ouverte, plantèrent l'enseigne sur les carreaux (2), y attachans par risée un balay. De quoy irrités non seulement ceux de la religion, mais quasi en général tous ceux de la ville, à grand'peine furent retenus qu'ils ne courussent aux armes de toutes parts. Sur cela, les consuls ayans assemblé un conseil général, non seulement de tous les magistrats, mais aussi des plus notables de la

Le clergé  
s'empare  
du chasteauLe clergé  
s'empare  
du chasteauLes consuls  
avisent

(1) Page 255.

(2) Voy. ci-dessus, page 123, et *Bull. de l'hist. du protest.*, loco cit.

(1) Voy. ci-dessus, page 476.

(2) Carreaux, pour crênaux.

1561.

ville, voire iufques à quelques uns de bas effat, fans refpecter ni l'une ni l'autre religion, il fut réfolu que certains députés de la religion romaine iroient faire les remonftrances aux chanoines, & rechercheroient tous moyens d'obvier à un plus grand mal ; mais cela fut effayé en vain, eftans ces députés, qui comparoiffoient avec le bafton de iuflice & chaperons rouges, repouffés à coups de pierres & d'arquebuzades, dont un confeiller du fiège préfidial & le fecond conful furent bleffés. Ceux de la religion qui, le iour précédent, avoient repris la tour du Peyrou, très iuftelement irrités de cela, coururent aux armes, & d'abordée forcèrent auffi la tour des Carmes, où fut trouvé, pris & mené ledit Vallez, dernier conful, en la maifon confulaire.

Tentative d'accord.

Le lendemain, XX. dudit mois, eftans prêts de donner l'affaut (auquel fans aucun doute ils euffent emporté la fortereffe), finalement, par l'entremife des principaux magiftrats, accord fut fait, à la condition que l'artillerie feroit menée en la maifon confulaire, & que les foldats fe retireroient, demeurant libre à un chacun ce chafteau comme au paravant ; mais, fur l'exécution de ceft accord, eftant advenu à un chanoine de tirer un coup d'arquebouze, dont il tua un nommé Pierre Challon, les foldats de la religion fe iettèrent fur les autres, defquels en demeura fept fur la place, & d'autres bleffés en moururent quelques iours après, iufte-ment châtiés de leur defloyauté, & euffent bien eûté la tuerie plus grande fans que les principaux de la religion retinrent la furie des foldats. Par ainfi, tourna fur la teſte des féditieux la coniuration qu'ils avoient entreprife (comme puis après il apparut par bonnes enqueſtes), qui portoit en fomme de donner entrée à Ioyeuſe, pour maſſacrer fans aucun refpect tous ceux de la religion. Et ne faut oublier les deux capitaines des chanoines, l'un nommé Arnaud, pauvre chanoine af-famé, & l'autre nommé le More de Royon, vieil foldat & n'ayant rien à perdre, ayans perdu tout eſpoir du ſecours de Ioyeuſe, avoient délibéré de partir entre eux le thréſor d'or & d'argent qui y eſtoit. Ce meſme iour, eftant ce que deſſus advenu la mati-née, les foldats toſt après eftans en-

cores en leur chaleur, & ſe départans par troupes, abatirent les images par tous les temples ; & la nuit ſuivante, un nommé François Guichard (homme autrement de bon teſmoignage, auquel le lieu avoit eſté baillé en garde), ſurpris d'avarice avec trente ſoldats qu'il avoit, pilla la ſacrifiſie, autrement appelée le petit thréſor. Le larcin, le lendemain, aperceu par la iuſtice, qui y eſtoit venue pour mettre le tout en inventaire, les anciens de l'églife firent ſi bonne diligence, que les reliquaires & autres choſes appartenantes audit temple furent rendues ; vray eſt que l'argent content demeura entre les mains de Guichard & des ſiens, qui ne ſ'en trouvèrent pas bien, mais en receurent digne ſalaire. Car depuis, & l'an ſuivant, Guichard en fut pendu à Narbonne, & la pluſpart des autres à Pézénaſ. Par ainſi, au meſme iour que la gendarmerie de Ioyeuſe, l'an précédent, eſtoit entrée à Montpellier pour ruiner l'églife, Dieu voulut que, l'an ſuivant, elle fuſt délivrée d'un très grand danger, & la ville nettoyée d'images, ne pouvant meſmes eſtre le peuple empêché que partout il n'en fiſt autant iufques au dehors de la ville, les moines quittans d'eux-mêmes leurs cloîtres, & emportans ce qu'ils craignoient le plus de perdre. Ces choſes ainſi advenues, les conſuls & magiſtrats firent tant que chacun, quittant les armes, reprit ſon premier meſtier. Et pour remédier aux plaintes qu'on pourroit faire au roy des choſes paſſées, ayans aſſemblé un conſeil général, déléguèrent deux notables perſonnages pour en advertir ſa Maieſté ; ceux-cy donc ayans exhibé pluſieurs lettres meſchantes & féditieuſes, enſemble la commiſſion de Ioyeuſe envoyée aux chanoines, avec les inſcriptions & reſponſes faites par les priſonniers, en apportèrent bonnes reſponſes de ſa Maieſté. Enioignant toutesfois, par lettres du quinziefme de novembre, que les armes, après la publication de ces lettres, fuſſent réduites en la maifon confulaire, les temples incontinent rendus au clergé, les reliques & autres meubles ſacrés, avec l'inventaire ſur ce fait, livrés és mains du général des finances, & que ceux de la religion ſe retiraffent aux maifons eſquelles au paravant ils prêchoient. Ceux de la religion obéi-

1561.

Le pillage est réprimé.

Les moines quittent la ville.

La lutte recommence.

Les capitaines des chanoines.

1562.

Partage des  
églises.

rent incontinent à cela. Mais, le XXII. iour du mois, d'un commun consentement volontaire, les ecclésiastiques & ceux de la religion partirent les temples, estans escheus à ceux de la religion celui de la Loge, de S. Mathieu & de S. Paul. Et fut l'acte de cest appointment reçu par un notaire nommé Hilaire, y assistant le magistrat, le XIII. de décembre. Pierre Mesmin (1), chanoine théologal de S. Pierre, & prescheur renommé entre ceux de la religion romaine, fit publique abiuration, reprouvant la doctrine qu'il avoit annoncée, & promettant désormais de servir Dieu, comme il a fait depuis, ayant esté ministre à l'église de Poussan.

La mission du  
comte  
de Crussol.

OR, avoit esté envoyé de la cour, pour remédier aux désordres survenus en Languedoc & pais circonvoisins, le sieur comte de Crussol (2), avec Fumée, maître des requestes, & deux conseillers de la cour de parlement de Paris; lequel arrivé à Villeneuve d'Avignon, escrivit à Montpellier qu'on luy envoyast deux conseillers préfidiaux, deux consuls, deux bourgeois de la religion romaine, un ministre & un ancien de la religion, pour leur faire entendre la volonté du roy, qui estoit en somme que ceux de la religion eussent à vuidier & se despartir incontinent des temples, & sans présumer aucunement d'y rentrer, & qu'ils eussent à les laisser en la possession & iouissance de tous leurs biens, sans leur donner empeschement en sorte quelconque, en leur forme de prier ni leur service divin acoustumé. Pierre Viret (3), des plus renommés ministres de son temps, qui estoit lors arrivé en ces quartiers-là, y adiouta ces lettres, qui servirent de beaucoup, desquelles la teneur s'ensuit :

Une lettre de  
Viret.

« A MES bons seigneurs & honorés frères des églises du Languedoc, assemblés au colloque de Montpellier, grace & paix par Jésus Christ nostre Seigneur. Mes chers & honorés frères, messieurs les commis qui ont esté envoyés à monsieur de Crussol, par le

colloque de Montpellier, m'ont exposé en allant à leur charge & à leur retour, la réponse qui leur a esté faite, qui est telle que ie l'attendois. Or, puisque cela est arresté, pour le présent, qu'il faut rendre les temples & les armes, nous n'y pouvons contrevainir sans premièrement désobéir à Dieu & estre tenus pour mutins, séditeux & rebelles, sans irriter grandement le roy & son conseil, & inviter monsieur de Crussol, lieutenant du roy en ce fait, à user de force & de rigueur contre nous, au lieu qu'ils ont bonne volonté de nous accommoder, & nous tenir en leur sauvegarde & protection contre nos adversaires; car il n'est pas question du fait principal, mais seulement de l'accessoire, veu qu'il ne nous est pas défendu de nous assembler, & de faire tout ce qui appartient au vray service divin en nos assemblées, mais seulement d'occuper les temples, voire à telle condition que nous avons promesse que lieux commodes nous seront ottroyés pour nous assembler, & cecy par autorité du roy: lequel point est bien à noter; car, iusques à présent, nos assemblées n'ont point esté autorisées par l'autorité du roy, comme elles le seront à présent puisque nous avons de sa part déclaration manifeste de sa volonté, ce que nous n'avons eu par cy-devant, sinon comme par une permission, ou, à parler plus clairement, comme par une connivence & dissimulation de ce qui se faisoit par nous & par tous ceux de nostre religion. Nous avons donc bien à louer Dieu de la grace qu'il nous fait, & notamment de ce qu'on dissimule beaucoup de choses qui ont esté faites témérairement par les nôtres, lesquels ne pouvoient eschapper que pour la vie, si les édits du roy estoient exécutés à la rigueur. Et [ils] le pourroient estre à la vérité si, par l'obéissance maintenant requise de nous, nous ne réparons aucunement les fautes commises par trop grande témérité & licence de ceux qui les ont commises; car, quand tout sera bien advisé, ce seroit une chose fort dangereuse, s'il estoit permis aux peuples de s'elever de leur autorité pour entreprendre choses si grandes, & usurper à eux la puissance, l'autorité, & exécution qui n'appartient qu'au roy & aux magistrats députés par iceluy, suivant la voye ordinaire qui nous est monstrée

1562

Il faut reciter  
les évang.Permission de  
s'assembler.(1) *France protest.*, VII, 395.

(2) Voyez ci-dessus, page 182.

(3) Le réformateur Pierre Viret venait d'avoir le 8 janvier 1562 une entrevue à Donzère et à Villeneuve-d'Avignon avec le comte de Crussol, qui l'avait invité à user de sa haute influence dans l'intérêt de la pacification des esprits (*France protest.*, IV, 128).

1562.

avoir d'une  
prompte  
obéissance.

és saintes Escritures. Car il y a autre raison és vocations extraordinaires, sous l'ombre desquelles il est fort dangereux de rien entreprendre sans estre bien assuré de la volonté de Dieu, voire par spécial tesmoignage d'iceluy, veu que nous n'en avons point de bien évident és saintes Escritures, quant à nostre particulier, sinon des vocations ordinaires. Nous avons donc de quoy louer Dieu de ce qu'il luy plaist nous faire ainsi supporter & espargner, afin que le plus gros de la tempeste tombe sur nos adversaires. Par quoy nous devons estre tant plus prompts à obéir, veu que nostre obéissance, non seulement nous servira pour couvrir les fautes passées, & nous acquérir plus de faveur envers les grands personnages qui desjà nous favorisoient, mais aussi leur donnera plus grande occasion pour bien renger nos adversaires, & chastier ceux qui entre eux le méritent. Pour ceste cause, comme j'ay tousiours par cy-devant exhorté nos auditeurs à obéir aux édits du roy en ce qu'ils le peuvent faire en obéissant à Dieu, & sans contrevenir à leur devoir & office, ainsi ie les ay exhortés à faire le semblable en ce qui est maintenant requis de nous, veu que nous ne le pouvons refuser sans contrevenir à nostre devoir & sans scandale, & sans mettre l'église & tous les fidèles en grand danger, & faire grandement eslouir nos adversaires, qui désirent plus nostre rebellion, par laquelle nous leur pouvons ouvrir la bouche contre nous, que nostre obéissance, par laquelle nous la leur pouvons clorre. Je vous ay escrit ces choses un peu plus au long, pource que ie ne doute point que plusieurs ne trouvent ceste restitution fort dure & fascheuse, & pour un grand reculement du cours de l'Evangile; mais nous devons plustost avoir espérance que Dieu nous veut exalter en nous humiliant, & rabatre plus fort, puis après, les cornes de nos ennemis. Par quoy il ne nous faut point esmouvoir à cause de leurs insolences, mais attendre patiemment la bonne volonté du Seigneur, en nous gardant d'abuser de ses dons & graces, & en le servant & honorant comme il appartient, auquel ie vous recommande, le priant qu'il vous gouverne par son saint Esprit en toutes choses, & qu'il vous ayt tousiours en sa sainte garde &

protection. De  
de ianvier M.D.

PAR ainsi,  
M.D.LXII.,  
roy, les clefs  
rendues entre  
minel, on re-  
à la grande  
cour ordinaire  
venu à Mont-  
sa santé, com-  
nistrère, ayant  
publié le VII.  
vant lequel ce  
tirèrent & cho-  
portail de Lat-

Un peu au  
Crusol à Vill-  
horrible massa-  
tains soldats e-  
gouverneur d'  
lesquels un iou-  
midi, sur la fin  
se retirèrent  
appartenant au  
gnon par le  
dans la maison  
noyes, nomme  
s'estoient affer-  
sonnes pour p-  
en tuèrent le  
maison, iettè-  
nestres en la  
quelle il fut  
un autre, non  
pris en un ia-  
vet, fut tué  
chou planté  
eut un autre  
ché, qu'ils poi-  
ton ferré, cria  
est une monne  
deniers) le foy-  
lement estans  
d'Avignon par  
au butin, dor-  
chargés, à la

QUANT aux  
louze ayans fa-  
let, par lequ-  
toient défendu  
forcèrent, &  
Canals, beau-  
mat, de le fai-

(1) L'Ecole-r  
Saint-Eloi.

(2) Fabricio S

(3) Hist. des r

1561.

tagnes ; mais ils s'en déportèrent bientôt, & quelque temps après commença la tempeste du brifement des images, ne pouvant nullement le peuple, conduit par certains indiscrets, estre retenu ni par les magistrats ni par les ministres. En quoy ceux de S. Germain (1) se montrèrent si atrempés, qu'estant la première église dressée au diocèse de Mandé, elle fut la dernière où les images furent abattues, & , qui plus est, sans tumulte, ayant esté arrêté d'un commun accord entre ceux des deux religions, que les images seroient descendues de leur place sans les rompre, puis inventoriées & mises en certain lieu pour y estre gardées sous la clef mise entre les mains du sieur de Cremat, rentier du bénéfice. Mais quelques iours après, sans qu'il y eust apparence aucune de fracture des portes & crochetement de ferrures, les images se trouvèrent un matin brûlées en une cheminée du lieu, sans que jamais on ait pu savoir comment ni par qui ces cas avoient esté commis ; & ainsi demeurèrent les maîtres ceux de la religion iusques aux troubles, durant lesquels ils se défendirent si bien, que leurs ennemis furent plus intéressés qu'eux par la guerre.

Dauphiné.  
Les assem-  
blées à  
Grenoble.

En Dauphiné, combien que par l'édit de Rommorantin, interdisant aux iuges royaux la cognoissance du crime d'hérésie, les assemblées fussent interdites, & que par un autre édict, par lequel les emprisonnés estoient eslargis, bannissement fust ordonné contre ceux qui ne voudroient promettre de vivre selon l'église romaine (tous lesquels édicts estoient incontinent publiés avec grandes menaces contre les contrevenans) ce nonobstant, les églises reprindrent incontinent courage le plus coyement qu'elles peurent. Toutesfois, le III. d'avril avant Pâques, fut découverte à Grenoble une grande assemblée d'hommes & de femmes faisant prières à Dieu, en une maison hors la ville, nommée Thionville, où se transportèrent l'évesque de Grenoble, le président Truchon, & plusieurs autres, desquels toutesfois Dieu retint tellement la mauvaise volonté, qu'ils ne firent prisonnier qu'un foliciteur, nommé Guillemain, & un advocat de

la cour, nommé Jean Ponat ; lequel, à la venue des sudsits, avoit pris la parole pour toute l'assemblée, & lequel, avec son compagnon, fut eslargi, dès le lendemain, à la sollicitation d'un sien frère, conseiller du parlement : attendu que, par lettres patentes du roy, telles paisibles assemblées estoient aucunement tolérées. Mais il y eut d'autres officiers ailleurs qui, nonobstant les édicts du roy Charles, adoucissans les précédens, faisoient du pis qu'ils pouvoient ; comme advint à Vienne, au commencement du mois de may M.D.LXI., où furent emprisonnés plusieurs de la religion, & quelques absens adiournés procédant publiquement à la vente de leurs biens meubles. Pareillement, à Romans, ayant esté surprise une assemblée, Gondrin fit démolir le devant de deux maisons, & en emprisonna plusieurs, qu'il vouloit faire pendre & estrangler sur le champ en sa furie ; mais Dieu voulut qu'il se modéra par les remonstrances qui luy furent faites du danger où il se mettoit par telles sommaires procédures contre les édicts du roy ; & fut, en ce mesme temps, publié le sauf-conduit ottroyé à tous ministres qui se voudroient trouver à l'assemblée de Poissy (1), ce qui donna partout grand courage à ceux de la religion pour sortir en public. Advint en ces entrefaites, que Guillaume Farel, allant de son église de Neuchâtel en Suisse, à Gap, ville de sa naissance, & passant par Grenoble (2), y fit une vive & ardente exhortation, comme il estoit personnage plein de zèle de Dieu s'il y en a eu de nostre temps, & les ayant disposés à bien faire, y laissa pour ministre Eynard Pichon (3), pour leur donner courage. Par ainsi, le IIII décembre, y fut faite une belle & grande assemblée en plein iour & à huis ouverts, en la maison d'Antoine Dalfas, advocat en parlement, & une autre encor en la maison de Guillaume Berger, aussi advocat ; de quoy la cour très mal contentée les ayant fait appeler dès l'après dînée, Dieu leur fit la grace

Vienne  
et Romans

Farel prêché  
à Grenoble.

Eynard  
Pichon.

(1) Convoquée pour le 9 septembre 1561. Voy. ci-dessus, page 272.

(2) En juillet 1561 (*France protest.*, V, 68).

(3) Eynard Pichon était pasteur à Dombréon, dans le Val de Ruz, quand il fut envoyé en France (*Bull. de l'hist. du protest.*, XII, 358).

(1) Saint-Germain-de-Calberte (Lozère). Voy. ci-dessus, page 123.

1561.

L'avocat Le  
Roy plaide la  
cause des  
églises.

Défense de  
s'assembler.

de répondre de leur fait si sagement & si constamment, que, sans passer plus outre pour lors, leur maison leur fut baillée pour prison, &, à l'issue du parlement, ceux de la religion ayans demandé audience, elle leur fut accordée au lendemain.

Ce lendemain venu, VI. dudit mois de décembre, pareillement les IX. & X. la cause de ceux de la religion fut plaidée par Philippe le Roy, advocat, en pleine audience, au nom de toutes les églises du païs, & d'un grand nombre de personnes de la ville, remontrant leurs assemblées n'estre illicites, & par conséquent n'estre défendues par les édicts, concluant qu'à ceste cause elles ne leur fussent inhibées, pourveu que tout s'y fist modestement, dont ils offroient caution iusques à deux cens mille escus; &, cas advenant que la cour n'y peust ou n'y voulust pourvoir, requit que le tout fust renvoyé au roy, auquel les Estats généraux avoient présenté pareille requeste, sur laquelle sa Maïesté n'auroit encor pourveu. Un autre advocat, nommé lean Robert, assisté de quatre consuls, & se disans avoir charge du corps de la ville, plaïda tout au contraire, lisant le tout par escrit comme il luy avoit esté baillé, dont on s'esbahissoit, d'autant qu'ayant esté ausdits Estats généraux comme substitut du procureur du païs, il avoit luy-mesme signé la requeste susdite, tendant à fin d'avoir temples; après luy, plaïda de mesmes Nicolas de Beneton, se disant procureur du païs, auxquels s'adioignirent les gens du roy. L'issue fut telle que les demandeurs furent deboutés de leurs requestes & opposition, & qu'il seroit procédé par la cour contre lesdits Dalfas & Berger, avec inhibition de plus s'assembler, & ordonné que nombre de potences seroient dressées par la ville, pour y attacher tous ceux qui contreviendroient aux édicts, avec défenses toutefois de s'entr'injurier, & inunction aux estrangers de vider la ville dans vingt-quatre heures. Durant ceste plaidoirie, les assemblées furent continuées par les maisons; mais, peu après l'arrest donné, elles cessèrent pour quelques iours, estant couru le bruit que Gondrin venoit avec forces pour leur courir sus. Mais voulans ceux de la religion pourvoir à leurs affaires, & se servans de l'occasion de

l'élection annu fait le iour de c de sainte Luc nèrent ordre cheu, les cito l'une que de l acoustumé, y a du parlement, putés, quelque ligation furent r suls; ce qui fu eust poursuivi mais un certain commença de nomination, c toyens fussent cour. Sur quoy lection & différé par ces deux c pendant, au lie vement, appor res sur la cou nant cependant vision, que les favoit estre ca de la religion, trois mois, dur mé d'une parl tume mise er les affaires iu veille de Noël blées recomm és maisons par susdit arrest, rant les vacat tit cachet, po que ceux de l cerchés par le les prisonniers dès auparavant sent eslargis. en différa la puisque ces parlement, il la cour ne fut ques au len Roys, qu'or là venu, à fa 1562, il trou patoires pour disant qu'est l'édic de iu tendoient des puis ledit éci qu'on peust prisonniers neantmoins l rent, & Go ceux qu'il ne cer, attendi

1561.

que ceux de Guyse, absens de la cour eussent regagné leur place, arrivé à Grenoble parla doucement à eux, & mesmes étant survenu quelque tumulte à la boucherie, en laquelle il n'avoit pas tenu à un prestre nommé Marmozin qu'on n'en vint jusques à effusion de sang, il le mit prisonnier avec quelques uns des bouchers, promettant d'en faire faire bonne iustice; mais, pour faire le contrepois, il y en eut aussi de ceux de la religion qui avoient esté batus & outragés qui furent mis prisonniers, & puis après tous furent eflargis à caution. En ces entrefaites arriva l'édit de janvier, qui fut publié le 29 dudit mois, suivant lequel ceux de la religion allèrent prêcher hors la ville, en une cour appartenant à un marchand nommé Bernardin Curial, assise au faux-bourg de Tresclanstre (1) qu'ils avoient fait couvrir d'aix de fustaille en attendant mieux, & continuèrent, nonobstant que tousiours il y eust quelques traverses, jusques au mois de mars.

Publication  
de l'édit  
de janvier.

Provence.

QUANT à la Provence, nous avons dit, au livre troisieme (2), que Mouvans avoit esté contraint de se retirer à Genève : cela fit d'autant plus déborder ceux qui estoient tous acoustumés à toute cruauté, dont ie me contenteray de mettre seulement quelques actes particuliers. Il y avoit en la ville de Cisteron, depuis quelque temps, une église dressée, ayant acoustumé de s'assembler en un temple hors la ville. Advint donc, le 25 de mars M.D. LXI., que ceux de la religion s'y estans rangés à la manière acoustumée, les portes leur furent fermées à leur retour, & refusées l'espace de six mois, durant lesquels les uns furent contraints de se retirer où ils peurent en grande misère : les autres ayans accordé avec ceux qui avoient pillé leurs biens & maisons, estans receus en la ville à certaines conditions par lesquelles tous moyens de se défendre contre les brigans leur estoient ostés, furent traités de telle sorte, qu'ils eussent mieux aimé demeurer dehors.

Sisteron.

Le lundi de Pasques audit an, un

povre homme de Marfillargues ayant esté long temps prisonnier, & finalement délivré par les édiets du roy, fut saisi par la populace, tué sur le pavé, puis à demi brulé, & finalement attaché & arquebousé contre un pau, le tout à l'insluation d'un moine, qui en fit encores tuer sept autres de mesme façon trois iours après. Et pource que le procureur de la dame d'Aramon faisoit prendre informations contre quelques séditieux, il fut aussi tué dans sa maison, & ietté dans la rivière du Roine (1).

A Aix, ville capitale du pais, le sieur de Flassans, homme d'esprit mutin, & vicieux en toutes sortes, étant premier consul és festes de Pentecoste audit an M.D.LXI., ayant convoqué en la maison du président de Laurris, les consuls des principales villes de Provence, & certains députés des communes, fit en forte qu'il fut conclu de chasser ceux de la religion. Cela fut cause que non seulement plusieurs gentilhommes & autres personnes notables furent chassés avec grande violence, mais aussi quelques uns meurtris par la furie de la populace, de laquelle Flassans se rendit chef & conducteur. Peu après, sous ombre & couleur de se défendre contre ceux de la religion esbandus par le pais, furent murées toutes les portes de la ville d'Aix, fors deux, l'artillerie mise sur les tours & clochers, & quelques soldats levés par le clergé. A quoy ne peut iamaïs remédier le comte de Tandes, gouverneur & lieutenant général du roy en Provence (2). Ces infolences & confusions horribles ayans duré jusques après le colloque de Poissy, & ayans mesmes esté renouvelées quasi par toutes les villes de Provence, au retour des prélats (entre lesquels l'évesque de Cisteron estoit un vray boutefeu, tenu cependant pour un boufon & maquereau de cour, & des plus afnes de son rang) finalement le roy attendant l'issue de l'assemblée qu'il vouloit faire & qu'il fit puis après, au mois de janvier, à S. Germain en Laye, des plus sages & renommés présidens & conseillers de tout le royaume, députa le sieur

1561.  
Massacre de  
Marsillargues.

Aix.  
Le sieur de  
Flassans.

(1) Cette cour parait être celle qui existe encore aujourd'hui dans la vieille rue du faubourg Tres-Cloistres, sous le nom de cour Maréchal.

(2) Page 209.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 619.

(2) Claude de Savoie, comte de Tende (1507-1566), gouverneur et sénéchal de Provence. Voy. ci-dessus, page 206.



1562.  
Crussol  
en Provence.

comte de Cursol, homme de grand nom & autorité, accompagné de Fumée, grand rapporteur, Ponat, conseiller en la cour de parlement de Grenoble, commissaires pour le pays de Provence, auxquels fut aussi baillée particulière charge de cognoître des malversations de la cour de parlement d'Aix, & Quelin & de la Chaux, conseillers au parlement de Paris pour le Languedoc, afin de pourvoir à la tranquillité desdits pays, en chassiant les séditeux selon qu'ils trouveroient estre requis.

Il arrive  
à Tarascon.  
22 janvier.

SUIVANT donc ceste commission, estant Cursol parti de la cour le X. décembre, arriva finalement à Tarascon le XX. de janvier M.D.LXII., après avoir fait ce qu'il avoit peu pour le repos public en passant par Lyon, & de là en divers endroits de Daulphiné. De là, accompagné du comte de Tandes, s'arresta au lieu de Marignane, à quatre lieues de la ville d'Aix, qui s'estoit le plus desbordée, & par laquelle il délibéra de commencer le reiglement de tout le pays. Ayans donc lesdits sieurs comtes de Cursol & de Tandes envoyé à Aix le viconte de Cadenet, pour restablir le tout en son premier estat, l'entrée luy fut refusée par Flassans & autres ses adhérens; mais y estant renvoyé pour la deuxiesme fois, alors vindrent à eux, de la part de la cour de parlement, le président Faveau avec les gens du roy, & des principaux de la chambre des comptes, qui filèrent doux, remettans toutes ces fautes sur Flassans & ses complices. Deux consuls aussi y arrivèrent & l'asseffeur, remonstrans les causes qui les avoient esmeus à murer leur ville, accusans fort ceux de la religion, & requérans que la ville fust laissée en tel estat, sans y mettre garnison, dont ils se disoient estre exempts par leurs privilèges. Ceux de la religion, au contraire, faisoient infinies plaintes des violences & extorsions intolérables à eux faites contre les édits exprès du roy. La résolution fut que, selon la commission baillée au viconte de Cadenet, les portes feroient démurées, l'artillerie retirée, les soldats licentiés, & feroit pourveu à la paix de la ville comme il ferait trouvé expédient pour la paix publique & service du roy, avec punition des coupables par bonne & briefve iustice. Et, quant à Flassans, pour ce

Le viconte de  
Cadenet  
à Aix.

qu'ayant esté mandé par deux fois, il s'excusoit sur ce qu'il disoit qu'il craignoit ses ennemis, il luy fut commandé pour la troisieme fois de venir avec bonne escorte à luy envoyée. Ceste iussion entendue à Aix, Flassans, au lieu d'obéir, après avoir en vain essayé d'empescher l'exécution de ce que dessus, se retira pour faire du pis qu'il pourroit, comme il sera dit cy-après. Cela fut cause que, par contumace, à la requeste & conclusion des gens du roy, il fut privé de son consulat, & fut obéi le viconte de Cadenet. Cela entendu par le comte de Cursol, après avoir envoyé en la ville telles forces qu'il luy pleut, y estant entré le V. de février, vérifia le lendemain son pouvoir en la cour de parlement, & quant & quant il installa les commissaires envoyés avec luy de par le roy, avec bonnes & vives remonstrances à ladite cour, grandement chargée de plusieurs concussions dont les commissaires devoient cognoître. Puis il fit publier l'édit de janvier, suivant lequel ceux de la religion furent réintégrés avec exercice de leur religion dehors la ville. Ce fait, afin d'empescher la meschante volonté de Flassans, les armes furent ostées de la main du peuple, selon l'édit du roy du mois d'octobre précédent, & mises en bonne garde en la maison de la ville. Les autres consuls & conseillers complices de Flassans, ou suspects, furent desmis & autres tous nouveaux subrogés en leur place, à la nomination d'aucuns du parlement, ensemble des gens du roy. Ceux de la religion, le mesme iour de la publication de l'édit, choisirent pour le sermon un lieu hors la ville sous un pin, duquel il a esté beaucoup depuis parlé, pour les plus que barbares & non iamais ouïes cruautés qui puis après y furent commises (1).

1562.

Résistance de  
Flassans.

L'exercice est  
autorisé.

Flassans prend  
les armes.

POUR revenir à Flassans, se voyant ainsi désappointé avec ses compagnons, ils tirèrent droit à Brignoles, où ils trouvèrent une compagnie qui se dressoit par commandement du roy, laquelle ils rompirent & en tuèrent six

(1) Ce pin, situé hors la porte Saint-Jean, et si tristement célèbre dans l'histoire du protestantisme provençal, était, au rapport de Crespin (*Hist. des martyrs*, fol. 681), un arbre « haut et droit, un des plus beaux qui se peut voir de son espèce... le fruit qu'il portoit estoit très excellent & recommandé. »

1562.

ou sept, le reste se sauvant à la fuite. Puis ayant assemblé tous les gens, sortit en campagne avec enseignes déployées, & peintes de deux clefs du pape, ayant chacun soldat un cha-pelet pendu au cou, marchant devant eux un cordelier portant un grand crucifix de bois, comme ils ont acoustumé de porter es mortuaires. Après cela, ayant fait crier que chacun cherchast soigneusement ceux de la religion pour les faire mourir, ou autrement les garder selon la volonté de ceux qui les pourroient prendre, cela fut exploité de telle sorte qu'autant qu'ils en peurent attrapper par tous les lieux où ils marchaient, autant en faisoient-ils mourir, les uns dès lors qu'ils les avoient pris, les autres après longue prison & grosse rançon. Et quant aux femmes & aux filles, la plupart estoient violées, les autres réservées pour estre mariées à ceux de leur bande comme bon leur sembloit, & afin que les mariages fussent plus riches, les parens & autres qui pourroient faire partage avec elles, estoient forcés de leur donner en contract de mariage tous leurs biens, ou bien passer par le fil de l'épée. Entre autres cruautés, celle-cy n'est à oublier pour monstrier le zèle de ces bons défenseurs de leur foy catholique, c'est qu'un des principaux favoris de Flaffans, lorsque ces troupes entrèrent à Signe (1), y ayant trouvé sa sœur qui estoit de la religion, la fit forcer en sa présence par le cordelier porteur de crucifix, qui n'en fit aucune conscience, & d'abondant par cinq ou six autres, & finalement luy fit flamber du lard sur le ventre, comme sur un cochon qu'on rostiroit. Ayans ainsi quelque temps couru le país, ils vindrent assiéger le chasteau de Besse (2), près de Brignoles, auquel plusieurs de la religion s'estoient retirés, là où ils ne peurent rien faire, y ayant esté pourveu par la diligence de Mouvens qui dresseoit une compagnie en ce quartier-là par l'ordonnance des comtes.

Massacres et  
autres  
cruautés.

Flaffans est  
condamné  
comme rebelle.

COMME ces choses se démoient, Curfol & Tandès, essayans en vain d'appaïser le tout par douceur & remontrances faites à Flaffans & aux siens, le bruit arriva de la réconciliation du roy de Navarre avec la maison de Guise,

& des desseins tous manifestes de rompre l'édicte de janvier, ce qui enfla tellement Flaffans, qu'il fut forcé de venir aux armes après l'avoir fait adjoûner à trois brefs iours, & fait condamner comme rebelle. Or, estoit Flaffans à Brignoles, lieu de petite défense, & s'estoient plusieurs de ses soldats escoulés pour décharger leur butin en leurs maisons, ce qui luy fit prendre la route de Barjols (1) par les montagnes, craignant la cavalerie & autres forces desdits sieurs comtes, qui s'assembloient à saint Maximin. Advertis de cela, les comtes y envoyèrent Senas & Mouvens avec leurs compagnies d'arquebouziers, lesquels ayans trouvé les portes closes, & s'estans retirés au village de Varages (2), à une lieue près de la ville, ils furent tantost assaillis par Flaffans & toutes ses forces, & ayans combattu sans quitter la place tant que la munition leur dura, iusques à venir aux pierres, finalement se retirèrent à saint Maximin, & Flaffans entra dans Barjols, accompagné de douze à quinze cens hommes. Alors les comtes ayans assemblé leurs forces iusques au nombre de vingt enseignes de gens de pied (ausquelles commandoient le sieur de S. Auban & le baron des Adrés (3), arrivé en poste pour commander comme colonnel les légionnaires de Dauphiné & Provence), le siège fut mis devant Barjols. Pendant ce siège, Ventebren (4), qui estoit de la ligue de Flaffans, faisoit une levée en la Camargue, à l'entour d'Arles & Tarascon, & ayant entendu que le capitaine Manty (secrètement dépesché par eux pour aller en cour), avoit esté pris & arrêté par le commandement des comtes, dans le chasteau de Beaucaire, y entra d'emblée avec 60 ou 80 de ses amis, & trouvant le capitaine du chasteau, qui est aussi viguier de la ville, en son siège iudicial, le print & emmena dans Tarascon, là où il le contraignit pour sauver sa vie, escrire à sa femme qui estoit dans ledit chasteau de Beaucaire, qu'elle dé-

1562.

Sénas et Mou-  
vens marchent  
contre lui

Le sieur de  
Ventabren.

(1) Barjols (Var), à six lieues E. d'Aix.

(2) Varages, canton de Barjols (Var).

(3) François de Beaumont, baron des Adrets (1513-1586), que ses cruelles représailles envers les catholiques ont rendu tristement célèbre.

(4) Jean de Quiqueran, sieur de Ventabren.

(1) Signes (Var), canton de Beausset.

(2) Besse-sur-Issole. Voy. ci-dessus, p. 45.

1562.

livraſt Manty. A quoy ceſte femme n'ayant voulu aucunement obéir, & ſe voyant Vantebran par ce moyen déçu de ſon eſpérance, il laſcha le capitaine, à la ſolicitation de pluſieurs de ſes amis, & de là ayant mis à cheval tout ce qu'il peut (pour lequel eſſet il enleva tous les chevaux d'Arles & des métairies de la campagne), ſe jetta dans ſainct Remi (1), où il ſaccagea ceux de la religion, attendant le renfort qui luy avoit eſté promis d'Avignon.

Les comtes  
aſſiègent  
Barjols.

CES choſes, avec la démonſtrance qui ſe faisoit quaſi par tout le pays, de ſ'eſmouvoir à bon eſcient, contraignoient les comtes de ſe haſter d'aſſaillir & prendre Barjols s'ils pouvoient, devant que ce mal empiraſt. Or, eſt ceſte petite ville aſſiſe au pied d'une montagne en une profonde baricave qui fait une fort petite plaine cernée de montagnes par derrière, & de hauts tertres par devant, en forme de théâtre, deſquels on la voit en bas arrouſée d'un petit ruiſſeau qui bat le pied de la muraille. La ville s'eſtend par un pendant fort roide contre la montagne, au haut de laquelle en une bien petite plaine, eſt aſſis un châteaueu à cavallier de toute la ville, compoſé d'une bonne eſtoffe & défensable ſans canon, comme auſſi la ville eſt fermée d'une bonne & continuelle muraille, à l'abordée de laquelle ſe préſente le bourg clos comme en forme de croiſſant & fortiſié par Flaſans, qui ſ'y eſtoit logé, ayant percé les maiſons pour entrer de l'une en l'autre & retiré tous les meubles dans la ville. Il y avoit donc bien peu d'apparence de l'avoir en peu de temps, veu que les aſſaillans n'avoient que quatre petites pièces de campagne. Ce nonobſtant, s'eſtans campés les aſſaillans, non toutesfois ſans grandes & rudes eſcarmouches, en la petite plaine qui eſt devant le bourg, S. Auban qui avoit aperceu un endroit de muraille ſeiche, y mena ſes ſoldats, lesquels avec piques & halebardes ayans ouvert la breſche, l'aſſaut y fut livré le VI. de mars, environ onze heures du matin, lequel ceux de dedans ſouſtindrent du commencement. Mais ſe ſentans preſſés & leur retraite prochaine & ſeure, n'eſtans

L'aſſaut eſt  
donné.  
6 mars.

auſſi la pluſpart de telles rencontres, ſe retirer, mais ſi la retraite fut conſans voyant cela abandonna la ville. Les aſſaillans maîtres de la ville l'ignorance du chef un homme fort préveu ce qui pouvoit médié, comme il qui advint. Ceux en ceſte fureur par l'eſpée plus de entre ceux là n'e cordelier, lequel crucifix, ſ'oſa pré vans qui n'en eut ce défordre, les meurtre le pluſtoſ ble, y eſtant envoi eſſet le ſieur de comte de Tandé récita une choſe de deux compagnies Mérindol, qu'il a chemin à genoux rendans graces à auſquels ayant de tenoient là, les a butin, reſpondit pour la gloire de roy, ils ne s'eſtoient qu'il avoit ſalué victoire obtenue des biens d'autr réſ pour rendre victoire, & attendent qui leur ſe ſoient ne s'eſtoient choſe controuvé compagnies la r bien fait leur de

La ville ainſi retirés dans le nance de ſe défendre y eſtans aſſiégés demandé à par d'une arquebou Roquette, qui neantmoins, la rendirent à cor ainſi rendu, que ditieux & crim Entrages & Lai eurent la teſte reſt des commi requeſte du ſieur der Baudimant

(1) Saint-Rémi, à trois lieues d'Arles (Bouches-du-Rhône).

1502.

très mal depuis. Le reste fut envoyé en sa maison. Les plus précieux meubles & marchandises de la ville furent rendus aux habitans sous condition de fournir quelque argent pour contenter les soldats, dont toutesfois ils ne payèrent rien puis après. Et fut laissée là seulement une compagnie de gens de pied en garnison à leurs despens, pour la rébellion commise d'avoir fermé les portes à ceux qui leur avoient esté envoyés, & receu au mesme instant la troupe de Flafians. Après cest exploict, on délibéra de poursuivre Ventebran, s'estant Flafians retiré à Porquerolles (1), un fort

(1) Porquerolles, la plus occidentale des Iles d'Hyères.

appartenant au sieur de Carfès, son frère, dans les isles d'Hières. Mais Ventebran ayant ouï le vent de ce que dessus, abandonna S. Remi, se sauvant en Avignon. Il restoit bien peu à pacifier en tout le pais, quand Curfol, estans les choses bientoit & du tout changées à la cour, receut letres de la royne luy commandant de passer par un quartier de Languedoc, pour y mettre ordre, & cela fait, la venir trouver avec la plus grande diligence qu'il pourroit. Ce neantmoins, les comtes, devant que partir, ordonnèrent garnison à chacune des villes, de sorte que toute la province fut en bon repos & tranquillité pour lors.

Le pays est  
pacifié.

# HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

## DES ÉGLISES RÉFORMÉES

### AU ROYAUME DE FRANCE

#### LIVRE VI

CONTENANT LA SUITE DES CHOSES ADVENUES  
NEUFVIESME

1562.  
L'église de  
Paris est émue.

Les nouvelles du massacre de Vassy tant estrange, ioint qu'on voyoit évidemment les préparatifs du prévost des marchands, & autres turbulens de la suite, & ce qu'on entendoit & voyoit du roy de Navarre, esmeurent grandement l'église de Paris & toutes les circonvoisines. La royne avoit emmené le roy à Monceaux, où estoit aussi le roy de Navarre. Monsieur le prince de Condé estoit à Paris, vers lequel grand nombre de noblesse de la religion s'affembloit de toutes parts, pour adviser à ce qui seroit de faire, si le mal passoit plus outre, comme il y avoit grande apparence. Les ministres (1) furent appelés par le mares-

chal de Montbrun de l'Isle de France, vis qu'il seroit bieu peu de iours [à] l'advenir d'éviter sédition : neant iamaïs s'accorder ne seroit donner adversaires, & l'ordonnance pour l'observer. Certains de l'église s'affemblèrent entre lesquels eurent comment on se doit entre le duc de Guise festement d'un édits & suiets du folu, combien que très bons moyens vint, & peut-estre conte de son fait premièrement on d'en demander le dinaire, ne s'adresser au parlement, notable droit au roy, v

(1) Les ministres de l'église de Paris étaient à ce moment Antoine de La Roche-Chandieu, alors âgé de vingt-trois ans (voy. ci-dessus, pages 19 et 24), Alexandre Godion de l'Estant, qui prêchait habituellement à Popincourt, enfin Jean Malot et Jean Virel (alias Viret), que nous avons déjà vus assister au colloque de Poissy. Jean Malot

prêchait « au lieu des faulxbourgs S. Marc protest., I, 255 ; II, 3

1562.

Francourt et  
Bèze devant le  
roi.

d'un tel fait. Suivant ceste résolution, furent envoyés à Monceaux un nommé Francourt (1), au nom de la noblesse, & de Bèze au nom de toute l'église, pour demander iustice au roy, lesquels ayans obtenu audience en la présence de la Maïesté, de la royne sœur, du roy de Navarre, des sieurs de Sanfac (2) & de la Chapelle des Urins, firent une bonne & vive remontrance de ce que dessus, & des pratiques & menées toutes manifestes de quelques uns, desduisans aussi les grands maux qui ne pouvoient faillir d'en sortir, si iustice n'estoit faite d'un tel acte; la royne fit gratuite réponse, promettant que bonnes informations seroient prises & que, pourveu qu'on se contint, on pourvoiroit à tout, espérant que le sieur de Guise ne poursuivroit son chemin vers Paris, comme elle luy en avoit escrit. Le roy de Navarre ne se peut alors contenir, chargeant ceux de l'église de ce qu'ils alloient avec armes aux prédications; auquel il fut respondu par de Bèze, que les armes entre les mains des sages portoient la paix, & que le fait de Vassy monstroït combien cela estoit nécessaire à l'église, si on n'y pourvoyoit autrement & comme le cas le requéroit, dont il le supplioit très humblement, au nom de l'église, qui iusques alors avoit eu tant d'espérance en luy. Le cardinal de Ferrare, légat, survenu en ceste compagnie pour empescher que quelque bien ne s'y fust, commença de mettre en avant la sédition de saint Médard (3), [ce] qui esmeut ledit de Bèze d'en faire en brief le récit, comme celuy qui y avoit esté présent, de sorte qu'il luy ferma la bouche, demandant tousiours iustice contre le sieur de Guise, qu'on savoit venir en armes comme en temps de guerre, dont nul bien ne pouvoit advenir. Adonc le roy de Navarre se déclara du tout, disant que qui toucheroit du bout du doigt au duc de Guise, (qu'il appelloit son frère), le toucheroit au corps; sur quoy de Bèze l'ayant supplié très humblement de l'escouter en patience, comme celuy qu'il cog-

Attitude du roi  
de Navarre.

Réponse de  
Bèze.

noissoit de longtemps, & que luy-mesme avoit fait revenir en France pour servir au repos d'iceluy, luy remontra que la voye de iustice estoit la voye de Dieu, dont les roys estoient detteurs à leurs pauvres suiets, & que demander iustice n'estoit pas endommager aucun. Et pour ce que ledit roy de Navarre, excusant le fait de Vassy, avoit dit que le mal estoit advenu pour avoir ietté des pierres contre ledit duc de Guise qui n'auroit peu sur cela retenir la furie de ses gens, & que les princes n'estoient pas pour endurer d'estre frappés de coups de pierres, de Bèze, après avoir répliqué que, si cela estoit ainsi, ledit sieur de Guise en seroit quitte en représentant ceux qui auroient fait une telle faute, adiouta finalement ces propres mots: « Sire, c'est à la vérité à l'église de Dieu, au nom de laquelle ie parle, d'endurer les coups, & non pas d'en donner. Mais aussi vous plaira-il vous souvenir que c'est une enclume qui a usé beaucoup de marteaux (1). » Dieu voulut que ceste parole luy fust dite, & que nonobstant cela, de Bèze revint sain & sauf, s'estant acquitté d'une commission assez hazardeuse. Le duc de Guise, cependant, fut visité à Nan-teuil par le connestable & trois de ses enfans qu'il festoya l'espace de deux iours; de là finalement il se rendit à Paris, où il entra accompagné du connestable, duc d'Aumale, mareschal de saint André, du sieur de Randan, & autres de leur parti, environ trois heures après midi, par la porte S. Denis, y estant receu par le prévost des marchands, qui luy alla au-devant avec grande compagnie. Et luy fut crié à l'entrée par les rues: « Vive Guise! » comme on crie: Vive le roy! vive le roy! La mesme aprèsdînée, la prédication se faisoit en un lieu appelé Jérusalem, sur les fossés des faubourgs S. Iaques (2). Le prince de Condé y alla, accompagné de sept à huit cens chevaux, de sorte que, quasi en un mesme temps que le duc de Guise entroit en la ville par la porte S. Denis, ledit sieur prince, qui avoit son logis en la rue appelée de

1562.

Une enclume  
qui a usé bie  
des marteaux.

Le duc de  
Guise et le  
prince de  
Condé à Paris

(1) Gervais Barbier ou Le Barbier, sieur de Francourt, était chancelier du roi de Navarre (*France protest.*, I, 237).

(2) Louis Prévost de Sansac, vaillant capitaine, que le roi Henri II avait fait gouverneur des enfans de France.

(3) Voy. ci-dessus, page 362.

(1) La vignette du titre de la présente édition rappelle ce mot historique de Théodore de Bèze.

(2) Cette rue s'appelle encore aujourd'hui rue des Fossés-Saint-Jacques, entre la rue Saint-Jacques et la rue d'Ulm.

Grenelles, rentroit à l'opposite par la porte S. Iaques, tous deux bien accompagnés, & faloit que ces deux trains se rencontrassent en partie, ce qui donnoit opinion qu'il y auroit quelque rencontre. Mais Dieu voulut que pour ceste heure-là les uns se contentèrent de saluer les autres en passant. Qui plus est, ce iour & heure mesmes, les ministres de l'église de Paris furent receus en Chastelet, ayans fait le serment selon ce que porte l'édic de ianvier (1).

LA royne en ces entrefaites, ayant emmené le roy à Fontainebleau, se comportoit tellement qu'elle s'entretenoit des deux costés. Le Triumvirat tenoit conseil tous les iours, faisant venir les gens du roy, présidens, conseillers & officiers de la ville, faisant entendre que c'estoit le vray conseil du roy, veu qu'il estoit tenu par les principaux officiers du royaume; & pour excuse de ce qu'ils s'arrestoient à Paris ainsi accompagnés, ils alléguoient à la royne que le prince de Condé y estant aussi avec grande compagnie, la ville, craignant d'estre sacagée, les avoit priés de demeurer pour la garder. Le prince, d'autre costé, estant requis, & plus que supplié par ceux de la religion de les prendre en sa protection, sous le nom & autorité du roy & de son édic, faisoit à Paris ce qu'il pouvoit, & mesmes envoyoit d'heure à autre vers l'amiral, afin qu'il vint en diligence, & n'oubliast rien de ce qu'il pourroit faire pour remédier à ces premiers commencemens. Mais comme, par une secrète destinée, les principaux & plus riches de l'église de Paris, voire qui avoient affés de quoy soutenir bon nombre de gens à un besoin, ([ce] qui estoit le vray moyen de réprimer l'audace de leurs adversaires & d'empêcher la guerre civile), se montrèrent si froids, encores que ledit sieur prince leur offrist bonne caution de dix mille escus seulement qu'il demandoit pour faire teste dedans Paris, qu'à grand' peine, en cinq ou six iours, se peurent

fournir seize cens escus, qui fut le premier fond des deniers fournis pour ceste guerre.

L'AMIRAL & le sieur d'Andelot, son frère, advertis de ces choses, taschoient d'un costé de persuader à la royne de mener le roy à Orléans, sur quoy elle leur faisoit bonne response, & se préparoient aussi de venir recueillir le prince à Paris pour tous ensemble tirer vers Fontainebleau les premiers, & pourvoir cependant à la ville de Paris. Mais cela se fit avec telle longueur que le prince quoy qu'on luy remonstroit qu'il faisoit comme Pompée, lequel commença la guerre contre César en luy quittant volontairement la ville de Rome, dont très mal luy en print, se résolut d'aller en fa maison de la Ferté sur Jouarre (1), pour y visiter la princesse sa femme, qui estoit prestée d'accoucher, ayant toutesfois adverti l'amiral & d'Andelot, qu'il prendroit son chemin par la ville de Meaux, afin d'aviser ensemble ce qu'ils auroient à faire.

NE faut icy oublier un acte digne de mémoire, c'est que le roy de Navarre estant lors venu à Paris pour conclure avec le Triumvirat leurs délibérations, ils advisèrent tous ensemble de faire une procession solennelle à sainte Genevieve, qu'on appelle. Cela rapporté à ceux de la religion, advint, comme les principaux de l'église estoient assemblés afin de pourvoir à leurs affaires, pour l'apparence qu'il y avoit que leurs ennemis se pourroient servir de ce moyen pour esmouvoir le peuple & leur courir sus, [que] certains personnages, gens de fâict & de bien, se présentèrent à l'assemblée, demandans si en bonne conscience ils pouvoient faire iustice de celui qui avoit ainsi contrevenu à tout droit divin & humain, & contre les édits exprès du roy, massacré les pauvres frères de Vassy, ensemble de ses adhérens, brans notoirement la ruine du royaume par une guerre civile, attendu qu'il n'y avoit apparence d'en avoir iustice par la voye ordinaire, & qu'il conffoit de tels crimes dont il sembloit que la tranquillité du royaume & la conservation de l'estat s'ensuivroit, & s'offroient d'avantage, après l'exécution dont ils se faisoient forts avec l'ayde

(1) « Les ministres seront tenus se retirer par devers nos officiers des lieux pour iurer en leurs mains l'observation de ces présentes & promettre de ne prescher doctrine qui contrevienne à la pure Parole de Dieu selon qu'elle est contenue au symbole du concile Nicène & es livres canoniques du vieil & nouveau Testament » (page 367).

(1) La Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne), à trois lieues de Meaux.

1562.

Une faute commise.

La procession de S<sup>te</sup>-Genevieve.

Fera-t-on justice du duc de Guise?

1562.

Le roi à Fontainebleau.

Les préparatifs du prince de Condé.

La tiédeur de l'église de Paris.

1562.

de Dieu sans qu'il y eust grand eschet, de se présenter en iustice, & de rendre [compte] de leur fait, le royaume estant en paix, & bonne iustice y estant establie. La résolution qui leur fut donnée porta qu'il falloit attendre l'issue de la promesse faite par la royne, & que, devant que venir à telles voyes extraordinaires, il valoit mieux souffrir ce qu'il plairoit à Dieu, se mettant seulement sur la défensive si la nécessité amenoit les églises à ce point; mais que, quoy qu'il fust, il ne falloit les premiers desgainer l'épée, c'est à dire faire ouverture à la guerre, qui caufoit infinies misères & calamités.

Le prince  
quitte Paris.

Pour revenir au prince, ayant fait entendre au cardinal de Bourbon, son frère, envoyé de nouveau pour gouverneur en la ville de Paris, que si le duc de Guise, pour laisser la ville hors de soupçon de toute esmeute, sortoit par une porte, il se retireroit aussi par l'autre; & sur ceste délibération, départit de Paris, en la compagnie de neuf cens à mille chevaux, se rendit à Meaux le lendemain, où arriva aussi l'Amiral & tost après d'Andelot, avec bonne troupe de gentilshommes, bien marris de n'avoir peu joindre le prince dans Paris, d'autant que le prince ne fut pas plus tost sorti que bonnes & fortes gardes furent mises aux portes, avec plusieurs compagnies levées par la ville, sans toutefois empêcher encores totalement l'exercice de la religion suivant l'édict. Ces seigneurs ainsi assemblés à Meaux, entre lesquels aussi se trouva le seigneur de Soubise (1), chevalier de l'ordre & digne de grande charge, firent une autre très grande faute. Car, au lieu d'aller droit à Fontainebleau, sans marchander, pour se faire forts auprès du roy & de la royne, ([ce] qui estoit le second moyen d'empêcher que le mal ne passast plus outre, ou bien d'avoir un merveilleux avantage sur leurs ennemis), il se délibérèrent de temporiser, & envoyèrent vers la royne pour favoriser sa volonté. Leurs ennemis qui estoient à Paris ne firent

Une seconde  
faute.

(1) Jean de Parthenay-Larchevesque, sieur de Soubise, l'un des plus vaillants et des plus fidèles soutiens du parti huguenot. Les Mémoires de sa vie, écrits par un de ses serviteurs, ont été imprimés pour la première fois dans le *Bull. de l'hist. du protest.*, tomes XXIII et XXIV. Ils viennent d'être publiés à part, avec une préface de M. Jules Bonnet.

pas ainsi, tirans droit à la cour, & fut en danger de sa personne le sieur de Bouchavanes (1), qui y avoit esté envoyé le dernier par le prince. Lequel ayant reçu ces nouvelles l'avant-veille de Pâques, expédia quant & quant de bonnes lettres aux églises des principales villes depuis Orléans jusques à Angers, voire jusques à Poitiers, & ailleurs de toutes parts, pour advertir un chacun comme les dessus-dits, après le massacre de Vassy, s'estant débordés jusques à se saisir de la personne du roy, de la royne & de messieurs frères du roy, il estoit nécessaire pour la conservation de l'estat qu'on se fassit des villes & passages, le plus paisiblement toutesfois que faire se pourroit, & d'un commun accord avec ceux de l'autre religion s'il estoit possible, comme de sa part il estoit résolu d'exposer sa personne & tout ce qui seroit en son pouvoir, pour maintenir l'estat du royaume & les édits, & venger le tort fait à la personne du roy & aux siens, les priant aussi de s'y employer selon le devoir qu'ils avoient à Dieu, au roy & à leur patrie; car, de fait aussi, les dessus-dits avoient tellement gagné le roy de Navarre, que non contents d'estre venus ainsi en armes à la cour, craignans le courage & les forces du prince qui croissoient d'heure à autre, & qui se résolvoit de les aller attaquer, ils contraignirent la royne de venir avec eux à Melun, luy ayant dit le roy de Navarre que, quant à la personne du roy, il le mèneroit à Melun pour la sûreté (disoit-il) d'icelui, & qu'elle le suivist puis après si elle le vouloit. Ainsi arrivèrent à Melun, la mère tenant la meilleure contenance qu'elle pouvoit, & le fils pleurant à chaudes larmes. Et furent logés au chasteau de Melun, où l'on disoit qu'il y avoit plus de cent ans qu'on n'avoit logé autres que certains prisonniers. Entendant cela ledit sieur prince, & ayant bien tard aperçu les deux fautes qu'il avoit faites, il envoya madame la princesse en sa maison de Muret (2), & après avoir fait la Cène à Meaux le jour de Pâques XXIX. de mars, tira droit au pont S. Clou,

Lettres aux  
églises.

On amène le  
roi à Melun.

(1) Antoine de Bayancourt, seigneur de Bouchavannes, était lieutenant de la compagnie du prince de Condé.

(2) Muret, canton d'Oulchy (Aisne).



1562.

où il arriva le lendemain à dîner, trouvant de pas en pas des forces se venans joindre à luy. Ceux de Paris entendans que le prince estoit si près d'eux, furent en tel effroy que les chaines des rues en furent tendues avec grand alarme, courant le prévost des marchands par les rues comme si tout eust esté perdu, & luy fut envoyé par le cardinal de Bourbon, son frère, lors gouverneur de Paris, le sieur d'Alaigre (1), pour le prier de ne s'efforcer d'entrer dans la ville, & ne donner commencement à guerre ouverte. Le prince, qui ne demandoit qu'à gagner le pont pour tirer droit à Orléans, envoya dire à son frère que, pour l'amour de luy, il ne s'efforceroit encores d'y entrer, pourveu que le pont ne luy fust fermé; cela luy fut accordé très volontiers; de là il tira droit à Montlehery (2), là où ayant nouvelles de ceux de l'église de la ville d'Orléans, demandant instamment que quelque seigneur de commandement y fust envoyé bien secrètement pour les dresser en ce qu'ils auroient à faire, il fut résolu que trois gentilshommes leur seroient envoyés, lesquels y arrivèrent le lendemain au soir, premier iour d'avril M.D.LXII. & furent logés en bon lieu sans aucun bruit.

Or, quant à l'estat de la ville d'Orléans, nous avons veu comme, depuis le mois de may de l'an précédent, les assemblées publiques ayans commencé, continuoient paisiblement & croissoient de iour en iour en repos, sans que l'un offensast l'autre, iusques aux nouvelles du massacre de Vassy, qui donna occasion à ceux de la religion de se tenir sur leurs gardes & de s'assembler avec quelques armes, ce que Innocent Tripiér, sieur de Monterud, lieutenant au gouvernement d'Orléans en l'absence de monsieur le prince de la Roche sur Yon, ne trouva mauvais ni estrange après en avoir entendu la cause, & mesmes se servoit ordinairement de ceux de la religion pour la garde de la ville; mais sitost que le roy & la royne furent entre les mains du Triumvirat, qui ne faillit de l'avertir en diligence

sous le nom du roy de bien munir la ville, pour empêcher que le prince, qu'ils descouvrirent prendre ceste route, n'y eust entrée, il changea aussitost d'avis, taschant d'introduire secrètement en la ville la compagnie du sieur de Cipierre. Ceux de la religion réformée ayans descouvert cela, se délibérèrent d'y pourvoir pour conserver la ville au roy, & maintenir la liberté à eux ottroyée par l'édicte. Cela estant arresté entre bien peu de personnes, ils le firent entendre au prince de Condé, comme a esté dit cy-dessus. Or, ce premier iour d'avril, l'édicte de janvier fut publié, afin qu'on alast prescher hors la ville, & furent appelés les ministres & anciens par Monterud, les requérant de luy promettre de luy ayder à ce qu'aucun n'entraist dans la ville, taschant par ce moyen ou de les gagner contre le prince, ou de descouvrir pleinement leur intention. Mais on ne luy rendit response pour ce iour-là, ce qui l'effeint d'envoyer toute la nuit vers les garnisons qui estoient à Baugency, afin qu'elles entraissent dans la ville à portes ouvrantes. Davantage, pour mieux couvrir son entreprise, il fit faire le guet de ceste nuit-là à ceux de la religion, qu'il renvoya le matin, mettant ceux de la religion romaine en leurs places pour la garde du iour. Ce mesme soir estoient arrivés en la ville les trois gentilshommes que nous avons dit avoir esté envoyés de la part du prince, avec lesquels ceux de la religion avoient pris conseil; on donna ordre que, la nuit mesme, trois cens hommes se retirèrent es maisons prochaines de la porte saint Jean, de laquelle on se vouloit asséurer. Et fut le reste de la religion adverti de se tenir prest & en armes en leurs maisons. Le matin venu, Andelot, qui avoit couché à Sercotes (1), village distant de la ville du chemin d'une heure ou environ, en fort petit équipage entra en la ville, sans qu'aucunement on y print garde, s'en alla droit au lieu qu'on luy avoit remarqué. Et, combien que le sieur de Monterud eust garni les portes de ceux de la religion romaine, si ne sceut-il tant faire qu'il n'y en eust d'autres entremeslés, lesquels ayans descouvert quelques uns de la compagnie de Cipierre qui com-

1562.

Condé se  
dirige  
ir Orléans.

Monterud  
prend ses  
dispositions.

Le sieur de  
Monterud,  
gouverneur  
d'Orléans.

Arrivée  
d'Andelot.

(1) Sans doute Antoine Allègre, sieur de Millaut (*France protest.*, II, 453).

(2) Ou Monthéry (Seine-et-Oise), à cinq lieues de Paris.

(1) Cercottes, canton d'Artenay (Loiret).

1562.

mençoient d'entrer à la file, furent causé qu'on les mena à Monterud qui les advoua, & se voyant descouvert, ayant aussi receu advisement qu'il y avoit gens armés à la porte saint Jean, y accourut, & de fait la ferma & se saisit des clefs. Mais lors fortant Andelot & ceux qui estoient advertis de se tenir prests se rengens soudainement droit vers luy, Monterud se retira en son logis, & fut ouverte la porte à force de marteaux & tenailles, s'estans au mesme instant ceux de la religion réformée espendus par les places en bon équipage, de sorte que pas un de leurs contraires ne se mit en effort de résister, par une singulière grace de Dieu, sans aucune playe donnée ni receue. La ville demeura par ce moyen en leur puissance & de d'Andelot.

Manœuvres de  
la cour.

OR estoit arrivé le prince à Angerville (1) le premier d'avril, en délibération de suivre de bien près ceux qu'il avoit envoyés devant. Mais, comme il estoit prest à partir, le lendemain, deux heures devant jour, voici arriver des lettres les unes sur les autres au nom du roy & de la royne, pour le prier de ne passer outre, luy donnant espérance que tout s'accommoderoit aisément, ne tendans cependant ses ennemis sinon à donner espace de luy empêcher l'entrée d'Orléans; car, par ce mesme moyen & au mesme instant qu'on prioit le prince de s'arrêter, ils envoyèrent en diligence le sieur d'Estrée, grand maistre de l'artillerie de France, pour s'asseurer de la ville; & de fait, le prince encores qu'il fust résolu de passer outre, apercevant assés la ruse de ses ennemis, perdit toutesfois trois bonnes heures de temps à faire ses réponses; puis se mit en chemin au grand galop, & n'avoit pas encores passé Thoury (2) quand il fut adverti par d'Andelot qu'il s'avançast s'il vouloit venir à temps: lequel message luy estant redoublé par couriers de pas en pas, luy & toute sa compagnie, qui n'estoit pas moins de quinze cens chevaux, se mit à courir bride avallée (3), & ne cessa qu'estant envi-

ron à une lieue de la ville, il n'eust entendu comme le tout s'estoit passé. Lors, comme il reprenoit haleine, les mieux montés piquèrent devant, & luy avec l'amiral & grand nombre de seigneurs & gentilshommes & autres, arriva finalement en la ville environ les onze heures du matin sans trouver aucune résistance, passant par les rues pleines de ceux de la religion réformée chantans des psaumes à pleine voix, de sorte que toute la ville en retentissoit. Estant descendu près l'estappe, en la maison appelée la grand'maison, Monterud luy venant au-devant faire la révérence, luy demanda quant & quant congé de se retirer; à quoy luy fut répondu par le prince qu'il n'estoit aucunement venu pour le troubler en son gouvernement, ains pour bonnes & justes raisons, concernantes le service du roy, « *duquel* (dit-il) *vous n'ignorez que ie n'aye cest honneur de luy estre serviteur & parent,* » & s'offroit mesmes de le favoriser en son gouvernement s'il en avoit besoin. Ce neantmoins, Monterud dès lors partit de la ville bien fâché, s'excusant sur ce que là où il y a un prince du sang, il n'estoit raisonnable qu'un simple gentilhomme commandast. Peu après arrivèrent les sieurs de la justice & de la ville, pour luy dire qu'il estoit le très-bien venu, & cependant le supplier d'avoir esgard à la tranquillité & seureté d'icelle sous l'obéissance de sa Maiesté & de ne trouver mauvais si à l'instant ils advertissoient sa Maiesté de l'arrivée dudit seigneur prince, & de ce qui estoit advenu. La réponse du prince fut qu'ils se pouvoient asseurer que le seul service de Dieu & du roy l'avoit amené là, tant s'en falloit qu'il y fust venu pour aucune mauvaise fin, ni pour endommager aucun, ni pour esmouvoir aucun trouble en ce royaume, les priant aussi d'empêcher de leur part qu'aucun trouble ne s'esmeust en la ville, & que tout se comportast selon l'édict publié le iour précédent, & que, au surplus, il advertiroit aussi sa Maiesté de toutes choses. Finalement d'Estrée se présenta ainsi que le prince se vouloit mettre à table, lequel

(1) Aujourd'hui Angerville-la-Gâtte (Seine-et-Oise).

(2) Thoury (Loir-et-Cher), près de Neung-sur-Beuvron.

(3) « Ceux qui le rencontroient par les chemins, voyans si grand nombre de cavalerie tous au galop, se choquantz les uns les

autres en courant, veoir les uns tumber sur le pavey, des valetz avec leurs malles par terre, pensoient que tous les fols de France fussent là assembles pour faire rire tous les spectateurs: voilà comment Orléans fut pris » (Mémoires de Mergey).

1562.

se voyant arrivé trop tard pour cela qu'il vouloit faire, s'en retourna le mesme iour avec lettres du prince à la royne, contenant les iustes causes de son arrivée & toute son intention.

La princesse  
de Condé.

CEPENDANT madame la princesse de Condé estoit déparatie de Meaux au mesme iour de Pasques, que le prince son mari avoit pris le chemin d'Orléans, prétendant faire ses couches en sa maison de Muret, accompagnée du marquis de Conty, son fils aîné, aagé pour lors de huit à neuf ans seulement (1), avec ses femmes & bien peu d'autre train. Mais estant rencontrée sur le chemin par une procession en un village nommé Vauderay, près de Lisy sus Ours (2), elle fut assaillie dans la coche à grans coups de pierres par les villageois poussés à ce faire par un prestre courroucé de ce qu'on n'avoit osté le bonnet devant sa croix, duquel tumulte ladite dame grandement espouvantée, acoucha avant terme au village de Gandelu (3), de deux beaux fils jumeaux, vivans toutesfois, par la grace de Dieu, & de là se retira en sa maison de Muret, iusques à ce que finalement estant la guerre eschauffée, elle trouva moyen de se rendre à Orléans avec ledit feigneur marquis, son fils; & d'autre costé, madame de Roye, sa mère, avec François, monsieur, second fils du prince, les deux dessusdits jumeaux & madamoyelle de Bourbon, fille unique dudit feigneur prince, se retira en Allemagne, en la ville de Strasbourg, où elle fut très-bien receue, & y demeura iusques à l'édit de la paix.

Les assem-  
blées à Paris.

LES assemblées ne laissoient pour tout cela de continuer à Paris deçà & delà les ponts; ce que voyant le prévost des marchands & que la peur ne les gardoit de persévérer, ayant eu avis du connestable, y envoya certains garnemens qui se jettèrent dessus au re-

tour d'un sermon & en blessèrent plusieurs, entre lesquels se trouva un gentilhomme allemand de la maison du mareschal de Termes & un baron de Champagne.

L'ARRIVÉE du prince dans Orléans entendue à Melun, le roy de Navarre, à la suasion du connestable & de ceux de son parti, ayant receu advertissement du prévost des marchands de Paris qui le supplioit d'amener le roy à Paris comme y estant sa présence très nécessaire, fit tant que, quoy que le roy & la royne peussent alléguer, ils consentirent d'aller droit à Paris, là où le connestable, accompagné de deux cens chevaux, arriva à huit heures du soir cinquième d'avril. Et le lendemain, ayant de son autorité & sans aucunes informations mis en prison bien estroite, en la Bastille, un advocat de parlement nommé Ruzé, de mesme pas sortant hors de la ville en grande furie, comme si toutes choses luy eussent esté licites, tira droit en la maison appelée Jérusalem, située sur les fossés de la porte S. Jacques, là où, depuis la sédition advenue es faux-bourgs S. Marceau, ceux de la religion avoient fait leurs assemblées; auquel lieu estant suivi du menu peuple, il fit abatre la chaire où on preschoit, & ayant rassemblé les bancs & selles qui y pouvoient estre, fit brusler le tout avec grandes exclamations de ce peuple. Puis, ce mesme iour, après-dîner, il en fit autant & davantage hors la porte saint Antoine, au lieu de Poupincourt; car non seulement la chaire avec bancs & selles y furent bruslées (1), mais aussi fut mis le feu en la maison qui estoit grande & spacieuse. Qui plus est, le peuple, incité par cest exemple, avec toute impunité commença dès lors à se desborder à toute licence, de sorte qu'on n'oyoit parler que de voyes de fait, pilleries & meurtres par la ville. Ce mesme iour, le roy, amené au bois de Vincennes, fut contraint de faire dès le lendemain son entrée à Paris, en façon non iamais acoustumée, quelques remontrances que luy feist le chancelier, lequel dès lors comme suspect fut forclos du conseil,

1562.

Les exploits du  
connestable.

Le roi à Paris  
et son conseil.

(1) Depuis Henri I<sup>er</sup>, prince de Condé, qui joua comme son père un grand rôle dans le parti protestant. Né à La Ferté-sous-Jouarre le 29 décembre 1552, il mourut empoisonné le 5 mars 1588, à peine âgé de trente-cinq ans, laissant un fils posthume, Henri II, qui fut le père du grand Condé.

(2) Lizy-sur-Ourcq (Seine-et-Marne), à trois lieues N.-E. de Meaux.

(3) Gandelu (Aisne), canton de Neuilly-Saint-Front. De ces deux jumeaux, le premier, Charles, se fit catholique et devint, bien qu'il ne fût pas prêtre, archevêque de Rouen, puis cardinal; le second, Louis, mourut en bas âge, en 1563.

(1) Le connestable de Montmorency ne recueillit de ce double exploit, dont on s'égayait beaucoup à la cour, que le sobriquet de *capitaine brusle-ban* (*Mémoires de Condé*, III, 187).

1562.

où furent introduits ceux de la conscience desquels on s'assuroit, le sieur de Boissy, grand escuyer & homme de néant, le comte de Villars, beau-frère du connestable & ennemi capital de la religion, le sieur Descars & l'évêque d'Auxerre, notoirement pratiqués, & qui avoient fait entrer le roy de Navarre, leur maître, en cette entreprise qui luy a coûté la mort, & a mis le royaume en telle défolation. Le iour de ceste entrée, & quasi à la veue du roy & de la royne, fut volé un marchand de la religion réformée avec toute impunité. Ce qui encouragea tellement la commune qu'on ne voyoit autre chose que faccagemens, auxquels accouroient incontinent quelques uns attirés criers qu'on tuaît & qu'on affomast tout. Si les outragés venoient tous sanglans demander iustice au connestable, ils n'avoient autre réponse, que ce n'estoient que coquins. Il fut bon besoin aussi aux ministres de se sauver, comme ils firent aussi, estans conduits iusques à Orléans; de quoy ce peuple forcenait, faisant mille infolences, iusques à porter par la ville au bout d'une fourche les mules de l'un d'eux, nommé Jean Malot, auquel ils en vouloient entre les autres, pour ce que autresfois il avoit esté vicaire de la parroisse de S. André des Arcs.

Fuite  
des ministres.

Les ressources  
de Condé.

PENDANT que ces choses se faisoient à Paris, le prince de Condé ne dormoit pas à Orléans, écrivant partout où il estoit besoin pour avoir gens & argent dont il avoit grand'faute, estant bien assuré que partant de Paris tout l'argent contribué audit lieu pour le fond de la guerre, si elle survenoit, ne montoit qu'à seize cens escus (1), chose qui pourra sembler peu croyable, & toutesfois très véritable, estant advenu que les riches, comme il y en avoit bon nombre entre eux de la religion à Paris, quoy qu'on leur dist, ne se pouvoient persuader qu'on en vint aux armes, s'appuyans sur la réquisition des Estats & sur la publication de l'édit. Mais ainsi pleut-il à Dieu que ce prince vraiment courageux, & se fiant entièrement en Dieu, duquel il maintenoit la querelle, entreprit une chose de si grande difficulté, sur si petit ou plustost nul fondement selon les hommes. En

quoy il fut non moins miraculeusement aidé de Dieu tout le temps de ceste guerre, qui dura près d'un an entier, & dont il vint à bout à son honneur, comme cy-après sera dit.

ESTANT donques arrivé à Orléans, il expédia lettres telles que s'enfuit aux églises réformées: « Messieurs & bons amis, d'autant qu'il est requis à présent de résister aux violences & efforts que les ennemis de la religion chrestienne & qui tiennent nostre roy & la royne captifs, s'efforcent de faire pour empêcher la délivrance de leurs Majestés, & exécuter leurs desseins, qui ne tendent qu'à la ruine des fidèles, & conséquemment de ce royaume, ie vous envoie ce gentilhomme présent porteur, pour entendre de vous quels moyens vous avés de fournir promptement d'hommes aguerris & armés, pour incontinent les envoyer en ce lieu. A ceste cause, suivant ce qu'il vous dira, ie vous prie à ce coup vous esvertuer de toutes vos facultés, sur tant que désirés vous faire cognoître affectionnés au service de Dieu & à celui du roy & de la royne. Et où vous n'aurés gens prests, pour le moins mettez-vous en devoir de subvenir d'argent pour en soldoyer, ainsi que ce gentilhomme plus particulièrement vous déclarera de ma part, auquel partant vous adiousterés foy comme à moy-mesme. Priant Dieu, messieurs & bons amis, qu'il vous tienne en sa sainte & digne garde. Écrit à Orléans, ce VII. iour d'avril M.D.LXII. »

Le lendemain, huitiesme du mois, pour faire cognoître à tous la iustice de la cause dont il entreprenoit le défense, il publia une déclaration & protestation solennelle qu'il envoya le mesme iour au roy & au parlement, où il remonstroit que combien que ce fust à faire à ses ennemis, ayans pris les armes les premiers, de rendre raison de leur fait, neantmoins, pour prévenir toutes calomnies, il vouloit faire entendre pourquoy avec ses parens, amis & serviteurs, il entreprenoit de défendre par les armes l'autorité du roy & de ses édits, tant par les commandemens qui luy en avoient esté faits que suivant le lieu & degré qu'il tenoit au royaume. Protestant devant Dieu, devant le roy, & tous les princes & potentats alliés de la couronne, que la seule considération de ce qu'il doit à Dieu & au royaume, & le seul

1562.

Sa lettre aux  
églises.

Une protesta-  
tion solennelle.

(1) Voy. ci-dessus, page 491.

1562.

désir de remettre le roy en sa première liberté, & ses édits en leur vigueur, luy a fait mettre défensives en main. Priant tous bons & loyaux suiets de sa Maïesté luy prestér toute ayde & assistance en une cause tant bonne, iuste & sainte. Et parce que, pour acquitter le roy de ses dettes, les Estats auroient promis contribuer grandes sommes de deniers, il proteste, à l'encontre de ses ennemis, ayans entrepris une guerre civile de gayeté de cœur, que là où ils mettront la main aux deniers dessusdits, il les leur fera faire bons un iour, quoy qu'il tarde, & en seront comptables. Il proteste aussi que, comme il ne voudroit céder à homme vivant en l'obéissance qu'il doit au roy, toutesfois sa personne estant environnée des armes de ses ennemis, & par conséquent tout le légitime conseil intimidé, aussi ne se voudroit-il laisser mettre le pied sur la gorge, sous ombre de quelque mandement ou lettres patentes dépeschées sous son nom, iusques à ce que sa Maïesté soit en liberté, & leur légitime conseil rétabli. Finalement, il proteste avec toute sa compagnie que là où il plaira au roy, estant séparé des armes de ses ennemis, commander à toutes les deux parties de se défarmer & retirer en leurs maisons, encores qu'il ne soit de ce rang pour y estre renvoyé, toutesfois, pour le désir qu'il a de veoir le royaume en paix, il y obéira promptement, après que ses adversaires luy en auroient montré le chemin, pourveu aussi que l'édit de janvier soit inviolablement gardé. Mais où telles conditions ne seroient acceptées, & qu'en refusant de mettre le roy en sa liberté acoustumée avec son conseil, ils continueront d'abuser de son nom, & fouler ses suiets, il proteste de sa part qu'il ne le peut ni veut endurer. Et que de tous les maux, misères & calamités qui en adviendront; le tort ne luy en pourra iamais estre imputé, mais bien à ceux qui en font les auteurs & la seule cause.

Lettre au  
comte palatin.

VOILA le sommaire de la première remontrance que le prince envoya à Paris le iour suivant, qui fut le X. d'avril. Et sachant que les ennemis ne faudroient de semer partout les faux bruits qu'ils pourroient controuver, il envoya aussi, le mesme iour, tant au seigneur comte Palatin, premier élec-

teur de l'empire, que de la religion dont la ten-

« MONSIEUR qu'il a pleu à l' de ce royaume mis de la religion son repos se feroit de la personne la roïne sa mère par après ex-fidèles leurs fu suivre le piteux tragédie de V. seroit chose par profession que quel il a pleu si à ce besoin, ment, ayant appelé avec n. principaux & de France, à courre leurs M. où ils sont d. pensé ne vous comme à celui recevra moins pera à l'aïse, nous aura fait dessus. Et pour vous aient de bours de la branler vostre maintenir le ceux qui l'ensu moins leurs n. vant leur acc. les cognoissa. dire qu'à bien voulu envoyer testation que rendre iuge c. laquelle estar à ce royaume gieux, qu'il s'espandé pl. toute la chr. monsieur mo. que ie say qu. ie vous sup. ment qu'il m. à ce coup d. roïne, & à royaume, l'ef. tions, suivant iours promis que plus pa. ment ce m. porteur, vou. ma part que

1562.

monſieur le prince de Portien (1), lequel, ſ'il vous plaift, vous tiendrés pour excuſé ſi luy-meſme ne vous eſcrit, eſtant pour ceſte heure détenu par maladie. Me remettant donques ſur la ſuffiſance de ce porteur, lequel ie vous prie croire comme à ma propre parole, après m'eſtre bien affectueuſement recommandé à voſtre bonne grace, ie prieray Dieu vous tenir en ſa ſainte garde. Eſcrit à Orléans, le X. iour d'avril M.D.LXII. »

Réponſe du  
comte.

TELES furent les lettres du prince en Allemagne, aufqueiles le bon prince Frédéric, comte Palatin, premier électeur de l'empire, ſit une reſponſe que i'ay bien voulu ici inférer de mot à mot, pour eſtre un teſmoignage très digne de la magnanimité & piété de ce prince, entre tous ceux de ſon temps.

« Très illuſtre prince & cher couſin, un certain meſſager m'a baillé deux paires de lettres venans de vous, remplies de ſageſſe, ſaiſt & grandeur de courage & de bonne affection. Quant à votre ambaffadeur, peut-eſtre qu'il n'eſt pas venu juſques par devers moy, d'autant qu'il a pris ſon droit chemin vers les autres princes d'Allemagne, pour leur déclarer le contenu de ſa charge & commiſſion. Or, ayant entendu par vos deux lettres, qui eſtoient d'un meſme argument & ſuiet, & auſſi par le formulaire de voſtre déclaration & proteſtation qui nous a eſté envoyé, que les affaires de France ſont deſſà en extrême danger & acceſſoire, & que les gens de bien ſont en grande peine & ſaſcherie, i'ay d'autant plus eſté contriſté, que i'ay mieux cognu, non ſeulement par vos lettres, mais auſſi celles des autres princes de la France, qu'il n'y a quaſi point d'eſpoir n'apparence de reſtablir la concorde & union. Or, iacôit que moi qui deſire de vous conſoler, aye meſmes beſoin de conſolation, pource que ie n'ay depuis long temps eſté plus ſaſché de choſe qui me ſoit advenue, que de la calamité & déſolation, qui eſt pour le préſent en la France, voſtre pays doux ; toutesſois,

Triste état des  
affaires en  
France.

(1) Antoine de Croï, ſeigneur de Château-Porcien, et l'un des plus vaillants auxiliaires de Condé, qui l'appelle ſon neveu, à cauſe de ſa femme Marguerite de Clèves, fille de Marguerite de Bourbon, ſa propre ſœur. Le prince Portien mourut ſans enfans en 1567, à peine âgé de vingt-six ans.

non ſeulement ie vous exhorte, mais auſſi prie affectueuſement que vous preniés courage, & vous montriés vertueux, penſant à quelle condition & en quel temps nous ſommes nés & mis en ce monde, ayant d'autre part ſouvenance que l'eſtat des hommes eſt ſuiet à tant de changemens & inconvéniens, qu'il eſt impoſſible de les nommer ni conter, & que beaucoup de périls & grandes miſères ont coutume d'accompagner toutes ſortes de gouvernemens publiques, & meſme les polices qui reçoivent & baillent logis à l'Egliſe de Chriſt, comme auſſi, par voſtre moyen & ſolicitation, cela a commencé de faire au royaume de France, graces à Dieu, & à voſtre grand honneur & louange. Or ſurtout ie vous exhorte & prie amiablement que, ſelon le devoir de voſtre vocation & la crainte de Dieu qui eſt en vous, avec la ſingulière prudence & grandeur de courage dont vous eſtes abondamment orné, & ſurpaſſés en cela beaucoup d'autres, que vous n'ayés rien en plus grand ſoin ni recommandation, que le vray avancement & la conſervation de l'Evangile, qui luit & réſonne pour le iour-d'huy, & de la France, & auſſi la néceſſité du commandement de Dieu, qui eſt de croire au ſeul, ſeul (di-ie) Fils de Dieu, unique ſauveur de l'humain lignage, & que vous mettiés toute diligence d'avoir eſgard au bas aage & à l'innocence de voſtre roy très chreſtien, & auſſi à la réputation & autorité de très illuſtre dame la royne, laquelle, pour ſa piété & prudence ſingulière, doit reluire au gouvernement, & eſtre non ſeulement pour confort & déſenſe à voſtre royaume de France, mais auſſi d'ornement. Car ceux-là demeurans ſains & ſauves, il ſera aiſé de trouver les moyens pour guérir & remettre en ſon premier eſtat le repos & tranquillité qui ſont maintenant troublés, voire moyen-nant ſainctes & honneſtes conditions, leſquelles vous, ſelon voſtre prudence, vous iugerés eſtre de néceſſité pour la conſervation de l'Egliſe de Chriſt, & la liberté & eſtat du royaume de France. Que ſi de tout voſtre deſir & affection vous vous employés en cela, & démonſtrés par effect voſtre loyauté & devoir, comme vous eſtes obligé à voſtre roy très chreſtien, dont ie m'aſſeure pour certain de voſtre coſté, ie ne

1562

Le devoir du  
prince.

1562.

es malheurs  
de la guerre.Souhaits pour  
la paix.

doute point que le Dieu tout puissant (qui est le vray défendeur des pupilles & vefves & protecteur de vostre roy, ordonné par autorité divine), ne vous preste secours, & assiste par son saint ange, à ce que tous vos desseins, entreprises & actions reviennent au profit & feureté de l'Eglise de Christ, & de tout le royaume de France, en sorte qu'il ne sera point besoin de décider par voye d'armes le différent là esmeu & embrasé, & le finir par l'issue de la guerre, autant incertaine que triste & lamentable. Car ce qu'on dit communément, il n'y a point de bien ni prospérité en la guerre, par quoy tous, tant que nous sommes, nous demandons la paix, se trouve estre plus que vray, non seulement par le témoignage antique des histoires sacrées, mais aussi par l'expérience de toute la Germanie, qui est nostre pays doux, laquelle, ces années passées, pour les mesmes causes qui sont pour le présent en débat en France, a esté misérablement esbranlée & désolée par longs discords & guerres civiles, avecques grande perte des principales forces & munitions de la guerre, & des plus vaillans hommes, desquelles guerres i'ay horreur de tenir plus long propos, voyant mesmes les bons & saints princes de la Germanie, qui tiennent la confession d'Aufbourg, faisans profession de la vraye doctrine de Dieu, n'estre encores du tout en repos & feureté, & lesquels sont en grands dangers pour les complots des ennemis des enfans de Dieu, lesquels dangers ne pourront venir en effect & évidence, sinon au grand dommage de l'Alemagne. Pourtant les princes de France aujourdhuy devroient prendre exemple à leur grand profit sur la misère & désolation qui est advenue aux Alemans par la guerre. Or nous espérons & tenons pour tout asseuré, que vous & les autres bons & sages princes qui sont vrayement désireux du repos public, & ont une droite affection à maintenir l'autorité du roy, & estiment la liberté du pays, ainsi qu'il appartient, n'omettront rien de tout ce qui semblera honneste & nécessaire pour le recouvrement & reestablishement de la paix & concorde, ce que nous prions Dieu, d'ardent & très affectueux désir, que puissiez obtenir avec l'honneur & prospérité & conservation de tous ceux de vostre

com  
miè  
sain  
pou  
moy  
bles  
de  
illu  
vou  
crai  
de  
qui  
bien  
pain  
prit  
& p  
fau  
tres  
du  
foir  
& a  
bée  
gra  
de  
diff  
ave  
tan  
la g  
la f  
che  
qu  
heu  
tou  
ne  
Esf  
ma  
Pa  
ma  
  
pre  
po  
ver  
pe  
ch  
ie  
dr  
au  
bo  
de  
te  
i'a  
vo  
tre  
ce  
cc  
P  
pr

1563.

qui se trouvoient à sa fuite, après la célébration de la Cène, fit une association qui fut couchée, publiée, iurée, & finalement signée de la main d'un chacun de la noblesse, pour montrer l'occasion qui les avoit esmeus à prendre les armes, & protester de leur délibération à l'advenir, laquelle ils comprenoient en quatre points. Premièrement, que ceste association, entreprise pour iuste cause, à savoir pour maintenir l'estat du royaume, la liberté du roy & de la royne, & édicts, durerait entre eux iusques à la majorité du roy, auquel ils espéroient un iour rendre bon conte. Item iuroient de maintenir l'honneur de leur Dieu & de son pur service, en punissant tous blasphemes & autres vices; & pour ce faire, vouloient avoir en leurs compagnies le ministère de la parole de Dieu, pour estre enseignés & entretenus en sa crainte. Davantage, nommoient pour chef & conducteur le prince de Condé, comme l'un des premiers princes du sang & l'un des protecteurs naturels de la couronne, auquel, pour ce fait, ils promettoient toute obéissance, se submettans aussi à sa correction & chastiment estans trouvés en faute, comme luy, de sa part, promettoit de faire devoir & office de chef. Pour le 4., ils comprenoient en ce traité toutes personnes du conseil privé du roy, pourveu qu'ils ne portassent les armes contre leur devoir. Toutes lesquelles choses ils iuroient & promettoient devant Dieu & ses anges, accomplir de point en point, & se tenir prests avec argent, armes, chevaux & tout autre équipage de guerre, pour aller & se trouver là par[tout] où le prince trouveroit bon d'estre, d'ayder & favoriser à tous ceux qui seroient molestés pour ce regard, & déceler tous autres qui, par lascheté ou trahison, voudroient se montrer rebelles à ce que dessus, après l'avoir ainsi solennellement iuré. Voilà le sommaire du traité d'association.

Comment  
y répondent  
les Guise.

CESTE déclaration & protestation fut portée à la cour. Ceux de Guise firent aussitost & mesme iour, à savoir, le IX. d'avril, expédier sur le champ, publier & enregistrer à la cour de parlement unes lettres par lesquelles ils font déclarer au roy que le bruit de sa captivité est une fausse & mensongère calomnie, controuvée par le prince

pour excuser ce qu'il faisoit, estans venus le roy & la royne de leur plein gré à Paris, & y estans en telle liberté qu'ils pouvoient désirer. Et pour remédier à l'autre point qui les pressoit fort, à savoir, la contravention de l'édict de janvier, veu l'excès commis par le connestable, ils firent aussi publier autres lettres, le XV. dudit mois, qu'eux-mesmes, à savoir, les ducs de Guise & connestable, présentèrent au parlement, par lesquelles le roy estant adverti que plusieurs s'estoient assemblés en grand nombre à Orléans & ailleurs, sous prétexte d'une crainte qu'ils se feignoient qu'on leur vouloit empêcher la iouissance des édicts, déclaroit son intention estre que l'édict de janvier fust tenu & observé selon sa teneur en tout & partout le royaume, hormis la ville de Paris, ses faubourgs & banlieue d'icelles; les lettres furent promptement esmologuées à la cour, y adioustant toutesfois que c'estoit en ayant égard à la nécessité du temps, & par manière de provision seulement. Cela monstroient bien dès lors ce qu'il falloit espérer de leur intention, & ce qu'ils en exceptoient lors la ville de Paris (ce qui estoit toutesfois faire une terrible bresche à l'édict), n'estoit que pour empêcher qu'il n'y eust remuement plus grand au reste du royaume.

L'édit de  
janvier sera  
observé.

Au mesme temps, les eschevins de la maison de ville d'Orléans, envoyés pour déclarer au roy ce qui estoit passé, parlèrent à la royne, en la présence du chancelier, laquelle fit contenance d'estre fort aise de ce qui estoit advenu, s'enquérant si les forces du prince estoient grandes. Ce nonobstant, le XII. du mesme mois, par lettres patentes, furent mandés tous vassaux & suiets au ban & arrière-ban, sans en excepter aucun, pour se trouver en chacune ville capitale de leur province & ressort. D'autre part, afin de mieux entendre l'estat des villes de dessus la rivière de la Loyre, ausquelles, ainsi qu'il a esté dit, le prince avoit écrit à son parlement de Meaux, quelcun leur fut envoyé, lequel ayant exhorté toutes les églises par où il passa à se cottiser libéralement pour les frais de la guerre, trouva Angers en povre estat, comme il sera dit en son lieu.

On se prépare  
à la lutte.

Le XVIII. dudit mois, ceux de la religion réformée estans restés à Paris,

Remontrance  
au roi.



1562.

pour ce qu'on les chargeoit qu'ils prenoient les armes & qu'ils refusoient de contribuer aux impôts, présentèrent au roy une remontrance contenant leur iustificacion, requérans sa Maieité de les prendre sous sa protection. Ce qui leur fut promis de paroles, mais non pas tenu par effect, comme il se verra cy-après. Cependant le prince faisoit lever des compagnies de gens de pied par tous les quartiers d'alentour d'Orléans, sous plusieurs capitaines, entre lesquels un gentilhomme d'auprès Baugency, nommé Haumont, étant mis à Joinville, en Beaufse, & de là se retirant à Mun sur Loyre (1), par le commandement d'Andelot, chassia fort rudement l'outrecuidance des habitans du lieu de Pathay (2), qui faillirent à le surprendre avec sa compagnie.

Le cordonnier  
Baza.

IL y avoit lors à Paris un certain cordonnier du roy de Navarre, nommé Baza, fait capitaine à la haste, lequel feignant d'estre de la religion, decouvrit plusieurs soldats qui estoient en volonté de se rendre à Orléans, ausquels ayant fait donner des armes, puis après les faisoit tuer en secret par d'autres capitaines. Mais cela ne peut empescher que plusieurs de bonne volonté ne se rendissent à Orléans. Entre lesquels furent les capitaines Coupé, Paté, La Magdeleine (3) & autres, qui auparavant avoient esté fort desbauchés, & firent depuis de bons services en ceste guerre, ayans refusé le parti contraire. Et plusieurs églises particulières envoyèrent quelques deniers à Orléans, qui estoient distribués au pris que les compagnies de gens de pied se levoient. Mais il y en avoit fort peu qui s'esvertuaissent de fournir libéralement & selon que la nécessité le requéroit, les uns craignans d'en estre un jour recherchés, les autres aimans mieux leur argent que la liberté de leurs consciences, les autres ayans plus de deffiance que de foy, & les autres alléguans, & non sans grande cause,

Contributions  
insuffisantes.

(1) Meung (ou Mehun)-sur-Loire (Loiret), à trois lieues S. d'Orléans.

(2) Patay (Loiret), à quatre lieues d'Orléans.

(3) Appartenait sans doute à la famille génoise Colla de la Magdeleine, établie depuis assez longtemps en Provence et qui a fourni à la France plusieurs magistrats éminents (*France protest.*, IV, 3).

1562.

que non seulement les suiets du roy, mais tous ses voisins savent que le roy de Navarre, vostre frère aîné, tant vertueux & sage, & qui a tant par évidence monstré l'amour & obéissance qu'il porte aux magistrats & à la conservation de ce royaume, estant avec elles, ne permettroit qu'il leur fust fait tort, tant petit fust-il, estant oncle & lieutenant général, représentant la personne dudit seigneur en tous les pais de son obéissance, a le moyen d'y résister, quiconque fust si osé de l'entreprendre, & que monsieur le cardinal de Bourbon, vostre autre frère, l'accompagne, très prudent & non moins affectionné à la couronne que vous, duquel ils adjoindront les forces aux leurs, s'il en estoit besoin, lesquels sont très contents du gouvernement, & vous désirent uni avec eux, & les autres princes & seigneurs dudit conseil, ce qui vous doit estre preuve certaine de la malice desdits rapports, lesquels, si les magnanimité & fidélité desdits roy de Navarre & mondit seigneur le cardinal de Bourbon, n'estoient cogneues, les offenseront. Car ce seroit blasme infini d'endurer que leurs dites Maiestés ne fussent en leur liberté acoustumée, & qui leur appartient. S'il vous plaist y penser, tels rapporteurs vous font tort comme à eux, puisqu'ils frères.

Il est obéi dans  
le royaume.

» Aussi voulons-nous bien vous aviser que n'avons publié la déclaration de la liberté desdites Maiestés, le 8 de ce mois, sans avoir veu & sceu la vérité, afin que ladite déclaration ne soit mesprisée, & désirons que chacun entende qu'en nous n'y a crainte d'aucun, ni regard qu'ausdites Maiestés, quand il est question de leur service, pour lequel, comme nous devons, ferons toujours prêts d'exposer nos vies & nos biens. Il y a plus, que lesdites Maiestés sont toutes obéies en cedit royaume, & bien voulues hors iceluy, & qu'elles n'auront jamais faute de forces à soy maintenir. Pour ce, nostre très honoré seigneur, reiettes lesdits rapports, voyans davantage qu'en vostre dite déclaration aucuns de nous sont touchés es conseils tenus en ceste dite ville, lesdites Maiestés absentes, pour offer tout soupçon, nous vous affermons que nul de nous n'y est allé sans y avoir esté mandé par mondit seigneur le cardinal, lieutenant général du roy en icelle, ou par ledit roy

de Navarre, le iour de Pasques fleuries, & n'y a veu traiter autres choses que le service de ses dites Maiestés.

NOSTRE très honoré seigneur, le second point de vos dites plaintes touche la division de la religion, & le tenons plus estrange que le premier, auquel pouvés estre mal adverti. Pour cestuy-cy, vous savés que les édits faits de ce règne quant à ladite religion, n'ont eu autre but ou intention que pour contenir les suiets du roy, & éviter séditions durant les ieunes ans de sa Maiesté, pour ce ont esté provisionaux, afin qu'on les peust changer, si par l'expérience estoit expédient. Celuy de juillet dernier, arresté en très grande & honorable assemblée où vous estés, a aussitost esté rompu que publié, & toutesfois on n'a prins les armes pour le maintenir. Celuy de janvier a esté depuis fait, & craignans qu'au lieu de repos il n'apportast plus grand trouble, nous fîmes quelque temps des difficiles à le passer, nos remontrances manifestans nos intentions & motifs. Après, sur l'assurance qu'on nous donna de la tranquillité publique, nous le publiâmes & ne l'eussions autrement fait. En ceste espérance, le XIII. de ce dit mois, vérifiâmes la déclaration conforme, fors en l'exception de ceste ville capitale (1), & n'est sans cause qu'elle en a esté excluse pour la sédition qu'on a veu n'y pouvoir estre empêchée, & qui estoit plus dangereuse qu'ailleurs. La fin desdits édits n'a esté pour innover la religion en ce dit royaume, ains (comme dit est) pour appaiser les suiets & les faire vivre en paix. S'il y a eu désobéissance au dernier, comme il y en a eu au premier, la conservation ou changement de loix du roy luy appartient, non aux suiets de leur autorité & par armes, ce que ne pouvons vous dissimuler, nostre très honoré seigneur, ayans leu en vostre dite déclaration que vous exposerez vostre vie & celle de cinquante mil hommes de pareille volonté à vous. S'il vous plaist, ferez vostre profit de nostre remontrance, & regarderez que l'honneur que vous avés d'estre du sang & maison du roy vous oblige plus que ceux qui ne sont de ce rang

(1) Paris et sa banlieue furent en effet, à l'instigation des Guise, exceptés par le parlement du bénéfice de l'édit de janvier. Voy. ci-dessus, page 500.

1562.

De la division  
pour cause  
de religion.

Les édits de  
pacification.

Le devoir d'un  
prince du  
sang.

1562.

à conserver les couronne & estat. Si, par vostre faute, il est troublé, les coulepe & blâme en seront plus grands. Vous avés aperceu que nous avons gardé & déclaré vostre innocence ; nous vous admonnestons d'ufer de sage conseil, & de vostre droict ne faire vostre tort ; meilleur tesmoignage ne pouvés-vous avoir de la bonne volonté à vous faire service que chacun de nous vous porte, & continuerons, tant que ferés office de bon parent, suiet & serviteur du roy & de la royne. Les autres choses contenues en vostre dite déclaration ne dépendent de nostre charge, mais de leurs Maiestés auxquelles en avés autant envoyé qu'à nous ; parquoy nous vous remettons à ce qu'il leur plaira vous en mander, & n'adiousterons sinon, qu'après qu'aurons entendu du faict de Vassy, & la cognoissance nous en estant renvoyée, quand nous aurons les pièces, nous chercherons la vérité, & ferons iustice, sans acception de personne, de ce faict & de tous autres qui viendront devant nous, selon nos devoir & coustume.

» NOSTRE très honoré Seigneur, nous prions le Créateur qu'il vous donne très bonne vie & longue. Escrit à Paris, en parlement, sous le signet d'iceluy, ce XXI. d'avril M.D. LXII, après Pasques. »

*Les gens tenans les parlemens du roy bien vostres,*

DU TILLET.

Seconde  
déclaration du  
prince de  
Condé.  
25 avril.

CES lettres receues, le prince, ayant entendu comme, le iour précédent la datte de ces lettres, un édict avoit esté publié par tous les carrefours de la ville de Paris, par lequel estoit enjoint à tous gentilshommes de venir trouver le roy pour combatre les séditeux & mauvais chrestiens, qu'ils nommoient, ce qui monstroient évidemment l'intention de ses ennemis ne tendre aucunement à la paix, ce que toutesfois on luy faisoit entendre par plusieurs allans & venans, dressa une seconde déclaration en date du vingt-cinquième du mois, dressée tant au roy qu'à la cour de parlement, faisant entendre comme suivant le zèle & dévotion qu'il a tousiours eue envers les maiestés du roy & de la royne, qui principalement s'est découverte en ce qu'au simple mandement du roy, il se feroit retiré de Paris avec toute sa

compagnie, espérant que ses ennemis feroient le semblable, comme le roy le leur auroit aussi commandé ; il se feroit encore de nouveau submis à ceste condition de quitter les armes pour racheter la tranquillité publique, pourveu que, de leur part, ils en voulassent faire autant ; mais parce qu'il craint que les choses par luy remontrées n'ayent [pas] esté fidèlement rapportées à leurs Maiestés, ou que ses ennemis, usans de leurs artifices acoustumés, les ayant desguifées pour tousiours nourrir & entretenir ces troubles, il a bien voulu publier ceste seconde déclaration, & la faire entendre non seulement à leurs Maiestés & à tous les princes & potentats alliés de la couronne, mais aussi aux cours de parlement, mesmes à celle de Paris, laquelle il prie spécialement la vouloir enregistrer avec la précédente, pour donner à iuger au roy, quand il sera en aage, qui sont ceux qui luy auront voulu faire très humble service en cest endroit. Il remontre donques en premier lieu qu'on ne luy peut imputer la cause de ces troubles, ains à ses ennemis, qui n'ont voulu accepter les conditions si raisonnables auxquelles il s'estoit submis ; & neantmoins, qu'il ne s'en falloit point estonner, veu que, de tout temps, ils n'avoient cessé de troubler la tranquillité & repos de ce royaume, comme chose contraire à leur ambition, ains ont voulu tousiours remuer mesnage & faire nouvelles entreprises, comme de ce rendit souvent tesmoignage ce grand roy François, premier de ce nom, prince d'excellent iugement, ce qu'eux-mesmes ont assés donné à entendre du temps du roy Henry, duquel ils firent rompre la trefve qu'il avoit faite avec le roy d'Espagne, mettans toute l'Europe en trouble & confusion pour parvenir à leurs fins. Tellement qu'après la iournée S. Laurens & une infinité de pertes les unes sur les autres, le roy Henry, ne pouvant plus supporter tels violens esprits, avoit délibéré de les envoyer en leurs maisons, si la mort luy en eust donné le loisir. Après cela, ayans usurpé, contre tout droict & coustume de France, le gouvernement du royaume, sous le roy François second, ils n'auroient cessé de le remplir d'armes en temps de paix assemblée, s'efforçans d'acharner ce ieune roy contre ses propres suiets, fouillant

1562.

Les propositions qu'il a faites.

Qui est responsable des troubles ?

Les Guise ont usurpé le gouvernement du royaume.

1562.

fa mémoire de telles cruautés que chacun auroit horreur d'en parler. Au contraire, depuis que leur absence donna lieu au gouvernement du roy de Navarre, par le décès du roy François, toutes choses se feroient portées paisiblement iusques à ce que leur ambition (qui ne les peut iamais contenir en repos) les a pouffés d'esmouvoir une guerre civile, de laquelle tout homme de sain iugement cognoitra assés qu'ils sont les auteurs, puisqu'ils ont commencé & continué de troubler ce royaume. Car, comme l'édict de janvier fut un moyen très bon pour y entretenir la paix, aussi s'y font-ils premièrement attachés, y faisant adiouster ceste restriction, par la cour de parlement, passée en forme d'édict, que Paris & la banlieue seroient exceptés, non qu'ils eussent envie de l'entretenir ailleurs, mais bien, comme disoient lors les sieurs de Guise & connestable en plein parlement, pour ce qu'il falloit commencer par là, & puis qu'on reigleroit bien le reste; laquelle conclusion fut ainsi publiée à Paris le 12<sup>e</sup> de ce mois, contre ce qui avoit esté arresté au conseil privé. Et neantmoins ce qui est ensuivi montre qu'il n'y avoit aucune fiance és lettres de leur édict, veu que, huit iours après, à savoir, le vingtiesme dudit mois, ils en publièrent d'autres pour convoquer tous les gentilshommes de ce royaume à combattre contre les séditieux & mauvais chrestiens. Et ne sert d'alléguer que le peuple de Paris ne peut endurer l'édit de janvier, veu qu'on fait assés que le prince de la Roche sur Yon, & depuis le mareschal de Montmorancy, avec dix ou douze arquebousiers, y ont autresfois donné ordre (1), iusques à la venue du duc de Guise, que toutes choses ont esté mises en confusion, & qu'on a levé, sans l'autorité du roy, tant d'enseignes de gens de pied, que chacun a veu: ioint que leurs menaces, avec les lettres qu'on a souvent surprises par les chemins, monstroient clairement que leur dessein estoit de rompre l'assemblée d'Orléans, pour puis après exécuter sur les grands & sur les petits ce que de longtemps ils ont proietté, comme de ce donnent certain tefmoignage les cruautés exercées en la ville de Pa-

ris en la présence du connestable, & l'horrible massacre exécuté en la ville de Sens (1), arcevesché appartenant au cardinal de Guise, & autres excès qui se commettoient tous les iours contre ceux de la religion réformée. Et, quant à ce que la royne luy mande qu'il s'en vienne à la cour, où il fera le bien venu, en se désarmant sous sa fiance & parole, il ne voit point que, quelque bonne volonté qu'elle en ayt, elle puisse bailler aucune seureté pendant qu'elle sera environnée des armes que ses ennemis ont prises contre son gré & défense expresse, ni pareillement le roy de Navarre, d'autant que ses ennemis le possèdent par trop en abusant de sa facilité, veu aussi que les forces qu'ils ont assemblées sont du tout à leur dévotion. En somme, qu'il ne voudroit d'eux autre seureté que leur retraitte de la cour, & la première & pleine liberté du roy; autrement, il n'y auroit ordre de se mettre entre les mains de ceux qui montrent toute hostilité & inimitié à l'encontre de luy & de ses affociés, les appelans rebelles & ennemis du roy, pourvoyans à leurs estats, ne les menaçans de moins que de la vie, faisant levée de soldats dedans & dehors le royaume contre l'accord des Estats, armans le roy contre ses propres sujets, desquels, avant ceste belle entreprise, il auroit esté fidèlement & de bonne volonté obéi, & fera encores déformais; &, par ce moyen, le mettant en une dépense superflue, à cause que les deniers qui devoient servir à l'acquit de ses dettes estoient employés à destruire la plus grande part de la noblesse; & finalement de ce que ces fages testes ne se foucioient d'exposer tout l'estat de ce royaume entre les mains des estrangers, retirans des places fortes & les plus importantes, comme de Calais & de Metz (2), les bons soldats, pour par-

Ils ont restreint l'édit de janvier.

Tout a été mis en confusion.

La reine ne n'est pas

Que les Guise quittent la cour.

(1) Le massacre de Sens, digne pendant de celui de Vassy, commença le vendredi soir 10 avril 1562, et dura jusqu'au mardi suivant. Il y périt plus de cent personnes. A la nouvelle de cette horrible tuerie, le prince de Condé écrivit le 19 avril à la reine mère une lettre indignée pour lui demander justice (*Hist. des martyrs*, fol. 645).

(2) Ces deux villes venaient d'être prises, la première par le duc de Guise sur les Anglais en 1558, la seconde depuis 1552 sur Charles-Quint qui essaya vainement de la reprendre l'année suivante sur le même duc de Guise.

1562.

Leur départ  
accifera tout.

La reine les  
craint.

Les excès  
commis à  
Tours et à  
Blois.

venir au but de leurs desseins, à quel-  
que prix que ce soit, & fust-ce avec  
la ruine de tout le royaume. Et, d'au-  
tant que pour couloier leur obstinée  
volonté de demeurer à la cour, ils  
font bouclier de leurs estats, il res-  
pond, comme il a ia fait en sa pre-  
mière déclaration, que telles charges  
n'ont esté conférées pour avoir liberté  
de s'armer d'une autorité privée,  
faire rompre les bons édicts à leur ap-  
pétit, & entreprendre plus que ne fi-  
rent de tout temps les propres frères  
du roy, lesquels, encores qu'ils re-  
tournaissent d'une bataille, n'ont ia-  
mais osé venir à la cour, sinon défar-  
més. Or, d'autant que leur présence  
a excité en la France une guerre ci-  
ville, &, au contraire, leur absence  
pourroit pacifier toutes choses, ils doi-  
vent en ce oublier leur particulier  
pour le bien du public, s'ils en font  
soigneux, comme de fait cela a au-  
trefois esté pratiqué par les roys de  
France, lorsque quelque prince avoit  
différent contre l'autre, à sçavoir, de  
commander qu'ils se retirassent en  
leurs maisons en posant les armes,  
pour puis après les appaier & ouir  
leurs différens. Que si les dessusdits  
ne permettent à la royne d'user de re-  
mèdes nécessaires autrement qu'elle  
n'a encores iusques à présent, on ne  
dit pas, estant si sage qu'elle est & ai-  
mant le bien du royaume menacé  
d'une si grande ruine, qu'elle n'a vou-  
loir de ce faire ; mais on s'apercevra  
clairement que la crainte qu'elle a  
d'eux l'empesche de faire ce qui est  
de besoin & qu'elle eust desjà fait si sa  
puissance respondoit à sa bonne vo-  
lonté ; tefmoin aussi l'élection nou-  
velle de ceux qui ont esté appelés au  
privé conseil, lesquels autrement elle  
n'eust iamais enduré, [non plus que]  
le peu de respect qu'ils luy portent en  
faisant tous les iours des conseils à  
part & luy faifans passer ce qu'ils ont  
arresté entre eux, comme aussi à la  
cour de parlement de Paris, qui ne  
refuse rien de leurs commandemens &  
en laquelle ils ont plus de crédit &  
autorité que le roy & la royne n'y ont  
peu avoir. Quant au brisement d'ima-  
ges fait à Tours & à Bloys (1), tant  
s'en faut que cela ait esté fait de son

consentement  
aux iuges des  
aux infractions  
lement compo  
ecclésiastiques  
est venu aucu  
d'autant qu'or  
ment de l'édic  
regard des vi  
les-mesmes,  
tans de la reli  
n'a esté fait à  
faire service  
tre en sa pr  
aussi pour se  
ceux qui l'en  
mes, chose c  
tre à iamais p  
si bon nombre  
soient en si  
pour la seure  
prince, duque  
rent quelque  
louanges, qui  
faire iugemen  
tes les cours  
communauté  
soigneusement  
un iour en re  
père de faire  
ne se laisser tr  
ou affection j  
riser plustost  
culier que re  
de son estat  
prester ayde  
si iuste & fai  
bien & honn

VOILA la  
déclaration  
cour de parl  
tres lettres  
mois, par le  
puisqu'ils de  
armes, suiv  
escrit, l'exho  
ils en facen  
mis, qui les  
miers, & qu  
semblable,  
les calamité

PENDANT  
noient ain  
des armes,  
de Paris,  
veilleusemen  
de la religio  
vans fort pe  
sent gagnés  
cation, ou b

(1) Dont les protestants s'étaient momen-  
tamment emparés (*Hist. des martyrs*, fol.  
654).

1562.

d'en estre, combien qu'on ne leur fist aucune violence en leurs biens ni en leurs personnes, nommément à Orléans, là où le prince ne vouloit permettre que les sermons se fissent dans aucun temple. Mesmes il appela le clergé & leur protesta de ne les vouloir empescher aucunement en leur service ordinaire, & furent mesmes ceux de la religion plus chargés d'hof-tes que leurs contraires. Mais la plus part de ceux qu'on appelle ecclésiastiques ne s'y fiant point, aima mieux quitter le lieu, se retirant sans danger où bon leur sembloit; & ceux qui y demeurèrent, soit par crainte ou autrement, tindrent leurs églises fermées, faisans les sermons tant au cloître sainte Croix, sous les ormes, que dehors la ville, au fauxbourg du Portereau. Mais cela ne dura pas beaucoup, quelque ordre qu'on y sceust mettre; de sorte que, le XXI. dudit mois d'avril, quelques églises se trouvèrent avoir esté ouvertes la nuit, & quelques images abatues, & de là en avant, il n'y eust ordre de pouvoir empescher qu'en moins de rien il ne s'en fist une merveilleuse exécution, combien que le prince, avec l'amiral & autres de leur suite, accourans au grand temple de sainte Croix, y donnassent coups de baston & d'espée; mesmes estant aperceu quelcun qui estoit après à abatre une image bien haut montée, & le prince ayant saisi une harquebouse pour tirer contre, il luy respondit ces propres mots : *« Monsieur, ayez patience que j'aye abatu ceste idole, & puis que ie meure, s'il vous plaist. »* Cela fut cause que, sans passer plus outre, comme estant ce fait plustost œuvre de Dieu que des hommes, force fut de laisser tout achever (1), & dès lors cessa tout exercice de l'église romaine à Orléans, continuans toutesfois les presches hors des temples pour un temps.

Les orgues de  
l'église  
Sainte-Croix.

Le prince, entre autres choses, désiroit de sauver les orgues du grand temple sainte Croix, pour l'excellen-

(1) Avons-nous besoin de dire que ces regrettables excès commis dans les églises étaient sévèrement condamnés par les réformateurs? Calvin les flétrit avec vigueur dans une de ses lettres, et Bèze écrivait à ce sujet à la reine de Navarre (13 mai 1561): « Je ne puis dire autre chose de cest abatis d'images sinon ce que j'en ay tousiours senti & presché, c'est à sçavoir que ceste manière de faire ne me plaist aucunement. »

ce de l'ouvrage. Et de fait, elles estoient demeurées debout & entières. Mais estant une après-dinée parti le prince pour les faire iouer, il se trouva qu'on les avoit toutes perzées par derrière, sans qu'on peust jamais descouvrir qui avoit fait cela. Quant aux reliques & ornemens, ordonnance fut faite & publiée de bonne heure de ne s'en approprier chose quelconque, sous peine de la vie, ce qui fut au commencement assés bien observé. Mais pour ce que quelques prestres estoient contens d'accuser les cachettes en particulier à quelques soldats pour y avoir leur part, plusieurs larcins se commirent, combien que les ministres criaissent en chaire tant qu'ils pouvoient, & que le prince fist tant qu'il luy estoit possible. Entre autres, il se trouva un gentilhomme, autrement de bon lieu, lequel ayant esté déferé & amené au prince ainsi comme il nioit le fait & se remuoit bien fort, fut convaincu par une petite croix d'or, pouvant valoir de vingt-cinq à trente escus qui luy tomba de ses chausses, & mis entre les mains du prévost du camp, nommé Chabouille, auparavant procureur du roy à Melun, lequel estant prest de le condamner selon l'ordonnance, certains gentilshommes d'honneur auxquels il appartenait, obtindrent qu'on se contenteroit de le chasser des troupes, comme il fut. Mais au lieu de ceste condamnation, Dieu voulut que depuis, estant en sa maison, certains brigandeaux le firent mourir très cruellement. Ceux du grand temple sainte Croix avoient caché le plus beau & le meilleur de leur thrésor; de quoy s'estant enquis le prince & son conseil, & ayant finalement descouvert le tout, il s'en saisit par bon inventaire; mais il n'y toucha qu'en la nécessité extreme de la guerre, ayant, avant qu'en venir là, prié & requis ceux de la ville de se cotti-fer au plus haut qu'ils pourroient pour les frais de leur défense & conservation, & pareillement escrit par toutes les églises pour y contribuer, tellement qu'il se trouva (non toutesfois sans grande difficulté) quelque somme dont furent levées quelques belles & bonnes compagnies françoises du pais d'alentour. Outre ce, les enfans de la ville firent aussi quelques compagnies en bon & bel équipage. Et se peut dire à la vérité que iusques à la ca-

Un gentil-  
homme pris  
sur le fait.

Précaution  
du prince.

1562.

misade (1) de Baugency, dont il sera parlé cy-après, il y avoit un fort bon & bel ordre entre tous les soldats, au pris de la confusion qui s'y trouve ordinairement.

OR, avoit esté le synode national, dès devant les troubles, assigné à Orléans; suivant laquelle assignation, combien que, à cause des troubles, les députés de plusieurs provinces ne comparussent, ce neantmoins affés bon nombre de ministres & anciens s'y trouvèrent. Le synode commença le XXVII. du mois d'avril (2); auquel le prince, avec l'amiral & autres grands seigneurs, firent cest honneur d'assister, tant pour l'autoriser par leur présence, que pour entendre les sains & sages discours & résolutions qui s'y firent. Là, entre autres choses, fut entendu le contenu d'un livre de la discipline ecclésiastique, composé par un certain parisien nommé Morelli (3), prétendant, entre autres points, que les élections ecclésiastiques se devoient faire par tout le peuple assemblé, & chacun y donnant sa voix, au lieu que là où les églises & consistoires sont dressés, l'élection se fait à part, après l'examen de la doctrine & des mœurs, par les ministres & anciens, ou bien aux colloques; laquelle élection puis après étant notifiée au peuple, il luy est libre de consentir ou débater la dite élection devant le consistoire, ou plus avant, s'il est de besoin, à sçavoir, en synode provincial ou national, afin d'éviter les brigues & toute confusion. Il y avoit encores d'autres opinions estranges touchant la décision de la doctrine, l'excommunication & autres points de la discipline ecclésiastique contenus en ce livre, qu'il avoit bien légèrement fait imprimer à Lyon & dédié à maître Pierre Viret, comme l'ayant approuvé, ce que toutesfois n'estoit véritable. Ce livre donc ayant esté examiné avec les principales rai-

sons d'iceluy, l'auteur mesme ayant esté ouï par plusieurs fois, fut finalement condamné comme pernicieux par le synode, & fut cela publié en chaire par tous les temples. Et l'auteur mesme du livre ne voulant aquiescer à ceste condamnation, d'autant aussi qu'il faisoit notoirement schisme en l'église, fut retranché de la Cène du Seigneur par le synode. Il fut aussi arresté que l'église de Genève feroit advertie de tout ce que dessus, d'autant que Morelli y ayant encores sa famille, & s'estant fait bourgeois de la ville de Genève, y avoit en partie basti son livre. Là aussi comparut un nommé Hierosme Bolsec (1), natif de Paris, de l'ordre des carmes, lequel, long temps auparavant, s'en estant fui en Italie, pour avoir un petit esgratigné l'église romaine, & receu chés madame la duchesse de Ferrare, sous le titre d'aumofnier, devenu puis après médecin, ou plustost triacleur, estoit venu à Genève avec sa femme, où il fit si bien que, pour avoir grandement troublé les églises de Genève & de Berne en la matière de la prédestination, en laquelle il estoit ouvertement pélagien, finalement banni de ces deux seigneuries, ne sachant à qui vendre ses coquilles, s'estoit retiré à Paris, & espérant d'estre admis au ministère en contrefaisant le repentant, à l'instance du conseiller Fumée, obtint conférence avec les ministres de l'église de Paris, par lesquels étant convaincu de ses erreurs & malversations, & sur ce remis au synode prochain d'Orléans, pour y faire abiuration, ne faillit à s'y trouver & faire contenance d'un vray repentant, avec promesse de soussigner les articles contraires à son erreur, escrits & leus en sa présence, & approuvés par luy, ensemble de satisfaire pareillement aux églises de Genève & de Berne, auxquelles le synode en devoit escrire; mais voyant ce moine que la persécution plus grande que jamais, au lieu de la tranquillité qu'il avoit imaginée, menaçoit les églises, il retourna à son

1562.

Jérôme  
Bolsec.Synode  
national  
d'Orléans.  
27 avril.Le livre de  
Jean Morely.Morely est  
condamné.

(1) *Camisade*, attaque nocturne faite dans le but de surprendre l'ennemi.

(2) Aymon (*Actes des synodes nationaux*, I, 23) fixe au 25 avril le commencement de ce synode, dont le modérateur fut Antoine de La Roche-Chandieu, alors âgé de vingt-trois ans.

(3) Ce livre était intitulé *Traicté de la discipline & police chrestienne*, par Jean Morely. Lyon, de Tournes, 1561. Il fut condamné comme « contenant une mauvaise doctrine et tendante à la dissipation et confusion de l'Eglise » (Aymon, I, 29).

(1) Voyez sur Jérôme Bolsec le très intéressant et très curieux article biographique que lui consacre M. H. Bordier, dans la seconde édition de la *France protestante* (II, col. 745 et suiv.), ainsi que le supplément à cet article publié à part sous ce titre : *L'Ecole historique de Jérôme Bolsec*, par le même (Genève, 1880).

1562.

Les princes  
allemands.

premier train, & a fait depuis tousjours de mal en pis.

Or, sembloit-il bien que ceste guerre, entreprise pour l'exercice de la religion, touchoit aussi aux princes allemands de la confession d'Aufbourg, lesquels on savoit bien que ceux de Guyse taschoient de gagner par le moyen du duc de Wirtemberg, qu'ils avoient grandement abusé en la conférence qu'ils eurent avec luy à Saverne, comme il a esté dit en son lieu (1). Voilà pourquoy le prince, combien que, dès le X d'avril, il eust escrit aux très illustres princes comte Palatin & duc de Saxe, électeurs, ducs des deux Ponts & de Wirtemberg, au Landgrave de Hesse & marquis Charles de Baden, & depuis encores à la sacrée Maïesté de l'empereur Ferdinand, les advertissant à la vérité du povre estat de la France & des causes de ces troubles, pour les supplier d'y remédier de leur part, assembla toutesfois son conseil, pour adviser de plus près à cest affaire. Plusieurs & quasi tous concluoient qu'il falloit demander un prompt & suffisant secours aux princes d'Alemagne; l'amiral leur rompit ceste délibération, disant « *qu'il aimeroit mieux mourir que consentir que ceux de la religion fussent les premiers à faire venir les forces estrangères en France.* » Et pourtant fut arresté qu'on enverroit deux gentilhommes en Alemagne, seulement pour faire veoir à l'œil, & comme toucher au doigt les causes de ceste guerre, en respondant aux calomnies des ennemis, & requérant les susdits princes, comme anciens amis de la couronne de France, d'envoyer ambassadeurs pour traiter de la paix, à ce que, durant la minorité du roy, tant de sang chrestien ne fust respandu, & un si florissant royaume ne se consumast soy-mesme. Telle fut lors la résolution du conseil; mais le jour d'après, toutes choses encores mieux examinées, il fut adiousté à la commission des deux dessusdits, qu'ils ne bougeroient d'Alemagne, iusques à ce qu'il y eust paix, & que l'estat des affaires monstroit s'il estoit requis d'appeler les Alemans au secours, sur quoy on leur enverroit nouvelles instructions & tout pouvoir. Ainsi partirent les deux députés, prenans leur

Un mot de  
l'amiral  
Coligny.

chemin par le comté de Bourgoigne, comme estant le plus seur, combien qu'il fust le plus long, ce qui cuida grandement nuire à leurs affaires, comme il sera dit en son lieu.

Le prince advisa quant & quant à se saisir des prochaines villes estans sur la rivière de Loyre, entre lesquelles Mun & Baugency d'elles-mêmes receurent gens de pied & de cheval qui leur furent envoyés sans qu'il y eust aucun tumulte ni désordre, hormis qu'après peu de iours les ecclésiastiques de l'église romaine s'escartans çà & là par défiance, combien que le prince les prist en sa sauvegarde, finalement il ne fut possible de garantir les images & autels en ces lieux, non plus qu'à Orléans; mais surtout il y eut de l'excès à Cléry, en haine de la superstition spéciale qui s'y exerçoit à cause d'une image de la vierge Marie, renommée iusques bien loin (1). Car, combien que le prince y eust envoyé gens pour prévenir ce qui y survint, si est-ce que la guerre s'estant enaigrie, non seulement on abatit les images & autels, mais quasi toute l'église, édifiée à grans frais par le roy Louis unzième, fut ruinée, & ne fut pardonné aux sépultures de la maison de Dunois & d'autres grans seigneurs; mêmes demeura là quelque temps à descouvert le sépulchre dudit seigneur roy, avec sa statue de cuivre faite au vif estant à genoux au dessus du sépulchre. Les maisons des chanoines qui s'estoient escartées n'eurent meilleur traitement; duquel ravage le prince fut fort irrité, comme aussi l'amiral & autres estans à Orléans. Mais l'impétuosité des peuples estoit telle contre les images, qu'il n'estoit possible aux hommes d'y résister. Le prince voulant aussi s'asseurer des villes de la rivière de Loyre au-dessus d'Orléans, pour avoir libre passage iusques à Lyon, se fit maistre de Gergeau (2), sans aucune résistance. Quant aux autres villes montans contremont la rivière, il en sera parlé de chacune en son endroit.

Au mesme temps, ayant esté trouvée la ville d'Orléans desgarnie de

Les villes  
de la Loire.La guerre aux  
images.Le prince  
approvisionne  
Orléans.

(1) Voy. ci-dessus, page 373.

(1) Voy. ci-dessus, page 218.

(2) Gergeau ou Jarjeau (Loiret), connu depuis dans l'histoire de nos églises par la tenue du seizième synode national, en 1601.



Feuquières à  
Amboise.

Abel Foulon.

pièces de batterie & de poudres, un gentilhomme de fort bon esprit, nommé Feuquières (1), le puîné & frère de Feuquières, l'un des maîtres d'hôtel du feu roy François second, pour en amener, fut envoyé à Tours, où il trouva une merveilleuse quantité de munitions, mais fort peu de pièces, entre lesquelles n'y avoit ni canon ni coulevrine, ains seulement s'y trouvoient quelques moyennes & bastardes, desquelles il obtint quelques unes à grand'prière, avec ce qu'il voulut de poudre; de quoy ayant chargé un grand bateau, il fit si bien, qu'estant allé visiter, au chasteau d'Amboise, le sieur de la Bordefière, qui y estoit avec messieurs les enfans, frères & seur du roy, le bateau passa cependant sous les ponts sans aucune résistance, ce qui vint merveilleusement à point à ceux d'Orléans. Mais la faute fut qu'on emmena davantage de poudres pour en fournir d'autres villes, & nommément Bourges, qui depuis se perdit en partie à faute de cela, comme il sera dit en son lieu. Les pièces & munitions arrivées à Orléans, on y dressa un arsenal au convent des cordeliers, où depuis furent fondues des pièces de batterie, & fut aussi dressé une monnoie, pour y forger or & argent au coin du roy, dont eut la charge un excellent ouvrier, nommé Abel Foulon (2), ayant eu auparavant charge du moulin à monnoie à Paris.

Il se peut veoir par ce que dessus, que de costé & d'autre, à sçavoir, tant à Paris qu'à Orléans, on se préparoit aux armes, qui estoient desjà bien eschauffées en plusieurs lieux du royaume, & toutesfois on ne laissoit de plaider par escrit, fust qu'une partie taschast d'endormir l'autre, fust que quelques uns taschassent à la vérité de pacifier ces troubles par quelque bon & doux moyen, ce que ie puis asseurer devant Dieu avoir esté pour le moins l'intention du prince & des seigneurs de son conseil, insistans les ministres de tout leur pouvoir à faire, s'il estoit possible, qu'on n'en vinst

point iusques combien qu'ils ment le prince de rendre leur vation de la Quelque temps de Roye, qu Muret, place fut tentée par à ce qu'elle p gendre, de feres. A quoy consentir, elle tesfois que l'al duquel le ca d'un entreme Orléans pour quelque pacifi ques vint avec lequel le prin s'ensuit, le un mémoire de la paix, qu plus ampleme par un autre

« MADAME qui plus me vous veoir l'obéissance vie porter, & qui regarden faire à leurs der leurs bo paix en ce grande néce qu'il faille tient à si f soient conte reté. Il faut gnoissent à vofre aise, qui tourment ferviteurs, leur temps vous faire fait iusques occasion qu vous dois, haine ne me voye un me où ie mets estre les plus dre la paix tant, & pe vofre royaume ticiulière mi que ne voi pour suppli des roys & mains, qu'i

(1) Jean de Pas-Feuquières, dit le jeune Feuquières, pour le distinguer de son frère Louis qui servait également dans l'armée de Condé.

(2) Voy. sur Abel Foulon, *maître à la monnoie* du roi Henri II, *France protest.*, V, 157.

1562.

dre si bien l'obéissance qui vous est due par vos suiets, que nous luy puissions en bref rendre graces de vous veoir, madame, fort contente comme ic le désire. Escrit à Orléans le premier iour de may M.D.LXII.

Son mémoire  
sur la pacifica-  
tion du  
royaume.

» Ce sont les moyens qui semblent à monsieur le prince de Condé estre nécessaires (sous l'avis & bon plaisir du roy & de la royne) pour pacifier le trouble qui se voit aujourdhuy en ce royaume, lesquels, ces iours passés, il avoit donné charge à l'abbé de S. Iean de Laon de faire entendre à la royne, qu'il a bien voulu faire mettre par escrit & signer de sa main, pour en esclarcir plus au vray sa Maiesté.

» En premier lieu, ledit seigneur prince remontre à leurs Maiestés, qu'au paravant l'entreprise de ceux qui ont commencé à prendre les armes, & qui tiennent encores à présent leurs dites Maiestés environnées de leurs forces, tout ce royaume commençoit à iouir d'un bon repos pour le regard de la religion, chacune des deux parties estimant avoir aucunement de quoy se contenter, par le moyen de l'édit qui a esté fait en ianvier dernier, avecques l'advis des princes du sang, seigneurs du conseil, & de la plus notable compagnie des présidens & conseillers de toutes les cours des parlemens, esquelles mesmement depuis il a esté publié; & que, sans l'observation d'iceluy, il est impossible de maintenir une tranquillité entre les suiets du roy, comme l'on voit par expérience. A ceste cause, requiert ledit seigneur prince leurs Maiestés, qu'il soit observé, sans restriction ni modification aucune, iusques à la détermination d'un bon concile libre, ou iusques à ce que le roy ait atteint l'age de commander luy-mesme, pour alors se submettre à sa volonté, & recevoir son commandement (auquel ledit sieur prince & ceux de sa compagnie aimeroient mieux mourir que d'avoir failli d'obéir), & où lors sa Maiesté ne trouveroit bon les laisser vivre selon la religion réformée qu'ils tiennent, pour luy demander congé en toute humilité & suiétion de se pouvoir retirer autre part. Que les violences & outrages faits à ceux qui vivoient sous la permission des édits du roy, depuis que les dessusdits ont commencé de prendre les armes, soient réparés d'une part & d'autre, & que iustice en soit

Il faut que  
l'édit soit  
observé.

faite, ensemble que tout ce qui a esté depuis ledit temps innové, soit cassé & annulé, parce que le roy & la royne ne pouvoient estre mis en liberté de leurs personnes & volontés, ayans autour d'eux des armes & forces, non seulement sans leur réquisition, mais contre leurs volontés & défenses expressees.

» Et parce que tout ainsi que l'arrivée & présence à la cour en la façon susdite des sieurs de Guise & des connestable & mareschal saint André, & la crainte & soupçon qu'ils ont donné à un chacun par leurs déportemens & transgressions des édits du roy, ont esté la seule cause du trouble que l'on voit aujourdhuy par toute la France, aussi ledit seigneur prince ne voit aucun autre moyen de pacification & tranquillité que par leur retraitte, à laquelle ledit seigneur prince insiste, non pour estre meü d'aucune haine ou passion particulière, ains seulement pour la liberté du roy & de la royne, pour maintenir l'autorité du gouvernement de ladite dame, & l'observation des édits, & pour la feureté, tant de luy que de ceux qui sont en sa compagnie, ensemble de tous autres qui sont professed de la religion réformée, qui autrement seroient tousiours au mesme soupçon & danger où ils sont de présent. Et à ceste occasion requiert ledit sieur prince, que les dessusdits sieurs de Guise, ses frères, connestable & maréchal S. André posent les armes, & se retirent en leurs maisons & gouvernemens, iusques à ce que le roy, estant hors de minorité, puisse iuger qui l'aura plus fidèlement servi; s'offrant de sa part (pour obvier à ce que tels inconveniens n'arrivent durant ledit temps) faire le semblable, & faire retirer tous ceux de sa compagnie aussitost qu'il aura entendu que les dessusdits se seront mis en devoir de leur en monstrier le chemin, sans avoir efgard au degré qu'il tient en ce royaume, ayant si grand désir de le veoir en repos & hors de trouble, qu'il préférera tousiours la conservation d'iceluy à ses affections particulières, & à toutes autres choses, iusques à sa vie propre.

» Et afin que tout ce que dessus s'exécute & accomplisse de bonne foy, avec pareille feureté d'une part & d'autre, ledit seigneur prince, quant

1562

Que les Gu-  
se retirent  
jusqu'à la m-  
jorité du ro-

Le prince offre  
d'en faire  
autant.

62.  
nera ses  
nts en  
age.

à luy, présente non seulement mon-  
sieur le marquis de Conty, son fils  
aîné, mais tous ses enfans entière-  
ment, comme les plus précieux gages  
qui, après sa foy & sa parole, le sau-  
roient plus seurement pleiger, à la  
charge d'en recevoir de leur part ré-  
ciproque & mutuelle assurance, pour  
lesdites seuretés, & demeurer sous le  
bon plaisir de leurs dites Maiestés.

» C'e sont les plus douces & rai-  
sonnables conditions qu'iceluy sei-  
gneur prince peut proposer, n'ayant  
aucune partialité ni division à démes-  
ler avec ledit sieur de Guise & ses  
frères, les connestable & mareschal S.  
André, qu'il ne reiette & mette sous  
le pied pour entendre à la conserva-  
tion de l'estat, bien & repos de ce  
royaume, & autorité de leurs Maiej-  
tés. Et où il sauroit d'autres moyens  
pour, avec la seureté du roy & de la  
royne, de foy-mesmes & de toute sa  
compagnie, pacifier ce trouble (qui  
tend à une manifeste ruine & subver-  
sion d'estat), il n'eust voulu faillir à les  
faire entendre à leurs Maiestés & s'y  
submettre de sa part.

dégage sa  
ponsabilité.

» PROTESTANT comme il a ordinai-  
rement protesté que là où ils refuse-  
ront tels offres si raisonnables, la  
faute ne luy peut ne doit estre impu-  
tée, ni des maux & désolations qui  
en pourroient cy-après, à ceste occa-  
sion, survenir; mais à eux seuls, comme  
autheurs de telles calamités qui les  
rendront sans excuse devant Dieu &  
devant les hommes, pour avoir mieux  
aimé exposer ce royaume en proye,  
que de rien quitter de leur passion &  
affection particulière, encores qu'ils  
cognoissent bien que, par telles guer-  
res civiles, la ruine des plus grandes  
monarchies du monde est ensuivie. Et  
s'assure bien ledit seigneur prince que  
la royne est si vertueuse, & aime tant  
la conservation de cest Estat, & la  
seureté & grandeur du roy son fils,  
que si elle estoit en vraye & pleine li-  
berté, elle auroit desjà fait les dessus-  
dits obéir au commandement réitéré  
que sa Maiesté leur a fait auparavant  
qu'ils eussent pris les armes, & enco-  
res depuis, à favoir de eux retirer en  
leurs gouvernemens, pour obvier aux  
maux qui nous menacent, démontrans  
assés, s'ils reiettent ces moyens si rai-  
sonnables & nécessaires, n'avoir autre  
but que de parvenir à leurs desseins à  
quelque prix que ce soit, fust avec la

1562.

lut & incolumité du roy & de nostre patrie, & de la paix & repos de l'estat d'icelle, que nous voyons sur le point d'évidente & inévitable ruine, s'il n'y est promptement & sans aucun délai pourveu par le seul remède des ordonnances que nous estimons devoir estre faites, seellées, émulguées & approuvées, tant en vostre grand conseil qu'en la cour de parlement de Paris, & autres cours de vostre royaume, telles qu'elles sont contenues es articles suivans qu'en toute révérence & humilité nous proposons.

Que la religion  
catholique  
soit seule  
admise.

» PREMIÈREMENT, nous estimons nécessaire, non seulement pour l'acquit de nos consciences, mais pour l'acquit de la conservation du roy, & du serment par luy fait à son sacre, pour le repos & union de tous ses sujets, & pour ne confondre tout ordre divin, humain & politique, de laquelle confusion dépend & s'ensuit nécessairement l'éversion de tous empires, monarchies & républiques; que le roy, par édict perpétuel, déclare qu'il ne veut & entend autoriser, approuver ne souffrir en son royaume aucune diversité de religion, ni d'église, prédications, administrations de sacrements, assemblées, ministères ni ministres ecclésiastiques; ains veut & entend la seule Eglise catholique, apostolique & romaine, receue, tenue & approuvée de sa Maesté, & de tous ses prédécesseurs, les prélats & ministres d'icelle, prédications, administrations des sacrements d'eux & de leurs commis avoir lieu en son royaume & pais de son obéissance, toutes autres assemblées pour tel effect reietées & réprouvées.

Que tous y  
prêtent  
serment.

» QUE tous officiers de France, domestiques de sa Maesté & de messeigneurs ses frères & seur, & tous officiers, tant de iudicature que de la milice, contes & finances de ce royaume, & autres ayans charges, administrations & commissions de sa Maesté, tiendront la mesme religion, & en feront expresse déclaration. Et les refusans, délayans ou contrevenans, seront privés de leurs estats & offices, gages, charges & administrations ou commissions, sans pour ce toucher à leurs biens ni à leurs personnes, sinon qu'ils fissent tumulte, sédition, monopole ou assemblées illicites.

» QUE tous prélats, bénéficiés &

personnes ecclésiastiques de ce royaume seront semblable confession, & les refusans ou contrevenans seront privés du temporel de leurs bénéfices, qui sera régi sous la main du roy & gens de bien & de bonne religion, commis à l'administration d'iceux par les supérieurs, & ceux à qui il appartient y pourvoir, lesquels, selon qu'ils verront estre à faire, les priveront du titre & pourvoient d'autres en leur lieu, par les voies deues & légitimes.

» QUE toutes églises violées, démolies & spoliées en ce royaume, au grand mespris de Dieu & de son Eglise, du roy, ses ordonnances & édicts, tant anciens que modernes, qui tous ont prohibé tels sacrilèges sur peine de la vie, soient réintégrés, réparés & restitués entièrement en leur estat & deu, & les intérêts satisfaisants de tous les dommages soufferts, & les délinquans, infractions des édicts violés, & les spoliateurs punis comme il appartient.

» QUE les armes princes en ce royaume, par quelque personne que ce soit, pour quelque couleur, raison ou occasion que ce puisse estre, soient laissées & ostées par ceux qui les ont prises sans exprès commandement du roy de Navarre, lieutenant général de sa Maesté, & représentant sa personne en tous ses royaume & pais de son obéissance, & ceux qui se sont ainsi armés, & persévèrent encores à présent, déclarés rebelles & ennemis du roy & du royaume.

» QUE audit roy de Navarre seul (comme lieutenant général de sa Maesté, & représentant sa personne), & à qui de par luy sera ordonné & commis, soit loisible avoir & assembler forces en ce royaume, pour l'exécution & observation des choses dessusdites, & autres qui pourront estre advisées pour le bien du roy & de son royaume.

» QUE les forces là commencées à assembler par ledit seigneur roy de Navarre, pour le service de sa dite Maesté, pour les effects que dessus, soient maintenues & entretenues sous son autorité pour quelques mois, dedans lequel temps on espère, si c'est le bon plaisir de vos Maestés, voir le fruit des remèdes que dessus, & le repos de ce royaume.

» Les autres provisions nécessaires

Les églises  
pillées seront  
rétablies.

Les armes  
déposées par  
les rebelles.

Les forces  
réunies sous le  
commandement  
du roi de  
Navarre  
maintenues.

& requises tendans au bien & repos de ce royaume, qui pourroient estre ici par nous omises, soient prinſes & ſuppléées du conſeil & advis qui fut donné par la cour de parlement à Paris, lorſque dernièrement vous envoyastes vers elle le ſieur d'Avanſon, pour avoir ſon advis ſur les remèdes qui luy ſembloient convenables pour pourvoir aux troubles de ce royaume, & ſur ce que ladite cour y pourra préſentement adiouſter.

» Ces choſes faites & accomplies entièrement comme deſſus (ſans leſquelles nous tenons ce royaume ruiné), nous ſommes preſts de nous en aller chacun, non ſeulement en nos maiſons, ſ'il nous eſt commandé & ordonné, mais au bout du monde (ſi beſoin eſt), en exil perpétuel, après avoir eu contentement en noſtre ame d'avoir rendu à Dieu, à noſtre roy, à noſtre patrie, à nos conſciences, l'honneur & ſervice, l'amour & charité, & tout autre fidèle office que nous leur devons, en ſi grand & évident, ſi important & notable péril & néceſſité; pour auſquels obvier, nous ſommes preſts de ſacrifier & vouer nos vies & tout ce que nous avons de cher & précieux en ce monde. Ce que nous ſignifions à vos dites Maieſtés & au roy de Navarre, tant pour nous en eſtre teſmoins & iuges, que pour mettre aux inconvéniens que vous voyés les remèdes deſſuſdits, que nous eſtimons eſtre très néceſſaires & ſeuls convenables, afin qu'il vous plaiſe en déclarer voſtre volonté & réſolution.

» PROTESTANS devant Dieu & vos Maieſtés, que la noſtre telle que deſſus ne tend qu'au bien & ſalut du roy & de ſon royaume, & que nous eſtimons que ceux qui l'auront en recommandation ne ſe pourront eſlongner des choſes cy-deſſus recordées & remonſtrées en ceſt eſcrit, que nous avons ſigné de nos mains, pour l'aquit de nos conſciences & noſtre deſcharge envers Dieu, vos Maieſtés & tout le monde à l'advenir. Fait à Paris ce quatriefme iour de may, l'an mil cinq cens ſoixante-deux. Signé : François de Lorraine, de Montmorancy, S. André. »

Seconde  
requête.

AUTRE REQUÊTE PRÉSENTÉE A LA  
ROYNE LEDIT IOUR.

« MADAME, outre le contenu en

I

l'eſcrit que nous préſenté à voſtre noſtre entendons tre congé & b manifefter & publ tienté, afin de Maieſtés de s' rons ſubmettre ment de voſtre Navarre, & ce pour ce royaume nous déci ne nous comme retirer de voſtre ceux d'Orléans les païs, villes me rendent e Maieſtés, & c d'obéir au roy rain & naturel édiſts & ordc pourront cy-a Maieſté, par l émologués pa de Paris, den les mains du r nant général e perſonne, en pour tel temps néceſſaire; ſi accompliſſement eſtimons en ne ces (pour les nous avons) r voir départir ſans encourir tuels, pour r d'eſtre infidél déſerteurs de mité, & ſalut me, de noſtre repos de tou nous voyons & inévitable tement & ſan

Nous offre cun en l'une obéir au roy qu'il nous ſer quelle noſtre (madame) qu rons de mont ſemblable ret ſons, que noi près de vos plions l'en v cher, & retir gnie où il eſ eſpérer d'un gne du ſang

1562.

ris le quatriesme de may, l'an mil cinq cens soixante-deux. Signé : François de Lorraine, de Montmorancy, S. André. »

Réponse au  
mémoire  
du prince de  
Condé.

APRÈS ces requestes présentées ou plustost veues & considérées en la compagnie de ceux que les requérans avoient mis du conseil du roy, comme s'ils n'eussent rien dit ne fait que par la voye ordinaire, il fut advisé que d'accorder du premier coup le contenu de ceste requeste seroit se descouvrir trop tost, & pourtant que le meilleur estoit de faire quelque response moyenne sur l'escriit envoyé par le prince, duquel on attendroit autre response, dissimulant cependant ces requestes. Par quoy fut envoyé au prince, au nom de la royne, la response qui s'ensuit, par le mesme abbé de saint Iean de Laon.

« LE roy ayant veu le mémoire qu'a envoyé monsieur le prince de Condé, par l'abbé de saint Iean de Laon, datté du deuxiesme de ce mois, loue grandement que monsieur le prince remette le contenu audit mémoire sous le bon plaisir & advis de sa Maiesté & de la royne sa mère, comme aussi a esté tousiours leur assurance que, pour le sang dont il est issu, il ne s'oubliera iamais, ni ne sortira de son devoir, & pour luy faire entendre clairement & de bonne foy l'intention de sa Maiesté sur ce qu'il requiert par ledit mémoire.

L'édit de  
janvier sera  
maintenu, sauf  
pour Paris.

» PREMIÈREMENT, quant à l'observation de l'édit du mois de janvier dernier, iceluy seigneur, pour lever tout scrupule, déclare qu'il veut & entend que ledit édit demeure en son entier, & soit observé selon sa forme & teneur, fors toutesfois & excepté dans sa ville & banlieue de Paris, où ledit seigneur, meü de bonnes & grandes considérations par l'advis de ladite dame, sa mère, a ià déclaré, comme encores veut & déclare, que ledit édit n'ait lieu, & ne s'y feront aucunes assemblées. Et neantmoins, là & partout ailleurs en ce royaume, chacun, en ce que touche la religion, pourra vivre en repos de sa conscience, & sans estre recherché de sa vie, inquiété en sa personne n'en ses biens, tant pour le passé que pour l'advenir.

Les violations  
qu'il a subies  
seront  
réparées.

» Au regard des violences, oppressions, meurtres & excès commis depuis ledit édit, & au préiudice d'iceluy d'une part & d'autre, sa Maiesté

en fera faire telle iustice & réparation que les cas le requerront, à la satisfaction publique & particulière de ceux auxquels auroit esté faite l'injure.

» QUANT à ce qui concerne le partement de la cour de messieurs de Guise, connestable, & mareschal saint André, requis par mondit seigneur le prince, pour les causes touchées en son dit mémoire, le roy & ladite dame sa mère ont tousiours déclaré, comme ils déclarent encores, n'estre leur intention qu'ils en partent, & n'ont délibéré leur faire ce commandement; mais comme ceux qui, après l'honneur de Dieu, ont le service du roy & de la royne, & le bien & repos de ce royaume, en plus chère recommandation que chose de ce monde, ont eux-mêmes fait sur ce offres à leurs Maiestés, qui leur semblent si raisonnables, qu'ils estiment que mondit seigneur le prince, ayant entière & parfaite volonté au bien de ce royaume, comme il a tousiours démontré, aura occasion de les iuger telles, & s'en contenter.

Ce qu'offrent  
les Guise.

» Qui sont, que moyennant que la troupe qui est à Orléans se désarme, que les pais, villes & places de ce royaume rendent entière obéissance au roy & à la royne, que tous facent serment d'obéir au roy, comme à leur souverain & naturel seigneur, & à tous les édits & ordonnances qui ont esté ià & pourront cy-après estre faits par sa Maiesté, par gens de son conseil, émolugués en son parlement de Paris, demeurans les forces es mains du roy de Navarre, lieutenant général du roy, représentant sa personne, en tel nombre, telles, & pour tel temps qu'il fera advisé estre nécessaire, ils offrent & sont prests eux retirer chacun en l'une de ses maisons pour obéir au roy de Navarre, en tout ce qui leur sera commandé. Et tant s'en faut qu'ils désirent durant leur absence que mondit seigneur le prince face semblablement retraitte chés luy, qu'ils souhaitent & supplient très humblement leurs Maiestés le vouloir au plus tost aprocher du roy, où ils ne peuvent & ne veulent penser ni espérer d'un tel prince que chose digne du sang dont il est sorti, estimans aussi en leurs consciences, & pour le devoir des estats & charges qu'ils ont, ne pouvoir ne devoir auparavant, & sans

Ce qu'ils attendent d'un  
prince du sang.

l'accomplissement des choses dessus dites, de partir de la cour & suite du roy, sans encourir note & reproche perpétuels à eux & à leur postérité, pour plusieurs raisons & considérations concernans l'honneur de Dieu, le service du roy & le bien de son royaume, lequel est sur le point d'évidente & inévitable ruine, s'il n'y est promptement pourveu, comme, de leur part, ils désirent & cherchent de faire de tout leur pouvoir. Fait à Paris, le IIII. de may M.D.LXII. Signé : Charles, Catherine, Antoine, l'Aubespine. »

TELLE fut la réponse faite sous le nom de la royne, de l'intention de laquelle afin que personne ne juge par cest escrit ni autres semblables, & qu'au contraire, chacun sache à la vérité que pour lors la royne avoit tout son recours au prince, lequel n'a rien fait en cest endroit que par l'adveu & réquisition d'icelle, ie n'ay voulu failir d'inférer de mot à mot quatre siennes lettres escrites par elle, & secrètement envoyées au prince à diverses fois, desquelles les originaux il fut finalement contraint de faire produire en la journée (1) impériale de Francfort, comme il sera dit en son lieu, telles que s'ensuit :

« Mon cousin, i'ay entendu par le baron de la Garde ce que luy avés dit; i'en ay esté & suis si assurée que ie ne m'assure pas plus de moy-mesme, & que ie n'oublieray iamais ce que vous faites pour le roy, mon fils, & moy, & pour ce qu'il s'en retourne pour l'occasion qu'il vous dira, ie ne vous feray plus longue lettre, & vous prie seulement de croire ce qu'il vous dira de la part de celle de qui vous pouvés assurer comme de vostre propre mère, qui est vostre bonne cousine, Catherine. » Et à la superscription : « A mon cousin monsieur le prince de Condé. »

LA seconde : « L'ay parlé à Ivoy aussi librement que si c'estoit à vous-mesme, m'assurant de sa fidélité, & qu'il ne dira rien que par vous-mesme & que vous ne m'alléguerez iamais; mais aurés seulement foy en la conservation des enfans & la mère, & le royaume, comme à celui à qui il touche, & qui se peut assurer n'estre ia-

mais oublié; brûlés ceste lettre incontinent. »

LA troisieme : « Mon cousin, ie vous mercie de la peine que prenez de si souvent me mander de vos nouvelles, & pour espérer [vous voir] bientôt, ie ne vous feray plus longue lettre. Et vous prie seulement vous assurer que ie n'oublieray iamais ce que faites pour moy. Et si ie meurs avant qu'avoir moyen de le pouvoir recognoître comme i'en ay la volonté, ie lairray une instruction à mes enfans; i'ay dit à ce porteur aucune chose pour vous dire, que ie vous prie croire, & m'assure que cognoistrés que tout ce que ie fay est pour remettre tout en paix, & en repos, ce que ie fay que désirés autant que vostre bonne cousine, Catherine. »

LA quatrieme : « Mon cousin, ie voy tant de choses qui me desplaisent, que si ce n'estoit l'assurance que i'ay en vous, que m'ayderés à conserver ce royaume, & le service du roy, mon fils, en despit de ceux qui veulent tout perdre, ie serois encores plus fâchée, mais i'espère que nous remédierons bien à tout, avec vostre bon conseil & ayde, & pour en avoir dit à ce porteur mon avis bien au long, ie ne vous feray redite par la présente, & vous prie le croire de ce qu'il vous dira à tous deux de la part de vostre bonne cousine, Catherine. »

CESTE réponse dressée au nom de la royne receue, le prince aperceut de plus en plus à quelles gens il avoit affaire, & devant que répondre, voulut en premier lieu qu'il fust satisfait au roy sur le brisement des images par une bonne remonstration qui luy fut envoyée, portant en somme que vraiment il y avoit eu de la faute en ce que le peuple n'avoit attendu le commandement du magistrat, ny mesmes obéy à ceux qui l'avoient voulu empêcher de rompre les images, mais que cela ne pouvoit estre imputé qu'à un secret mouvement de Dieu, incitant le peuple à détester ainsi & abolir l'idolatrie, & non à aucune défobéissance ni rebellion, comme sa Maesté se pouvoit assurer, laquelle il supplioit très humblement ne vouloir croire ceux qui vivoient de telles idolatries, & qui voudroient, sous ombre de ce fait, l'inciter contre ses pauvres sujets, comme s'ils avoient violé tout droit divin & humain, en

Le prince écrit au roi.

La vérité sur la guerre aux images.

(1) Journée ou diète. Le mot allemand *Tag* a les deux significations.

es vrais  
imens de  
a reine.

Quatre lettres  
d'elle.

1562.

abatat & brisant ce que Dieu défend si expressement par sa parole d'estre fait & toléré en son Eglise. Et qu'il luy plaist plustost ensuivre la clémence des empereurs, Gratian, Valentinian & Théodose, selon la remonstrance de saint Ambroise, ayans pardonné aux chrestiens de Constantinoble, qui avoient de leur propre mouvement bruslé & rasé une synagogue des iuifs, que les empereurs leur avoient permis de bastir. Il allègue aussi ce qui advint sous Constantin le Grand, en pareil cas, & monstre pour la fin combien sont coupables au contraire ceux qui ont tué & tuent tous les iours tant de pierres vives, contre le commandement de Dieu & les édits de sa Maïesté, au lieu que ce pauvre peuple ne sauroit estre chargé que de n'avoir attendu le commandement du magistrat, pour abolir ce qui ne devoit iamais estre érigé en l'Eglise de Dieu.

Il écrit au duc  
de Savoie.  
12 mai.

Il escrivit aussi, le XII. du mesme mois, au duc de Savoye (1), lequel il entendit avoir pareillement esté abreuvé, comme quasi tous les autres potentats du monde, de calomnies du Triumvirat. Et finalement, le XIX. du mois, luy ayant esté secrètement envoyée de la cour une copie des suddites requestes du Triumvirat, il permit au contraire de prescher en certains temples de la ville d'Orléans, & envoya le lendemain une réponse à la royne telle que s'ensuit, & que j'ay bien voulu inférer de mot à mot, encores qu'elle soit longue, pour les choses qui y sont remarquées dignes de perpétuelle mémoire; joint que par la conclusion d'icelle chascun pourra iuger du vray moyen qu'il falloit tenir pour empescher ceste malheureuse guerre, & à qui il a tenu que ce conseil n'a esté suivi.

Nouvelle lettre  
à la reine.  
19 mai.

« ENCORES que, par plusieurs escrits qui ont esté publiés, & autres moyens, j'aye assés amplement déduit les causes qui m'ont meu à prendre les armes, & avec quelles conditions j'estoie prest à les laisser, & me retirer en ma maison; toutesfois il n'a esté possible de retirer de ceux qui tiennent le roy & la royne en leur puif-

fance, autres paroles que de reproches & de menaces. Et mesmes, du commencement que ie fus à Orléans, avant qu'avoir entendu ce que ie vouloye dire, envoyèrent ici des lettres & des commandemens si rigoureux, & en termes si outrageux, comme s'ils eussent eu affaire à larrons de campagne, & voleurs publiques. Et, ayans cogneu que ie ne tenoye conte de leur indiscrete façon de faire, & que leurs colères & artifices ne me pouvoient divertir du chemin que j'avoie commencé de tenir (qui estoit de continuer en ma demande iuste & raisonnable, & qui n'est fondée sur ma passion, sur mon profit, ni sur mon ambition, ains sur le zèle que j'ay & dois avoir à la liberté du roy & de la royne, & au bien & repos de ses subiets), ils se sont advisés de présenter à leurs Maïestés un escrit qu'ils appellent une requeste, en toute humilité & révérence; mais sans le regarder de près & ne faire que passer par dessus, on iugera que c'est un arrest & non pas une requeste. C'est une délibération conclue & arrestée par les trois requérans, qui sont les duc de Guise, connestable, & mareschal saint André, avec le légat, le nuncie du pape, & l'ambassadeur des estrangers, & ceux qui, depuis six mois, ont pris garde à leurs pratiques, pourront tesmoigner, & avec vérité, que ceste conclusion a esté fondée, non pas sur le zèle de la foy & de la religion, mais sur la finesse, artifice & ambition desdits trois requérans; lesquels se voyans hors de la cour, non pour desplaisir qu'ils y eussent receu, mais parce que, de tout temps, ils n'ont peu endurer un prince du sang auprès des roys, & aussi qu'ils voyoient bien que la royne tendoit plus au profit du roy & soulagement du peuple qu'à les contenir, ou pour mieux dire, à fouler leur avarice ià cognue & détestée d'un chacun, ils se rallièrent ensemble, & cherchèrent un moyen de revenir en leur grandeur, & reprendre l'autorité de commander plus grande qu'ils n'eurent iamais. Et sachans bien qu'ils ne pouvoient attendre aucun secours ni du peuple ni de la noblesse, & que tout honneste prétexte, tous moyens, toutes faveurs & assistance des subiets du roy leur défaudroient (tant ils se sont bien portés du temps qu'ils ont gouverné), ils fondèrent leur dessein

Ce que  
requeste  
du triumvirat

(1) Emmanuel Philibert, époux de Marguerite de France, fille de François I<sup>er</sup> et tante du roi Charles IX. Voy. ci-dessus, page 108.



562.  
menées  
Guise  
oilées.

irs projets.

Ce qu'ils  
comptaient  
faire du roi,

sur la religion, espérans que les prestres & ceux qui en dépendent, & ont quelque intérêt avec cest ordre, leur donneroient secours de gens & d'argent. Et, pour s'asseurer de la victoire, appellent à leur pratique les estrangiers. Et cela se verra, & fera quelque iour iugé, afin que ceux qui viennent après nous y prennent exemple. Et, ainsi préparés & appuyés sur folles & vaines espérances, conclurent d'appeler tous leurs amis, comme ils ont fait de tous les endroits de ce royaume, qui toutesfois ne se sont pas trouvés en grand nombre. Ils conclurent de venir trouver le roy & la royne en tel équipage, qu'il n'y auroit personne qui osast contredire à leurs commandemens; &, pour mieux s'asseurer de pouvoir longuement régner, firent un rolle de ceux qui devoient mourir, & de ceux qui devoient estre bannis, & d'une infinité d'autres, qui devoient estre démis de leurs estats, & privés de leurs biens. Au premier rang estoit monsieur le chancelier, & plusieurs bons personnages du conseil privé, & autres tenans lieux honorables auprès de leurs Maiestés; les hommes estoient ià choisis & esleus pour tenir la place de ceux qui seroient ou meurtris ou exilés. Et si Dieu a voulu qu'ils ont monstré leur bon iugement, par les six qu'ils ont esleu du conseil privé, en lieu des six qu'ils vouloient chasser, la comparaison des uns aux autres est telle, que les enfans sont contraints d'en faire des chansons. La royne devoit estre envoyée à Chenonceau, s'occuper à faire des iardins. Monsieur le prince de la Roche sur Yon, prince du sang, sage & vertueux, devoit estre esloigné du roy, & le lieu qu'il tient, donné & assigné à autres, qui instrueroient la ieunesse de sa Maiesté à n'ouïr iamais parler de Dieu, ni de ce qui peut nourrir son esprit, qui de soy est enclin à toutes choses bonnes, saintes & louables. Et encores moins l'instrueroit-on d'entendre luy-mesmes à ses affaires, & se servir des hommes pour ministres, & non pas pour maistres, donner audience à un chacun, honorer sa noblesse, aymer les armes pour la nécessité, tenir la main à la iustice, soulager son peuple, & singulièrement favoriser les pauvres, & les garder de toute oppression & violence: & surtout de n'admettre iamais près de luy une idole, c'est assavoir homme

qui face le roy, ou d'amitié ou usurpe son aut. C'est la nourriture à nostre roy, & gneurs, qui de façon, & en fa bien baller, pic bien la lance, (comme on dit) voisin que la sio soit ignorant; à un roy (ce dit que chose. Qu' avec une grand des povres gens qu'il agrandisse mette sur eux t gouvernement ne donne audien ne voye iamais signe aucune de puisse descouvrir tromperies qui tent sous son conte que de par luy, qui s' le premier, & de moyen de gue pour ses fa & mécanique qu'il soit cruel ple, & qu'il le substance; que soient vendus leur profit, & mains d'homme ennemis de la maison du roy nité & toute si & de doreures gens de mauva ceci sans cause dre ce que ie en fait des ne donc qui pré ont fait ceste b geable & per & plus sangui de Sylla, cell celle du Trium roient desia e grace que Dieu Et m'esbahy q en leurs visag royne tels pro cores plus sui me, qui a pa attendu que, c à faire leurs n

1562.

vertie, & a sceu, iour pour iour, ce qu'ils ont fait & ont voulu faire. Et à ceste heure, elle prend leurs bonnes paroles tout ainsi comme si elle n'avoit point esté informée de leur intention. En quoy elle monstre bien qu'elle est vraiment prisonnière, & plus que prisonnière. Car, d'un acte si malheureux, & qui méritoit une vengeance publique, & duquel elle a esté pleinement informée, elle fait semblant de ne l'avoir iamais sceu ni pensé. Et, sans la peur qu'elle a d'estre estranglée en son lit (comme on l'a fait menacer tous les iours, & de ce m'en rapporte à son serment), elle n'eust pas failli de reietter leur requeste, & leur reprocher que, pour leur avarice & ambition, ils font cause de tout le trouble. Et, puisque le danger où elle est présentement empesche qu'elle ne puisse ni ose recognoître le fait comme il est, & répondre à ceux qui, par belles paroles luy veulent desguiser les matières, ie suis contrainct, pour soutenir l'autorité du roy & la sienne, répondre à leur demande & au nom de leurs Maiestés, de la liberté desquels ie me suis rendu l'un des défenseurs, espérant que si lesdits requérans ne veulent recognoître leur faute, Dieu m'assistera & favorisera la bonne intention qu'il m'a donnée, & que tous les bons suiets du roy se iointront avec moy, pour délivrer ce povre royaume des mains de ceux qui le veulent tyranniser.

Les services  
des triumvirs.

» Au commencement de leur escrit, pour donner lustre & autoriser leur dire, ils mettent leurs qualités, ils mentionnent fort honorablement leurs grands & loyaux services, veulent que par leurs actions passées on puisse iuger de leur cœur & de leur intention.

» MAIS il n'estoit besoin de faire un si beau commencement (selon leur avis), pour faire une si mauvaise fin. Car, quand ils feroient encores plus grands qu'ils ne sont, quand leurs services feroient dignes de plus grande recommandation qu'ils ne disent, encores ne s'ensuivroit-il pas que leur faute, qui est présente & si grande, & si apparente, deust estre couverte, & encores moins acceptée pour œuvre bonne & raisonnable. Et si quelques uns d'entr'eux ont fait des services (comme certes ie confesseray tousiours), si ne faut-il pas que s'ils n'en ont esté

récompensés, ils le veulent estre à présent par la ruine du roy & de son royaume. Mais graces à Dieu, ils sont si bons pères de famille tous trois, & ayants tant leur profit, qu'ils n'ont si longuement attendu à demander & en prendre récompense : tefmoin deux cens cinquante mille livres de rente, & un million d'or en meubles qu'ils possèdent auioird'huy plus de ce que leurs pères leur ont laissé; outre trois cens mille livres de rente que les leurs tiennent du bien de l'Eglise. Et s'ils ne se contentent des biens & des honneurs qu'ils ont receu des prédécesseurs roys, & que, pour répondre à leur naturel, il faille nombrer parmi les droicts de récompense quelques vengeances particulières, en cest endroit ont-ils esté assés satisfaits. Et qu'il leur souviennne de tant & notables personnages qui furent emprisonnés sans charges ni informations à leur requeste; tant de charités qu'ils ont prestées à plusieurs bons serviteurs du roy; tant de maisons perdues, & honorables familles appovries durant les règnes des roys François premier, Henri & François second; de sorte qu'ils se sont aydés de la faveur de leurs Maiestés, non seulement à s'agrandir & enrichir, mais à appovrir les autres, & se venger de leurs haines particulières. Et s'ils veulent que leur intention soit (comme ils disent) cogneue de leurs actions passées, il sera facile de iuger que leur dessein est tel, que tous les bons suiets & serviteurs du roy s'y doivent opposer, & avec toutes leurs forces y résister.

» ILS disent par après qu'il faut craindre une évidente & inévitable ruine, si par eux n'y est promptement remédié. Et à ces fins présentent des articles avec toute humilité & révérence; mais qui leur demanderoit qui est cause de ceste ruine, & qui l'a cherchée & procurée, s'ils vouloient dire la vérité, ils feroient contraincts de reietter la coulpe sur eux-mesmes; car après la publication de l'édit de janvier, il y avoit paix & union universelle par tout ce royaume. Et ne sauroient nier les deux (c'est à favoir le conestable & mareschal S. André) que tant qu'ils eurent opinion que ceux de la religion réformée ne se contenteroient de l'ordonnance qui avoit esté faite, ils firent semblant de la trouver bonne, & de l'approuver,

1562.

Qu'ils en  
esté récom-  
pensés

Ils sont le  
auteurs de la  
ruine du  
royaume.

1562.

iurèrent entre les mains de la royne, (aussi fit le roy de Navarre & tous les autres du conseil,) de la faire maintenir en leurs gouvernemens, & de ne parler d'y dispenser, ou faire contrevenir, pour une part ou pour l'autre. Mais quand ils virent que ceux de ladite religion avoient promptement obéi au commandement du roy, ils esbayèrent de susciter l'autre partie. Et toutesfois, ils eurent si peu de fuite, qu'ils ne trouvèrent personne pour leur servir de ministres que le prévost des marchans Marcel, & dix ou douze crocheteurs, tellement que le duc de Guise fut contraint d'y mettre la main luy-mesme à Vassy, & tailler en pièces ce pauvre peuple, faisant leurs prières. Le connestable n'ayant peu surprendre l'église de Paris, espandit sa cholère sur les chaires des prédicans, & sur les maisons où les assemblées se faisoient, qu'il fit brûler, & voler quelques maisons de ceux de ladite religion (1); & ne se faut esbahir si l'on a pris la revange sur les images en plusieurs endroits de ce royaume. Par quoy, s'ils esiment que la division du peuple soit la ruine qu'ils disent estre évidente, ils en font les auteurs, & pour tels doivent estre cognus & blâmes. Et, quant à l'humilité & la révérence qu'ils présentent au roy & à la royne, encores n'ay-ie point veu qu'ils aient obéi au commandement qui leur ait esté fait de la part de ladite dame. Mais ie scay bien qu'ils ont tous trois refusé d'aller en leurs gouvernemens; ie scay bien qu'ils n'ont voulu venir à Monceaux, comme ie fis quand la royne le nous commanda.

Ils sont venus  
en armes à  
Paris.

» Ils sont venus tous armés à Paris, contre son commandement, ils n'en sont voulus sortir, quelque prière qui leur en ait esté faite. Et i'en suis sorti pour obéir à la volonté de leurs Maestés. Ils sont allés trouver le roy & la royne, en compagnie armée, combien que cela leur eust esté expressément défendu; ils les ont tirés de Fontainebleau, & les ont menés à Melun, & de Melun à Paris, & tout par force. Et de ce ie m'en raporte à la conscience de la royne & à son serment, ou à sa parole, quand elle sera en sa liberté d'en pouvoir dire ce qui en est. Ils aiment mieux

voir une guerre civile en ce royaume, voire iusques à y faire venir les estrangers, plustost que de consentir qu'ils se retirent en leurs maisons, sans diminution de leurs biens ni de leurs estats. Voilà la révérence & l'humilité de ceux qui présentent ladite requête; voilà le zèle qu'ils ont à l'incolumité du roy comme ils disent, lequel ils aiment & honorent, que plustost que d'aller en leurs maisons, ils aiment mieux voir son royaume en danger d'une ruine qu'ils disent évidente & inévitable. Voilà l'amour qu'ils portent à leur patrie, en laquelle ils appellent les armes estrangères pour la piller, & (si Dieu n'y met la main) l'affuettir & la ruiner du tout.

» Ils demandent puis après un édict perpétuel sur le fait de la religion. Et quand aous avons demandé l'entretenement de celui qui a esté fait iusques à la majorité du roy, ils ont dit que c'estoit une demande incivile & déraisonnable; que c'est au roy, quand bon luy semble, de changer, limiter, amplifier & restreindre ses édits, & qu'en luy demandant que ce qui a esté ordonné par luy & son conseil soit gardé & entretenu pendant sa minorité, nous voulons tenir sa Maesté en prison & captivité. Et toutesfois ils veulent que l'édit qu'ils ont fait eux trois soit perpétuel & irrévocable. Et si la raison qu'ils allèguent contre nous doit estre receue par icelle mesme, nous conclurons aussi qu'ils veulent eux-mêmes tenir le roy prisonnier en sa minorité & en sa majorité. Et faut bien dire qu'ils estiment pouvoir maistriser & commander non seulement à la personne du roy, mais entièrement à tout le royaume, puisqu'en chose de si grande importance & qui attire avec soy tant d'inconvéniens, ils osent présenter une ordonnance qui n'est autorisée que de trois. Que firent iamais davantage Auguste, Marc-Antoine, & Lépide, quand, par leur Triumvirat meschant & infame, ils subvertirent les loix & la république romaine? S'ils eussent esté meus de bon zèle, comme ils disent, pacifique & non sédition, d'un zèle de religion & non d'ambition, ils n'eussent pas commencé par l'exécution comme ils ont fait; ils fussent venus sans armes; ils se fussent présentés avec humilité & révérence; ils

1562.

L'édit perpétuel qu'ils réclament.

Ce qu'ils auraient dû faire.

(1) Voy. ci-dessus, page 495.

1562.

eussent remontré les causes qui les mouvoient à ne trouver bon l'édicte de janvier; ils eussent supplié très humblement le roy & la royne de regarder avec leur conseil, avecques l'advis des parlemens & autres Estats, si par autre moyen on pourroit remédier aux troubles & à la conservation de l'honneur de Dieu & de la feureté & grandeur du roy & de ce royaume. Parlans ainsi, ils eussent monstre qu'ils n'estoient guidés d'autre passion que du zèle de leurs consciences. Mais leur façon de faire descouvre assés que la religion leur sert pour avoir suite, & mettre divorce entre les suiets du roy, avec une part coniointe avec les estrangers se rendre maistres & seigneurs de tout. Ausquels ie suis contraint de dire que les princes du sang (desquels ils ont esté de tout temps ennemis, & les ont reculés autant qu'ils ont peu) n'endureront point que les estrangers & ceux qui ne sont appelés au gouvernement, se messent de faire des édits & ordonnances en ce royaume. Or, ils veulent & demandent que l'Eglise romaine (qu'ils appellent catholique & apostolique) ait lieu, & soit seulement reconnuë en France, & à ceux de la religion réformée soient défendus les presches & les sacremens. C'est un duc de Guise, prince estranger, un sieur de Montmorancy, & un sieur de sainct André, qui font une ordonnance contre l'édicte de janvier, acordé par le roy, la royne sa mère, le roy de Navarre, les princes du sang, avec le conseil du roy, & XL. des plus grans & notables personnages de tous les parlemens. Ce sont trois qui font une ordonnance contre la requeste présentée par les Estats, c'est à favoir, la noblesse & le tiers estat à Orléans, & depuis à S. Germain. Lesquels deux Estats requièrent qu'il pleust au roy bailler temples à ceux de ladite religion réformée. Ce sont trois qui font une ordonnance qui ne peut estre exécutée sans une guerre civile, sans mettre le royaume en danger d'une évidente ruine. Et eux-mêmes le voient & le confessent. Et voilà comment ce royaume leur est obligé, & quel fruit apporte leur savoir & leur bon zèle, ou (pour mieux dire) leurs pratiques, leurs menées & ambition de commander.

» Le duc de Guise & ses frères,

faisans ceste entreprise de chasser ceux de la religion réformée, quelque bon zèle qu'ils prétendent avoir, ne sauroient nier que volontairement ils ne cherchent à troubler & mettre en danger ce royaume; ayans veu ce que, pour semblable dessein, leur succéda si malheureusement en Escosse, auquel pays l'une part & l'autre vivoient en paix, sous l'obéissance de ceste bonne & vertueuse princesse, la royne douairière, iusques à ce que par l'autorité desdits de Guise fut publié que le roy n'entendoit permettre qu'autre religion fust receue audit pays que celle de l'Eglise romaine, [ce] qui fust cause que quelque petit nombre de gens de basse condition s'eslevèrent & prindrent les armes, qui furent en peu d'heures séparés par la prudence de ladite dame, & l'ayde de la noblesse. Et devoit ce commencement servir d'admonestement ausdits de Guise, du danger qu'il y avoit de plus grand trouble, s'ils ne se désistoiennent de leur entreprise. A quoy toutesfois ils ne voulurent entendre; ains au contraire, plus eschauffés que jamais, escrivirent à ladite dame des lettres fort rigoureuses, en la taxant d'avoir usé de trop de douceur, & principalement en la cause de la religion, & que pour corriger les fautes passées, il estoit nécessaire de mettre la main au sang, & sur les principaux. Et, pour ce faire, envoyèrent devers elle l'évesque d'Amyens & le sieur de la Brosse, lesquels, pour se monstrier à leur arrivée bons catholiques romains, voulurent contraindre un chacun d'aller à la messe, reprochoient souvent à ladite dame & au sieur d'Oysel qu'ils avoient tout gasté, publièrent leur dessein, qui estoit d'user de la force. L'évesque d'Amyens, comme légat du pape, attendant les bulles de sa légation, promettoit de réduire la plupart de ceux qu'il disoit fourvoyés. Le sieur de la Brosse promettoit en un mois exterminer ceux qui ne voudroient revenir. Et pour autant que l'avarice est toujours accompagnée de cruauté, ils regardèrent de bon œil les terres & possessions de la noblesse; escrivirent à ceux qui les avoient envoyés, qu'en rendant le peuple taillable, & faisant mourir les gentilshommes qui avoient suivi la religion réformée, il y avoit moyen d'augmenter le revenu du roy

1562.  
Leurs man  
nations  
en Escos.  
se.

Ce qu'ils sont.

L'évesque  
d'Amyens et le  
sieur de la  
Brosse  
envoyés par  
eux.

Leurs projets  
sanguinaires.

1562.

de deux cens mille escus par an, & de pourvoir mille gentilshommes françois & de maisons & de biens, pour y demeurer continuellement, & y servir comme pour une gendarmerie ordinaire. Ceste condition fut volontiers receue & embrassée avec grandes louanges de ceux qui en estoient les auteurs. Et quelque remonfrance que ladite dame & le sieur d'Oysel feussent faire, que les Escossois n'estoient pas aysez à dompter, que si on les vouloit contraindre pour le fait de la religion, ils se mettroient es mains des estrangers, avec l'ayde dequels, pour s'asseurer du tout, ils déchasseroient entièrement le nom & obéissance de l'Eglise romaine, & que de là on mettroit en danger l'Estat, & ce qui appartenoit à l'autorité du roy & de la royne; tout cela fut reieté. La royne estoit une bonne femme, mais elle avoit tout gasté. Le sieur d'Oysel estoit un sot, & n'avoit point d'entendement, parce qu'il ne vouloit perdre ce qu'il avoit, par son labeur & diligence, longuement & fidèlement gardé. Enfin ces messieurs (qui sont si clairvoyans) besognèrent si bien par leurs discours, que les plus grans & la plupart de la noblesse s'eslevèrent & prindrent les armes, s'accompagnèrent de leurs anciens, & (comme par manière de dire) naturels ennemis, &, en peu de temps, déchassèrent tous les prestres, qui toutesfois eussent vescu & continué leur estat, s'ils se fussent voulu contentier d'une paix commune entre les uns & les autres; tellement que & le nom de Guise, & le nom de l'Eglise romaine, fut renvoyé deçà la mer. Et ainsi ceux-là qui avoient voulu tout avoir, perdirent le tout.

A quoi ils ont  
abouti.

Cet exemple  
leur a peu  
servi.

De cest exemple se devoient servir le duc de Guise & ses frères, & recognoistre la faute qu'ils avoient faite, de mettre en danger ce royaume d'Escoffe; devoient s'abstenir de ces paroles qu'ils ont si souvent redites & publiées, qu'il faut que l'une des deux religions soit déchassée de ce royaume, & que les uns cèdent aux autres. Ce ne sont point paroles de suiets ou serviteurs; ce sont paroles d'un roy en sa maiorté, & qui fust conseillé non seulement de son conseil ordinaire, mais des plus sages & des plus advisés des trois Estats de ce royaume. Car là où il est question

de diminuer la moitié (pour bleffe, & du peu il ne faut pas y a tant parce qu'il tist aussi vivement si on luy tailloït bres de son propre pour le danger qu'en ce temps, quieunesse, ne com & à l'appétit d'attie se voyant pe s'en aller, ne v. Et quant à ce que la religion romaine avec les armes du royaume, la mett faire diminuer qu'ils la remettent protection des a valu contenir les paix & union, matières qu'avec chemin, & non effusion de sang ront tellement sa vengeance, que de leur ordre (ou repos en leurs de leurs biens) porter le hazard de discrétion, & (ce du peuple. Et la protection de certains ne leur certaine perte grande ruine. C'assurés de ne vies, en leurs biens, ils ne eussent occasion dre, s'ils ne d'avoir eu pitié ames. Mais qu soigneux, depuis tendu qu'il n'y puisse monstrent conte par cy-c que de nostre ne leur donne ment, quel besmer en ceste de leur nom d N'est-ce pas p les uns contre pas le moyen ordre à tout le ià par trop offe attirer, si Dieu

1562.

ceux qui vivoient en paix, une mesme haine enragée comme celle d'Escoffe, & quelque chose qui en adviene, puisqu'il faut que l'une des deux parts soit exterminée, & que les requérans le veulent ainfi, advint-il i jamais à ce royaume un si piteux spectacle que cestuy-là ? Y a-il profit, y a-il commodité, y a-il grandeur (quand ce seroit pour le roy mesmes) qu'on deust acheter si chèrement & avec une si grande ruine & défolation ? Quels pardons, quelles indulgences, quelles bulles du pape pourront i jamais réparer la perte du sang qui fera respandu pour ceste querelle ? Ces trois requérans pourront dire au roy quelque iour que, pour défendre ce que personne ne vouloit impugner, pour conserver la religion romaine, à laquelle personne ne vouloit donner empeschement, ils ont fait ou voulu faire perdre la moitié de la noblesse & des meilleurs suiets de sa Maieité. L'on leur pourra, & avecques vérité, reprocher que, tout ainfi que, par leurs opinions feintes & simulées, ils mirent le royaume d'Escoffe en danger d'une évidente ruine, & furent cause d'une grande & piteuse effusion de sang, avecques la mesme opinion, le [mesme] dessein & les mesmes ministres, ils ont espandu la pomme de discorde parmi ce royaume, & tellement incité les uns contre les autres, que ces trois requérans & leurs ministres seront remarqués à la postérité pour seuls auteurs de tous les maux & inconveniens qui adviendront à ceux de la religion réformée & de l'église romaine.

» Or, de peur de n'exciter affés de troubles, ils demandent que tous officiers, soient domestiques, soient d'ordonnance, de iudicature, de finances, & autres ayans administration ou commission, & pareillement les prélats ecclésiastiques, fassent confession de leur foy, & les dilayans ou refusans soient privés de leurs estats & de leurs pensions, & les gens d'église de leurs bénéfices. Ce sont trois personnes privées qui font une loy contre les loix de ce royaume. Car il ne fut i jamais veu ni entendu que les roys prédécesseurs ayent contraint leurs suiets à faire confession de foy autre que celle du Symbole. C'est une loy contre les loix ecclésiastiques à leur façon, prinſes des conciles & de ceux qu'ils

approuvent anciens pères. Et ce monsieur qui leur a dicté la requeste, & qui est si savant pour pallier son mauvais dessein, en devoit amener quelque exemple : ce qu'il ne sauroit faire s'il ne veut apporter en ce royaume l'inquisition d'Espagne, laquelle a esté iugée si inique de toutes les autres nations, qu'il n'en y a pas une qui l'ait voulu accepter. Et pour en dire ce qui en est, ceste loy est la ratoire (1) qu'ils avoient tendue à Orléans, peu auparavant la mort du roy François, dernier décédé, & laquelle ne peut tendre qu'à la ruine & entière subversion de tous les suiets du roy. Car lesdits requérans savent bien qu'il y a dix-mille gentilshommes & cent-mille hommes aptes à porter les armes, qui n'abandonneront ny par autorité, ny par force, la religion qu'ils ont prise, n'endureront qu'on leur oste les presches, ni l'administration des sacrements, & estant le roy mineur comme il est, il n'appartient à personne de leur commander à vuidier le royaume, & se défendront avec les armes contre ceux qui, en cest endroit, voudront abuser de l'autorité de sa Maieité. Ceste grande & notable compagnie ne peut estre vaincue ni deſſaite, quand bien il adviendrait (ce que Dieu ne vueille), sans la ruine de ceux qui les auroient assaillis. Tellement que les estrangers, que ià ils ont appelés ([ce] qui est crime capital & de lèse-maieité), remporteront le fruit de ceste guerre civile. Et, pour conclusion, parlant comme ie say, & pour moy & pour beaucoup de grands seigneurs de ce royaume, & pour dix-mille gentilshommes, & autres de nostre suite, qui voulons & vivre & mourir sur ceste querelle, ie di que ladite ordonnance a esté faite par trois personnes privées, qui, de leur autorité, ont cassé celles qui ont esté faites par le roy & son conseil, & pour l'exécuter avant que la consulter, ont pris les armes & se sont saisis de la personne du roy. Ie di davantage, que ladite ordonnance est contre les loix de ce royaume, la coustume de toute la chrestienté, contre l'édic de ianvier, contre la requeste des Estats, contre le repos & la seureté des suiets du roy & contre la conscience, l'honneur, la vie & les biens d'un grand & infini

1562

Encore la  
ratoire  
du cardinal.

Ils sèment la  
discorde dans  
le royaume.

Une loi contre  
les loix.

(1) Voy. ci-dessus, page 213.

1562.

la liberté du  
concile est  
compromise.

Et la confé-  
rence de  
Saverne?

Si la guerre  
aux images  
crie ven-  
geance,

nombre de gens de bien, & lesquels on tasche de ruiner, de faire mourir les uns & déchafter les autres, sous le manteau & couverture de la conscience & de la religion. Ceste ordonnance aussi est faite contre la liberté d'aller au concile, & de ce se devoit adviser celui qui les a conseillés. Car s'il est dit que, en ce royaume, on face confession de foy telle qu'ils demandent, & déclaration de retenir & conserver & la doctrine & les cérémonies de l'église romaine, c'est une sentence donnée contre ceux de l'église réformée. Et ne faut pas que nos ministres, ni ceux des autres nations, aillent au concile, puisqu'ils sont condamnés sans les avoir ouys. Et avant que ledit duc de Guise & le cardinal, son frère, puissent mettre en avant ceste ordonnance de faire confession de foy, il faut qu'ils renoncent à plusieurs articles de la confession d'Auguste, qu'ils ont accordés à Saverne, & promis à un grand prince d'Allemagne de les faire observer en France. Et s'ils disent le contraire, qu'ils le mettent par écrit, & leur sera répondu par ceux à qui ils ont fait la promesse. Il faut aussi que ledit cardinal déclare par écrit qui soit veu & publié, s'il persiste en ce qu'il a autrefois dit à la royne, en présence de beaucoup de gens de bien, touchant les articles de la transsubstantiation, de garder & porter le saint Sacrement, de la justification, de l'invocation des saints, du purgatoire & des images, desquels articles il en parloit contre l'opinion de son église catholique, apostolique, romaine.

» En la requête est peu après faite mention de la rupture des images. Et est requis par ceux qui l'ont présentée, que les dommages soient restaurés, & les délinquans châtiés. Sur quoy ie répondray ce mot, que le sang de ceux qui ont rompu lesdites images, & qui a esté espandu par quelques uns des nôtres qui les ont voulu réprimer, & depuis, par autorité de justice, en ce même lieu d'Orléans, tesmoignera tousiours devant Dieu & devant les hommes, combien ces exécutions faites par un populace m'ont esté desplaisantes pour beaucoup de respects, & singulièrement parce que c'estoit contrevenir à l'édicte de janvier, & aussi à l'affociation que nous avons fait publier quelques iours devant. Mais

si la rupture de que restauration tant qu'elle est nance du roy, mettent ceux du nom du roy. eux-mêmes, & licitation, ont Sens, à Castellers (1)? Esqu'il y en a eu que femmes, tu casson que pour a dicté la requête conscience, & trouve pas qu'il mais crié venge l'homme (qui e la demande au venir, quoy qu

» REQUIERE rans ou (pour r deurs), que le ceux qui les commandement que ceux qui si déclarés rebel & du royaume volontiers à ce estre si sages & blic, si leur r tailler toute e qu'ils requièr qui sont avec belles & enne me. Car ils n qui ne voudr mais ils disent armés, soient qui est un arti ponse que par peu de iours l ter par les arm à un estranger gnons tels qu prince du fan la noblesse de ennemis du ro mettent en a Navarre, duq mais ennemis autres roys. I arrière autant voire iusques tion de luy ni a esté question

(1) Sur les m d'Angers, voy. et 669.

1562.

Comment ils  
ont traité  
le roi  
de Navarre.

de paix. Ils ne sauroient dire qu'il ait eu jamais chose qu'il ait demandée, soit pour luy ou pour autrui. Ils ne sauroient dire qu'on ne luy ait osté en toutes occasions le lieu qu'il luy appartenait demander, soit en temps de guerre ou en temps de paix. Et pour l'achever du tout, du temps du roy François, dernier décédé, ils l'ont tenu en moindre rang que s'il eust esté le plus pauvre gentilhomme de ce royaume. Et puis le firent venir par menaces, empêchèrent que homme n'osast sortir d'Orléans pour aller au devant de luy, défendirent à tous chevaliers de l'ordre & autres gentilshommes de le visiter, ne communiquer aucunement avec luy, envoyèrent un mareschal de France avecques cavalerie & gens de pied, pour saisir tous ses pais, & apellèrent au butin les estrangers, comme tout le monde fait bien. Et voyans leur dessein interrompu par la mort dudit feu roy François, on fait quels conseils furent tenus pour s'en défaire du tout; résistèrent toujours à ce qu'il n'eust aucune autorité de commander; ledit de Guise, par le conseil du connestable, dit, il y a un an, qu'à la prière ni au commandement du roy de Navarre, il ne se retireroit de la cour; le mareschal de saint André en plein conseil luy dit : « *L'obéiray au roy & à la royne, & non à autre.* » Et à ceste heure, ils se veulent aider du nom du roy de Navarre, qu'ils ont si malheureusement traité par le passé. Et veulent se servir de son nom pour ruiner son propre frère. Et d'autant que ledit seigneur roy de Navarre estoit autant aimé qu'il fust jamais, ils mettent peine de le faire haïr à la plus grande part de la noblesse & du peuple, espérans que s'ils peuvent du tout le distraire de l'amour de ceux qui si longuement & si fidèlement l'ont aimé, ils auront moyen de le mespriser & maltraiter, comme ils ont fait par cy-devant; mais la tromperie avec laquelle ils ont cuidé parvenir à leur dessein a esté cognue & decouverte, & sera bientôt publiée par toute la chrestienté, à la honte & confusion de ceux qui en ont esté les ministres.

Leur  
impudence.

» SUR ce qu'ils demandent, que le roy de Navarre assemble des forces pour exécuter les choses susdites, ils montrent assés ou une grande impudence, ou un grand désir qu'il n'y ait

point d'accord entre nous; car, puisqu'ils ont délibéré avec les armes contraindre ceux de la religion réformée à ce qu'ils demandent, ils ne le devoient pas dire iusques à ce que nous eussions esté défarmés. Et puisqu'ils nous ont si ouvertement fait entendre leur dessein, nous nous garderons d'estre trompés, & [de] délaïsser les armes qu'avec bonnes enseignes.

» REQUIÈRENT davantage qu'on prenne quelques autres articles, qui feront baillez par la cour de parlement à Paris, & en cela ils montrent le peu de conte qu'ils tiennent & de la royne & du roy de Navarre, & du conseil du roy, & ie m'esbahi qu'au moins ils n'ont eu respect aux grans & si savans personages qu'ils ont mis au conseil, desquels on pourroit bien tirer quelque bon & notable advertissement, & ne fay aucune doute qu'audit parlement [il] n'y ait beaucoup de gens de bien, & qui, en vertu, en savoir & en preudhommie, représentent l'ancienne intégrité de ce sénat; mais les trois requérans y ont donné si bon ordre que, par bénéfices, par offices vendus, & autres à demi donnés, & par autres moyens illicites & indignes d'estre endurés en ce royaume, ils en ont acquis un tel nombre à leur dévotion, que les bons sont bien souvent surmontés par les mauvais. Et de ce suffira alléguer que la légation a esté refusée par deux fois, suivant l'édict fait & arresté à la requeste des Estats, publié & élogué par toutes les cours de ce royaume, & qui plus est, leur refus estoit fondé sur le devoir de leurs consciences & de la conscience du roy. Et toutesfois, sans attendre autre iussion que d'une simple letre du cachet, ils l'ont approuvée & receue par la sollicitation & menées de ces trois & de leurs ministres. Voilà l'espérance que nous avons d'y trouver un bon advis.

» PAR un mémoire présenté avecques la requeste, ils requièrent que les villes soyent remises entre les mains du roy, avec un nouveau serment de fidélité. Et voudroient volontiers (comme ils ont fait du temps du roy François, dernier décédé) persuader au monde que ceux qui ne veulent porter leur tyrannie sont ennemis du roy. Il devoit suffire au duc de Guise & à ses frères, qu'ils se foyent une fois aidés de ceste finesse,

1562.

Ils ont cor-  
rompu le  
parlement.



1562.

ils couvrent  
leur querelle  
au nom du roi,

au grand desplaisir de beaucoup de gens de bien, quand, pour se défendre de ceux qui leur vouloyent du mal, ils couvroyent leurs querelles de celle du roy. Si quelqu'un, par iniure particulière ou publique, estoit seulement soupçonné d'avoir mal parlé d'aucun d'eux, il estoit emprisonné, persécuté, &, par lettres patentes, déclaré ennemi du roy & de l'Estat. Et pour autant que ceste belle invention leur a succédé une fois, (& s'en fussent bien mieux aidé si Dieu n'y eust mis la main,) ils y voudroient encores revenir; & combien qu'il n'y ait aujour-d'huy homme en ce royaume (au moins de ceux qui font de nostre part) qui ne soit prest d'exposer & la vie & les biens pour le service de nostre roy, toutesfois ils nous disent rebelles. Il n'y en a point de nostre part (& Dieu en est témoin) qui ne hazardast volontiers sa vie, pour préserver de mal & d'inconvénient celle de nostre prince, que nous aimons uniquement, & honorons, comme pour un singulier & précieux don que Dieu nous a fait. Il n'y en a point d'entre nous qui ait prins les armes pour demander quelque chose que ce soit au roy ni à la royne sa mère, ni au roy de Navarre. Nous ne demandons point autre roy, ni autre prince, que celui qui est nostre naturel seigneur; nous ne demandons point avoir sa personne en main, ni l'autorité de le gouverner. Nous ne luy demandons point diminution de tailles, de subsides & des droicts qu'il luy appartiennent. Mais au contraire, les nostres n'ont iamais murmuré, quelque charge qui leur ait esté imposée. Et ont offert & offrent encores d'accorder libéralement tout ce qui luy plaira leur demander, en tant que leurs biens & facultés se pourront estendre; les villes qu'on dit estre rebelles n'ont point changé de maistre ni de seigneur, [&] recognoissent plus que iamais l'obéissance qu'elles doivent à nostre roy. Et que l'on voye la réponse qu'elles ont fait; l'on trouvera que les armes ne font pas levées contre le roy: plustost mourir que d'y avoir pensé; l'on trouvera que nous n'avons requis chose qui concerne la personne, l'autorité, le gouvernement ni la vie de sa Maïesté; l'on trouvera que les armes sont prises contre la maison de Guise, connestable, & mareschal saint André, & encores avec

Il n'y a de  
rébellion que  
contre les  
Guise.

telles modestie, que nous ne demandons leurs biens, leurs vies ni leurs estats. Parquoy celui qui voudra dire que nous portons les armes contre le roy (comme ils voudroient faire entendre), il faudra qu'il confesse qu'il est calomniateur, ou bien qu'il voudroit les aider à usurper ce royaume, & prendre le nom & les effets de roy. Et ceux qui conseilleront au roy de prendre leur protection, & de leur prester le nom, les gens & l'argent, tout ainsi que si nous faisons la guerre à sa Maïesté, tels conseillers seront (quoy qu'il tarde) quelque iour appelés en jugement. Et faudra qu'ils rendent raison comment ils ont peu conjoindre la querelle de trois particuliers avec celle de sa Maïesté & de tout le royaume; il faudra qu'ils rendent compte de l'argent qui aura esté despendu en ceste guerre, contre les ordonnances des Estats & du conseil du roy, pour défendre le bon plaisir de ces trois particuliers. Autre chose ne se peut dire, que le bon plaisir, c'est à savoir d'estre à la cour ou en leurs maisons; & s'ils ont des biens pour en respondre, j'espère qu'enfin la guerre aura esté faite à leurs despens, & des principaux auteurs; sur les biens desquels ie prétend prendre ce qui aura esté despendu, & le remettre au thrésor du roy, au soulagement du pauvre peuple.

On leur fera  
rendre  
compte.

» POUR la fin & conclusion de la requeste, ils protestent que si l'on exécute entièrement ce qu'ils veulent, ils sont prests de se retirer en leurs maisons, voire, si besoin est, d'aller à la fin du monde, tellement que nous savons à présent à quel temps nous pouvons espérer qu'ils se retireront. Ce sera (disent-ils) quand ces choses susdites seront faites, accomplies & exécutées, c'est à dire quand l'édic de janvier sera, par leur autorité, cassé; quand, par leur ordonnance, tous les ministres seront déchassés; quand ceux de la religion réformée ne pourront ouïr sermon, ni prendre sacrement que de ceux de l'église romaine; quand tous ceux de la religion seront privés de leurs estats, de leurs charges & de leurs offices, & aussi despoillés & renvoyés en leurs maisons, exposés à la fureur de ceux qui les voudront manger, & avecques la liberté de leur faire perdre la vie, s'ils font aucun scandale: (entendant scan-

A quel prix  
ils offrent de  
se retirer.

1562.

dale comme ils ont fait par le passé, & ainsi a esté iugé, n'aller point à la messe, s'affsembler les voisins les uns avec les autres, pour prier Dieu, voilà ce qu'ils appellent scandale;) quand nous serons déclarés rebelles & ennemis du roy & de son royaume, pour avoir pris les armes, & quand on les nous aura ostées, & que personne n'en pourra avoir que pour exécuter leur ordonnance. Voilà les conditions que nous pouvons attendre de ces messieurs. Voilà le plus honneste dessein où ils tendent; & ils se gardent bien de dire à quel point ils veulent par après parvenir. Or, soit ma demande rapportée & mise en parangon (1) avec la leur. Je demande l'entretienement de l'édit de janvier, & ils veulent de leur autorité le casser & abolir. Ils demandent la ruine d'une infinité de maisons, tant de la noblesse que du tiers estat; ie demande & désire que tous les suiets du roy, de quelque qualité qu'ils soient, soient maintenus & gardés en leurs estats, en leurs biens, & préservés de toute iniure & violence. Ils veulent exterminer tous ceux de la religion réformée; & ie désire que nous soyons réservés au temps que le roy fera en sa maiorté, auquel temps nous obéirons à ce qu'il luy plaira nous commander; & cependant que ceux de l'église romaine ne soyent troubles, molestés ni empeschés en leurs biens, ni en l'exercice de leurs charges. Ils demandent une force d'armes pour exécuter ce qu'ils ont entrepris, & ne regardent pas qu'ils contraindront une infinité de gens de bien à se défendre. Ils ne regardent pas le peu de moyen qu'on a de despendre, ne les incommodités & ruines que la guerre civile apporte. Et (qui pis est) ils ont appelé, & se sont signés à faire venir les armes estrangères; [ce] qui est à dire, en bon langage, mettre en proye ce royaume. Au contraire, ie ne demande point que les armes me demeurent en main, ie n'employe point l'argent du roy, ie n'appelle point les estrangers pour venir en ce royaume & en ay refusé de ceux qui m'ont esté présentés. Et Dieu en est témoin, ie les ay priés de n'y venir point, & d'empeschier qu'autres n'y vinssent pour moy ou contre moy: & demande

Ce que  
demande le  
prince.

& requiers (comme i'ay fait par cy-devant) que les armes soyent posées, tant d'un costé que d'autre, me faisant fort que, de nostre costé, il n'y aura ni rebellion ni désobéissance, & que les armes n'auront iamais tant de force ni de vigueur en nostre endroit, que l'amour, la fidélité & obéissance que nous devons à nostre roy, pour lequel nous ne ferons iamais difficulté d'exposer nos biens & nos vies. Et avons fait cognoistre que nous ne sommes pas des gueux, comme on disoit (1), & que nous avons plus de moyen & de force en main pour luy faire service à son besoin, que n'ont, avecques toute leur suite & pratiques, ceux qui nous veulent exterminer. Ils demandent que nous soyons déclarés rebelles, demandent nos vies, nos honneurs & nos consciences. Nous ne demandons rien qui soit de leur vie, de leur honneur, de leur bien ni de leurs consciences, ni leur souhaitons autre mal, sinon celuy auquel nous voulons nous-mêmes nous obliger: qui est que, eux & nous, nous retirions en nos maisons. Le tout suivant les conditions plus amplement déduites en nos déclarations & protestations cy-devant faites & envoyées au roy & à la royne. Et ne faut point qu'ils disent que leur honneur y seroit intéressé, car, puisque nous acceptons la mesme condition, il n'y a point de lieu de se plaindre ni doloir; nostre demande est très iuste, d'autant qu'ils sont venus (comme plusieurs fois a esté dit) vers leur roy autrement qu'ils ne devoient, & avecques des desseins qui ont esté cause des troubles que nous voyons à présent. Et ont demandé & requis la ruine de tant de gens de bien, que, quand nostre demande ne seroit si bien fondée comme nous l'estimons, encores faudroit-il plustost desplaire à cinq ou à six qu'ils sont, que de mal contenter les deux parts de ce royaume, & qui sont de telle qualité & de telle force, que ceux-là mesmes qui les vouloient déchasser recognoissent &

1562.

Les prétendus  
rebelles ne  
sont pas  
des gueux.

(1) En parangon, en parallèle.

(1) Ce mot fait songer involontairement à celui par lequel le comte de Barleymont, conseiller de la gouvernante Marguerite de Parme, devait caractériser, quelques années plus tard, en 1566, les chefs protestants des Pays-Bas. On sait que ceux-ci se firent honneur de cette épithète méprisante qui devint le nom de leur parti.

1562.

ue la reine  
ompare les  
ux requêtes.

confessent auioird'huy qu'il n'y a ordre de les assaillir, encores moins de les vaincre sans l'aide des estrangers.

» OR, encores qu'il n'y ait aucune comparaisn de l'une à l'autre requête, d'autant que l'une est pleine de iustice & d'équité, l'autre d'iniustice & tyrannie & de cruauté, & que ceux qui présentent celle qui est sanguinaire & violente veulent, pour leur plaisir, & pour parvenir à leurs desseins, troubler ce royaume, les autres ne demandent qu'un commun repos & tranquillité, & ne prennent les armes que par contrainte, & pour défendre leurs vies, leur honneur, leur conscience. La royne peut iuger laquelle des deux requestes doit estre accordée ou reietée. Et là où pour n'estre en liberté (comme elle n'est à présent), ou bien pour quelque autre respect, elle n'en pourroit décider, & ne voudroit mal contenter ceux qui les ont présentées, il luy plaira, pour mettre fin à ces troubles, ordonner que lesdites deux requestes soyent enregistrees en la cour de parlement de Paris. Que l'édit de janvier soit entretenu, & que les uns & les autres posent les armes, se retirent en leurs maisons, iusques au temps que le roy fera en sa maiorité, pour iuger qui a bien fait ou mal fait, ou bien que la royne en vueille décider avec l'advis des Estats, qui, à ces fins, seront convoqués; ce remède est commun à tous, & personne ne se peut plaindre ni doloir. Et [il] est d'exécution si prompte & facile, que celui qui ne voudra s'y accorder ne pourra nier qu'il ne soit ennemi du roy & de son royaume. Et ne doit-on point penser qu'il y ait homme au monde (s'il n'est mené de quelque affection particulière) qui ne condamne tous ceux qui, avecques si peu de chose, ont peu & n'ont voulu esteindre ce feu & la flamme qui nous menace de tant de maux & inconvéniens. Pourra aussi iuger un chacun qui est rebelle & ennemi du roy, ou celui qui offre les armes & se retirer en sa maison, ou celui qui veut tout perdre plustost que de lâcher la proye qu'il a faite de la personne du roy. Et pour autant qu'en toute guerre civile on ne peut attendre qu'une fin calamiteuse, & qu'il est mal aisé de contenir les mains & la volonté des soldats qui sont irrités contre ceux qui les veulent tyranni-

Le roi devenu  
majeur en  
jugera.

ser, ie proteste devant Dieu & devant tous les hommes, que c'est à mon grand regret que ie pren les armes, & conduy ceux qui les portent, & qu'avec mon sang ie voudroye pouvoir empescher les misérables effets dont la guerre nous menace. Mais, puisqu'on n'a tenu conte de ma demande, puisque mes parties veulent estre mes iuges, & commandent auioird'huy sous le nom & autorité du roy, ie proteste donques que mon intention ne tend sinon à mettre le roy en telle liberté qu'il estoit il y a six mois, & à remettre le gouvernement és mains de la royne, avecques l'assistance du roy de Navarre, comme il a esté dit par les Estats, & contenir & préserver la noblesse & le peuple de toute tyrannie & oppression de ceux qui ne sont appelés à leur commander; & que de toute ceste entreprinse, ie n'atten ni veux attendre (& plustost mourir) aucun profit particulier, ni aucun dessein qui tende à l'avarice & ambition, mais que ie veux rapporter toutes mes actions, moyennant la grace que Dieu me fera, à l'honneur de Dieu, au service du roy, & au repos & soulagement de tous ses suiets. Fait à Orléans le dixneufiesme iour du mois de may mil cinq cens soixante deux. Ainsi signé :

» Louys de BOURBON. »

Ceste response receue à la cour, & desjà auparavant, il ne fut plus question de débatre par escrit, mais fut résolu de fortir de Paris & de faire la guerre ouverte en ces quartiers-là, comme desjà elle se faisoit par le reste du royaume. Et pourtant fut fait une ordonnance à Paris le XXVII. de may, par laquelle il fut commandé aux eschevins & à tous habitans de la religion ancienne, de se mettre en armes, eslisans capitaines, caporaux & sergens de bandé par les quartiers & dizaines, en tel nombre qu'ils trouveroient bon, & de s'enroller pour le service du roy, sous le mandement du roy de Navarre. Et pource que le mareschal de Montmorancy, gouverneur de la ville de Paris, estoit aucunement suspect à cause de sa douceur & modération, il fut ordonné par letres patentes qu'il suivroit le camp & que le mareschal de Brissac demeureroit gouverneur en la ville. Et d'autant qu'ils craignoient de laisser der-

1562.  
Protestation  
solennelle.

La guerre  
civile est  
résolue.

Le maréchal  
de Brissac fait  
gouverneur  
de Paris.

1562.

26 mai.

Ceux de la  
religion forcés  
de quitter  
la ville.

Ils sont  
maltraités.

Le prince de  
Condé n'usera  
pas de  
représailles.

rière eux, en la ville de Paris, quelques-uns qui fussent pour remuer mesnage en leur absence, ils persuadèrent au roy de Navarre, se laissant gouverner du tout à leur appétit, de faire un édict du XXVI. de may, portant exprès commandement, sous peine d'estre punis comme rebelles au roy, à tous ceux qu'ils appellent de la nouvelle religion, de sortir de la ville dans deux iours, sans plus y séjourner, aller, venir, fréquenter ni demeurer, en quelque sorte que ce fust, iusques à ce qu'autrement en fust ordonné. Et le lendemain XXVII., sur les remonstrances à luy faites par Nicolas L'huillier, lieutenant civil de la ville de Paris, ordonna que tous ceux qui feroient notoirement diffamés & déclarés de la religion, feroient nommés par les capitaines de chacune dizaine audit lieutenant civil, pour leur notifier le commandement que dessus, excepté les officiers du roy en ses cours souveraines, auxquels pareil commandement seroit fait par ceux desdites cours; vray est qu'il adiouta à son édict, qu'il vouloit qu'ils se retirassent avec toute la plus grande feureté que faire se pourroit, défendant à toutes personnes, sous peine de la hard, de mesfaire, ni mesdire, ni donner aucun empeschement aux personnes, maisons, biens meubles ni immeubles de ceux de la religion qui se retireroient. Mais, outre ce que cela en effet estoit les exposer notoirement à toutes extorsions & cruautés, étant les armes prises partout avec toute impunité, & la plupart d'une si grande multitude ne sachant où aller ni se retirer, il n'y eut inhumanité qui ne fust puis après exercée dans la ville sur infinis peuples, pauvres & riches, devant & après le terme si court de deux iours expiré, & ce, non seulement par la populace ou par ceux qui ne demandoient pas meilleure occasion de poursuivre leurs vengeances & passions particulières, mais aussi par ceux de la iustice mesmes, trainans en prison autant qu'ils en pouvoient attraper, & les traitans puis après comme les plus criminels du monde, sans avoir esgard au traitement tout contraire qu'on faisoit à ceux de la religion romaine es villes saisies & qui estoient en la puissance du prince. Voilà pourquoy à Orléans il fut mis en délibération si on chasseroit aussi

ceux de la religion romaine, & si, pour le moins, on leur rendroit la pareille en l'exaction des deniers nécessaires pour la guerre. Mais il fut conclu qu'on ne feroit point ce qu'on condamnoit aux autres, mais qu'on rendroit le bien pour le mal, remettant la vengeance à Dieu. Tellement que deux soldats, l'un desquels estoit nommé Cornefin, l'autre Gilles Gogaut, furent pendus & estranglés pour un vol commis en la maison d'un chanoine de sainte Croix. Bien fut-il dit qu'ils seroient taxés, quant à la levée des deniers, tant absens que présens, selon leur portée & cotité raisonnable.

AINSI doncques, l'armée assemblée à Paris sous l'autorité du roy de Navarre, comme lieutenant du roy, représentant sa personne, sortant de Paris, s'en vint à Montlhéry (1), auquel lieu la royne étant puis après arrivée, comme craignant grandement l'issue d'une bataille, si les deux armées se rencontroient, moyenna un abbouchement entre elle, le roy de Navarre & le prince au milieu de la Beausse, entre Orléans & Paris, pour essayer de rechef s'il y auroit moyen de gagner le prince à leur dévotion (2). Cela étant rapporté à Orléans avec plusieurs advertissemens qu'il y avoit grand danger pour la personne du prince, on luy conseilloit de n'y consentir nullement, & fut mesmes publié le ieufne avec prières extraordinaires. Ce neantmoins, finalement, luy & le conseil résolurent que cest abbouchement se feroit, auquel ces trois eurent grande & longue communication ensemble des occasions & motifs de ces troubles. Le prince s'arresta sur deux points: le premier, que le duc de Guise, le conneftable, le mareschal saint André, qui, de leur autorité privée, avoyent pris les armes, troublé le repos public, & enfreint les édicts du roy, se retirassent en leurs maisons, offrant de sa part faire le semblable; le second, que l'édict de janvier, mis en avant sur le fait de la religion, fust gardé inviolablement. Au premier, la royne respondant qu'il

1562.

L'armée  
royale  
à Montlhéry.

Une première  
entrevue

(1) Ou Montlhéry (Seine-et-Oise), à cinq lieues de Paris.

(2) Il importe de ne pas confondre cette conférence, dont le lieu n'est pas indiqué, avec celle qui devait avoir lieu bientôt après à Thoury, et dont il sera question un peu plus loin.

1562.  
es deux  
ints en  
itige :  
que les  
e quittent  
cour :

n'estoit licite de chasser ainsi les officiers de France durant la minorité du roy, il répliqua que les Estats, desquels l'autorité est grande durant telle minorité, les en avoient chassés auparavant, iusques à ce qu'ils eussent satisfait à leurs réquisitions, qui estoient de rendre compte des deniers par eux mal ménagés & autres choses semblables. Joint aussi que s'ils estoient si bons officiers de la couronne, ils devroient préférer la paix & tranquillité publique à leurs commodités particulières, en se retirant pour un temps des lieux où leur venue n'avoit apporté que toute confusion & désordre. Car, sans cela, nul ne se pourroit dire estre affeuré, veu qu'ils avoient bien eu la hardiesse d'attenter à la personne du roy mineur, l'environnant de leurs armes, & foulant aux pieds ses édits & l'autorité des Estats. Et pour ce que, sur le second point, la royne avoit respondu qu'il seroit impossible d'avoir deux religions en ce royaume sans esmouvoir plus grand trouble qu'auparavant, veu que desjà tous ceux de l'église romaine s'estoient mis en armes contre l'édit de janvier, il remontra premièrement qu'il n'appartenoit point à trois particuliers de rompre une ordonnance composée & accordée par les Estats, en chose où il estoit question de l'intérêt public. Davantage, que l'observation de l'édit avoit esté accordée par tous les princes du sang & par tous les seigneurs du privé conseil, & iurée entre les mains de sa Maïesté par les connestable & mareschal S. André mesmes. Item, que le pape mesme, l'empereur & le roy d'Espagne, l'avoient en cela approuvé, que par ce moyen chacun vivoit en paix comme on a fait iusques à la venue des dessusdits. Et qu'au reste, il ne faloit à la vérité qu'une seule religion au monde, à savoir, celle de laquelle luy & ses associés faisoient profession, estant dressée selon la pureté de l'Evangile, contraire à toute idolatrie & superstition ; mais que ce n'estoit chose répugnante à raison, que pendant le différent qui se devoit vider au plustost par un libre & sainct concile, les peuples ne fussent forcés en leurs consciences, en quoy pour le moins elle devoit considérer les exemples de ces choses estre pratiqués quasi par tout le monde, com-

que l'édit de  
janvier soit  
observé.

me il se voit que le pape laisse vivre les iuifs en ses terres, lesquels toutesfoi nient Iésus Christ. Pareillement l'empereur Charles le Quint ayant essayé de faire changer de religion à l'Allemagne, neantmoins n'a trouvé meilleur expédient que d'y mettre un intérim (1). Le Turc aussi, quelque ennemi qu'il soit de nostre religion, donne liberté aux chrestiens de vivre es pais de son obéissance. Ces choses avoient esté plus que débattues & résolues en la compagnie si notable des plus grands & plus affectionnés & plus expérimentés du royaume, en laquelle l'édit de janvier avoit esté dressé. Tout cela n'avoit garde de profiter, ayant esté prise la conclusion à Paris, & depuis à Montlehéry, devant que venir à cest abbouchement, & la royne ayant oublié ses premières lettres, ou bien n'osant sous peine de la vie déclarer ce qu'elle avoit au cœur, la conclusion fut que le prince, retourné à Orléans, communiqueroit le tout à sa compagnie, ce qu'ayant fait, il fit responce de pareille substance à la royne, & escrivit au roy de Navarre, son frère, unes lettres digne de perpétuelle mémoire, dont la teneur s'ensuit :

« MONSIEUR, combien que j'aye peu prévoir de long temps une partie des malheurs que ie voy tous prochains aujourdhuy, si est-ce que ie puis bien dire que ie voy beaucoup pis que ie n'ay attendu. Car le tesmoignage que ma conscience m'a tousiours rendu, tant de l'innocence des églises réformées que de vostre bon naturel & de toutes mes actions, m'avoit persuadé que, faisant compa raison de ceux qui sont auteurs de ces troubles, avec moy qui ay cest honneur de vous estre frère, duquel l'entière obéissance iusques icy vous a tousiours esté cogneue, vous seriez pour le moins avec le temps plustost esmeu à suivre le droit & l'affection fraternelle qu'à vous encliner aux persuasions & artifices de ceux qui ne [se] sont iamais acreus, & semblent encore

1562.

On ne peut  
s'entendre.

Le prince  
écrit à son  
frère.

(1) L'intérim d'Augsbourg, dressé par Charles-Quint en 1548, fut ainsi nommé parce qu'il n'étoit établi que provisoirement et en attendant la décision définitive du concile de Trente. Cet intérim, qui faisait aux catholiques comme aux protestants des concessions réciproques, ne réussit qu'à mécontenter les deux partis.

1562.

Tout espoir  
d'accord n'est  
pas perdu.

De quoi il  
s'agit.

Les auteurs  
des troubles.

ne se pouvoir maintenir que de la ruine de vous & des vôtres. Et de fait, monsieur, ie n'ay point encore perdu ceste espérance, quelque apparence que ie voye du contraire. Qui est la seule cause qui m'a maintenant esmeu de vous escrire la présente, plustost avec larmes de mes yeux, qu'avec l'encre de ma plume. Car quelle chose plus triste & plus pitoyable me pouvoit avenir que d'entendre que venés la lance baissée contre celuy qui voudroit premier & devant les autres opposer soy-mesme à ceux qui prétendroient vous approcher, & que vous vous mettiés en peine de ravir la vie à celuy qui la tient d'un mesme père & d'une mesme mère que vous, & qui iamais ne l'a espargnée, & ne la voudroit encores espargner pour la conservation de la vostre? Monsieur, considérés icy, s'il vous plaist, & ie vous en supplie, quelle occasion peut vous esmouvoir à une telle & si estrange chose? S'il est question de la religion, il n'y a homme qui puisse mieux iuger que vous si nous sommes tels que pour nostre religion il faille que le droit de nature & toute équité & humanité n'ayent moins de lieu envers nous, que contre les plus exécrables de tout le monde. Si vostre conscience ne peut approuver tous les points de nostre confession de foy, aussi suis-je asseuré que vostre naturel ne sauroit approuver telles & si extremes cruautés qui se commettent contre nous, tant s'en faut que de vostre plein gré voulussies en estre le chef & premier autheur. Si on met en avant l'estat & grandeur du roy, qui est celuy, monsieur, après vous & vostre lignée, à qui cela touche de plus près qu'à moi? Iugez, s'il vous plaist, qui en est le plus soigneux, ou celuy qui s'offre à toute raison en iustice (pourveu que ceux qui sont cause de ces troubles s'absentent, afin de n'estre iuges & parties,) ou bien ceux qui aiment mieux tout exposer en proye, & qui desjà sont cause de tant de meurtres & misères infinies, plustost que donner lieu, par leur absence, à la paix qu'ils ont déchassée par leur présence. Iugez aussi (cas avenant, que suivant leur intention, ils eussent defait & ruiné ceux qui s'opposent à leur ambition) en quelle seureté sera ceste couronne dont vous estes establi protecteur, & quelles forces vous res-

teront pour, au besoin, la pouvoir conserver & garentir. S'il est question de vostre réputation & grandeur, vous pouvés vous souvenir qui sont ceux-là, lesquels, il n'y a pas encores deux ans, ne se fussent contentez de la vous ravir autrement que avec vostre propre vie. S'ils ont changé depuis d'affection, ie n'en scay rien, & le temps le monstrera; mais, quant à moy, monsieur, à Dieu ne plaise encores que l'obéissance que ie vous doy meure iamais qu'avec moy, voire mesmes à la condition de renaître en ceux qui ne peuvent qu'ils n'ayent cest honneur d'estre de vos plus proches parens, de vostre sang, & naturels serviteurs. Et cependant, monsieur, vous me permettez, s'il vous plaist, d'ignorer comme ceux-là vous peuvent estre amis, qui, non contents de chercher à mort, pour la deuxiesme fois, vostre frère, entreprennent dire iusques là de vouloir vous faire ministre & instrument de leur mauvaise volonté. Or, monsieur, tout ceci soit dit afin que, sinon pour l'amour de moy, au moins pour l'honneur de Dieu & pour le respect de la patrie & de vous-mesmes, vous considériés toutes ces choses devant que passer plus outre contre celuy qui, par un naturel devoir, est un second vous-mesmes, & qui de sa part, ainsi que iamais, Dieu aidant, il ne faudra à son devoir, aussi aimera trop mieux la mort que de survivre aux calamitez qui ensuivroyent l'issue d'un tel combat, de quelque costé que la victoire enclinaist. Mais s'il en est ainsi, qu'au lieu de donner lieu à raison, ceux qui sont cause de ces misères continuent iusques au bout, & s'il ne vous plaist brider leur affection par l'autorité que Dieu vous a donnée, nous espérons, monsieur, qu'avec l'aide de celuy duquel nous maintenons l'honneur iusques à la dernière goutte de nostre sang, vous pourrez sans vous envelopper en ce qui leur est propre, & qui est tant indigne de vous, voir une issue qui vous esclaireira de toutes leurs entreprises & conseils, & qui sera cause que cognoistrez mieux que iamais de quelle affection, non pas moy seulement, mais toute ceste compagnie vous est, après Dieu & la Maiesié du roy & de la royne, entièrement dédiée. Escrit à Orléans, ce XIII. iour de iuin M.D.LXII.»

1562.

Le prince ne  
manquera  
pas à son  
devoir.

1562.  
entrevue  
outit pas.

VOYLA le sommaire de cest abbouchement, lequel demeura du tout infructueux, s'estans obligés la royne & le roy de Navarre, devant que partir de Montlehéry, de n'outrepasser la résolution prinse en leur conseil. Leur armée donc passa plus outre & iusques à six lieues près d'Orléans, là où nous la laisserons, pour réciter ce qui se pratiquoit cependant par les deux parties, tant en Suisse qu'en Allemagne.

mande de  
pes suisses  
ur l'armée  
du roi.

QUANT à la Suisse, il est à noter que Freulich, colonel des Suisses pour le roy, arrivé à Paris le vingtdeuxiesme de février, au mandement du roy de Navarre, se tint couvert iusques à la venue du duc de Guise à Paris, duquel lieu, après avoir souvent communiqué ensemble, il partit le huitiesme d'avril, avec lettres & mémoires, ayant esté auparavant expédié un courrier à Coignet, ambassadeur pour le roy aux Ligues (1), pour demander iournée au vingtcinquiesme dudit mois d'avril, afin d'obtenir quinze enseignes pour la défense de la personne du roy & du royaume, contre la rebellion de quelques siens suiets. Ceste assignation fut promptement exécutée, y estant aussi envoyé, au nom du roy, un nouveau chevalier de l'ordre & tout frais esmoulu, nommé Pasquier, dauphinois, autresfois clerc du greffe à Grenoble, garni de despêches nécessaires pour la levée, voire mesmes pour l'acroistre encores de cinq enseignes si besoin estoit, afin d'achever le nombre de six mille hommes, suivant le traité de l'alliance. Ce neantmoins, il y en eut en ceste iournée qui remontrèrent de la part du prince, que ce que les Ligues mal informées pensoient faire pour le roy & sa couronne seroit tout au contraire, requérans que, s'ils doutoient de la iustice & bonne cause que maintenoit le prince pour le bien du roy & du royaume, outre ce qu'on leur en seroit apparoir par les propres lettres de la royne & par gens dignes de foy, il leur pleust envoyer de leurs députés en France, aux despens du prince, pour en savoir la vérité sur les lieux. Davantage, les ambassadeurs des cantons de Zurich, Berne, Balle, Schaffuze, Glaris & Appenfel leur remontrèrent qu'il faloit plustost esteindre ce feu qu'y mettre du boys;

(1) Les Ligues, pour la Suisse. Voy. ci-dessus, pages 204 et 387.

mais Freulich voulant tenir la promesse qu'il avoit faite inconsidérément, à sçavoir, de faire incontinent ceste levée, & les persuasions dont usèrent les ambassadeurs du pape & du roy d'Espagne donnans à entendre aux cantons de Lucerne, Uri, Schwits, Undervalden & Zug, que leur repos & grandeur dépendoient de la deffaite des huguenots en France, comme ils les appelloient, empeschèrent le fruit de ces remonstrances, de sorte que, le XXI. de may, la levée fut accordée, à condition toutesfois que préalablement les deniers d'une année de leurs pensions seroient aportés & rendus à Soleurre. Mais, par la pratique de quelques uns, sans avoir esgard à ceste condition, l'onzième de iuin, ils firent élection des capitaines, lesquels ayans receu leur avance, partirent le XXIII. du mois pour se trouver à la monstre le VIII. de iuillet, ayant la comtesse de Parme ottroyé passage par la Franche Conté, pour plustost entrer en France. Les nouvelles de cest acheminement rapportées au connestable par un nommé la Coudre, qu'il avoit envoyé pour ceste négociation, fut cause que le Triumvirat rompit toute espérance de paix, se persuadant que le prince & ceux de sa fuite feroient tout ce qu'on voudroit, après avoir entendu le secours accordé par les Suisses.

QUANT à l'Allemagne, les deux gentilshommes que nous avons dit (1) y avoir esté envoyés environ le quinzième d'avril, & avoir pris le chemin le plus long comme le plus seur, trouvèrent à leur arrivée les princes protestans tellement abreuvés des bruits que le Triumvirat avoit fait courir, qu'ils ne vouloient entendre à donner secours, bien accorderoient-ils d'envoyer ambassadeurs en France pour traiter de la paix, & que, s'il leur apparoissoit que le roy & la royne fussent captifs comme on disoit, alors ils adviseroient à tous nouveaux moyens de procéder. Suyvant doncques ceste conclusion, un gentilhomme fut despêché par eux à la cour, afin d'obtenir passeport pour leurs ambassadeurs; mais il fut tellement promené & entretenu, que tout cela s'en alla en fumée, & mesmes fut envoyé le cinquiesme de iuin aux ambassadeurs,

1562.

Le colonel  
Frolich et les  
cantons  
catholiques.

La levée est  
accordée.

Les calomnies  
du triumvirat  
en Allemagne.

La diète  
hésite.

1562.

attendants la réponse à Strasbourg, au lieu d'un passeport, un remerciement du roy, leur mandant « que la royne sa mère s'estoit acheminée à Orléans avec certaine espérance de tout pacifier, sans qu'ils se misent en peine & en frais de venir en France; les priant toutesfois de luy garder ceste bonne volonté, pour l'emploier en temps & en lieu, comme il leur estoit bon voisin & amy. » Or, avoit sur tous le duc de Guise tasché de gagner le duc de Wirtemberg, auquel il avoit escrit le dix-neufiesme de mars & le dixiesme d'avril, si familièrement & en tels termes qu'il pouvoit sembler qu'ils eussent eu ensemble communication de toutes choses; voire mesmes pour mieux persuader cela à tout le monde, il fit imprimer en France une des susdites lettres. Mais il en advint tout le contraire de ce qu'il prétendoit, en ayant esté le duc de Wirtemberg grandement offensé & à bon droit, pour se voir trompé en tout ce que ceux de Guise luy avoient promis à Saverne (1), & que mesmes on le vouloit rendre coupable du massacre de Vassy & de tout ce qui s'en estoit ensuivi. Car ces mots estoient couchés expressement en ceste letre, imprimée & écrite de la propre main du duc de Guise en l'original :

*« Monsieur mon cousin, vous sçavez combien ces nouveaux calvinistes sont dignes de chastiment, & vous souviendra des propos que nous en avons tenus ensemble. »*

Prétendues  
lettres du roi  
aux princes  
allemands.

COURTELARY, Alemand, truchement du roy, arriva quasi aussi tost que les susdits deux gentilshommes, avec lettres écrites au nom du roy comme communes à cinq princes, dattées du dixseptiesme d'avril, lesquelles portoient en somme « qu'ils peuvent avoir entendu les troubles de son royaume, advenus par la passion d'aucuns de ses suiets, qui auroient esté si hardis & téméraires que de prendre les armes & de se saisir de ses villes, contre ses édits & ordonnances, lesquels toutesfois il a recherchés par tous moyens pour les leur faire quitter, mais qu'eux, au contraire, pour nourrir les troubles, & attirer tant plus de mal sur soy, ont fondé leur réprouvée entreprise sur deux causes principales qu'ils ont pensé, selon la

disposition du temps, pouvoir servir à leurs desseins, à favoir, la conservation de leur religion, qu'ils disent qu'on veut opprimer, & la délivrance de luy & de la royne, sa mère, qu'ils disent estre prisonniers, [ce] qui est une calomnie trop grande, qu'il ne peut souffrir venir aux oreilles des princes, ses amis & voisins. Pour impugner le premier point de leur calomnie, il les prie de voir l'édit qu'il a fait publier au mois de janvier, par lequel il leur tolère de servir à Dieu en liberté de leur conscience, [ce] qui est tout ce que peut faire un prince politique, en la diversité des opinions qui règnent aujourdhuy, pour conserver son estat en repos & tranquillité, outre lequel édit il leur envoie la déclaration qu'il a fait expédier, laquelle devoit bien ôter à ces rebelles ceste opinion qu'on voulust forcer leurs consciences. Et quant au fait de la délivrance de luy & de la royne sa mère, il les assure estre venu de sa franche volonté au lieu là où il est, & auquel il leur a esté gardé autant de respect & autorité qu'il est requis, y séjournant pour donner ordre aux affaires du royaume, par l'avis de la royne sa mère, du roy de Navarre son oncle, & des autres princes & seigneurs qu'il a auprès de sa personne, desquels il s'accompagne, pour se conseiller d'eux, selon leur devoir & fidélité, & l'acquit des grandes charges & estats qu'ils tiennent de longtemps, dont ils se sont tant prudemment & vaillamment acquittés, qu'ils méritent de luy estre en singulière recommandation. Finalement il les prie, d'autant qu'ils veulent donner foy à sa parole, ne se laisser persuader qu'autre occasion ait esmeu les dessusdits à prendre les armes & à se saisir des villes, que leurs particulières passions, & qu'il se persuade qu'ils voudroient aussi peu favoriser & approuver telle chose que luy, qui est prince commandant à un tel Estat, souffriroit mal aisément une telle faute leur estre faite pour la passer légèrement. Et pour ce, les prie encor un coup qu'en cela comme en toutes autres choses qui le pourront iamais concerner, ils luy fassent tousiours cognoistre combien ils luy sont bons & seurs amis, croyans le porteur de ce qu'il leur dira de sa part sur toutes particularités, comme ils feroient de sa propre personne. »

Que la religion  
réformée  
n'est pas la  
cause

Que le roi  
n'est pas  
prisonnier

(1) Voy. ci-dessus, page 373.



1562.  
fraude est  
couverte.

MAIS l'original de ceste letre estant apporté audit seigneur duc de Wirtemberg, l'agent du prince se trouvant lors près de luy, luy monstra comme ces lettres avoient esté signées du cachet, luy faisant voir l'impression d'iceluy en regardant au iour au travers du papier, & davantage, luy fit cognoistre que la datte de ceste letre estoit d'autre encre que la letre, pour luy faire cognoistre que c'estoit une dépesche apostée par leurs ennemis au nom du roy, ne l'ayant veue ni signée, & lequel ils faisoient parler à leur appétit, ayans provision de telles lettres, qu'ils dattoient selon que leurs porteurs estoient prests de partir. Et davantage, que ce n'estoit la coustume des secrétaires d'estat d'escire lettres communes à tels princes, ni de donner charge d'affaires tant importante à un homme de la qualité de Courtelary, ce qui pouvoit bien monstrer combien on les mesprisoit, & comme tout ordre estoit perverti en France par tels nouveaux gouverneurs.

réponse des  
princes.

LES autres quatre princes auxquels ces memes lettres furent envoyées, ne les eurent non plus pour agréables, & y firent chacun sa réponse de memes, exhortant vivement le roy d'entretenir la liberté bien ottroyée par l'édicte de janvier, & de se bien garder de polluer son règne par l'effusion du sang innocent; ains qu'il regardast à tenir également en sa protection les uns & les autres. Quant à la royne, il appert par la réponse du duc de Wirtemberg que Courtelary avoit charge de l'asfeurer que lors elle vouloit tenir le parti de ceux de la religion, ce qui monstroït assés qu'elle n'avoit autorisé le Triumvirat, à raison de quoy i'ay bien voulu insérer icy de mot à mot la réponse dudit seigneur duc à elle faite :

Le duc de  
Wirtemberg  
la reine mère.

« MADAME, i'ay veu vos lettres que m'avés envoyées par Courtelary, & entendu les grands ennuis & fascheries qui sont depuis peu de temps advenues au roy vostre fils & à vous; de quoy suis fort esbahi & marri, priant nostre bon Dieu & Père céleste qu'il vous vueille ottroyer la grace de son S. Esprit, afin que, par l'invocation de son saint nom, vous puissiez patiemment endurer & porter ces fascheries & ennuis. I'ay respondu à monseigneur le roy, vostre fils, sur la letre qu'il m'a escrite, touchant ces divisions, comme

verrés par ma dite réponse. Puis donques, madame, que j'ay entendu que demeurés permanente en la confession chrestienne de la sainte doctrine de l'Evangile, ie vous prie bien humblement que ni vous ni monseigneur le roy, vostre fils, ne vueilliez, autant qu'il vous sera possible, entreprendre chose dommageable contre ceux qui confessent la vraye religion chrestienne, ayans abandonné les superstitions & idolatries du pape, ains qu'iceux puissent vivre en paix & repos avec les autres, & que les transgresseurs des édicts du roy soient chasties selon leurs démerites. Madame, ie vous prie aussi ne prendre en male part, si ie ne me puis persuader que monsieur le prince de Condé, avec tant de notables seigneurs & chevaliers de l'ordre & autres leurs adhérens, se soient, par l'absentation de la cour, mis en rebellion ou désobéissance du roy; ains que plustost de ce pouvoient estre cause les meurtres, pilleries, bateries & effusion de sang qui ont esté faites depuis peu de temps en ça, tant en la ville capitale de Paris qu'en autres endroits & divers lieux du royaume, contre l'édicte qui a esté publié, et pour aucunes affections privées des choses qui sont advenues és années passées, entre aucuns princes & seigneurs dudit royaume, ce que, madame, vous saurez, avec l'ayde de Dieu, par la grace de son saint Esprit, & vostre sage conseil, tellement moyenner que les courages des princes seront mitigués & aussi par ensemble réconciliés; laquelle chose, madame, vous redonnera à éternelle louange, & ferés en cela chose plaissante & agréable à Dieu, de quoy il ne faudra vous richement rémunérer. Priant Dieu, madame, recevoir ce mien escrit procédant d'un vray zèle chrestien, en bonne part, qui fera l'endroit où prieray le Roy des roys de vous donner, madame, vray accomplissement de ses graces & bénédictions, avec prospérité & bonne & longue vie, me recommandant humblement à vostre bonne grace. De Tubinge, ce seiziesme de may mil cinq cens soixante-deux. »

Et, quant à la réponse que ledit seigneur duc fit au duc de Guise, après luy avoir exposé bien au long la réputation que luy & le cardinal son frère avoient acquis en Allemagne, tout au contraire de la conférence qu'ils avoient

Sa réponse au  
duc de Guise.

1562.

eue à Saverne, & l'avoir exhorté de n'empescher point que les pauvres fidèles & chrestiens ne iouissent de la prédication de la pure parole de Dieu, s'il ne veut encourir la vengeance d'iceluy, temporelle & éternelle, il adiouste ce qui s'ensuit :

Le fait de  
Vassy.

« COURTELARY m'a baillé estant par deçà un petit sommaire touchant le faict de Vassy, auquel est réduite & insérée de mot à mot la lettre que m'en aviés escrete du dixseptiesme mars dernier passé, auquel l'ay leu & trouvé qu'en icelle font compris les mots suivants, à savoir : « *Il vous peut souvenir de ce que nous en disions dernièrement ensemble,* » lesquels mots il y en a aucuns qui veulent interpréter iusques là, comme si i'avoy' cy-devant parlé avec vous dudit faict, & comme si i'avoye bien scéu ce qui depuis est advenu. Toutesfois ie ne pense aucune-ment que les veuilliés entendre ou interpréter de telle sorte ; car vous estes encores bien souvenant de ce que ie vous di, & à monsieur le cardinal vostre frère, vous exhortant avec grandes prières de ne vous vouloir faire participans, ou maculer du sang des innocens. Vous savés aussi avec quelle assurance vous m'avés respondu qu'on vous faisoit grand tord, vous imposant avoir esté cause de la mort de tant de pauvres chrestiens par cy-devant, me priant vous vouloir tenir & avoir pour excusé de tout cela. Semblablement, vous avés aussi bonne mémoire de mon simple & petit advis, que ie vous en ay fait dire, à vostre demande, par Rascalon (1), lorsqu'il vous fut mandé du roy & de la royne mère, d'aller sur vostre gouvernement du Dauphiné, comment vous vous y pourciés gouverner illec ; ce que, monsieur mon cousin, ie vous ay bien voulu réciter, non pas que par ce ie vous vueille rien imputer, ains pour vous monstrier la bonne affection que ie vous porte, afin que vous ne tombiés en disgrâce de nostre bon Dieu, aussi pour la conservation, repos & tranquillité du royaume, ce que ie vous prie vouloir recevoir en aussi bonne part, comme ie le vous escri. »

Le triumvirat  
lève des  
troupes.

LES choses estans en tel estat, & l'un des deux agens du prince estant retourné à Orléans, le Triumvirat, voulant encores faire davantage, en-

voya d'abondant Roquendolf pour lever quatre cornettes de rheistres, & le comte Ringrave pour recueillir vingt enfeignes de lanquenets, les faisant couler à la file vers Mets, pour faire monstre le IIII. de iuin, ce qu'estant descouvert par l'agent du prince estant en Allemagne, il com- mença de sa part à préparer ce qui estoit requis pour lever aussi quelques bonnes forces de cheval & de pied pour le prince, chose qui sembloit si- non du tout impossible, au moins très difficile & quasi incroyable, estant requis que les princes d'Allemagne fournissent eux-mêmes de cheval & ar- gent. Ce neantmoins, Dieu donna telle affection à ces bons princes en- vers les églises françoises & principa- lement au sieur Landgrave, esmouvant tous les autres, & telle dextérité à ce gentilhomme agent, coniointe avec pareille diligence, que finalement ils s'accordèrent de prestre, voire de donner à un besoin cent mille florins d'or, avec capitaines & hommes pour le secours du prince, en apportant bon pouvoir d'iceluy, pour lequel effect le susdit agent (auquel s'estoit ioint Gaspar Schomberg, naguères envoyé d'Orléans) ayant capitulé avec deux seigneurs allemands, l'un nommé Jean von Ratzemberg, & l'autre Heinrich von....., reprit le chemin d'Orléans, pour en rapporter les pouvoirs & obli- gations nécessaires.

Les princes  
allemands  
renforcent  
l'armée  
de Condé.

Il est temps maintenant que nous retournions au prince revenu à Or- léans après l'abbouchement fait en la Beauffe. Voyant donques bien tard ce qu'on luy avoit prédit assés tost, à sa- voir qu'on ne taschoit qu'à l'amuser par divers messages, pendant que ses ennemis se préparoient de tous costés, & dedans & dehors le royaume, il commença de regarder de plus près à ses affaires, envoyant messages en Ale- magne pour demander secours, c'est à dire pour faire ce qui devoit desjà estre fait, & qui eust esté fait de meil- leure heure, au grand repos de toute la France, si l'opinion que l'amiral avoit conceue d'estre assés fort sans cela ne l'eust tellement préoccupé qu'il ne pouvoit donner lieu à ceux qui luy remonstroient que le moyen qu'il tenoit d'espargner la France tourneroit à la ruine d'icelle. Ceste tardiveté luy apporta plusieurs autres très grandes difficultés, ayant donné loisir à ses en-

Le prince à  
Orléans

(1) Voy. ci-dessus, page 320.

1562.

nemis de pratiquer quelques uns, qui ne persévéroient en cette mesme volonté qui les avoit amenés à Orléans, combien qu'ils eussent signé l'association. Et se pouvant remarquer une chose notable en tel cas, & qui doit bien estre notée en matière de guerre civile, c'est à favoir que nul ne fut jamais envoyé d'Orléans à la cour, en ce temps-là, qui n'en revinst ou gagné du tout, ou tellement affadi de cœur, qu'il ne fust onques depuis chose qui vaille. Il y en avoit aussi qui avoient quelque iuste couleur, alléguant le ravage qu'on faisoit cependant en leurs maisons, en divers quartiers du royaume, faute d'avoir bien gardé son avantage dès le commencement, ce qui contraignit le prince de s'affoiblir soy-mesmes, estant contraint de diviser ses forces, au lieu qu'il avoit besoin d'en appeler de toutes parts. Ce neantmoins la providence de Dieu pourvut à tout cela, ayant cependant le gentilhomme qui estoit en Allemagne, & qui avoit préveu à quel point la nécessité amèneroit les choses, acheminé le secours, nonobstant qu'il n'en eust encores aucune charge expresse. D'autre costé, estant arrivée à Orléans l'infanterie de Gascogne, conduite par le sieur de Grammont (1) & celle de Languedoc & de Provence, amenée par fainct Auban (2) & autres capitaines, ce qui fut cause que chacun reprint courage, délibérant de faire teste à l'ennemi, comme de fait il n'y avoit faute de courage ni de forces, combien que Morvillers eust esté à Rouan avec bonne troupe de cavalerie. Les ennemis, de l'autre costé, approchans de la rivière de Loyre, n'avoient moyen de gagner aucun passage sans bataille ou prise de ville, ce qui leur eust esté bien difficile, d'autant que le prince avoit moyen, s'il ne luy plaisoit de combattre, de secourir les villes par l'autre costé de la rivière, tellement qu'il eust falu nécessairement que les ennemis descendissent jusqu'à Amboise, en quoy faisant ils avoient le prince à la queue, & se privoient de toute la commodité qu'ils pouvoient avoir de Paris, leur mère nourrice; ils s'advi-

sèrent donc d'user de leurs artifices accoustumés. Et pourtant, comme le prince estoit du tout occupé à se préparer à la sortie, voicy venir lettres du roy de Navarre, l'asseurant d'une bonne paix, & luy demandant d'amitié la ville de Baugency, pour sa personne seulement, & pour s'y rafraichir, avec promesse de la remettre en l'estat qu'elle luy seroit baillée, cas advenant que le traité de paix ne succédast, pour lequel il offroit trefves & abstinence d'armes pour six iours. Le porteur de ces lettres arriva de nuit au prince, auquel vrayement, comme à ceux de son conseil qu'il appella sur le champ, Dieu osta tout le sens & entendement, tellement que se laissant endormir par telles promesses, & imaginans desjà que toute ceste tempeste passeroit sans effusion de sang, il ottroya donc la ville de Baugency, comme dit est, sans demander autre assurance, & qui pis est, sans pourvoir aux personnes ni aux biens d'un grand nombre de pauvres gens de la religion, qui n'attendoient rien moins que cela, & qui se veirent incontinent sans garnison, & les ennemis en leurs maisons. Ce fait entendu le lendemain dans la ville d'Orléans, en laquelle les pauvres gens de Baugency se retiroient à la file en grande défolation, causa un grand mescontentement à l'endroit de plusieurs de toutes qualités, & notamment des ministres, l'un desquels, ne pouvant avoir autre raison de ceux qui avoient donné ce malheureux conseil, leur dit en face *« qu'il estoit bien à craindre qu'ils n'effrayassent en leurs propres enfans, & bien tost, le tort qu'ils avoient fait aux pauvres enfans de Dieu, »* ce qui advint à deux des plus grands & des plus gens de bien devant que ceste première guerre fust achevée. Les ennemis donc entrés à Baugency, commencèrent à piller, & meslans le zèle de leur religion parmy le pillage, à faire rebaptiser les enfans & restablir leur service. Brissac, d'autre costé, uisoit à Paris de plus grande rigueur que jamais envers ceux-là mesmes, lesquels, par crainte, avoient fait contre leur conscience tout ce que leurs capitaines & dizenniers avoient voulu, de quoy non content encores, les contraingnoit-il d'aller dans vingt-quatre heures devant l'évesque de Paris, ou ses vicaires & députés, pour faire abiuration.

1562.

Le prince cède  
Baugency.

Mécontentement  
des  
ministres.

conceuvres de  
la cour pour  
affaiblir le parti  
du prince.

Grammont et  
Saint-Auban  
amènent  
du renfort.

(1) Antoine d'Aure, baron de Grammont ou mieux de Gramont. Il fut chargé par Jeanne d'Albret, en 1563, de la lieutenance générale de la Navarre et du Béarn.

(2) Gaspard Pape, sieur de Saint-Auban.

1562.  
L'armée protestante se met  
en campagne.  
19 juin.

On parle-  
mente.

LE prince entendant ces choses se mit aux champs le dix-neufiesme de iuin avec trois régimens de gens de pied, revenans à trente-trois enseignes, desquelles estoient coronels le sieur de Grammont, de Fontenay (1), frère du sieur de Rohan, & d'Ivoy (2), frère du sieur de Genlys, & environ deux mille chevaux, se campant à Vauffoudun, à deux lieues d'Orléans, sur le chemin de Baugency. Cela donna à penser à ses ennemis, qui ne laissèrent toutes-fois pour cela de poursuivre leurs artifices plus que iamais, s'excusant le roy de Navarre de tout ce qui se faisoit à Baugency, & promettant tousiours de faire tout réparer. Pour continuer donc ce beau traité de paix ne servant d'autre chose que de temporiser pour attendre le secours des estrangiers qui leur venoit, s'ils ne pouvoient encores faire quelque chose plus à leur avantage, il fut de rechef question de parlementer, estant venue la royne à sainct Simon (3). Et fut de rechef le prince si facile & si mal conseillé, luy estant tousiours mis au-devant des yeux le mal qui adviendrait au royaume si ces deux armées se rencontroient en bataille, qu'au rapport du sieur de Belleville (4), duquel il s'estoit desjà trop servi souvent, & lors encores se servoit envers la royne & le roy de Navarre, homme ayant apparence de zèle & non desgarny d'esprit ni de parole, mais ambitieux & de mauvaise conscience, comme il le monstra ouvertement puis après, il se mit par deux fois à la merci de ses ennemis, parlementant avec eux à son très grand désavantage, de lieu & de nombre. Mais tout cela fut de nul effect, ayans ceux du Triumvirat tellement gagné, voire asservy le roy de Navarre, de la volonté duquel il falloit que la royne despendist, qu'il ne pouvoit ni vouloit pouvoir outrepasser leurs avis; ioint qu'ils avoient laissé le roy au bois de Vincennes, entre

les mains de leurs serviteurs, & n'abandonnoient iamais leur camp composé du tout à leur dévotion. Cependant le temps de la suspension des armes se passoit, & se délibéroit le prince d'exécuter une belle entreprise sur ses ennemis; mais deux choses l'empeschèrent: la première, que le camp des ennemis passa plus outre, & iusques à Tally (1), à cinq lieues de Chasteaudun; la seconde fut que, par les menées de Belleville, le prince & son conseil furent tellement enchantés de l'assurance qu'on leur donnoit de la retraite du Triumvirat, après laquelle tout devoit estre accordé, que le XXIIII. de iuin, son conseil assemblé, un escrit signé de tous les principaux fut couché à la haste, tel qu'à grand-peine leurs plus grands ennemis l'eussent osé demander, dont la teneur s'enfuit:

« PREMIER que rien mettre en avant, messieurs de Guise, conestable, & marechal sainct André, se retirans en leurs maisons, à l'heure mesme de leur retraite, nous supplions très humblement monsieur le prince de Condé de s'aller consigner & constituer entre les mains de la royne & du roy de Navarre, pour plege & garent de nostre foy, promettans à leurs Maiestés, en nostre nom, que nous obéirons promptement à tout ce qui nous sera commandé pour le service du roy, le salut de ce royaume, la conservation de nos biens & vies, le tout à la gloire de Dieu & liberté de nos consciences. »

CET escript, receu avec telle ioye qu'on peut penser, fut aussitost accepté, signé de la royne, du roy de Navarre, & envoyé au prince en diligence & à l'heure de minuit, lorsque les trefves finissoient; de sorte qu'il ne restoit plus, sinon de parachever de se ruiner. Plusieurs, prévoyans le but des ennemis, s'opposoient à cela, & notamment deux ministres qui estoient accourus d'Orléans au camp de Vauffoudun, après avoir eu des nouvelles de ce que dessus; mais toutes leurs remonstrances ne servirent de rien, tant estoit grande l'efficace de l'esprit d'erreur. Suyvant donc ceste résolution, les trois dénommés en l'escrit, ne faisant plus aucun doute

Ce que pro-  
pose le conseil  
du prince

La reine  
accepte la pro-  
position.

(1) *Lisez* de Frontenay. Jean, sieur de Frontenay, était le second fils de René de Rohan et d'Isabelle d'Albret, tante de la reine de Navarre.

(2) Jean de Hangest, seigneur d'Ivoy, frère cadet de François de Hangest, seigneur de Genlis, que nous retrouverons à la page suivante.

(3) L'entrevue eut lieu à Thoury. Voy. ci-dessus, page 528.

(4) Voy. ci-après, page 543, et *France protest.*, II, 161.

(1) Tally (Loir-et-Cher), canton de Marchenoir.

1562.  
russe sortie  
s triumpvirs.

de leur pleine victoire sans coup frapper, partirent de leur camp le vingt-septiesme dudit mois pour se retirer, disoient ils, en leurs maisons, afin qu'il ne tint à eux que la France ne fust en paix, & ainsi le déclara le roy de Navarre à toute leur armée en une belle harangue, afin que le prince en ouït le vent, pour tant plus hardiment se jeter entre leurs mains. Mais cependant ils se gardèrent bien d'aller plus loing qu'à Chasteaudun, avec intention toute contraire, comme il apparut, ainsi que tantost il fera dit. Le prince, d'autre part, ayant entendu comme ils estoient départis, aveuglé des promesses qu'on luy faisoit, & du grand désir qu'il avoit de veoir ces différents composés avec quelques raisonnables conditions, s'alla franchement mettre entre les mains de la royne & du roy de Navarre, son frère, à Baugency, le vingthuidiesme du mois, où il ne fut pas plus tost arrivé qu'il ne fust conduit par devant la gendarmerie & en triomphe iusques à Talsy, où il coucha, appercevant bien tard la grande faute qu'il avoit faite. Ce neantmoins, il ne perdit point le sens, & pour se dépestrer d'un tel danger, dont mesme il avoit esté adverti secrètement depuis son arrivée, il obtint de la royne que le lendemain les principaux de son armée la viendroient trouver à Baugency, pour entendre l'intention d'icelle, lesquels cependant il advertit de son estat, les prians de ne venir qu'avec bonnes forces.

Le prince  
reconnaît sa  
faute.

Nouvelle con-  
férence.

Le lendemain donc, vingtnueufiesme, l'amiral, Andelot, La Rochefoucaut, le prince de Portian (1), Rohan (2), Genly (3), Grammont, Soubize (4), Piennes (5), & autres seigneurs gentilshommes de marque, bien autrement accompagnés que la royne ne

(1) Voy. ci-dessus, page 498.

(2) Ou plutôt Jean de Frontenay, déjà mentionné. Son frère aîné Henri de Rohan étoit perclus de goutte (on l'avait surnommé Henri le Goutteux), et, bien que très zélé protestant, ne porta pas les armes pour la cause de la Réforme.

(3) François de Hangest, seigneur de Genlis, zélé huguenot, que son amour pour les mesures de conciliation et son horreur de la guerre civile rendirent plus d'une fois suspect à son parti (*France protest.*, V, 425).

(4) Jean de Parthenay-Larchevêque, sieur de Soubise. Voy. ci-dessus, page 492.

(5) Charles de Hallwin, seigneur de Piennes.

cuidoit, arrivés près de Baugency, là où la royne & le prince avoient dîné, furent recueillis par elle si benigne-ment, que mesmes en la présence de sept chevaliers de l'ordre & d'autres seigneurs gentilshommes & secrétaires d'Etat, elle les remercia tout hautement du bon & notable service qu'ils avoient tous fait au roy, qui devoit à iamais leur en savoir gré, & que, de sa part, elle recognoissoit la vie du roy & la sienne conservées par leur moyen. Sur quoy luy ayant esté faites humbles & amples remonfrances des choses passées, & des remèdes qu'il falloit incontinent appliquer, alors elle ouvrit son estomac, disant clairement « qu'il ne falloit point qu'ils s'attendissent que l'édit de janvier fust observé, ni qu'on tolérast autre exercice de religion au royaume, sinon celui de l'église romaine, d'autant que les catholiques estoient si fort & tant irrités, mesmement à Paris, qu'il estoit impossible de faire autrement, mais bien permettroit-on à chacun de vivre en sa maison en liberté, sans estre recherchés pour le fait de la conscience, pourveu qu'ils n'y fissent aucuns preches ni administration de sacrements, ni autre exercice de leur religion, de quoy ils se devoient contenter. »

Sur cela il luy fut respondu « qu'ils avoient pris les armes par son commandement, pour maintenir le roy & l'autorité de ses édits, & que s'ils se soumettoient à telle condition, ils contreviendroient meschamment à l'honneur de Dieu, au service du roy & à leurs consciences.

» TOINCT qu'ils aimeroient trop mieux quitter le royaume de France, que de vivre sans religion, supplians sa Majesté le trouver bon & leur en donner congé, s'il y n'avoit autre moyen de mettre le royaume en repos. »

Adonc la royne qui les espioit à ce passage, selon l'instruction qu'elle en avoit eue, après avoir fait semblant qu'elle trouveroit cela trop estrange, pour cognoître s'ils parloient à bon escient ou non, finalement, après qu'ils eurent réitéré ceste mesme offre, les print très bien au mot, promettant leur faire expédier lettres de seureté, tant pour leur permettre de vendre leurs biens que d'en recevoir les revenus s'ils les bailloient à ferme. « Mais, seulement, disoit-elle, iusques à la maiorité du roy que ie feray

1562.

L'édit de jan-  
vier doit être  
abrogé.

Réponse des  
seigneurs  
protestants.

La reine les  
prend au mot.

1562.

*déclarer maieur à quatorze ans, » & lequel venant en aage ne faudroit de les rappeler. Et sur cela estant finy cest abouchement, le prince s'en retourna en son camp avec les siens, comme il luy estoit loisible de faire, attendu qu'il s'estoit mis en son devoir, comme il estoit porté par l'article de la consignment de sa personne, sans limiter le temps de sa demeure, bien ioyeux cependant d'estre eschappé de ce piège, n'ayant pas oublié de dire tout bas à la royne à son parlement le bon trait qu'on luy vouloit iouer, dont elle se print à rire, & ne luy refusa aucunement son congé, apercevant la faute qu'elle avoit faite elle-mesme, attendu qu'il eust bien esté en la puissance de ces seigneurs de la tenir & emmener elle-mesme en leur camp, si bon leur eust semblé, & comme ils devoient faire. S'estant donc persuadée qu'elle avoit beaucoup fait de les avoir amenés à ce point de les faire sortir de France, estant de retour à Talsy, se monstra si convoiteuse de veoir l'exécution d'une œuvre si defraisonnable & si désavantageuse pour le royaume (soit qu'elle ne l'entendist pas, soit qu'elle fust surmontée par la crainte du Triumvirat), que dès la nuit mesme, elle envoya le sieur de Rambouillet, pour estre le surlendemain au levé du prince, afin de le haster de partir, ou, pour le moins de favoir le temps de son acheminement & des autres seigneurs de la fuite d'iceluy, avec lettres portans promesse de luy faire tenir dix mille escus.*

Le prince  
retourne à son  
camp.

Fautes  
commises.

Ici chascun pourra s'esmerveiller à bon droit comme ces seigneurs de si bon entendement & de si grande expérience, & qui avoient si belles forces toutes entières, avoient peu se foumettre à choses si estranges, que mesmes leurs ennemis à grand'peine eussent osé après une victoire leur proposer si désavantageuses conditions. A quoy ie respond que ce ne fut à faute de cœur ny de bon iugement, mais par un secret mouvement de Dieu, gouvernant ainsi les Estats & affaires de ce monde, pour mieux faire apparoir puis après que la ruine ou la conservation d'iceux dépend de sa seule providence, & non de la prudence des plus sages ni de la puissance des plus forts. Voicy donc le remède que Dieu luy-mesme appliqua à ceste playe, qui sembloit autrement

incurable : c'est que, premièrement, certaines lettres furent surprises & apportées au prince escrites de la propre main du duc de Guise au cardinal son frère, tant en son nom qu'au nom de ses deux compagnons, le XV. du mois, qui fut le lendemain que le susdit escrit avoit esté envoyé à la royne, par lesquels il aparoissoit que leur retraite, qui fut deux iours après à Chasteaudun, n'estoit qu'une pure feintise, dont la teneur s'ensuit :

« *Je vous envoie ce présent porteur en diligence, pour vous advertir que tout fut hier accordé, & puis vous dire que le commencement est à l'honneur de Dieu, service du roy & repos du royaume. Cedit porteur est suffisant, & verront nos chers cardinaux, par ceste lettre, comme aussi nostre marechal de Brissac, qui cognoistra qu'il y en a qui sont bien loing de leurs desseins. Nostre mère & son frère ne iurent que par la foy qu'ils nous doivent, & qu'ils ne veulent plus de conseil que de ceux que savés qui vont le bon chemin. Conclusion, la religion réformée, en nous conduisans & tenans bon (comme nous ferons iusques au bout), s'en va à val l'eau, & les admiraux, mal au possible. Toutes nos forces demeurent entièrement, les leurs rompues, les villes rendues sans parler d'édicts ni de presches & d'administration de sacremens à leur mode. Les bons seigneurs croiront, s'il leur plaist, cedit porteur de ce qu'il leur dira de la part de trois de leurs amis, & baise la main. De Baugency, ce ieuvi XXV. de iuin M.D. LXII. »*

DAVANTAGE, Dieu voulut qu'un certain mémoire fut apporté au prince, escrit par les trois qui n'avoient bougé de Chasteaudun, lequel servoit d'instruction pour le roy de Navarre, portant huit articles, entre lesquels il y en avoit six contenans ces propres mots :

« *De ne permettre que ceux d'Orléans puissent revenir là où seront le roy & la royne.*

» *De ne s'obliger à aucune chose pour le fait de la religion.*

» *De retenir le garent, & soudain advertir nos forces, & les faire changer de logis.*

» *Que les forces estrangères ne soient point contremandées, iusques à tant que tout soit effectué & accompli.*

1562.

Une lettre du  
duc de Guise  
au cardinal.

Instructi-  
on secrète des  
triumvirs au  
roy de Navarre

1562.

» POUR le fait des officiers des villes qui ont appelé en icelles ceux qui les ont occupées.

» POUR le fait des Adrets & autres qui ont disposé des officiers du roy. »

Le feront les  
seuls protes-  
tants ?

Ces choses cognues, il fut remontré vivement par plusieurs capitaines & gentilshommes, que les loix & coutumes anciennes de France estoient d'assembler les Estats quand la couronne tomboit à un roy mineur, afin d'establi par iceux le gouvernement & conseil du roy. Que ces Estats avoyent naguères esté tenus, & par lesquels estant ordonné que le gouvernement des affaires du royaume, avec la personne du roy, seroit déferé à la royne mère du seigneur roy, il avoit esté adiousté que les ecclésiastiques & les estrangers seroient exclus du privé conseil. Comme aussi deux frères n'en pourroient estre, s'ils n'estoient princes du sang, & que ceux qui avoient manié les finances du temps des derniers roys, n'y seroient admis iusques à ce qu'ils en eussent rendu conte. Item que durant ceste minorité, nul n'entreprendroit de faire guerre invasive sans la convocation des Estats, autrement que les auteurs seroient poursuivis comme séditeux & perturbateurs du repos public. Finalement que les persécutions pour le fait de la religion cesseroient entièrement contre ceux de l'église réformée, en leur permettant temples ou lieux pour s'assembler, comme cela aussi depuis fut arrêté en partie par l'édit de janvier. Et neantmoins, que trois personnes privées avoient renversé toutes ces choses, osté en effet le gouvernement à la royne ayans ia esmeu une guerre civile contre son autorité, rempli le conseil privé de telles personnes qu'il leur avoit pleu, & par meurtres & effusion de sang, violé les édits de sa Maesté. Au moyen de quoy le prince ne pouvoit en bonne conscience, veu le lieu qu'il tenoit en ce royaume, quitter la place à ceux qui vouloyent renverser tout par violence, attendu mesmes qu'il avoit prins les armes par le commandement de la royne, & qu'il estoit suivi d'un bon nombre de notables personages & obéy des meilleures villes du royaume, l'ayant esleu pour chef & conservateur des choses dessusdites, ce qu'il auroit accepté avec serment

Le prince ne  
saurait sortir  
du royaume.

public & solennel, comme il appert par le traité d'affociation sur ce imprimé, lequel ne pouvoit estre rompu qu'en mesme solennité, & avec consentement de ceux auxquels il s'estoit obligé. Et quant à l'offre faite à la royne, qu'elle estoit conditionnelle, à sçavoir, si par son absence on pouvoit acquérir le repos du royaume. Mais que cela seroit, tout au rebours, occasion d'une entière ruine d'iceluy, en laissant son roy en minorité exposé à l'ambition d'une maison estrangère & abandonnant une infinité de pauvres gens, tous bons & loyaux serviteurs du roy, à la cruauté de ceux qui se sont tousiours montrés altérés de leur sang. Et quant à ce qu'on pouvoit objecter que la royne avoit depuis les Estats, en ceste guerre commencée, changé d'avis, reprouvant l'édit de janvier, &, au contraire, approuvant ce qui avoit esté fait sous l'autorité du roy de Navarre, ils répliquoient que cela n'estoit d'aucune considération, & qu'il falloit avoir plus d'esgard à une ordonnance faite légitimement & solennellement, suivant la réquisition des Estats, qu'aux choses que les ennemis ont peu arracher, après avoir environné leurs Maestés de gens en armes. Ioint aussi que sans l'autorité desdits Estats, sur laquelle est basti le fondement de son gouvernement, la royne ne pouvoit ni devoit consentir à une guerre civile, ni pareillement le roy de Navarre comme lieutenant général, pour commander au duc de Guise & à ses confédérés de se mettre en armes, durant la minorité du roy, & encores pour une telle occasion & un si mauvais effect.

Ces choses doncques bien considérées par le prince & tout le conseil, & notamment la mauvaise foy dont avoient usé les trois dessusdits en tout cest affaire, il manda à la royne sa dernière résolution. Ce qu'ayant entendu, elle se retira à Chateaudun, & de là vers le roy à Melun, estans aussitost revenus en leur camp les trois dessusdits, à sçavoir le dernier de iuin, bien marris de ce qu'on avoit ainsi laissé echapper la proye qu'ils tenoient en leurs pattes. Mais ils ne retournèrent pas sans avoir très cruellement traité ceux de la religion qui se trouvèrent à Chateaudun, les exposans à la mercy de leurs gens, qui en tuèrent & pillèrent ainsi que bon

1562.

L'édit de jan-  
vier doit être  
observé.

La reine se  
retire à  
Chateaudun.

1562.

Le prince se  
décide à  
combattre.

leur sembla, de forte que ceux là s'estimoient bienheureux qui pouvoient échapper tous nuds.

Les affaires donc estans réduites en ces termes, le prince, vrayement généreux & magnanime, combien qu'il fust plus foible de cavalerie, se délibéra de combattre ces ennemis, qui se vantoient de le chasser de France & toutes ses forces, seulement avec trois cens hommes d'armes. Et, pour cest effect, avança son camp bien avant, où il advint un cas très mauvais, & qui fut peut-estre occasion que dès-lors Dieu, grandement irrité, ne bénit point l'entreprise du prince. C'est que le baron de Courtenay (1) ayant fui le prince, estant homme très mal complexionné, & qui depuis a fini ses iours iustement par exécution de iustice à Paris (2), força très meschamment une pauvre fille de village où il estoit logé, ce qu'estant rapporté aux ministres, & par les ministres au prince, logé au chasteau du seigneur de la Ferté, l'un des maîtres d'hôtel du roy, il fut soudain arresté prisonnier & convaincu par la confrontation de la fille & autres tefmoins. Mais au lieu d'en faire iustice, il trouva tant d'avocats, non pas pour excuser ce fait, mais pour luy donner moyen d'échapper, que, quelque chose que les gens de bien allégassent, & notamment l'amiral, ennemi de tout vice, il fut dit qu'il seroit mis entre les mains du capitaine des gardes du prince, lequel en fit si mauvaise garde, qu'aussitost la porte ouverte, il se retira où bon luy sembla. Ce qu'estant rapporté, tout ce qu'on put faire fut qu'on bailla quarante escus à la fille pour aider à la marier, & fut arresté que le procès seroit envoyé à la cour de parlement de Paris, pour s'en servir quelque iour, afin aussi que tout le monde entendist que ceux de la religion n'approuvoient tels actes, nonobstant la licence des armes. Aussi se peut-il dire à la vérité qu'auparavant cest acte, qui fut comme la porte par

laquelle Satan entra en ce camp (1), il y avoit un fort bel ordre, & si estroitement observé, que deux soldats (attendu qu'il estoient bien soldoyés) furent pendus & estranglés, seulement pour avoir pris par force & sans payer une quarte de vin chés un payfant.

Ce mesme iour, II. de iuillet, le prince s'estant fort aproché de l'ennemi, se résolut de luy donner une camifade la nuit suivante, pour lequel effect toute l'infanterie (montant pour lors à dix mille & cinq [cens] hommes qui receurent tous chacun un escu en la main en passant un ruisseau), sur le soir, après avoir repeu, deslogea sous la conduite du vaillant seigneur d'Anelot, comme ayant au royaume la charge de collonnel de l'infanterie françoise. La cavallerie suivit puis après par cornettes, en fort bel équipage & volonté encores meilleure. Et ainsi marcha l'armée au travers des campagnes de la Beausse, se faisant chemin au travers des blés grands & hauts, iusques environ une heure après minuit, rencontrant souvent le prince quelques uns desquels il se ferveoit, dont les uns luy raportoient que tout se tenoit coi au camp de Talsy, les autres que les ennemis se retrenchoient, ayans descouvert sa venue. Mais quoy qu'il en soit, le prince fut si mal guidé, qu'ayant fait deux fois autant de chemin qu'il faloit, la diane le surprit estant encores bien esloigné. L'armée donc se logea à Lorges (2), & l'après-dinée passant outre, présenta la bataille aux ennemis, qui la refusèrent, perdans pour certain une belle occasion pour estre survenue une très grosse pluie & orage, qui eust rendu inutile la plus grande part de l'arquebouserie du prince, qui estoit toute sa force. Tant y a qu'il n'y eust que quelque légère escarmouche, sans aucun effect remarquable.

Le lendemain, III. de iuillet, le prince leur présenta derechef la ba-

Une armée  
manquant

L'armée royale  
refuse le  
combat.

Elle s'empare  
des villes  
de la Loire

(1) Gabriel de Boulainvilliers, baron de Courtenay en Gâtinais.

(2) On lit dans le journal de Bruslart, sous la date du 20 iuillet 1569 : « Le baron de Courtenay, l'un des principaux factieux et insigne voleur, fils du feu comte de Dampmartin, eust la teste tranchée en la place de Grève » (*France protest.*, II, 423).

(1) « C'est là, dit le brave La Noue dans ses *Mémoires*, que nostre infanterie perdit son pucelage, et de ceste conjunction illégitime s'ensuivit la procréation de madamoyelle la Picorée (la maraude) qui depuis est si bien accreue en dignité qu'on l'appelle maintenant madame, et si la guerre civile continue encores, je ne doute pas qu'elle ne devienne princesse. »

(2) Lorges (Loir-et-Cher), à six lieues N. de Blois.



1562.

taille, mais ils ne se remuèrent point pour cela. Aussi n'estoit-ce pas leur intention de combatre, qu'ils n'eussent receu les forces estrangères qui leur venoient. Mais cependant ils usèrent d'une ruse de guerre, envoyans quelques pièces de baterie & quelques enseignes droit à Bloys, se tenans toutesfois en leur camp devant le prince, comme s'ils eussent eu toutes leurs forces; & leur succéda si bien ceste ruse qu'ils entrèrent à Bloys & par mesme moyen reprirent Tours, Poitiers & Saumur. Bref réduisirent la rivière de Loyre en leur obéissance tout à leur aise, comme il est déclaré es hystoires particulières desdites villes.

Baugency repris.

D'AUTRE part, le prince voyant que passant plus outre il eust laissé Baugency à sa queue, qui luy eust retranché tous les vivres qui luy pouvoient estre amenés d'Orléans par la rivière, tira droit à Baugency, où il y avoit deux compagnies d'infanterie & quarante chevaux en garnison, qu'il força, tant par escalade que par les portes qui furent brisées, & fut la ville laissée toute ouverte, après y avoir pillé ce que les ennemis y avoient laissé, donnant ordre toutesfois que les vins & les blés qu'on y trouva fussent amenés à Orléans, là où le prince se rendit avec toute son armée, après avoir entendu à son grand regret la prise de Bloys, & comme grand secours venoit aux ennemis, tant d'Alemagne que de Suyffe.

Une débandade.

UNE autre difficulté bien grande survint au mesme temps, c'est que plusieurs gentilshommes, & non des plus petis, commencèrent à se dégouter de ceste guerre sous divers prétextes. Les uns se mescontentoient extrêmement des grandes fautes qui avoient esté faites; les autres alléguoient qu'en leur absence leurs maisons estoient affaillies, & leurs familles en grande extrémité en plusieurs endroits; les autres couvroient leur lascheté de quelques scrupules qu'ils disoient leur estre survenus en leur conscience: plusieurs aussi pour avoir esté manifestement pratiqués à la cour, où ils avoyent esté envoyés; & quelques-uns aussi, surmontés d'ambition, & de despit qu'ils n'estoient pas assez eslevés à leur appétit, demandoient congé ou le prenoient d'eux-mêmes, quoy qu'on leur feust alléguer, combien qu'il fust

fait expressement un sermon à sainte Croix, où toute la noblesse fut conviée pour vuider par la parole de Dieu, & par raisons, toutes les difficultés qu'on sauroit faire sur la iuste défense entreprise par le prince, de sorte que le nombre de la cavalerie diminueoit de iour en iour. Le prince donc assembla son conseil, auquel toutes choses bien débattues, il fut arresté que qui s'en voudroit aller s'en alast, regardant cependant comme il respondroit de pariure devant Dieu. Et afin de pourveoir à toutes choses nécessaires, fut dit que Soubize (1) iroit à Lyon, La Rochefoucault (2) en Xaintonge, & Duras (3) en Guyenne, pour recueillir & amener nouvelles forces en toute diligence, Ivoy seroit confirmé en son gouvernement de Bourges & de Berry, Briquemaut (4) iroit en Normandie & en Angleterre, pour solliciter le secours d'hommes & d'argent, le prince de Portian en Champagne, pour mesme effect, Andelot en Alemagne pour amener le secours, ne faisant plus le conseil du prince aucun scrupule d'appeler les estrangers à leur secours, puisque le Triumvirat avoit commencé le premier de ce faire. Cependant le prince, avec tous les autres seigneurs & gentilshommes, & vingt-deux enseignes de gens de pied, demeuroient avec l'amiral, pour la garde de la ville d'Orléans, qu'ils commencèrent de fortifier de ravelins & autres défenses nécessaires. Davantage il manda à madame de Roye, sa belle-mère, pour sa seureté, qu'elle se retirast en Alemagne, où elle pouvoit beaucoup servir avec ses petits-enfants, à sçavoir, François. monsieur son fils puîné, aagé d'environ sept ans, les deux frè-

1562.

Nouveaux secours.

Orléans fortifié.

(1) Un hardi coup de main venait de faire tomber, le 30 avril 1562, la ville de Lyon au pouvoir des protestants. Soubise y arriva le 19 juillet. On trouvera plus loin (livre XI) des détails sur les événements de Lyon. Voy. pour plus de renseignements, *Bull. de l'hist. du protest.*, XXIII, 495 et suiv., et XXVIII, 396 et suiv.

(2) La Rochefoucauld, à peine arrivé à Saintes, y convoqua un synode provincial qui déclara que la guerre était juste et légitime.

(3) Symphorien de Dufort, seigneur de Duras, second fils de François de Dufort et de Catherine de Gontaud.

(4) François de Beauvais, seigneur de Briquemaut. Jean, l'aîné de ses trois fils, prit également une part fort active dans les guerres de religion.

1562.

res iumeaux dont la princesse estoit acouchée, comme il a esté dit, au mois d'avril précédent, & madamoyselle de Bourbon; ce qu'elle fit, étant très honorablement reçue & logée en la ville de Strasbourg, iusques à la fin de la guerre.

Bruits calomnieux en Allemagne.

On advisa puis après des moyens qu'on pourroit avoir d'empescher que le secours d'Allemagne ne se ioignist au Triumvirat, & ce d'autant qu'on donnoit faussement à entendre aux Alemans qu'il ne tenoit qu'au prince & à ceux de sa suite qu'ils appeloient hérétiques, anabaptistes, athéistes, gens sans foy ni religion, que la confession d'Ausbourg ne fust introduite en France, bref, que le prince ne taschoit qu'à s'approprier la couronne de France, y ayant occupé les meilleures villes, auxquelles calomnies estoit donnée couleur par la cour de parlement de Paris besongnant, de son costé, avec les plus cruels arrests qu'il est possible.

Comment les dissiper?

Or estoit leur secours estranger composé en partie de Suisses, & en partie d'Alemans, à sçavoir de quelques cornettes de reistres, sous la conduite de Roquendorf, & de vingt enseignes de lansquenets, levés par le Ringrave. Quant aux Suisses & à leur colonnel Freulich, ayans fait leur monstre le huitiesme de juillet, ils arrivèrent tout droit à leur camp, & ne se salust point amuser à les destourner de l'entreprise, estans ennemis irréconciliables de ceux de la religion, outre la certaine espérance qu'on leur avoit donnée de les faire riches à jamais en ceste guerre. Quant aux reistres, il n'en estoit point ainsi, étant la pluspart de la religion, mais tellement abreuvés de ces calomnies, que nonobstant le ban de l'empire, & que Roquendorf eust esté desjà auparavant déclaré d'un commun accord de l'empereur, de tous les électeurs, princes & seigneurs de l'Empire, voire proclamé & publié *chelme* (1), comme parlent les Alemans, [ce] qui est la plus grande iniure qu'on sauroit faire à un de leur nation, estoient ce nonobstant passés en France. Le prince donques, afin de leur donner à entendre la vérité, & par ce moyen les divertir, fit imprimer une briefve confession de foy, qu'il leur envoya dès le camp

de Baugency, à sçavoir, le cinquiesme de juillet, de la teneur qui s'enfuit :

« Nous, Louys de Bourbon, prince de Condé, marquis de Conty, gouverneur & lieutenant général pour le roy monseigneur en ses pays de Picardie, Boulonnois, Artois, comté d'Oye, Guines & Calais, ayant esté plusieurs fois adverti que nos adversaires, selon leur malice acoustumée & menfonges invétérez, calomnians par tout l'univers nos actions, nous imposent fausement, tantost l'athéisme, tantost l'anabaptisme, & d'autres doctrines réprouvées. cuidans, par telles impostures, esbranler & destourner les bonnes volontés & saintes affections de ceux qui désirent maintenir avec nous le vray & pur service de Dieu, ainsi que nous sommes enseignés par ses saints prophètes & apôtres, avons bien voulu (outre les précédentes déclarations du mérite de nostre cause) rendre un sommaire tesmoignage de nostre créance, selon laquelle nous adorons & invoquons le Dieu vivant, au nom de son Fils unique nostre Sauveur & Rédempteur Iésus Christ, nous entretenans en sa crainte par saintes exhortations, avec l'usage des sacrements du baptême et de la sainte Cène, tels qu'ils ont esté par luy institués. Bref accordans en tout avec l'Eglise primitive & ancienne, laquelle s'est arrestée à la loy & à l'Evangile, comme à la seule source d'où nous devons puiser tout ce qui appartient à nostre salut, ainsi qu'il est plus amplement contenu en nostre confession de foy, accordée d'un commun consentement des Eglises réformées de ce royaume. La copie de laquelle nous envoyons derechef par tous pays estranges, pour oster les détestables calomnies & impostures dont les ennemis de Dieu, de la France & de nous, par une impudence trop eshontée, nous auroient voulu charger, iusques à l'affermir par escrits signés d'eux, qui sont venus entre nos mains. Priant & requérant de tout nostre cœur, tous amateurs de l'Evangile & fideles serviteurs de Dieu, voire les adiurant au nom d'ice-luy, de se représenter premièrement les ruisseaux de tant de sang innocent qui coule par tout ce royaume, & qui sans cesse demande vengeance au ciel & en la terre. Et puis, de nous assister, favoriser & secourir en ceste cause,

1501.

Confess-  
de foy.  
pnaue

(1) *Schelm*, fripon, coquin.

1562.

qui nous est, par sa iustice, commune à tous ; se iognans avec nous pour repousser & abattre la cruelle tyrannie de ceux qui s'efforcent nous ravir, avec nos biens & nos vies, la sainte liberté de nos consciences, & le bénéfice qui, pour ce, nous a esté octroyé par nostre roy, prince naturel & souverain seigneur, par l'avis de la plus noble compagnie qu'il a peu assembler en ses pais & seigneuries. Ayant certaine & ferme assurance, qu'estans tous unis de religion & courage, le grand Dieu des armées déploiera pour son troupeau son bras & sa puissance, bénissant nostre labeur & vertueuse entreprise, pour délivrer son Eglise d'oppression & violence, & establir le règne de Iésus Christ son Fils nostre Seigneur, auquel, avec le Père & le saint Esprit, soit honneur & gloire à tout iamais. Fait & signé de nostre main, & feillé du feel de nos armes, au camp de Baugency, le cinquiesme iour de iuillet mil cinq cens foixante deux. Ainsi signé :

» Louys de BOURBON. »

Ses bons  
effets.

C'EST escrit porté aux reistres qui s'approchoyent, en resveilla quelques uns, [ce] qui fut cause que le cardinal de Lorraine receut un grand mescontentement, comme il appert par les lettres suivantes, qu'il escrivit à Bloys au duc de Guise son frère & à ses compagnons, telles que s'ensuit, par lesquelles aussi il appert par qui les arrêts estoient dressés & minutés, qui puis après estoient prononcés en la cour de parlement :

« QUANT à rompre & empescher ce qui se met de nouveau en avant par accord, c'est ce qui est le plus mal aisé & où on a le plus de peine, & ne croyés iamais qu'on se garde d'y entendre & prester l'oreille, & qu'il ne soit accordé s'ils se soumettent aux offres que la royne dit leur avoir faites, lesquelles elle dit vouloir entretenir à ceux qui les accepteront, quelque chose qu'on sache dire au contraire, comme il s'est veu à Piennes, qui s'est retiré chés luy, par les deux Belleville (1), Vigen (2) & sainte Foy (3),

(1) François de Belleville et son frère Jules, plus connu sous le nom de Languillier.

(2) François du Fou, baron du Vigeant.

(3) Charles Chabot, seigneur de Sainte-Foy.

1562.

venus icy, qui ont parlé à la royne en son cabinet, & qui se pourmenent icy tout ainsi qu'ils firent iamais, & encores hier estoient conduits & accompagnés de Lyhous, Biron & Iours. Hier aussi les filles de la chambre de la royne faisoient bonne chère à sainte Foy. Rokendolff est venu advertir que l'un des trois capitaines des rheistres, nommé le comte Waldech, faisoit le rétif, & ne vouloit combattre contre ceux de la religion. Et mesmes en ceste cour la plupart des hommes & des femmes sont huguenots, de façon que nous n'y sommes en seureté. On fait tout ce qu'on peut pour en faire vuider telles gens ; mais on n'en peut venir à bout, & faut que de vostre part on en écrive icy. Quant à se tenir près de la royne, tout cela se fait & y fait-on tout son pouvoir selon l'instruction, sans y perdre heure ni occasion, & continuera-on. Quant au pape, ce sont longueurs si grandes qu'on n'en peut venir à bout, & ne tient à en crier, voire à s'en courroucer. Quant au secours de Flandres, nous n'y voyons rien de prest que de grande longueur, & on en parla encores hier à l'ambassadeur, qui dit avoir fait son devoir d'en écrire à madame de Parme (1). Quant à Meaux, nous n'avons nulles forces pour y rien faire, on regarde si on les pourra attirer à se rendre. N'oublies le Mans & Bourges surtout, & faites que partis d'où vous estes, ce ne soit à recommencer. Le meilleur est de vous haster de dénicher un peu rudement nos rebelles. Quant à la déclaration de rebellion, elle fut hier leue au conseil, & sembla bien à tous. Elle a esté dressée par les gens du roy, & devoit estre aujourdhuy publiée au parlement. On dit qu'on a promis de ne rien faire sans vous l'envoyer pour y adiouster ou diminuer ; c'est autant de temps, mais renvoyés la incontinent. »

CE qu'il touche en cest escrit, touchant Piennes & les autres, monstre l'esprit homicide de ce cardinal, lequel ne pouvoit pas mesme souffrir que ceux fussent en seureté, lesquels par les belles promesses qu'on leur faisoit de ne leur demander rien du passé, & de les laisser vivre en la li-

Les projets du  
cardinal.

(1) La duchesse Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas pour Philippe II, roi d'Espagne, depuis 1559.

1562.

Un effet de la confession du prince.

Arrêts de proscription.

berté de leur conscience, pourveu qu'ils se passassent de l'exercice de leur religion, dès lors branloyent à se retirer de l'association, comme Piennes, qui fit encores pis puis après, Belleville l'ainé & sainte Foy, ou bien avoient esté empeschés d'y entrer, comme Biron, Iours & autres; ains vouloit à toute force avoir leur vie aussi bien que leur conscience & les exterminer du tout. Tant y a cependant que la royne ne laissa d'user de ces moyens pour affoiblir le prince, envoyant pleines males de lettres, de pardons, graces & sauvegardes, par toutes les provinces, dont plusieurs furent alléchés, qui furent depuis appelés par un sobriquet guillebedoins (1). Mais tant y a qu'environ sept-vingts chevaux de la troupe des reistres, ayans leu ceste confession, se rendirent à Orléans à la suite du prince, sous les capitaines Gaspard de Torneberg, & Henri de Bunau, qui firent tousiours depuis fort bien leur devoir, ce que voyant le Triumvirat manda à Rokendolff, qui estoit à Chartres, « *qu'il se hastast de venir de par Dieu ou de par le diable,* » qui furent les propres mots de ces défenseurs de la foy catholique. Et craignans avec cela qu'il ne se fist quelque chose en la cour en leur absence, pour la pacification des troubles, ne cessèrent que le roy & la royne, sa mère, ne fussent amenez en leur camp par le roy de Navarre, se rendant tellement serf du Triumvirat, que luy mesmes les alla quérir. Et quant aux arrestes que le cardinal & ceux de sa suite minotoient, pour estre puis après, à leur appétit, autorisés du parlement, premièrement, par arrest du dernier de iuin, tous ceux qui avoient rompu ou rompoient les images furent proscripts & abandonnés en proye, personnes & biens, sans aucune cognoissance de cause, comme coupables de crime de lèse-majesté divine & humaine; en vertu duquel arrest furent tués à Paris plus de quatre-vingts personnes en moins de vingt-quatre heures, combien qu'on n'eust point rompu d'images à Paris, hormis qu'un peu auparavant, quelque passant en avoit rompu une à la porte saint Honoré, au lieu de laquelle en avoit esté

(1) *Guillebedoin*, déserteur, dans le patois poitevin.

mis une autre avec une procession générale. Par autre arrest du huitiesme iuillet, en haine principalement du cardinal de Chastillon, tous les bénéfices de ceux qui se trouveroient s'estre adjoins au prince furent déclarés vacans & impétrables. Et, par un autre de l'onzième dudit mois, fut enjoint aux commissaires des quartiers de faire bonne inquisition & rapport à la cour de tous les biens & revenus des absens. Par autre du treizième, furent contraints tous iuges & officiers du roy de bailler par escrit leur confession de foy dans la quinzaine, suivant les articles de Sorbonne, sous peine d'estre desmis de leurs charges & offices. Le mesme iour, par autre arrest, fut permis aux communes, tant des villes que des villages, de prendre les armes & de s'assembler contre tous ceux qui molesteroyent les prestres ou feroient assemblées publiques ou secretes, & d'abondant enjoinct d'appréhender les ministres, diacres, surveillans & autres ayant charges ou offices es églises de la religion, pour leur faire leur procès, comme à criminels de lèse-majesté divine & humaine, avec défense de les receler sous mesmes peines. Non contents de cela, ceux qui abusoient notoirement du nom & de l'autorité du parlement délibérèrent de procéder au iugement de rebellion contre ceux d'Orléans & autres villes; pour empescher le quel effect le prince & ses affociés envoyèrent leurs protestations & récusations contre ceux de ladite cour, comme n'estans personnes légitimement assemblées pour estre iuges en une telle cause, ains choisis & atitrés, & de iugement corrompu, après avoir retransché la plus saine partie d'icelle cour; puis estoient adioustées les causes de récusation bien expresses contre chacun des présidens & conseillers récusés, lesquelles ayant esté délivrées au conseiller du Puy, qui les vit & consulta avec quelques uns de ses compagnons, il les renvoya sans les vouloir laisser à la cour, disant que ce seroit mettre en hazard sa vie, son honneur & ses biens. Quoy que soit, par arrest donné le XXVII. dudit mois, tous ceux qui s'estoient armez à Orléans, Lyon, Rouan & ailleurs, sont déclarés rebelles, ennemis de Dieu & du roy, & leurs biens confisqués, sinon qu'ils posent incontinent les armes,

1562.

Le prince récusé le parlement.

Les seigneurs protestants déclarés rebelles.

1562.

sans y comprendre toutesfois la personne du prince, disans qu'il estoit détenu prisonnier par ceux de la religion; finalement, le pénultième de ce même mois, fut dit par nouvel arrest contre les dessusdits, que leurs biens estoient déclarés acquis & confisqués au roy, commandant iceux estre régis par commissaires & les deniers mis es mains du receveur du roy.

Ringrave  
rive à la  
cour.

Le premier d'août, le Ringraff avec ses vingt enseignes de lansquenets, arriva à la cour, où il receut plusieurs grands présens, qui eurent plus de force envers luy que la promesse qu'il avoit faite entre les mains des comte Palatin, électeur, & duc de Wirtemberg, de ne les employer en forte quelconque contre la religion, de laquelle luy-même avoit fait aussi profession, portant les armes au camp des protestans contre l'empereur Charles, de sorte que pour ceste cause il avoit esté banni de l'Empire. Il apporta aussi nouvelles de la grande levée qui se faisoit en Allemagne pour le prince, [ce] qui fut cause qu'on demanda secours de gens & d'argent au nonce du pape & à l'ambassadeur d'Espagne, qui promirent de fournir gens avec le temps, & quant à l'argent, offrirent deux cens mille escus, dont le clergé respondit, à la sollicitation du cardinal de Lorraine. Bref, ils faisoient bien leur conte de venir à bout de ceux de la religion devant que le secours d'Allemagne peust arriver, pour lequel aussi empescher fut envoyé en Allemagne le seigneur d'Oysel, chevalier de l'ordre, dont il fera parlé en son lieu, tellement que la royne, comme soigneuse de la fauvelé du prince & des seigneurs qui estoient avec luy, veu même que la peste estoit fort cruelle en la ville d'Orléans, écrivit au prince, le priant ne souffrir qu'il fust déclaré rebelle avec les autres, & d'accepter son département volontaire hors du royaume, puisqu'elle ne pouvoit mieux ni plus faire pour luy & pour ceux de sa suite. Le prince, au contraire, luy fit réponse « que plustost il se repentoit des fautes qu'il avoit faites, se laissant amuser à parlementer avec elle & le roy de Navarre, asservis au Triumvirat, n'estant aussi une chose aucunement tolérable que pour établir en France une maison estrangère, on déchassast une maison des premiers princes du sang de France. Au sur-

la reine écrit  
au prince  
de quitter le  
royaume.

plus, qu'il ne s'estonnoit des menaces des Italiens & Espagnols, ausquels on exposoit le royaume en proye, puis qu'il avoit pour sa défense le grand Dieu qui commande à toutes nations. » Ceste réponse fut écrite le II. d'août, auquel iour le curé de sainct Paterne d'Orléans, qui s'estoit tenu caché en un grenier depuis le commencement de ceste guerre, homme très meschant & complice de la conjuration contre le roy & le royaume, de laquelle Artus Désiré avoit esté trouvé faisi, comme nous avons dit en son lieu (1), fut pendu & estranglé en la place nommée Martroy, mourant comme une vraye beste qu'il estoit.

1562.

Le curé de  
Saint-Paterne.

Trois iours après, par autre arrest de la cour, fut ordonné que les maisons de ceux qui se feroient absentes de Paris pour porter les armes à Orléans ou ailleurs pour le prince, seroyent ouvertes & données à louage au profit du roy, sous couleur duquel arrest se commirent infinis pillages de maisons, en l'absence des propriétaires.

Nouvel arrêt.  
5 août.

Nous avons dit cy-dessus que les trois, craignans qu'en leur absence il se fust quelque chose à la cour à leur préjudice, & voulans tousiours couvrir du nom du roy toutes leurs actions, avoient tant fait envers le roy de Navarre, que luy-mêmes alla querir le roy pour l'amener à Blois, & en leur camp. Suivant donc ceste résolution, le roy partit avec la royne sa mère & les cardinaux de Ferrare, légat & de Lorraine, suivis de vingt enseignes du Ringraff, de dix compagnies françoises & quelques pièces de canon, arriva à Chartres le VIII. dudit mois, là où le cardinal obtint quelque somme du clergé de la ville, l'un des plus riches & puissans du royaume, outre cinq cens mille francs offerts par les Parisiens, & un million d'or que le roy demandoit à la généralité des villes du royaume, qui fut pris pour la plupart sur les biens de ceux de la religion, présens & absens. Ainsi passa le roy paisiblement par toute la Beauce, jusques à Châteaudun, où il fut receu par le duc de Guise, le suppliant de faire en forte que le nom du camp de Guise fust aboli par défenses expresse, & qu'il fust depuis appelé le camp du roy, ne sachant

Le roi au camp  
de Château-  
dun.

Le camp du  
roi.

1) Voy. ci-dessus, p. 375 et 396.

1562.

[ce]pendant le roy, pour son bas age, à quoy cela pourroit servir.

La peste  
à Orléans.

Le prince, d'autre part, présupposant qu'on le vouloit assiéger, fit commandement à tous ceux de la religion romaine de sortir de la ville dans certain temps, à peine de la vie, & fit continuer à bon escient le labeur des fortifications sans qu'aucun fust exempt, non pas mesmes les dames & damoïselles, qui y portèrent la hotte comme les autres, croissant cependant tousjours la peste, dont mourut une grande partie des soldats & grand nombre de peuple de toutes qualités. Entre autres, moururent de ceux de la noblesse le vidame de Chalons, frère du sieur d'Esternay (1), homme doué de plusieurs grandes & singulières vertus; le sieur de Toury (2), & un sien fils, mais par leur faute, s'estans fait promener comme par passetemps dans le tombereau même dans lequel on portoit les pestiférés; la damoiselle des Fosse, dame d'honneur de la princesse, fut aussi frappée, mais elle n'en mourut point; deux personnages de la ville, entre autres, furent aussi emportés & très grandement regretés à bon droit, pour estre personnages des plus doctes & des plus gens de bien de leur estat, à savoir, Guillaume Maillard, lieutenant particulier d'Orléans, & Jean Caillard, docteur régent ès loix. Un autre grand inconvénient survint au même temps, s'estant mis le feu au convent des cordeliers, lieu où se faisoient les poudres, dont le cœur du temple fut ruiné & plusieurs maisons d'alentour esbranlées, & quelques uns tués, sans qu'on ait pu savoir comme cela estoit advenu, combien que quelques uns en furent soupçonnés & emprisonnés. Ce nonobstant, le prince & ceux de sa suite ne perdoient point courage, pourvoyans à toutes choses nécessaires, tant par le dedans que par le dehors, envoyans au roy, en premier lieu, une ample remontrance sur le jugement de rebellion donné contre eux par leurs ennemis,

Une explosion.

(1) Jean Raguiet, sieur d'Esternay et de la Motte-Tilly. Son frère François Raguiet, connu sous le nom de vidame de Chalons, était en effet, au dire du chroniqueur Haton, « fort pitoyable, grand aumosnier, fort charitable et gracieux, point orgueilleux et secourable à tous. »

(2) Julien de Clermont, seigneur de Thoury.

se disans estre de la cour de parlement de Paris, dont la teneur s'ensuit de mot à mot :

« COMBIEN que les escrits cy-devant publiés au nom de monseigneur le prince de Condé & tous les princes, seigneurs & gentilhommes, & autres qui sont à sa suite, montrent assez clairement l'équité de la cause qui les a armés, tant pour le service du roy & conservation de sa grandeur que pour l'entretienement de ses édits, concernant la sainte liberté & repos de conscience des églises réformées qui sont en ce royaume; toutesfois, puisque les ennemis de l'honneur de Dieu & du repos public mettent à toutes heures en avant nouvelles calomnies, par lesquelles ils prétendent opprimer l'innocence dudit seigneur prince & de ses associés, il est bien raisonnable que si les meschans ne se lassent point d'affaillir l'équité & la justice, les bons aussi ne se lassent point de la défendre.

» Or, parce que le XXVII. iour de juillet dernier passé, a esté donné jugement en la cour de parlement à Paris, par lequel on prétend déclarer rebelles ceux qui se sont armés pour le service du roy, la conservation de l'autorité des États, & pour résister à la violence & tyrannie des sieurs de Guise & leurs adhérens, il est nécessaire que l'iniquité de ce jugement soit découverte, tant à ceux de ce royaume qu'aux estrangers, & mesmes qu'elle soit représentée à la postérité par ceste remontrance. Car elle servira d'un exemple mémorable, auquel on pourra voir combien les ennemis de Dieu & persécuteurs de son Eglise ont le sens & jugement corrompu, & sont esloignés de toute droiture.

» On y pourra, di-ie, voir que les hommes qui préfèrent leurs mensonges & erreurs à la sacrée vérité de Dieu, sont hébétéz iusques là que de iuger sédition ceux qui pourchassent, en tant qu'en eux est, l'union & la tranquillité publique, & condamner pour rebelles ceux qui abandonnent leurs commodités, exposent leurs biens, hazardent leurs vies, afin que le roy demeure obéy, & l'autorité de ses édits soit conservée inviolable.

» Et afin qu'une telle déclaration de rebellion soit mieux convaincue d'injustice manifeste, & soit tenue pour calomnie d'un ennemi, & non pour

1562.

Remontrance  
au roi

L'iniquité de  
la déclaration  
de rebellion

1562.

sentence d'un iuge, voici [ce] qu'à cest effect remonstrent monseigneur le prince de Condé & ses associés, adhérens à leurs premières protestations & escrits concernans la vérification de leur innocence.

Le prince  
entend pas  
se séparer  
de ses amis.

» PREMIÈREMENT, quant à l'exception de la personne dudit seigneur prince, il est trop affectionné au service du roy, pour ne se ressentir & n'estre blessé en la playe qu'on feroit à ceux qu'il fait & cognoist n'avoir jamais eu en prenant les armes & n'avoir encores autre but que la conservation de ceste couronne. Et déclare ledit seigneur prince que tant s'en faut qu'on luy gratifie par ceste exception, que plustost il se sent offensé de ce qu'on le voudroit séparer de tant de bons & fidèles serviteurs du roy, & d'une autant bonne & sainte compagnie qui ait jamais esté assemblée en ce royaume.

» A CESTE cause, estant assuré & devant Dieu & devant les hommes, que leur innocence est telle, que toutes les menteries & calomnies des meschans ne pourroient faire demeurer une seule tache de désobéissance & rebellion, tant sur ledit seigneur prince que sur ses associés, il désire avoir mesme condition avec ceux qui sont conioints en mesme bonté de cause, mesme religion & mesme volonté d'employer leurs vies pour le bien du roy, conservation de son estat & rétablissement du pur service de Dieu en son royaume.

Le que signifie  
cette excep-  
tion.

» Et, tout ainsi que ledit seigneur prince ne peut & ne doit estre défavoué de ceux par le commandement desquels il a pris iustement les armes, aussi ne se voudroit-il départir de ceux qui se sont (à sa requeste) armés avec luy, & avec lesquels il a mesme intention & volonté. Davantage il a assés expérimenté ces ruses de ses ennemis pour cognoistre ce qu'ils luy brassent sous la couverture & prétexte d'une telle exception, comme aussi il est bien aisé à iuger par lettres missives envoyées par les bailliages, esquelles il est compris en général avec les autres.

Qui sont les  
rebelles ?

» OR, à ce qu'il apparaisse que le crime de rebellion doit tomber sur ceux qui, de leur propre autorité, ont prins les armes pour enfreindre les édits du roy & troubler le repos de tout le royaume, & non sur les autres

1562.

qui se sont armés pour faire teste & s'opposer à une si pernitieuse entreprise, nous redirons ici en brief ce qui est amplement discouru par nos précédens escrits.

» CHACUN fait que l'édit de janvier avoit apporté un tel repos à la France, qu'il sembloit que l'estat de ce royaume, agité auparavant d'infinis troubles & tempestes, fust arrivé à un port heureux & tranquille, lorsque le sieur de Guise, par le massacre qu'il fit à Vassy, donna ouvertement à cognoistre qu'il avoit iuré la guerre & à l'estat du roy & au bien & repos de tout son peuple, chose qui, à bon droit, fut trouvée estrange par ledit seigneur prince, lequel, pour le lieu qu'il tient, a devoir de conserver & maintenir l'autorité & grandeur du roy, que ledit seigneur de Guise a de tout temps fait profession de vouloir amener à une extreme ruine. Cela, di-ie, fut trouvé merveilleusement estrange, qu'un suiet avoit osé rompre si ouvertement un édit de son prince, voire un édit fait suivant la délibération des Estats, autorisé par le conseil du roy, avec la compagnie la plus notable qu'on ait peu choisir, & émologué par les cours de parlement de ce royaume.

Le duc de  
Guise a violé  
l'édit de  
janvier.

» Et combien que ledit seigneur prince eust de son plein droit assés iuste occasion de s'opposer à une violence & oppression faite manifestement au roy & à ses édits, si est-ce qu'il se retint d'entreprendre aucune chose pour cest effect, iusques à ce qu'il en receut commandement.

» SUR quoy ledit sieur prince supplie très humblement la Maïesté de la royne se souvenir qu'estant à S. Germain en Laye, elle eut advertissement du but auquel tendoient les sieurs de Guise, qui estoit de la [dé]posséder de son autorité & bannir d'auprès d'elle ses plus fideles & affectionnés serviteurs, pour plus facilement se saisir du gouvernement de ce royaume, auquel ils ont tousiours ietté l'œil & l'ont pourchassé dès le temps qu'ils ont eu quelque maniemment d'affaires entre mains. Cela donc estant venu à la cognoissance de la royne, & ensemble la ligue, laquelle, par le moyen de l'ambassadeur d'Espagne, ils pratiquoient pour favoriser à leurs desseins, elle en receut tel ennuy que la grandeur & instance du danger le requéroient.

Appel aux  
souvenirs de  
la reine.

» [Ce] qui luy fut occasion de prier

1562.  
Le prince n'a  
agi que par  
son ordre.

un soir ledit seigneur prince d'assembler le plus grand nombre de gentilshommes qu'il pourroit, afin d'empêcher l'effect d'une si dangereuse entreprise.

» A QUOY il s'employa fidèlement, ayant efgard & au commandement de la royne & au devoir qu'il a envers la Maïesté du roy & conservation de sa couronne.

» OR ceste obéissance fut le commencement de tout ce qu'il a depuis continué, en s'opposant à ceux que la royne iugeoit estre ses ennemis, & desquels elle se vouloit donner garde. Et pour plus grand tesmoignage de la doute qu'elle avoit d'eux, il luy plaira se souvenir du commandement qu'elle a fait faire quelquesfois audit seigneur prince, touchant le secrétaire Martelle. Or, quand lesdits de Guise, par les menées qu'ils faisoient, tant à Paris qu'ailleurs, mirent ouvertement au iour ce qu'ils avoient caché auparavant, la royne confirma, & réitéra audit seigneur prince, tant par lettres que par messages, le commandement que desjà elle luy avoit fait pour résister à la force & violence qu'ils délibéroient faire à sa Maïesté, laquelle, en cest endroit, il supplie très humblement, & autant que la parole d'une royne doit demeurer ferme & inviolable, se représenter les choses qu'elle luy a escrites de sa main (1), lesquelles il est maintenant contraint de produire devant les yeux d'un chacun, pour faire lire à tous son innocence és lettres mesmes de la royne. Car il s'affeure qu'elle n'aura point oublié ce qu'elle luy escrivit de Fontainebleau au mois de mars dernier, luy recommandant la conservation de la personne du roy & de la sienne, en ces mots : « *Le vous recommande la mère & les enfans.* » Et conséquemment, ce qu'elle luy escrivit de sa main par le sieur de Bouchavanes (2), lorsque les forces de Guise estoient à Paris, à savoir, « *qu'il n'eust à se défarmer iusques à ce que ses ennemis le fussent, & qu'on peust voir quelle fin prendroit leur conspiration.* »

» Et, à ce propos, ledit seigneur prince désire qu'il plaïse à sa Maïesté se ramentevoir combien de fois elle luy a fait entendre « *qu'elle réputoit*

*ce qu'il faisoit à un très grand service, lequel elle imprimeroit à la mémoire du roy, pour (estant venu en aage) l'en gratifier selon son mérite.* »

» A QUOY semblablement convient ce qu'elle dit à monsieur l'amiral, quelque peu avant qu'il partist de la cour, « *qu'elle le cognoissoit tant fidèle serviteur du roy & tant affectionné aussi envers sa Maïesté, que si le besoin l'y appelloit, il ne seroit paresseux à employer tous ses moyens pour la garentir de la conspiration desdits de Guise.* » Comme aussi dernièrement elle luy escrivit par le sieur de Rembouillet, « *qu'elle le tenoit pour si bon serviteur du roy & désireux de la conservation de son estat, qu'elle se vouloit ayder de son conseil pour pacifier les troubles qui sont aujourdhuy...* »

» Et davantage les propos qu'elle tint auprès de Baugency, audit seigneur prince & aux seigneurs qui estoient en sa compagnie, rendent si clair tesmoignage de son consentement & approbation, qu'il seroit superflu en alléguer infinies autres preuves qu'on pourroit mettre en avant pour cest effect. Car lors, en la présence de sept chevaliers de l'ordre & quelques secrétaires d'Estat, elle remercia amplement ledit seigneur prince & ceux de sa compagnie du service & plaisir qu'elle avoit receu d'eux, usant de ces termes « *qu'elle recognoissoit la vie du roy & la sienne avoir esté conservées par leur moyen.* »

» CES choses donques estant considérées comme il appartient, quelle raison peut rester aux ennemis dudit seigneur prince & de ses associés, ie ne diray pour fonder iugement, mais pour seulement affeoir une simple coniecture de rebellion? Par l'autorité de qui seront-ils déclarés rebelles? Sera-ce du roy & de la royne, qui les a fait armer pour la conservation de leurs Maïestés, qui a eu recours à eux en son danger, qui en cela a nourri & entretenu leurs volontés par propos & par lettres, & qui, par remerciemens de leur service, a approuvé & accepté ce qu'ils ont fait comme moyen de la conservation de tout ce royaume? Davantage, il n'y a celuy qui ne fache que les ennemis dudit seigneur prince abusent des noms du roy & de la royne, les volontés desquels ils tiennent forcées & suietes à leur dévotion. [Ce] qui est la cause pourquoy ledit seigneur

Témoin les  
lettres qu'il a  
reçues d'elle,

et les propos  
qu'elle lui a  
tenus.

(1) Voy. ci-dessus, page 515.

(2) Voy. ci-dessus, page 492.



1562.

prince & ses affociés ont protesté desjà & de rechef protestent, de ne tenir & recognoistre édicts, arrests & ordonnances quelconques faites sous le nom du roy pendant que sa liberté luy sera ravie par violences & armes de ses ennemis.

» Et de cela ils prennent pour preuve, outre les choses escrites par cy-devant, ce que tant de fois la royne leur a mandé, qu'elle ne pouvoit accorder ce qu'ils demandoient, parce que la partie contraire estoit la plus forte & le peuple irrité.

a abusé du  
om du roi.

» Et combien que dès le mois d'avril la Maïesté du roy a esté forcée, & on a commencé d'abuser de son nom & autorité, si est-ce que, depuis, la chose a esté encores cognue plus clairement & démontrée par ce qui est contenu en une lettre de la royne à messieurs de Vieilleville & comte de Villars<sup>(1)</sup>, en datte du vingtquatriesme de may dernier, où elle escrit de sa main « *qu'elle remettoit le roy son fils entre les mains des autres,* » entendant par les autres les ennemis dudit seigneur prince. D'où il s'ensuit que le iugement de rebellion & toutes autres choses faites sous le nom & autorité du roy contre ledit seigneur prince & ses affociés, doivent estre estimées faites par leurs ennemis, puisque le roy est entre leurs mains, comme il appert mesmes par le tesmoignage de la royne. Maintenant donc ie laisse à considérer de quel poix doit estre un iugement de condamnation donné par les parties & ennemis des condamnés.

es Guise ne  
ortent-ils pas  
les armes?

» MAIS encores voyons quel est ce grand crime qu'ils appellent rebellion, & sur quoy ils se sont fondés pour les mettre sus audit fleur prince & affociés. C'est, disent-ils, pource qu'ils ne veulent pas quitter les armes. Que s'il est ainsi, ie demande quel nom on donnera à eux-mesmes qui, approchant de la cour en armes, combien qu'ils n'eussent aucuns ennemis armés contre eux, ne voulurent toutesfois laisser les armes, quelques commandemens qu'ils en receussent du roy, & qui maintenant les retiennent de la mesme audace de laquelle il les ont prises au commencement. Or, quel est celui qui

voulust quitter ses armes à la requeste & instance de son ennemi qui auroit l'espée au poing pour combatre ? Qu'est-ce autre chose demander que ledit seigneur prince se désarme, ses adversaires demourans armés, sinon vouloir que ses ennemis soient ses maîtres, que ses biens soient affuïettis à leur avarice, que sa vie soit exposée à leur cruauté, bref, qu'il reçoive la loy de ceux qui, n'en ayant point, la doivent recevoir des autres ? Et, qui plus est, n'est-ce pas rompre la muraille qu'il a pleu à Dieu mettre à l'entour de ces pauvres églises de France, pour puis après les laisser abandonner à la rage & furie de ceux qui ne se peuvent faouler de boire le sang des innocens ?

» DAVANTAGE nul ne peut ignorer que ledit seigneur prince a tousiours offert de se désarmer après que ses ennemis le feroient &, se retirans d'auprès du roy, le laisseroient en sa première liberté. Or n'estoit-il pas raisonnable que ceux qui avoient les premiers pris les armes sans commandement, sans autorité, sans adveu, & contre les édicts, contre les mandemens exprès du roy, missent bas les armes premièrement que les autres, qui s'estoient armés après eux, armés, di-ie, par commandement, autorité & adveu du roy & de la royne, pour conservation de leurs Maïestés & de leurs édicts, contre l'oppression & violence des autres ?

Le prince a  
offert de les  
déposer s'ils le  
faisaient.

» EN somme, qu'on examine tout ce qu'a fait ledit seigneur prince, & on trouvera que ses réponses & protestations, ses offres & toute sa conduite sont autant de tesmoignages de son innocence. Car n'a-il pas tasché par tous moyens de metre ce royaume en repos, & le retirer du péril qui le semble menacer d'une extreme & totale ruine ? Quelle condition de paix approchant de la raison a iamais esté refusée, & non plustost cherchée par ledit seigneur prince & ses affociés ? Combien de fois a-il tasché d'empescher que les estrangers n'entraissent en ce royaume, craignant les inconveniens qui en pourroient advenir ? N'a-il pas fait entendre le mérite de sa cause aux princes estrangers, & notamment aux confédérés de ceste couronne, les suppliant de s'interposer & moyenner le repos & tranquillité de ce royaume ? Avec quelle modestie s'est-il porté és

Toute sa  
conduite  
témoigne de  
son innocence.

(1) Honorat de Savoie, comte de Villars, était le fils du comte de Tende et le beau-frère du connétable de Montmorency. Voy. ci-dessus, page 249.

1562.

viles aufquelles il a peu conſerver la liberté de leurs conſciences & l'exercice de leur religion, ſuivant la permiſſion & ordonnance du roy? Y a-il un ſeul traitt de violence ou d'iniuſtice?

Ce qu'ont fait  
ſes ennemis.

» Et cependant ſes ennemis forçans les villes, ne ſe contentans de les priver du bénéfice & libéralité du roy pour le regard de la religion, ont fait tant de meurtres & ſaccagemens, que les rues ont eſté pavées de corps morts, & la terre teinte du ſang innocent qu'ils ont reſpandu.

Qu'on juge  
ſans paſſion  
entre eux  
et lui.

Qu'on juge donc ſans paſſion qui ſont ceux qui, par leurs œuvres & eſſets, ont mérité d'eſtre déclarés rebelles, ou ledit ſeigneur prince & ſes aſſociés, qui ſe ſont armés pour maintenir les edicts du roy, faits ſuivant l'adviſ des Eſtats ([ce] qui doit avoir lieu pendant la minorité dudit ſeigneur) ſa liberté, celle de la royne, le bien & repos public, ou leurs ennemis, qui, prenant les armes ſans l'autorité du roy, ont enfreint ſes edicts, ſaccagé ſes villes, meurtri ſes ſuiets, & mis en avant des ordonnances toutes contraires à celles du roy, & notamment à l'edict de janvier fait ſi ſolennellement, comme nous avons dit, reçu d'un meſme conſentement par tout ce royaume, & meſmes grandement loué par les eſtrangers.

Les Guiſe  
ſont les vrais  
ſéditieux.

» Si doncques on veut regarder d'un droit œil toutes les parties de ceſte cauſe, on trouvera que leſdits ſeigneur prince & aſſociés ont eſté fauſſement déclarés rebelles par ceux qui le ſont véritablement, ont eſté déclarés ſéditieux par ceux qui, depuis la mort du ſeu roy Henry, ont cauſé tous les troubles advenus en ce royaume, & ont eſté déclarés criminels de lèſe-maieſté par ceux qui oppriment la Maieſté du roy, aboliffent ſes ordonnances, & abuſent de ſon nom & autorité pour acquérir leur grandeur au pris de ſa ruine. Ceux-là ſont criminels de lèſe-maieſté divine, deſquels les œuvres ont touſjours monſtré qu'ils ont l'ambition pour leur Dieu, l'avarice pour leur religion, & les voluptés de ce monde pour leur paradis & dernière félicité; qui ont juré la guerre au Fils de Dieu, à ſa parole, & à ceux qui la maintiennent; qui ſont aſſe d'anabaptiſtes, en répétant le baptême des enfans in baptizés ſelon l'inſtitution de noſtre Seigneur Jeſus Chriſt; qui ont les mai-

ſons pleines de rapines & les mains ſanglantes de cruautés. Ceux là auffi ſont criminels de lèſe-maieſté humaine, qui ont violé les edicts du roy, approché & faiſi ſa perſonne avec armes contre ſon commandement; qui ſont amis intimes, & ſe ſervent en ce faiſt de ceux qui ont voulu, en raviffant la ſeconde perſonne de France, opprimer le roy, & mettre ſon Eſtat en conſuſion & ruine. Et ſ'il faut paſſer plus outre, ie di que ceux-là ſont criminels de lèſe-maieſté, qui ont fait dernièrement une maudite conſpiration en Provence, par les mains de Lauris, préſident en la cour de parlement d'Aix, conioint avec Fabrice Cerbellone (1), gouverneur d'Avignon pour le pape, tendant à fin d'aſſembler quinze mille hommes, qui marcheroient (comme ils faiſoient ſerment) par le commandement dudit ſieur de Guiſe, dont ledit Fabrice fourniſſoit mille hommes de pied & deux cens chevaux; laquelle conſpiration venue en cognoiſſance, & vérifiée par la cour de parlement de Provence, Entrages & Laidet, deux principaux capitaines de ceſte ſaſion, eurent les teſtes tranchées, par arreſt donné en ladite cour. Et, ſi ce n'eſt aſſés, l'adiouſteray davantage que leſdits de Guiſe ont fait un ſemblable complot en Dauphiné par le capitaine Mantil; eſpérans par ce moyen armer avec la Provence le Dauphiné, pour faire le tout enſemble marcher à leur dévotion. Tant y a que ces conſpirations faites pour abolir la prédication de l'Evangile, ces levées de gens, ce ſerment fait de marcher au commandement du ſieur de Guiſe, crient tout haut que tant ledit de Guiſe que ſes conſpirateurs ſont rebelles, ſéditieux, & criminels de lèſe-maieſté divine & humaine, & au contraire, que ceux-là ſont vrais & fidèles ſerviteurs du roy, qui ſe ſont oppoſés & oppoſent vertueuſement à leurs rebellions, ſéditions & attentats contre la Maieſté du roy, & à l'eſtat de tout ce royaume. Et de cela, outre ce que j'ay dit, ſoit encores teſmoin le renverſement de la police & iuſtice de ce royaume, & meſmes de la cour

1562.

Ils ſont  
nls de  
maieſté.

Ce qu'ils  
font du  
pari  
ment.

(1) Fabrice Serbelloni (1508-1580), vaillant général, dont il a été question ci-dessus (voy. page 481), était chevalier de Malte. Il est surtout connu par sa défense héroïque de Strigonie contre les Turcs en 1543.

x 562.

de parlement de Paris, de laquelle ils se sont servis en ce faux & pervers iugement de rebellion ; ne pouvant aussi trouver une autre compagnie qui fust tant corrompue & dépravée, & tant serve & esclave de leurs volontés & appétits que ceste-là, comme de fait tous ceux qui restent aujourdhuy, ou tiennent leurs estats de la faveur desdits de Guise & leurs adhérens, ou espèrent en avoir d'autres par leur moyen. Et mesmes les principaux d'entre eux sont notoirement compris en la conspiration & ligue faite par lescdits de Guise & adhérens, de laquelle nous sentons aujourdhuy les misérables calamités. Et faut confesser véritablement qu'entre toutes les verges desquelles Dieu a longuement batu ce pauvre & affligé royaume, on doit conter ceste-cy pour la plus grande, qu'une telle cour de parlement, qui devroit estre le siège de iustice, le refuge des opprésés, la bride & punition de tous, s'est tant esloignée de son droit & naturel usage, que d'ouvrir la porte à toutes iniustices & oppressions, à toute impunité & licence de mal faire, dont il est advenu que le principal chef de la police de France, estant si malade, a respandu son mal sur toutes les parties & membres de cedit royaume. Et pour la preuve de ceci, l'employe non seulement les torts particuliers faits par icelle cour à infinies personnes, les cris, les plaintes, le sang de tant de povres innocens qu'elle a opprimés, condamnés & meurtris, mais principalement ie produi ce faux & pervers iugement de rebellion, qui est un tort généralement fait à infinis hommes, desquels la vie & les œuvres ont tousiours fait preuve de la très humble obéissance qu'ils portent à la Maiesté du roy. Or, afin que ces iuges ne laissent en arriere un seul point d'iniustice, ils ont prononcé ce iugement, la cause non ouïe, les raisons non débattues, les preuves de iustification & innocence non entendues. Et mesmes, combien qu'ils ayent esté recusés par ledit seigneur prince & associés, ce qui leur a esté deuement notifié, ils n'ont pourtant laissé de s'attribuer la cognoissance de ce fait, pour faire entendre à tous que, es sièges de la cour de parlement de Paris, n'y a plus d'autres iuges que les corruptions, haines & passions particulières,

Témoin cette  
déclaration  
de rébellion.

res, & n'y a plus d'autres loix que le mespris & abolition des loix & édits du roy & coustumes de ce royaume.

» Sur quoy, messieurs, qui vous appellés iuges, ie demande [ce] que c'est que iustice & corruption manifeste, si ce que vous avés fait en ce iugement ne l'est ? car où est la forme de iustice observée, où sont les raisons par lesquelles les condamnés ont esté convaincus, où est ceste ancienne & équitable loy de ne pouvoir estre ensemble & iuges & particuliers ennemis ? Pourquoy vous estes-vous ingérés au iugement de ceux qui vous ont recusés pour iuges, ayans autant de raisons de ce faire qu'il y a de fautes & iniustices apparentes en vous ? Et de fait, n'avez-vous pas esté recusés à bon droit, vous qui avés chassé de vostre compagnie tous ceux que senties n'estre de vostre ligue & faction ? Vous qui, par l'arrest du dernier iour de iuin dernier passé, avés mis les armes es mains du peuple furieux, contre tout droit divin & humain, contre vos loix mesmes, contre le bien & repos universel de ce royaume ? Vous qui avés proclamé les ministres des églises réformées criminels de lèse-maiesté, lesquels neantmoins le roy, par son édict, a receus en sa protection, & qui pour cest effect ont presté le serment entre vos mains ? Vous qui avés tant osé de déclarer au roy, voire avec menaces, par les sieurs Chambon & Faye, vos députés, que trouviés estrange & n'enduriés l'accord qu'il vouloit estre fait entre ledit sieur prince & ses contraires, ostés par ce moyen toute doute que ne soyés ennemis jurés dudit sieur prince & associés, &, conséquemment, vous fermés la bouche à vous-mesmes pour ne pouvoir prononcer aucune sentence contre eux ? Et qu'y est-il besoin davantage ? Qu'on voye la ville capitale de ce royaume, où est vostre siège, qu'on prenne garde aux extrêmes cruautés qui s'y commettent ordinairement par le peuple, & ce devant vos yeux, à vostre sceu, gré & instigation. Qu'on considère le refus qu'avez fait au sieur de Brissac, de faire ordonnance pour réprimer les tumultes populaires. Qu'on poise comme il appartient, que la plupart d'entre vous, pour mieux montrer que ne voulés plus user de iustice, mais de force, sont de présidens & conseillers devenus gendarmes, ont changé leurs

1562.

C'est une corruption  
manifeste.

Ses membres  
ont été recusés  
à bon droit.

1562.

Les rebelles  
peuvent-ils  
être juges de  
la rébellion ?

plumes en espées, & leurs robbes longues en corcelets, font eux-mêmes actes de chefs & capitaines, marchent en public armés, & font autres telles insolences, autant indignes de leur estat que bien convenables à la corruption de leur vie. Qu'on pense, di-je, à toutes ces choses, & s'il est ainsi que les rebelles ne peuvent iuger de la rébellion, les perturbateurs du repos public ne peuvent cognoître de la fédition, & les infracteurs des édits du roy sont incapables de iuger du crime de lèse-majesté ; s'il est, di-je, ainsi que ceux qui méritent d'estre condamnés ne doivent condamner les autres, vous ne sauriés nier que ceux qu'avés condamnés, n'ayent suffisante raison, non seulement pour vous avoir recusés, mais aussi pour vous faire punir en temps & lieu, selon le mérite de vos iniustices, chose que la plupart de ce royaume désire très affectueusement, estant assurés que Dieu nous montrera son visage de miséricorde quand il suscitera en France de bons & équitables iuges, qui condamneront & feront punir à bon droit ceux qui iniustement ont condamné les autres, exécutans en vos personnes la sentence qu'avés prononcée contre les innocens.

Le prince est  
innocent.

» TOUTES ces choses donques estans balancées avec un droit poids, feront cognoître à tous ceux qui apporteront en ceste cause un iugement libre de toute passion particulière que, combien qu'on ne mist rien en avant pour défendre ledit seigneur prince & ceux de sa suite contre l'iniustice intolérable & l'iniquité & indignité qui leur a esté faite par ce iugement, si est-ce que leur innocence est tant apparente qu'elle peut parler elle-même, & démentir les fausses & impudentes calomnies de leurs iuges ennemis.

Son mérite est  
payé d'ingra-  
titude.

» OR ie laisse à penser combien c'est une iuste douleur audit seigneur prince, après avoir obéy fidèlement à ce qui luy a esté commandé pour la tuition du roy & de la royne, & après avoir fait chose digne du lieu qu'il tient en ce royaume, convenable à un très fidèle & très affectionné serviteur du roy, & nécessaire pour le bien & utilité de tout le royaume, que son mérite soit payé d'une si grande ingratitude, que le devoir qu'il a rendu au roy soit tourné en crime, & que

son obéissance soit appelée rébellion. Cela certes luy est à bon droit, non seulement grief, mais aussi du tout insupportable.

» Et, combien que ceste vileine tache qu'on a voulu ietter sur luy n'y puisse aucunement demeurer, ains retourne à ceux qui l'ont iettée, si est-ce qu'il se sent tellement obligé au devoir qu'il a tant à son honneur que de ses associés, qu'il est résolu d'employer tous les moyens que Dieu luy a mis & mettra cy-après en main, pour faire entendre l'innocence d'eux tous, non seulement au peuple de France, mais aussi aux nations estrangères, & en entendre la mémoire iusques à toute la postérité. Et pour autant que, par l'iniquité & corrompu iugement donné contre luy & ceux qui l'accompagnent, & par la façon dont on a usé audit iugement & mesmes par le renversement de la iustice de France, fait par ses ennemis, il cognoist bien que la voye de iustice luy estant fermée, il ne pourroit par icelle faire observer les édits du roy, & conséquemment produire son innocence, à ceste cause, il est contraint de recourir à l'extrême remède des armes, lesquelles ayans au poing par le commandement de la royne, ensemble pour son devoir & office (attendu le lieu qu'il tient en ce royaume), ne s'en dessaisira iamais qu'il n'aye rendu son roy obéy paisiblement en tous ses pays, ses édits y observés, & l'innocence dudit seigneur prince & associés manifestement reconnue. Et déclare ledit seigneur, que combien que ceux desquels l'autorité & commandement luy a fait commencer ceste entreprise, vinssent maintenant à alléguer leur contraire avis & opinion, si est-ce qu'iceux changeans leur volonté, il ne peut changer la sienne, comme aussi ne peut manquer au devoir qu'il a envers le roy, ni oublier le lieu qu'il tient en ce royaume.

» PARTANT protestent ledit seigneur prince & toute sa compagnie devant la majesté de Dieu & celle du roy, & devant vous tous, peuples & nations ausquelles est parvenue & pourra parvenir la cognoissance de ce fait, qu'ils se sentent & cognoissent très humbles & très obéissans suiets & serviteurs du roy, leur souverain seigneur & prince, & que leurs armes ne s'adressent & ne s'adresseront ia-

1562

Il se justifie  
par tous les  
moyens.

même par  
armes.

Ses amis  
protestent  
leur soumis-  
sion au roy.

1562.

mais contre sa Maïesté, ains contre les ennemis d'icelle, lesquels ils tiennent pour rebelles & séditieux & criminels de lèse-maïesté divine & humaine, parce qu'ils ont renversé les loix & coustumes de ce royaume, ont enfreint les édits du roy, & violé l'autorité des Estats en s'ingérant au conseil de sa Maïesté (duquel ils sont exclus par l'avis desdits Estats), & déchassans les fidèles & légitimes conseillers du roy. Davantage, ce qu'ils se font emparés de sa personne, forcent sa liberté, abusent de son nom pour colorer leur ambition & cruauté insatiable, ont fait & font ordinairement conspirations, ligues & pratiques, tant pour maintenir leur usurpation, que pour ruiner la plupart des fidèles serviteurs du roy, & notamment pour bannir de France la pure prédication de l'Evangile, faccager & exterminer ceux qui en font profession. Contre ceux-là donques seulement, & pour ces causes avec les autres qui en dépendent, lesdits seigneur prince & associés protestent avoir les armes en main, & les avoir par une extrême nécessité, n'ayans autre moyen pour conserver la Maïesté du roy, ses édits, sa grandeur, l'éclat de sa couronne, l'autorité de ses Estats, la vie & biens d'une infinie multitude de ses povres suiets, & singulièrement le pur service de Dieu, établi en ce royaume par l'autorité du roy. Desquelles choses l'importance touche tellement au cœur dudit seigneur prince, & de ceux qui le suivent, que, prévoyans l'horrible calamité & désolation qui en adviendrait en ce royaume, & que toute la France baigneroit en son sang, si leurs ennemis continuoient les massacres & cruautés exercées depuis cinq mois en ça, ils délibérèrent tous ne fuir aucune peine pour établir le repos de ce royaume, ains hazarder leurs vies pour asseurer celles de tant de bons & fidèles suiets & serviteurs du roy; & ne sont retardés, mais plutôt encouragés par ce pernicieux jugement de rebellion, lequel ils protestent ne tenir pour jugement, mais pour calomnie pratiquée & mise en avant par leurs ennemis. Tellement que, s'y opposans, ils n'entendent s'opposer à la volonté du roy, ni à un arrest émané d'une cour de parlement légitimement assemblée, mais à une violence,

force, oppression & envahissement fait à leurs biens & vies par les ennemis du roy & les leurs.

» SUPPLIE ledit seigneur prince, non seulement tous ceux du royaume qui doivent avoir le service du roy en recommandation, mais aussi tous princes estrangers qui aiment équité & iustice, de s'opposer ensemble avec luy à une si violente oppression faite à un ieune roy, duquel les grandes vertus qui desjà reluisent, donnent certaine espérance qu'estant parvenu en aage, il recognoistra le service & secours qui luy aura esté fait à sa grande & urgente nécessité. Et notamment prie ledit seigneur prince tous les estrangers, tant alemans que suisses, qui sont venus en ce royaume, & prestent l'espaule à ses ennemis, qu'ils se souviennent du titre d'équité, duquel la mémoire a de tout temps honoré leurs ancestres. pour ne permettre que ce reproche tombe sur eux d'avoir combattu pour une mauvaise cause contre une bonne, pour les ennemis du roy contre ses fidèles suiets, pour les princes estrangers contre un prince du sang de cette couronne, pour les fauteurs du pape & de l'église romaine contre ceux qui font profession de l'Evangile de nostre Seigneur Iésus Christ. Et, en cest endroit, ledit seigneur prince a appelé devant le iugement de Dieu la conscience desdits estrangers qui font profession de l'Evangile, pour les garder d'estre cause qu'iceluy Evangile soit banni de ce royaume, & que tous ceux qui en font profession soient faccagés & meurtris. Les prie aussi de considérer que ses ennemis, quoy qu'ils parlent de rebellion, ne l'assaillent toutesfois pour autre cause que pour autant que suivant les édits du roy il maintient la pure prédication de la parole de Dieu. Par ainsi, lesdits estrangers doivent empescher que les ennemis de leur religion & de celle dudit seigneur prince & associés disent par moquerie (comme ils font desjà) qu'ils les ont trompés, & ont tant fait par leurs pratiques que ceux qui maintiennent l'Evangile en leurs païs, le sont venus combattre en France. Davantage ledit seigneur prince les prie de considérer la conséquence de ce fait pour craindre que si ses ennemis surmontent ceux de l'Evangile en ce royaume, ils estendent leurs entreprises ius-

1562.

Appel à  
l'équité des  
princes  
étrangers.

Is combat-  
ont les adver-  
saires de  
l'Evangile.

Leur propre  
intérêt est  
engagé dans  
cette affaire.

1562.

ques au-delà du Rhin, pour les affaillir eux-mêmes en leurs maisons, suivant la ligue qu'ils ont faite avec le pape & plusieurs princes étrangers. Et, combien que jusques ici ledit seigneur prince ait différé d'appeler les étrangers au secours du roy & de ceux auxquels il luy a pleu permettre de vivre selon la réformation de l'Evangile, toutesfois, puisque ses ennemis ont commencé de les appeler en leurs mauvaises causes, il proteste ne faire plus à l'avenir aucune difficulté de s'en ayder pour maintenir son bon droit, & ce, d'autant plus qu'il est assuré que la conservation du roy & de ce royaume est coniointe avec la conservation de son innocence.

Le prince dégage toute sa responsabilité.

» SUR quoy, attendu qu'une telle guerre, & qui s'allume de jour en jour, ne peut estre sans attirer quant & foy de grandes calamités, ledit seigneur prince & associés protestent devant Dieu & les hommes n'en estre coupables, mais ceux-là qui en sont les motifs & auteurs, afin que la coule de tous les maux & inconvéniens de la présente guerre redonde sur leurs ennemis, qui sont la source & cause d'icelle.

Il renouvelle son serment d'association,

» FINALEMENT veut & désire ledit seigneur prince que ceste présente protestation serve aussi pour confirmer l'association qui est entre luy & les princes & seigneurs, gentilshommes & autres qui le suivent & suivront cy-après. Aufquels ledit seigneur prince promet que, comme il a cest honneur d'estre leur chef, & veoit que toutes les églises réformées de ce royaume se sont iettées entre ses bras pour les conserver, selon les édits du roy, contre leurs adversaires & ennemis de ceste couronne, il employera le premier sa vie & son bien pour faire que le service de Dieu soit establi en sa pureté, ceux qui en sont profession maintenus, & le roy en sa pure liberté, les ennemis chassés de ce royaume, suivant mesmes la réquisition dernière des Estats.

et compte plus que jamais sur le secours de Dieu.

» SEMBLABLEMENT ledit seigneur prince exhorte & prie tous ses associés de marcher avec luy d'un mesme pied en l'exécution d'une si bonne & sainte entreprise, dressans leur veue à la justice de leur cause, & constituans toute leur force en la vertu de Dieu, afin d'estre certains que, combatans pour l'avancement de sa gloire, le

foulagement de ses églises, la conservation de leur roy & le repos de leur pais, ils sentiront l'assistance & secours de Dieu, lequel ledit seigneur prince & associés supplient de tout leur cœur vouloir prendre en main la défense de leur cause, & pour cest effect s'affoir au throne de sa justice, devant lequel ils déployent les horribles blasphemes desgorgés par leurs ennemis contre sa maiesté, les cruautés par eux exercées contre ses églises, le sang de tant d'innocens, qu'ils ont respandu, & leurs sanglantes conspirations & damnables entreprinnes contre sa gloire & la vie de ses enfans & serveiteurs; afin que recevant en sa protection son pauvre peuple & ceux qui le maintiennent, il oppose sa puissance, justice & sagesse, à l'audace, iniquité & machinations de ceux qui l'affaillent, & qu'ainsi, par la délivrance des siens, il face cognoistre à toute la terre qu'il est le recours des opprésés, le conservateur de son Eglise, & le iuge de ses ennemis.

» FAIT à Orléans, le huitiesme iour d'aoust mil cinq cens soixante deux. Ainsi signé :

» Louys de BOURBON. »

CESTE remontrance non seulement ne profita de rien, mais, au contraire, enaigrit tant plus le Triumvirat, à la sollicitation duquel, sans avoir esgard à ce qui avoit esté notoirement permis par l'édit de janvier, furent publiées plusieurs censures & excommunications par les évesques & officiaux des provinces, contre ceux qui auroient assisté és presches & assemblées des ministres, pour les révéler au procureur général du roy, pour se servir de leurs dépositions. Letres aussi furent escrites de Bloys, au nom du roy, aux eschevins d'Orléans, leur commandant de le venir trouver, ce que le prince ne leur permit, respondant au roy comme s'ensuit, de sa propre main :

Cette remontrance irrita le triumvirat.

« SIRE, j'ay receu la letre qu'il a pleu à vostre Maiesté de m'escrire, à ce qu'il ne soit donné aucun empeschement aux eschevins de ceste ville de vous aller trouver, pour leur faire entendre aucunes choses concernans vostre service. A quoy vostre Maiesté, s'il luy plaist, me permettra de librement dire, que ceste façon m'a autant contristé & ferré le cœur que autre

Lettre du prince de Condé au

1562.

nouvelle que d'ailleurs l'on m'eust sceu rapporter, m'estant advisé, Sire, que si ceux qui sont auprès de vous eussent bien voulu considérer l'honneur que j'ay de vous estre ce que ie suis, & consciencieusement balancé, avec ma géniture, l'inclination de mon cœur, ensemble la fidèle dévotion que j'ay au bien de vos affaires, & que le bandeau des animosités & mauvaises affections qu'ils me portent n'eust voilé & obfcurci les yeux de leurs entendemens, tant s'en faut qu'ils eussent poursuivi une telle dépêche, que plustost il vous eussent conseillé me commander vostre bon plaisir, en ce que voudriés requérir de vos suiets en ce lieu, afin de vous y faire rendre la très humble obéissance qui, par devoir & par naturelle obligation, vous est due d'un chacun. Mais puisque, par tous apparens témoignages, ils tâchent à démontrer l'envie qu'ils ont de continuer à faire tous les tristes offices dont ils se pourrout adviser à l'encontre de moy, & vous imprimer toutes sinistres opinions de mes actions, il me suffira, pour ceste heure, de très humblement vous remontrer, Sire, que, combien que j'aye assés & par trop d'occasions & argumens pour iustement me plaindre de tant d'indignités que l'on s'efforce me faire ordinairement souffrir, toutesfois mon intégrité & ma loyauté, desquelles ie ne veux céder à créature vivante en ce monde, rendent ma conscience si nette & purgée de tout soupçon & doute, que toutes calomnies & impostures ne la sauroient aucunement maculer; tellement que j'espère que Dieu me fera la grace que la vérité (sa fille aînée), avecques le temps, vous decouvra clairement & la sincérité de mes intentions & le mal talent de mes ennemis, ne me pouvant de rechef contenir de me complandre à vous & non de vous, Sire, du tort qui m'a esté fait de ne me commander ce qui est icy nécessaire pour vostre service, & de la mesfiance en quoy l'on vous veut faire entrer en mon endroit. Sire, ie supplie le Créateur vous continuer, en toutes vertueuses prospérités, très longue & heureuse vie. Escrit à Orléans, ce XIII. jour d'aoust M.D.LXII. »

Arrêt de prise  
de corps  
contre divers  
seigneurs.

En ces entrefaites, ceux qui manioient tout en la cour de parlement de Paris à leur appétit, continuans

leurs coups, publièrent encores un arrest du dixhuitiesme dudit mois (qui fut le premier iour du siège de Bourges, comme il sera dit en son lieu), par lequel prise de corps est décernée, à la réquisition du procureur du roy, à l'encontre des seigneurs admiral, Andelot, la Rochefoucault, le prince de Portien, Montgomery (1), Rohan le ieune, Genlis, Grammont, Piennes, Soubize, Morvilliers, Ivoy, Mouy (2), & grand nombre de gentilshommes estans à Orléans, comme aussi contre plusieurs conseillers, iuges, officiers, eschevins & magistrats, pour estre pris & menés es prisons de la Conciergerie du Palais de Paris, & à faute de ce, estre adiournés à trois briebs iours, sous peine de bannissement & confiscation de corps & biens, & d'estre convaincus des cas à eux imposés, & où ils ne pourroyent estre appréhendés, que tous & chacuns leurs biens fussent saisis sous la main du roy, pour estre régis par commissaires, & que ledit arrest seroit exécuté par l'un des huissiers de leur cour en la ville la plus prochaine d'Orléans, qui seroit de leur accès, comme il le fut aussi quelque quinze iours après, par un sergent nommé Averdet, fugitif d'Orléans, qui alla à Pithiviers faire son exploit. Cest arrest fust cause d'un terrible désordre, surtout en la ville de Paris, tellement que pour estre ietté en la rivière au lieu d'estre mené en prison, il ne falloit qu'estre appelé huguenot en pleine rue, de quelque religion qu'on fust. Et, pour mieux acharner le peuple, deux honorables personnes, & ayans vescu sans reproche, à savoir, le lieutenant général de Pontoise & le lieutenant particulier de Senlis, chargés d'avoir souffert les presches & baptêmes en leurs maisons, furent pendus, & le peuple y accourant comme vautours à la curée, ayans trainé leurs corps, coupé leurs testes, dont ils iouèrent longuement à la plotte, finalement les brulla. Plusieurs prisonniers aussi détenus pour la religion furent condamnés aux galères; mais recous en chemin.

Ces désordres passioient bien plus

(1) Gabriel, comte de Montgommery, l'auteur involontaire de la mort de Henri II (Voy. ci-dessus, page 109, et *France protest.*, VII, 471).

(2) Louis de Vaudray, sieur de Mouy, cadet de la maison de Saint-Phal.

1562.

Persécutions  
dans Paris.

1562.

Les sieurs de  
Bantelu, de  
Berthy et de  
Haudrencourt.

outre de tous les costés d'alentour de Paris, nommément au Vexin, où presque toutes les maisons de gentilshommes furent saccagées, avec plusieurs meurtres, & nommément celle du sieur de Bantelu (1), qui avoit très grandement servi dès le commencement que les églises de ce quartier là furent dressées, le tout sous ombre de iustice, courant par pays un nommé Roffet, prévost de Pontoise, avec deux ou trois cens hommes, pour faire prendre ou tuer tout autant qu'il en pouvoit trouver favorisans la religion. Entre les autres alors persécutés n'est à oublier la maison du sieur de Berthy, au village de Nelle (2), à deux lieues de Pontoise, laquelle ayans forcée, tuèrent l'un des enfans dudit sieur, & trainèrent le reste és prisons, après les avoir meurtris de coups, mesmes la dame du lieu, où ils furent détenus longtemps en grande misère, & à grand'peine délivrés après les troubles. Un autre gentilhomme du Vexin, nommé le sieur de Haudrencourt, retourné d'Orléans pour se rafraîchir en sa maison, y fut assailli par une compagnie de gens de pied qui conduisoient l'artillerie à Rouan, contre lesquels s'estant longuement défendu à coup d'arquebuses & de pistoles, combien que la maison ne fust tenable, & qu'il ne fust céans que luy troisieme avec deux damoiselles, finalement, estant contraint par le feu de se lancer par une fenestre, & de là en la rivière de Seine, la passant à nage, ainsi comme il estoit prest d'arriver à l'autre bord, fut frappé d'une arquebuse par la teste, dont il mourut soudain. Et quant aux damoiselles, ayans esté mises nues en chemise, & chargées dans le basteau où estoit l'artillerie, furent menées en cest estat és prisons de Vernon, dont toutesfois elles furent délivrées le lendemain (3).

Tumultes à  
Dreux et  
à Mantes.

CEUX de Dreux & de Mante, villes assises és limites de Normandie, s'effroyent aussi esmeus, dès le commencement de ceste guerre, iusques à courir sus à quelques gentilshommes de leurs voisins estans de la religion; mais enfin, ceux du chasteau de Mézières & d'Olivet les contraignirent

de se tenir clos dans leurs portes, ne laissant de faire du pis qu'ils pouvoient, pillans, tuans, chassans les suspects de la religion, & se jettans mesmes sur les payians qui venoyent au marché; entre autres, un gentilhomme de la maison du Mefnil au bourg, combien qu'il ne fust de la religion, & fust de la suite du sieur de Villarceaux, leur gouverneur, toutesfois ayant esté decouvert comme il tenoit quelque gros propos à deux moines du prieuré de Gassicourt, fut chargé comme estant de la religion, & après infinis coups, encores trainé en prison, où il rendit l'esprit incontinent, ayant eu le bras coupé en ceste esmeute. Un autre gentilhomme qui le cuidoit défendre, & un pauvre porte-pannier aussi, ne leur ayant pas répondu à leur rouhait entrant en la ville, fut très cruellement massacré & jetté en la rivière, comme aussi une riche boutique d'un apothicaire, nommé Margas, fut pillée & une bonne partie de ses drogues brulées en la rue, comme si elles fussent empoisonnées, d'autant qu'il estoit de la religion, de sorte que Villarceaux fut contraint d'abandonner la ville & son gouvernement.

QUELQUE temps auparavant, un surveillant de l'église de Paris, nommé la Faye, s'estant retiré avec quelques enfans qu'il instruisoit au susdit village de Bantelu, & s'estant puis après résolu de se retirer à Orléans, arrêté passant à Meulan avec ses disciples, & enquis de sa foy, fut condamné à estre pendu & estranglé, de quoy se portant pour appellant à Paris, il fut arraché par le peuple d'entre les mains de ceux qui le menoient, & jetté du pont en bas en la rivière, puis retiré & remis aux prisons, mené à Paris, où il fut flambé d'une estrange façon, mourant ce neantmoins avec une singulière confiance (1).

POUR revenir au prince & à la ville d'Orléans, ce mois luy fut grandement dommageable en plusieurs lieux, comme à Meaux, Tours, Angers, Poitiers, Troyes, Bar sur Seine & Bourges, comme il fera dit és histoires particulières. Et, qui plus est, plusieurs obtenans lettres de pardon & sauvegarde, désespérans des affaires, se retirèrent d'Orléans de iour en iour, c'est à dire se précipitèrent eux-mesmes,

Le surveillant  
La Faye.

Le prince per  
plusieurs  
villes

(1) N. de Félius, seigneur de Bantelu, ou mieux Banthelu, en Vexin.

(2) Ou mieux Nesle (Seine-et-Oise).

(3) *Hist. des martyrs*, fol. 639.

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 639.



1562.

ne leur étant la foy aucunement gardée. Ce neantmoins, ceux qui restèrent ne perdirent courage, faisant plusieurs faillies, en l'une desquelles ils coururent jusques à Chambourg, près de Bloys, où fut tué un prestre levant son calice; en une autre faillie, Pithiviers fut sommé & le chasteau de Las, appartenant au mareschal sainct André, pris & pillé; un autre iour se fit une course jusques à Baugency, où fut tué nombre de Suisses faisant la garde aux portes, mais parmi ces faillies, un très meschant acte se commit à l'endroit de seize pauvres soldats, lesquels, ainsi que plusieurs autres avoient fait à la file, s'estans desbandés du camp des ennemis pour se retirer à Orléans, furent pris & tués pour ennemis, par quelques chevaux fortis d'Orléans, dont le prince fut très mal content, étant chose apparence qu'il y avoit de la faute. Mais surtout la sortie faite le premier de septembre est mémorable.

ne méprise  
gretttable.ne sortie de  
l'amiral.  
septembre.

ESTANT donc adverti le prince qu'il y avoit sur le chemin, entre Paris & Bourges qui estoit assiégé, trente-six charrettes de poudres, avec six canons & grande quantité de boulets, fit sortir cinq cens chevaux à minuit, le XXVIII. d'aoust, qui s'en retournèrent sans rien faire, ayans entendu que tout cest équipage s'estoit sauvé à Chartres; mais le dernier iour dudit mois, l'amiral en personne, parti à huit heures du soir avec huit cens chevaux, usa de telle diligence que le lendemain, premier iour de septembre, il rencontra, environ midi, à une lieue de Chasteaudun, tout cest équipage, auxquels faisoient escorte quatre compagnies de gensdarmes, à savoir, des sieurs de Vaudemont, de Cipierre, de Honor & du marquis d'Elbœuf, frère du duc de Guise, avec deux enseignes d'infanterie; tous lesquels furent chargés si rudement & si à propos, qu'estans rompus dès la première charge d'environ seulement six vingts chevaux, conduits par Genlis & Mouy, les mieux montés se sauvèrent, les uns à Chasteaudun, étant poursuivis jusques aux portes, les autres rebroussans chemin jusques à Chartres, où ils donnèrent une telle alarme qu'il y a grande apparence que si la ville eust été assaillie, à grand'peine se fust-il trouvé personne pour la défendre. Plusieurs furent tués, & autres pris prisonniers

1562.

en ceste rencontre, comme le sieur de Thou, & cinq membres de compagnie. Quant aux gens de pied, ils furent quasi tous mis en pièces. Quant aux poudres & canons, d'autant que les charretiers, sitost qu'ils aperceurent ceux d'Orléans, avoient coupé les cordages & s'estoient sauvés sur leurs chevaux, demeurant par ce moyen le charroy sans aucun attirail, il fut forcé d'y mettre le feu, qui fit un terrible tonnerre, y étant le nombre de deux cens caques de poudre. Mais quoy qu'on peut faire, jamais on ne sceut faire crever les canons, qui furent par ce moyen laissés sur le champ. L'ambassadeur d'Angleterre, nommé Trokmarton, qui alloit trouver le roy à Bourges, y fut aussi trouvé & pris en ceste rencontre, & de là mené à Orléans, où il fut très bien recueilli; & y séjourna tousiours depuis jusques à la journée de Dreux. Ce iour donna occasion de grande ioye à ceux d'Orléans, espérans que la délivrance de Bourges s'en ensuivroit. Mais les nouvelles arrivèrent tantost que, ce mesme iour, Bourges avoit été rendu par composition, tellement que les larmes suivirent le ris de bien près. Ce qui ensuivit la reddition de Bourges, & ce qui advint tant des capitaines que des soldats qui y estoient, sera récité amplement en l'histoire de Berry (1), & comme l'armée du Triumvirat laissant Orléans, environné toutesfois de quelques garnisons, tira droit à Rouan, ruinant en chemin l'église de Gyen & plusieurs autres dont les esclats volèrent jusques à Orléans, où plusieurs se retirèrent, combien que la peste y fust grande & cruelle. Mais le Triumvirat espérant de faire par ruses à Orléans ce qu'il ne pouvoit par la force, ne faillit d'envoyer nombre de lettres de passeport, signées du roy & du secrétaire de l'Aubespine, à plusieurs seigneurs & gentilshommes, & nommément à Genlis & à Grammont, avec grandes promesses de les remettre en leurs biens & honneurs, voire de leur accroître leur estat, s'ils vouloient abandonner le parti du prince. Mais ces lettres apportées au prince par ceux-là mesmes auxquels elles s'adressoient, il assembla grand nombre de la noblesse, à laquelle en ayant été faite lecture, tous furent d'avis

Trokmarion,  
ambassadeur  
d'Angleterre.Reddition de  
Bourges.Tentatives de  
corruption.

(1) Voy. ci-après, livre VII.

1562. qu'elles seroient mises en pièces, & levèrent tous les mains promettans de vivre & mourir avec le prince pour le service de Dieu, du roy & de la religion. Si est-ce que tous ne tindrent pas bon iusques au bout, tésmoins Piennes entre autres, lequel ayant receu beaucoup d'honneur du prince, se retira d'Orléans avec la vefve d'un notaire, son hostesse, & s'oublia iusques-là de porter mesmes les armes contre le prince, en la iournée de Dreux, oubliant tout ensemble sa conscience & son ferment.

**Paris. Nouveaux massacres.** LA reddition de Bourges avec la prise de tant de villes sur la rivière de Loyre, enflèrent tellement le cœur de la populace de Paris ayant les armes au poing, qu'infinites cruautés s'y commirent, desquelles nous réciterons seulement quelques unes advenues en ce mois de septembre. Marie Meroul, femme de Pierre Caillart, orfèvre, demeurant au Palais avec quatre de ses enfants, furent assommés de coups.

**Isaac Oger.** Isaac Oger, mercier, quoyque la peste fust en la maison, en fut tiré hors, navré de plusieurs coups d'espée, & trainé es prisons de saint Martin des Champs, où il mourut incontinent.

**Roch Le Frère.** Roc le Frère, imprimeur, retournant de Meaux, fut pris par le peuple en la rue saint Honoré, & trainé demi mort à force de coups au marché aux pourceaux & puis bruslé. Un autre nommé Vincent, serviteur de Christophle Marchenoir, libraire, fut aussi trainé en la place Maubert, puis noyé en la rivière.

**Jean Cousin.** Jean Cousin, orfèvre, pris par le peuple en la rue de saint Germain de l'Aucerrois, & de là ietté en la rivière, au lieu d'obtenir miséricorde qu'il demandoit à Dieu & au peuple, levant les mains au ciel, au milieu de l'eau receut un coup de croc sur la teste, dont estant mis à fonds fut porté entre deux eaux iusques au lieu appelé l'abreuvoir Pépin, auquel lieu prenant terre & s'estant mis derechef à genoux en l'eau, demandant qu'on luy sauvast la vie, veu qu'il n'avoit fait mal à personne, y fut assommé à force de coups & reietté au courant de l'eau;

**Un marchand.** un marchand incognu estant à cheval, & passant par la rue saint Honoré, y fut abatu & lapidé. Claude Passeron, portier de la porte saint Michel, dont il avoit esté desmis en haine de la religion, fut assommé près le collège de Boncourt, & de là trainé en la ri-

vière avec une corde au col; & pour montrer quelle iustice on pouvoit attendre de tels meurtres, est à noter qu'un nommé Adam Ardel, brodeur fort estimé entre ceux de son estat, passant avec trois autres par Lagny, en ce mesme temps, furent assommés & iettés en la rivière, duquel meurtre estant faite poursuite depuis la paix, il fut dit par arrest de la Cour que les accusés seroient mis hors de cour & de procès. Il y eut aussi certains personages en ce mesme temps noyés à Lagny, entre autres un cordonnier quasi seul de la religion en ce lieu-là, item le diacre de Taurigni (1), ioinnant ledit Lagny, hommes de singulière piété, attestée mesmes par quelques uns de ces quartiers-là qui virent leur fin & leur foy & patience (2).

SUR ces entrefaites, le prince ayant receu nouvelles d'Andelot, l'avertissant de l'heureux succès de sa charge en Allemagne, & luy envoyant une pièce d'argent de la largeur d'un taller, où estoient les armoiries de cinq princes qui s'estoient associés pour son secours, fut grandement resiouy & en fit rendre graces à Dieu solennellement, duquel exploit il est bon que nous parlions maintenant.

Nous avons dit cy-devant (3) que le gentilhomme agent du prince en Allemagne estoit parti en diligence pour aller à Orléans & en rapporter le pouvoir nécessaire & demandé par les princes qui avoient promis le secours; mais il advint qu'au mesme temps que ce gentilhomme partoit d'Allemagne, Andelot partoit d'Orléans pour y aller, & toutesfois ne se rencontrèrent en chemin. Ce neantmoins, Andelot arrivé à Strasbourg, après avoir échappé plusieurs grands dangers, ayant entendu la capitulation faite avec les deux susdits coronnels, à favoir, Ratzberg & Schachtin, les envoya querir, lesquels ayans esté cependant pratiqués, respondirent en premier lieu, qu'ils vouloient négocier avec le susdit gentilhomme & non autre. A quoy leur ayant esté satisfait par Andelot, leur faisant apparoir qu'il estoit & du pouvoir très suffisant qu'il avoit apporté, ils respondirent fi-

161

Adam Arde

Autres victimes

Nouvelles d'Allemagne

Andelot à Strasbourg

(1) Thorigny, canton de Lagny (Seine-et-Marne).

(2) *Hist. des martyrs*, fol. 639.

(3) Voy. ci-dessus, page 534.

1562.

nalement que l'hiver s'approchoit, & qu'ils ne pourroient marcher devant la primèvere. Ce qu'entendant, le Landegrav leur reprocha qu'ils estoient donc capitaines d'esté, & leur ayant dit en face qu'ils allaient se cacher dans leurs poiles, offrit mesmes son mareschal à Andelot pour estre chef; ce qu'il accepta, & partit aussitost pour solliciter les autres princes, afin d'obtenir d'eux une signature de leur main touchant les sommes qu'ils avoient promis de contribuer, & que le Landegrav avançoit. Il trouva en cela quelque difficulté envers le duc de Wirtemberg, qui s'en fust volontiers exempté pour avoir esté son pays gaste de gresle, outre ce que le duc de Guise l'avoit aucunement amolli par unes lettres escrites de Bloys le 24. de juillet, ioint que quelcun qui avoit desjà desbauché les susdits coronnels, & qui ioua encores depuis un autre tour, ne cessoit de le solliciter de se déporter de sa promesse. Mais Andelot estant allé vers luy obtint facilement de ce bon prince tout ce qu'il desiroit, nonobstant toutes les remonstrances que sceust faire le sieur d'Oysel envoyé expressément par le Triumvirat pour rompre ceste entreprise. Andelot donc retourna à Hydelberg, où il rencontra le gentilhomme qui estoit revenu d'Orléans en toute diligence, auquel lieu estant contraint de séjourner quelque peu, il envoya toute la dépêche, à savoir les signatures & obligations des quatre autres princes par un poste au Landegrav, laquelle dépêche estant portée iusques à Cassel, à la chancellerie, fut aussitost soustraite par la subtilité de celui que dessus, tellement que le Landegrav, requis par Andelot de luy envoyer l'argent promis, entra en grande colère, comme si on l'eust voulu tromper, iusques à ce qu'ayant entendu pour certain que la dépêche avoit esté envoyée, & qu'Andelot s'estant venu rendre entre ses mains à Cassel, avec feure garde, iusques à ce qu'il eust recouvré & luy eust livré pareille dépêche, il fournit toute la somme promise. Par ainsi s'achemina la levée en toute diligence, estant délivré l'argent d'icelle en une ville de Hesse, nommée Welingen, à tous les ritmaistres & capitaines de gens de pied, avec Roltzhofen, mareschal de Hesse & coronel de ceste armée sous Andelot,

représentant le prince. Advint sur cela que Andelot fut surpris d'une fièvre qui l'arresta tout court, & se convertit en quarte, ce qui cuida tout gaster; mais moyennant l'estrême diligence que fit le gentilhomme susdit, retourné d'Orléans, envoyant à la frontière de Champagne, pour advertir ceux de la religion de tout ce qu'ils pourroient faire pour accommoder le passage de ceste armée, avec plusieurs espions & messages dépechés de toutes parts, & les deniers conduits près de Wormes, la place monstre fut arrestée à Bacarra (1), terre de l'évesché de Metz, au premier d'octobre, là où nous les laisserons maintenant pour revenir au prince qui fut bien ioyeux d'entendre ces nouvelles, ayant bien espérance d'avoir loisir & moyen de lever le siège de Rouan par ce secours, hastant aussi d'autre part tant qu'il pouvoit les forces qu'il attendoit de Guyenne. Davantage, la protestation faite par la royne d'Angleterre, contenue en l'histoire particulière de Normandie (2), fut leue à Orléans devant toute la noblesse & les magistrats de la ville, ce qui donna un grand courage à tous, comme aussi il y en avoit grande occasion; mais la royne mère, au contraire, cuidant intimider le prince, luy envoya le huitiesme dudit mois unes lettres pleines d'invectives sur ceste descente des Anglais; & six iours après, le roy de Navarre luy fit entendre de sa part, qu'il ne falloit plus qu'il espérait l'exécution de l'édit de janvier, mais qu'il le prioit d'avoir pitié de la France qui estoit à demie ruinée, & toute presté d'estre mise en proye aux nations estranges. Le prince respondit à tout cela, qu'on ne luy pouvoit refuser l'observation d'un édit si solennellement conclu & iuré par luy-mesme, & qu'au reste ce n'estoit pas luy qui avoit convié les estrangers d'entrer en France, mais ses ennemis, y ayans introduit depuis trois mois en ça, Suysses, Alemans, Italiens & Espagnols à leur solde, contre lesquels il espéroit que Dieu le maintiendrait.

CESTE response receue, le Triumvirat advisa de se fortifier plus que iamais, & pour ne laisser rien en arriere, fans avoir efgard au bien du royaume, hastèrent la reddition des villes de Pied-

1562.

Andelot prend  
la fièvre.

La reine d'An-  
gleterre  
promet du  
secours.

Qui a introduit  
les étrangers  
en France?

A quel prix le  
triumvirat  
veut acheter  
l'alliance du  
duc de Savoie.

Obtient des  
secours  
d'argent.

Il lève des  
troupes.

(1) Aujourd'hui Baccarat (Meurthe).

(2) Voy. ci-après, livre VIII.

1562.

mont dont ils avoient escrit au sieur de Bourdillon, lieutenant général du roy de là les monts, pour attirer le duc de Savoye à leur ligue, &, par ce moyen, venir tant plus aisément au-dessus de leurs desseins contre Dauphiné & Lyon. Mais Bourdillon, comme bien avisé & bon François, envoya la remontrance qui s'ensuit que j'ay bien voulu ici insérer de mot à mot, encores que cela n'appartienne droitement à nostre intention qui est de traiter du seul estat de la religion, afin que la postérité cognoisse à iamais combien elle est tenue à ce Triumvirat, & notamment à la maison de Guise, quand elle n'en auroit iamais receu autre playe :

Remontrance  
du sieur de  
Bourdillon.

« Le sieur de Bourdillon, chevalier de l'ordre du roy, capitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances, & son lieutenant général deçà les monts, ayant receu lettres du roy & de la royne du dixseptiesme iour de iuillet dernier passé, par lesquelles ils luy font entendre qu'après avoir longuement communiqué avec les députés de monsieur de Savoye, sur l'accord des places qu'il doit bailler à sa Maiesté, finalement ils se sont contentés de prendre Pignerol, la Peronie & Savillan, avec leurs anciens finages & territoires, en récompense de celles qu'elle tient à présent, dont ledit sieur l'en veut gratifier, qui sont : Thurin, Chuirasq, Chier, & Villeneuve d'Ast (1); & pour autant qu'il se trouve parmi lesdits finages, & aussi dedans ce qui demeure audit sieur de Savoye, beaucoup de petis villages qui incommoderoient sadite Maiesté & ledit sieur duc chacun en son regard, qu'ils auroient advisé d'en faire quelque eschange, & que cela se traiteroit avec ledit sieur de Bourdillon, ou les ministres qu'il députeroit par devers le duc à ceste fin. Quoy voyant, ledit sieur de Bourdillon envoya incontinent vers leurs Maiestés le général Chastelier, avec amplex instructions & mémoires, leur faire entendre & au roy de Navarre, ensemble aux princes & seigneurs du conseil de sadite Maiesté, tout ce que luy sembleroit estre nécessaire de faire en cest endroit pour l'importance du fait; à ce que, s'ils estoient sur le poinct de

résoudre & conclure chose de si grande importance, qu'on advisast au moins le faire à la plus grande commodité & avantage des affaires & service de sadite Maiesté; qu'on pourroit neantmoins, pour obéir & satisfaire à leurs dites Maiestés, dépescher au plus tost ledit sieur Charles de Birague vers ledit sieur duc, & madame de Savoye, pour le fait de la négociation desdites places & de leurs finages, pour entendre sur ce leur intention. Mais il ne se peut rien résoudre, comme très bien savent leurs dites Maiestés & tous les seigneurs dudit conseil, par le mémoire ample que ledit sieur de Bourdillon en a envoyé, de tout ce qui s'est passé & négocié entre ledit seigneur duc & duchesse, & ledit sieur Charles, [ce] qui gardera n'en estre ici faite redite pour ne faire si long discours. Or, depuis estant arrivé par deçà devers ledit sieur de Bourdillon monsieur d'Aluye, de la part de sadite Maiesté, avec pouvoir audit sieur de Bourdillon, à messieurs l'évesque d'Orléans, président de Birague, & audit sieur d'Aluye, de rendre & remettre entre les mains & pouvoir dudit sieur duc de Savoye, lesdites quatre places, à sçavoir, Thurin, Chier, Chuirasq & Villeneuve d'Ast, ou de ses députés ayans procuration de luy à cest effect, & les luy délaïsser en tel estat de forteresse qu'elles se trouvent de présent, retirant seulement d'icelles l'artillerie, poudre, boulets, & toutes autres munitions de guerre appartenans à sadite Maiesté, avec commandement de faire sortir tous gouverneurs, capitaines, soldats & autres gens de guerre, ensemble tous les autres officiers que sadite Maiesté y tient, tant pour la feureté d'icelles, que pour l'administration de la iustice, pour les laisser à l'entière disposition dudit sieur duc;

» Le sieur de Bourdillon, après avoir bien entendu l'intention & volonté dudit seigneur, portées par lesdites lettres patentes, a fait assembler tout le conseil de sadite Maiesté par deçà avec les gouverneurs & capitaines & autres officiers, ausquels a fait entendre tout le contenu en icelles de mot à mot. Lesquels ayans le tout bien & meurement considéré, ont tous d'une voix esté d'avis que ledit sieur de Bourdillon, attendu la conséquence du fait si important au roy & à son

Il a déjà  
informé leurs  
Majestés.

Il y a lieu  
surseoir  
qu'à la maison  
du roi

(1) Lisez Turin, Cherasco, Quiers ou Chieri et Asti.

1502.

aage pupillaire, comme chacun fait, ne doit rendre lefdites places qui servent de si grande couverture au royaume, que lefdites lettres patentes ne fassent en meilleure forme pour sa discharge; & quant aufdits capitaines & gouverneurs des places, qu'ils n'estoient pas d'opinion de laisser ainsi aller celles où ils commandoient, prians ensemblement ledit sieur de Bourdillon, & luy conseillans quant & quant, attendant qu'il en soit, & eux aussi, plus amplement deschargés, tenir l'exécution de ladite restitution en surseance à ce qu'à l'avenir ils n'en peussent estre molestés ne inquiétés d'en rendre conte, mais de leur estre tousiours protecteur & chef à maintenir, garder & soutenir, pour le service du roy, lefdites places & qu'ils luy obeyront comme ils estoient tenus & ont fait par ci-devant, & neantmoins, quand il auroit sa discharge & eux la leur, telle qu'il est nécessaire, qu'ils estoient tous prests à obéir aux commandemens de sadite Maïesté & de la royne sa mère, & audit seigneur roy de Navarre, comme lieutenant-général de sadite Maïesté, & représentant sa personne par tout son royaume, pays, terres & seigneuries de son obéissance.

n roi mineur  
n'a pas le  
droit de dis-  
poser de ses  
domaines.

» Ce qu'entendait ledit sieur de Bourdillon, avec autres plusieurs raisons, a esté de mesme advis, de tenir en surseance icelle restitution, attendu la minorité du roy & son aage pupillaire, lequel, pour ceste cause, ne peut & n'a, par la loy naturelle & commune, aucune puissance & autorité de disposer des choses immeubles & luy appartenantes, ou qu'il peut prétendre luy appartenir, comme sont lefdites places, & plusieurs autres au long déclarées par la résolution des députés de sadite Maïesté à Lyon, avec ceux dudit seigneur duc, pour cognoistre des comportements que sadite Maïesté a sur la maison de Savoye, lesquels encores qu'ils soient entendus de plusieurs, si est-ce que pour le remémorer & faire entendre à un chacun combien de bonnes & iustes causes ledit sieur de Bourdillon a devers soy pour n'avoir précipité & avoir tenu en suspens & surseance ladite restitution, n'a voulu faillir ci les spécifier, pour tant plus se iustificier, que ce qui le fait reculer en cest affaire, c'est avec une légitime & raisonnable remonstrance.

» EN premier lieu fut résolu que ledit sieur duc devoit rendre audit seigneur roy les villes, seigneuries & chasteau de Nice, & toutes & chacunes les places & vicairies en dépendans, selon qu'il est contenu par la dédition & loyer de Grunialdis (1) mil trois cens quatre-vingts & huit, & transaction de la royne Iolland mil trois cens quatre-vingts-dix-neuf, avec les fruits, à conter de l'an mil trois cens quatre-vingts & huit.

» Plus devoit rendre audit seigneur roy les villes, places & chasteaux de Cony, Fossan, Savillan, Montdevis (2), & ce qui en dépend, & outre luy laisser la ville de Quiers avec ses appartenances.

» Plus qu'il devoit fournir entièrement au traité de la paix entre les Maïestés de France & Savoye, de l'an mil trois cens cinquante-trois, sauf son recours contre qui bon luy sembleroit.

» Plus devoit rendre tout ce qu'il tient & possède des villes, places, chasteaux & bourgades du comté d'Ast.

» Plus devoit à l'héritière de feu dame Louyse de Savoye, mère du feu roy François, premier de ce nom, sa portion contingente en l'hérédité entière de feu monsieur Philibert (3), aussi duc de Savoye, duquel ladite dame Louyse est déclarée seule & unique héritière, comme sa sœur unique de père & mère, non comprises esdites deux hérédités les terres impériales, ni autres esquelles par la loy du pays le masle excluait la femelle.

» Plus que ledit sieur duc devoit obéir à l'arrest contradictoire du parlement de Paris, donné le dixiesme de juin mil trois cens nonante, par lequel le roy dauphin est déclaré seigneur souverain dudit marquisat, & ledit seigneur duc, ou son prédécesseur dénommé, y est condamné [à] rendre au marquis de Saluces toutes & chacunes les terres qu'il avoit occupées & usurpées sur iceluy marquis, & son dit marquisat; lesquelles terres usurpées, encores qu'elles ne soient nom-

1562.  
Exposé de la  
question.

Le marquisat  
de Saluces.

(1) Lisez Grimaldi. C'est de 1388, en effet, que date la cession du comté de Nice par l'illustre maison des Grimaldi à Amédée VII, duc de Savoye.

(2) Coni, Fossano, Savigliano, Mondovi.

(3) Philibert II dit le Beau (1480-1504), fils du duc Philippe II.

1562.

mées audit arrest, sont telles que s'enfuit, à savoir : Barges, Cavors, Panchalier, Epimye, Villeneuve du Sollier, Morutte, Muret, & quatre ou cinq villes que la maison du Sollier tient, Carignan, Monasterol, Carde, Vignon, Villefranche, Cavalamons, Raconis, Mollebrune, Carrail, Sommerive, Carmagne, Cavalier, Lyon, Pelanguières, Cazalgias, Fortpas, Faule, Mulassan, Villefaller, Lufque. Et par la première investiture que le feu empereur Otto fit du marquisat de Salluces à son neveu Aleran de Saxe, qui fut le premier marquis en l'an neuf cens soixante-sept, les terres de Cony, Fossan, Montdevis, Savillan, Cental, Brusque & plusieurs autres, y sont dénommées comme membres dudit marquisat, lesquelles furent depuis aliénées & transportées aux comtes de Provence, de sorte que les rois de France les prétendent à eux appartenir, comme de fait elles leur appartiennent à deux titres, à savoir, ou comme membres dépendans dudit marquisat de Salluces, retourné pour lejourdhuy & reconstitué à la couronne de France, ou comme ayans appartenu aux comtes de Provence, qui en furent spoliés par les comtes de Savoye, lorsqu'ils lefdits comtes de Provence estoient empeschés à la guerre sainte qui fut faite en Levant.

Les droits du  
roi de France  
sur Turin.

» ET encores par ledit advis, quant à la ville de Thurin, ledit seigneur roy en est debouté comme n'y ayant aucun droit, ains est dit que, quant à présent, n'y a preuve suffisante pour ladite Maiesté, laquelle preuve il pourra faire dedans le temps y désigné, si bon luy semble.

» PLUSIEURS autres raisons iustes & raisonnables par les constitutions & coustumes de France se pourroient bien alléguer sur ladite minorité du roy, mais pour estre assés cognues & entendues n'en fera ici parlé, ni aussi du droit que sadite Maiesté a sur la ville de Thurin, pour n'estre question d'en disputer. Toutesfois se pourra bien ici adiouster que, dès l'an M.D. XXXVII., ladite ville & habitans de Thurin estans abandonnés du duc Charles dernier, se donnèrent au feu roy François, premier de ce nom, en le suppliant de les vouloir tenir & incorporer à sa couronne à jamais, ce qu'il accepta & en furent lors dépes-

chées lettres en forme, qui ont esté vérifiées des cours de parlement de France & depuis ratifiées par les feus roys Henry & François dernier (que Dieu absolve) & Charles à présent.

» CONSIDÉRANT donc ledit sieur de Bourdillon toutes ces remonstrances dessus & ladite minorité du roy estre raison trop plus que pertinente pour remettre & reietter ce fait jusques au temps de sa majorité, si les administrateurs de la personne du roy mineur & des affaires de son royaume n'y mettent la main, il n'a peu du moins, pour son devoir, honneur & descharge de luy & des siens, pour éviter aussi tout ce qu'on luy pourroit à jamais imputer & mettre sus ci-après, que de supplier le plus humblement qu'il peut, comme il a fait par la présente déclaration, la royne & le roy de Navarre, son lieutenant-général, avec toute la révérence & humilité qu'il leur doit, ensemble tous les princes du sang, messieurs les connestables, mareschaux de France, chevaliers & tous seigneurs du conseil privé de sadite Maiesté, & autres à qui il peut appartenir, ausquels ledit sieur de Bourdillon adresse sadite présente déclaration, de vouloir, sous leur bon plaisir, réformer ladite patente de restitution, & avec sa Maiesté, qu'il leur plaise la signer chacun de leur main, & faire sceller de leurs sceaux, & avant que de l'envoyer, la faire quant & quant émoluer es cours de parlemens de France (pour le moins en celle de Paris) & chambres des comptes, pour en être ledit sieur de Bourdillon deschargé partout où besoin sera, sans difficulté, & considérer, s'il leur plaist, que se trouvant ledit sieur de Bourdillon chargé desdites places qui luy ont esté baillées par le feu roy François majeur, que Dieu absolve, auquel il a fait serment de les luy bien & soigneusement garder, & à sa couronne, qu'il n'en peut maintenant, attendu la minorité du roy, retirer à luy assés suffisante descharge pour les inconvéniens & recherches qui luy en pourroient estre procurées à l'avenir, ce qui souventesfois est venu, & autres en semblables cas, tant en France qu'ailleurs, déclarant ledit sieur de Bourdillon que, luy estant ladite patente & descharge envoyée de la forme ci-dessus, qu'il est prest à satisfaire & obéir à sadite Maiesté, à la royne

1563

Bourdillon  
dégage sa res-  
ponsabilité

1562.

ue l'on con-  
te les Etats  
généraux.

sa mère, au roy de Navarre, comme à son dit lieutenant-général, & à tous les princes du sang, & autres seigneurs de son conseil, & à tout ce qui luy fera commandé & ordonné, encores que la pluspart du conseil de sadite Maiesté par deçà ait esté d'avis qu'il pleust au roy faire assembler les trois Estats de son royaume pour y consentir, si est-ce que pour voir de présent les grands troubles en France, il se pourroit dire cela estre très difficile à faire; neantmoins, pour faire cognoistre à un chacun que ledit sieur de Bourdillon ne recherche que toutes choses raisonnables, combien qu'il fust plus que mal assuré pour sa descharge que lesdits trois Estats fussent pour cest effect appelés, ce qu'il supplie très humblement vouloir faire, s'il est possible, pour le moins s'est-il résolu d'empescher icelle restitution, si ce n'est que ladite patente porte expressement le consentement de leurs dites Maiestés, & de celle dudit seigneur roy de Navarre, des princes du sang, desdits seigneurs connestable & mareschaux de France, chancelier & autres seigneurs du conseil de sadite Maiesté, & qu'elle soit signée de leurs mains, & seellée de leurs sceaux, & quant & quant émulogée par lesdites cours de parlement de France, pour le moins en celle de Paris, & chambres de contes, lesquels, de rechef, supplie très humblement ne trouver mauvaises lesdites remonstrances, mais les avoir (s'il leur plaist), agréables, & croire que ce qui le meut à surseoir l'exécution desdites lettres patentes, n'est pour autre particulière affection, sinon autant que le service du roy, son souverain seigneur & maistre, sa descharge & son honneur luy commandent. Ne veut aussi faillir ledit sieur de Bourdillon faire entendre à leurs dites Maiestés, audit sieur roy de Navarre, & ausdits sieurs du conseil, comme depuis sept mois il n'a esté envoyé pour le paiement de treize compagnies de gens de pied que sadite Maiesté entretient par deçà, & autres appointés pour son service & seureté de ses places, que cinq cens cinquante livres tournois. Ausquels en ce faisant seroient deus tantost six mois, de quoy ledit sieur de Bourdillon, par plusieurs fois les a advertis, tant par lettres que par bouche, par plusieurs gentilshommes & autres personnes qu'il a en-

Il réclame la  
solde arriérée  
de ses troupes.

voyées par-delà pour cest effect, afin que s'il avient inconvenient desdites places, faute de payemens des soldats, qu'il s'en déchargeast; neantmoins, il n'y a iufques ici esté pourveu, tellement que ledit sieur de Bourdillon, pour contenir les soldats à la seureté desdites places, a esté contraint d'employer tout le sien, celuy de ses amis & autres serviteurs du roy de ce costé, dont à présent il ne fait plus trouver aucun moyen pour les faire vivre, ni plusieurs gentilshommes & capitaines entretenus pour le service de sa Maiesté, & de deçà, ni mesme les gentilshommes de sa compagnie, lesquels il y a neuf moys qu'ils n'ont receu aucun denier de leurs estats, ni aussi ceux des compagnies des seigneurs d'Aufsun & comte de Beyne. Au moyen de quoy ledit sieur de Bourdillon supplie encores très humblement sa Maiesté, celle de la royne & le roy de Navarre, & autres princes & seigneurs du conseil de sa Maiesté, s'asseurer que si promptement il ne leur est pourveu de quelque remède pour vivre, & pour les oster hors de la pauvreté & misère où ils sont tous réduits, qu'il est contraint de protester par ces présentes, que là où on le laisseroit encores tant soit peu en ceste nécessité, dont il prévoit la calamité advenir qui pourroit causer inconveniens desdites places, à cause de la longueur desdits payemens, sans lesquels il ne luy est plus possible de retenir tant de soldats si nécessaires sans quelque désordre, qu'il entend, dès à présent, en estre deschargé, pour n'y avoir de sa faute. Fait à Thurin, le quinziesme de septembre M.D.LXII. Ainsi signé :

» BOURDILLON. »

TELLE fut la remonstrance de Bourdillon, nonobstant laquelle ceste bresche fut faite au royaume, afin que pour le moins les vieux soldats de Piedmont, au nombre de treize enseignes, retournassent en France au secours du Triumvirat, comme ils firent depuis.

Le concile de Trente se poursuivoit cependant, mais trop lentement à l'appétit du Triumvirat qui faisoit bien son conte d'avoir la charge d'en faire l'exécution qu'ils pensoient desjà tenir en leurs mains avec leurs armes; ioint que le cardinal de Lorraine ne vouloit nullement perdre cest honneur d'y

1562.

Cette remon-  
trance reste  
sans effet.

Le cardinal de  
Lorraine se  
rend au con-  
cile.

1562.

avoir assisté & tenu quelque rang honorable, outre les intelligences qu'il avoit desia, & celles qu'il espéroit dresser en préférence avec les potentats d'Italie. Aucuns adiouffent encores une autre raison de son partement, à savoir que voyant les choses se préparer au hazard d'une bataille, & estant l'un des plus couards hommes du monde, il aimoit mieux se tenir un peu à l'escart qu'en approcher trop près. Il fut donques arresté qu'il s'en iroit au concile, y menant avec soy quelque reste de prélats avec un fretin de protonotaires; mais ce ne fut sans avoir fait plusieurs remonstrances aux habitans de Paris, desquels il obtint nouveaux subsides, sous deux conditions toutesfois, dont la première estoit qu'en brief on iroit assiéger Orléans, la seconde, qu'ayant obtenu nouvelles forces du pape, comme il promettoit, il feroit incontinent parachever le concile de Trente, afin que, par ce moyen, l'édic de janvier fust aussi terminé, auquel ceste clause estoit mise, qu'il tiendrait, par manière de provision, jusques à la détermination du futur concile. Le légat de Ferrare aussi, voyant les affaires de son maître bien assurées en France, se mit à son retour; mais advint le quatorzième dudit mois qu'environ cinquante chevaux sortis d'Orléans sous la charge de Dampierre, guidon de la compagnie de l'Amiral, le cuidans surprendre en personne en un village assés près du camp, surprirent son bagage, où il y avoit plusieurs mulets & chevaux de prix, avec hardes; pour le recouvrement desquels ayant envoyé un trompette à Orléans, il luy fut respondu par le prince « que ceux desquels le légat & son maître se disoient successeurs n'avoient prêché l'Evangile à cheval ni en tel équipage, ne leur appartenant aussi, ains à luy & aux gens de guerre, contraints de s'armer à pied & à cheval contre les tyrans pour la défense de la vraye religion & estat du royaume; luy offrant toutesfois la restitution de son bagage, pourveu qu'il retirast d'entre les mains de ses ennemis les deux cens mille escus que le pape, son maître, leur avoit prestés, pour luy faire la guerre, & révoquast les soldats italiens venus à leur service. »

Les bagages  
du cardinal de  
Ferrare.

Le prince  
approvisionne  
Orléans.

Au reste, le prince attendant son secours & se voyant mal muni de gros-

ses pièces, en fit fondre quelques unes, où il fut mal servi, tellement que de cinq pièces, à savoir, quatre canons & une coulevrine, deux canons se creverent à l'essay. Il distribua aussi les revenus des abbayes, prieurés & autres biens ecclésiastiques, estans à l'entour de la ville, à plusieurs de sa suite qui en avoient bon besoin; & pour dresser la munition de son camp, se faisoit aussi des bleds & vins de ceux de l'église romaine qui avoient esté chassés d'Orléans; comme, au contraire, le quinzième dudit mois, le parlement de Paris, contrevenant directement à la capitulation de Bourges & montrant par effect combien il se faisoit peu fier à tant de lettres de pardons & sauvegardes qu'on avoit ottroyées à plusieurs sous le nom du roy, déclara prise de corps contre tous ceux qui se feroient retirés de Bourges, Poitiers, Meaux, Rouan, Lyon, Orléans & autres villes, voire mesmes encores qu'ils eussent fait confession de soy au contraire, & généralement contre tous ceux qui estoient suspects de la religion, qu'ils eussent à vider de la ville de Paris, où ils n'avoient aucun feur accès, jusques à ce que le roy fust rendu paisible en toutes ses villes & pays.

Les rigueur  
du parlement  
de Paris

QUANT aux exploits de guerre advenus en ce mois à l'entour d'Orléans, ayant esté laissées garnisons es villes de Baugency, Chasteaudun, Bonneval, Pithiviers, Estampes, Chartres, Janville (1) & autres tels lieux, advint le seizième dudit mois, que le marquis d'Elbœuf (2) (l'un des frères du duc de Guyse), sorti de Baugency avec troupes de françois & de suysse, entra dans le bourg de Cléry, auquel le prince avoit assis une compagnie de gens de pied, dont il tua quelques uns, contraignant le reste de se retirer au cloistre, qui leur servit de retraite. Ces nouvelles venues à Orléans, le prince sortit incontinent avec grandes forces; mais arrivé à Cléry, trouva que les ennemis s'estoient desia retirés, lesquels toutesfois il fit poursuivre iusques dedans les portes de Baugency. Cela fut cause que toutes ces garni-

Faits de guerre  
autour d'Orléans

(1) Janville-au-Sel, à huit lieues S.-E. de Chartres.

(2) René de Lorraine, premier marquis d'Elbeuf, étoit le septième fils de Claude de Lorraine, duc de Guise. Il mourut en 1566.



1562.

Le camp de Cravan.

Les catholiques chassés d'Orléans.

Menaces de départ des troupes.

sons assemblées firent un petit camp d'environ quatre mille hommes de pied, tant Alemans, Suysse, que François, qui se vint asseoir au village de Cravan. Mais il y fut souvent visité, principalement par Mouy, qui en ramena des prisonniers à plusieurs fois; & finalement se rompit ce camp, prenant aussi la route de Normandie.

Au même temps étant venu aduertissement au prince qu'il avoit à se garder des boutefeux, commandement fut fait le vingtdeuxième du mois, que chacun eust à veiller sur sa maison jour & nuit, que flambeaux fussent mis par tous les lieux commodes, & que, sans exception, tous ceux de l'église romaine (horsmis les sexagénaires) eussent à vider d'Orléans dans vingt-quatre heures, sous peine d'être pris prisonniers de bonne guerre, ce qui n'en fit pas sortir beaucoup, ne s'y trouvant quasi personne qui n'aimât mieux faire semblant d'être de la religion que de souffrir quelque perte pour la messe.

Le jour suivant, le prince fit faire montres aux vingt-deux enseignes de gascons & dauphinois, mais parce qu'ils ne touchèrent deniers, ils commencèrent de se retirer d'Orléans à la file, alléguans non seulement l'aspreté de la peste, qui en tuoit encores grand nombre tous les iours, mais aussi que la guerre estoit en leur pays pour le fait de la religion, de sorte qu'un iour les reîtres de Bunau estans au Portereau & voulans empêcher de sortir une bande de soldats, il s'y esmeut un grand débat, auquel il en mourut de costé & d'autre devant qu'on les peust séparer; mais Grammont, leur coronnel, les ayant poursuivis iusques à quelques journées de là, en ramena quelques uns par prières & remonstrances. Le prince aussi les ayant tous assemblés, leur fit une si belle remonstrance & d'une si bonne grace (comme il estoit à la vérité bien disant & d'une contenance fort agréable), qu'il leur fit changer de volonté, tellement qu'ils luy promirent d'attendre patiemment l'issue de ceste guerre; & fut lors aussi par le commandement du prince assailli le chasteau de Lauqueret, à dix lieues d'Orléans, à cause d'un nommé la Brosse, qui l'avoit autresfois suivi, & s'y étant mis, exerçoit plusieurs brigandages sur ceux de l'une & de l'autre religion, lequel, après s'être

défendu quelques heures, y fut forcé & tué avec tous ses complices.

Le mois d'octobre suivant, plusieurs choses notables advindrent tant en Normandie qu'ailleurs, comme il est amplement déclaré es histoires particulières des provinces. Le prince de Melphe (1), naguères évesque de Troys, arriva un peu auparavant à Orléans, & d'autant qu'il y avoit eu opposition à son ministère, s'étant mis à exposer l'épître aux Ephésiens en forme de leçon, mit en avant une doctrine mal digérée touchant le baptême, qu'il disoit estre absolument & simplement nécessaire, comme vraie marque de l'élection éternelle, tellement que si quelqu'un mouroit sans baptême, il ne falloit douter de sa réprobation; lequel erreur, après qu'on le luy eut remontré en la compagnie de quarante-cinq ministres, il révoqua finalement, ayant esté convaincu par la parole de Dieu & par raisons très expresse, non toutesfois sans avoir longuement & apremment contesté au contraire, comme il estoit d'un esprit léger & ambitieux; & sembloit bien que la rétractation qu'il faisoit de son erreur procéda, non pas d'une droite conscience, mais d'un désir extrême qu'il avoit de s'insinuer par ce moyen en la bonne grace des ministres, pour estre receu en leur compagnie. Mais il luy fut respondu, quant à ce point, qu'il falloit que l'opposition formée contre luy en l'église de Troys fust préalablement vidée en un synode général & national qui estoit assigné à Lyon; aussi estoit-il par trop indigne en toutes sortes du saint ministère.

Six iours après, les mêmes ministres assemblés & enquis par le prince, s'il pourroit en bonne conscience appliquer les biens ecclésiastiques aux affaires de ceste guerre, respondirent, qu'attendu la nécessité, l'importance & utilité d'icelle, il les pouvoit bien mettre sous sa main, mais à condition qu'ils fussent employés à maintenir le service de Dieu & la liberté du roy & du royaume, & non pas distribués à certains particuliers estans à sa suite. Sinon avec grande & meure considération; & neantmoins qu'il devoit avoir esgard aux pauvres prestres & bénéfi-

(1) Jean Antoine Caraccioli. Voy. ci-dessus, page 47.

1562.

La doctrine de Caraccioli sur le baptême.

S'il est permis d'appliquer les biens ecclésiastiques aux frais de la guerre.

1562.

Un jeûne public.

La peste à Orléans.

Les ministres  
Le Plessis,  
Badius  
et Cosson.

ciens qui se trouveroient n'avoir esté séditieux, ni avoir porté les armes contre la religion. Telle fut la résolution prinse sur ceste matière; mais il s'en salut beaucoup que l'exécution s'en ensuivit de mesme la décision. En ceste mesme assemblée il fut advisé que le douziesme du mois on célébreroit un ieufne public, & le dixseptiesme, la Cène du Seigneur; l'un pour témoignage de ceux qui délibéroient se mettre aux champs bientoist à la suite du prince, l'autre pour s'humilier devant Dieu à bon escient, l'ire duquel sembloit journellement s'enflamber à l'encontre des églises, ayant fait prospérer grandement les ennemis d'iceles, & frappant la ville d'Orléans d'une peste si aspre & si longue; aussi estoit chose pitoyable à la vérité de veoir tant de pauvres personnes auxquelles l'ennemi n'avoit permis d'habiter seurement en leurs maisons, mourir ainsi à tas, au lieu qu'ils avoient choisi pour leur retraite, y estans mortes en peu de mois plus de dix mille personnes, dont il y avoit une partie de ceux de la religion qui avoient esté déchassés de Paris, Bloys, Tours, Gyen & plusieurs autres lieux; comme aussi moururent trois ministres, à favoir le Plessis (1), Badius (2) avec toute sa famille, sans en excepter un seul (3), & Cosson (4). Vray est que les villes adversaires avoient bien aussi leur part de ceste contagion, comme Paris, Bloys, Chartres & autres lieux infinis, tellement qu'il fut attesté au prince estant devant Paris au mois de décembre, que depuis le commencement de ceste guerre il estoit mort,

(1) Sans doute Jacques du Plessis, dont la veuve, Françoise Gabet, épousa en 1564, à Orléans, Joachim du Moulin (*Bull. de l'hist. du protest.*, VII, 171). Ce devait être un parent, peut-être un frère de Charles d'Albiac du Plessis, ministre à Angers, et qui avait été tué à la prise de cette ville le 5 mai 1562. Voy. ci-dessus, page 85.

(2) Conrad Badius, plus connu comme lettré et comme imprimeur que comme ministre. On lit cependant dans les registres du petit conseil de Genève, à la date du 23 mars 1562: « Conrad Badius, bourgeois, a requis luy octroyer congé pour se retirer à Orléans, où il est appelé pour servir au ministère de la parole de Dieu... » (*France protest.*, 2<sup>e</sup> édit., I, col. 680).

(3) Sauf cependant sa plus jeune enfant, Elisabeth, morte à Genève le 30 août 1566.

(4) Fondateur de l'église de Bellesme, à qui celle de Paris l'avait envoyé en 1561 (*France protest.*, IV, 69).

seulement dedans l'hôtel-Dieu de Paris, plus de quatre vingts mille personnes, comme si Dieu eust voulu menacer le royaume d'une totale ruine, frappant ainsi & sur les uns & sur les autres, comme aussi à la vérité plusieurs horribles confusions & desordemens y régnoient. Le ieufne donc & la Cène furent célébrés, dont s'ensuivit incontinent un très grand allègement, estant la maladie comme en un instant tellement diminuée, qu'au départ du prince, qui fut le septiesme de novembre, il n'y avoit quasi plus de malades en la ville, & qui plus est, jamais n'en fut mention en son camp. Mais il est à noter qu'un peu auparavant ces choses, il couroit par les mains des gentilshommes un certain livret rempli, non seulement d'iniures contre quelques ministres, mais aussi tout sarci d'erreurs très pernicieuses, tant contre la doctrine chrestienne que contre la discipline ecclésiastique. L'auteur de ce livre estoit un gentilhomme nommé Millaut (1), frère du sieur d'Alègre, homme fantastique s'il en fut onques, & particulièrement irrité contre un ministre qui avoit decouvert & déclaré à l'amiral (de la compagnie duquel il estoit un des principaux membres) la paillardise qu'il commettoit à Orléans en une certaine maison, en laquelle estant surpris un matin, il fut destitué de sa charge. Et combien qu'il fust affés notoire qu'il estoit l'auteur de ce livre, si est-ce qu'estant appelé au consistoire, & depuis devant le prince, il le défavoua, [ce] qui fut cause qu'on ne procéda plus avant contre sa personne, mais bien fut leue publiquement, après le presche & la célébration de la Cène, la condamnation du livre par tous les temples, comme elle avoit esté dressée en l'assemblée de tous les ministres, & telle que s'ensuit:

« Le consistoire ayant entendu que depuis quelque temps on a commencé, & à présent on continue de semer furtivement un livre escrit à la main, ne portant le nom de son auteur, auquel plusieurs erreurs sont contenus, tant contre la pureté de la doctrine, que de l'ordre & discipline que nostre Seigneur Jésus Christ a institués en son Eglise; après que ledit livre a esté veu

(1) Antoine d'Alègre, sieur de Millaut (*France protest.*, II, 453).

1562.

Un écrit manuscrit de  
sonnant: le  
sieur de  
Millaut.Il est con-  
damné par  
l'assemblée  
des ministres.

1562.

& examiné audit consistoire, plusieurs ministres de diverses églises de ce royaume, y estans appelés avec leur avis, & selon le commandement de Dieu fait à ceux qu'il a ordonnés pour la conduite de son Eglise, de couper chemin à toute mauvaise doctrine & réprimer tout babil prophane tendant à la subversion de nostre foy.

» LEDIT consistoire advertit toute l'Eglise & exhorte au nom de Dieu de se donner garde dudit livre, clandestinement divulgué, afin que les simples & ignorans ne soient imbus de fausses doctrines qui y sont contenues & notamment celles qui s'ensuivent :

qu'il fait de la foi.

» PREMIÈREMENT, en ce qu'il dit que la foy est la première cause de la liberté céleste, [ce] qui est une ancienne hérésie des Pélagiens, & de nostre temps renouvelée par les ennemis de l'élection gratuite que Dieu fait des siens, sans considérer aucune chose qui soit en eux, suivant ce qui est écrit aux Ephés. premier, 2 Tim., 1, & autres lieux.

Il condamne toute guerre.

» ITEM en ce que ledit livre condamne toute guerre à quelque fin qu'elle soit faite, suivant en cest endroit l'erreur des Anabaptistes, & confondant les commandemens de patience faits à toutes personnes pour leur regard privé & particulier, avec l'autorité publique du magistrat, contre ce que dit S. Paul, Rom. 13, que le magistrat est serviteur de Dieu pour faire iustice en ire de celui qui fait mal, & contre l'exemple de plusieurs roys fidèles, qui ont fait la guerre suivant le commandement de Dieu.

Il conteste l'autorité du magistrat en matière religieuse.

» ITEM en ce que, alléguant l'Evangile ne devoir estre avancé par les armes, il semble taxer covertement la présente guerre, & ceux qui ayans autorité légitime du magistrat, se font en ce temps armés pour la conservation de l'Eglise, errant pour ne discerner point le devoir des particuliers d'avec celui des princes & magistrats, & contrevenant manifestement aux exemples des anciens rois fidèles, & à ce qu'enseigne saint Paul, 1 Tim., 2, que le devoir des rois, princes & magistrats est de nous entretenir en paix & en piété; montrant par cela que le glaive leur est donné non seulement pour la conservation de la seconde table, mais principalement de

la première, qui concerne la gloire de Dieu & son service (1).

» ITEM en ce qu'il dit que l'ordre de l'Evangile ne doit estre donné par les armes, donnant ouverture à une licence desbordée, mère de tous maux, & contredisant à ce que saint Jean ordonnoit aux gendarmes, qu'ils fussent contents de leurs gages, ne faisant aucune iniure (2).

» ITEM en ce qui est dit audit livre, que le nom de terrible & de Dieu des armées n'appartient point à Dieu, tendant à la vieille hérésie de Marcion qui introduisoit une contrariété entre le vieil & le nouveau Testament, & contredisant clairement à ce que l'Apostre aux Hébreux allègue du Deut., 4<sup>e</sup> chap., que Dieu est un feu consumant, & à ce que dit le prophète Zacharie, chap. 8, prédisant la vocation des Gentils, qu'ils réclameroient le Seigneur des armées; & contrariant notamment à ce qui a esté allégué de l'autorité du magistrat, dont il faut conclure que Dieu autorise les guerres légitimes, conduit les armes & distribue les victoires, comme il a fait de tout temps, ce qui sert à déclarer & réfuter un autre erreur dudit livre, tenant que l'occision faite en guerre est un meurtre réprouvé de Dieu.

Il refuse à Dieu le nom de Dieu des armées.

» ITEM en ce qu'il dit la discipline ecclésiastique ne devoir avoir lieu, comme chose déroguant au magistrat, & que, pour excommunier, il ne faut avoir reiglement de discipline & notamment pour les nobles, contrevenant à l'ordre institué par nostre Seigneur Iésus Christ au 28<sup>e</sup> chap. de S. Matthieu, pratiqué par S. Paul, 1 Cor., 5, & renversant l'exemple de la primitive & ancienne Eglise, (Tertullien en son Apologie, chap. 39,) en laquelle il y a eu consistoire composé de ministres, diacres & anciens pour veiller sur les mœurs, & par admonition fraternelle redresser les pécheurs, ou, quand besoin est, retrancher les opiniâtres & rebelles à la parole de Dieu, par l'excommunication ordonnée de nostre Seigneur Iésus Christ, suivant ce que dit S. Paul, 1 Cor., 5, que le devoir de l'Eglise est de iuger de

Il abolit toute discipline ecclésiastique.

(1) Voy. ci-dessus, page 104, l'article 39 de la Confession de foi, dont la doctrine exprimée dans ce paragraphe n'est autre chose que la rigoureuse application.

(2) Luc, III, 14.

ceux qui sont dedans, parlant du jugement spirituel donné à icelle Eglise, Rom., 12, & des anciens qui n'ont charge d'annoncer la parole, ains seulement de veiller sur l'Eglise, 1 Tim., 5, & autres semblables, par lesquels il appert que la discipline ecclésiastique, auourd'huy restablie en son entier és Eglises réformées, a son fondement & son origine en la parole de Dieu; étant icelle discipline distincte de l'office du magistrat & n'usurpant rien de son autorité, attendu que le magistrat fait punition des méchans ou en leurs biens ou en leurs corps par le glaive corporel & visible qu'il a de Dieu, & la discipline ecclésiastique n'use que du glaive spirituel, à savoir, d'admonitions & répréhensions tirées de la parole de Dieu, ne punissant ne en corps ne en biens, mais tâchant d'amener les pécheurs à conversion & repentance, ou finalement déclarant par la parole de Dieu aux incorrigibles qu'ils sont retranchés de l'Eglise; & partant ladite discipline a son premier esgard à la repentance de celui qui a failli, au lieu que le magistrat regarde principalement à la qualité du délit & au dommage fait par icelui, afin, si besoin est, de punir le délinquant, ores qu'il eust repentance de son péché. En somme, le magistrat a pour but le repos public en ses punitions, & la discipline de l'Eglise tend principalement à la conversion & salut de ceux qui ont failli, & afin qu'icelle Eglise étant repurgée de tout scandale, tous profitent de plus en plus en la parole de Dieu.

» **FINALEMENT** est à reietter ledit livre, en ce qu'il tâche, par propos séditieux, d'inciter la noblesse contre l'ordre de l'Eglise institué de Dieu, & pour le rétablissement duquel ladite noblesse a travaillé & travaille encores, comme aussi nous les exhortons, au nom de Dieu, d'y persévérer.

» **TOUTES** lesquelles choses considérées, pesée l'importance de tels erreurs, s'ils n'estoient reiettés de bonne heure, & ensemble veu les calomnies, iniures & faux crimes imposés en général aux ministres de ce royaume, le consistoire & les ministres estrangers y étant appelés, n'ayans peu vérifier l'auteur d'un tel livre, ont exhorté toute l'Eglise & prié au nom de Dieu, premièrement, de s'abstenir de choses

si pernicieuses; davantage, déclarer audit consistoire si quelqu'un a connoissance de ceux qui ont fait ledit livre ou qui le divulguent clandestinement. Et au cas qu'il y en ait aucuns n'estans assés résolus des points qui ont esté traités, ils sont exhortés de s'adresser aux ministres de ceste église, pour en estre enseignés familièrement; & neantmoins attendu que nous sommes prests de communiquer à la sainte Cène, ledit consistoire, au nom & en l'autorité de nostre Seigneur Jésus Christ, enjoint à tous ceux qui se sentiront coupables ou d'avoir fait ou d'avoir publié & divulgué ledit livre, de s'abstenir de la sainte Cène iusques à ce qu'ils en ayent deschargé leurs consciences. »

**FINALEMENT** s'estans aperceus les ministres que plusieurs se rangeoient à la religion par dissimulation, ce qui pouvoit mettre la ville en quelque danger, outre la profanation des sacremens, résolurent, le XXII. dudit mois, de n'en plus recevoir sans très diligente inquisition, & notamment de fermer la porte iusques à un meilleur temps à tous ceux qui se seroient montrés séditieux.

**CEPENDANT** que tous les ministres travailloient ainsi de leur costé en leurs charges, les gens de guerre n'estoient endormis pour battre les chemins, esquelles faillies furent surpris le sieur de Selve, maistre des requestes, & Baptiste Sapin, conseiller de la cour de parlement de Paris, allans en Espagne pour y allumer le feu, qui furent amenés prisonniers à Orléans, & avec un nommé Jean de Troys, abbé de Gastine, en Touraine.

**PAREILLEMENT**, le sieur de Mongenet, avec petit nombre de gens, surprint Romorentin d'escalade, sans autre meurtre que d'un corps de garde & de trois prestres séditieux, mais il ne demeura image ni autel entier en la ville ni és villages circonvoisins, & ne furent aussi oubliés les calices ni la chasse de Chabry (1), tenue auparavant en très grande révérence par le commun peuple, & valant, comme on disoit, de quatre à cinq mille francs, que les soldats [ré]partirent entre eux, lesquels essayèrent puis après d'en faire autant en la ville de Sel-

(1) Chabris (Indre), à deux lieues de Romorantin.

Plus de p.  
dence dans  
l'admission de  
proscrits

Plus de p.  
sorties

Romorentin  
pris par  
escalade

L'auteur est  
suspendu  
de la sainte  
Cène.

1562.

les (1) en Berry, appartenant au maréchal de saint André, mais en vain, s'étaient trouvées leurs échelles trop courtes.

Marchenoir surpris.

DAVANTAGE, le XXV. dudit mois, la ville de Marchenoir (2), distante de dix lieues d'Orléans, fut aussi surprise à l'ouverture des portes, sans aucune résistance, par deux cens chevaux sortis d'Orléans le soir du jour précédent, lesquels y ayans séjourné trois iours & fait durant iceux plusieurs courses sur le grand chemin de Bloys & Vendosme, ayans entendu que la Brosse les venoit assiéger, se retirèrent à Orléans.

Le sieur de Cravant échoue devant la Ferté-Bernard.

UNE autre entreprise fut faite au même temps par le sieur de Cravant sur la ville de la Ferté Bernard, appartenant au duc de Guise; mais ses gens qu'il avoit habillés de livrée ayans trop parlementé à la porte, & par ce moyen estés découverts, furent contraints de se retirer, estans chassés à coups d'arquebuses dont fut blessé le capitaine des escossois qui en mourut quelques iours après, & pareillement un autre gentilhomme de leur bande; ce neantmoins, ils pillèrent les faubourgs & y tuèrent tous ceux qui se mirent en défense.

Brigandages en Beauce.

C'ESTOIT, d'autre part, une pitié des pillages qui se faisoient par certains brigands naguères intitulés capitaines, sortans de Paris & d'ailleurs pour piller les maisons des gentilhommes de la religion en Beauce & au Perche, comme furent celles de du Boulay, de Cherville, de Sauffeux (3), de Plateau, de la Coudraye, de Belleville, de la Chaletière, de la Chey & autres, & notamment celle de Longjumeau par un capitaine cordonnier de Paris, dont la dame fut très cruellement traitée, y étant tué un ieune homme, précepteur de ses enfans, combien que la sauvegarde du roy, sous confiance de laquelle le sieur du lieu s'estoit retiré d'Orléans, luy fust exhibée, & même fust attachée à la porte du chasteau.

Diète impériale de Francfort.

EN ce même temps estans venues les nouvelles de la journée impériale que l'empereur Ferdinand devoit tenir à Francfort le mois de novembre

suivant, pour le couronnement du roy de Boesme, son fils, pour lors roy des Romains, & que le Triumvirat avoit expédié le sieur de Rembouillet en Allemagne, après le sieur d'Oysel, qui n'y avoit rien peu faire pour empêcher le voyage de Andelot par tous moyens possibles; le prince y envoya d'autre costé Jacques Spifame (1), auparavant évêque de Nevers, & depuis ministre de la parole de Dieu, homme qui n'avoit faute d'esprit ni de langue, ni d'expérience, ayant esté président des enquestes au parlement de Paris, & depuis maître des requestes & chancelier de la royne mère, lequel se trouvant à la journée, présenta en premier lieu la confession de foy qui avoit esté dressée, & luy avoit esté commise pour la présenter au nom des Eglises, afin de fermer la bouche à ceux qui les chargeoient de blasphemes & d'hérésies, & qui se vouloient servir du différent survenu de longtemps en quelques points de la Cène, entre ceux de la confession d'Aufbourg & les autres églises, laquelle confession i'ay voulu insérer de mot à mot pour estre excellemment bien couchée :

1562.

Jacques Spifame y présente une confession de foi au nom des Eglises.

« SIRE, nous ne doutons point que depuis ces troubles qui ont esté esmeus au royaume de France à nostre grand regret, aucuns n'ayent tasché par tous moyens de rendre nostre cause odieuse à vostre Maiesté, & que vous aussi, très illustres princes, n'ayés ouy beaucoup de rapports sinistres pour vous animer contre nous. Mais nous avons tousiours espéré & espérons plus que jamais, qu'ayans trouvé audience à faire nos excuses, elles feront receues quand vous aurés simplement cognu la vérité du fait.

But de cette confession de foi.

» OR est-il ainsi que nous avons desjà par cy-devant publié beaucoup de déclarations, par lesquelles toute la chrestienté doit estre avertie de nostre innocence & intégrité, & que tant s'en faut que nous ayons prétendu d'effmouvoir quelque sédition contre

(1) Jacques Paul Spifame, sieur de Passy, après avoir résigné son évêché de Nevers et fait profession ouverte de protestantisme, s'était retiré à Genève en 1559. Il exerça successivement le ministère à Issoudun et à Chalon-sur-Saône, et mourut sur l'échafaud, à Genève, le 23 mars 1566, à l'instigation de la reine de Navarre, qui l'accusait de l'avoir calomniée (*France protest.*, IX, 309).

(1) Selles-sur-Cher (Loir-et-Cher).

(2) Marchenoir (Loir-et-Cher), à cinq lieues de Blois.

(3) Voy. ci-dessus, page 409.

1562.

le roy, nostre seul souverain prince & seigneur après Dieu, qu'au contraire nous exposons nos vies & nos biens en ceste guerre, pour maintenir la supériorité qui luy est due, & l'autorité de ses édits : comme de fait, sa Maiesté n'a point ne plus loyaux, ne obéissans & paisibles suiets que nous luy sommes, & voulons estre iusques à la fin. Parquoy, sans s'arrester à ces choses qui ont esté assés amplement déduites par cy-devant, il nous suffira de monstrier à présent quelle est la religion pour l'exercice de laquelle, advoué par les édits du roy nostre souverain seigneur, nous avons esté contraincts de nous défendre avec les armes. Car nous entendons que les malveillans qui n'ont autre matière de mesdire de nous, blasment fausement & à tort vers vostre sacrée Maiesté, Sire, & vers vos Excellences, très illustres princes, la religion que nous suivons, & vous font à croire plusieurs choses pour vous en dégouter, en sorte que si nous n'estions receus en nos défenses, nostre cause seroit du tout opprimée par telles calomnies.

Calomnies des  
adversaires.

» VRAY est que la Confession de foy des Eglises de France à laquelle nous adhérons, pouvoit aucunement remédier à ce mal ; car, puisqu'elle a esté deux fois solennellement présentée au roy nostre souverain seigneur, on peut là voir clairement quel est le sommaire de nostre foy. Et sans cela nous n'eussions pas tant attendu à nous purger des fausses détractions qui nous sont mises sus ; non pas que jamais la bouche des mesdisans puisse estre close ; mais d'autant que nostre devoir est de mettre peine & toute diligence à ce que nostre intégrité soit connue pour n'estre point en scandale, ains par plus forte raison que la pure simplicité de nostre foy soit connue, afin que les malins n'ayent la bouche ouverte pour blasphémer contre la vérité de l'Evangile. Parquoy nous avons avisé, Sire, d'adresser ce bref sommaire à vostre Maiesté & à vos Excellences, très illustres princes, afin que la foy que nous tenons soit testifiée par la signature de nos propres mains. Et, comme nous désirons d'estre en bonne réputation vers vostre Maiesté, Sire, pour la révérence que nous luy portons, & aussi envers vous, très illustres princes, nous supplions humble-

ment & prions que ceste confession ait accès pour estre ouye & entendue bénignement.

» EN premier lieu, nous protestons qu'en tous les articles qui ont esté décidés par les conciles anciens touchant l'essence infinie spirituelle de Dieu, & la distinction des trois personnes, & l'union des deux natures en nostre Seigneur Iésus Christ, nous recevons & accordons ce qui en a esté là résolu, comme estant tiré de l'Ecriture sainte, sur laquelle seule nostre foy doit estre fondée, comme il n'y a nul autre témoin propre & idoine pour nous résoudre quelle est la Maiesté de Dieu que luy-mesme.

» MAIS, comme nous tenons le vieil & le nouveau Testament pour la seule règle de nostre foy, aussi nous acceptons tout ce qui y est conforme, comme de croire qu'il y a trois personnes distinctes en la seule essence de Dieu, & que nostre Seigneur Iésus étant vray Dieu & vray homme, a tellement uni les deux natures en foy, qu'elles ne sont point confuses. Sur quoy nous détestons toutes les hérésies qui ont esté iadis condamnées, tant des Ariens, Sabelliens, Eunomiens & leurs semblables, que des Nestoriens & Eutychiens ; & ià à Dieu ne plaïse que foyons entachés de ces resveries, lesquelles ont troublé l'église catholique du temps qu'elle estoit en sa pureté.

» PARQUOY tous les différens que nous avons sont, sur quoy doit estre appuyée la fiance de nostre salut, comment nous devons invoquer Dieu, & quelle est la façon de le bien & deurement servir. Il y a puis après les dépendances ; à sçavoir quel est le vray estat de l'Eglise, l'office des prélats & pasteurs, la nature, vertu & usage des sacremens.

» POUR bien cognoistre en quoy consiste le vray salut des hommes, il faut sçavoir quel est leur estat & condition. Or, nous tenons ce que l'Ecriture enseigne, que tout le genre humain a tellement esté corrompu par la cheute d'Adam, que de nature nous sommes tous damnés & perdus, non pas seulement par la coulpe d'autrui, mais pour ce que, dès le ventre de la mère, nous sommes pécheurs, & que Dieu nous peut iustement condamner, encores qu'il n'y ait point d'acte apparent par lequel nous ayons déservi condamnation.

1562

Dieu, la Trinité.

La Bible sa règle de foy.

Péché et condamnation.

1562.

» DAVANTAGE nous tenons que le péché originel est une corruption espandue par nos sens & affections, en sorte que la droite intelligence & raison est pervertie en nous, & sommes comme pauvres aveugles en ténèbres, & la volonté est sujette à toutes mauvaises cupidités, pleine de rebellion & adonnée à mal. Bref que nous sommes povres captifs détenus sous la tyrannie du péché; non pas qu'en mal faisant nous ne soyons poussés par nostre volonté propre, tellement que nous ne saurions reietter ailleurs la faute de tous nos vices, mais pource qu'estans issus de la race maudite & perverse d'Adam, nous n'avons pas une seule goutte de vertu à bien faire, & toutes nos facultés sont vicieuses.

Miséricorde de Dieu.

» DE là nous concluons que la source & origine de nostre salut est la pure miséricorde de Dieu; car il ne se trouvera en nous aucune dignité dont il soit induit à nous aimer. Nous aussi estans mauvais arbres ne pouvons porter aucun bon fruit, & par ce moyen ne pouvons prévenir Dieu pour acquérir ou mériter grace envers luy; mais il nous regarde en pitié pour nous faire merci, & n'a autre occasion d'exercer sa miséricorde en nous que nos misères. Mesmes nous tenons que ceste bonté, laquelle il desploye envers nous, procède de ce qu'il nous a esleus devant la création du monde, ne cherchant point la cause de ce faire hors soy-mesme & son bon plaisir. Et voilà nostre premier fondement, que nous sommes agréables à Dieu, d'autant qu'il luy a pleu nous adopter pour ses enfans devant que nous fussons nais, & par ce moyen il nous a retirés par privilège singulier de la malédiction générale, en laquelle tous hommes sont plongés.

Le salut par la foi en Jésus-Christ.

» MAIS pource que le conseil de Dieu est incompréhensible, nous confessons que, pour obtenir salut, il nous faut venir au moyen que Dieu a ordonné; car nous ne sommes point du nombre des fantastiques, qui, sous ombre de la prédestination éternelle de Dieu, ne tiennent conte de parvenir par le droit chemin à la vie qui nous est promise; mais plustost nous tenons que pour estre advoués enfans de Dieu & en avoir droite certitude, il nous faut croire en Jésus Christ, d'autant que c'est en luy

seul qu'il nous faut chercher toute la matière de nostre salut.

» ET premièrement nous croyons que sa mort a esté le sacrifice unique & perpétuel pour nous réconcilier à Dieu, qu'en icelle nous avons pleine satisfaction de toutes nos offenses, par son sang nous sommes lavés de toutes nos ordures, & par ce moyen nous appuyons toute nostre fiance sur la rémission de nos péchés, qu'il nous a acquise, & non pas seulement pour une fois, mais pour tout le temps de nostre vie, pour laquelle raison aussi il est appelé nostre iustice. Et tant s'en faut que nous présumions de nos mérites, que nous confessons en toute humilité que si Dieu regarde ce qui est en nous, il ne trouvera qu'à nous condamner. Ainsi nous n'avons autre refuge pour estre assurez de sa grace que la pure miséricorde, entant qu'il nous reçoit au nom de son fils bien aimé.

1562.

La mort de Christ.

» Mais d'autant que nos péchés ne nous sont pardonnés pour nous donner licence de mal faire, mais plustost, comme il est dit au psaume, « *Dieu nous est propice, afin que nous soyons induits à le craindre & révéler* » (1), nous tenons aussi que la grace qui nous est apparue en Jésus Christ se doit rapporter à la fin que dit S. Paul, c'est que, « *renonçant à toute impiété & désir de ce monde, nous cheminions en sainteté de vie, aspirans à l'espérance du royaume des cieux* » (2). Parquoy le sang de Jésus Christ n'est point nostre lavement afin de nous faire croupir en nos souilleures, mais plustost pour nous attirer à vraye pureté. En somme, estans enfans de Dieu, il faut que nous soyons régénérés par son Esprit. Et voilà pourquoy il est dit que « *notre seigneur Jésus est venu pour détruire le royaume du diable* » (3), qui est le royaume d'iniquité, d'autant qu'il ne nous est pas seulement donné pour médiateur, afin de nous faire obtenir pardon de nos péchés, mais aussi nous dédier au service de Dieu, nous retirant des pollutions de ce monde. Ainsi nous ne pouvons estre chrestiens, que nous ne soyons nouvelles créatures « *formées à bonnes œuvres, lesquelles Dieu a pré-*

Pardon et sainteté.

(1) Ps. CXXX, 4.

(2) Tite, II, 12.

(3) 1 Jean, III, 8.

1562.

*parées afin que nous cheminions en icelles* (1), » voire pour ce que de nous-mêmes nous n'y ferions pas disposés, mais « *que le vouloir & exécution nous sont donnés de Dieu* (2), » & toute nostre suffisance est de luy, & pour ceste cause nostre Seigneur Jésus a receu toute plénitude de graces, afin que nous puissions de luy. Ainsi nous ne présumons de nostre franc arbitre ni de toute nostre vertu & faculté, mais plustost confessons que nos bonnes œuvres ne sont que purs dons de Dieu.

De la foi.

» OR nous entendons que nous sommes faits participans de tous ses biens par le moyen de la foy; car c'est elle qui nous fait communiquer à Jésus Christ, afin qu'il habite en nous, que nous soyons entés en luy comme en nostre racine, que nous soyons membres de son corps, que nous vivions en luy, & luy en nous, & que nous le possédions avec tous ses biens. Et afin qu'il ne soit trouvé estrange que nous attribuons telle vertu à la foy, nous ne la prenons pas pour une opinion volage, mais pour une certitude que nous avons des promesses de Dieu, ausquelles tous ces biens sont contenus; afin d'embrasser nostre Seigneur Jésus comme le gage de tout nostre salut, & appliquer à nostre usage ce qu'il a receu de Dieu son Père pour nous départir, & mesmes nous cognoissons que nous ne la pouvons avoir si elle ne nous est donnée d'en haut, & comme l'Ecriture le témoigne, quand nous sommes illuminés par le saint Esprit pour comprendre ce qui est par dessus tout sens humain, & qu'il seelle en nos cœurs ce qu'il nous faut croire. Or, combien qu'estant appelés à faire bonnes œuvres nous produisons les fruits de nostre vocation, comme il est dit que nous sommes rachetés « *afin de servir à Dieu en sainteté & iustice* (3), » toutesfois nous sommes toujours enveloppés de beaucoup d'infirmités, pendant que nous vivons en ce monde. Qui plus est, toutes nos pensées & affections sont tellement entachées de vices, qu'il ne sauroit procéder de nous quelque œuvre digne d'estre acceptée de Dieu. Ainsi tant s'en faut

qu'en nous efforçant à bien faire nous puissions rien mériter, que nous serons toujours redevables; car Dieu trouvera à bon droit à redire en tout ce que nous ferons, & il ne promet loyer sinon à ceux qui ont accompli sa loy, dont nous sommes bien loin.

» Voici doncques comment nous cognoissons que tous mérites sont abatus: c'est que, non seulement nous défaillons en l'accomplissement parfait de la loy, mais aussi qu'en chacun acte il y a quelque mauvaise tache & vicieuse. Nous savons bien qu'on a enseigné communément de réparer les fautes qu'on aura commises par satisfactions; mais pource que l'Ecriture nous enseigne que nostre Seigneur Jésus Christ a satisfait pour nous, nous ne pouvons pas nous reposer ailleurs qu'au sacrifice de sa mort, par lequel l'ire de Dieu est apaisée, laquelle nulles créatures ne sauroient tenir. Et c'est pourquoy nous tenons que nous sommes iustificés par la seule foy, d'autant qu'il nous faut emprunter d'ailleurs, à savoir, de nostre Seigneur Jésus Christ, la iustice qui nous défaut, & non pas en partie, mais du tout.

» C'EST ce qui nous donne la hardiesse d'invoquer Dieu; car sans cela nous n'y aurions nul accès, selon que l'Ecriture enseigne (1), que nous ne serions iamais exaucés en inquiétude ou en trouble. Et pourtant nous tenons que c'est nostre souverain bien & repos que d'estre asseurés de la rémission des péchés par la foy que nous avons en Jésus Christ, veu que c'est la clef qui nous ouvre la porte pour venir à Dieu. Or, il est dit que « *quiconque invoquera le nom de Dieu sera sauvé* (2). » Cependant, selon que l'Ecriture nous enseigne, nous adressons nos prières à Dieu au nom de nostre Seigneur Jésus Christ, lequel s'est fait nostre advocat, pour ce que sans luy nous ne serions pas dignes d'avoir accès. Et ce que nous ne prions pas les saints & les saintes à la façon commune ne nous doit pas estre imputé à vice; car, puisqu'en tous nos actes il nous est commandé d'avoir nostre conscience résolue, nous ne saurions garder trop grande sobriété en oraison. Nous suivons aussi la reigle qui nous est donnée que,

Point de mérite devant Dieu.

Invoquer Dieu seul.

(1) Ephés., II, 10.

(2) Philip., II, 13.

(3) 1 Thess., I, 9.

(1) Ephés., II, 18.

(2) Rom., X, 13.



1562.

fans l'avoir cognu, & que sa parole nous est preschée pour avoir tesmoignage de sa volonté, nous ne le pouvons invoquer. Or toute l'Ecriture nous renvoye à luy seul pour le prier. Qui plus est, il estime nos oraisons le principal & souverain sacrifice par lequel nous faisons hommage à sa Maïesté, selon qu'il le proteste au psaume cinquantième (1); & ainsi d'adresser nos prières aux créatures, & vaguer çà & là, il ne nous est pas licite de peur que nous ne soyons coupables de sacrilège.

Christ seul  
tercesseur.

» DE chercher autres patrons ou advocats que nostre Seigneur Iésus Christ, nous n'estimons pas qu'il soit en nostre choix ou liberté. Vray est que nous devons prier les uns pour les autres pendant que nous conversons icy-bas; mais de recourir aux trespasés, puisque l'Ecriture ne le monstre point, nous ne le voulons attenter, de peur d'estre coupables de présomption. Mesmes les abus si énormes qui ont eu la vogue & [l']ont encores nous advertissent de nous contenir en telle simplicité comme en des bornes que Dieu a mises pour réprimer toutes curiosités & audace; car il s'est forgé beaucoup de prières pleines de blasphemes horribles, comme de requérir la vierge Marie qu'elle commande à son Fils, & exerce empire par dessus luy, de la nommer le port de salut, vie & espérance de ceux qui se confient en elle.

as de prière  
sur les morts.

» CE que, nous ne prions point pour les trespasés, non seulement ne dépend point de ceste raison, mais aussi pour ce que cela tire plus longue queue, c'est qu'on a présupposé qu'il y a un purgatoire où les ames sont punies pour les fautes qu'elles ont commises. Or, par ce moyen, la rédemption faite par Iésus Christ ne seroit point plénière, & seroit autant dérogué à la mort qu'il a soufferte, comme s'il ne nous avoit acquittés qu'à demi; ce qui ne peut se dire sans blasphème. • Ainsi croyans que le povre monde a esté abusé en cest endroit, nous ne voulons rien imaginer contre les principes de nostre foy chrestienne; & mesmes il nous suffit de nous tenir à la pure doctrine de l'Ecriture sainte, laquelle ne fait nulle mention de tout cela. Quoi qu'il en soit, nous tenons

que c'est une superstition controuvée en la fantasie des hommes; & outre ce qu'il ne nous est pas permis de prier Dieu à l'aventure, nous ne voulons pas estre si outrecuidés d'usurper l'office de nostre Seigneur Iésus Christ, qui nous a pleinement acquittés de toutes nos offenses.

» LE second point principal, auquel nous sommes différens d'avec la coustume & opinion receue par le monde, c'est de la façon de servir Dieu. Or, de nostre costé, suivant ce qu'il prononce, « *qu'obéissance vaut mieux que tous sacrifices* » (1), & que partout il enjoint d'escouter ce qu'il commande, si on luy veut rendre un service bien reiglé & qu'il approuve, nous tenons que ce n'est point à nous d'inventer ce que bon nous semble, ou de suivre ce qui aura creu au cerveau des hommes, mais de nous tenir simplement à la pureté de l'Ecriture. Parquoy nous croyons que tout ce qui n'en est point tiré, mais a esté commandé par l'autorité des hommes, ne doit point estre tenu pour service de Dieu. Et en ceci, nous avons deux articles comme pour maximes: l'un est que les hommes ne peuvent obliger la conscience sur peine de péché mortel, car ce n'est pas en vain que Dieu veut estre tenu pour seul législateur, disant que c'est à luy de condamner & absoudre; comme aussi il ne réitère point en vain tant de fois qu'on n'adiouste point à ses ordonnances; ce qui ne se peut faire à la vérité, sans le taxer de n'avoir point cognu tout ce qui estoit utile, mais avoir oublié cecy ou cela par inadvertance. Le second est que, quand nous cuidons servir Dieu à nostre dévotion, il réprouve tout cela comme un meslinge de corruption; & voilà pourquoy il crie par son prophète Isaïe (2), qu'on a perverti toute vraye religion en gardant les commandemens des hommes. Et nostre Seigneur Iésus conferme le mesme, que c'est en vain qu'on veut honorer Dieu par traditions humaines. C'est doncques bien raison que la supériorité spirituelle sur nos ames luy demeure inviolable; & c'est pour le moins que sa volonté soit une bride pour dominer sur toutes nos dévotions.

1562.

Le service de  
Dieu.Que les hom-  
mes ne peuvent  
obliger la  
conscience.

(1) Ps. L, 14.

(1) 1 Sam, XV, 22.

(2) Esaïe, XXIX, 17.

1562.  
Des abus dans  
l'Eglise.

» Nous avons en cest endroit des advertissemens si notables par l'expérience commune, que nous sommes tant plus confirmés à ne point passer les bornes de l'Ecriture. Car depuis qu'on a commencé à faire des loix pour reigler le service de Dieu & assuiettir les consciences, il n'y a eu ni fin ni mesure ; & , d'autre part, Dieu a puni une telle témérité , aveuglant les hommes de telles resveries que c'est une horreur. Quand on regardera de près quelles sont les traditions humaines, on y trouvera un abyfme, car le nombre en est infini. Cependant il y a des abus si lourds & énormes que c'est merveilles qu'on ait esté si stupides, sinon d'autant que Dieu a exercé la vengeance qu'il prononce contre son peuple par le prophète Isaïe (1), d'aveugler & abrutir les sages qui le veulent honorer en observant les commandemens humains. Depuis qu'on s'est destourné de la pure & sainte obéissance de Dieu, on a cuidé que la bonne intention suffisoit pour approuver tout, [ce] qui a esté pour ouvrir la porte à toutes superstitions : ç'a esté l'origine d'adorer les images, d'acheter des messes, remplir les temples de beaucoup de pompes & parades, courir en pèlerinages, faire des vœus chacun à sa poste. Mais c'est un abyfme si profond, que ce nous est bien assés d'en avoir touché quelques exemples. Tant y a que, s'il estoit permis d'honorer Dieu par inventions humaines, qu'il n'y auroit ne fermeté ne certitude, ne fond, ne rive en la religion ; mais que tout iroit pessellement, & la chrestienté ne différeroit en rien d'avec les idolatries des payens. Il y a aussi l'autre mal que nous avons allégué, à savoir, la tyrannie par laquelle les povres ames sont opprimées ; comme quand on commande de confesser une fois l'an ses péchés à un prestre, c'est pour mettre tout le monde en désespoir ; car si un homme ne peut venir à conte de ses fautes depuis le soir iusques au matin, qui est-ce qui les pourra toutes ramasser iusques au bout de l'an ? & toutesfois le décret prononce qu'on ne peut autrement obtenir pardon : cela est fermer la porte de paradis à tout le monde. Mais encores, quand l'observation des loix humaines ne seroit

La tyrannie  
de la confession.

point impossible, il y a toujours sacrilège d'usurper sur la iurisdiction de Dieu, comme de dire que les péchés ne seroient iamais pardonnés, si on ne les confesse en l'aureille d'un prestre.

» Or c'est apposer une condition à la promesse de Dieu, comme pour la rendre fausse ou vaine. Autant en est-il de la défense de manger chair en certains iours sur peine de péché mortel.

» Nous confessons bien que ieune & abstinence est vertu louable ; mais telle différence est pour retrancher une partie de l'autorité de Dieu. La défense du mariage, tant aux prestres qu'aux moines & nonnains, comprend en soy les deux vices, car il n'appartenoit point aux créatures mortelles de prohiber ce que Dieu a permis ; puis de contraindre ceux qui n'ont point le don de continence à s'abstenir du remède, c'est comme les fourrer en un abyfme. Et de fait, on voit les fruits qui en sont advenus, & n'est là besoin de dire ce que nous avons honte de penser.

» Cependant nous n'entendons point d'anéantir l'autorité de l'Eglise, ni des prélats & pasteurs, auxquels la superintendence est donnée pour la gouverner. Nous confessons donques que les évesques & pasteurs doivent estre ouys en révérence, en tant qu'ils font leur office d'annoncer la parole de Dieu ; & outre cela, que toutes églises, & chacune pour soy, ont puissance de faire loix & statuts pour la police commune, comme il faut que tout se conduise par ordre & avec honnesteté, & qu'on doit obéir à tels statuts, moyennant qu'ils n'astreignent point les consciences & qu'on n'y establis point de superstition ; & tenons pour fantastiques & mutins ceux qui ne s'y voudroient point conformer. Mais nous ne dissimulons point qu'il faut discerner les vrais pasteurs & légitimes d'avec ceux qui n'en ont qu'un titre frivole.

» Car, de fait, l'abus est par trop notoire, que ceux qui se nomment prélats & veulent estre recognus pour tels ne font aucun semblant de s'acquitter de leur devoir. Mais le pis est de ce que, sous ombre de leur estat & dignité, ils mènent les povres ames à perdition, les destournans de la vérité de Dieu à leurs

1562.

Du ielx

L'autorité  
l'Eglise.

(1) Esaïe, XLIV, 25.

1562.

menfonges. Et ainſi encores qu'au reſte ils fuſſent à tolérer quand ils nous veulent abreuver de fauſſes doctrines & erreurs, nous avons à pratiquer la reſponſe de ſainct Pierre, « *qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* (1). » Au reſte, nous tenons que le primat que le pape ſ'attribue eſt une uſurpation par trop énorme; car encores qu'on accorde qu'il eſt expédient d'avoir quelque chef en l'Egliſe (ce qui toutesfois eſt pleinement répugnant à la parole de Dieu), tant y a que c'eſt une abſurdité trop lourde, que celui qui doit eſtre chef ſur les évêſques ne ſoit point évêſque luy-meſme. Et quand on eſpluchera tout ce qu'ils diſent de leur hiérarchie, on trouvera qu'il n'y a nulle conformité à ce que noſtre Seigneur Jeſus & ſes apoſtres nous ont laïſſé; pluſtoſt que c'eſt une corruption pour renverſer le droit régime de l'Egliſe. Nous ne touchons point à toutes les diſſolutions & ſcandales qui ne ſont que par trop notoires; mais nous diſons que tous chreſtiens, pour n'eſtre point rebelles à Dieu, doivent reietter ce qu'ils cognoiſſent eſtre contraire à la pureté de ſon ſervice. Car, quand il eſt queſtion de la juridiſtion ſpirituelle, laquelle Dieu ſe réſerve, il n'y a nulle ſupériorité humaine qui ne doive eſtre abatue. Les loix des princes terriens, quelques grièves & dures qu'elles ſoient, meſmes qu'on les ſentit iniques, ont neantmoins leur vigueur, tellement qu'il n'eſt point licite de les meſpriſer; car les biens & les corps de ce monde ne ſont point ſi précieux que l'autorité que Dieu a donnée aux roys, princes & ſupérieurs ne doive eſtre préférée. Mais il y a bien diverſe raiſon d'aſſuettir nos ames à toutes loix tyranniques ou eſtranges & baſtardes, qui ſont pour nous deſtourner de la ſuietion de Dieu.

» CEPENDANT nous confeſſons que ce n'eſt pas aux perſonnes privées de corriger tels abus pour les oſter du tout, mais qu'il ſuſſit que tous chreſtiens ſ'en exemptent, ſe conſervans impollus & entiers au ſervice de Dieu.

» QUANT à tous pasteurs qui ſ'acquittent fidèlement en leur office, nous tenons qu'ils doivent eſtre receus com-

me repréſentans la perſonne de celui qui les a ordonnés, & que tous chreſtiens ſe doivent ranger à l'ordre commun des fidèles pour ouïr la doctrine de ſalut, faire confeſſion de leur foy, ſe tenir en l'union de l'Egliſe, recevoir paſſiblement cenſures & corrections, & tenir la main à empêſcher qu'il ne ſ'élève nulle ſecte ne tumulte. Ainſi nous réputons pour ſchiſmatiques tous ceux qui eſmeuvent trouble & conſuſion, tendans à fin de diſſiper l'Egliſe, laquelle ne ſe peut garder en ſon eſtat qu'eſtant gouvernée par ſes pasteurs, puisqu'il a pleu à Dieu ainſi, & qu'il commande à tous, depuis le plus grand juſqu'au plus petit, de ſe conformer à telle humilité, en forte que tous ceux qui ſe ſéparent & retranchent de leur bon gré de la compagnie des fidèles ſe banniſſent auſſi du royaume des cieux. Mais auſſi que ceux qui veulent eſtre eſcoutés au nom de Jeſus Chriſt, adviſent bien de porter la doctrine qui leur eſt commiſe.

» IL reſte à déclarer quelle eſt noſtre foy touchant les ſacrements : c'eſt que nous les tenons, tant pour teſmoignages de la grace de Dieu, afin de la ratifier en nous, que pour ſignes extérieurs, par leſquels nous proteſtons de noſtre chreſtienté devant les hommes. Vray eſt que la parole de Dieu nous devroit bien ſuffire pour nous aſſeurer de noſtre ſalut; mais puisque Dieu a voulu, à cauſe de noſtre rudeſſe & fragilité, adiouſter telles aydes, c'eſt bien raiſon que nous les acceptions pour les appliquer à noſtre profit. Ainſi les ſacrements ſont comme ſignatures pour ſceller la grace de Dieu en nos cœurs & la rendre plus authentique; pour laquelle raiſon ils peuvent eſtre nommés doctrine viſible. Or, nous croyons que tout ce qui eſt là figuré & démontré ſ'accomplit en nous; car ce ne ſont point figures vaines ou fruſtratoires, puisque Dieu, qui eſt la vérité infaillible, nous les donne pour confirmation de noſtre foy. Davantage nous croyons, quelque indignité qu'il y ait aux miniſtres, que le ſacrement ne laiſſe point d'eſtre bon & valable, car la vertu de Dieu ne change & ne varie point pour la malice des hommes, comme ce n'eſt point à eux de donner vertu ou effect à ce que Dieu a inſtitué. Ainſi nous croyons que les ſacrements, combien

1562.

Les sacrements.

la primauté du pape.

c l'office des pasteurs.

(1) Actes, V, 29.

1562.

qu'ils soient administrés par gens méchans & indignes, retiennent toujours leur nature pour apporter & communiquer vraiment à ceux qui les reçoivent ce qui est là signifié. Toutesfois nous disons qu'ils ne sont utiles sinon là où Dieu les fait valoir, & y desploye la vertu de son Esprit, comme par ses organes. Ainsi il faut que l'Esprit de Dieu y besongne pour nous en faire sentir l'efficace à nostre salut.

Que l'usage en est nécessaire.

» Nous confessons aussi que l'usage en est nécessaire, & que tous ceux qui n'en tiennent conte se déclarent contempteurs de la grace de Dieu & sont aveuglés d'un orgueil diabolique, ne cognoissans point leur infirmité, laquelle Dieu a voulu supporter par un tel moyen & remède. Davantage, puisque Dieu a mis les sacremens comme un dépôt en son Eglise, nous croyons que chacun n'en doit pas user à part, mais que l'usage en doit estre commun en l'assemblée des fidèles, & qu'ils doivent estre administrés par les pasteurs auxquels la charge & dispensation en est commise.

» DE ceci nous recueillons qu'il n'appartient qu'à Dieu seul d'ordonner les sacremens, veu qu'il n'y a que luy qui puisse estre tefmoin de sa volonté, sceler ses promesses & représenter ses dons spirituels, & faire que les élémens terrestres nous soient comme arrhes de nostre salut. Et ainsi les cérémonies qui ont esté introduites par les hommes ne peuvent & ne doivent estre tenues pour sacremens; & de leur attribuer ce titre & qualité, ce n'est que fallace. Parquoy nous confessons que le nombre de sept sacremens qui est communément approuvé, n'est point receu de nous, veu qu'il n'a aucune approbation de la parole de Dieu.

Le nombre de sept sacremens rejeté.

Des sacremens.

» CEPENDANT, combien que nous n'avouons pas le mariage estre sacrement, ce n'est point pour le mépriser, comme aussi nous n'entendons pas d'amoinrir la dignité des sacremens temporels, qui ont servi du temps des miracles, combien que nous disions que l'usage n'en dure plus, comme l'onction des malades. Quoy qu'il en soit, c'est bien raifon que les mystères qui sont procédés de Dieu soient discernés d'avec ce qui a esté introduit par les hommes.

» POURCE qu'il y a deux sacremens

ordinaires pour l'usage commun de toute l'Eglise, à savoir, le baptême & la sainte Cène, nous ferons briefve confession de nostre foy quant à l'un & à l'autre. Nous tenons donc que le baptême nous estant lavement spirituel & signe de nostre régénération, nous sert de tesmoignage que Dieu nous introduit en son Eglise, pour nous tenir comme ses enfans & héritiers; & ainsi que nous le devons appliquer tout le temps de nostre vie, pour nous conformer aux promesses qui nous sont données tant de la rémission de nos péchés que de la conduite & assistance du saint Esprit. Et pource que ces deux graces qui nous y sont signifiées nous sont données en Iésus Christ, & ne se peuvent trouver ailleurs, nous croyons que, pour iour du fruit de nostre baptême, il le nous faut là rapporter comme à sa droite fin, c'est que nous sommes lavés par l'effusion du sang de Iésus Christ, & en vertu de sa mort & résurrection nous mourons en nous-mêmes, & résuscitons en nouveauté de vie; & pour ce que Iésus Christ en est la substance, l'Ecriture dit que nous sommes proprement baptisés en son nom (1). Davantage nous croyons, puisque le baptême est comme un trésor que Dieu a mis en son Eglise, que tous les membres d'icelle y doivent participer. Or nous ne doutons point que les petis enfans n'ayent des chrétiens ne soient de ce nombre, puisque Dieu les a adoptés ainsi qu'il le déclare, tellement que ce seroit les frauder de leur droit, si on les excluait du signe qui n'est que pour ratifier le contenu de la promesse: ioint aussi que les petis enfans ne doivent non plus estre aujourdhuy privés du sacrement du salut, que les enfans des Juifs l'ont esté anciennement, veu que la déclaration en doit estre plus ample & liquide que sous la loy. Parquoy nous réprouvons tous fantasques qui ne veulent point souffrir que les petis enfans soient baptisés.

» POUR bien déclarer ce que nous croyons de la Cène, nous sommes contraints de remonstrer quelle diversité il y a d'icelle avec la messe. Car nous ne pouvons dissimuler qu'il n'y a rien de commun entre les deux ou

1562.

Le baptême

La sainte Cène est de communion avec la mort

(1) Gal., III, 27.

1562.

conforme, ni même qui en approche. Nous n'ignorons point que cette confession est odieuse à beaucoup de gens, selon que la messe est en grande révérence & estime; & de fait, nous n'y avons pas eu moindre dévotion que les autres, jusques à ce que les abus nous en ont été remontrés; mais nous espérons, quand nos raisons auront été patiemment ouïes & entendues, qu'on ne trouvera rien étrange en ce que nous en tenons. Il est vrai que le mot de sacrifice a été attribué à la Cène dès de longtemps; mais il s'en faut beaucoup que les anciens docteurs l'aient pris comme on a fait depuis, à savoir, que ce soit une oblation méritoire pour obtenir pardon & grace tant aux vivans qu'aux trépassés. Or, combien qu'il y ait aujourd'hui des moyenniers qui, pour colorer l'erreur général qui a régné par le monde, font semblant de recevoir la doctrine des anciens docteurs, toutesfois l'usage & la pratique démontrent que ce sont choses toutes contraires, ou pour le moins esloignées comme le ciel & la terre. Il est assez notoire qu'en l'Eglise ancienne il n'y a eu nulles messes privées, nulles fondations, mais qu'on usoit du sacrement pour y communiquer. Or aujourd'hui on achète les messes comme satisfactions pour s'acquitter envers Dieu, & chacun en a à part à sa volonté: telle marchandise ne peut avoir couverture de l'usage ancien de l'Eglise. Il y a encores un autre profanation, c'est qu'au lieu que la sainte Cène ne doit porter que le nom de Jésus Christ, on forge des messes à plaisir, de saint Christophle, sainte Barbe, & de toute la kyrielle, comme on dit; lesquelles façons n'accordent non plus avec la nature du sacrement que le feu avec l'eau.

stitution de  
sus-Christ.

» Au reste, combien que nous honorons l'ancienneté, & ne rejettons pas volontiers ce qui a été approuvé des saints pères, toutesfois c'est bien raison, ce nous semble, que l'institution de notre Seigneur Jésus Christ soit préférée à tout ce que les hommes ont mis en avant, & mêmes il faut que toute autorité humaine cesse, quand il est question d'obéir à celui auquel seul toute maîtrise a été donnée. Notre Seigneur Jésus Christ est auteur de la Cène, & non autre: ce qu'il en a donc ordonné doit être

tenu pour règle inviolable pour l'observer sans contredit. Or il a distribué le pain & le vin en disant: « *Prenez, mangez, buvez, voici mon corps & mon sang*; » ainsi d'offrir au lieu de recevoir, c'est contrevenir à l'ordonnance du Fils de Dieu. Quelques excuses qu'on prétende en introduisant une espèce de sacrifice, on a transfiguré le sacrement & converti en une forme toute diverse. Voilà pourquoi nous ne pouvons recevoir qu'on use d'aucune façon de sacrifier au lieu de la Cène; car il ne nous est point licite de nous détourner de ce que notre Seigneur Jésus Christ nous a commandé, veu que le Père céleste a publié son arrest qu'on l'écoute. Et de fait, saint Paul voulant réformer quelques abus qui estoient déjà survenus en l'Eglise de Corinthe, ramène là les fidèles d'observer ce qu'ils ont reçu de notre Seigneur Jésus Christ (1), dont on voit qu'il n'y a nulle fermeté en tout le reste.

» Nous tenons donc, puisque l'Escriture enseigne que notre Seigneur Jésus, par un seul sacrifice, nous a acquis rédemption perpétuelle, & que ce n'a été que pour un coup qu'il a offert son corps pour le prix & satisfaction de nos péchés, qu'il n'est point licite de réitérer tel sacrifice, & puisque le Père, en l'ordonnant seul & perpétuel sacrificateur selon l'ordre de Melchisedech, a confirmé cela par serment solennel (2), nous tenons aussi que c'est un blasphème desrogeant à sa dignité qu'autres présumement de l'offrir. Davantage nous croyons que c'est un abus & corruption insupportable d'avoir des messes auxquelles on ne communique point, veu que la Cène n'est autre chose qu'un sacrement par lequel tous chrétiens participent ensemble au corps & au sang de Jésus Christ. Nous réprouvons aussi l'autre abus qui est commun par tout le monde, que le peuple ne communique qu'à la moitié de la Cène, & qu'il n'y ait qu'un seul prestre qui reçoive le sacrement entier; car, notamment il est dit: « *Beuvez tous de ce calice* (3). » Et ce que Dieu a conjoinct, il n'est pas licite à l'homme de le séparer: mêmes l'usage de l'Eglise an-

1562.

Un seul sacrifice.

(1) 1 Cor., XI, 23.

(2) Hébr., VI, 13.

(3) Matth., XXVI, 27.

1562.

cienne a esté conforme à l'institution de nostre Seigneur Iésus Christ, & ceste séparation d'oster le calice au peuple a esté nouvellement controuvé. Nous ne pouvons aussi consentir à un autre abus, qui est de célébrer le mystère en langage incognu; car nostre Seigneur Iésus a voulu estre entendu de ses disciples en disant : « *Prenez, mangez, voici mon corps, &c.,* » & ces paroles s'adressent à l'Eglise. Parquoy c'est une moquerie du sacrement, quand le prestre murmure sur le pain & sur le calice, & qu'il n'y a nulle intelligence de ce qui s'y fait.

De l'usage de  
la Cène.

» QUANT à la Cène de nostre Seigneur, nous avons à dire en premier lieu à quelle fin elle nous a été instituée; car par là il appert quel en est l'usage, & quel fruit nous en revient. Le but donc auquel elle doit estre rapportée est de continuer en nous la grace que nous avons reçue au baptême; car, comme par le baptême Dieu nous régénère pour estre ses enfans, & par telle naissance spirituelle nous introduit en son Eglise pour nous tenir comme ses domestiques, aussi en la Cène il nous déclare qu'il ne nous veut point laisser despourveus, mais plustost nous entretenir en la vie céleste iusques à ce que nous soyons parvenus à la perfection d'icelle. Or, d'autant qu'il n'y a point autre nourriture de nos ames que Iésus Christ, c'est en luy seul qu'il nous faut chercher la vie. Mais à cause de nostre infirmité & rudesse, la Cène nous est un signe visible & extérieur pour nous testifier qu'en participant au corps & au sang de Iésus Christ, nous vivons spirituellement en luy; car, comme il ne se présente pas vuide à nous, aussi nous le recevons avec tous ses biens & dons, tellement qu'en le possédant nous avons en luy tout ce qui appartient à nostre salut.

Signe, non  
figure.

» OR, en disant que la Cène nous est un signe, nous n'entendons point que ce soit une simple figure, ou remembrance, mais confessons que vraiment ce qui nous est là signifié, y est quant & quant accompli par effect. Car, puisque Dieu est la vérité infailible, il est certain qu'il ne nous veut point amuser à quelque vaine apparence, mais que la substance de ce que les sacrements signifient y est coniointe.

» PARQUOY nous tenons que ceste doctrine de nostre Seigneur Iésus Christ,

à savoir, « *que son corps est vraiment viande & son sang breuvage* (1), » non seulement est représentée & ratifiée en la Cène, mais aussi accomplie par effect; car là, par les signes du pain & du vin, nostre Seigneur Iésus nous présente son corps & son sang, & en sommes spirituellement repeus, moyennant que nous ne fermions point la porte à sa grace par nostre incrédulité; car, comme un vaisseau, combien qu'il soit vuide, ne peut recevoir quelque liqueur pendant qu'il est fermé & bouché, aussi faut-il que la foy fasse ouverture pour nous rendre capables des biens que Dieu nous offre, comme il est dit au psaume : « *Ouvre ta bouche, & ie la rempliray* (2). » Non pas que nostre incrédulité abolisse la vérité de Dieu, ou que nostre malice empêche que ses sacrements ne retiennent leur vertu; car, quels que nous soyons, Dieu demeure tousiours semblable à foy-mesme, & la vertu des sacrements ne dépend point de nostre foy, tellement que, par nostre ingratitude, nous ne pouvons déroguer à leur nature ou qualité.

» PARQUOY la Cène est un certain témoignage qui s'adresse tant aux mauvais qu'aux bons, pour offrir Iésus Christ indifféremment à tous; mais ce n'est pas à dire que tous le reçoivent quand il leur est offert. Et de fait, il y auroit une absurdité trop lourde de dire que Iésus Christ fust reçu de ceux qui sont du tout estranges de luy, & que les meschans mangeassent son corps & beussent son sang, estans vuides de son esprit, d'autant que par ce moyen il seroit mort estant depouillé de sa vertu, & seroit vuide de tout bien, n'apportant rien avec foy.

» CE qu'on allègue, que les meschans sont coupables du corps & du sang de Iésus Christ quand ils participent indignement à la Cène, ne prouve pas qu'ils y reçoivent autre chose que le signe; car il n'est pas dit par saint Paul qu'ils soient condamnés pour avoir reçu le corps & le sang, mais pour ne les avoir point discernés d'avec les choses profanes. Leur offense donc est d'avoir reietté nostre Seigneur Iésus quand il se présentait à eux; car un tel mespris emporte avec foy un sacrilège trop détestable. Nous con-

1562

Qui reçoit  
vraiment le  
corps de  
Christ.

(1) Jean, VI, 55.

(2) Ps. LXXXI, 11.

1562.

feffons bien que , par forme de parler qu'on nomme sacramentelle, les méchans reçoivent le corps & le sang de Jésus Christ, & les anciens docteurs ont bien quelquesfois usé de ce langage ; mais ils se sont exposés en adjoûtant que ce n'estoit point réellement & de fait, mais en tant que le sacrement le porte, comme aussi nous ne pouvons avoir nulle part à Jésus-Christ que par foy, & il n'a nulle accointance avec nous si nous ne sommes ses membres.

transfigura-  
on rejetée.

» Il reste de veoir de la façon & manière par laquelle nostre Seigneur Jésus se communique à nous en la Cène, dont plusieurs questions & disputes ont esté esmeues de nostre temps. Or, en premier lieu, nous reiettons, non seulement la resverie commune quant à la transsubstantiation, qu'on appelle, mais aussi, ce qui a esté conclu au concile de Tours, qu'on marche avec les dents le corps de Jésus Christ, & qu'on l'avale; car de dire que le pain soit changé, & qu'il n'y ait plus qu'une figure sans substance, cela répugne à la nature du sacrement, auquel il nous est montré que, comme nous sommes sustentés de pain & de vin, aussi nos ames sont nourries de la chair & du sang de Jésus Christ. Or il faut qu'il y ait conformité entre la vérité spirituelle & le signe extérieur. S'il n'y avoit donc que la figure du pain, il n'y auroit aussi que figure quant au corps & au sang de Jésus Christ.

» Nous concluons donc sans doute que le pain & le vin demeurent comme le signe & gage pour nous testifier que la chair de Jésus Christ est nostre pain céleste, & son sang nostre vray breuvage. Secondement, d'imaginer que nous avallions le corps de Jésus Christ, & qu'il entre en nous comme du pain matériel, c'est une chose qui ne peut estre receue des chrestiens, & contrevient du tout à la révérence que nous devons porter à l'union sacrée que nous avons avec le Fils de Dieu.

a Cène nous  
init à Jésus-  
Christ.

» CEPENDANT nous confessons que vraiment nous sommes unis avec nostre Seigneur Jésus, tellement qu'il nous vivifie de la propre substance de son corps, non pas qu'il descende ici-bas, ni qu'il ait un corps infini pour remplir le ciel & la terre, mais d'autant que ceste grace de nous unir avec luy & de vivre de sa substance est es-

pandue partout, par la vertu de son Esprit.

» Nous savons bien qu'aucuns disent qu'en un mystère si haut & profond il n'est pas licite de s'enquérir comment, mais après avoir ainsi parlé, ils déterminent que le corps de Jésus Christ est sous le pain, comme du vin seroit contenu en un pot. Parquoy, sous ombre de sobriété, ils prennent licence de dire ce qu'il leur plaist. Or, de nostre part, nous confessons que la façon de communiquer à Jésus Christ est miraculeuse & outrepatte tous nos sens, & n'avons point honte de nous escrier avec saint Paul que c'est un grand secret, lequel doit nous ravir en estonnement; mais cela n'empêche point que nous ne reiettions toutes absurdités contraires à l'Ecriture sainte & aux articles de nostre foy.

» OR nous tenons pour certain & infaillible, combien que la nature humaine de nostre Seigneur Jésus soit coniointe avec sa divinité, pour establir en luy une vraye union de personne, toutesfois qu'icelle nature humaine retient sa qualité & condition, & ce qui luy est propre. Tout ainsi donques que nostre Seigneur Jésus a prins un corps passible, aussi a-il eu sa grandeur & mesure, & n'a point esté infini.

» Nous confessons bien, quand il a esté glorifié, qu'il a changé de condition pour n'estre plus suiet à nulle infirmité; mais si a-il retenu sa substance; car autrement la promesse qui nous est donnée par la bouche de saint Paul seroit abolie, *« que les corps que nous avons maintenant corruptibles & caduques seront conformes au corps glorieux de Jésus Christ (1). »*

» QUOY qu'il en soit, nous ne pouvons estre repris de chercher Jésus Christ en haut, selon que nous en sommes admonestés, & mesmes suivant la préface dont on a usé de tout temps en célébrant ce mystère, qu'on eslevait les cœurs en haut. Ceux qui nous accusent que nous voulons déroguer à la puissance de Dieu nous font grand tort; car il n'est pas ici question de ce que Dieu peut faire, mais de ce que sa parole porte, outre laquelle nous ne devons point spéculer pour deviner ne ceci ne cela. Et de fait, nous n'entrons point en ceste dispute, si Dieu peut faire que le corps de Lé-

1562.

Le comment  
du mystère  
nous échappe.

Il faut s'en  
tenir à l'Ecri-  
ture.

(1) Philip., III, 21.

1562.

sus Christ soit partout ou non ; mais , avec toute modestie , nous demeurons en la doctrine de l'Ecriture comme en nos bornes , laquelle porte que nostre Seigneur Iésus a vestu un corps semblable au nostre en tout & partout , qu'il a conversé ici-bas au monde , & est monté au ciel , pour descendre & apparoirre de là au dernier iour , comme il est notamment exprimé , qu'il faut que les cieux le comprennent iusqu'à ce que de là il apparoiſſe. Et ce que l'ange dit aux disciples doit bien estre retenu : « *Iésus qui a esté retiré d'avec vous au ciel , viendra ainsi que vous l'avez veu monter* » (1). Cependant nous magnifions la puissance de Dieu plus que ne font ceux qui nous veulent diffamer de tels reproches ; car nous confessons , quelque distance de lieu qu'il y ait entre Iésus Christ & nous , qu'il ne laisse pas de nous vivifier en foy , d'habiter en nous , voire & nous faire participans de la substance de son corps & de son sang , par la vertu incompréhensible de son Esprit , dont il appert que le blasme qu'aucuns nous mettent sus n'est que calomnie ; c'est que nous mesurons la puissance de Dieu selon nostre sens , à la façon des philosophes ; car toute nostre philosophie est de recevoir en simplicité ce que l'Ecriture nous monstre. Ceux aussi qui font acroire que nous n'adiouſtons point foy à la parole de nostre Seigneur Iésus Christ : « *Voicy mon corps , voicy mon sang* , » devroient avoir honte de nous iniurier ainsi fausement. Là à Dieu ne plaſe que seulement il nous vienne en pensée de répliquer contre celui qui est la vérité immuable , tant s'en faut que nous soyons si desbordés que de vouloir desgorger un tel blasphème. Nous acceptons donc ce qui est prononcé par nostre Seigneur Iésus Christ , seulement nous requérons que le sens naturel des mots soit bien entendu. Or nous n'en cherchons point l'exposition en nos cerveaux , mais la tirons de l'usage perpétuel de l'Ecriture , & du stile commun du saint Esprit. Si nous amenions quelque nouveauté , elle pourroit estre odieuse ou suspecte ; mais quand nous désirons qu'on se tienne à la façon propre à tous sacrements , il nous semble que cela doit bien estre recevable. Et ,

pour le faire brief , nous protestons de ne sentir ne parler autrement que ce qui est exprimé de mot à mot par saint Augustin , c'est à sçavoir « *que si les sacrements n'avoient quelque similitude avec les choses lesquelles ils signifient , ils ne seroient point sacrements du tout , & que de là ils prennent les noms des choses mesmes* , » & ainsi que par mode de dire , le sacrement du corps de Iésus Christ est le corps de Iésus Christ , & le sacrement de son sang ; cependant nous conioignons tousiours la vérité avec la figure , tellement que ce mystère n'est point frustratoire.

» MAINTENANT , Sire , vostre sacrée Maïesté impériale & vos Excellences , très illustres princes , ont une déclaration de nostre foy , en laquelle nous n'avons rien fardé ni desguisé , & par laquelle nous désirons que nostre cause soit iugée & décidée. Cependant nous supplions très humblement vostre Maïesté , Sire , & vos Excellences , très illustres princes , qu'en telle révérence que nous avons procédé à testifier ce que nous croyons , qu'il leur plaſe de considérer attentivement le contenu de ce traité , & recevoir le tout en telle humanité , que la raison & équité domine seule , toutes opinions humaines estans abatus pour ne point apporter préiudice à la vérité. »

OUTRE cela , Spifame fit trois harangues. La première , devant la Maïesté impériale , à laquelle , pour vérification de son dire , il exhiba quatre lettres missives écrites au prince par la royne mère du roy de France (1) , & signées de sa main , esquelles il requit que le seau de la chancellerie de l'empire fust apposé pour servir de témoignage à la postérité , que le prince avoit entrepris ceste guerre pour la défense de la religion & du royaume , par expès commandement de ladite dame , & aussi afin qu'on ne peust dire puis après qu'elles eussent esté contrefaites & falsifiées par quelque artifice ; ce qu'il obtint de l'empereur après qu'il luy en eust donné copie & que l'original eust esté leu & collationné.

La seconde harangue fut faite devant le roy des Romains , luy estant seul en sa chambre , & la troisieme , devant tous les princes de l'empire ; mais parce que leſdites harangues

Concluse

Trois harangues de Spifame.

Sa harangue au roy des Romains et aux princes de l'Empire.

La Bible expliquée par elle-mén.c.

(1) Actes , I , 11.

(1) Voy. ci-dessus , page 515.



1562.

font quasi semblables en substance, davantage qu'elles ont esté ià mises en lumière, il suffira de recueillir ici un sommaire.

Au commencement, il remonstroit qu'encores que les troubles & tumultes, naguères advenus en France, fussent semés partout, neantmoins, afin que la Maïesté de l'empereur, lequel il cognoissoit estre constitué au plus haut degré d'honneur de tout le monde, ne fust advertie & informée selon l'affection de ceux qui fèment le bruit à leur avantage, le prince auroit bien voulu faire entendre à sadite Maïesté, [à celle] du roy de Boesme, son fils, & des princes du sainct Empire, la vérité des choses passées, espérant que la minorité du roy & la misère de ses suiets l'esmouvraient à prendre ceste cause en main. Puis il déclaroit qu'encores que ce ne fust chose nouvelle que le royaume de France escheust aux rois enfans & en bas aage, neantmoins qu'on n'avoit iamais veu aucun débat & dispute pour le regard du gouvernement, parce que cela auroit esté incontinent vuidé par l'avis des Estats, qui, en tel cas, ont grande autorité, afin que, par leur consentement & avis, durant la minorité des roys & iusques à l'aage de quatorze ans, quelqu'un eust l'administration de leurs corps & biens. Il est vray que le roy Charles sixiesme ayant perdu son bon sens, le royaume de France fut agité de grands troubles par la division des princes du sang, chacun desquels se vouloit investir de ce gouvernement, suivant ce qu'il se trouvoit autorisé par les Estats, mais qu'on n'avoit iamais veu qu'aucun prince estranger s'en soit voulu emparer, comme auroient fait naguères le duc de Guyse & ses associés, contre l'ordonnance dernière des Estats, environnans les Maïestés du roy & de la royne avec leurs armes; & qu'il ne falloit penser que cela eust esté entrepris pour aucun zèle de religion, ains pour s'enrichir de la despouille du pauvre peuple, nommément de ceux qui ne leur vouloient obéir, lesquels estoient partout meurtris & sacagés impunément. Mais pour mieux entendre ceci, il dit qu'il faut noter qu'après le décès de Henry & François deuxiesme, nostre ieune roy Charles fut appelé à la couronne en sa pupillarité, de façon que, suivant la

coustume ancienne, les Estats du royaume furent assemblés pour faire quelques ordonnances qui devoient avoir lieu tant que dureroit la pupillarité du roy, & enfin arrestèrent plusieurs bonnes constitutions, qui se peuvent rapporter à quatre points.

Le premier touchant la tutelle du roy & l'administration du royaume, ce qui fut octroyé à la royne mère du roy, pour la prudence, sagesse & probité que l'expérience avoit montrées en elle. Ainsi fut ladite dame établie tutrice du roy & gouvernante au royaume, non seulement par l'avis desdits Estats, mais aussi du consentement des princes du sang; & neantmoins la prièrent d'entendre à faire si bon ménage & espargne honorable, que les dettes innumérables auxquelles le royaume estoit demeuré redevable iusques à la somme de quarante-trois millions de francs, fussent acquittés. Item que les suiets du roy fussent soulagés des foules par eux soutenues, que la face de la république toute desfigurée fust réparée & remise en son entier: finalement, qu'elle procurast toujours la paix tant dedans que dehors le royaume.

Le second estoit touchant l'establissement du conseil privé du roy, où ils ordonnèrent que les seigneurs obligés par serment à princes estrangers n'y seroient admis, comme estoient tous cardinaux, évêques, abbés & autres ecclésiastiques ayans fait serment au pape. Davantage que les deux frères en seroient exclus, s'ils n'estoient princes du sang, qui sont conseillers nés, & non pas électifs. Item que ceux qui auroient manié les finances rendroient conte de leur administration avant que d'estre receus. Finalement que ceux qui avoient eu des donations immenses & excessives faites par les roys, contre les édits & ordonnances du royaume, seroient contraints de les restituer & restablir; duquel article estoit, comme il disoit aujourdhuy, procédée la guerre civile, d'autant que la maison de Guyse, avec le connestable & mareschal sainct André, se sentans chargés de restitution & exclus du conseil du roy, auroient entrepris d'obtenir par armes ce qui leur estoit desnié par lesdits Estats. Sur quoy il remonstroit que ce n'estoit point chose nouvelle de faire telle rescision durant la minorité d'un

1562.

La tutelle du  
roi.

L'établissement du conseil  
privé.

vérité sur  
troubles.

1562.

roy, veu mesme que les chambres des contes cassoient & annuloient ordinairement telles donations excessives faites par les roys, comme il advint au connestable Clisson (1), qui fut chassé de ses estats, pource qu'il s'estoit enrichi de la somme de seize cens mille livres, & qu'à plus forte raison les Estats pouvoient demander conte de tant de deniers mesnagés par les dessusdits, non seulement à cause des subsidez inutiles & extraordinaires levés en ce royaume du temps du roy Henry, ains aussi de la somme immense de trente-trois millions, dont il estoit demeuré redevable; adioustant que le roy François premier, ayant fait la guerre l'espace de près de trente-trois ans, avoit laissé bonne somme de deniers en ses coffres, & ceux-ci ayans espuisé tout le royaume en peu d'années, n'avoient laissé qu'une infinité de dettes.

Le droit de  
déclarer la  
guerre réservé  
aux Etats.

Le troisieme point, que lesdits Estats s'estoient réservés, pendant ladite minorité, la puissance d'ordonner des guerres & pouvoir mettre en armes les suiets du roy, estant une chose de très grande importance, & qui a plus besoin de conseil que nul autre affaire.

La liberté re-  
ligieuse.

Le quatrieme estoit touchant la religion, pour laquelle il fut ordonné que nul ne feroit persécuté, ains que les suiets du roy, soit qu'ils fussent de la religion romaine ou de la réformée & évangélique, vivoient en toute seureté de leurs personnes, voire que lieux & temples seroient donnés aux ministres évangéliques pour y dresser l'exercice de leur religion.

Hostilité des  
Guise.

OR, d'autant que ces articles touchoient notamment lesdits de la maison de Guyse, connestable & mareschal sainct André, tant pour estre quatre frères ensemble du conseil du roy, à favoir, les ducs de Guyse & d'Aumale, & les cardinaux de Lorraine & de Guyse, que pour avoir manié les finances de France & accepté des donations immenses, comme aussi auroient fait le semblable le connestable & mareschal sainct André, s'efforçans par tous moyens d'empescher l'effect des conclusions ci-dessus mentionnées, de

forte que mesmes ils auroient fait rompre le colloque de Poissy, auquel la royne vouloit qu'on conférast paisiblement des points de la religion, ayant pour ce faire évoqué grand nombre d'excellens personnages, mesmes ledit cardinal de Lorraine, & que de là ils entreprendrent d'enlever de la cour le duc d'Orléans, frère du roy, pour le mener en Lorraine, non sans espérance que, le roy mort, ils en tiendroient un autre tout prest en leurs mains, le tout à la poursuite du duc de Nemours, lequel, se voyant decouvert par la confession d'iceluy duc d'Orléans, se retira en Savoye, acompagné des gens du duc de Guyse (1). Ainsi n'estant ceste entreprise sortie en effect, ils en rebastiffent une autre: c'est que s'estans absentés de la cour, & mesmes lesdits de Guyse du royaume, ils donnèrent à entendre à l'un des princes d'Alemagne qu'ils désiroient embrasser la confession d'Aufbourg, laquelle toutesfois le cardinal avoit détestée solennellement au colloque de Poissy. Or, pour ce qu'avant leur départ ils avoient dressé une nouvelle convocation de présidens & conseillers en la compagnie des princes du sang & autres du conseil du roy, entre lesquels estoient lesdits connestable & mareschal sainct André, avec les députés desdits Estats, espérans que, par ce moyen, quelque nouveau mesnage se pourroit remuer, tant y a que finalement, par l'avis & du consentement de tous, il fut arresté un édict, qu'on a depuis nommé l'édit de janvier, parce qu'il fut establi le dix-septiesme dudit mois, par lequel il estoit permis de faire presches & administration des sacremens, pourveu que ce fust hors les villes closes, & sans empescher les temples publics; davantage que les ministres seroient serment de fidélité entre les mains des magistrats, & autres choses portées par iceluy édict. Puis il adiouste que, combien que ceux de la religion estimassent qu'il y avoit en cela grande seureté pour eux d'estre ainsi contrainsts de sortir hors des villes au danger de leur vie, si est-ce qu'ils s'y estoient accordez volontairement avec promesses qui leur furent faites de la part de la royne, du roy de Navarre, & de cinquante-sept des seigneurs du con-

L'édit de  
janvier.

(1) Le connestable Olivier de Clisson (1336-1407). Condamné par le Parlement en 1392, il fut privé de sa charge et se retira dans ses domaines de Bretagne.

(1) Voy. ci-dessus, page 361.

1562.

massacre  
de Vassy.e massacre  
de Sens.

feil privé, que telle ordonnance seroit entretenue & gardée, comme de fait elle commençoit ià de l'estre partout en grande paix & tranquillité, iusques à ce que les connestable & mareschal saint André ayans eu le mot du guet du roy de Navarre, à qui on avoit promis de restituer son royaume en cas qu'il chassast l'Evangile de la France, advertirent le duc de Guyse qu'il pouvoit bien retourner à la cour en toute feureté. Ce qu'ayant entendu, incontinent, avec nombre de chevaux en forme d'hostilité, & en passant par Vassy, fit massacrer grand nombre de femmes & petis enfans assemblés pour ouïr la prédication, suivant la permission octroyée par l'édic. De là estans [entrés] armés à Nanteuil, encores que par plusieurs fois la royne leur eust commandé de se défarmer & retirer en leurs gouvernemens, advertie des menées qu'ils brassioient du costé des Espagnes, de Portugal & de Savoie, si est-ce qu'elle ne le peut obtenir; ains, après s'estre emparés de la ville de Paris, & y avoir commis des excès & cruautés énormes, ils se seroient saisis aussi de la personne du roy & de ladite dame, quoy qu'elle résistast de son pouvoir iusques à larmoyer; & ainsi menèrent le ieune roy de Fontainebleau au chasteau de Melun, qui est un lieu où on a acoustumé tenir & enfermer ceux desquels on se veut garder; puis auroient embrasé tout le royaume de séditions, qui, avant leur venue, iouïssoit d'une heureuse paix; voire qu'en moins de quatre mois, selon le rapport qui en auroit esté fait, plus de trente mille hommes ont esté meurtris, noyés ou pendus; desquels aucuns flottans en grand nombre sur la rivière de Sene, de ceux que le cardinal de Guyse avoit fait massacrer à Sens, auroient esté montrés au roy, luy estant à Paris, & se iouant près le bord de la rivière. Que si on alléguoit le consentement du roy de Navarre, que la responce seroit premièrement, qu'il ne le pouvoit faire, davantage que la royne mesme ne pouvoit ordonner de prendre les armes en la minorité du roy sans l'avis des Estats. Ainsi il conclut, qu'attendu que les dessusdits ont usé de telles violences à l'endroit des personnes du roy & de la royne, iusques à luy dire que là où elle ne voudroit souffrir qu'on emmenast le

roy, qu'ils le feroient par force, la Maïesté de l'empereur & de tous les princes s'en doit à bon droit ressentir comme ayant esté commise en la personne de semblables qu'eux, à savoir du roy mineur & de sa mère, par ceux qui estoient leurs propres suiets de sorte que cela avoit donné occasion, à un grand nombre de gentilshommes & autres, esmeus d'affection de piété envers leur roy captif, d'aller trouver le prince en la ville d'Orléans, en délibération de le remettre en sa première liberté, & maintenir l'édic qui n'avoit pas seulement esté autorisé par le conseil de sa Maïesté, & les délégués des Estats & des cours de parlement, ains aussi par les dessusdits connestable & mareschal saint André, infracteurs d'iceluy, qui en cela monstroient quelle assurance on pourroit avoir en leurs promesses, puisqu'ils ne font point de conscience de rompre leur serment; ioint que la royne avoit fait armer le prince & ceux de sa suite pour la défendre contre les dessusdits, ainsi qu'il apparoissoit, tant par le commandement qu'elle fit à plusieurs chevaliers d'assister à ceste entreprinse, que par les lettres qu'elle luy en avoit souventes fois escrites, desquelles il exhiba quatre devant la Maïesté de l'empereur, escrites & signées de la propre main de ladite dame, comme il en pouvoit rendre tesmoignage l'ayant veue souventes fois escrire, du temps qu'il avoit cest honneur de manier les principaux affaires; entre lesquelles il y en avoit une où elle luy recommandoit la mère & les enfans, & en une autre elle disoit que lesdits de Guyse vouloient tout perdre, mais en toutes elle autorisoit la diligence que le prince avoit mise à prendre les armes pour son service, avec promesse qu'elle luy fera tousiours comme sa propre mère. Il adioustoit qu'encores que le prince eust prins les armes le dernier, voire par exprès commandement, neantmoins il avoit souvent offert à ses ennemis de les poser bas pour se retirer en sa maison, pourveu que de leur part ils voulussent faire le semblable; mais qu'au lieu d'accepter lesdites offres, ils n'avoient cessé de lever gens de toutes parts, tant Suisses, Italiens, Espagnols, que Alemans, sous la conduite de Roquendolff & du Ringraff, voire auroient protesté par requesle

1562.

Le roi et sa  
mère au pou-  
voir des Guise.Les quatre  
lettres de la  
reine mère.Le prince a  
offert de dé-  
poser les  
armes.

1562.

ne vouloir poser les armes que l'édic<sup>t</sup> de ianvier ne fust du tout aboli, & qu'on ne leur accordast d'assuettir leurs officiers royaux à leur appétit. Au contraire, le prince n'ignorant point la mauvaïse volonté des dessusdits, le vingtcinquesme de iuin, pour parvenir au bien de paix, n'auroit fait difficulté de se mettre à la merci de leur armée, pensant qu'ils se retirassent en leurs maisons, qui toutesfois n'allèrent guères loin, le cuidans par ce moyen envelopper, comme il auroit depuis decouvert par lettres du duc de Guyse, qu'il envoya cedit iour au cardinal son frère.

Appel à  
l'Empereur.

FINALEMENT ledit sieur de Passy, ambassadeur, conclut sa harangue par une prière, en laquelle il supplie très humblement la Maïesté de l'empereur, attendu qu'elle ne peut douter de l'outrage & oppression faite à la personne du roy & de la royne par trois personnes privées & encores deietées du conseil privé, ayans contre toutes les loix divines & humaines, esmeu une guerre civile en un royaume paisible, prendre à protection la couronne de France avec son roy mineur, & ne permettre qu'un royaume si florissant leur soit exposé en proye, ains délivrer les Maïestés du roy & de la royne de la tyrannie des dessusdits, en restituant aux pauvres fuyets l'autorité de leurs Estats & observation des édicts; & mesmes ordonner par exprès commandement à Roquendolff & au Ringraff, qui, sous le nom du roy, auroient fait levée de gens en la Germanie, encores pour servir à l'affection de trois coniurés, se retirer avec leurs troupes. Il supplioit aussi les princes électeurs de l'empire ne permettre aucune levée de gens estre faite à pied ou à cheval pour aller en France, pour aller au service du duc de Guyse, comme chose digne de leur grandeur, d'avoir assisté à la défense des roys, & encores pupilles.

Les troupes  
venues  
d'Allemagne.

VOILA en somme le principal des choses que le prince fit remonstrer à l'empereur par son ambassadeur. Pour revenir au secours d'Allemagne, nous avons dit que la place monstre estoit Bacara, (bourg & chasteau de l'évesché de Metz, appartenant au cardinal de Lorraine,) au premier d'octobre, ce qui ne se fit par la faute de quelques uns des reistresmaïstres, qui s'amuserent sur les frontières de Lorraine

à recueillir des chevaux des payfans pour accommoder leurs chariots; ce qui ne porta pas seulement préiudice aux finances, d'autant que les reistres, ce nonobstant, commencèrent à conter leur payement dès le premier iour du mois, mais aussi fut cause en partie de la prise de Rouan, qui eust peu infailliblement estre secouru sans ce retardement. Mais tant y a qu'Andelot, auquel chaque iour duroit un mois, fit monstre à Bacara, le X. octobre, de neuf cornettes de reistres, faisant nombre de trois mille trois cens chevaux, & de douze enseignes de lansquenets fort bien armés, faisant nombre d'environ quatre mille hommes de pied, auxquels se ioignit le prince Portien, qui l'estoit venu trouver à Straßbourg avec environ cent chevaux françois, qui s'accrourent de iour à autre sur le chemin.

OR avoit cependant le Triumvirat très bien pourveu à tout ce qui pouvoit empêcher ce passage, envoyant premièrement lettres patentes en Champagne & en Brie, sous le nom du roy, par lesquelles il estoit commandé à tous gentilshommes, sous peine d'estre déclarés roturiers, de prendre les armes pour cest effect, & à tous marchans, artisans & villageois, de faire le semblable sous grosses peines. Davantage, outre quatorze compagnies de gens d'armes qu'avoit le duc de Nevers, gouverneur de Champagne, avec seize cornettes d'argoulets & vingt-cinq enseignes de gens de pied, le mareschal de sainct André, longtemps auparavant, estoit venu à Troyes avec neuf compagnies de gens d'armes, treize de cavalerie légère, & les légionnaires de Picardie, toutes lesquelles forces Andelot faisoit bien son conte de rencontrer, outre les difficultés du passage de tant de rivières; ce neantmoins, il se résolut de passer outre, se recommandant à Dieu qui le favorisa tellement, qu'usant d'extreme diligence, combien qu'il se fist porter en litière avec sa fièvre quarte, il traversa la Lorraine, & de là, prenant le chemin de Bourgonne pour passer plus aisément la Sene, & puis Yonne à Crevent (1), venant de là à Montargis, il se rendit dans Orléans le VI. de novembre, acompagné d'une cornette de reistres, ayant laissé le reste de

1562

Le triumvirat  
veut empêcher  
le passage

Marche  
d'Andelot

(1) Cravant, canton de Vermenton (Yonne).

1562.

sieur de  
Boucart.Rochefou-  
caud et Duras  
Orléans.

son armée en lieu commode à l'entour d'Orléans, sans avoir jamais trouvé en chemin aucun grand empêchement, s'étant le duc de Nevers retiré à Troyes, & saint André à Sens, craignant que cette ville ne fût assaillie la première, comme c'étoit celle qui avoit commencé de massacrer après Vassy. Mais n'est à oublier icy la diligence & dextérité du sieur de Boucart (1), lequel, envoyé d'Orléans au devant d'Andelot, après avoir reçu les nouvelles qu'il étoit tombé en fièvre quarte, le rencontra sur le chemin & luy ayda merveilleusement en ce voyage, tant pour conseil que pour exécution. Mais, sur le chemin, la ville de S. Sire (2), ayant refusé vivres à l'armée & iniurié les soldats, fut assaillie & pillée avec quelques maisons brûlées; & pareillement fut prise la ville de Châteauneuf (3), pour avoir envoyé gens de cheval pour reconnoître l'armée, lesquels poursuivis par les avant-coureurs, ne purent si bien faire qu'on n'y entraît pêle-mêle. Ce neantmoins, on n'y fit pas grand mal, hormis que quelques cordeliers furent tués en leur convent; mais Andelot y étant survenu en fit desloger un chacun, & alla camper deux lieues par-delà.

PENDANT à Orléans arrivèrent, le premier iour de novembre, la Rochefoucaud & Duras, avec environ trois cens chevaux & quinze cens hommes de pied, restans de l'armée de Guienne, desfaite par Monluc. Et les nouvelles des cruelles exécutions faites par les ennemis à Rouan, sous couleur de iustice, es personnes notables de plusieurs, & nommément d'Augustin Marlorat (4), ministre de la parole de Dieu, l'innocence duquel étoit notoire aux plus grands adversaires, donnèrent occasion de faire rigoureuse iustice de Sapin, conseiller du parlement de Paris, & de l'abbé de Gastines, que nous avons dit cy-dessus (5) avoir esté pris prisonniers allans en

Espagne, lesquels furent pendus & étranglés à Orléans le II. dudit mois, devant le logis du prince, en la place de l'estape, suivant l'arrest donné par ledit seigneur prince, dont la teneur s'en suit :

« LOUYS de Bourbon, prince de Condé, marquis de Conty, chevalier de l'Ordre du roy mon seigneur, gouverneur & lieutenant général pour sa Maesté en Picardie, A nos amés & féaux, maître Jean Chabouille (1), prévost de camp, & Claude Rougeau-reille, prévost des bandes, salut. Savoir faisons que, par l'avis & meure délibération des seigneurs chevaliers de l'Ordre, & capitaines estans près de nous, nous avons condamné maître Baptiste Sapin, conseiller en la cour de parlement de Paris, prieur de Trilbardou (2), près de Meaux, & Jean de Troyes, abbé de Gastines, en Touraine, à estre pendus & étranglés à une potence, à l'estape de ceste ville d'Orléans, pour avoir esté par eux consenti, participé & aidé aux coniu-rations, pratiques & menées de ceux qui, tenans captives les personnes & volontés du roy mon seigneur & de la royne sa mère & du roy de Navarre, nostre très cher & très honoré frère, ont commeu toute l'Europe pour maintenir leur cruelle tyrannie, & sous l'autorité de ladite cour de parlement prostituée à leur fureur & ambition, ont renversé les saints édits par arrests contraires, contrainct les fidèles officiers, advocats & procureurs à renoncer Dieu & idolâtrer, déclaré rebelles les sieurs & chevaliers de l'Ordre, gentilhommes & autres nos associés, & d'iceux exposé les biens en proye, & leurs personnes, femmes & enfans à la rage du populaire, ouvert la fenestre aux assassinats, rapt, homicides & autres délits, par impunité promise & permission de sonner le tocin & faire amas de communes, fait pendre & mourir sans cause les vrais ministres de la parole de Dieu, présidens & autres innocents & plus fidèles sujets du roy, réitérer baptêmes, diffoudre les liens sacrés de mariage, & confondre tous droicts divins & humains. Si vous mandons & très expressément enjoignons que vous fa-

1562.  
Exécution du  
conseiller  
Sapin et de  
l'abbé de  
Gastine.

(1) François (ou Jacques) de Boucard, l'un des compagnons les plus dévoués du prince de Condé. La Noue et La Popeli-nière confirment pleinement le témoignage que Bèze lui rend ici (*France protest.*, II, 410).

(2) Aujourd'hui Rilly-Sainte-Cyre (Aube).

(3) Château-Villain ou Ville-sur-Aujon (Haute-Marne), à quatre lieues de Chaumont.

(4) Voy. ci-dessus, pages 171 et 267.

(5) Page 568.

(1) Voy. ci-dessus, page 506.

(2) Trilbardou, canton de Claye (Seine-et-Marne).

1562.

ciés mettre en toute diligence nostre présent arrest à exécution, sans attendre autre iussion, sur peine de déobéissance. Fait & donné à Orléans, le II. novembre M.D.LXII.

De Selva est épargné.

TELLE fut la fin de ces deux personages. Car, quant au maistre des requestes de Selva, combien qu'il fust plus coupable que les autres, estant le chef de l'ambassade envoyée en Espagne, veu mesmement que de long temps il avoit eu cognoissance de la religion, si est-ce que par amis, & notamment de la faveur d'un sien frère, nommé fainct Vigour (1), estant lors à la suite du prince, & qui toutesfois n'a rien valu depuis, on luy sauva la vie, & fut délivré par eschange.

La cour de parlement.

LES nouvelles de ceste exécution venues à Paris, la cour alla en robes rouges à la sainte chappelle du palais, tant pour prier pour l'ame de Sapin, leur compagnon, que pour rendre graces à Dieu de la grace & constance qu'il luy avoit faite de mourir martyr pour la sainte foy catholique, apostolique & romaine, & pour luy dresser un bel épitaphe latin. Ce qu'estant rapporté au prince, il dit en riant qu'il espéroit donc d'accroistre bientôt leurs letanies & kirieles. Quelque ministre adiouta que ceux de la cour de parlement qui avoient donné ce conseil, estoient en danger d'estre iugés hérétiques par la Sorbonne, d'autant qu'ils avoient prié pour un martyr, ioint que par ce moyen ils abolissoient l'invocation des martyrs, n'estant à présupposer que ceux-là prient pour nous en paradis, qui ont besoin que nous priions pour eux pour les délivrer de purgatoire, mais les bonnes gens n'y regardoient de si près.

Le prince se dispose à quitter Orléans.

Ce mesme iour, estans les nouvelles arrivées de la prochaine arrivée d'Andelot, le prince disposa toutes choses nécessaires à son partement, demandant quelque quantité de bleds à ceux d'Orléans, pour la munition de son camp, lesquels, au lieu de cela, luy firent présent de dix mille escus, luy remontrant qu'ils estoient grandement apauvris, tant par la peste que par l'absence des deux tiers pour le moins des bourgeois, ayant le reste déboursé pour ceste guerre plus de cent cinquante mille francs, dont ils faisoient

apparoir. Cela fut cause que on fit quelque recherche du maniement de ces deniers, dont Fumée ne se fust pas du tout trouvé net, comme on disoit, si on l'eust recherché de plus près que la faison ne le portoit pour lors; mais tant y a qu'il fut ordonné, par le conseil du prince, que tous absens feroient cottisés comme présens, par le saisissement de tous & un chacun leurs biens, attendu qu'il estoit question du bien public. Et, quant aux séditieux qui feroient convaincus par la iustice ordinaire, leurs biens demeureroient confisqués au roy; ce qui fut publié par la ville à son de trompe, puis imprimé & attaché aux carrefours, le ieufne publié conséquemment, & vindrent au prince tous les ministres, iusques au nombre d'environ cinquante, luy faire deux requestes; la première, qu'il taschaft en toutes sortes de purger ses bandes de toutes paillardises, larrecins & autres souilleures, afin de destourner l'ire de Dieu tellement enflammée contre son Eglise, qu'il ne restoit plus d'église sus bout au royaume de France, que celles de quelques isles & de Montauban en Guyenne, du Havre en Normandie, & celle d'Orléans en Beaufse, & des villes de Lyon, Languedoc & Dauphiné. La seconde, qu'il y eust certain nombre de ministres ordonnés par chacun régiment pour prescher la parole de Dieu & faire les prières en l'armée: ce que le prince leur promet & exécuta en partie, se recommandant & toute son armée aux prières de l'église, à laquelle il laissoit pour gage la princesse sa femme & son fils aîné.

Les recues des ministres

Le sixiesme du mois, comme nous avons dit, Andelot arriva, qui fut reçu par le prince & par l'Amiral, son frère, luy venant au-devant avec toutes les carettes du monde; comme furent aussi les principaux reistremaistres, qui s'en retournèrent aussitost avec Andelot, bien ioyeux d'un costé, mais bien marris aussi de n'estre venus à temps pour le secours de Rouan, dont ils espéroient bien faire la vengeance.

Arrivée d'Andelot

LES deux iours suivans, à savoir, le VII. & VIII., l'armée sortit & le prince après, tirant à la ville de Pithiviers, où il y avoit quatre compagnies de gens de pied qui délibérèrent d'attendre le siège, besongnans à leurs remparts, & ayans mis le feu à leurs faux-

Prise de Pithiviers

(1) Claude de Selva, sieur de Saint-Vigor.

: capitaine  
rancisque.Mathurin  
Garnier.tentative de  
la reine.eparatifs du  
riumvirat.

bourgs ; mais après quelques coups de canon qui eurent tantost fait brefche, ils se rendirent à discrétion le lendemain du siège, qui fut le XI. du mois. Le prince donc y entra avec quatre enseignes de Gascons, donnant la charge à Genlis & à Grammont de se saisir des munitions & vivres qui y furent trouvés en grande quantité, s'offrans les habitans de faire tenir à Orléans, comme ils firent aussi, six cens grands muids de bled froment, & mille poinçons de vin. Quant aux soldats qu'on y trouva, on les fit referrer dans le temple, où ils furent tous desvalisés, mesmes de l'espée & de la dague, avec serment de ne porter jamais les armes contre le prince & la religion. Quant aux prestres, on en tua autant qu'on en peut rencontrer, d'autant nomméement qu'ils avoient esté seuls cause que la ville ne s'estoit rendue à la première sommation. Deux capitaines, à savoir, un Italien nommé Francisque, marié dans la ville, lequel ayant esté pris auparavant & amené à Orléans, avoit esté relasché sous promesse expresse de se retirer en sa maison & de ne porter plus les armes en ceste guerre, & l'autre nommé Maturin Garnier, capitaine & marchand de Paris, des plus meschans & séditieux & coupable de mille extorsions & cruautés, furent pendus & estranglés le lendemain en la place du marché, deslogeant le camp & tirant le chemin d'Estampes. Le sieur de Gonor, depuis appelé le mareschal de Cossé (1), le iour mesme de la prise de Pithiviers, vint en l'armée de la part de la royne pour l'amuser à la manière accoustumée, luy demandant aussi pourquoy il amassoit un si grand nombre d'hommes estrangers, veu qu'il s'estoit tousiours déclaré serviteur & bon parent du roy. A quoy le prince ne respondit autre chose sinon que tel avoit-il tousiours esté & feroit, & sur cela le renvoja.

CEPENDANT la garnison de Baugency, advertie que l'armée du prince estoit en campagne, se retira toute nuit à Chasteaudun, faisant place à la garnison de Mun qui y entra.

D'AUTRE part, le camp du Triumvi-

rat, qui achevoit de ruiner toutes les églises de Normandie, se rompit pour accourir à Paris, ayant fait aussi mander au roy toute sa maison, laissant toutesfois en Normandie, pour garder Rouan, & tenir en bride ceux du Havre, le Ringraff, duquel ils ne se osoient du tout asseurer, avec quelques reistres & compagnies françoises.

Et au mesme temps, le mareschal de sainct André, qui s'estoit retiré de Sens à Estampes, en intention de s'y arrester & d'y faire le magasin du camp du Triumvirat s'il n'eust esté prévenu, se retira aussi en toute diligence, laissant toutesfois deux enseignes dans la ville, laquelle, y estant arrivée la cavalerie légère du prince, luy ouvrit les portes, s'estans les gens de pied retirés au chasteau & rendus le lendemain avec l'espée & la dague seulement ; il y eut quelque désordre & pillage à l'entrée, par la faute de ceux qui ouvrirent les portes indiscrètement, mais cela cessa tantost. Et parce qu'il y avoit grande quantité de vivres, on y establit des commissaires pour fournir à la munition du camp.

ALORS fut-il délibéré, le prince estant logé en une commanderie, quel chemin on tiendrait, de quoy plusieurs s'esmerveillèrent, estant chose toute claire que si on fust allé droit à Paris, distant seulement de quatorze petites lieues, par un chemin tout uni & plein de bourgades & de vivres, le prince, pour le moins, pouvoit surprendre tous les fauxbourgs de deçà, qui ne sont pas une petite partie de la ville, donnant un tel effroy aux Parisiens qu'ils eussent apporté la carte blanche, ou bien eussent souffert une perte inestimable ; mais il pleut à Dieu de bander les yeux à tant de capitaines & gens d'esprit qu'il y en avoit en l'armée pour prendre le chemin à costé par la Ferté Alaix & à Corbeil, alléguans les uns qu'il falloit espargner la ville capitale du royaume, c'est à dire la caverne d'où souffloit tout le vent de ceste tempeste ; les autres alléguoient une maxime de guerre, à savoir, que si les soldats estoient une fois enrichis d'un tel butin, ils ne se voudroient plus exposer aux hazards, & mesmes feroient en danger de se desbander, chose vraiment digne de considération, mais qui ne peut avoir lieu toutes fois & quantes que la prise d'une ville dont il est question apporte

Quel chemin  
prendra le  
prince?

(1) Arthus de Cossé-Brissac, fait maréchal de France en 1567. Ne pas le confondre avec son frère aîné, Charles de Cossé, comte de Brissac, qui était déjà maréchal de France à cette époque et qui mourut en 1563.

1562.

la victoire entière, ou contraint l'ennemi de venir à composition raisonnable, comme il fust lors advenu. Car c'est chose très vraysemblable qu'ayant Paris, le Triumvirat n'eust plus eu ni force, ni courage de faire teste, & mesmes eust esté aussitost abandonné du roy & de la royne, & fust tombé par terre, comme ayant les iarrets coupés, ioint que la force de l'armée du prince gifant dans les estrangers, desquels on estoit bien assuré, & en la noblesse françoise, il n'y avoit apparence de craindre une dissipation d'armée; mais, au contraire, il falloit espérer que de toutes parts on se fust adioint au prince. Quoy qu'il en soit, le prince & son conseil fit alors une très grande faute dont on chargeoit principalement Genly & Grammont, & fut arresté de tirer à Corbeil, [ce] qui donna le loisir aux ennemis de respirer & guarantir Paris.

Il se dispose  
à assiéger  
Corbeil.

SUIVANT donc ceste délibération, le XVI. du mois, l'avant-garde du prince logea à deux lieues de Corbeil, ville assise sur la rivière de Sene, & la bataille en la parroisse de Balancourt (1), ayans ceux de la ville mis le feu à leurs faux-bourgs, de l'ordonnance du sieur de Pavan, qui y avoit esté envoyé avec quelques légionnaires de Picardie & Champagne. La ville estant sommée, il s'y fit quelque petite escarmouche, en laquelle advint que quelques soldats sortis de la ville se rendirent au camp du prince, l'advertissant qu'il y avoit des gens de bien de la religion céans, qui le prioient d'estre espargnés s'il entroit en la ville, en mettant un cordon rouge pendant aux fenestres pour remarquer leurs maisons, comme Raab fit en Iéricho (2); ce qui leur fut promis. Mais on ne fut en ceste peine, car bonnes & grandes forces furent aussitost envoyées de Paris, tellement qu'il n'y avoit ordre ni espérance de forcer la ville, ce que toutesfois craignant le Triumvirat, fit que la royne envoya au prince le sieur de saint Mesme pour tousiours l'endormir, luy donnant à entendre qu'elle le vouloit recognoistre au mesme degré que tenoit au royaume le feu roy de Navarre, mort à Andely (3)

La reine essaie  
encore de  
l'endormir.

le XVII. du mesme mois, & le priant au reste d'aviser des moyens les plus propres pour pacifier les troubles, pourveu que cependant on n'attentast rien contre la ville de Corbeil. Le prince entendoit bien de soy-mesme & estoit assés adverti que tous ces délais ne tendoient qu'à gagner autant de temps pour retrancher les faux-bourgs de Paris, à quoy les ennemis travailloient nuit & iour, outre qu'ils attendoient les Espagnols qui leur estoient envoyés de Guyenne par Sانسac (1). Mais nonobstant tout cela, quelques uns se faisoient à croire que la nécessité contraindrait les ennemis de venir à quelques conditions raisonnables, le prince accorda suspension d'armes, pourveu que le lendemain on luy apportast réponse sur les articles de paix qu'il mettoit en avant. Les ennemis mesmes se moquoient de cela, tirans canonnades sur le camp du prince, de l'une desquelles le sieur de Stuart, escossois (2), receut un coup le plus grand qu'homme receut iamais sans mourir, au dedans de la cuisse, dont toutesfois il guérit si bien que depuis mesmes il n'en clochoit point, Dieu le réservant pour d'autres affaires. Millaut aussi, l'un des frères de la maison d'Alègre, duquel nous avons parlé ailleurs (3), y receut une arquebouzade dont il demeura longtemps depuis à guérir. Qui plus est, cependant à Paris la cour condamna l'amiral & Andelot d'avoir les testes tranchées en effigie, comme criminels de lèse-majesté; ce que toutesfois ils n'osèrent exécuter; mais bien firent-ils exécuter, pour le fait de la religion, un armurier, nommé Ioan, qui fut pendu & sans estre estranglé, jetté dans un feu par le peuple, duquel estant eschappé, il fut assommé à coups d'espées & de halebardes, tellement qu'il mourut par la corde, par le feu & par le glaive. Non contents de cela, ils firent encores décapiter quatre gentilshommes de la religion, estans du baillage de Senlis. Cependant le prince ne se bougeoit, hormis que la ville de Dourdan (4) & Montlehéry se

L'amiral  
d'Andelot  
condamnés  
en effigie.

L'armurier  
Joan et quatre  
gentilshommes.

suites d'une blessure qu'il avait reçue le 15 octobre au siège de Rouen.

(1) Voy. ci-dessus, page 121.

(2) Voy. ci-dessus, page 139.

(3) Voy. ci-dessus, page 566.

(4) Dourdan, à quatre lieues de Rambouillet (Seine-et-Oise).

(1) Ballancourt, canton de Corbeil (Seine-et-Oise).

(2) Josué, II, 18.

(3) Le roi de Navarre venait en effet de mourir aux Andelys, le 17 novembre, des



1562.

prince se  
rige sur  
Paris.

rendirent en ses mains, ce qui servit pour la munition de son camp. Ainsi le temps s'écoula jusques au XXII. du mois, auquel le sieur de Gonor fut envoyé de Paris au prince, pour de-rechef l'amuser, luy donnant à entendre que la royne désiroit fort de le voir & communiquer avec luy des articles de la paix. Le prince, sur cela, deslogeant de devant Corbeil, tira droit à Paris, marchans les deux armées coste à coste, en ayant la rivière de Sene entre deux, ce qui ne fut sans plusieurs coups d'arquebuzades, avec mille outrages prononcés des uns & des autres. Ainsi arriva le prince à Juvisy (1) le XXIII. dudit mois, là où de rechef un gentilhomme le vint trouver de la part de la royne, luy remontrant le danger où il se mettoit; à quoy le prince n'ayant répondu autre chose, sinon que tel menaçoit qui avoit grand'peur, vint loger le XXV. en une abbaye de femmes, dite la Sauffaye, à deux petites lieues de Paris. Ce monastère fut trouvé tout vuide de nonnains, mais non pas de plusieurs tesmoignages qu'elles gardoient très mal leur vœu de chasteté, s'y estant trouvées de reste plusieurs lettres pleines de propos lascifs & du tout impudiques.

ntrevue du  
Port-à-  
Anglais.

ESTANT arrivé le prince en ce lieu, soudain la royne luy manda qu'elle désiroit parler à luy au port à l'Anglois (2), & le connestable aussi à l'amiral, son nepveu. Cela estant accordé avec suspension d'armes pour tout le iour du lendemain, le prince se trouvant mal, ou pour autre occasion, contremanda qu'il ne s'y pouvoit trouver; mais bien y fut l'amiral, lequel passa & parla avec le connestable l'espace de deux bonnes heures, mais en vain, ne voulant aucunement ouïr parler le connestable de l'exercice de la religion, & l'amiral, au contraire, luy répliquant qu'il perdrait plustost mille vies, si autant en avoit, que de quitter ce point: le tout fut donc remis au lendemain vingtseptiesme. Ce iour, le prince, acompagné de l'amiral & de plusieurs grands seigneurs, se trouva sur le bord de la rivière, là où ayant longuement attendu la royne qui vint sur le tard, il ne passa point la rivière,

(1) Juvisy-sur-Orge, canton de Longjumeau (Seine-et-Oise).

(2) Le Port-à-l'Anglais, petit village sur la rive gauche de la Seine, en amont d'Ivry.

1562.

luy estant survenue quelque foiblesse de cœur comme on disoit, & comme, à la vérité, il y estoit fort luiet. Mais la vérité estoit qu'on l'advertit que quelques embusches luy estoient apprestées delà l'eau. Il ne passa point donques, mais le connestable, acompagné de deux de ses fils & du duc de Nevers (1), nepveu du prince, passa vers luy, & d'entrée luy protesta que luy & les siens luy estoient très humbles serviteurs, & ne désiroient autre chose que de voir le royaume en bonne paix. Le prince respondit que sa maladie l'empeschoit de beaucoup parler, mais que, en un mot, il désiroit qu'il exécutast de fait ce qu'il disoit de parole, tant y a que cest abouchement ne servit non plus que les autres. Le duc de Nevers saluant le prince son oncle, il le print à part & luy reprocha le peu de souvenance qu'il avoit eu de sa promesse & de sa conscience. A quoy Nevers respondit, comme le prince le récita depuis, que la nécessité luy avoit fait faire beaucoup de choses contre son gré, mais que, puisque la paix ne se faisoit point, il luy promettoit de se retirer en sa maison; ce qu'il ne fit pas pourtant, dont très mal luy en print.

L'armée pro-  
testante sous  
Paris.

ESTANT donques ostée toute espérance de paix, le prince tira droit à Paris le XXVIII. du mois, où les ennemis avoient eu tout loisir de se fortifier, réparans les vieilles tranchées, & plantans force artillerie sur les bastions de terre qui estoient hors la ville, laquelle ils laissèrent en la garde des habitans, s'estans logés dehors avec toutes leurs forces. Ce nonobstant, l'avant-garde du prince, conduite par l'amiral, & nommément les cornettes du prince Portien & de Mouy, tous vaillans seigneurs s'il y en avoit en France, ayans donné jusques iognant les fauxbourgs S. Victor, il y en eut un tel effroy & tel désordre jusques dedans la ville, que plusieurs ont depuis confessé que si le prince eust donné dedans de pleine force, il y avoit apparence très grande qu'il eust ruiné ce iour-là ses ennemis par eux-mêmes; & Magistri, premier président (2), qui avoit esté l'un des

(1) François II de Clèves. Il ne faut pas le confondre avec son père qui portait également le nom de François. Voy. ci-dessus, pages 403 et 406.

(2) Voy. ci-dessus, page 371.

1562.  
Le premier  
président  
Magistri meurt  
de frayeur.

principaux instrumens de tous ses malheurs, print une telle frayeur, ayant ouy le bruit que les ennemis estoient entrés, qu'il le salut ramener du palais tremblant en sa maison, où il mourut quelques iours après, ne luy pouvant estre osté de la fantasie que les huguenots, qu'il appeloit, le feroient pendre. Mais tant y a que, se contentant d'avoir fait peur aux Parisiens, chacun se logea en son quartier, à favior, l'infanterie en la plaine de Monrouge & Vaugirard, le prince Portien à Gentilly, Genlis à Monrouge, avec les villages circonvoisins, le prince & l'amiral à Arcueil, & les reistres à Caffien (1) & autres lieux commodés, estant toute ceste armée du prince composée au plus (compris les estrangers) de huit mille hommes de pied, & de cinq à six mille chevaux, deux canons, une coulevrine, & quatre pièces de campagne & non plus : chose à la vérité bien estrange, si on fait comparaison de ceste petite poignée de gens, avec la grande multitude de ceux qu'elle tenoit assiégés ; ce neantmoins, ceux de dedans se tenoient clos & couverts en leurs tranchées, sans faire aucune faillie. Le prince ayant employé le lendemain à bien asseoir son camp, sortit en plaine campagne en bataille rangée, estant ce iour fort clair & serain, en espérance que les ennemis accepteroient la bataille ; ce neantmoins, ils la refusèrent, se contentans de tirer force canonnades & arquebouzades sur ceux qui approchoient de plus près, dont toutesfois il n'y eut quasi personne endommagé, hormis une file de cinq ou six chevaux de reistres, qui eurent les testes emportées d'un coup de canon, & ainsi passa ceste journée. Le lendemain, le prince comparut derechef en la mesme place, où il se tint deux ou trois heures pour veoir s'il pourroit attirer l'ennemi, lequel ne fit aucune contenance de fortir. Par ainsi, chacun derechef se retira en son quartier, ayant aussi la royne mandé au prince qu'elle le prioit de se trouver le lendemain, l'après-dînée, en un petit moulin à vent, distant des fauxbourgs sainct Marceau de quatre à cinq cens pas, avec suspension d'armes, l'asseyant qu'elle moyenneroit en sorte qu'il auroit occasion de se contenter.

(1) Lisez Cachant, à côté d'Arcueil.

L'armée royale  
refuse la  
bataille.

Entrevue du  
moulin à vent.

Ainsi donques, le deuxiesme du mois, la royne, accompagnée de messieurs le prince de la Roche-sur-Yon, connestable, mareschal de Montmorancy, & du sieur de Gonor, se trouva au moulin, où vint aussi le prince acompagné de l'amiral, de Genlis, de Grammont & Esternay. Là finalement, après plusieurs propos, ce que le prince proposa fut sommairement rédigé par le secrétaire l'Aubespine, en cinq articles, ainsi que s'ensuit :

« 1. MONDIT seigneur le prince dit que le seul moyen de pacifier les troubles est d'accorder qu'en tous les lieux où les suiets demanderont pouvoir vivre en liberté de leurs consciences, avec l'exercice de leur religion, il plaise au roy de leur permettre, & non au lieu qu'ils ne demanderont.

2. EN ce faisant, les Anglois & autres estrangers sortiront de ce royaume, & les places seront remises en leur premier estat.

3. QU'IL ne sera donné empeschement aucun aux autres, ni en leurs biens ni en leurs vies, ni en l'exercice de leur religion.

4. LE concile libre sera procuré afin de pourvoir, par ce moyen, aux divisions qui s'offrent, & ce dedans six mois, & si dedans ledit temps il ne se peut faire, sera faite une assemblée générale en ce royaume, où seront receus tous ceux qui s'y voudront trouver.

5. POUR l'effect & exécution de ce que dessus, seront advisées les seuretés nécessaires. »

LA royne emporta cest escrit pour y prendre advis, comme il falloit bien qu'elle fist, quand mesmes elle ne l'eust pas voulu, & renvoya le lendemain troisieme dudit mois, par les sieurs de Gonor & de l'Aubespine, la réponse qui s'ensuit :

« 1. LE roy entend que Lyon & les villes de frontière, aussi les villes où sont les cours de parlement, soient exemptées de tous presches & exercice de religion, semblablement les lieux où il n'y en a point eu cy-devant en vertu de l'édit de janvier.

2. Tous gens d'église entreront en leurs églises, biens & possessions ; & sera continué le service divin acoustumé ainsi qu'aparavant. Semblablement retournera un chacun en ses biens, pour en iouir sans empeschement, sans qu'il soit mesfait ni mesdit

Proposé  
de pa

Réponse  
la roi :

1562.

à personne, en quelque sorte que ce soit.

3. L'ARTICLE de renvoyer les Anglois & estrangers hors du royaume, & remettre les places en leur premier estat, trouvé bon.

4. CELUI du concile aussi. »

Ces articles ayans esté considérés par le prince & son conseil, y appelés les ministres qui estoient au camp, fut faite la réponse suivante :

cessions  
prince.

« I. MONSIEUR le prince a si grand désir de voir les choses pacifiées, que s'il ne plaist à sa Maïesté que le ministère de la parole de Dieu soit exercé dedans les villes de frontière, après avoir remontré que ce n'est pas sans mettre en plus grand danger icelles villes que si les peuples s'assembloient au dedans, il la supplie très humblement qu'à tout le moins ce soit aux faubourgs d'icelles ; & s'il n'y en a, que ce soit en quelques lieux propres, les plus proches dedites villes, lesquelles seront expressément spécifiées.

II. D'AVANTAGE ledit seigneur prince, pour donner mieux à cognoître son affection ne tendre qu'au repos de ce royaume, se soumet que ledit ministère soit seulement exercé és lieux où il y a eu prédications devant que les armes aient esté prinſes, & auparavant ces tumultes.

III. QUE neantmoins il sera permis à tous gentilshommes, barons, chaste-lains ou hauts iusticiers, & non autres, de pouvoir iouir de ce mesme bénéfice en leurs maisons, tant pour eux, leurs familles, que suiets qui s'y voudront trouver sans y estre forcés ni contraints. Et cependant plaira à sa Maïesté permettre à ceux qui résideront és autres lieux où il n'y aura point eu de prédications, de demeurer en feureté de leurs biens & personnes, sans estre contraints de rien faire contre leur conscience, avec liberté d'aller aux villes prochaines pour l'exercice de leur religion.

IIII. QUANT aux autres articles, d'autant qu'ils semblent estre accordés, on n'en fait point de mention. »

Tost après, ladite dame, après avoir bien considéré ceste réponse du prince, & pris sur ce l'avis du conseil du roy, fit seulement adiouſter ces mots au-dessous d'icelle réponse qu'elle renvoyoit :

« QUANT à Paris & la banlieue, on

tient pour tout résolu qu'ils en seront exceptés. »

Et au deſſous : « Accordé par la royne, au conseil du roy, tenu à Paris, le troiſiesme iour de décembre mil cinq cens soixante-deux. » Et fut ledit escrit renvoyé à mondit seigneur le prince, signé de la main dudit de l'Aubespine, adiouſtant que le lendemain la royne se déclareroit plus avant au moulin.

Le lendemain donques, IIII. du mois, la mesme compagnie se retrouvant au moulin, l'escrit fut relu & résolu d'un commun accord ; & sur l'heure, d'autant qu'il n'avoit encores esté parlé des feuretés, & qu'il estoit aussi besoin d'esclaircir quelques mots des articles précédens, le prince présenta de nouveau les articles suiſſans, lesquels ayans esté portés à Paris, la réponse fut envoyée sur chaque article, telle que nous l'avons icy couchée par ordre avec les apostilles, par lesquels le prince déclara les raisons péremptoires qui l'empeschoient d'acquiescer à ce qui luy estoit accordé.

II présente de  
nouveaux  
articles.

#### DEMANDE I.

PREMIÈREMENT, que le roy entend que tout ce qui s'est négocié & négociera cy-après en ce fait, tant d'une part a que d'autre, est par son exprès b commandement.

Première  
demande.

a Si ledit seigneur prince eust parlé seulement de ce qui s'est négocié de sa part, il estime qu'il eust mieux exprimé la vérité ; mais quand les dessusdits en leur réponse, qu'ils attribuent au roy, ont rongné ces mots : « *Tant d'une part que d'autre,* » ils montrent bien qu'ils prétendent à une chose que ledit sieur prince & sa compagnie ne doivent & ne peuvent souffrir.

b Si cela est révoqué en doute, il se prouvera aſſés s'il est ainsi que le commandement de la royne soit celui de sa Maïesté, & pourtant ces mots ne devoient estre rongnés en la réponse.

#### RESPONSE.

Le roy déclarera que ce qui s'est négocié & négociera en ce fait, est pour le bien & repos de son royaume.

#### DEMANDE II.

MONSIEUR le prince de Condé sup-

2<sup>e</sup> demande.

1562.

plie sa Maïesté de le tenir & recognoistre avec tous les autres seigneurs, chevaliers, capitaines, gentilshommes, & en général tous ceux de la présente armée, pour ses bons & loyaux serveurs, & advouer ceste dite armée pour sienne; & pour tesmoignage & approbation de ce, supplie sa Maïesté de la vouloir a voir.

a SORT veu l'original de ces articles envoyés par ledit seigneur prince, & on trouvera que le secrétaire de cest escrit a oublié ces mots (*Et commander comme sienne*) qui sont toutesfois de trop grande importance pour estre omis.

## RESPONSE.

LEDIT seigneur répute & estime mondit seigneur le prince de Condé pour son bon parent & fidèle suiet & serviteur, comme il tient & tiendra les seigneurs, chevaliers, gentilshommes & autres de sa compagnie, pour bons suiets & serviteurs aussi a en obéissant par eux comme ils doivent à ses commandemens.

a CESTE réponse, colorée du nom du roy comme les autres, ne peut contenter ledit seigneur prince, tant pour ce qu'elle refuse les principaux points de la demande très iuste & raisonnable, que d'autant qu'en adjoûtant ceste condition qui concerne l'advenir des dessusdits, elle condamne tacitement, contre raison & vérité, les choses faites & passées, comme si ledit seigneur prince & sa compagnie eussent esté iusques à maintenant désobéissans.

## DEMANDE III.

3<sup>e</sup> demande.

EN tous lieux où il y a eu prédication de la parole de Dieu devant les tumultes, sera désormais receu l'exercice du ministère pour toutes personnes, de quelque estat, qualité ou condition qu'elles soient, sous la sauvegarde & protection de sa Maïesté. Et, pour cest effect, seront incontinent & sans délai assignés certains lieux propres & commodes dedans les villes & villages.

## RESPONSE.

LE premier escrit arresté & résolu en l'assemblée faite au moulin, sur la réponse baillée par mondit seigneur

le prince aufdits fleurs de Gonor & de l'Aubespine, satisfait à cest article, qui est que sa Maïesté accorde que le ministère de la parole de Dieu soit seulement exercé dans les lieux où il y a eu prédication devant que les armes ayent esté prinſes, & auparavant cestumultes, si les suiets le demandent, & non autrement ni ailleurs. Et, pour cest effect, seront par sadite Maïesté ordonnés lieux certains où se fera ledit ministère sous sa sauvegarde & a protection.

a SORT ainsi fait; mais cependant, ledit seigneur prince a toujours déclaré & déclare qu'il entend pour tous ceux qui le demanderont, sans aucune exception, & dedans les villes, par commissaires non suspects, & que ceste assignation se face sans aucun délai. Et finalement, qu'il suffira qu'aucuns des lieux dont il sera question le demandent.

## DEMANDE IIII.

Es villes de frontière, c'est à dire esquelles il y a eu gouverneurs & gens de guerre ordinaires pour la garde, s'il y a eu prédication comme dessus, les prédications & administrations des sacremens ne se feront que es fauxbourgs, si aucuns y en a; & là où il n'y en aura point, seront attribués lieux commodes le plus que faire se pourra, & seront lefdites villes de frontière expressément a spécifiées.

a LEDIT seigneur prince requiert que expressément il soit dit que nulle ville n'est tenue pour frontière si de tout temps il n'y a eu gouverneurs & garde ordinaire; &, en second lieu, que le nom desdites villes soit exprimé, afin que toute occasion de débat soit ôtée.

## RESPONSE.

ACCORDÉ suivant ledit premier escrit, qui est: Qu'il ne se fera aucuns preches ni exercice de ladite religion dedans lefdites villes de frontière, mais aux fauxbourgs d'icelles, s'il y en a; & n'y en ayant point, se fera en quelques lieux propres, les plus prochains desdites villes, lesquelles seront expressément spécifiées.

## DEMANDE V.

LA ville de Lyon ne sera comprise es villes de frontière.

1562.

4<sup>e</sup> deman.5<sup>e</sup> deman.

1562.

RESPONSE.

ACCORDÉ.

DEMANDE VI.

demande.

SERA permis à tous gentilshommes d'avoir l'exercice de la religion en leurs maisons, pour eux & leurs familles, & suiets qui s'y voudront trouver. Et d'abondant, tous les seigneurs du conseil privé estans à la suite de la cour pourront avoir exercice du ministère dedans leur logis.

RESPONSE.

Tous gentilshommes qui seront barons, chasteains & hauts iusticiers, & non autres, iouront de ce mesme bénéfice en leurs maisons, tant pour eux, leurs familles, que suiets qui s'y voudront trouver sans y estre forcés & contraints. Et cependant est permis à ceux qui résideront és autres lieux où il n'y aura point de prédication, demeurer en seureté de leurs biens & personnes sans estre contraints de rien faire contre leurs consciences, avec liberté d'aller aux villes prochaines pour l'exercice de la religion, suivant l'escrit dudit troisieme de decembre. Et quant à l'autre point de cest article, le roy ne veut ni n'entend qu'il y ait autre exercice de religion en sa cour & suite que celui que luy-mesme tient & b observe.

a Ou autres lieux, comme bourgs & villages.

b C'EST une ruse trop grossière pour bannir de la cour la royne de Navarre, madame de Ferrare, ledit sieur prince, monsieur l'Amiral & autres seigneurs du conseil, qu'ils savent ne pouvoir vivre que selon la religion réformée. Davantage, ceste exception est notoirement contre ce qui a esté accordé, que la prédication sera où elle a esté auparavant ces tumultes, si on le requiert ainsi.

DEMANDE VII.

demande.

Es autres villes & villages qui ne iouront dudit ministère, sera loisible à ceux de la religion réformée de vivre en liberté de conscience & en toute seureté de leurs biens & personnes; & leur sera pareillement loisible d'aller és villes & villages & maisons prochaines, pour l'exercice

de leur religion. Et, en outre, en cas de nécessité, leurs baptêmes & visitations de malades se pourront faire sans bruit és maisons privées; & sera donnée seureté d'enterrer les morts és lieux acoustumés, sans user d'autres cérémonies.

1562.

RESPONSE.

ACCORDÉ qu'ils vivront en liberté de conscience en leurs maisons, & en toute seureté de leurs biens & personnes; sans ce qu'il leur soit loisible faire esdits lieux aucun autre exercice de religion, que l'ancien & acoustumé avant ces troubles, bien pourront aller és villes prochaines pour l'exercice de leur religion.

DEMANDE VIII.

8<sup>e</sup> demande.

EN la ville de Paris, ceux de la religion réformée se contenteront, pour le présent, d'avoir l'exercice de leur religion hors la ville & fauxbourgs, en tels lieux & places qu'ils choisiront. Et neantmoins, nul, de quelque estat ou qualité qu'il soit, ne sera aucunement recherché ne molesté en sa maison pour le fait de la religion, ains demeurera en pleine seureté sous la protection du roy. Et davantage pourront user des baptêmes, visitations des malades & sépultures, comme il est dit en l'article précédent.

RESPONSE.

PARIS & la banlieue seront a exceptés.

a DERECHER ils parlent de Paris trop obscurément, selon qu'il a esté ià arrêté.

DEMANDE IX.

9<sup>e</sup> demande.

QUE toutes personnes a qui se sont cy-devant absentées de ce royaume, soit de leur gré, soit pour avoir esté iugés & bannis par les édicts & arrests pour le fait de la religion ou dépendance d'icelle, pourront seurement revenir au royaume pour iour du bénéfice de ceste présente ordonnance, & seront remis, ou leurs héritiers ou ayans cause, en leurs biens & possessions.

RESPONSE.

CEUX qui a sont ià retournés, suivant les pardons qui leur ont cy-de-

1562.

vant esté oïroyés, iouront de la grace qui leur a esté faicte, & non autres.

*a* TOUTESFOIS, ce qu'ils refusent en cest article a esté généralement accordé au moulin, en l'article deuxiesme. Car, de faict, il n'y a nulle différence, quant à la religion, entre ceux qui s'en sont allés & ceux qui sont demeurés : ioint qu'il est notoire que le roy a trop manifeste intérêt de recevoir la perte de tant de suiets de toutes qualités.

## DEMANDE X.

10<sup>e</sup> demande.

QUE ceux qui, depuis la présente guerre, soit pour le faict de la religion ou de ladite présente guerre, auroient esté spoliés de leurs biens ou estats, & pareillement les héritiers ou ayans cause de ceux qui sont morts par iugement ou autrement, incontinent & sans aucune forme de procès, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans qu'il leur soit nécessaire d'avoir autres lettres particulières, soient remis par la présente ordonnance & réintégrés en leur bonne fame & renommée, honneurs, estats, pensions, bénéfices & biens, pour en iourir comme auparavant ces tumultes, nonobstant tous iugemens, sentences, arrests & édits à ce contraires, lesquels seront entièrement révoqués, cassés & annullés comme non intervenus.

## RESPONSE.

Tous seigneurs & gentilshommes & autres, qui ont pris les armes pour le faict de la religion & de la présente guerre, seront remis en leurs biens pour en iourir paisiblement. Et quant aux estats, charges & offices, autres que de iudicature & *a* finances, est remis à en ordonner iusques à la majorité du roy; bien entendu que cest article n'atouche aucunement mondit seigneur *b* prince.

*a* UNE telle iniquité ne sera jamais soufferte : c'est à sçavoir que les dessusdits, durant la minorité du roy, se pourvoient, eux-mêmes ou les leurs, des estats & dignités de ce royaume à leur appétit, après en avoir dépossédé ceux auxquels, graces à Dieu, ils n'ont rien à commander, & qui ont esté pourvus de leurs susdits estats par les roys maieurs; & ne se trouveront

autres que bons & loyaux serviteurs de sa Maïesté; veu mesmement qu'une partie de tels estats est de telle nature, qu'ils ne se peuvent perdre qu'avec la vie, ou du bon gré de ceux qui les tiennent. Et s'il estoit question de suspendre quelques estats durant la minorité du roy, il faudroit plustost s'adresser à ceux qui n'ont encores satisfait à la résolution & réquisition faites par les trois Estats.

*b* LEDIT seigneur n'entend ni ne veut en ce faict avoir rien de séparé des seigneurs & gentilshommes, & autres qui l'accompagnent en une si iuste querelle. Ce nonobstant, les dessusdits ont sagement fait d'excuser celuy qui de droict leur peut commander durant la minorité du roy.

## DEMANDE XI.

ET, d'autant que plusieurs excès & pillages de biens meubles se sont faits par les communes de villes & villages, sera permis en quelque lieu que lesdits meubles seront recogneus, de les pouvoir [re]vendiquer, sauf toutesfois à restituer le prix que les acheteurs monstreront en avoir baillé à l'inquant, en quoy ne sera compris le butin de guerre.

11<sup>e</sup> demande

## RESPONSE.

IL est bon & raisonnable que toutes choses prinſes d'une part & d'autre soient restituées.

## DEMANDE XII.

QUE tous prisonniers détenus pour la religion, ou pour le faict de la présente guerre, seront promptement & sans délai délivrés à pur & à plein sans peine ni amende, à la charge de vivre selon la présente ordonnance.

12<sup>e</sup> demande

## RESPONSE.

ACCORDÉ, réservés les *a* voleurs, brigands & meurtriers.

*a* CESTE exception est frivole, attendu qu'en la demande il n'est parlé que du faict de la religion ou de la présente guerre, qui n'ont rien de commun avec les voleries ni brigandages.

## DEMANDE XIII.

QUE tous édits, ordonnances & arrests faits & publiés sur le faict de la

13<sup>e</sup> demande

1562.

religion iufques au iour préfent , feront révoqués & caffés comme de nul effet.

## RESPONSE.

Tous édicts & ordonnances & arrefts donnés à l'encontre d'eux depuis ces tumultes , n'auront force ni a vigueur.

a Et quelle fera donc la feureté dudit feigneur prince & fa compagnie , fi les édicts contraires à ceste ordonnance ne font expreffément révoqués ?

## DEMANDE XIII.

4<sup>e</sup> demande.

QUE toutes informations , prinſes de corps décernées , & procédures commencées contre ceux de la religion réformée , à caufe de ladite religion & dépendances d'icelle feulemēt , ſeront mifes à néant par la préfente ordonnance.

## RESPONSE.

CESSEMENT toutes procédures faites à l'encontre d'eux pour le fait deſſusdit.

a PAR ce moyen , un chacun de nous trainera ſon licol , iufques à ce que les deſſusdits le ferment à leur ap-  
pétit.

## DEMANDE XV.

15<sup>e</sup> demande.

QUE les deniers levés & perceus par ledit feigneur prince , pour employer en la préfente guerre , tant ſur les receptes que ſur les villes & ſuiets de ſa Maieſté , eccléſiaſtiques ou autres , de quelque nature qu'ils ſoient , ſeront tenus pour bien levés & perceus , ſans que nulle répétition en puiſſe eſtre faite ſur ledit ſieur prince ni autres qui l'ayent acompagné , attendu que le tout a eſté fait pour le ſervice de ſa Maieſté.

## RESPONSE.

QUANT à ce que mondit feigneur le prince a fait prendre des receptes du roy , ſa Maieſté entend qu'il en ſoit deſchargé , en envoyant préſentement l'eſtat qu'il en doit avoir par devers luy , afin de ſavoir au vray ce que les receveurs luy en auront baillé pour éviter les abus , & que le peuple ni eux ne ſoient contraints payer deux fois. Et , du a ſurplus de ceſt article ,

1562.

en fera plus avant parlé à mondit feigneur le prince pour la feureté qui luy eſt ſur ce néceſſaire.

a LEDIT feigneur prince entend afſés que toutes les voleries de l'autre part ſe veulent couvrir ſur les arreſts de leurs parlemens apoſtés ; mais ledit feigneur prince ne le peut ni doit ſouffrir , & ne requiert rien luy eſtre aloué ni aux ſiens qui ne ſoit raifonnable , dont il fera iuges tous les princes de la chreſtienté , & non ſes parties ; car il peut dire , en vérité , que tout ce qu'il a levé ou autres par ſon ordroy , pour la néceſſité en laquelle les deſſusdits l'ont réduit , a eſté pour le ſervice du roy ; mais ſ'il y a aucun qui d'autorité privée ait rien pris & levé , c'eſt raifon qu'il en reſponde tant d'une part que d'autre.

## DEMANDE XVI.

16<sup>e</sup> demande.

QUE tous ceux de l'églife romaine retourneront en leurs temples , maiſons , héritages & domiciles acouſtums , pour paifiblement exercer leur ſervice , ſans que , de la part de ceux de la religion réformée , ſoit fait aucun tort en leurs biens ni en leurs maiſons , ſoit de parole ou de a fait , ſans toutesfois pouvoir répéter les fruits d'iceux bénéfices & biens eccléſiaſtiques perceus durant la préfente guerre par ledit feigneur prince , ou par ceux qui l'ont acompagné.

a A CELA peut-on veoir ſi ledit feigneur prince cherche le repos du royaume ou non.

## RESPONSE.

LE roy entend que les gens d'églife obſervans l'ancienne religion en laquelle il vit , retournent en leurs églifes , & iouiſſent de leurs biens paifiblement. Et quant aux fruits de leurs bénéfices , il a procurera & moyennera très volontiers envers eux , que ceux qui les ont prins en ſoient deſchargés , ſe contentant que de ce qui touche ſon intérêt , ils n'en ſoient aucunement inquiétés.

a LEDIT feigneur prince ne doute point que le roy ne puiſſe & doive commander ſans exception à tous ſes ſuiets , ce qui eſt raifonnable.

## DEMANDE XVII.

17<sup>e</sup> demande.

QUE toutes hoſtilités & inimitiés ceſſeront d'une part & d'autre , avec

1562.

inhibition & défense à toutes personnes d'user de ces mots : *huguenot*, *papaut*, *rebelle*, & autres semblables, ni de chançons ou libelles diffamatoires; pareillement, à tous prédicans d'une part & d'autre, d'émouvoir le peuple à sédition, directement ou indirectement; ains avec toute modestie annonceront la parole de Dieu, & induiront & entretiendront le peuple en une bonne union & concorde.

## RESPONSE.

SA Maïesté le veut & entend ainsi.

## DEMANDE XVIII.

18<sup>e</sup> demande.

NONOBTANT qu'en la généralité des articles précédens soient comprises les villes de Lyon & Orléans, toutesfois, à cause que particulièrement, au lieu des services qu'elles ont faits à sa Maïesté, on leur pourroit imputer beaucoup de choses, il plaira à sadite Maïesté soulager expressément lesdites villes cy-après en toutes choses raisonnables pour les grands frais & dommages qu'elles ont souffert. Et ne sera aucun des habitans d'icelles, de quelque estat, degré ou condition qu'il soit, recherché ni travaillé ni directement ne obliquement pour aucunes choses advenues durant la présente guerre.

## DEMANDE XIX.

19<sup>e</sup> demande.

LES villes qui ont été assiégées, prises & pillées, comme Blois, Bourges, Tours, Saumur, Angers, Poitiers, le Mans, & encore de fraîche mémoire la ville de Rouan, seront recommandées à sa Maïesté, pour les soulager de tant de pertes & misères en tout ce qui sera possible; & seront révoquées toutes confiscations & autres dons faits au détriment du corps desdites villes, ou des bourgeois & habitans d'icelles, afin de réparer au plus tost les ruines advenues en ce royaume pour la présente guerre.

## RESPONSE.

LE roy fera bien pourvoir au soulagement & traitement de ses sujets, selon leurs a mérites & nécessités.

a IL est aisé de voir où prétendent les dessusdits, mais ledit seigneur prince espère que Dieu les en gardera.

## DEMANDE XX.

1662

20<sup>e</sup> demande.

QUE nul de ceux qui ont esté envoyés es pais estranges pour le fait de la présente guerre, pour en tirer forces & argent, soit Angleterre, Allemagne, Espagne, Italie, ou autre lieu, & pareillement, nul de ceux qui auroient gardé places, & eu charge en la présente guerre, ne pourront nullement & en sorte quelconque pour cest effect, estre recherchés, travaillés ne molestés en leurs biens ni en leurs personnes.

## RESPONSE.

LA réponse sur l'article 10 y a satisfait.

a SOIT veue la réplique dudit seigneur prince sur ledit article, & [que] chacun iuge là-dessus si la présente ordonnance sans accorder cest article n'est un vray moyen de mettre au filé ceux que les dessusdits voudront traiter à leur plaisir.

## DEMANDE XXI.

21<sup>e</sup> demande.

QUE dès à présent on procurera qu'un concile général, franc & chrestien, soit tenu & assemblé dans les six mois prochains, & en lieu non suspect, auquel le pape, ni gens pour luy, ne présideront point pour la détermination de tous les présens différens de la religion. Et, à faute de pouvoir célébrer ledit concile tel que dessus dedans ledit temps, sera incontinent & sans délai assemblé un concile national, auquel tous ceux qui y voudront comparoir, de quelque nation qu'ils soient, seront receus avec toute feureté en ce requise, & cas advenant que le général ou national ne fust assemblé dedans ledit espace de six mois, l'exercice de la religion réformée sera permis indifféremment en tous lieux & à toutes personnes de ce royaume.

## RESPONSE.

CEST article est a résolu par le premier escrit, qui contient qu'un concile libre & général sera procuré dedans six mois, & là où il ne sera fait dedans ledit temps, sa Maïesté fera une assemblée en ce royaume, où seront receus tous ceux qui s'y voudront trouver, pour à ce moyen pourvoir aux divisions qui s'offrent.



1562.

*a* IL n'est point résolu, s'il n'est clairement dit, [ce] que c'est qu'un concile libre.

## DEMANDE XXII.

demande.

QUE nul iuge en ce royaume ne cognoistra en dernier ressort du fait de la religion ou choses concernantes l'effect de la présente ordonnance ; sinon le grand conseil, par devant lequel toutes les appellations des susdits iuges ressortiront en vertu de la présente ordonnance, nonobstant les édits & coutumes à ce contraires.

## DEMANDE XXIII.

demande.

QUE la cognoissance de toutes les appellations, esquelles l'une des parties sera de la religion réformée, ou toutes les deux, sur quelque matière & question que ce soit, sera évoquée par-devant le grand conseil, pour en cognoistre & déterminer par arrest, si l'une des parties ou toutes deux le requièrent.

## RESPONSE.

LE roy *a* ne veut ni n'entend rien changer en sa iustice ordinaire, réservant à luy de *b* pourvoir à ses suiets *c* qui auront cause de suspicion.

*a* CE n'est chose nouvelle qu'il y ait des commissions & mesmes des édits formels, derrogeans en certaines causes à la iurisdiction ordinaire des parlemens. Et de fait, sans cest article, il est tout clair que la vie de tous ceux de l'église réformée n'est non plus asseurée que s'ils estoient livrés à leurs plus capitaux ennemis. Si on veut voir des exemples, soient reveus les procès faits aux parlemens de Paris, Toulouse & Bordeaux, seulement depuis un an en ça, contre les dessusdits.

*b* TROP peu de gens auroient moyen de se pourvoir contre tout un parlement.

*c* C'EST A DIRE à tous, selon les causes qui s'en présenteront.

## DEMANDE XXIII.

demande.

POUR la seureté de l'observation desdits articles, tant en la généralité qu'en spécialité, tous seigneurs du privé conseil de sa Maïesté, avec tous les gouverneurs des provinces, seront tenus incontinent en présence, ou par

procuracion spéciale s'ils sont absens, iurer & promettre entre les mains de sa Maïesté, d'observer & faire entretenir ceste dite ordonnance de point en point, sans aucun dol, en bonne foy & conscience. Et cas advenant qu'aucun d'eux (que Dieu ne vueille) vint à violer ou transgresser en tout ou en partie, sera tenu *ipso facto*, pour atteint & convaincu de crime de lèse-maïesté, & tous ses biens déclarés acquis & confisqués au roy, & irrévocablement annexés à la couronne. Et en outre, pour plus grande seureté, bailleront les uns aux autres réciproquement leurs seellés, suivant le contenu cy-dessus, avec expresse obligation de leur foy, bien & honneur.

## RESPONSE.

LEDIT serment sera fait par lesdits seigneurs du *a* conseil, chacun pour son regard, d'observer toutes les choses susdites sincèrement & de bonne foy, *b* réservant sa Maïesté à faire sévère démonstration à l'encontre de ceux qui iront au contraire, & qui les violeront en quelque forte que ce soit.

*a* LES gouverneurs des provinces ne peuvent ni ne doivent estre omis ni leurs lieutenans, comme l'expérience le monstre.

*b* CEUX qui désirent de bien payer ne craignent point de s'obliger, principalement quand l'obligation est réciproque. Et pourtant ne sauroient les dessusdits mieux monstre de quel pied ils désirent de cheminer désormais, qu'en refusant de s'obliger à une peine expresse : joint qu'on sait assés que sa Maïesté, durant sa minorité, ne peut faire ceste démonstration que par l'avis du conseil.

## DEMANDE XXV.

EN outre, la royne d'Angleterre, ensemble tous les seigneurs & princes protestants, & cantons évangéliques de Suisse, feront advertir incontinent du présent accord par sa Maïesté, & requis (cas advenant qu'aucuns d'une part ou d'autre, pendant la minorité dudit seigneur roy, fussent infractions de la présente ordonnance) de se déclarer ennemis de tels perturbateurs du repos public de la chrestienté, & pourchasser par les armes la punition due à un tel forfait.

1562.

25<sup>e</sup> demande.

1562.

## RESPONSE.

LE roy advertira les princes, ses amis & alliés, comme il a acoustumé.

## DEMANDE XXVI.

26<sup>e</sup> demande.

QUE la présente ordonnance sera, sans aucun délai, publiée & enregistrée par toutes les cours de parlement, bailliages, sénéchaussées de ce royaume, avec très étroite injonction à tous gouverneurs, juges & officiers qu'il appartiendra, de la faire inviolablement observer & entretenir, & sévèrement punir les infractions d'icelle, sans connivence ou acception de personnes, sous peine d'estre eux-mêmes châtiés & punis comme rebelles & coupables de lèse-majesté.

## RESPONSE.

## ACCORDÉ.

## DEMANDE XXVII.

27<sup>e</sup> demande.

APRÈS la publication de ladite ordonnance, toutes les forces seront licenciées d'une part & d'autre, & finalement toutes les villes & places, & remises sous tel gouvernement qu'il plaira à sa Majesté, après avoir osté les armes aux communes, pour le paisible entretenement de ceste dite ordonnance.

## RESPONSE.

SA Majesté entend que toutes forces qui ne sont point venues par son commandement ni souldoyées de luy, se retirent, favoir les estrangers hors du royaume, & les François en leurs maisons; & retiendra telles forces qu'il advisera & bon luy semblera pour le bien de son royaume & de son service.

a C'EST A DIRE en bon françois, celles dudit seigneur prince. Par ce moyen, que restera-il plus, sinon de mettre la teste sur le bloc?

b C'EST trop se iouer du nom du roy, lequel on fait bien durant sa minorité ne se gouverner que par autrui.»

Le prince perd  
toute espé-  
rance de paix.

APRÈS la lecture des susdits articles, ledit seigneur prince avec tous les siens, ayant perdu avec l'espérance de paix la plupart des moyens de la prinse de Paris, pour ce que les dessusdits estoient résolus de n'apparoir sur les champs, toutesfois ne perdit

courage, & fit résolution de passer outre; mais la lascheté d'un des principaux capitaines, pratiqué par les dessusdits, luy empescha son dessein. Le lendemain arriva un gentilhomme de la part de la royne, qui apporta l'abrégé cy-dessous transcrit, sur lequel ledit sieur prince, ne voulant rien omettre de ce qui luy estoit possible, renvoya pour sa dernière résolution à ladite dame les propres articles accordés au moulin selon leur forme & teneur, y mettant toutesfois quelques apostilles pour les éclaircir, & y adiousta quelque brief recueil des articles cy-dessus mentionnés, mais en plus briefs & doux termes, auxquels la royne répliqua le lendemain, qui fut le 8 décembre, comme se verra cy-après.

PLUSIEURS de bon jugement voyans à l'œil que tous ces parlemens ne tendoient qu'à prolonger le temps, [en] attendant l'arrivée des Espagnols, & pour tousiours mater le prince, s'en mescontentoient grandement, surtout d'autant que les gentilhommes, de part & d'autre, tandis qu'on estoit au moulin, s'entrecareffoient comme s'il n'y eust point eu de guerre, ce qui sembloit estre très dangereux, comme il est certain qu'il y en eust de pratiqués. Ce neantmoins, le désir de la paix estoit si grand que, qui eust veu la communication des uns avec les autres, eust iugé que ce n'estoit qu'une armée; mais la pitié estoit sur le soir, quand au département en se baillant la main & l'accolade, le frère disoit à son frère, l'oncle au neveu, le cousin au cousin, que s'ils se rencontroient le lendemain à la guerre, l'un n'espargneroit point l'autre. Ce neantmoins, ces suspensions d'armes qui se continuoient de iour à autre ne se peurent si bien continuer qu'il ne se trouvast quelque mal advisé voulant passer les corps de garde, tellement que le troisieme dudit mois, quelques reistres ayans trop beu, s'estans iettés au travers d'un corps de garde des ennemis sur le soir, furent cause que quelques coups de canon se tirèrent sur le camp du prince, dont l'alarme se donna bien chaude. Mais le tout fut tantost apaisé, non pas tellement toutesfois qu'un gentilhomme nommé Chastelier Portault, envoyé pour faire retirer ces reistres, ne fust pris par eux-mêmes pour ennemi, & très dangereusement

1562.

Entrevues  
amicales entre  
les deux  
camps.

Quelque  
escarmouche.

1562.

e attaque  
anquée.

bleffé, & un capitaine gascon tué, nommé la Porte.

Le lendemain cinquième, la réponse susdite étant envoyée au prince, toute espérance de paix fust ôtée, & la suspension d'armes ayant pris fin, le prince, qui avoit fait cependant bien considérer & mesurer les advenues & tranchées, par le moyen de Feuquières (1) le puîné, gentilhomme de très bon entendement, résolut d'affaillir les tranchées la nuit suivante. Et de fait, le sixième du mois, environ les deux heures après minuit, chacun se trouva en sa place, avec très bonne volonté de bien faire; mais on fit alte tant de fois & si longuement, & fut généralement le tout si mal conduit en si petit espace de chemin qu'il y avoit à faire que, survenant la pointe du jour, il s'en fut revenir sans rien faire.

e prince se  
refuse à de  
nouveaux  
ourparlers.

Le matin venu, prolongation & trefves furent accordées iusques au soir, & l'Aubespine fut envoyé au prince pour le prier de bien considérer encores les articles susdits, auquel ne fut faite autre réponse, sinon que le prince, s'étant plus que mis en son devoir, se repentoit d'avoir tant presté l'oreille à ceux qui se moquoient du roy & de luy, ayant esté bien adverti que le duc de Guise, au dernier abouchement tenu au moulin, sachant que la royne trouvoit les articles proposés plus raisonnables qu'il ne vouloit, s'estoit avancé iusqu'à luy dire que s'il pensoit qu'elle voulust rien tenir de ce qu'elle avoit accordé, iamaïs il n'y consentiroit de sa part, mais estimoit que ce qu'elle en avoit fait estoit en intention seulement de séparer les forces du prince; puis adiousta que, pour assurance qu'il n'en feroit rien tenu, luy & ceux qui estoient là avec elle, luy toucheroient la main, ce qui avoit esté fait & exécuté. Davantage le prince luy dit qu'un des gentilhommes du duc de Guise luy avoit fait dire, par un de ses gentilhommes, qu'il désiroit de luy demeurer très humble serviteur, pourveu qu'on luy fît raison des iniures & libelles diffamatoires publiés contre luy à Orléans, ou qu'il n'entendrait iamaïs à la paix, laquelle luy seul pouvoit faire ou desfaire, ayant en sa puissance les forces du roi & la

faveur de la ville de Paris, « *telle-ment* (disoit le prince à l'Aubespine) *que tous ces parlemens n'ont esté faits que pour attendre vos Espagnols* » qui estoient en seureté, & à une lieue de là, ayant passé la rivière à Mantes; & pourtant la conclusion du prince fut qu'il ne s'attendroit plus à tels parlemens.

TANDIS que ceste réponse se faisoit, plusieurs gentilhommes parlemoient à leur manière acoustumée durant la suspension d'armes, entre lesquels Genly, (qui avoit desia, en plusieurs sortes, déclaré le peu d'envie qu'il avoit de persévérer comme il avoit commencé, voire iusques à dire ouvertement que, quant à la personne du duc de Guise, il estoit son très humble serviteur, & que, s'il se trouvoit en quelque rencontre où il le veist abatu, il le relèveroit luy-mesme & le garderoit d'avoir mal, encores qu'on le deust crever en la place :) Genly, di-je, demeura iusques à l'entrée de la nuit, que les trefves finissoient, se promenant seul avec le sieur de Danville (1), second fils du connestable, & le mieux aimé du père, duquel parlement l'issue apparut la nuit suivante.

Genlis parle-  
mente.

MAIS le prince cependant, avec son conseil, composé de huit seulement des principaux, sur le rapport de Feuquières, qui avoit derechef bien veu de ses yeux en partie & entendu par autres avec lesquels il avoit certaine intelligence, tout ce qui estoit nécessaire à une telle entreprise, se résolut d'affaillir, la nuit suivante, les tranchées des ennemis avec toutes ses forces, puisqu'ils ne vouloient sortir en campagne & qu'il n'avoit moyen de les forcer en plein jour. Ce conseil devoit estre pour lors seulement notifié à ceux qui estoient là, entre lesquels estoit le mareschal de Hessen, qui s'en retourna vers ses reistres, pour se trouver avec eux vêtus de chemises blanches, au quartier & à l'heure qu'on luy assignoit. Et, d'autant mesmes que Genly estoit en la compagnie, il fut arresté qu'on ne luy en droit rien, iusques à ce qu'il falust se préparer pour monter à cheval, ayant trouvé toute la

Nouveau pro-  
jet d'attaque.

(1) Voy. ci-dessus, page 509, et *France protest.*, VIII, 150.

(1) Henri de Montmorency, sieur de Damville, devint plus tard lui-même duc et connestable de Montmorency.

1562.

compagnie merveilleusement mauvais son langage depuis quelque temps, & ce long parlement avec Danville. Ce nonobstant, il arriva, comme le conseil n'estoit encores levé, & enquis par le prince d'où il venoit si tard : « *Je reviens (dit-il) de convertir Danville, tellement qu'à mon advis nous aurons demain la paix.* » Adonc le prince, ne s'advisant de ce qui avoit esté arresté de ne luy rien dire de la camifade, ne se peut tenir de luy respondre que ce feroit donques après avoir essayé d'amener par force à la paix les auteurs de ceste guerre, « *voire, dit-il, dès ceste nuit mesme.* » Ceste parole ouïe, Genly ne dit autre chose, sinon « *qu'il ne seroit donc pas des derniers, mais qu'il vouloit aller souper de bonne heure,* » & cela dit, ayant receu le mot du prince, se retira à Monrouge, où estoit son quartier. Mais, sur son département, un ministre qui avoit esté appelé en son conseil pour faire les prières, adressant sa parole en l'aureille à quelcun des seigneurs assistans, luy dit ces propres mots, qui se trouvèrent après trop véritables : « *Voyés-vous cestuy-là qui s'en va, vous ne le verrés plus, & ie luy eusse volontiers dit ce que Iésus Christ dit à Judas : Fay en diligence ce que tu fay.* » Chacun donc se retira, en intention d'exécuter, la nuit suivante, ce qui avoit esté ainsi résolu. Mais Genly arriva en son quartier, après avoir légèrement soupé & fait serrer secrètement à son maistre d'hôtel sa vaisselle, monta à cheval, environ dix heures, priant le sieur d'Avaré (1), lieutenant de sa cornette, de l'accompagner pour quelque bon affaire, ce qu'il fit sans s'enquérir davantage, iusques à ce qu'ayant passé outre le corps de garde, & tirant tousiours plus outre, il déclara ouvertement qu'il se retireroit à Paris; « *non (disoit-il) pour changer de religion ni de parti (comme de fait il ne fit ni l'un ni l'autre), mais pour ce que ie voy qu'on refuse la paix; ce qui me contraint de me retirer en ma maison, & vous conseille de faire le semblable.* » D'Avaré, honneste & généreux gentilhomme, ayant ouy ce propos, tascha de le desmouvoir tant qu'il peut, & fut mesme esmeu de lâcher sa pistole sur luy, se plaignant entre autres choses de ce qu'il l'avoit

Défection de  
Genly.Le sieur  
d'Avaré.

amené en ce chemin, & de ce qu'il luy avoit tenu tels propos. Mais, considérant l'heure & le lieu, & que cela eust peu donner l'alarme, & gâster l'entreprise, & que, cependant, Genly marchoit plus avant, en vint donner l'avertissement. Le prince & l'amiral, les choses entendues, présupposans que Genly ne faudroit d'avertir l'ennemi de toutes choses, & mesmes qu'il avoit emporté le mot par le moyen duquel une contre-camifade se pouvoit faire, monterent en personne à cheval avec quelque petite troupe, allans iusques aux principales advenues pour changer le mot; ayans aussi mandé aux chefs par tous les quartiers qu'on fist bon guet, & que l'entreprise estoit rompue pour quelque trahison survenue, tellement que personne ne bougea. Voylà ce que devint ce dessein, duquel puis après il fut parlé diversement, les uns estimans que le prince avoit en sa main ses ennemis, les autres estimans qu'il s'alloit perdre & tous les siens, & disans qu'une singulière providence de Dieu y avoit pourveu; mais il n'y avoit personne qui ne détestast la lâcheté de Genly, duquel remarquant plusieurs paroles & déportemens, & notamment le conseil qu'il avoit donné de prendre le chemin de Corbeil, chacun iugeoit qu'il avoit proietté ceste lâcheté de longtemps; luy cependant arriva & fut très bien receu au camp de l'ennemy, auquel il a souvent depuis protesté qu'il ne descouvrit iamais l'entreprise, d'autant qu'il présupposoit ce qui advint, à sçavoir, qu'elle romproit par son département; & le lendemain fit entendre au prince qu'il ne s'en estoit allé que pour le grand bien de luy, & pour luy servir de sollicitateur envers la royne, pour terminer ceste guerre par une bonne paix, plustost que par quelque sanglante bataille. Ce fait, le lendemain VII. & le iour VIII. suivans, les articles de paix furent remis sus & débatus de part & d'autre comme s'ensuit, & ainsi que le prince les a fait publier.

1562.

L'entreprise  
est rompue

## DU VII &amp; VIII DÉCEMBRE AUDIT AN.

« LES points & articles ià résolus & arrestés aux assemblées précédentes sur les remonstrances de monsieur le prince, pour la pacification de ce royaume, sont :

Nouve  
proposi  
de pa(1) Aliàs d'Avaray (*France protest.*, I, 198).

1562.

## ARTICLE I.

l'exercice  
maintenu  
tout où il  
était avant  
les troubles,

QU'EN tous les lieux où il y a eu prédication devant les armes, & auparavant tous les tumultes, le ministère de la religion sera exercé sous la protection du roy si les sujets dedit lieux le demandent, & non ailleurs, ni autrement.

*Response de la royne.* — Il s'entend dedans les villes, & si aucuns des sujets dedit lieux le demandent.

*Apostille du prince.* — a Nous sommes donc d'accord en ce point, en y adjoignant ces mots : *au dedans des villes*; & pour ce mot : *les sujets*, y mettant : *aucuns*.

## ARTICLE II.

l'usage dans les  
villes de fron-  
tière.

QUE ledit exercice ne sera point dedans les villes de *a* frontière, mais aux faubourgs; & n'y ayant point de faubourg, ce sera en quelques lieux propres les plus proches dedit villes, lesquelles seront expressément spécifiées.

*Apostille du prince.* — a Il ne faut taire [ce] que c'est ville de frontière, qui a de tout temps eu gouverneurs & garde ordinaire.

*Response de la royne.* — Accordé.

## ARTICLE III.

privilege aux  
seigneurs  
justiciers

QUE neantmoins il sera permis à tous gentilhommes qui seront barons, chasteilains, hauts iusticiers, & non à autres, iour de ce mesme bénéfice en leurs maisons, tant pour eux que leurs familles & sujets qui s'y voudront trouver, sans force ni contrainte, avec permission à ceux qui résideront es autres lieux où il n'y aura point d'exercice, d'y demeurer en seureté de leurs personnes, & iour paisiblement de leurs biens & a pensions, sans estre contrains de rien faire contre leurs consciences, avec liberté d'aller aux villes prochaines pour l'exercice de leur religion.

*Apostille du prince.* — a Il faut adjoindre bonne renommée, honneurs & estats, pour faire une bonne & raisonnable paix.

*Response de la royne.* — Le roy ne veut autre exercice de religion en sa cour & suite, que celle que luy-mesme observe, ni dans les autres lieux où il n'est permis par ceste *a* ordonnance.

1562.

*Apostille du prince.* — a Il faut ici noter que ledit seigneur prince avoit ainsi couché sa demande, omise par le secrétaire : qu'il luy fust permis, & aux autres seigneurs du conseil estans à la suite de la cour, ou autrement employés pour le service de sa Maïesté, avoir le ministère pour eux & leurs familles, hors le logis du roy; [ce] qui est une requeste si raisonnable, que le refus d'icelle montre à l'œil l'iniquité de ceux qui la reiettent sous le nom du roy, lequel toutesfois n'eut iamais volonté de chasser ledit seigneur prince, ni le ministère hors de sa cour.

## ARTICLE IV.

a PARIS & la banlieue en seront du tout exemptés & exceptés.

Paris et la  
banlieue  
exceptés.

*Apostille.* — a Cela, ainsi qu'il a esté obscurément couché, ne se peut rapporter qu'au précédent article; & pourtant il ne seroit loisible à aucun de la religion réformée de vivre dedans Paris. Parquoy ledit seigneur prince a requis expressément que cest article fust plustost ainsi couché : « ceux de Paris n'auront l'exercice de leur religion, si ce n'est dehors la ville, faubourgs & banlieue. »

*Response de la royne.* — Cest article est ainsi arresté.

## ARTICLE V.

LYON ne sera compris ni entendu es villes de frontière.

Lyon n'est pas  
réputé ville  
de frontière.

*Response de la royne.* — Accordé.

## ARTICLE VI.

Les Anglois & autres estrangers sortiront du royaume, & seront les places & villes remises en leur premier *a* estat.

Les étrangers  
sortiront du  
royaume.

*Apostille.* — a Voyés la réplique sur le deuxiesme article du deuxiesme de décembre.

*Response de la royne.* — Les choses arrestées, & l'ordonnance publiée au parlement de Paris, le roy entend, suivant le contenu en cest article : que les Anglois & autres estrangers qui ne sont venus par son commandement ni soldoyés de luy, se retirent, & les places soient remises en leur premier estat.

*Apostille.* — a Voyez la réplique au vingtiesme article.

1562.

## ARTICLE VII.

Le clergé sera remis en possession de ses biens.

LES gens d'église rentreront en leurs églises, biens & possessions, & ne seront empêchés en l'exercice de leur religion, ne jouissance de leurs dits biens.

## RESPONSE.

## ACCORDÉ.

## ARTICLE VIII.

Réunion d'un concile général dans les six mois.

LE concile libre & général sera procuré dedans six mois, pour mettre fin aux différens qui s'offrent; & si, dedans ledit temps, il ne se peut obtenir, sa Maïesté fera, à cest effet, une assemblée générale en ce royaume, où feront receus tous ceux qui s'y voudront trouver.

## RESPONSE.

CEST *a* article est ià arresté & résolu, & n'y faut aucune chose adiouster.

*Apostille.* — *a* Si est-il impossible de le passer, si on n'adiouste ce qui est dit sur l'article quatriesme du deuxiesme de décembre.

## ARTICLE IX.

On prendra les sûretés nécessaires.

POUR l'effect & exécution de tout ce que dessus, seront advisées les sûretés nécessaires.

## ARTICLE X.

Serment des membres du conseil privé.

MESSIEURS du privé conseil du roy feront serment, chacun pour son regard, d'observer sincèrement & de bonne foy les choses dessusdites: *a* réservant à sa Maïesté à faire sévère démonstration à ceux qui iront au contraire, & qui les violeront en quelque forte que ce soit.

*Apostille.* — Voyés l'article vingt-quatriesme.

Autres articles.

AUTRES ARTICLES ENVOYÉS AVEC LES PRÉCÉDENS PAR LEDIT SEIGNEUR PRINCE.

## ARTICLE I.

Le roi déclarera que le prince de Condé n'a pris les armes que pour son service.

MONSIEUR le prince supplie très humblement sa Maïesté déclarer comme la vérité est, que luy & ceux de sa compagnie n'ont pris ne retenu les armes iusques à maintenant que pour

le service de sa Maïesté; & par même moyen, voir ceste armée & y commander comme estant sienne, & que la présente négociation est par le commandement de sa Maïesté, pour le repos de ce royaume.

1562.

## RESPONSE.

LES choses arrestées, & se retirant l'armée, le roy fera content de la voir, & déclarant que ce qui s'est négocié & négociera en ce fait, est par son commandement & volonté, pour le bien & repos de ce *a* royaume.

*a* Voyés l'article premier du quatriesme décembre.

## ARTICLE II.

QUE les absens du royaume pour le fait de la religion pourront revenir & iour du présent bénéfice.

Retour des bannis pour cause de religion.

## RESPONSE.

IL y a déjà esté répondu, *a* & ne s'y peut faire autre chose.

*a* LE roy donc perdra pour iamais un bon nombre de ses plus fidèles sujets, duquel dommage Dieu préserve sa Maïesté.

## ARTICLE III.

TOUTES personnes d'une part & d'autre, ayans souffert quelque dommage en leurs personnes & biens, sont par la présente ordonnance réintégrés en leurs estats, bonne renommée, honneurs, pensions, bénéfices & autres biens, pour en iour paisiblement, sans qu'il soit mesfait ou mesdit à personne, nonobstant tous iugemens, sentences, arrests & édits à ce contraires, lesquels seront cassés & annulés; & seront révoquées toutes confiscations ou autres dons faits au préjudice du corps des villes, ou des habitans d'icelles pour la religion, ou à cause de la présente guerre.

Abolition des effets des sentences dommageables précédentes.

## RESPONSE.

*a* PAR les articles précédens il est répondu à cestuy-ci.

*a* Voyés la réplique à l'article dixiesme. Davantage, on ne répond au point de la révocation des confiscations, pour ce qu'il est ennuyeux à ceux qui s'enrichissent des biens d'autrui, sous ombre de l'autorité du roy.

1562.

gisement  
prison-  
niers.

## ARTICLE IIII.

QUE tous prisonniers détenus pour la religion, ou pour avoir pris les armes en ceste guerre, seront promptement délivrés à pur & à plain sans amende, rançon ou autre peine; & que nul ne fera recherché, de quelque estat & qualité que ce soit, pour avoir eu charge & s'estre employé au fait de la présente guerre, soit en France ou aux païs estranges.

## RESPONSE.

CEST article est respondu & est trouvé bon que tous prisonniers soyent délivrés sans peine, amende ne rançon, pourveu que ce ne soient a voleurs, brigands & meurtriers.

a VOYÉS la réplique de l'article douziefme.

## ARTICLE V.

es deniers  
vés par le  
ice réputés  
gitimement  
perçus.

Tous deniers ou autres biens, de quelque nature qu'ils soient, levés ou perceus par le mandement ou octroy dudit seigneur prince, seront tenus pour bien levés & perceus, attendu que tout a esté pour le service de sa Maiesté; offrant iceluy seigneur prince, quant aux deniers prins des receptes, en bailler estat.

## RESPONSE.

LA response faite à semblable article semble y a satisfaire.

a IL s'en faut beaucoup, comme monstre la réplique sur l'article quinziefme.

## ARTICLE VI.

Appel des  
entences en  
matière  
religieuse.

IL y aura appel de tous iuges préfidiaux, comme des iuges subalternes és matières concernantes la religion ou l'effect de la présente ordonnance: toutes lesquelles appellations sont, par la présente ordonnance, évoquées au grand conseil, si l'une des parties ou toutes les deux le requièrent.

## RESPONSE.

L'ORDRE de la iustice ordinaire de ce royaume ne se peut immuer; mais il leur sera pourveu, l'occasion s'offrant, selon la response aux autres précédentes.

a VOYÉS les articles vingtroisiefme & vingtquatriefme, lesquels ont esté toutesfois bien modérés par cestuy-ci; mais rien ne peut contenter ceux qui n'aiment que l'eau trouble.

## ARTICLE VII.

LES seigneurs du conseil & les gouverneurs des provinces feront serment entre les mains de sa Maiesté, chacun pour son regard, d'observer sincèrement & en bonne foy toutes choses fusdites, sous peine d'estre tenus pour coupables & convaincus de lèse-maiesté, avec confiscation de tous leurs biens & union irrévocable d'iceux à la couronne, & en bailleront lesdits sieurs du privé conseil leurs feellés les uns aux autres.

Serment des  
seigneurs du  
conseil et des  
gouverneurs  
des provinces.

## RESPONSE.

LA seureté sera baillée selon qu'il est respondu par les autres a articles.  
a VOYÉS l'article vingtquatriefme.

## ARTICLE VIII.

SERMENT aussi sera fait solennellement entre les mains des baillifs, prévosts ou leurs lieutenans, par les maires, eschevins, consuls, ou autres ayans maniemment du corps des villes, de garder & faire garder chacun en son esgard tout ce que dessus.

Serment des  
maires, éche-  
vins et consuls.

## RESPONSE.

## ACCORDÉ.

## ARTICLE IX.

IL plaira à sa Maiesté envoyer à la royne d'Angleterre & aux princes protestans, & cantons évangéliques de Suisse, une copie de ceste ordonnance signée & feellée, avec unes lettres qui contiendront comme ladite ordonnance a esté arrestée & iurée ainsi que dessus.

Envoi de la  
présente or-  
donnance aux  
princes  
protestants.

## RESPONSE.

LES princes & alliés, amis du roy, seront advertis, ainsi qu'il est dessus respondu par les autres a articles.

a EN marchant droit, on ne craint point de se manifester. Et ne sauroit sa Maiesté estre mieux conseillée en tels affaires que d'appuyer sa minorité sur la force & bienveillance des prin-

1562.

ces & seigneurs estrangers, comme la pratique le monstre.

## ARTICLE X.

Elle sera enregistree par tous les parlements du royaume.

LA présente ordonnance sera, sans aucun délai, publiée & enregistrée par toutes les cours de parlement, bailliages & sénéchaussées de ce royaume, avec très étroite injonction à tous gouverneurs, iuges & officiers qu'il appartiendra, de la faire inviolablement observer & entretenir, & sévèrement punir les infractions d'icelle, sans connivence ou acception de personnes, sous peine d'estre eux-mêmes châtiés & punis comme rebelles & coupables de lèse-majesté.

## RESPONSE.

## ACCORDÉ.

## ARTICLE XI.

Licenciement général des deux armées.

APRÈS la publication de ladite ordonnance, toutes les forces seront licenciées d'une part & d'autre, & les estrangers renvoyés hors ce royaume; & finalement toutes les places remises sous tel gouvernement qu'il plaira à sa Majesté, après avoir osté les armes aux communes pour le paisible entretenement de ceste dite présente ordonnance.

## RESPONSE.

CEST article a esté respondu, & n'y veut sa Majesté autre chose a adiouster.

a LEDIT seigneur prince, avec sa compagnie, a protesté & proteste encores de sa part, non point contre le roy, duquel ils sont très humbles & très obéissans serviteurs, mais contre les dessusdits, déclarant manifestement leur intention par la réponse faite à ce présent article que, s'ils ne veulent rien adiouster à leur réponse, aussi endurera-il mille morts, en une si iuste querelle, plustost que de rien rabatre de sa iuste requeste. »

Tout espoir de paix s'évanouit.

LE sieur de Chemaux apporta ceste dernière réponse au prince, qui la fit lire devant toute la noblesse assemblée en son logis, qui la receut de si mauvaise part, que tous s'escrièrent, que puisqu'a ainsi estoit, il ne falloit plus parler de paix, & qu'ils mettroient eux-mêmes en pièces le premier qui

se mesleroit plus de leur apporter tels articles, par lesquels ils voyoient que leur procès leur estoit fait, & qu'ils estoient mis en proye à la merci de leurs ennemis, au lieu de la récompense que méritoit leur service. Par ce moyen fut ostée toute espérance de paix; ce qu'estant rapporté au camp des ennemis, ils ordonnèrent que les Espagnols arrivés deux iours auparavant feroient une saillie, estans guidés par quelques françois, sur le quartier du prince Portien, logé à Gentilly; ainsi le firent-ils environ la Dianne, & de fait tuèrent quelques gouiats; mais ils furent tantost descouverts & repoussés. demourant pour prisonnier le chevalier d'Achon.

Ce mesme iour, le prince apercevant bien tard que derechef on l'avoit trompé à la bonne foy, & qu'il ne pouvoit ni attirer l'ennemi en campagne, ni forcer leurs tranchées, partit le lendemain dixiesme de décembre, mettant l'infanterie devant, & se tenant sur la queue avec le plus ferme de ses forces pour soutenir l'ennemi, s'il faisoit quelque effort. Ce partement se fit en fort bel ordre environ la pointe du iour, ayans, nonobstant les défenses bien expresses, les reistres logés au quartier de Genlis mis le feu à Montrouge par despit de luy, après avoir fait bon marché de son bagage. Rohan le puisné, dit Frontenay (1), fit aussi mettre le feu à son logis d'Arcueil, qui brula quelques maisons; le mesme advint aussi à Cassan. Ceux qui marchaient les premiers prirent cela pour commandement, de forte que quelques maisons s'en sentirent en passant au pont Antoni (2), dont le prince fut si fort indigné que, voyant un pauvre soldat sortir d'une grange où il avoit mis le feu, il le fit pendre & estrangler sur le champ. Son premier giste fut à Palezeau (3), & le lendemain unzième à Limours (4), chasteau appartenant à la grande sénéchale, ennemie spéciale de la religion, & qui avoit gouverné paisiblement le roy Henry, servant d'eschelle à la mai-

Le prince quitte le pays 10 décembre

(1) Voy. ci-dessus, page 536.

(2) Aujourd'hui Antony (Seine), canton de Sceaux.

(3) Palaiseau (Seine-et-Oise), à trois lieues S.-E. de Versailles.

(4) Limours-en-Hurepoix (Seine-et-Oise). Le château de Limours avait été bâti par François I<sup>er</sup> pour la duchesse d'Etampes.



562.

fon de Guise. Ce neantmoins, le prince ne permit qu'il se print rien au chasteau où il estoit logé, combien qu'il y eust plusieurs précieux meubles ; & , qui plus est, fit rendre tout ce que certains Escossois y avoient pillé devant son arrivée.

envoie  
-Auban et  
-rault en  
Dauphiné.

LE lendemain douziesme ne bougea de Limours, où il expédia les sieurs de saint Auban & de Peyrault en Dauphiné, avec plusieurs lettres & instructions, pour empêcher ce que dès lors brassait le baron des Adrets (1) ; laquelle expédition ne vint à bien, ayans esté les dessusdits desfaits & surpris sur le mont de Tarare, comme il est dit en l'histoire particulière de Lyonnais (2).

LE treiziesme, le prince vint au bourg de saint Arnoul (3), sur le chemin de Chartres, où furent refusées les portes à la sollicitation de quelques prestres, mais le bourg fut tantost forcé par escalade, avec le meurtre de ceux qui se trouvèrent les premiers en rue. La grosse artillerie du prince, à savoir, deux canons & une coulevrine, estoit fort mal attelée & mal assistée de pionniers ; ce qui arrestoit souvent le camp, & fut cause qu'on séjournâ deux iours à S. Arnoul, tant pour l'attendre que pour la charger sur des chariots à quatre roues.

mée royale  
tte Paris.

CEPENDANT le camp du Triumvirat parti de Paris, & costoyant le prince, approcha d'Estampes, comme s'il l'eust voulu assiéger ; & parce qu'elle n'estoit tenable, la garnison fut toute prestée de fortir, mais elle se rassura puis après, ayans les ennemis tourné à costé pour approcher le prince de plus près, & le prince aussi y ayant envoyé deux enseignes de Gascons, sous la charge du sieur de Duras. Ces nouvelles rapportées au prince, & le conseil assemblé là-dessus, diverses opinions se mirent en avant ; car les uns estoient d'avis de marcher droit à Chartres, ce qui ne fut trouvé bon, veu les forces qui estoient dedans, de forte que le prince eust eu les forces enne-

mies devant & derrière. Au lieu de cela, le prince mettoit en avant qu'il pouvoit aisément regagner Paris le premier où il trouveroit les tranchées & les faubourgs sans résistance, & fermeroient le retour à leurs ennemis, qui seroient contraints de prendre un long destour pour passer la rivière afin de rentrer dans Paris de l'autre costé, & s'asseuroient cependant que ceux de Paris se trouveroient tellement espouventés qu'il s'en enfuivroit quelque chose de bon. Ceste opinion l'emporta, quand l'amiral, alléguant que l'armée des ennemis se mettait entre Orléans & luy, couperoit les vivres sans difficulté, & peut-estre assiégeroit Orléans, ou bien le viendrait enfermer dans les tranchées, en quoy faisant, il auroit Paris à dos & le Triumvirat en teste, renversa ceste entreprise, adjoûtant encores une autre raison, c'est à savoir que les reistres & lansquenets commençoient à murmurer & à demander argent, auxquels on ne pouvoit répondre autre chose sinon que bientôt il en viendrait d'Angleterre, leur montrant les lettres qu'on en recevoit de iour à autre. Toutes ces choses donc estans débatues, la résolution fut d'aller droit en Normandie, tant pour recevoir cest argent & en contenter les estrangers, que pour y recueillir le plus d'Anglois qu'on pourroit, d'autant que les ennemis estoient forts d'infanterie, afin aussi de divertir le camp de l'ennemi du siège d'Orléans ; ioint qu'un nommé Baubigny, sieur de Mézières (1) (chasteau prochain de la ville de Dreux, qui se présente sur le chemin de Normandie), se faisoit fort de la surprendre. Et de fait, il essaya de ce faire, s'estant embusqué en une grange près des portes, dont il luy estoit aisé de se jeter dedans ; mais le feu ayant pris à l'arquebouse d'un de ses soldats, reveilla la sentinelle qui estoit sur les murailles, & , par ce moyen, le contraignit de se retirer. Mais, quoy qu'il en soit, ce conseil n'estoit aucunement si soutenable, mais, sans la providence de Dieu, ne pouvoit faillir à totale ruine de l'armée du prince, attendu que la rivière de Sene, que les ennemis tenoient de part & d'autre, estoit entre le prince

1562.

L'armée protestante prend la route de Normandie.

(1) François de Beaumont, baron des Adrets. Sur ce brave capitaine huguenot, que sa sinistre réputation de cruauté a rendu digne d'être placé à côté de Montluc, voy. *France protest.*, 11, 101.

(2) Voy. ci-après, livre XI.

(3) Saint-Arnoul, canton de Dourdan (Seine-et-Oise).

(1) Jean Perdrier de Baubigny, sieur de Mézières, dont il sera question ci-après.

1562.

On fait gte à  
Gallardon.

& le Havre où estoit l'Anglois; si est-ce que ceste résolution fut prise & suivie.

LE XV. le prince campa à Ably (1), à deux lieues de S. Arnoul, & de là le XVI. vint à Gallardon (2), où furent refusées les portes à la sollicitation de quelques prestres, d'un greffier nommé le Feure, & d'un advocat de Paris, tellement que quelques uns de la cornette du fleur de Mouy y furent tués; mais cela fut tantoit forcé & emporté, dont les prestres se trouvèrent très mal, & ceux qui furent rencontrés les premiers. L'amiral toutesfoi y accourant, fit incontinent cesser tout le désordre, hormis que ce soir là on y fit bonne chère; & s'estant enquis le prince par qui estoit advenue ceste faute, fit empoigner ce greffier & mettre entre les mains de Chabouille, prévost du camp, lequel, l'ayant sur l'heure convaincu de ce fait, & d'abondant que trois iours auparavant il avoit esmeu sédition, & fait piller la maison d'un de la religion, apothicaire, le fit pendre au soir, aux torches, au portail du temple; mais l'advocat eschappa, ne pouvant iamais estre trouvé, encores qu'il fust bien diligemment recherché.

LE lendemain XVII., le prince passant par devant le chasteau de Maintenon, appartenant aux seigneurs de la maison de Rembouillet, alla loger en un bourg appelé Ormoy (3), estant advenu un désordre, sans y mal penser, qui fut l'occasion de la bataille, à sçavoir que les mareschaux du camp dressèrent tellement les logis, que la bataille conduite par le prince se trouva avancée au village d'Ormoy, plus avant d'une lieue que l'amiral, conduisant l'avantgarde au village de Néron; à raison de quoy, l'amiral estant venu vers le prince bien tard, sur l'avertissement qu'il avoit eu des ennemis qui le costoyoient de bien près, il fut arresté qu'on séjourneroit le lendemain pour remettre le tout en son ordre.

IE réciteray icy deux autres choses que Dieu envoyoit comme présages de ce qui estoit prochain, & que ie

puis attester estre vrayes, pour avoir veu l'une de mes yeux & ouï l'autre de mes aureilles. La première est que le prince, passant un petit ruisseau qui est à Maintenon (1), où quelque menu peuple s'estoit assemblé pour le voir passer, une femme ancienne se iettant en l'eau, iusques assés avant, comme le ruisseau avoit esté enfondré par la cavalerie, l'arresta tout court, le prenant par la botte, le regardant au visage, & lui disant ces mots : « Prince, va, tu souffriras; mais Dieu est avec toy. » A quoy il luy respondit : « Mamye, priez Dieu pour moy, » & passa outre. L'autre est que le soir, le prince estant couché & devisant avec quelques uns qui estoient demeurés en sa chambre, tint le propos suivant à un ministre qui estoit là & qui avoit fait la prière : « Nous aurons demain (disoit-il) la bataille, quoique die l'amiral, si ie ne suis bien trompé. Je sçay qu'il ne se faut point arrester aux songes; mais si faut-il que ie vous dise ce que j'ay songé la nuit passée, c'est qu'il me sembloit que j'avois donné trois batailles l'une après l'autre, obtenant finalement la victoire, & voyant nos trois ennemis morts; mais que j'estois aussi blessé à mort, tellement toutesfoi que les ayant tous trois fait mettre morts l'un sur l'autre, & moi par-dessus, j'avois ainsi rendu l'esprit à Dieu. » Il luy fut répondu qu'il ne se devoit arrester à cela, luy estant vrayemblablement advenu ce songe selon les pensées qui, pour lors, occupoient son esprit, mais que vrayement il se devoit affeurer qu'il ne pouvoit faillir de demeurer victorieux, vivant ou mourant; à quoy il respondit : « Ainsi soit-il. » Mais tant y a que ce songe semble avoir esté confirmé avec le temps par son effect, ayant esté tué le mareschal sainct André le lendemain, en la journée de Dreux, le duc de Guise devant Orléans, le connestable en la journée de sainct Denis; & finalement ce bon prince, comme sacrifié de sang froid à Dieu, en la journée de Bassac (2).

POUR revenir au camp, l'armée des ennemis ayant toujours costoyé

(1) Ablis (Seine-et-Oise), canton de Dourdan.

(2) Gallardon (Eure-et-Loir), canton de Maintenon.

(3) Ormoy et plus bas Néron (Eure-et-Loir), canton de Nogent.

(1) La Voise, affluent de l'Eure.

(2) Bassac (Charente), aux environs de Jarnac. C'est près de ce village que se livra la bataille du 13 mars 1569, dite de Jarnac, où Condé fut assassiné par Montesquiou.

1562  
Le prince  
MaintenonLa voie à  
bataille

1562.

le prince, par chemins malaisés, s'approchoit du costé de Dreux, iusques à deux petites lieues du prince, delà la rivière d'Eure, tellement que chacun iugeoit que bientôt une bataille s'ensuivroit. Ce neantmoins, l'amiral estoit de contraire avis, se fondant sur ce que les ennemis, ayans tant attendu, sembloient ne vouloir, en sorte quelconque, se mettre au hazard d'une bataille. Le prince iugeoit bien le contraire, & sur cela fut résolu qu'on se prépareroit, le lendemain dixneufiesme, à toutes les occasions qui s'offriroient. Davantage, pour remettre l'armée en son ordre, il fut dit que l'amiral partiroit de Néron de si bonne heure que, sur le point du iour, passant par-devant le logis & la bataille du prince, il se remettroit en son rang. À grand'peine estoit prise ceste résolution après-dîner, que les nouvelles vindrent que les ennemis passoient l'eau, à raison de quoy tout le camp se mit en bataille & marcha droit vers Dreux pour les surprendre à demi passés. Mais ayans cheminé quelque peu, les avant-coureurs rapportèrent que quelques troupes d'ennemis s'estoient seulement montrés delà l'eau; aussi n'estoit-il pas croyable que le iour estant desjà si abaissé qu'il ne restoit pas une heure & demie de soleil, la bataille se donna. Mais lors deux grandes fautes se firent. La première, qu'on n'alla plus avant reconnoître l'ennemi; car, à la vérité, ceux qu'on avoit veus estoient venus sonder le gué pour passer la nuit, comme ils firent. L'autre fut qu'au lieu de se venir loger aux bons & forts villages situés tout auprès de la rivière, & desquels les ennemis se saisirent le lendemain, chacun s'en retourna en son quartier; étant lors advenue une chose que quelques uns prindrent depuis en préface de l'issue de ce qui advint le lendemain, c'est que deux lièvres se levèrent entre deux gros bataillons, qui donnèrent le passe-temps aux uns & aux autres, & finalement, après avoir esté en vain tirés sur eux mille coups de pistole parmi le champ, se sauvèrent, l'un allant deçà, l'autre delà : ainsi, le lendemain, les deux armées, après s'estre bien battues, laissèrent le champ de la bataille tout vuide, l'une se retirant deçà, l'autre delà.

Fautes  
commises.

LA nuit suivante, l'armée du Triumvirat eut beau moyen de passer l'eau & de se loger aux prochains villages à son avantage, y ayant si peu d'ordre du costé du prince, que jamais on n'en fut adverti, combien qu'à grand'peine il y eust deux lieues de pais entre les deux camps; mais ainsi faut-il dire & reconnoître que Dieu, voulant chasser l'un & l'autre, & non pas exterminer du tout l'un par l'autre, osta le sens à tant de grands capitaines qui se trouvoient de part & d'autre. Car, quant au prince, il ne fit rien de ce qu'il faisoit faire, fust pour donner, fust pour éviter la bataille. D'autre part, le Triumvirat perdit le sens, donnant la bataille où il la donna, à savoir, droitement au lieu où falloit la campagne de Beaufse, attendu que toute leur force estoit en leur infanterie, & celle du prince en la cavalerie, joint la grand'multitude de chariots que traenoient les reistres avec eux; étant chose hors de doute que s'ils eussent laissé passer le prince au bourg de Trion (1), comme il prétendoit, il y a de tels cavins (2) deçà & delà, & en passant plus outre, le pays se trouve tellement rempli d'arbres, qu'il ne faisoit que le tiers de leur armée pour desfaire le prince & tout son attirail, sans aucun hazard. Et ce qui rend leur faute encores plus inexcusable, c'est qu'estans maîtres de tout le pais de Normandie deçà & delà la rivière de Sene, il estoit en leur puissance de contraindre le prince de se rendre à merci, ou de le rembarer iusques dans les portes d'Orléans sans rien hazarder.

Le prince, ayant en cela meilleur iugement que l'amiral, se leva & s'arma deux heures devant le iour, & signa plusieurs lettres adressantes en Allemagne & ailleurs, dont il avoit occasion d'espérer grand secours à l'avenir. Et d'autant que l'avantgarde qui devoit venir de Néron sembloit estre paresseuse, dont le prince se plaignoit bien fort, il envoya plusieurs gentilshommes les uns sur les autres la hafter; mais il ne sceust tant faire, qu'il ne fust desjà grand iour quand elle passa. Ainsi donques marcha son armée, mais ce fut quasi à la manière

1562.

Les forces du  
prince.(1) *Lisez* Tréon, canton de Dreux.(2) *Cavins*, petits chemins creux et coupés de fondrières.

1562.

acoustumée, sans jamais avoir adverti les compagnies particulièrement de se préparer à la bataille, ni par prières solennelles, ni par prières spéciales, ni par autre avertissement; de sorte que plusieurs gentilshommes se trouvèrent désarmés quand il fut question d'aller à la charge, & combattirent sans avoir les harnois en dos ni armet en teste. En l'avantgarde conduite par l'amiral, qui fit merveilleusement bien ce jour-là, il y avoit environ trois cens cinquante chevaux françois, quatre cornettes de reistres, six enseignes d'Alemans & douze de François. En la bataille que menoit le prince, il y avoit environ quatre cens cinquante lances françoises, six cornettes de reistres, six enseignes d'Alemans & douze de François, & en outre, six cornettes d'argolets qu'on faisoit servir de chevaux légers, dont fut colonnel pour ce jour-là le sieur de la Curte (1).

On s'observe.

OR avoient-ils marché environ une lieue & demie, quand les coureurs advertirent l'amiral qu'ils avoient découvert deçà l'eau grosse troupe de chevaux, laquelle leur ayant commandé d'attaquer, comme ils firent, avec assurance qu'il les suivroit de près, soudain la bataille des ennemis que menoit le connestable vint apparaitre à costé d'un village; ce qu'estant rapporté à l'amiral, & puis au prince, ils firent faire alte, ordonnans toutes leurs batailles iusques à une bonne portée de coulevrine près d'eux; & voyans que leurs ennemis ne bougeoient, s'avancèrent eux deux avec Andelot seulement (qui avoit à l'instant mesmes la fièvre quarte, monté sur une haquenée, & vestu pour tout harnois d'une robe fourrée), iusques en un lieu dont ils pouvoient facilement iuger qui avoit l'avantage ou désavantage de la place, duquel endroit ils iugèrent qu'il n'y avoit ordre d'affaillir l'ennemi au lieu où il estoit, à savoir, à la teste d'un village, vers lequel le pais sembloit estre plain, mais il ne l'estoit pas, d'autant qu'il falloit monter & descendre entre deux, de sorte qu'il eust falu que le prince, pour les aborder & éviter la fureur de leur artillerie, dont ils estoient bien fournis, mist ses soldats hors d'aleine,

ou bien qu'en marchant lentement, il endurest, pour le moins, trois volées de leurs pièces qui pouvoient faire grand eschec, & mesmes espouvanter toute l'armée, en laquelle il y avoit plusieurs qui n'avoient pas souvent ouy iouer telles flustes. Davantage l'armée du Triumvirat avoit une telle estendue, que, si on fust venu aux mains en ce lieu, une partie d'icelle se pouvoit courber & donner en flanc de celle du prince, qui se fust trouvé enclos par ce moyen. Ces choses considérées, & présupposant encores que l'ennemi n'avoit grand envie de combattre, la résolution fut prise de s'aller loger droit à Trion, selon l'intention qu'on avoit eue au départir d'Ormoy, & y furent envoyés les mareschaux des logis. Le prince donc commença de tourner la teste vers Trion, montrant le flanc droit à ses ennemis, lesquels apercevans les argolets & un escadron de reistres en belle butte, tirèrent sur eux une volée d'artillerie, qui les effraya de telle sorte, que les argolets se mirent quasi tous en route, & les reistres prindrent le chemin d'un petit valon à couvert des canonnades. Cest estonnement aperçu par le connestable, jugeant aussi peut-estre que le prince refusoit la bataille, il commença de branler droit contre l'armée du prince qui luy monstroient le flanc. Et faut-il confesser que l'armée du Triumvirat estoit grande & superbe, & monstroient bien que grands capitaines la conduisoient, estant composée de cinq gros bataillons de gens de pied, entremeslés de leur cavalerie, d'autant qu'elle estoit plus foible que celle du prince, comme leur infanterie estoit plus forte au triple. Il y avoit en leur avantgarde, conduite par le mareschal de saint André, dix-neuf compagnies de gendarmes, quatorze enseignes d'Espagnols, vingt-deux de vieux soldats françois, & onze d'Alemans, avec quatorze pièces d'artillerie. Le connestable, chef de l'armée, menoit la bataille, où il y avoit dix-sept estendards d'hommes d'armes, trois de chevaux légers, vingt-deux enseignes de Suisses & dix-sept de François & Bretons, avec huit pièces d'artillerie. Et, quant au duc de Guise, combien que d'effect tout marchast par manière de dire à sa faveur, si est-ce que, pour ce jour-là, sachant qu'on luy en vouloit entre tous, & pour monstrier en appa-

1562.

Les forces  
triumviri

(1) Guillaume de la Curée (*France protest.*, II, 451).

1562.

rence qu'il n'estoit point autheur de ceste guerre, il ne se disoit chef que de sa compagnie : bref, leur armée montoit à dix-neuf mille hommes de pied & deux mille de cheval, estant celle du prince d'environ quatre mille chevaux, & moins de cinq mille hommes de pied. Marchant donc ainsi ceste armée contre celle du prince qui luy monstroït le flanc, elle arriva entre deux villages, à savoir, l'Espine & Blainville, distans l'un de l'autre d'environ douze cens pas, lequel espace ne se trouvant capable de contenir leur armée en son estendue, il advint que leur bataille devança de beaucoup leur avantgarde laissée en arrière. Le prince cependant, voyant qu'on venoit droit à luy, fit aussi revirer son armée en la plus grande diligence qu'il peut ; mais estant le corps d'une armée malaisé à remuer si tost, il y eut du désordre, tellement que l'amiral & l'avantgarde se trouva à l'endroit du connestable & de sa bataille, & le prince & sa bataille, opposés à l'avantgarde de ses ennemis, demeurée si loin en arrière, comme nous avons dit, que le prince ne la voyoit quasi point, ioint que la seule bataille du connestable avoit quasi autant d'estendue que toute l'armée du prince : cela fut cause que luy & le connestable soustint tout le faix, estant chargée sa cavalerie qui fermoit la bataille par un bout par l'amiral, & le bataillon des Suisses, qui faisoit l'autre bout, estant rompu par le prince comme s'enfuit.

bataille est  
engagée.

Le prince estant sorti d'un petit vallon par où il marchoit, au lieu d'aller droit contre l'avantgarde de l'ennemi encores fort esloignée, la laissa à main gauche, tournant la teste contre le flanc de l'escadron des Suisses qui fermoient le bout de la bataille du connestable, comme nous avons dit ; en quoy il fit une très grande faute pour trois raisons : la première, pour ce qu'il faisoit toute l'avantgarde de l'ennemi entière ; la seconde, d'autant que son infanterie demeureroit derrière toute desnuee & à la merci de l'avantgarde de l'ennemi ; & la troisieme, pour ce qu'estant fort de cavalerie, il n'avoit que faire d'affaillir l'infanterie des ennemis, laquelle se fust rompue ou rendue d'elle-mesme puis après ; mais l'ardeur de ce prince le poussa là, dont tout le mal s'ensuivit puis

1562.

après. Mouy, avec sa troupe & celle d'Avaret, qui avoit succédé à Genly, tous deux de l'avantgarde, furent les premiers qui donnèrent dans le flanc des Suisses, de telle roideur qu'ils passèrent tout au travers. Le prince, qui les suivoit, au lieu de s'arrêter, n'entra pas seulement dans le bataillon, mais aussi rompit toute la queue d'iceluy. Les reîtres qui le suivoient y donnèrent après luy, & en firent une merveilleuse exécution. Voyant cela, Damville, qui estoit avec trois compagnies de gendarmes & les chevaux légers entre les bataillons des Suisses & celuy des Alemans, s'avança pour faire teste au prince ; mais deux cornettes de reîtres luy firent teste qui le rompirent, & le contraignirent de se retirer vers leur avantgarde qui estoit esloignée, & demouroit toujours ferme ; & là fut tué Monbron, l'un des fils du connestable, par un escuyer du prince qui le luy avoit promis devant Paris. La Rochefoucault, avec environ cent lances, qui estoit aussi de la troupe du prince, & qui ne trouvoit pas bon de délaisser ainsi leur infanterie, fut toutesfois contraint de prendre le mesme parti, & se trouvant à la teste des Suisses, ferra droit à eux ; mais ne les pouvant forcer par là, il n'y gagna que des coups de piques ; toutesfois, il en tua quelques uns, entre lesquels se trouva le colonnel.

Prise du con-  
nestable.

L'AMIRAL cependant, au mesme instant que le prince s'esbranla, ayant deux cornettes de reîtres à main droite, marcha avec son régiment & la troupe du prince Portien, droit au connestable & [à] sept ou huit estendars de gendarmes fermans l'autre bout de la bataille, & ayant soustenu une volée de leur artillerie & quelques arquebousiers, enfans perdus, qui les endommagèrent bien peu, rompit tout ce qu'il rencontra sans trouver trop grande résistance. Si est-ce que quelques uns firent bien leur devoir ; mais la plupart eut la vie plus chère que l'honneur, desquels toutesfois plusieurs demeurèrent sur le champ à faute de bons esperons, s'enfuyans les autres en telle diligence, qu'il y en eut qui se trouvèrent le lendemain aux portes de Paris, à huit heures du matin, crians que tout estoit perdu. Quant au connestable, son cheval luy fut tué, & le sieur d'Oraison se trouvant là fort à propos, le remonta sur le sien ; mais

1562.

Le prince  
Portien.

toft après, il fut tellement bleffé d'un coup de piftole à la mâchoire d'en bas, dont il perdit une dent, & tellement enveloppé, qu'il fe rendit au fieur de Vezines (1), auquel toutesfois les reiftres furvenans l'arrachèrent, luy oftans fon épée & recevans fa foy. Le prince Portien, fils de la comteffe de Senigan (2), à laquelle le conneftable avoit fait de grands maux iufques à la mettre en l'extrême danger de la vie, fe trouva là auffi. Ce qui eftonna le conneftable, craignant la vengeance; mais le prince Portien (comme il eftoit vraiment de bon & généreux naturel) au lieu de la piftole luy présenta la main, luy promettant toute affiftence & gratieufeté. Il y avoit un bataillon de dix-fept enseignes de Bretons & François auprès des Suiffes qui furent aifés à rompre; & par ainfi toute la bataille du conneftable fut entièrement rompue & deffaite avec une fort grand tuerie, eftans pourfuivis les fuyards iufques à la rivière ou plufieurs fe noyèrent, & fut pillé la plupart du bagage des ennemis. Les lansquenets du prince voyans un tel efchec eftre tumbé fur les Suiffes, voulurent auffi lever les mains, & s'efbranlèrent droit à eux qui s'eftoient refferrés enemble, nonobftant tout ce que dessus. Mais aufstoft qu'ils virent que ce refte de Suiffes, au lieu de s'eftonner, venoit auffi droit à eux, ils perdirent le cœur aufstoft, s'enfuyans fans donner un feul coup de pique. Sur l'heure mefme, deux cornettes de reiftres & quelques chevaux françois s'eftans ralliés, firent une nouvelle charge à ces Suiffes, qu'ils trouvèrent encore fi roides qu'ils ne les peurent du tout rompre, demeurant tousiours leur tefte entière, & faifans mine de recouvrer leurs huit pièces d'artillerie, qui avoient efté abandonnées, dont ils euflent peu porter grand dommage aux troupes que le prince & l'amiral rallioient en toute diligence. Cela fut caufe que les Suiffes furent derechef chargés fi vivement, qu'à cefte fois ils

Intrépidité des  
Suiffes.

(1) Robert Stuart, fieur de Vezines, étoit le frère cadet du comte d'Arran ou de Harlan. C'est lui qui avoit été quelques années auparavant enfermé à Vincennes et mis à la torture pour sa prétendue complicité dans l'assassinat du président Minard (voy. p. 139). Transféré à Tours en mars 1560, il réussit à s'échapper (Régner de la Planche, *Histoire de l'état de France sous François II*).

(2) Voy. ci-dessus, pages 69 et 498.

furent mis à vau de route. Ce neantmoins, ils fe retirèrent encores en bon nombre & avec quelque ordre vers l'avantgarde, se ioignans quelquesfois dix & douze enemble de ceux qui demeuroient derrière, & se défendans ainfi à belles pierres iufques à la mort, & de forte qu'à la vérité jamais nation ne fit mieux que cefte-là pour ce iour.

PENDANT ces combats, l'avantgarde du Triumvirat se tint ferme & fans fe mouvoir environ une heure & demie, non toutesfois fans avoir esté en grand branfle de reprendre le chemin de Dreux, après avoir entendu & veu en partie la defaite entière de la bataille, avec la prinfe du conneftable. Mais finalement, ayant aperceu le bataillon des François, qui étoit environ de deux mille cinq cens hommes de pied, affés mal armés, fous la conduite de Grammont & Frontenay, entièrement depourveu de cavalerie, le duc de Guyfe, par le confeil du fieur de Biron, tira deux cens chevaux de fes troupes, faifant marcher un bon nombre d'arquebouziers à sa main droite, & le bataillon des Espagnols après, & ainfi s'achemina vers ce bataillon, dont il eut bon marché, s'eftans retirés des premiers les deux fufdits capitaines, & quasi tous les foldats après eux, mais non pas fi vite qu'eux, pource qu'ils étoient à cheval & les autres à pied, tellement qu'il n'y eut que les trois & quatre premiers rangs qui combattiffent, après avoir tiré une volée de leurs quatre pièces de campagne.

Au mefme temps, le mareschal fain& André, avec tout le refte de la cavalerie, se vint renger aux deux cotés du bataillon de leurs Alemans, qui fermoit le bout de l'avantgarde, à la tefte duquel étoient sept ou huit cens arquebouziers françois, tirans aux reiftres qui se rallioient enemble, retournans de la chaffe de ceux qui avoient esté rompus; lefquels, voyans les gens de pied françois defaits, & fi grandes forces venir contre eux, tournèrent au petit trot vers un bois.

ANDELOT cependant s'efforçoit de donner ordre partout où il en étoit befoin, & voyant les lansquenets du prince s'enfuir par le milieu du village de Blainville, près duquel le conneftable avoit esté pris, s'avança pour leur couper chemin, tafchant de leur

Diversité  
duc de G.Les lans-  
quenets.

1562.

faire faire teste à une troupe de cavalerie qui les chassoit d'affés loin ; mais il n'y eut ordre d'en arrester un seul, tant ils estoient espouventés ; estant chose certaine qu'il n'entra de cinquante ans en France de plus couards hommes que ceux-là ; combien qu'ils eussent la plus belle apparence du monde. Andelot, auquel n'estoit demeuré que sept ou huit chevaux, & qui estoit tenu de sa fièvre avec une robbe fourrée, ne se pouvant rejoindre aux siens, se retira sans grand empeschement vers Trion, en un lieu où il reposa comme il peut, trouvant le lendemain moyen de regagner l'armée non moins dextrement qu'heureusement.

Le prince est  
t prisonnier.

Le prince & l'amiral voyans ainsi venir l'avantgarde ennemie sur eux, qui n'avoient peu encores rallier qu'environ deux cens chevaux françois, desquels pas un n'avoit lance, parlèrent aux reistres pour les faire demeurer ; mais eux, estans desjà esbranlés, & remonstrans qu'il leur falloit aller recharger leurs pistoles, se mirent du tout au galop & les François avec eux. Le prince aussi fut contraint de prendre ce parti, estant blessé à la main ; mais son cheval, qui avoit receu une arquebouzade à la iambe, n'eut pas fait trois cens pas qu'il s'arresta tout court, & devant qu'il peust estre remonté, Danville arriva sur luy, auquel il se rendit. Les reistres & les François ayans traversé un bois taillis, trouvèrent un petit valon qu'ils passèrent, s'arrestans sur le haut pour faire teste à leurs ennemis, qui le fermèrent de l'autre costé ; & furent les uns & les autres plus d'un bon quart d'heure sans autrement s'avancer, [ce] qui fut une grosse faute commise par sainct André & Guyse, estant chose certaine que s'ils eussent vivement poursuivi leur victoire, iamais ceux du costé du prince ne se fussent ralliés en gros.

l'amiral rallie  
es troupes.

MAIS l'amiral cependant, comme sage & diligent capitaine, après avoir fait tout devoir de rallier sa cavalerie esparée par la campagne, en grand désordre, dont le bois estoit la cognoissance aux ennemis, se mit en ordre ; & trouvant qu'il avoit assemblé environ deux cens cinquante chevaux françois, n'ayans toutesfois que leurs espées & pistoles, & environ mille reistres, desquels il mit la moitié à sa main droite, & l'autre à sa gauche,

1562.

accompagné du prince Portien, de la Rochefoucault, & d'autres gentilshommes bien délibérés, se résolut d'aller encores une fois combattre l'ennemi à quelque prix que ce fust, marchant vers le village de Blainville, où le premier combat s'estoit fait. Là estoient ses ennemis en grand nombre, rengés en trois escadrons, qui pensèrent, au commencement, que l'amiral & les siens se venoient rendre à leur merci, n'apercevant aucune lance en leur troupe ; mais ils cognurent tantost que c'estoit tout le contraire, & qu'il falloit recommencer le combat. Ceste rencontre fut fort furieuse, quoique les forces fussent du tout inégales, s'estans mesmes les reistres de la main gauche escartés sans rien faire. Mais, nonobstant cela, l'amiral s'avançant en grande furie, le duc de Guyse fit venir en diligence les vieux soldats françois, conduits par le sieur de Martigues, qu'on n'avoit encores apperceus, d'autant qu'on les avoit fait mettre en bataille derrière la cavalerie, & qui estoient, sans les piquiers, près de deux mille arquebousiers, lesquels, tirans incessamment sur l'amiral, l'empeschèrent par ce moyen de faire tout ce qu'il prétendoit sur la cavalerie ennemie qui s'en alloit fort ebranlée sans un tel secours. Ce nonobstant, ceux du costé de l'amiral manièrent si bien les mains, que de tous ceux à cheval du costé de Guyse, il ne s'en arresta que quatrevingts ou cent sur la place, qui s'allèrent rallier près de ce gros bataillon qui soustint tout le faix, quoy qu'il fust bien marchandé par l'amiral & par sa troupe, le tournoyant à l'entour sans le pouvoir iamais enfoncer par faute de lances. La bataille avoit ià duré près de cinq heures, & à grand'peine pouvoit-on plus discerner les escharpes blanches que portoit l'amiral d'avec l'escharpe rouge de ses ennemis, quand l'amiral fit ferrer toutes ses troupes, mettant les reistres qu'il avoit là en deux escadrons, marchant au milieu avec la cavalerie françoise, laissant Bouchavanes, lieutenant de la cornette du prince, sur le derrière, avec environ cinquante chevaux. Guyse rallia aussi les siens, & voyant que l'amiral se retiroit, essaya de le suivre avec toute son infanterie & fort peu de chevaux qui luy restoient autour de luy ; mais à grand'peine eurent-ils

Guise découvre  
son infanterie.

1562.

cheminé sept ou huit cens pas que l'obscurité de la nuit osta la veue des uns aux autres. En cest ordre, l'amiral se retira au pas avec ce qui s'estoit sauvé de son infanterie, sa grosse artillerie & tout le bagage de l'armée, iusques à une bonne lieue du lieu de la bataille, au village de la Neuville (1), où il se logea. Guyse, d'autre costé, s'en alla camper auprès de Dreux, demeurant vuide le lieu de la bataille, hormis les morts gifans çà & là tous despouillés, & l'artillerie du connestable avec les quatre pièces de campagne du prince.

Pertes réciproques.

TELLE fut l'issue de ceste bataille de Dreux, en laquelle Dieu balança la victoire comme il luy pleut, y estant remarquées trois choses, entre autres, qu'on ne void arriver que bien rarement ; c'est qu'il n'y eut aucune escarmouche, que les deux chefs y furent pris prisonniers, & qu'on s'y rallia si souvent. Quant aux morts, on disoit le lendemain au camp de Guyse qui les fit enterrer, qu'il s'y en trouva de huit à neuf mille ; mais ceux qui ont meilleur iugement au fait des armes estiment qu'il n'y en avoit guère plus de cinq mille sur la place, sans conter les blessés qui moururent puis après, & qui n'estoient pas peu. En la revue que l'amiral fit quatre ou cinq iours après, il trouva de reste des gens de pied françois, environ mille, d'environ deux mille cinq cens qu'ils estoient, & environ neuf cens alemans, de trois mille qu'ils devoient estre en leur régiment : desquels environ quatorze cens qui s'estoient rendus prisonniers en ceste fuite, dont nous avons parlé, furent renvoyés en leur pays. Quant à sa cavalerie, il ne se trouva pas à dire plus de sept vingts chevaux, tant reistres que françois, y compris les prisonniers. Et par ainsi ne seroient demeurés du costé du prince qu'environ deux mille deux cens hommes de pied ; mais du costé du Triumvirat l'abatis des Suisses fut merveilleux, desquels furent tués dix-sept capitaines, estant auparavant mort à Paris, d'un flux de ventre, leur colonel Freulich. Le reste des morts de ce costé-là fut quasi toute la cavalerie, fort durement traitée par les reistres, tant en la prise du connesta-

ble qu'en la dernière charge ; en laquelle entre autres le mareschal S. André, chef de l'avantgarde, ayant esté pris prisonnier & chargé en croupe par un gentilhomme, advint qu'un nommé Baubigny (1), qui avoit autresfois receu à la cour quelque grand outrage de luy, s'en ressouvénant, le tua d'un coup de pistole au travers de la teste, & ainsi mourut l'un des trois auteurs de ceste malheureuse guerre. Plusieurs autres chevaliers & seigneurs de nom y moururent aussi du costé du Triumvirat, entre lesquels se trouvèrent les sieurs d'Annebaut, de Givry avec son guidon & mareschal des logis. La Brosse, grand favori de Guise & qui avoit commencé le massacre de Vassy (2), y receut aussi son salaire avec un sien fils. On fut mesmes longuement en opinion durant & depuis la bataille, que le duc de Guyse estoit mort aussi ; mais il fut trouvé puis après qu'on avoit pris pour luy son escuyer, ne luy ressemblant pas mal de stature, lequel il avoit fait monter (comme on dit) tout exprès sur un de ses meilleurs chevaux, sur lequel il fut tué, chacun se iettant sur luy, qu'ils prenoient pour son maistre. Le sieur de Beauvais y fut blessé, dont il mourut puis après. S. Hérain fut sauvé par le moyen d'un des trompettes du prince, qui estoit de son pays, & qui en fut depuis en grand danger d'estre pendu, comme il l'avoit bien mérité. Piennes, lequel nous avons dit (3) estre parti d'Orléans avec son hostesse, ayant oublié beaucoup d'honneur que luy avoit fait le prince, s'oublia tant que de s'armer ce iour-là contre luy, & tombé entre les mains du sieur de la Loue, très honneste & vaillant gentilhomme, avec lequel il avoit amitié, lequel toutesfois, luy reprochant sa faute, le vouloit emmener prisonnier, sceust si bien faire, luy disant qu'aussi bien mourroit-il bientôt entre ses bras, tant il se disoit estre navré, qu'il le laissa aller, & n'en est pas mort pour-

1562  
Mentre  
marche  
Saint-André.

L'écuyer  
du duc de Guise.

(1) Le sieur de Mézières, dont il s'agit ici d'après de Thou, était l'aîné des trois fils du riche greffier Perdrier ou Perdriel, sieur de Baubigny. C'est bien lui et non pas son père ou son frère cadet, bien que ces deux derniers soient seuls connus sous le nom de Baubigny, qui aurait tué, d'après le même historien, le maréchal de Saint-André, sur lequel il avait à venger une grave injure.

(2) Voy. ci-dessus, page 390.

(3) Voy. ci-dessus, page 558.

(1) La Neuville-la-Mare, commune de Gironville.



1562.

tant, mais attend encores le iugement de Dieu, lequel il a depuis irrité par autres fautes infinies. Aumale (1) y fut abatu & eut une espaule desnouée, dont il fut long temps malade. Auffun, gentilhomme gascon, tellement renommé és quartiers du Piedmont, qu'on avoit fait un proverbe de la hardiesse de Auffun, perdit sa réputation en ceste bataille, ayant couru des premiers iusques à Paris, où il mourut de regret peu de iours après. Mais la mort du duc de Nevers est remarquable, entre autres choses advenues en ceste bataille, ayant esté ce ieune seigneur tellement suborné par deux siens très mauvais serviteurs, à sçavoir, Desbordes, gentilhomme de Nivernois, duquel il se laissoit du tout posséder, & d'un sien secrétaire, nommé Vigenaire, qu'oubliant le devoir qu'il avoit à la religion dont il avoit fait profession (2), & les deux promesses qu'il avoit faites au prince son oncle, l'une à Orléans par le sieur de Pasly (3), son ministre, & l'autre de sa propre bouche, au parlement du port à l'Anglois, comme il a esté dit cy-dessus (4), outre les grandes cruautés exercées en son gouvernement de Champagne, & notamment au siège de S. Estienne, comme il est dit en son lieu (5), il monta ce iour-là à cheval comme les autres; mais il ne porta guères loin ceste faute, étant advenu, ainsi qu'on estoit sur le point de la première charge, que ce mesme Desbordes, qui l'avoit si mal conseillé, maniant mal une pistole le blessa en une cuisse, à trois doigts au-dessous de la hanche, & en bas iusques au genouil, tellement qu'il n'y avoit aucun moyen de le garantir de la mort. Ainssi blessé, il fut porté le mieux qu'on peut en un village prochain, & de là à Dreux, passant sur le chemin, avec cinq ou six de ses gens qui le portoient, près Andelot, lequel s'estant enquis qui c'estoit, & ayant entendu que c'estoit le duc de Nevers blessé à mort, ne le voulut arrester, mais luy manda qu'il pensast à ses fautes. Guyse ayant

entendu ceste blessure, sembla plutost s'en resjouir que de s'en contrister, comme il avoit fait aussi de la mort du roy de Navarre; & quant à Desbordes, quittant là son maistre, soit par desespoir ou autrement, il entra en la meslée, où il demeura. Ce pauvre seigneur cependant estoit encores plus tourmenté de sa conscience que de son corps, criant merci à Dieu, qui l'exauça luy envoyant le sieur de Mouy, seul pris prisonnier de tous les capitaines du prince en la dernière charge, lequel ayant esté, dès sa ieunesse, grandement aimé dudit duc de Nevers, luy servit de consolateur & comme de ministre iusques à la mort. Les principaux prisonniers du costé du Triumvirat, avec le connestable, furent les sieurs d'Oraison, de Rochefort, d'Efclavoles, & quelques autres gentilhommes.

Du côté du prince, moururent les sieurs d'Arpaion, de Chandieu, de Liencourt, de Ligneris (1), de la Freddonnière, de la Carlière, de Rougnac, de Mazelles, S. Germier, estans quasi tous de la cornette de Mouy, qui demeura prisonnier à la dernière charge, ayant esté abatu & depuis étant demeuré long temps à pied dans le bois. Trocmarton, ambassadeur d'Angleterre, & François Pérucel, ministre du prince (2), pensans que tout estoit perdu, se sauvèrent en la ville de Nogent prochaine, où estoit madame la douairière de Bouillon, fille de la grand'fénéfchalle, qui avoit donné à goûter au prince le iour précédent, laquelle, leur ayant fait bonne mine, les livra le lendemain. Mais cela n'advint pas sans une grande providence de Dieu, ayant esté Pérucel accordé depuis au prince, auquel il servit beaucoup durant sa prison pour le fortifier. Il y eut aussi deux autres ministres de l'armée mortellement blessés, qui toutesfois ne moururent point, tous deux gentilhommes & portans les armes; l'un étant ministre de la compagnie de Mouy, à grand'peine avoit achevé les prières allant à la charge, quand il fut abatu d'un coup de pierres par

1562.

Les pertes de  
l'armée du  
prince.

(1) Claude II de Lorraine, duc d'Aumale, frère cadet du duc de Guise, et l'un des héros de la Saint-Barthélemy.

(2) Voy. ci-dessus, page 406.

(3) Jacques Spifame, ancien évêque de Nevers. Voy. ci-dessus, page 569.

(4) Voy. ci-dessus, page 589.

(5) Voy. ci-après, livre VII.

(1) René de Ligneris. Il importe de ne pas le confondre avec de Lignères, qui abandonna le parti du prince et ne fut tué que quelques années plus tard, à Jarnac, dans les rangs des catholiques.

(2) Voy. ci-dessus, page 18.

1562.

les reins, & de là, après mille estranges aventures, porté au prochain village, de là à Dreux; & finalement, à Paris, fut si bien pansé entre les ennemis, sans estre reconnu pour tel qu'il estoit, & sans iamaïs avoir esté contraint de faire chose contre sa conscience, que finalement il se rendit sain & sauf à Orléans, monstrant sa playe guérie pour tesmoignage d'un vray miracle de Dieu. L'autre estant frère du sieur de la Cour, de Chiré (1) en Poytou, ayant reçu un coup d'arquebouzade aux reins, qui luy enfonça une pièce de son harnois dans le corps, se rendant la balle de l'autre part à la peau auprès du nombril, fut si bien pansé & assisté de Dieu dès le soir de la bataille, que la pièce de fer estant tirée par l'entrée de la playe & le boulet par l'issue, & luy ferré dans le chateau de Maintenon, il fut prest de remonter à cheval dans trois semaines.

Nouvelles de  
la bataille.

Les nouvelles de ceste bataille furent tantost apportées par les fuyards, tant à Paris qu'à Orléans, rapportans les uns & les autres que tout estoit perdu. Le premier qui donna l'effroy à Paris, fut un meschant garnement d'Orléans, nommé Guillaureau, suivi de plusieurs, voire d'aucuns bien grands, comme entre autres, du grand prieur, l'un des frères du duc de Guyse, tous affirmans la deffaire de la bataille & la prinse du connestable, comme il estoit vray : de forte que tous les partisans du Triumvirat ne pensoient plus qu'à se sauver, & la royne mère s'apprestoît d'aller au-devant du prince (2), quand le sieur de Losses arriva, rapportant la prinse du prince, & comme Guyse avoit tout radoubé, adioustant que l'amiral estoit entièrement deffait. Sur lequel rapport furent faites à Paris & ailleurs, partout où furent escrites ces nouvelles en diligence, toutes sortes d'algres, comme feus de ioye, avec force danfes accompagnées de processions & de sons de cloches, comme ces choses ne vont guères l'une sans l'autre. D'autre part, à Orléans, les plus diligens à fuir rendoient toutes choses incertaines, mais non pas déplorées ;

Réjouissances  
dans Paris.

(1) Chiré en Montreuil, canton de Vouillé (Vienne).

(2) « *Eh bien ! se serait-elle contentée de dire en apprenant la perte de la bataille, nous prions Dieu en François.* »

ce qui tint tout le peuple en suspens, iusques à ce que le lendemain vingtième du mois, d'affés bonne heure, nouvelles certaines arrivèrent, qu'on amenoit le connestable prisonnier, auquel on n'avoit donné qu'une petite relâche en chemin depuis sa prise, le faisant marcher sans cesse toute la nuit & le iour suivant, iusques à ce qu'il fust reçu à Orléans, & ferré mesmes au logis du prince.

POUR revenir maintenant aux deux armées, Guyse, campé près de Dreux, usa de toute gracieuseté envers le prince prisonnier, lequel aussi de sa part ne se monstra nullement estonné; & ainsi passèrent la nuit (1), après avoir soupé affés maigrement. Le lendemain matin, Guyse, demeuré seul chef au camp, ayant fait tirer dix ou douze coups de canon pour assembler ses gens, fit mettre tous les blessés dans Dreux, & enterrer tous les morts qui se trouverent. Les enseignes aussi qui avoient esté gagnées sur l'infanterie du prince, luy furent apportées, qu'il envoya depuis à Paris en signe de victoire, d'autant que le champ luy estoit demeuré.

L'AMIRAL, de l'autre part, estant logé à la Neufville, après avoir légèrement repeu & donné ordre à tout ce qui estoit possible, fit assembler tous les capitaines qu'il peut, tant des reistres que des François, & leur proposa l'espérance d'une certaine victoire, si dès la pointe du iour, le lendemain, ils affailloient le reste de leurs ennemis qu'il savoit estre en grand effroy, ayans perdu leurs deux chefs principaux, estant leur cavalerie, pour la plupart, mise à mort, & le reste dissipé, tellement qu'à grand'peine rencontreroient-ils cent chevaux ensemble, comme il avoit appris aussi par quelques soldats prisonniers échappés d'entre leurs mains & revenus sur le soir. Les reistres firent réponse que ce conseil estoit magnanime & très bon, mais qu'il leur estoit impossible de l'exécuter, estans plusieurs de leurs chevaux blessés, & les autres recreus, outre ce que plusieurs de leurs gens estoient encores escartés, avec une bonne part de leurs chariots qu'ils ne vouloient pas perdre; joint qu'ils avoient, disoient-ils, faute de poudre & falloit racouffrir leurs pisto-

1562.

Guise et se  
prisonnier

L'amiral ne  
drait repro-  
dre l'offense

(1) A la ferme de Nuisement.

1562.

est élu chef  
de l'armée  
protestante.

les, & fut par ce moyen ceste belle entreprise rompue. Ce neantmoins, le lendemain, il fortit de rechef en bataille hors du village, & fit quelque peu de chemin contre le quartier de l'ennemi, où il se tint environ une bonne heure, considérant la contenance de ses gens, & pour recueillir tousiours le plus d'hommes qu'il pourroit, de ceux qui s'estoient escartés par les bois; finalement, voyant bien qu'il n'estoit question d'espérer qu'il fust suivi pour recommencer le combat, il tira droit à Gallardon. Et le lendemain XXI., ayant laissé en chemin une de ses grosses pièces, à savoir la coulevrine embourbée, qui fut depuis relevée & emmenée par ceux de Chartres, il logea au village d'Auneau (1), où il fut esleu chef de l'armée en l'absence du prince prisonnier, combien qu'il refusa bien fort ceste charge, s'offrant d'obéir plustost à quiconque seroit esleu. Là aussi il receut certaines nouvelles de la bonne fanté du prince & de l'humain traitement qu'on luy faisoit, dont il avertit aussitost la princesse, la consolant sur la captivité d'iceluy, avec déclaration de la bonne & entière volonté de l'armée, encores assés roide & forte pour le délivrer, & pour venir à bout du reste des ennemis; ausquelles lettres les ministres du camp adioustèrent les leurs, qui servirent grandement à fortifier ceste bonne & vertueuse princesse.

voisine essaie  
d'intimider les  
religieuses.

GUYSE, d'autre costé, ayant envoyé favori à la royne ce qu'il luy plaisoit qu'il fist de l'armée, fut ordonné, avec l'avis de la cour de parlement, pour y commander iusques au retour du connestable; laquelle charge acceptée, après avoir séjourné quelques iours à l'entour de Dreux, se voyant destitué de cavalerie, il fit tant que dix-sept nouvelles compagnies de gendarmes furent dressées, outre la crue de dix autres, chacune de vingt hommes d'armes, & fit créer de vingt-cinq à trente-neuf chevaliers de l'ordre de ceux qu'il se vouloit obliger. Il essaya aussi d'intimider les religieuses, mandant fort fièrement au maréchal de Hesse « qu'il se mist incontinent, luy & ses gens, à la folde du roy, ou qu'il se retirast en Allemagne, s'il ne se vou-

1562.

loit mettre en danger d'estre pendu, cas advenant qu'il tombast entre ses mains. » Mais le mareschal luy respondit de mesme, à favior, « qu'estant venu en France à la requeste du prince par le commandement du très illustre Landegrav de Hesse, son maistre, & de trois autres très illustres princes d'Allemagne, c'estoit à eux de le révoquer; & quant à la menace qu'il luy faisoit, qu'au lieu d'en estre esmeu, il espéroit au contraire que s'il le rencontroit iamais, comme il avoit fait peu de iours auparavant, il le feroit mourir luy-mesme. »

L'AMIRAL cependant, poursuivant son chemin, arriva le XXIII. du mois au Puiset (1), ioignant Ieinville en Beausse, qui luy ouvrit les portes, & receut garnison de gens à cheval.

Antoine Car-  
raccioli, prince  
de Melphe.

Le prince de Melphe, dont nous avons parlé cy-dessus (2), fut rencontré ce mesme iour par l'amiral, allant, luy troisieme, vers la royne mère, par le commandement de la princesse, pour avoir congé de visiter le prince de sa part; & de fait, il avoit bien persuadé la princesse de luy donner ceste charge, mais la vérité estoit que pensant que tout estoit perdu, & retenant sa légèreté acoustumée, il avoit parlementé avec le connestable, luy offrant son service sous ombre de ce voyage, & depuis, arrivé vers la royne, comme on sceust depuis, il ne parla oncques des affaires du prince, mais bien d'obtenir sa grace pour se pouvoir retirer en sa demeure de Chasteau-neuf; ce que la royne luy accorda, mais ce fut à condition que, retournant à Orléans, il porteroit certaines lettres & parole à quelques gentilshommes, & nommément à Grammont & au sieur de Buffy, frère du prince Portien (3). Ainsi le fit-il, mais en vain quant à Buffy, lequel pour response luy cuida donner un soufflet; mais quant à Grammont, cela demeura couvert; luy cependant, craignant de n'estre en seureté ni des uns ni des autres à Chasteau-neuf, se tint encore quelques iours à Orléans, estant malade la plupart du temps, iusques à ce qu'estant du tout descouvert, la princesse, ayant plus d'esgard

(1) Le Puiset (Eure-et-Loir), canton de Janville.

(2) Pages 47 et 565.

(3) Voy. ci-dessus, page 363.

(1) Auneau (Eure-et-Loir), à quatre lieues de Chartres.

1562.

Marche de  
l'amiral.  
Patay.

à la qualité d'iceluy qu'à ses mérites, se contenta de luy commander qu'il eust à se retirer sans plus revenir, sous peine de la vie.

Le lendemain XXIII., l'amiral étant logé à Patay (1), il fit pendre quelques pillards, & entre autres, un malheureux ayant forcé une fille.

Le iour de Noël XXV., on ne bougea de Patay, & firent les reistres la Cène à leur manière acoustumée.

Le XXVI., étant l'armée logée au village des Pieds (2), on fut en alarme, étant venu le bruit que les ennemis s'en approchoient, & manda l'amiral à Orléans que tous ceux qui s'y estoient retirés pour se rafraîschir, ou pour acheter des armes, eussent à le venir trouver en diligence, avec défenses très expresse aux gardes des portes de la ville de n'y laisser plus entrer personne, sans monstrier congé bien signé.

Beaugency.

La nuit suivante, ayant receu l'amiral advertissement que l'ennemi en voyoit huit enseignes de gens de pied à Bloys & à Bourges, avec quelques cornettes de gendarmerie, il deslogea de fort grand matin pour les atteindre ; mais après les avoir longuement poursuivies, elles se sauvèrent sur le soir en une petite ville à trois lieues de Vendosme, nommée Freteval (3). Cela contraignit l'amiral de venir à Houques, dont il tira droit à Beaugency, en laquelle le prince Portien entra de nuit, la trouvant toute défolée ; & falut y séjourner quelques iours, [en] attendant que le pont fust réparé pour passer en Berry, étant l'intention de l'amiral de loger & rafraîchir son armée es villes de Sologne & Berry ; comme on disoit que le duc de Guyse vouloit aussi rompre son camp, & mettre ses compagnies en garnison, sans assiéger la ville d'Orléans.

Selles en  
Berry.

SUIVANT donc ceste délibération, l'amiral avec son armée, ayant passé la Loire à Baugency le trentiesme de décembre, arriva le second de janvier M.D.LXIII. devant la ville de Selles en Berry, où s'estoit retiré

grand nombre de moines & de prestres du païs qui commencèrent, avec les habitans, à se défendre fort & ferme contre les soldats gascons & provençaux restés de la bataille, qui les environnèrent de toutes parts.

CEPENDANT la Rochefoucault entra avec sa compagnie en la ville de S. Agnan (1), en Berry, le troisieme du mois ; & le lendemain IIII., le prince Portien, suivi de sa compagnie & de deux autres d'argolets, arriva au point du iour devant la ville de Montrichard (2) en Touraine, assise sur la rivière de Cher. En ceste mesme heure aussi estoit rentrée en la ville une compagnie de gens de pied, venant d'Amboise, de sorte que les habitans délibérèrent de se bien défendre ; mais s'estans les arquebouziers jettés dans les faubourgs, quoy qu'on tiraist sur eux continuellement, & ayans gagné les maisons prochaines des portes, ils vindrent à composition sur le soir, ayant esté permis à ceste compagnie de sortir le lendemain matin avec leurs armes & bagage, avec promesse que la ville ne seroit point pillée : ce neantmoins, ayans receu nouvelles la nuit qu'on les venoit secourir de Bloys, ils recommencèrent à tirer ; au moyen de quoy le prince de Portien les fit serrer de si près, gagnant le fossé & le pont-levis d'une des portes, qu'il les contraignit le iour mesme de requérir le mesme accord, qui leur fut ottroyé ; mais, la nuit suivante, tous les prestres & moines, avec le gouverneur, qui avoit fait mourir quelques mois auparavant cinq ou six personnes de la religion, se sauvèrent par la porte du pont, prenans le chemin d'Amboise. Par ainsi, le prince de Portien y entra le 6 du mois, où il trouva quelques soldats détenus en prison pour avoir esté au siège dedans Bourges, lesquels il délivra, mettant en leur place quelques uns des plus séditeux de la ville. Le mesme iour, envoya fommer la ville de Bléry (3), distant de trois lieues de Montrichard ; mais ce fut en vain, y estans entrés le mesme iour deux cens chevaux des ennemis, & deux iours après il se re-

Saint-Aignan

Montrichard

Bléry

(1) Patay (Loiret), à cinq lieues N.-O. d'Orléans.

(2) Epieds (Loiret), canton de Meung-sur-Loire.

(3) Fréteval (Loir-et-Cher), canton de Morée.

(1) Saint-Aignan (Loir-et-Cher).

(2) Montrichard (Loir-et-Cher), à quatre lieues de Blois.

(3) Bléry (Indre-et-Loire), entre Montrichard et Tours.

1563.

tira, y laissant en garnison quelques cornettes de reîtres, lesquels y firent un terrible mesnage.

LE 7 du mois, Selles se rendit par composition à l'amiral, lequel y étant entré, accompagné de quelques gentilhommes, pour capituler avec les habitants, receut de leurs mains les reliquaires d'or & d'argent, & autres biens que les prestres du pais y avoient retirés, qui furent employés à soldoyer l'armée, mesmes celle des Alemans; puis, ayant fait exécuter par iustice quelques uns de ceux qui avoient fait opiniastrer le peuple à se défendre, donna la ville pour garnison à quatre cornettes de reîtres, qui sceurent bien avoir à bon marché les fins blanchets (1), dont ceste ville estoit remplie; desquels ils se firent tous de grands reîtres blancs, & chargèrent le reste en leurs chariots.

marche de  
Guise.

PENDANT que l'amiral faisait ces exploits du costé de Solongne, Guyse, du costé de la Beausse, vint assaillir Estampes, où avoit esté envoyé gouverneur par le prince le sieur de Duras, avec trois compagnies de gens de pied dès devant la bataille; lequel, voyant la ville n'estre tenable contre une telle armée, se retira dans Pithiviers, où, derechef, il fut environné par sept ou huit cens chevaux qui se logèrent aux fauxbourgs; sur lesquels ayant fait faire une saillie, comme s'il eust voulu endurer le siège, il se retira la nuit à Orléans, ainsi qu'on estoit allé querir l'artillerie en toute diligence pour l'assiéger; mais il ne sceut tant faire qu'il ne perdît du bagage, & qu'il ne tombast en extrême danger. Par ainsi furent remises toutes les villes du costé de la Beausse en la puissance de Guyse, excepté Orléans, laquelle il menaçoit de siège. Mais, attendant que l'armée se rafraichiroit, Andelot y fut envoyé pour y gouverner, & le ieune Feuquières pour entendre aux fortifications. Là furent faites les monstres des soldats, qui s'y trouvèrent en nombre de quatorze enseignes, tant Alemans que François, & quatre [enseignes formées] des habitants de la ville, avec bon nombre de gentilhommes, se résolvans d'y attendre le siège. Et de fait, Guyse arriva avec son camp près

de Baugency, & fit courir quelques chevaux légers iusques près d'Orléans, sur lesquels le sieur d'Avaret étant sorti, en tua & print aussi prisonniers quelques uns.

Au mesme temps, le roy fut amené à Chartres avec la royne sa mère, tout le conseil privé & certains délégués du parlement de Paris; & fut aussi amené le prince en une abbaye près de Chartres, nommée saint Cheiron, gardé par trois enseignes de gens de pied & une de cheval, & on faisoit courir le bruit que c'estoit pour luy faire son procès, comme étant criminel de lèse-majesté, espérant Guyse que, par ce moyen, il demeureroit tout seul pour tout gouverner, se deffaisant du prince & du connestable avec, qu'il présupposoit bien que ceux d'Orléans n'espargneraient pas si on faisoit le procès au prince. Mais Damville, prévoyant bien cela, y donna bon ordre; & ainsi se départit de Chartres ceste assemblée, allant le roy à Bloys, où fut aussi mené le prince, & de là finalement mis au chasteau d'Onzin (1), près d'Amboise.

La captivité  
du prince.

L'AMIRAL, voyant ces choses, & craignant surtout que les reîtres, à faute de paiement, ne fissent des rétifs ou bien se laissassent pratiquer, appliqua tout son entendement à leur persuader d'attendre l'argent d'Angleterre, & persévérer cependant, laissant leurs garnisons dans lesquelles ils estoient espars pour se rendre vers Orléans, & donner plustost une seconde bataille, s'il estoit besoin: ce qu'il obtint d'eux finalement, voire iusques à ce point que, se fians entièrement sur la loyauté & intégrité notoire d'iceluy, ils firent nouveau serment entre ses mains, l'asseyant qu'ils feroient déclarer *chelmes* (c'est à dire, en leur langage, meschans & infames) & livreroient entre ses mains tous ceux qui refuseroient le combat. Il est vray que, par mesme moyen, pour contenter les plus nécessaires, il fit délivrer quelques deniers es mains des commissaires alemans, pour les distribuer à ceux qu'ils iugeroient en avoir plus grande faute. L'armée donques, repassant par les

L'amiral et les  
reîtres.

Andelot à  
Orléans.

(1) *Blanchets*, sorte de tissus de laine blanche, fabriqués dans le pays.

(1) *Lisez* Onzain (Loir-et-Cher), entre Blois et Amboise, sur la Loire. Le chasteau d'Onzain avait déjà, sous Louis XI, servi de lieu de captivité au cardinal La Balue.

1563.

viles de Montrichard & de Rommoultin, tira droit à Gergueau, dont la Rochefoucault s'estoit faisi auparavant pour y passer l'eau, & se logea toute la cavalerie à l'entour. Le duc de Guyse qui avoit déjà passé du costé de Baugency, en Soulongne, avec partie de son camp & quelque artillerie, entendant cela, se retira du costé de la Beausse, à l'entour de Corgès & de Mun, ayans esté quelques uns de ses gens qui s'estoient hazardés d'approcher d'Orléans, repoussés par la garnison iusques à Cléry; comme aussi, au contraire, le XIII. du mois, le prince de Portien, logé au bourg de la Ferté Ymbaut (1), perdit dix ou douze hommes de cheval, qui furent surpris dormans à la françoise, par la compagnie du sieur d'Eschevay, sortie de Viarron (2).

Jugemens de Dieu.

Le seiziesme du mois, il se fit d'horribles esclairs & tonnerres, tant à Orléans qu'à Bloys & plus loing, quoyque la saison ne fust suiette à tels orages; & environ six semaines auparavant, près du village de Dardenay, à cinq lieues de Chartres, s'estoit levée une nuée très obscure, qui fut tantost remplie comme de brandons de feu allumés, dont il fortit une tempeste si impétueuse, que tout le long d'une contrée les arbres furent arrachés & plusieurs maisons emportées, & bondirent les eaux des estangs & des rivières tellement qu'il sembloit que tout le monde [se] deust abysmer. Vray est que tels effects ont leurs causes naturelles; mais tant y a qu'il appert par les histoires sacrées & profanes, que ce grand Dieu, auteur & gouverneur de toutes ces causes & de leurs effects, s'en est souventes fois servi pour contraindre les plus opiniastres d'entre les hommes de penser à soy & au terrible iugement du souverain. Aussi donnoient bien occasion d'y penser à bon escient les horribles & plus qu'énormes desbordemens qui se commettoient en ces guerres, desquels mesmes l'amiral n'estoit du tout exempté, quoyque ce bon & vertueux personnage, & mortel ennemi des vices, s'il y en eut iamais de son estat, y donna le meilleur ordre qu'il pou-

voit; mais, quoy qu'il en soit, la guerre tiroit tousiours avant.

CE nonobstant, environ ce temps, on proposa à la princeesse quelques articles de paix; mais c'estoit à la manière acoustumée, estant mis en avant seulement que le prince & le connestable fussent remis en leur pleine liberté pour parler puis après de la paix; à quoy le prince mesmes ne s'accordoit nullement, craignant qu'on luy baillast quelque boucon au partir, & prévoyant que tous ces parlemens n'auroient autre issue que les précédens. Il ne s'en ensuivit donc aucun effect, Guyse allumant tousiours le feu de son costé, & l'amiral, d'autre part, ne voulant perdre le temps à l'entour de Gergueau, ce qui fut cause de la prise de la ville de Suilly, dont il fera bon que nous reprenions un peu l'histoire de plus haut.

SULLY est une petite ville à dix lieues au-dessus d'Orléans, sur la rivière de Loyre, &, par conséquent, à sept lieues au-dessous de Gien, & cinq lieues au-dessus de Gergueau, appartenante au sieur de la Trimouille, grand ennemi de la religion, lequel toutesfois s'y retrouvant alors que le prince se faisoit d'Orléans, & se voulant retirer en Poytou, fila doux, voyant la foiblesse de la place, en laquelle il laissa pour gouverneur le sieur des Guez, son cousin, qui s'y comporta fort doucement, entretenant paisiblement les uns & les autres, iusques au temps que le siège se leva de Bourges & qu'il fut rappelé en Poytou. Mais alors, un nommé la Mothe-Potin, qui en vouloit particulièrement à ceux de la religion qui estoient à Suilly, pour quelque raison par nous déclarée en son lieu (1), ayant obtenu commission telle qu'il voulut du connestable, qui, pour lors, estoit près d'Aubigny, fut le commencement des premiers malheurs de ceste pauvre ville. Potin donc, estant arrivé le sixiesme de septembre, fit mettre prisonniers deux de la religion, qu'il rançonna puis après, &, non content de cela, le lendemain septiesme, remontrant au connestable la commodité de la ville de Suilly, pour empêcher que vivres ne descendissent à Orléans par la rivière, obtint pouvoir d'estre gouverneur de la ville, accom-

On reparait  
par l.

Sully.

La Mothe  
Potin.

1562.

(1) La Ferté-Imbault (Loir-et-Cher), canton de Salbris.

(2) C'est probablement Vierzon qu'il faut lire.

(1) Voy. ci-dessus, page 402.

1563.

pagné de cinquante argoulets, avec lesquels, pour ce que le camp du conestable tiroit en Normandie, & luy voyoit bien que cinquante argoulets ne le pouvoient pas garantir contre les forces d'Orléans, il temporisa, promettant de se tenir coy, & de n'empêcher le passage des vivres, comme il le fit aussi jusques après la prise de Rouan & le siège de Paris levé. Mais alors, oubliant sa promesse, il commença de faire du pis qu'il peut dedans & dehors, quelques lettres & remontrances qui luy fussent envoyées d'Orléans. Cela fut cause que l'amiral, à son retour de Solongne, étant à Sevely (1), le quatorziesme de janvier, délibéra d'y envoyer quelque partie de son infanterie sous la charge des sieurs de Boucard & de Dampierre, pour les amener à raison. La ville donc fut sommée le seiziesme par un trompette demandant vivres, & qu'ils eussent à envoyer trois d'entr'eux à l'amiral, pour entendre de luy ce qu'ils auroient à faire. La réponse de Potin fut qu'on ne pouvoit bailler vivres, & qu'on enverroit bien trois notables personnes de la ville, mais que ce seroit à condition qu'on leur envoyast d'autre part trois gentilshommes. Ceste réponse entendue, Boucard y étant envoyé avec l'artillerie, tascha par tous moyens d'amener Potin à raison, s'estans cependant fauvés hors de la ville tous les hommes de la religion, excepté trois ou quatre. Mais le dixneufiesme, Potin refusant de se rendre, & stoit qu'il y eut bresche faite, s'estant retiré au chasteau avec ses soldats, Boucard entra dans la ville sans aucune résistance, où furent tués d'abord tous ceux qui se rencontrèrent par les rues, mesmes trente-six prestres, outre ceux qui se noyèrent en la rivière. Les autres habitans furent faits prisonniers, leurs biens pillés, & le chasteau rendu aussitost par composition; en quoy se fit une faute, à sçavoir, que Potin, cause de tout ce mal, ne fut pendu comme il l'avoit bien mérité. Cela exploité, Boucard retournant à l'amiral y laissa en garnison le capitaine Vzaz, avec deux cens soldats.

CELA fait, Dampierre, avec quelques cornettes d'argoulets, donna iuf-

(1) *Lisex* Seuilly (Indre-et-Loire), canton de Chinon.

ques près la ville de Gyen, pour la sommer de se rendre; mais parce qu'un peu auparavant Guyse y avoit envoyé trois compagnies d'Espagnols, & une de gendarmerie françoise, il fut contraint de se retirer au grand trot.

Au mesme temps, la garnison de Pithiviers assiégea le chasteau de Las (1), tenu alors par un gentilhomme de la religion, qui se sceut très bien défendre. Et par ainsi s'approchèrent d'Orléans les deux armées, l'une pour affaillir & l'autre pour défendre, arrivant Guise du costé de Solongne, jusques à quatre lieues près de la ville, & l'amiral, d'autre part, s'estant rendu à Orléans avec toute son infanterie & cavalerie françoise, ayant logé ses reistres à Gergueau. Le mareschal de Hessen vint aussi à Orléans avec luy, & là étant pris conseil de ce qui estoit à faire, il fut arrêté pour deux raisons péremptoires, l'une pour destourner le siège d'Orléans, si faire se pouvoit, ou, pour le moins, pour contraindre l'ennemi de diviser ses forces, l'autre, pour recevoir l'argent d'Angleterre, & le délivrer aux reistres, comme on leur avoit promis, que l'amiral avec les reistres & quelque partie de la noblesse françoise tireroit droit en Normandie, laissant toute l'infanterie avec le surplus de la cavalerie françoise conduite par bons & sages capitaines, comme, entre autres, Duras, Bouchavanes, Buffy, saint Sire (2), Avaret & autres, pour la défense de la ville, sous le gouvernement d'Andelot, qui se rendit difficile à recevoir ceste charge, à cause de la fièvre quarte qui le travailloit infiniment, mais finalement s'y accorda, n'ayans jamais voulu les habitans recevoir Grammont, auquel ils avaient si peu de fiance, qu'ils dirent en sa présence, que si on le leur bailloit pour gouverneur, ils se tenoient pour perdus, & aimoient mieux tous desloger de la ville & le suivre en Normandie. Cela estonna la princesse, à laquelle ils dirent depuis à part, qu'ils le tenoient pour un traistre & meschant homme; [ce] qui fut cause que l'amiral, voyant que

1563.

Les deux armées s'approchent d'Orléans.

Excursion de l'amiral en Normandie.

(1) Las ou plutôt Laas (Loiret), canton de Pithiviers.

(2) Tanneguy du Bouchet, sieur de Puygreffier, plus connu sous le nom de Saint-Cyr. C'était, au dire de La Popelinière, « un des plus braves gendarmes de France » (*France protest.*, IV, 329).

Boucard entre dans la ville.

1563.

Les bagages  
des reîtres.Mesures de  
défense.

Grammont faisoit semblant de n'ouïr point ces choses & ne répliquoit rien, & mesmes ne s'excusoit point de prendre ceste charge, au lieu de la laisser pour gouverneur, l'emmena mesmes en Normandie avec les autres. La difficulté de l'exécution de ce conseil gisoit en diligence, ce qui n'estoit faisable, si les reîtres trainoient leurs chariots à leur manière acoustumée, semblant d'autre part estre chose impossible de les leur faire laisser. Ce neantmoins, Dieu favorisa tant l'amiral & le mareschal de Hessen se montra tant affectonné à ceste cause, que finalement les reîtres s'accordèrent à tout ce qu'on voulut, & furent leurs chariots amenés & mis à couvert à Orléans dans le chœur de sainte Croix & ailleurs, estans choisis les meilleurs chevaux de l'attirail pour monter les valets, qui firent une bonne cornette de quatre cens hommes.

Ces choses rapportées par les espions au camp des ennemis, soudain lettres patentes furent dépeschées sous le nom du roy, qu'il vouloit estre publiées par toutes les paroisses, portans commandement à tous payfans des villages de Normandie de se retirer promptement aux villes fortes avec tous leurs biens meubles, bled, vin, bétail, laissant leurs maisons toutes vuides. Et fut le mareschal de Brissac, qui avoit esté laissé gouverneur à Paris, envoyé en Normandie pour la défense de Rouan, avec Vieilleville & le comte Ringraff. Quelque nombre de chevaux aussi fut mis en garnison au pais du Perche, frontière de Normandie, qui se saisirent du chateau de la Ferté au Vidame de Bresfolles, Châteauneuf (1) & autres lieux, pillans toutes les maisons de ceux de la religion, cottisans à grosses sommes de deniers tous les villages d'alentour, principalement ceux où le presche s'estoit fait autresfois, & mettans à rançon ceux qui y avoient assisté; en quoy acquit un très mauvais bruit le sieur de Favorelles: le semblable estoit fait par la garnison du chateau de Mézières (2), près la ville de Dreux, estans les payfans d'alentour, qui estoient la plupart de la religion, pillés,

rançonnés & mesmes maltraités en leurs personnes.

DEDANS Paris aussi se commirent alors plusieurs estranges meurtres par le commun peuple ayant les armes au poing; ce qui esmeut finalement les plus passionnés du parlement, craignans qu'à la fin on ne se ruast sur eux-mesmes, de défendre par arrest toute voye de fait, arrestans toutes-fois & mettant sous main de commissaires tous biens, meubles & immeubles, appartenans à ceux de la religion. D'autre part, le XXIIII. dudit mois fut faite à Bloys une déclaration sous le nom du roy, de la royne & des princes du sang, adressante au mareschal de Hessen & autres reîtres-maîtres, portant « qu'on leur avoit faussement donné à entendre & à leurs seigneurs qu'ils fussent captifs, ni qu'ils eussent besoin de leur ayde, ni que ceste guerre fust pour la religion, les admonnestant de se départir d'avec les rebelles qui les avoient deceus, auquel cas on leur promettoit toute bonne grace & recognoissance. » Et fust ceste déclaration apportée audit sieur mareschal par un gentilhomme de sa compagnie qui avoit esté pris prisonnier en la bataille, estant signée & sealée, non seulement par le roy & la royne sa mère, mais aussi par le duc d'Orléans, frère du roy, Henri de Bourbon, prince de Navarre, Charles cardinal de Bourbon, Louys de Bourbon, seigneur de Montpensier, François de Bourbon, comte d'Ophin (1), & Charles de Bourbon prince de la Roche-sur-Yon, tous princes du sang de la maison de France, certifiens le contenu de ceste déclaration estre très véritable. Guyse espéroit bien que cela feroit infailliblement départir les reîtres de la France, ou bien les attireroit à luy; mais il n'advint ni l'un ni l'autre, leur ayant l'amiral remontré que les quatre principaux qui avoient soussigné ceste déclaration, à savoir le roy, M. son frère, le prince de Navarre & le comte d'Ophin, estoient tous enfans & mineurs, la royne intimidée par Guyse, qui avoit toutes les forces du royaume en sa puissance, le cardinal de Bourbon & le duc de Montpensier, ennemis mortels de la religion, & le prince de la Roche-sur-Yon, persuadé par la royne & par

D'écrit  
du r.L'amiral de  
tournebois

(1) La Ferté-Vidame et Châteauneuf-en-Thymerais (Eure-et-Loir).

(2) Mézières en Drouais (Eure-et-Loir).

(1) Fils du précédent.



563. fon frère, duquel auffi quelques letres avoient esté furprifes, qu'il escrivoit à la princesse sa femme, qui servirent bien auffi pour rompre ce coup, par lesquelles il mandoit « combien de gens de bien ceste bataille avoit emportés, & quel regret il avoit qu'on n'ottroyoit l'exercice de la religion : à quoy il voyoit bien que finalement il faudroit venir, quelque bonne mine qu'on fift. » Davantage, l'amiral en escrivit de mesme aux princes ale-mans, auxquels il favoit ceste mesme déclaration avoir esté envoyée, & par ainsi s'esvanouit ceste ruse.

position la reine. En ce mesme temps, la royne escrivi-t à l'amiral, le priant de différer son entreprise pour quelques iours, durant lesquels elle se délibéroit d'entendre à la paix; à quoy il respondit « qu'il n'avoit iamais rien désiré ni ne desiroit rien plus que la paix, pour laquelle moyenner il conseilloit que le prince & le connestable s'entrevissent, de-meurans toutesfois tous deux prison-niers; mais, au reste, qu'il pourviroit à ses affaires sans plus s'arrester à par-lementer, sachant combien de bonnes occasions s'estoient perdues sous tel prétexte. » Ceste réponse ne fut baillée à la royne, comme depuis elle déclara, s'en estant plaint aussi le connestable, avec lequel la princesse sa niepce de-visant de cest affaire, luy dit un mot digne de mémoire, comme elle estoit d'un excellent esprit, c'est à favoir, « *que leurs ennemis, qu'il cognoissoit très mal, faisoient du prince son mari, & de luy, comme les Parisiens de la châtse [de] sainte Genevieve & de S. Marceau, lesquelles ils ne permettoient iamais approcher trop près l'une de l'autre, de peur que le parentage ne les fift embrasser tellement ensemble qu'on ne les püst iamais séparer puis après.* » Le connestable receut cela très bien pour lors, & peut-estre qu'on l'eust aperceu par effect, si celuy qui em-peschâ ceste entrevue ne fust mort. Mais tant y a que rien ne s'enfuivit de tout cela, & fut le prince au mesme temps reserré dedans le chasteau d'On-zain, après luy avoir osté quelques uns de ses serviteurs, ayant failli de se sauver par le moyen de deux de ses gardes, l'un desquels descouvrit l'au-tre, qui fut montré au prince tout pendu. Mais le cœur ne luy faillit pour cela, parlant plus haut & plus généreusement que iamais, comme

1563. auffi il en escrivit à Orléans, exhor-tant la princesse & tous les chefs de l'armée à vertu & constance, & à s'af-feurer qu'encores que ses ennemis le fissent mourir, Dieu leur susciteroit un autre chef & favoriseroit iusques à la fin leur cause qui estoit la sienne.

Toutes choses estans apprestées pour le voyage de Normandie, l'ami-ral, avec toute sa cavalerie, horsmis ce qu'il laissa pour la défense de la ville, partit d'Orléans le premier iour de février, n'estant ceste troupe moindre que de quatre mille chevaux rafraî-chis, & trop mieux équipés que le iour de la bataille, sans avoir de baga-ges plus que de vingt à trente char-rettes légèrement chargées; & son chemin fut droit à Trion, où se reconnut le champ du combat & la faute commise des deux costés, estant chose certaine que le prince s'alloit perdre s'il fust entré à Trion, & qu'au contraire les ennemis eussent eu bon marché de ce qui leur cousta bien cher, attendu le fâcheux pays qui est au-delà de ce bourg pour la cavalerie, & pour un tel attirail que trainoient alors les reistres, voire si grand qu'il n'eust sceu passer en trois iours par les cavins qui y font, quand ils n'eussent point eu d'ennemis en teste.

L'AMIRAL donques arriva le quatrief-me du mois devant la ville d'Évretx, où se fit quelque escarmouche par quel-ques uns arrivés aux fauxbourgs, dans lesquels ils ne trouvèrent que les mu-railles toutes nues. Ceux de dedans tirèrent quelques coups de mousquets. Mais finalement, après avoir parle-menté, les habitans se contentèrent de laisser passer l'armée paisiblement, comme aussi l'amiral ne voulut rien attenter davantage, n'ayant artillerie pour les forcer; & ainsi alla loger l'armée à quatre lieues de là, arrivant le dixiesme du mois à deux lieues de Bernai (1), petite ville, où un gentil-homme du pays avoit amassé grand nombre de payfans pour empêcher un destroit qui est en ces quartiers-là. Mais estans chargés par dix ou douze arquebousiers à cheval, les uns furent tués, les autres pris, se sauvant le reste dans les bois. Ces assemblées de payfans avoient continué depuis le siège mis devant Rouan par Aumale, tellement que chaque paroisse avoit

Départ de l'amiral.

Paysans armés.

(1) Bernay (Eure).

1563.

son capitaine qui contraignoit les payfans d'acheter des armes, lesquels se voyans ainsi enbastonnés. traittoient ceux de la religion fort inhumainement, iusques à piller les maisons de leurs propres seigneurs. Mais la venue de l'amiral les fit resserrer, lequel finalement s'arresta au bourg de Dives (1), attendant nouvelles des Anglois qu'il advertit de sa venue, envoyant au Havre & en Angleterre mesmes. En ce lieu de Dives, il y avoit un pèlerinage fort renommé entre les mariniers, lesquels, délivrés des tempestes de la mer, avoient acoustumé de faire recognoissance de leur fauveté à un grand crucifix vermoulu, qu'ils appeloient saint Sauveur, forti, disoient-ils, de la mer devant plusieurs centaines d'ans, & qui avoit parlé quelquesfois; mais personne ne disoit ce qu'il avoit dit, & ietté dans le feu avec plusieurs autres images, se laissa brusler sans dire mot.

Le crucifix de  
Dives.

LES vents estoient merveilleusement contraires pour arriver d'Angleterre au Havre, ce qui faschoit extrêmement l'amiral, ayant tousiours Orléans devant les yeux, ioint que les reistres ne cessioient de l'importuner de sa promesse, ausquels il monstroït les flots de la mer pour dernière responce, dont toutesfois ils ne se contentoient pas.

CEPENDANT, afin de ne perdre temps, le prince de Portien, requis par la plupart des habitans de la ville du Pont l'Evesque, qui estoient de la religion, y fut envoyé, auquel le sieur de la Milleraye fit place. Hondefleur (2) aussi fut sommé, qui s'accorda seulement de fournir quelques vivres. Or avoit prévu le duc de Guyse de quelle importance estoient la ville & chasteau de Caen, & pourtant y avoit envoyé un des nouveaux chevaliers de l'ordre, nommé Renouart, avec deux enseignes de gens de pied; & tost après luy un de ses frères, à sçavoir le marquis d'Elbœuf, avec quelques chevaux, y estant arrivé, non pour y commander, mais pour prendre garde à la contenance des habitans, & pour

Caen.  
Le marquis  
d'Elbœuf.

avoir l'œil sur l'armée de l'amiral, ceux-cy ayans assemblé les magistrats de la ville, leur promettoient de les entretenir en paix sans distinction de la religion, leur demandans « si leur ville n'estoit pas tenable, & s'ils ne la vouloient pas défendre pour le roy. » Leur responce fut « qu'ils ne la tiendroient iamais pour autre que pour le roy, mais que pour la défendre il faloit qu'on leur rendist leurs armes avec leur artillerie & munitions qu'on leur avoit ostées, & portées au chasteau. » Ceste responce fit penser au marquis & à Renouart que les habitans, qui estoient la plupart de la religion, ne demandoient qu'à estre saisis des munitions de guerre pour introduire l'amiral en la ville. Et pourtant, ayans fait retirer tous les soldats au chasteau, ils se délibérèrent tous deux de les prévenir & surprendre en leurs maisons, ou bien lorsqu'ils seroient au presche, qui se faisoit lors par les familles; mais les habitans en estans advertis, trouvèrent encores des armes & donnèrent si bon ordre à leurs affaires, que ceux du chasteau estans fortis un soir en intention de les surprendre, furent contrainsts de se retirer hastivement en la forteresse. Ce nonobstant, le quatorziesme du mois, ils sortirent du chasteau un iour de dimanche, en délibération de se faire maistres, pour le moins, de la partie de la ville estant du costé du chasteau; & de fait estoient desjà parvenus iusques près le temple de S. Pierre, tirans coups d'arquebouzes contre tous ceux qu'ils rencontroient, quand ils furent arrestés par quelques uns fugitifs de Rouan, qui leur firent teste avec l'espée & la dague seulement. Chacun de la ville courut alors aux armes, & salut que ceux du chasteau se retirassent après avoir tué deux ou trois des habitans, & emmené prisonniers quelques uns, & nommément un nommé Louys Fremont, lequel ils tuèrent puis après de sang froid, pour n'avoir voulu invoquer la vierge Marie (1). Ceste insulte & la crainte de pis contraignirent les habitans d'envoyer vers l'amiral demander secours contre tels meurtriers. L'amiral respondit que quand mesmes il auroit assiégé le chasteau & seroit sur le point de le prendre, il seroit toutesfois

Les  
Frères.

(1) Petit port de mer sur la Manche (Calvados), à l'embouchure de la rivière du même nom.

(2) Aujourd'hui Honfleur (Calvados).

(1) *Hist. des martyrs*, fol. 659.

1563.

contraint de les abandonner pour courir incontinent à Orléans sitôt qu'il auroit receu argent d'Angleterre, ce qui rendroit peut-être leur condition pire qu'elle n'étoit. Ce neantmoins, ayant pitié de leur pauvre condition, & voyant qu'ils persistoient à le supplier, il dépêcha Mouy qui avoit été délivré & renvoyé à Orléans par échange, avec sa compagnie & quelques arquebouziers à cheval, pour se saisir de la ville & faire du mieux qu'il pourroit. Entendans cela, ceux du chasteau, après avoir ruiné une tour du temple de saint Pierre qui commandoit sur leur rempart, firent quelques faillies le dixhuitiesme du mois dehors & dedans la ville, où quelques uns furent tués d'une part & d'autre, & quelques maisons aussi brûlées à l'entour de la ville par les reistres, irrités de ce qu'on avoit sonné le toxin sur les fourrageurs.

L'argent  
d'Angleterre.

L'ARGENT d'Angleterre arriva cependant & fut conté au Havre, & l'amiral vint en personne à Caen, tant pour y faire le payement des reistres que pour essayer d'avoir le chasteau, place très forte, mais mal garnie de capitaines, comme il disoit & comme l'effet le monstra. Estans donc, le vingtcinquième du mois, arrivés du Havre Beauvoir, Brique-maut & Trocmarton (1), ambassadeur d'Angleterre, qui avoit été relâché, avec sept ou huit vaisseaux de mer portant l'argent, parmi lesquels il y avoit heurques (2) de Flandres, chargées de huit pièces d'artillerie avec leur équipage de poudres & de balles, & dedans tous ces vaisseaux, cinq compagnies d'Anglois & deux de François, après les tranchées faites à l'entour du chasteau, il fut batu le 1. de mars de six canons en batterie, & du reste, contre leurs défenses, dont fut abatus une tourelle avec un pan de muraille, ayant été légèrement blessé Beauvoir, auprès d'un canon; mais tant y a que la bresche estoit petite, & si peu raisonnable qu'il eust falu une eschelle pour y monter. Ce neantmoins, le marquis & Renouart, le lendemain deuxiesme de mars, au matin, s'estans retirés au donion, & voyans la batterie recommencer, demandèrent aussitôt composition. Les

en se rend  
composition.

nouvelles de la mort du duc de Guyse, après celles de la blessure, sans qu'on en sceut encores rien comme cela estoit advenu, sinon par plusieurs divers bruits qui en estoient semés, avoient été apportées dès le iour de la batterie après dîner, & sembloient bien devoir donner occasion de n'accorder aisément libre issue au marquis, frère du duc de Guyse, qu'on tenoit entre ses mains. Ce neantmoins l'amiral, désirant sur toutes choses de retourner à Orléans, où il entendoit que plusieurs menées se faisoient assés dangereuses, soit pour la paix ou pour la guerre, accorda aux assiégés que les gens de guerre fortiroient leurs armes & bagues sauves, mais que les bourgeois de la ville, entre lesquels y avoit certains advocats très séditieux & atteints d'être coupables du susdit meurtre commis de sangfroid au chasteau, & d'autres meschans actes avec les prestres, feroient mis à discrétion, & que l'argent de la recepte du pais estant au donion seroit exhibé de bonne foy. Suivant donc cest accord, tous les soldats sortirent l'après-dinée par la porte qui entre dans la ville, & furent ferrés dans un temple, tant pour recognoître certains prestres meslés parmi eux, que pour donner ordre que ce qui avoit été osté à quelques uns au sortir, leur fust rendu; gardant sa foy l'amiral si estroitement, qu'un ieune soldat du Havre ayant été trouvé, comme il ostoit l'espée à un de ceux qui sortoient & luy fouilloit la bourse, fut condamné à estre pendu, avec un escriteau contenant ces mots : « *Pour avoir rompu la foy publique.* » Ce neantmoins, à la poursuite des Anglois, il fut retiré de dessus l'eschelle & eut la vie sauve. Mais quatre autres soldats de ceux qui sortoient, à la requeste des habitans qui les reconnurent & tesmoignèrent qu'ils estoient d'ailleurs atteints de plusieurs crimes, furent saisis, & après cognoissance de cause, le lendemain, pendus & estranglés. Ce fait, l'amiral entré luy-mesme au chasteau & donion, ne permettant qu'aucun désordre se fît, recueillit l'argent de la recepte ne montant, à ce qu'on disoit, qu'environ de dix-huit mille francs, & fit aussi ferrer quelques chapes & autres ornemens des églises, qui furent achetés par quelques uns de la ville, à condition de les brûler pour en tirer l'or & l'ar-

Loyauté de  
l'amiral.

(1) Voy. ci-dessus, page 557.

(2) Heurques, sorte de barques de transport.

1563.

gent qui s'y trouveroit, ce qui revint à fort petit prix. Quant aux reliques, il ne s'y en trouva point, & fut le tout enregistré & ferré pour la solde de l'armée; encores à grand'peine y en eut-il assés, avec l'argent d'Angleterre, pour contenter les reistres. Le marquis, après avoir quelque peu parlé avec l'amiral, fut conduit avec escorte au regret de beaucoup de gens, & se rendit à Hondeleur. Renouart s'en alla où il voulut. Les advocats prisonniers, à la trop grande sollicitation de quelques uns de l'armée, ausquels ils fournirent la main, furent quittes en faisant quelque amende, avec bannissement qui ne dura guères & payèrent quelque rançon. L'un des plus riches de tout le païs, seigneur du Most, fut ferré & mené depuis longuement en l'armée, nonobstant les nouvelles de la paix.

Siège  
d'Orléans.

Nous laisserons l'amiral à Caen pour revenir à la ville d'Orléans, de laquelle le duc de Guyse s'approcha le cinquiesme de février, se venant camper à Olivet, qui est un gros bourg à une demi-lieue d'Orléans, ayans esté refaits en toute diligence les ponts d'Olivet & de sainct Mesmin, & pareillement la chauffée des moulins de sainct Samson. Son intention estoit d'assaillir le fauxbourg appelé le Portereau, où estoit logée toute l'infanterie de ceux de dedans, à savoir, les François, depuis le grand chemin qui va au pont d'Olivet, en toute l'advenue, devers Gergeau, iusques à la rivière qui estoit à main gauche fortant de la ville, & les Alemans, d'autre costé, à main droite, devers Cléry, non pas que l'intention d'Andelot fust de garder les fauxbourgs, mais pour amuser seulement l'ennemi cependant qu'on acoustroeroit toutes les maisons du fauxbourg, tant d'une part que d'autre, de telle façon que tout se fust embrasé au prix que les gens se retiroient après avoir amené en la ville tous les bagages & tout ce qui pourroit servir pour le siège.

Le faubourg  
du Portereau.

Guyse donc, dès le matin, sixiesme du mois, fit marcher douze enseignes de gens de pied, & de cinq à six cens chevaux, s'approchans vers le quartier des François; ce qu'estant rapporté à Andelot, quelque malade qu'il fust, il y accourut en personne, la rondache au poing, avec troupes de gentilshommes, pour veoir ce qu'on y

faisoit, lequel trouva les François gailards & fort bien disposés de si bien garder leurs tranchées, & qui l'affeueroient que l'ennemi n'y entreroit de ce iour-là, pourveu qu'on leur apportast vivres sur le lieu, ce qui fut fait. Mais arrivé au quartier des Alemans, quoy qu'il leur sceust dire, les priant seulement qu'ils eussent patience que le bagage fust retiré (à quoy on travailloit à force), & que les maisons fussent acoustreées, s'offrant luy-mesme de ne les abandonner, ioint que, dès le iour précédent, il leur avoit envoyé vingt-huit arquebouziers choisis de la garnison de la ville, avec une douzaine de gentilshommes pour les assister; ce neantmoins, n'ayans cœur ni courage, ils prindrent leurs enseignes qui estoient plantées sur leurs tranchées, firent sonner le tabourin, & à la foule sans tenir aucun ordre, se pressèrent tellement par les rues où ils trouvèrent les bagages qui se retiroient, que, tombans les uns sur les autres, ils firent plusieurs monceaux de gens, entre lesquels s'en fit un à l'entrée de la porte du pont qui cuida faire perdre Andelot & toute la fuite. Ce neantmoins, estant entré, il fit fermer le tappecul (1) pour éviter plus grande confusion, faisant relever ceux qui estoient tumbés les uns sur les autres, entre lesquels se trouvèrent seize personnes estouffées, que hommes, que femmes & petis enfans.

Les ennemis, ayans cognoissance d'un tel défordre, & n'ayans peu forcer le quartier des François, se glissèrent vers celuy des Alemans, qu'ils trouvèrent ouvert, leur donnans sur la queue, où ils en tuèrent beaucoup; & n'eust esté que quelques François se retirans avec meilleur ordre, se mirent dedans quelques maisons plus proches de la porte du pont, avec la faveur qu'on leur fit du haut portail d'icelle qu'on appelle les Tourelles, il en fust mort beaucoup davantage. Ce n'eust pas esté une telle perte d'iceux que celle de trois à quatre cens bons soldats françois qui y furent que tués que pris, n'ayans eu assés de loisir pour se retirer. Ainsi fut pris le Portereau, tant par la couardise par trop vilaine

Les Alemans  
prennent p.

(1) On donne ce nom, en termes de fortifications, à une bascule qui s'abaisse par un contrepoids, et qui ferme l'entrée d'une porte ou d'un pont-levis.

1563.

des lansquenets, que pour n'avoir de bonne heure retiré le bagage & ap-  
presté les maisons. Cela portant très  
grand dommage, tant pour la perte de  
si bons soldats françois & de beaucoup  
de pauvre peuple, qu'à cause des mai-  
sons hautes toutes prochaines du pont,  
où se logea incontinent grand nombre  
d'arquebouziers des ennemis, qui des-  
couvroient tellement toute la longueur  
du pont, depuis les Isles jusques aux  
Tourelles, qu'avec bien grande perte  
d'hommes elles furent défendues,  
jusques à ce que, par le moyen d'une  
barricade arrangée sur les garde-fols  
du pont, on rendit l'advenue moins  
périlleuse.

e des Tou-  
relles.

Le duc de Guyse, voyant ce succès  
qui surmontoit mêmes son espérance,  
assaillit aussitôt les Tourelles, es-  
quelles aussi on n'avoit eu loisir de  
rabiller beaucoup de choses néces-  
saires pour reculer l'ennemi. Ce  
neantmoins elles furent fort bien dé-  
fendues quatre iours durant, & jusques  
au neuvième du mois, auquel elles  
furent prises, non point par force,  
mais par la faute d'un gentilhomme  
breton qu'on y avoit mis & qui fit très  
mal son devoir de faire bon guet,  
combien qu'on en chargeait depuis un  
Gascon de la maison du prince, nommé  
la Mothe, lequel fut pendu, soit pour  
cela ou pour autre cas. La surprise fut  
étrange & telle que s'enfuit.

Un des ennemis, environ neuf heu-  
res de nuit, voulant seulement recog-  
noître que c'estoit qu'on faisoit céans,  
monta jusques aux créneaux de ceste  
place, faite à l'antique, par une es-  
chelle de plus de quarante pieds de  
hauteur, & ayant cognu qu'il n'y  
avoit point de sentinelle, & que tous  
ceux de dedans estoient à l'entour  
d'un feu, descendit coyement pour  
en advertir les siens qui ne le pou-  
voient croire, de sorte qu'il n'y en  
eut qu'un qui l'accompagna au remon-  
ter. Ainsi eux deux ensemble firent  
signe à leurs compagnons qu'ils mon-  
tassent, & les suivissent; & pour  
ce que quelques uns de dedans les  
ayans aperceus donnèrent l'alarme,  
ces deux seuls commencèrent à les  
charger qui estoient de trente-cinq à  
quarante, lesquels furent si lâches  
qu'ils quittèrent la place aux ennemis  
avec tel estonnement que mêmes une  
grande partie de ceux qui gardoient  
les Isles se retirèrent dans la ville, &

1563.

sans un petit nombre de gentilhom-  
mes bien résolus & asseurés, qui se  
présentèrent au retrenchement du  
pont encommencé, & qui n'estoit en-  
cores eslevé que de quatre à cinq  
pieds de haut, les ennemis, suivans de  
près les fuyards, qui n'avoient pas  
mêmes eu l'avis de faire tumber l'es-  
chelle par laquelle ils estoient descen-  
dus sur le pont, eussent aussi surpris  
les Isles & mis la ville en très appa-  
rent danger, combien que ceux qui  
firent cest exploit ne fussent que vingt-  
cinq ou trente; car mêmes les deux  
courtines qui venoient du fort, de  
chacun costé, atteindre le pont, es-  
toient si basses que s'il eust fallu com-  
batre, c'eust esté à decouvert depuis  
le genouil en haut. Mais Dieu, qui  
osta la cognoissance de ces choses aux  
ennemis, donna loisir à Andelot d'y  
pourvoir, lequel, nonobstant sa fièvre,  
y accourant avec bonne suite, rassura  
les cœurs d'un chacun, & avec ex-  
trême diligence (en quoy Feuquières  
acquiesce une grande louange), fit deux  
grands retrenchemens sur le pont,  
avec deux plates-formes fort bien es-  
tanfonnées, où furent plantées quel-  
ques pièces d'artillerie, avec force ar-  
quebouziers; estans aussi les deux  
courtines susdites haussées jusque à l'es-  
gard des garde-fols du pont, le tout  
secourant si bien l'un l'autre avec les  
bastions de terre dressés aux Isles, que  
l'ennemi n'y pouvoit venir qu'avec  
très grand désavantage.

Si est-ce que le duc de Guyse fai-  
soit bien son conte d'avoir bientôt  
les Isles de la ville, ayant fait venir,  
tant de Paris que de Nantes, contre-  
mont la rivière, jusques à vingt-  
quatre grosses pièces de batterie; &  
fut le bruit si grand de ceste prise  
des Tourelles, qu'une infinité de  
prestres & de moines, sortis de toutes  
parts, accoururent à leur camp, espé-  
rans trouver les autels tous prests pour  
y recommencer leurs services, ayant  
aussi le duc de Guyse mandé à la  
royne « *qu'il la prioit ne trouver mau-  
vais s'il tuoit tout dans Orléans, jus-  
ques aux chiens & aux rats, & s'il fai-  
soit détruire la ville, jusques à y semer  
du sel.* » Le siège donc se poursuivit  
de là en avant, tirant l'ennemi des  
canonnades sans cesse; auquel il estoit  
respondu par ceux de dedans, tant de  
dessus les Isles que de la haute tour  
neufve, du costé de S. Agnan, au tra-

Projets san-  
guinaires du  
duc de Guise.

1563.

vers du Portereau, de six canons, dont les quatre estoient venus à profit à la dernière fonte aussi à point, par manière de dire, que si Dieu les eust envoyés du ciel. Au reste aussi, Andelot mit un fort bon ordre dans la ville, ayant fait dresser un pont de bois de la ville iusques aux Isles pour y aller tant plus seurement, & distribué la ville en quatre quartiers commis à quatre gentilhommes signalés, meslé les compagnies des habitans de la ville avec les soldats estrangers, & fait commandement à tous ceux qui portoient armes de coucher près les rampars en leurs quartiers. Les ennemis avoient aussi jetté quelques compagnies au-delà la rivière, faisans mine de vouloir escaler la ville de ce costé-là, sur lesquels se firent quelques légères escarmouches qui les contraignirent se retirer.

Les prières  
dans l'armée.

QUANT à l'ordre de l'église, outre les prédications ordinaires & les prières aux corps de garde, on faisoit prières générales extraordinairement à six heures du matin, à l'issue desquelles les ministres & tout le peuple, sans nul excepter, alloient travailler aux fortifications de tout leur pouvoir, se retrouvant chacun de rechef à quatre heures du soir aux prières; & fut aussi un lieu assigné pour recueillir les blessés, qui estoient pensés & traittés très humainement par les femmes les plus honorables de la ville, n'y espargnans leurs biens ni leurs personnes: en quoy firent entre autres un merveilleux devoir les damoyelles des Marets, la baillive d'Orléans (1), & de Martinville, dignes de perpétuelle mémoire.

Sully est  
repris.

PENDANT ces choses, & dès le septiesme du mois, le duc de Guyse envoya sommer Suilly restant seule, pour ceux de la religion, des villes de dessus la rivière, & sur le refus du capitaine Uzas qui la tenoit, y envoya Biron & Richelieu, lesquels, aydés de quelques pièces d'artillerie, contraignirent Uzas de venir à composition, portant que luy & ses soldats fortiroient avec leurs armes & enseigne deployée, & que la ville ne seroit pillée, ni les habitans de l'une ni de

l'autre religion molestés; mais nobstant cest accord, la plupart des soldats furent desvalisés d'armes & d'argent, les maisons de ceux de la religion pillées, plusieurs d'iceux rançonnés, autres chassés dehors, autres retenus prisonniers, & leur dura ceste affliction iusques à la publication de la paix.

1563

Guise prie  
l'assur.

POUR revenir au siège d'Orléans, le duc de Guyse, ayant fait provision de ce qu'il pensoit estre nécessaire pour assaillir les Isles, le 18 du mois, iour de ieudy au matin, estant au logis de Stroffi, fort près des Tournelles, résolut avec sept ou huit de ses plus favoris, de la façon qu'il vouloit tenir en cest assaut, sur les neuf heures du soir; se tenant si assuré de les emporter, qu'il escrivit à la royne « qu'il luy manderait nouvelles de la prise de la ville dans vingt-quatre heures, la suppliant luy pardonner si, contre son naturel qui n'estoit, disoit-il, d'user de cruauté, comme elle avoit peu cognoistre en la reddition de Bourges & en la prise de Rouan, il ne pardonnoit dans Orléans à sexe ne aage, & mettoit la ville en telle ruine, qu'il en feroit perdre la mémoire, après y avoir fait toutesfois son caresme-prenant qui estoit le mardi suivant. » Mais outre ce qu'Andelot, qui fut incontinent adverti de ceste résolution & des bateaux couverts desquels son ennemi se vouloit ayder, luy eust rendu son entreprise très difficile à exécuter, Dieu luy avoit appresté une autre besogne, estant venu le temps qu'il devoit rendre conte du massacre de Vassy, commis par luy au commencement de mars l'année précédente, & de tant de maux qui s'en estoient ensuivis, le tout par un moyen vraiment estrange & tel que s'ensuit.

Comme  
Dieu l'ar-

IL y avoit un pauvre gentilhomme d'Angoulmois, nommé Jean de Poltrot, sieur de Merey, petit homme, mais d'esprit fort vif & accord (1), lequel, dès son ieune aage, ayant esté en Espagne, en avoit tellement appris le langage qu'avec la taille & la couleur dont il estoit, on l'eust pris pour un Espagnol naturel; à rai-

Poltrou de  
Merey.

(1) Jérôme Groslet, bailli d'Orléans (voy. ci-dessus, page 161), et sieur de l'Isle, avait épousé la fille de Jean Hatte, sieur des Marets (*France protest.*, V, 371).

(1) « C'estoit un petit homme, dit La Popelinière, à qui Bèze semble avoir emprunté la première partie de ce portrait, mais d'esprit fort vif, tenant de l'événement neantmoins, du téméraire et indiscret iusques à ne trouver rien impossible. »

1563.

fon de quoy, dans les guerres de Picardie, il avoit esté souvent employé, mesme par Feuquières, à descouvrir l'intention des ennemis, se meslant parmi les Espagnols, dont il acquit le furnom d'Espagnolet. Cestuy-cy estant au service du sieur de Soubise, & l'ayant suyvi d'Orléans à Lyon, esmeu d'un secret mouvement, se présenta un iour à son maistre, luy disant qu'il avoit résolu en son esprit de délivrer la France de tant de misères en tuant le duc de Guyse, ce qu'il oseroit bien entreprendre à quelque prix que ce fust. Soubize, prenant cela pour le propos d'un homme esventé, le renvoya luy disant qu'il suffisoit bien qu'il fust son devoir acoustumé, & que Dieu y sauroit bien pourvoir par autre moyen : néantmoins, Poltrot avoit tellement cela en son entendement que c'estoient ses propos ordinaires, iusques à lever souventesfois le bras & dire tout haut à ses compagnons, chevaux légers, « *que c'estoit le bras qui tueroit le duc de Guyse & qui délivreroit la France,* » ce qu'on prenoit pour un propos frivole, présumant que, s'il l'eust voulu faire, il ne l'eust pas ainsi publié ; mais tant y a qu'estant les nouvelles de la bataille rapportées à Lyon, Soubize l'envoya de Lyon porter une dépesche à l'amiral, en laquelle estoient ces mots exprès, « *qu'il le prioit de le luy renvoyer incontinent, d'autant qu'il estoit homme de service.* » L'amiral pour lors estoit à Selles en Berry, duquel lieu le voulant renvoyer à son maistre avec réponse, il le supplia de luy permettre d'aller à Orléans, où il avoit quelques affaires. Estant l'amiral puis après de retour à Orléans, & sur son partement, entendue de Feuquières la suffisance de Poltrot, qui s'estoit offert d'aller au camp des ennemis & d'en faire quelque bon rapport, il luy fit donner vingt escus pour cest effect. Poltrot, sur cela, retourné du camp des ennemis à Orléans, fut de là envoyé par Andelot & conduit par Traves (1) à l'amiral, au premier giste qu'il fit au partir d'Orléans, à savoir, au bourg de la Neuville (2), où

il récita ce qu'il avoit descouvert des délibérations du duc de Guyse, auquel mesmes il disoit avoir esté présenté par un gentilhomme de sa cognoissance nommé [de] l'Estang : & iugea l'amiral, par son rapport, que vrayement il pourroit grandement servir au siège d'Orléans. Et d'autant qu'il se disoit estre assés mal monté pour faire telles courvées, l'amiral qui n'avoit courtaut qu'il luy peust bailler, luy fit délivrer cent escus, tant pour acheter un meilleur cheval, s'il en avoit besoin, que pour luy donner occasion de tant mieux descouvrir ce qu'il pourroit, pour le rapporter puis après à Orléans. De ces cent escus Poltrot ayant acheté un cheval d'Espagne, demeura au camp du duc de Guyse, logé pour lors au chasteau de Corney, iusques au dixhuitiesme de février, auquel iour, comme il a dit depuis, descendu de cheval en un bois, après avoir dîné en une cense à demie lieue de la maison des Valins, près saint Mesmin (1), il pria Dieu très ardemment qu'il lui fît la grace de luy changer son vouloir, si ce qu'il vouloit faire luy estoit désagréable, ou bien qu'il luy donnast constance & assés de force pour tuer ce tyran, & par ce moyen délivrer Orléans de destruction, & tout le royaume d'une si malheureuse tyrannie. Et sur cela résolu de ne perdre l'occasion, ainsi que le duc de Guyse, sur le soir du mesme iour, en intention d'affaillir les Isles la nuit mesme, s'en retournoit en son logis acompagné d'un seul gentilhomme marchant devant luy, & d'un autre parlant à luy, & monté sur un petit mulet, il le suivit de si près qu'il luy tira de six à sept pas sa pistole chargée de trois balles, s'efforçant de le frapper à l'épaule au défaut du harnois, comme il fit, parce qu'il pensoit qu'il fust armé par le corps, puis donnant des esperons à son cheval, il se sauva par les taillis, dont ce pais-là est tout rempli, avec tant de destours (principalement à un qui va de nuit à travers pais sans suivre chemin ni sente, comme il faisoit, craignant d'estre poursuivi), que ce n'est pas merveille, ioint que la grandeur du fait exploité par luy, quelque résolu qu'il fust, ne pouvoit faillir de l'esblourir, si

1563.

Ses propos  
habituels.

Il blesse mor-  
tellement le  
duc de Guise.

Poltrot pré-  
senté à  
l'amiral.

(1) N. de Clermont, seigneur de Traves, dont le père François de Clermont avait été tué en Italie en 1555. Il mourut lui-même à la Saint-Barthélemy (*France protest.*, III, 501).

(2) La Neuville-aux-Bois (Loiret), à cinq lieues N. d'Orléans.

(1) Aujourd'hui Saint-Hilaire-Saint-Mesmin, près d'Orléans.

1563.

ayant tracassé ainsi la nuit au lieu de s'esloigner d'Orléans, il se vint rendre au village d'Olivet, près du lieu mesme dont il estoit parti, & iusques au corps de garde des Suisses qui y estoient logés. Ayant recognu ceste faute & piqué iusques au lendemain huit heures, il se logea finalement en une cense pour rafraischir son cheval, là où s'estant trop fort endormi, il fut trouvé & amené prisonnier par soupçon.

Mort du duc  
de Guise.  
24 février.

Ce coup donné apporta un merveilleux estonnement à tout le camp. Ce neantmoins, ils dressèrent une terrasse sur le pont, & tirèrent force canonades, espérans la guérison de leur chef; mais quelque remède qu'on y sceust appliquer, il mourut le vingt-quatriesme dudit mois, qui estoit le mercredi qu'on appelle le iour des cendres, n'ayant fait careme-prenant dans Orléans comme il s'estoit asseuré. Ce fut au grand regret d'une infinité de catholiques romains qui avoient mis toute leur espérance en luy; mais à la grande refouissance, non seulement de ceux de la religion, mais aussi de plusieurs autres, auxquels son audace & ambition desmesurée estoient presque insupportables. Quant à la manière de sa mort, l'évesque de Riez, nommé Carles, en fit un discours fort impertinent, le faisant user de plusieurs mots de théologie & de manières de parler de la sainte Esriture, en laquelle toutesfois il n'avoit iamaïs mis le nez (1); mais entre autres choses le cuidant louer, il fait un grand tort à madame la duchesse sa veuve, à laquelle il luy fait confesser qu'il n'a pas tousiours esté loyal mari, ce qu'il la prioit luy pardonner, comme aussi il luy pardonne le semblable. Il y en a d'autres, au contraire, qui en peuvent avoir escrit selon leurs passions; mais ce qu'on en peut iuger est par raison. Tel personnage se voyant surpris en si beau chemin de se faire encores plus grand eust bien voulu vivre davantage. Ce neantmoins, on affirme qu'il surmonta fort ceste passion en ses derniers iours, recognoissant quelque chose de ses deportemens contre ceux de la religion en général; & ayant parlé aux siens avec grande affection, comme aussi il les recommanda au roy & à la royne qui en eurent fort bonne sou-

venance, accordans dès lors à son fils aîné, encores bien ieune d'age & de sens, les estats de grand maistre & grand chambellan, avec le gouvernement de Champagne; & mourut ainsi comme très dévot en sa religion. C'estoit à la vérité un prince (prince, di-ie, de Lorraine), auquel plusieurs grandes entreprises avoient très heureusement succédé: & y a grande apparence que, sans le cardinal son frère, il eust pris un autre chemin qu'il n'a fait; mais l'ambition iointe à une outrecuidance extrême, en laquelle, avec son naturel, la faveur de deux roys l'avoit nourri, obscurcissoit tellement le lustre de toutes les vertus qu'il avoit & qu'il eust peu avoir, qu'il se peut dire à bon droit, que sa mort, au temps qu'elle advint, fut l'un des grands biens qui pouvoient advenir à la France & qui luy en fust advenu infailliblement si elle eust mieux cognu & receu de Dieu une telle grace.

Trois iours après la blessure du duc de Guyse, à sçavoir, le vingt & uniesme de février, Poltrot fut amené devant la royne au camp de saint Hilaire, près du bourg de saint Mesmin, assistée de quelques seigneurs du privé conseil, là où estant interrogué « qui l'avoit esmeu à faire ce coup, » au lieu de respondre simplement ce que dessus, craignant d'estre exécuté sur le champ, & voulant sauver sa vie en chargeant autrui (parce qu'il espéroit par ce moyen que, pour le moins, on le garderoit pour le confronter avec ceux qu'il accuseroit, ou que la paix se feroit cependant, moyennant laquelle il eschapperait), chargea grandement de ce fait, premièrement Feuquières, & un nommé le capitaine Brion, lequel toutesfois s'estant révolté, avoit esté tué devant Rouan (ce qui pouvoit dès lors monstrier la fausseté de ses accusations), puis aussi deux ministres, l'un desquels il ne nomma point, l'autre estoit Théodore de Bèze, attaignant aussi aucunement le sieur comte de la Rochefoucault. Il adiousta davantage que la royne mesme avoit bien à se garder, pour ce que l'amiral luy portoit mauvaise volonté, auquel aussi il disoit avoir ouy dire « qu'il feroit faire le semblable à tous ceux qui voudroient successivement commander à l'armée & qu'il falloit faire mourir six ou sept chevaliers de l'ordre; » mesmes qu'il avoit

1563.

Poltrot amené  
devant la  
reine.

Ses des-  
pentes.

(1) Voy. ci-dessus, page 391.



1563.

veu au camp devant Orléans quelques peronnages de la suite de l'amiral, qui y devoient estre envoyés pour exécuter quelque entreprise. Le lendemain, ayant persisté en ceste confession, il fut finalement envoyé à Paris, & défenses furent faites incontinent de par le roy, estant à Blois, à tous ceux de la religion d'en approcher de dix lieues, à peine de la vie. Ceste déposition fut enregistrée, & copie d'icelle envoyée aux reistres, & par eux à l'amiral estant à Caen, dont nous parlerons tantost, & dirons maintenant ce qui advint à Orléans depuis la mort de Guyse.

DESIA auparavant que le duc de Guyse fust blessé, & lors mesmes qu'il faisoit ses dernières entreprises, on ne laissoit pas de parler de la paix, estans envoyés deux fois pour cest effect à Orléans l'évesque de Lymoges, & le sieur d'Oysel; mais tout cela estoit incontinent rompu par la trame du duc de Guyse, qui ne désiroit rien moins que cela. Aussitost qu'il fut mort, on commença de renouer ces propos à bon escient, comme le principal empeschement de la paix estant osté, tant estoit alors misérable l'estat du royaume sous un roy mineur, & gouverné à l'appétit d'une seule femme. Or pour faire encores mieux cognoistre à quelle extrémité estoit réduit le parti de l'église romaine, & quelle faute se fit au traité de la paix en quittant quelque chose de l'édit de janvier, pour l'entretienement duquel le prince s'estoit armé, ie déclareray ce que tout le monde ne fait pas, à sçavoir, qu'il ne tint pas à la royne que le duc mesmes de Wirtemberg, l'un des quatre princes qui avoient envoyé en France le secours d'Alemagne, ne vint en personne en France pour pacifier ceste guerre, qui estoit, par manière de dire, autant que de faire iuger sa partie. Elle envoya donques en toute diligence vers ledit seigneur duc de Wirtemberg, le mesme Christofle Rascalon duquel nous avons fait mention en l'histoire de la conférence de Poissy (1), qui estoit, de belistre, devenu valet de chambre ordinaire du roy; lequel arrivé à Stucard, & ayant obtenu audience le treiziesme de mars devant le prince acompagné de ses grands maistres, mareschal, chance-

lier, & un secrétaire, présenta ses lettres de créance, & puis après déclara de bouche le sommaire de sa charge, qu'il bailla puis après par écrit, tel que s'enfuit :

« MONSIEUR, la royne mère m'a envoyé par devers vous avec les présentes lettres de créance & charge expresse de vous venir trouver, & après avoir fait les très affectueuses recommandations du roy son fils & d'elle envers vous, vous faire entendre de sa part que la faveur que monsieur le comte Palatin & vous luy ont portée par le passé ne fera iamais oubliée; ains espère que vous ferés encores plus que iamais, vous supplians le roy son fils & elle très affectueusement, selon la bonne confidence qu'ils ont en vous, leur faire ce bien & honneur de prendre ceste peine de venir en leur royaume par devers eux pour voir & entendre comme les affaires y vont, sachans les services qu'avés faits à la couronne, vivant le feu roy François, père du feu roy Henry, la mémoire desquels est encores aujour-d'huy récente. Parquoy se ressentant encores desdits services, se confiant totalement en vous que vous prendrés ceste peine pour le bien & repos de tout le royaume, & ne faudrés de venir par deçà, là où puis après vous pourrés ainsi facilement veoir & entendre comme tout se démène, ne faisant doute qu'estant présent & sur les lieux comme prince très sage & bien expérimenté, vous pourrés, par vostre bon iugement, trouver moyen pour mettre quelque bonne fin aux troubles & misères qui sont présentement en ce pauvre & désolé royaume. Car elle ne fait doute que le faux rapport que l'on vous pourroit avoir faussement donné à entendre, dont vous trouverez le contraire, seroit cause que mesieurs les princes se sont esmeus contre la Maïesté du roy son fils.

» SECONDEMENT m'a donné charge vous dire qu'en cas que ie ne peusse obtenir que vous vinssiés en France, de luy faire ce bien & honneur à tout le moins vous approcher de ces pays de Champagne, au lieu que vous semblera, où elle ne fera faute de se trouver en personne, s'assurant que si vous luy faites ce bien & honneur que de parlementer une heure ensemble, vous la trouverez telle en réputation que vous l'eussés iamais, de quoy

1563.

Harangue de  
Rascalon.

Nouveaux  
ruits de paix.

appel au duc  
de Wirtem-  
berg.

(1) Voy. ci-dessus, page 320.

1563.

ne pourra aussi suivre chose que vous ne vous trouviés content d'elle. A Stucard, le treizième de may M.D. LXIII. »

Réponse du duc.

C'EST escrit ayant esté leu & bien considéré, ledit seigneur duc respondit le mesme iour audit Rascalon, « qu'il remercioit bien humblement la royne de la souvenance qu'elle avoit de luy, & qu'il se trouveroit tousiours prest à luy faire bien humble service, mais que la demande qu'on luy faisoit estoit de si grande conséquence, veu que non seulement elle attouchoit le temporel, mais aussi le spirituel d'un tel royaume, qu'il désiroit premièrement de savoir comment & en quelle façon, & à quelle fin on désiroit sa venue en France. »

RASCALON respond :

Explications et pourparlers.

« QUE la royne estoit seule demeurée gouvernante par la mort du roy de Navarre. »

« QUE le duc de Guyse avoit succédé comme lieutenant général du roy audit roy de Navarre, & estoit aussi mort. »

« QU'IL n'y avoit un seul au royaume qui peut tenir ceste place, ou qui fust de telle autorité & crédit qu'il peust renger ses fuiets. »

QUE les troubles estoient merveillex pour la désobéissance & ne voulant payer les censés des revenus & retenant les deniers du roy.

QU'ON prioit ledit seigneur duc de venir en France avec deux ou trois mille chevaux & gens de pied aux despens du roy, pour entreprendre ceste charge, en laquelle on le feroit obéir. »

LEDIT seigneur réplique :

« QU'IL avoit entendu que le refus d'entretenir l'édit de janvier estoit cause de ces troubles, & que maintenant, après la mort de ceux qui l'empeschoient, on le pourroit entretenir. »

RASCALON respond :

« QUE non seulement on leur avoit voulu accorder ledit édit, mais encor plusieurs autres articles; mais on n'avoit iamais peu appointer avec ceux de la partie de monsieur le prince de Condé. Parquoy il estoit facile à veoir que leurs desseins estoient bien autres, & n'avoient le nom de religion sinon pour une couverture, & comme il estoit clair à veoir par les actes qu'ils avoient iusques à présent exercés sous le prétexte de la religion. »

LEDIT seigneur duc réplique :

« QU'IL sera très bon d'y employer pour ceste pacification l'empereur, de quoy aussi il avoit entamé le propos en la diète de Francfort. »

RASCALON respond :

« QUE le roy & la royne avoient leur confiance en luy & qu'il a charge, s'il veut aller en France, de faire arriester, pour son voyage, les deniers qui estoient à Messa (Metz?), pour les trois mille reîtres de Grombach, & qu'il luy viendrait au-devant & luy apporteroit les occasions de sa vocation par escrit soubigné du roy & de la royne, ensemble de tout le conseil privé. »

LEDIT seigneur duc réplique :

« QUE ceste charge est de très grande importance, & que le roy d'Espagne & autres ne l'avoueroient; mais que si la royne vouloit entendre à quelque bonne pacification, qui estoit de laisser vivre chacun paisiblement, elle luy envoyast les articles, sur lesquels il luy droit son avis, & feroit tant que l'empereur s'en mesleroit. »

RASCALON persiste

« A ce qu'il vienne au moins à Barle-Duc ou à Messa, là où la royne le viendra trouver avec les principaux princes & seigneurs du conseil privé, le prie amener avec luy le comte Palatin & le duc des Deux-Ponts, le Landgraff & le marquis de Baden, & leur feroit entendre que les affaires se démènent bien autrement que ceux du parti de monsieur le prince de Condé ne mettent en avant. »

LE seigneur duc réplique :

« QUE tout le passé estoit mis en lumière. »

RASCALON dit :

« QUE l'adverse partie en avoit fait un discours à sa fantaisie; mais ils y avoient imposé certains articles qui n'estoient venus en traitement, & mesmes on n'y avoit iamais pensé; ainsi, comme depuis peu de iours en ça il avoit ouy de la royne mère parlant de monsieur l'amiral qu'il n'osoit maintenir en sa présence, que plusieurs articles desquels est faite mention audit discours, soient iamais esté mis en avant en ladite dernière transaction, car elle luy prouveroit le contraire. »

Et persistant à requérir ce que dessus, luy a esté dit qu'on y adviseroit & qu'on y feroit response. »

1563.

1563.

LA réponse dudit sieur duc porta en somme :

fus et con-  
seils.

» QU'IL remercioit le roy & la royne auxquels il a esté & est très affectonné comme à ses prédécesseurs, & qu'il a très grande compassion des misères du royaume, pour lesquelles il fait faire prières expresses en tous ses pays.

» QU'IL ne peut accepter l'estat de lieutenant-général, pour ce qu'il n'a ni l'entendement, ni l'expérience, ni la disposition corporelle suffisante pour une telle & si pesante charge.

» QUE ceux du prince de Condé ne demandoient que l'entretienement de l'édic de janvier; & ne procèdent les troubles & cruautés que du différent de la religion; à raison de quoy il ne voudroit se mesler de rien qui portast préjudice à ceux qui sont d'une mesme foy que luy, encores qu'il y ait quelque peu de différence.

» QU'IL conseille à la royne de bien considérer que tous ces maux procèdent de la punition de Dieu, à cause des péchés & profanation de sa sainte parole, & qu'à ceste cause elle fasse que en tout le royaume Dieu soit purement invoqué & prié pour la rémission des péchés, & toute superstition, idolatrie & autres services desplaisans à Dieu soient ostés.

» QUE pour entrer en telle pacification, il se fist quelque traité de paix par toute la France, selon leur certaine confession, comme celle d'Ausbourg, l'an M.D.XXX., suivant laquelle une paix publique fut faite l'an M.D.LV.

» QUE les estats & honneurs fussent réservés à ceux de l'une & l'autre part, & pardon fait à tous ceux qui ont esté en l'édic de janvier.

» QU'ELLE entretienne gens de guerre bien conditionnés en deux ou trois endroits de son royaume, iusques à tant que les suiets se soient rengés en quelque bonne obéissance.

» QUE, pour la seureté des deux parties, la Maïesté impériale entreviene.

» QU'IL ne peut entreprendre le voyage de Bar-le-Duc ou de Messa, tant à cause de ses affaires très urgentes que pour ce que ce seroit peine trop grande à la royne & sans fruit, d'autant qu'il ne sauroit rien conseiller à la royne que ce que dessus, avec ce qu'il en a mandé par les seigneurs de Rambouillet & d'Oysel.

» QUE si elle veut communiquer avec la Maïesté impériale, il s'y employera en toutes sortes.

» QUE s'il luy plaist que plustost l'électeur Palatin, le duc des deux Ponts & le Langraff se meslent de ceste pacification, leur en parlera & les priera de s'en mesler, comme ils avoient fait dès l'an passé.

» QU'ILS n'auroient baillé argent au prince de Condé à autre fin que pour maintenir la dignité du roy & de la royne, selon le contenu de l'obligé qu'ils en ont entre les mains.

» FAIT à Stucard, le dixseptiesme de mars M.D.LXIII. »

TEL fut le discours de ceste légation, laquelle si on eust pu decouvrir à Orléans, les affaires se fussent mieux portés; mais la royne & les plus fins usèrent en cest endroit de terribles artifices, faïsans tousiours contenance d'affaillir Orléans à toutes forces, afin d'intimider les plus hardis, pour drefser quelque paix devant le retour de l'amiral, qu'ils ne pouvoient hafter devant que l'argent d'Angleterre fust arrivé. D'autre part, on faisoit entendre sous main au prince, que faïtant une paix sans s'opiniâster trop sur les conditions, il seroit incontinent eslevé au degré du feu roy de Navarre son frère, & que lors il seroit tout ce qu'il voudroit pour ceux de la religion, estans morts ses principaux ennemis, & ne demandant pas mieux la royne que de se gouverner entièrement par son conseil & de ses oncles de Chastillon. Le prince du vivant de Guyse s'estoit tousiours montré merueilleusement courageux & généreux, & tel qu'il estoit de son naturel à la vérité: pour tesmoignage de laquelle constance l'ay bien voulu inférer ici une letre qu'il escrivit deux iours devant la blessure de Guyse, faïtant réponse à une autre que quelque ministre luy avoit escrete de Normandie :

« VOSTRE letre a apporté grand plaisir & consolation à mon ame, ayant par icelle mon devoir mis devant les yeux avec déclaration de l'heureux estat des enfans de Dieu, & de sa grande faveur vers eux, dont ie vous prie employer toutes les opportunités que pourrés avoir à m'escrire, afin que ainsi foyés instrument de me fortifier de plus en plus en patience & affection de mon devoir, vous asseurant que iusques à présent l'expéri-

1563.

On essaie de  
gagner le  
prince.

Sa letre à un  
ministre de  
Normandie.

1563.

mente & sens au vif telle présence des graces de Dieu en moy, que ie me sens beaucoup plus délibéré de perdre ma vie ici & d'y espandre mon sang pour avancer l'honneur de Dieu & le repos de ses enfans, que ie ne fus onques, me contentant (comme aussi il y a bien de quoy) du dot d'immortalité qui m'est appresté pour eschange de tout ce que ie puis ici perdre, qui ne me peut toutesfois apporter que mal, comme il n'est que vanité. Servés où vous estes de tel office qu'avés tousiours fait, afin que puissions veoir le royaume de Dieu avoir paix en cestuy-ci, & que nostre roy demeure honoré & obéy, ce que ie désire d'also bon cœur que ie prie nostre bon Dieu qu'il vous augmente tousiours les dons de son Esprit à sa gloire & au salut de tous, Amen. De Unzin, ce seiziesme de février M.D. LXIII.

» VOSTRE bien bon ami,

» Louys de BOURBON. »

CESTE letre que ie say avoir esté dressée, non par secrétaire, mais de son propre motif & stile, & que i'ay veue escrite de sa main, monstre quelles graces il avoit pleu à Dieu de mettre en ce prince.

Conférence de  
l'Isle aux  
Bœufs.  
7 mars.

MAIS estant Guyse décédé, & luy assailli par douceur, fit comme le lion se hérissant contre ceux qui le veulent forcer, & se montrant humain envers les animaux qu'il estime indignes de sa colere. Ainsi donques fit le prince, surtout après que la royne & la princesse se furent entreveues à sainct Mesmin, ce qui n'avint sans mille caresses de la royne & autant de promesses de ce que dessus. Finalement donques se fit un parlement le septiesme de mars dans l'isle appelée l'Isle-aux-bœufs, près de la ville, où furent conduits (comme estans encores prisonniers) le prince & le connestable, qui remirent toutesfois l'affaire au lendemain, au mesme lieu où se trouva aussi la royne; & pour ce que le connestable avoit dit expressément qu'il ne pourroit nullement souffrir qu'on remist en termes l'édicte de janvier (aussi estoit-ce autant que le déclarer, & tous ceux de son parti, coupables de lèse-majesté, d'avoir ainsi contrevenu à cest edicte, en quoy se fit une faute irréparable de luy obtempérer), quelques autres articles, par

la couardise de ceux qui pensoient que tout fust perdu si on ne faisoit la paix, furent couchés sans toutesfois les résoudre, demandant le prince qu'il peust entrer à Orléans pour en conférer avec son conseil, ce qui luy fut accordé, moyennant que le connestable, au réciproque, peust aussi se retirer en l'autre camp à sainct Mesmin, avec trefves & suspension d'armes d'une part & d'autre. Le prince estant à Orléans demanda de communiquer avec les ministres sur les affaires qui se présentoient. Cela fut cause que trois furent députés pour cest effect, à savoir, Desmeranges (1), ministre d'Orléans, Pierius (2), Espagnol de nation, mais non de religion, & ministre de Blois, & la Rochechandieu (3), ministre de Paris. Le prince leur proposa deux points : le premier, s'il seroit selon Dieu & sa conscience, de protester à la royne que, s'estant armé pour l'observation de l'édicte de janvier, il estoit raisonnable qu'avant que poser les armes il fust entièrement restablí selon sa forme & teneur : le second si, ne pouvant obtenir ce que dessus, il pourroit demander à la royne qu'elle proposast ce qu'elle verroit estre bon & convenable pour la pacification des troubles. Les ministres ayans descouvert par le discours du prince qu'on estoit après à rongner de la liberté de l'exercice de la religion, octroyée par l'édicte de janvier par tout le royaume sans exception, luy remontrèrent vivement, autant que le temps le permettoit, le tort qu'il se feroit & à toutes les églises, admettant aucune telle exception, & les inconveniens manifestes qui en adviendroient, & notamment luy protestèrent, tant en leurs noms que de leurs compagnons, qu'estans obligés aux lieux auxquels ils avoient esté envoyés pour prescher la parole de Dieu, ils obéiroient en cest endroit à Dieu & non pas aux hommes. Bref, ils luy déclarèrent que la royne, ni luy, ne pouvoient selon Dieu & raison déroguer tant soit peu à un edicte tant solennellement fait & la réquisition des Estats, par une si notable assemblée de tous les parlemens de France, &

1563.

Le prince :  
suite de  
ministres.

(1) Voy. ci-dessus, page 84.

(2) Nous retrouvons Pierius pasteur à Blois ou à Mer vers 1567 (*Bull. de l'hist. du protest.*, IX, 296).

(3) Voy. ci-dessus, page 19 et *passim*.

1563.

qui plus est, élogué & iuré. Le prince répondit qu'aussi ne le feroit-il pas, leur enjoignant cependant de communiquer les points que dessus à toute leur compagnie, pour l'en résoudre le lendemain neufiesme. En ce iour donques les ministres assemblés iusques au nombre de septante-deux, luy firent une réponse par écrit telle que s'ensuit de mot à mot :

« MONSEIGNEUR, nous avons entendu de nos frères les ministres par nous délégués les choses sur lesquelles il vous plaist d'entendre nos avis pour commencer à moyenner à tout ce pauvre royaume le bien de la paix, lequel nous désirons & demandons à Dieu de tout nostre cœur, & vous supplions très humblement, monseigneur, par toutes voyes bonnes & légitimes le procurer.

» EN premier lieu, il vous a pleu nous déclarer vostre volonté, par nos dits délégués, estre telle de remonstrer qu'avés prins les armes pour maintenir l'édicte du roy, & que partout demandés l'observation d'iceluy. Sur quoy, monseigneur, nostre avis est que, s'il est impossible pour le présent de procéder à une réformation plus grande (ce que toutesfois nous désirions, & vous exhortons, au nom de Dieu, de le faire, usant des faveurs & moyens qu'il vous a présentés à cest effect), qu'au moins, monseigneur, ne permettiés l'estat des églises avoir esté détérioré entre vos mains, & leur condition rendue pire : & pour ce que, demandant l'édicte en termes si généraux, vous vous pourriés exposer à beaucoup de mauvaises & sinistres interprétations, nous sommes d'avis que ceste clause y soit encores adiouctée, à sçavoir, que demandiés l'observation dudit edicte sans restrictions ou modifications quelconques, & notamment, les déclarations y adiouctées par ci-devant, & ce avec l'intention du roy, coniointe avec celle des Estats, sur l'autorité desquels il a esté fondé : laquelle intention est de conserver ceux de la religion réformée en leurs vies, biens & estats, sous la protection du roy, avec libre & seur exercice de la religion.

» DÉFENSES soient faites à toutes personnes, de quelque estat ou condition qu'elles soient, de n'iniurier, inquiéter ou molester lesdites églises réformées en tous les exercices de leur

religion, & commandement à tous iuges d'y avoir l'œil & faire punir promptement les délinquans. Et, afin que la porte soit fermée à toutes hérésies, schismes, & par conséquent aux troubles qui en pourroient advenir, qu'il plaise au roy recevant lesdites églises en sa protection & les reconnaissant pour ses très humbles & obéissans sujets & serviteurs, se déclarer par mesme moyen protecteur & conservateur tant de la confession de foy présentée à sa Majesté au mois de iuin M.D.LXI., que de leur discipline ecclésiastique, faisant rigoureusement punir tous athéistes, libertins, anabaptistes, servetistes & autres hérétiques ou schismatiques.

» QU'aucuns gouverneurs, tant de villes que de provinces, magistrats ou autres officiers ne puissent empêcher lesdites églises réformées de s'assembler en consistoires & synodes selon leur discipline ecclésiastique.

» QU'il soit fait défense sous grandes peines de réitérer le baptême administré esdites églises réformées, d'autant qu'il est pur & conforme à l'institution de Jésus Christ. Et, quant aux mariages célébrés ou à célébrer esdites églises réformées, que tous soient déclarés par ledit edicte valables, & les hoirs qui en seront provenus ou proviendront pareillement légitimes.

» QU'en tous lieux, soit villes ou villages, esquels l'ordre desdites églises réformées n'auroit encores esté établi, soit permis à tous ceux de ladite religion y estans, d'avoir ministre & iour de la liberté permise par ledit edicte, & ce sans prendre ou attendre congé du consentement des seigneurs, curés ou marguilliers desdits lieux.

» QUE la religion desdites églises ne soit appelée nouvelle, ni icelles églises intitulées de ce nom, d'autant qu'elles sont fondées sur la doctrine ancienne des prophètes & des apôtres.

» QUE ceux desdites églises qui auront esté dechassés de leurs biens, estats & offices soient remis en leur entier, & les héritiers des exécutés remis en leur succession légitime, avec actions à ce convenables, & qu'à la requête des poursuivans les procès de ceux qu'on prétendrait avoir esté intéressés soient reveus ; & pour ce faire soient députés iuges non suspects partout où besoin fera, & pour cest effect,

1563.

Ce qu'ils réclament.

Maintien de l'édit de janvier.

Permission d'établir de nouvelles églises.

Réintégration des persécutés dans leurs biens et charges.

Reconnaissance de la confession de foi et la discipline des Églises réformées.

1563.

Recours en justice contre les auteurs des massacres et persécutions.

permis aufdits pourfuivans d'agir contre qui il appartiendra.

» QUANT aux lieux esquels on a affailli & faccagé lefdites églises réformées, sans qu'il y eust port d'armes en forme d'hostilité de leur costé, comme à Vassy, Sens & autres lieux semblables, la voye de iustice soit ouverte contre tous autheurs, fauteurs & exécuteurs des meurtres, voleries & autres attentats faits és personnes ou és biens desdites églises réformées, quelque couleur ou prétexte que les délinquans & agresseurs puissent prendre & agir à ceste fin contre quelque personne de quelque estat ou condition que ce soit.

» QUE semblablement la voye de iustice soit ouverte à toutes les églises réformées qui auront esté outragées par faux donné à entendre, ou par commissions obtenues par surprinse, ou qui auroient esté expédiées contre les accords & promesses à elles faites par ceux qui se feront ingérés sous le nom & autorité du roy, ou par les habitans desdits lieux contre les accords & promesses faites mutuellement entre eux. »

Le prince accepte les conditions la cour.

TEL fut l'escrit proposé par les ministres, & enregistré expressément, afin que la postérité fust advertie comme ils se sont portés en cest affaire, protestans de demeurer en leur doctrine & office, remettans eux & le fruit de leur labeur entre les mains de Dieu, après s'estre opposés aux conditions préjudiciables au libre cours de la parole de Dieu. Ce nonobstant, le prince fut tellement gagné par les promesses qu'on luy faisoit d'accorder beaucoup mieux par après, luy donnant à entendre que ces conditions n'estoient apposées que pour contenter aucunement ceux de la religion romaine, & arriver peu à peu à une pleine liberté, ioint qu'il y en avoit trop qui ne demandoient qu'à retourner en leurs maisons à quelque prix que ce fust, qu'il accorda les susdites exceptions de l'édicte de janvier, qu'il fit lire devant la noblesse, ne voulant qu'autre en dit son avis que les gentilshommes portans armes, comme il dit tout haut en l'assemblée, de sorte que les ministres ne furent depuis ouïs ni admis pour en donner leur avis. Par ainsi, l'édicte de pacification fut accordé le douziesme du mois, auquel iour aussi mourut à Orléans le sieur de Duras, blessé de l'es-

clat d'une pierre sur le pont, comme aussi, peu de iours auparavant, estoit mort le sieur d'Avaret, d'une fièvre continue, tous deux grandement regrettés pour leur valeur. D'autre part aussi mourut de maladie un des frères du duc de Guyse, de l'ordre de Rhodes, grand prieur de la province de France. L'édicte fut tel que s'ensuit :

« CHARLES, par la grace de Dieu, roy de France, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut. Chacun a veu & cognu comme il a pleu à nostre Seigneur, depuis quelques années en ça, permettre que cestuy nostre royaume ait esté affligé & travaillé de beaucoup de troubles, séditions & tumultes entre nos suiets, eslevés & fuscités de la diversité des opinions pour le fait de la religion & scrupule de leurs consciences. Pour à quoy pourvoir & empêcher que ce feu ne s'allumast davantage ont esté cy-devant faites plusieurs assemblées & convocations des plus grands & notables personnages de nostre royaume, & par le bon conseil & avis d'iceux faits plusieurs édits & ordonnances selon le besoin & la nécessité qui s'offroit, estimant par là prévenir le mal, & aller au-devant de l'inconvénient qui y pendoit.

» TOUTESROIS la malice du temps a voulu & nostre Seigneur aussi pour son iugement incognu (provoqué, comme il faut croire, par nos fautes & péchés), lâcher la bride aufdits tumultes, de façon qu'on est venu à mettre les mains aux armes si avant, qu'ils en sont fortis infinis meurtres, vengeances, pilleries, forcemens & faccagemens de villes, ruines des temples & églises, batailles données & tant d'autres maux, calamités & défoliations commises & exercées en divers endroits, que continuant ce mal, & voyant tant d'estrangers desjà en nostre dit royaume, sachant aussi les préparatifs faits pour en introduire davantage, la ruine évidente d'iceluy estre inévitable; ioint la grande & irréparable perte qu'à nostre très grand regret nous avons faite depuis ces tumultes commencés, de tant de princes, seigneurs, chevaliers de nostre ordre, grands capitaines & gens de guerre, [ce] qui est, sous la main de Dieu, le vray soutien, appuy, défense & protection de nostre couronne, & un argument à nos voisins qui auroient mauvaïse volonté de nous entamer & envahir,

1563.

Edit  
d'Ambours  
19 mars.

Nécessité d'apaisement.

1563.

comme nous en avons esté & sommes menacés. Ce que par nous considéré, cherchant tous remèdes possibles (encores que, graces à Dieu, nos forces soient grandes, & qu'en apparence celles des hommes ne nous défailent), voyant neantmoins que tout le mal & inconvenient qui sort de ceste guerre, tourne à la diminution & dommage de nostre royaume, & ayant expérimenté avec nostre grande perte tel remède n'y estre propre ni convenable (estant la maladie cachée dedans les entrailles & esprits de nostre peuple), avons estimé que le meilleur & plus utile qu'y pouvions appliquer estoit, comme prince très chrestien dont nous portons le nom par l'infinie grace & bonté de nostre Seigneur, & avecques son bon ayde, trouver moyen de pacifier, par nostre douceur, l'aigreur de ceste maladie, en rappelant & reconciliant les volontés de nosdits suiets à une union & à la recognoissance qu'ils doivent tous à nostre obéissance, à l'honneur de Dieu, bien, salut & conservation de cestuy nostre royaume, en pourvoyant de moyen qui puisse retenir & contenter nosdits suiets, espérant que le temps, le fruit d'un bon, sain, libre & général ou national concile, & la vertu de nostre majorité, prochaine, conduite & dirigée par la main & grace de nostre Seigneur (qui par sa bonté a eu tousiours soin & garde de ceste couronne) y apporteront cy-après le seur & vray establissement à son honneur & gloire, repos & tranquillité de nosdits peuples & suiets.

» SUR quoy avons bien voulu prendre le bon & prudent conseil de la royne, nostre très chère & très honorée dame & mère, & de nos très chers & très amés cousins les cardinal de Bourbon, prince de Condé, duc de Montpensier, & prince de la Roche sur Yon, princes de nostre sang : aussi de nos très chers & très amés cousins les cardinal de Guye, duc d'Aumale, duc de Montmorency, connestable, pairs de France, duc d'Estampes, mareschaux de Brissac & de Bourdillon, seurs d'Andelot, de Sanfac, de Cypierre & autres bons & grands personnages de nostre conseil privé, qui ont tous esté d'avis pour le bien public de cestuy nostre royaume, faire & ordonner ce qui s'ensuit :

» SAVOIR faisons, que nous, suivant iceluy leur bon conseil, & pour les

causes, raisons & considérations dessusdites, & autres bonnes & grandes à ce nous mouvans :

» AVONS dit, déclaré, statué & ordonné, difons, déclarons, statuons & ordonnons, voulons & nous plaist, que dorenavant, tous gentilshommes qui sont barons, chastelains, hauts iusticiers, & seigneurs tenans plein fief de haubert, & chacun d'eux puissent vivre en leurs maisons, esquelles ils habiteront en liberté de leurs consciences & exercice de la religion qu'ils disent réformée, avec leur famille & suiets, qui, librement & sans aucune contrainte, s'y voudront trouver.

» ET les autres gentilshommes ayans fief, aussi en leurs maisons pour eux & leurs familles tant seulement, moyennant qu'ils ne soient demourans es villes, bourgs & villages des seigneurs hauts iusticiers, autres que nous : auquel cas ils ne pourront esdits lieux faire exercice de ladite religion, si ce n'est par permission & congé de leurs dits seigneurs hauts iusticiers, & non autrement.

» QU'EN chacun bailliage, sénéchaussée & gouvernement tenant lieu de bailliage, comme Péronne, Mont-Didier, Roye (1) & la Rochelle, & autres de semblable nature, ressortissans nuement & sans moyen en nos cours de parlement, nous ordonnerons, à la requeste desdits de la religion, une ville aux fauxbourgs de laquelle l'exercice de ladite religion se pourra faire de tous ceux du ressort qui y voudront aller, & non autrement ni ailleurs.

» ET neantmoins chacun pourra vivre & demourer partout en sa maison librement, & sans estre recherché ne molesté, forcé ne contraint pour le fait de sa conscience.

» QU'EN toutes les villes esquelles ladite religion estoit iusques au septiesme de ce présent mois de mars exercée, outre les autres villes qui seront, ainsi que dit est, particulièrement spécifiées desdits bailliages & sénéchaussées, le mesme exercice sera continué en un ou deux lieux dedans ladite ville, tel ou tels que par nous sera ordonné, sans que ceux de ladite religion puissent s'ayder, prendre ne retenir aucun temple ne église des gens ecclésiastiques, lesquels nous en-

1563.

Libre exercice de la religion pour les gentilshommes.

Et dans chaque bailliage.

Continuation de l'exercice là où il est déjà établi,

(1) Péronne, Montdidier et Roye (Somme).

1563.

tendons estre dès maintenant remis en leurs églises, maisons, biens, possessions & revenus, pour en iouir & user tout ainsi qu'ils faisoient auparavant ces tumultes, faire & continuer le service divin & acoustumé par eux en leurs dites églises, sans moleste ne empeschement quelconque, ne aussi qu'ils puissent prétendre aucune chose des démolitions qui ont esté faites.

A l'exception de la ville de Paris et de son ressort.

» ENTENDONS aussi que la ville & ressort de la prévosté & vicomté de Paris, soient & demeurent exempts de tout exercice de ladite religion, & que neantmoins ceux qui ont leurs maisons & revenus dedans ladite ville & ressort, puissent retourner en leurs dites maisons, & iouir de leurs dits biens paisiblement, sans estre forcés ne contrainsts, recherchés ne molestés du passé, ne pour l'advenir, pour le fait & de leurs consciences.

Les étrangers sortiront du royaume.

» TOUTES villes seront remises en leur premier estat & libre commerce, & tous estrangers mis & renvoyés hors nostre royaume le plus tost que faire se pourra.

Chacun sera maintenu dans ses biens, honneurs et dignités.

» Et pour rendre les volontés de nosdits suiets plus contentes & satisfaites, ordonnons, voulons aussi & nous plaist, que chacun d'eux retourne & soit conservé, maintenu & gardé sous nostre protection en tous ses biens, honneurs, estats, charges & offices, de quelque qualité qu'ils soient, nonobstant tous décrets, saisies, procédures, iugemens, sentences, arrests contre eux, donnés depuis le trépas du feu roy Henri, nostre très honoré seigneur & père, de louable mémoire, & exécution d'iceux, tant pour le fait de la religion, voyages dedans & dehors ce royaume, par le commandement de nostredit cousin le prince de Condé, que pour les armes prises à ceste occasion, & ce qui s'en est ensuivi, lesquels nous avons déclaré & déclarons nuls & de nul effect, sans que pour raison d'iceux, eux ne leurs enfans, héritiers & ayans cause, soient aucunement empeschés en la iouissance de leursdits biens & honneurs, ne qu'ils soient tenus en prendre ne obtenir de nous autre provision que ces présentes, par lesquelles nous mettons leurs personnes & biens en pleine liberté.

» Et afin qu'il ne soit douté de la sincérité & droite intention de nostredit cousin, le prince de Condé, avons

dit & déclaré, difons & déclarons que nous réputons iceluy nostredit cousin pour nostre bon parent, fidèle suiet & serviteur, comme aussi nous tenons tous les seigneurs, chevaliers, gentilshommes & autres habitans des villes, communautés, bourgades & autres lieux de nos royaumes & pays de nostre obéissance, qui l'ont suivy, secouru, aydé & acompagné en ceste présente guerre & durant lesdits tumultes, en quelque part & lieu que ce soit de nostredit royaume, pour nos bons & loyaux suiets & serviteurs, croyant & estimant que ce qui a esté fait cy-devant par nosdits suiets, tant pour le fait des armes que établissement de la iustice mise entre eux, iugemens & exécutions d'icelle, a esté fait à bonne fin & intention, & pour nostre service.

1563.  
Témoin  
rendu  
par le  
prince de  
Condé et  
compagnie

» ORDONNONS aussi, voulons & nous plaist, que nostredit cousin le prince de Condé demeure quitte, & par ces présentes signées de nostre main, le quittons de tous les deniers qui ont esté par luy & par son commandement & ordonnance pris & levés en nos receptes & de nos finances, à quelque somme qu'il se puissent monter.

Les deniers  
par lui pris  
l'ont été  
timbrés

» Et semblablement, qu'il demeure deschargé de ceux qui ont esté, ainsi que dit est, par luy & son ordonnance, aussi pris & levés des communautés, villes, argenteries, rentes, revenus des églises, & autres de par luy employés pour l'occasion de la présente guerre. Sans ce que luy, les siens, ni ceux qui ont esté par luy commis à la levée desdits deniers (lesquels & semblablement ceux qui les ont fournis & baillés en demeureront quittes & deschargés), en puissent estre aucunement recherchés ne molestés pour le présent, ne pour l'advenir, ne aussi de la fabrication de la monnoye, fonte d'artillerie, confectio de poudres & salpêtres, fortifications de villes, démolitions faites pour lesdites fortifications, par le commandement d'iceluy nostredit parent & cousin le prince de Condé, en toutes villes de cestuy nostre royaume & pays de nostre obéissance, dont les corps & habitans d'icelles villes demeureront aussi deschargés, & iceux en deschargeons par cesdites présentes.

Que tous prisonniers, soit de guerre ou pour le fait de la religion, seront



1563.  
es prison-  
rs pour la  
gion seront  
elâchés.

respectivement mis en liberté de leurs personnes & biens sans payer aucune rançon ; en ce non compris les voleurs, brigands, larrons & meurtriers, lesquels ne seront compris en ces dites présentes.

» Et pour autant que nous désirons singulièrement que toutes les occasions de ces troubles, tumultes & séditions cessent, réconcilier & unir les intentions & volontés de nosdits suiets les uns envers les autres, & de ceste union maintenir plus facilement l'obéissance que les uns & les autres nous doivent,

AVONS ordonné & ordonnons, entendons, voulons & nous plaist :

s injures et  
ovocations  
us prétexte  
e religion  
vèrement  
éprimés.

» QUE toutes iniures & offenses que l'iniquité du temps & les occasions qui en sont survenues ont peu faire naistre entre nosdits suiets, & toutes autres choses passées & causées de ces présens tumultes, demeureront esteintes comme mortes, ensevelies & non advenues ; défendant très estroitement, sur peine de la vie, à tous nosdits suiets, de quelque estat & qualité qu'ils soient, qu'ils n'ayent à s'attaquer, iniurier, ne provoquer l'un l'autre par reproche de ce qui est passé, disputer, quereller ne contester ensemble du fait de la religion, offenser ne outrager de fait ne de parole, mais se contenir & vivre paisiblement ensemble comme frères & concitoyens, sur peine à ceux qui y contreviendront, & qui seront cause & motifs de l'iniure & offense qui en adviendrait, d'estre sur le champ, & sans autre forme de procès, punis selon la rigueur de nostre présente ordonnance. En considération aussi de laquelle & du contenu cy-dessus, & pour faire cesser tout scrupule & doute, nosdits suiets se départiront & désisteront de toutes associations qu'ils ont dedans & dehors ce royaume, & ne feront dorenavant aucunes levées de deniers, enroutemens d'hommes, congrégations ne assemblées autres que dessus, sans armes : ce que nous leur prohibons & défendons aussi, sur peine d'estre punis rigoureusement & comme contempteurs & infracteurs de nos commandemens & ordonnances.

onclusion.

» Si donnons en mandement par ces mesmes présentes à nos amés & féaux les gens tenans nos cours de parlement, chambre de nos contes,

cours de nos aydes, baillifs, sénéchaux & autres nos iusticiers & officiers qu'il appartiendra, ou à leurs lieutenans, que ceste nostre présente déclaration & ordonnance ils fassent lire, publier & enregistrer en leurs cours & iuridictions, & icelle entretenir & faire entretenir, garder & observer inviolablement de point en point, & du contenu iouir & user pleinement & paisiblement ceux qu'il appartiendra : cessans & faisans cesser tous troubles & empeschemens au contraire. CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. En tefmoin de ce, nous avons fait mettre nostre feel à ces dites présentes. Donné à Amboise, le dixneufiesme iour de mars, l'an de grace mil cinq cent soixante-deux, & de nostre règne le troisieme. Signé CHARLES, & au dessous : *Par le roy & en son conseil*, Robertet. » Et feillé en cire iaune, à double queue de parchemin pendant.

1563.

« *Leſta, publicata & registrata, audito procuratore generali regis in præſentia ſuperilluſtrium principum ac minorum cardinalis à Borbonio & ducis Montipenſerii, ad hoc ſpecialiter à domino noſtro rege chriſtianiſſimo miſſorum, Pariſiis in Parlamento, die XXVII. menſis Martii, anno Domini milleſimo quingenteſimo ſexageſimo ſecundo antè Paſcha. Sic ſignatum :* Du Tillet.

» *Leſta ſimiliter, publicata & registrata, audito procuratore generali regis, in camera rationum regiarum, anno & die ſupradictis.* Fromaget.

» LEUES, publiées & enregistrées à la cour des aydes, ouï & conſentant le procureur général du roy, le XXVII. iour de mars mil cinq cens ſoixante-deux, avant Paſques. Ainſi ſigné : Le Sueur.

» Et le meſme iour, leue & publiée à ſon de trompe par les carrefours de la ville de Paris, par les hérauts de ſa Maieſté, aſſiſtés du lieutenant civil & autres, le ieuſi XXVII. iour de mars M.D.LXIII. »

TEL fut doncques ceſt édiſt arreſté le douzieme, daté d'Amboiſe le dix-neufiesme, & publié à ſainſt Meſmin le vingtdexiesme dudit mois, avec tel meſcontentement du peuple d'Orléans, ſurtout pour ce qu'on n'avoit pas attendu le retour de l'amiral, que les ſoldats, nonobſtant l'exécution qu'on fit de quelques uns, ne peurent eſtre retenus qu'ils ne démoliffent le

Mécontentement à Orléans.

1563.

L'amiral  
apprend la  
mort du duc  
de Guise.

réfîdu de plusieurs temples, eſtant toutesfois eſpargné le grand temple ſaincte Croix, à cauſe du bagage des reiſtres qui y eſtoit.

Nous laiſſerons maintenant le prince à Orléans pour revenir à l'amiral, lequel ayant entendu la priſe du Portereau & des Tournelles, eſtoit extrêmement angoiſſé du retardement de l'argent d'Angleterre, à quoy il ne pouvoit remédier. Et depuis, eſtant à Caen, receut les nouvelles premièrement de la bleſſure, puis de la mort du duc de Guyſe, le iour de devant que le chasteau luy fuſt rendu, dont furent rendues grâces à Dieu ſolennellement avec grande eſiouiffance, ſans qu'on ſceuſt encores qui avoit fait ce coup, ni comme il avoit eſté fait. Mais peu de iours après fut apportée la dépoſition de Poltrot par un gentilhomme allemand, priſonnier à la iournée de Dreux, relâſché par le ſieur de Valette pour faire ce meſſage, acompagné de grandes menaces. L'amiral donques ayant receu ceſte dépoſition, laquelle au commencement il penſoit eſtre entièrement contrefaite, aſſembla avec le mareschal de Heſſen tous les principaux ſeigneurs & gentilhommes de ſa fuite, le douzième du mois, qui fut le iour meſme que le prince accorda les articles de la paix à Orléans, devant leſquels il déclara ſon innocence, advoquant toutesfois ce qu'il y avoit de vray en la dépoſition, & voulut que, ſuivant ce qu'il en avoit dit, ſa reſponſe fur chacun point d'icelle fuſt couchée par eſcrit, voire meſmes imprimée, ſignée de Chaſtillon & de la Rochefoucaut, après leſquels fut auſſi ottroyé à Théodore de Bèze d'inférer ſa reſponſe fur ce qui le concernoit, dont la teneur ſ'enſuit :

La dépoſition  
de Poltrot et  
la répoſe  
de l'amiral.

DU VINGT ET UNIESME IOUR DE FEB-  
VRIER MIL CINQ CENS SOIXANTE  
DEUX, AU CAMP DE SAINT HI-  
LAIRE, PRÈS DE SAINT MESMIN.

PAR devant la royne, mère du roy, meſſieurs le cardinal de Bourbon, duc d'Eſtampes, prince de Mantoue, comte de Gruyères, ſeigneurs de Martigues, de Sanſac, de Cipierre, de Loſſe, & l'éveſque de Limoges, reſpectivement conſeillers du conſeil privé du roy, & chevaliers de ſon ordre, préſens : A eſté amené Jean de Poltrot, ſoy diſant

ſieur de Merey, natif du pays d'Angoulmois en la ſeigneurie d'Aubeterre, aagé de vingt-fix ans ou environ, lequel admonneſté par ladite dame de déclarer au vray la cauſe de ſon emprisonnement, qui l'a fuſcité de donner le coup de piſtole dont monſieur le duc de Guyſe fut atteint & frappé ieudi dernier, quel eſtoit ſon but & intention, ou de ceux qui l'avoient induit à ce faire, & quels deniers il en a pour ce faire receus & eſpéré en recevoir, a dit & confeſſé (ſe mettant à genoux devant ladite dame & luy demandant pardon) ce qui ſ'enſuit :

#### DÉPOSITION OU CONFESSION.

« C'EST à ſavoir qu'environ le mois de iuin ou iuillet dernier, le prince de Condé eſtant à Orléans, & le ſeigneur de Soubize en ſa compagnie, duquel il eſt ſerviteur, il ſ'en alla audit Orléans.

#### RESPONSE.

» MONSIEUR l'amiral reſpond en vérité & comme devant Dieu, qu'il ne fait quand ledit Poltrot arriva audit Orléans, ne quand il en partit, & n'a ſouvenance de iamais l'avoir veu, ni en avoir ouy parler en forte quelconque, iuſques au mois de ianvier dernier, par l'occaſion qui ſera dite cy-après.

#### DÉPOSITION.

» AUQUEL lieu le ſeigneur de Feuquières le ieune, gouverneur de Roye, & le capitaine Brion, s'adreſſèrent à luy & luy dirent qu'autresfois ils l'avoient cogneu homme d'exécution & entreprinſe, & que ſ'il vouloit entendre à faire une bonne entreprinſe qui tourneroit au ſervice de Dieu, à l'honneur du roy & ſoulagement de ſon peuple, il en feroit grandement loué & eſtimé. Et les ayant iceluy confeſſant requis de ſe deſcouvrir davantage & luy faire ouverture de quelle entreprinſe ils entendoient parler, les affurant de ſa part qu'il ſeroit touſiours preſt de faire un bon ſervice au roy; cognoiſſans ſa bonne volonté, ils la remirent à monſieur l'amiral, & luy dirent qu'ils luy feroient plus ample-ment entendre le propos qu'ils luy avoient touché.

1563.

## RESPONSE.

» QUANT au capitaine Brion, ledit seigneur amiral déclare que iamais il ne l'ouït parler dudit Poltrot, & n'est vraysemblable que si ledit Brion eust fceu quelque pratique, il s'en fust teu depuis, quand il a esté au service dudit sieur de Guyse où il est mort. Et, quant au seigneur de Feuquières, ledit seigneur amiral a bien souvenance qu'environ la fin de ianvier dernier, & non iamais auparavant, il luy dit en parlant dudit Poltrot, fraichement arrivé de Lyon, qu'autresfois il l'avoit cogneu homme de service durant la guerre de Picardie, [ce] qui fut cause que ledit seigneur amiral, peu après le rapport dudit Feuquières, l'employa comme tantost il sera dit. Et quant au surplus, ledit seigneur amiral ne doute point que ledit Feuquières ne sache très bien respondre de ce qui est de son fait.

## DÉPOSITION.

» ET de fait, deux ou trois iours après, lesdits Feuquières & Brion le présentèrent audit seigneur de Chastillon, amiral, étant logé audit Orléans, près la maison du prince de Condé, & estoit pour lors ledit seigneur de Chastillon en une salle basse dedans ledit logis : & après que lesdits Feuquières & Brion l'eurent présenté audit seigneur de Chastillon, il commanda à tous ceux qui estoient en la salle de se retirer, ce qu'ils firent. Et mesmes lesdits Feuquières & Brion s'en allèrent, & demeura seul avec ledit seigneur de Chastillon, qui luy demanda en telles paroles ou semblables s'il vouloit prendre la hardiesse d'aller au camp de monsieur de Guyse (étant lors le camp du roy, que ledit sieur de Chastillon appelloit le camp de monsieur de Guyse, près de Baugency), & que s'il entreprenoit d'aller audit camp pour l'effect qu'il luy déclareroit, il feroit un grand service à Dieu, au roy & à la république ; & luy ayant iceluy confessant demandé de quelle entreprinse il entendoit parler, il luy dit que s'il vouloit entreprendre d'aller audit camp pour tuer ledit sieur de Guyse qui persécutoit les fidèles, il feroit une œuvre méritoire envers Dieu & envers les hommes. Oyant lesquels pro-

1563.

pos qui luy sembloient passer outre les forces & puissances, il dit audit seigneur de Chastillon, qu'il n'eust osé entreprendre si grande charge. Ouïe laquelle response, ledit seigneur de Chastillon ne l'en pressa davantage ; mais le pria de tenir ce propos secret & de n'en parler à personne.

## RESPONSE.

» LE contenu de cest article est entièrement faux & controuvé : sur lequel ledit seigneur amiral remontre, en premier lieu, qu'en toute ceste confession il n'est appelé que le seigneur de Chastillon, qui est un nom qu'il ne desdaigne point ; mais tant y a que cela montre clairement de quelle boutique est sortie ceste confession, attendu qu'il n'est ainsi appelé en pas un lieu de ce royaume ni ailleurs, sinon par ceux qui prétendent par tels artifices le despouiller de l'estat & degré qui luy appartient. En second lieu, ces mots « *étant lors le camp du roy, que ledit seigneur de Chastillon appelle le camp de monsieur de Guyse, près de Baugency*, » montrent aisé que quiconque a dicté ceste déposition à ce pauvre confessant a esté par trop passionné pour bien savoir faire son mestier, & n'a tâtché à autre chose qu'à ne rien omettre qui püst charger ledit sieur amiral, soit qu'il fust à propos ou non. Finalement, quand il est dit que ledit seigneur amiral, pour induire ledit Poltrot, luy alléguoit qu'il feroit une œuvre méritoire envers Dieu & envers les hommes, qui est-ce qui ne voye clairement que tout ce propos a esté forgé par quelqu'un du tout ignorant de la vraye religion, de laquelle ledit seigneur amiral fait profession ? Il devoit donc pour le moins entendre [ce] que c'est de la doctrine de l'Evangile, & combien elle condamne ces mots de mériter, & œuvres méritoires, devant qu'entreprendre de contrefaire le langage d'un évangélique. Mais voilà comme il en prend aux faux tesmoings par un iuste iugement de Dieu, afin que par leur propre bouche ils soient convaincus.

## DÉPOSITION.

» ET depuis, ledit seigneur de Soubize partant de ladite ville d'Orléans pour s'en aller à Lyon, iceluy con-

1563.

feffant l'acompana, & y demeura continuellement avec luy iufques environ quinze iours après que la bataille fut donnée près de Dreux.

## RESPONSE.

» LEDIT feigneur amiral ne fait rien de tout cela.

## DÉPOSITION.

» QUE ledit feigneur de Chastillon efcrivit audit feigneur de Soubize, eftant audit lieu de Lyon, qu'il eust à luy envoyer iceluy confeffant.

## RESPONSE.

» LEDIT feigneur amiral a efcrit en ce temps-là plusieurs fois à Lyon au feigneur de Soubize ; mais, fur fa vie & fur fon honneur, il ne se trouvera que iamais il ait efcrit qu'on luy envoyast ledit Poltrot, lequel il ne fache iamais avoir veu ni cogneu auparavant, & ne pensoit aucunement à luy.

## DÉPOSITION.

» ET de fait iceluy feigneur de Soubize le despescha pour aller par devers ledit feigneur de Chastillon, & luy bailla un paquet à porter, fans luy communiquer ce qu'il efcivoit audit feigneur de Chastillon ; & eftant arrivé près la ville de Celles en Berry, en un lieu nommé Villefranche (1), il y trouva le feigneur de Chastillon, auquel il présenta ledit paquet.

## RESPONSE.

» LE feigneur amiral est mémoratif qu'il est ainsi ; mais tant s'en faut que ce fust pour employer ledit Poltrot au fait dont il est question, qu'au contraire ledit feigneur de Soubize mandoit qu'on le luy renvoyast, pource qu'il estoit homme de service, comme les lettres en feront foy.

## DÉPOSITION.

» ET après l'avoir veu il luy commanda de l'aller attendre audit Orléans, ce qu'il fit.

(1) Villefranche-sur-Cher, canton de Menetou (Loir-et-Cher).

## RESPONSE.

» LEDIT feigneur amiral ne le renvoya point à Orléans, mais luy donna congé d'y aller pour ce qu'il difoit y avoir à faire.

## DÉPOSITION.

» Et quelque temps après le retour dudit feigneur de Chastillon audit Orléans, s'estant présenté audit feigneur de Chastillon pour entendre sa volonté, il luy demanda s'il luy souvenoit du propos qu'il luy avoit tenu l'esté précédent ; & luy ayant fait réponse qu'il s'en souvenoit très bien, mais que c'estoit une chose trop hasardeuse, ledit feigneur de Chastillon luy dit que s'il vouloit exécuter ladite entreprinse, il feroit la chose la plus belle & la plus honorable pour le service de Dieu & le bien de la république qui fut oncques faite, & s'efforça de luy donner courage & hardiesse pour exécuter ladite entreprinse, dont derechef il se voulut excuser. Mais à l'instant survint Théodore de Bèze & un autre ministre de petite stature, assés puissant, portant barbe noire, lesquels luy firent plusieurs remontrances, luy demandans « s'il ne seroit pas bien heureux de porter sa croix en ce monde, comme le Seigneur l'avoit portée pour nous : & après plusieurs autres discours & paroles, luy dirent qu'il seroit le plus heureux homme de ce monde, s'il vouloit exécuter l'entreprinse dont monsieur l'amiral luy avoit tenu propos, parce qu'il offeroit un tyran de ce monde, pour lequel acte il gagneroit paradis & s'en iroit avec les bienheureux s'il mouroit pour une si iuste querelle. » Desquelles remontrances iceluy confeffant se laissa persuader, & dit audit feigneur de Chastillon, qui estoit présent & assistant à tous lefdits propos desdits ministres, « qu'il seroit donc la volonté de Dieu, & s'en iroit au camp dudit feigneur de Guyse pour s'efforcer de mettre ladite entreprinse à exécution, » dont il fut fort loué & estimé, tant par ledit feigneur de Chastillon que lefdits ministres, & luy dirent qu'il n'estoit pas seul qui avoit fait de telles entreprinses, parce qu'il y en avoit plusieurs autres qui avoient entrepris semblables charges : & mesmes ledit feigneur de Chastillon, luy dit qu'il y avoit plus de cinquante autres gen-

1563.

tilshommes de bon lieu qui luy avoient promis de mettre à effect autres semblables entreprises, & luy fit à l'instant bailler vingt escus par son argentier pour venir au camp de Messas (1), où pour lors estoit ledit seigneur duc de Guyse, afin de penser & adviser les moyens comme il pourroit venir à bout de ladite entreprise.

## RESPONSE.

» LEDIT seigneur amiral respond en vérité devant Dieu & les hommes, que le susdit propos est fausement & malheureusement controuvé. Et d'abondant, afin que tout le monde sache comme il s'est porté envers ledit seigneur de Guyse, il déclare franchement que devant ces derniers tumultes, il en a sceu qui estoient délibérés de tuer ledit seigneur de Guyse, pour le mescontentement qu'ils en avoient; mais tant s'en faut qu'il les y ait induits ni approuvés, qu'au contraire il les en a dissuadés & destournés, comme peut mesmes savoir madame de Guyse, laquelle il en a suffisamment advertie en temps & lieu. Vray est que depuis le fait de Vassy, après les armes prinſes pour maintenir l'autorité des édiſts du roy & défendre les pauvres oppreſſés contre la violence dudit de Guyse & de ses adhérens, il les a tenus & poursuivis comme ennemis publics de Dieu, du roy & du repos de ce royaume; mais sur sa vie & sur son honneur, ne se trouvera qu'il ait approuvé qu'on attentât en ceste façon sur la personne d'iceluy, iusques à tant qu'il a esté deurement adverti que ledit de Guyse & le maréchal saint André avoient attiré certaines personnes pour tuer monsieur le prince de Condé, luy & le seigneur d'Andelot son frère, comme ledit seigneur amiral l'a naguères amplement déclaré à la royne devant Paris, & depuis à monsieur le connestable à Orléans. Quoy voyant, il confesse que depuis ce temps-là, quand il a ouï dire à quelcun que, s'il pouvoit, il tueroit ledit seigneur de Guyse iusques en son camp, il ne l'en a destourné; mais, sur sa vie & sur son honneur, il ne se trouvera que jamais il ait recherché, induit ne sollicité quelqu'un à ce faire, ne de paroles ni d'argent, ni

(1) Messas, canton de Beaugency (Loiret).

1563.

par promesses, par foy ni par autrui, directement ni indirectement. Et, quant aux vingt escus dont il est fait mention au précédent article, il reconnoit estre vray qu'à son dernier retour à Orléans, environ la fin de janvier dernier, après que le seigneur de Feuquières luy eut dit qu'il avoit cognu ledit Poltrot pour homme de service, il délibéra l'employer à savoir des nouvelles du camp des susdits ennemis, & pour cest effect luy fit délivrer vingt escus sans luy tenir autre langage ni propos, & sans iamais luy faire mention de tuer ou ne tuer pas ledit seigneur de Guyse. Car mesmes tant s'en faut que si ledit seigneur amiral eust eu quelque telle entreprise, il ne s'en fust voulu fier audit Poltrot, que mesmes, quand il l'envoya au camp dudit de Guyse pour ce que dessus, ce ne fut sans se desſier de luy, d'autant qu'il luy sembloit qu'il faisoit les moyens d'entrer audit camp par trop faciles, comme ledit seigneur amiral le déclara au seigneur de Grammont, qui pour lors se trouva présent, & toutesſois ne laissa de l'envoyer pour savoir des nouvelles dudit camp, en disant ces propres mots, « qu'il seroit pluſtoſt eſſayé que nourri. »

» SUR ce mesme article, Théodore de Bèze déclare en toute vérité ce que s'enſuit pour sa deſcharge devant toute la chreſtienté. C'est à ſavoir que, voyant pluſieurs animés contre ledit ſieur de Guyse pour le meurtre perpétré à Vassy, il n'a toutesſois jamais eſté d'avis pour lors de procéder contre ledit ſieur de Guyse que par voye de iuſtice ordinaire, dont il appelle à teſmoins ceux qui l'ont veu & ouï parler en ce temps-là. [Ce] qui fut auſſi la cause pour laquelle il fut à Monceaux en la compagnie d'autres députés par l'église réformée de Paris, pour demander iuſtice dudit meurtre à la Maieſté du roy, à la royne ſa mère & au ſeu roy de Navarre, les ſuppliant très humblement de pourvoir en toute diligence aux troubles qui deſſà menaçoient le royaume, & qui depuis en ſont ſurvenus. Et de ſaict, la reſponſe qu'il pleut à la royne leur faire fut telle que ceux de ladite église réformée en furent ſatisfaits pour l'eſpérance qu'on leur donnoit qu'on ſeroit bonne & briefve iuſtice des coupables. Mais toſt après, ledit ſeigneur de Guyse & les ſiens ayans prins les ar-

mes, & les choses estans réduites en tel estat que droit & iustice n'avoient plus de lieu, & qui plus est, les personnes du roy & de la royne estans traittés comme chacun fait, il confesse avoir dès lors, tant en public en ses prédications, que par lettres & de paroles, adverti de leur devoir tant monsieur le prince de Condé que monsieur l'amiral & tous autres seigneurs & gens de toutes qualités faisans profession de l'Evangile, pour les induire à maintenir, par tous moyens à eux possibles, l'autorité des édicts du roy & l'innocence des pauvres opprésés. Et depuis il a tousiours continué encores en ceste mesme volonté, exhortant toutesfois un chacun d'user des armes en la plus grande modestie qu'il est possible, & de chercher, après l'honneur de Dieu, la paix sur toutes choses, pourveu qu'on ne se laisse tromper ni décevoir; desquelles choses il prend à tesmoins tous ceux qui l'ont ouy en public & en particulier, & qui en voudront dire la vérité. Et au surplus, quant au seigneur de Guyse, pour ce qu'il l'a tousiours tenu pour le principal auteur & fauteur de ces troubles, il confesse avoir infinies fois désiré & prié Dieu, ou qu'il changeast le cœur dudit seigneur de Guyse (ce que toutesfois il n'a iamais peu espérer), ou qu'il en délivrast ce royaume, de quoy il appelle à tesmoins tous ceux qui ont ouy ses prédications & prières; & nommément madame de Ferrare fait ce qu'il luy en a dit de bouche & de cœur, & qu'il luy en a souvent rescrit. Mais il ne se trouvera que iamais il ait nommé ledit seigneur de Guyse en public, ne qu'il ait parlé audit Poltrot en personne, ne par autrui, ne qu'il l'ait cognu, ni eu affaire avec luy de chose quelconque, tant s'en faut qu'il l'ait induit à ce faire. Dit davantage ledit de Bèze, qu'il ne se trouvera que iamais [il] ait attristé aucun autre pour ce fait, auquel toutesfois il cognoit un iuste jugement de Dieu, menaçant de semblable ou plus grande punition tous les ennemis iurés de son saint Evangile, & qui sont cause de tant de misères & calamités en ce royaume. Et pour vérification de sa réponse, outre ce que dessus, il prend droit sur les propres termes attribués audit Poltrot confessant. Car, Dieu merci, il n'est point si mal apprins en sa charge, de

si mal appliquer l'Escripture en ce qui est là dit de porter sa croix, & moins encores de dire que les hommes gagnent paradis par leurs œuvres. Et pourtant il renvoye toute ceste confession en la boutique dont elle estoit sortie, estant prest au surplus à se submettre en général & en particulier, touchant tout ce qu'il a fait & dit en ceste présente guerre, à la cognoissance de tous iuges non suspects, tant en ce royaume qu'ailleurs, en peine d'estre puni comme le plus meschant de la terre s'il est trouvé menteur ni coupable en ceste réponse.

#### DÉPOSITION.

» LESQUELS vingt escus il receut, & s'en vint audit camp de Messas, où il se présenta audit sieur duc de Guyse, & luy dit qu'il se repentoit d'avoir porté les armes contre le roy, & qu'il se vouloit dorenavant rendre à luy; ce que ledit seigneur duc de Guyse print en bonne part, & luy dit qu'il estoit le bienvenu. Et quand ledit seigneur duc de Guyse partit dudit Messas pour s'en aller à Bloys, iceluy confessant y alla & retourna avec luy.

#### RESPONSE.

» LEDIT seigneur amiral croit qu'il est ainsi, d'autant que ledit Poltrot luy fit ce mesme rapport, non pas à Orléans là où il ne le vit oncques, puis qu'il l'envoya audit camp pour favoir des nouvelles, mais en un lieu appelé Neuville, comme il fera dit ci-après. Et se souvient ledit seigneur amiral que ledit Poltrot, rapportant ce qu'il avoit veu & cogueu audit camp, luy dit qu'il s'estoit adressé, près de Mun, à un qu'il nomme le seigneur de l'Estang, qui l'avoit présenté au feu seigneur de Guyse.

#### DÉPOSITION.

» Et quelques iours après il retourna audit Orléans, par devers ledit seigneur de Chastillon, & s'efforça de s'excuser envers luy d'entreprendre une si grande charge, parce que ledit seigneur duc de Guyse n'avoit acoustumé de sortir de sa maison sans estre bien acompagné. Mais ledit seigneur de Chastillon luy renforça le courage plus que devant, & luy dit qu'il favoit bien ce qu'il luy avoit promis, & qu'il

1563.

ne faloit point qu'il uſast d'aucune excuse. Et d'abondant luy fit faire plusieurs remonſtrances par ledit de Bèze & l'autre miniſtre qui luy en avoient premièrement parlé, qui luy troublerent tellement l'eſprit & l'entendement, qu'il s'accorda à faire ce qu'ils voudroient; & pour le confermer en ceſte mauvaiſe opinion, ledit ſeigneur de Chaſtillon luy bailla luy-meſmes cent eſcus dedans un papier pour acheter un cheval ſi le ſien n'eſtoit affés bon pour ſe ſauver après avoir fait le coup, leſquels cent eſcus iceluy confeſſant receut, & s'en vint audit camp de Meſſas, pour adviſer les moyens de mettre à fin ladite entrepriſe.

## RESPONSE.

» Il eſt certain que ledit Poltrot, revenant à la ville d'Orléans pour faire ſon rapport, n'y trouva plus ledit ſeigneur amiral qui deſià s'eſtoit acheminé au voyage de Normandie; ce qui eſt ſuffiſant pour monſtrer que le reſte du précédent article n'eſt pas moins faux & controuvé. Bien eſt vray que le ſeigneur d'Andelot ayant ouï ſon rapport à Orléans, l'envoya audit ſeigneur amiral ſon frère; pour lors arrivé au village de Neufville, à ſix ou ſept lieues d'Orléans, ſur ſon voyage de Normandie, & l'accompagna expreſſément du ſeigneur de Traves, par lequel il luy mandoit qu'il eſtoit en quelque délibération de mettre en arreſt iceluy Poltrot, pource qu'il luy ſembloit faire un rapport affés douteux & incertain. Toutefois ledit ſeigneur amiral l'ayant ouï, iugea qu'on s'en pourroit ſervir pour entendre certaines nouvelles dudit camp; & pour ceſt effet luy délivra les cent eſcus dont eſt queſtion, tant pour ſe mieux monter que pour faire les diligences requiſes en tels advertiſſemens, & luy commanda de ſ'adreſſer en ſon abſence audit ſeigneur d'Andelot ſon frère. Davantage ledit ſeigneur amiral eſt bien recors (1) maintenant que ledit Poltrot s'avança, luy faiſant ſon rapport juſques à luy dire qu'il feroit aiſé de tuer ledit ſeigneur de Guyſe; mais ledit ſeigneur amiral n'inſiſta iamaïs ſur ce propos, d'autant qu'il l'eſtimoit pour choſe du tout fri-

(1) *Eſt bien recors, ſe ſouvient bien.*

1563.

vole, & ſur ſa vie & ſur ſon honneur, n'ouvrit iamaïs la bouche pour l'inciter à l'entreprendre.

» SUR ce meſme article, Théodore de Bèze reſpond qu'il n'a ſouvenance d'avoir iamaïs veu ledit Poltrot, & ne l'a iamaïs cognu ni ne cognoit encores, tant s'en faut qu'il luy ait iamaïs parlé de telle entrepriſe.

## DÉPOSITION.

» Et depuis, ledit ſieur de Guyſe eſtant venu avec l'armée en ce lieu de ſainct Hilaire, près de ſainct Meſmin, il le ſuivit, ayant acheté du ſeigneur de la Mauvoſinière un cheval d'Eſpagne audit lieu de Meſſas, moyennant la ſomme de cent eſcus, qu'il luy bailla avec le courtaut ſur lequel il eſtoit monté auparavant, & fut pour quelques iours logé au chaſteau de Corvail, diſtant de deux ou trois lieues du camp de ſainct Hilaire, diſſérant d'exécuter ladite entrepriſe, juſques à ce qu'il vid qu'on preſſoit fort ladite ville d'Orléans, & qu'on faiſoit tous efforts de la prendre; & craignant lors que pluſieurs gens de bien qui y eſtoient fuſſent tués & ſaccagés, il réſolut en ſon eſprit de tenir ſa promeſſe.

» Et pour ce faire, ieudy dernier, dixhuitieſme de ce préſent mois, après avoir diſné en une métairie, diſtante de demie lieue de la maiſon où eſtoit logé ledit ſeigneur duc de Guyſe, il luy vint en intention d'exécuter ledit iour ladite entrepriſe; & de faiſt, ledit ſieur de Guyſe paſſant la rivière de Leret (1) pour s'en aller au Portereau, il l'accompagna, puis s'en retourna par le pont & village d'Olivet où ſont logés les Suyſſes, & vint attendre ledit ſieur de Guyſe au paſſage de la rivière de Leret, en intention, ſoit qu'il fuſt bien ou mal accompagné, d'exécuter ſon entrepriſe, comme il fit; & oyant une trompette qui ſonnoit au retour dudit ſieur de Guyſe quand il voulut entrer dans le bateau pour paſſer l'eau, il s'approcha de la rivière, & après que ledit ſieur duc de Guyſe fut deſcendu en terre, eſtant ſeulement accompagné d'un gentilhomme qui marchoit devant luy, &

(1) Ou Loiret. La rivière de ce nom ſe jette dans la Loire au-deſſous de Saint-Mesmin.

1563.

d'un autre qui parloit à luy, monté sur un petit mulet, il le suivit par derrière, & approchant de sondit logis en un carrefour (1) où il y a plusieurs chemins tournans de costé & d'autre, il tira contre luy sa pistole chargée de trois balles, de la longueur de six à sept pas, s'efforçant de le frapper à l'espaule, parce qu'il pensoit qu'il fust armé par le corps; & à l'instant piqua ledit cheval d'Espagne sur lequel il estoit monté, & se sauva de vitesse par plusieurs bois taillis, & fit, ceste nuit, environ dix lieues de pays, pensant s'eslongner de la ville d'Orléans. Mais Dieu voulut qu'à l'obscurité de la nuit, il se destourna de son chemin, & se vint rendre iusques au village d'Olivet, dedans le corps de garde des Suyffes, où il fut dit par l'un des susdits Suyffes ces mots : « *ho werdo?* » (2). Entendant lesquels mots, il congneut que c'estoit la garde des Suyffes, & se retira en arrière, piquant iusques au lendemain huit à neuf heures du matin. Et cognoissant que son cheval estoit las & travaillé, il se logea en une cense, où il se reposa iusques au lendemain qu'il y fut trouvé & amené prisonnier.

## RESPONSE.

» CEST article appartient particulièrement audit Poltrot, & pourtant on s'en rapporte à luy, louant Dieu cependant de tous ses iustes iugemens.

## DÉPOSITION.

» ET fur ce que ladite dame l'a enquis, si autres estoient consentans à ladite entreprise que ledit seigneur de Chastillon & lesdits ministres, a dit qu'il ne luy en avoit esté parlé par autres personnes que par ledit seigneur de Chastillon, ledit de Bèze & son compagnon, mais qu'il estime bien que le seigneur de la Rochefoucaut en favoit quelque chose, d'autant que, quand il arriva audit lieu de Villefranche, près la ville de Celles, ledit seigneur de la Rochefoucaut luy faisoit bon visage, & luy dit qu'il estoit le bien venu.

(1) Le carrefour d'Olivet.

(2) Plus exactement *wer da*, « qui-vive »

## RESPONSE.

» CESTE confession est notoirement contraire à ce qu'il a par ci-devant déclaré contre le seigneur de Feuquières & le capitaine Brion, à tort toutesfois & sans cause, comme estime ledit seigneur amiral. Et quant à ce qui concerne monsieur le comte de la Rochefoucaut, il respond en vérité que, s'il savoit quelque chose d'une telle entreprise, il ne le voudroit point desnier, mais que iamais il n'ouït parler de telle chose avant qu'elle ait esté faite, & laisse ainsi iuger à tous hommes équitables si la coniecture dudit confessant est bien fondée ou non, & s'il n'appert pas que ledit Poltrot ait esté plustost induit à chercher ledit seigneur de la Rochefoucaut en quelque manière que ce fust, qu'à tesmoigner la pure vérité.

## DÉPOSITION.

» ET quant au prince de Condé, estant sur ce enquis, a dit qu'il n'a jamais cognu qu'il fust participant de ladite entreprise, ni qu'il en sceust aucune chose, & pense en sa conscience qu'il n'en sceust iamais rien. Mais au contraire, la première fois que ledit seigneur de Chastillon luy parla de ladite entreprise, luy demandant si c'estoit monsieur le prince qui la faisoit faire, ledit seigneur de Chastillon luy fit response qu'il n'avoit que faire de s'enquérir dudit seigneur prince de Condé.

## RESPONSE.

» LEDIT seigneur amiral recognoist par cest article l'artifice de ses ennemis, taschans par tous moyens à le séparer, & toute ceste armée, d'avec monsieur le prince de Condé, lieutenant-général pour le roy en icelle. Mais il s'assure que telles entreprises, moyennant la grace de Dieu, retourneront sur la teste de tels calomniateurs. Au surplus, il ne doute nullement, & portera tousiours tesmoignage de l'intégrité & innocence dudit seigneur prince, non seulement en ce fait, mais aussi en tout ce qui s'est entrepris, fait, dit ou escrit par iceluy au fait de ceste guerre; & nie expressément la fin du susdit article,



1563.

se rapportant à ce qu'il en a répondu ci-dessus.

## DÉPOSITION.

» PAREILLEMENT a déclaré qu'il ne luy en fut iamais parlé par le seigneur d'Andelot ni le seigneur de Soubize ; mais au contraire, ayant iceluy confessant fait entendre audit seigneur de Soubize les premiers propos qui luy furent tenus par ledit seigneur de Chastillon, desquels il a ci-dessus parlé, il luy dit qu'il ne falloit aller par tel moyen, & que si Dieu vouloit punir ledit seigneur de Guyse, il le puniroit bien par autre voye, sans user de telle manière de faire.

## RESPONSE.

» LEDIT seigneur amiral estime que iamais ledit Poltrot ne tint tel propos audit seigneur de Soubize, duquel iamais il n'en a rien entendu ; ne doute aussi nullement de l'innocence du seigneur d'Andelot son frère, ni de celle dudit seigneur de Soubize.

## DÉPOSITION.

» ET a ledit confessant adverti ladite dame de se tenir sur ses gardes, parce que, depuis que la bataille a esté donnée près de la ville de Dreux, ledit seigneur de Chastillon, ensemble tous capitaines & soldats estans avec luy, luy portent mauvaïse volonté, disans qu'elle les a trahis, parce qu'elle leur avoit promis devant Paris beaucoup de chofes qu'elle ne leur avoit pas tenues.

## RESPONSE.

» LEDIT seigneur amiral dit que cest advertissement ne peut estre parti que d'un esprit malin, qui ne désire autre chose que la continuation des présentes misères & calamités de ce royaume ; & pour preuve de sa fidélité il ne peut alléguer meilleurs tesmoins que la royne mesme, avec les services qu'il a faits par ci-devant, protestant devant Dieu que, moyennant la grace d'iceluy, nul mauvais traitement ne luy a iamais fait ni ne fera oublier le devoir qu'il a à leurs Maestés & à sa patrie, & ne doute nullement que l'intention des seigneurs, capitaines & autres de ceste armée ne soit semblable.

## DÉPOSITION.

1563.

» ADIOUSTANT qu'il y avoit plusieurs personnages, tant à la suite de la cour qu'à la suite de ce camp, qui estoient envoyés par ledit seigneur de Chastillon, pour exécuter pareilles & semblables entreprises, toutesfois n'a ouï nommer les personnages que ledit seigneur de Chastillon vouloit faire tuer ; mais seulement en général luy a ouï dire qu'après que ledit seigneur duc de Guyse seroit tué, il seroit faire le semblable à tous ceux qui voudroient successivement commander à l'armée, & aussi qu'il falloit faire mourir six ou sept chevaliers de l'ordre, sans autrement les nommer, sinon qu'il a entendu tout communément des capitaines & soldats, estans audit Orléans, qu'ils hayoient fort monseigneur le duc de Montpensier, & le sieur de Sanfac, & que si ledit sieur de Guyse estoit tué, ensemble lesdits chevaliers auxquels ils portoient mauvaïse volonté, ils viendroient puis après se submettre sous la bonne grace du roy, & feroient ce qu'il leur commanderoit.

## RESPONSE.

» LEDIT seigneur amiral respond à cest article comme au précédent, laissant iuger à toutes personnes qui le cognoissent s'il est vraysemblable que cas advenant qu'il eust fait telles entreprises, il les eust decouvertes à un homme de telle qualité que ledit Poltrot. Et quant à ce qu'il dit avoir ouy des capitaines & soldats, ledit seigneur amiral n'en croit rien aussi, veu mesmement qu'il n'y a si grande occasion ni apparence de hayne contre ceux qui sont nommés audit article.

## DÉPOSITION.

» A DIT davantage qu'estant en ladite ville de Bloys avec ledit seigneur de Guyse, pendant que le camp estoit audit Messas, il trouva dedans les iardins dudit Bloys, près le roy qui lors iouoit au pallemaille, un homme de moyenne taille, ayant barbe rousse, portant chausses rouges & un collet de cuir déchiqueté, qui avoit la pistole bandée en la main, lequel autresfois il avoit veu audit Orléans en la salle du seigneur de Chastillon.

1563.

## RESPONSE.

» LEDIT seigneur amiral ne fait ce que ledit Poltrot a peu voir à Bloys, & n'en doit aussi répondre; mais il fait très bien que luy & toute son armée portent, selon leur devoir, une singulière affection, obéissance & révérence à sa Maïesté, comme ses vrayes & loyaux suiets & serviteurs, & qu'ils n'ont chose de ce monde en si grande recommandation que la prospérité & grandeur d'icelle.

## DÉPOSITION.

» ET outre qu'il a veu en ce camp quatre personnages bien montés, qu'il n'a peu autrement nommer, mais en les voyant il les recognoïstra, lesquels estoient en la salle dudit seigneur de Chastillon quand il parla à luy la dernière fois, & luy demanda iceluy seigneur de Chastillon s'il se vouloit faire cognoître ausdits personnages, lesquels luy avoient promis d'exécuter d'autres entreprises; mais iceluy confessant, craignant d'estre descouvert, pria iceluy seigneur de Chastillon de ne le decouvrir envers eux. Et a dit qu'en luy donnant liberté de se pourmener par ce camp, il espère les monstrier & enseigner.

## RESPONSE.

» LEDIT seigneur amiral dit que ceste calomnie & fausseté a esté forgée en une mesme boutique que les autres, & que, pour en avoir cognoissance certaine, il falloit laisser promener ledit Poltrot avec bonne & feure garde.

## DÉPOSITION.

» ENQUIS sur ce que ledit seigneur de Chastillon, partant d'Orléans pour aller au païs de Normandie, avoit entrepris de faire & exécuter: a dit qu'il avoit entrepris de s'aller joindre avec les Anglois, & les amener audit lieu d'Orléans; & qu'il promit à son parlement audit seigneur d'Anelot, son frère, que si le seigneur duc de Guyse s'efforçoit de venir assiéger ladite ville d'Orléans, il viendroit à son secours, & s'efforceroit de luy donner une bataille.

## RESPONSE.

» LEDIT seigneur amiral respond

que ses ennemis, cerchans si curieusement tous moyens de le ruiner sous couleur & prétexte de iustice, devoient plustost s'enquérir de ces choses par quelques autres de son conseil que par ledit Poltrot ou par autres de telle qualité; ioint que ledit Poltrot n'estoit à Orléans quand ledit seigneur amiral en partit, au moins qu'il l'ait sceu, & pourtant ne saurait tesmoigner que par ouïr dire de ce qu'il avoit promis au seigneur d'Anelot son frère. Et dit davantage ledit seigneur amiral, qu'il ne se trouvera qu'il ait iamais fait, & aimeroit mieux mourir que de vouloir penser à faire entreprise contraire au devoir d'un vray & loyal suiuet & serviteur de sa Maïesté, comme il le monstrea toutes fois & quantes qu'il fera besoin.

## DÉPOSITION.

» DAVANTAGE, enquis de la forme de la mort du feu mareschal de sainct André, & en quelle manière il avoit esté tué, a dit qu'il avoit ouï dire audit Orléans à plusieurs gentilshommes, que d'autant que ledit seigneur mareschal de sainct André avoit premièrement donné sa foy à un ieune gentilhomme qui est de haute stature, portant une petite barbe blonde ou rousse, & depuis, pour la seconde fois, il avoit donné fadite foy au prince de Portien, ledit gentilhomme auquel il avoit premièrement donné sa foy le tua & luy donna un coup de pistole; & plus n'a dit, & a signé la minute.

» LE vingteuxiesme desdits mois & an, ces présentes confessions le iour d'hier faites par ledit Iean de Poltrot par-devant la royne & les seigneurs du conseil & chevaliers de l'ordre du roy, ont esté releues & répétées audit Poltrot: ausquelles ses confessions, après serment par luy fait, il a persisté, disant qu'elles contiennent vérité, & en tesmoin de ce a signé en chacun feuillet à la minute. Ainsi signé, P. Malvaut.

## RESPONSE.

» SI ledit Poltrot, ou pour crainte de la mort ou par autre subornation, a persisté en ses confessions fausses & controuvées, à plus forte raison ledit seigneur amiral, & ceux qui par icelles sont chargés avec luy, persistent en leurs réponses qui contiennent la

1563.

1563.

pure & simple vérité. Et d'autant que la vérification de tout ce faict dépend de la confrontation dudit Poltrot, ledit feigneur amiral avec les dessusdits, après avoir récusé les cours de parlement & tous autres iuges qui se font manifestement déclarés leurs ennemis en ces présens tumultes, supplient très humblement sa Maïesté ordonner que ledit Poltrot soit bien & seurement gardé en lieu où il ne puisse estre intimidé ni suborné, iusques à tant que Dieu octroye la paix tant désirée & nécessaire en ce royaume, & que par ce moyen, le tout puisse estre vérifié & vuidé par devant iuges non suspects.

» Et, cas advenant qu'aucuns dessusdits iuges de parlement ou autres vueillent dès maintenant procéder au iugement & exécution dudit Poltrot, &, par ce moyen, oster audit feigneur amiral & à tous autres le vray moyen de se iustifier des susdites fausses accusations, ils protestent de leur intégrité, innocence & bonne réputation contre les dessusdits iuges, & contre tous ceux qu'il appartiendra.

» FAIT à Caen, en Normandie, ce douziesme de mars l'an M.D.LXII. Ainsi signé : Chastillon, la Rochefoucaut, Théodore de Bèze. »

TELLE fut ceste réponse en laquelle plusieurs des assistans ne trouvoient pas bon que l'amiral confessast quelques poincts si librement, d'autant que ses ennemis en pouvoient prendre occasion de fonder telles coniectures qu'il leur plairoit, comme ils ne faillirent pas depuis. Mais l'amiral, homme rond & vrayement entier, s'il y en a iamais eu de sa qualité, répliqua que si puis après advenant confrontation, il confessoit quelque chose davantage, il donneroit occasion de penser qu'encores n'auroit-il pas confessé toute la vérité, voulut, quoy qu'il en deust advenir, que toute sa déclaration fust ainsi rédigée par escrit, laquelle il envoya le mesme iour à la roïne par un trompette avec les lettres suivantes :

« MADAME, depuis deux iours j'ay veu un interrogatoire qui a esté fait à un nommé Iean Poltrot, foy-disant sieur de Merey, du vingt-uniesme du mois passé ; lequel confesse avoir blessé monsieur de Guyse, par lequel aussi il me charge de l'avoir sollicité ou plustost pressé de faire ce qu'il a fait, & pour ce que la chose du monde que

1563.

ie craindroye autant, ce feroit que ledit Poltrot fust exécuté que premièrement la vérité du faict ne fust bien cogneue, ie supplie très humblement vostre Maïesté de commander qu'il soit bien gardé ; & cependant j'ay dressé quelques articles sur chacun des siens qui me semblent mériter réponse, que j'envoie à vostre Maïesté par ce trompette, par lesquels toutes personnes de bon iugement pourront à peu près estre esclairsis de ce qui en est. Et outre cela, ie di qu'il ne se trouvera point que j'aye iamais recherché cestuy-là ni autre pour faire un tel acte ; au contraire j'ay tousiours empesché de tout mon pouvoir que telles entreprises ne se missent à exécution. Et de cela en ay-je plusieurs fois tenu propos à monsieur le cardinal de Lorraine & à madame de Guyse, & mesmes à vostre Maïesté ; laquelle se peut souvenir combien j'ay esté contrariant à cela, réservé cinq ou six mois en ça, que ie n'ay point fort contesté contre ceux qui monstroient avoir telle volonté. Et ce a esté depuis qu'il est venu des personnes (que ie nommeray quand il fera temps), qui disoient avoir esté pratiqués pour me venir tuer, comme il plaira à vostre Maïesté se souvenir quand ie luy dis à Paris en sortant du moulin où se faisoit le parlement, ce que j'ay aussi dit à monsieur le connestable ; & neantmoins, puis-je dire avec vérité que de moy-mesme ie n'ay recherché, sollicité ni pratiqué personne pour tel effect ; & m'en rapporteroye bien à tous ceux qui ont veu mettre telles entreprises en avant devant moy combien ie m'en suis moqué ; & pour n'ennuyer vostre Maïesté de plus longue letre, ie la supplieray encore un coup très humblement commander que ledit Poltrot soit bien & soigneusement gardé pour vérifier de ce faict ce qui en est. Aussi qu'estant mené à Paris, comme on m'a dit, ie craindroye que ceux de la cour de parlement le voussissent faire exécuter, pour me laisser ceste calomnie & imposture, ou bien qu'ils voussissent procéder à l'encontre de moy pour ce faict, ce qu'ils ne peuvent faire estans mes parties & recusés comme ils sont.

» Et cependant ne pensés pas que ce que j'en di soit pour regret à la mort de monsieur de Guyse ; car l'estime que ce soit le plus grand bien qui

l'amiral en-  
ie sa déclara-  
tion à la  
reine.

1563.

pouvoit advenir à ce royaume & à l'Eglise de Dieu, & particulièrement à moy & à toute ma maison, & aussi que s'il plaist à vostre Maesté, ce sera le moyen pour mettre ce royaume en repos. Ce que tous ceux de ceste armée désirons bien vous faire entendre, s'il vous plaist nous donner seureté de ce faire, suivant ce que nous vous avons fait requérir aussitost que nous avons esté advertis de la mort dudit sieur de Guyse. Madame, ie prie Dieu vous donner en très parfaite santé très heureuse & très bonne vie.

» DE Caen, ce douziesme de mars M.D.LXII. »

On fait le procès à Poltrot.

L'INTENTION de l'amiral estoit de faire en sorte que Poltrot fust gardé & finalement fust confronté pour descouvrir la pure vérité du faict. Et s'il eust présumé ce qui advint depuis, il n'y a point de doute qu'il n'eust retenu le marquis d'Elbœuf mesmes & Renouart avec, pour luy servir de bon gage en cest affaire. Mais ceux qui avoient le procès de Poltrot en main, voyans à l'œil que le dire de Poltrot n'avoit aucun fondement apparent, escrivirent au parlement dès le quinziesme de mars que la garde de Poltrot ne valoit rien, & qu'il se vouloit desdire. Cela fut cause que son procès luy fut fait & parfait par ceux qui s'ensuivent : Du Harlay, président, Du Pré, Jean Jacques, de Mesmes, Boucher & Rubay, maistres des requestes; du Drac, Dormy, Vaillant, Charlet, Chartier, Jaquelot, le Clerc, Brachet, Faye, Berruyer, Malvaut, L'Archier, le Cierier, Auroux, Fleury, de Machaut, tous conseillers en la cour de parlement de Paris, ainsi que s'ensuit, & comme i'ay bien icy voulu insérer de mot à mot pour la conséquence de la matière.

Il est mis à la question.

« Du ieu di dixhuitiesme iour de mars M.D.LXII., du matin, en la chambre de question.

» Ce iourd'huy a esté fait venir en la chambre de question Jean Poltrot, foy-disant seigneur de Merey, prisonnier, auquel a esté prononcé l'arrest de mort cedit iour contre luy donné, après laquelle prononciation ledit Poltrot a esté admonnesté de dire vérité, & sur ce interrogué :

» A DIT ledit Poltrot que la première déposition par luy faite devant la royne mère estoit toute fausse, & qu'il avoit icelle faite d'autant qu'il craignoit estre tué par plusieurs hommes servi-

teurs & domestiques de monsieur de Guyse qui le suivoient allant chés la royne, & qu'il avoit fait ladite confession pour prolonger sa vie.

» PLUS a dit ledit Poltrot, quant au seigneur de Soubize, duquel il a parlé par sa dite confession, que ledit de Soubize ne luy avoit jamais parlé de l'entreprise de laquelle est faite mention par ladite confession, & n'en savoir rien ledit sieur de Soubize, & que luy confessant avoit premièrement parlé de ladite entreprise audit sieur de Soubize.

» QUANT au sieur amiral, dit ledit Poltrot que ladite première confession est toute fausse, excepté que ledit sieur amiral luy bailla vingt escus, & depuis, cent escus pour avoir un cheval; mais ne luy a ledit sieur amiral fait promesse d'or ni d'argent, & tout ce qu'il a parlé du sieur de Feuquières & du sieur de Brion & de monsieur l'amiral est faux.

» LUY a esté remonsté qu'il avoit dit par sadite confession qu'il ne diroit ni déclareroit à personne ladite entreprise sinon au roy & à la royne; & admonnesté de dire vérité & déclarer la forme de ladite entreprise :

» A DIT qu'il ne la dira qu'au roy & à la royne.

» LUY a esté derechef remonsté qu'il devoit dire la vérité pour la descharge de sa conscience & rendre son ame à Dieu.

» A DIT qu'il ne dira autre chose que ce qu'il avoit dit, & outre a dit de luy-mesme qu'on luy demande tout ce qu'on voudra, il le dira pour éviter le tourment de la question; mais estant sur l'eschaffaut, qu'il dira tout le contraire, & en deschargera sa conscience; & que ce qu'il a fait, il ne l'a fait pour or ni argent qui luy ait esté promis, & l'avoir fait pour le service de Dieu & du roy.

» LUY a esté derechef remonsté qu'il n'estoit vraysemblable qu'il eust fait ladite entreprise, qu'il n'y eust quelques autres personnes qui luy ayent persuadé à ce faire.

» A DIT que personne ne l'a persuadé, & qu'il l'avoit fait pour bonne intention.

» INTERROGUÉ à quelle intention il avoit ce fait :

» A DIT que ce qu'il avoit fait estoit à cause du tyran qui persécutoit les enfans de Dieu.

1564.

1563.

» A LEDIT Poltrot requis sa première confession luy estre leue.

» CE qui a esté fait.

» ET après icelle entendue par ledit Poltrot de mot après l'autre ;

» A DIT que ce qu'il avoit dit du feu sieur de Brion & de Feuquières estoit faux, & pareillement ce qu'il a dit du sieur de Chastillon est faux, & pareillement dudit sieur de Soubize est faux, sinon que ledit sieur de Soubize le mena à Lyon.

» QUANT à de Bèze, a dit ledit Poltrot que cela est faux.

» QUANT au propos, « qu'il seroit le plus heureux du monde, » a dit ledit Poltrot que cela est faux.

» CONFESSE avoir reçu les vingt escus mentionnés en sa première confession.

» CONFESSE avoir dit audit sieur de Guyse les paroles, à savoir, « qu'il se venoit rendre à luy, & qu'il ne vouloit porter les armes contre le roy. »

» QUANT aux remonstrances contenues par ladite première confession luy avoir esté faites par ledit sieur de Chastillon & de Bèze :

» A DIT que cela est faux.

» CONFESSE avoir reçu cent escus pour avoir un cheval.

» QUANT à ce que personne ne luy en avoit parlé sinon lesdits sieurs de Chastillon & de Bèze :

» A DIT que cela est faux, & que tout ce qu'il [a] dit dudit sieur amiral est faux.

» INTERROGUÉ quel fruit il espérait, & pourquoy il remettoit de dire vérité ici plustost qu'à l'extrémité de la mort :

» A DIT qu'il dira tout ce qu'on voudra à la question ; mais quand il sera au supplice de mort, qu'il dira le contraire.

» INTERROGUÉ pourquoy ledit sieur de Chastillon & à quelle fin il luy bailla vingt escus & cent escus :

» A DIT qu'il n'en dira autre chose.

» A LEDIT Poltrot demandé & prié qu'on luy baillast pain & vin, d'autant qu'il disoit avoir le cœur foible & qu'il vouloit descharger sa conscience.

» LUY a esté baillé du pain & du vin, & après s'estre remis à genoux, & avoir dit quelques oraisons en françois, a prins le pain & le vin.

» CE fait, a dit qu'il a une requeste à faire, & qu'il fait bien quand il sera mené au supplice de mort, que le

1563.

peuple le massacrera : a supplié qu'il ne soit massacré & qu'il y soit mis empeschement, afin qu'il ait loisir de penser en sa conscience, & qu'il dira & confessera la vérité ; puis a commencé à dire que l'année passée, il respondant estant en ceste ville de Paris, il alloit ordinairement au presche à la Cerifaye (1), & que pendant les troubles il sortit de ceste dite ville avec le baron d'Aubeterre, en la maison duquel il a esté nourri page ; & sachant que ledit baron d'Aubeterre, pour aller en son pays, passeroit par la maison du sieur de Soubize, pria ledit baron le donner audit sieur de Soubize, pour le désir qu'il avoit de profiter en luy faisant bon & agréable service. Ledit baron d'Aubeterre luy ayant promis de ce faire, ne trouva ledit sieur de Soubize en sa maison, qui estoit allé à la cour, & quelque temps après, nouvelles vindrent que ledit sieur de Guyse avoit exercé infinies cruautés à Vassy, & depuis s'estoit acheminé à Paris avec forces. Et monsieur le prince de Condé entré en la ville d'Orléans, il répondant après avoir fait la cène à Soubize, s'offrit à la dame de Soubize de mener les grands chevaux audit sieur de Soubize, lesquels il avoit envoyé querir, & que ce luy seroit bonne occasion & commencement de luy faire service, ce qui luy fut accordé par ladite dame, & mena lesdits grands chevaux à Orléans, où il entendit que ledit sieur de Guyse, contre le vouloir & gré de la royne mère, estoit, à Fontaine-Bleau, entré acompagné de gens armés en la chambre du roy, & s'estoit saisi du roy & de la royne, & de monsieur d'Orléans, délibéré d'exterminer & mettre à feu & à sang tous les évangélistes, laquelle délibération aucuns seigneurs & autres estans dans Orléans détestèrent & dirent qu'il estoit besoin d'y mettre ordre, & que, si quelque bon soldat entreprenoit d'exterminer ledit sieur de Guyse, il feroit service très agréable à Dieu, & mettroit le royaume en paix. Se souvenir desdits propos & y ayant pensé se descouvrit audit sieur de Soubize, & luy récita les services qu'il avoit faits au roy en Picardie & ailleurs, & que de ce en pourra tesmoigner Brion & Feuquières. Ledit sieur de Soubize luy demanda à quels propos il ramente-

(1) Voy. ci-dessus, page 360.

1563.

voit ses services : il répondant luy dit qu'il avoit entendu que si quelque bon soldat vouloit entreprendre d'exterminer ledit sieur de Guyse, il seroit bien heureux, & seroit œuvre agréable à Dieu & au roy, & que de sa part il avoit la bonne volonté pour l'entreprendre, pourveu qu'il fust asseuré que c'estoit pour le service de Dieu & du roy. Par ledit sieur de Soubize luy fut demandé s'il avoit le cœur assis en si bon lieu d'entreprendre un tel fait : il respondit qu'ouy. Ledit sieur de Soubize luy dit que l'entreprise estoit bien grande & mal aisée à exécuter, qu'il ne le faloit faire, & que Dieu estoit assés puissant pour rompre le dessein dudit sieur de Guyse & le punir de ses fautes.

» QUELQUE temps après, ledit prince de Condé faillit à donner une camifade audit sieur de Guyse, lequel sieur de Guyse descampa & s'achemina en la ville de Bloys & la print. Et voyant il respondant que ledit sieur de Guyse commençoit à estre fort de villes & de gens, & manioit de grandes entreprises, & que ledit prince de Condé s'estoit retiré à Orléans, s'adressa de rechef il respondant au sieur de Soubize, & le pria se souvenir des propos qu'il luy avoit tenus, & qu'il se délibéroit de hazarder sa vie pour mettre le peuple en liberté & le royaume en paix. Ledit sieur de Soubize luy dit que l'entreprise estoit bien grande & difficile, & qu'il ne le faloit faire. Deux ou trois iours après, ledit sieur de Soubize fut dépesché pour aller à Lyon. Il respondant le suivit & fut longtemps avec luy en ladite ville de Lyon, ramentenant quelquesfois audit sieur de Soubize ladite entreprise, & après que ledit sieur de Soubize eut eu nouvelles de la bataille, & que ledit sieur prince de Condé estoit prisonnier, bailla un paquet audit respondant pour porter à monsieur l'amiral, qui desiroit d'entendre nouvelles certaines de la bataille & de ce qu'il avoit délibéré de faire & de commander audit de Soubize. Et dit davantage audit respondant que si ledit sieur amiral, quatre ou cinq iours après avoir reçu le paquet, n'employoit ledit respondant à luy faire service, il ne faillist à s'en retourner à Lyon, & d'apporter response du contenu audit paquet, & pour estre en plus grande feureté par

le chemin, se mist en la compagnie d'un nommé Lambert & sa femme, lesquels venoient en France. Se transportant il respondant au lieu où estoit ledit sieur amiral, luy présenta ledit paquet, & luy dit que ledit sieur de Soubize desiroit entendre nouvelles de la bataille, & avoit charge de dire audit amiral, au cas qu'il ne voulust se servir dudit respondant, que dedans deux ou trois iours il luy pleust le renvoyer & faire response par luy au contenu dudit paquet. A l'instant ledit sieur amiral luy demanda quel service il luy pourroit & entendoit faire. Il respondant luy dit qu'il déploroit & avoit grande pitié de la calamité de ce royaume, & qu'il le voyoit destruit ; ledit amiral luy dit ces mots : « *Ouy, par un homme.* » Lors il respondant luy déclara les propos qu'autresfois il avoit tenus audit sieur de Soubize. Ledit sieur amiral luy dit ces mots : « *Eh bien, Merey, tu y penseras.* »

» Deux ou trois iours après, il respondant monta à cheval & alla trouver ledit sieur amiral à Orléans, & parla à luy à la sortie de sa chambre, & insistant de luy vouloir faire service, « qu'il se fouvint de ce qu'il luy avoit dit à Celles, & qu'il estoit résolu de ce faire. » Alors ledit amiral luy demanda « s'il avoit le cœur assis en si bon lieu, d'exécuter une telle entreprise. » Il respondant luy dit qu'ouy. Ledit sieur amiral luy demanda « s'il avoit faute de quelque chose, qu'il luy aideroit. » A l'instant luy fit bailler vingt escus qu'il receut, & dit audit amiral ces mots : « *Si monsieur de Guyse me veut employer à son service, par ce moyen ie pourray découvrir ses secrets & entreprises & vous en advertir, trouverés-vous bon que ie le face, & que ie m'y offre ?* » Ledit amiral luy dit qu'il le trouveroit bon : il respondant se départit & prit congé dudit amiral & alla à Mun, où il trouva un gentilhomme nommé le sieur de l'Estang, qui le logea, & luy conta qu'il venoit du pays de Lionnois, & qu'il avoit passé & séjourné à Orléans, & desireroit faire service audit sieur de Guyse. Ledit gentilhomme en fut très aise, & le lendemain le mena à Messas, & le présenta audit sieur de Guyse, qui luy fit bon accueil, auquel il respondant fit la révérence & raconta que, venant du país de Lionnois, il avoit séjourné à Orléans. Et l'ad-

1563.

1563.

vertit de ce qu'il avoit veu faire en ladite ville d'Orléans, ledit sieur de Guyse luy ayant dit qu'il estoit le bien venu, & deux ou trois iours après, ledit respondant suivit ledit sieur de Guyse à Bloys. Et l'eust tué en ladite ville de Bloys, n'eust esté le respect qu'il eut à la royne, & cependant s'enqueroit dudit gentilhomme des entreprises qui se faisoient contre la ville d'Orléans, afin d'en advertir ledit sieur amiral, s'offrant tousiours de faire service audit sieur de Guyse, & priant ledit gentilhomme le ramentevoir audit sieur de Guyse. Ledit gentilhomme luy dit qu'il pouvoit faire quelque bon service audit sieur de Guyse. Il respondant luy demanda quel service ce pourroit estre? Ledit de l'Estant luy dit « que, s'il vouloit entreprendre de mettre le feu aux poudres d'Orléans, qu'il seroit récompensé de la somme de cinquante mille livres, & qu'il seroit service très agréable audit sieur de Guyse; & qu'après-dîner il le feroit parler à la royne mère, au prince de la Roche sur Yon, & que ledit sieur de Guyse avoit envoyé plusieurs personnes à Orléans qui y estoient entrés quatre à quatre à la file pour surprendre ladite ville, & que ledit sieur de Guyse faisoit semblant de se trancher pour les amuser & ôter de suspicion; » duquel advisement il respondant fut très aise, & luy tardoit fort qu'il n'estoit audit Orléans pour en advertir ledit sieur amiral. Aussi, voyant que la royne mère & le prince de la Roche sur Yon estoient mêlés en leur entreprise des poudres, il déclara audit gentilhomme qu'il ne le pouvoit entreprendre. Quand ledit sieur de Guyse fut arrivé à Messas, il respondant monta à cheval & s'en alla à Orléans, où il ne trouva ledit amiral; puis l'ayant trouvé à six lieues dudit Orléans, l'advertit de ce que dessus & luy dit qu'il ne restoit qu'à un bon cheval que son entreprise ne fust exécutée. Le lendemain, ledit sieur amiral parla audit respondant & luy dit : « *Voilà cent escus que ie te donne pour avoir un cheval, allés, Dieu vous aydera.* » Incontinent il respondant monta à cheval & s'en alla coucher audit Messas, où il entendit qu'il estoit bruit de quelque paix, ce qui le divertit de son entreprise, & s'en alla en un chasteau nommé Cornet, où il fut quinze iours. Il respondant, voyant

que la paix ne se faisoit & que ledit sieur de Guyse avoit entrepris de ruiner les maisons des gentilshommes & autres, & les exterminer, un matin se mit à genoux en un bois & fit son oraison à Dieu, le priant que, si l'entreprise qu'il avoit faite estoit à son honneur & service, repos & contentement du public, qu'il luy pleust le favoriser & luy donner courage de l'exécuter : sinon qu'il luy pleust de l'exterminer. Son oraison faite, il se leva avec une telle allégresse, qu'il luy sembloit que Dieu le conduisoit par la main à exécuter ladite entreprise; & de fait, après s'estre enquis d'un des pages dudit sieur de Guyse si ledit sieur de Guyse estoit armé, mit son entreprise à exécution & tua ledit sieur de Guyse.

» QUANT à de Bèze & son compagnon, le feu sieur de Brion & le sieur de Feuquières, ils ne luy parlèrent iamais de ce qu'il a dit par sa première confession.

» QUANT aux quatre gentilshommes qu'il a dit estre bien montés au camp, & pareillement, d'un autre gentilhomme, dit qu'il n'en fait rien.

» A ESTÉ audit Poltrot fait faire le serment de dire vérité, & interrogué à laquelle de ses confessions il se vouloit rapporter :

» A DIT celle qu'il vient de dire & confesser estre véritable & non la première.

» LUY a esté déclaré que présentement il fera mis en question pour en savoir la vérité.

» A DIT que par le péril & damnement de son âme, il ne sauroit dire autre chose que ce qu'il avoit dit.

» A ESTÉ pris par les gehenneurs & questionneurs qui l'ont despouillé, lié & attaché aux anneaux de la question & admonesté de dire vérité.

» A DIT & protesté devant Dieu & ses anges qu'il ne fait autre chose que ce qu'il a dit présentement.

» INTERROGUÉ s'il a entendu quelque chose de la conspiration :

» A DIT que non.

» A ESTÉ apporté en ladite chambre de la question, par maistre Laurens des Croisettes, certain billet qui a esté présenté par ledit des Croisettes audit de Harlay, président, de la part de maistre Gilles Bourdin, procureur général du roy, comme a dit ledit Croisettes, pour interroguer ledit

1563.

1563.

prisonnier sur le contenu audit billet.

» A ESTÉ ledit prisonnier soulevé & interrogué s'il avoit cognoissance d'un nommé David , anglois :

» A DIT que non.

» INTERROGUÉ s'il cognoit un homme de Meaux, nommé Gimard, & un nommé Sirus :

» A DIT qu'il ne cognoit ledit Gimard & du Buiffon, & que ce qu'il en avoit dit estoit pour obvier à ce qu'il ne fust tué.

» LUY a esté baillé le petit traiteau & admonnesté de dire vérité :

» A DIT qu'il ne fait autre chose.

» LUY a esté baillé de l'eau :

» A DIT que Dieu éternel ne luy pardonne point, s'il fait autre chose que ce qu'il a dit.

» A ESTÉ mis devant le feu, devant lequel il a esté interrogué par maistre Adrian du Drac, conseiller de ladite cour, s'il favoit qu'aucuns eussent conspiré contre le roy & la royne :

» A DIT que non.

Poltrot en  
chapelle.

» LE mesme iour, dixhuitiesme de mars de relevée, ie Jean Neveu, clerck au greffe criminel de la cour de parlement, me suis transporté en la chapelle des prisons de la conciergerie du palais à Paris, en laquelle ay trouvé Jean de Poltrot, escuyer, soy-disant sieur de Merey, prisonnier, lié en la manière acoustumée, & auquel iour auroit esté prononcé arrest, par lequel, entre autres choses, pour raison de meurtre & assassinat proditoirement par luy commis en la personne du feu duc de Guyse, pair de France & lieutenant-général pour le roy, en son camp & arrivée devant la ville d'Orléans, auroit esté condamné à estre tenaillé, & ce fait, tiré à quatre chevaux en la place de Grève, devant l'hôtel de ceste ville de Paris, & auquel a esté faite lecture par maistre Claude Hébert, aussi clerck audit greffe des confessions par luy cejourd'huy faites en la chambre de la question. Ledit prisonnier a dit que les choses avoient esté mal escrites, & qu'il ne l'avoit ainsi dit comme il est contenu au registre dudit Hébert, & m'a prié d'aller par devers monsieur le premier président le prier de descendre iusques à la chapelle, pour parler à luy & déclarer ce qu'il a réservé de dire au roy, parce qu'il ne le dira à autre qu'audit sieur premier président. Et dit ce qu'il a dit en la chambre de la question par-

devant monsieur le président du Harlay, & plusieurs autres de messieurs, estre véritable, mais qu'il n'a esté bien rédigé par escrit.

» INTERPELLÉ de dire derechef ce qu'il a dit pardevant ledit sieur président du Harlay, afin de l'escire :

» A DIT qu'il a prié le geolier de céans d'aller par devant le sieur président, le supplier de parler à luy, & luy dire derechef ce qu'il avoit dit en ladite chambre de la question, de la vérité de toutes choses, & derechef m'a prié de me retirer par devers ledit sieur premier président pour luy faire entendre ce que dessus, parce qu'il ne le vouloit dire à autre qu'audit sieur premier président.

» CE fait, me suis retiré par devers ledit premier président, étant au palais avec aucuns de messieurs, auquel sieur premier président ay fait entendre ce que dessus. Et incontinent après, iceluy sieur premier président, & messieurs de Diou, Brandon, de Mesmes, de Varade, Chartier, Charlet, & les sieurs conseillers en ladite cour sont descendus en ladite chapelle de la Conciergerie, & a esté ledit prisonnier interpellé par ledit sieur premier président de dire la vérité & de descharger sa conscience.

» LEDIT prisonnier a dit & protesté que ce qu'il a dit pardevant monsieur le président du Harlay en la chambre de la question est véritable. Mais il n'est pas bien rédigé par escrit, & que si on luy eust dit qu'il eust esté condamné il y a deux iours, il l'eust agencé, & s'est trouvé en plusieurs lieux, & dit que pour la mort cruelle qu'il a à endurer, monsieur de Guyse n'en resuscitera pas. Et a dit que l'hyver passé y eut un an, durant les disputes de Poissy, il estoit en ceste ville avec un nommé le baron d'Aubeterre, en la maison duquel il a esté nourri page, & qu'en retournant pour s'en aller au pays, il passa par la maison du sieur de Soubize, son beau-frère, & supplia ledit baron d'Aubeterre de le bailler audit sieur de Soubize pour demeurer à son service, lequel luy promit de ce faire, ne trouva point ledit sieur de Soubize en sa maison, parce qu'il s'en estoit allé à la cour. Quand ce vint à Pâques, il entendit la cruauté que ledit sieur duc de Guyse avoit exercée à Vassy, & aussi que le prince de Condé s'estoit mis en la ville d'Orléans. Ledit

1563.

Ses nouvelles  
déclarations



1563.

sieur de Soubize manda à sa femme qu'elle luy envoyast ses grands chevaux, & estant en ladite maison dudit sieur de Soubize, la dame luy commanda de les luy mener, luy disant que c'estoit une entrée pour estre en son service, ce qu'il fit, & les luy mena audit Orléans. Estant au service dudit sieur de Soubize, il ouï dire par plusieurs fois, tant au logis de monsieur le prince, de monsieur l'amiral, que de monsieur de Soubize, que monsieur de Guyse s'en estoit venu à Fontaine-Bleau, s'estoit saisi de la personne du roy, de la royne, de monsieur d'Orléans, frère du roy, à port d'armes, iusques en la chambre du roy, sur laquelle chose la royne mère luy avoit dit que ce n'estoit la forme de faire, d'aller trouver son prince & son roy à port d'armes, oyant parler plusieurs de la cruauté que ledit sieur de Guyse avoit délibéré faire en France & du sang qu'il avoit délibéré de répandre, & à plusieurs seigneurs, s'enquérans s'il se trouveroit quelque gentilhomme ou soldat qui eust le cœur assis en si bon lieu que d'exterminer un ennemi de Dieu, du roy & de la couronne, donnans à entendre que ce seroit l'homme le plus heureux qui fut onques trouvé sous le ciel. Entendant ces choses, il respondant dit audit sieur de Soubize, son maistre, qu'il le supplioit de s'enquérir à un nommé Feuquières & Brion, si on [ne] l'avoit pas tousiours trouvé bon soldat estant au service du feu roy Henry, au camp de Picardie & à saint Quentin; luy demanda pour quelle occasion il luy disoit cela; il luy dit pour ce qu'il estoit en nécessité d'un bon soldat qui désirast & eust le cœur en si bon lieu pour faire service au roy, & luy dit qu'il eust à déclarer ce qu'il avoit à luy dire; il luy raconta le service qu'il avoit fait du temps du feu roy Henry au pays de Picardie, & l'assura que si ce ne restoit qu'à faute de bonne volonté, qu'elle se trouveroit bien en son endroit, & que s'il trouvoit bon qu'il vinst au lieu où estoit ledit sieur de Guyse, qu'il luy sauroit à dire & raconter les forces qu'il avoit en son camp, & que si on l'assuroit que ce fust une chose qui fust pour le service de Dieu & du roy que d'exterminer monsieur de Guyse, qu'il le feroit très volontiers, pourveu que ce fust pour le service du roy, comme on luy avoit

1563.

donné à entendre. Ledit sieur de Soubize dit que c'estoit une entreprise bien grande & bien mal aisée à mettre en exécution.

» LONGTEMPS après, ledit sieur prince de Condé ayant mené son camp à deux lieues près d'Orléans, ayant failli une nuit à bailler la camifade au camp de monsieur de Guyse, comme l'entreprise estoit, & voyant l'entreprise rompue, & monsieur de Guyse descampé de là où il estoit, & s'en estant allé au lieu de Bloys qu'il print, il respondant dit de rechef audit sieur de Soubize, qu'il le supplioit se souvenir des propos qu'il luy avoit tenus, & voyant que monsieur de Guyse se commençoit à renforcer de gens & villes, & qu'il faisoit mourir beaucoup de peuple, deux ou trois iours après, monsieur le prince retournant à Orléans & [à] son camp, trois ou quatre iours ensuyvant qu'il y fut arrivé, monsieur de Soubize fut dépesché pour aller à Lyon, où il le mena en sa compagnie, où il a ordinairement demeuré iusques au mois de janvier dernier qu'il en partit, & le dépescha pour aller trouver monsieur l'amiral, & luy bailla un paquet pour luy porter; & luy commanda de luy dire qu'il le supplioit très humblement luy envoyer toutes nouvelles de la bataille, pour ce qu'il avoit ouï dire que monsieur le prince estoit prisonnier, & de luy mander aussi ce qu'il vouloit qu'il fît, & ce que monsieur l'amiral avoit délibéré de faire; ce qu'il respondant fit, & fut trouver l'amiral à un lieu nommé Celles, & luy bailla son paquet.

» DE là à deux iours, estant en un lieu où monsieur l'amiral estoit logé, s'en alla en sa chambre & luy dit : « *Monsieur, j'ay quelques propos à vous tenir, ie vous supplie que ie vous die en l'oreille,* » & l'escouta ledit sieur amiral. Lors il respondant luy dit que monsieur de Soubize luy avoit enchargé de dire que s'il ne se vouloit servir de luy, il le dépeschast dans deux ou trois iours, & de luy mander response de ce qu'il luy avoit mandé. Alors ledit sieur amiral luy demanda de quelle chose il luy pourroit servir, il luy déclara le propos qu'il avoit tenu l'esté précédent au sieur de Soubize : à ceste heure-là il luy dit que cestuy-là qui entreprendroit de faire une si grande chose pour le service

de Dieu, conservation du royaume & de la république, qu'il estoit temps, & que le plus tost seroit le meilleur, d'autant que le royaume s'en alloit perdu : laquelle chose il respondant luy promit. Et ledit sieur amiral luy dit que de là à un iour ou deux, il en parleroit plus amplement : il respondant s'en alla à Orléans, attendant ledit sieur amiral, parce qu'il favoit qu'il y devoit aller. Un iour ou deux après que ledit amiral y fut arrivé, alla il respondant en sa salle qui estoit dedans sa chambre ; & se présentant à luy sortant de sa chambre, ledit sieur amiral luy dit : « *Que dites-vous de nouveau ?* » Luy fit response : « *Tout ce qu'il vous plaira, monsieur, & suis prest à vous faire très humble service pour le service de Dieu, du roy & le vostre.* » Et à ceste heure-là il luy demanda s'il avoit le cœur en si bon lieu pour faire ce qu'il avoit dit, laquelle chose il respondit qu'ouy ; il luy demanda s'il avoit saute de quelque chose, il luy dit que non ; ledit sieur amiral luy dit : « *Advisés si vous avés nécessité de quelque chose, on vous le donnera,* » & appela sur ce un de ses gens, & luy commanda de dire à son argentier qu'il luy baillast vingt escus ; ce qu'il fit, & les receut ; il respondant luy demanda à ceste heure-là, luy disant ces mots : « *Monsieur, si monsieur de Guyse se veut servir de moy, & que ie me présente à luy faire service, ne trouverés-vous pas bon que ie le face, & spécialement pour venir ici autour pour cognoistre quelque chose, que ie l'accepte afin de vous advertir de tout ?* » Laquelle chose il luy dit : « *Il sera bon.* » Estant dépesché d'avec luy, il s'en vint au lieu de S. Mesmin, où il se trouva un gentilhomme de Berry, nommé monsieur de l'Estant, & estoit presque nuit quand il arriva audit S. Mesmin ; il le supplia de le loger, & luy déclara comme il venoit d'Orléans, & qu'il s'en alloit rendre par devers monsieur de Guyse : lequel gentilhomme fut très aise de ce qu'il s'estoit adressé à luy, & le mena ledit gentilhomme le lendemain au lieu de Messas, pour parler à monsieur de Guyse, & le présenta à luy s'en allant dudit Messas à Baugency, se prouenant, luy disant qu'il favoit un gentilhomme du pays d'Angoumois, de la seigneurie d'Aubeterre, qui estoit venu de Lyon, & estoit passé par Orléans,

qui se vouloit rendre à luy. Monsieur de Guyse luy commanda alors qu'il le fist approcher, & luy demanda d'où il venoit. Il luy dit « qu'il venoit du pais du Lyonnais, & qu'il estoit passé par Orléans, qu'il se vouloit rendre à luy. » Alors monsieur de Guyse luy dit : « *Vous soyés le bienvenu,* » & de là à deux ou trois iours, monsieur de Guyse partit pour aller à Bloys, s'en alla il respondant avec ledit sieur de l'Estant suivant monsieur de Guyse iusques à Bloys, s'enquérant de luy respondant « s'il avoit oui parler de la paix & de quelques entreprises qui se faisoient contre la ville d'Orléans » : & de fait, il dit audit sieur de l'Estant « que s'il favoit qu'il peust faire quelque service audit sieur de Guyse, qu'il luy dit & l'en advertist, & qu'il estoit prest à luy faire service, afin de savoir d'eux les choses [les] plus secrètes qu'il pourroit. » Ledit sieur de l'Estant luy dit « que s'il vouloit, voyant qu'il estoit cognu audit Orléans, qu'il feroit grand service à monsieur de Guyse » : à ceste heure-là, il demanda audit sieur de l'Estant quel service ce pourroit estre ; il luy dit « que s'il vouloit entreprendre de mettre le feu dedans les poudres à Orléans, il feroit grand service à monsieur de Guyse, & qu'il n'auroit autre peine que cela », de laquelle chose il fut très aise, afin de savoir tous leurs desseins & volonté. Et luy demanda Poltrot : « *N'avez-vous point d'autres espies dans Orléans, ou autres gens pour y mettre le feu ?* » Il luy dit « qu'ouy, mais qu'ils n'avoient sceu mettre ladite entreprise à exécution », & luy dit « qu'ils avoient beaucoup d'espies à Orléans, qui les advertissoient de tout », laquelle chose il fut très aise de savoir, afin d'en advertir monsieur l'amiral plus amplement. Derechef, il luy dit « que s'il vouloit entreprendre mettre le feu esdites poudres, il feroit une belle chose, & qu'après disner il le feroit parler à monsieur de la Roche-sur-Yon & à monsieur de Guyse, pour savoir s'ils seroient de ceste opinion », & le mena deux heures après midi en la chambre du sieur de Cipierre, qu'ils ne trouvèrent point : & ce fait, il luy dit « que s'il avoit si bonne volonté que cela, il luy feroit donner par la royne cinquante mille livres » : & voyant qu'il mettoit la royne & le prince de la Roche-sur-Yon en cela, il luy dit qu'il

1563.

ne le fauroit entreprendre. Deux iours après s'en alla à Messas avecques monsieur de Guyse. Et le lendemain qu'il y fut arrivé monta à cheval, & alla à Orléans, pensant trouver monsieur l'amiral, lequel en estoit parti deux heures auparavant qu'il y arriva, & s'en alla après luy à six lieues de là pour l'avertir qu'il se donna garde que le feu ne fust mis dans les munitions, & pareillement des intelligences que monsieur de Guyse avoit dans Orléans, & luy dit « qu'il ne restoit qu'à un bon cheval qu'il ne mist son entreprise à exécution ». Il luy commanda de retourner le lendemain parler à luy, & ne luy dit autre chose sinon : « *Voilà cent escus en un papier que ie vous baille pour avoir un cheval,* » & luy dit ces mots : « *Allés, Dieu vous aydera* », & s'en despartit incontinent dudit lieu & s'en vint disner aux faubourgs d'Orléans, & s'en alla coucher au lieu de Messas, où il trouva l'infanterie de monsieur de Guyse en bataille, qui avoit fait donner une fausse alarme pour voir ses gens. Le lendemain il acheta un cheval du sieur de la Mauvoisinière, qui luy cousta cent escus avec le sien qu'il luy bailla encores de retour : le lendemain, s'en alla devant Orléans avec monsieur de Guyse, où il demeura l'espace de quinze iours sans vouloir mettre à exécution son entreprise, parce qu'on disoit que ce qu'il faisoit devant Orléans estoit pour leur faire peur, afin de les faire descendre à la paix. Les quinze iours passés qu'il eut demeuré devant Orléans, voyant que la paix ne se faisoit point, & voyant aussi qu'il avoit fait des dépenses pour envoyer en Champagne, comme il fut adverti, & en autres lieux, pour raser toutes les maisons des gentilshommes qui avoient pris les armes; ayant protesté aussi qu'il verroit la fin de l'entreprise qu'il avoit faite, il résolut en luy-mesme qu'il valoit beaucoup mieux que ledit sieur de Guyse & luy respondant mourussent que tant de gens de bien patissent : laquelle chose il y a ce iourd'huy un mois qu'estant couché à demie lieue de son logis, au matin, étant levé, il s'en alla en un bois là auprès, se mit à genoux, & fit sa prière à Dieu, « qu'il pleust luy faire la grace que s'il voyoit que l'entreprise qu'il avoit faite fust à son honneur & gloire, il luy donnaist cou-

rage, sinon qu'il luy pleust de l'exterminer, » & luy bailla force & courage, si bien qu'il mit son entreprise à exécution. Quant à de Bèze & son compagnon, le sieur de Feuquières & feu Brion ne luy ont iamais tenu propos de ce qu'il a dit par sa première déposition, & en appelle Dieu à tefmoin. Quant à ce qu'il dit à la royne, « que si, après la mort de monsieur de Guyse, il y avoit quelque chevalier de l'ordre qui prist la charge de monsieur de Guyse, qu'on le mettroit à mort, » il est faux; mais ce qu'il en disoit en la présence de la royne & deux qui y estoient présens, estoit afin qu'ils ne prissent point ceste charge, & que la pauvre ville d'Orléans ne fust point prinse ne déceue. Quant à quatre ou cinq gentilshommes qu'il a dit estre bien montés par le camp, il n'en est rien, ni aussi d'un gentilhomme qu'il a dit avoir veu à la suite du roy à Bloys; mais ce qu'il en a fait estoit pour conter la venue de toutes choses au roy, & c'est ce qu'il avoit à luy dire; ce qu'on ne luy a voulu permettre. Quant à ce qu'il a dit, « qu'il y avoit cinquante ou soixante gentilshommes par le camp, » il n'en est rien; & aussi ce qu'il a dit « qu'en la chambre de monsieur l'amiral, il y avoit quatre ou cinq gentilshommes que monsieur l'amiral luy avoit dit, s'il vouloit qu'il fust cognu par eux ». Et dit qu'il y a beaucoup d'autres choses qu'il ne fauroit dire, parce qu'on le pressoit par trop & est fort troublé.

« Ce fait, monsieur le premier président & messieurs se sont retirés, & depuis, ledit prisonnier a dit qu'il n'avoit rien à dire pour ceste heure, & a supplié qu'on luy baillast patience iusques à demain afin de penser à plusieurs autres choses, & des lieux & compagnies où il s'est trouvé, afin de remémorer des choses si aucunes il en a veu faire contre ce royaume. Ce fait, me suis retiré avec ledit sieur premier président en la chambre de la Tournelle, où il y avoit plusieurs de messieurs, lequel sieur premier président m'a dit « que celui qui estoit commis pour faire ladite exécution fist son devoir »; & étant retourné en ladite chapelle, ay trouvé en icelle maistre Martin de Bragelonne, conseiller du roy & lieutenant criminel audit Chastelet, commis pour faire mettre ledit arrest à exécution. Et in-

1563.

Exécution de  
l'arrêt.

1563.

continent ledit prisonnier a esté pris par l'exécuteur & mené en la cour du palais, en laquelle, après le cri fait, iceluy prisonnier a esté mené dedans un tombereau iusques en la place de Grève, où, après le cri fait, a esté mis sur l'eschaffaut, & a esté admonnésté par ledit Bragelonne de descharger sa conscience.

» A dit « qu'il proteste devant Dieu & ses anges que sa première déposition est fausse, & que la dernière par luy faite est véritable », & a demandé pardon à Dieu & au roy & à la compagnie, & a supplié qu'on luy pardonne. A dit « que, quant à la première déposition par luy faite en la présence de la royne mère, messieurs d'Estampes, de Sanfac, de Martigues & autres, elle est fausse » : dit y avoir accusé monsieur l'amiral, de Bèze & autres, & ce qu'il en disoit estoit afin qu'il ne fust tué sur-le-champ : [pour ce qui est] du contenu en la dernière déposition, [il] est véritable. Quant à monsieur de Soubize & monsieur l'amiral, est fausse sa première déposition ; & dit « qu'il a esté paillard, & [qu'il a] fait plusieurs autres choses dont il demande pardon à Dieu & à tout le monde ». S'est retourné devers le peuple estant dedans l'hôtel de la ville & fait pareille déclaration.

» A esté despouillé, & après s'est relevé & à haute voix a dit : « *Messieurs, le peuple de Paris & tous en général & estrangers, ie vous prie que ceux qui ont persécuté les fidèles iusques à présent...* » ; & sur ce le peuple s'est esmeu ; par ce moyen, il n'a eu le loisir de parachever. Et depuis, le peuple appaisé quelque peu, il a dit « qu'il ne fait s'il a pleu à Dieu que la paix soit faite, parce qu'elle est nécessaire. » A dit « qu'il a ouï dire que si les persécutions qui ont esté faites iusques à présent ne cessent contre les fidèles, on se prépare pour en faire punition & vengeance, & supplie qu'on advise à ce qu'on a affaire, & à ceux qui passent par ceste ville & y demeurent pour éviter aux vengeances qu'on a entreprises, & ià il y en a plusieurs en ceste ville pour ce faire. »

» A esté lié au poteau près l'eschaffaut & tenaillé par quatre endroits, c'est à favoir, par les cuisses deux fois, & par les bras deux fois. A esté deslié & mis sur l'eschaffaut. A dit : « *Messieurs, vous voyés que l'entreprise*

*est grande.* » & dit « qu'il a dit à messieurs qu'il les supplie de le laisser parler au roy & à la royne, ce qu'ils n'ont voulu permettre ; & proteste devant Dieu & ses anges que sa dernière déposition est véritable ; comme encores il a dit ce matin, & le dit encores devant tous ceux qui sont icy, qu'on fait au roy & à sa mère un grand tort & à la couronne de ce qu'il ne parle à eux. » Quant à ce qu'il a confessé à messieurs, a deschargé monsieur l'amiral & tous ceux qu'il avoit chargés : a dit, quant à sa part, « [que] puisqu'il va mourir, [il] veut descharger sa conscience » ; & a dit « que monsieur l'amiral & Andelot n'en savoient rien. Et luy bailla ledit sieur amiral cent escus pour avoir un cheval, & iamaïs n'en avoit espérance d'en avoir d'autre argent » : & dit que ce qu'il a dit en sa dernière déposition est véritable.

» A dit « qu'il n'y a autres seigneurs qui luy aient conseillé de faire cela : & fut envoyé par le sieur de Soubize, pour savoir si monsieur le prince estoit prisonnier, & dit que sa première déposition est fausse. » A dit « qu'on a fait un grand tort au roy & à la royne de ce qu'on n'a voulu qu'il ait parlé à eux. » Et a esté lié de quatre cordes par les bras & iambes attachées à quatre chevaux qui l'ont tiré, & parce qu'il vouloit dire quelque chose, a esté lâché : & après dit, présens Tanchou, Garnier & Mercier, capitaines de ceste ville par luy appelés pour tefmoins, « [que] quand il fut parti de la ville de Lyon pour aller à Celles trouver monsieur l'amiral, ledit sieur de Soubize en sa garderobbe luy dit qu'il alast porter le paquet, & luy dit : « *Vous savés les propos que m'avés tenus, faites-le & poursuivés vostre fortune, Dieu fera pour vous ;* » & luy avoit demandé une cornette d'un nommé capitaine Puviaut (1), & fait demander par le sieur de Beauregard, & dit « que ledit sieur de Soubize en a esté consentant & monsieur l'amiral ; & la dernière fois qu'il fut à Orléans, & fut adverti par mon-

(1) Lisez Pluviau ou Pluvault. Cet intrépide capitaine, originaire de Bourgogne, servit dès 1562 sous les ordres de Ponsenat que Soubise avait nommé gouverneur de Mâcon. Il ne faut pas le confondre avec Christophe Claveau, sieur de Puyvial, qui devint, un peu plus tard, le chef des huguenots du bas Poitou, mais qui ne prit aucune part, d'après MM. Haag (*France protest.*, III, 483), à la première guerre civile.

1563.

fleur Andelot qu'on luy demanda s'il avoit mis son entreprise à exécution, luy dit que non, & luy bailla ledit amiral cent écus, & auparavant n'avoit cognu monsieur de Guyse. Quant au roy & à la royne, avoit à les supplier très humblement qu'ils fissent la paix, parce qu'il voyoit se préparer plusieurs entreprises, & en vouloit advertir le roy & la royne & les enfans de France : & dit « que s'ils eussent esté les plus forts, qu'ils eussent saccagé la ville de Paris, & principalement ceux de l'église qu'ils appellent papiste, & dit qu'il n'a sceu autres seigneurs qui le fachtent que lesdits fleurs d'Andelot, amiral & Soubize, & supplie nostre Seigneur qu'il luy face miséricorde ; lequel ne sçait autre chose. »

» QUANT au royaume, a dit « qu'il a ouï dire à plusieurs, qu'ils aymeroyent mieux estre avec les Anglois, & autres de leur religion, que d'estre tousiours en ceste peine. »

» A esté tiré par les quatre chevaux, & quelque peu après, au moyen que les chevaux ne le pouvoient desmembrer, luy a esté baillé plusieurs coups d'un gros couteau sur les espauls & cuisses, tellement que, incontinent après, les quatre chevaux en auroient emporté chacun un membre : ce fait, luy a esté la teste coupée, & après, le tronc de son corps brûlé & consumé en cendres suivant ledit arrest. »

POUR revenir à l'amiral, que nous avons laissé à Caen, il est à noter qu'attendant l'argent d'Angleterre, il ne laissoit d'employer ailleurs les uns & les autres selon que les occasions s'offroient : entre autres, le sieur de Colombières (1), lequel s'estant sauvé de la prinse de Rouan, estoit venu visiter sa maison, ayant eu commission de donner sur Bayeux, acompagné du capitaine Pierre Pont, s'efforça d'y entrer le dixseptiesme de février ; mais il fut repoussé par le capitaine Iulio, qui s'en estoit emparé quelques iours auparavant, ayant obtenu quelques soldats de Renouart, gouverneur de Caen. Ce qui dura iusques à ce qu'estans venues de Caen trois pièces de batterie qui firent bresche, les habitans envoyèrent leurs députés pour capituler avec l'amiral, qui les taxa à dix

mille livres pour le payement de l'armée. Mais comme ils dispuoient sur la diminution de ceste somme par autres députés dont ils attendoient le retour, ce capitaine Iulio, se sentant coupable d'infinies meschancetés, se cacha : ce qu'entendans, ses soldats baillèrent entrée aux assiégeans le quatriesme de mars, lesquels y firent un terrible mesnage, entrans & tuans iusques dans les maisons quelques uns des plus remarquables. Quelques uns aussi y furent exécutés par la iustice du prévost du camp, entre lesquels ne fut oublié Thomas Noël, contreroolleur du domaine, apostat de la religion, conseiller & facteur de ce capitaine ; les prestres surtout y eurent mauvais temps. Quant au capitaine, il fut decouvert par un sien serviteur, & trouvé caché en la maison d'un chanoine, s'estant fait massonner entre deux murailles avec force iambons, cervelats & bouteilles, & une ieune fille qu'il entretenoit, l'ayant premièrement ravie par vive force à son père ; de là il fut incontinent amené à Caen, auquel lieu, convaincu tant de ce rapt, dont le pauvre père demandoit iustice, que d'infinies autres meschancetés, il fut pendu & estranglé. C'estoit un meschant homme ainsi qu'il le monstra, mesmes à la mort, n'ayant jamais tenu conte de recognoistre ses fautes, auquel estant demandé par un des ministres qui le conduisoient pour le consoler à la mort, s'il ne vouloit pas aller en paradis ? « Ouy, (dit-il) montrant la potence, *mais non pas par ce chemin.* »

LE sieur de Matignon, duquel nous avons beaucoup parlé en l'histoire de Normandie (1), & qui se disoit lieutenant pour le roy en Normandie, en l'absence du duc de Bouillon, ayant entendu l'arrivée de l'amiral, se retira à Cherbourg, ayant adverti les capitaines la Bretonnière & Lormais, qu'il avoit laissés en garnison dans S. Lô, de tenir bon iusques à ce qu'ils y vissent venir de si grandes forces qu'il n'y eust apparence de les pouvoir soutenir, auquel cas il leur permettoit de se retirer, après avoir encloué leur artillerie & ietté en quelque puits leurs poudres & boulets. Mais il n'en advint pas du tout ainsi,

1563.

Prise de  
Bayeux.  
4 mars.

Matignon en  
Normandie.

(1) François de Briquerville, baron de Colombières.

(1) Jacques de Matignon (1525-1597), depuis maréchal de France. Voy. ci-après, livre VIII.

1563.

Montgomery  
occupe S<sup>t</sup>-Lô  
et Avranches.

Vire est pris  
d'assaut.

car étant advenu le lendemain de la prise de Bayeux, à faveur le cinquième de mars, qu'un laquais du sieur de sainte Marie aux Agneaux fut arrêté auprès de la ville, qui leur assura que le lendemain ils seroient investis des françois & anglois desjà (disoit-il) acheminés (ce qui estoit très faux), ils furent tellement estonnés, qu'ils quittèrent la place, se retirans à grande haste à Cherbourg, où la Bretonnière fut si mal receu de Matignon qu'il n'y séjourna guères. Ceux de S. Lô se voyans délivrés de ces tyrans, qui leur avoient fait mille extorsions, en advertirent aussitost l'amiral à Caen. Montgoumery donc y fut soudainement envoyé avec quelque cavalerie, suivi à la file de quelque infanterie françoise, de pionniers anglois; lequel ayant laissé à S. Lô le sieur d'Agneaux, tira droit à Avranches, où il fut receu sans contredit, combien que les habitans jusques alors eussent tenu bon pour la religion romaine; il laissa là le capitaine Vielcouches, avec une enseigne de gens de pied, tirant droit à Vire. Là, peu de temps auparavant, avoit esté envoyé par Matignon le sieur de la Neuville, lequel ayant fait vider de la ville tous les suspects de la religion, se résolut de tenir bon contre Montgoumery, comme il fit; & défendant les approches le douzième du mois, y fut tué un capitaine anglois, estimé excellent en matière de la sappe, qui fut extrêmement regretté. Cela fut cause que l'escalade étant donnée avec grande furie, tandis que les défenseurs s'amusoient au costé qu'on sapoit, la ville fut emportée sans trouver grande résistance, sur les onze heures de nuit, heure propre à couvrir toutes cruautés qui se peuvent commettre en tel cas. Mais Montgoumery, ayant fait sur l'heure défenses très expresse de tuer homme ni femme, empêcha le meurtre. Le lendemain matin il fit pendre un nommé Pierre l'Aumosnier, un de leurs capitaines, desjà mort des esclats d'une pièce qui s'estoit crevée, un advocat nommé Mileoy, Pierre Laquier, qu'on disoit avoir tué le mineur anglois, & quelques prestres & moines. Le capitaine fut pris & mené à Caen avec quelques autres. Le iour suivant, quatorzième du mois, il reprint le chemin de Caen au mandement de l'ami-

ral, laissant garnison de cent hommes, sous la charge du capitaine Genty-mesnil, lequel y séjourna environ cinq semaines & iusqu'à la publication de la paix.

Ce fut le mesme iour que l'amiral partit de Caen du mandement du prince, pour retourner à Orléans, où la paix estoit desjà conclue sans son sceu, laissant Montgoumery pour gouverneur général de tout le país. Montgoumery donc, pour donner ordre à tout, retourna vers Avranches avec une troupe de six à sept cens chevaux & dépescha aussitost pour recognoistre Pontorson (1) & le mont saint Michel. Le capitaine de Pontorson, craignant ceste venue, s'estoit retiré à S. Malo de l'Isle. Mais cela ne servit de rien à Montgoumery, ayant tenu si bonne mine le lieutenant, que les assaillans n'attentèrent rien à bon escient; & le capitaine mesmes y voulant rentrer puis après, y trouva visage de bois, comme sa lâcheté méritoit. Quant au mont saint Michel, il s'y dressa une escarmouche, en laquelle le baron de Larchamp, qui estoit dedans, fut blessé d'une arquebousade, & ne s'y fit rien davantage. L'intention de Montgoumery estoit bien de passer plus avant en besogne, & mesmement d'assaillir Matignon à Cherbourg, qui se préparoit à le bien recevoir. Mais le paquet de la paix arrivé rompit toutes ses entreprises, surtout après l'arrivée à Caen du sieur de Battresse, lieutenant de la compagnie du sieur de Damville, pour commander à la ville & au chasteau, avec deux enseignes de gens de pied; à quoy fut obéi tant par les habitans que par Montgoumery se retirant en sa maison, comme firent aussi tous les gentilshommes & capitaines de sa suite.

ENVIRON le mesme temps de la prise de Bayeux, le sieur de Mouy, envoyé d'autre costé par l'amiral, receut finalement Hondesleur à discrétion. De là, tirant au Ponteau de mer, il l'eust aussi réduit infailliblement, si l'amiral, contremandé pour retourner à Orléans, ne l'eust rappelé à Caen, de sorte que de toute la basse Normandie il ne restoit que trois villes soustenables, à savoir : Granville,

(1) Pontorson (Manche), à quatre lieues S.-O. d'Avranches et à une lieue du mont Saint-Michel.

1563.

L'amiral  
marche  
à Orléans.

Nouvelles de  
la paix.

Projets abandonnés.

1563.

Cherbourg & le mont saint Michel, qui ne fussent en la puissance de ceux de la religion. L'amiral donc ayant payé ses reistres, redressé sa cavalerie trop plus belle que jamais, & recueilli nombre de bons soldats, tant anglois que françois, tenant aussi pour bien assurée la ville d'Orléans depuis la mort du duc de Guyse, espéroit bien, & non sans très grande raison, d'entrer au pays du Maine, & de là en Anjou, & suivant la rivière de Loyre, remonter à Orléans; ce que les ennemis n'eussent sceu empêcher qu'en luy donnant une bataille à leur très grand désavantage, veu la force de cavalerie qu'il avoit, voire plus grande & trop mieux équipée que le iour de la bataille de Dreux; tellement que, laissant à Dieu ses iugemens secrets, c'estoit chose quasi indubitable qu'on luy eust envoyé la carte blanche. Mais la hastiveté de laquelle on usa du costé d'Orléans à faire la paix, rompit du tout ce beau dessein & amena tous les malheurs qui sont survenus depuis & qui durent encores. Ayant donc receu lettres du prince, luy mandant en poste que les articles de paix estoient ià demi accordés & qu'il délaissait la Normandie pour se trouver à la conclusion d'iceux, force luy fut, à son très grand regret, de prendre ce parti, prévoyant bien qu'on avoit desjà trop gagné par belles promesses sur le prince, & qu'à grand'peine y arriveroit-il à temps. Il sortit donc de Caen le quatorziesme de mars, avec la cavalerie seulement, qu'il divisa en deux, baillant son avantgarde au prince Portien, acompagné de quatre cornettes de reistres, qui print le chemin de Lizieux; auquel lieu estant arrivé le quinziesme, il trouva visage de bois, luy estant mis en avant par quatre ou cinq compagnies de gens de pied qui y estoient en garnison, que la paix estoit conclue, comme elle estoit à la vérité. Mais nonobstant cela, ils ne laissèrent de se ruer sur la queue de l'avantgarde, où ils prindrent quelques soldats avec le bagage & quelques charrettes chargées de lances, qu'ils rendirent puis après, mais non pas tout le reste.

Départ de  
Caen.  
14 mars.

Lisieux.

Bernay.

LE dixhuitiesme du mois, voulans loger en la ville de Bernay, les premiers arrivés y furent mis en pièces, & combattirent les habitans vaillamment en leurs barrières, iusques à ce

que plusieurs ayans mis pied à terre, les contraignirent d'abandonner la ville, vuide d'hommes & de biens, parce que, plusieurs iours auparavant, il avoient fait tout emporter par les villages circonvoisins. Si est-ce qu'il y en eut plusieurs de tués & pendus, dont la plupart estoient prestres, & y furent aussi les autels démolis & les images brisées, dont il y avoit une très grande quantité. Le mesme iour, la ville de l'Aigle (1) és limites de Normandie fut forcée par le visconte de Dreux, qui y fut envoyé avec environ soixante ou quatre-vingts chevaux, qui y entrèrent & se logèrent par les maisons. Mais quelques uns des habitans s'estans ralliés avec les paysans d'alentour, en tuèrent les uns & en chassèrent les autres. Ce nonobstant, le lendemain le visconte eut sa revanche, y estant retourné avec plus grandes forces, de sorte que la ville fut prise & pillée, estans tués tous ceux qui furent pris en armes par les rues.

1563.

Laigle.

Argentan.

Mortagne.

Ce mesme iour, l'amiral, avec le plus gros de ses forces, ayant pris son chemin par Falaise & Argentan, (qui se rendit, ayant composé à dix mille livres, & receut pour gouverneur le comte de Lorges, l'un des frères de Montgoumery (2) vint à Sees (3), & passant près de l'Aigle, arriva à Mortagne, gros bourg du Perche; mais les habitans, à la persuasion de quelques prestres & d'un de la ville (lequel retourné un peu au paravant de Paris, où il avoit esté valet de boutique d'un marchand vaillant caporal, s'estoit persuadé d'estre devenu grand capitaine), ils refusèrent le passage aux mareschaux des logis, & quoy qu'on leur peust alléguer qu'on tenoit la paix pour faite, se mirent en défense en leurs barrières iusques à tuer & blesser quelques uns de la compagnie

(1) Laigle (Orne), à six lieues de Mortagne.

(2) On sait peu de chose sur ce quatrième frère de Montgomery, sans doute celui que Brantôme appelle « *ce vieux routier & brave aventurier, M. de Lorges, mort à quatre-vingts ans, qui fit tant de preuves de sa valeur de son temps...*, car de ceste race, ils ont esté tous braves & vaillants. » Les trois autres étaient Jacques, seigneur de Courbouzon, François, abbé de Saint-Jean, nom sous lequel il est plus généralement connu, et Louis dit de Corminville (*France protest.*, VII, 475).

(3) Sees (Orne), à quatre lieues d'Alençon.

1563.

du sieur de Mouy, qui faisoit ordinairement la pointe. Sur cela donques, le bourg fut assailli & aussitost forcé & pillé pour la plupart, où fut tué bon nombre des opiniaîtres, & nommément des prestres qui avoient esté cause de tout le mal, desquels aucuns s'estans sauvés au clocher, en descendirent autrement qu'ils n'y estoient montés. Quant à ce nouveau capitaine, estant pris & convaincu d'avoir esté le principal auteur de ceste résistance, il fut pendu, quelque poursuite que quelques uns fissent pour le sauver pour de l'argent; mais n'estant qu'à demi estranglé, & l'amiral sur cela, qui pensoit qu'il fust bien expédié, l'ayant finalement ottroyé à l'importunité du sieur de Dampierre, grand espieur de telles commodités, la corde fut coupée; & fut ce pendant si bien pansé qu'il en eschappa, ayant fait depuis de grands maux à la religion. De ce lieu-là, le sieur de Coignée (1), la maison duquel avoit esté pillée avec cruauté très grande par la garnison de l'abbaye de S. Calais en Vendosmois (2), y arriva & en fit la vengeance, y tuant plusieurs moines, prestres & autres. D'autre part aussi, le sieur de Cervoy, frère de Baubigny, duquel il a esté parlé en l'histoire de la bataille de Dreux (3), s'estant un peu escarté hors du chemin avec quelques uns de sa suite, recouvra par amblée le chasteau de Mézières, près de Dreux, appartenant à son frère, coupant la gorge à douze soldats & à une putain qui s'y trouvèrent.

Saint-Calais.

Funérailles  
royales du duc  
de Guise.

Ce fut aussi ce mesme iour que Poltrot ayant esté exécuté à Paris, comme il a esté dit, le corps du feu duc de Guyse fut apporté aux Chartreux, & le lendemain XIX. dudit mois, conduit en l'église qu'on appelle nostre Dame de Paris, avec autant de pompe funèbre qu'on eust sceu faire au roy mesme, & de là finalement porté iusques à sa maison de Genville (4), où il fut logé, ayant esté auparavant son cœur enterré à Paris. Le cardinal de Lorraine, son frère, qui estoit venu chercher le concile de Trente, ayant ouy ces nouvelles, entre

autres farces en ioua une singulière à Venize, comparoissant avec une larmoyante & triste face devant une très grande assemblée accourue à son logis; puis, ayant colloqué son frère en paradis comme un S. martyr, il déclara « qu'il estoit très bien & clairement adverti que les ennemis de la foy luy avoient aussi attiré des tueurs, nommément au lieu où il estoit, iusques à en avoir le pourtraict en sa gibecière, & que de sa part il s'estoit aussi préparé par ieufne & confession à ce sacrifice, priant Dieu de pardonner à ceux qui avoient ainsi iuré sa mort, comme il la leur pardonnoit, leur requérant seulement un point, qui estoit de le vouloir tuer (ce qu'il disoit montrant son estomac) tandis qu'il estoit en bon estat. » Plusieurs de petit sens, oyans & voyans ces choses, pleuroient comme luy, les autres se rioient en leur sein, disans que pour le moins le lieu & le temps n'estoient pas propres pour luy ottroyer sa requeste. Quant aux lettres consolatoires qu'il en escrivit à sa mère, elles furent imprimées, & portoient en somme « qu'elle n'a point occasion de pleurer, mais au contraire de se resjouir de ce qu'elle a maintenant un fils S. martyr de Jésus Christ, intercédant pour elle és cieux, & que, quant à luy, son intention estoit de déformais se retirer en son évesché pour prescher l'Evangile & instruire les enfans que son frère luy avoit laissés. » Il est vray qu'il adioustoit une exception qui luy fit depuis changer ceste intention, à sçavoir « s'il ne pouvoit mieux servir ailleurs à la république. »

LE XXIII. de mars, l'amiral arrivé à Orléans avec toutes ses forces, trouva que l'édicte de la paix avoit esté accordé, dressé, signé & sealé en son absence dès cinq iours auparavant, & le lendemain en dit franchement son avis au conseil, en la présence du prince, remonstrant entre autres choses « qu'on se devoit souvenir que, dès le commencement de ceste guerre, le Triumvirat avoit offert l'édicte de janvier en exceptant seulement Paris, & que, considérant l'estat présent, les affaires des églises n'avoient jamais esté en plus beau train de s'avancer, estans des trois auteurs de ceste guerre les deux morts & le troisieme prisonnier, qui servoit de bon garant pour la fauветé du prince. » Il remon-

1563.  
Une couronne  
du cardinal.

L'amiral arriva  
trop tard.

(1) Joachim Le Vasseur, sieur de Coignée.  
(2) Aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement de la Sarthe (voy. *France protest.*, VII, 54).  
(3) Voy. ci-dessus, page 612.  
(4) Joinville (Haute-Marne). Voy. ci-dessus, page 389.



1563.

stra aussi, « qu'ayant restreint les églises à une ville pour bailliage, avec autres semblables exceptions, on avoit fait la part à Dieu & plus ruiné d'églises par ce trait de plume que toutes les forces ennemies n'en eussent peu abatre en dix ans. Et quant à la noblesse, qu'elle devoit confesser que les villes leur avoient monsté l'exemple, & les pauvres monsté le chemin aux riches. Toint que bientoit les gentilhommes qui voudroient faire leur devoir sentiroient par expérience combien il leur feroit plus commode d'aller au sermon en une ville ou bourgade voisine, que recevoir une église en leur maison, outre ce que les gentilhommes mourans ne délaisseroient pas tousiours des héritiers de mesme volonté. » Bref, il discourut tellement & si pertinemment sur ce fait, qu'outre le mescontentement de ceux qu'on n'avoit pas attendus, la plupart de ceux qui avoient accordé ceste paix eussent bien voulu que c'eust esté à refaire. Mais le prince opposoit à tout cela les promesses qu'on luy avoit faites, qu'en bref, il seroit en l'estat du feu roy de Navarre, son frère, & que lors, avec la royne (comme on luy avoit promis), ils obtiendroient tout ce qu'ils voudroient. Bref, quelque peine que se donnaist l'amiral, acompagnant le prince en plusieurs abouchemens avec la royne, cest édict demeura tel qu'il avoit esté arresté, & ne se peut obtenir autre chose, sinon que quelques gentilhommes gagnèrent ce point, que quelques villes des meilleures furent nommées en quelques provinces pour l'exercice des bailliages; mais cela ne fut qu'en papier en plusieurs endroits.

Inc exécution  
à Orléans.

PENDANT ces allées & venues, le

vingtsixiesme du mois le fleur de saint Cyre, autrement Puygreffier (1), qui avoit esté établi gouverneur de la ville d'Orléans dès que le prince en estoit parti, homme de bien & grand ennemi du vice, fit une exécution nouvelle & notable es personnes de Deslandes, seigneur du Moulin, autresfois secretaire du roy, & de Godarde, femme de Jean Godin, lieutenant du prévost des mareschaux de Bloys, lequel portant les armes en l'armée, du Moulin cependant suborna sa femme à Orléans, pour lequel crime d'adultère il fut pendu & estranglé avec elle en la place du Martroy; ce qu'estant rapporté à la cour, fut trouvé si estrange, que plusieurs n'eurent point de honte de dire *« que, quand il n'y auroit que ce point en la religion réformée, ils n'en seroient iamais; »* aussi ne méritent d'en estre ceux qui veulent se plonger en telles ordures, ou qui n'en veulent sortir.

CONSÉQUEMMENT l'édit fut publié à Orléans, & chacun des françois commença à se retirer chés soy, après avoir esté célébrée la Cène en très grande compagnie, dedans le temple sainte Croix, le vingthuitiesme de mars, rendans graces à Dieu de la paix, ainsi qu'au mesme iour, l'an précédent, le prince & sa suite l'avoient célébrée à Meaux, au commencement de ceste guerre. Et quant aux reistres, ils séiournèrent en Champagne assés longuement, les accompagnant le prince de Portien, aux despens de quelques riches abbayes, iusques à ce qu'on leur eut fourni les deniers à eux deus & promis pour leur retour.

Publication de  
l'édit.

(1) Voy. ci-dessus, page 619.



# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

N. B. Voir à la fin du tome second l'*Index alphabétique* des noms propres pour l'ouvrage tout entier.

## LIVRE PREMIER.

CONTENANT LES CHOSES ADVENUES SOUS FRANÇOIS 1<sup>er</sup>.

Les précurseurs de la Réforme. — Lefèvre d'Étaples. — La Renaissance et la Sorbonne. — Guillaume Budé. — La Réforme. — Briçonnet, Guillaume Farel, Gérard Roussel. — Jean Leclerc, Pavanes, Louis de Berquin. — Machopolis, Pierre de l'Estoile. — Jean Calvin. — ALCIAT, Wolmar, Scaliger, Jean de Caturce, Melchior Flavin. — Marguerite de Navarre et la Sorbonne. — Calvin à Paris. La harangue du recteur. — Bertault et Courault. — L'affaire des placards. — Les cordeliers d'Orléans. — La procession générale Plusieurs martyrs. — Olivetan traduit la Bible. — *L'Institution chrétienne*. — Les Vaudois du Piémont. — Agen, Beaune, Annonay, Tonneins, Sainte-Foy. — Aymon de la Vaye. — L'évêque Valéry. — Persécution à Rouen. — Le parlement de

Paris. — Le curé Landry. — Claude Despenne. — La Sorbonne s'érige en concile. — La Réforme à Sens. — Les Vaudois de Provence. — Arrêt du parlement d'Aix. — Confession de foi de ceux de Mérindol. — Le cardinal Sadolet. — Le président Menyer. — Le roi évoque l'affaire. — Horrible massacre. — Le concile de Trente. — La reine de Navarre. — Les quatorze de Meaux. — Senlis, Orléans — François d'Augy. — Jean Chapot. — Lyon, Langres, Issoire, Bourges. — Michel Simon. — L'inquisiteur Ory. — Frère Jean Chaussé et les démoniaques de Bourges. — Les martyrs d'Angers. — L'abbé de Valence. — Autun, Troyes, Issoudun. — Mort de François 1<sup>er</sup>.

Pages 1 à 38

## LIVRE DEUXIÈME.

CONTENANT LES CHOSES ADVENUES SOUS HENRI II.

L'entourage du nouveau roi. — Plusieurs martyrs. — Révision du procès des Vaudois. — Lettres patentes — Jacques Aubéry. —

Le couturier. — L'évêque Châtelain. — L'âme du feu roi. — Supplices à Paris, à Orléans. — Troyes : Michel Poncelet, le

prince de Melphe. — Supplices à Bourges, à Chambéry. — Edit de Châteaubriant. — Le cordelier Morel. — Agen, Lyon, Nîmes. — Thomas de Saint-Paul. — Joëry, Gravier, Poyet. — Guillaume Postel. — Les cinq écoliers de Lyon. — Pierre Berger, le brigand Chambon, Denis Péloquin, Dymonet, Louis de Marsac. — Les bûchers à Paris, à Bourges, à Evreux. — Simon Laloé et son bourreau. — Le parlement de Toulouse. — Montpellier, Nîmes, Lyon, Limoges. — Les deux colporteurs d'Autun. — Les martyrs de Chambéry. — Premier établissement des églises françaises. — Jean le Maçon fonde celle de Paris. — Chassagnon à Meaux, Jean de Pleurs à Angers, Chrestien à Poitiers. — La Réforme en Saintonge, Philibert Hamelin. — Pierre David à Nérac; sa fin misérable. — Simon Brossier à Bourges, à Issoudun; Antoine Dorsaine. — Les églises d'Aubigny, de Blois, de Tours; La Bedoire. — Jean Henri à Pau. — Martyrs à Lyon, à Angers, à Blois, à Bordeaux, à Autun. — Jacques Bretagne. — Les églises d'Orléans, de Rouen, de Troyes. — Les Guise essaient d'établir l'inquisition en France. — Opposition du parlement. — L'assemblée de la rue Saint-Jacques. — Douleur de l'église de Paris. — L'inquisiteur de Mouchy. — Les signes de la vraie Eglise. — Nicolas Clinet, la dame de Graveron, Taurin Gravelle. — Pierre Gabart et son neveu. — Le cachot *Fin-d'Aïse*. — La persécution sévit. — L'île d'Arvert, martyre d'Hamelin. — Supplices à Dijon. — Les

Vaudois du Piémont. — Le Maçon à Troyes, Pierre Richer à La Rochelle. — Nouveaux dangers et puissants secours. — Le roi de Navarre et le prince de Condé. — D'Andelot en Bretagne. — Le Pré aux Clercs. — D'Andelot devant le roi. — Le cardinal de Lorraine. — D'Andelot faiblit. — Jugements de Dieu. — Sœur Tifaine. — Desmêranges et Du Plessis. — Troubles à Tours. — Les prêches à Blois et à Agen. — La Réforme en Bretagne, Fleury, L'Oiseleur. — Vive opposition. — Les églises de Saintonge. — Vignaux, Folion et Barrelles à Toulouse. — Le saint Sabaton. — Provence et Piémont. — Villagagnon et l'expédition du Brésil. — Nouvelles persécutions. — Les églises se fortifient. — Senlis, Chartres, Gién. — L'église d'Orléans a cinq ministres. — Deux émeutes à Paris. — Un appel à la Tournelle. — Les prêches à Beaune. — Soixante églises en Provence. — Le premier synode national. — Confession de foi et discipline des Eglises réformées. — La mercuriale. — Antoine Fumée. — Le roi vient au Parlement. — Du Bourg et Du Faur sont arrêtés. — Lettres-patentes. — Fermeté des églises. — La blessure et la mort du roi. — Troubles à Poitiers, à Châtellerault, à Rouen. — Calomnies du clergé. — Arvert, Charles Léopard. — Les grands jours de Saintes. — Michel Mulot, Otrand. — Le seigneur de Pons. — Les assemblées cessent. — Le sieur de Rioux. — Les îles d'Oléron et de Ré. — Melchior Flavin. — Une croix renversée.

Pages 39 à 117

## LIVRE TROISIÈME.

### CONTENANT LES CHOSSES ADVENUES SOUS FRANÇOIS II.

Les réformés espèrent. — Le roi de Navarre premier prince du sang. — Les sévérités redoublent. — Chartres, La Châtre, Saint-Amand, Maçon, Angoulême, Agen. — Les commencements de l'église de Montauban. — Le ministre Vignaux. — Vaisse et Malet. — La Réforme à Montpellier. — Les églises des Cevennes et du Dauphiné. — Autun et Chalon. — La Normandie. — La lutte à Paris. — Les oncles du roi. — Le procès des cinq. — Du Bourg en appelle. — Il écrit à l'église de Paris. — La persécution sévit. — Bonnes promesses. — Le roi de Navarre est écarté. — La reine mère se dérobe. — Un apostat. — Les mesures du cardinal. — Georges Renard. — Les assemblées sont découvertes. — La maison du Visconte. — Arrestations. — Poursuites et pillage. — Nouvelles rigueurs. — Les Guise désarment le peuple. — L'avocat Boulart. — Divers martyrs. — Du Bourg est condamné. — La maladie du jeune roi. — Edit de novembre. — L'église de Paris veut sauver du Bourg. — Son supplice. — Un régime de terreur. — La noblesse se réveille. — Le prince de Condé. — La Renaudie et la conjuration d'Amboise. — Assemblée de Nantes. — On arrête les détails d'exécution. — Les chefs du complot. — Les compagnons de du Bourg. — Tout est

permis contre les luthériens. — Renard pris au piège. — Le maire de Meudon. — Fumée est absous. — La conjuration d'Amboise. — Des Avenelles. — Tout est découvert. — Les Châtillon mandés à la cour. — Edit de pacification. — Arrestation des chefs. — Répression sanglante. — Mort du chancelier Olivier. — Le nom de *huguenot*. — Le prince de Condé est en disgrâce. — Le roi le tuera-t-il? — Sa fière défense. — L'amiral de Coligny. — Edit de Romorantin. — Assemblée de Fontainebleau. — Ce qu'en attendaient les Guise. — Requête de l'amiral. — Discours de Marillac. — Réponse du cardinal. — Son avis prévaut. — Les Etats généraux convoqués à Meaux, puis à Orléans. — L'église de Paris reprend courage. — La messe à la sauce verte. — Arrivée du roi à Orléans. — Le prince de Condé en prison. — L'église d'Orléans est dispersée. — Etat des églises. — Girard de Courlieu. — Sa condamnation, sa délivrance. — Le ministre Paumier. — Bourges; les assemblées se multiplient. — Issoudun; Dorsaine et Arthuys. — Blois; Desmêranges se retire. — Tours; le moine Richelieu. — Entrée solennelle du roi. — Une mascarade. — Irritation des Guise. — Angers; sédition populaire. — L'église est dissipée. — On nomme de nouveaux députés. — Les églises

de Normandie. — Un illuminé. — Les processions. — Justice est rendue. — Augustin Marlorat. — L'église de Luneray. — Progrès en Saintonge. — Le gouverneur Burie. — On prépare les Etats. — Assemblée d'Aunay. — Doléances des églises. — Amaury Bouchard. — Le comte d'Arran et son jeune frère. — Le prince de Condé à Poitiers. — Agen ; La Fontaine comparait devant Montluc. — Recours au roi de Navarre. — Le maréchal Saint-André. — Bèze prêche à Nérac. — Jeanne d'Albret. — Intrigues du cardinal. — Le roi de Navarre et le prince de Condé mandés par le roi. — La reine de Navarre se retire en Béarn. — La cène à Toulouse. — Montauban ; Jean de la Rougeraye. — Le Parlement informe. — Les assemblées sont suspendues. — Montpellier ; le comte de Crussol. — La Chasse prêche de jour. — Maupeau demande un temple. — L'évêque Pellicier. — Le comte de Villars. — Aigues-Mortes ; Hélie du Bosquet. — L'église de Montpellier persévère. — Logements de troupes. — Rebaptisations d'enfants. — La Réforme en Rouergue. — Malet, Vaïsse et Montrosier. — Les églises des Cévennes menacées. — Le sieur de Saint-Jean. — Visites d'églises. — Annonay, Valence. — Mirabel et Quintel. — Assemblées en armes. — Jean de Montluc. — Les lettres de pardon. — Guise écrit à Maugiron. — Le sieur de Vinay. — Maugiron lève le masque. — Le président Truchon

et l'avocat Ponsenas. — Exécutions à mort. — Dupuy. — Montbrun. — Lamothe-Gondrin. — Alexandre Guiotin. — Persécutions dans le Comtat et en Provence. — Montbrun prend les armes. — Guerre ouverte. — Le cardinal de Tournon. — Gondrin demande la paix. — Mauvaise foi. — Le conseiller Laubespain. — Mort désespérée de Ponsenas. — Gondrin en déroute. — Montbrun trahi. — Antoine et Paul de Richiend, sieurs de Mouvans. — Antoine est massacré. — Dénî de justice. — Le capitaine Château-neuf. — Paul vengera son frère. — Le comte de Tende. — On parle de la mort. — Mouvans dépose les armes. — Le capitaine Poulain. — Mouvans à Genève. — Corps sans sépulture. — Excitations du clergé. — Le concile de Trente. — Projet d'assemblée des prélats de France. — Listes de suspects. — On prépare les prisons. — Confession de foi catholique. — La ratoire du cardinal. — Comment se défait le roi de Navarre. — Se rendra-t-il à la cour ? — Tout se passe en paroles. — Nouveau complot. — On avertit l'amiral. — L'amiral en cour. — Il pose ses conditions. — La maladie du roi. — Les Guise lèvent des troupes. — Il faut tuer le roi de Navarre. — La reine mère ignore tout. — Le duc de Guise au désespoir. — Le cardinal invoque les saints. — Le vœu du roi. — Les prières des églises. — Le roi meurt.

Pages 119 à 219

## LIVRE QUATRIÈME.

## CONTENANT LES CHOSSES ADVENUES SOUS CHARLES IX.

L'Eternel règne. — La situation. — Bonne mine à mauvais jeu. — Les funérailles du roi. — Le roi de Navarre lâche la proie pour l'ombre. — Le prince de Condé veut établir son innocence. — Les Etats généraux. — Discours d'ouverture. — Vérification des pouvoirs. — Harangue de Quintin pour le clergé. — Plainte de l'amiral. — Harangue de Rochefort pour la noblesse. — Harangue de Lange pour le tiers-état. — Les Etats généraux sont ajournés. — Assemblée de finances. — On relâche les prisonniers pour la religion. — La noblesse se plaint des Guise. — Le concile. — Réunion des princes protestants. — Leur réponse aux ambassadeurs du pape. — Le prince de Condé mandé à la cour. — Rupture imminente. — Nouveau rapprochement. — Le roi de Navarre lieutenant général. — Les Etats sont remis au 1<sup>er</sup> août. — Le comte de Montmorency. — Prédicateurs de carême. — Frère Jean de Han. — Lettres-patentes. — Le Parlement en empêche l'effet. — Le sacre du nouveau roi. — Le procès du prince de Condé. — Arrêt en déclaration d'innocence. — Le Parlement délibère sur la religion. — Edit de juillet. — Préparatifs du colloque. — Guise et Condé se réconcilient. — La régence de la reine mère. — Séance de clôture des Etats à Saint-Germain. — La harangue de Jacques Bretagne. — Requêtes des Etats. — Colloque de Poissy. — Les

prélats et les ministres. — Conditions préalables. — Entrevue de Bèze et du cardinal. — Ceci est mon corps. — Un mot de M<sup>re</sup> de Crussol. — Seconde requête au roi. — Ce qu'auraient voulu les sorbonnistes. — Ouverture du colloque. — Discours du roi et du chancelier. — Réponse du cardinal de Tournon. — Théodore de Bèze et la confession des péchés. — Sa harangue au roi. — *Blasphemavit!* — Réplique du cardinal. — Bèze écrit à la reine mère. — Le plan des prélats. — Nouvelle requête. — Une habile diversion. — La harangue du cardinal de Lorraine. — Bèze demande jour pour répondre. — Le cardinal de Ferrare. — Nouvelle assemblée. — Discours de Bèze. — Réponse de Claude Despenne. — Le moine de Xaintes. — Réplique de Bèze. — Une proposition insidieuse. — La messe aux hoquets. — La conférence est différée. — Lettre à l'église de Rouen. — Troisième conférence. — Supplique à la reine. — Réponse du cardinal. — Nouvelle dispute sur la Cène. — Pierre Martyr. — Invectives de Laynez. — Discours de Despenne. — Ce qu'on propose aux ministres. — Une cotte mal taillée. — Dernière conférence. — Les catéchèses de Cyrille. — Nouvelle proposition. — Condamnation du *Formulaire*. — Confession catholique et conclusion des prélats. — Déclaration des ministres. — Les théologiens allemands. — Projet de réforme

ecclésiastique. — Essai de conciliation : François Baudouin. — Lettre du roi à son ambassadeur à Rome. — Note au Saint-Siège. — Les protestants sont le quart du royaume. — Concessions à faire sur divers points. — Le colloque se sépare. — Progrès des églises. — Assemblée de la Cerisaie. — La reine prépare un nouvel édit. — Mécontentement des Guise. — Le triumvirat. — On veut enlever le frère du roi. — Deux mille cent-cinquante églises. — Prédications publiques à Paris. — Tumulte de Saint-Médard. — Le feu au Patriarche. — Les battus paient l'amende. — Edit de janvier. — Difficultés d'exécution. — Avis des ministres. — Résistance des parlements. — Le roi de Navarre fait défection. — La Sardaigne vaut

bien une messe. — Belles paroles de Jeanne d'Albret. — La reine mère dans l'embarras. — Une première brèche à l'édit. — Système de bascule. — Conférence de Saint-Germain sur les images. — Un argument de verre. — Le second commandement falsifié. — Qu'est-ce qu'une idole ? — *Roga patrem, jube natum.* — De l'usage de la croix. — Propositions écrites des ministres. — A quelles conditions les réformés viendront au concile. — La conférence n'aboutit pas. — Envoi de Crussol en Languedoc et de Montluc en Guyenne. — Les Châtillon quittent la cour. — L'église de Vassy. — Arrivée du duc de Guise. — Le massacre. — Le ministre Morel. — Le cardinal de Guise. — Les tués et les blessés. — Procès aux victimes. P. 221 à 393

## LIVRE CINQUIÈME.

### CONTENANT LA SUITE DES CHOSES ADVENUES SOUS CHARLES IX.

Le prince de La Roche-sur-Yon gouverneur d'Orléans. — Nicolas Folion. — Appel au roi d'Espagne. — Artus Désiré. — Nouvelles assemblées. — Un tisseur de toiles. — Miracle manqué. — L'esprit d'Arvoy. — Sully-sur-Loire. — La Motte-Potin. — Nevers. — On demande un ministre. — L'assemblée est menacée. — L'édit de juillet. — Le duc de Nevers. — Son fils fait prêcher publiquement. — Le duc meurt huguenot. — Corbigny-Saint-Léonard. — Nemours, Jean Papillon. — Un mouvement populaire. — Blois, Tours, Angers. — Les moines soulèvent le peuple. — Le Mans et Bellesme. — Le pays Chartrain. — Un moine huguenot. — Chaire à vendre. — Les assemblées à Bourges. — Issoudun ; Poterat en prison. — Antoine Dorsaine. — La danse des treize. — Poitiers ; la confrérie des siffards. — Le culte aux Jacobins. — Montmorillon ; François de la Ponge. — Eglise de Troyes. — L'évêque Carraccioli est admis au ministère. — Le miracle de la belle croix. — Auxerre. — Le sieur de Tavannes. — Les prêches à Sens. — Aurillac ; Guy de Moranges. — Les exploits de Caillac. — L'avocat Guy de la Coste. — Rouen ; l'espion Guitard. — La reine le désavoue. — Guitard est pendu. — Tavannes à Dijon. — On fait venir deux ministres. — Beaune, irritation du clergé. — On s'assemble aux halles. — Sébastien Tiran. — Les églises de Bourgogne. — Les deux chanoines d'Autun. — Zèle iconoclaste. — L'église se constitue. — Les assemblées à Bordeaux. — Une passe théologique. — Le tumulte de l'église Saint-Rémy. — Le président Carles. — Syndicat antiréformé. — Le sieur de Burie. — Agen ; De Nort et Barreilles. — Le tombeau de saint Fiari. — Les réformés aux Jacobins. — La république de Montauban. — Les églises d'Agénois. — Nérac et Condom. — Députations à Burie. — Plaintes mensongères. — La calomnie confondue. — Montluc et Burie. — Burie accorde une église. — Le *simultaneum*. — Beaumont-de-Lomagne. — Un meurtre à Grenade. — Les cruautés du sieur de Fumel. — Il est massacré par ses

vassaux. — Synode provincial de Sainte-Foy. — Organisation militaire des Eglises. — Désordres à Agen. — Les moines quittent la ville. — Compaing et Girard. — Montluc revient de la cour. — Son entrevue avec Barreilles. — Essai de pacification. — Montluc cherche sa voie. — On rend les églises. — Les deux laquais de Montluc. — L'accord en Saintonge. — La maladie de M<sup>re</sup> de Jarnac. — Toulouse, les huit capitouls. — Assemblées secrètes. — Melchior Flavin. — Le viguier Portal. — Tumulte de la Dalbade. — Une croix abattue. — Un envoyé du roi au Parlement. — Auvillars, Lectoure. — Barreilles et Boissnormand. — Les églises en armes. — Les cordeliers expulsés. — Massacre de Grenade et de Cahors. — Odet de Nort à Toulouse. — Les prêches à Montauban. — Une sépulture protestante. — Requête aux magistrats. — Menaces de Terrière. — Assemblées de nuit. — Menées de l'évêque. — Le capitaine Verd. — Les commissaires du Parlement. — Deux espions. — Semenat en cour. — Le sieur de Montlezun. — Hugues de Bonnencontre. — L'église est délivrée. — Lutttes intestines. — Vailiac fait une enquête. — L'élection des consuls. — Condamnations en effigie. — Les réformés s'enhardissent. — Tentatives d'escalade. — On prêche à Saint-Jacques. — Le Masson est interdit. — Caussade et Albias. — Les images abattues. — Le saint suaire. — Menaces de Burie. — Martin Tachard. — Les nonnes de l'Espinasse. — Sédition à Caussade. — Le curé de Bressols. — Négrepelisse. — Diverses églises dressées par les réformés de Montauban. — L'évêque de Lavaur. — Massacre de Cahors. — Nouveaux exploits de Montluc. — Les prisonniers de Millau. — Une visite du cardinal. — Montrosier fait défection. — La délivrance. — Vaïsse est appelé au ministère. — Dissentiment sur la Cène. — Le couvent des cordeliers. — Le sieur d'Arpajon — Pamiers ; Du Croissant. — Les jacobins de Foix. — La vierge de Mongauzy. — Le sieur de Pailles. — L'église de Revel. — Jean de Bosco. — Prêches à Castres. — Carcas-

sonne ; une procession expiatoire. — Les pauvres martyrs de Jésus-Christ. — Assemblées à Béziers. — Le ministre Vives. — Le sieur de Joyeuse. — Les Etats de Languedoc. — Synode national de Poitiers. — Tumulte à Montpellier. — L'évêque à l'assemblée. — Les consuls avisent. — Tentative d'accord. — Les moines quittent la ville. — La mission du comte de Crussol. — Une lettre de Viret. — Un massacre à Villeneuve-d'Avignon. — L'édit de juillet dans les Cé-

vennes. — Les églises de Dauphiné. — Farel prêche à Grenoble. — Les prêches interdits, puis rétablis. — Provence : Sisteron. — Massacre de Marsillargues. — Le sieur de Flassans. — Crussol en Provence. — Le vicomte de Cadenet à Aix. — Flassans prend les armes. — Senas et Mouvans. — Les comtes assiègent Barjols. — Deux compagnies en prières. — Le pays est pacifié.  
Pages 395 à 488

## LIVRE SIXIÈME.

## CONTENANT LA SUITE DES CHOSES ADVENUES SOUS CHARLES IX.

L'église de Paris est émue. — Francourt et Bèze devant le roi. — Une enclume qui a usé bien des marteaux. — Le duc de Guise et le prince de Condé. — Tiédeur de l'église de Paris. — Une faute commise. — Fera-t-on justice du duc de Guise ? — Une seconde faute. — Lettre aux églises. — Le roi à Melun. — Condé se dirige sur Orléans. — Le sieur de Monterud. — Arrivée d'Andelot. — Entrée du prince. — Les assemblées à Paris. — Exploits du connétable. — Le roi et son conseil. — Fuite des ministres. — Les ressources de Condé. — Sa protestation solennelle. — Il écrit au prince palatin. — Réponse du comte. — Traité d'association. — Comment y répondent les Guise. — On se prépare à la lutte. — La Rochefoucauld à Orléans. — Le parlement au prince. — Seconde déclaration du prince de Condé. — Orléans, progrès de l'église. — Les orgues de Sainte-Croix. — Synode national d'Orléans. — Le livre de Jean Morely. — Jérôme Bolsec. — Les princes allemands. — Un mot de l'amiral Coligny. — Les villes de la Loire. — Abel Foulon. — L'abbé de Saint-Jean de Laon. — Réponse du prince. — Requête du triumvirat. — Ce qu'offrent les Guise. — Quatre lettres de la reine. — Le prince écrit au roi. — Nouvelle lettre à la reine. — La guerre civile est résolue. — L'armée royale à Montlhéry. — Une première entrevue. — On ne peut s'entendre. — Le prince écrit à son frère. — Demande de troupes suisses pour l'armée du roi. — Le colonel Froelich et les cantons catholiques. — Les calomnies du triumvirat en Allemagne. — Nouvelles menées. — La fraude est découverte. — Le duc de Wurtemberg à la reine mère et au duc de Guise. — Le prince à Orléans. — Grammont et Saint-Auban amènent du renfort. — Cession de Beaugency. — Mécontentement des ministres. — L'armée protestante se met en campagne. — On parle de fausse sortie des triumvirs. — Nouvelle conférence. — Une lettre du duc de Guise au cardinal. — Que feront les chefs protestants ? — L'attentat du baron de Courtenay. — L'armée royale refuse le combat. — Les villes de la Loire. — Une débandade. — Orléans fortifié. — Confession de foi du prince. — Les projets du cardinal. — Les seigneurs protestants déclarés rebelles. — Le rhingrave arrive à la cour. — Le camp du roi. — La

peste à Orléans. — Une remontrance. — Qui sont les rebelles ? — Prise de corps. — Persécutions dans Paris. — Tumultes à Dreux. — Le surveillant La Faye. — Une sortie de l'amiral. — Reddition de Bourges. — Nouvelles d'Allemagne. — Andelot lève des troupes. — La reine d'Angleterre promet du secours. — Qui a introduit les étrangers en France. — L'alliance du duc de Savoie. — Remontrance du sieur de Bourdillon. — Le cardinal de Lorraine se rend au concile. — Faits de guerre autour d'Orléans. — La doctrine de Caraccioli sur le baptême. — Un jeûne public. — La peste à Orléans. — Un écrit malsonnant. — Romorantin pris par escalade. — Diète impériale de Francfort. — Confession de foi de Spifame au nom des églises. — Ses harangues au roi des Romains et aux princes de l'Empire. — Les troupes venues d'Allemagne. — Marche d'Andelot. — Le prince se dispose à quitter Orléans. — Les requêtes des ministres. — Quel chemin prendra le prince ? — La reine essaie encore de l'endormir. — Entrevue du Port-à-l'Anglais. — L'armée protestante sous Paris. — Le premier président Magistri meurt de frayeur. — Propositions de paix. — Concessions du prince. — Entrevues amicales entre les deux camps. — Une attaque manquée. — Genlis parlemente. — Nouvelles propositions de paix. — Tout espoir s'évanouit. — Le prince quitte la place. — La veille d'une bataille. — Les forces des deux camps. — La bataille de Dreux est engagée. — Prise du connétable. — Intrépidité des Suisses. — Le prince est fait prisonnier. — Pertes réciproques. — Meurtre du maréchal Saint-André. — Réjouissance dans Paris. — L'amiral est élu chef de l'armée protestante. — Andelot à Orléans. — On reparle de paix. — Sully ; La Motte-Potin. — Excursion de l'amiral en Normandie. — Un mot de la princesse de Condé. — Paysans armés. — Le crucifix de Dives. — L'argent d'Angleterre. — Caen se rend à composition. — Siège d'Orléans. — Le faubourg du Portereau. — Les Allemands prennent peur. — Prise des Tourelles. — Projets sanguinaires du duc de Guise. — Comment Dieu l'arrête. — Poltrot de Merey. — Guise blessé mortellement. — Il meurt. — Poltrot devant la reine. — Qui il accuse. — Appel au duc de Wurtemberg. — Harangue de Rascalon. — Explication,

et pourparlers. — On essaie de gagner le prince. — Conférence de l'Île-aux-Bœufs. — Ce que réclament les ministres. — Le prince accepte les conditions de la cour. — Edit d'Amboise. — Mécontentement à Orléans. — Les dépositions de Poltrot et les réponses de l'amiral. — L'amiral envoie sa déclaration à la reine. — Le procès de Poltrot. — Il est mis à la question. — Confession der-

nière. — Exécution de l'arrêt. — Supplice de Poltrot. — Prise de Bayeux. — Matignon en Normandie. — L'amiral mandé à Orléans. — Nouvelles de la paix. — Départ de Caen. — Funérailles royales du duc de Guise. — Une comédie du cardinal — L'amiral arrive trop tard. — Exécution capitale à Orléans. — Publication de l'édit.

Pages 489 à 661

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.









~~JUN 8 1969~~

~~JUN 3 1969~~

~~JUN 24 1969~~

BÉZE, Theodore de,  
Histoire ecclésiastique  
des églises réformées  
au royaume de France

608.2  
B57.4ne  
1882  
V.1

